NOUVELLE SÉRIE — 5e ANNÉE

1er SEMESTRE

LE TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS

S 538



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Charton
en 1860

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, *KING WILLIAM STREET*, *STRAND*

1899

Droits de traduction et de reproduction réservés.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Re 1° 120.

- Fermer -



LES PORTEURS AU DÉPART DE NAINI-TAL (PAGE 2). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR A.-H. SAVAGE-LANDOR.

I

Départ pour le Thibet. — A la frontière. — Exactions et atrocités des Thibétains. — A Garbyang. — Hospitalité des Chokas. — Mœurs des Chokas. — Le *Rambang*. — Mariages. — Funérailles.



MON FIDÈLE COMPAGNON (PAGE 2). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Atteindre Lhassa, tel a été le but de presque tous les récents explorateurs du Thibet ; Prjevalsky, Bonvalot et le prince Henri d'Orléans, Dutreuil de Rhins et Grenard, l'Américain Rockhill, bien d'autres encore. Qu'ils vinssent du Nord ou du Midi, de l'Orient ou de l'Occident, aucun d'eux n'a réussi à pénétrer dans la ville sainte des lamas, mieux défendue encore que la Mecque contre les infidèles. Depuis l'expulsion des capucins en 1760, trois Européens seulement ont pu la voir : Manning en 1811, Huc et Gabet en 1844. Les seules nouvelles que nous en ayons eues après cette époque nous sont venues des pandits, voyageurs hindous envoyés par le gouvernement britannique.

M. Savage-Landor, le dernier des Européens qui aient eu l'ambition de forcer les portes de la Mecque bouddhiste n'a pas été plus heureux que ses prédécesseurs, malgré son audace et son endurance exceptionnelle. Son voyage n'en offre pas moins un grand intérêt : il a parcouru des régions inexplorées du Thibet méridional, et vu le premier les sources du Tsan-Po, ou haut Brahmapoutre. Il a été pendant des mois en contact avec les Thibétains, et nous donne sur eux des détails curieux. Enfin le récit des dangers qu'il courut, des privations qu'il endura, des terribles tortures dont il dut payer sa téméraire expédition, sont pathétiques comme un roman d'aventures.

Parti de Londres le 19 mars 1897, je débarquai trois semaines plus tard à Bombay, que je trouvai en pleine épidémie de peste. Le lendemain même de mon arrivée, je prenais le train qui m'emmenait en trois jours à Kathgodam, dans le Koumaon, terminus actuel du

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Dessins et photographies rapportés par l'auteur.*

chemin de fer. De là je me dirigeai, partie en *tonga* (ou voiture à deux roues) et partie à cheval, à Naini-Tal, station de montagnes dans le bas Himalaya, à 1 954 mètres d'altitude, résidence d'été du gouvernement des provinces du Nord-Ouest et de l'Aoudh. De ce point j'écrivis au lieutenant-gouverneur, l'informant de mon intention d'aller au Thibet, et je fis visite au commissaire délégué, devant lequel je développai tous mes plans. Ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne fit la moindre objection au voyage que je projetais dans le pays sacré des lamas.

De Naini-Tal, je me rendis à Almora par la route bien connue de Khairna. Almora (1 680 mètres) est la dernière station du côté de la frontière où l'on trouve encore une communauté européenne, ou plutôt anglo-indienne. J'en fis donc mon quartier général pour quelques jours. Je comptais y engager un certain nombre de montagnards, si possible des Gourkhas. Je ne pus en venir à bout, et je me décidai à partir sans cette escorte. J'engageai seulement un nommé Chanden Sing, qui se présenta à moi sans certificats, et qui me plut par cette circonstance même. C'était à ce que j'appris, un ex-policier ; il devait être le seul homme courageux parmi mes compagnons, et il me resta fidèle envers et contre tous.

A Almora, j'eus la chance de rencontrer en M. J. Larkin un des hommes qui connaissent le mieux la partie du Koumaon où nous nous trouvions. Il avait même voyagé l'année précédente jusqu'à la frontière thibétaine, et il me donna une foule de renseignements utiles.

Je partis le 10 mai pour la frontière, m'étant fait précéder la veille de deux Chokas qui portaient mon bagage. Je passe rapidement sur la première partie de mon voyage. J'allai par Pithoragarh, où se trouvent un hôpital de lépreux et une station missionnaire, à Askote, où je donnai un jour de repos à mes hommes ; j'en profitai pour faire une visite intéressante à la tribu sauvage des Raots, qui habite dans les environs. En revenant de mon excursion, on me fit remarquer un grand gaillard, à peu près nu et couvert de cendres. C'était un fakir, revenu du lac sacré de Mansarouar.

D'Askote je traversai le Gori sur un pont suspendu, puis je longeai la vallée du Kali, rivière tortueuse qui forme la frontière entre le Népâl et le Koumaon. Au *daramsalla* [1] de Koutia, j'eus une entrevue avec le rajiwar d'Askote, un vieillard aux traits fins, aux manières courtoises, qui me témoigna beaucoup de bienveillance.

Le lendemain, j'arrivais au daramsalla de Khela.

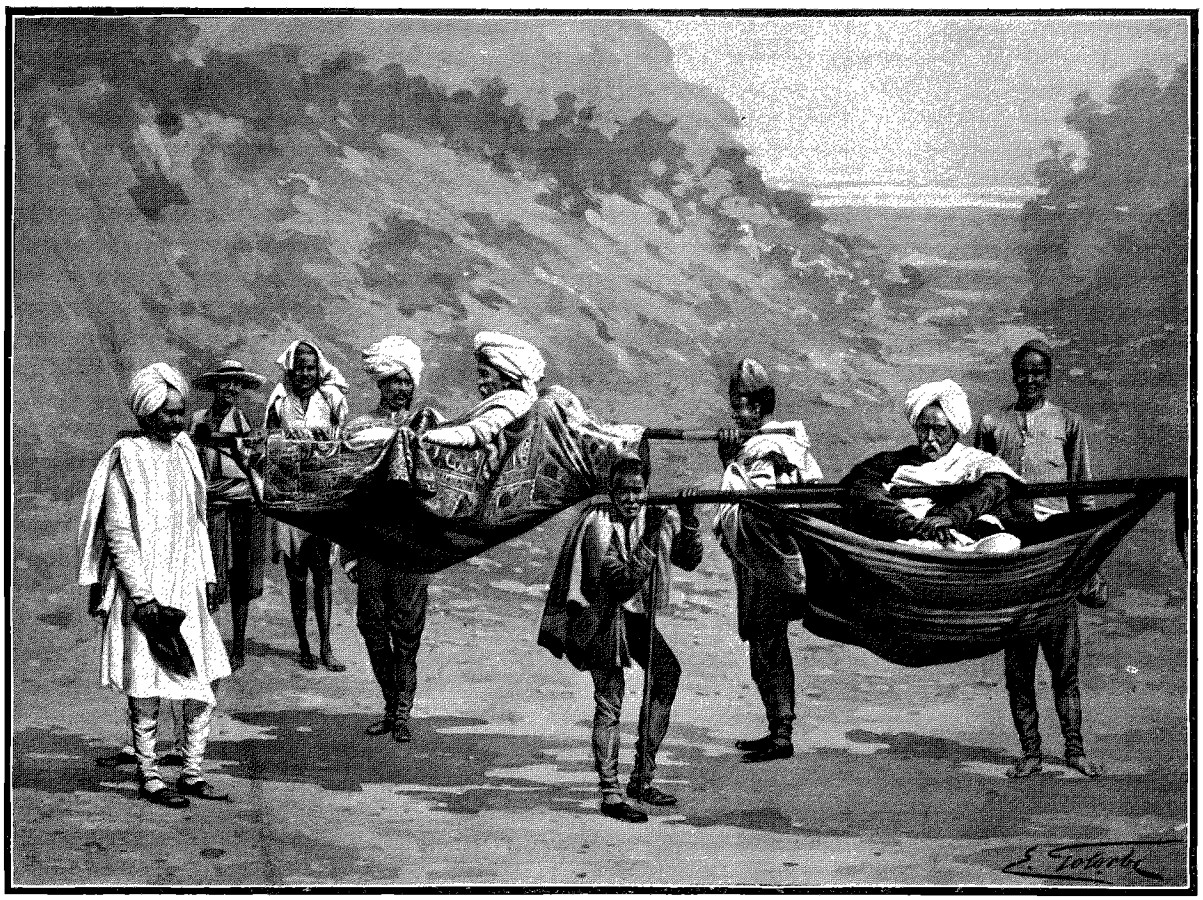
Il y a deux routes principales de Khela à Houndes : l'une par la vallée du Dholi ou Darma, l'autre le long du Kali et par le col de Lippou. La première est la moins fréquentée ; elle est cependant importante, parce qu'une partie du trafic du Thibet sud-occidental avec l'Inde se fait par l'intermédiaire des Chokas de Darma. Les objets principaux de ce trafic sont le borax, le sel, la laine, les peaux, les vêtements, les ustensiles, en échange desquels les Thibétains prennent l'argent, le froment, le riz, le *satou*, (farine d'avoine), le sucre candi, le poivre, des perles, et les articles manufacturés en Inde. Pour une route de montagne, et si l'on considère les altitudes auxquelles elle s'élève, la route de Darma est relativement bonne et sûre, bien que étroite et surplombant, en remontant le cours du Dholi, des ravins et des précipices profonds. Le Dholi sort d'une série de glaciers assez petits, au nord-est d'une chaîne qui forme une branche de la haute chaîne himalayenne, et il reçoit dans les gorges tortueuses par lesquelles il descend le tribut de plusieurs cours d'eau alimentés par les neiges.



LÉPREUX À PITHORAGARH.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La région qui s'étend au Nord comprend de grands massifs neigeux, dont l'un, le Nanda-Devi (7 711 mè-

1. Abri en pierre pour les voyageurs.



LE RAJIWAR D'ASKOTE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tres), est le plus haut de l'Himalaya sur territoire britannique. Cette région est désignée sous le nom de Bhot. Mais les Hindous appliquent plus particulièrement ce nom à la partie du pays qui comprend le Darma, le Bias et le Chaudas, et qui a pour frontières naturelles au Sud-Est le Kali, qui le sépare du Népâl, et au Nord-Est la grande chaîne himalayenne.

Le nom de Bhot, qui se prononce *Bod*, *Pote*, *Tüpot* ou *Taïpot*, signifie Thibet, mot qui est probablement une corruption de Tüpot. Ces régions élevées de Darma, de Bias et de Chaudas font nominalement partie de l'Empire britannique, notre limite géographique avec le Ngari-Khorsoum, ou Houndes (Grand Thibet), étant la chaîne principale de l'Himalaya, qui est aussi le faîte de partage des eaux. Mais, malgré notre souveraineté, je me trouvai forcé, lors de ma visite, de penser avec les indigènes que le prestige et la protection britanniques dans ces régions ne sont que des mythes, que l'influence thibétaine est seule dominante, que la loi thibétaine y est seule appliquée et redoutée. Les indigènes témoignent invariablement une singulière obséquiosité, une soumission servile aux Thibétains, et ils sont en même temps obligés de se montrer irrespectueux envers les fonctionnaires britanniques.

Les Thibétains, en fait, réclament ouvertement la propriété des *pattis* ou pâturages de la frontière du Ngari-Khorsoum. Pour affirmer leurs droits, ils sont venus hiverner sur notre territoire. Ils amenèrent leurs familles, poussant devant eux des milliers et des milliers de moutons pour paître sur nos pâturages. Peu à peu, ils détruisirent nos forêts du Bias, afin de fournir le Thibet de combustible. Pour cela, non seulement ils ne payaient rien, mais nos sujets indigènes avaient à transporter le bois sans rémunération par les hauts passages des montagnes. Naturellement, des exploiteurs aussi dépourvus de principes ne se firent pas scrupule d'extorquer de nos indigènes, sous quelque prétexte que ce fût, des vivres, des vêtements, bref tout ce qu'ils pouvaient prendre.

De Khela nous descendîmes de 250 mètres jusqu'au Dholi, que l'on traverse sur un pont de bois. De là nous remontâmes par des zigzags interminables jusqu'à Pungo (2 272 mètres), le premier village habité des Chokas, que dans cette partie du pays on appelle Chaudas.

Une foule de Chokas s'étaient rassemblés. Ayant surmonté leur timidité première, ils se trouvèrent être polis et aimables. La nature naïve et gracieuse des jeunes filles chokas me frappa particulièrement, dans cette première entrevue avec elles. Beaucoup moins timides que les hommes, elles s'avancèrent, plaisantant et riant

comme si elles m'avaient connu toute leur vie. Elles me montrèrent leurs métiers à tisser, de construction assez simple et semblable à ceux des Thibétains. Elles font des étoffes très solides, et les plus habiles d'entre elles réussissent à fabriquer de petits tapis copiés sur de vieux modèles chinois.

Une coutume curieuse des Chokas, probablement empruntée aux Thibétains, c'est celle des « prières à vent ». Des pièces d'étoffe, généralement blanches, mais parfois rouges ou bleues, sont attachées ensemble, et supendues par un bout à une corde tendue à travers une route, un col, un sentier. Lorsqu'ils franchissent un col pour la première fois, les Chokas coupent régulièrement une pièce d'étoffe, et la placent de telle sorte qu'elle flotte à la brise. De même, quand ils achètent ou fabriquent des étoffes pour un nouveau vêtement, ils en arrachent un morceau, et en font une prière flottante. Il y a prière, tant qu'il y a mouvement, de sorte que les indigènes attachent indistinctement ces morceaux à des cannes, à des pieux ou à des branches d'arbres; aussi certains fourrés, ou certains arbres, dans des endroits remarquables ou sur les montagnes, sont-ils couverts de ces emblèmes religieux. On voit, du reste, flotter un grand nombre de petits drapeaux de ce genre sur presque toutes les maisons chokas, aussi bien sur les sanctuaires ou sur les portes des villages.

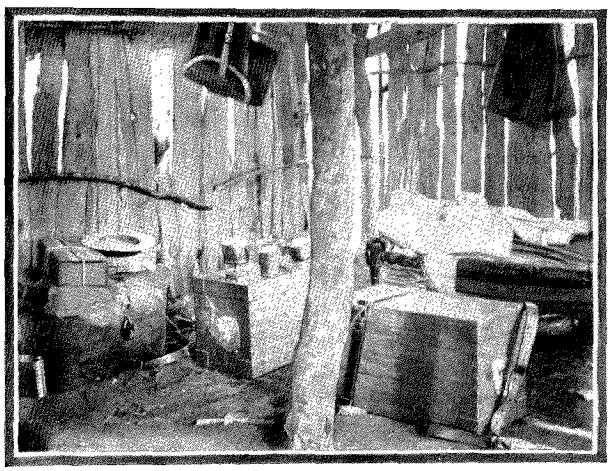
De Pungo, j'arrivai au daramsalla de Titela.

Le temps était redevenu pluvieux et froid. Les rapports que je recevais sur la route étaient loin d'être encourageants. Un vieux Choka, qui venait d'arriver de Garbyang, me dit que la passe de Lippou était encore fermée et couverte d'une grande épaisseur de neige ; de plus, le *Djong Pen* commandant du fort de Taklakot au Thibet, dont l'attaque contre le lieutenant Gaussen était restée impunie l'année précédente, avait une garde de trois cents hommes pour empêcher les étrangers d'entrer dans le pays. Enfin, les *Doukous*, ou brigands, qui infestent la région du lac Mansarouar, étaient plus nombreux cette année que jamais.

Mon campement suivant fut à Chankoula, à 2 272 mètres d'altitude ; j'y arrivai par une route charmante, soupentant au milieu de grands cèdres, de hêtres, d'érables, avec çà et là une source d'eau vive ou un ruisseau, et des centaines de singes à face noire et à barbe blanche, jouant et sautant d'arbre en arbre.

A Gibti, où j'arrivai le lendemain, commence la route célèbre de *Nerpani*, ou *Nerpania*, la « route sans eau ». Elle n'a été parcourue que par un petit nombre de voyageurs, et les récits qu'ils en ont faits ont découragé bien des gens de suivre leur exemple. Personnellement, je l'ai trouvée bien meilleure que je ne la supposais. Ce n'est que par instant qu'elle surplombe des précipices, et là où la paroi perpendiculaire n'a pas permis de creuser la route sans grandes dépenses, des consoles ont été fixées horizontalement dans le roc, pour soutenir de larges dalles formant un étroit sentier. La hauteur verticale du sentier au-dessus à la rivière est souvent de 500 à 600 mètres, et sur plus d'un point le sentier n'a pas plus de 15 centimètres de large. Mais pour un voyageur qui a le pied sûr, cela ne constitue pas un danger réel. La route est fatigante, car la paroi rocheuse de Nerpania, sur lequel elle a été construite, est subdivisée en trois parois plus petites, séparées les unes des autres par de profonds ravins. Il est très désagréable d'avoir ainsi à monter plusieurs mille pieds sur des séries de degrés interminables, pour les redescendre du côté opposé.

Notre premier camp fut au confluent du Ndjangar, dans le Kali. Le lendemain, nous campions à Lahmari, à 2 470 mètres.

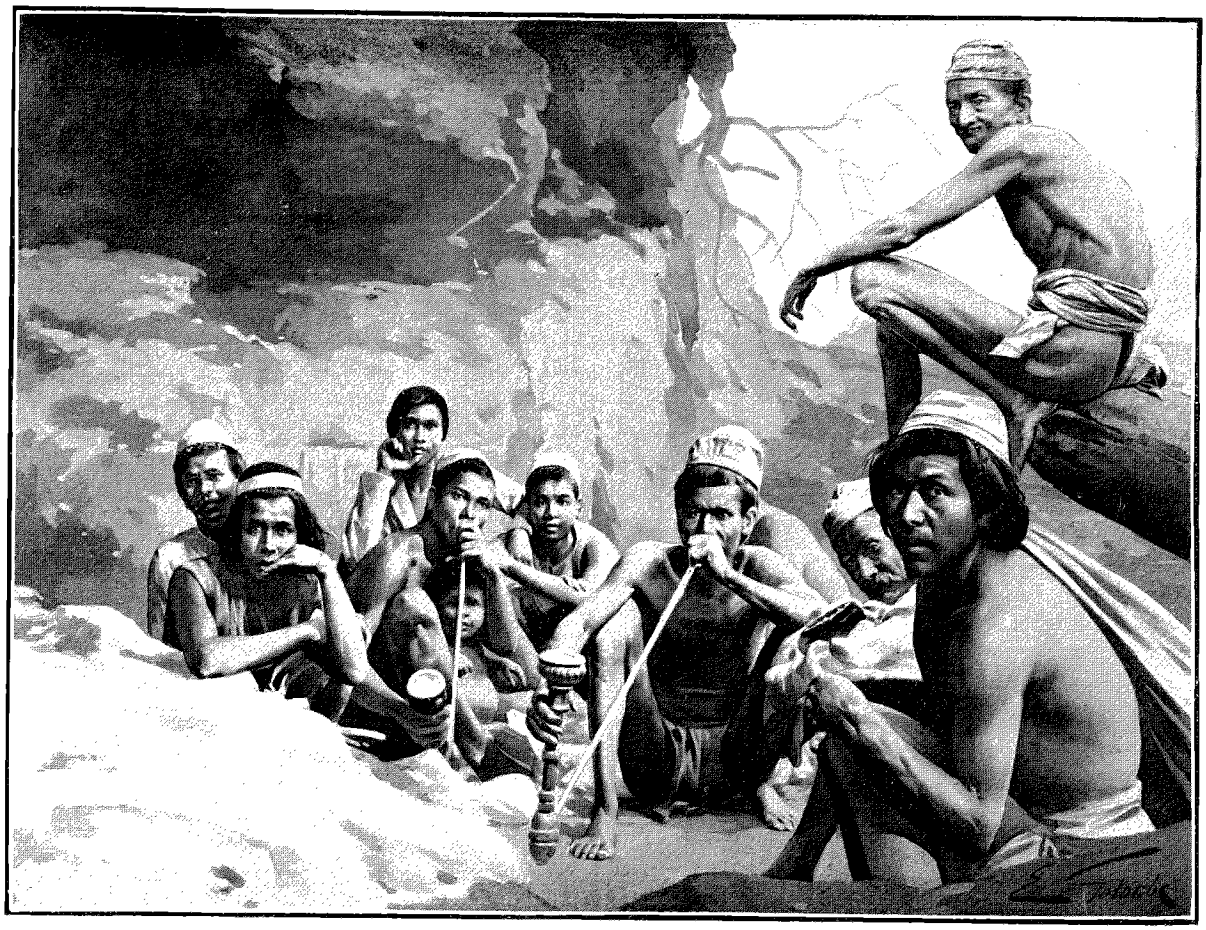


MON HABITATION À ASKOTE (PAGE 2). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans les temps anciens, le sentier passait sur le plus haut point du rocher, et il fallait toute une journée de marche pour aller d'une source à une autre. De là le nom de « route sans eau ». La Nerpani se termine, en réalité, à la cascade de Takti, dont l'eau mouille le passant jusqu'aux os.

A partir de Lahmari, nous montâmes, en pente rapide, jusqu'à 2 928 mètres ; redescendant de 120 mètres, nous nous trouvâmes sur le Bouddi, tributaire du Kali. Une magnifique cascade tombait juste au-dessus du pont.

A notre droite, très haut sur le rocher, s'élevait le pittoresque village de Bouddi, avec ses maisons à deux et trois étages. Au-dessous et au-dessus, on voyait les longs zigzags de la route menant au sommet du col de Chaï-Lek, ou de Tcheto, comme l'appellent les Chokas. Nous pûmes admirer, en montant, la superbe vallée de Kali, avec ses rochers gigantesques, et ses gorges surmontées de hauts pics neigeux. Au sommet du Chaï, mes deux baromètres anéroïdes enregistrèrent une altitude de 3 412 mètres. Nous étions sur une espèce de plateau. Darcy Bura, le plus riche commerçant choka de Bouddi, a fait faire ici une maison de commerce pour l'échange ou l'achat de borax, de sel, de laine et d'autres articles du Thibet. Sur le côté de la route, une grande cavité dans le roc



LES RAOTS, SAUVAGES DE LA FORÊT (PAGE 2). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

avait été murée et en partie couverte pour l'usage des gens de Bouddi et de Garbyang venant chercher femme. Ces constructions s'appellent *Rambangs*, et sont une vieille institution des Chokas sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir. A Garbyang, je fus reçu par des centaines d'hommes, femmes, enfants, tous accroupis sur le bord des toits plats en pisé de leurs habitations; quelques-uns m'accompagnèrent respectueusement à la tente qui avait été dressée pour moi au delà du village. M. G..., le commissaire délégué d'Almora, arriva un peu après moi.

Je voulais prendre ici des arrangements en vue de mon entrée dans le Thibet, mais les efforts que je fis pour obtenir une escorte de confiance furent sans grands résultats. J'appris, en outre, avec dépit, que le plan de mon voyage, que j'avais eu tant de peine à tenir secret, avait été divulgué aux autorités thibétaines.

Tous les cols étaient fermés; il tombait chaque jour de la neige. A la rigueur et avec beaucoup de difficultés, des hommes auraient pu passer le col de Lippou, mais sans prendre aucun bagage. Je me décidai, pour toutes ces raisons, à rester quelques jours à Garbyang, et je saisis cette occasion pour me faire faire une grande tente thibétaine, afin d'abriter mes compagnons si j'en pouvais trouver.

Cela n'allait pas tout seul, malgré l'aide du docteur H. Wilson, de la mission évangélique méthodiste. Les Chokas savent combien les Thibétains sont cruels. Ils en ont souffert plus d'une fois, et même en ces dernières années, les autorités thibétaines ont infligé d'horribles tortures à des sujets britanniques faits prisonniers de ce côté-ci de la frontière. Il est déplorable que la faiblesse de nos fonctionnaires dans le Koumaon ait permis et permette encore de tels faits. Ils sont si impuissants que le Djong Pen de Taklakot envoie annuellement, avec la sanction du gouvernement de l'Inde, des émissaires recueillir un tribut de sujets britanniques, vivant sur le sol britannique. Les Chokas ont à payer ce tribut, et ils le font par crainte; ils payent également d'autres impôts et d'autres redevances commerciales injustement prélevés par les Thibétains. Ceux-ci les arrêtent, sous le plus faible prétexte, les torturent sans pitié, les mettent à l'amende et les dépouillent.

Lors de mon passage, on pouvait voir, à Garbyang et dans d'autres villages, des Chokas qui avaient été mutilés par les autorités thibétaines.

En 1896, un commerçant choka fut, sous un prétexte futile, torturé et finalement décapité. La même année,

*

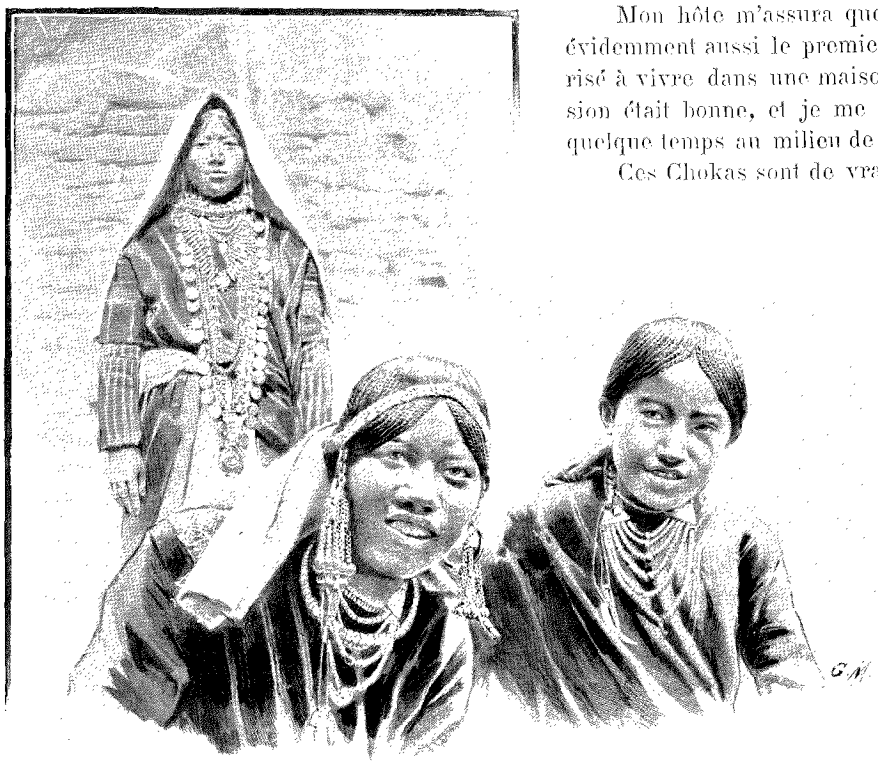
le lieutenant Gaussen, ayant, au cours d'une chasse, essayé d'entrer au Thibet par le col de Lippou, fut entouré de soldats thibétains, et fort maltraité.

M. J. Larkin, le collecteur d'Almora, fut alors envoyé à la frontière. On n'eût pu faire un meilleur choix. Ferme, juste, travailleur, il devint très populaire chez les Chokas. Il écouta leurs doléances, et leur rendit justice, toutes les fois que cela lui fut possible. Le Djong Pen de Taklakot fut appelé à rendre compte de tous ses méfaits. Il refusa de venir. M. Larkin lui fit savoir alors qu'il n'entendait pas plaisanter, et le somma de comparaître. Alors, le haut fonctionnaire traversa le col de Lippou et arriva tremblant de terreur.

Cette fois-ci, entendant parler de mon projet, il fit savoir qu'il confisquerait les terres de tout homme qui consentirait à me servir; nous étions menacés en outre, moi et tous ceux qui seraient pris avec moi, d'être fouettés et subséquemment décapités. Mais je prêtai personnellement peu d'attention à ces menaces.

Le lendemain de mon arrivée, M. G... reprit la route d'Almora. Le temps était froid, la pluie tombait à torrents; pendant les heures les plus chaudes du jour, le thermomètre ne s'élevait pas au-dessus de 11°. Ma tente, tout imprégnée d'eau, était dans un véritable lac. Quelques Chokas m'avaient déjà engagé à l'abandonner, pour aller vivre dans une de leurs maisons. J'avais courtoisement mais fermement refusé, désirant ne pas les déranger, et garder ma liberté. Néanmoins, toute une députation arriva le 5 juin pour renouveler son offre. Et comme je persistais à refuser, tout à coup et malgré mes remontrances, ces braves Chokas s'emparèrent de mes charges, et les amenèrent triomphalement jusqu'au village. Il me fallut les suivre *nolens volens*.

La maison où ils m'amenèrent était un édifice à deux étages, avec une porte en bois finement sculptée, et des fenêtres colorées en rouge et en vert. Ces braves gens avaient une telle peur de me voir partir, qu'une dizaine d'entre eux me saisirent par les bras, tandis que d'autres me poussaient par derrière, en haut d'un escalier de dix ou douze marches. Dans la maison, j'étais l'hôte de mon bon ami Zeheram. On me donna le devant du premier étage, consistant en deux grandes chambres, avec un bon cadre de lit indigène, une table et deux ou trois *moras*, chaises cannées couvertes de peau. Je m'étais à peine rendu compte de la situation, qu'on m'apportait déjà des conserves de fruits, des dattes sèches, du thé — du thé fait à la mode thibétaine avec du beurre et du sel.

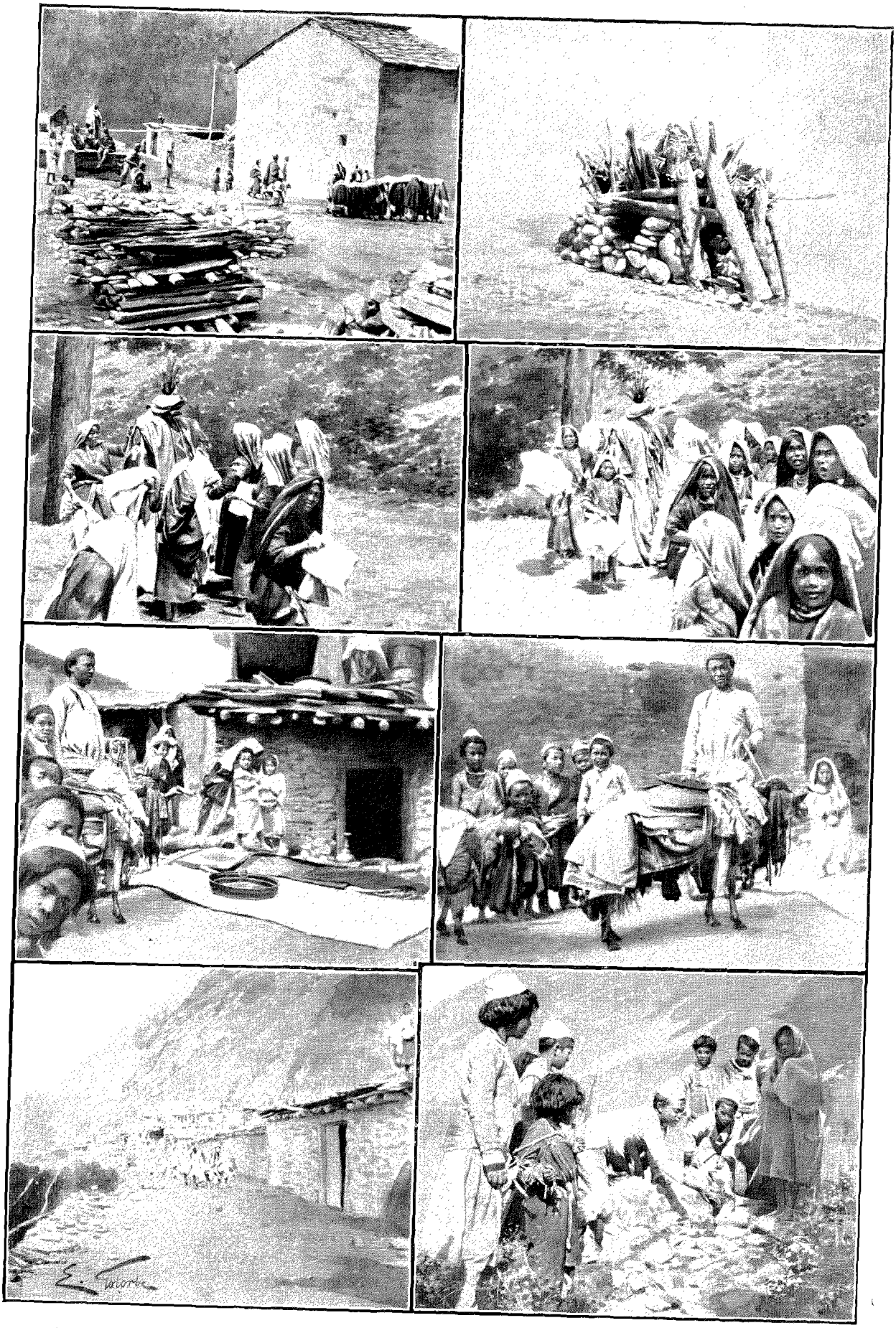


FEMMES CHOKAS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mon hôte m'assura que j'étais le premier Anglais (et évidemment aussi le premier Européen ou Américain) autorisé à vivre dans une maison choka et à y manger. L'occasion était bonne, et je me sentis vivement tenté de rester quelque temps au milieu de cette peuplade.

Ces Chokas sont de vrais gentilshommes de la nature; ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour rendre mon séjour agréable. Les invitations à déjeuner et à dîner pleuvaient littéralement chez moi sans que j'eusse le moyen de prétexter une indisposition, ou d'autres engagements. Les invitations ne se faisaient ni par carte ni par billet. Les gens venaient tout simplement me chercher; en guise de sollicitations, ils me tiraient et me poussaient, et il m'était impossible de refuser; je n'en avais d'ailleurs pas envie.

Quand j'arrivais, mon hôte étendait devant moi de belles nattes, de beaux tapis, de fabrication thibétaine ou chinoise ancienne, et souvent de grande valeur. Au devant d'un siège élevé on apportait dans des vases de cuivre brillants les diverses viandes et friandises qui constituaient le repas. Il y avait toujours du riz: du mouton au curry, du lait, du lait caillé avec du sucre; puis des *chapatis*, pains faits à la mode hindoustani, du *chalé*, espèce de crêpe, du *ghi* (beurre), du sucre ou du miel, et aussi du *parsad*, une pâte épaisse composée de miel, de sucre brûlé, de beurre et farine, tout cela cuit ensemble, — un morceau délicat, même pour un palais blasé.



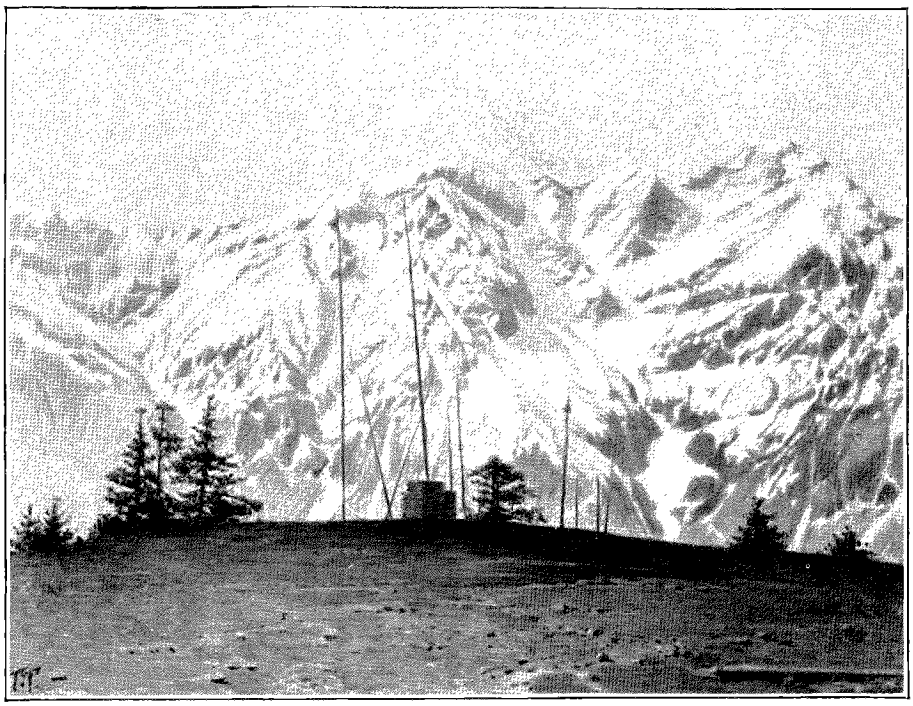
LA CRÉMATION CHEZ LES CHOKAS (PAGE 10) : 1. LES PLEUREUSES. — 2. LE BÛCHER. — 3. FEMMES DRESSANT L'EFFIGIE DU MORT. — 4. DANSE DES FEMMES AUTOUR DE L'EFFIGIE. — 5. REPAS DE LA CHÈVRE. — 6. LA CHÈVRE CHARGÉE DES VÊTEMENTS DU MORT. — 7. LA CHÈVRE POURCHASSÉE HORS DU VILLAGE. — 8. LE SORCIER ARRACHE LE CŒUR DE LA CHÈVRE. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Le 6 juin, je partis de Garbyang en reconnaissance du côté de la frontière, et, passant dans le Népâl, pour rentrer dans le Koumaon, j'établis mon camp au village de Gungi. Les maisons, d'ancienne architecture choka, étaient décorées de longs pieux, réunis par des cordes, d'où flottaient dans la brise des centaines de « prières à vent ». L'endroit était pittoresque, nettement découpé sur le fond d'une montagne en dôme, le Nali Chankom, un pic d'une beauté extraordinaire avec ses strates rayées de rouge et de gris. Près de lui s'élève un autre sommet, le Gungi Chankom, gigantesque roche quadrangulaire d'une chaude teinte jaune rougeâtre, assez semblable à une énorme tour.

Le lendemain matin, je remontai le long de la rivière Kouti, qui coulait large et rapide à ma gauche. A mesure que j'avançais, la végétation devenait rare, et je n'avais plus rien devant moi que des rochers nus et de hautes cimes neigeuses. J'arrivai peu à peu à la neige ; toute trace de sentier y disparaissait, et comme la neige était gelée, nous avions à y tailler chaque pas. Le travail était assez ennuyeux, et nous avancions lentement ; plus nous montions et plus la neige devenait dure et glissante. Les semelles imbibées d'eau de mes souliers s'étaient gelées, ce qui rendait la marche très difficile.

A 3 600 mètres d'altitude, à environ 90 mètres au-dessus de la rivière, j'avais à traverser un névé particulièrement étendu, fortement gelé, et relevé à un angle très incliné. Quelques-uns de mes coulis étaient allés en avant, les autres suivaient derrière. Malgré la piste tracée par ceux qui étaient en avant, il était nécessaire de retailler soi-même chaque pas.

En donnant un coup de pied pour faire un creux, je frappai à un endroit où la glace dure se dissimulait sous une mince couche de neige. Mon pied, ne pouvant trouver d'appui, glissa, et je perdis l'équilibre. Je descendis sur la pente raide à une vitesse effrayante, accompagné, dans ce « tobogan » involontaire sur la glace et la neige par les cris de mes coulis frappés d'horreur. Je me rendis compte que j'allais être précipité dans le fleuve et passer aussitôt sous un long tunnel de glace, où je devais infailliblement périr. De mes doigts gelés, j'essayai de m'accrocher à la neige ; je voulus m'y cramponner avec mes talons ; tout cela sans succès. Enfin je vis devant moi une grande pierre s'élevant au-dessus de la neige. Tendant désespérément chaque nerf et chaque muscle, je vis bien, en m'approchant, tandis que l'eau écumait au-dessous, que c'était là ma dernière espérance. Je raidis consciemment mes jambes en vue du choc. Il fut terrible ; je crus que tous les os de mon corps étaient brisés. Mais je m'arrêtai à quelques pieds seulement du bord de l'eau, et par miracle, quoique je fusse affreusement contusionné, je n'avais pas d'os cassés. Mes doigts saignaient, coupés par la glace ; mes vêtements étaient déchirés. Quand je pus me lever, je fis signe à mes coulis, effrayés et geignant, de continuer leur route le long de l'eau, jusqu'à ce que je pusse trouver un endroit par où remonter jusqu'à leur piste.



LE COL DE CHAÏ-LEK (PAGE 4). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je fis halte à Kouti et convoquai dans ma tente les plus notables habitants. « Serait-il possible, leur demandai-je, de franchir le col de Loumpiya, ou le Mang-chan, qui est encore plus haut ? — Non, répondirent-ils d'un ton décidé. La neige est trop épaisse à présent. Il en tombe de fraîche tous les jours. De quinze jours encore aucun être humain ne pourra les traverser. Le tenter serait perdre sa vie. Ces deux cols ne seront praticables, au plus, que pendant un mois en été, et encore sont-ils ardus et dangereux. »

Ne croyant volontiers qu'à ce que je vois, je résolus d'aller observer moi-même : quelques Chokas de Kouti se décidèrent à m'accompagner. Nous longeâmes la rivière de Kouti, que nous traversions et retraver-

sions constamment sur des ponts de neige ; nous avancions ainsi très lentement. Puis, suivant, dans la direction du Nord, un affluent du Kouti, le Kambelchio, nous posâmes nos tentes à l'altitude de 4 093 mètres ; comme nous avions encore quelques heures de jour, je les utilisai pour me mettre, sans succès d'ailleurs, à la poursuite des *thar* (chèvres sauvages) et des *ghural* (chamois de l'Himalaya).



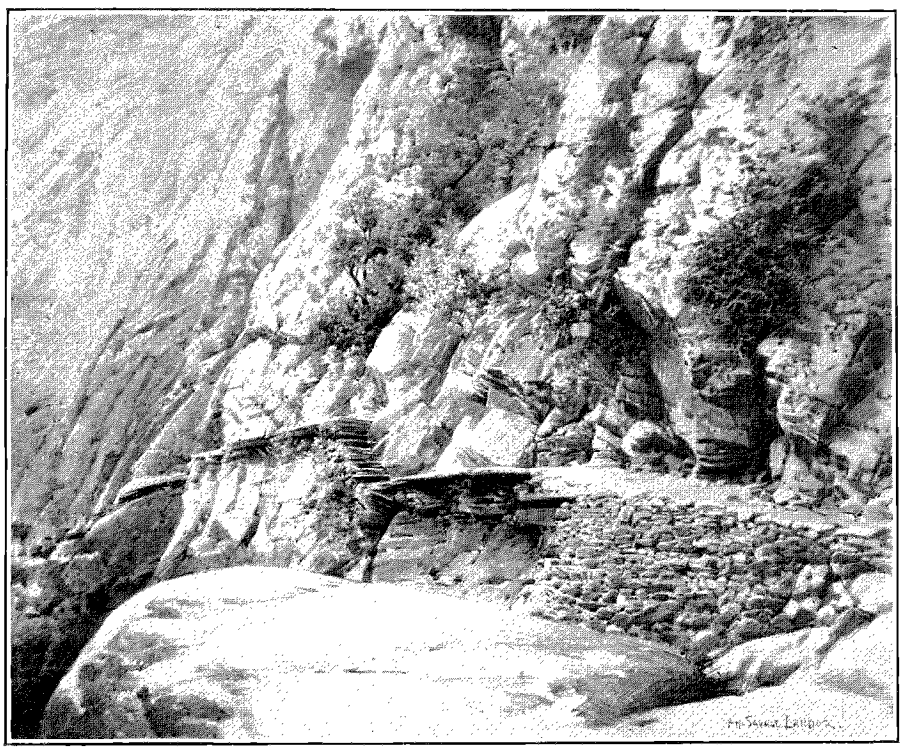
MA TENTE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Cette première chasse m'avait mis en goût, et je recommençai le lendemain. Je désirais, en outre, atteindre quelque point élevé d'où je pourrais me rendre compte par moi-même s'il était possible de franchir actuellement les passes de l'Himalaya, ou préférable d'attendre quelque temps encore. J'avais blessé un *thar*, je le poursuivis sur des névés ; j'atteignis ainsi 4 880 mètres d'altitude ; mais j'étais hors d'haleine, et mon animal hors de la portée de mon fusil.

La vue qu'on avait de ce point était admirable. Sur des milles et des milles, — et il semblait qu'il y eût là des centaines de milles, — de la neige, de la neige, rien que de la neige. Là se dressait le mont Djolinkan, à plus de 5 800 mètres ; et de chaque côté du Kouti, des pics de 6 000 mètres et plus. Sur quelques points, çà et là, la couverture blanche jetée sur tout le pays environnant semblait presque verdâtre. Ces points étaient des glaciers. J'en vis beaucoup, qui alimentent de nombreux torrents s'écoulant dans la rivière.

Il était inutile d'aller plus loin ; plus inutile encore de rester. Je donnai l'ordre de lever le camp, et une marche de trois jours, par la même route, me ramena à Garbyang.

J'appris que le docteur Wilson était là. Je m'empressai d'aller lui rendre visite, et nous passâmes ensemble d'agréables heures, non sans être dérangés un jour par une violente secousse de tremblement de terre qui effraya beaucoup les Chokas.



LA NERPANI, À L'ENDROIT OÙ L'ON A PLANTÉ DES CONSOLES DANS LE ROCHER (PAGE 4). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

J'utilisais toujours mes loisirs en étudiant les mœurs des Chokas. Une institution assez curieuse chez un peuple primitif, mais pourtant, selon moi, sage et prévoyante, est celle du *Rambang*, lieu de réunion, club en quelque sorte, où les jeunes filles et les jeunes gens se réunissent le soir, pour se mieux connaître avant de se marier. Chaque village possède un ou deux établissements de cette espèce. Les maisons de Rambang se trouvent, soit dans le village, soit à mi-chemin entre un village et le suivant, les jeunes filles de l'un entrant en relation avec les jeunes gens de l'autre et *vice versâ*. J'en visitai plusieurs, en compagnie de Chokas, et je les trouvai fort intéressantes. Autour d'un grand feu, au centre de la chambre, des hommes et des femmes sont assis par couple, filant la laine et causant gaiement ; le tout est plein de décorum. Vers le

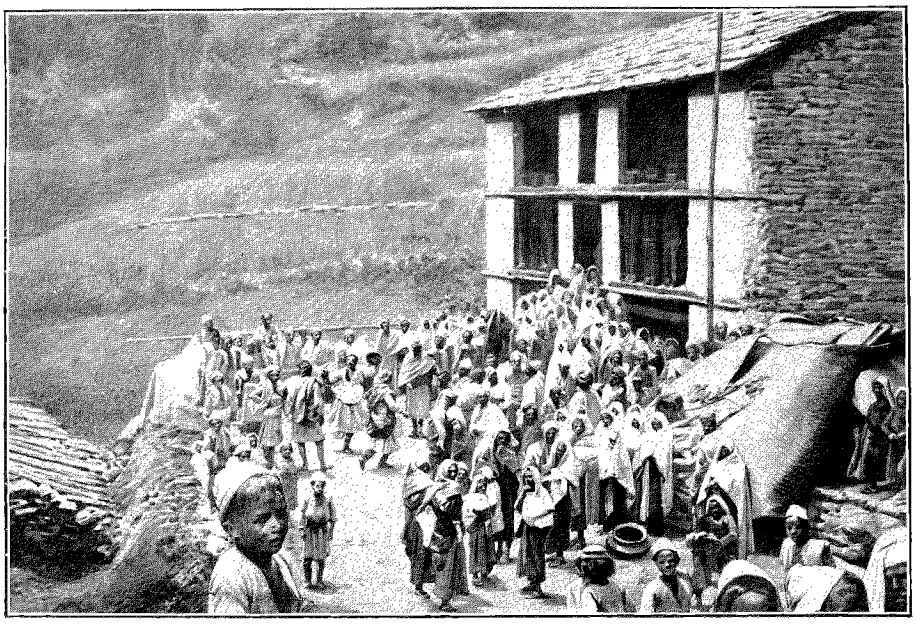
petit jour, l'assistance paraît devenir plus sentimentale; elle entonne des chants sans accompagnement, avec des modulations bizarres et fantastiques. Les hommes et les femmes chokas ont des voix douces et musicales. Orientale de caractère, la musique choka est agréable aux oreilles occidentales, non qu'elle possède des raffinements techniques quelconques, mais parce qu'elle donne l'impression du réel et du senti. Ce qui me plaisait particulièrement, c'étaient les duos, où la jeune fille répondait au jeune homme.



MÉTIER À TISSER DES CHOKAS (PAGE 4). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Tout le monde fume, chaque couple partageant la même pipe. Quelques branches de pins allumées et piquées dans la muraille, avec un feu brillant au centre, éclairent seules la salle. A l'approche du matin, des symptômes de somnolence deviennent sensibles, et les couples se retirent les uns après les autres, pour aller s'étendre tout habillés sur une molle couche de paille et d'herbe, où ils dorment bientôt paisiblement.

A ces réunions, chaque jeune fille choka se rencontre régulièrement avec des jeunes gens, et, tout en ayant l'idée de choisir parmi eux le compagnon de sa vie, elle travaille consciencieusement avec son rouet. Lorsqu'un couple a convenu de se marier, le jeune homme, vêtu de ses plus beaux habits, se rend dans la maison de son beau-père en expectative, portant avec lui un pot de *chokti* (vin), des fruits secs, du *ghur* (pâte douce), du *miseri* (sucre candi), et des grains grillés. Si le prétendant est envisagé comme un parti convenable, les parents de la jeune fille le reçoivent avec considération, et prennent de bon cœur leur part de la nourriture et de la boisson qu'il a apportées. Le mariage est alors arrangé, et le fiancé paye au père une somme qui n'est pas inférieure à cinq roupies ni supérieure à cent. C'est là l'étiquette de la bonne société choka, et de toutes les personnes qui en ont le moyen : la somme est appelée « argent de lait », ou argent équivalant à la somme dépensée par les parents de la jeune fille pour l'élever. La cérémonie du mariage est suffisamment simple : on cuit un gâteau appelé *delang*, dont mangent les amis des deux familles. Si le fiancé ou la fiancée refuse d'en prendre sa part, le mariage est rompu; s'ils mangent tous deux un peu du gâteau, et que des dissensions éclatent plus tard entre eux, tous ceux qui assistaient à la cérémonie sont appelés à témoigner que le mariage a réellement eu lieu. Souvent même on omet cette cérémonie primitive qui consiste à manger le gâteau, et les mariages chokas peuvent parfaitement réussir, sans qu'aucun service ni aucun rite les ait consacrés.

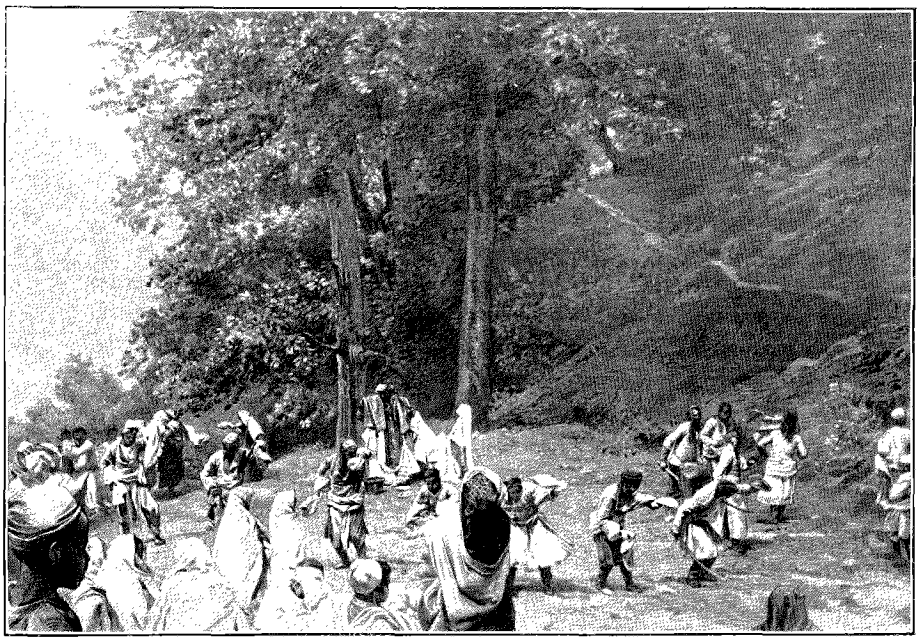


LA CRÉMATION CHEZ LES CHOKAS : DANSE SOLENNELLE DEVANT LA MAISON DU MORT. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les Chokas attribuent la mort au départ de l'âme, qui abandonne le corps, et c'est à cette notion qu'est dû le respect remarquable qu'ils témoignent pour l'esprit ou la mémoire de leurs morts. J'ai assisté à une cérémonie funèbre assez curieuse pour que je la rapporte ici.

Un homme était mort d'une mort pénible, résultat d'un accident. On envoya immédiatement querir ses amis, et le corps ayant été enduit de beurre fut vêtu de ses plus beaux habits. On le plia en deux avant que survînt la rigidité cadavérique, et on le plaça sur un brancard en bois. Il fut recouvert d'un drap

brodé bleu et or, avec un drap blanc par-dessus. Au lever du soleil, la procession funèbre abandonna la maison pour se rendre à l'endroit où devait avoir lieu la crémation. D'abord venait une rangée de dix femmes, la tête couverte d'une bande de coton blanc, dont une extrémité était attachée au brancard. Parmi elles étaient les proches parentes du mort, y compris sa femme et ses filles, pleurant et se lamentant en criant : « *Oh ! Bajo ! oh ! Bajo !* » (O père ! ô père !) Toutes ces femmes paraissaient faire grand étalage de leur chagrin.



LA CRÉMATION CHEZ LES CHOKAS : DANSE MARTIALE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le défunt ayant été très aimé à Garbyang, de très nombreux villageois vinrent lui rendre un dernier hommage, et prendre leur rang dans la procession, qui s'avançait, en serpentant lentement, dans la direction de la rivière. Le brancard était porté par deux hommes ; les Chokas mâles qui le suivaient avaient chacun une bûche ou un fagot de bois à brûler. Nous arrivâmes au Kali. Le corps fut déposé provisoirement sur le bord de la rivière, tandis que tous les hommes, la tête découverte, rassemblaient de grandes pierres et des morceaux de bois. Avec les pierres ils érigèrent, au bord de l'eau, un four crématoire circulaire, haut de cinq pieds, de six pieds de diamètre, avec une ouverture tournée du côté du vent. La femme et les filles du défunt, leurs bonnets retournés sens dessus dessous, et leurs figures voilées, s'accroupirent près du brancard en gémissant, et tenant un tison allumé. Lorsque tous les préparatifs furent achevés, et que le four eut été rempli de bûches, le corps fut placé par deux amis sur le bûcher funéraire. On enleva tous les objets précieux qu'il avait sur lui, boucles d'oreilles en or, colliers et bracelets en argent. On le couvrit de branches de pin ; un large pot de beurre fut placé à côté de lui, et le contenu d'un bol rempli de vin versé sur sa tête ; enfin, le feu fut mis au bûcher dans un profond silence. Quelques flocons blancs s'élevèrent d'abord, montrant que le feu avait pris, puis une épaisse colonne de fumée noire, remplissant l'atmosphère d'une odeur écœurante de cheveux grillés et de chair brûlée. Le vent poussait la fumée de mon côté, et, pendant quelques instants, je m'en trouvai entièrement enveloppé, ne pouvant rien voir de ce qui se faisait. Je sentis seulement des picotements dans mes yeux, et mes narines se remplirent de fumée et d'une puanteur atroce. A la fin une longue flamme jaillit à plus de 6 mètres de haut, consumant le cadavre et me montrant, lorsque l'atmosphère s'éclaircit, les Chokas lavant leurs mains et leurs visages dans la rivière pour se purifier de ce qu'ils regardent comme impur, le contact d'un corps mort.

Reprenant le chemin du village, les femmes continuèrent à pleurer et à gémir, ramenant à la maison les vêtements du défunt et ses vases de cuivre.

Il fallait maintenant s'occuper à distraire son âme. On jeta ses habits sur un mannequin grossier, fait de bâtons et de paille, et couvert d'étoffes indiennes brodées or, rouge et bleu ; un turban fut ensuite placé sur sa tête, avec un panache fait de la branche d'un pin. Puis, le bûcher éteint, les parents du mort allèrent, sur l'emplacement de la crémation, recueillir certains ossements, comme les rotules, le cubitus, les grandes vertèbres de l'épine dorsale, épargnées par les flammes, et les placèrent dans les vêtements du mannequin.

On avait acheté et cuit en grande quantité du froment, du riz, de la farine, afin de nourrir la multitude des amis qui restent les hôtes de la famille tant que durent les funérailles. On avait, en outre, un mouton, et l'on vidait force barils de *chokti* (vin), de *zahn* (liqueur distillée de l'orge, du riz et du froment) et d'*anag* (eau-de-vie de grains divers). Les femmes de l'assistance pleuraient autour de l'effigie, posant leurs mains sur elle, suppliant le bien-aimé de revenir à la vie. D'autres rangées de femmes, le bonnet retourné en signe de deuil, dansaient gracieusement en cercle autour du mannequin, sortaient par une porte, décrivaient un arc de cercle au dehors, et revenaient par une autre porte, tandis que les hommes exécutaient une danse lugubre autour de la maison. En même temps, le tambour résonnait sans discontinuer.

Chaque jour, pendant ces cérémonies, qui en durèrent trois ou quatre, on plaça devant le mannequin, du *riz, du froment cuit*, et du vin. Enfin, supposant que l'âme du défunt avait eu assez d'amusements, on se préoccupe de la faire transmigrer du mannequin dans un mouton ou un yak.

Si le défunt est un homme, c'est un animal mâle qui est choisi pour le représenter; si c'est une femme, c'est une femelle; mais aucune cérémonie semblable ne suit la crémation d'enfants au-dessous de dix ou douze ans. Dans le cas du vieillard dont je vis les funérailles, on choisit un mouton, au lieu du yak consacré par la tradition, mais fort coûteux à faire venir du Thibet.

Donc, le mannequin est transporté hors de la maison, généralement le quatrième jour, tandis que des femmes et des jeunes filles, portant des étoffes blanches, dansent gracieusement autour de lui. Les hommes viennent se joindre à elles dans l'après-midi, mais leur danse, beaucoup plus violente, a presque le caractère d'une danse de guerre. Il y a, d'ailleurs, des soli, des duos, des trios chorégraphiques, auxquels prennent part le ou les tambours. La foule des assistants est régalée par la famille, le mannequin étant censé rassasié. Et, tandis que les invités mangent ou boivent, les dames de la maison retournent vers l'effigie du mort, au vif battement des tambours, pour faire, en se courbant en deux, des révérences solennelles.

Enfin, au milieu du bruit des canons, des hurlements, des aboiements, des sifflements assourdissants de la foule, l'animal à sacrifier est traîné devant le mannequin. De longs rubans de couleur sont attachés à ses cornes, leurs extrémités pendant à côté de sa tête. Du bois de sandal est brûlé sous ses narines, dans le but d'engager l'âme du défunt à entrer et à s'établir dans l'animal. Les vêtements, le turban, le bouclier, les joyaux sont arrachés du mannequin et empilés sur le bouc, qui est désormais la personnification du défunt. Il est nourri jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, on place devant lui de vastes plats contenant toutes les friandises imaginables, et on lui verse dans la gorge du vin et des liqueurs. Les femmes de la famille lui expriment en pleurant leur plus tendre affection, dans la persuasion que l'âme de leur protecteur défunt est en lui. Bourrée de nourriture, stupéfiée par l'alcool, la bête se soumet, immobile et sans émotion, aux caresses sauvages, aux prières, aux salaams dont on l'accable.

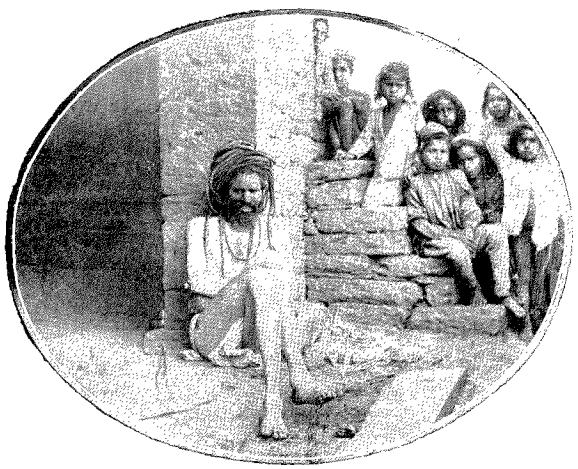
Alors, les sifflets et les aboiements recommencent, et l'on se précipite sur l'animal, qui est saisi par les cornes, le cou, la queue, partout, en un mot, où on peut l'atteindre, puis tiré, poussé, battu, et bientôt chassé du village, mais non sans qu'on ait arraché de son dos les vêtements, le bouclier, l'épée, le turban et les ornements du défunt. Il est enfin livré aux Hounyas, ou aux Djoumlis, ou Houmlis, qui le jettent à terre, lui ouvrent le corps, et en arrachent le cœur.

Quand il s'agit d'un yak, la dernière partie de la cérémonie est différente. Il est également battu, tiraillé de droite et de gauche, et abandonné à la fin au sommet de quelque montagne, la foule criant sur ses traces : « Va-t-en ! Va-t-en ! Nous t'avons fêté et nourri. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour toi. Nous n'en pouvons faire davantage. Va-t-en ! » Le yak, avec l'âme du mort qui est entrée en lui, est ainsi laissé à ses propres aspirations. Aussitôt que les Chokas sont partis, surgissent les Thibétains, qui le jettent au bas d'un précipice, ne pouvant, en vertu de leurs principes, verser le sang d'un yak. Dans son bond fatal, la pauvre bête est brisée, et les Thibétains, ramassant ses morceaux, se gorgent de cette viande qu'ils apprécient beaucoup.

(A suivre.)

A.-H. SAVAGE-LANDOR.

Traduit et abrégé par HENRI JACOTTET.



UN FAKIR (PAGE 2). — DESSIN DE SLOM, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CAMPEMENT DANS LA MONTAGNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

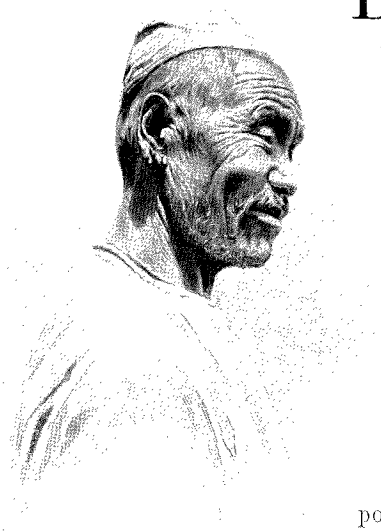
LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR A.-H. SAVAGE-LANDOR.

II

Départ de Garbyang. — Adieux des Chokas. — Un passage périlleux. — Réception à Nabi. — Le docteur Wilson à Kouti. — Deux nouveaux compagnons. — Un brigand. — En marche. — Manque de combustible. — Rencontre de Thibétains. — Une reconnaissance sur le glacier de Mangchan. — Au sommet du col. — Affreuses souffrances. — Le col de Loumpiya. — Dans le Thibet. — Traces de pas.



HOMME CHOKA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le jour du départ arriva. Une foule de Chokas s'étaient assemblés devant ma demeure. Je fis mes adieux à mon hôte Zeheram, à sa femme, et à ses enfants. Ils me les rendirent les larmes aux yeux.

« *Salaam, sahib, salaam* », répétait Zeheram, en sanglotant et en portant respectueusement la main à son front. « Vous savez, sahib, qu'un cheval va à un cheval, un tigre à un tigre, un yak à un yak, un homme à un homme. La maison d'un homme est la maison d'un autre homme; peu importe que la couleur de leur peau diffère ou non. C'est pourquoi je remercie le ciel de ce que vous ayez accepté un abri sous mon humble toit. Vous avez dû le trouver inconfortable, car vous autres sahibs, vous êtes riches et accoutumés au luxe. Je ne suis qu'un commerçant et un cultivateur. Je suis pauvre, mais j'ai un cœur pur. Vous, contrairement aux autres sahibs, vous m'avez toujours parlé doucement, ainsi qu'à tous les Chokas. Nous sentons que vous êtes notre frère. Vous nous avez donné des présents, mais nous n'en avions pas besoin. Le seul présent que nous souhaitions est que, lorsque vous aurez achevé votre périlleux voyage, vous nous fassiez dire que vous allez bien. Nous prierons tous pour vous jour et nuit. Nous avons mal au cœur de vous voir partir. »

Ce discours, venant de ce brave et rude gaillard que j'avais vraiment appris à aimer, était touchant, et je lui dis que j'espérais pouvoir un jour lui témoigner ma gratitude. Quand j'eus descendu l'escalier, je trouvai une véritable foule dans la cour. Chacun désirait me dire adieu. Les hommes prenaient ma main droite dans leurs deux mains et la

1. *Suite. Voyez p.* 1.

portaient à leurs fronts, marmottant des paroles de regret. Les femmes caressaient gentiment ma figure, et me disaient : *Ni kou tza* « Va bien, adieu. » C'est ainsi que les Chokas prennent congé d'amis qui partent pour les pays lointains.

Conduit par une bande de gens sincèrement chagrins, je me dirigeai vers le sentier étroit et rapide qui mène au pont de Chongour, et qui est creusé dans de hautes falaises d'argile. On n'aurait pu imaginer une procession plus lugubre. Les pâles rayons d'une nouvelle lune ajoutaient à la mélancolie de la scène, et ce bruit particulièrement impressionnant de « pas tristes », si je puis exprimer ainsi l'impressionnante cadence des pas d'hommes affligés, me remplissait l'âme d'une sensation d'infinie tristesse. J'engageai mes compagnons à retourner à la maison : les uns après les autres ils vinrent m'embrasser les pieds et me serrer la main. Puis, cachant leurs visages dans les paumes de leurs mains, ils montèrent à la file indienne le sentier gris creusé dans la haute falaise, et comme des fantômes rapetissés peu à peu, ils s'évanouirent dans le lointain.

Je m'aperçus alors que cinq de mes guides, dont un Choka nommé Katchi, et son oncle Dola, gisaient en tas, sur la route, dans un état de complète ivresse. Que faire ? Comment passer, avec ces gaillards, le pont de Chongour, qui n'était qu'à quelques centaines de mètres de là ? J'en saisis deux sous les aisselles, et les tins droits. Ce n'était pas chose facile, et je sentais la rapidité de notre marche s'accroître à chaque pas que je faisais sur le sentier raide et glissant. Nous atteignîmes, avec une vitesse de casse-cou, le pied de la montagne, et, le sentier étant tout près de l'eau, c'est un miracle que nous ne soyons pas tous descendus dans la rivière.

Quoi qu'il en soit, à notre arrêt soudain, mes deux hommes s'effondrèrent de nouveau complètement, et j'étais si épuisé qu'il me fallut m'asseoir pour prendre un peu de repos.

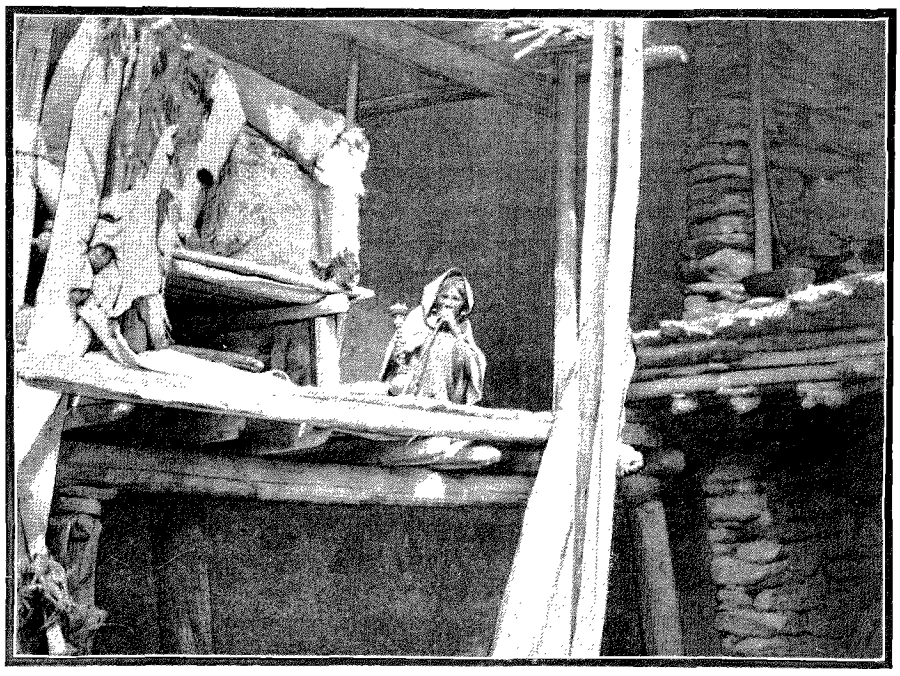
Katchi eut un intervalle lucide. Il regarda autour de lui, et m'aperçut pour la première fois

« Sahib, s'exclama-t-il avec de longues pauses entre chaque mot, je suis ivre.

— C'est bien vrai, lui dis-je.

Nous autres Chokas, nous avons cette mauvaise habitude, continua-t-il. J'ai eu à boire du *chokti* avec mes parents et mes amis avant de les quitter pour ce long voyage. Ils auraient été offensés si je n'avais pas partagé une coupe de vin avec chacun d'eux. Maintenant je vois tout tourner. S'il vous plaît, mettez ma tête dans de l'eau froide. Oh ! la lune saute dans le ciel ; elle est maintenant sous mes pieds ».

J'accédai à sa demande, et je fis faire à sa tête et à celle de Dola un bon plongeon dans les eaux glacées du Kali. Le résultat fut qu'ils s'endormirent si profondément que je pensai qu'ils ne se réveilleraient pas.



VIEILLE FEMME CHOKA FUMANT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Quelques-uns des Chokas restés de sang-froid offrirent de porter les deux malades sur leur dos. Nous perdions ainsi un temps précieux, et le ciel se couvrait de nuages. Lorsque la lune eut disparu derrière les hautes montagnes, je m'avançai en reconnaissance. Tout était sombre, n'eussent été quelques étoiles brillantes qui scintillaient çà et là dans le ciel. Je me traînai jusqu'à la rivière et j'écoutai. Pas un bruit, pas une lumière sur le bord opposé. Tout était silence, ce silence mort de la nature et de la vie humaine endormies. Je m'arrêtai sur le pont ; un gros bloc qui se dresse au centre de la rivière lui sert de pile et forme, en fait, deux ponts séparés. Je franchis prudemment le premier tronçon, je m'arrêtai de nouveau, pour écouter, sur le rocher qui divise les eaux écumantes, et je cherchai à pénétrer l'obscurité. On ne voyait pas une âme, on n'entendait pas un bruit. Je traversai le rocher et je m'avançai vers la seconde moitié du pont, lorsque je m'aperçus, avec consternation, qu'elle avait été coupée.

Je revins à mes hommes et leur annonçai que, le pont ayant été détruit par les Thibétains, il fallait longer la rivière du côté où nous étions.

« Le sentier est tracé, me répondirent-ils. Mais il est impossible d'y passer de nuit. »

J'insistai et nous marchâmes pendant un mille ; mais Katchi et Dola dormaient toujours ; les autres étaient exténués de fatigue de les avoir portés. Il me fallait renoncer à mes projets ; ayant vu mes deux malades déposés sous un hangar et enveloppés de couvertures, je retournai à Garbyang, avec l'intention d'en repartir peu avant le lever du soleil.



JEUNE FEMME MÉTIS CHOKA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je repartis en effet à 4 heures ; quand je fus arrivé à l'endroit où j'avais laissé les deux hommes, je ne les trouvai plus : ils étaient allés en avant.

Nous arrivâmes au point où le sentier s'arrêtait. Devant nous était un rocher perpendiculaire, qui descendait au Kali droit comme un mur. L'action corrosive de l'eau tombée goutte à goutte et de la neige fondante en avait absolument poli la surface. La largeur de cette paroi verticale n'était pas de plus de 12 ou 15 mètres ; de l'autre côté, le sentier recommençait. C'est à cause de ce passage, et d'autres aussi dangereux, que ce sentier n'est employé que rarement, et qu'on préfère la route du bord opposé du Kali, en territoire népalais. Cependant quelques Chokas possèdent des pièces de terre sur la rive où nous étions, et, pour pouvoir passer, ils avaient imaginé l'expédient suivant : en attachant un homme à une corde et en le tenant d'en haut, ils avaient réussi à lui faire creuser dans le rocher deux rangées de petits trous, le long de deux lignes horizontales parallèles, dont la plus haute était d'environ six pieds au-dessus de la plus basse ; les trous sont creusés à des intervalles de trois à quatre pieds sur chaque rangée ; ceux d'en haut sont destinés à être saisis par les mains, ceux d'en bas à supporter les pieds ; aucun de ces creux n'a plus de quelques pouces de profondeur.

Le passage semblait devoir être dangereux en tout temps, et impossible en ce moment, parce que la pluie fine qui s'était établie avait mouillé les rochers et les avait rendus glissants comme du verre ; mais je me rendis compte qu'il fallait risquer l'affaire à tout prix. Aussi, avec une assurance affectée, j'ôtai mes bottines, et j'allai de l'avant.

Je ne pouvais voir d'aucun côté, car je m'accrochais de tout mon corps à la muraille, sentant mon chemin avec mes orteils et mes doigts. Les cavités étaient, en fait, si peu profondes, qu'on avançait lentement et à grand'peine. Je finis cependant par atteindre l'autre extrémité de la muraille et par poser le pied sur le sentier qui n'avait que quelques centimètres de largeur. Chanden Sing me suivit, et arriva également au port sans encombre.

Je fus heureux de découvrir, un peu plus loin, des traces toutes fraîches de pas, que je reconnus pour celles de nos deux Chokas, partis en avant. Après un voyage mouvementé sur la piste étroite et dangereuse, et de nombreuses montées et descentes, nous arrivâmes enfin à Nabi. Là, je retrouvai en bon état mes charges, qui avaient été transportées par la rive népalaise, avant que les Thibétains eussent détruit le pont de Chongour, ainsi que Katchi et Dola, remis de leur ivresse de la veille. Pour racheter, sans doute, leur mauvaise conduite, et probablement pour me la faire oublier, ils avaient dû engager les indigènes à nous recevoir avec une cordia-

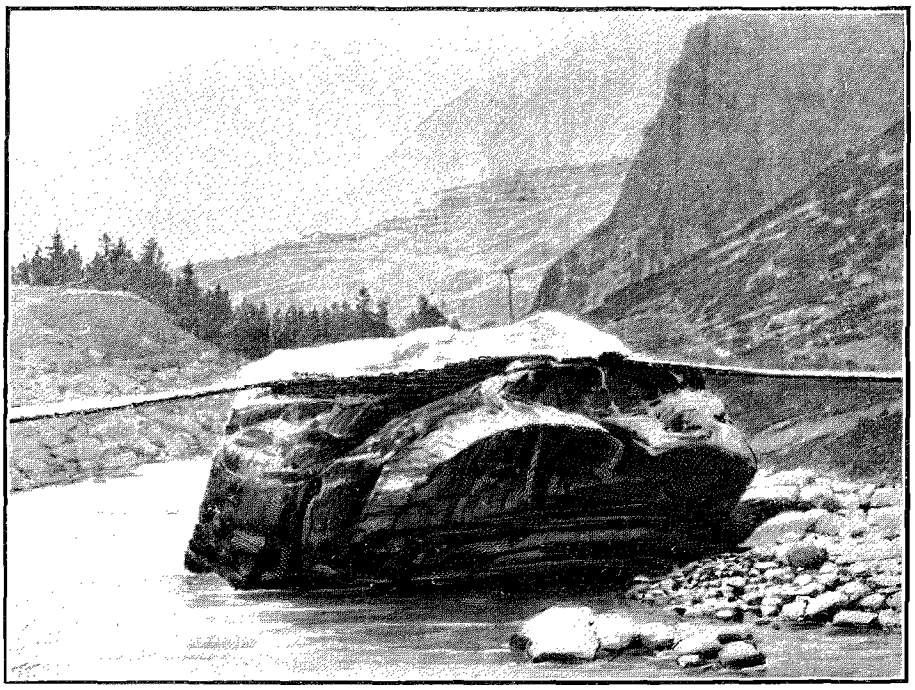
lité particulière. Et ceux-ci m'invitèrent, en effet, avec de grandes démonstrations d'hospitalité, à passer la nuit dans leur village. Je fus conduit à une échelle assez primitive, et hissé, par en haut et par en bas, sur un toit en pisé sur lequel avait été posée une tente, avec des nattes et des tapis. Je ne m'y étais pas plus tôt étendu qu'une bande d'hommes, de femmes, d'enfants arriva, portant des plats, avec du riz servi sous une forme particulièrement somptueuse, du *dhal* ou viande, du *balab* (tiges de sarrasin bouillies), du lait, du lait caillé, du grain frit au sucre, des *chapatis*, des sucreries, du vin et des liqueurs indigènes.

Pendant le repas, on servit du thé sous toutes sortes de formes. Il y avait là du thé chinois et du thé hindou, du thé avec sucre, du thé sans sucre, du thé avec du lait et du thé avec du beurre et du sel, du thé clair et du thé foncé, du thé doux et du thé amer, en un mot du thé en telle abondance que, si amateur que je sois de ce breuvage, j'en vins à souhaiter qu'on n'eût jamais cueilli une feuille de thé, et qu'on ne l'eût jamais fait infuser dans l'eau bouillante.

Le lendemain, je fus rejoint par le docteur Wilson, qui m'avait offert de m'accompagner dans le Thibet, pendant quelques étapes. Nous fîmes aussi rapidement que possible la route de Nabi à Kouti, que je connaissais déjà ; notre voyage se passa sans aucun incident digne d'être noté ; les ponts de neige et les névés qui nous avaient arrêtés avaient fondu et disparu entièrement.

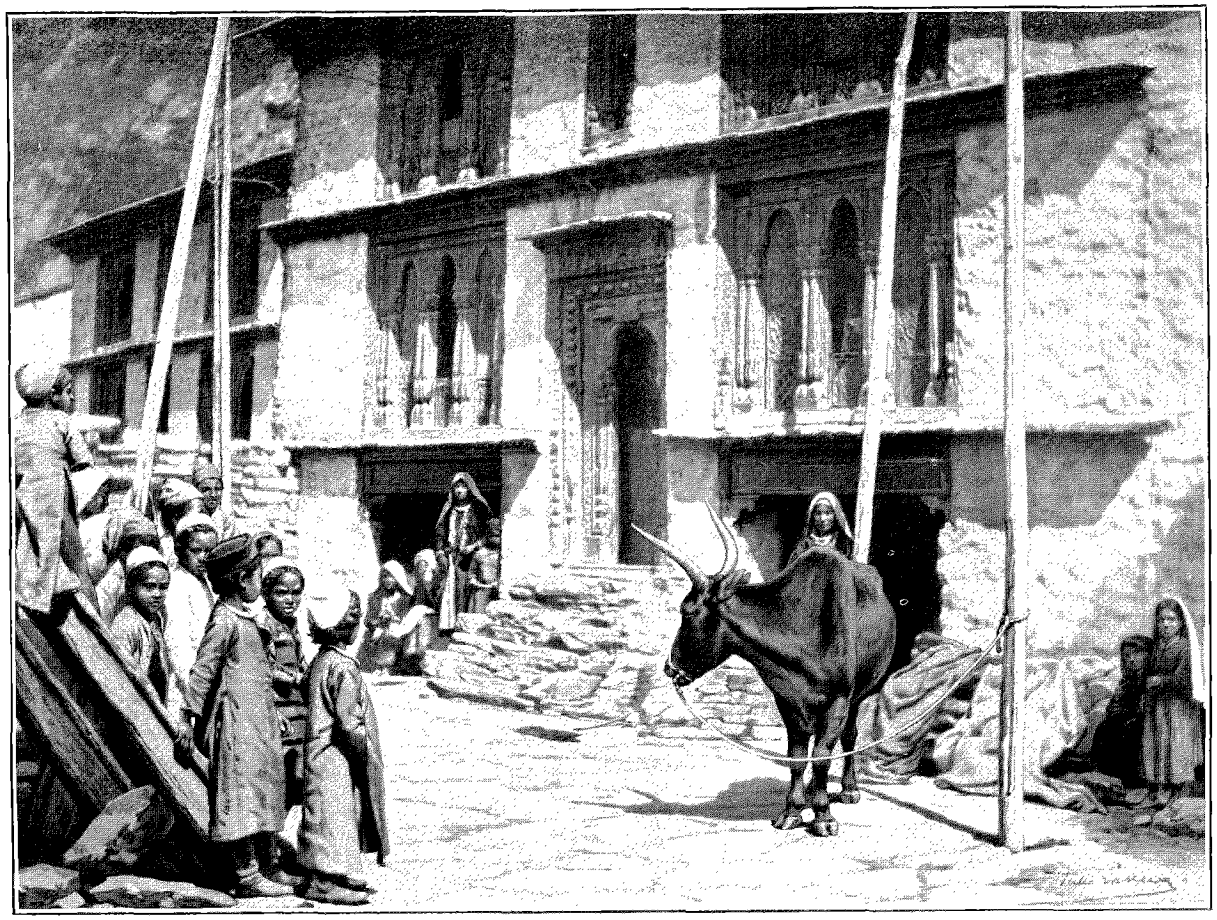
A Kouti, nous nous occupâmes à peser, partager et emballer en charges égales les provisions que j'avais achetées ; quatorze *mauds* (1 120 livres) de farine, riz, sucre rouge (*ghur*), du sel, du poivre rouge (32 livres), du *dhal*, du *miseri* (sucre en pains), du *ghi* (beurre) et une grande quantité de *satou* (farine d'avoine) et de grain bouilli. Après avoir éliminé tout ce qui n'était pas absolument essentiel, nous découvrîmes qu'il y avait encore des charges supplémentaires pour au moins deux hommes forts. Tous les Chokas disponibles s'étaient joints à notre expédition ; aucune des promesses que je pus faire ne m'amena de nouveaux volontaires. Comme je ne voulais pas risquer encore des retards, j'étais sur le point de subdiviser entre mes hommes ces deux charges extra, lorsque arrivèrent deux bergers errants, faméliques et nus, aux cheveux depuis longtemps vierges de peigne, n'ayant en fait de vêtements qu'un collier de corail et un bracelet d'argent. Je requis immédiatement leurs services, bien que l'un d'entre eux ne fût encore qu'un adolescent. Ma petite troupe se trouvait ainsi composée de trente hommes, et j'étais prêt à partir.

Avant de quitter Kouti, je voulus visiter le curieux et ancien château perché sur une petite colline, à environ 300 mètres au sud du village. Il est en ruine, à l'exception d'une tour quadrangulaire, appelée Kouti Ker par les indigènes; mais on peut voir encore facilement les fondations de l'édifice. Les habitants ne purent me donner aucun renseignement, si ce n'est que c'était autrefois le palais très sérieusement fortifié d'un roi. La tour a quatre mètres carrés à sa base, et est construite en pierre. Je suis assez enclin, à cause de sa forme et de celle de ses fenêtres, qui sont plutôt de simples fentes, à l'attribuer aux Thibétains, car on peut voir des tours identiques au Thibet, et déjà à Taklakot.



LE PONT DE CHONGOUR, ENTRE LE NÉPAL ET LE KOUMAON (PAGE 14). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous partîmes enfin, dans l'après-midi, de ce village de Kouti, qui est le plus haut du Bias, étant situé à 3 940 mètres d'altitude. Notre route était relativement dégagée de neige et de glace, mais çà et là nous avions à parcourir des pentes de neige assez étendues. Nous campâmes à 3 980 mètres. Dans la soirée arrivèrent mes deux nouveaux coulis, qui étaient restés en arrière ; c'étaient deux assez étranges personnages. L'un était triste et maussade, l'autre vif et bavard. Tous deux prétendaient être de caste radjpoute.



MAISON MODERNE CHOKA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Voyez, s'exclamait le plus gai des deux. Je suis petit, mais je ne crains rien. Lorsque nous serons arrivés au Thibet, j'irai en avant, avec un bâton pointu, et je ferai partir tous les Thibétains. Je n'ai pas peur d'eux ; je suis prêt à combattre le monde entier. »

Je connaissais la valeur de ce genre de discours, et j'envoyai mon homme chercher du bois. Le couli maussade m'intéressait davantage. Il prononçait rarement une parole, et jamais une parole agréable. Il semblait plongé dans de profondes pensées, dont il ne pouvait se détacher qu'avec un grand effort. Il avait l'air malade : sans mouvement et sans voix, il fixait parfois les yeux sur un point quelconque, comme dans l'angoisse. Ses traits étaient particulièrement affinés et réguliers, mais sa peau avait cette affreuse teinte blanchâtre et brillante qui est si particulière aux lépreux. J'attendais une occasion d'examiner ses mains, mais il les cachait soigneusement. C'est là, en effet dans les doigts contractés ou tombants, qu'on trouve les premiers symptômes certains de la plus terrible des maladies, la lèpre. Je demandai à l'homme de venir et de s'asseoir près du feu ; il vint et tendit à la flamme ses paumes ouvertes. Hélas ! mes soupçons n'étaient que trop fondés. Ses mains tordues et contractées, avec la peau malade aux phalanges, me le montraient trop clairement. Je regardai ses pieds et j'y vis les mêmes symptômes.

« Quel est ton nom ? lui demandai-je.

— Mansing », dit-il sèchement ; et il s'absorba de nouveau dans ses rêveries.

Le feu mourait peu à peu lorsqu'un Thibétain à taille élancée apparut, courbé très bas sous le poids d'un énorme tronc d'arbre qu'il portait sur le dos. Il s'approcha et jeta le bois dans le feu.

C'était encore un autre type. Fort comme un bœuf, ce couli avait de bizarres antécédents : il avait été pendant un temps, un bandit très connu des environs de Lhassa. On disait qu'il avait tué bien des gens, et que, trouvant sa propre vie en danger dans son pays, il était venu s'établir de ce côté de la frontière, épousant différentes femmes, qu'il battait comme plâtre et qu'il bannissait tour à tour de son foyer. C'était sa dernière querelle domestique qui l'avait engagé à se mettre à mon service ; sa force extraordinaire, précieuse pour porter des charges, était à mes yeux sa seule recommandation. Dans le camp, on lui donnait le nom de Dakou, « le brigand ».

Mon camp offrait un bizarre assemblage. Il y avait là des Houmlis et Djoumlis, aux luxuriants cheveux

*

noirs, noués en petites tresses, avec un toupet sur la tête, comme les Coréens. Il y avait des Thibétains, des Chokas de Bias, des Rongbas, des Népalais, des Radjpouts, des Totolas, un brahmane, deux chrétiens indigènes, un Djohari, enfin le docteur Wilson. Quelle collection, quel chaos de langues et de dialectes !

Un trait amusant de cette bande, c'était que chaque caste particulière regardait les autres avec mépris. Les gens se séparaient pendant les repas, et le camp s'éclairait d'autant de feux brûlant sous autant d'abris qu'il y avait de castes dans ma suite. J'en étais satisfait, car cela semblait me garantir que tous ces gens ne pourraient jamais se liguer ensemble contre moi.

Le lendemain, nous suivîmes, à une grand altitude, le lit du Kouti, dont la direction générale est de l'Ouest à l'Est, et, après une journée fatigante, nous campâmes dans une vallée bien abritée, à près de 4 700 mètres.

Un des principaux inconvénients de notre voyage à ces hautes altitudes était le manque de combustible végétal. On ne pouvait voir, de notre camp, ni un arbre, ni un buisson ; la nature avait son aspect le plus désolé et le plus nu. Faute de bois, mes hommes se dispersaient pour recueillir et rapporter la bouse desséchée des yaks, des chevaux et des moutons. Ce n'était pas facile à allumer ; nous y usions boîte après boîte d'allumettes, et la force réunie de nos poumons, fonctionnant comme des soufflets, n'arrivait qu'à faire monter de quelques pouces la flamme de ces brasiers récalcitrants.

Ce soir-là, nous fîmes particulièrement maigre chère. La nuit fut cruellement froide et la neige tomba serrée; quand nous nous levâmes, il y en avait deux pieds autour de nous. Je fis l'appel de mes hommes : Mansing manquait. Il n'était pas arrivé la veille, et pas de traces non plus de l'homme que j'avais envoyé pour le chercher. J'étais inquiet, non-seulement pour sa charge, consistant en farine, sel, poivre, et cinq livres de beurre, mais pour lui-même, pauvre lépreux, et je craignais qu'il n'eût été entraîné par un torrent.

Ce fut longtemps après le lever du soleil, qu'à l'aide de ma lunette je vis les deux hommes venir vers nous ; ils étaient au camp une heure plus tard. Mansing avait été trouvé profondément endormi, à quelques milles en arrière, à côté d'un pot de beurre vide, dont il avait dévoré le contenu. La découverte de son méfait causa la plus grande indignation dans le camp, car les indigènes aiment beaucoup la graisse et le beurre, qui réchauffent lorsqu'on franchit ces froids passages. Mansing fut presque lynché par mes hommes, et j'eus beaucoup de peine à le retirer de leurs griffes. Pour prévenir le retour d'une semblable offense, j'ordonnai au coupable de porter à l'avenir une lourde charge de plaques et d'instruments de photographie.

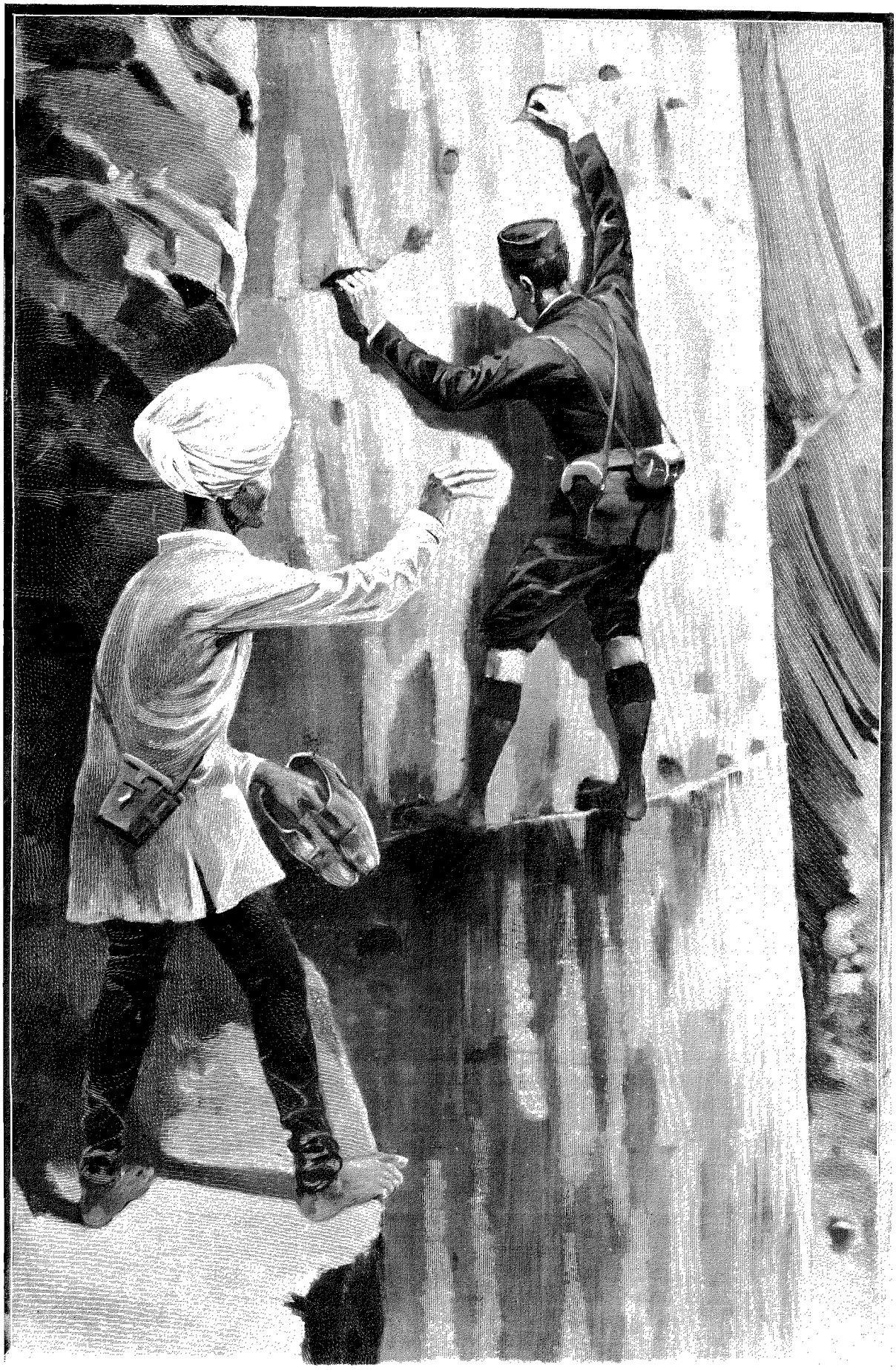
Avant de partir, je pris mon bain ordinaire dans la rivière, et je me frottai tout le corps avec de la neige. Je trouvais ce procédé très fortifiant, et lorsque la réaction se produisait, j'avais une délicieuse sensation de chaleur, malgré la minceur de mes vêtements.

Tandis que nous campions, un troupeau de moutons apparut, et avec lui quelques Thibétains. Comme j'avais dressé ma tente thibétaine, ils étaient venus, s'attendant à rencontrer des compatriotes, et leur embarras fut amusant à observer, lorsqu'ils se trouvèrent face à face avec le docteur Wilson et moi. Ils ôtèrent rapidement leurs bonnets de fourrures, les posant à côté d'eux sur le sol, et firent une curieuse révérence saccadée, comme si leurs têtes et leurs genoux étaient mus par un ressort. Ils tirèrent en même temps leurs langues de toute leur longueur, et les tinrent ainsi jusqu'à ce que je leur eusse fait signe de les rentrer. Cette rencontre imprévue les effrayait beaucoup ; ils étaient tout tremblants de peur ; après avoir obtenu d'eux tous les renseignements qu'ils me semblaient pouvoir donner, je profitai de l'occasion pour leur acheter quelques-uns de leurs moutons les plus gras. Quand ils eurent reçu l'argent, il y eut un nouveau déploiement de langues tirées, et de plus grands *salaams*.



FEMME COUVRANT SON ENFANT DE BEURRE POUR LE PROTÉGER CONTRE LE SOLEIL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous nous élevâmes graduellement jusqu'à un col de 4 750 mètres ; puis, traversant un vaste plateau, nous suivîmes de nouveau le Kouti encadré de hautes montagnes blanches. La limite des neiges persistantes est ici à 4 800 mètres ; au-dessous la neige fond chaque jour, sauf sur quelques points à l'ombre. On voyait encore des fleurs rouges et blanches, ainsi que des couples de petits papillons noirs et blancs. Du confluent du Mangchan, nous eûmes à traverser, pieds nus et dans l'eau glacée, les nombreuses branches des deux cours d'eau, et nous campâmes sur la rive droite de cette rivière, au pied de la haute chaîne de montagnes qui s'étend au Nord. Directement devant nous se dressait l'obstacle final, l'énorme épine dorsale de l'Himalaya ; cette muraille franchie, je serais sur ce haut plateau thibétain, justement et pittoresquement appelé « Toit du



LE ROC À PIC — UN PASSAGE PÉRILLEUX (PAGE 15). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

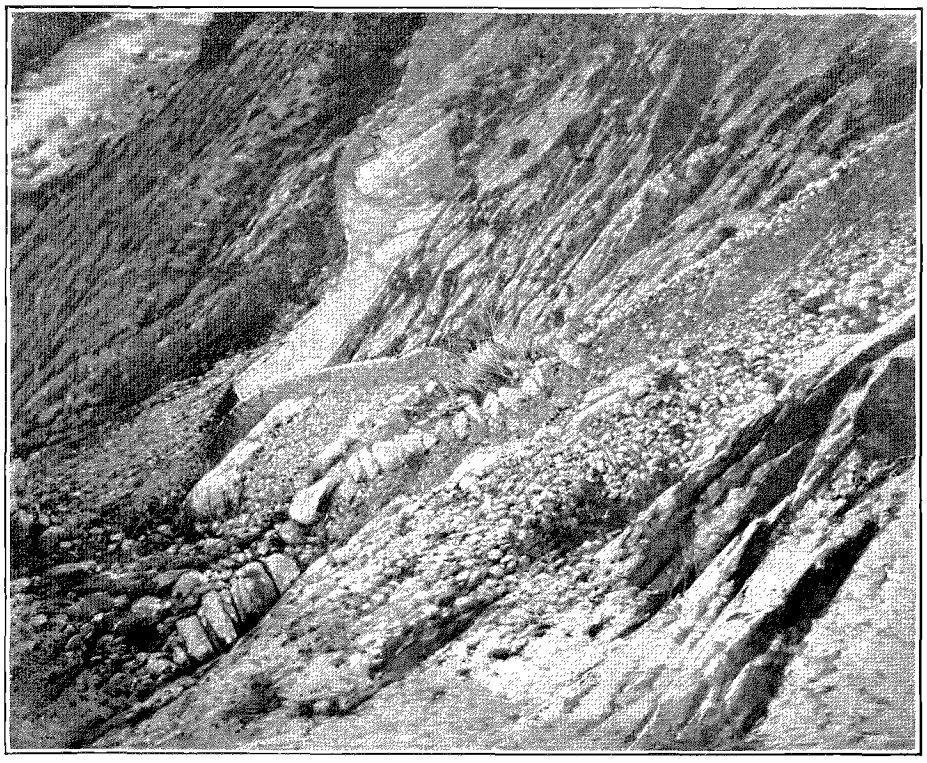
Monde ». De Kouti j'avais envoyé en avant un Choka du nom de Nattou, pour voir s'il était possible de franchir la chaîne par la passe de Mangchan ; par là j'aurais pu faire plusieurs étapes dans le Thibet sans crainte d'être découvert, et éviter les soldats que le Djong Pen de Taklakot avait postés, me disait-on, à la passe de Lippou. Nattou arriva au camp presque en même temps que nous ; il était défait, fatigué, il avait rencontré une neige épaisse, une glace craquelée, il avait failli être enseveli sous une avalanche, et avait battu en retraite avant d'atteindre le sommet du col. Le récit pathétique de ses infortunes eut un effet déprimant sur mes hommes. Je les assurai que je ne croyais pas Nattou, et que j'irais voir moi-même.

Il était quatre heures et demie du soir. Je quittai notre camp, qui était à 4 925 mètres, en compagnie du docteur Wilson, qui voulait venir avec moi, de Katchi Ram, d'un couli Rongba, et de Bidjesing le Djohari. Chanden Sing, le seul de mes hommes auquel je pusse me fier, fut chargé de garder le camp en notre absence.

Nous suivîmes d'abord le cours du Mangchan, sans chemin tracé, sur de grandes pierres glissantes, très pénibles à la marche ; nous arrivâmes en vue des magnifiques terrasses vert pâle du glacier de Mangchan, qui est surmonté de vastes névés s'étendant dans la direction du sommet du col. A voir les pentes pierreuses par lesquelles nous avions passé, semblables à celles d'une moraine terminale, je conclus que le glacier devait être beaucoup retiré.

Nous laissâmes le glacier à notre droite (5 429 mètres d'altitude), et, nous dirigeant droit au Nord, nous entreprîmes l'ascension du col. La pente était d'une raideur effrayante, la neige si molle et si profonde que nous y enfoncions jusqu'à la taille.

Elle alternait avec des pierres roulantes et des roches pourries sur lesquelles nous n'étions pas mieux. A 5 800 mètres, nous eûmes à passer assez longtemps sur de la neige molle couvrant un glacier fissuré. Nous avions à prendre d'autant plus de précautions que nous n'avions, pour nous éclairer, que la lumière de la lune. Un peu plus haut, heureusement, les crevasses disparurent, mais je commençai à éprouver une curieuse sensation d'épuisement, que je ne connaissais pas encore. Au coucher du soleil, le thermomètre descendit, en quelques minutes, de 22 degrés. Ce changement subit nous affecta tous plus ou moins, mais nous continuâmes, à l'exception de Bidjesing, qui fut atteint si violemment du mal de montagne qu'il lui fut impossible d'avancer. Le docteur Wilson, bien que très éprouvé, haletant, sentant, comme il le disait, du plomb dans ses jambes, lutta bravement jusqu'à ce que nous eûmes atteint 6 250 mètres. Là il s'arrêta, anéanti. Nous poursuivîmes notre route, Katchi Ram, le Rongba et moi, mais nous souffrions également : Katchi Ram se plaignait de violents battements dans les tempes, et de bourdonnements dans les oreilles. Il haletait, lui aussi, et marchait péniblement, menaçant de tomber à chaque minute. A 6 400 mètres il s'affala dans la neige, et s'endormit aussitôt, respirant lourdement. Ses pieds et ses mains étaient froids comme la glace, et je les lui frottai. Mais ce qui me donna surtout de l'inquiétude, ce furent les battements irréguliers de son cœur. Je l'enveloppai dans sa couverture et dans mon waterproof, puis je criai au docteur, en lui disant ce qui nous arrivait, que j'allais monter aussi haut que possible avec le Rongba.

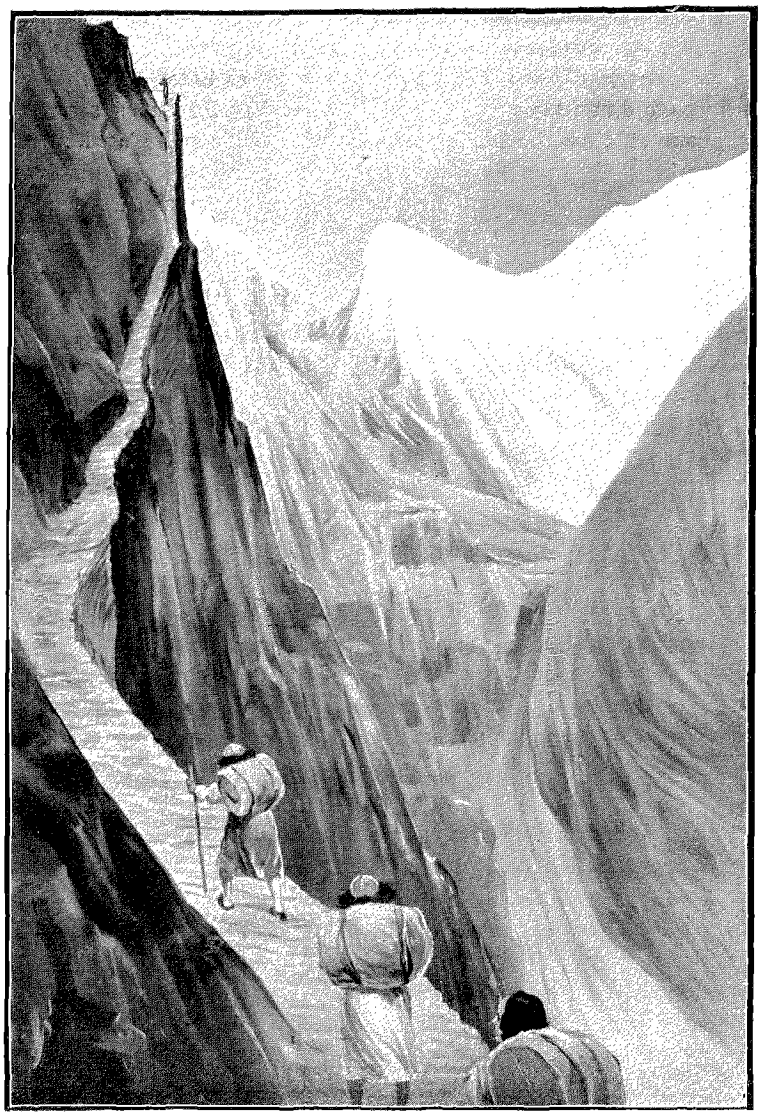


LA NERPANI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un brouillard épais survint et nous enveloppa, ce qui rendit notre situation encore plus pénible : nos poumons se convulsaient, comme s'ils allaient sauter, nos pouls se précipitaient, nos cœurs palpitaient,

comme sur le point de sortir de nos corps ; nous étions épuisés et envahis par une irrésistible somnolence ; cependant nous finîmes par atteindre le col, et ce fut une satisfaction pour moi, bien que j'eusse compris depuis longtemps l'impossibilité d'y faire passer mes hommes.

Quoique presque anéanti par la fatigue, je pus prendre note de mes observations. Nous étions à 6 700 mètres d'altitude, il était onze heures du soir, et il soufflait un fort et cinglant vent du Nord-Est. Comme j'avais eu la bêtise de laisser mon thermomètre à Katchi, je ne pus noter la température. Je sais seulement que le froid était intense. Les étoiles étaient extraordinairement brillantes, et la lune éclaira un moment le panorama qui m'entourait. La vue était absolument désolée : elle avait néanmoins une curieuse et indescriptible fascination. Au-dessous de moi, au Sud, se dressaient des massifs montagneux ensevelis dans la neige, et, au Sud-Ouest et au Nord-Est, on voyait des pics plus hauts encore que le col où nous étions. Au Nord, c'était le plateau immense et désolé du Thibet avec ses ondulations et le désordre de ses chaînes, au delà desquelles on pouvait apercevoir, très loin, une haute rangée de montagnes avec des pics neigeux.



LES GRADINS DE LA NERPANI. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

J'avais à peine contemplé ce spectacle pendant quelques minutes que le brouillard se leva de nouveau, et que j'en vis sortir un fantôme gigantesque. C'était, au centre d'un cercle lumineux, une grande et sombre apparition, dans les plis d'un voile énorme de brouillard. L'effet était écrasant. Il me fallut quelques instants pour m'apercevoir que le spectre avait mes traits, et qu'il n'était qu'une fluide représentation de moi-même, dans des proportions colossalement grandies. J'étais, en un mot, au centre d'un arc-en-ciel lunaire.

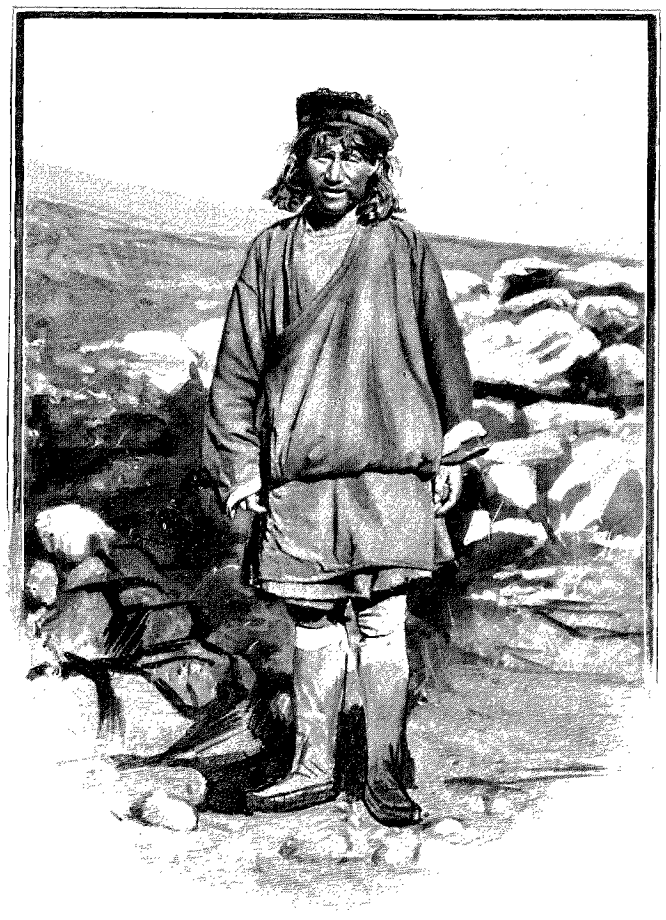
Le Rongba était tombé épuisé, et je me sentais si faible, avec l'horrible pression sur mes poumons, que, malgré tous mes efforts, je tombai moi aussi sur la neige. Le couli et moi, frissonnant à faire pitié, nous partageâmes la même couverture pour obtenir un peu de chaleur. Nous étions saisis tous deux d'une somnolence invincible, comme si nous avions pris un fort narcotique. Je luttai vigoureusement contre le sommeil, car je savais bien que si mes paupières se fermaient, elles resteraient fermées pour toujours. J'appelai le Rongba. Il dormait profondément. J'employais mon dernier atome d'énergie vitale garder mes yeux ouverts.

Le vent soufflait, fort et mordant, avec un bruit si violent, que je crois l'entendre résonner encore à mes oreilles. Cela semblait le chuchotement de la mort. Le Rongba, rampant et claquant des dents, gémissait, et ses subits tressaillements témoignaient d'une grande souffrance. Ce n'était qu'une simple charité de lui donner la couverture qui était trop petite pour nous deux ; je la lui serrai donc autour de la tête et du corps. Il était plié en deux, le menton sur les genoux. Mon effort fut suffisant pour me faire perdre les forces avec lesquelles je luttais contre la nature. Pareil à un sujet qui, sous une influence hypnotique, sent sa propre volonté l'abandonner soudain, je sentis combien il était inutile de continuer à lutter contre les puissances surnaturelles qui m'accablaient. Tombant en arrière sur la neige, je fis un dernier effort désespéré pour regarder les étoiles : ma vue s'obscurcit... Combien de temps dura cet état de demi-conscience, je ne sais. J'essayai de dire : « Dieu !

comme c'est affreux ! Docteur ! Katchi ! » Ma voix restait étranglée dans ma gorge. Ce que je voyais était-il bien réel ? Les deux hommes, comme morts gelés à côté l'un de l'autre, semblaient étendus sur cette vaste surface de neige, sans mouvement, comme des statues de glace. En rêve, j'essayai de les relever. Ils étaient complètement rigides. Je m'agenouillai à côté d'eux, les appelant, essayant, avec une ardeur frénétique, de les rappeler à la conscience et à la vie. Stupéfait, je tournai la tête pour voir Bidjesing, mais, à ce moment, tout sentiment de vie sembla s'arrêter en moi. Je me vis enfermé dans une prison, rapidement resserrée sur moi, de glace transparente. Il m'était facile de comprendre que je ne serais bientôt plus, comme mes compagnons, qu'un bloc de glace solide. Mes jambes, mes bras étaient déjà pris. Frappé d'horreur, comme je l'étais, à l'approche d'une mort si désespérée et si horrible, mes sensations étaient cependant accompagnées d'une langueur et d'une lassitude inexprimables, mais qui n'avaient rien de déplaisant. Dans une certaine mesure, la pensée et l'étonnement vivaient encore en moi. Allais-je m'évanouir sans souffrance, préférant à l'effort le repos et la paix, ou engager une dernière lutte pour me sauver ? A chaque minute la glace semblait se refermer davantage. J'étouffais.

Je m'efforçai de crier, de secouer le poids qui me suffoquait. Je fis comme un violent plongeon, et tout disparut... Katchi gelé, le docteur, la tombe transparente, tout cela n'était que néant.

Je pus enfin ouvrir les yeux, qui me faisaient mal, comme si on y avait piqué des aiguilles. Il neigeait ferme. J'avais perdu temporairement l'usage de mes jambes et de mes doigts, qui étaient gelés. J'eus un choc si violent, en voyant combien j'avais été près de la mort, qu'en me réveillant de cet affreux cauchemar je me rendis compte qu'il était absolument et immédiatement nécessaire de descendre à un niveau inférieur. J'étais déjà couvert d'une couche de neige, et ç'avait été, je suppose, la froide pression de la neige sur mon front qui avait provoqué mon rêve. Il est probable que, sans cette hideuse vision qui me secoua les nerfs, je ne me serais jamais réveillé.



BRIGAND THIBÉTAIN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je me levai avec difficulté, et, en les frottant et les frappant, je repris l'usage de mes membres inférieurs. J'éveillai le Rongba, je le frottai, je le secouai jusqu'à ce qu'il fût capable de se mouvoir, puis nous commençâmes la descente. Sans doute, c'est une grande satisfaction de monter une haute montagne ; mais peut-on la comparer à celle qu'on trouve à la descendre ?

Nous glissâmes, dans le brouillard, sur des pentes neigeuses, puis sur des masses de pierres roulantes que nos pas détachaient avec un bruit assourdissant. Des cris d'appel nous révélèrent la présence du docteur, que nous retrouvâmes heureusement en vie, mais dans un état assez lamentable. Quant à Katchi, que nous recueillîmes plus bas, il avait dormi comme une souche, roulé dans sa couverture et dans mon pardessus. Il était maintenant tout à fait reposé.

Réunis de nouveau, nous continuâmes donc à descendre, échangeant nos impressions et nos sensations. L'ascension du glacier au sommet du col nous avait pris quatre heures et demie ; la descente ne nous demanda que la dixième partie de ce temps.

Nous arrivâmes au camp dans les premières heures du matin. L'inquiétude de nos gens était grande ; ils avaient abandonné toute espérance de nous revoir, mais ils furent entièrement rassurés quand je leur annonçai que, plus tard dans la matinée, nous passerions par le col de Loumpiya.

Nous partîmes à neuf heures du matin. Notre route montait graduellement vers le Nord-Ouest, puis vers le Nord-Est, jusqu'à un plateau situé à l'altitude de 5 290 mètres et couvert d'une neige épaisse. La marche, qui ce jour-là avait été facile, devint pénible ; les coulis enfonçaient dans la neige jusqu'aux genoux, souvent même jusqu'à la taille. Cependant ils ne faisaient entendre ni un murmure, ni un mot de reproche. Nous

étions arrivés au pied d'une pente très raide, ayant à notre gauche un glacier dont la chute avait plus de 30 mètres de hauteur. Le docteur et moi, nous marchions en tête. Dans notre hâte d'atteindre le sommet, incapables de discerner la piste, qui était couverte de plusieurs pieds de neige, nous nous trompâmes de direction, et ayant péniblement grimpé pendant plus d'une demi-heure sur une pente couverte de débris, nous atteignîmes le sommet de la chaîne, à 5 720 mètres, à une grande hauteur au-dessus du col. Trois de nos hommes nous avaient accompagnés ; les autres avaient pris plus à l'Ouest, le long du glacier.

Nous trouvâmes un abri sous un grand rocher. A l'aide de ma lunette, j'observai le plateau qui s'étendait devant moi. D'énormes masses de neige couvraient le versant thibétain de l'Himalaya, aussi bien que les chaînes inférieures dressées immédiatement en face de nous, presque parallèlement à notre chaîne. Six cents mètres plus bas coulait, dans une large vallée nue, une rivière qui prend plus loin le nom de Dama-Yankti ou Loumpiya-Yankti. Dans le lointain, on voyait un plateau, élevé de 250 mètres environ au-dessus de la rivière, s'étendre sur plusieurs milles, semblable à un gigantesque talus de chemin de fer ; enfin, bien loin au Nord, une chaîne de hautes montagnes bleues et neigeuses, sans doute la chaîne de Gangri, avec le pic de Kelas.



LE SPECTRE (PAGE 21). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Ayant suivi un mauvais sentier, nous eûmes à redescendre, par de dangereux rochers et des débris, jusqu'au col lui-même, qui est à 5 536 mètres d'altitude. De là nous descendîmes aussi rapidement que possible sur le versant thibétain, pour échapper au vent aigre et froid des hauteurs ; nous atteignîmes le niveau de la rivière, et nous pûmes dresser nos tentes sur la neige à 5 150 mètres d'altitude. Il n'y avait là ni bois, ni bouse de yak ou de cheval, ni lichens, ni mousse, rien en un mot avec quoi l'on pût faire un feu. Nos hommes trouvèrent dur, après une journée si fatigante, d'être obligés d'aller se coucher sans avoir eu un bon repas. Mais ils croient, et avec raison, que manger des aliments froids à de telles altitudes et à de si basses températures amène sûrement la mort. C'est pourquoi ils préféraient ne rien manger.

La tempête fit rage toute la nuit. Elle durait encore lorsque nous repartîmes le matin. J'étais un peu en avant lorsque, à ma grande surprise, je remarquai, à 200 mètres environ du camp, une double série de traces récentes de pas sur la neige. J'acquis bientôt, en les examinant, la certitude qu'elles venaient d'un Thibétain. Il n'y avait pas de doute que nous n'eussions été espionnés et surveillés. Mes hommes, très inquiets depuis que nous étions sur ce versant de l'Himalaya, dissertaient anxieusement sur l'origine de ces pas. Quelques-uns pensaient que l'homme devait être un *dakou* ou brigand, et que dans la soirée nous allions être attaqués par toute la bande ; d'autres soutenaient que l'espion ne pouvait être qu'un cipaye envoyé par les officiers de Gyanema pour surveiller nos mouvements. De toutes façons, l'incident fut considéré comme de mauvais augure, et, pendant tout le reste de notre marche, nous ne cessâmes de voir ces pas.

Nous marchions sur un terrain plat ou légèrement ondulé; mais nous eûmes à traverser une rivière glacée, ayant de l'eau jusqu'à la taille, et mes hommes furent bientôt si épuisés que nous dûmes faire halte à 5 078 mètres. Le froid était intense, nous n'avions toujours aucun combustible; il soufflait un vent furieux, et une neige épaisse tomba dans la soirée. Plus tard, le temps s'éclaircit. Les coulis, à moitié morts de faim, vinrent se plaindre de ne pouvoir encore trouver de quoi faire cuire leur nourriture; ils déclarèrent qu'ils allaient me quitter. La position était critique; je pris immédiatement ma lunette et je montai au sommet d'une petite éminence. Il était curieux de voir quelle foi illimitée les coulis avaient dans mon instrument. Je redescendis avec la nouvelle rassurante qu'un jour de marche de plus nous amènerait à une grande provision de combustible.

Ils se hâtèrent alors de reprendre leurs charges et repartirent, avec une énergie inaccoutumée. Six heures de marche nous menèrent en effet dans un endroit abrité, où croissaient quelques lichens et quelques fourrés. Si nous étions arrivés soudain dans la Forêt Noire ou dans la vallée de Yosemite, notre enchantement n'aurait pas été plus grand. Ici, le plus haut de ces buissons n'avait pas plus de quinze à vingt centimètres de hauteur au-dessus du sol, et le diamètre du plus grand morceau de bois que nous pûmes recueillir était plus petit que celui d'un crayon ordinaire. Fiévreusement, toutes les mains se mirent à l'ouvrage pour déraciner ces plantes.

Le soir, les mêmes mains étaient occupées aux différents soins de la cuisine, et les mets fumants venaient réchauffer un peu l'estomac de nos coulis affamés. Le bonheur régnait dans le camp, et toutes les dernières fatigues étaient oubliées.

Une nouvelle surprise nous attendait à notre réveil. Deux Thibétains, déguisés en mendiants, étaient venus vers nous, disant souffrir de la faim et du froid. Sur un plus ample examen, ils reconnurent qu'ils étaient des espions envoyés par l'officier de Gyanema, pour savoir si un *sahib* avait passé la frontière.

Nous avions tant à faire le matin et il faisait si froid qu'il était devenu très désagréable de se laver, et que j'y avais renoncé, au moins provisoirement. Nous étions brûlés du soleil, nous portions des turbans et des lunettes noires, de sorte que les Thibétains s'en allèrent avec l'impression que notre expédition consistait en un docteur hindou, son frère, et une caravane de domestiques, dont aucun n'avait vu venir un sahib, et qu'elle faisait un pèlerinage au lac sacré de Mansarouar et au mont Kelas.

Devant nos hommes, nous affectâmes de plaisanter de l'incident. Néanmoins, Wilson et moi, nous nous consultâmes sur nos projets immédiats. Voulions-nous accomplir une marche rapide pendant la nuit sur la montagne à notre droite, et nous diriger à l'Est, vers la jungle, ou voulions-nous marcher droit au chef de Gyanema et à ses soldats? Nous décidâmes d'aller à leur rencontre plutôt que de nous détourner de notre chemin, et je donnai des ordres pour que aussitôt, le camp fût levé.

(A suivre.)

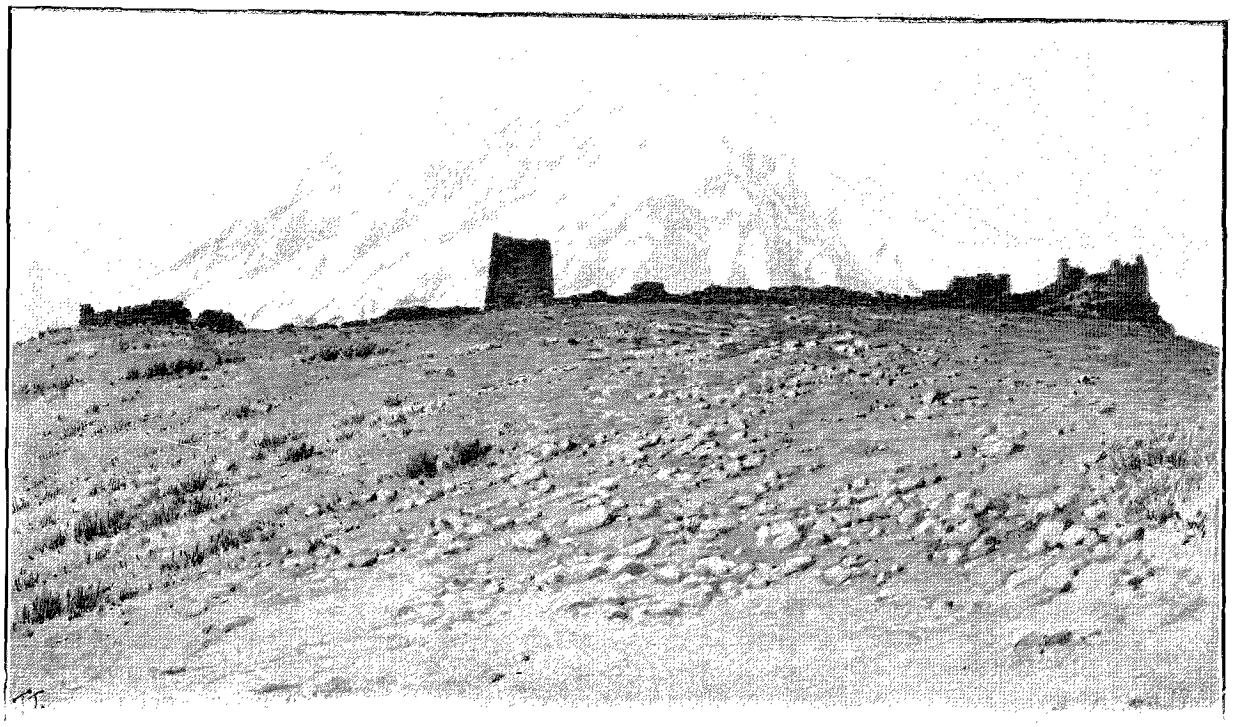
A.-H. SAVAGE-LANDOR.

Traduit et abrégé par HENRI JACOTTET.



UN YAK. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE CHÂTEAU DE KOUTI (PAGE 16). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR A.-H. SAVAGE-LANDOR

III

Lama Chokden. — Le mont Kelas. — Les *kiangs*. — Le fort de Gyanema. — Conférences avec les officiers thibétains. — Bruits de trahison. — Le barca Tarjum. — Nouvelles conférences. — Autorisation d'aller au lac Mansarovar, donnée et retirée. — Retraite simulée. — Départ avec six coulis. — Des lacs à 5 400 mètres. — Nuit dans la neige.

Nous étant légèrement détournés vers le Nord-Est, nous arrivâmes au passage de Lama Chokden, qui est protégé par un poste thibétain. Les soldats qui y étaient semblaient très misérables; non seulement ils ne s'opposèrent pas à notre marche, mais ils nous mendièrent de l'argent et des vivres. Ils se plaignaient d'être maltraités par leurs supérieurs, et de ne recevoir des vivres que de loin en loin. Leurs tuniques étaient en lambeaux; chaque homme portait un sabre placé devant lui, au travers de sa ceinture.



LE MAÎTRE
DE L'ÉCOLE LA PLUS ÉLEVÉE DU MONDE
(3 336 MÈTRES D'ALTITUDE).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

On nous demanda naturellement des nouvelles du jeune sahib qui avait passé à Kouti, et voulait entrer dans le Thibet par le col de Loumpiya, mais qui, d'après les ordres transmis de Taklakot à l'officier de Gyanema, devait en être empêché à tout prix. La description qu'ils faisaient de moi était fort amusante, et quand ils dirent que, s'ils voyaient le sahib, ils lui couperaient la tête, je me sentis si touché de leur confiance et de leur bonhomie, que j'exprimai le désir de leur distribuer quelques roupies.

« N'en faites rien, me dirent d'un commun accord Katchi et le docteur. Ces gaillards sont comme les deux doigts de la main avec les bandes de *dacoits;* ceux-ci apprendront bientôt que nous avons de l'argent, et nous serons en grand danger d'être attaqués la nuit. »

J'insistai pour leur faire un présent.

« Non, monsieur, s'écria Katchi effrayé. Ne le faites pas, ou nous ne verrons plus la fin de nos malheurs. Si vous leur donnez quatre annas, ce sera bien assez. »

En conséquence, cette grosse somme fut déposée dans la main tendue de l'officier. Pour montrer sa satisfaction, il tira sa langue de toute sa longueur, agitant ses deux mains de

1. *Suite. Voyez p.* 1 *et* 13.

mon côté, et s'inclinant gauchement en même temps. Il avait auparavant ôté son bonnet de fourrure et l'avait jeté à terre. Tout cela pour un cadeau de moins de huit sous.

Pendant ce temps, les nuages s'étaient dispersés du côté du Nord, et le mont neigeux de Kelas se dressait majestueusement devant nous. Ressemblant assez bien au toit gracieux d'un temple, le Kelas s'élève au-dessus d'une longue chaîne de montagnes blanches et contraste, par l'éclatante beauté de ses teintes, avec la couleur de sienne des montagnes moins élevées. Le Kelas est d'environ 600 mètres plus haut que les autres pics de la chaîne du Gangri; les corniches bien marquées des terrasses montrent ses stratifications, et sont couvertes de couches horizontales de neige qui ressortent, en teintes brillantes, sur le fond sombre des roes, usés par la glace. Les Thibétains, les Népalais, les Chokas, les Hounlis, les Djoumlis, les Hindous ont tous une grande vénération pour cette montagne, dans laquelle ils voient la demeure des dieux bienfaisants, spécialement de Siva. D'après les Hindous, la corniche qui s'étend à sa base est la marque laissée par les cordes dont les diables (*Rakas*) se sont servis pour enlever le trône de Siva.

Mes hommes, la tête découverte, le visage tourné vers le pic sacré, murmuraient des prières. Les mains jointes, élevées lentement jusqu'au niveau du front, ils priaient avec ferveur, et tombaient à genoux, la tête baissée vers la terre. Mon domestique, le brigand, me dit à l'oreille que je ferais bien de me joindre à cet acte de dévotion, afin de me conserver la faveur des dieux. Pour lui complaire, je saluai la montagne avec le plus grand respect, et, faisant ce que je voyais faire aux autres, je mis une pierre blanche sur un des très nombreux *chokdens* ou *obos* (piliers de pierre) élevés en cet endroit par des dévots.

Nous établîmes notre camp sur le bord d'une grande plaine alluviale qui, selon toute apparence, devait avoir été l'ancien lit d'un lac. Je pouvais facilement voir avec ma lunette, au pied d'une petite colline, l'ancien camp de Karko. Il y avait là beaucoup de tentes, mais mes hommes parurent rassurés lorsque nous pûmes conclure, de leur forme et de leur couleur, que c'étaient celles des Djokaris de Nilam, qui viennent là commercer avec les Thibétains. Au delà de Karko resplendissait une nappe d'eau brillante, le lac de Gyanema, et, plus loin, quelques chaînes relativement basses. Dans le lointain on voyait un certain nombre de pics neigeux.

Le lendemain nous traversâmes la grande plaine alluviale, puis une petite vallée. Pendant notre marche, nous rencontrâmes de nombreux troupeaux de *kiangs* (chevaux sauvages), dont quelques-uns s'approchèrent à nous toucher. Par leurs formes et leurs mouvements, ils ressemblaient à des zèbres, mais leurs robes étaient, pour la plupart, d'un brun clair. Les indigènes croient que leur approche est très dangereuse ; leur apparence de douceur est souvent trompeuse : elle leur permet de venir tout près du voyageur, qui n'y prend pas garde, et, dans un bond soudain, de le saisir par le ventre et de lui faire, avec leurs mâchoires puissantes, une horrible blessure.



MES DEUX YAKS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Après avoir franchi une petite chaîne, nous trouvâmes, au pied de l'autre versant, une plaine herbeuse au nord de laquelle était une nappe d'eau. Au nord de ce lac se dressait, sur la colline du Gyanema Khar, un fort de construction primitive, en forme de tour, supportant un mât où flottaient deux chiffons blancs très sales, qui n'étaient pas des drapeaux thibétains. Au pied de la colline se trouvaient deux ou trois grandes tentes noires et un petit abri en pierre. Sur l'herbe paissaient des centaines de yaks, noirs, blancs et bruns.

Nous étions à peine arrivés au sommet du col, qu'un gong résonna puissamment dans le fort et qu'un coup de feu retentit ; des soldats apparurent, courant çà et là avec leurs fusils à mèche; ils démolirent une des tentes noires et l'emportèrent rapidement au dedans du fort, dans lequel la plus grande partie de la garnison

entra avec un empressement qui tenait de la panique. Lorsque, au bout d'un instant, ils se furent convaincus que nous n'avions pas de mauvaises intentions, quelques officiers thibétains, un magboun (général) à leur tête, suivis de leurs hommes, vinrent en tremblant à notre rencontre; de notre côté, le docteur alla converser avec eux. On parlementa pendant une heure, sans aboutir à rien. Les Thibétains dirent que sous aucun prétexte ils ne pouvaient permettre à quelqu'un venant de l'Inde d'entrer dans le Thibet, qu'il fût indigène ou sahib.

Nous répondîmes que nous ne faisions aucun mal, que nous étions des pèlerins allant à quelques milles plus loin, au lac sacré de Mansarouar, et qu'ayant fait beaucoup de dépenses et pris beaucoup de peine, nous ne pouvions revenir en arrière, étant si près du but.

Pendant ce colloque, le docteur et moi nous avions été assis en avant; tout près de nous étaient Chanden Sing, le brahmane et les deux chrétiens. Les porteurs étaient derrière. Je me retournai, pour les regarder, quand le magboun fut parti, et je vis un spectacle lamentable : ils pleuraient tous piteusement, chacun d'eux cachant sa tête dans ses mains. Si sérieuse que fût la situation, je ne pus m'empêcher de rire.

Quand la nuit tomba, une garde thibétaine fut placée autour de notre camp, à une petite distance. Elle paraissait méditer une attaque avec l'assistance de quelques-uns de nos porteurs qui faisaient visiblement mine de nous trahir. Aussi le docteur et moi montâmes-nous tour à tour la garde devant la tente, pour déjouer toute velléité d'attaque.



GLISSADE DANGEREUSE (PAGE 8). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

Le lendemain, des sons de clochettes nous éveillèrent dès le matin. En regardant hors de ma tente, j'aperçus une longue file de chevaux de bât pesamment chargés, escortés par un certain nombre de soldats à cheval. Cela nous faisait prévoir l'arrivée de quelque haut fonctionnaire. Les cavaliers ne tardèrent pas à s'approcher de notre tente et descendirent de leurs montures près du fort de Gyanema. D'autres soldats et des messagers arrivaient en même temps de toutes les directions. Voyant que le chef d'une de ces bandes était reçu avec force salaams, je conclus que ce devait être un puissant personnage.

C'était en effet, comme nous ne tardâmes pas à l'apprendre, le Barca Tarjum, un potentat d'un rang égal à un souverain féodal. Il nous fit dire qu'il désirait nous voir. Nous lui fîmes répondre que nous déjeunions

et que nous le ferions appeler quand nous désirerions nous entretenir avec lui. Notre expérience nous avait déjà appris qu'il est bon de traiter les fonctionnaires comme des inférieurs.

Donc, à onze heures nous envoyâmes un messager au fort pour dire qu'il nous plaisait de recevoir le Tarjum. Il arriva immédiatement avec une suite nombreuse ; c'était un personnage d'aspect curieux, vêtu d'un long vêtement en soie verte, de forme chinoise, avec de grandes manches retroussées, montrant ses bras jusqu'au coude. Il était coiffé d'une toque comme en portent les fonctionnaires chinois, et chaussé de longues et lourdes bottes, avec des clous aux semelles. Son visage, long, pâle, anguleux, était singulier ; son regard était plein d'impertinence ; ses traits efféminés semblaient indiquer des habitudes dissolues. Ses longs cheveux tombaient en boucles désordonnées sur ses épaules ; à son oreille gauche pendait un anneau de grande dimension, orné de malachite. De ses doigts nerveux il tenait un petit rouleau de fabrication thibétaine, dont il se servait, avec ses mains, en guise de mouchoir, pour se frotter le nez chaque fois qu'il était à court d'une réponse. Il était, ainsi que ses hommes, prodigue de révérences, et nous pûmes voir, comme à l'ordinaire, un grand étalage de langues. Je remarquai qu'elles étaient d'une teinte blanchâtre et maladive ; la cause en est l'excessive consommation du thé, qui nuit à la digestion et qui desquame la langue.

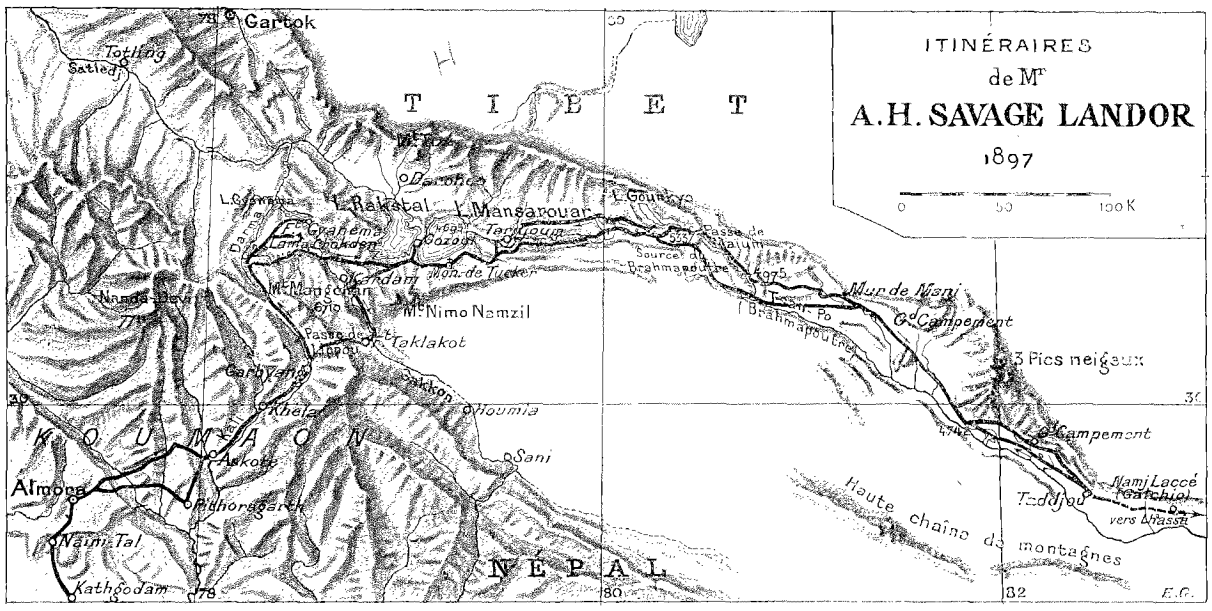


LE CHEF DU VILLAGE DE CHOCHÉ ET SON FRÈRE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous avions des coussins devant notre tente principale ; le docteur et moi nous nous assîmes sur l'un d'eux, en priant le Tarjum de s'asseoir sur l'autre. Les gens de sa suite s'accroupirent autour de lui. On sait qu'au Thibet, si l'on est « quelqu'un » et si l'on désire faire reconnaître son importance, on doit avoir un parapluie étendu sur sa tête. Le docteur, toujours prévoyant, en avait heureusement deux en sa possession, et deux de nos hommes les tinrent sur nos têtes. Quant au Tarjum lui-même, il était ombragé par un parasol de dimensions colossales que tenait son secrétaire.

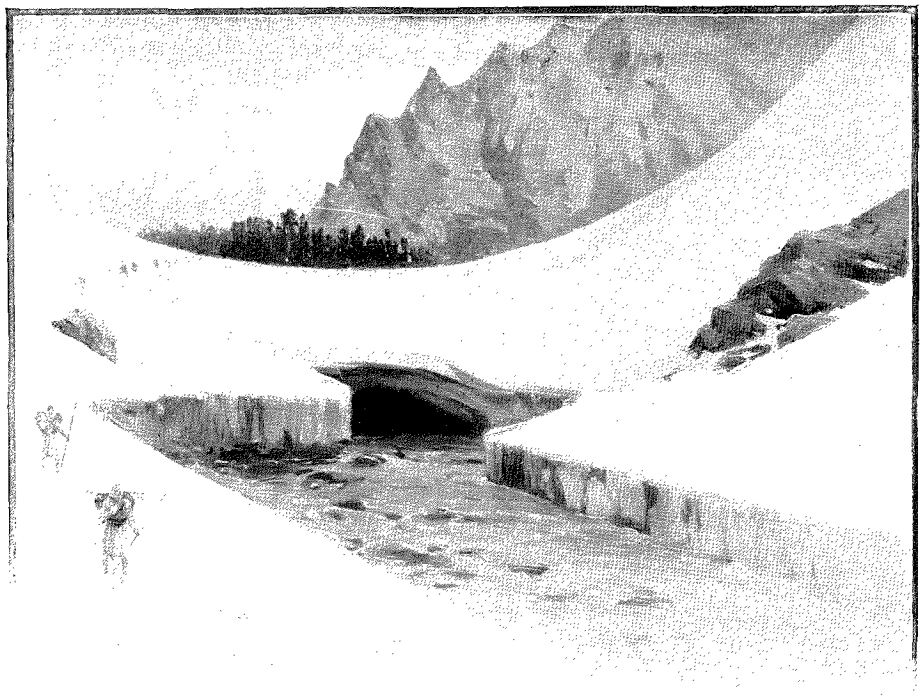
Le Tarjum fit entendre d'extravagantes protestations d'amitié. Mais je fus bientôt convaincu, en observant attentivement son visage, que ses paroles n'étaient pas sincères et qu'il ne faudrait pas se fier à lui. Il ne nous regardait jamais en face, sottement affecté.

Après de longs discours, de gauches compliments, de tendres questions sur tous les parents auxquels il pouvait penser, des phrases paraboliques, sonores, mais dépourvues de sens, des frottements de nez répétés,



ITINÉRAIRE DE L'AUTEUR. — D'APRÈS LA CARTE DE L'ÉDITION ANGLAISE.

des toux bruyantes survenant fort à propos pour empêcher de répondre à une question embarrassante, nous finîmes par reprendre nos négociations de la veille. Nous discutâmes pendant des heures. Nous demandâmes la permission de continuer notre route. Ils ne savaient pas s'ils nous laisseraient passer. Pour simplifier les choses et hâter leur décision, le docteur leur demanda d'autoriser huit d'entre nous à se rendre au lac Mansarouar. Lui-même offrait de demeurer à Gyanema avec le reste de l'expédition, comme garantie de notre bonne foi. Ils rejetèrent même cette offre, non pas directement, mais avec des excuses et des atermoiements hypocrites. Ils pensaient que nous ne trouverions pas notre chemin et que, à supposer que nous le trouvions, il serait trop rude et le climat trop rigoureux, que les brigands pourraient nous attaquer, etc., etc. Tout cela était fort désagréable, et je pouvais prévoir une attitude encore plus hostile. Je voulus en avoir le cœur net.



PONT DE NEIGE SUR LA RIVIÈRE KOUTI (PAGE 9). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Comme je tenais encore mon fusil chargé sur mon épaule, j'en tournai le canon contre le Tarjum et je laissai à dessein ma main glisser sur la gâchette. Le Tarjum commença alors à s'agiter et donna des signes d'une vive terreur. Ses yeux, fixés jusqu'alors sur le sol, devinrent incertains, puis se posèrent, avec une expression de détresse, sur la bouche de mon fusil. En même temps il essayait de détourner la tête à droite et à gauche, mais mon fusil suivait tous ses mouvements. Le pauvre diable devint alors tout à fait humble, et se déclara prêt à nous servir de toutes les façons.

« Je vois que vous êtes de braves gens, dit-il d'une voix éteinte, accompagnée d'une profonde inclination. Je ne puis pas, comme je le voudrais, vous donner officiellement mon autorisation de faire votre voyage, mais vous pouvez partir, si vous le désirez. Je n'en puis dire davantage. Huit d'entre vous pourront aller au lac sacré de Mansarouar. Les autres resteront ici. »

Mais avant de nous communiquer sa décision finale, il nous dit qu'il préférait avoir une autre consultation avec ses officiers. Ce à quoi nous consentîmes. Puis, après avoir visité notre tente, le Tarjum se retira.

Dans l'après-midi, il nous envoya un messager pour nous dire que, « puisque nous avions été si aimables avec lui et sa suite, il nous regardait comme ses amis personnels; que, puisque nous étions si désireux de visiter le lac de Mansarouar et le grand mont Kelas, et que nous avions fait de grandes dépenses en surmontant de grandes difficultés pour venir si loin, il était d'accord pour que huit d'entre nous allassent à ces lieux sacrés. Il lui était impossible de donner son consentement officiel, mais il répétait que nous pourrions aller de l'avant si nous le désirions ».

Je fus naturellement enchanté.

Le même soir, un traître s'échappa de la tente dans laquelle dormaient mes hommes, et rendit visite au Tarjum. Il lui dit, sans aucun doute, que je n'étais ni le frère du docteur, ni un pèlerin hindou. Il révéla que j'étais un sahib et que je voulais me rendre à Lhassa. D'après ce que j'ouïs dire plus tard, le Tarjum ne crut pas tout à fait à ces révélations; mais de nouveaux doutes s'élevant dans son esprit, il nous envoya un message pendant la nuit pour nous supplier de reprendre le chemin par où nous étions venus. « S'il y a réellement, ajoutait-il, dans votre expédition un sahib que vous m'ayez caché, et si je vous laisse aller, j'aurai la tête coupée par les gens de Lhassa. Vous êtes mes amis, et vous ne souffrirez pas cela.

— *Dis au Tarjum, répondis-je au messager, qu'il est mon ami et que je le traiterai comme un ami.* »

Le matin, nous trouvâmes trente cavaliers en armes postés à quelques cents mètres de notre camp. Il était

dangereux de poursuivre notre route, et je sentis la nécessité d'une nouvelle ruse. Le docteur, Chanden Sing, et moi, nous marchâmes, nos fusils en main, au-devant des soldats glacés de surprise et d'effroi. Derrière nous les coulis venaient en tremblant. Le magboun et les officiers du Tarjum en pouvaient à peine croire leurs yeux. Les soldats descendirent promptement de cheval et posèrent leur armes pour montrer leurs intentions pacifiques. Nous passâmes sans prendre garde à eux. Le magboun courut après moi et me demanda de m'arrêter un instant, puis il me fit un discours très élaboré que Dola fut chargé d'interpréter. Il sortit des plis lâches de ses vêtements une paire de bottines d'étoffe élégamment brodées et me les offrit avec ces mots :

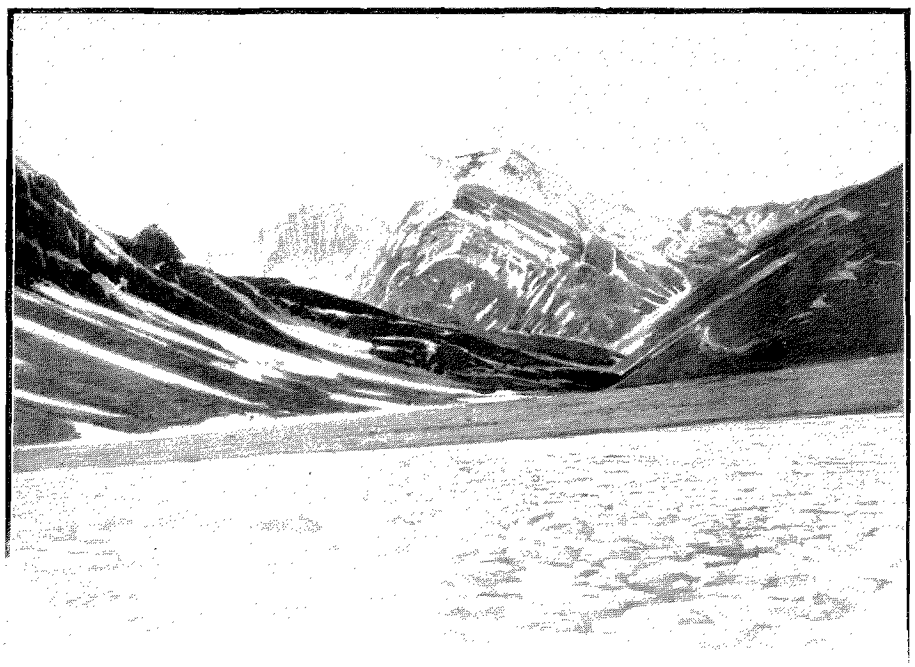
« Quoique votre visage soit brûlé du soleil et noirci, quoique vous ayez mal aux yeux (je portais des lunettes à verres fumés), vos traits me disent que vous êtes de bonne famille, et vous devez être un haut officier dans votre pays. Vos nobles sentiments nous prouvent que vous ne voudriez pas que nous fussions punis à cause de vous, et nos cœurs seraient réjouis si vous retourniez sur vos pas. Laissez-moi vous offrir ces bottines pour que vous n'ayez pas mal aux pieds dans votre long et difficile voyage vers votre pays natal. »

C'était poliment dit, quoique raisonné d'une façon bizarre. Il n'était pas de mon intérêt de dissuader ce Thibétain. J'acceptai donc le présent. Le magboun et sa garde s'inclinèrent jusqu'à terre. Sans parlementer davantage, nous prîmes la direction de l'Ouest-Nord-Ouest, comme si nous avions résolu de quitter le pays.

Nous atteignîmes le sommet de la montagne, et, tandis que mes hommes passaient sur l'autre versant, j'observai les gens de Gyanema avec ma lunette, dissimulé derrière une grosse pierre. A peine le dernier de mes hommes avait-il disparu de l'autre côté du col, que les cavaliers thibétains sautèrent sur leurs selles et se mirent à galoper sur nos traces. C'était bien ce que j'attendais. Arrivé à la plaine, je repris ma lunette et j'observai la crête de la colline d'où nous étions descendus : on pouvait voir environ trente têtes surgir au-dessus des rochers. Les cavaliers étaient évidemment descendus de cheval et surveillaient nos mouvements.

Quand nous eûmes fait un mille ou deux dans la plaine, notre escorte fantôme franchit le col et descendit la montagne au grand galop. J'ordonnai à mes hommes de s'arrêter; ce que voyant, les soldats s'arrêtèrent aussi. Je les observai avec ma lunette : ils semblaient discuter. A la fin, cinq d'entre eux partirent vers le Nord, probablement pour garder la route dans cette direction; trois autres restèrent où ils étaient; le reste de la troupe, comme saisi de panique, remonta la montagne au galop et disparut.

Nous reprîmes notre marche : les trois cavaliers suivaient une route qui était à un mille au sud de la nôtre, tout près du pied des montagnes, et, se courbant très bas sur la tête de leurs chevaux, ils se figuraient sans doute passer sans être vus. Voyant que nous nous dirigions vers notre ancien camp de Lama Chokden, ils nous dépassèrent. Quand nous fûmes à Lama Chokden, deux bergers vinrent nous saluer, suivis bientôt d'un troisième; ils nous dirent qu'ils avaient faim, qu'ils étaient pauvres, et qu'ils nous demandaient la permission de prendre les restes que nous jetterions.



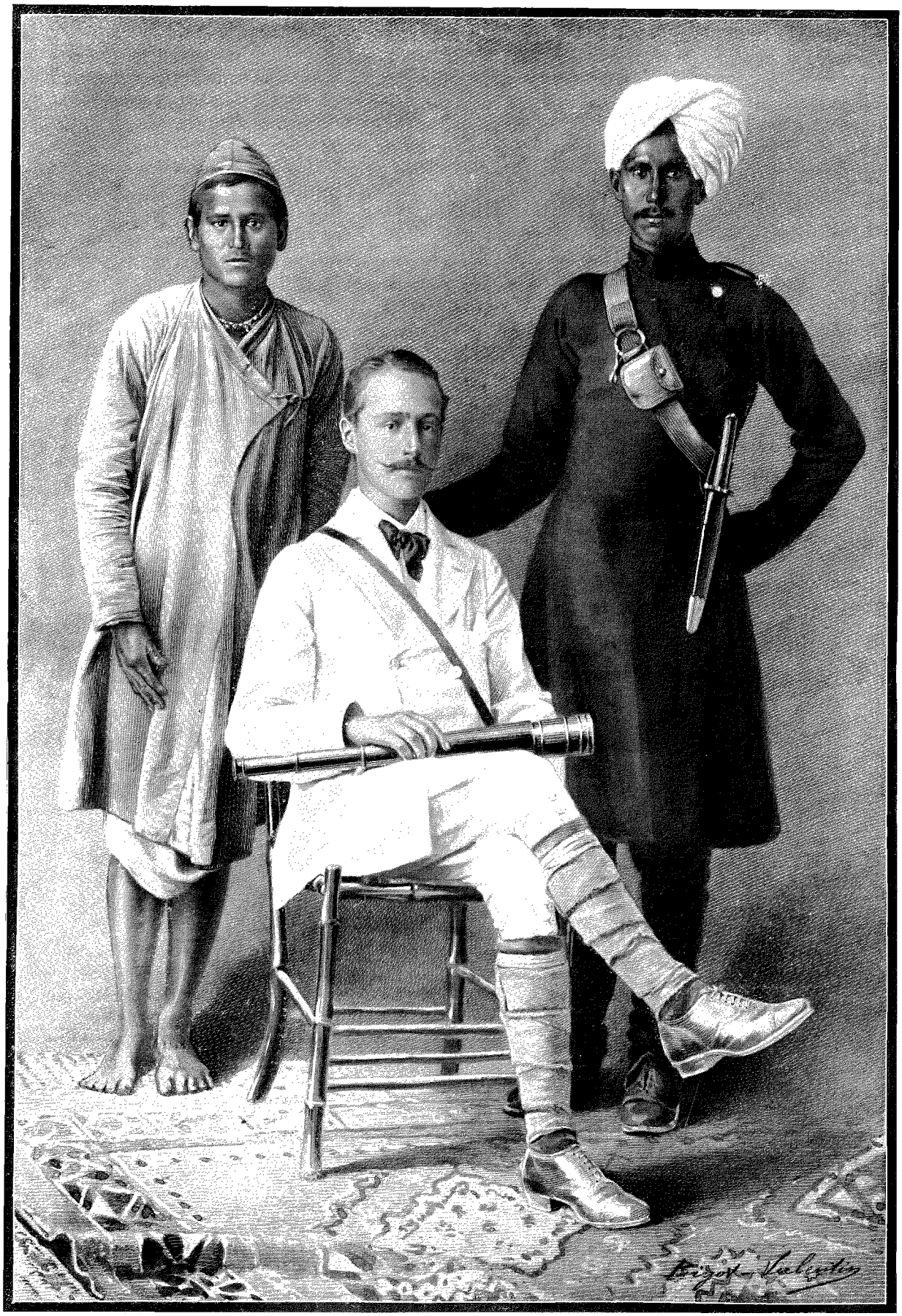
LE DJOLINKAN (PAGE 9). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Certainement, leur répondis-je, mais veuillez ne rien prendre d'autre. »

Ces naïfs, s'imaginant que je ne les reconnaîtrais pas, avaient laissé leurs montures au poste de Lama Chokden, et, déguisés en bergers, ils s'efforçaient maintenant de se concilier nos bonnes grâces, dans le dessein de découvrir nos mouvements et nos plans.

A chaque pas que nous faisions pour nous rapprocher de l'Himalaya, je me sentais plus triste et découragé. Mes chances de succès diminuaient chaque jour. Je ne pouvais pas compter sur la loyauté de mes hommes.

Nous campâmes ce soir-là sur les bords d'une rivière rapide, le Chirlangdou. Je pensais qu'il était



L'AUTEUR ET SES COMPAGNONS MANSING ET CHANDEN SING. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

possible, non toutefois sans quelque difficulté, d'escalader les montagnes et d'essayer d'éviter les espions et les gardes en allant, à travers la jungle, jusqu'au Mansarouar. Je me décidai à risquer ce coup. Mais comme cela ajoutait beaucoup au danger d'avoir avec soi une trentaine d'hommes, je décidai de ne me faire accompagner que par quatre ou cinq. Aller seul était impossible, à cause de la difficulté de transporter assez de vivres ; sans cela, je l'eusse préféré. Même, je résolus, s'il fallait en venir aux extrémités, de recourir à cette solution, en comptant sur la chance d'obtenir des vivres des Thibétains. Les charges furent préparées en vue d'un petit nombre d'hommes. Je sacrifiai tous les articles de luxe, en fait de vêtements, de nourriture ou de pharmacie, pour faire place aux instruments scientifiques.

Le moment fixé pour ma fuite était 9 heures du soir. J'avais persuadé à cinq de mes hommes de me suivre, en leur offrant une belle récompense. Mais à l'heure dite, aucun d'eux n'apparut. J'allai les chercher. L'un d'eux s'était fait volontairement mal au pied et se portait invalide ; un autre se prétendait mourant ; les autres refusèrent positivement de venir. Ils frissonnaient de peur et de froid.

« Tue-nous, sahib, si tu veux, me disaient-ils, mais nous ne te suivrons pas. »

A 3 heures, toutes mes tentatives pour trouver au moins un porteur avaient échoué. Il me fallait renoncer à l'idée de partir.

Encore une marche en arrière, vers le col par où nous étions entrés dans le Thibet, puis nous dressâmes nos tentes au pied de la passe de Loumpiya. A peine étaient-elles posées que le vent, qui avait fait rage tout l'après-midi, décupla de violence, et bientôt la neige se mit à tomber à gros flocons.

« Qu'allez-vous faire? me demanda le docteur. Je crois que vous devriez retourner à Garbyang, trouver d'autres amis, et faire un nouveau départ.

— Non, docteur. Je mourrai plutôt que de continuer cette retraite. J'aurai de meilleures chances si je voyage seul, et je me suis résolu à partir cette nuit. Je suis sûr que je pourrai trouver mon chemin sur la montagne.

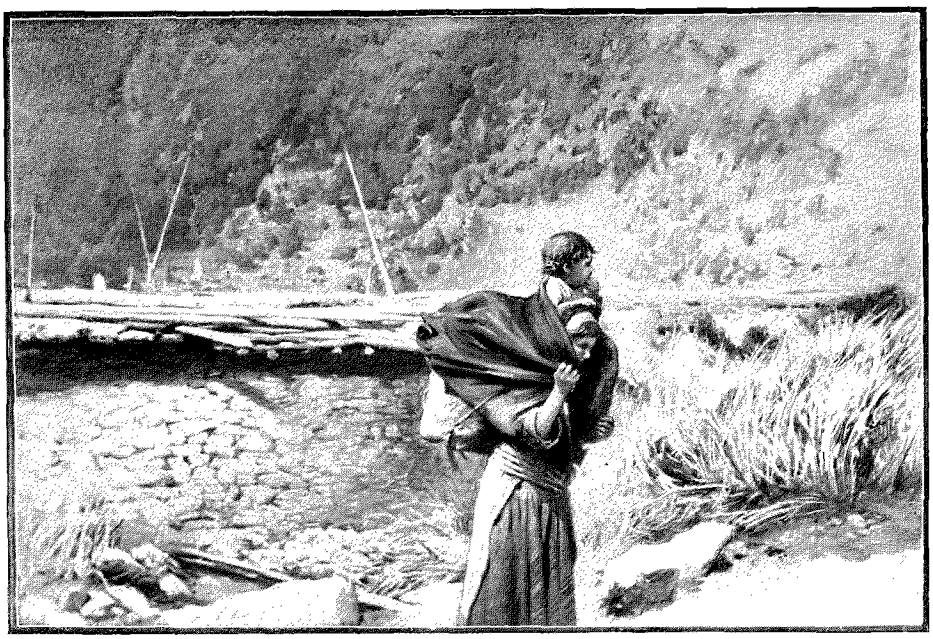
— Non, non, cela est impossible, s'écria le docteur, les larmes aux yeux. C'est la mort pour qui tenterait pareille chose. »

Je lui répétai que j'étais absolument décidé, et je rentrai dans ma tente, afin d'arranger à nouveau mon bagage et de le réduire à sa plus simple expression.

Tandis que je faisais mes préparatifs, Katchi Ram entra, l'air effrayé et perplexe, me demandant s'il était vrai que j'allais partir, et s'offrant à me suivre.

« Non, Katchi, dis-je, tu souffrirais trop. Retourne vers ton père et ta mère.

— Non, monsieur. Là où vous allez, j'irai. Les petits hommes ne souffrent jamais. Et s'ils souffrent, ça ne fait rien. Ce n'est que quand les grands hommes souffrent que cela vaut la peine qu'on en parle. »



FEMME PORTANT SON ENFANT SUR SON FARDEAU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La philosophie de Katchi me toucha. Je m'assurai bien qu'il disait ce qu'il pensait, et je me décidai à le prendre. Ce fut une chance : Katchi avait cinq amis intimes parmi les jeunes coulis chokas. C'étaient tous des camarades du Rambang, et le soir, au camp, ils chantaient souvent ensemble des chansons bizarres en l'honneur des jeunes filles de leur cœur, qu'ils avaient laissées de l'autre côté de l'Himalaya.

Katchi sortit dans un état d'excitation fiévreuse. Il revint au bout de quelques minutes, me demandant combien je voulais de coulis, et si cinq suffisaient.

« Oui », murmurai-je avec incrédulité.

Mon scepticisme reçut un choc, lorsque Katchi revint, tout bouillant, me déclarer, dans son anglais bizarre, qu'il avait trouvé douze coulis prêts à partir le soir même.

Ma chance avait tourné. Quelques minutes après, mon porteur, Chanden Sing, ignorant ce qui venait de se passer, entra dans ma tente, en déclarant qu'il viendrait avec moi à Lhassa. C'était une nouvelle recrue, courageuse et utile.



MA CARAVANE PASSANT LE COL DE LOUMPIYA (PAGE 29). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Son adhésion me valait par surcroît celle de Mansing le lépreux, qui était de la même caste que lui, et qu'il persuada, au moyen de promesses mêlées de coups par intervalles. Ces deux Hindous se querellaient souvent, mais étaient au fond les meilleurs amis du monde.

Le vent fit rage pendant la nuit. Notre camp était à 4 150 mètres ; pour atteindre le sommet de la chaîne, comme j'en avais l'intention, il fallait encore monter 4 600 mètres. Par ce temps, les difficultés de l'ascension étaient naturellement décuplées ; mais pour éluder la vigilance des Thibétains, nous ne pouvions trouver de meilleures conditions qu'une nuit pareille. Nous convînmes avec le docteur qu'il ramènerait à Garbyang tout le bagage que j'avais laissé, et les hommes qui avaient refusé de me suivre. Pour donner le change aux Thibétains et leur faire croire que nous étions avec lui, il devait laisser nos tentes dressées pendant le jour.

Malgré les rigueurs du voyage qui nous attendait, nous ne pouvions emporter d'autre tente que notre *tente d'abri* ; encore étions-nous dans l'impossibilité de la dresser, au moins pour quelque temps, de peur d'être découverts par les Thibétains. Nous devions faire de longues étapes de nuit, nous tenant à l'ordinaire sur le sommet des montagnes, au lieu de longer les vallées, comme les autres voyageurs. Nous ne devions nous livrer à de courts sommeils que de jour, dans quelque endroit bien dissimulé ; enfin il nous fallait renoncer, pour longtemps, à avoir du feu...

Nous pesâmes et discutâmes toutes ces choses avant de partir. Nous savions aussi que, si nous étions attaqués par les Thibétains, nous étions trop peu nombreux pour offrir une vigoureuse résistance, et que nous pourrions, dès lors, nous considérer comme perdus... En somme, on n'aurait pas donné grand'chose de ma vie ni de celle de mes compagnons, lorsque nous quittâmes le « Camp du Diable ».

A minuit, j'envoyai Chanden Sing et Katchi à la recherche de nos hommes. Deux vinrent en tremblant dans la tente. Quant aux autres, on ne pouvait les faire lever. J'allai les prendre, en personne, et je les amenai, pleurant comme des enfants, l'un après l'autre à leurs charges. Je découvris alors que j'avais fait une charge de trop ; mais il n'y avait plus moyen de rien changer ; il me fallait un autre homme, et sans délai. Après beaucoup de promesses et de menaces, Bidjesing le Djohari se laissa convaincre.

Nous partîmes à deux heures du matin ; la tempête était dans son plein, poussant les flocons de neige sur nos visages comme des pointes aiguës ; le vent et le froid nous pénétraient jusqu'aux moelles ; il semblait que les dieux donnassent libre cours à leur colère contre cette petite troupe silencieuse, à demi gelée, marchant à tâtons dans l'ouragan.

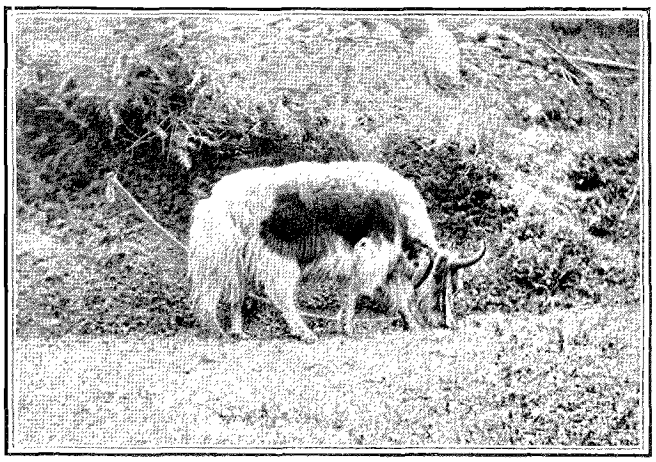
Le docteur m'accompagna pendant 200 mètres environ, ne disant mot et le cœur gros. Au moment de nous séparer, il s'arrêta pour me serrer la main, et d'une voix brisée il me fit ses adieux.

« Les dangers de votre voyage, dit-il, sont si grands et si nombreux que Dieu seul peut vous les faire surmonter. Quand je pense au froid, à la faim, aux souffrances que vous allez endurer, je ne puis que trembler pour vous.

— Au revoir, docteur, lui dis-je, très ému.

— Au revoir, répéta-t-il, au... » Mais la voix lui manqua...

Le voyage à Lhassa était enfin commencé, et tout à fait sérieusement. En peu d'instants, nos oreilles, nos doigts, nos orteils étaient à peu près gelés ; la neige tombante frappait sans merci nos visages et nous faisait mal aux yeux. Nous avancions comme autant d'aveugles, sans parole, épuisés, nous élevant lentement sur la pente, et trouvant notre chemin avec nos pieds. Plus nous montions, et plus le froid devenait vif, le vent perçant. Après quelques minutes de marche, nous étions obligés de faire halte et de nous asseoir, serrés les uns près des autres; en outre, l'atmosphère était si raréfiée, que nous pouvions à peine avancer sous nos charges.



UN YAK BLANC. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Tout à coup, nous entendîmes un sifflet, et comme des sons de voix éloignées. Mes hommes se rapprochèrent de moi, en murmurant : « *Dakous, Dakous,* brigands, brigands », puis se jetèrent à plat ventre sur la neige. Je chargeai mon fusil et marchai en avant. Mais il était inutile de chercher à percer l'obscurité. Je prêtai l'oreille. Encore un grêle sifflet ! Mes Chokas étaient terrifiés. Le son semblait venir d'en face de nous. Nous changeâmes légèrement de direction, montant lentement et constamment, jusqu'à ce qu'au lever du soleil nous nous trouvâmes près du sommet. Il neigeait encore très fortement. Un dernier effort nous mena sur le plateau terminal de la montagne.

Là, nous nous sentîmes relativement en sûreté. Complètement épuisés, nous déposâmes nos charges sur la neige, et nous nous étendîmes en rang, serrés les uns contre les autres pour nous tenir au chaud, et empilant sur nous toutes nos couvertures.

Nous nous réveillâmes à une heure de l'après-midi, trempés jusqu'à la peau, le soleil ayant fondu la



LORSQUE NOUS NOUS RÉVEILLÂMES, NOUS ÉTIONS COUVERTS DE NEIGE — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.



NOUS ÉCHAPPONS À LA SURVEILLANCE DES THIBÉTAINS. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

couche de neige qui nous recouvrait. Nous avions campé à 5 500 mètres. Le vent venait du Nord-Est, tranchant comme un couteau. Nous en souffrîmes, non seulement ce jour-là, mais tous les jours que nous passâmes au Thibet. Il commence à souffler, très violent et très régulier, à une heure de l'après-midi, et ce n'est qu'à huit heures du soir qu'il tombe quelquefois et cesse peu à peu. Mais d'autres fois, et fréquemment, il redouble au contraire de violence, et souffle avec une véhémence terrible pendant toute la nuit.

Après une marche pénible de 9 kilomètres, nous arrivâmes à un plateau situé au nord-est et au-dessus de celui que nous avions quitté : l'altitude de notre nouveau camp était de 5 780 mètres. Nous fûmes étonnés d'y voir quatre lacs, d'une étendue considérable et tout près les uns des autres. Le soleil, perçant un instant les nuages, brilla sur les sommets neigeux des montagnes voisines, argentant l'eau des lacs, et faisant un magnifique tableau d'une sauvagerie fascinante.

Mais la faim et l'épuisement nous empêchèrent de l'apprécier. A peine eûmes-nous trouvé un endroit favorable pour une halte, que mes hommes tombèrent, incapables d'avancer. J'étais très inquiet à leur sujet, car ils refusaient de prendre le moindre aliment froid, disant que cela les ferait mourir. Je pus pourtant les persuader de manger un peu de farine d'avoine et de sucre. Mais à peine eurent-ils pris quelque nourriture mêlée à de l'eau froide, qu'ils furent presque tous saisis de violentes douleurs d'estomac et en souffrirent pendant la plus grande partie de la nuit.

Peu après le coucher du soleil, le froid devint intense. Il neigeait encore très fort, nos vêtements et nos couvertures humides gelaient. J'allumai une petite lampe à esprit-de-vin, autour de laquelle nous nous assîmes. J'essayai en vain d'y faire bouillir un peu de jus de viande concentré; le feu s'éteignit, au moment même où l'eau commençait à se chauffer.

Nous nous serrâmes alors sous nos couvertures, essayant vainement de dormir. Nous avions fait, avec nos bagages, une muraille protectrice, et mes hommes s'étaient entièrement enfoncés dans leur couverture ; quant à moi, il m'était absolument impossible de me couvrir la tête comme eux, car cela me donnait une impression de suffocation.

Durant la nuit, j'entendis mes hommes gémir, grogner, grincer convulsivement des dents. Moi-même, je m'éveillai à plusieurs reprises d'un pénible sommeil avec une vive impression de froid aux oreilles, ainsi qu'aux yeux, mes cils étant couverts de glaçons. Toutes les fois que j'essayais d'ouvrir les yeux, j'avais une sensation

douloureuse, comme si mes cils étaient déchirés, car la fente des yeux se gelait, aussitôt que mes paupières étaient closes.

Le matin se leva enfin. La nuit avait semblé interminable. J'appelai mes hommes. Ils furent difficiles à réveiller; eux aussi étaient ensevelis dans la neige.

Comme la veille, ils se refusèrent à manger. Nous nous mîmes à descendre dans la direction du Nord-Est, sur des pentes de débris et de rocs aigus; mais ayant, avec ma lunette, découvert dans la vallée une tente et quelques moutons, je donnai l'ordre de remonter sur le plateau et de reprendre la direction de l'Est.

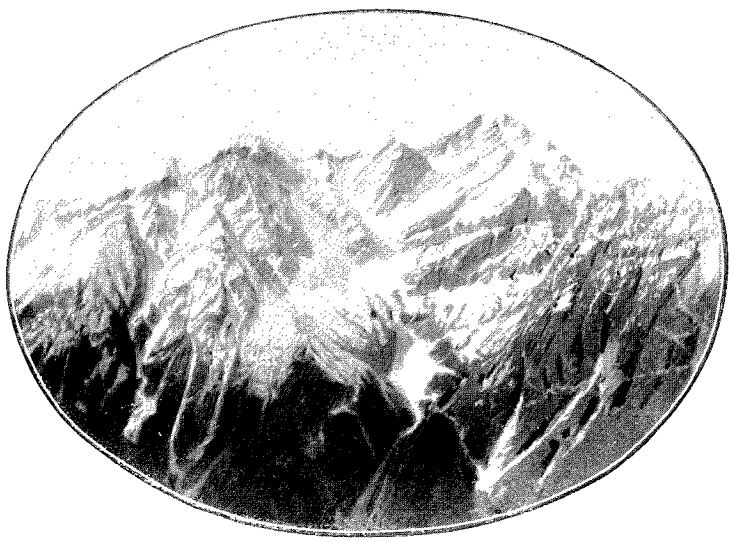
Nous redescendîmes au coucher du soleil, et nous traversâmes la rivière sans grande difficulté. Nous trouvâmes une dépression bien abritée ; j'y posai ma tente d'abri, à côté d'un étang de neige fondue. Avec une ardeur bien naturelle, nous nous mîmes à recueillir, pour faire notre feu, des plantes et des lichens ; chaque homme en apporta plusieurs charges. Au bout d'un moment, trois bons feux flambaient déjà; non seulement nous pûmes préparer un dîner particulièrement abondant, et noyer nos soucis passés dans un baquet de thé bouillant, mais nous réussîmes encore à sécher nos vêtements et nos couvertures. A l'exception d'une pincée de farine d'avoine, c'était le premier repas solide que nous faisions depuis 48 heures; pendant ces deux jours, nous avions parcouru 32 kilomètres, chacun de nous portant un poids de plus de 60 livres.

Nous étions à 5 030 mètres, ce qui semblait une très faible altitude, après nos derniers campements. La réaction étant tout à fait agréable, je reprenais de l'espoir en pensant à nos projets et à la possibilité de les réaliser. D'un sentiment de découragement profond, nous étions arrivés à une gaieté et à une satisfaction relatives.

(A suivre.)

A.-H. SAVAGE-LANDOR.

Traduit et résumé par HENRI JACOTTET.



LA NEIGE À 4 800 MÈTRES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AVIS. — L'abondance des documents d'illustration pour les deux premières livraisons a contraint l'éditeur à intercaler dans les livraisons 3 et 4 des gravures qui appartiennent aux deux premières.

Droits de traduction et de reproduction réservés



ENTREVUE DE L'AUTEUR ET DES BRIGANDS THIBÉTAINS (PAGE 41). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR A.-H. SAVAGE-LANDOR.

IV

Rencontre de brigands. — A bout de provisions. — Députation de Chokas à Taklakot. — Nous vivons d'orties. — Retour des Chokas. — Conspiration de mes hommes. — Soldats thibétains à notre recherche. — Le Tizé ou Kélas. — Le lac Rakstal. — Bandits thibétains — Le lac Mansarouar. — Village et monastère de Tucker. — Mes cinq Chokas m'abandonnent.



UN MÉDECIN THIBÉTAIN. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La vallée à l'origine de laquelle nous nous trouvions s'allongeait à l'Est entre deux chaînes ; nous nous décidâmes à la suivre, mais avec précaution, car nous courions le risque d'y rencontrer des Thibétains, et spécialement des bandes de *dacoits* ou brigands, qui infestent cette partie de la province de Ngari Khorsoum.

Nous n'avions pas fait un kilomètre, lorsque mes porteurs se jetèrent à terre et revinrent vers moi en rampant sur leurs mains et leurs genoux, en murmurant : « *Dakous, Dakous.* » C'était trop tard ; nous avions été aperçus, et un certain nombre de dacoits, armés de fusils et d'épées, arrivaient rapidement vers nous. Sachant par expérience que le pire parti à prendre était de reculer, je m'avançai vers eux, avec mon mannlicher chargé, Chanden Sing me suivant avec son martini-henry également chargé, et mes Chokas accroupis à côté de moi avec leurs charges. Nous criâmes aux Thibétains de s'arrêter, mais leur allure n'en fut que plus rapide : ils nous prenaient évidemment pour des marchands chokas, et pensaient trouver en nous une proie facile. Arrivés à petite distance, ils se séparèrent pour nous envelopper. Je pris alors mon fusil et visai le chef ; Chanden Sing visa un autre homme ; ces simples gestes suffirent à produire un changement à vue : nos assaillants nous firent de comiques révérences et prirent la fuite. Nous les poursuivîmes quelques instants, et, ayant gravi une éminence, nous vîmes qu'ils avaient derrière eux un certain nombre de compagnons, avec quelques milliers de moutons, leur dernier butin probablement. Quand l'ennemi eut disparu, nous entrâmes dans la vallée. On pouvait voir, aux nombreux emplacements de camps thibétains

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13 *et* 25.

qui bordaient la rivière, que nous avions atteint une région plus fréquentée. Une montée rapide nous amena ensuite sur un plateau à pente douce de 5 000 mètres environ d'altitude, sur la partie inférieure duquel courait le sentier de Gyanema à Taklakot. C'était un endroit dangereux; les Thibétains devaient être avertis maintenant de notre fuite ; nous pouvions en rencontrer, et même être découverts de très loin, l'atmosphère étant particulièrement claire dans ce pays. Aussi, pour complaire à mes hommes, décidai-je de descendre dans une des nombreuses petites vallées qui découpent le plateau. Mais à peine en avions-nous franchi le bord, que nous entendîmes un bruit qui venait d'en bas, et que, nous étant approchés en rampant, nous vîmes, à 150 mètres au-dessous de nous, un camp thibétain, avec de nombreux yaks et chevaux broutant l'herbe tout autour. A l'aide de ma lunette, je reconnus parmi les hommes quelques-unes de nos connaissances de Gyanema.

Il nous fallut trouver un abri où nous cacher jusqu'à la nuit ; nous descendîmes la rivière, puis nous remontâmes une gorge étroite bordée de hautes parois de rocher; en grimpant jusqu'à celle de gauche, nous trouvâmes une petite plate-forme naturelle, protégée par un gros bloc surplombant. C'était un abri suffisant. Néanmoins, nous n'osâmes y dresser notre tente, et nous prîmes la précaution d'enfouir notre bagage, pour n'en être pas embarrassés dans le cas d'une surprise nocturne.

A ce moment même, je fis une terrible découverte : nous étions au bout de nos provisions. J'avais ordonné d'en prendre pour dix jours, et nous n'en avions plus que pour un seul et maigre repas. Le docteur Wilson m'avait cependant assuré au départ que nos charges avaient été bien préparées. Quelle incroyable négligence avait donc pu se produire? Ou, malgré leurs négations, était-il possible que mes porteurs m'eussent volontairement trompé?

On comprend que le coup fut terrible, après toutes les difficultés et les fatigues que nous avions surmontées. Tous mes plans semblaient déjoués : *nous étions encore à trois ou quatre jours de marche du lac Mansarouar*, où je pensais devoir trouver des provisions fraîches. Me fallait-il reculer, ou me laisser prendre par les Thibétains, auxquels j'avais réussi à échapper? Je passai là quelques heures de profond abattement, et, glacé par le froid aigu et par le vent, je me vis sur le point de perdre entièrement courage. Plus je réfléchissais, plus je me creusais la cervelle pour trouver de nouveaux moyens, plus aussi la situation me semblait désespérée.

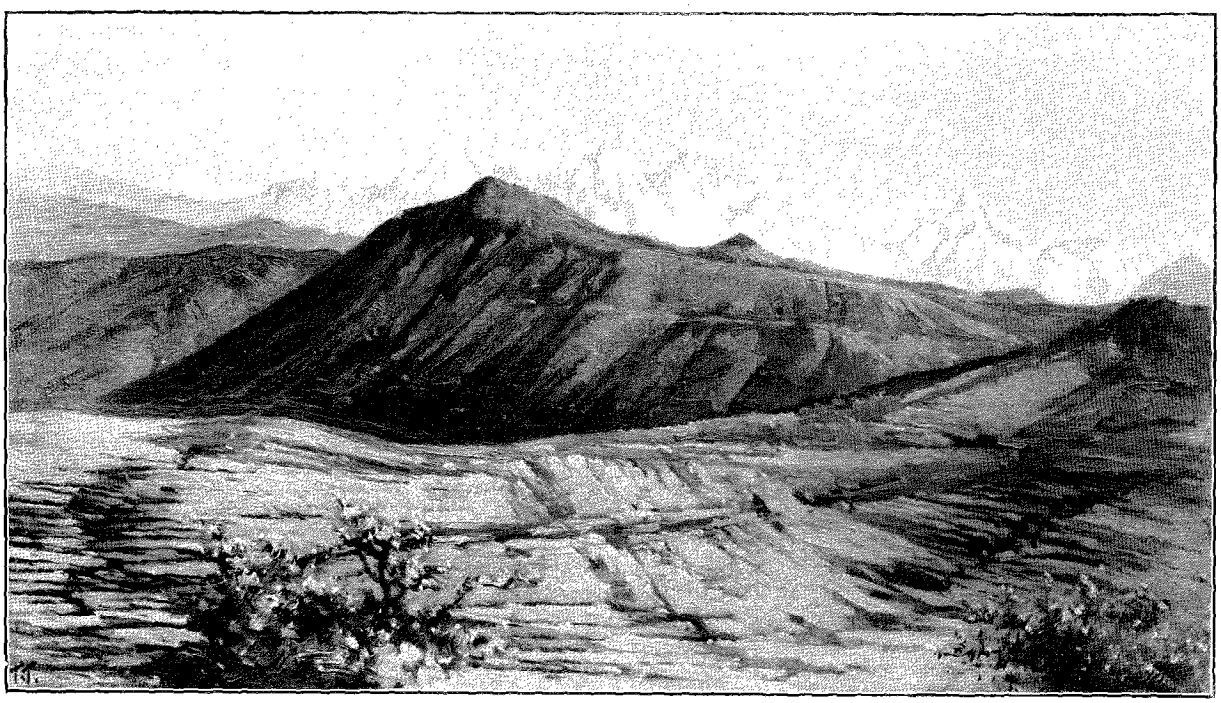
Soudain, j'eus l'idée d'un expédient qui semblait tenir du roman plus que de la vie réelle, mais qui pouvait pourtant réussir : c'était d'envoyer quatre de mes hommes, déguisés deux en marchands, deux en mendiants, dans le fort de Taklakot, pour obtenir quelques vivres de nos ennemis. Nous attendrions ici leur retour.



ENFANTS THIBÉTAINS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

J'exposai mon plan à mes hommes, et quatre Chokas, surmontant des frayeurs bien naturelles, s'offrirent pour cette audacieuse entreprise. Découverts, c'était pour eux la mort, précédée probablement de toutes sortes de tortures cruelles. Aussi, bien qu'ils dussent par la suite me trahir, dois-je reconnaître le courage et la fidélité dont ils firent preuve dans cette circonstance.

Nous passâmes une nuit sans sommeil : à l'aube, comme nous avions faim, nous cueillîmes des orties, qui croissaient en abondance près du camp, et, les ayant bouillies de différentes façons, nous fîmes honneur à ce repas peu appétissant. Il ne nous restait en tout que 4 livres de farine, 2 livres de riz, 2 livres de *satou*; nous donnâmes le tout à nos quatre Chokas, nous réservant de recourir aux orties. Je donnai à nos envoyés toutes les instructions nécessaires : ils



CHAÎNE DE L'HIMALAYA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

devaient entrer un à un dans le fort thibétain et acheter, ou demander, de petites quantités de vivres. Quand un homme en aurait obtenu assez pour faire une charge, il devait aussitôt reprendre la direction du camp: les autres imiteraient sa manœuvre avec toute la prudence possible, puis tous les quatre devaient se réunir sur un point déterminé.

Ayant préparé leurs différents déguisements, ce qui fut long, les quatre Chokas nous quittèrent, accompagnés de toutes sortes de salutations, de vœux et de paroles d'encouragement.

Dans l'après-midi, étant allé reconnaître la route de Gyanema, je vis encore une bande nombreuse de brigands, qui poussaient devant eux des milliers de yaks et de moutons. Jugeant alors que notre camp n'était pas suffisamment à l'abri, je me mis, aidé de mes hommes, à élever un retranchement autour de notre plate-forme. Ce retranchement, qui se confondait avec le rocher, pouvait à la fois nous dérober à la vue des Thibétains, et nous servir de défense en cas d'une attaque nocturne.

Nous passâmes là quatre jours interminables, nous nourrissant d'orties, et n'ayant plus un grain de sel pour les assaisonner. J'étais étendu tout le jour, scrutant avec ma lunette le long plateau qui domine la rivière de Gakkon pour chercher à découvrir mes compagnons. Mon cœur battait toutes les fois que j'apercevais des hommes dans l'éloignement; mais, après examen, je ne reconnaissais jamais que des bandits, des contrebandiers nomades, ou des voyageurs houmlis ou djoumlis, en route pour Gyanema et Garlok.

Le matin, notre demeure fortifiée était assez confortable et même très chaude. Au soleil le thermomètre montait jusqu'à 30°. Mais vers une heure, un vent aigu se mettait à souffler du Sud-Est, et nous refroidissait jusqu'aux os. Puis, sitôt le soleil couché, le mercure tombait à 0°. Une nuit, le vent, accompagné d'une forte chute de neige, fut si violent qu'il fit écrouler sur nous notre rempart de pierres, et nous eûmes à le relever en toute hâte.

Le lendemain matin, nous étions en train de cueillir des orties pour notre repas, lorsque nous entendîmes le tintement lointain de clochettes de cheval. Nous éteignîmes les feux, et nous nous hâtâmes de nous mettre à l'abri de nos retranchements, nous armant, Chanden Sing et moi, de nos fusils. Il n'était que temps. Une demi-douzaine de soldats, portant à l'épaule des fusils ornés de drapeaux rouges, trottaient gaiement sur le versant de la montagne, à quelques mètres devant nous. Evidemment ils me cherchaient, à voir la manière dont ils regardaient partout; mais, heureusement, ils ne tournèrent pas une fois les yeux du côté où nous étions.

Ils passèrent. Lorsqu'ils eurent disparu derrière le col, le son des clochettes alla s'éteignant peu à peu. Sûrement c'étaient des soldats envoyés par le Tarjum pour garder ce passage: ils retournaient vers leur chef, assurés que le sahib ne se trouvait pas dans cette partie du pays.

Un nouveau jour se passa, triste et sans fin, dans ce camp que nous nommâmes « Camp de la Terreur », sans avoir aucune nouvelle de nos messagers. Deux hommes s'offrirent alors à se rendre à Kardam, un

établissement thibétain situé à quelques milles de distance, pour tâcher d'y trouver quelques vivres. Ils revinrent tard dans la nuit, sans avoir rien obtenu, les Dogpas qu'ils avaient rencontrés leur ayant déclaré qu'ils n'avaient pas assez de provisions pour eux-mêmes. Ils leur avaient appris en même temps que *Lando Plenki* — c'était le nom que les Thibétains m'avaient donné — était entré dans le Thibet avec une grande armée, et qu'une vive excitation régnait à ce sujet à Taklakot, et dans d'autres endroits, d'autant plus vive que le sahib avait, disait-on, le pouvoir extraordinaire de se rendre invisible, de marcher sur l'eau en traversant les rivières, et de voler par-dessus les montagnes.



YAK CHARGÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Trois jours se passèrent encore sans nouvelles. Enfin, dans la troisième nuit, au moment où nous commencions à désespérer, nous vîmes arriver nos quatre compagnons. Mais dans quel état ! Absolument épuisés, et semblant frappés de terreur. A grand'peine, je leur arrachai le récit de leurs aventures. Ils avaient été fort maltraités à Taklakot, et gardés en prison, jusqu'à ce que notre ami Zeniram, le chef du village népalais de Chongour, se fût porté caution pour eux, puis les eût aidés à s'évader, en enivrant leurs gardes thibétains.

Ils m'apprirent ensuite qu'un millier de soldats avaient déjà été envoyés à ma recherche, et que d'autres étaient encore attendus de Lhassa et de Chigatzé. Ils avaient l'ordre de me capturer à tout prix, malgré l'effroi que leur causaient mes pouvoirs surnaturels, et de m'amener mort ou vivant au Djong Pen de Taklakot. On offrait pour ma tête une récompense de 500 roupies.

A cette révélation, mes hommes me déclarèrent que le danger était trop grand, et qu'ils voulaient s'en aller. Je me bornai à leur répondre que je tirerais sur le premier qui tenterait de quitter le camp. Et comme, grâce à nos messagers, auxquels je donnai une bonne récompense, nous avions maintenant des provisions pour dix jours, je leur déclarai que nous allions partir dès le lendemain.

Mes gens s'éloignèrent en grommelant, pour aller dormir plus bas. Ils allumèrent un feu, s'assirent autour, et tinrent conseil à demi-voix. J'écoutais attentivement, lorsque l'un d'eux ayant parlé plus haut que les autres, dans la chaleur de la discussion, j'entendis quelques mots qui me mirent sur mes gardes. Bien m'en prit, car mes porteurs complotaient entre eux tout simplement de vendre ma tête et de se partager l'argent.



MANSING, LE FIDÈLE LÉPREUX (PAGE 17). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les hommes se rapprochèrent, parlant si bas que je ne pus plus rien entendre. Puis chacun à son tour plaça ses mains l'une sur l'autre le long d'un bâton, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'extrémité ; c'est la façon compliquée qu'ont les Chokas de tirer au sort. L'homme finalement désigné prit dans une des charges un grand *koukri*, ou couteau gourkha, et le sortit de son fourreau. C'était la minute psychologique de la conspiration. Tous regardaient du côté de mon abri, prêtant l'oreille pour savoir si je dormais. Puis ils s'étendirent et s'enroulèrent dans leurs couvertures, l'exécuteur désigné restant seul assis près du feu, comme absorbé dans ses pensées, et jetant de temps à autre un coup d'œil dans

ma direction. A la fin il se leva et étouffa le feu avec ses pieds. La nuit était radieuse, et, aussitôt que la flamme rougeâtre eut disparu, les étoiles scintillèrent comme des diamants dans le petit morceau de ciel bleu visible au-dessus de ma tête. J'appuyai le canon de mon fusil sur la muraille, les yeux fixés sur la forme noire au-dessous de moi. Je vis l'homme se courber, et faire en rampant les quelques mètres qui le séparaient de moi, s'arrêtant pour écouter, chaque fois qu'une pierre se détachait. Il n'était plus qu'à deux ou trois mètres, et semblait hésiter. Je me reculai un peu, prêt à bondir sur lui, et les yeux fixés sur la crête de la muraille ; mais j'attendis ainsi quelque temps, car mon homme ne se pressait pas.



FEMME THIBÉTAINE. — DESSIN DE L'AUTEUR.

Je me levai alors lentement, le fusil à la main, et je me trouvai face à face avec ce traître, de l'autre côté de la muraille. Sans perdre de temps, je mis droit sur son visage la bouche de mon mannlicher... Le Choka, épouvanté, laissant tomber son couteau, se jeta à genoux pour implorer mon pardon. Je lui donnai un bon coup de la crosse de mon fusil, et je l'envoyai à ses affaires. Il manquait évidemment des qualités d'un bon assassin, mais je compris que je devais dorénavant veiller sur ma propre sécurité.

Le matin, comme nous étions prêts à partir, ayant déterré la plus grande partie de nos bagages, j'avertis mes porteurs que j'avais découvert, à notre Nord, un campement de Thibétains qu'il nous fallait éviter. Nattou de Kouti, l'un de mes hommes, s'offrit alors à nous conduire au lac Mansarouar. Nous prîmes le chemin de la vallée. Les Chokas montraient la meilleure volonté du monde à marcher ; cela me fit réfléchir, et je ne tardai pas à me convaincre que l'homme de Kouti nous conduisait délibérément à l'endroit que je tenais surtout à éviter. Je l'arrêtai aussitôt ; sur quoi les Chokas, jetant leurs charges, cherchèrent à s'échapper ; mais nous les empêchâmes, Chanden Sing et moi, et, si pénible que me fût la chose, nous nous mîmes en devoir de les battre. Ils durent finir par avouer qu'afin d'échapper eux-mêmes aux horreurs de la torture ils avaient comploté de me livrer à une troupe thibétaine.

En montant sur une éminence, je découvris que la route était barrée par des soldats thibétains non seulement au Nord, mais encore à l'Est et à l'Ouest. Comme je me refusais absolument à retourner vers le Sud, il fallait donc en revenir aux marches de nuit. Je tins une palabre avec mes hommes, qui semblaient enfin résignés ; ils convinrent de m'accompagner jusqu'à la passe de Maioum, sur la route de Lhassa, que nous estimions distante de quinze à dix-huit étapes.

Notre première marche fut des plus pénibles ; la nuit était sombre et orageuse ; nous avions à longer un précipice, au fond duquel la rivière brillait d'un étrange éclat verdâtre, et nous marchions sur un sol glissant, alternant avec des débris et des pierres roulantes.

Nous arrivâmes à un col de 5 100 mètres d'altitude ; après l'avoir franchi, il fallut nous arrêter. La tempête était calmée, les étoiles brillaient d'un éclat extraordinaire, mais la température était descendue à — 11°, et comme nous n'avions pas de tente, il n'y avait qu'une couverture entre le ciel et nous. Quand nous nous levâmes le matin, le thermomètre était remonté à — 1°, mais nous étions enveloppés d'un brouillard épais qui nous glaçait jusqu'aux os.

Après plusieurs nuits de marche, pendant lesquelles nous franchîmes de nombreuses montagnes, nous

arrivâmes enfin en vue des deux lacs vers lesquels je me dirigeais, le La-Fan-Cho et le Ma-Fan-Cho, ou plutôt les lacs Rakstal et Mansarouar, noms qui sont plus communément usités par les Thibétains.

Au nord des lacs se dressait le magnifique Tizé, la montagne sacrée de Kélas, dépassant de près de 600 mètres tous les autres pics neigeux de la chaîne du Gangri, qui s'allonge dans la direction générale du Nord-Ouest au Sud-Est. De l'endroit où nous étions, nous pouvions voir plus distinctement que de Lama Chokden la bande circulaire qui est à la base de la montagne et dont j'ai déjà parlé.

Le Tizé, le grand pic sacré, fascine les yeux par sa forme. Il semble, je l'ai dit, le toit gigantesque d'un temple, mais à mon sens il lui manque la grâce des courbes, qu'on se plaît à admirer dans le Fousiyama du Japon, la montagne la plus artistiquement belle que j'aie jamais vue. Le Tizé est anguleux, inconfortablement anguleux, si l'on me permet cette expression ; malgré sa hauteur, les vives couleurs de sa base, les masses de neige qui recouvrent ses pentes, il me frappa comme étant essentiellement antipittoresque, au moins du point d'où je l'ai vu en entier. Il est vrai que ce caractère se modifiait quand les nuages l'entouraient, atténuant la raideur de ses formes. Alors, *il est surtout beau au lever du soleil, quand l'une de ses faces* est colorée de rouge et de jaune, et que sa masse rocheuse se dresse majestueusement sur un fond d'or brillant.

Avec ma lunette je pouvais clairement distinguer, spécialement sur le côté de l'Est, le défilé par lequel les adorateurs font le tour de la base de la montagne. On m'a dit aussi que quelques pèlerins accomplissent ce circuit sur la corniche neigeuse qui domine immédiatement cette base, au-dessus de la bande sombre. Du côté du Sud-Ouest on peut voir, au sommet d'un pic secondaire, un gigantesque *obo*.

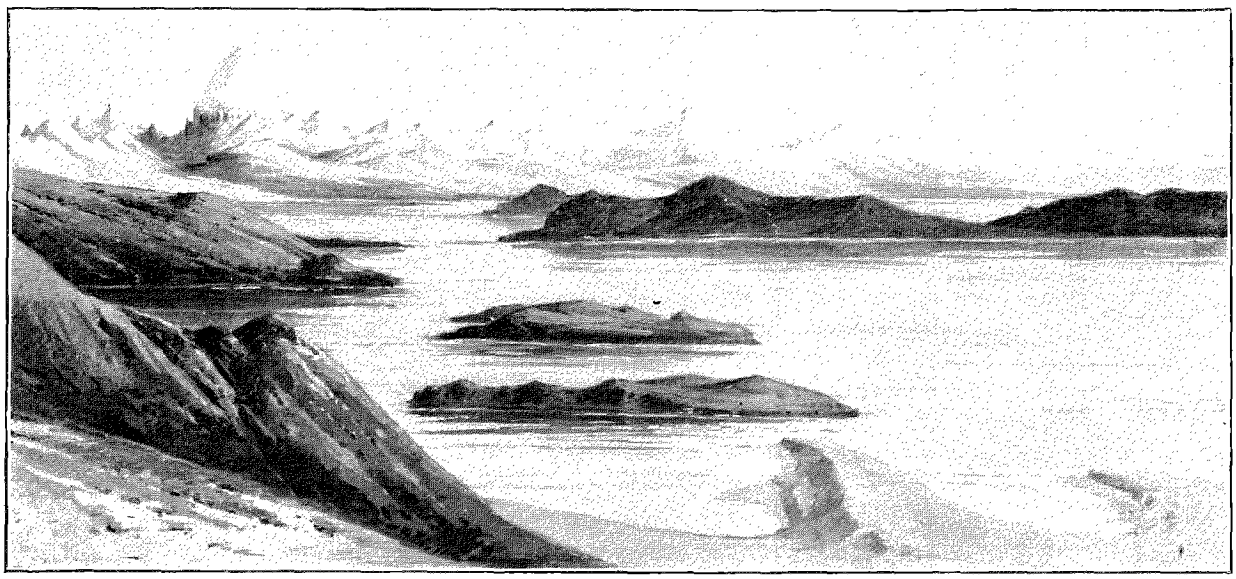
Le pèlerinage autour du Tizé dure généralement trois jours, mais on peut l'accomplir en deux jours, et même, dans des circonstances favorables, en un seul. Les pèlerins, en marchant, prononcent d'ordinaire certaines prières, et font des sacrifices; les plus fanatiques accomplissent ce circuit à la manière des serpents, en rampant sur le sol; d'autres le font sur leurs mains, en marchant à genoux ou à reculons, etc.

Le Tizé a 6 658 mètres d'altitude; le Nandi Phou, qui s'élève à l'Ouest, n'en a que 3 080. Au Nord-Ouest, on voit d'autres sommets dépassant 6 000 mètres.

Nous avions vu beaucoup de colonnes de fumée s'élever dans le voisinage du lac Rakstal. Elles indiquaient des campements et nous recommandaient la prudence. Aussi nous maintînmes-nous sur le plateau en gardant la direction Nord-Est, au-dessus de la magnifique nappe bleue du lac parsemé de jolies îles.

« Sahib, voyez-vous cette île ? s'écria l'homme de Kouti, *me montrant une roche nue émergeant des eaux* du lac. Là vit un lama ermite, un saint homme, tenu en grande vénération par les Thibétains. Il se nourrit presque uniquement *de poissons, et à l'occasion d'œufs de cygne*. Ce n'est qu'en hiver, lorsque le lac est gelé, qu'on peut lui apporter des provisions de *tsamba*. Car on n'a pas de canots, au Rakstal, et il n'y a pas moyen de *construire des radeaux*, puisqu'on n'a pas de bois. L'ermite dort dans une caverne, mais il en sort généralement pour faire ses prières à Bouddha. »

J'ai pu m'assurer que l'arête séparant les lacs Rakstal et Mansarouar est continue, et qu'il n'y a pas de communication entre ces deux bassins. A l'exception d'une petite dépression à son centre, l'arête a une hauteur constante de 600 mètres ; le point le plus bas de la dépression est à 90 mètres. Les indigènes que je pus interroger m'affirmèrent également que les deux lacs ne communiquent en aucune façon, bien qu'ils aient pu

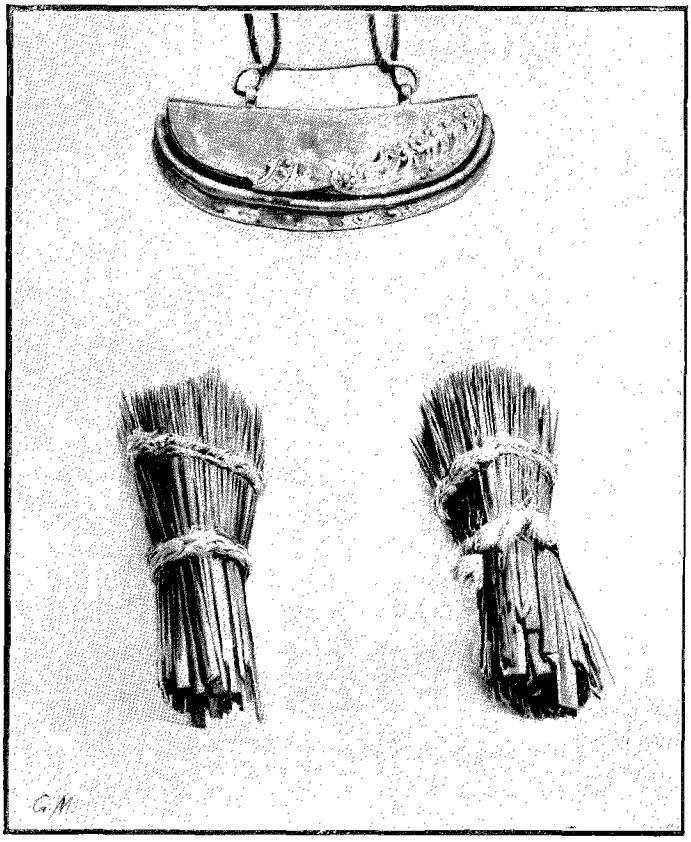


LE LAC MANSAROUAR AVEC LE TIZÉ OU KÉLAS. — DESSIN DE L'AUTEUR.



FEMMES THIBÉTAINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le faire à une époque très éloignée. Au moment de quitter les rives du lac Rakstal, nous vîmes une bande de dacoits à cheval arriver sur nous au grand galop. Quand ils furent à environ 100 mètres, je m'avançai, avec mon fusil dans une main et mon appareil photographique dans l'autre ; les ayant photographiés au moment même où ils descendaient de cheval, je mis mon fusil à l'épaule, je les visai, et je leur ordonnai de mettre bas les armes.



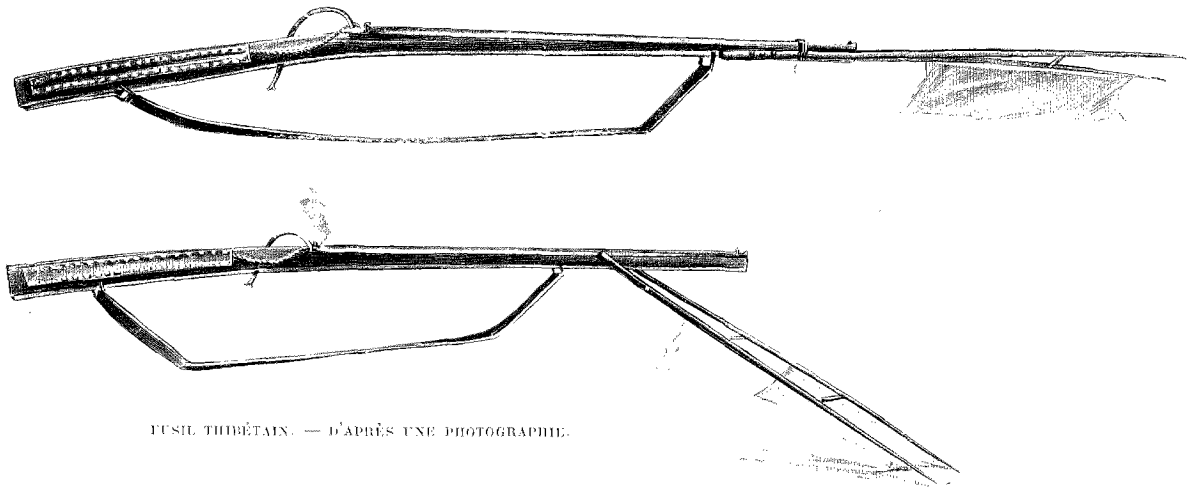
PEIGNES ET BRIQUET THIBÉTAINS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je crois qu'il eût été difficile de trouver des brigands plus conciliants. En un clin d'œil ils jetèrent leurs fusils et leurs épées à terre et tombèrent à genoux, prenant leurs bonnets dans leurs deux mains, et tirant la langue en signe de salut et de soumission. Je ne pus me dispenser de les photographier une seconde fois, dans cette posture plutôt comique.

Les dacoits consentirent, après de longs marchandages, à nous vendre deux yaks pour quarante roupies ; je leur achetai également des bâts de yaks, du tsamba et du thé. Le total faisait cinquante roupies. Nous nous séparâmes très bons amis, et je conclus qu'à l'avenir, au Thibet, je me fierais plutôt à un bandit qu'à un fonctionnaire.

Durant cette entrevue avec les Djogpas, j'avais observé leurs costumes et leurs manières avec beaucoup d'intérêt. Leurs costumes surtout étaient très « représentatifs », car ils avaient une grande variété de vêtements et de couvre-chefs. L'un d'eux portait un manteau de couleur claire orné d'une peau de léopard, un autre une grande robe de laine grise ressemblant à une robe de chambre, serrée à la taille par une ceinture ou *kamarband* ; un troisième était enveloppé dans une peau de mouton flottante, la laine tournée en dedans.

Les Djogpas, comme la majorité des Thibétains, portent une épée à la ceinture, et, que leur vêtement soit long ou court, il est toujours bouffant à la taille, de façon qu'il puisse contenir les bols nécessaires pour manger et pour boire (qu'on appelle les *pakus*), une tabatière, quelques sacs d'argent, du tsamba, des



FUSIL THIBÉTAIN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

briques de thé. C'est à cause de tout cet assortiment d'objets divers portés sur eux que les Thibétains font, à première vue, l'impression d'être très gros.

Leurs variétés de coiffures sont innombrables. La plus originale, adoptée surtout par les soldats et par les dacoits, a la forme d'une section de cône, avec un très grand bord. Elle est faite entièrement de corde

tressée, comme les semelles de bottes. Celles-ci sont particulièrement commodes et bien faites. Tous les hommes, excepté les lamas, qui se rasent entièrement la tête, portent une queue de cheveux longue ou courte et souvent ornée d'un morceau d'étoffe, de pièces d'argent, de corail, de malachite. Certains ont des boucles d'oreilles. Presque tous ont suspendue au cou une petite boîte d'amulettes, en cuivre ou en argent, contenant une image de Bouddha.



JEUNE HOMME THIBÉTAIN. — DESSIN DE L'AUTEUR.

Les Thibétains sont en général très superstitieux, et croient à des charmes de toute espèce. Comme beaucoup de leurs autres défauts, la superstition est naturellement le résultat de leur ignorance. On peut dire que, sauf pour les hauts fonctionnaires et les lamas, il n'y a pas d'éducation au Thibet. La population est tenue dans une ignorance absolue. Peu de gens savent lire, personne ne sait écrire, et les lamas prennent soin que ceux-là seuls dont ils pourront se servir apprennent quelque chose.

L'honnêteté et l'honneur sont deux vertus presque inconnues au Thibet, et quant à la véracité, tous les voyageurs peuvent témoigner qu'il est impossible de l'obtenir d'un Thibétain. La cruauté est innée chez ces gens-là, et le vice et le crime règnent partout.

Les femmes de ces Djogpas, quoique loin d'être belles, n'en avaient pas moins un certain charme, provenant de leur sauvagerie. Contrairement à la plupart des femmes thibétaines, elles avaient de bonnes dents, et leur teint n'était pas très foncé, beaucoup moins que n'eût pu le faire supposer l'onguent noir dont elles se couvraient les joues, le nez et le front. Elles avaient toutes des traits réguliers, et des yeux pleins d'expression.

Ayant quitté les Djogpas, nous atteignîmes l'arête qui sépare les deux lacs, et nous montâmes jusqu'à son sommet; l'altitude en est de 5 017 mètres.

De notre camp, nous pouvions voir, sur la rive orientale du lac Mansarouar, à 13 kilomètres environ de distance, le grand Gomba ou lamaserie de Tucker. Je résolus d'aller, dans la nuit même, y chercher des provisions, pour repartir immédiatement. Avant de partir, je contemplai longuement le panorama merveilleux des deux lacs que nous dominions. Le Rakstal, ou lac du Diable, avec ses rives déchirées, ses hautes falaises, ses îles rocheuses, ses longs promontoires, me paraissait beaucoup plus beau que son voisin le lac Sacré, qui, d'après la tradition, sert de demeure à Mahadeva et à tous les autres dieux ; quoique les eaux des deux lacs soient également bleues et limpides, quoique chacun d'eux ait pour fond la même magnifique chaîne de Gangri, le Mansarouar, la création de Brahma dont il a pris le nom, n'est pas aussi étrangement fascinant que son voisin. Ses rives sont plates; la plaine pierreuse et légèrement en pente qui les forme ne s'adosse que 3 kilomètres plus loin à une chaîne de montagnes ; ce n'est que du côté de l'arête de séparation que les bords sont un peu plus déchirés et escarpés.

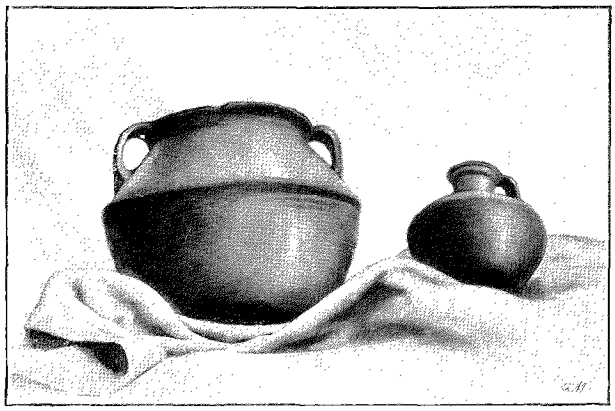
Redescendant l'arête, nous longeâmes, sous des torrents de pluie glacée, la rive sud du lac Mansarouar, traversant à gué ses tributaires, démesurément grossis par l'orage.

Après une marche d'une quinzaine de kilomètres, les aboiements d'un chien nous annoncèrent, entre deux et trois heures du matin, l'approche d'un village ; nous frappâmes à la porte d'une cabane, si violemment qu'elle céda. Le propriétaire nous prit d'abord pour des *Dacoits*; il se calma en sentant un peu d'argent dans sa main. Il nous dit cependant qu'il préférait nous voir ailleurs, dans une hutte voisine, un *serai* ou asile pour pèlerins, qui était vide. Nous ne fîmes point de difficulté à aller nous y installer pour le reste de la nuit.

A notre réveil, nous nous trouvâmes entourés de Thibétains, hommes et femmes, qui nous offraient aimablement du poisson, des étoffes, des bijoux, tels que broches, anneaux, boucles d'oreilles en cuivre ou en argent ornés de malachite, et des spécimens intéressants de poterie indigène.

Des lamas se joignirent à la foule et vinrent me demander de visiter la lamaserie et le temple; comme ils me prenaient pour un docteur hindou, ils me dirent aussi qu'ils avaient beaucoup de malades dans le village, et qu'ils comptaient sur mes bons soins.

En sortant avec eux, je pus voir enfin le curieux village où nous étions. L'orage de la nuit n'avait pas purifié le ciel, comme on aurait pu l'attendre. Des nuages menaçants étaient encore suspendus sur nos têtes ; les eaux du lac Sacré, légèrement agitées par le vent, venaient expirer sur la grève avec un bruit caressant. Chanden Sing et Mansing, les deux Hindous, ayant enlevé tous leurs vêtements, à l'exception d'un *doti*, étaient accroupis près du bord. Mes deux hommes, la tête tournée vers le Kélas, paraissaient excités et priaient avec ferveur. Ils se lavèrent à plusieurs reprises dans l'eau du lac, et à la fin ils y plongèrent. Puis, revenant tout frissonnants, ils prirent chacun dans leurs vêtements une roupie d'argent, et la jetèrent au lac, en offrande à Mahadeva. Enfin ils se rhabillèrent et vinrent me faire leurs salaams, en déclarant qu'ils étaient maintenant heureux et purs.



VASES THIBÉTAINS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

« Siva, le plus grand des dieux, demeure dans les eaux du Mansarouar », s'exclama Chanden Sing dans un élan poétique. « Je me suis baigné dans ses eaux, j'ai bu de ses eaux. J'ai salué le grand mont Kélas, dont la seule vue absout l'homme de ses péchés ; maintenant, je pourrai aller au ciel.

— Je serai content si nous allons jusqu'à Lhassa», grommela le sceptique Mansing, hors de la portée des oreilles des Thibétains. Chanden Sing, très versé dans les questions religieuses, me dit que seuls les pèlerins hindous ayant perdu père et mère avaient le devoir de se raser la tête en visitant le lac Mansarouar, comme un sacrifice à Siva. S'ils appartenaient à une haute caste, la coutume était qu'à leur retour au pays ils offrissent un banquet à tous les brahmanes de leur ville. Un homme qui s'est baigné dans le Mansarouar jouit d'une grande considération.

Le lac a environ 73 kilomètres de circonférence ; les pèlerins qui veulent atteindre un état particulier de sainteté en font le tour à pied, ce qui s'appelle un *kora*. Ce voyage demande, selon les circonstances, de quatre à sept jours ; un tour absout les pèlerins des péchés ordinaires ; deux tours font expier un meurtre ; trois refont honnête et bon celui qui a tué père, mère, frère ou sœur. On trouve des fanatiques qui font le tour du lac à genoux ; d'autres l'accomplissent en se jetant le visage contre terre à chaque pas.

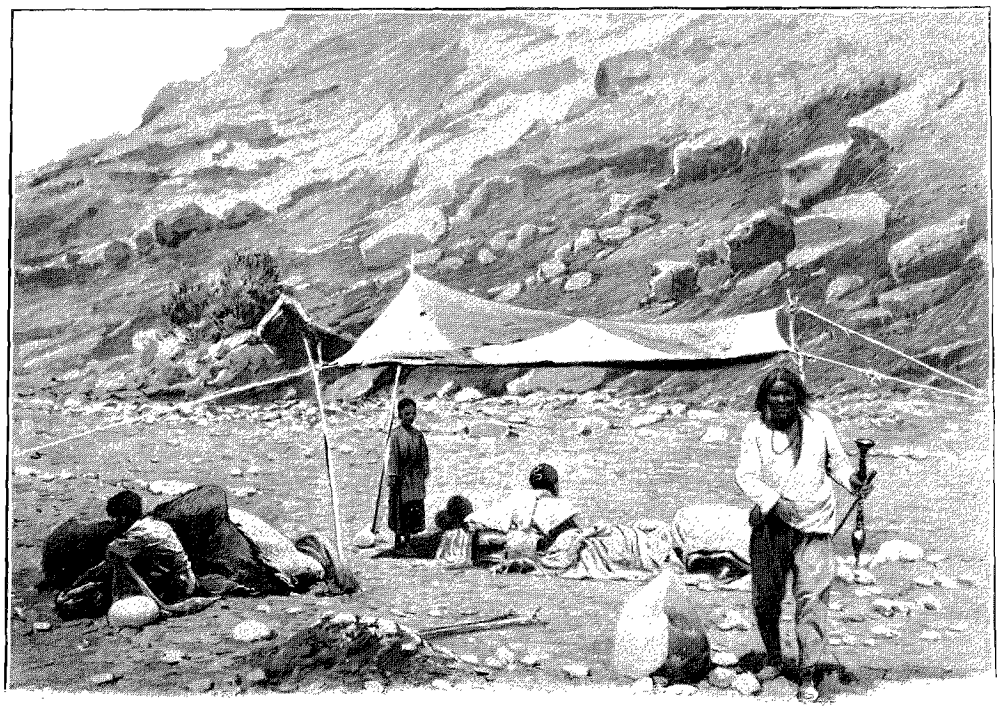


DAME DE LHASSA VOYAGEANT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

D'après la légende, le Mansarouar a été créé par Brahma, et celui qui se baigne dans ses eaux a droit au paradis de Mahadeva : quels que soient les crimes qu'il ait pu commettre, un plongeon dans le lac sacré suffit pour purifier son âme en même temps que son corps. Pour complaire à mes hommes, et, qui sait ? pour m'attirer quelque chance, je jetai, moi aussi, une couple de pièces d'or dans l'eau. Les ablutions terminées, je donnai l'ordre à Chanden Sing de prendre son fusil, et de me suivre au Gomba. Les lamas étaient si polis que je craignais quelque traîtrise de leur part.

Aussitôt que j'eus franchi avec mon compagnon le seuil du monastère, la grande porte se referma derrière

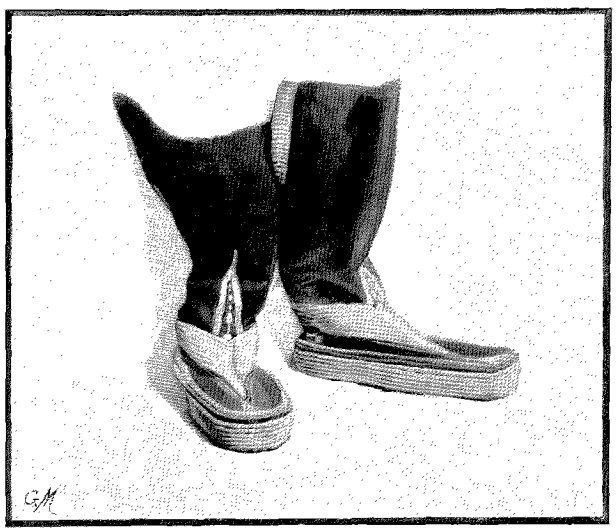
nous. Nous étions dans une cour spacieuse, sur trois côtés de laquelle régnaient deux rangs de galeries, supportés par des colonnes. C'était là le *Lhaprang*, ou la maison du lama, tandis que devant nous s'élevait le *Lha Kang*, ou temple. A l'entrée, étaient accroupis deux lamas ayant devant eux des livres de prières et à la main un rosaire et un moulin à prières. En nous voyant ils cessèrent leurs dévotions, et se mirent à battre du tambour, ce qui fit affluer les lamas, jeunes et vieux, de tous les coins du monastère.



CAMPEMENT THIBÉTAIN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A leur grande stupéfaction, j'entrai tranquillement dans le temple en ayant ôté mes chaussures en signe de respect, et déposé quelques pièces d'argent sur le tambour du lama accroupi à ma droite. A la fin, le grand lama, ou supérieur du couvent, vint à moi, s'inclinant très bas, plaçant ses pouces l'un sur l'autre, pour me montrer combien il approuvait ma visite.

Tout le long des murailles du temple étaient dressées des images représentant des divinités ou des héros bouddhistes sanctifiés, les unes en bois, les autres en métal. A leurs pieds était une longue tablette sur laquelle, dans de brillants vases de bronze, on voyait des oblations de tsamba, de fruit sec, de *tchoura*, de froment et de riz, offertes par les dévots de ces différents saints.



BOTTINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le plafond du temple était drapé d'une étoffe en laine rouge, semblable à celles que portent les lamas eux-mêmes. Il en pendait des centaines de bandes de soie, de laine, de coton, de toutes les couleurs imaginables. Le toit était supporté par des colonnes en bois formant un carré au milieu du temple, et réunies par des balustrades. Dans une niche, creusée au centre du mur qui faisait face à l'entrée, était l'image d'Ourghin ou *Koundjouk-Chik*, « Dieu seul », et devant lui, sur une espèce d'autel couvert d'un tapis, des dons beaucoup plus abondants que n'en avaient réuni les autres images.

Le lama me dit que c'était là un Dieu excellent ; je m'inclinai donc et je déposai une petite offrande dans une sébille à ma portée. Cet acte de piété ou tout au moins de générosité parut beaucoup plaire au lama, car il prit aussitôt une sainte amphore, pleine de liquide, et me versa quelques gouttes de parfum dans les mains. Ce dieu au-dessus de tous les dieux est l'incarnation de tous les saints, unis en une sorte de trinité, le *Koundjouk-Soum*. Ce mot, traduit littéralement, signifie : « les trois divinités ». D'après quelques-uns, cette triade se rapporterait aux trois éléments, l'air, l'eau et le feu, lesquels, pour les Thibétains, sont les symboles de la parole, de la charité, et

de la force ou de la vie. Comme chacun le sait, un des commandements essentiels des bouddhistes est d'honorer son père et sa mère ; une de leurs défenses est de faire tort en quoi que ce soit à son prochain. D'après les préceptes contenus dans les quelque huit cents volumes appelés les *Kayars*, les Thibétains croient à un ciel (le *Deva Tsambo*), libéré de toutes les inquiétudes de l'existence humaine, plein d'amour et de joie, gouverné par un dieu infiniment bon, qui est aidé par d'innombrables disciples, les *Chanchoubs*, lesquels passent leur vie à accomplir des œuvres charitables chez les vivants. Ils croient aussi à un certain nombre de places intermédiaires de bonheur ou de peine, et même à un enfer, où les âmes des pécheurs sont tourmentées par le feu et par le froid.

J'interrogeais encore le lama quand, comme éveillé à une pensée soudaine, il saisit mes mains, écarta mes doigts et murmura deux ou trois paroles de surprise. Son visage devint sérieux, même solennel, et il se mit à me traiter avec une obséquiosité étrange ; se précipitant hors du temple, il alla informer les autres lamas de sa découverte : à leurs mots, à leurs gestes, je vis qu'ils étaient ahuris. Quand je fus de nouveau dans la cour, chaque lama voulut examiner mes mains. J'étais fort intrigué de ce changement d'attitude ; mais je ne devais en apprendre la cause que quelques semaines plus tard.

Sorti du monastère, je songeai immédiatement à me procurer des provisions, car plusieurs habitants m'avaient assuré que j'en trouverais autant que je voudrais. Quelle ne fut pas ma surprise, quand les Thibétains, après avoir compté mes hommes, me dirent qu'ils n'avaient pas une once de vivres à nous donner!

La trahison était manifeste : je réprimandai durement mes Chokas. Se voyant déjoués, ils se laissèrent aller de nouveau à un accès de démoralisation. Je vis bien qu'il était inutile de les garder de force avec moi, et je me décidai à les renvoyer. J'avais plus à me défendre contre eux que contre les Thibétains.

Réfléchissant d'autre part aux dangers qu'ils avaient courus, aux privations qu'ils avaient subies pour moi, j'ajoutai aux gages convenus une récompense honnête ; ils convinrent, en échange, de ramener en Inde une partie de mes bagages, consistant en photographies, collections ethnologiques, etc. Notre expédition était réduite maintenant à cinq personnes : Chanden Sing et Mansing me restaient fidèles ; Bidjesing, le Djohari et Nattou de Kouti consentaient encore à m'accompagner jusqu'à la passe de Maioum. Je réussis à grand'peine à acheter des provisions qui pouvaient nous faire vivre cinq jours.

La séparation eut lieu à plus d'un kilomètre de Tucker, hors de la vue des Thibétains. Les cinq Chokas nous quittèrent en jurant, par le soleil et ce qu'ils avaient de plus sacré, qu'ils ne me trahiraient pas auprès des Thibétains, qui jusqu'ici n'avaient pas soupçonné qui j'étais.

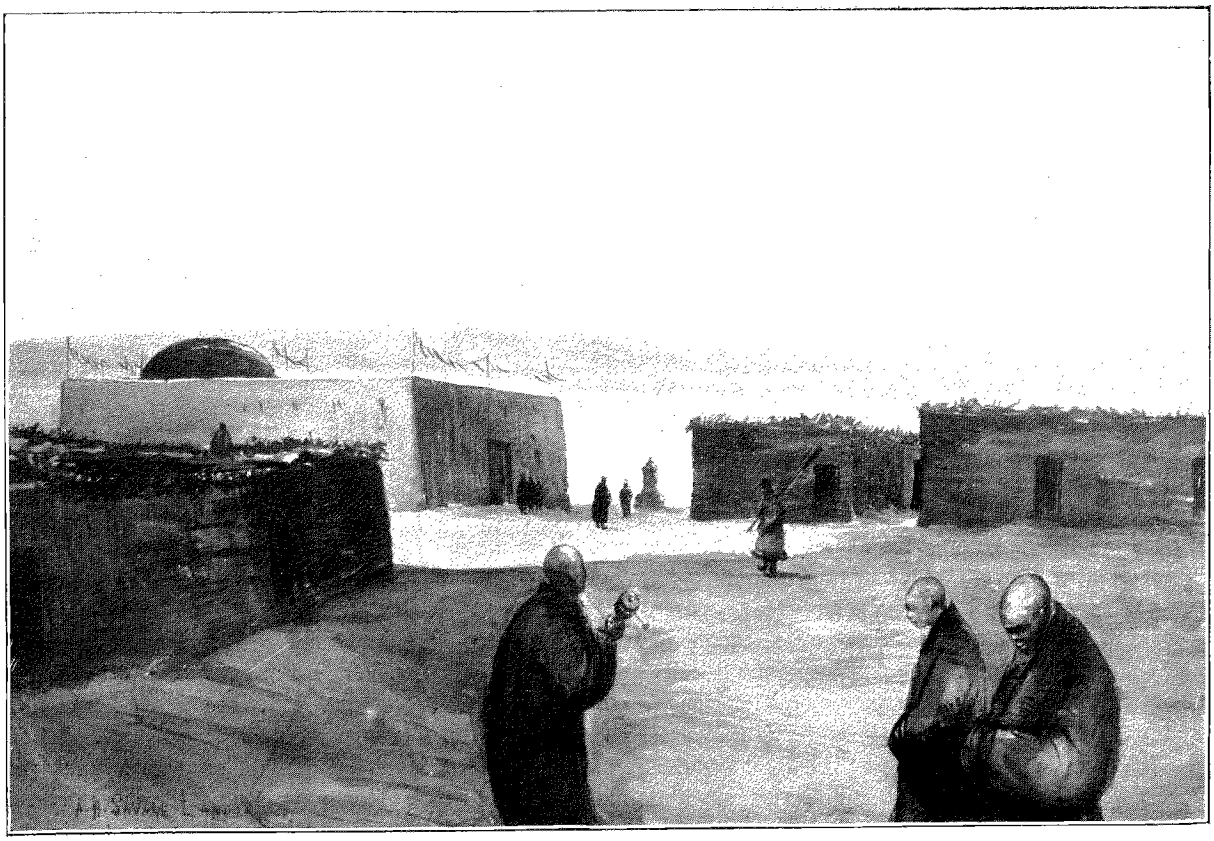
(A suivre.)

A.-H. Savage-Landor.
Traduit et résumé par Henri Jacottet.



BREBIS DE BÂT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



MONASTÈRE DE TUCKER (PAGE 49). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR A.-H. SAVAGE-LANDOR.

V

Un camp thibétain. — Métallurgie et sellerie. — Fuite des deux derniers Chokas. — Rencontre d'un détachement de Thibétains. — Démonstrations d'amitié. — Rupture. — Les deux yaks enlevés et repris. — Nouveaux soldats thibétains. — Surprise nocturne. — Nouveaux amis thibétains. — La passe de Maioum. — Dans le bassin du Brahmapoutre.

Tout semblait nous présager un heureux voyage, lorsque avec les quatre compagnons qui me restaient nous quittâmes le monastère de Tucker et prîmes la direction du Nord-Est, en longeant d'abord le lac Mansarouar, puis en traversant des chaînes de montagnes dénudées. Après un jour sans incidents, nous campâmes dans une plaine où l'on trouvait de l'herbe et de l'eau.



CHARPENTIER THIBÉTAIN (PAGE 51). DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le lendemain, au lever du soleil, je montai sur une éminence pour obtenir une vue à vol d'oiseau de la région environnante, trouver la route la plus facile à travers ce dédale de chaînes, et reconnaître notamment la direction exacte d'une rivière qui se jetait non loin de nous, dans le lac Mansarouar.

Ayant vu ce que je désirais, je retournai au camp, et nous partîmes dans la direction du Sud-Est. Après avoir franchi un col, nous nous trouvâmes au pied d'une hauteur dont le sommet ressemblait à une forteresse; mais je ne tardai pas à voir, à l'aide de ma lunette, que ce prétendu castel n'était qu'une œuvre de la nature.

Un peu plus loin, la vue de quelques tentes noires et d'un troupeau de yaks et de moutons nous obligea à faire un détour; nous suivîmes la vallée d'un gros affluent de la rivière, jusqu'au moment où je m'aperçus que nous allions trop au Sud; nous remontâmes alors sur le plateau.

Nous y rencontrâmes deux Thibétaines conduisant des moutons, et je réussis, non sans peine, à leur en acheter. Ces deux femmes avaient des frondes à la main; leur habileté à

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13, 25 *et* 37.

lancer des pierres et à atteindre le but à une grande distance était vraiment merveilleuse. Pour quelques annas, elles nous donnèrent une représentation, atteignant tous les moutons qui leur étaient indiqués, à 30 ou 40 mètres de distance.

Ces vagabondes personnes ne purent me donner aucun renseignement sur le pays : « Nous sommes des servantes, nous dirent-elles, nous ne savons rien ; nous connaissons tous les moutons de notre troupeau, et c'est tout, mais le seigneur de qui nous sommes les esclaves est un homme instruit, il sait d'où viennent les rivières, et connaît la route de tous les Gombas. C'est un grand roi.

— Et où demeure-t-il?

— Là, où vous voyez cette fumée qui monte au ciel. »

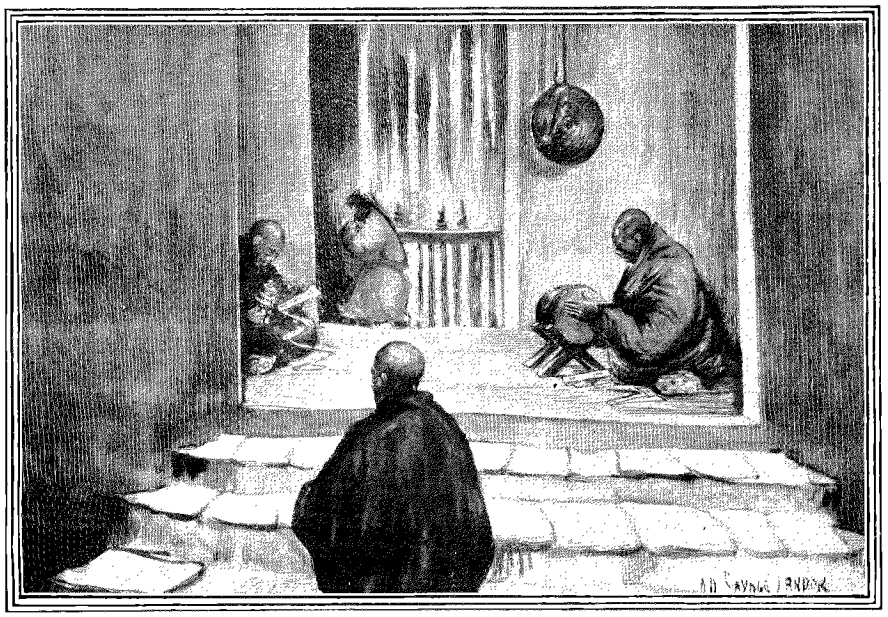
L'endroit qu'elles nous montraient était éloigné de 3 kilomètres environ. Je ne pus résister à la tentation d'aller visiter ce « grand roi ». En approchant, nous découvrîmes un camp assez vaste de tentes noires. Notre présence y causa beaucoup d'émotion, et nous vîmes les hommes et les femmes sortir très excités de leurs tentes, les hommes brandissant leurs fusils et leurs sabres, et tout le monde criant : *Djoggpas, Djoggpas!*

Être pris pour des brigands, c'était là pour nous une sensation toute nouvelle. Cet appareil guerrier formait d'ailleurs un saisissant contraste avec les expressions terrifiées des Thibétains. Je m'avançai avec Chanden Sing, je leur dis de mettre leurs sabres au fourreau et de déposer leurs fusils. Ils obéirent aussitôt et nous apportèrent des coussins pour nous asseoir. Leur frayeur surmontée, ils se montrèrent très désireux de nous plaire. Mais lorsque nous demandâmes des vivres, ils nous jurèrent qu'ils n'avaient rien.

Sachant qu'ils mentaient, je leur déclarai tranquillement que je resterais là jusqu'à ce qu'ils m'eussent apporté des provisions ; en même temps, excellent moyen d'appuyer mon argumentation, je montrai quelques pièces d'argent. Alors lentement, et par tout petits paquets, ils finirent par m'apporter les vingt livres de provisions que je demandais. Aussitôt que je leur eus donné l'argent, ils commencèrent à se quereller et ils en vinrent presque aux coups. La rapacité et l'avarice sont les traits principaux du caractère des Thibétains. Aucun d'eux, de quelque rang qu'il soit, n'a honte de mendier de la façon la plus abjecte, pour la plus petite pièce d'argent ; lorsqu'il vend et qu'il est payé, il implore toujours une pièce de plus, par-dessus le marché.

Tous ces hommes offraient un aspect extrêmement pittoresque, avec leurs longs cheveux tombant sur les épaules, et leurs longues queues ornées de morceaux d'étoffe rouge, de cercles d'ivoire et de monnaie d'argent. Ils avaient presque tous le vêtement typique du Thibétain, muni d'amples manches pendant largement au-dessous des mains, et bouffant à la taille pour contenir les ustensiles divers dont j'ai parlé.

Dans ce camp-ci, comme dans d'autres, je fus frappé de l'habileté des Thibétains à travailler le cuir ; ils le tannent et le préparent eux-mêmes, lui donnant parfois une belle couleur rouge ou verte, mais conservant d'ordinaire la teinte naturelle de la peau, spécialement pour les ceintures, les poires à poudre, les étuis à fusil, etc. Les peaux employées de préférence pour la tannerie sont celles du yak, de l'antilope et du *kiang*.



TUCKER. ENTRÉE DU TEMPLE. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Ils impriment parfois sur le cuir de simples ornements ; mais le plus souvent ils y fixent, au moyen d'agrafes en fer incrustées d'argent, des ornements de diverses couleurs en métal ou en cuir.

On trouve dans le pays de l'argent et du fer. Pour fondre ces métaux les Thibétains emploient des creusets en terre ; leurs moules sont en argile. Ils connaissent aussi le travail de l'incrustation, et l'on voit notamment sur les fourreaux des sabres thibétains des ornementations, parmi lesquelles prédominent les modèles de feuilles, les arabesques variées, les motifs géométriques. L'art de tremper le métal est encore dans l'enfance, aussi les lames thibétaines sont-elles en fer et non en acier. Elles ont cependant un

fil remarquable, mais il leur manque l'élasticité des lames d'acier. Les selles, quoique peu confortables, sont adroitement faites. Elles sont en bois solide, avec un rebord de fer forgé, souvent incrusté d'argent ou d'or, qui se relève très haut, en avant et en arrière, comme dans une selle mexicaine. Les selles de bât pour les yaks sont faites grossièrement d'après le même principe.



LE TARJUM OU GOUVERNEUR DE TOKCHIM.
DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Nous nous remîmes en route avant la nuit, poussant devant nous nos deux yaks et notre mouton; il eût été imprudent de camper près des Thibétains. Nous fîmes donc halte dans un repli de terrain où nous étions un peu à l'abri du vent, qui soufflait avec force; mais avec la nuit vint une grosse pluie qui transforma en étang la dépression où nous nous trouvions et nous obligea à replier notre tente et à grelotter dans nos couvertures.

Le lendemain matin, la pluie tombait de plus belle. Nous partîmes en suivant la rive droite d'une large rivière, entre deux hautes montagnes neigeuses.

Vers le soir, nous fîmes halte, absolument épuisés, au pied d'un énorme rocher; sur une de ses faces un lama avait patiemment sculpté en gigantesques caractères l'éternelle inscription: *Omme moni padme houm*. La gorge était très étroite à cet endroit. Nous réussîmes à trouver un coin sec sous un large bloc, mais, comme il n'y avait pas assez de place pour nous cinq, les deux Chokas allèrent s'installer sous un autre rocher, à quelque distance. Il n'y avait là rien que de naturel et je ne pouvais prévoir aucun danger; je portais moi-même les armes et les instruments scientifiques, tandis que les Chokas avaient sous leur rocher les sacs contenant toutes nos provisions, à l'exception des conserves de viandes.

La pluie tomba, le vent hurla toute la nuit, et, comme la veille, il nous fut impossible d'allumer le moindre feu. Le thermomètre ne descendit pas au-dessous de + 2°; mais, trempés comme nous l'étions, le froid nous semblait intense. Nous étions si gelés que nous ne pûmes nous décider à manger, et, nous recroquevillant dans le petit endroit sec que nous avions à notre disposition, nous tombâmes bientôt dans un profond sommeil. Je n'avais jamais encore si bien dormi au Thibet; il faisait donc grand jour quand je me réveillai. Ce fut pour constater la disparition de mes deux Chokas, Nattou de Kouti et Bidjesing le Djohari, qui s'en étaient allés avec leurs charges. Je découvris leurs traces à demi effacées, dans la direction d'où nous étions venus la nuit précédente. Les coquins s'étaient enfuis; il n'y aurait eu là que demi-mal, s'ils n'avaient emporté presque toutes nos provisions et quantité de bonnes cordes, de courroies et d'autres objets dont nous avions besoin constamment, et qu'il nous était absolument impossible de remplacer.

Ainsi, de trente domestiques choisis qui étaient partis, vingt-huit m'avaient abandonné, et il n'en restait que deux, le fidèle Chanden Sing et Mansing le lépreux.

Le temps était toujours horrible; nous n'avions ni nourriture ni combustible. Je proposai à mes deux compagnons de s'en aller, eux aussi; je leur montrai les dangers qu'il y avait à m'accompagner plus loin, mais ils refusèrent absolument de me quitter.

« Sahib, me dirent-ils, nous ne sommes pas des Chokas. Si vous mourez, nous mourrons avec vous. Nous ne craignons pas la mort. Nous sommes tristes de vous voir souffrir, sahib, mais pour nous qu'est-ce que cela fait? Nous ne sommes que de pauvres gens. Cela n'a donc pas d'importance. »

La fuite de ces deux hommes aurait dû, semble-t-il, me décourager tout à fait; je n'en fus, au contraire, que plus déterminé à poursuivre mes projets.

Ce n'était pas une petite affaire que d'avoir à courir moi-même pour ramener les yaks, qui s'en étaient allés en quête d'herbe, de sangler les bâts sur leurs dos, et d'y placer les lourdes caisses en étain contenant nos instruments scientifiques et nos plaques photographiques. Cela était d'autant plus difficile, étant donné l'agitation des yaks, que nous avions perdu nos meilleures cordes et courroies. Avec mille précautions,

je réussis enfin à attacher nos caisses, et j'allais me relever, lorsqu'un terrible coup de corne de la bête m'atteignit à la tête, à un pouce derrière l'oreille, et m'envoya rouler tout de mon long par terre. Je restai quelques instants sans connaissance, et pendant plusieurs jours, j'eus la nuque enflée et douloureuse.

Nous continuâmes à suivre la rive droite de la rivière, entre des collines rougeâtres et de lointaines montagnes neigeuses que nous entrevoyions par instants au Nord-Ouest et à l'Est-Sud-Est, lorsque la pluie cessait un instant de tomber. Nous avancions péniblement, enfonçant à chaque pas dans la boue, lorsque, vers le soir, nous découvrîmes un parti d'environ 150 soldats chevauchant à notre poursuite. Nous dérobant à leur vue, nous changeâmes aussitôt de direction, et nous grimpâmes rapidement au sommet de la chaîne de collines. Pensant, évidemment, que nous avions continué le long de la rivière, ils dépassèrent l'endroit où nous avions quitté le sentier, sans remarquer les traces de nos pas sur le versant de la colline. Bientôt le bruit des clochettes des chevaux se perdit dans le lointain.

Nous restâmes campés toute la nuit à cet endroit, à 5 100 mètres d'altitude, prêts à fuir à la première alerte. Je veillai le fusil en main, jusqu'au matin. La pluie avait cessé; mais nous étions enveloppés d'un brouillard humide qui nous glaçait. Epuisé, je demandai à Chanden Sing de me remplacer, et je tâchai de dormir quelques instants.

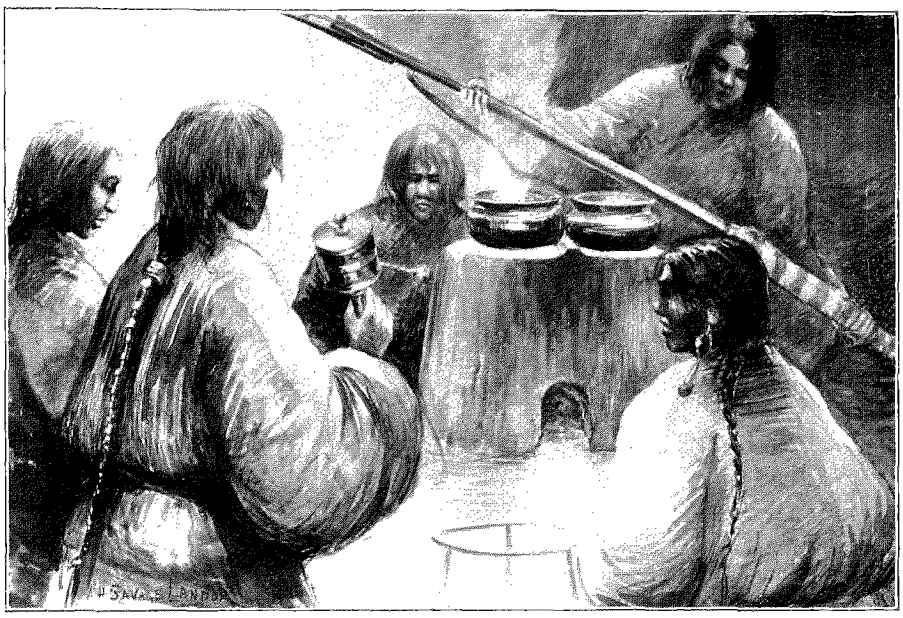
Mais je fus bientôt réveillé par mon porteur. — « Vite, vite, votre fusil! me dit-il à demi-voix. Entendez-vous le son des clochettes? » On l'entendait, en effet, distinctement. Nos ennemis approchaient, évidemment en nombre, et il n'y avait pas de temps à perdre. Réussir à nous évader semblait impossible. Je me décidai donc à aller plutôt à la rencontre des cavaliers. Chanden Sing et moi avions nos fusils, Mansing son *kouhri* gourkha, et nous attendîmes leur arrivée. Alors sortit du brouillard une longue procession de formes grises semblables à des fantômes, chacune d'elles conduisant un cheval. L'avant-garde s'arrêtait de temps en temps pour examiner le sol; les soldats avaient, en effet, découvert notre piste, en partie effacée par la pluie, et ils la suivaient. Quand ils nous virent enfin au sommet de la colline, ils s'arrêtèrent. Ils étaient visiblement émus, et se consultèrent, très animés; quelques-uns prirent leurs fusils à la main, d'autres tirèrent leurs sabres, tandis qu'assis sur un rocher au-dessous d'eux, nous les regardions avec une profonde attention.

Après quelques hésitations, quatre officiers nous firent comprendre qu'ils désiraient s'approcher :

« Vous êtes un grand roi, cria l'un d'eux le plus haut qu'il put, et nous désirons déposer ces présents à vos pieds. »

En disant cela, il montrait quelques petits sacs, que portaient ses trois compagnons.

Je me sentais fort peu royal, après la détestable nuit que nous venions de passer. Je déclarai néanmoins que les quatre hommes pouvaient s'approcher, à condition que les autres se retirassent sur un point éloigné d'environ 200 mètres; c'est ce qu'ils firent aussitôt, déposant leurs fusils de la façon la plus humble, et remettant leurs sabres au fourreau. Puis les quatre officiers vinrent à nous; lorsqu'ils furent tout près, ils jetèrent les sacs à terre et les ouvrirent pour nous en montrer le contenu. Il y avait là du tsamba, de la farine, du *tchoura* (espèce de fromage), du *gouram* (pâte douce), du beurre, des fruits secs. Les officiers eux-mêmes se répandirent en manifestations de politesse. Ils se donnèrent comme les subordonnés du Tarjum de Tokchim, qui les avait envoyés pour s'enquérir de ma santé, et pour me montrer qu'il était mon meilleur ami. Il me priait d'accepter ces vivres, connaissant bien les difficultés d'un voyage à travers un pays inhospitalier. En même temps, les envoyés me présentaient un *kata*, ou « écharpe d'amour et d'amitié », un long ruban de gaze de soie mince, dont les extrémités étaient



INTÉRIEUR D'UNE TENTE THIBÉTAINE. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.



GOMBA (MONASTÈRE) PRÈS DE TUCKER. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

découpées en franges. Au Thibet, ces *katas* accompagnent n'importe quel présent. Les grands lamas en vendent aux dévots ou en offrent à ceux qui laissent un don suffisant après avoir visité une lamaserie ou un temple. Si l'on envoie un message verbal à un ami, on y joint un *kata*, et entre fonctionnaires ou lamas, on glisse même dans les lettres de petits morceaux de cette gaze de soie. Ne pas offrir de kata à un visiteur qu'on veut honorer est envisagé comme un manque de savoir-vivre.

Je m'empressai d'exprimer ma reconnaissance envers le Tarjum, et je remis à ses envoyés une somme en argent qui représentait trois fois la valeur des objets qu'il m'offrait. Après quoi nous nous mîmes à causer fort agréablement. Mais, à mon grand ennui, le pauvre Mansing, hors de lui à la vue de tant de vivres, ne put résister plus longtemps aux angoisses de la faim, et, sans réfléchir au manque d'étiquette et à ses conséquences probables, il se remplit la bouche de poignées de farine, de fromage et de beurre. Cet empressement fit soupçonner aux Thibétains que nous mourions de faim, et, avec leur habileté ordinaire, ils résolurent de profiter de la circonstance.

« Le Tarjum, dit le plus vieux des messagers, vous demande de revenir en arrière, et vous offre d'être ses hôtes. Il vous nourrira, vous et vos hommes, et vous retournerez ensuite dans votre pays.

— Merci, répondis-je, nous n'avons pas besoin des vivres du Tarjum, et nous n'avons pas envie de rebrousser chemin. Je lui suis très obligé de son amabilité, mais nous continuerons notre voyage.

— Alors, dit d'un ton irrité un jeune et gros Thibétain, si vous continuez votre voyage, nous reprendrons nos présents.

— Et votre *kata* », répondis-je en lui jetant en pleine poitrine une grande motte de beurre, puis les petits sacs de farine, de fromage, de fruits, qui avaient été déposés gracieusement devant nous quelques minutes auparavant.

Ce bombardement inattendu déconcerta complètement les Thibétains. Avec leurs cheveux, leurs visages, leurs vêtements poudrés, ils détalèrent le plus vite qu'ils purent, tandis que Chanden Sing, toujours prompt comme l'éclair quand il s'agissait de donner des coups, frappait de la crosse de son fusil dans la partie la plus arrondie d'un des ambassadeurs.

Mansing, le philosophe de notre bande, interrompu dans son repas, mais non troublé, ramassa, sans s'occuper de nous, les fruits, le fromage et les morceaux de beurre dispersés tout alentour, disant que c'était une honte de gaspiller ainsi de si bonne nourriture.

Les soldats, qui avaient suivi de loin les différentes phases des négociations, jugèrent prudent de battre en retraite : enfourchant leurs montures, ils galopèrent pêle-mêle sur les pentes de la colline et le long de la vallée, puis se perdirent dans le brouillard. Les pauvres ambassadeurs, qui n'avaient pu rejoindre leurs chevaux, suivaient aussi vite qu'ils pouvaient.

*

Leurs cris de détresse, causés par la peur seule, car nous ne leur avions fait aucun mal, ne firent qu'accroître le mépris dans lequel mes hommes tenaient les soldats thibétains et leurs officiers. La scène avait d'ailleurs été réellement comique, et j'en tirai tout le parti que je pus, auprès de mes compagnons, en me moquant du prétendu courage des Thibétains.



PIERRES GRAVÉES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

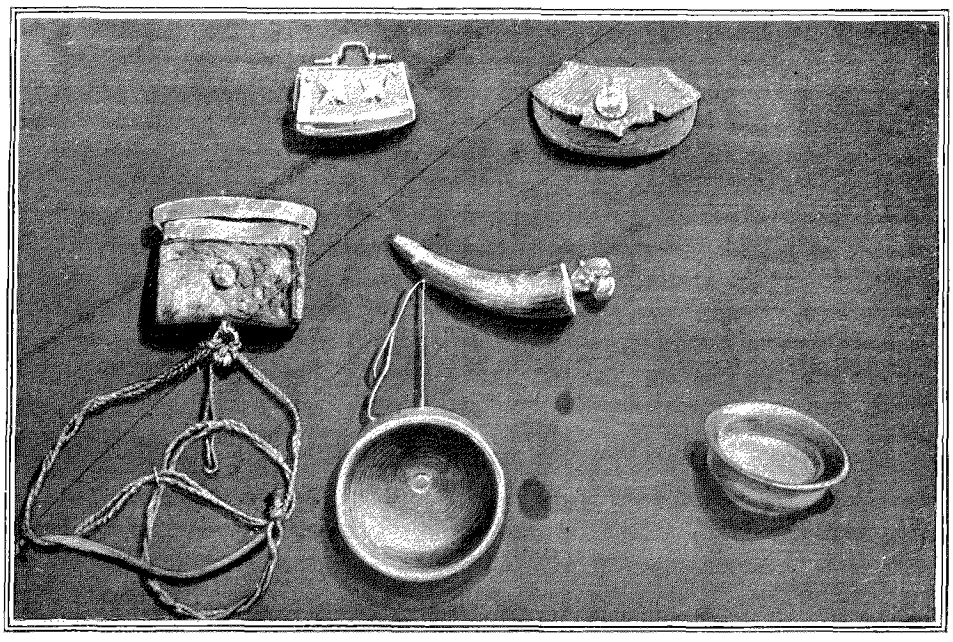
Lorsque ceux-ci furent hors de vue, Chanden Sing et moi, oubliant tout amour-propre, nous aidâmes Mansing à ramasser les dattes sèches, les abricots, les morceaux de *tchoura*, le beurre et le *gouram*, puis, ayant chargé nos yaks, nous continuâmes notre route.

Le temps était toujours mauvais, et, dans l'après-midi, il plut à torrents; arrivés dans une grande vallée où nous devions faire halte, nous ne pûmes trouver une place sèche pour poser nos tentes ; la vallée entière était transformée en une nappe d'eau de quelques pouces de profondeur. Nous étions au bord d'un torrent venant d'une petite vallée ouverte au Nord. De côté s'élevaient, prolongées dans la direction de l'Est, une série de montagnes pyramidales, couvertes de neige, et de hauteur à peu près égale; au Sud se dressaient également de hauts pics, avec beaucoup de neige. Nous étions à 5320 mètres d'altitude et nous souffrions d'un froid intense.

La journée et la nuit suivante ne furent pas meilleures. Mais le surlendemain, heureusement, le vent était tombé, et le soleil se mit à briller. Nous pûmes enfin sécher nos vêtements et nos bagages.

Pendant que nous procédions à cette opération, nous fîmes une découverte fâcheuse : nos deux yaks avaient disparu. Je montai sur une éminence, sondant la plaine avec ma lunette, et je ne tardai pas à découvrir nos deux bêtes, emmenées par une douzaine d'hommes à cheval, qui poussaient devant eux un troupeau d'à peu près cinq cents moutons. A leurs vêtements, je reconnus que ces gens étaient des voleurs, et je me mis en devoir de les poursuivre, laissant le camp à la garde de mes deux hommes.

Comme les voleurs allaient très lentement, je ne tardai pas à me trouver près d'eux ; quand ils m'eurent vu, ils hâtèrent le pas, cherchant à fuir. Je leur criai trois fois de s'arrêter, mais ils ne firent aucune attention à mes paroles. Je pris alors mon fusil et je visai. Ils s'arrêtèrent, et, m'approchant, je leur réclamai mes deux yaks. Ils refusèrent de les rendre, disant qu'ils n'avaient pas peur de moi.



USTENSILES THIBÉTAINS : BOURSES, TABATIÈRES EN CORNE, ET TASSE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

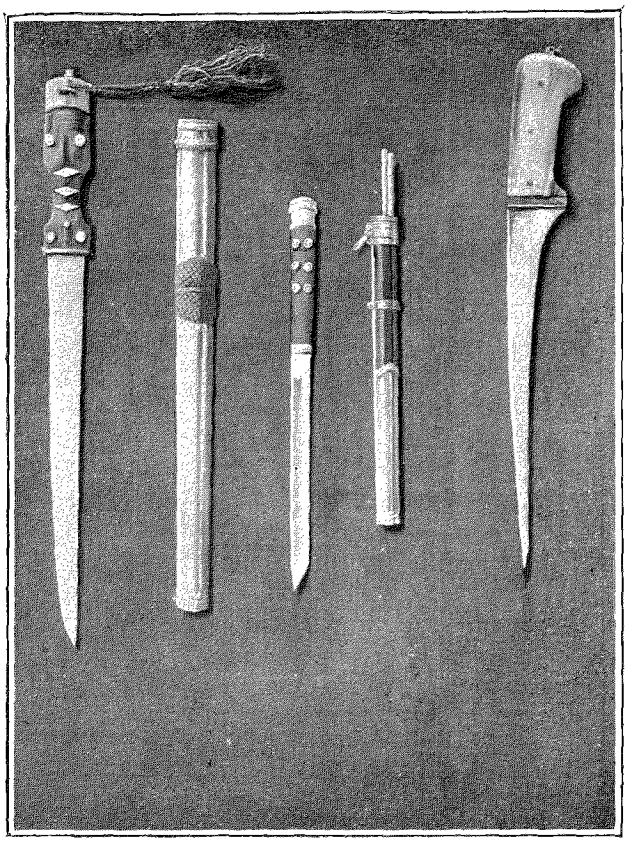
Mais comme ils étaient en train d'armer leurs fusils à mèche, je pris les devants, et je donnai un violent coup de crosse dans le ventre de celui qui était le plus rapproché de moi. Il tomba. Je frappai ensuite sur la tempe droite d'un autre, qui tenait son fusil entre ses jambes; lui aussi chancela et tomba lourdement. Ce fut un coup de théâtre. « *Chakzal, chakzal! Chakzal wortzié!* (Nous vous saluons, nous vous saluons!) — Ecoutez, s'il vous plaît ! » s'écria un troisième brigand, avec une expression d'épouvante et tenant, en signe d'approbation ses pouces au-dessus de ses poings fermés.



PASSE DE MAOIUM — LES PRIÈRES À VENT (PAGE 59). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

— *Chakzal!* répondis-je, en glissant une cartouche dans mon mannlicher.

— *Middù middù* (Non, non) », dirent-ils alors d'un ton suppliant, en déposant rapidement leurs armes.



COUTEAUX THIBÉTAINS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Vers midi, comme nos vêtements étaient à peu près secs, la pluie se mit de nouveau à tomber. Après quelques hésitations, je me décidai à franchir une passe, à quelques kilomètres de distance. Ayant atteint deux petits lacs, au pied de la passe, nous nous mîmes à gravir des pentes couvertes de neige. Nous étions à mi-chemin lorsque, en nous retournant, nous vîmes huit soldats galopant vers nous. Nous les attendîmes. A peine arrivés, ils se livrèrent à leurs serviles révérences habituelles, déposant leurs armes à côté d'eux, pour bien montrer qu'ils n'avaient pas l'intention de combattre.

Une longue palabre s'ensuivit, dans laquelle les Thibétains protestèrent de leur amitié pour nous et de leur empressement à nous être utiles en tout ce qu'ils pourraient. C'était trop beau pour être vrai, et je soupçonnai des intentions de trahison, d'autant plus qu'ils nous pressaient de venir dans leurs tentes, où ils nous promettaient toutes les douceurs imaginables ; ils allaient même jusqu'à nous offrir de nous vendre des chevaux. Leurs descriptions de l'accueil qui nous attendait étaient vraiment trop brillantes. Aussi, tout en les remerciant du fond du cœur, répondis-je que je préférais continuer mon chemin et supporter mes souffrances actuelles. Ils comprirent que je n'étais pas facile à prendre, et ils n'en eurent que plus de respect pour moi. Ils ne purent me dissimuler leur étonnement de ce que je fusse venu si loin avec deux hommes seulement. Je leur donnai quelques présents, et nous nous séparâmes bons amis.



FEMME THIBÉTAINE PORTANT SON ENFANT DANS UN PANIER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous parvînmes au sommet du col, à 5635 mètres d'altitude, et nous vîmes s'étendre, de l'autre côté, à 600 mètres plus bas, une grande étendue de plaine, avec un lac, que je pris pour le Gounkyo. Afin de m'en assurer, je laissai sur la passe mes hommes et mes yaks, et je grimpai sur un pic qui dominait la passe d'environ 350 mètres. De là je pus avoir une bonne vue à vol d'oiseau du pays d'alentour. Au Nord s'élevait une chaîne de montagnes neigeuses, et, droit au-dessous, s'étendait ce que je pris pour une nappe d'eau, à en juger par les nuages et les brouillards



SOUS LA PLUIE (PAGE 54). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

qui planaient au-dessus et par l'herbe qui couvrait les pentes inférieures de la montagne. Je rejoignis mes hommes, et nous descendîmes l'autre versant de la passe, en enfonçant dans une neige profonde et molle. Nous posâmes notre tente dans une gorge étroite, à 150 mètres au-dessus de la plaine. Mansing et Chanden Sing ne tardèrent pas à s'endormir profondément ; quant à moi, épuisé par mon ascension, j'étais trop énervé pour y réussir.

Je ne sais pourquoi je m'imaginai qu'il y avait quelqu'un en dehors de la tente ; je n'entendais cependant aucun bruit. Mais je voulus satisfaire ma curiosité, et, le fusil en main, je jetai un coup d'œil à l'extérieur. Je vis un certain nombre de formes noires qui s'avançaient vers nous en rampant avec précaution. Aussitôt je sortis, les pieds nus, courant à l'ennemi et criant, de toute ma voix : « *Pila tedan tedang* (Prenez garde ! prenez garde !) ». Ces seuls mots firent détaler nos visiteurs fantômes. Il y en avait, évidemment, un certain nombre qui étaient cachés derrière les rochers, car, lorsque la panique s'empara d'eux, le nombre des fuyards était double et même triple de celui des spectres que j'avais vus approcher. Ils faisaient un bruit affreux avec leurs lourdes bottes, en descendant la pente. Lorsqu'ils eurent atteint le pied, ils tournèrent autour de la montagne et disparurent. Quand je rentrai dans la tente, Chanden Sing et Mansing, entièrement enveloppés dans leurs couvertures, ronflaient encore.

Je ne pus naturellement dormir le reste de la nuit. Nous nous demandions comment les Thibétains nous avaient découverts, et nous ne pouvions nous empêcher de croire que c'étaient nos bons amis de la veille qui les avaient mis sur nos traces. Mais les Thibétains s'étaient montrés, en toute rencontre, si inconcevablement lâches que nous n'attachâmes aucune importance à l'incident.

Nous descendîmes dans la plaine, et nous en avions déjà traversé la moitié. Je regardais de tous côtés avec ma lunette, en cherchant à découvrir nos ennemis, lorsque Chanden Sing, qui avait les yeux les plus perçants que j'aie jamais connus à un homme, nous montra le sommet d'une éminence où l'on pouvait voir en effet quelques têtes à l'affût derrière les rochers. Nous passâmes, sans faire semblant de nous douter de leur présence, et nous les vîmes sortir de leurs cachettes, descendant la pente sur une longue ligne en conduisant leurs chevaux. Arrivés dans la plaine, ils se mirent en selle et galopèrent vers nous. Rien de pittoresque comme leur costume, avec leurs manteaux rouge foncé ou leurs robes de peau brune ou jaune et leurs bonnets de diverses couleurs. Quelques-uns avaient des manteaux d'un rouge éclatant, brodés d'or, et étaient coiffés de toques chinoises. C'étaient des officiers. Ces costumes, et les fusils des soldats, auxquels étaient attachés de petits drapeaux rouge et blanc, faisaient des taches de couleur sur le fond triste des montagnes dénudées ;

le tintement des clochettes des chevaux animait la monotonie de ces régions silencieuses et inhospitalières.

Les Thibétains descendirent de cheval à une centaine de mètres de nous, lorsqu'un vieillard, jetant d'un geste théâtral son fusil et son sabre, vint dans notre direction d'un pas mal assuré. Nous le reçûmes aimablement ; il nous amusa beaucoup : c'était, à sa façon, un original.

« Je ne suis qu'un messager, nous dit-il. C'est pourquoi il ne faut pas vous fâcher contre moi, si je vous parle. Je ne fais que vous rapporter les paroles de mes officiers, qui n'osent pas venir, de peur de recevoir des coups. On a appris à Lhassa, d'où nous venons, qu'un *Plenki* (Anglais) est au Thibet avec beaucoup d'hommes, et qu'on ne peut le trouver nulle part. Nous avons été envoyés pour le prendre. Etes-vous de son avant-garde ?

— Non, répondis-je d'un ton sec. Je suppose que vous avez mis quelques mois pour venir de Lhassa ?

— Non, nous avons de bons chevaux, et nous sommes venus vite. »

Le Thibétain compta jusqu'à douze, en faisant des grimaces et en penchant la tête à droite comme pour rassembler ses pensées.

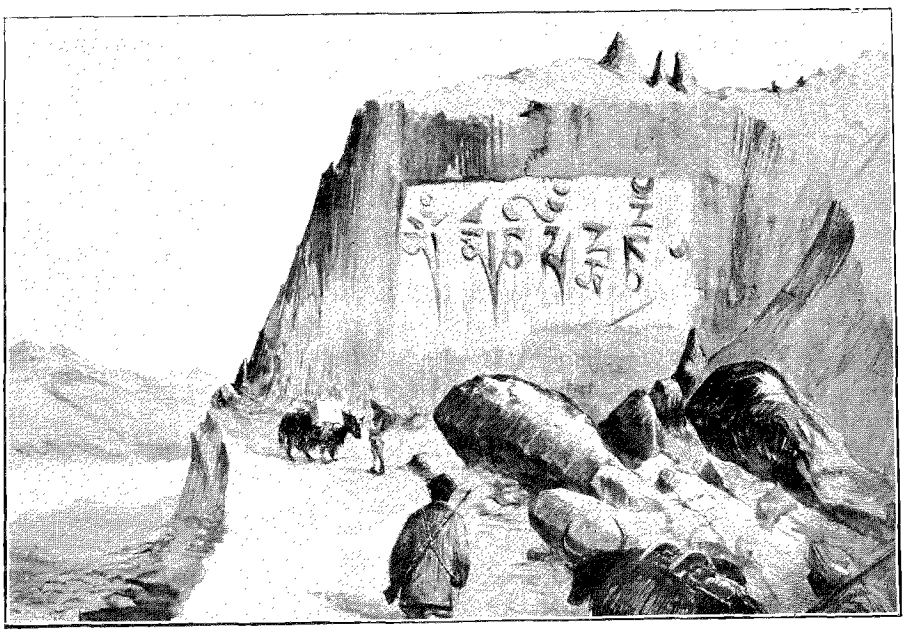
« Douze jours, continua-t-il, douze jours nous avons été en route. Nous avons l'ordre de ne pas revenir avant d'avoir capturé le *Plenki*. Et vous, me demanda-t-il d'un ton inquisiteur, combien de temps avez-vous pris pour venir du Ladak ? »

Il déclara qu'il pouvait voir à mon visage que j'étais un Cachemirien. J'étais sans doute si brûlé et si sale qu'on ne pouvait me distinguer d'un indigène. Le vieillard me fit toutes sortes de questions, cherchant à découvrir si j'étais un *pandit*, envoyé par le gouvernement de l'Inde pour faire le levé du pays ; il me demanda pourquoi j'avais changé mes vêtements indigènes contre ceux d'un *Plenki*.

Je lui dis que j'étais un pèlerin allant visiter des monastères. Il m'approuva fort et m'offrit de me montrer le chemin du lac Gounkyo avec tant d'insistance que j'acceptai. Mais quand je vis les 200 cavaliers se mettre en devoir de nous suivre, je lui fis entendre que cet appareil guerrier était inutile, puisque nous étions bons amis.

Confus et hésitant, il retourna vers ses hommes et, après avoir conféré, revint avec huit d'entre eux, tandis que le reste partait au galop dans la direction opposée.

Franchissant un col et traversant quelques chaînes peu élevées, nous nous trouvâmes enfin dans la vallée herbeuse et abritée du lac Gounkyo. Le lac, qui s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, était d'une beauté extraordinaire. La grande chaîne neigeuse du Gangri se dressait presque tout droit au-dessus de ses eaux ; aux Sud, des montagnes d'une certaine hauteur formaient un fond sauvage et pittoresque, mais nu et désolé au delà de toute expression. Au Nord-Ouest, des chaînes plus basses descendaient jusqu'à la rive.



INSCRIPTION GIGANTESQUE SUR UN ROCHER (PAGE 51). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Nous campâmes à 5018 mètres. Les soldats thibétains s'établirent à une cinquantaine de mètres de distance. Ils vinrent nous voir dans la soirée et nous rendirent quelques petits services, tels que d'aller nous chercher du combustible et de nous faire du thé à la manière thibétaine. Ils prenaient un plaisir particulier à dire du mal des lamas. Ceux-ci, disaient-ils, accaparaient tout l'argent qui entrait dans le pays, et personne d'autre ne pouvait en avoir. Ils ne regardaient pas aux moyens pour arriver à leur but et se montraient cruels et injustes. Au Thibet, m'apprit-on, chaque homme peut être appelé à servir, et chaque soldat est un serviteur des lamas. Les soldats de l'armée permanente reçoivent une certaine quantité de tsamba, des briques de thé et du beurre, et c'est là toute leur solde. On leur donne encore un cheval. Leurs armes (fusils et sabres) leur appartiennent d'ordinaire et restent dans la famille ; mais à

l'occasion, et spécialement dans les grandes villes, telles que Lhassa et Chigatzé, elles sont fournies par les lamas ; en outre les munitions sont régulièrement données par les autorités. Les armes sont fabriquées pour la plupart à Lhassa et à Chigatzé. Les Thibétains se vantent d'être de bons tireurs avec leurs fusils, qu'ils appuient généralement, comme les anciens mousquets, sur une « fourchette » de bois ; mais je n'ai jamais vu, dans les concours de tir, un seul concurrent atteindre son but. Il est vrai qu'en de telles circonstances, et pour faire des économies, le soldat thibétain ne se sert presque jamais de balles en plomb, mais remplit le canon de son arme avec de petites pierres.



MUSICIENS AMBULANTS THIBÉTAINS. DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour la passe de Maioum, en suivant la vallée de la rivière qui se jette dans le lac Gounkyo ; quoique fort élevée, elle a beaucoup de gazon. Arrivés en face d'un emplacement de camp, entouré de murs de pierre, d'où s'élevait de la fumée, — ce qui me fit soupçonner que quelqu'un était caché derrière, — nos amis thibétains nous engagèrent à nous arrêter. Je refusai.

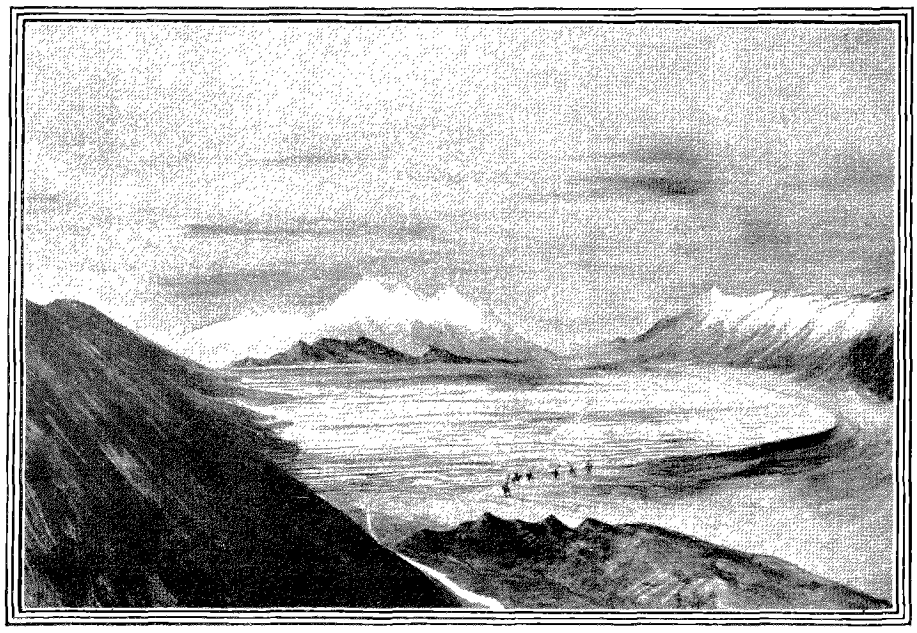
Alors nos soldats, renonçant tout à coup à leur amabilité affectée, nous menacèrent de nous tuer si nous avancions.

« Nous devrons vous couper la tête ou vous aurez à couper la nôtre, s'écrièrent à la fois deux ou trois d'entre eux.

« Je n'ai pas de couteau », répondis-je très sérieusement, en faisant semblant d'être désappointé et en tournant la main, à la manière thibétaine.

Les Thibétains ne savaient que faire. Puis quand ils me virent reprendre le chemin du col, en tirant la langue en guise d'adieu et en élevant les paumes de mes mains sur mon front, dans le style le plus correct du pays, ils ôtèrent leurs bonnets et nous saluèrent humblement en s'agenouillant et en inclinant leurs têtes jusqu'à terre.

Arrivés près du col, nous croisâmes le sentier qui va du Ladak à Lhassa par Gartok, le long des rives septentrionales des lacs Rakstal, Mansarouar et Gounkyo. Sur le col lui-même étaient plantés quelques pieux, réunis entre eux par des cordes, et sur lesquels des pièces d'étoffe flottaient gaiement à la brise. On voyait aussi des *obos*, ou *tumuli* de pierres dont beaucoup portaient l'inscription sacrée. Des crânes et des cornes de yak, de chèvre, de bélier, déposés près des obos, portaient également l'inscription gravée et peinte en rouge avec le sang de l'animal.



LE LAC GOUNKYO. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Les Thibétains offrent en effet un sacrifice lorsqu'ils franchissent les cols, et surtout quand ils ont des lamas avec eux. La viande de l'animal tué est mangée par les assistants, et, si ceux-ci sont nombreux, la cérémonie est même suivie de chants et de danses. On trouve de ces obos dans tout le pays, pour marquer le point culminant d'un col ou le sommet d'une montagne, et nul Thibétain qui passe près d'eux ne néglige d'y déposer une pierre blanche pour apaiser le courroux possible de la divinité. La passe du Maioum, qu'aucun Anglais n'avait jamais franchie, venant du même point que moi, a 5 337 mètres d'altitude. Elle marque

une limite importante au Thibet; l'une des premières sources du grand Tsan-Po, ou haut Brahmapoutre, naît sur ses pentes Sud-Est, ; elle sépare en outre les immenses provinces thibétaines de Nagri-Khorsoum et de Yu-Tzang, celle-ci province centrale du Thibet, dans laquelle est comprise la capitale, Lhassa.

Nous étions encore au sommet de la passe de Maioum lorsque nous vîmes, chevauchant dans notre direction, quelques-uns des soldats thibétains que nous avions laissés en arrière. Nous les attendîmes de pied ferme ; arrivé près de nous, leur chef, montrant la vallée qui s'étendait derrière le col, s'écria : « Là est le territoire de Lhassa, et nous vous interdisons d'y entrer. »

Je ne fis nulle attention à leur protestation, et, poussant devant moi les deux yaks, j'entrai dans la plus sacrée de toutes les provinces sacrées, « le territoire de Dieu ». Nous descendîmes rapidement le versant oriental de la passe. Les soldats nous regardèrent avec horreur, nous suivirent quelque temps des yeux et disparurent.

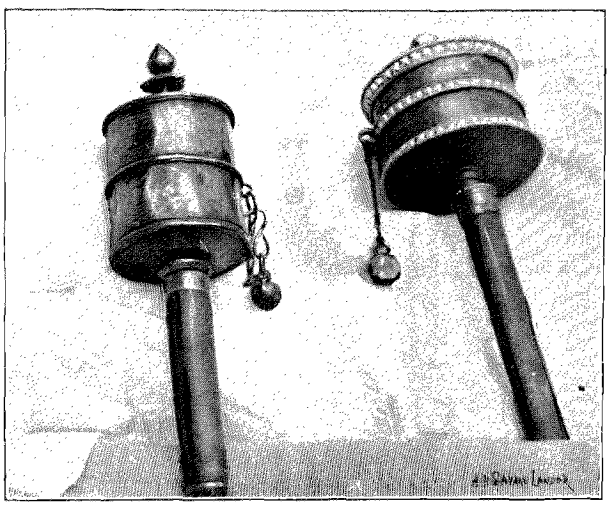
Un petit ruisseau, qui avait à peine quelques centimètres de largeur, descendait, au milieu des pierres, la vallée que nous suivions et se grossissait d'autres ruisseaux, formés par les neiges fondues, venus des deux côtés de la montagne. C'étaient là les premières eaux du Brahmapoutre, un des grands fleuves du monde. J'éprouvai quelque orgueil, je l'avoue, à être le premier Européen qui eût atteint ces sources, et un certain plaisir enfantin à me tenir, les jambes écartées, au-dessus de ce fleuve saint, qui est si large plus bas. Nous bûmes de ses eaux à sa source même, puis, prenant un sentier tracé, nous suivîmes la vallée, qui devenait herbeuse etdoucement inclinée.

Il y avait entre les versants ouest et sud-est de la passe un changement de climat extraordinaire. A l'Ouest, nous n'avions eu que de violents orages de grêle, de pluie, de neige, et l'humidité de l'air refroidissait la température, même de jour. Le sol était très marécageux, et l'on n'y pouvait trouver ni herbe, ni combustible. Aussitôt le col franchi, nous nous trouvâmes dans un climat doux et agréable, avec un joli ciel bleu sur nos têtes, de l'herbe pour nos yaks, des fourrés pour nos feux; après nos souffrances et nos privations, nous sentions vraiment que nous étions entrés dans « le pays de Dieu ».

(A suivre.)

A.-H. SAVAGE-LANDOR.

Traduit et résumé par HENRI JACOTTET.



MOULINS À PRIÈRES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA SOURCE DU BRAHMAPOUTRE (PAGE 60). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR M. A.-H. SAVAGE-LANDOR.

VI

Un nouvel ami. — L'intérieur d'une tente thibétaine. — Les femmes thibétaines. — Mariage. — Polyandrie et polygamie. — Cérémonies funèbres. — Une attaque repoussée. — Traversée de marécages. — Mausing perdu et retrouvé. — Les yaks à l'eau. — Perte de nos bagages. — Arrivée à un campement thibétain. — Bon accueil. — Trahison. — Prisonniers.



VIEUX THIBÉTAIN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous campâmes près de l'endroit où le Brahmapoutre naissant reçoit son premier affluent important, à 5 070 mètres d'altitude. De la passe de Maioum se détache un prolongement de la chaîne du Gangri, qui prend d'abord la direction du Sud-Est, puis celle de l'Est, sur une ligne presque exactement parallèle à celle de l'Himalaya. Entre les deux chaînes s'étend la vallée du Brahmapoutre, la région la plus peuplée du Thibet. L'herbe y est abondante, le combustible également, et c'est pourquoi l'on peut voir des milliers de yaks, de moutons, de chèvres, paître près de nombreux camps thibétains qui s'élèvent le long du Brahmapoutre et de ses principaux tributaires. La vallée est suivie par la route des caravanes du Ladak à Lhassa, et, comme je venais au Thibet pour voir et étudier les Thibétains, je pensais qu'aucune région ne pouvait mieux m'en offrir l'occasion, d'autant plus qu'elle n'avait jamais été parcourue avant moi par un Européen.

Notre première nuit dans la vallée du Brahmapoutre fut assez mauvaise; nous craignions d'être attaqués par les Thibétains, et, pour plus de sûreté, nous ne dressâmes pas nos tentes.

Le lendemain, suivant toujours la vallée, nous fûmes assaillis par un terrible orage, avec pluie et grêle, d'autant plus importun que nous avions à traverser un gros affluent du Brahmapoutre, rapide, profond, et déjà gonflé par la pluie. Je ne savais comment le traverser; mais il n'y avait pas de temps à perdre, car il grossissait à vue d'œil. Sans plus hésiter nous ôtâmes tous nos vêtements

1. *Suite. Voyez p.* 1, 13, 25, 37 *et* 49.

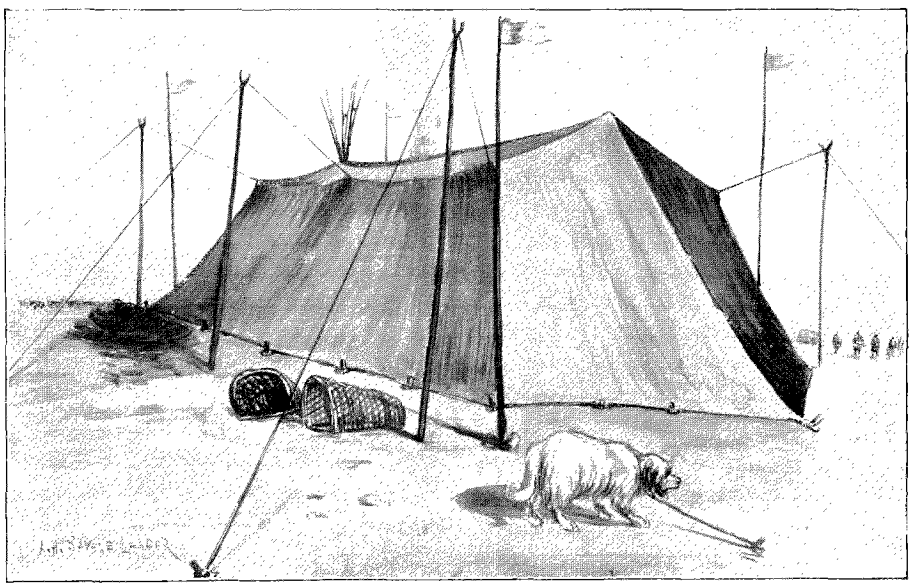
que nous chargeâmes sur le dos des yaks, et nous envoyâmes ceux-ci dans l'eau. Les yaks sont bons nageurs, et nous vîmes, avec satisfaction, les nôtres atteindre la rive opposée, bien que le courant les eût entraînés à 100 mètres plus bas. Je pris ensuite Chanden Sing et Mansing par la main, en leur disant de me suivre. A peine avions-nous fait quelques mètres dans l'eau que nous fûmes emportés : Chanden Sing et Mansing, en proie à une panique assez naturelle, se cramponnèrent à mes bras et m'entraînèrent au fond. Je nageai désespérément avec mes jambes, mais, à peine étais-je revenu à la surface que je devais plonger de nouveau, à cause du poids mort de mes deux infortunés compagnons. Enfin un effort désespéré nous amena sur l'autre rive, à 200 mètres plus bas que l'endroit d'où nous étions partis. Nous avions avalé tant d'eau boueuse, que nous ne tardâmes pas, tous les trois, à nous sentir malades.

L'orage n'ayant pas diminué, nous nous décidâmes à camper en cet endroit. Nous avions un grand besoin de nourriture chaude, mais pas moyen de songer à allumer un feu. Un morceau de chocolat fut tout ce que je pus manger. Quant à mes hommes, ils préférèrent s'abstenir tout à fait plutôt que de violer les lois de leur caste en mangeant ma nourriture.

Nous étions endormis sous notre petite tente; il était 11 heures environ, lorsque nous entendîmes au dehors comme un bruit de voix et de gens butant sur des pierres. Je sortis aussitôt en armant mon fusil et en criant comme à l'ordinaire : *Palado!* (Allez-vous-en!). Comme réponse, je sentis des pierres, lancées par des frondes, passer en sifflant à mes oreilles. L'une d'elles frappa la tente, et un chien se mit à aboyer furieusement. Je tirai en l'air, ce qui eut pour résultat de faire battre en retraite nos ennemis inconnus. Mais le chien ne voulut pas s'en aller. Il resta toute la nuit dehors à aboyer. Je me mis à le caresser à la mode thibétaine, avec les mots de *cho-chou*, *cho-chou*; il devint subitement tout à fait amical, se frottant contre mes jambes, comme s'il m'avait connu toute sa vie, et s'attachant spécialement à Mausing. A partir de ce jour, il ne quitta plus notre camp et nous suivit partout, jusqu'à ce que fussent venus les temps difficiles.

Le Brahmapoutre tournant trop au Sud, nous nous décidâmes à abandonner la vallée du fleuve, pour suivre, plus au Nord, une piste marquée par des centaines de traces de chevaux et qui passait par un col de 5 410 mètres d'altitude: c'était évidemment la route suivie par les soldats que nous avions rencontrés, et très probablement la route de Lhassa. Au delà du col s'étendait une grande plaine, entourée de montagnes nues. Nous en avions traversé la moitié environ, lorsque nous aperçûmes des soldats dissimulés à demi derrière une colline, et observant nos mouvements; mais quand nous fûmes arrivés à 800 mètres environ de distance, ils partirent au galop.

Nous traversâmes ensuite à gué une rivière assez forte, large en cet endroit de 25 mètres, et nous établîmes notre camp sous l'abri d'une roche à inscription. Au coucher du soleil, nous vîmes distinctement devant nous, à une distance d'environ 3 kilomètres, un certain nombre de tentes noires — nous en comptâmes jusqu'à 60 — et tout autour des centaines de yaks noirs.



UNE TENTE THIBÉTAINE (PAGE 63). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le lendemain au lever du soleil, tout avait disparu, à notre grande stupéfaction : pas la moindre trace de camp dans la direction où nous en avions vu un. Je pensai que nous avions été le jouet d'un mirage.

Après une marche de 22 kilomètres environ, à travers une plaine herbeuse, nous arrivâmes à un vaste campement, réel celui-là, et composé d'environ 80 tentes noires, sur un autre affluent du Brahmapoutre. Comme nous avions besoin de vivres, nous nous dirigeâmes hardiment de ce côté. Notre approche semblait produire une grande émotion; on ramenait à la hâte les yaks et les moutons et l'on voyait femmes et hommes entrer dans leurs tentes et en sortir, d'un air très animé. A la fin 8 ou 10 hommes se décidèrent, non sans répugnance apparente, à venir à nous, et nous invitèrent à entrer dans une grande tente, où ils voulaient, disaient-ils, nous parler et nous offrir du thé. Je n'acceptai

pas l'invitation, mais nous traversâmes le camp pour nous arrêter à environ 300 mètres plus loin. Après quoi j'allai avec Chanden Sing visiter toutes les tentes, dans l'intention d'y acheter des vivres.

Les tentes (*golingchos* ou *gurr* en thibétain) sont habilement construites et admirablement appropriées à la nature du pays. Elles sont faites de deux pièces d'un tissu de poils de yak enduit d'une graisse qui le rend imperméable. A chacune de leurs extrémités, les deux pièces d'étoffe sont supportées par des piquets; une ouverture oblongue, pratiquée au sommet, laisse échapper la fumée. La base des plus grandes tentes était hexagonale; le plafond, de 1m,80 à 2m,10 environ au-dessus du sol, était fort bien maintenu par des cordes passant sur de hautes perches latérales et solidement fixées au sol par des chevilles de bois et de fer; des chevilles semblables étaient également employées pour maintenir l'adhérence de la tente au sol. De grandes perches, surmontées de prières volantes, étaient plantées autour de chaque tente, généralement au nombre de quatre, soit une à chaque point cardinal. Dans l'intérieur de chaque tente, il y avait, adossé aux parois, un mur circulaire en pisé ou en bouse servant de protection supplémentaire contre le vent, la pluie et la neige. A chaque extrémité se trouvait une porte, mais celle qui faisait face au vent était ordinairement fermée au moyen de flèches en bois.



VIEILLE DISEUSE DE BONNE AVENTURE. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le Thibétain est de nature nomade; il déplace sa tente suivant les saisons et la transporte là où il peut trouver des pâturages pour ses yaks et ses moutons; mais, quoiqu'il n'ait pas de demeure permanente, il sait s'installer confortablement, et porte avec lui ce dont il a besoin. Ainsi il commence par élever, au centre de sa tente, un *goling* ou foyer de pierre et de boue, de 3 pieds de haut et de 4 ou 5 de long, d'un demi de large, avec 2 ou 3 trous de ventilation ou davantage. Au sommet du foyer sont placés les *raksangs*, c'est-à-dire les pots et écuelles de cuivre dans lesquels le thé en briques est préparé, et remué avec une longue cuiller. Les ustensiles qui ont servi sont placés ensuite sur une étagère portative. Non loin est le *toczum* ou *dongbo*, baratte cylindrique en bois, dans laquelle le beurre est mélangé avec le sel et le thé.

Les tasses et écuelles de bois dont se servent les Thibétains s'appellent *puku*, *fruh* ou *cariel*; on y mange le *tsamba*, sur lequel on verse le thé; des doigts plus ou moins sales triturent en pâte la mixture ainsi obtenue, et souvent l'on ajoute à cette pâte des morceaux de beurre et même de fromage (*tchoura*).

Les gens riches, tels que les fonctionnaires, se régalent de farine et de riz, qu'ils importent d'Inde et de Chine, et de *kassur*, ou fruits secs, dattes et abricots, de qualité inférieure. Le riz est bouilli en une sorte de soupe appelée *tukpa*, un plat de luxe qu'on ne s'offre que dans les grandes occasions, en même temps que d'autres friandises très appréciées, le *gimakara* (sucre), et le *chelkara* (sucre blanc en bloc).

Les Thibétains aiment beaucoup la viande, mais peu d'entre eux ont le moyen d'en manger. Ils apprécient surtout legibier, le yak et le mouton; la viande et les os réduits en miettes sont bouillis dans un chaudron où l'on a prodigué le sel et le poivre. Les gens de la tente trempent leurs mains dans le chaudron, puis, ayant pêché le morceau qui leur convient, ils y travaillent tant qu'ils peuvent des dents et des doigts en rongeant même les os, car la viande mangée sans os passe pour difficile à digérer.

Les tentes thibétaines sont généralement meublées de quelques *tildih* (coussins grossiers pour s'asseoir), qui sont disposés autour du foyer. Près de l'entrée est un *dahlo*, ou corbeille, dans laquelle on recueille la bouse, ramassée comme combustible. Ces dahlos, placé deux par deux, sont très commodes pour le chargement des bâts.

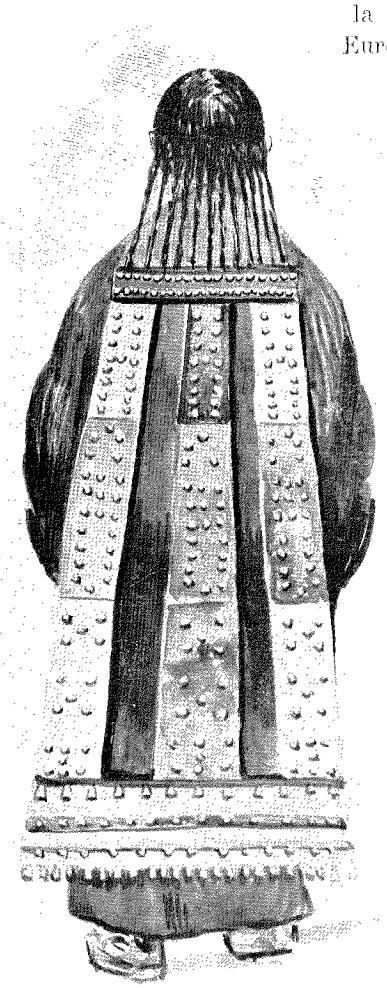
Sur les parois de la tente sont placés les *tsango*, ou sacs de tsamba, et les *dongmo*, ou pots de beurre: parmi les peaux de mouton et les couvertures, on peut voir les petites caissettes en bois dans lesquelles la provi-

sion de beurre est enfermée à clef. Le premier objet qui frappe les yeux à l'entrée d'une tente thibétaine est le *chokch* ou table, sur laquelle sont placées des bougies et des bols de cuivre, contenant les offrandes destinées au Chogan, le dieu doré auquel les habitués du *gurr* (tente) adressent leurs prières du matin et du soir. Les roues à prières, les chapelets sont là à profusion. Les fusils et les lances sont attachés aux piquets. Quant aux sabres et aux couteaux plus petits, les hommes les portent tout le jour sur eux, et les déposent à côté d'eux pour la nuit.

Les habitants du campement étaient polis et communicatifs, si aimables même, malgré leur refus de me vendre des vivres sous le prétexte de n'en avoir pas eux-mêmes, que je les soupçonnai de vouloir me trahir. Mais, traîtres ou non, je voulais profiter de mon séjour parmi eux pour voir et étudier le plus de choses possible.

Femmes et hommes s'assemblaient en cercle autour de moi, le sexe faible paraissant moins timide que le fort pour répondre aux questions. Je fus frappé, là comme ailleurs, du très petit nombre de femmes thibétaines. Ce n'est pas qu'elles soient enfermées; loin de là, les dames du pays interdit semblent pouvoir faire ce qu'elles veulent. Mais elles sont réellement une infime minorité, la proportion étant, à première vue, et comme me l'a d'ailleurs confirmé un lama, de 15 à 20 hommes pour une femme ; néanmoins le beau sexe arrive à dominer la majorité masculine, tout en servant ainsi les intérêts des lamas.

La femme thibétaine, qu'elle soit dame, bergère ou brigande, ne peut passer pour séduisante. De fait, je n'ai pas eu la chance de voir, dans tout le pays, une seule jolie femme. Naturellement, j'ai vu des femmes moins laides que d'autres ; mais avec la crasse accumulée sur un corps qu'aucun savon, aucun lavage, aucun bain n'ont jamais effleuré depuis le jour de la naissance, avec un nez, des joues, un front enduits d'onguent noir, pour empêcher l'action du vent sur la peau ; avec l'odeur désagréable qui émane de vêtements jamais changés, la moins laide des femmes thibétaines passera pour répugnante aux yeux d'un Européen. Cependant, si l'on surmonte ce premier sentiment de dégoût, la Thibétaine, vue à distance, n'est pas sans un certain charme. Elle marche bien, car elle est habituée à porter de lourdes charges sur sa tête, mais son cou est court, gras et disgracieux. Son corps et ses membres sont bien développés et ont une grande force musculaire, mais manquent de stabilité. Ses seins sont flasques et pendants. Elle est d'ordinaire assez lourde et portée à l'embonpoint. Les mains et les pieds sont forts, les doigts manquent de souplesse et ne prédisposent pas aux ouvrages délicats.



TCHOUKTISS, PARURE DE FEMME THIBÉTAINE. DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Elle est cependant très supérieure à l'homme. Elle a plus de cœur, plus de courage, un plus ferme caractère. Très souvent lorsque les hommes, qui sont timides au delà de ce qu'on peut concevoir, s'enfuyaient à notre approche, les femmes restaient à garder les tentes, et quoiqu'elles n'eussent pas beaucoup de sang-froid, elles nous accueillaient d'ordinaire avec un certain semblant de dignité.

Dans la circonstance présente, elles se montraient moins timides et plus bavardes que les hommes ; elles obtinrent même d'eux qu'ils nous vendissent un peu de tsamba et de beurre.

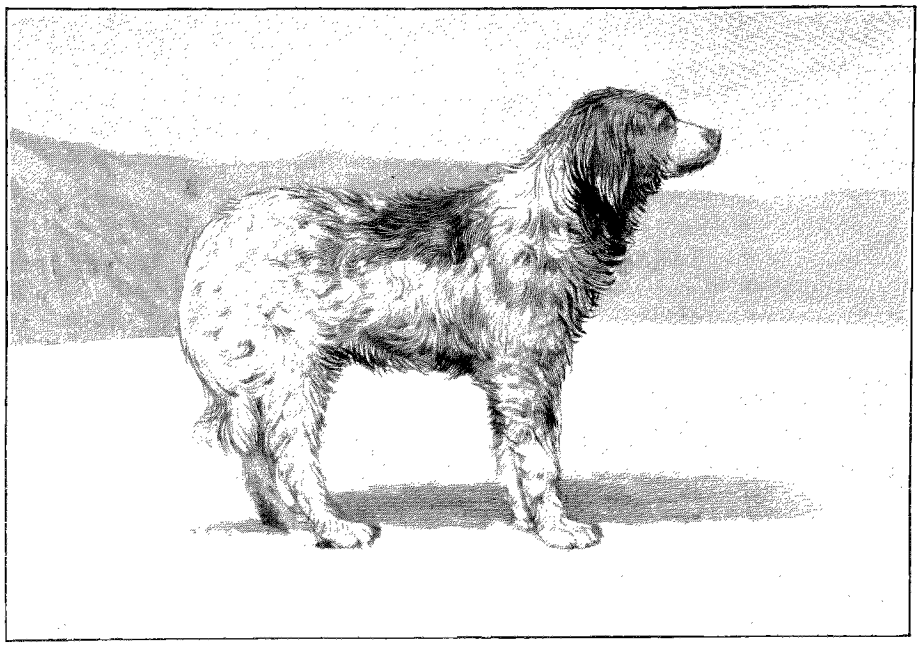
Les femmes thibétaines portent, comme les hommes, des culottes et des bottes sur lesquelles retombe une longue robe jaune ou bleue, qui descend jusqu'aux pieds. Leur coiffure est curieuse: leurs cheveux sont séparés avec soin par une raie médiane et enduits de beurre fondu tout autour du crâne et jusqu'aux oreilles; plus bas ils sont disposés en nombreuses petites tresses, auxquelles est attaché le *tchoukti*, ornement consistant en trois bandes d'une lourde étoffe rouge et bleue, réunies par des bandes transversales, ornées de grains de corail et de malachite, de monnaies d'argent, de clochettes, le tout descendant jusqu'au talon.

Les femmes semblaient très fières de cette parure et la désignaient, avec beaucoup de coquetterie, à notre attention. Les Thibétaines riches ont toute une petite fortune qui pend ainsi derrière leur dos ; car l'argent et les divers objets de valeur qu'elles ont gagnés ou mis de côté sont cousus dans le *tchoukti*. A l'extrémité inférieure de cette parure, on voit un, deux ou trois rangs de petites clochettes, en cuivre ou en argent, de sorte que l'approche des dames thibétaines est annoncée par un tintement métallique.

J'ai vu à Tucker une dame thibétaine de Lhassa en voyage. Elle avait les cheveux particulièrement longs

et beaux, réunis en une seule grande tresse ; autour de sa tête était disposée, en forme d'auréole, une parure en bois circulaire à laquelle étaient fixés des grains de corail, de verre et de malachite.

Ces vêtements féminins diffèrent naturellement suivant les localités et les conditions sociales; mais, d'une manière générale, ils sont partout les mêmes.



NOTRE NOUVEL AMI LE CHIEN THIBÉTAIN (PAGE 62). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

On sait que les Thibétains reconnaissent légalement la polyandrie et la polygamie. Mais on ne sait guère comment fonctionnent ces institutions : c'est pourquoi les détails que j'ai pu recueillir présenteront quelque intérêt.

Tout d'abord je dois dire qu'il n'y a pas au Thibet, parmi les femmes, de règles de moralité bien reconnues. Leur conduite est pourtant meilleure qu'on ne croirait; les jeunes filles thibétaines, comme les jeunes filles chokas, ont une grande franchise de manières et beaucoup de simplicité, avec une réserve qui a son charme. Pour le mariage, un Thibétain se trouve engagé dès qu'il a commencé à faire sa cour; il doit aussitôt se rendre avec père et mère à la tente de la dame de ses pensées. Il y est reçu par les parents de celle qu'il recherche. Après les salutations d'usage, le père demande, au nom de son fils, la main de la jeune personne. Si la réponse est favorable, le fiancé dépose un morceau carré de beurre de yak (*mourr*) sur le front de sa fiancée ; celle-ci lui fait subir la même opération, et la cérémonie est considérée comme accomplie; le couple ainsi beurré est uni par les liens du mariage.

Si un temple est à proximité, on dépose des *katas*, de la nourriture et de l'argent devant les images de Bouddha et des saints, puis les deux époux font le tour de l'enceinte sacrée. S'il n'y a pas de temple, mari et femme font le tour de la colline la plus rapprochée ou, à défaut, de la tente elle-même, en marchant toujours de gauche à droite. La cérémonie est répétée chaque jour pendant une quinzaine, avec des prières et des sacrifices ; des fêtes et des libations se prolongent pendant toute cette période; les cérémonies terminées, le mari emmène sa moitié dans sa tente. Mais c'est ici que les choses se compliquent !

Une jeune Thibétaine, en se mariant, n'épouse pas un seul individu, mais toute la famille de cet individu. Si un frère aîné épouse une sœur aînée, toutes les sœurs de sa femme deviennent ses femmes. Mais s'il épouse la seconde sœur, il n'est marié en même temps qu'aux sœurs plus jeunes, et ainsi de suite. D'un autre côté, si le mari a des frères, ils sont regardés comme les maris de la femme de leur frère et de ses sœurs.

Le système n'est pas simple, et, en vérité, il n'est pas très édifiant. N'était le savoir-faire tout spécial des femmes thibétaines, il amènerait toutes sortes de jalousies et de désagréments. Cependant, et cela est dû sans doute, en grande partie, au manque absolu de décence et d'honneur des Thibétains, il paraît fonctionner d'une façon aussi satisfaisante que tous les autres systèmes matrimoniaux.

Je demandai ce qui arriverait dans le cas où, un homme ayant épousé une sœur cadette, et ayant acquis ainsi des droits sur les sœurs suivantes, un autre homme épouserait ensuite la sœur aînée. Toutes les femmes du premier deviendraient-elles celles du second? Non, me fut-il répondu : le second devrait se contenter d'une seule femme. Mais, si la sœur cadette était laissée veuve et si son mari n'avait pas de frère, elle deviendrait, avec toutes ses sœurs, la propriété du mari de sa sœur aînée.

Il ne faudrait pas conclure de ces étranges institutions que la jalousie soit inconnue entre hommes ou entre femmes. La discorde surgit souvent dans les maisons ou les tentes. Mais la femme thibétaine est habile, et elle arrive généralement à rétablir la paix. Quand son mari a plusieurs frères, elle expédie ceux-ci, sous différents prétextes, dans toutes les directions, pour garder les yaks ou les chèvres, pour vendre des marchandises, un

*

seul restant près d'elle et jouant le rôle de mari; elle organise ainsi une sorte de chassé-croisé jusqu'à ce que chaque frère ait eu, dans l'année, une même longueur de vie maritale.

Le divorce est difficile au Thibet et il entraîne d'infinies complications. Je demandai un jour à une femme thibétaine ce qu'elle ferait au cas où son mari refuserait de vivre plus longtemps avec elle.

— Je lui dirais : Pourquoi m'avez-vous épousée ? Vous m'avez trouvée un jour bonne, belle, sage, habile, affectionnée. Prouvez maintenant que je ne le suis pas.

Ce modeste discours devait suffire, pensait-elle, à ramener n'importe quel mari à la raison. Parfois, néanmoins, un Thibétain trouve à propos d'abandonner sa femme, de s'enfuir dans quelque province lointaine ou même de franchir la frontière. Un tel procédé rend la condition des frères du mari particulièrement dure, car ils deviennent la propriété de la femme abandonnée. En vertu du même principe, lorsqu'un homme meurt, sa veuve devient l'héritage de ses frères.

La manière de reconnaître et d'attribuer les enfants est tout à fait spéciale. On ne se fonde pas, pour désigner comme père tel ou tel des maris, sur la ressemblance physique ni sur aucune conjecture raisonnable, mais on procède de la manière suivante : supposons qu'un homme marié ait deux frères et plusieurs enfants; le premier lui appartient, le second appartient à son premier frère, le troisième à son second frère, puis le quatrième lui revient de nouveau, et ainsi de suite.

Les femmes peuvent se marier à 16 ans, les hommes à 18 ou 19. On voit des Thibétaines devenir mères assez tardivement; j'ai rencontré une femme de quarante ans avec un bébé de quelques mois. Néanmoins, les Thibétaines perdent très jeunes leur fraîcheur; c'est, sans nul doute, la coutume de la polyandrie qui détruit leurs charmes; c'est à cette coutume encore qu'il faut rapporter principalement la limitation de la population du pays.

Les lamas sont tenus de vivre dans le célibat; mais ils ne sont pas toujours fidèles à leur vœu, tentés sans doute par le fait qu'ils se tirent toujours d'affaire sans punition.

Les cérémonies funèbres des Thibétains sont intéressantes; mais elles ressemblent exactement à celles des Chokas, que j'ai déjà décrites : il est donc inutile d'en reproduire la description.

Ce qui est plus particulier, c'est la façon dont on traite les cadavres. La méthode le plus rarement employée, à cause du manque de combustible, est la crémation : elle est réservée aux gens riches et spécialement aux lamas et se fait de la même manière que chez les Chokas. Un autre système, plus usité, consiste à plier le corps en deux, à le coudre dans des peaux, et à le laisser emporter par le courant d'une rivière. Mais la méthode la plus usuelle est la révoltante cérémonie que je vais décrire.



LAMAS. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le cadavre du défunt est transporté sur le sommet d'une montagne, où les lamas prononcent diverses incantations et prières. Puis la foule, après avoir, en marchant, fait sept fois le tour du corps, se retire à une certaine distance, pour permettre aux corbeaux et aux chiens de le mettre en pièces. On considère comme un signe heureux pour le défunt et pour sa famille que les seuls oiseaux dévorent la plus grande partie de son cadavre; les chiens et les animaux sauvages ne viennent, disent les lamas, que lorsque le défunt a commis des péchés durant sa vie. Quoi qu'il en soit, la foule veille anxieusement sur la destruction du cadavre, et, au moment opportun, les lamas et la foule, tournant leurs moulins à prières et marmottant l'éternel *Omme mani padme houm*, s'en rapprochent et tournent de nouveau sept fois autour de lui, en allant de gauche à droite. Les parents s'accroupissent tandis que les lamas s'assoient près du cadavre, en coupant avec leurs couteaux ce qui reste de chair. Le premier des lamas présents mange le premier morceau, puis les autres lamas l'imitent en récitant des prières, après quoi les parents et amis se jettent sur le cadavre à demi dépouillé, enlevant des morceaux de chair, qu'ils dévorent avidement, et continuent cet atroce repas de cannibales jusqu'à ce que les os soient entièrement nettoyés. La signification de cette horrible cérémonie, c'est que l'esprit du défunt restera toujours l'ami de



L'AUTEUR DONNANT UN COUP DE POING A UN OFFICIER THIBÉTAIN (PAGE 67). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

celui qui aura avalé un morceau de sa chair. Quand les oiseaux et les chiens mangent du cadavre sans répugnance, cela montre que le corps du défunt était sain. Mais quand la mort a suivi quelque maladie pestilentielle et que les animaux ne veulent pas toucher au cadavre, il se passe une scène révoltante au delà de toute expression. Les lamas viennent s'asseoir auprès du corps, en faisant leurs habituels exorcismes ; ils ne se relèvent pas avant d'avoir mangé toute cette chair humaine pourrie. Les parents et amis se disent, en ce cas, que si les bêtes de proie ne veulent point du repas qu'on leur offre, c'est parce que le cadavre est celui d'un pécheur contre lequel Dieu est irrité. Et qui mieux que les lamas pourrait faire la paix entre Dieu et lui? C'est pourquoi on le fait manger par eux.

Si l'on ne trouve pas un nombre suffisant de lamas, on jette le corps à l'eau, ou on l'attache à un rocher, après que les parents en ont mangé un morceau, les bêtes et le temps devant faire le reste.

Les lamas sont réputés avoir beaucoup de goût pour le sang humain, qui leur donne, pensent-ils, de la force, du génie et de la vigueur. Ils aspirent le sang des plaies qui ne sont point empoisonnées, et même il leur arrive, dit-on, de faire des blessures pour avoir le plaisir d'en sucer le sang. Dans d'autres occasions, ils boivent du sang dans les coupes faites de crânes humains que l'on trouve dans tous les monastères.

Lorsqu'un lama particulièrement saint ou qu'un vieillard très respecté par la communauté vient à mourir, des restes de sa chair ou de ses cendres sont conservés et placés dans un *chokden* érigé pour la circonstance; à en juger par le nombre des constructions de ce genre qu'on trouve dans le Thibet, on arrive à croire que la moitié de la population du pays doit être composée de saints, à moins cependant que le niveau de sainteté exigé dans le pays sacré des lamas ne soit élevé.

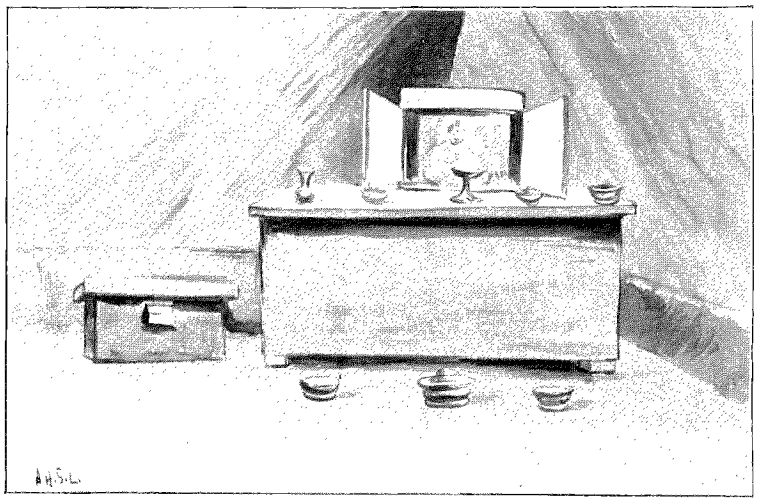
En sortant le matin de notre tente, nous remarquâmes qu'un certain nombre de cavaliers, armés de fusils, étaient arrivés dans le campement. L'un d'eux, un grand gaillard, enveloppé dans un beau manteau de peau de mouton, se détacha de la bande pour venir vers nous. Il avait un air fort arrogant, et, se dispensant des salutations habituelles, il s'approcha de moi, le poing fermé.

« Je vous offre une chèvre et un mouton pour vous en aller, dit-il.

— Et moi, je vous offre ceci pour vous en aller », lui répondis-je aussitôt, en lui donnant un coup de poing qui l'envoya s'étaler tout de son long sur le sol.

La bande de cavaliers qui avec sa prudence ordinaire surveillait les événements à une distance respectueuse, battit rapidement en retraite. Quant à l'officier, quoiqu'il n'eût aucun mal, il partit en criant.

Les Thibétains se retirèrent dans leur camp, et nous laissèrent tranquilles jusqu'à notre départ. Nous nous dirigeâmes ce jour-là vers le Sud-Ouest, par un chemin relativement aisé. Nous rencontrâmes au pied d'une colline une longue muraille à *maui*, avec d'innombrables inscriptions de toute époque et de toutes dimensions gravées sur des pierres, des morceaux d'os, des crânes et des cornes.

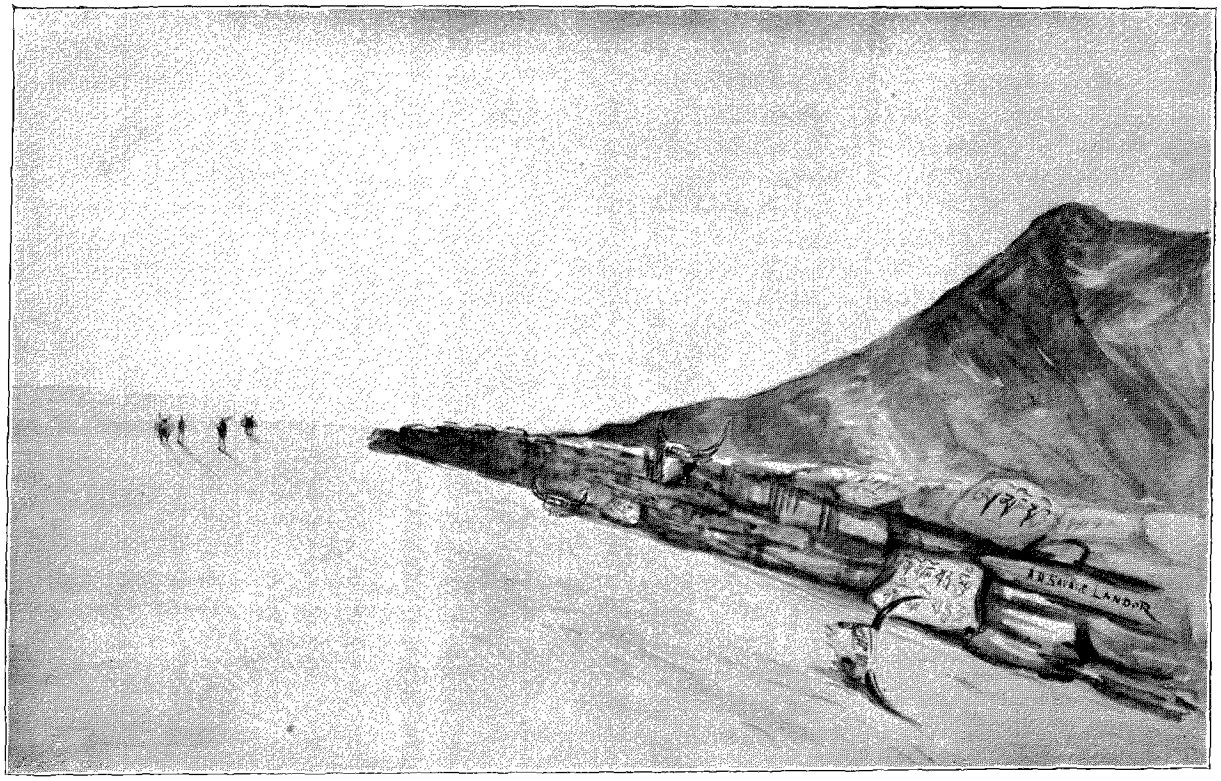


AUTEL DANS UNE TENTE (PAGE 64). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le soleil devint très chaud, le sol marécageux, et durant l'après-midi nous fûmes en proie à d'innombrables moustiques qui nous rendirent à peu près fous. Le jour suivant, nous campâmes sur les rives du Brahmapoutre, devenu ici un fleuve large, profond et très rapide.

Le lendemain, nous remarquâmes, à environ un kilomètre et demi de distance, un grand campement sur la rive opposée du Brahmapoutre. Nous réussîmes, à notre grande joie, à acheter une chèvre à quelques Thibétains, et nous la confiâmes à Mausing jusqu'au prochain campement, où nous nous proposions de la manger.

Le Brahmapoutre se divise ici en plusieurs ramifications, qui se terminent la plupart dans de petits lacs, et qui transforment la plaine en un véritable marécage. La plus grande de ces branches était très large et profonde; nous aimâmes mieux la suivre que la traverser, malgré le détour que cette route nous occasionnait. Le chemin était d'ailleurs détestable : durant plusieurs kilomètres, nous dûmes marcher dans l'eau ou enfoncer dans la vase jusqu'aux genoux. Nos yaks nous donnèrent beaucoup d'embarras: lorsqu'ils enfonçaient dans la boue, ils s'agitaient de telle façon qu'une fois ou deux ils firent tomber leurs bâts et leurs charges. Nous arrivâmes enfin sur un sol plus



MURAILLE DE « MANI », PIERRES SACRÉES (PAGE 68). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

ondulé et plus sec. Des colonnes de fumée s'élevaient du pied des montagnes situées à notre Nord. Nous marchâmes encore pendant 2 kilomètres, épuisés et affreusement sales. Nos vêtements, que nous avions réussi à laver le matin même, étaient tout constellés de boue.

Je m'aperçus alors que Mausing et sa chèvre n'étaient pas avec nous. Chanden Sing me raconta qu'il était resté en deçà des marécages, trop épuisé pour traîner l'animal. Je fus très inquiet, craignant soit que mon pauvre compagnon eût été attaqué par les Thibétains, soit qu'il eût été englouti dans une fondrière. Je partis à sa recherche, et je fus bientôt dans le marais boueux. J'avais déjà fait plusieurs kilomètres et je désespérais presque de retrouver le malheureux, lorsque j'aperçus quelque chose qui se mouvait, à 800 mètres environ : c'était la chèvre toute seule; je me dirigeai vers elle, le cœur serré.

J'en étais déjà tout près, quand je vis le pauvre couli, étendu sur le dos, à demi enfoncé dans la boue, et complètement évanoui. Il avait heureusement pris la précaution de nouer la corde de la chèvre autour de son bras. Je le ramenai à la vie en le frottant et en le secouant un peu, puis je le pris par le bras, jusqu'au moment où nous fûmes rejoints par Chanden Sing.

Vers minuit, nous arrivâmes au camp thibétain de Tarbar, où les aboiements des chiens, signalant notre présence, causèrent la panique habituelle. Quand on entre dans un camp thibétain après le coucher du soleil et sans être annoncé, on court risque d'être pris pour un brigand; c'était précisément ce qui nous arrivait.

En un instant nous fûmes entourés d'une foule de formes noirâtres qui s'agitaient confusément. Deux vieilles femmes déposèrent à mes pieds un baquet de lait, me suppliant d'épargner leurs vies, et grande fut leur surprise quand, au lieu de les tuer, je leur donnai en payement une roupie d'argent. Ce fut le premier pas vers un arrangement pacifique ; aussi en peu de temps le calme fut-il rétabli, et les Thibétains nous traitèrent-ils poliment, non sans nous regarder toujours d'un air soupçonneux.

Malheureusement nous ne pûmes obtenir de provisions. En sorte qu'après avoir soupé de la viande de notre chèvre, nous nous préparâmes à partir tôt le lendemain matin.

Nous suivîmes d'abord la vallée d'une grande rivière qui venait du Nord-Ouest. La journée était très belle, et nous pûmes admirer dans toute son étendue le magnifique panorama de la grande chaîne de montagnes qui s'étendait à notre Sud-Ouest. Les plus hauts pics avaient presque tous une forme pyramidale ; je remarquai, parmi eux, une grande cime quadrangulaire, que je pris pour le mont Everest.

Mes yaks semblaient connaître cette partie du chemin mieux que moi-même. Lorsque par hasard je perdais la piste marquée çà et là par les pas des hommes et des animaux, ce que j'avais de mieux à faire était de les suivre; ils m'y ramenaient aussitôt.

De l'autre côté de la rivière, à un kilomètre environ du bord, il y avait un campement thibétain de cinquante ou soixante tentes, avec des troupeaux de moutons et de yaks. A ce point, mes deux yaks s'enfuirent tout à coup, au moment même où j'ordonnais à Chanden Sing et à Mausing de les décharger, ils entrèrent délibérément dans l'eau. Mausing jeta une pierre pour les faire revenir; mais le seul effet de ce projectile fut de les faire aller plus vite. Le courant était si fort qu'ils perdirent bientôt pied et plongèrent; ils revinrent à la surface, mais pour être entraînés rapidement par le courant. Nous courions tout haletants le long de la rivière, essayant par nos cris de leur faire gagner l'autre bord. Mais, dans leurs efforts désespérés pour rester sur l'eau, les deux bêtes se heurtèrent violemment l'une contre l'autre; le choc fit tourner le bât et les charges du plus petit, qui, perdant l'équilibre, plongea et reparut deux ou trois fois à la surface. Le péril était grave. J'enlevai mes vêtements et je sautai à l'eau; nageant rapidement vers l'animal, je pus, non sans grands efforts, l'amener sur l'autre rive, à environ 200 mètres plus bas. Nous étions sains et saufs, quoique fort essoufflés; mais, hélas! les cordes qui retenaient les bagages avaient cédé; la selle et les charges avaient disparu. C'était pour nous une perte irréparable. J'essayai vainement de les retrouver, en plongeant à diverses reprises dans la rivière, jusqu'à ce que je fusse à peu près gelé; les charges étaient probablement enfouies dans la terre très molle du fond. Elles contenaient non seulement toutes mes boîtes de conserves et les autres provisions de bouche que je pouvais avoir, mais encore 800 roupies en argent, la plus grande partie de mes munitions, mes vêtements de rechange, trois paires de bottines, ma lanterne, des couteaux et rasoirs, etc.

Notre situation à ce moment pouvait être résumée en ces termes : nous étions au centre du Thibet, sans vivres d'aucune sorte, et sans autres vêtements et chaussures que ceux que nous portions et qui tombaient en pièces. Les quelques munitions qui nous restaient ne pouvaient guère nous servir, ayant été sous l'eau à diverses occasions, et nous n'avions autour de nous que des ennemis. Je me consolai comme je pus, en pensant qu'au moins j'avais conservé mes instruments scientifiques, mes notes, esquisses et cartes, objets auxquels j'attachais plus de valeur qu'à tout ce qui aurait pu être en ma possession.



FEMME THIBÉTAINE, LA FACE BARBOUILLÉE.
DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

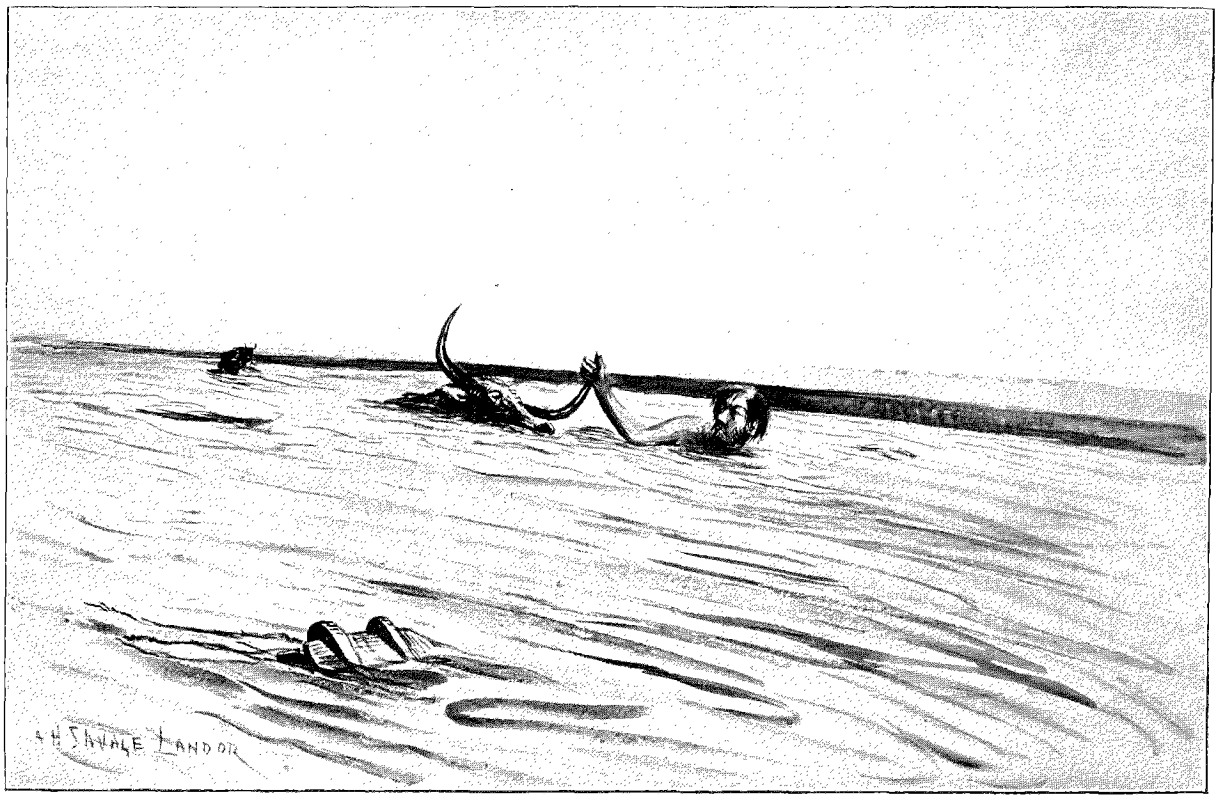
Nous continuâmes notre route, éreintés, affamés, tâchant quand même de nous égayer et de nous habituer au jeûne. Nous y réussîmes à peu près pendant deux jours; le troisième, mordus par la faim, nous nous dirigeâmes vers un campement thibétain, et nous réussîmes à y obtenir deux baquets de lait de yak.

Puis de nouveau quelques jours se passèrent sans pouvoir nous procurer la moindre nourriture. Mausing et Chanden Sing, n'étant pas soutenus comme moi par l'intérêt d'une œuvre à accomplir, étaient dans une condition déplorable. Refroidis, fatigués, affamés, ils avaient à peine la force de se tenir sur leurs pieds. Mon cœur saignait à voir ces deux braves compagnons souffrir ainsi pour moi, mais aucune parole de plainte, aucun reproche ne s'échappaient de leurs lèvres.

« Qu'est-ce que cela fait, si nous souffrons, ou même si nous mourons? me disaient-ils lorsque je leur exprimais ma sympathie. Nous vous suivrons aussi longtemps que nous en aurons la force, et nous resterons avec vous, quoi qu'il arrive. »

Chanden Sing n'était plus capable de porter son fusil, et je dus le lui prendre. De mon côté, j'étais languissant et épuisé. Je ne puis dire que j'éprouvasse une très vive souffrance physique. Cela était dû, je pense, à la fièvre produite par mon épuisement. Mais j'avais néanmoins une sensation particulière, comme si mon intelligence avait été entièrement obscurcie. Mon ouïe perdait aussi de son acuité. Je sentais mes forces baisser peu à peu comme la flamme d'une lampe dans laquelle il n'y a plus d'huile; mais la tension et l'excitation nerveuses me maintenaient encore en vie; j'allais devant moi, automatiquement.

Nous arrivâmes enfin dans un campement qui comprenait environ quatre-vingts tentes noires. Les Thibétains qui s'y trouvaient nous accueillirent aimablement, et sur ma demande ils déclarèrent qu'ils consentaient à nous vendre des chevaux, des vêtements et des provisions. Le soir même de notre arrivée, ils apportèrent à notre camp, que nous établîmes à 3 kilomètres du leur, des vivres et des *katas* ou voiles d'amitié. Un nommé Ando, qui se prétendait Gourkha, mais qui portait le vêtement des Thibétains, nous offrit de nous amener des chevaux le lendemain matin et de nous vendre une quantité de provisions suffisante pour nous faire atteindre Lhassa.



SAUVANT LE YAK (PAGE 70). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Nous eûmes ensuite la visite d'un lama, qui nous parut poli et intelligent et qui nous apporta du beurre et du fromage. Il nous dit qu'il avait voyagé en Inde jusqu'à Calcutta et qu'il venait de partir de Gartok pour Lhassa, où il espérait arriver en quatre ou cinq jours, ayant un excellent cheval. D'autres lamas nous assurèrent qu'ils avaient mis le même temps à venir de cette ville, et je ne crois pas qu'ils se soient trompés de beaucoup, puisqu'on peut se rendre en seize jours de cheval de la passe de Lippou à Lhassa. Comme à l'ordinaire les indigènes firent beaucoup de façons pour nous dire le nom de l'endroit où nous étions, les uns l'appelant Toxem, les autres Taddju.

A notre Nord s'ouvrait un col dans une chaîne de collines; c'était par là que je me proposais de passer. La grande route de Lhassa, que nous suivions, devenait en effet de plus en plus fréquentée, il était donc prudent de la quitter pour en prendre une autre. Mon intention était d'aller, vêtu d'un costume européen, jusqu'à quelques kilomètres de Lhassa; là je me proposais de laisser mes deux compagnons cachés dans quelque endroit écarté, de me déguiser et de pénétrer de nuit dans la cité sainte : chose assez facile, Lhassa n'ayant pas de portes et seulement une muraille en ruine. Je parvins à acheter aux Thibétains quelques vêtements et des chaussures; quant à la queue de cheveux qui m'était nécessaire pour ressembler un à indigène, je me proposais de la faire moi-même avec les poils soyeux de mon yak. Pour ne pas me trahir par ma manière de parler, je pensais à me donner comme sourd et muet. Un bon repas ranima mes esprits, et en allant me coucher, je me voyais déjà dans l'enceinte sacrée. Le lendemain matin, Ando et deux ou trois Thibétains vinrent nous vendre, comme ils l'avaient promis, des provisions et des chevaux; de nombreux groupes de villageois se joignirent à eux. Ayant acheté des provisions pour deux mois, et très joyeux de cette abondance inespérée, nous nous mîmes en devoir de choisir nos montures. L'attitude des Thibétains était si amicale, ils semblaient si sincères, que je n'avais pas le moindre soupçon. Chanden Sing et Mausing, très bons cavaliers tous les deux, enchantés de la perspective d'avoir des chevaux, les essayaient les uns après les autres; ayant fini par choisir une très belle



CAVALIER THIBÉTAIN.
DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

bête, Chanden Sing m'appela pour l'essayer et l'examiner à mon tour. Comme je ne soupçonnais aucune trahison, et que je ne pouvais guère essayer ce cheval le fusil à l'épaule, j'allai sans armes à l'endroit désigné, à 100 mètres environ de ma tente. Les indigènes me suivaient sans que j'y fisse attention. J'étais là, les mains derrière le dos, et je vois encore l'expression de plaisir qui se montra sur le visage de Chanden Sing lorsque j'approuvai son choix. La foule qui nous entourait faisait écho à mon approbation. Je me penchais pour examiner les jambes de devant du cheval, lorsque je me sentis soudain saisi par derrière. Plusieurs individus, me prenant par le cou, les poignets et les jambes, et me jetèrent la face contre terre.

Luttant avec énergie, je réussis à me débarrasser de quelques-uns de mes assaillants et à me relever pour leur faire face ; mais de nouveaux ennemis se précipitèrent sur moi, et je me trouvai entouré d'une trentaine d'hommes qui, m'attaquant de tous les côtés, me saisirent de toutes leurs forces, par les bras, les jambes, le cou. Trois fois ils me jetèrent par terre ; trois fois, malgré ma faiblesse, je pus me remettre sur mes pieds, combattant jusqu'à la fin, des poings, des pieds, de la tête et des dents, dès que je pouvais dégager un de mes membres de leur étreinte, et frappant de droite et de gauche sur tout ce que je trouvais à ma portée. Malgré leur supériorité numérique, la timidité de mes assaillants était inimaginable, et ce fut à cela, non à ma force (car il ne m'en restait plus), que je dus de pouvoir résister pendant une vingtaine de minutes.

Mes vêtements étaient en lambeaux ; de tous côtés on lançait sur moi de longues cordes, dans lesquelles mes pieds s'embarrassaient. A la fin, une de ces cordes s'enroula autour de mon cou. Immédiatement les Thibétains la tirèrent à eux, à ses deux extrémités, afin de m'étrangler. Exténué, hors d'haleine comme je pouvais l'être après les fatigues d'une telle lutte, je suffoquais. Mes yeux me semblaient sortir de leurs orbites. Ma vue s'obscurcit. J'étais désormais au pouvoir des indigènes. M'ayant traîné sur le sol, ils me frappèrent et me piétinèrent avec leurs lourdes bottes à clous, jusqu'à ce que j'eusse perdu connaissance. Puis ils m'attachèrent les poignets derrière le dos et me mirent encore des liens aux coudes, à la poitrine, au cou et aux chevilles. J'étais leur prisonnier.

(A suivre.)

A.-H. SAVAGE-LANDOR.

Traduit et résumé par HENRI JACOTTET.



SOLDATS THIBÉTAINS. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE POSTE MILITAIRE DE TOXEM. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS),

PAR M. A.-H. SAVAGE-LANDOR.

VII

Prisonniers dans le camp thibétain. — Chanden Sing fouetté. — Mon interrogatoire. — Le *Pombo*. — Un ami imprévu. Le *Roupoum*. — Une journée de tortures. — Les yeux brûlés. — Simulacre de décapitation.



M. SAVAGE-LANDOR LIGOTTÉ PAR LES THIBÉTAINS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Quand je fus suffisamment ligotté, on me souleva et on me fit tenir debout. Le brave Chanden Sing avait eu le même sort que moi : il avait lutté de toutes ses forces, mais bientôt il avait fini par être terrassé et attaché avec des cordes. Quant à Mansing, le lépreux, le pauvre couli fatigué, cloué au sol par quatre vigoureux Thibétains, il avait jugé, en philosophe, qu'il était inutile de résister; mais cela ne l'avait pas empêché d'être ligotté comme nous. Dès le commencement du combat un coup de sifflet avait fait sortir 400 soldats armés, qui étaient cachés dans le voisinage, et qui nous tenaient maintenant en respect avec leurs fusils à mèche.

En réfléchissant qu'il avait fallu aux Thibétains 500 hommes pour arrêter un Anglais et ses deux domestiques à demi morts de faim; en songeant que nos ennemis, pour nous traiter comme des criminels dangereux, avaient dû recourir à la trahison la plus évidente; en découvrant que ces soldats, appartenant aux troupes d'élite de Lhassa et de Chigatzé, étaient envoyés spécialement dans ce camp de Toxem pour nous arrêter et nous faire prisonniers, je ne pus retenir un sourire de mépris.

Je sentis mon sang bouillonner, lorsque, sur l'ordre du lama qui nous avait fait la veille des protestations d'amitié, quelques hommes s'avancèrent pour nous fouiller. Ils nous dépouillèrent de tout ce que nous avions, puis passèrent à l'examen de notre bagage. Ils regardèrent d'un œil soupçonneux nos montres et notre chronomètre, écoutant leur tic tac avec inquiétude et curiosité. Ils se les jetèrent brutalement de main en main, jusqu'à ce que leur mouvement s'arrêtât; ils déclarèrent alors que ces objets étaient « morts ». Les boussoles et les baromètres anéroïdes, qu'ils ne pouvaient distinguer des montres, furent jetés de côté, comme « n'ayant pas de vie en eux »; mais on ne

1. *Suite Voyez p.* 1, 13, 25, 37, 49 *et* 61.

toucha à nos fusils qu'avec beaucoup de précaution. On avait évidemment grand'peur qu'ils ne partissent tout seuls. Mon affirmation qu'ils n'étaient pas chargés n'eut d'abord pour effet que de rendre mes gaillards plus prudents encore. Cependant ils se décidèrent finalement à les prendre et à les inscrire sur la liste de nos objets confisqués. J'avais une bague en or que ma mère m'avait donnée quand j'étais enfant. Je demandai la permission de la garder; les superstitieux Thibétains en conclurent immédiatement qu'elle avait quelque pouvoir occulte, comme les baguettes des contes de fées.

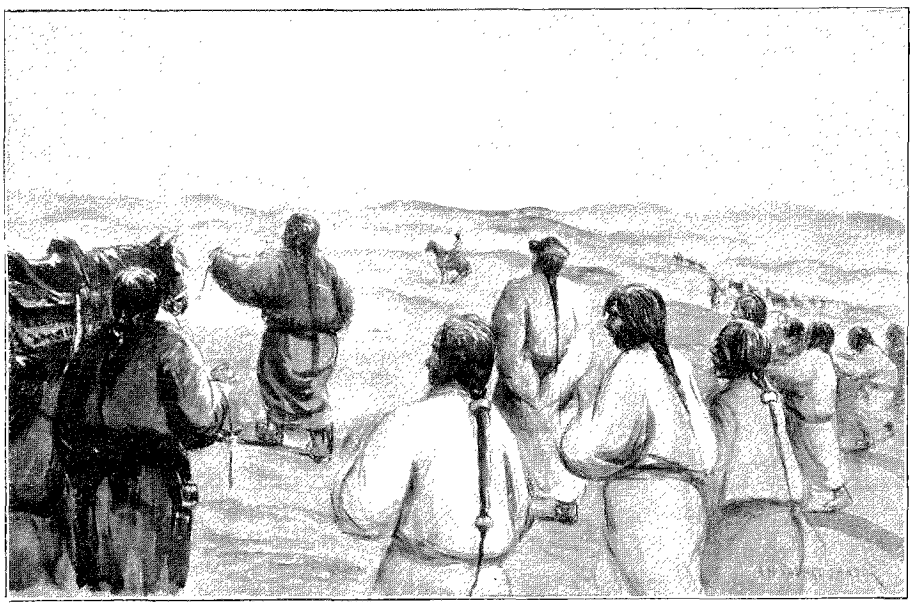
On la confia donc à un nommé Nerba, qui devait jouer, plus tard, un rôle important dans notre supplice. Il reçut l'ordre de ne jamais me la laisser voir. C'était un spectacle insupportable pour nous que la vue de ces officiers et de ces lamas grossiers détériorant ou abîmant tout ce qui nous appartenait. C'est avec une particulière avidité qu'ils se saisirent, dans la poche de mon habit, de ma monnaie d'argent, 800 roupies à peu près. Officiers, lamas, soldats, se jetèrent ensemble sur ce trésor, et, quand l'ordre fut rétabli, il ne restait qu'un petit nombre de pièces.

Un des objets qui excitèrent le plus leur curiosité fut un coussin en caoutchouc, entièrement gonflé. La surface lisse et douce du caoutchouc semblait leur plaire particulièrement, et les uns après les autres ils y frottèrent leurs joues, en poussant des exclamations de plaisir. Mais, en jouant avec le pas de vis qui servait à gonfler le coussin, ils lui firent faire un tour et l'air emprisonné sortit avec un sifflement. Cela produisit sur mes Thibétains une véritable panique; ils se perdirent en conjectures sur les causes de cet étrange événement, qu'ils regardaient comme un mauvais présage. J'en profitai naturellement pour les effrayer autant que je le pus.

Ayant tout examiné, sauf les caisses imperméables où j'avais serré mes instruments et mes plaques photographiques, ainsi que mes esquisses, les Thibétains enfouirent en hâte tous nos objets dans des sacs et des couvertures, puis, les ayant placés sur des yaks, ils les firent porter dans la maison de garde en pisé de leur campement. Cela fait, ils attachèrent aux pommeaux de leurs selles l'extrémité des cordes qu'ils avaient passées à nos pieds, ils sautèrent sur leurs chevaux et partirent, nous traînant à leur suite, poussant des cris, des hurlements, lançant des coups de sifflet, des cris de victoire, et déchargeant en l'air leurs fusils à mèche.

En arrivant au campement nous fûmes séparés et emmenés dans différentes tentes. Mes derniers mots à mes hommes furent ceux-ci : « Quoi qu'on vous fasse, ne laissez pas voir que vous souffrez! ». Ils promirent de m'obéir.

La tente où je fus conduit était l'une des plus grandes. Des soldats furent placés, pour me garder, au dehors. Ceux qui se tenaient près de moi se montrèrent d'abord revêches et grossiers, mais je me fis un devoir de leur répondre avec autant de calme et de politesse que je pus. J'avais déjà remarqué, dans d'autres occasions, que rien ne peut être plus utile vis-à-vis des Asiatiques qu'une attitude digne et froide.



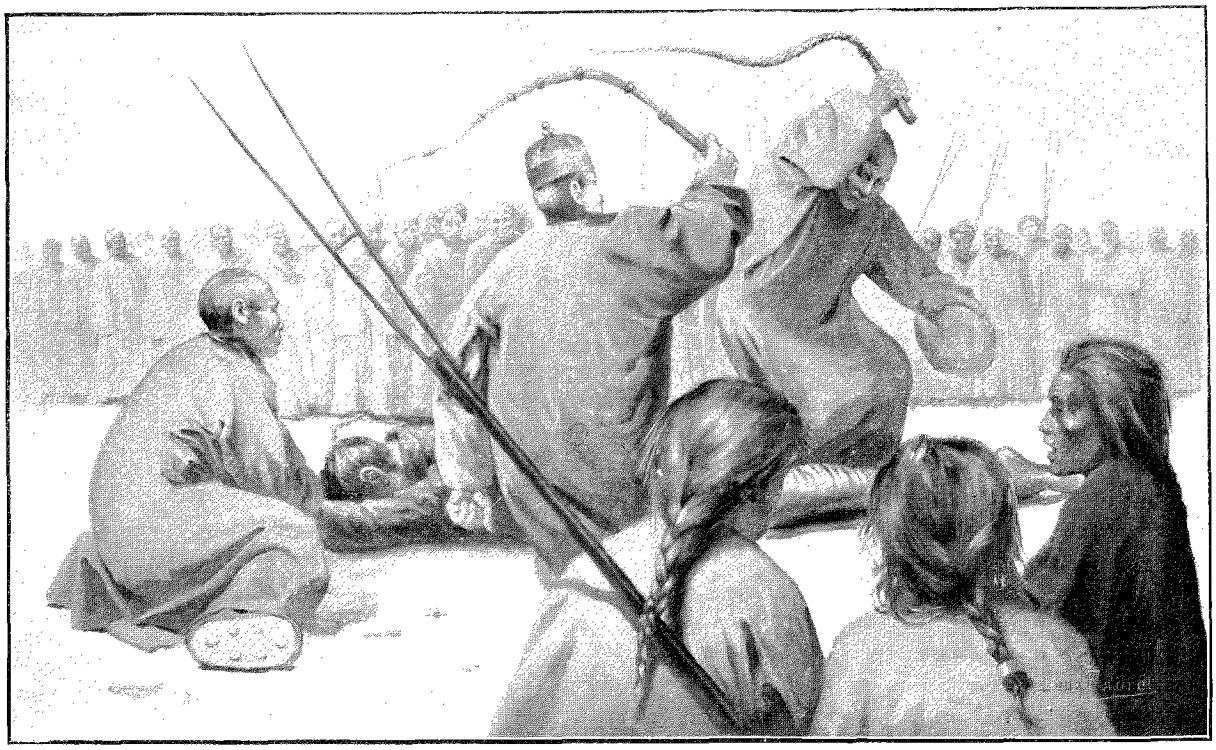
INDIGÈNES AMENANT DES CHEVAUX À VENDRE. — D'APRÈS UNE AQUARELLE DE M. SAVAGE-LANDOR.

La tente étant hermétiquement close, je ne pouvais rien voir de ce qui se passait au dehors; mais, à en juger par les bruits qui me parvenaient, le camp devait être dans un état de grande excitation. J'étais là depuis trois heures, lorsqu'un officier vint et m'ordonna de sortir.

« On va lui couper la tête », dit-il à ses camarades; puis, se tournant vers moi, il fit un geste significatif, en mettant ses mains en travers de son cou.

« *Nikutza* », (Très bien), dis-je sèchement.

Il ne faut pas oublier que, lorsqu'un Thibétain entend de telles menaces, il se jette d'ordinaire à genoux, demandant avec des larmes et des sanglots qu'on lui laisse la vie. Aussi les officiers furent-ils fort surpris



FUSTIGATION DE CHANDEN SING. — D'APRÈS UNE AQUARELLE DE M. SAVAGE-LANDOR.

de ma réponse; ils semblèrent se demander comment il fallait la prendre. De toutes façons, la première ardeur de mes geôliers était sensiblement refroidie, et ils m'entraînèrent hors de ma prison avec plus de répugnance que de fermeté.

Pendant le temps que j'avais été enfermé, on avait dressé, en face de la maison de garde, une grande tente blanche avec des ornements bleus. Tout autour étaient groupés des centaines de soldats et de villageois : le coup d'œil était pittoresque.

En m'approchant, je vis que le devant de la tente était grand ouvert. A l'intérieur se tenaient un grand nombre de lamas rouges, la tête rasée, vêtus de longues tuniques de laine.

Les soldats m'arrêtèrent quand je fus à une vingtaine de mètres : on serra les cordes qui me liaient, on en ajouta d'autres. Je vis qu'on amenait Chanden Sing; au lieu de me conduire devant les lamas, on m'entraîna derrière la maison, afin que je ne pusse pas voir la scène qui allait suivre. J'entendis qu'on interrogeait Chanden Sing d'une voix forte et irritée, et qu'on l'accusait d'avoir été mon guide. La foule poussa des cris sauvages, puis un silence de mort se fit. Quelques instants après, je distinguai le bruit d'un fouet, suivi de rauques gémissements de mon pauvre porteur. Je comptai les coups, qui tombaient régulièrement, avec un bruit sec qui faisait mal : vingt, trente, quarante, cinquante. Puis le bruit cessa.

Les soldats vinrent alors me chercher, et me poussèrent violemment devant le tribunal. Sur un siège élevé, au centre de la tente, était assis un homme qui portait d'amples culottes d'un jaune brillant et un court manteau jaune, à manches flottantes. Il avait sur la tête un chapeau à quatre pointes, tout doré, sur lequel étaient peints trois grands yeux. Il paraissait jeune. Sa tête était complètement rasée, car c'était un lama de premier ordre, un grand lama, et un *Pombo* ou gouverneur de province, avec des pouvoirs équivalant à ceux d'un souverain féodal. A sa droite était un grand et gros lama rouge qui portait un glaive à double poignée; derrière lui, et à ses côtés, se pressaient un certain nombre d'autres lamas, d'officiers et de soldats. Comme je me tenais droit et la tête haute, deux lamas se précipitèrent sur moi et m'ordonnèrent de m'agenouiller. Je refusai; ils essayèrent de m'agenouiller de force, mais je réussis à rester debout.

Le Pombo furieux m'adressa quelques paroles violentes : c'était du thibétain classique, et, comme je ne savais un peu que le thibétain usuel, je ne compris pas un mot; je le priai donc de ne pas user de si beaux termes, qui m'étaient inintelligibles.

Le grand personnage fut interloqué par ma requête. Puis, fronçant les sourcils, il me fit signe de regarder à ma gauche. Les soldats et les lamas se retirèrent, et je vis Chanden Sing étendu face contre terre, le bas du corps nu. Deux gros lamas recommencèrent à le frapper avec des lanières de cuir lestées de plomb, de la ceinture jusqu'aux pieds. Le pauvre garçon était tout couvert de sang. Chaque coup qui tombait sur sa peau

m'entrait comme un poignard dans le cœur; mais je savais que si je témoignais quelque pitié pour lui, il n'en serait frappé que plus violemment. Je regardai donc son supplice comme un spectacle tout à fait banal. Les lamas les plus rapprochés de moi me mirent alors leurs poings sous le nez, en me disant que mon tour allait venir. Je souris et je répétai : « *Nikutza, Nikutza* (Très bien, très bien) ».

Le Pombo et ses officiers ne savaient évidemment que faire de moi. Je le voyais bien à leurs visages, et plus je constatais que mon plan réussissait, plus aussi je trouvais de courage pour continuer à jouer mon rôle.

Le Pombo, un beau jeune homme efféminé, un excellent sujet apparemment pour des expériences hypnotiques, resta les yeux fixés sur moi, comme en une crise, pendant deux minutes au moins. Puis un changement extraordinaire se produisit dans son attitude; d'arrogante et d'irritée, sa voix devint douce et aimable. Les lamas qui l'entouraient étaient évidemment très inquiets de cette transformation. Ils me prirent, et m'emmenèrent à l'endroit où se trouvait Chanden Sing. Ils voulurent encore me contraindre à m'agenouiller, mais sans y réussir, et je fus autorisé finalement à m'accroupir devant les officiers du Pombo.

Les deux lamas qui torturaient Chanden Sing, laissant là leur victime, exhibèrent mes notes et mes cartes et se mirent en devoir de m'interroger; si je disais la vérité, m'apprirent-ils, ma vie serait épargnée; autrement je serais fouetté, puis décapité. Je répondis que je dirais la vérité, qu'ils voulussent me punir ou non.

Un des lamas, une grosse brute habillée d'un brillant vêtement de soie rouge avec col brodé d'or, dit que je devais déclarer « que mon domestique m'avait montré la route à travers le Thibet, et qu'il avait fait les cartes et croquis ». Si je disais cela, on me conduirait à la frontière sans me faire de mal : en revanche mon domestique serait décapité.

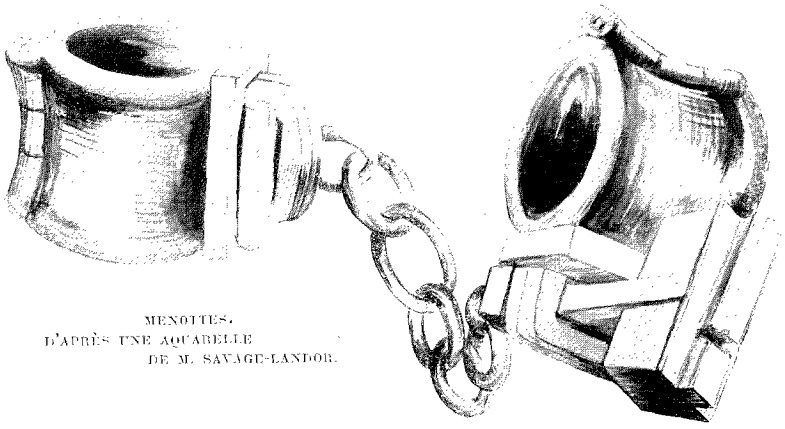
J'expliquai clairement, en répétant la chose plusieurs fois, que j'étais seul responsable des cartes et croquis, que j'avais trouvé mon chemin tout seul et que mon serviteur était innocent, ayant simplement obéi à mes ordres de me suivre au Thibet.

Ces paroles mirent les lamas en colère. L'un d'eux me frappa la tête du bout de sa cravache. Je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, bien que le coup me fît très mal.

« Alors nous vous battrons, vous et votre homme, jusqu'à ce que vous disiez ce que nous désirons, s'écria le lama en colère.

— Vous pouvez me battre si vous le voulez, répondis-je avec assurance. Mais si vous nous punissez injustement, cela retombera sur vous. Vous pouvez nous arracher la peau, vous pouvez nous saigner à mort, mais vous ne pouvez pas faire que nous sentions la douleur. »

Je leur expliquai tous mes actes aussi clairement que possible. Malgré mes explications, ils continuèrent à fouetter mon pauvre domestique, qui dans son angoisse mordait le sol à chaque coup. Il fut héroïque : pas un mot de plainte, pas une prière ne sortit de ses lèvres. Il déclara qu'il avait dit la vérité et qu'il n'ajouterait rien. Quant à moi, surveillé de près par les lamas et les officiers, j'assistais à cette scène cruelle avec un stoïcisme affecté : à la fin, irrités de mon flegme, ils donnèrent aux soldats l'ordre de m'emporter. On m'emmena donc derrière la maison de garde, d'où j'entendis de nouveau les cris des lamas interrogeant Chanden Sing, et le bruit des coups de fouet dont on l'accablait.



MENOTTES.
D'APRÈS UNE AQUARELLE
DE M. SAVAGE-LANDOR.

La pluie commença alors à tomber. Ce fut pour nous une chance heureuse : au Thibet, comme en Chine, une averse produit un grand effet sur le peuple; on a vu même, dit-on, des massacres s'arrêter jusqu'à ce qu'elle cessât. Tel fut le cas cette fois-ci : dès les premières gouttes, les soldats et les lamas se précipitèrent de côté et d'autre pour entrer dans leurs tentes, et je me vis entraîné moi-même vers la tente la plus éloignée du campement. Un officier de haut rang y était assis, les jambes croisées. Il était vêtu d'une belle robe rouge foncé, ornée d'or, et d'une peau de léopard; il avait pour chaussures de grandes bottes chinoises noires et rouges. A sa ceinture était passé un magnifique sabre avec un fourreau d'argent massif incrusté de grands morceaux de corail et de malachite.

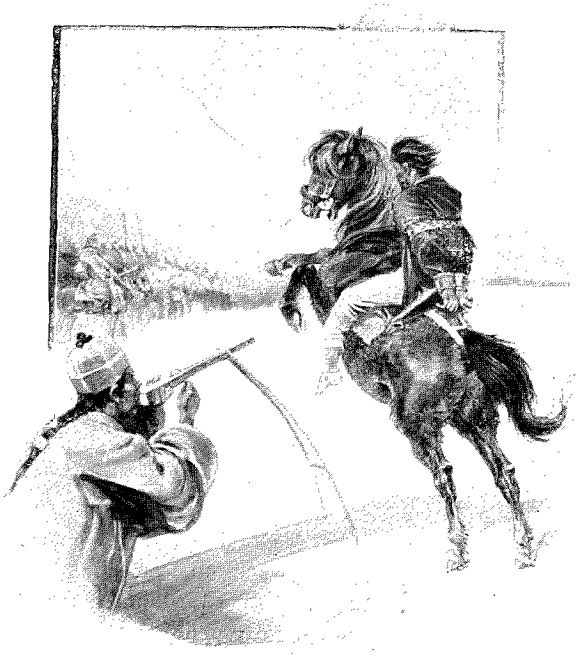
Cet homme, qui paraissait âgé de cinquante à soixante ans, avait une figure intelligente, raffinée, honnête et bienveillante. Du premier moment que je le vis, je devinai en lui, je ne sais pourquoi, un ami. Et de fait, au milieu de ces officiers et de ces lamas qui se conduisaient si brutalement il fut le seul à me traiter

avec déférence. Il m'indiqua une place à côté de lui, et me fit signe de m'y asseoir. « Je suis un soldat, me dit-il d'un ton digne, et non un lama. J'ai été envoyé de Lhassa pour vous arrêter, et vous êtes maintenant mon prisonnier. Mais vous vous êtes montré sans crainte, et je vous respecte. »

En parlant ainsi, il pencha la tête, toucha mon front du sien, et tira la langue. Puis il fit un geste, signifiant qu'il désirait en dire davantage, mais qu'il ne le pouvait pas, à cause de la foule.

Nous eûmes ensuite une conversation fort amicale. Il me dit qu'il était un *roupoun*, grade immédiatement au-dessous de général (*magpoun*), il me donna de nombreux détails sur l'armée thibétaine, et écouta avec intérêt ceux que je lui communiquai moi-même sur l'armée anglaise.

Il ne manquait pas d'humour. Je lui racontai comment les Thibétains s'étaient enfuis devant moi, en diverses rencontres, lorsque j'avais mon fusil. Il se tourna de mon côté, et me répondit : « Oui, je sais qu'ils ont couru, mais ce n'était pas par peur ; c'était parce qu'ils ne voulaient pas vous faire mal. » Je répliquai que, dans ce cas, ils n'auraient pas eu besoin de courir si vite. Sur quoi le roupoun se mit à rire. Il m'affirma qu'il était très peiné de me voir ligotté, mais qu'il avait reçu l'ordre strict de ne rien me donner à manger et de ne pas m'enlever mes liens.



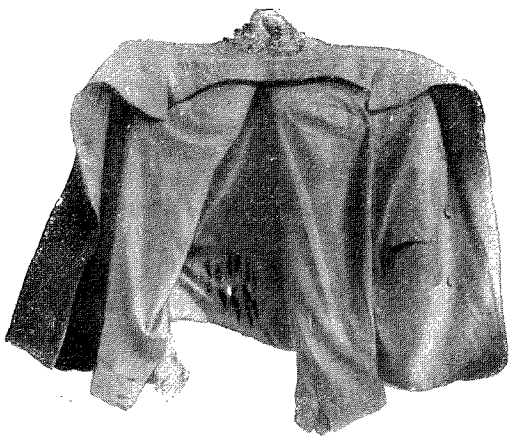
NERBA DÉCHARGEANT SON MOUSQUET SUR M. SAVAGE-LANDOR (PAGE 80), D'APRÈS LA PEINTURE DE L'AUTEUR.

Les soldats, étonnés de l'attitude de leur chef à mon égard, modifièrent aussi la leur, ils m'apportèrent un coussin et cherchèrent à m'installer aussi confortablement que possible. Malheureusement, à la tombée de la nuit, le roupoun fut appelé vers le Pombo, et ma garde fut remplacée. Les nouveaux arrivants se montrèrent d'une grande brutalité ; ils m'arrachèrent de mon siège, et me jetèrent violemment sur un tas de bouse destiné à servir de combustible.

« C'est là la place des Plenki, cria l'un des hommes, et non la plus belle partie de la tente. » Après quoi ils m'attachèrent encore les pieds, et nouèrent une autre corde autour de mes genoux.

Les tentes thibétaines ne sont nulle part très propres, mais l'endroit où je devais passer la nuit était le plus sale de tous. Avec des cordes si serrées qu'elles s'incrustaient dans mes chairs, il n'y avait pas moyen de dormir; et, chose non moins désagréable, je me trouvai, au bout d'un instant, couvert par la vermine qui grouillait dans la tente. Ce fléau-là me fit souffrir d'indicibles tortures pendant le reste de ma captivité.

Au milieu de la nuit, le roupoun rentra. Il avait l'air consterné, et au regard de compassion qu'il me jeta, je sentis qu'il avait de graves nouvelles à m'annoncer. Je ne me trompais pas. Il m'arracha de la place dégoûtante où j'étais et me transporta dans un endroit plus propre. Il donna ensuite l'ordre à un soldat de m'apporter une couverture. Puis, à mon grand étonnement, il prit un ton sévère en me disant qu'il devait examiner mes liens. Se tournant vers les soldats, il leur reprocha avec colère de m'avoir mal attaché et se mit en devoir de serrer davantage les nœuds: ce qui était évidemment impossible. Mais bien qu'il fît semblant d'y mettre toute sa force, je sentis qu'en réalité il les desserrait. Après quoi, il me couvrit rapidement d'une lourde couverture, se pencha et murmura à mes oreilles : « On doit vous couper la tête demain. Echappez-vous cette nuit. Il n'y a pas de soldats dehors ! »



LA VESTE DE M. SAVAGE-LANDOR MONTRANT LES EFFETS DE LA SELLE À POINTES, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Et le brave homme, éteignant la lumière, vint se coucher à mes côtés. Il aurait été relativement facile, après que tous les soldats furent endormis, de me glisser sous la tente et de m'enfuir. J'avais sorti mes mains de leurs liens, et je pouvais sans trop de peine défaire les autres nœuds. Mais la pensée d'abandonner mes deux serviteurs à la merci des Thibétains m'était trop pénible, et j'expliquai au roupoun que je ne pouvais profiter de son offre. Ayant les mains libres, je pus au moins dormir le reste de la nuit; le matin venu, je glissai de nouveau mes mains dans les cordes.

Quoiqu'il semblât désappointé de mon refus, le roupoun me traita avec plus de déférence encore que la

*

veille. Il versa du thé dans mon *puku* qu'il porta à mes lèvres, puis, voyant combien j'avais faim et soif, non seulement il remplit plusieurs fois la tasse, mais encore il y mêla du *tsamba* et des morceaux de beurre qu'il m'introduisit dans la bouche avec ses doigts.

Ce fut un spectacle touchant de voir les soldats, gagnés par la bonté de leur chef, suivre son exemple, sortir, l'un après l'autre, des poignées de *tsamba* et de *tchoura*, et les déposer dans ma bouche. Il est vrai que leurs mains n'étaient pas trop propres, mais en de semblables occasions il ne faut pas se montrer exigeant; j'avais été deux nuits et un jour sans manger et j'étais si affamé que cette nourriture me parut délicieuse.

Cette sympathie du rouponn et de ses soldats me faisait voir clairement que ma fin était proche. J'étais en outre très chagriné de ne pas avoir de nouvelles de Chanden Sing et de Mansing, et les réticences des soldats me faisaient craindre que quelque chose de terrible ne leur fût advenu. Je m'efforçai néanmoins de ne trahir aucune inquiétude, de considérer tout ce qui arrivait comme très naturel, et je passai toute la matinée à causer avec mes gardiens.

Dans l'après-midi un soldat entra dans ma tente, et me frappant lourdement de la main sur l'épaule il s'écria :

« Vous, avant que le soleil soit couché, on vous fouettera, on brisera vos deux jambes, on brûlera vos yeux, et vous serez décapité ! »

Chaque phrase était accompagnée d'un geste approprié. Je ris de ce qu'il me disait, affectant de traiter la chose comme une plaisanterie.

Mais ses paroles jetèrent un froid sur mes gardiens, qui cessèrent de causer avec moi. Des hommes entraient, sortaient, chuchotaient entre eux, ce qui indiquait qu'il se passait quelque chose; de plus, quand je faisais une question, personne ne répondait.

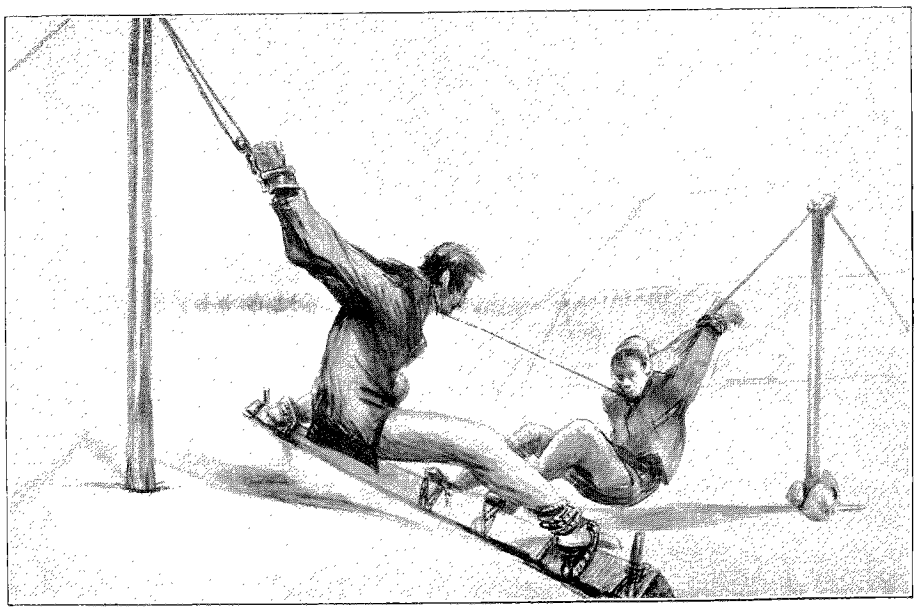
Une demi-heure plus tard, un nouveau personnage entra dans la tente, très excité. Il fit signe à mes gardiens de me conduire dehors; ce à quoi ils obéirent, après avoir serré mes liens et ajouté quelques cordes. Puis je fus amené dans l'une des pièces de la maison de garde, devant laquelle la foule s'assembla. Un instant après, Mansing y était amené aussi, également attaché. J'eus tant de plaisir à le revoir que j'oubliai tout ce qui se passait et que je ne fis aucune attention aux insultes de la foule, qui regardait par la porte.

Un instant encore et un lama entra, le visage souriant, disant qu'il avait de bonnes nouvelles à me donner.

« Nous avons des chevaux, déclara-t-il, et nous allons vous reconduire à la frontière. Mais le Pombo désire vous voir d'abord. N'opposez pas de résistance. Echangez ces cordes autour de vos poignets contre des menottes en fer. »

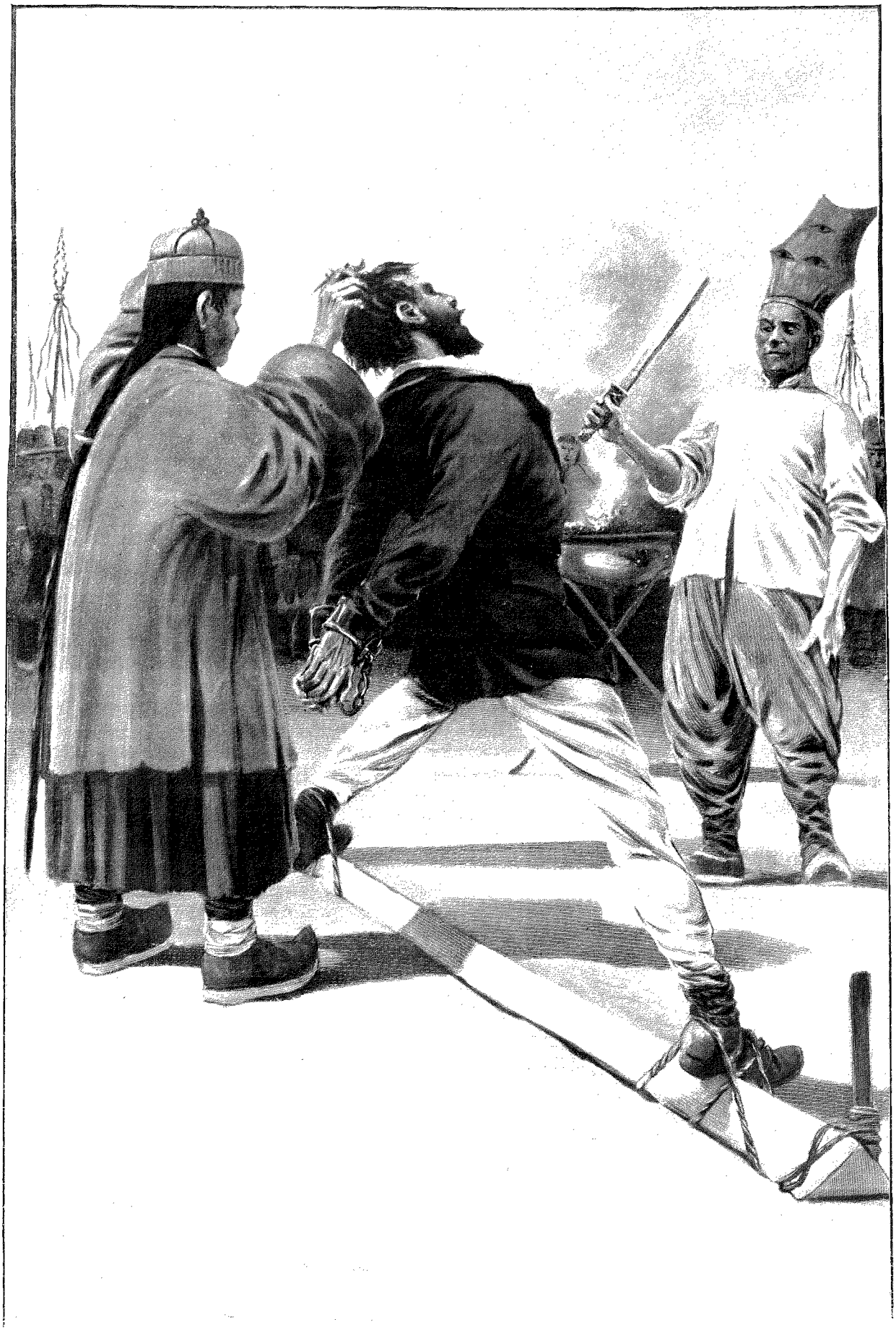
Là-dessus, il en exhiba une paire, qu'il avait dissimulée sous son habit, en ajoutant :

« Vous ne les porterez que quelques minutes, tandis que nous vous conduirons en sa présence. Après quoi vous serez libre. Nous jurons par le soleil et par Kouyouk-Soun que nous vous traiterons avec bienveillance. »



L'ÉCARTÈLEMENT (PAGE 84). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Je promis de ne pas résister, surtout parce qu'il n'y avait guère de possibilité de le faire. Pour plus de sûreté ils lièrent mes jambes et me mirent un nœud coulant autour du cou; puis je fus entraîné au dehors, la face contre le sol, et je me trouvai entouré d'un cercle de soldats, le sabre au clair. On détacha les cordes de mes poignets, et on les remplaça par des menottes en fer, réunies par une lourde chaîne. Des soldats me relevèrent, et voyant que je ne pouvais dégager mes mains, ils commencèrent à m'accabler d'insultes, à cracher sur moi, à me jeter de la boue. Les lamas se montraient plus ignobles encore que les autres, notamment celui qui m'avait promis qu'on ne me ferait aucun mal.



TORTURE DU FER ROUGE (PAGE 82). — D'APRÈS LA PEINTURE DE M. SAVAGE-LANDOR.

Soudain, l'attention de la foule fut attirée vers le roupoun, qui s'approchait avec un certain nombre de soldats et d'officiers. Il semblait déprimé; son visage était affreusement jaune. Les yeux fixés à terre, parlant très bas, il ordonna de me conduire de nouveau dans la maison de garde. Il m'y rejoignit et fit évacuer la pièce; puis, ayant posé son front sur le mien, en signe de compassion, il secoua tristement la tête :

« Il n'y a plus d'espoir, murmura-t-il. On vous coupera la tête aujourd'hui. Les lamas sont méchants, et mon cœur est affligé. Vous êtes comme mon frère, et j'ai du chagrin. »

Le brave homme cherchait à me dissimuler son émotion. Il me fit comprendre qu'il ne pouvait rester plus longtemps, de peur qu'il ne fût accusé d'être mon ami.

Il sortit : la foule rentra dans la chambre, et je fus de nouveau traîné au dehors.

A ce moment même, j'entendis la voix agonisante de Chanden Sing, qui criait : « *Hazur, hazur, hom murgiaega* ! » (Monsieur, monsieur, je meurs!) Alors, tournant les yeux du côté d'où venait la voix, j'aperçus mon fidèle porteur, les mains liées derrière le dos, et se traînant sur le ventre devant la porte d'une autre chambre de la maison. Son pauvre visage était à peine reconnaissable : il portait les traces de si terribles souffrances!

Je n'en pus supporter davantage : repoussant mes gardiens d'un coup d'épaule, je tâchai d'arriver au pauvre Chanden; j'étais tout près de lui, lorsque les soldats sautèrent sur moi, m'enlevèrent de terre et me jetèrent sur un cheval.

Je m'attendais au pire : je criai cependant à mon brave domestique, afin de l'encourager, que j'étais emmené à Taklakot, et qu'il y serait conduit lui-même le lendemain. Il avait épuisé son dernier atome de force en rampant jusqu'à la porte; il fut saisi et brutalement ramené dans la maison. Quant à Mansing, le pauvre couli, il fut hissé, les bras liés, sur un cheval sans selle.

La selle sur laquelle on m'avait placé était en bois, très haute; sur le troussequin étaient fixées horizontalement cinq ou six pointes en fer. Quand j'étais assis sur cet instrument de torture, les pointes entraient dans le bas de mon dos.

Vingt à trente cavaliers, armés de mousquets et de sabres, s'étaient joints à la troupe de mes gardiens, et nous partîmes à une furieuse allure. Un cavalier, devant moi, conduisait mon cheval au moyen d'une corde. Nous allâmes ainsi pendant des kilomètres.

N'eussent été ces pointes atroces, la chevauchée n'eût pas été si désagréable; ma monture était excellente, et le pays que nous traversions était curieux et intéressant. Nous avancions le long d'une série interminable de collines de sables jaunes, d'inégale hauteur.



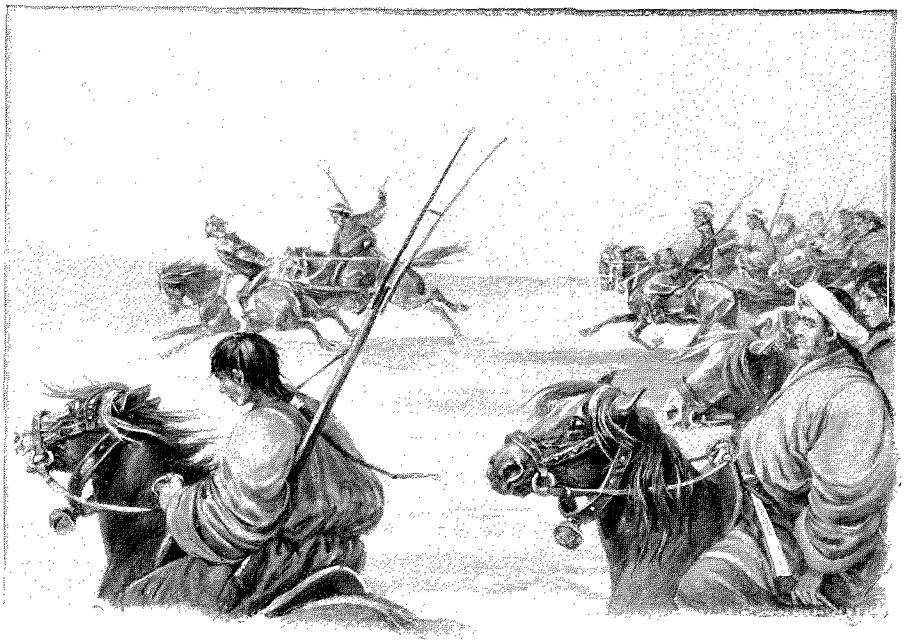
UN PORTE-BANNIÈRE.
DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Arrivé au sommet d'un monticule, mon guide s'arrêta pour regarder le pays; nous vîmes loin, dans l'Est, un grand nombre de cavaliers arriver en secouant des nuages de poussière. Descendant alors la colline, nos montures enfonçant dans le sable mou, nous partîmes dans la direction de ces nouveaux venus.

Nous les rejoignîmes au bout de quelques kilomètres d'une course désagréablement rapide. Il y avait là 200 cavaliers environ, dont une centaine de lamas rouges au centre, avec des porte-bannière dont les têtes étaient couvertes de curieux chapeaux plats, et une centaine d'officiers et de soldats en tuniques grises, rouges et noires. Le Pombo, avec son habit, ses culottes jaunes et son étrange chapeau pointu, se tenait sur un cheval magnifique, un peu en avant d'une foule de lamas et d'officiers.

Lorsque nous arrivâmes près de la troupe, le cavalier qui conduisait mon cheval, laissa tomber la corde qui le retenait, et le cheval, accablé de coups de fouet, fut lâché en liberté. Mes gardiens s'écartèrent. Le cheval se précipita dans la direction du Pombo. Comme je passais tout près de lui, le nommé Nerba, secrétaire particulier du Tarjum de Tokchim, s'agenouilla, et, me visant de son fusil à mèche, appuyé sur sa fourchette, me tira délibérément dessus. Quoiqu'il n'y eût de lui à moi que quatre mètres, il me manqua : la balle passa en sifflant à mon oreille; mon cheval épouvanté se cabra; mais je réussis à me maintenir en selle, malgré les pointes, qui me déchiraient cruellement. Quelques cavaliers se mirent à ma poursuite et se saisirent de mon cheval. Après quoi l'on prépara un autre numéro à sensation du programme de ma torture. Les lamas se plaisaient à ces nobles

jeux; mais je me jurai que, quoi qu'ils me fissent, je ne leur donnerais pas la satisfaction de croire que je souffrais. Je prétendais ne pas sentir l'effet des pointes qui me déchiraient la chair; aussi, quand on me reconduisit devant le Pombo pour lui faire voir que j'étais tout couvert de sang, je me bornai à lui exprimer ma satisfaction de monter une si excellente bête. Cette attitude parut l'intriguer beaucoup. On apporta alors une corde en poil de yak, de 40 à 50 mètres de longueur, dont un bout fut attaché à mes menottes, et l'autre pris par un cavalier, puis nous recommençâmes notre course sauvage, suivis cette fois par le Pombo et par tous ses hommes. Je ne pus m'empêcher de me retourner une ou deux fois pour voir ce qu'ils faisaient. La cavalcade avait un aspect bizarre et pittoresque, avec ces hommes en costumes de toutes couleurs, leurs fusils à mèche ornés de pavillons rouges, leurs sabres incrustés de joailleries, leurs bannières à longs rubans bigarrés flottant au vent; tous galopaient furieusement, criant, hurlant, sifflant, au milieu du tintement assourdissant de milliers de clochettes. Pour accélérer notre allure, un cavalier galopait à nos côtés, en donnant des coups de fouet à mon cheval; dans l'intervalle, celui qui tenait la corde faisait tous ses efforts pour me jeter en bas de ma selle, sans doute dans l'espoir de me voir fouler aux pieds par les cavaliers qui suivaient. Le corps penché en avant, pour garder mon assiette, j'avais les mains violemment tirées en arrière par la corde; aussi la chaîne des menottes déchirait-elle la chair, et par endroits l'os était à nu. Naturellement, chaque mouvement du cheval enfonçait de nouveau les pointes dans mes reins.



UNE FURIEUSE CHEVAUCHÉE. — D'APRÈS LA PEINTURE DE M. SAVAGE-LANDOR.

La corde était très solide; néanmoins, elle se cassa inopinément; l'homme qui la tirait fut lourdement démonté, et moi-même je faillis être jeté à terre. Cet incident ridicule provoqua d'abord quelque gaieté chez les hommes de mon escorte; mais bientôt, avec leur esprit superstitieux, ils y virent un mauvais présage.

Quand ils eurent arrêté mon cheval, je pensai à tirer parti de leur frayeur, en leur déclarant que tout ce qu'ils me feraient tournerait contre eux. Cependant la corde fut rattachée avec des nœuds solides, et, au bout de quelques minutes nous reprîmes notre galopade. Un nouveau coup de fusil fut tiré sur moi sans résultat, quelques flèches me furent lancées qui ne m'atteignirent pas.

Enfin, après une interminable chevauchée, nous arrivâmes, vers le coucher du soleil, à notre destination. Au sommet d'une colline s'élevaient une forteresse et une grande lamaserie; à son pied avait été dressée la tente bariolée du Pombo. Le nom de cet endroit, comme je devais l'apprendre plus tard, était Namyi Laccé Galchio ou Gyatcho.

Deux ou trois hommes m'arrachèrent rudement de ma selle. Je ressentais une douleur intense dans l'épine dorsale, et je leur demandai un instant de répit. Mais ils refusèrent, et, me poussant brutalement en avant, m'annoncèrent que j'allais être décapité. Toute la foule des lamas et des soldats se mit alors à se moquer de moi, à faire le geste de me couper la tête et à m'accabler d'insultes de toute espèce. Je fus traîné jusqu'au lieu de l'exécution, à gauche de l'entrée de la tente. Sur le sol était une grosse poutre de bois en forme de prisme; on me fit tenir debout sur un des angles, et tandis que j'étais tenu par quelques hommes, d'autres s'efforcèrent de m'écarter les jambes le plus possible. Puis, quand je fus dans cette pénible position, les brutes m'attachèrent par les pieds à la pièce de bois avec des cordes en poil de yak. Quelques hommes se mirent à tirer sur les cordes; elles étaient si serrées qu'elles m'entamaient profondément la peau.

Le bandit Nerba se glissa derrière mon dos et me saisit par mes cheveux, qui étaient très longs, n'ayant pas été coupés depuis plus de cinq mois.

Devant le Pombo se tenaient en rang les plus vilaines brutes que j'eusse jamais vues. Un gros individu,

à figure répugnante tenait à la main un maillet à nœuds, employé pour fracturer les os des victimes, un autre avait un arc et des flèches, un troisième tenait une épée à double poignée, d'autres montraient une série d'affreux instruments de torture. La foule, altérée de mon sang, était groupée en demi-cercle, laissant assez d'espace libre pour que je visse l'exhibition des outils de tortionnaires qui m'attendaient, et que les lamas agitaient, comme pour se préparer à l'action.



LES CONTORSIONS DU POMBO. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Trois lamas musiciens étaient debout à l'entrée de la tente; le premier tenait une corne gigantesque d'où s'échappaient, lorsqu'il soufflait, des bruits de tonnerre rauques, le second avait un tambour, le troisième des cymbales. A quelque distance, un quatrième instrumentiste tapait sans s'arrêter sur un énorme gong. Le bruit assourdissant de cet orchestre diabolique était répété par tous les échos de la vallée, et ajoutait ainsi à l'horreur de la scène.

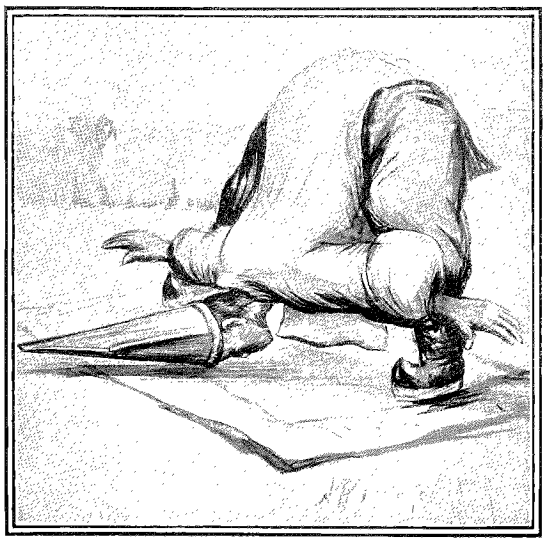
Pendant ce temps, une barre de fer, tenue par un manche en bois, chauffait dans un brasier. Le Pombo, qui s'était, comme la première fois, mis quelque chose dans la bouche pour amener artificiellement l'écume à ses lèvres, arrivait peu à peu à un état de frénésie et se livrait à diverses contorsions. Un lama lui tendit la barre de fer toute rouge (le *taram*); il la saisit par le manche :

« *Nyaghi hiou meh taxon* ! » (Nous allons vous brûler les yeux), s'écrièrent les lamas en chœur.

Le Pombo s'avança vers moi, brandissant l'atroce instrument. Je le regardai en face : il détourna les yeux. Il semblait reculer devant la besogne, mais les lamas qui l'entouraient l'excitaient à l'envi.

« Vous êtes venu dans ce pays pour voir », me dit-il, faisant allusion à mon récit de la veille. « Voilà votre punition. » En prononçant ces mots lentement, le Pombo leva le bras et plaça la barre de fer rouge à trois ou quatre centimètres de mes yeux, presque à toucher mon nez. Instinctivement je fermai les yeux autant que je pus; mais la chaleur était si intense qu'ils me semblèrent, l'œil gauche surtout, se dessécher instantanément, et que je sentis une vive douleur au nez.

Le temps me parut interminable; pourtant je ne crois pas que la barre de fer chaud ait été placée devant mes yeux plus de 30 secondes. Quand je relevai mes paupières endolories, je ne distinguai qu'une sorte de brouillard rouge. Mon œil gauche me faisait horriblement souffrir; à chaque instant il semblait que quelque chose en obscurcît la vision. Quant au droit, il voyait encore. La barre de fer chaude avait été jetée à terre et grésillait sur le sol à quelques pas de moi.



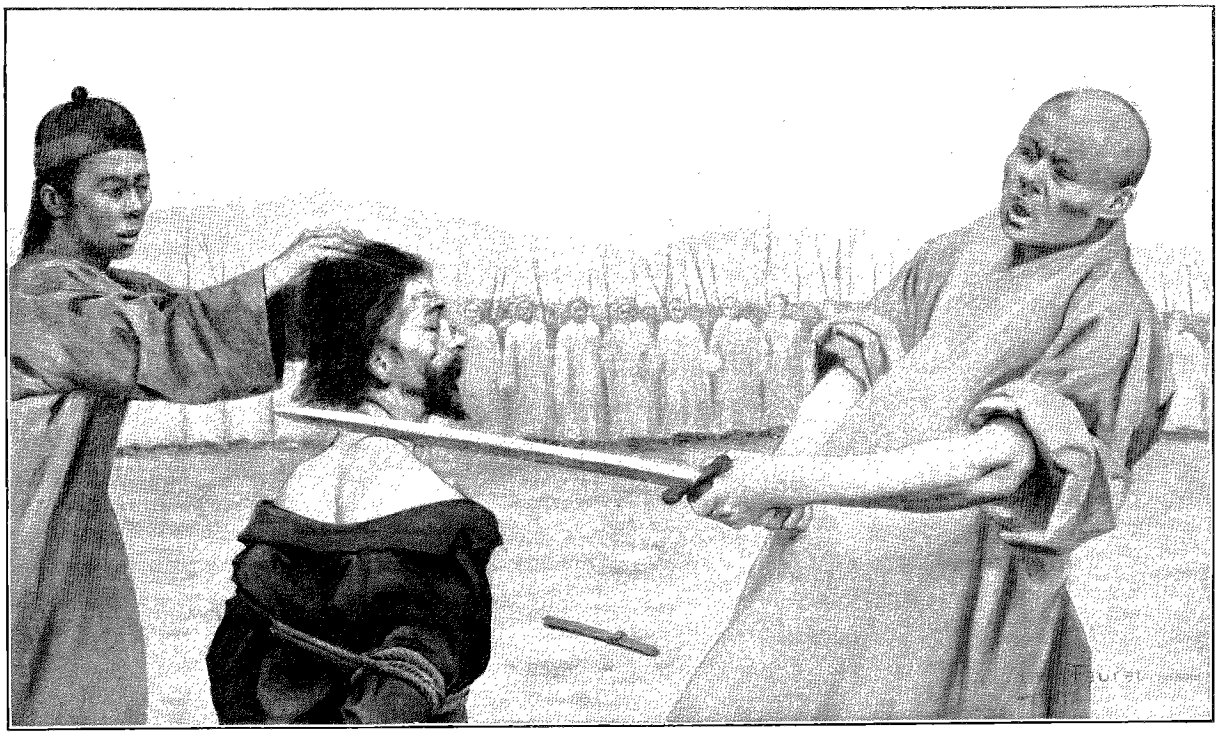
LES CONTORSIONS DU POMBO. — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

J'étais ainsi, les jambes largement écartées, saignant du dos, des mains, des jambes, voyant tout dans une affreuse lueur rouge, au milieu du bruit assourdissant du gong, du tambour, des cymbales et de la corne, la foule m'insultant et crachant sur moi, tandis que Nerba me tenait si serré par les cheveux qu'il les arrachait par poignées. Tout ce que je pouvais faire, c'était de rester calme, maître de moi, et de regarder avec une indifférence apparente les préparatifs des nouvelles tortures qu'on allait m'infliger.

« *Mioumta nani sehko.* » (Tuez-le avec un fusil), s'écria une voix rauque.

Un soldat chargeait à ce moment un fusil à mèche; il avait placé dans le canon une telle quantité de poudre, que celui qui aurait à s'en servir devait, j'en étais convaincu, se faire sauter la cervelle; aussi fut-ce avec une certaine satisfaction que je vis donner l'arme au Pombo. Celui-ci la plaça sur mon front. Puis un soldat se pencha et mit le feu à la mèche. On entendit alors une bruyante explosion, qui me donna un grand choc, et, à la surprise générale, le fusil trop chargé s'échappa des mains du Pombo. Je m'efforçai de rire.

Confuse de ce dernier incident, exaspérée de l'insuccès de toutes ces tentatives, la foule se mit à pousser



LE COUP DE SABRE. — D'APRÈS LA PEINTURE DE M. SAVAGE-LANDOR.

des cris féroces. « *Ta Kossaton, ta kossaton. Ngala mangbo chidak mayidan.* « Tuez-le, tuez-le! Nous ne pouvons l'effrayer! » hurlait-on de tous côtés dans la vallée.

Un glaive à deux poignées fut tendu au Pombo, qui le tira du fourreau. « Tuez-le, tuez-le! » cria de nouveau la foule, en excitant encore mon bourreau. Mais celui-ci, n'ayant pas surmonté la crainte que venait de lui inspirer l'accident du fusil, et l'attribuant évidemment à l'action d'un pouvoir caché, et non pas au fait que l'arme était trop chargée, hésitait à s'avancer.

Je profitai de ce répit pour déclarer qu'ils me tueraient s'ils voulaient, mais que s'ils me tuaient aujourd'hui, ils mourraient tous demain, — fait incontestable, tous les hommes étant mortels. Cette déclaration les refroidit pour un moment. Mais l'excitation de la foule était trop grande pour s'apaiser, et le Pombo fut bientôt entraîné à un nouvel accès de frénésie. Sa figure devint méconnaissable, et il avait tout à fait l'allure d'un fou.

Un lama s'approcha et lui glissa quelque chose dans la bouche. Il écuma, retroussa ses manches, et s'avança vers moi à pas lents et pesants, les bras étendus, balançant de droite et de gauche la lame nue et brillante du glaive.

Nerba, qui me tenait toujours par les cheveux, reçut l'ordre de me faire baisser la tête. Je résistai, avec le peu de force qui me restait et avec le courage nerveux d'un homme condamné à mourir, mais résolu à rester la tête haute devant la mort. Ils pouvaient me tuer, c'est vrai, me mettre en pièces, s'il le désiraient, mais jamais avant que j'eusse perdu mon dernier atome de force, ces bandits ne me contraindraient à m'incliner devant eux. Je mourrais, soit, mais ce devait être en regardant de haut le Pombo et ses acolytes.

L'exécuteur était maintenant tout près de moi. Il tenait le glaive de ses mains nerveuses, l'élevant très haut au-dessus de ses épaules. Puis il l'abaissa jusqu'à ma nuque, qu'il toucha de sa lame, comme s'il voulait mesurer la distance nécessaire pour asséner un bon coup, bien sûr. Reculant ensuite d'un pas, il releva promptement l'arme, et l'abattit de toutes ses forces; le glaive passa très désagréablement près de mon cou, mais ne me toucha pas. Je ne sourcillai pas, mais je vis bien que mon attitude semblait impressionner mon bourreau au point de lui faire peur. Il répugnait évidemment à continuer sa diabolique représentation. Pourtant la foule était toujours plus impatiente et turbulente; les lamas qui l'entouraient l'excitaient avec des gestes de fous. Tandis que j'écris, j'entends encore les hurlements sauvages, je vois les figures avides de sang des spectateurs de ma torture. Evidemment contre son gré, le Pombo recommença une fois encore l'opération. La lame passa si près qu'elle n'alla sûrement pas à plus d'un centimètre de mon cou.

Il semblait que mon sort était décidé. Mais, chose curieuse à dire, même à ce point culminant du drame, je n'arrivais pas à me représenter sérieusement que j'allais mourir. Pourquoi? je n'en sais rien puisque tout m'indiquait clairement que ma fin était proche; mais j'avais pendant tout ce temps le sentiment distinct que je

vivrais pour voir le dénouement de ce drame. J'étais très peiné, si vraiment ma fin devait être si prochaine, de ne pas revoir une dernière fois mes parents, mes amis, et de penser qu'ils ne sauraient probablement jamais de quelle façon j'étais mort. On répugne toujours, naturellement, à quitter un monde dans lequel on n'a jamais eu, pour ainsi dire, un moment d'ennui. Mais après les dangers, les souffrances, les émotions des dernières semaines, je ne me rendais pas compte de l'imminence du péril comme je l'aurais fait, par exemple, si j'avais été traîné directement de mon confortable appartement de Londres jusqu'au lieu de l'exécution.

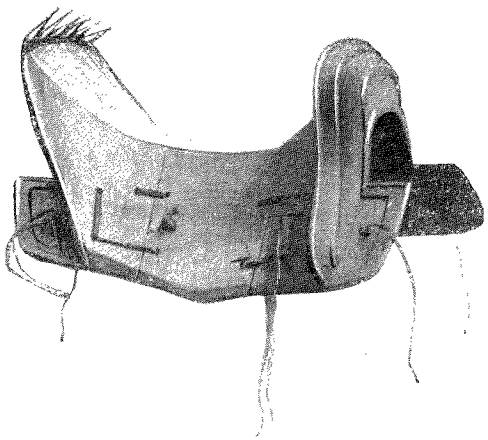
Il est peu vraisemblable que j'oublie jamais cette scène, et je dois dire, à la louange des Thibétains, qu'elle fut exécutée d'une façon très pittoresque. Même les cérémonies les plus atroces ont leur côté artistique, et celle-ci avec la pompe et l'éclat extraordinaires que les Thibétains y avaient mis, faisait vraiment une grande impression.

Il paraît que ce désagréable exercice du glaive précède quelquefois la décollation au Thibet, de façon à ce que la victime souffre davantage avant de recevoir le coup final. Je ne le savais pas alors, mais je l'appris quelques semaines plus tard. C'est généralement au troisième coup que la tête tombe.

Les lamas continuaient à demander ma mort en poussant des clameurs féroces. Mais cette fois-ci le Pombo résista avec plus de fermeté, et refusa de continuer. Alors les lamas se rassemblèrent autour de lui, semblant très irrités, criant, hurlant de la façon la plus sauvage. Et toujours le Pombo tenait ses yeux fixés sur moi, d'un air demi-respectueux, demi-effrayé, refusant d'avancer. Je n'étais pas au bout de mes tortures. Après avoir passé par les angoisses de la décapitation, j'allais subir les souffrances d'un véritable écartèlement.

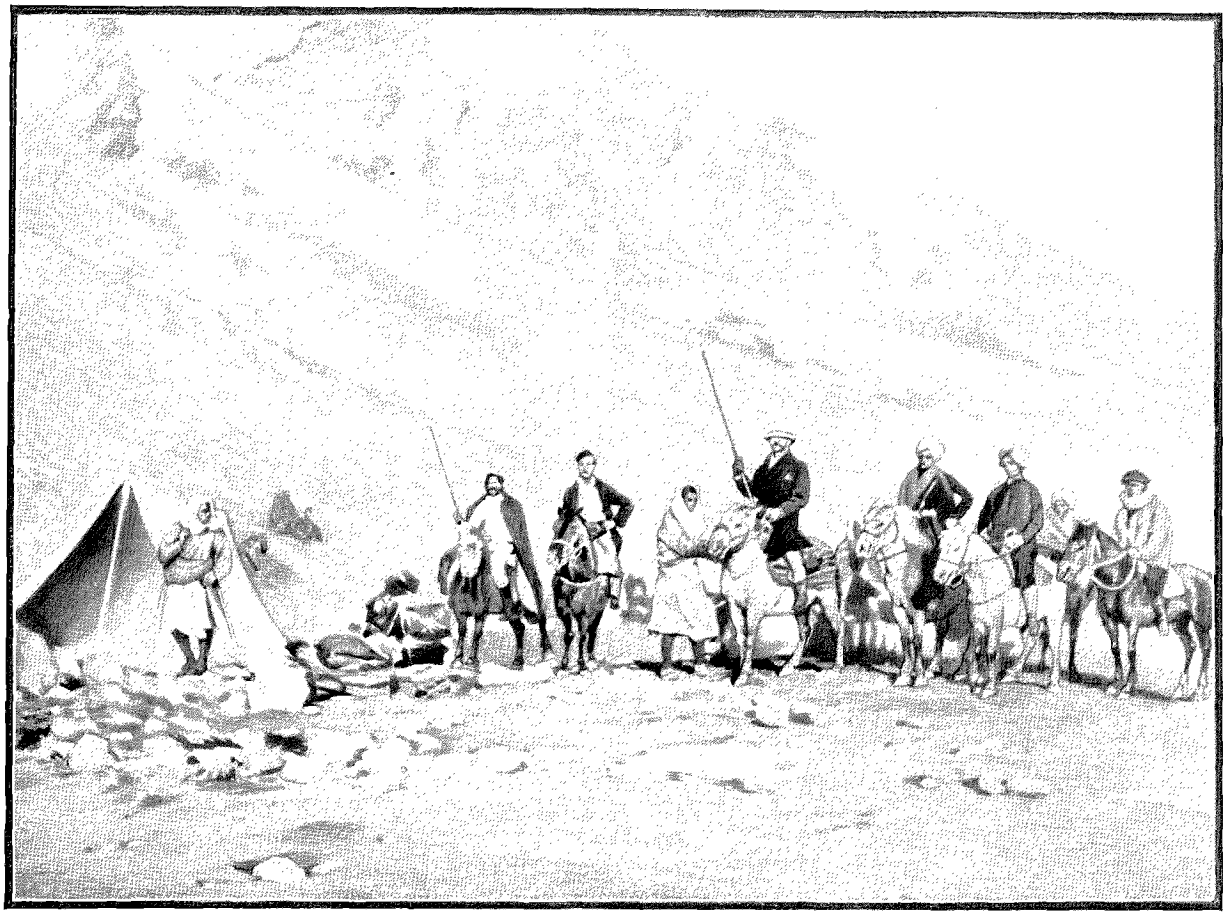
(A suivre.)

A-H. SAVAGE-LANDOR.
Traduit et résumé par HENRI JACOTTET.



LA SELLE DE TORTURE (PAGE 80). — DESSIN DE M. SAVAGE-LANDOR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



L'EXPÉDITION DE SECOURS SUR LE LIPPOU (PAGE 95). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES[1]

(LE PAYS SACRÉ DES LAMAS).

PAR M. A.-H. SAVAGE-LANDOR.

VIII

Nouvelles tortures. — Déballage de mes instruments. — Incidents divers. — Divertissements offerts par le *Pombo*. — Scènes d'hypnotisme. — Demandes d'oracles. — Mort certaine. — Délivrance inattendue. — En route pour la frontière. — La passe de Loumpiya. — Taklakot. — Retour.



LE PANDIT GOBARIA (PAGE 95). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mon pauvre Mansing, pendant que le Pombo et les lamas se consultaient, étant tombé plusieurs fois de son cheval, était resté en arrière. A ce moment l'homme qui me tenait me lâcha, un autre me poussa par devant et je tombai sur le dos. On attacha Mansing à la même poutre à laquelle j'étais déjà attaché. Après m'avoir annoncé que mon domestique allait mourir le premier, on me fit asseoir, et, pour m'empêcher de voir ce qui se passait, on me jeta une pièce d'étoffe sur la tête. J'entendis Mansing gémir pitoyablement, puis un silence se fit..... Je l'appelai; pas de réponse : j'en conclus qu'on l'avait tué..... On me laissa ainsi dans l'incertitude pendant un quart d'heure, puis on me dégagea la tête, et je pus voir mon pauvre couli gisant à terre presque inconscient, mais, Dieu merci, encore en vie. Pour l'empêcher de me répondre, quand je l'avais appelé, on lui avait mis la main sur la bouche, en le serrant au point de l'étrangler. Il se remit peu à peu.

Nous fûmes avertis que notre exécution était renvoyée au jour suivant, de façon qu'on pût nous torturer davantage. Nous profitâmes du répit pour demander à manger; cette demande, assez naturelle, sembla amuser beaucoup les Thibétains, qui éclatèrent de rire. Comme ils continuaient à nous parler de notre prochaine décapitation, je leur dis que ce supplice ne nous causerait évidemment aucune douleur, car nous serions morts de faim auparavant.

Ce raisonnement produisit-il son effet? Ou d'autres motifs intervinrent-ils? Je ne sais. Toujours est-il que quelques-uns des lamas les plus brutaux redevinrent polis et nous traitèrent

1. *Suite*, *Voyez p.* 1, 13, 25, 37, 49, 61 *et* 73.

avec une sorte de déférence. Deux d'entre eux se rendirent au monastère, et en revinrent avec du tsamba et du thé. J'ai rarement fait un meilleur repas, bien que les lamas m'enfonçassent la nourriture dans la bouche, presque à m'étouffer.

Quant à Mansing, auquel sa religion interdisait de manger des mets touchés par des gens d'une caste différente, on lui permit de lécher une écuelle de bois. J'étais si peu dégoûté moi-même, que j'en fis autant de ma dernière écuelle, lorsque les lamas eurent refusé de me donner davantage.

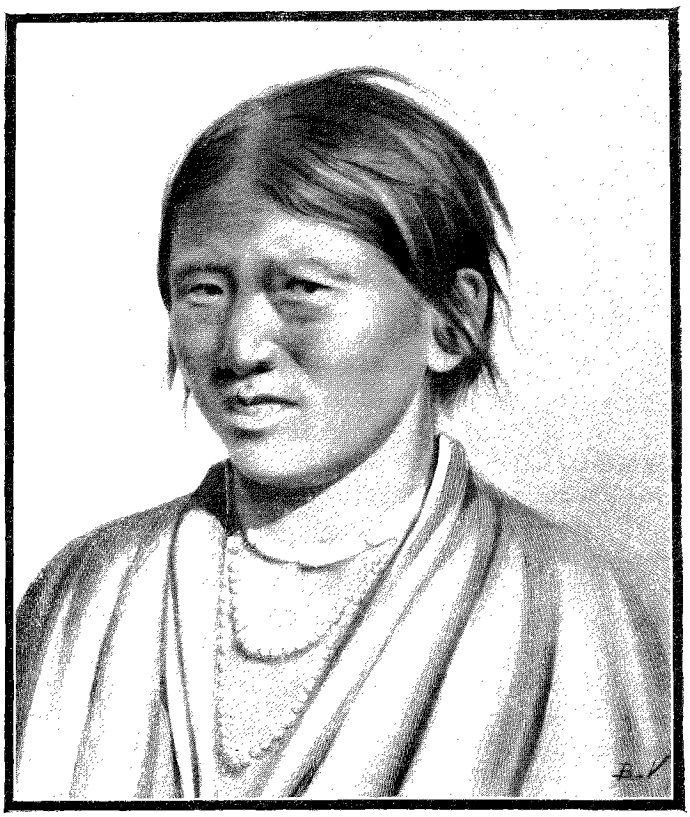
Nous étions restaurés, et nous sentions que notre situation s'améliorait. Mais cela ne dura guère. Sur les ordres d'un lama qui sortit soudain de la lamaserie voisine, je fus saisi et mis de nouveau debout sur l'angle de la poutre, les jambes encore plus écartées qu'auparavant. Puis les lamas, aussi féroces que jamais, me tirèrent les bras par derrière et attachèrent une corde à la chaîne qui réunissait mes menottes. Après quoi, ils passèrent la corde dans un trou percé au sommet d'un grand poteau dressé derrière moi, et, tirant sur la corde, ils tendirent mes bras en l'air à tel point qu'ils les auraient certainement cassés si j'avais été moins souple. Quand ils furent arrivés au maximum de tension qu'on pouvait atteindre sans me déchirer, ils fixèrent la corde, et je restai à demi suspendu, ayant la sensation que tous mes os étaient tirés, ou allaient l'être, hors de leurs alvéoles.

Naturellement le poids de mon corps, en le faisant descendre, devait aggraver les souffrances de ce supplice terrible, qui est en réalité une forme de l'écartèlement. Mansing, les pieds également attachés à la poutre de bois, fut suspendu à un autre poteau en face de moi.

La souffrance était aiguë : les tendons des jambes et des bras étaient affreusement étirés et l'épine dorsale courbée de telle façon qu'elle était comme ployée en deux. Les omoplates, réunies presque à se toucher, pressaient les vertèbres internes et produisaient une douleur effroyable dans les vertèbres lombaires.

Et comme si notre supplice n'était pas suffisant, une même corde passée autour du cou de Mansing et du mien nous réunissait tous les deux.

Une grosse pluie commença à tomber: à demi nus, car nos vêtements avaient été déchirés, nous étions alternativement glacés de froid et brûlés de fièvre. Des soldats nous entouraient, avec des chiens de garde attachés à des piquets. Convaincus qu'il nous était impossible de nous échapper, ils ramenèrent leurs couvertures sur leurs têtes et furent bientôt endormis. Comme l'un d'eux, dans son sommeil, poussait peu à peu son sabre hors de la couverture, l'idée me vint d'une tentative de fuite.



DAME THIBÉTAINE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Deux ou trois heures plus tard, l'obscurité était devenue profonde. Grâce à l'extrême souplesse de mes mains, je réussis à retirer ma main droite de mes menottes, et, après une heure d'efforts, je parvins à détacher la corde qui liait les pieds de Mansing. Je lui dis à demi-voix de pousser le sabre vers moi jusqu'à ce qu'il fût à ma portée; je me proposais de couper mes liens et ceux de Mansing, après quoi, ayant une arme en notre possession, nous aurions fait une audacieuse tentative pour reprendre notre liberté.

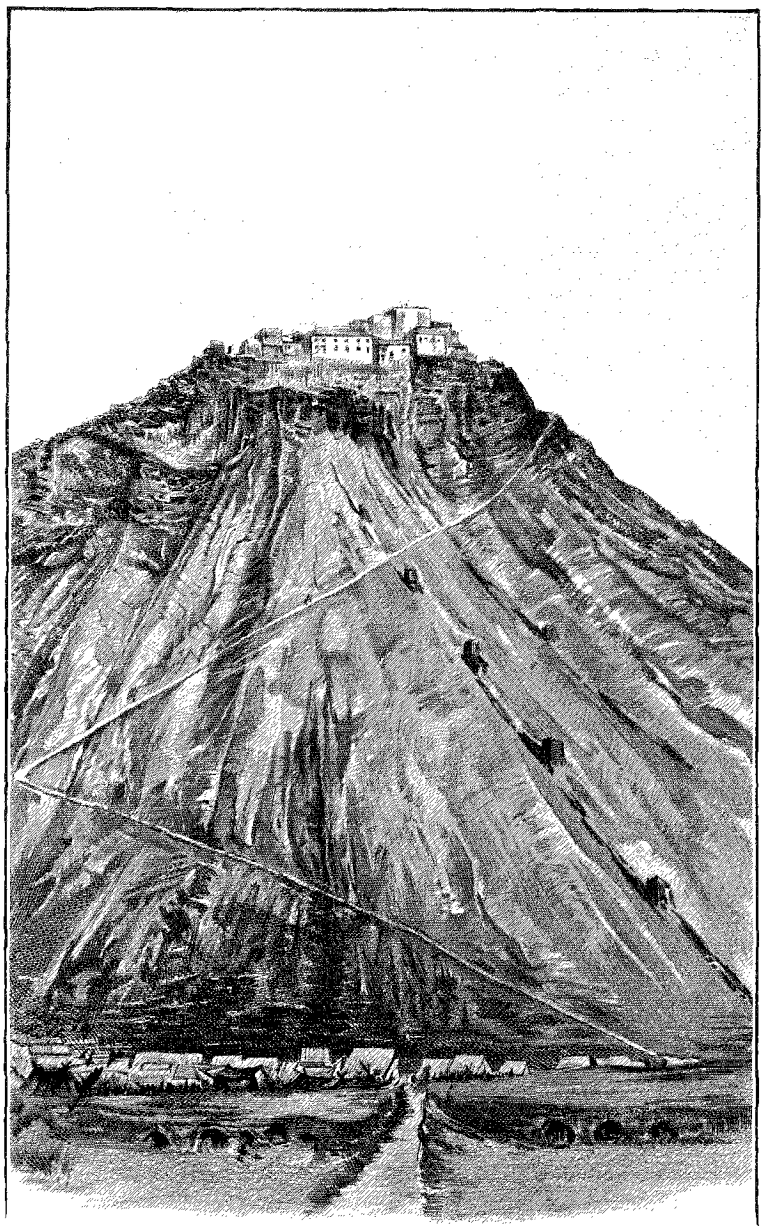
Malheureusement, Mansing n'était pas très agile : content de se sentir délivré, il remua maladroitement ses jambes raidies; les chiens s'en aperçurent et se mirent à aboyer. En un instant nos gardiens furent éveillés; mais, peureux comme toujours, ils disparurent à la recherche d'une lumière, afin d'examiner l'état de nos liens.

Je pus heureusement remettre ma main dans mes menottes, et, lorsque les hommes revinrent, je fis semblant d'être profondément endormi. Ils virent que les liens des pieds de Mansing étaient défaits, mais que mes menottes et mes cordes étaient restées attachées.

Ce mystérieux événement inspira une vraie frayeur à nos Thibétains : ils se mirent à crier, appelant à

l'aide. En un instant nous fûmes entourés d'une troupe de soldats armés d'épées. L'un d'eux, plus brave que les autres, donna quelques coups de fouet à Mansing et nous avertit que, si l'on retrouvait nos cordes défaites, nous serions immédiatement décapités. Puis le pauvre couli fut de nouveau attaché, avec des nœuds plus serrés que jamais.

Vers six ou sept heures du matin, on vint cependant lui délier les pieds. Mais je fus laissé dans la même position. Heures après heures se passèrent ainsi : mes jambes, mes bras, mes mains étaient devenus peu à peu insensibles ; je ne souffrais plus. J'éprouvais la sensation toute particulière d'avoir une tête vivante sur un corps inerte.



MONASTÈRE ET FORTERESSE DE TARLAKOT (PAGE 94). — DESSIN DE BOUDIER.

Le jour qui venait de naître fut rempli d'étranges incidents. Le soleil était déjà haut dans le ciel, lorsque le Pombo, escorté de plusieurs lamas, sortit à cheval du monastère pour entrer dans sa tente. On ouvrit alors mes boîtes d'instruments scientifiques, que les soldats et les lamas considéraient avec un mélange amusant de curiosité et de précaution. Il me fallut expliquer l'usage de chaque instrument; chose difficile, étant donné l'ignorance des Thibétains et ma faible connaissance de leur langue. Après le sextant, et les thermomètres, on sortit une série de boîtes de plaques photographiques, qui furent ouvertes boîte après boîte. Tous mes précieux négatifs se trouvèrent ainsi détruits en un instant.

Ils furent aussi fort intrigués de ma boîte de couleurs. Mais ce qui attira le plus leur attention, ce fut une somme considérable en or et en argent qu'ils trouvèrent dans l'une des boîtes. Le Pombo déclara qu'aucune pièce ne devait être volée.

Je saisis cette occasion pour faire à la lamaserie une offre de 500 roupies, et je priai en même temps le Pombo d'accepter mon martini-henry, qui paraissait lui plaire. Les deux présents furent refusés : la lamaserie, me dit-on, était très riche, et la position officielle du Pombo ne lui permettait pas de porter un fusil. Il fut néanmoins très touché de l'offre et vint m'en remercier en personne. Ces bandits ne manquaient pas d'une certaine courtoisie.

La caisse imperméable était à peu près vide. Le Pombo en sortit, d'un air soupçonneux, un curieux objet aplati.

« Qu'est cela? » me demanda-t-il.

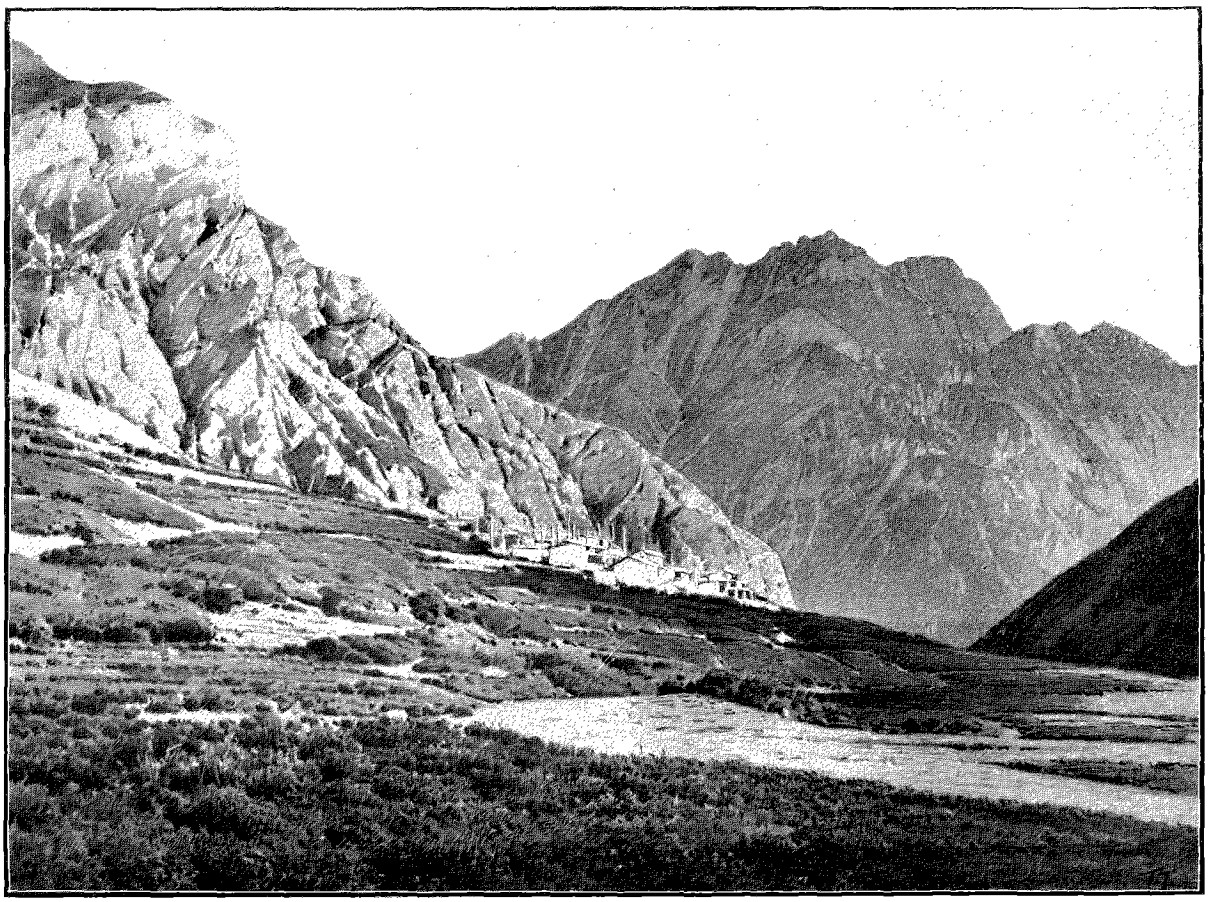
Ma vue avait été si obscurcie que je ne pus tout d'abord rien distinguer. Mais j'y reconnus à la fin ma grande éponge, longtemps égarée, que Chanden Sing avait logée au fond de la caisse, empilant par-dessus les lourdes boîtes de plaques photographiques. Elle était absolument desséchée et aplatie. Les Thibétains la prirent pour de l'amadou et n'osaient pas la toucher, de peur d'une explosion. Puis, ayant satisfait leur curiosité, ils la jetèrent. Elle tomba par hasard dans une flaque d'eau. C'était là une occasion admirable d'effrayer mes bourreaux. J'adressai donc à l'éponge une prétendue incantation faite de mots anglais sans

aucune suite. Ma conduite étrange excita leur attention; aussi ne purent-ils dissimuler leur terreur lorsqu'ils virent, au bruit de mes paroles, l'éponge se gonfler peu à peu et reprendre ses dimensions naturelles. Ils s'enfuirent dans toutes les directions.

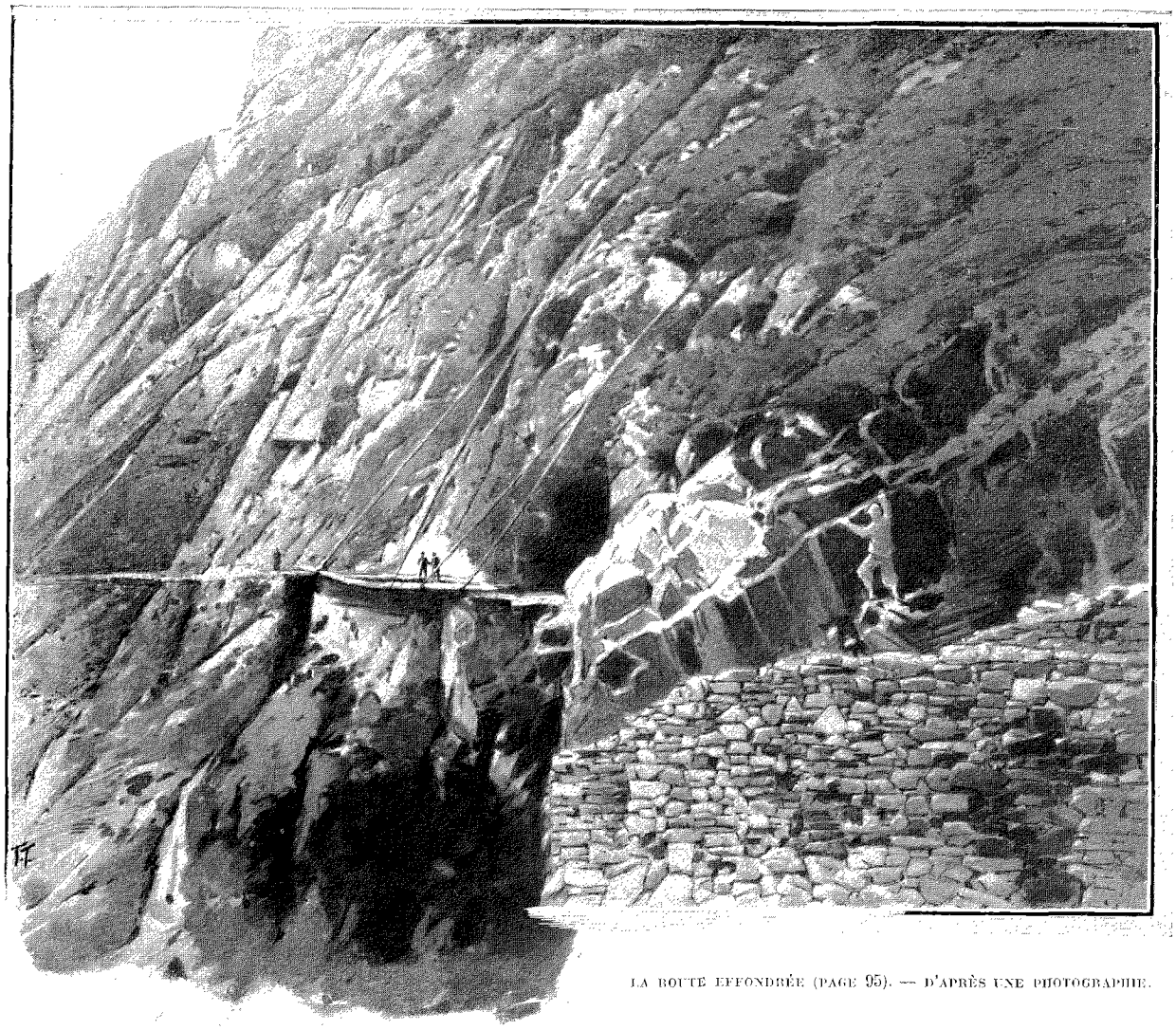
Mais une scène plus amusante encore allait se produire. Ayant pris leur courage à deux mains, les lamas revinrent à mes bagages. L'un d'eux saisit mon martini-henry, et les autres le pressèrent de faire feu. J'expliquai au premier comment il fallait charger ; il prit une cartouche et la plaça dans la culasse ; mais il ne voulut pas, malgré mes conseils, fermer le mécanisme au cran de sûreté. Je l'avertis des conséquences possibles ; pour toute réponse il me frappa d'un coup de crosse sur la tête.

Les Thibétains ont la coutume, quand ils visent avec leurs fusils à mèche, qui sont munis de « fourchettes », de se mettre la crosse devant le nez, au lieu de l'appuyer, commme nous, à l'épaule. Le lama visa ainsi un de mes yaks qui paissait tranquillement à une trentaine de mètres. Il tira la gâchette, au milieu de l'attention générale. Le coup partit, avec un bruit extraordinaire, la bouche du canon éclata, et le violent recul de l'arme donna au lama un coup terrible en plein visage. Le fusil, échappant de ses mains, décrivit une parabole dans les airs, et le lama, tombant à la renverse, resta étendu sur le sol, tout saignant, pleurant comme un enfant, un œil arraché et la mâchoire à moitié cassée. L'explosion s'était-elle produite parce que le mécanisme avait été mal fermé, ou parce que de la terre s'était introduite dans la bouche du fusil ? Je ne sais. Mais je ne pus dissimuler ma satisfaction de l'accident, dont la victime était un des lamas qui avaient demandé ma tête avec le plus d'acharnement.

Le Pombo, qui m'avait regardé, durant la plus grande partie de l'après-midi, d'un air où la pitié se mêlait au respect, joignit ses rires aux miens. Je crois qu'il était plutôt satisfait de l'accident. Il s'était demandé jusqu'ici s'il fallait m'exécuter, oui ou non ; après ce qui venait de se passer, il inclinait décidément pour la négative. Il tint avec les lamas et les officiers une consultation, à la suite de laquelle quelques officiers vinrent détacher mes pieds de la poutre ; mes mains conservèrent leurs menottes, mais on enleva la corde qui les tenait au poteau. Quand les cordes furent sorties des sillons profonds qu'elles avaient creusés autour de mes chevilles, de grands morceaux de peau s'en détachèrent. Ainsi finirent les vingt-quatre heures les plus terribles que j'aie passées de ma vie. Etendu comme je l'étais sur le sol, je sentis d'abord très peu de soulagement ;



VILLAGE DE TINKER, AU NÉPAL (PAGE 95). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LA BOUTE EFFONDRÉE (PAGE 95). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

mon corps et mes jambes étaient raides; la sensibilité ne leur revenant pas, je commençais à craindre que je n'eusse définitivement perdu l'usage de mes pieds. Ce ne fut qu'au bout de trois heures que le sang recommença à circuler dans mon pied droit, mais ce retour de la circulation me causa des souffrances intenses. Elles n'auraient pas été plus grandes si l'on m'avait introduit dans la jambe des lames de couteau. Mes bras se remirent plus rapidement.

Dans l'intervalle, le Pombo, soit qu'il voulût m'amuser, soit qu'il désirât simplement me montrer ses richesses, donna l'ordre d'amener une centaine de chevaux, quelques-uns magnifiquement harnachés. Il monta le plus beau, et, tenant à la main le terrible *taram*, il fit le tour de la colline sur laquelle se dressaient la lamaserie ou monastère et le fort.

Il harangua ensuite ses hommes, et alors commença une série de divertissements : on choisit d'abord les meilleurs tireurs, qui avec leurs fusils à mèche visèrent à tour de rôle mes deux pauvres yaks ; quoique ceux-ci ne fussent qu'à quelques mètres, aucun coup ne les atteignit; les tireurs visaient cependant avec soin, et le sifflement des balles dans l'air me disait assez qu'ils tiraient sérieusement.

Vinrent ensuite des courses de chevaux que, malgré mes souffrances, je trouvai fort intéressantes. D'abord les chevaux coururent deux par deux. La dernière course fut exécutée par les deux plus forts champions, et le vainqueur reçut un *kata*. Puis des cavaliers, lancés au grand galop, s'exercèrent à relever un *kata* qu'on avait laissé tomber à terre. Un autre exercice consistait en ceci : un homme se tenait debout à quelque distance, un camarade se dirigeait vers lui au grand galop, le saisissait par ses vêtements et le posait sur sa selle.

Les courses terminées, le Pombo se dirigea vers sa tente, dont la porte avait six mètres de longueur. Quelques soldats m'y traînèrent, de façon que je pusse voir ce qui se passait dans l'intérieur. Le Pombo y entra, suivi de deux gros lamas qui la fermèrent pour quelques minutes, puis la rouvrirent. Dans l'intervalle un gong avait convoqué les lamas du monastère, et au bout d'un moment toute une bande était venue s'installer dans la tente.

*

Le Pombo, avec son vêtement jaune, ses culottes, son chapeau à pointes, était assis au centre, dans un fauteuil à haut dossier ; à ses côtés se tenaient debout les deux lamas qui l'avaient accompagné. Il se trouvait évidemment dans un état de crise hypnotique. Il était assis sans mouvement, les mains posées à plat sur ses genoux, la tête droite, les yeux fixes. Il demeura ainsi pendant quelques minutes ; tous les soldats et toutes les autres personnes qui s'étaient rassemblés devant la tente tombèrent alors à genoux, posèrent leurs bonnets par terre, et se mirent à marmotter des prières. Un des deux lamas, qui semblait avoir une grande puissance mesmérique, posa la main sur l'épaule du Pombo, tandis que celui-ci éleva lentement les bras, en étendant les mains, et resta longtemps sans mouvement, dans un état cataleptique. Le lama toucha ensuite le cou du Pombo avec ses pouces, ce qui lui fit décrire avec la tête un rapide mouvement circulaire de gauche à droite. Puis l'hypnotiseur prononça certains exorcismes, et le Pombo commença à se livrer à des contorsions serpentines très extraordinaires, remuant et tordant ses bras, sa tête, son torse et ses jambes. Son accès de frénésie dura ainsi quelque temps ; alors les dévots se rapprochèrent peu à peu de lui, priant avec ferveur et poussant de profonds soupirs mêlés de cris d'étonnement ou même de terreur.

A intervalles réguliers, les figures de cette danse bizarre se terminaient par une posture étrange : le Pombo se pliait en deux, mettant sa tête entre ses jambes, son long chapeau posé sur le sol. Pendant qu'il était dans cette position, les assistants allaient l'un après l'autre toucher ses pieds et lui faire de profondes révérences et des salaams. A la fin, l'hypnotiseur, saisissant entre ses mains la tête du Pombo, le regarda fixement dans les yeux, lui frotta le front et le réveilla. Le Pombo était pâle et épuisé. Il s'étendit dans son fauteuil : son chapeau tomba de sa tête, qui se montra entièrement rasée, comme il convient à un lama. Des *katas* furent distribués à tous les Thibétains présents, qui les plièrent et les serrèrent dans leurs habits.

Le Pombo sortit de sa tente. Je lui dis que la danse était très belle, mais que j'avais faim : il me fit apporter un plat contenant un délicieux ragoût de yak, et du *tsamba* en abondance ; mais, malgré ma faim, je ne pus manger grand'chose, sans doute à cause des souffrances physiques que j'avais endurées.

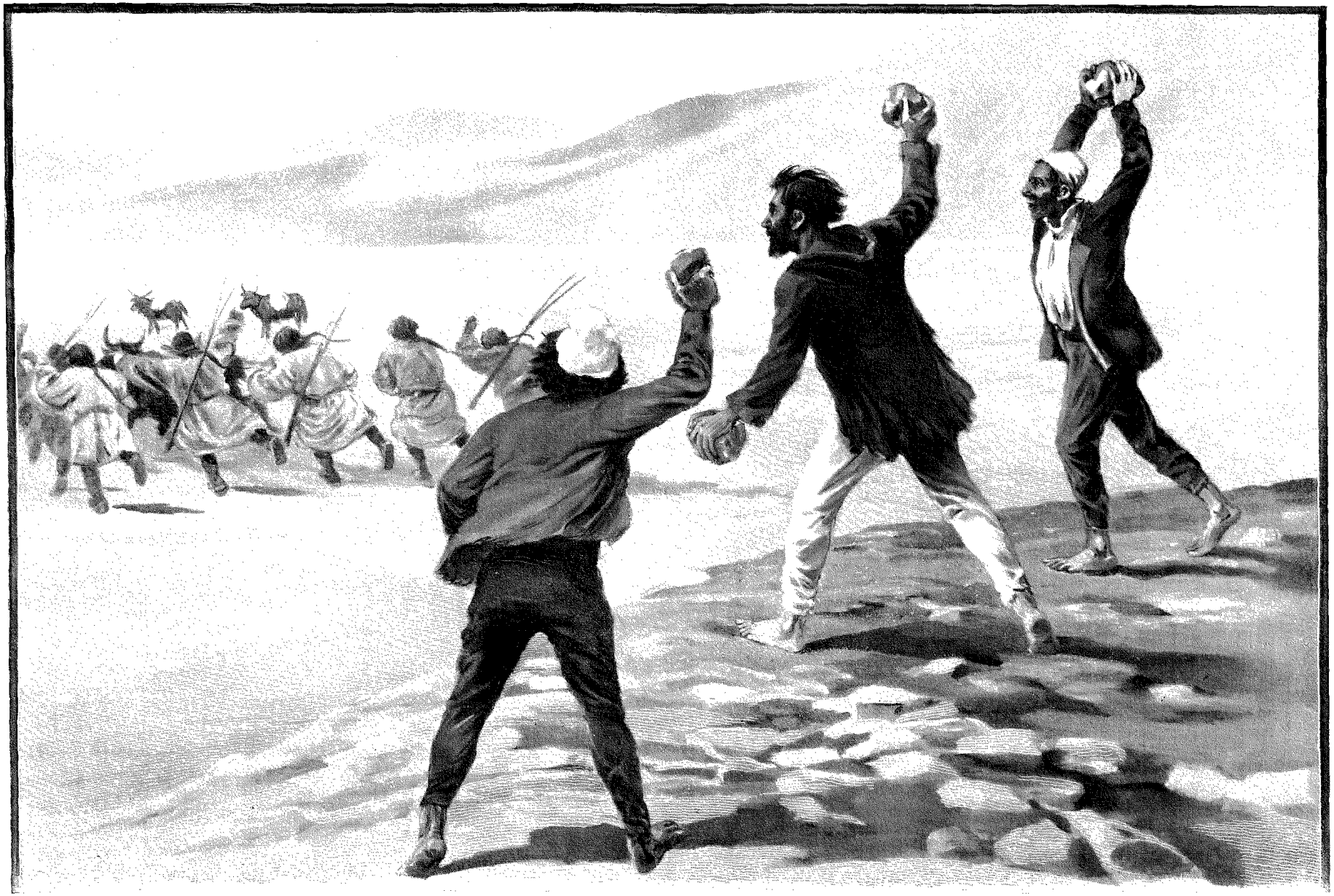
La nuit venue, j'eus de nouveau les pieds fixés à la poutre et les mains au poteau, mais avec quelques adoucissements à ma peine : les jambes étaient moins écartées, les bras moins tendus. Dans la soirée, une demi-douzaine de lamas arrivèrent du monastère avec une lumière et un grand bol de cuivre qui était censé contenir du thé ; le lama blessé par l'explosion du fusil était avec eux, il insista tant pour me faire boire que j'eus des soupçons. Ils portèrent le bol à mes lèvres ; je ne bus qu'une gorgée que je crachai aussitôt : j'avais cependant avalé quelques gouttes, et peu de minutes après je fus saisi de violentes douleurs d'estomac. Je ne puis qu'en conclure que le breuvage était empoisonné.



UNE DOUCHE DE GLACE CASSÉE ET DE NEIGE FONDUE À 4 950 MÈTRES D'ALTITUDE (PAGE 95). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les lamas n'avaient pas encore pris de parti sur ce qu'il fallait faire de nous. Un certain nombre d'entre eux voulaient encore qu'on nous décapitât ; mais d'autres, et parmi eux le Pombo, étaient presque résolus, depuis la nuit précédente, à nous renvoyer à la frontière. Malheureusement, comme je l'appris plus tard, le Pombo avait eu cette nuit même une vision à mon sujet. Un esprit lui avait dit que, si l'on ne nous tuait pas, lui et son pays souffriraient de grands malheurs. Il avait ajouté : « Vous pouvez tuer le Plenki et personne ne vous punira. Les Plenkis ont peur de combattre les Thibétains. »

Chez les lamas, on ne prend aucune décision importante sans avoir recours aux incantations et aux sciences occultes : aussi le Pombo ordonna-t-il à un lama de couper une boucle de mes cheveux, ce qu'il fit en se servant d'un couteau très émoussé. Puis, prenant les cheveux dans la main, il s'en alla à la lamaserie consulter l'oracle. Il paraît qu'après certaines incantations, l'oracle répondit qu'on devait me décapiter, et que sans cela le pays courrait un grand danger.



NOUS ATTAQUONS NOS GARDES À COUPS DE PIERRES (PAGE 94). — D'APRÈS LA PEINTURE DE M. SAVAGE-LANDOR.

Le Pombo, qui semblait désappointé, me fit couper l'ongle d'un orteil pour le montrer à l'oracle, qui, consulté, donna la même réponse.

On devait finalement, comme c'est l'ordinaire dans de semblables consultations, présenter à l'oracle un morceau d'un ongle de mes doigts. Le lama qui était en train de le couper examina mes mains et écarta mes doigts, en exprimant une grande surprise. En un instant tous les lamas et les soldats vinrent tour à tour examiner mes mains : c'était la répétition exacte de ce qui s'était passé au monastère de Tucker. Le Pombo lui-même, ayant été informé, vint regarder mes doigts, et toutes les opérations furent immédiatement suspendues.

Lorsque je fus relâché, quelques semaines plus tard, je pus apprendre des Thibétains la raison de leur étonnement. J'ai les doigts liés plus haut que ce n'est le cas chez la plupart des gens, et cela est très considéré au Thibet. Un charme règne sur la vie d'un possesseur de doigts pareils ; quoi qu'on lui fasse, il ne lui arrivera aucun mal. Sans vouloir discuter si, oui ou non, un charme a régné sur ma vie au Thibet, il est certain que cette superstition influa beaucoup sur la décision finale du Pombo.

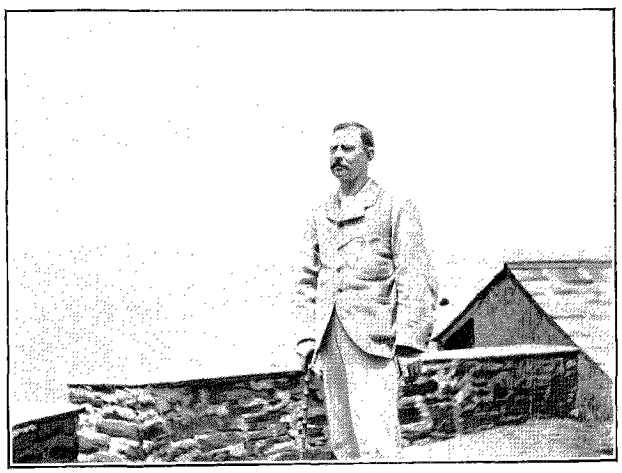
Il ordonna que ma vie serait épargnée et que je devrais, le jour même, partir pour la frontière hindoue. Il prit dans mon propre trésor une somme de cent vingt roupies, qu'il mit dans ma poche, pour les besoins du voyage. Bien qu'on me laissât mes chaînes, je devais, me dit-il, être traité avec bienveillance, ainsi que mes domestiques.

Lorsque tout fut prêt, Mansing et moi nous fûmes reconduits à pied à Toxem, escortés d'une cinquantaine de cavaliers. Malgré nos blessures, nous devions marcher très vivement. J'étais traîné par le cou, comme un chien, lorsque, épuisé et hors d'haleine, je ne pouvais suivre le pas des chevaux.

A Toxem, je retrouvai, à ma grande joie, Chanden Sing encore vivant. Il avait été enfermé comme prisonnier dans la maison de garde : il était resté là pendant trois jours, debout, attaché à un poteau. Durant tout ce temps, il n'avait eu ni à boire ni à manger, et il était presque mourant. On lui avait annoncé que j'avais été décapité.

Nous passâmes la nuit dans la maison, au milieu d'une bruyante compagnie de soldats et de femmes qui nous empêchèrent de dormir. Le lendemain, au lever du soleil, nous fûmes placés, Chanden Sing et moi, sur des yaks, et non pas sur des selles, mais sur des bâts semblables à ceux que j'ai déjà décrits. Le pauvre Mansing fut obligé de marcher, la corde au cou, et battu sans miséricorde lorsqu'il restait en arrière. Nous avions une forte escorte pour empêcher toute évasion. Mais comme nous trouvions à tous les campements des relais de yaks et de chevaux, nos marches furent très rapides. En cinq jours, nous fîmes 286 kilomètres.

Nous souffrîmes beaucoup pendant ces longues étapes. Les soldats nous maltraitaient et ne nous laissaient manger que tous les deux ou trois jours, pour nous empêcher de devenir trop forts. Epuisés, meurtris comme nous l'étions, nous souffrions encore le martyre à monter sur ces misérables yaks. Tout ce que nous avions nous avait été enlevé. Nos vêtements étaient en haillons et couverts de vermine. Nous étions sans chaussures, et littéralement nus.



M. J. LARKIN — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les premiers jours, nous marchâmes généralement depuis le lever du soleil jusqu'à une heure ou deux après son coucher. Quand nous atteignions un camp, on nous descendait de nos yaks, et, en sus des menottes que nous avions aux mains, nos geôliers en fixaient d'autres à nos chevilles.

Etant ainsi en sûreté, on nous laissait dormir en plein air, sans couverture d'aucune sorte, étendus souvent sur la neige, ou inondés de pluie.

Je parvins, non sans risques, à tenir un journal de mon retour, sur une petite feuille de papier qui était restée dans ma poche. Je tirais mes mains de mes menottes, et, me servant comme plume d'un morceau d'os que j'avais ramassé, comme encre de mon sang, je pus prendre quelques brèves notes chiffrées et faire le levé approximatif de notre route. Bien entendu, comme je n'avais pas d'instruments, je ne pus prendre de positions astronomiques qu'au juger et d'après le soleil. Nous suivîmes en gros le Brahmapoutre, sur une ligne tracée plus au Sud que celle de notre voyage d'aller, jusqu'à ce que nous eûmes atteint la frontière de la province de Yu-Tzang (ou de Lhassa). J'eus la chance, arrivé à l'endroit où se réunissent les deux branches principales du Brahmapoutre, que les Thibétains me fissent suivre celle du Sud, précisément celle que je n'avais pas suivie à l'aller. Elle naît par environ 83°6'30'' longitude Est de Greenwich et 30°33' latitude Nord, dans un petit lac au milieu d'une grande plaine. Je donnai



LE RETOUR. — M. LARKIN ET SES COMPAGNONS ATTENDANT EN VAIN LES THIBÉTAINS (PAGE 95). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

mon propre nom à la source du Nord; c'est un procédé que, je l'espère, on ne trouvera pas immodeste, puisque je suis le premier Européen à l'avoir vue.

Quand nous eûmes quitté la province de Yu-Tzang, nos guides se relâchèrent un peu de leur cruauté. Ils nous autorisèrent, par exemple, à acheter quelques vivres et consentirent à ôter nos menottes pour nous laisser manger.

Nous dirigeant au Nord-Ouest, nous croisâmes notre première route pour la longer ensuite, à quelques kilomètres au Nord, sur un plateau ondulé, de formation argileuse, où l'on rencontrait de nombreux campements.

Nous atteignîmes enfin le village et le monastère de Tucker, au bord du lac Mansarouar. Là, on nous enleva nos fers, et nous nous sentîmes relativement libres ; mais, où qu'il allât, chacun de nous était toujours accompagné par quatre hommes.

Les lamas, si bienveillants lors de notre première visite, se montrèrent cette fois très maussades et grossiers. Nous ayant vus arriver, ils se retirèrent dans le monastère, en fermant la porte derrière eux.

Le lendemain, survinrent un nommé Souna et son frère, que j'avais rencontrés à Garbyang. Ils me dirent que la nouvelle était parvenue en Inde que nous avions été décapités, moi et mes deux domestiques ; là-dessus, le docteur Wilson et Karak Sing, le « Pechkar politique », avaient passé la frontière pour vérifier les faits. J'appris avec une joie intense qu'ils étaient encore à Taklakot, et j'obtins de Souna qu'il s'y rendrait aussitôt qu'il pourrait, afin de les informer que j'étais prisonnier.

Nous nous étions à peine remis en marche qu'un cavalier vint vers nous, avec un ordre sévère du Djong Pen de Taklakot interdisant de nous conduire plus avant sur la route de la passe de Lippou, et ordonnant de nous emmener par la passe de Loumpiya.

Comme cette dernière passe était infranchissable en cette saison par cette route, nous allions être obligés de marcher encore une quinzaine de jours, en bonne partie sur la glace et la neige. Affamés et épuisés comme nous étions, nous aurions infailliblement succombé.

Nous demandâmes qu'on nous conduisît à Taklakot ; mais ce fut inutile, d'autant plus que de nouveaux messagers étaient venus confirmer les ordres du Djong Pen. Il nous fallut donc abandonner la route de Taklakot et nous diriger vers la passe de Loumpiya. C'était un assassinat pur et simple : les Thibétains s'en rendaient compte ; mais, en cas d'ennuis, ils avaient toujours la ressource de pouvoir dire que nous étions morts naturellement dans les neiges.

Nous résolûmes alors de jouer notre dernière carte. Quand nous eûmes fait cinq kilomètres à l'ouest de la route de Taklakot, nous nous refusâmes à aller plus avant dans cette direction. Nous prévînmes nos gardes que, s'ils essayaient de nous contraindre, nous étions tout prêts à les combattre, car de mourir ici de mort violente, ou de mourir gelés sur le Loumpiya, cela nous importait peu. Nos gardes, embarrassés, se décidèrent à passer avec nous la nuit en cet endroit et à faire demander au Djong Pen de nouvelles instructions. L'ordre étant venu dans la nuit de nous faire avancer coûte que coûte, nos gardes se préparèrent en conséquence, dès le matin, à partir. Nous rassemblâmes alors ce qui nous restait de force, et nous attaquâmes soudain notre escorte à coups de pierres ; chose incroyable, ces lâches soldats tournèrent les talons et s'enfuirent.



M. LANDOR, APRÈS SA DÉTENTION CHEZ LES THIBÉTAINS. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous reprîmes la direction de Taklakot, suivis à distance par ces coquins, qui nous suppliaient de ne pas leur résister, nous disant que leurs têtes étaient en jeu.

Au bout de quelques kilomètres, nous rencontrâmes une troupe de soldats et de lamas envoyés contre nous par le Djong Pen. Dans l'état où nous nous trouvions, il était inutile de songer à lutter contre de telles fatalités. Dès que les hommes nous eurent aperçus, ils s'apprêtèrent à tirer.

Je m'avançai pour parler au ministre du Djong Pen, Lap-Sang, et à son secrétaire, qui étaient à la tête de la troupe. Ils insistèrent pour nous faire passer par la passe de Loumpiya, alors que nous étions à deux pas de la frontière. Nous protestâmes vigoureusement, déclarant que nous aimions mieux mourir où nous étions. Nous leur demandâmes donc de nous tuer séance tenante.

Nous étions presque arrivés à Kardam, lorsqu'un cavalier, lancé en plein galop, nous cria de nous arrêter et tendit une lettre à Lap-Sang. La lettre contenait l'ordre de nous conduire immédiatement à Taklakot.

Nous revînmes donc sur nos pas, le long du plateau qui domine la rivière de Gakkon, et nous arrivâmes à la nuit au village de Dogmar, une curieuse localité, dans une vallée formée par deux falaises d'argile. Les habitants vivent dans des trous du rocher.

A peine étions-nous arrêtés qu'une nouvelle lettre du Djong Pen nous apprenait qu'il avait changé d'avis et que, toutes réflexions faites, nous devions passer par le Loumpiya.

Mais dans la nuit arrivèrent toute une troupe d'officiers et de soldats, avec l'ordre, de la part du Targum de Barca, un chef aussi puissant que le Djong Pen, de ne nous laisser, sous aucun prétexte, traverser sa province, non plus que de franchir le Loumpiya. C'était là une situation à la fois amusante et irritante : aucune route de la frontière ne nous était ouverte.

J'encourageai vivement les hommes du Targum de Barca à lutter contre ceux du Djong Pen, pour m'empêcher de franchir le Loumpiya. Ils me demandèrent si je les assisterais. Je dis que oui, et, quoique n'ayant guère de confiance en leur courage, j'acceptai le poste, qu'ils m'offrirent, de général en chef. Nous préparâmes notre plan d'attaque, et le lendemain matin, monté sur un bon cheval, je partis gaiement pour Taklakot, à la tête d'une nombreuse cavalerie. Mes Thibétains, pleins d'ardeur, déclaraient qu'ils haïssaient les hommes du Djong Pen, et qu'ils allaient les massacrer ; mais leurs discours cessèrent soudain, lorsque nous entendîmes le bruit des clochettes des chevaux ennemis. J'encourageais de mon mieux mes hommes, mais une véritable panique s'emparait d'eux. Quand les hommes du Djong Pen furent en vue, j'eus l'étrange spectacle de deux armées rangées face à face, et chacune dans une mortelle terreur de l'autre.

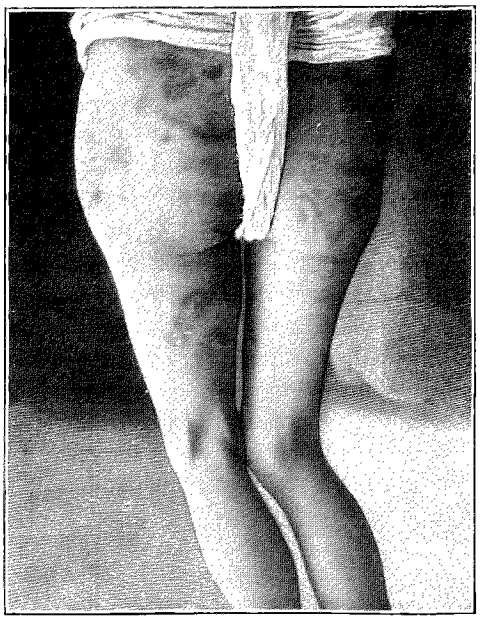


M. LANDOR, APRÈS SA DÉTENTION CHEZ LES THIBÉTAINS. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Malgré mes remontrances, les deux adversaires déposèrent précipitamment leurs fusils et leurs sabres : une conférence eut lieu dans laquelle tout le monde sembla prêt à obliger tout le monde, excepté moi.

Au milieu de ces transactions arriva un messager du Djong Pen, nous accordant enfin, à la satisfaction générale, la permission de nous rendre à Taklakot. Mon armée reprit la route du Nord-Ouest, et moi, dépouillé du haut grade que j'avais occupé quelques heures, je redevins un particulier et un prisonnier. Accompagnés d'une bonne escorte, nous descendîmes la vallée du Gakkon, puis, passant à travers une région très peuplée et laissant deux monastères à notre droite, nous fîmes le tour du haut et pittoresque rocher au sommet duquel s'élèvent le fort et les monastères de Taklakot. Arrivés sur le pont en bois qui franchit le Gakkon, nous aperçûmes au pied de la colline un grand campement des Chokas venus pour échanger des produits avec les Thibétains ; nous piquâmes de deux et nous

nous trouvâmes au milieu d'amis qui furent fort surpris de nous revoir. Le docteur Wilson était là aussi; il eut grand'peine à nous reconnaître, et parut très ému en voyant l'état où nous étions. Tout le monde rivalisa d'amabilité avec nous. De toutes parts on nous apporta des vivres, que nous dévorâmes avec des appétits d'affamés, en outre Karak Sing le « Pechkar » et le docteur Wilson me fournirent des vêtements, chose bien nécessaire, car les haillons qui me restaient étaient littéralement grouillants de vermine.



LES TRACES DU SUPPLICE DE MON DOMESTIQUE, SIX SEMAINES APRÈS. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus tard dans la journée, le docteur Wilson examina mes blessures et envoya son rapport à ce sujet au gouvernement de l'Inde, au commissaire de Koumaon et au député commissaire d'Almora.

Les soins de mes hôtes, la bonne nourriture m'eurent bientôt rétabli. Au bout de quelques heures j'avais oublié déjà les privations et les souffrances que je venais d'endurer. Je restai trois jours à Taklakot; pendant ce temps les Thibétains rapportèrent une partie de mon bagage confisqué; j'eus le plaisir d'y voir figurer mon journal, mes notes, mes cartes et croquis.

J'appris ensuite de mes amis comment on avait obtenu ma délivrance. Le docteur et Karak Sing, ayant entendu dire que mes domestiques et moi avions été décapités, passèrent la frontière pour faire une enquête et recouvrer ce qui m'appartenait. Ils apprirent par Souna, mon messager du lac Mansarouar, que j'étais encore en vie, mais prisonnier et mourant de faim. N'ayant pas de forces suffisantes pour aller à ma rencontre, ils se bornèrent à faire de vives représentations au Djong Pen de Taklakot, le menaçant de l'envoi d'une armée si je n'étais pas mis en liberté; un autre de mes amis, le Pandit Gobaria, le commerçant choka le plus influent du Bhot, se joignit à ces représentations, et le Djong Pen, malgré ses répugnances, finit par consentir à ce qu'on m'amenât à Taklakot. On a vu que cette permission avait été retirée, puis de nouveau confirmée. C'est donc uniquement aux bons offices de ces messieurs que je dois d'être aujourd'hui en vie.

Après nos quelques jours de repos, nous prîmes la route de l'Inde, et, ayant franchi le passage de Lippou (5 117 mètres), je me retrouvai enfin en territoire britannique. Nous descendîmes par petites étapes jusqu'à Gungi, où, à cause de ma faiblesse, je dus rester quelques jours dans le dispensaire du docteur Wilson. Sous l'influence des bons soins et d'un bon régime, notre état s'améliora avec une rapidité merveilleuse.

Quand je fus un peu rétabli, je fis une petite excursion au village népalais de Tinker, d'où l'on a une vue magnifique sur les pics neigeux qui séparent le Népal du Thibet.

Puis, désireux de rentrer le plus vite possible en Europe, je partis pour Garbyang.

La route de la Nerpoui s'était effondrée en deux ou trois endroits.

A Askote, je rencontrai M. J. Larkin, envoyé pour faire une enquête sur mes aventures, je rebroussai chemin avec lui.



LES PIEDS DE M. LANDOR, MONTRANT LES CICATRICES DES SUPPLICES QU'IL A ENDURÉS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous remontâmes jusqu'au col de Lippou, où nous avions donné rendez-vous au Djong Pen, ou à ses délégués. Nous y attendîmes quelques jours dans un endroit abrité, à quelques centaines de pieds au-dessous du point culminant; mais, aucun Thibétain n'apparaissant, nous repartîmes dans l'après-midi du 12 octobre, tournant définitivement le dos aux régions interdites. C'est à notre camp de Lippou que je me procurai la satisfaction assez rare d'une douche à 4 950 mètres d'altitude. Chanden Sing, ayant cassé la glace dans une rivière, me versa l'eau sur la tête, tandis que j'étais pieds nus dans la neige; l'eau se congela immédiatement sur mes épaules, et en un instant j'eus des glaçons pendant des deux côtés de mon cou, et une vraie couverture de glace sur le dos.

Comme la mauvaise saison commençait, les Chokas étaient presque tous revenus du Thibet et reprenaient leurs quartiers d'hiver à Dharchouda ; nous en vîmes, en passant, qui réparaient les toits effondrés de leurs habitations. En même temps, un grand nombre de Thibétains étaient venus hiverner sur le territoire britannique, et l'on pouvait voir leurs camps le long de la route, partout où il y avait assez d'herbe pour leurs troupeaux. Aussi longtemps qu'ils étaient dans le pays de Bhot, même sur territoire britannique, ils gardaient une attitude insolente. Mais, dès qu'ils en étaient sortis et que les Hindous succédaient aux Chokas, leur manière d'être se transformait ; au lieu de hauteur et d'insolence, ce n'était plus que déférence hypocrite et servilité. Près de la frontière, nous rencontrâmes des centaines de yaks et de chevaux chargés de bois que les Thibétains coupent dans nos forêts, et que nos propres sujets sont obligés de transporter au Thibet, pour l'usage des Thibétains qui ne viennent pas hiverner sur notre territoire.

A Askote, je reçus la visite du vieux Raot qui m'avait annoncé qu'il m'arriverait malheur. Il venait constater avec satisfaction que sa prophétie s'était accomplie.

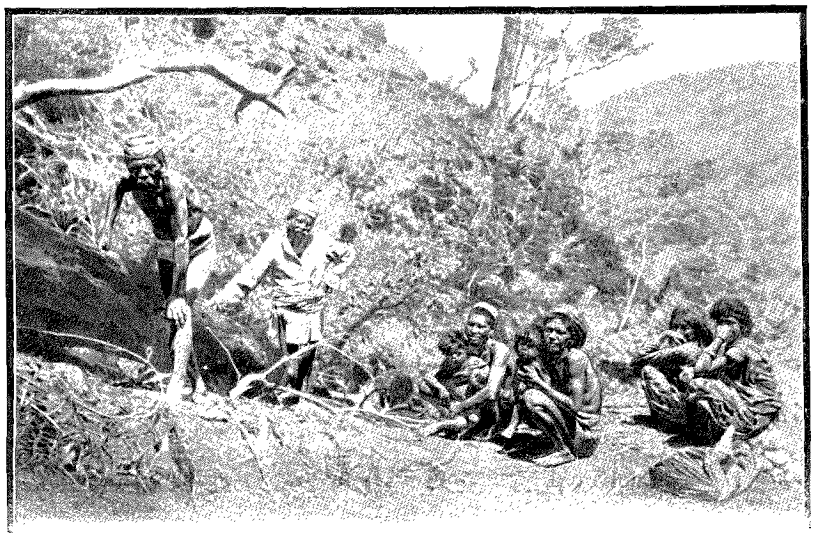
« Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-il, tous ceux qui visitent les demeures des Raot auront des infortunes. »

Nous passâmes rapidement à Almora et à Naini-Tal, pour séjourner quelque temps à Aoudh, où je reçus l'hospitalité du colonel Grigg, commissaire du Koumaon, un officier aussi intelligent qu'énergique. Je donnai à Mansing une somme suffisante pour « commencer quelque chose » dans la vie. Il m'accompagna jusqu'à Kathgodam, le terminus du chemin de fer, et montra un chagrin sincère quand il me vit monter dans le train avec Chanden Sing, que je gardais avec moi comme domestique.

De Bombay, nous nous rendîmes directement à Florence, où résidaient mes parents. Ils avaient souffert, dans leur anxiété, presque autant que j'avais souffert moi-même durant mon voyage aux régions interdites.

A. H. Savage-Landor.

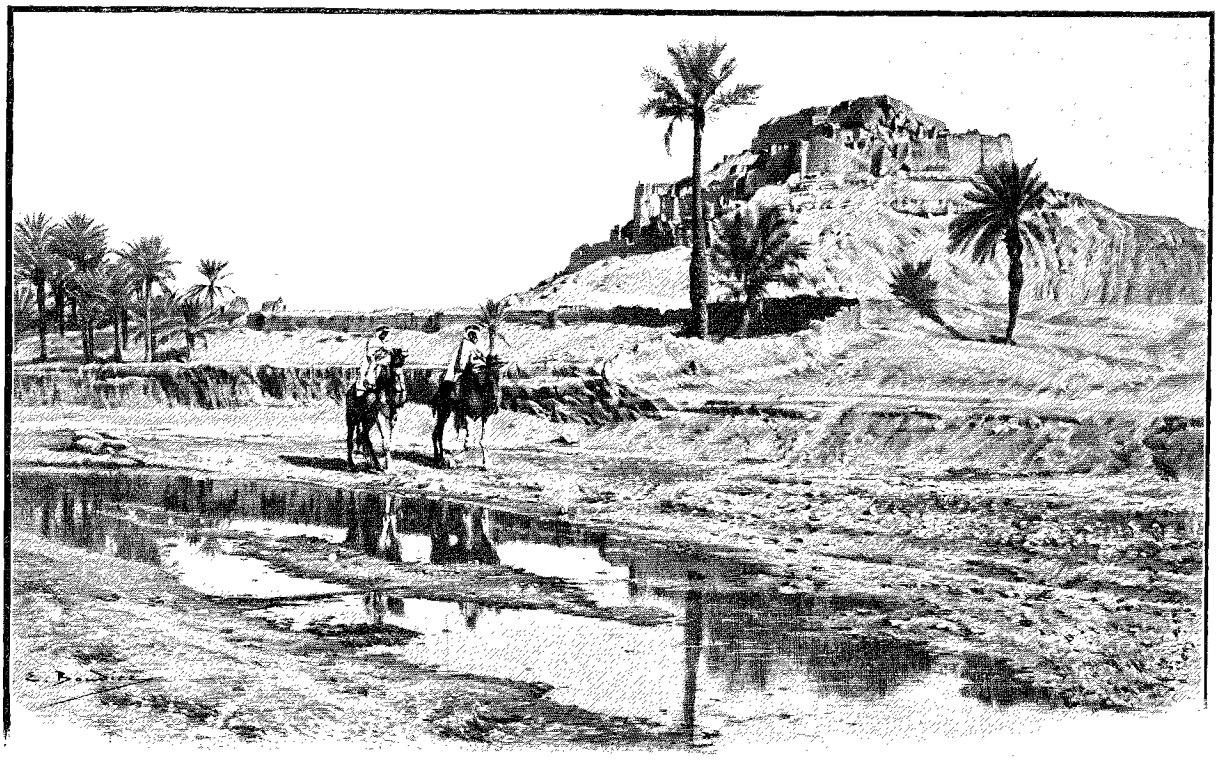
Traduit et résumé par Henri Jacottet.



LE PROPHÈTE DE MALHEUR SURPRIS DE ME REVOIR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nota. — Les illustrations des pages 19, 21, 23, 24, 27, 31, 35, 37, 38, 77, 79, 81 et 91 ont été faites d'après les dessins originaux de M. Savage-Landor.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE KSAR D'EL GOLÉA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU CAPITAINE CAUVET.

LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER[1]

(EL GOLÉA ET LES TROIS FORTS),

PAR MM. LE Dr HUGUET ET LE LIEUTENANT PELTIER.

I

El Goléa.



L'ABATTOIR D'EL GOLÉA! — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT CHAUTARD.

El Goléa, en arabe « la forteresse », justifie bien son nom. Certains indigènes se servent encore, pour désigner ce point, du mot *Ménéa*, qui signifie « château fort aux abords inaccessibles ».

L'éminence sur laquelle les premiers habitants édifièrent cette petite cité est vraiment d'un aspect imposant. C'est, écrivait l'ingénieur Choisy, « un rocher au milieu des palmiers, une acropole de sauvages, mais dont les grandes tours carrées et les murs en redans se dessinent fièrement sur le ciel et commandent le respect ».

Tel ne nous paraît plus aujourd'hui El Goléa. Sans doute le voyageur arrivant de Ghardaïa aperçoit toujours à sa gauche la Gara Magronnet Sidi Cheikh, un peu plus loin du même côté la Gara surmontée des ruines du ksar, en face la funèbre Gara de Tin Bouzid hérissée d'un rocher menaçant, sur la droite enfin le commencement de l'Erg avec ses amoncellements de dunes, limite du grand désert. Ces accidents de terrain circonscrivent un vaste bas-fond occupé depuis des siècles par quelques gourbis de Zenata, sédentaires adonnés à la culture des jardins. Mais des constructions récentes se sont groupées là depuis quelques années ; un noyau européen s'est constitué pour créer une cité nouvelle. Des rues ont été racées suivant un alignement irréprochable ; c'est un grand village aujourd'hui, ce sera une place forte demain, car à peu de distance, des amoncellements de pierres et de matériaux, des constructions en partie terminées révèlent l'existence d'un centre militaire fortifié. L'enceinte de la redoute masque déjà les baraquements édifiés par les premières troupes permanentes. Dans quelques années ils auront disparu pour faire place à des constructions plus correctes et plus régulières d'aspect. Ce sera plus imposant, mais à coup

1. *Voyage exécuté en* 1897-1898. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies.*

sûr moins original, moins couleur locale, moins artistique en un mot. Tant il est vrai, que dans le Sahara plus qu'ailleurs, tout pittoresque disparaît à mesure que la civilisation fait pénétrer ses bienfaits.

Depuis une époque très ancienne, le ksar servait de refuge à une nombreuse population. A un certain moment, il n'y a pas eu là moins de 5 000 à 6 000 indigènes. D'ailleurs l'agglomération considérable de tombes que l'on voit au cimetière, situé au pied d'une éminence voisine, montre assez que le chiffre des habitants a dû être plus considérable qu'à présent.

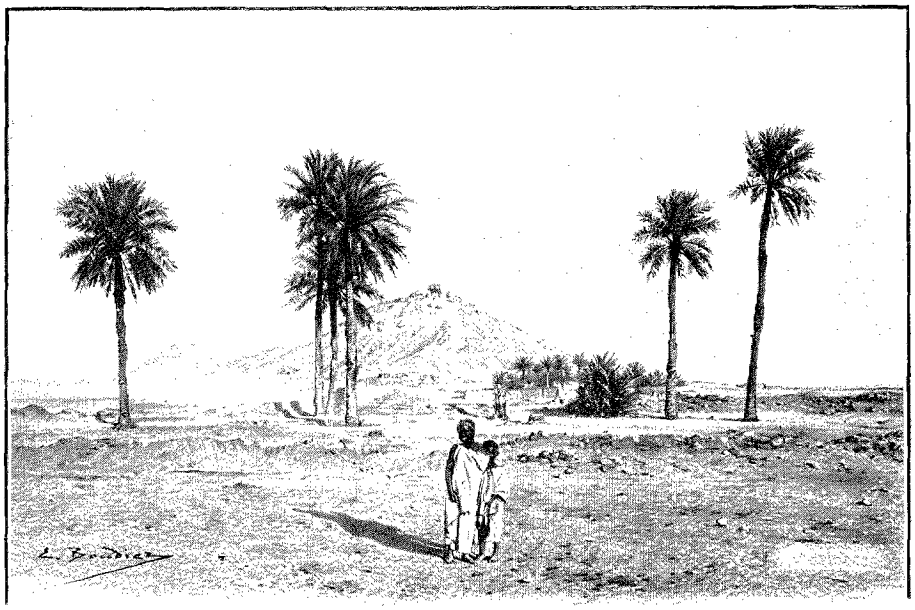
C'est en 1886 que nous nous sommes installés définitivement à El Goléa. Quelques colonnes, entre autres les colonnes de Gallifet en 1873 et Belin en 1881, y avaient été dirigées à différentes reprises pour inspirer aux indigènes de la région, Chambaa Mouadhi, la crainte salutaire de nos armes. Mais ces expéditions temporaires ne pouvaient asseoir convenablement notre autorité. Il fallait une prise de possession permanente; elle s'est développée progressivement depuis douze ans, jusqu'au jour où El Goléa a été érigé en chef-lieu de cercle, en 1897.

La distance de Ghardaïa à El Goléa est de 270 kilomètres. La première moitié du trajet s'effectue à travers la Chebka du Mzab : là c'est un terrain tourmenté, avec des croupes rocheuses dépourvues de végétation et séparées par des ravins profonds. A partir d'El Hadadra, c'est-à-dire à mi-chemin à peu près, le pays change d'aspect, et l'on se trouve dans la dune. Le site est plus pittoresque et son aspect plus reposant, après les étapes tristes et pénibles que l'on vient de parcourir au milieu des rochers.

Aucune des dunes ne ressemble à sa voisine; de merveilleux effets d'ombre et de lumière viennent se jouer sur leur surface inégale et variée. Je me suis surpris bien des fois à éprouver une impression de ravissement au seul spectacle du lever et du coucher du soleil, dans ces régions où les tons heurtés du sol mouvant font ressortir plus encore l'intensité de la lumière et la pureté du ciel.

Dans un voyage fait à El Goléa, mon compagnon et moi, nous ne manquions jamais de nous arrêter au moment où le soleil allait paraître. Mettant pied à terre, les yeux fixés vers l'Orient comme tout bon musulman, nous restions profondément recueillis en admirant le lever du jour, jusqu'à ce que le soleil vînt nous obliger à détourner les yeux de sa trop vive lumière.

Si la première partie de la route de Ghardaïa à El Goléa est fort bien tracée et, à la rigueur, carrossable sur tout son parcours, il n'en est pas de même dans la région des dunes. Là, les moindres coups de vent, et ils sont fréquents, suffisent pour masquer la piste ; le déplacement des couches de sable, dont la ténuité et la mobilité sont infinies, modifie sans cesse l'aspect général du terrain. Aussi les guides se dirigent-ils toujours sur des gour (éminences) situés au loin, en ayant la précaution de choisir comme points de repère ces îlots rocheux, dont l'aspect général ne saurait varier qu'à un degré très minime sous l'influence des agents extérieurs.

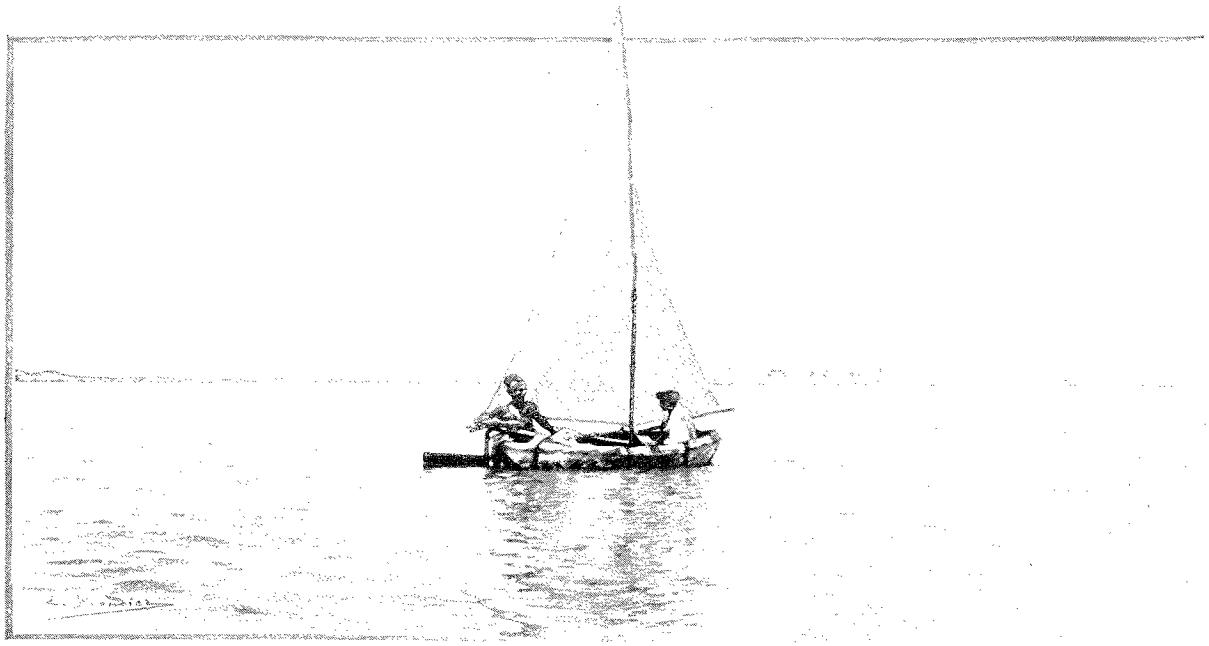


LA GARA DE TIN BOUZID. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

On pénètre dans le ksar (village) d'El Goléa par une porte unique dont l'accès ne laisse pas d'être fort difficile. Elle est généralement fermée à clef et il faut un long colloque avec l'*assès* (gardien) pour pouvoir entrer dans la place.

Les murs qui forment l'enceinte sont remarquables par leur épaisseur et leur solidité. En toute saison, les habitations paraissent désertes; je n'ai jamais rencontré dans les rues que trois ou quatre nègres ou négresses.

Quoique beaucoup de maisons tombent en ruine il existe encore de nombreux magasins. Si, poussé par la curiosité, on se fait ouvrir une de ces réserves, force est de se baisser pour passer sous la porte ; on arrive ainsi dans une sorte de cave très spacieuse, en grande partie obtenue en creusant le sol de la Gara. Dans chacun de ces taudis sont remisés au maximum deux sacs de dattes et un sac d'orge : c'est ce que



EN CANOT SUR LE LAC D'EL GOLÉA (PAGE 102). — DESSIN DE BOUDIER.

possèdent les riches. Pour parvenir à la casbah qui domine de quelques mètres les maisons du ksar et que surmonte une construction à la française, ancien colombier militaire, il faut gravir péniblement les pentes de la Gara à travers un dédale inextricable de petites ruelles tracées au milieu des ruines.

Le général de Gallifet avait, paraît-il, laissé dans la casbah une petite garnison. Sur la plate-forme, on voit, scellées dans le mur, deux dalles en pierre d'aspect bien modeste rappelant les jours d'arrivée des colonnes Gallifet et Belin, ainsi que le nom des officiers et des différents corps auxquels appartenaient les troupes.

Le dernier monument qui reste à visiter dans le ksar est la mosquée, dépourvue de tout cachet, misérable et sombre. L'assès montre la place usée par les fidèles qui viennent se prosterner et baiser le sol devant une image grossièrement coloriée représentant la mosquée de la Mecque. Cette reproduction est fort commune au Mzab, où tous les gens revenus du pèlerinage en possèdent un exemplaire.

A El Goléa, comme dans les pays les plus civilisés, le cicerone joue son rôle jusqu'au bout en incitant le visiteur à donner son obole. « A cette place, dit-il en s'arrêtant au dernier endroit qu'il vous fait voir, tous les Européens ont l'habitude de déposer une pièce d'argent. » A quoi sert bien le produit de ces recettes? Est-ce à l'entretien de la mosquée, ou aux besoins personnels de l'assès? Peu nous importe, et nous y allons de notre offrande avant de quitter le vieil édifice.

Pour aller du ksar à la Gara de Tin Bouzid, il faut traverser une petite partie de l'oasis où l'eau abonde; des murs de séparation, en mauvais état du reste, indiquent que les jardins appartiennent à plusieurs propriétaires. On y remarque plusieurs habitations servant de demeure à des Zenata ou à des nègres, qui se livrent aux travaux de la culture pour le compte des Chambaa.

Au pied de Tin Bouzid est l'emplacement des cimetières musulman et français. Ce dernier, par sa simplicité voulue, cause aux visiteurs une impression de sombre tristesse. Pas de mur d'enceinte, des tombes recouvertes d'une dalle de pierre surmontée de la petite croix de bois fournie par l'hôpital pour indiquer la dernière demeure de nos soldats, c'est tout. On peut y lire l'indication du nom, de l'âge et du régiment de chacun des malheureux décédés loin de la mère patrie. Ils ne sont pas oubliés pourtant, le culte des morts étant un devoir pour ceux qui séjournent dans ces régions désertes. Périodiquement, des couronnes en feuilles de palmier sont placées sur ces tombes où reposent un sous-officier de spahis, des hommes du bataillon d'Afrique, trois tirailleurs sahariens; pour ces derniers ont été édifiées de petites pyramides quadrangulaires en maçonnerie.

A quelques pas en avant du cimetière, précédant et dominant à la fois toutes les autres sépultures, se trouve le monument élevé à la mémoire du lieutenant Collot par les officiers de tirailleurs sahariens. C'est là que, pendant sept mois, sa dépouille mortelle est restée, jusqu'au jour où elle a pu être transportée en Lorraine, pays natal de notre malheureux camarade. Sur le monument, il a été fait mention des deux tirailleurs sahariens qui ont trouvé la mort au cours de la même affaire.

Les flancs de la Gara de Tin Bouzid sont percés de grottes nombreuses et profondes. Dans les premiers temps de notre occupation, le service des subsistances militaires les utilisait comme magasins. Sans doute,

c'étaient des abris bien rudimentaires et il fallait exercer une surveillance de tous les instants pour empêcher les vols de farine et d'orge; mais enfin les denrées étaient dans une certaine mesure protégées contre le soleil, le sable et la pluie, car à El Goléa il pleut quelquefois en hiver.

Les quartiers militaires, dont l'ensemble constitue la redoute, aujourd'hui pourvue d'une enceinte, sont situés à 1 500 mètres au nord de Tin Bouzid; pour y arriver, plusieurs ruisseaux doivent être traversés, puis on passe près des jardins et du puits artésien d'El Hadj Halima.

A El Goléa comme ailleurs, une maison, pour si primitive qu'elle soit et quelque ingénieux que puissent être les ouvriers, ne se bâtit pas en quelques jours. La fabrication des briques est la première des opérations. Pour les préparer, deux parties de sable sont mélangées avec une partie d'argile; celle-ci se trouve en grande quantité et presque à l'état de pureté dans le flanc de tous les gour. A l'aide de moules spéciaux en fer, on obtient des briques qui, une fois séchées, prennent l'aspect du marbre. Cette apparence est due à la coloration spéciale de l'argile, dont le ton général, relevé de veines blanches, varie du vert jusqu'au jaune tendre.

La dessiccation est longue à obtenir: en hiver, quinze jours à trois semaines sont nécessaires, tandis qu'en été huit jours au plus suffisent. Malheur au novice qui emploierait des briques incomplètement durcies : aussitôt chargées du moindre poids elles s'écraseraient et feraient écrouler toute la construction. Cet accident arrive encore trop souvent, et j'ai pu l'observer moi-même plusieurs fois. Quand les quatre murs de la maison sont terminés, il faut se mettre en quête de poutres qui supporteront la toiture. Ce n'est pas une petite affaire, si l'on songe qu'une planche ordinaire de 2 mètres vaut 10 francs à El Goléa. Généralement on emploie des troncs de palmiers qui sont fendus, suivant leur grosseur, en deux, trois ou quatre poutrelles. Ces *khecheb* sont devenus fort rares et coûtent horriblement cher. On ne peut arriver à en acheter qu'en parcourant l'oasis; encore les Zenata ne les cèdent-ils qu'à un bon prix et après un long pourparler. Impossible d'en avoir dont la longueur excède 3 mètres, les seuls palmiers débités étant des arbres morts utilisables en partie seulement.



ARABE D'EL GOLÉA. — PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

Les branches de retem garnies de leurs feuilles, que l'on dispose sur les poutrelles comme première couverture, peuvent être remplacées par des alignements de roseaux. Ce plafond est de beaucoup le plus élégant et résiste mieux aux insectes, très abondants à El Goléa, notamment les termites. Au-dessus des roseaux, on étale du drinn pour boucher les interstices. Le tout est maintenu en place et recouvert avec un enduit de terre glaise à peu près imperméable. La construction terminée est blanchie à la chaux, ce qui la rend plus propre et moins chaude. C'est pour la fabrication des portes et fenêtres qu'il faut faire de vrais miracles et mettre à contribution toutes les ressources de son ingéniosité. Les vieilles caisses sont déclouées, leurs planches assemblées; il n'en faut pas davantage pour obtenir une porte dont les gonds fonctionnent toujours à merveille, puisque les extrémités du montant qui sert d'axe se meuvent dans deux fonds de bouteille fixés dans la maçonnerie.

Quand à la fermeture, digne, par sa simplicité, d'une des premières époques de notre civilisation, elle se compose d'un loquet actionné par une ficelle.

Pour faire la charpente d'une fenêtre, le travail est plus long et plus minutieux; mais ce n'est rien encore, le difficile est de se procurer les carreaux nécessaires. Heureux alors l'officier photographe ou dont les camarades amateurs font usage d'un appareil 18×24; les vieux clichés prennent une valeur que les fabricants de plaques ne leur soupçonnent certes pas : une fois la gélatine enlevée, on entre en possession d'un beau verre à vitre qui fait plus d'un jaloux. De mastic, il n'en est point question, et on ne saurait beaucoup le regretter, car dans ce pays où les pluies sont très rares, le plâtre en tient lieu. Aucune fenêtre ne ressemble à ses voisines : un habitant ayant employé des plaques 9×12, un autre des

13×18, le plus riche enfin des 18×24, il en résulte une variété très grande dans la forme générale des ouvertures, qui souvent sont de dimensions différentes pour une même maison.

Le plus ingénieux de nos camarades, celui qui aura laissé dans cette garnison le souvenir le plus durable, est certainement le docteur Thérault, médecin-major des tirailleurs sahariens. Dès qu'un nouveau venu pénètre au milieu des campements, son attention est attirée par un bâtiment plus élevé que les autres, de construction plus soignée. Avec son dôme et les petites pyramides qui surmontent les quatre angles, il ressemble à une kouba tunisienne. La porte est entièrement recouverte de rectangles et de losanges peints de couleurs voyantes, et l'illusion devient complète dès qu'on voit à la porte d'entrée une inscription en caractères arabes : *Koul redoua tham*, qui signifie : « A chaque jour son pain », ou plus exactement : « A chaque lendemain son couscous ». On est en face de la popote des Sahariens, œuvre du docteur.



FEMME ARABE D'EL GOLÉA. — PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

Au milieu de la cour se dresse un cadran solaire posé sur un socle, le tout édifié par l'ingénieux médecin qui s'est en outre bâti de toutes pièces, à proximité, un logement avec cour, véranda, salle de bain et baignoire en maçonnerie, *summum* du confortable que l'on puisse trouver en pareil pays.

On doit encore au docteur Thérault le premier canot qui ait été construit à El Goléa. Les membrures sont en branches de palmier, la coque en peaux de bœuf soigneusement rassemblées et cousues ; il ne manque même pas un gouvernail, démontable et utile pour les jours de navigation à la voile. Chacun se souviendra des bonnes parties faites sur le bateau l'*In Salah*, dont le bon entretien permet d'espérer qu'il pourra fournir longtemps encore un service actif. Notre ami n'était pas seulement médecin avant tout, puis constructeur; la photographie elle-même n'avait pas de secrets pour lui, nos lecteurs pourront en juger au seul examen des gravures de ce chapitre. Quand on quitte la redoute, c'est pour se diriger à 400 mètres à l'Est vers le village baptisé irrévérencieusement par nos troupiers du nom de *Coquinville*. Il a pris de l'importance et même a doublé depuis deux ans. En raison de l'augmentation des troupes, cinq ou six Européens sont venus s'y établir; ils sont tous, hélas ! marchands de goutte. Deux ou trois cafés maures donnent aux indigènes le moyen de faire chaque soir la partie en dégustant une série de cafés ; enfin une dizaine d'Arabes et deux Mozabites tiennent des magasins suffisamment assortis en vêtements, objets usuels et comestibles indigènes : les gandouras, les seroual et les chèches y tiennent compagnie au couscous, aux dattes et aux piments.

Le bordj du Bureau arabe est situé encore plus à l'Est que le village et à 100 mètres de ce dernier. Il a été construit dès notre arrivée à El Goléa. Dans les débuts, il était occupé en hiver seulement par quelques hommes sous les ordres d'un maréchal des logis. Plus tard une garnison permanente y a été installée, mais son effectif est relevé chaque année. Les troupes sahariennes seules, depuis leur création, sont appelées à passer quatre années consécutives dans l'extrême Sud.

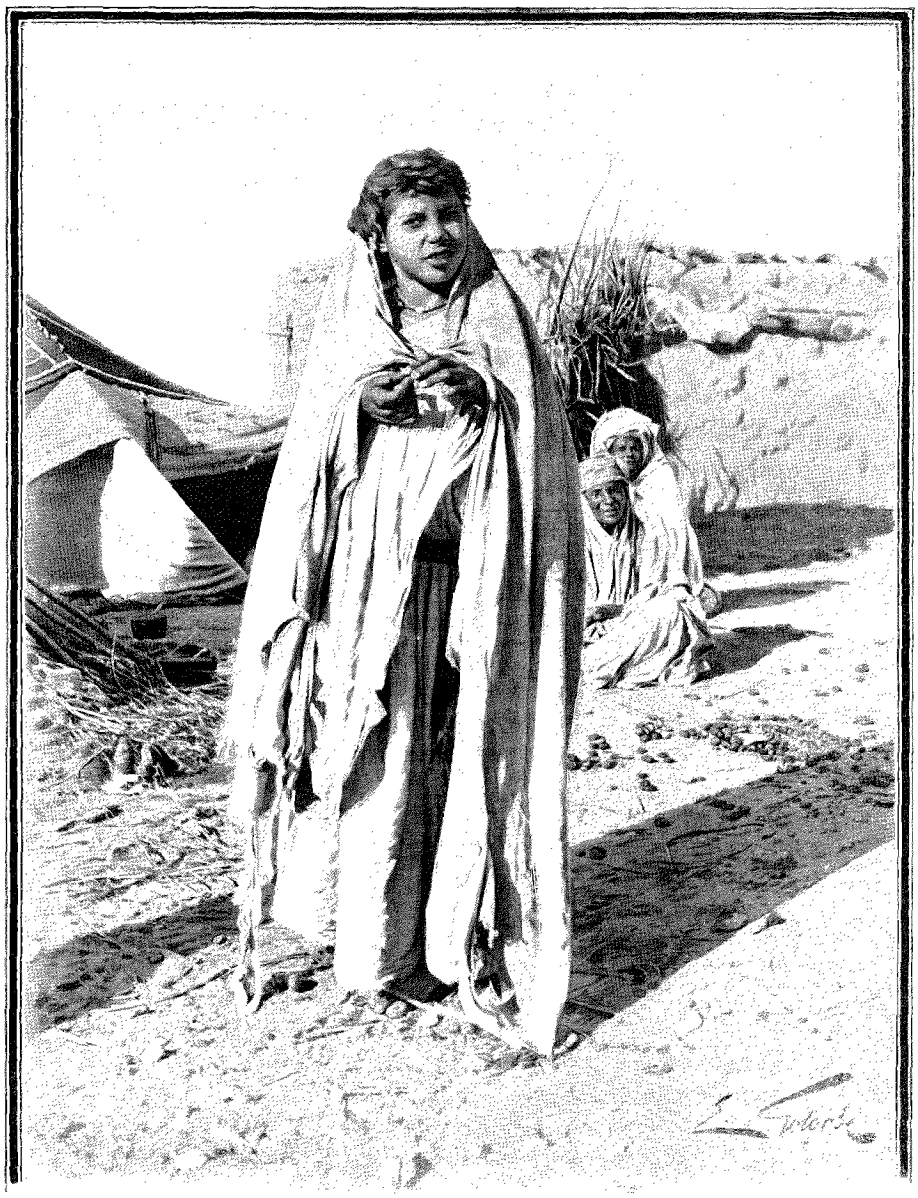
Dans l'ancien bordj sont installés les divers services des affaires indigènes, la popote des officiers, le logement des officiers adjoints et de l'interprète. En face est un petit pavillon bien construit, tout en pierre et entouré d'une jolie vérandah ; c'est l'habitation du chef de bureau, entourée d'un jardin magnifique très bien entretenu et donnant en abondance d'excellents légumes. La demeure du commandant supérieur, belle construction en maçonnerie, presque terminée et peu éloignée de la précédente, a sa façade sur la grande place, dite place de l'Église.

Le jardin des tirailleurs algériens peut seul rivaliser avec celui du Bureau arabe. Situé sur la face nord de la redoute, il est depuis sa fondation resté en plein rapport, et les progrès obtenus chaque année dénotent chez les officiers qui se sont succédé un rare esprit de suite. Les semis, les plantations, rien n'a périclité. Les

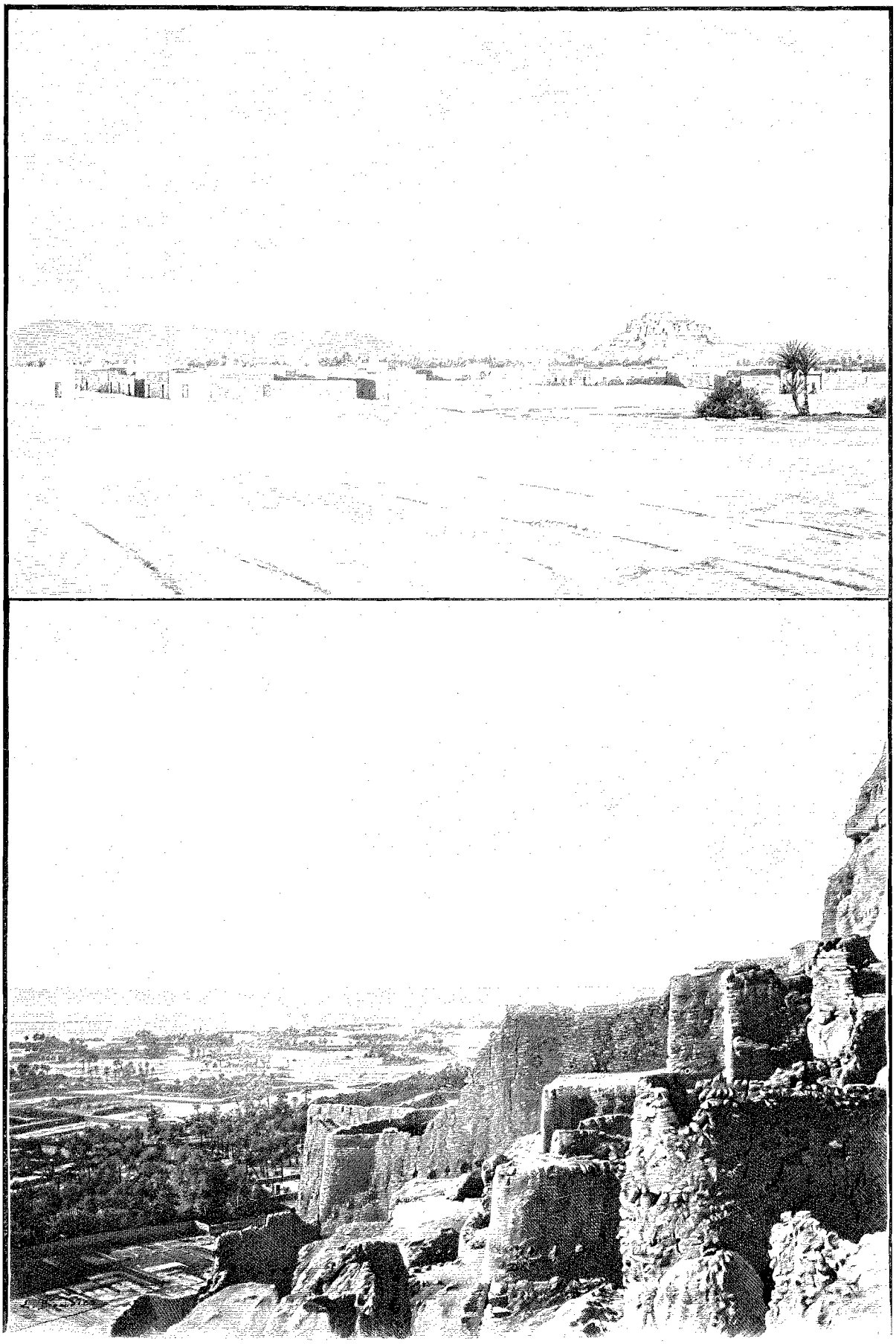
*

asperges, les choux, les artichauts, les carottes, les navets qu'on y récolte sont une ressource inappréciable pour les hommes et les officiers, surtout pendant l'été. Il faut avoir été longtemps privé de tout légume pour en connaître la valeur. Aussi les soins les plus minutieux sont-ils accordés à ces végétaux, auxquels on est redevable du bien-être et de la santé. Dès que le siroco souffle, le jardin, pourtant défendu par de hautes haies de roseaux, est couvert d'une couche de sable ; aussitôt l'accalmie survenue, chacun se précipite, ramasse ce sable à pleines mains et va le jeter au dehors. Les tirailleurs ont en outre planté sur le côté est du casernement une série de peupliers qui s'y sont développés à merveille.

Au nord du village, quelques habitations isolées ont été construites au milieu de petits jardins. Elles sont l'œuvre des premiers officiers qui ont habité El Goléa. Une d'entre elles a été édifiée par le capitaine Lamy ; elle est toujours habitée par le capitaine commandant la compagnie de tirailleurs algériens. Non loin est le logement du lieutenant, du médecin chef de l'hôpital. Dès que l'un de ces officiers vient à partir, il laisse à son camarade le gourbi qui lui est réservé, faisant profiter son successeur des améliorations apportées au logis. Mais cet état de choses sera de courte durée, le service du génie construisant dans la redoute un pavillon où les officiers auront chacun deux pièces comme logement. Si la culture des jardins donne à El Goléa des résultats incomparablement supérieurs à ce qu'on peut observer dans d'autres garnisons, à Ghardaïa, par exemple, cela tient à l'abondance de l'eau. Il y avait déjà, avant que nous eussions percé des puits artésiens, des sources jaillissantes d'un faible débit, il est vrai, mais assez nombreuses ; le commandant Deporter en a mentionné sept. Aujourd'hui six puits artésiens sont en pleine activité. Le premier, si l'on commence par le Nord, est à 3 kilomètres d'El Goléa dans la concession des Pères blancs ; il réunit ses eaux à celles du puits voisin dit Ben Bachir, à l'endroit où le bureau arabe a tenté de créer une immense pépinière. Les eaux de ces puits s'écoulent vers l'Est dans la direction de la gara Magronnet Sidi Cheikh. En se rapprochant d'El Goléa à 800 mètres du bordj, on trouve le puits Bel Aïd, qui, grâce à son important débit, a transformé la cuvette où il avait été creusé en un lac de 300 mètres de longueur sur 250 mètres de largeur ; son trop-plein se déverse dans une séguia rejoignant celle du puits de Ben Bachir. Le lac a une profondeur de 6 mètres vers son milieu ; c'est dire que l'on peut, avec l'*In Salah*, naviguer sur toute son étendue ; malheureusement l'eau qui, dans ces régions

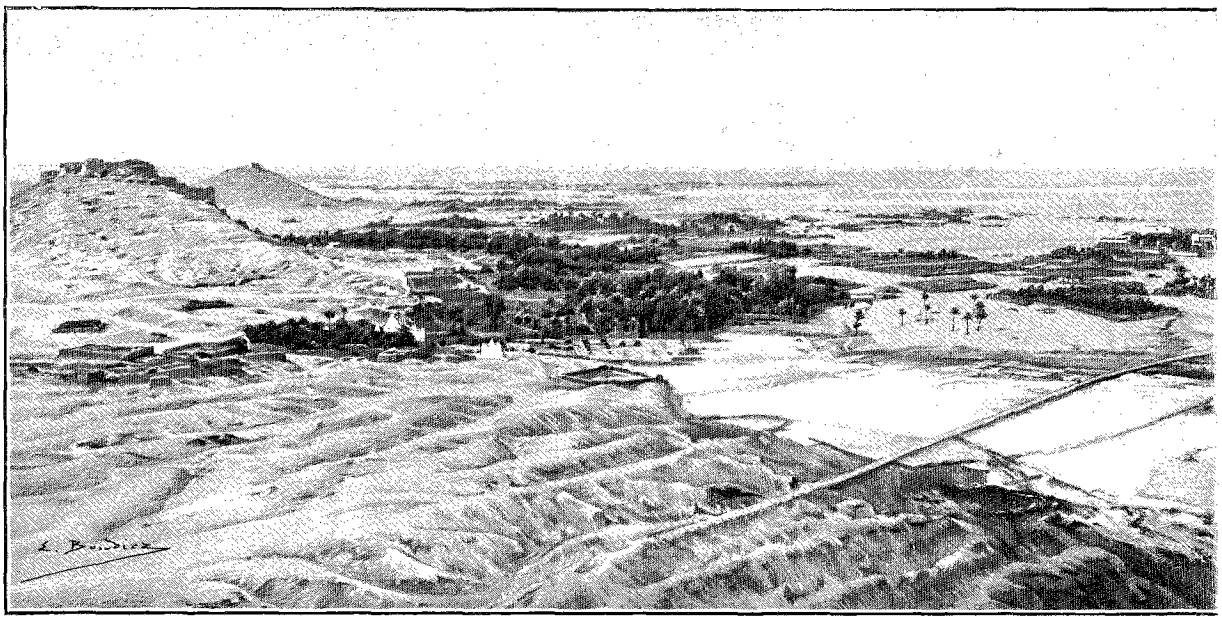


ARABES NOMADES D'EL GOLÉA : FEMMES CHAMBAA MOUADHI. — PHOTOGRAPHIE DE M. DAMBACH.



LE QUARTIER DE COQUINVILLE, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR MANGENOT. — EL GOLÉA VU DU KSAR, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR BARBOT.

désertes, est une source de richesses, devient aussi un danger. Outre que l'on risque, en se baignant trop souvent dans le lac, de contracter des fièvres paludéennes d'une redoutable intensité, des accidents peuvent encore se produire. Le fond du lac est rempli d'herbes semblables à des algues marines et dont le baigneur ne peut parfois se dégager. J'y ai vu un homme du bataillon d'Afrique, considéré comme excellent nageur,



PANORAMA D'EL GOLÉA. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

se noyer de la façon la plus soudaine. Au moment où ce pauvre diable disparaissait, nous étions cependant à bord du canot, tout près de lui; mais nos efforts pour le sauver furent impuissants. On mit trois jours à retrouver son cadavre.

Si le lac a sa flore aquatique, il a aussi sa faune; des tanches y ont été apportées à grand'peine, mais il semble qu'elles ne s'élèvent pas très bien; peut-être l'eau artésienne ne s'aère-t-elle pas suffisamment dans sa nappe profonde.

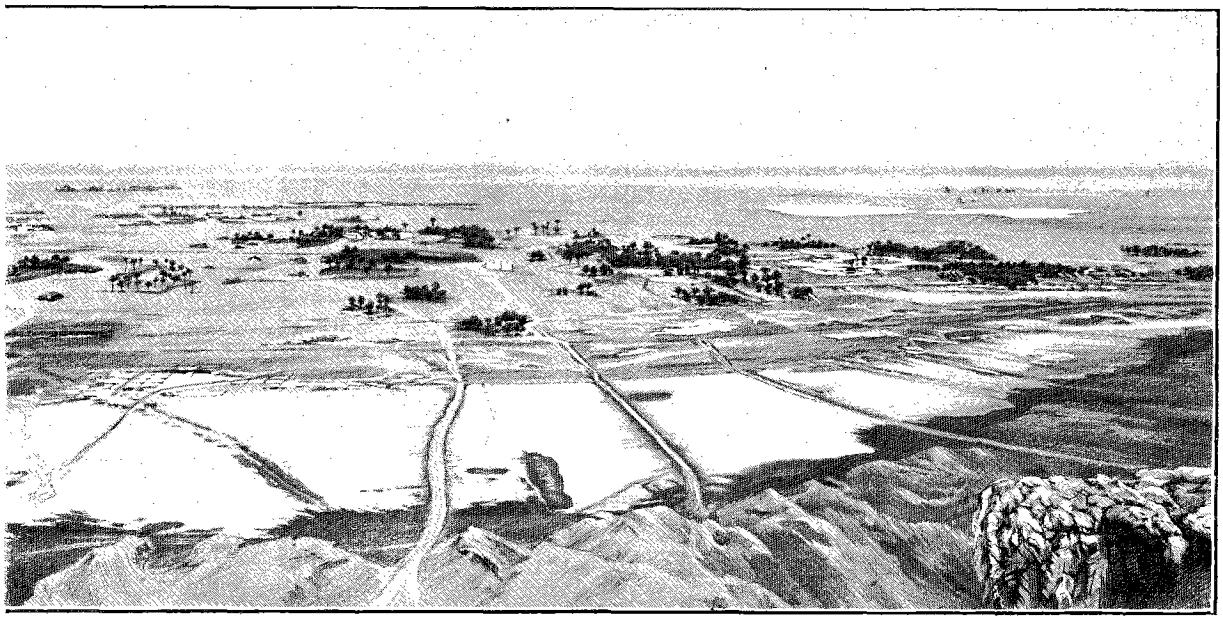
Entre le lac Bel Aïd et les campements, on rencontre le puits de Badriane, qui fournit l'eau nécessaire à la garnison. Un bassin a été construit à proximité; c'est là que les hommes viennent laver leur linge. L'excédent de l'eau du puits est déversé en grande partie dans le jardin des tirailleurs. Le reste est dirigé vers les autres séguias, qui par leur réunion forment un véritable cours d'eau. Ce dernier, parvenu au pied de la gara Magronnet Sidi Cheikh, présente déjà des dimensions considérables; là il change brusquement de direction et, coulant du Nord au Sud, se perd sous forme d'un marais qui, en hiver, atteint une profondeur de 1 mètre à 1m,50 sur 300 mètres de largeur et près de 3 kilomètres de longueur. Cependant une partie de cette eau forme rivière en suivant la pente de l'Oued Seggueur, passe près de Hassi El Gara, petit village situé à 4 kilomètres du lac, et va jusqu'à El Khoceïba, à 20 kilomètres au sud d'El Goléa.

Pendant l'hiver, ces bas-fonds sont fréquentés par les chasseurs, qui y trouvent du gibier d'eau de toute espèce; j'ai vu des flamants roses, des ibis, des canards, des oies sauvages, des bécasses et une foule d'oiseaux de passage. Au printemps, le marais se dessèche; il ne subsiste qu'un maigre filet d'eau dans le thalweg. En quelque saison que les chasseurs fréquentent ces parages, ils risquent de payer fort cher leurs exploits cynégétiques; ils rapportent de leur excursion quelquefois du gibier, le plus souvent un bon accès de fièvre; aussi les gens prudents s'abstiennent-ils d'un plaisir qui peut être pour eux une cause de maladie. La fièvre palustre n'existait pas jadis à El Goléa; elle y a sévi depuis le jour où de nombreux puits ont été forés; c'est payer cher les bienfaits d'une végétation pourtant indispensable dans le désert. La nappe d'eau artésienne ayant pénétré peu à peu les couches sous-jacentes a gagné les couches superficielles, et à l'heure actuelle on trouve l'eau à une profondeur des plus minimes. C'est ainsi que les caves de l'hôpital bâti en 1894 ont dû être comblées; peu à peu l'eau les avait envahies pour atteindre une hauteur de 1m,40.

En plus des quatre puits dont nous avons eu successivement à parler, il en existe encore deux, l'un à l'angle nord du jardin du bureau arabe, le puits Fouatis, et l'autre à 1 kilomètre environ au sud du village : c'est le puits d'El Hadj Halima, qui sert à l'arrosage des jardins des Zenata.

On retrouve à El Goléa, à quelque distance au sud-ouest du lac et du jardin des tirailleurs, les vestiges d'un système d'irrigation fort répandu autrefois dans certaines régions, employé encore dans le Touat, le

Gourara et le Tidikelt, je veux parler des *feggaguir* (pluriel de *foggara*). Quand les indigènes ont découvert une nappe d'eau suffisante dans un point supérieur comme altitude aux jardins à irriguer, ils pratiquent le drainage et calculent la pente nécessaire pour conduire l'eau dans les endroits déterminés. La construction des galeries couvertes qui assurent l'irrigation permet la suppression ultérieure de toute la main-d'œuvre



PANORAMA D'EL GOLÉA. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

indispensable pour le puisage de l'eau dans les conditions habituelles. La construction d'une foggara nécessiet d'abord le creusement de plusieurs puits, d'une profondeur moyenne de 15 à 20 mètres et disposés en contre-bas les uns des autres.

Une fois les puits forés, de larges galeries horizontales sont établies pour les réunir et livrer passage à un cube d'eau considérable.

Au fur et à mesure qu'on s'éloigne du premier puits, les pentes s'abaissent et le niveau de l'eau se rapproche du sol, où plusieurs regards sont pratiqués. L'orifice du puits sert exclusivement à permettre les réparations dans les galeries quand des éboulements surviennent. Les feggagnir rendent d'immenses services dans les oasis, mais leur construction nécessite des ouvriers spéciaux et fort habiles. La foggara d'El Goléa, quoique délaissée depuis la création des puits artésiens, est encore en bon état, ce qui prouve sa solidité ; elle avait été construite pour alimenter d'eau un jardin des Oulad Sidi Cheikh, jardin abandonné depuis comme bien d'autres.

L'oasis d'El Goléa a dû avoir une étendue bien plus considérable qu'aujourd'hui ; elle se prolongeait, dit-on, jusqu'à Ouallen, à 30 kilomètres vers le Sud-Ouest. Je crois que le chiffre de 16 500 palmiers pris pour servir de base à l'impôt doit être considéré comme supérieur au chiffre réel. La plus grande partie de l'oasis actuelle occupe l'espace irrigué par l'eau des puits entre le village européen et les gour. D'autres jardins longent la rive droite de l'Oued Seggueur, au voisinage de la dune. Quelques-uns sont abandonnés ; ce sont les propriétés des dissidents mises sous séquestre. Les autres, au contraire, sont bien entretenus et garnis de palmiers vigoureux.

De ce côté surtout, il faut redouter l'ensablement, qui gagne même les terrains humides. A l'ouest de l'Oued Seggueur, tous les palmiers sont plus ou moins ensablés ; souvent, en pleine dune, on trouve des palmiers dont le sommet seul est resté visible, et dont le panache émerge très vert.

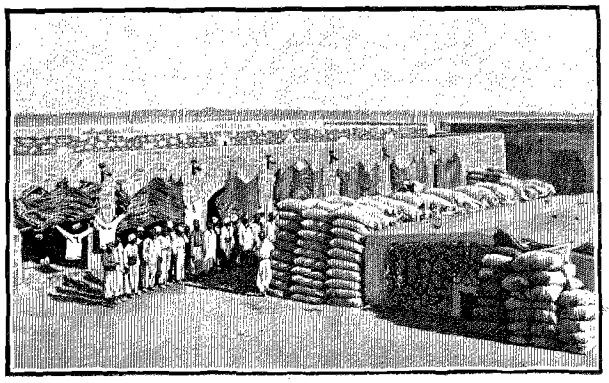
Les plus grands efforts ont été tentés pour obtenir l'immobilisation des dunes, mais les résultats constatés ne peuvent malheureusement entrer en ligne de compte avec ceux si encourageants d'Aïn Sefra et d'Ouargla. A El Goléa, la lutte était trop inégale, la main-d'œuvre limitée, et le peu de matériaux dont on disposait ne pouvait en somme rien ou trop peu contre l'immense étendue des sables sans cesse agités par le vent.

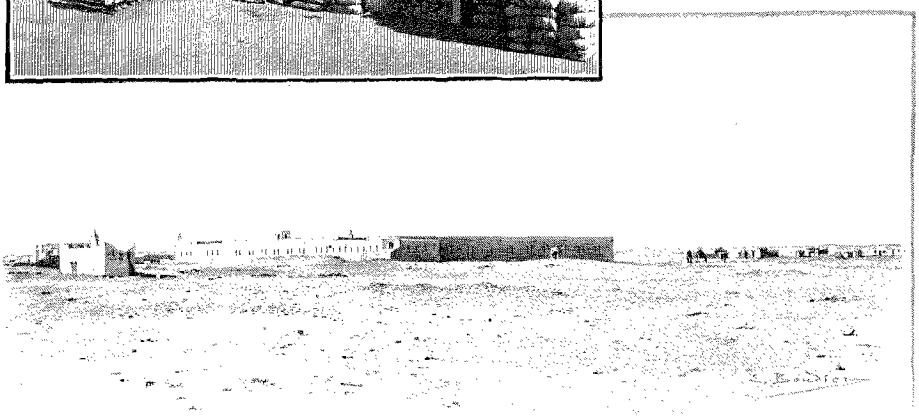
Tant que les Chambaa ne seront pas attachés à la terre (et je doute qu'ils soient prêts à renoncer encore à leur genre de vie), El Goléa ne pourra reconquérir sa grandeur passée ; si ses jardins gagnent en beauté et si sa ceinture de palmiers s'élargit, ce ne sera pas aux indigènes, mais bien aux « Roumis », aux vaillants soldats de la garnison, que l'honneur en reviendra.

II

Les trois forts.

L'occupation définitive d'El Goléa a été l'une des étapes les plus importantes de notre pénétration lente mais progressive dans les régions de l'extrême Sud. Il est tout naturel que la France ait pris possession du Mzab, où les habitants sont riches, où la *lezma* (impôt sur les palmiers) peut payer amplement les frais qui résultent de l'entretien des troupes. Mais il semblait qu'il ne pût en être de même d'El Goléa, où l'impôt, d'un rapport minime, ne produit que 3 000 francs environ.





FORT MAC-MAHON. INTÉRIEUR DU FORT. — PHOTOGRAPHIES DU DOCTEUR MANGENOT, DESSINS DE BOUDIER.

Ce poste ne devait donc être occupé qu'à la condition de devenir un point de concentration plus rapproché des oasis. Après Laghouat, Ghardaïa ; après Ghardaïa, El Goléa. C'est alors que, pour aller plus avant, l'autorité militaire créa les 3 forts, sortes de sentinelles avancées du côté du Sahara. A 160 kilomètres au sud-ouest d'El Goléa est le fort Mac-Mahon, connu des indigènes sous le nom d'Hassi el Homeur et situé sur la route d'El Goléa au Gourara ; à 135 kilomètres au sud d'El Goléa, le fort Miribel (Hassi Chebbaba) dans l'Oued du même nom, garde la route d'El Goléa à Ksar el Arab (In Salah). Enfin, à 150 kilomètres au Sud-Est, se dresse Hassi Inifel (ou Hassi Abdelhakem), dans l'Oued Mia, à la jonction des routes d'El Goléa et d'Ouargla vers In Salah.

Les garnisons de ces forts ont pour mission d'empêcher ou de gêner les rezzous et d'assurer la protection des caravanes. Mais la distance qui les sépare et leur éloignement d'El Goléa ne permettent d'atteindre qu'incomplètement ce but.

Les rezzous peuvent, dans une certaine mesure, circuler entre la région des forts et El Goléa. Nous les avons même vus plusieurs fois s'aventurer au Nord, jusque dans la direction d'Ouargla. Les garnisons des forts ne pouvant être prévenues que longtemps après, puisqu'elles ne sont pas reliées par le télégraphe avec El Goléa, les poursuites sont forcément tardives ; il est vrai que nos officiers n'hésitent pas à les entreprendre



EL GOLÉA VU DU CÔTÉ DU LAC. — DESSIN DE BOUDIER

longues et acharnées. Quant aux caravanes, elles se sont faites de plus en plus rares : presque toutes celles qui venaient autrefois à Ghardaïa vont maintenant à Ghadamès. Celles qui suivent encore les routes des régions dont nous sommes les maîtres cherchent à éviter les forts. Chaque fois cependant que l'une d'entre elles est passée à proximité, les indigènes ont pu vendre, à des prix fort rémunérateurs, les armes ou objets curieux qu'ils possédaient.

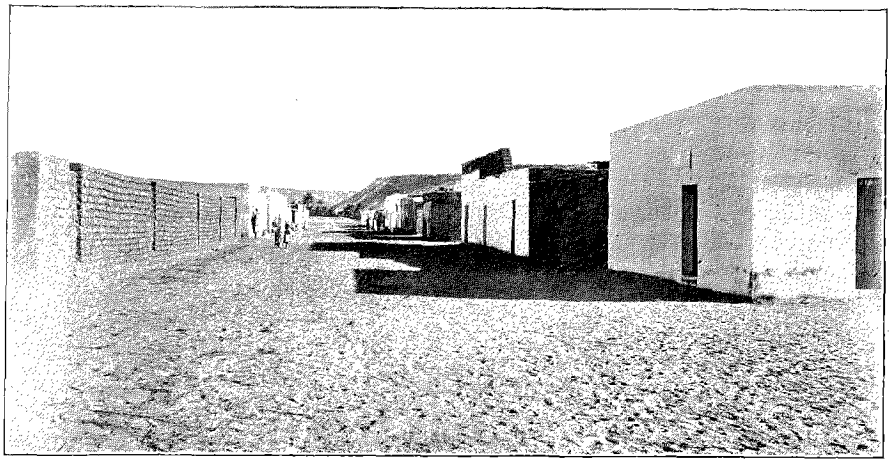


EL GOLÉA : LE PUITS DU BUREAU ARABE (PAGE 104). — DESSIN DE MIGNON.

Les trois forts sont loin d'avoir la même importance. Mac-Mahon est de tous le plus rapproché des oasis, à 120 kilomètres de Tabelkoza ; étant le plus exposé, il a la plus forte garnison.

Tous les militaires qui se rendent à Mac-Mahon doivent, à moins de cas très pressants et d'autorisation spéciale, partir avec les convois de relève, qui ont lieu tous les trois mois. Il y a bien toutes les semaines le courrier qui assure le service à mehari avec une escorte de quelques spahis sahariens, mais pour pouvoir marcher avec lui, il faut y être préalablement autorisé et ne se faire suivre d'aucun bagage.

Le convoi périodique comprend 700 ou 800 chameaux chargés des denrées (vin, farine, légumes secs, savon, bougie, etc.) nécessaires à la garnison de Mac-Mahon pour un trimestre. L'escorte est fournie par un peloton de tirailleurs algériens (une centaine d'hommes) et une vingtaine de spahis à cheval. Pour la marche, les chameaux porteurs sont groupés par sections de 50 à 60 animaux, séparés les uns des autres par des distances d'une cinquantaine de mètres. Le chef du convoi garde en groupe auprès de lui, le plus grand nombre d'hommes possible ; quelques spahis éclairent en avant et sur les flancs.



GRANDE RUE D'EL GOLÉA. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT CHAUTARD.

En dehors des précautions observées en vue de l'exécution des prescriptions réglementaires, il y en a d'autres qu'il est important de ne pas négliger.

Le chef du convoi a toujours avec lui des *sokhars*, chameliers armés, en nombre au moins égal à celui des hommes de l'escorte. Aussi n'est-il pas prudent de laisser à ces indigènes des fusils qui, à la première occasion, pourraient parfois être dirigés contre nous. Cependant il est sur ce point des distinctions à faire : si les chameliers sont des Larbaa (indigènes nomades du cercle de Laghouat), leur présence doit faire bannir toute hésitation ; on peut compter sur eux, car ils sont les ennemis jurés de tous les nomades du Sud. Si les sokhars ont été choisis parmi les Chambaa, en cas

d'attaque ils ne se joindront peut-être pas aux assaillants, qui, neuf fois sur dix, seront des dissidents de leurs tribus, mais le mieux qu'on puisse en attendre, c'est une neutralité armée. Aussi ai-je vu plusieurs fois, dans des convois composés à la fois de Larbaa et de Chambaa, n'enlever les armes qu'à ces derniers. Elles sont déchargées, enfermées dans des sacs, et rendues à leurs propriétaires seulement au retour.

III

Fort Mac-Mahon.

Le fort Mac-Mahon est situé à proximité du puits d'El Homeur ; c'est sous ce nom qu'il faut le désigner, si l'on veut être compris des indigènes.

Bâti dans une vaste plaine bornée à l'Ouest, au Sud et au Nord par une chaîne de dunes assez élevées, éloignées de 4 à 6 kilomètres, il a sensiblement la forme d'un rectangle de 75 mètres de long sur 40 de large environ. C'est derrière ces dunes que, le 12 août 1896 à midi, Bou Khecheba, le fameux dissident, vint attaquer les spahis et les tirailleurs de garde au pâturage; un chef de groupe et un spahi furent tués, des spahis et des tirailleurs blessés. Les pillards enlevèrent tous les méhara. Le troupeau fut sauvé par les tirailleurs de garde, qui le ramenèrent jusque sous les murs du fort, en défendant le terrain pied à pied.

Ce n'était pas la première fois que pareil incident se produisait. Le troupeau de la garnison ayant déjà été razzié en 1894 ; aussi est-il aisé de comprendre pourquoi, dans de tels parages, nos petites garnisons doivent déployer une vigilance de tous les instants.

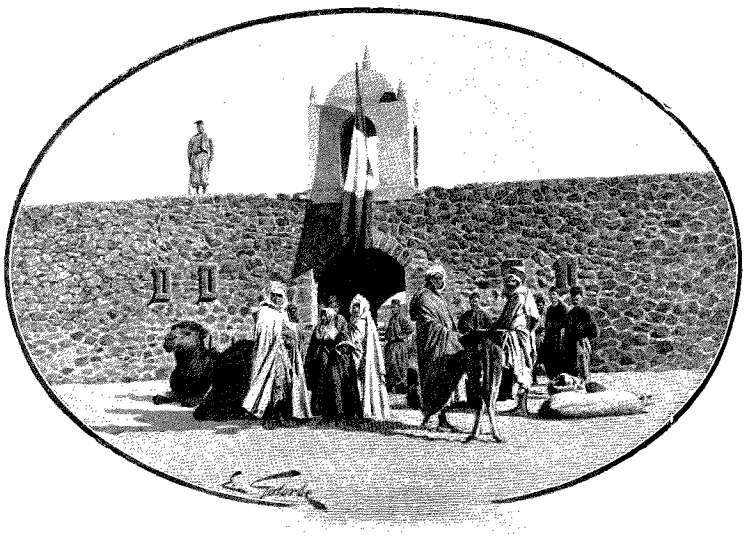
Si l'on ne veut pas voir périr les animaux, on est obligé de les faire paître et par conséquent de les conduire à une certaine distance; c'est alors qu'il faut le plus se méfier de ces nomades audacieux et d'une vigueur exceptionnelle. On peut s'en faire une idée en songeant que la veille du rezzou de 1896, le thermomètre a marqué à Ghardaïa + 52° à l'ombre, ce qui n'empêchait nullement les pillards d'opérer leur razzia au moment le plus chaud de la journée

La garnison de Mac-Mahon se compose d'un peloton de tirailleurs algériens (100 hommes) avec deux officiers, d'un officier et d'un peloton de spahis algériens. Il y a en outre un médecin aide-major, un officier des affaires indigènes et un officier du service des subsistances. Enfin c'est le siège de la portion centrale de l'escadron de spahis sahariens, capitaine avec trois officiers et deux pelotons ; ils sont campés à une dizaine de kilomètres du fort avec la smala.

On voit quelquefois à Mac-Mahon passer des caravanes ; l'officier des affaires indigènes y a reçu à plusieurs reprises des envoyés du pacha de Timmimoum, mais ceux-ci ont toujours été éconduits. Entrer en pourparlers avec eux serait traiter avec leur maître de puissance à puissance et lui reconnaître un pouvoir que nous lui refusons absolument. Chaque fois, d'ailleurs, qu'il a eu une occasion de présenter des revendications, il s'est empressé de le faire.

(A suivre.)

Dr Huguet et Lieutenant Peltier.



ENTRÉE DU FORT MAC-MAHON. — PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR MANGENOT.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DANS LES DUNES. — PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR PONS.

LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER[1]

(EL GOLÉA, ET LES TROIS FORTS),

PAR MM. LE Dr HUGUET ET LE LIEUTENANT PELTIER.

IV

Fort Miribel.



UN DISSIDENT CÉLÈBRE, RAJA MOHAMMED (p. 113). PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR HUGUET.

La route d'El Goléa à Fort Miribel, sensiblement orientée du Nord au Sud, n'est pas aussi monotone qu'on pourrait le croire. Les dunes de sable y sont sans doute fréquentes, mais en certains endroits la végétation de tamaris, de retem et de drinn est assez abondante pour avoir mérité le nom, peut-être ironique, de forêt. C'est dans la seconde partie de la route que l'on rencontre un terrain parsemé de pierres noires, qui donnent au pays l'apparence navrante d'une région en deuil. Ce coin désolé du Sahara, voisin de l'Oued Ghalloucène, fut en 1896 le théâtre d'un drame sanglant.

M. le lieutenant Collot, des tirailleurs sahariens, chargé du relevé topographique de la région comprise entre El Goléa et les forts, se trouvait le 31 octobre, vers une heure de l'après-midi, sur les bords de l'Oued Ghalloucène (ou K'allousen), à 33 kilomètres au nord de Fort Miribel. Il était occupé à prendre des vues, ayant près de lui son ordonnance qui tenait son cheval en main ; un autre tirailleur saharien, deux spahis à méhari, constituant le reste de l'escorte, étaient éloignés d'une centaine de mètres avec le méhari du lieutenant et les chameaux chargés de ses bagages.

Tout à coup un spahi aperçut des méhara marchant dans l'Oued Ghalloucène. Par suite de la profondeur du lit et de l'escarpement des berges, l'officier ne pouvait les voir. Le spahi lui cria : « Mon lieutenant, voilà des méhara ». Collot s'avança sans défiance. Après avoir fait quelques pas, il dut apercevoir quelqu'un, car on l'entendit s'écrier : « *Ouach tekoun ?* » (Qui es-tu ?) La seule réponse fut un coup de fusil

1. *Suite. Voyez p.* 97.

tiré à 25 mètres, non point par l'Arabe qu'il voyait, mais par un autre caché derrière un rocher. La balle atteint au bas-ventre l'officier, qui est tué sur le coup. En tombant il pousse un dernier cri : « Aux armes ! » Au même instant, l'ordonnance du lieutenant est frappée mortellement par un autre indigène, tandis qu'une troisième balle vient blesser à la cuisse le dernier tirailleur saharien. Celui-ci trouve la force de se traîner en rampant jusqu'auprès du corps de son chef sur lequel on l'achève. Leur triple coup achevé, les pillards, ayant leurs fusils déchargés, rampent sous le feu des spahis jusqu'aux cadavres de leurs victimes ; ils leur enlèvent armes et munitions et répondent alors aux coups de fusil qu'on leur tire. Bientôt un des méharistes est frappé à mort par un de ces bandits, excellent tireur comme sont presque tous les Chambaa.

L'autre méhariste va inévitablement subir le même sort, lorsque, par un hasard providentiel, il peut se saisir du cheval de Collot, se mettre en selle et s'échapper à toute allure. A peine a-t-il fait quelques kilomètres qu'il rencontre le capitaine Pierron, des tirailleurs sahariens. Cet officier, escorté de 3 ou 4 hommes, rentrait à El Goléa, venant de faire une enquête à Miribel. On prévient aussitôt la garnison du fort ; les spahis sahariens, sous les ordres du lieutenant Goubeaux, viennent rejoindre le capitaine Pierron. Le 1er novembre au matin, le commandant des tirailleurs sahariens avait la douleur de relever lui-même le cadavre de Collot, ce brillant officier de vingt-cinq ans.

La pluie, tombée à torrents pendant toute la nuit du 31 octobre au 1er novembre, avait malheureusement effacé les traces des assassins. La poursuite, bien que menée très vigoureusement, ne put donner aucun résultat. Les auteurs de ce guet-apens n'ont pu être atteints ; mais on connaît du moins leurs noms, car eux-mêmes se sont vantés de leurs exploits à des gens d'In Salah qu'ils ont croisés dans leur parcours. Ils ont raconté, tout en s'applaudissant de leur propre adresse au tir, comment avait été frappé l'officier français. L'un d'eux aurait, en outre, disaient-ils, écrasé d'un coup de pied une grande montre que portait le lieutenant et dont l'aiguille était sans cesse en mouvement (sa boussole).

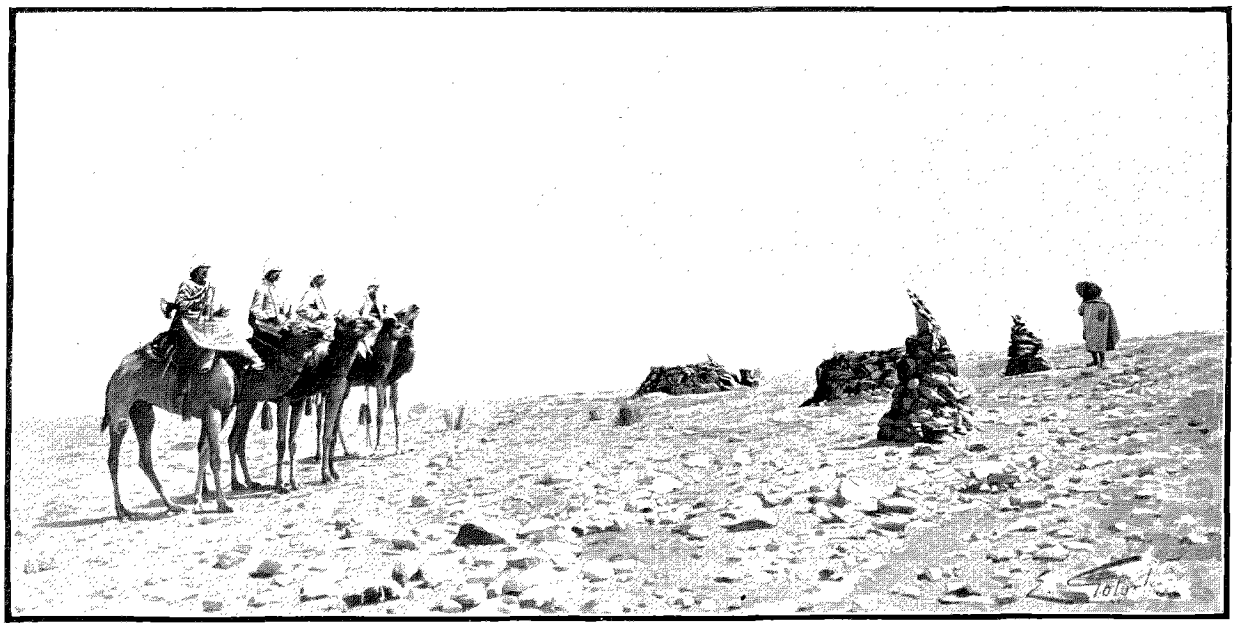
Un monument commémoratif est élevé sur le lieu du massacre où reposent les tirailleurs tués. Pas un détachement ne passe à l'Oued Ghalloucène sans rendre les honneurs militaires.

Le fort Miribel est un rectangle en maçonnerie de 40 mètres sur 25 environ, bastionné à deux de ses angles. L'eau y est abondante, mais atrocement magnésienne, si bien qu'il est impossible de l'utiliser pour la boisson ou pour la cuisine. Il faut aller prendre l'eau potable à 18 kilomètres à l'Ouest.

Le fort est commandé par un officier des affaires indigènes ; la garnison se compose d'une section de tirailleurs sahariens sous les ordres d'un officier, et d'un demi-peloton de spahis sahariens commandé par un sous-officier. Le service médical est assuré par un infirmier de visite ; celui des subsistances par un sous-officier et quelques hommes. La garnison entretient en permanence quelques bœufs et un petit troupeau de moutons.

Les spahis sahariens sont campés en dehors du bordj, mais très près, de manière à pouvoir s'y enfermer et y faire au besoin rentrer leurs animaux. L'officier des affaires indigènes a aussi son logement à l'extérieur.

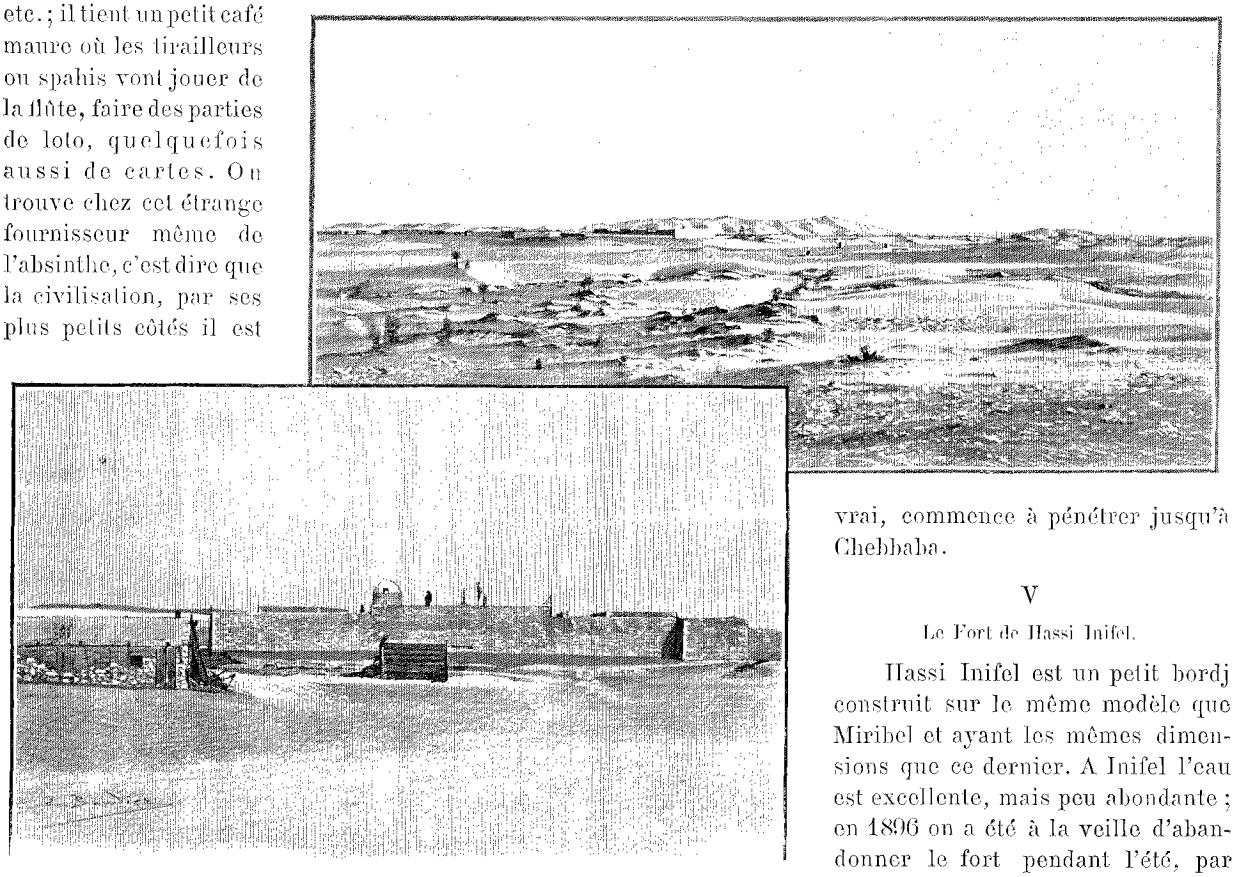
Un des premiers habitants de Miribel a été le vieux « Baba », surnommé justement du reste, le mangeur de tabac. Sa tente se trouve à une centaine de mètres du bordj. Son métier consiste à vendre du bois à la



À L'OUED GHALLOUCÈNE. — LE LIEU OÙ EST TOMBÉ LE LIEUTENANT COLLOT ; DÉTACHEMENT RENDANT LES HONNEURS. PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

garnison ; mais il peut en outre rendre quelques services : on l'a vu fournir parfois des renseignements utiles à nos officiers.

La population civile comprend encore un mercanti indigène qui vend aux hommes de la garnison le couscous, le fil, les aiguilles, etc. ; il tient un petit café maure où les tirailleurs ou spahis vont jouer de la flûte, faire des parties de loto, quelquefois aussi de cartes. On trouve chez cet étrange fournisseur même de l'absinthe, c'est dire que la civilisation, par ses plus petits côtés il est vrai, commence à pénétrer jusqu'à Chebbaba.



HASSI INIFEL. — PHOTOGRAPHIES DES LIEUTENANTS CHAUTARD ET BENOIT, DESSINS DE BOUDIER.

V

Le Fort de Hassi Inifel.

Hassi Inifel est un petit bordj construit sur le même modèle que Miribel et ayant les mêmes dimensions que ce dernier. A Inifel l'eau est excellente, mais peu abondante ; en 1896 on a été à la veille d'abandonner le fort pendant l'été, par suite du manque d'eau. Il y a actuellement trois puits : un dans le bordj avec une faible nappe à renouvellement lent. Un autre, plus profond et donnant un peu plus d'eau, est situé devant la porte du fort ; le coffrage n'y ayant été opéré que jusqu'à une profondeur de 7 à 8 mètres à partir de l'orifice supérieur, des éboulements des parois se produisent fréquemment au-dessous. Le troisième enfin, creusé dans l'Oued même, donnait autrefois un peu d'eau, mais à la suite des crues d'hiver 1896-97 il s'est produit des éboulements qui l'ont comblé en partie et le rendent actuellement inutilisable. Si tous ces puits étaient creusés davantage et surtout coffrés à leur partie inférieure, ils suffiraient amplement aux besoins de la garnison ; mais il faudrait, pour exécuter ce travail, des gens du métier.

Depuis plusieurs années, une équipe de « joyeux » s'occupe de forer un puits artésien ; la profondeur de 95 mètres a été atteinte. Il a fallu à un certain moment traverser une couche de silex dans laquelle on n'avançait guère que d'un centimètre par jour en travaillant pendant 16 heures. Ce puits a déjà traversé plusieurs nappes d'eau, entre autres une légèrement ascendante à une vingtaine de mètres du sol. Quand, à l'arrivée des convois, on est obligé d'abreuver des centaines d'animaux, le travail de forage est suspendu, et c'est là qu'est recueillie l'eau nécessaire.

La garnison d'Inifel a la même composition que celle de Miribel : une section de tirailleurs sahariens, un demi-peloton de spahis sahariens, un infirmier, quelques hommes d'administration. Il n'y a pas d'officier des affaires indigènes : le lieutenant français qui a le commandement du fort est seul comme officier. On doit avouer que, dans ces conditions, la vie est loin d'être agréable et qu'il faut être assez bien trempé pour ne pas se laisser envahir par le spleen. On combat l'ennui en faisant des reconnaissances ; l'exécution des levés du terrain parcouru procure ensuite du travail pour quelques jours. Mais la prudence exige qu'on ne s'éloigne pas trop du fort.

Il y a bien quelquefois une alerte, car la règle veut qu'on soit toujours sur le qui-vive. Un jour ce sont les méhara qui ne rentrent pas du pâturage à l'heure habituelle. Chacun se demande déjà ce qui a pu leur arriver, lorsque des coups de fusil sont entendus. Aussitôt prise d'armes générale, les patrouilles partent. Elles rentrent bientôt avec les précieux animaux ; les coups de fusil ont été tirés par les bergers, qui n'ont pas su

résister au désir de tirer des gazelles passant à bonne portée. Le jour le plus impatiemment attendu est celui de l'arrivée du courrier, le lundi de chaque semaine. Presque toujours l'officier monte à cheval et fait quelques kilomètres à sa rencontre. Ce sont des nouvelles toutes fraîches de la France, de la famille ; les plus récentes datent au moins de dix-sept jours, d'autres ont déjà vingt-trois ou vingt-quatre jours de route. Les plus prévoyants parmi ceux qui se sont succédé dans la garnison, mais ils sont rares, ont pu s'astreindre à ne lire qu'un journal par jour, de manière à en avoir pour toute la semaine. Outre les lettres et les journaux, ce bienheureux courrier apporte au commandant du fort quelques légumes, une vraie friandise. Les camarades d'El Goléa, mieux partagés, lui en envoient chaque fois qu'il est possible, c'est-à-dire presque toutes les semaines.

Le service de la poste étant assuré par des spahis sahariens, les hommes d'escorte acceptent avec plaisir de se charger de quelques commissions pour la garnison du fort. Il n'est pas un seul des officiers d'Inifel qui, pour occuper ses trop nombreux loisirs, n'ait cherché à se livrer au jardinage, mais le succès a toujours été médiocre. Une des plus belles récoltes faites a été celle de 1896 : le jardin a produit six radis qui ont été mangés en grande pompe à l'occasion de la remise d'une décoration.

A Miribel, cependant pourvu d'eau, même insuccès. On parle encore d'un pied de céleri qui a bien voulu pousser ; mais de quels soins, de quelles précautions n'était-il pas l'objet ! Le précieux végétal avait été mis à l'abri du sable et du siroco par une petite enceinte en terre établie autour de lui, et qu'on élevait au fur et à mesure de la croissance de la plante. Au moindre coup de vent on courait recouvrir le tout d'un paillasson.

Dans ces régions désertes, ainsi que l'ont prouvé la plupart des ouvrages antérieurement publiés sur le Sahara, il existe une flore toute spéciale. Pour ne parler que des travaux entrepris à ma connaissance, je dois dire que les officiers se sont passionnés pour l'étude des plantes, j'entends de celles que la nature a spontanément disséminées sur la surface du sol. On ne saurait croire au premier abord combien relativement nombreux sont les végétaux qui vivent non seulement dans les endroits où la dune règne en maîtresse, mais encore près des rochers dont les abords ont une apparence d'aridité absolue. Le lieutenant Martial a, pendant son séjour à Mac-Mahon, employé tous ses loisirs à étudier la flore de l'oued Meguiden.

Le capitaine Germain, dans un but plus défini, se consacre actuellement à l'étude des végétaux qui croissent autour de Mac-Mahon. Ayant son escadron à méhara, il a soigneusement noté quelles plantes étaient les plus recherchées de ses animaux, il a étudié leurs caractères botaniques et leur distribution dans les divers parages fréquentés par l'escadron.

VI

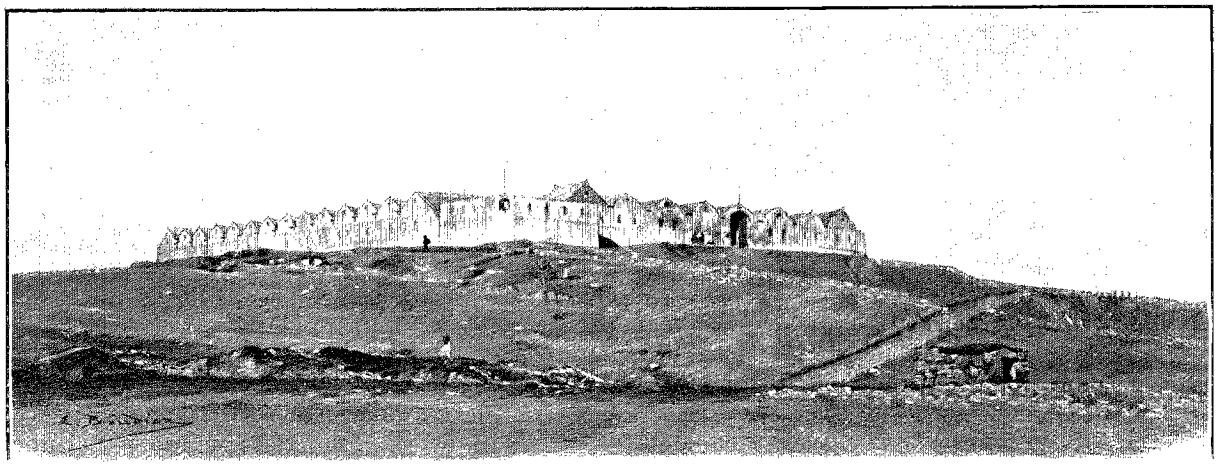
De Miribel à Inifel et à Mac-Mahon.

Des sentiers peu fréquentés réunissent les forts entre eux. Quelques officiers ont suivi cette route pour se rendre de Mac-Mahon à Miribel et à Inifel ; mais il n'est pas prudent de s'y aventurer sans une escorte suffisante, et, dans ce cas, un fort approvisionnement d'eau est indispensable.

Il est, de plus, absolument nécessaire d'avoir des guides sûrs. Plusieurs hommes se sont déjà égarés en cours de route, et bon nombre sont morts de soif. En 1896, un spahi indigène envoyé en courrier s'égara et, malgré toutes les recherches faites, ne fut retrouvé que quelques semaines plus tard, mort auprès de son méhari éventré. Il avait, à côté de lui, son fusil et quelques cartouches brûlées, qu'il avait sans doute fait partir pour attirer l'attention des gens, s'il en était passé aux environs. Enfin, détail horrible, la monture avait



UN PUITS DANS LE DÉSERT. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT CHAUTARD, DESSIN DE BOUDIER.



FORT MIRIBEL. — PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT WILD, DESSIN DE BOUDIER.

été éventrée par le cavalier, qui, mourant de soif, avait voulu boire l'eau contenue dans l'estomac du chameau.

Si le fort Mac-Mahon est appelé à devenir le point de passage d'une colonne allant sur l'Aougueroul, Miribel, d'autre part, se trouve sur la route d'El Goléa à In Salah, et, en cas d'expédition, ce fort servirait comme le premier de base et de point de ravitaillement. Tous les itinéraires de ces régions ont, d'ailleurs, été reconnus; les points d'eau y sont assez nombreux.

Ceux que l'on rencontre sur les routes de Mac-Mahon au Gourara sont creusés à une profondeur variant de 2 à 12 mètres. Leur contenance normale oscille entre 400 et 1 900 litres, mais quelques-uns sont ensablés. Pour parer à cet inconvénient, les indigènes ne donnent à la bouche de leurs puits qu'un faible diamètre, 45 à 90 centimètres, de façon à pouvoir les obturer facilement au niveau du sol, soit par une dalle s'il en existe à proximité, soit par une peau desséchée.

Malgré les difficultés que l'on peut avoir à trouver de l'eau, les routes en question sont relativement faciles pour une faible colonne; il ne saurait en être de même pour une troupe importante, car le débit des puits pourrait risquer d'être insuffisant.

Espérons cependant qu'il nous sera donné un jour d'occuper les ksour, où les agitateurs et les pillards trouvent un refuge sûr et ont la facilité d'écouler le produit de leurs rapines. Quand seront supprimés les receleurs, on sera bien près d'en finir avec les voleurs.

VII

Les dissidents.

Dans les notes qui précèdent, il a été parlé des dissidents. Cette expression sert à désigner les Arabes restant encore en lutte plus ou moins ouverte contre nous, quoique appartenant à des tribus soumises. Ils ne perdent pas une occasion de nous courir sus et de voler tout ce qu'ils peuvent trouver; nous devons donc user à leur égard de légitimes représailles. Les palmiers et les jardins des indigènes notoirement connus comme partis en dissidence sont mis sous séquestre. Je crois que les nomades se soucient peu d'une pareille mesure, et cependant c'est le seul moyen d'action que nous ayons vis-à-vis d'eux.

Tous les dissidents de la province d'Alger sont Chambaa et, comme tels, très peu attachés à la terre. Le châtiment reste donc dans une certaine mesure sans effet. Mais comment aller chercher dans l'Erg ces nomades toujours aux aguets, dont la mobilité est extrême et qui ne manquent pas d'être toujours prévenus de nos mouvements? Jamais, hormis le cas de haine personnelle et de vengeance préparée dans un but particulier, les dissidents n'ont razzié des membres de leur tribu ou même de leur confédération.

Ainsi, en 1896, quand Bou Khecheba est venu razzier aux environs d'Ouargla les Beni-Thour et les Saïd-Otba, il est passé à plusieurs reprises au milieu des troupeaux des Chambaa, sans leur causer le moindre dommage. Il devient dès lors assez naturel que les indigènes restés soumis à l'autorité française payent les dissidents de retour et leur donnent en temps voulu des indications pour leur permettre de se garder, quand ils voient se préparer chez nous quelque coup de main. La précaution restant quelquefois inutile, il est possible de surprendre même les nomades; les poursuites aussi rapides que prolongées, réalisées avec un brillant succès par le commandant Godron, et plus récemment par le lieutenant Pein, en sont la preuve.

Les châtiments les plus légers infligés par l'autorité aux nomades coupables, de même que le plus futile

*

motif de mécontentement, suffisent pour nous faire d'eux des ennemis irréconciliables. J'ai vu, parmi des prisonniers faits par le commandant Godron, un Chambi, ancien goumier au bureau arabe d'El Goléa, renvoyé au moment de la création des spahis sahariens. Furieux de voir diminuer le nombre de cavaliers employés par le service des affaires indigènes, il était allé sans retard rejoindre Bou Khecheba et avait pris une part active au rezzou de Bel Yaddine. Je me souviendrai toujours de sa terreur, lorsque, étant en prison, il fut visité par un ancien officier des affaires indigènes qui l'avait eu sous ses ordres. A côté de lui se trouvait un enfant de 16 ans, rangé parmi les dissidents parce que son père et son oncle en faisaient partie. Un autre avait servi de guide à Dournaux-Duperré, en 1873-74, et l'avait assassiné sur la route de Rhât ; lorsqu'on lui parla de ce crime, il ne nia point, mais déclara que le coupable était son frère, mort depuis plusieurs années.

Lorsque des prisonniers de cette importance doivent être transportés d'un point à un autre et que l'on a des raisons sérieuses de craindre une évasion, les gardiens sont obligés d'exercer une surveillance active, car ils peuvent payer souvent de leur vie un seul instant d'inattention. Un moyen excellent de réduire les prisonniers à l'impuissance consiste à placer chacun d'eux dans un de ces grands sacs en poil de chameau (*tellis* ou *grara*) qui servent aux indigènes à charger leurs animaux. Les hommes sont assez commodément assis là-dedans, mais le sac est serré au-dessus des épaules et la tête seule est à l'air. Les prisonniers ainsi emballés sont disposés deux par deux pour se faire contre-poids et comme de simples colis, chargés sur des chameaux. Deux ou trois spahis suffisent pour garder une dizaine d'hommes.

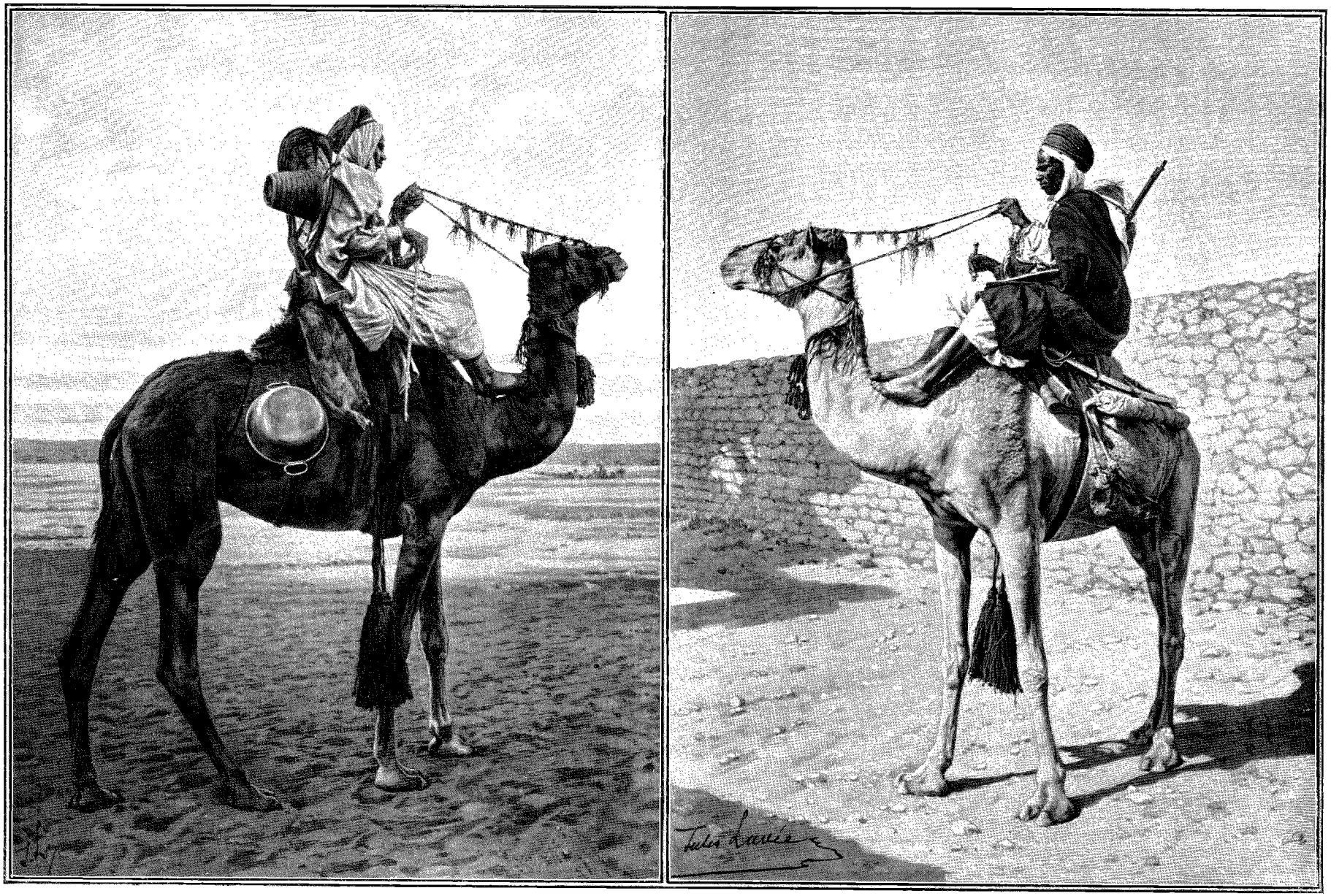


UN TIRAILLEUR SAHARIEN EN TENUE DE CAMPAGNE.
DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

Si les coupables sont condamnés à mort, il serait peut-être à désirer que les exécutions capitales eussent lieu dans le pays même. Naguère des assassins ont été, par mesure spéciale, fusillés à Djelfa ; cette exécution a vivement impressionné les indigènes. Avec leur méfiance habituelle, ils ne croient jamais à la mort de l'un des leurs que lorsqu'ils en ont été témoins.

Parmi les dissidents qui ont fait preuve d'une énergie et d'un courage vraiment extraordinaires, le plus connu est Bou Khecheba, le Chambi, originaire d'Ouargla. Sa troupe ne comptait que des gens de sa famille ; ses proches parents obéissaient aveuglément à ses ordres et avaient pour lui un respect mélangé de crainte.

On raconte à son sujet une anecdote vraiment typique : au cours d'un combat, il reçoit une balle qui lui fracasse la mâchoire. Le voyant grièvement blessé, les siens tournent bride. Aussitôt Bou Khecheba se précipite à leur rencontre et, les invectivant avec autant de véhémence que sa blessure le lui permet, il les menace de tirer sur le premier qui chercherait à fuir. Sachant que sa parole ne serait pas vaine, tous reprennent courage et battent l'ennemi, dont la troupe est mise en déroute. Bou Khecheba, comme bien d'autres, est venu à résipiscence. Sa tente est parmi celles qui sont rentrées naguère sous notre autorité et se sont fixées à Metlili, où l'ancien corsaire du Sahara réside aujourd'hui. Il y a maints faits semblables à l'actif de ces chefs que nous avions à combattre dans le Sud Algérien. Ils sont d'une race vaillante entre toutes. Pour les poursuivre efficacement et les tenir en respect il faut des forces solides et acclimatées, conduites par des officiers ayant autant de caractère que d'audace. C'est ce que nous ont donné les lois et décrets de 1894, qui ont résolu la création de bataillons de tirailleurs et d'escadrons de spahis sahariens, dont nous allons parler.

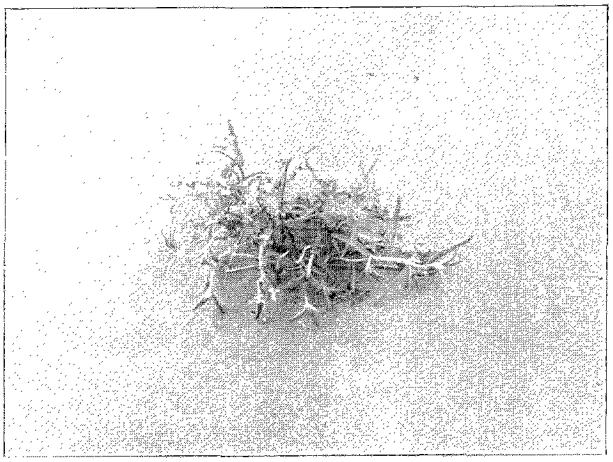


SPAHIS SAHARIENS. — DESSIN DE J. LAVÉE, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR THÉRAULT.

VIII

Les troupes sahariennes.

Dans toutes nos expéditions coloniales, la situation géographique du pays occupé, son climat, la manière de vivre des habitants nous ont obligés à des méthodes de combat particulières, et ont rendu indispensable la création de corps de troupes spéciaux. Avec l'idée poursuivie par la France de réaliser la pénétration dans le Sahara, le recrutement d'indigènes appartenant à nos tribus d'extrême Sud s'imposait d'une façon absolue. Pour battre les nomades, il faut en effet des gens habitués à leur genre de vie, aussi résistants qu'eux et ayant en outre la supériorité que donne une bonne discipline jointe à la confiance dans un armement perfectionné : c'est ce que l'on a cherché à réaliser avec les troupes sahariennes.

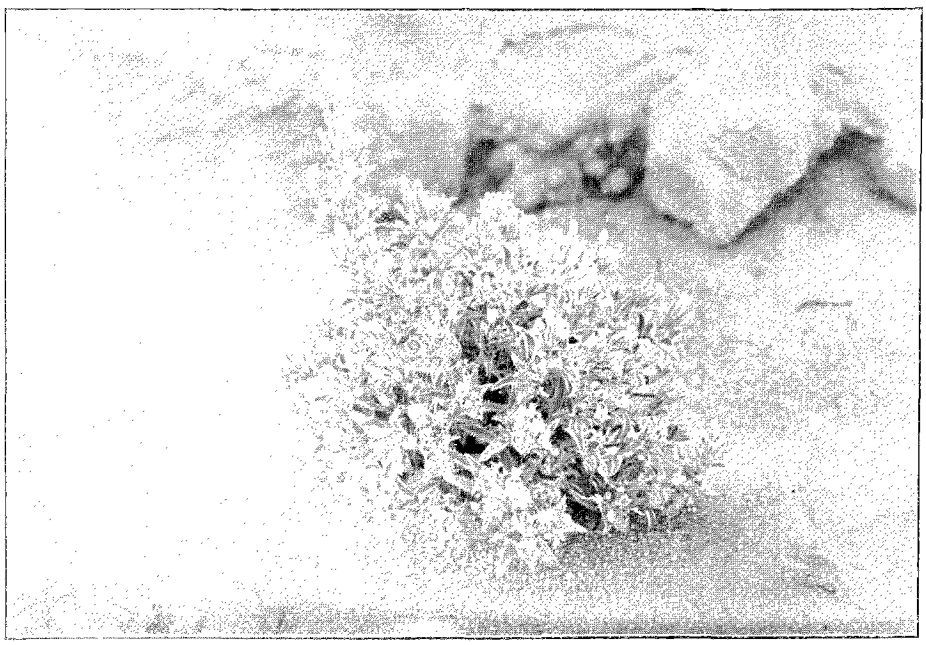


PLANTE SAHARIENNE : HEMA (MALCOMIA ÆGYPTIACA, CRUCIFÈRES).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT MARTIAL.

Depuis l'occupation définitive d'El Goléa, la garnison était composée de tirailleurs algériens. Pour leur donner une plus grande mobilité, il avait été organisé en 1891 et 1892 une compagnie montée, à raison d'un méhari pour deux hommes; mais l'essai n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait. Cela tenait peut-être à ce que les tirailleurs algériens, se recrutant en majeure partie parmi les Kabyles, se trouvent fort dépaysés dans ces régions où ils n'ont jamais vécu et qu'ils ne connaissent point.

Il était bien plus logique d'assurer la sécurité de nos garnisons extrêmes à l'aide de contingents indigènes accoutumés à la vie du Sahara. C'est cette idée qui a présidé à la création des troupes sahariennes, cavalerie et infanterie, dont le promoteur a été M. le général Hervé, qui commandait alors le 19e corps d'armée. La loi du 5 et le décret du 9 décembre 1894 ont prévu la création de bataillons de tirailleurs et d'escadrons de spahis sahariens. Les corps de nouvelle formation ont été organisés à Ghardaïa.

Les spahis sahariens existent depuis le 6 juin 1895, jour de leur création administrative; l'escadron a été formé à 2 pelotons avec 1 capitaine commandant et 2 officiers de peloton. Actuellement, les pelotons sont ainsi répartis : 2 pelotons entiers à Fort Mac-Mahon, garnison principale; un demi-peloton à Fort Miribel et l'autre à Hassi Inifel, ces deux derniers détachements étant commandés par des sous-officiers.

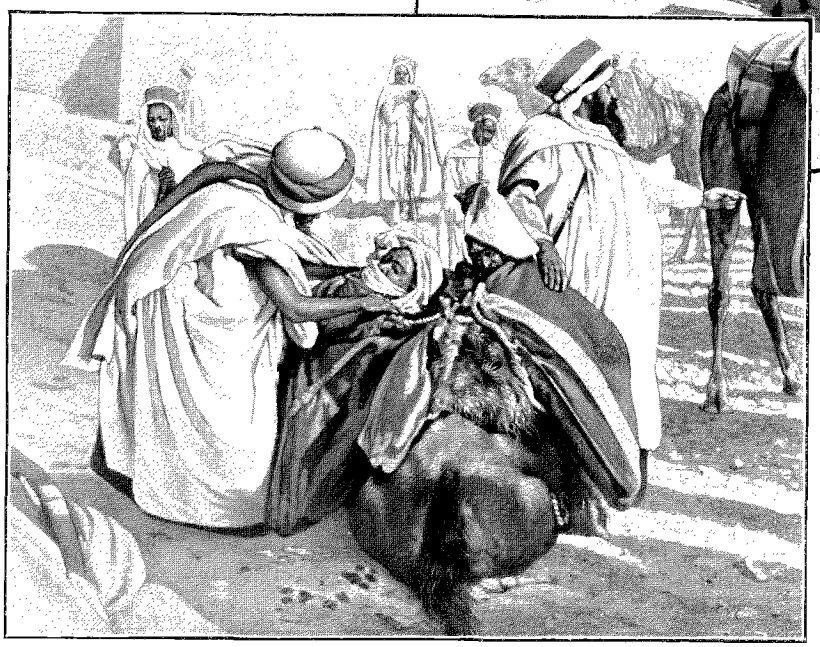


PLANTE SAHARIENNE : HALMA (LITHOSPERNUM CALLOSUM, BORRAGINÉES).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU LIEUTENANT MARTIAL.

Leur composition ne ressemble en rien à celle des autres corps de troupes indigènes. Chaque peloton est commandé par 1 officier français, qui a sous ses ordres 2 sous-officiers et 2 brigadiers également français. Ces derniers sont secondés par des gradés indigènes d'une catégorie toute spéciale et dénommés chefs de groupe. Revêtus des insignes de brigadier, les chefs de groupe ont en quelque sorte dans la hiérarchie une place spéciale. Ce grade, si on veut bien le considérer comme tel, est le seul auquel les indigènes puissent prétendre. Le reste du peloton se compose de

36 hommes parmi lesquels 2 élèves brigadiers français, 1 ordonnance, 1 trompette et 1 ouvrier. Dès le début, quand la période des engagements a été ouverte, un grand nombre d'indigènes se sont présentés. C'étaient d'abord les goumiers récemment licenciés et qui, jusqu'alors, avaient fait le service dans les forts d'extrême Sud. Quelques jours après sa création, l'escadron avait tout son effectif réglementaire. Une grande partie des engagés étaient originaires du pays d'Ouargla. Quant aux chefs de groupe, ils furent, au moment de la formation, choisis parmi les cavaliers des Maghzen du Sud possédant quelques notions de discipline militaire et employés antérieurement dans les bureaux arabes. Tout indigène qui désire prendre du service doit être reconnu propriétaire de 2 *méhara* : car, si l'Etat fournit les montures aux cadres français (3 animaux aux officiers et aux sous-officiers), les chameaux des indigènes doivent leur appartenir, ainsi que les harnachements. Les spahis peuvent s'engager pour 2, 3 ou 4 ans et reçoivent, suivant le cas, une prime de 200, 300 ou 400 francs. Leur solde est de 100 francs par mois, 120 pour les chefs de groupe. Mais, avec cette somme, chacun doit pourvoir à son habillement, à sa nourriture et à celle de ses animaux. Un avantage sérieux résulte de la faculté, accordée par l'Etat aux spahis, de toucher à l'administration et à titre remboursable toutes les denrées réglementaires.





UN CONVOI DE DISSIDENTS PARTANT POUR LAGHOUAT;
DISSIDENTS FICELÉS DANS DES « TELLIS » (p. 114). — PHOTOGRAPHIES DU LIEUTENANT CHAUTARD.

La tenue, d'après les termes du décret, doit être pour les spahis aussi uniforme que possible. Les burnous noirs sont de même nuance, et le reste de l'habillement, semblable pour tous les hommes, est d'ailleurs identique avec celui des indigènes civils. Ils sont toujours très correctement et même très coquettement vêtus.

Si, après les cavaliers, nous parlons des montures, il faut remarquer que le méhari (au pluriel méhara) est au chameau (*djemel*) ce que le cheval de selle est au cheval de trait. Beaucoup plus élancé, il a une tête plus petite, un œil plus intelligent; le ventre est moins volumineux, la bosse moins saillante et plus refoulée en arrière. Mais ce qui caractérise surtout le méhari, c'est la finesse de ses membres, qui sont à la fois puissants et nerveux.

Les Français comme les indigènes montent le méhari à la manière arabe, c'est-à-dire assis sur la *rahela* (selle de chameau). Cette selle se compose essentiellement d'un disque circulaire formant un siège légèrement excavé, dont la circonférence présente un rebord arrondi et saillant. Le pommeau, en forme de croix, s'élève verticalement à une hauteur de $0^m,25$ environ, et sa fragilité est telle que le moindre effort suffit à le briser; si on le doublait d'une pièce de fer et que l'animal vînt à faire une chute avec son cavalier, ce dernier serait infailliblement éventré. Le troussequin est formé par une large palette de forme losangique, légèrement inclinée en arrière à la façon d'un petit dossier de fauteuil.

La charpente inférieure de la selle est un arçon en forme de bât, qui repose sur le dos de l'animal en

avant de la bosse. La rahela ne comporte pas d'étriers; une fois en selle, le cavalier dispose en croix ses pieds chaussés de bas en peau (*besst*) sur le cou de l'animal, et, tout en prenant sur l'encolure un point d'appui solide, les fait mouvoir de diverses façons pour actionner sa monture.

Le méhari est dirigé au moyen d'une corde en cuir tressé fixée à un anneau passé dans la narine droite de l'animal; la traction directe sur l'anneau est douloureuse et d'un effet puissant. Le méhariste n'a, le plus souvent, recours qu'à l'emploi d'une sorte de caveçon en cuivre ou en fer qui suffit à diriger les animaux bien dressés.

On a une tendance générale à s'exagérer la vitesse, la résistance et surtout la sobriété du méhari; cependant il est possible de citer des raids vraiment merveilleux, quoique exceptionnels, accomplis avec ces animaux. J'ai pu voir, à plusieurs reprises, un cavalier du bureau arabe de Ghardaïa qui passe pour être venu d'El Goléa avec la même monture en 26 heures. Cet indigène aurait suivi, il est vrai, la route la moins longue, celle dite de l'Ouest, qui a cependant 240 kilomètres. Le méhariste dont il s'agit est le frère du caïd Mohammed ben Moussa des Oulad Allouch, de Metlili; il détient encore certainement le record de la vitesse et du fond.

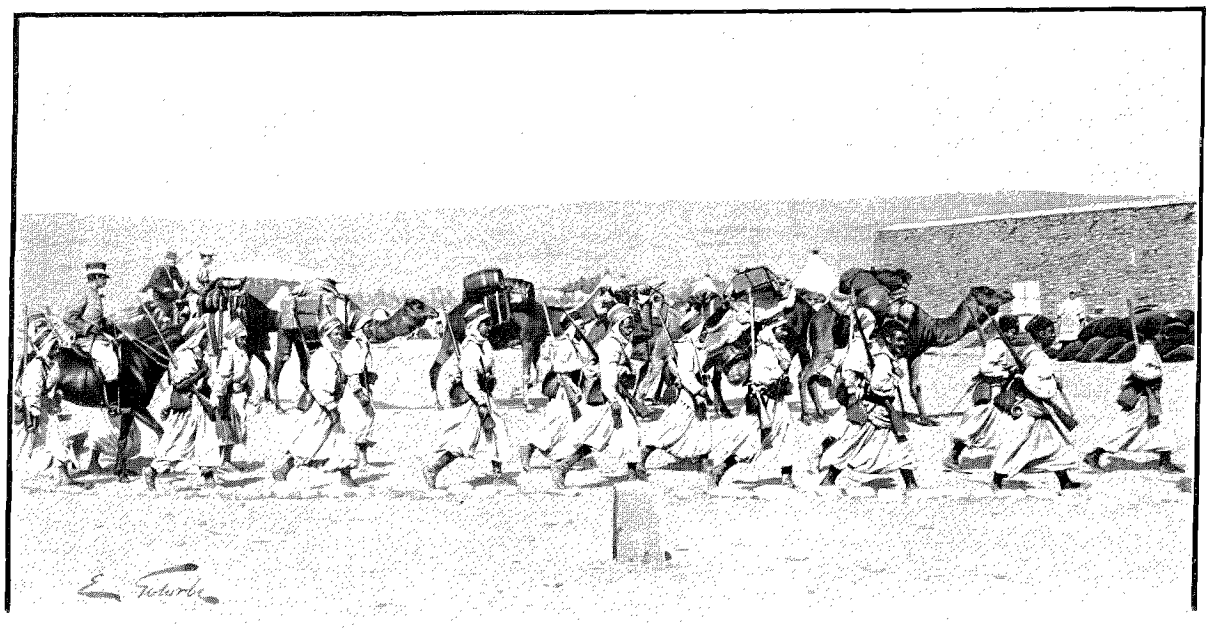
Chaque année, à Ghardaïa, le jour du 14 juillet, sont organisées des courses de méhara. La distance de Ghardaïa à Berriane, soit 90 kilomètres aller et retour, est faite en 9 heures environ par le gagnant, dont la monture est souvent, à l'arrivée, presque fourbue.

Je crois qu'en cas de nécessité on peut, pendant 3 ou 4 jours, obtenir d'un méhari une marche quotidienne de 20 heures à l'allure de 5 kilomètres. Cet effort peut être exigé à la condition de laisser ensuite reposer la bête au pâturage pendant un minimum de 10 jours. Lorsque la marche n'a pas dépassé les limites habituelles, il n'y a pas lieu de se préoccuper de la nourriture des chameaux. Dès l'arrivée à l'étape, sitôt débâtés ou dessanglés, ils vont au pâturage et n'en reviennent qu'à la tombée de la nuit. Si l'étape a été longue et que les bêtes ne puissent rester 6 heures au moins à pâturer, une ration supplémentaire d'orge devient nécessaire.

En hiver, on voit les chameaux rester facilement 8 ou 10 jours sans boire; en été, s'ils sont privés d'eau pendant plus de 4 jours, ils commencent à souffrir et, passant à proximité d'un puits, consentent difficilement à s'en éloigner. Quand il lui est permis de boire à sa soif, chaque animal absorbe des quantités d'eau très considérables; j'en ai vu qui arrivaient à en boire jusqu'à 1 hectolitre.

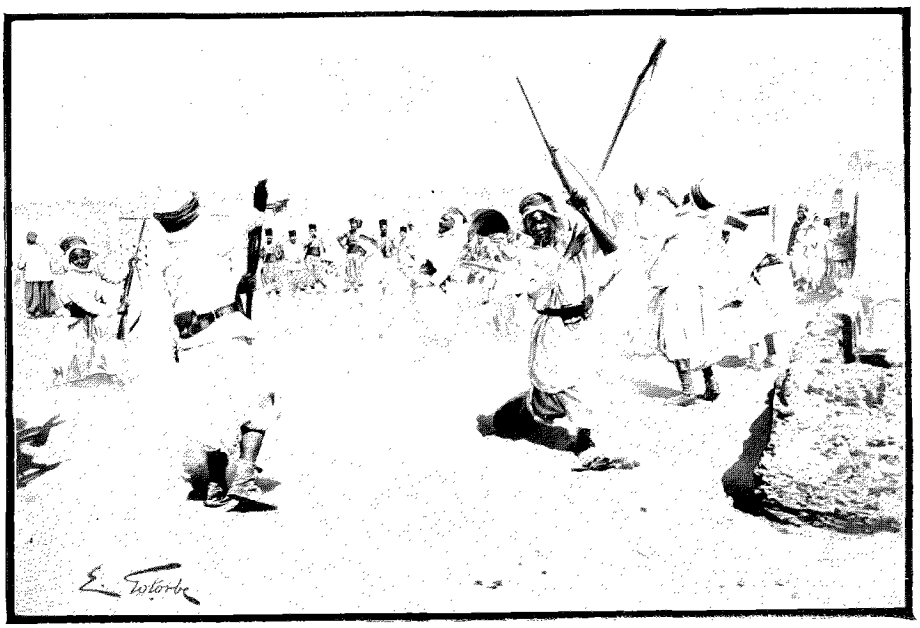
Passant de la cavalerie à l'infanterie, je rappellerai que la 1re compagnie de tirailleurs sahariens a été créée le 26 juin 1895. Sans avoir subi aucune modification depuis cette époque, cette unité constitue un tout capable de se suffire à lui-même dans les régions désertes où elle est appelée à évoluer, où les ressources sont à peu près nulles et les moyens de communication très restreints.

La compagnie, commandée par 1 capitaine, comprend 4 pelotons; chacun d'eux divisé en 2 sections à 2 escouades est sous les ordres de 1 officier français secondé par 1 officier indigène, et à la tête de chaque escouade est placé 1 sous-officier qui a auprès de lui 1 caporal français ou indigène et 1 élève



TIRAILLEURS SAHARIENS EN MARCHE. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

caporal français. Il y a en outre 1 officier payeur faisant fonction d'officier d'habillement et 1 médecin. Les cadres sont constitués par moitié d'éléments français et indigènes. En plus des 8 officiers, des 16 sergents et des 16 caporaux, on compte 1 adjudant, 1 sergent-major, 2 fourriers (1 sergent et 1 caporal), 1 caporal clairon avec 8 clairons ou élèves, 4 sapeurs, 2 tailleurs, 2 cordonniers, 4 infirmiers. Dans cette énumération ne sont pas compris le tailleur et le cordonnier du peloton hors rang.



FANTASIA DE TIRAILLEURS SAHARIENS. — DESSIN DE GOTORBE, PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR BARBOT.

Le chiffre relativement considérable de l'effectif français (53 hommes sur 269) montre avec quelle attention l'autorité militaire a présidé à la constitution de ce corps spécial. N'est-il pas logique et prudent à la fois de penser comme le colonel Malher, dont l'opinion mérite d'être rapportée ici : « Plus les détachements sont faibles et plus, dans des moments difficiles, il est besoin que les hommes qui les composent aient confiance les uns dans les autres, se serrent mutuellement les coudes ; cette solidarité, nous nous demandons si même avec de bons cadres on parviendra à la créer assez rapidement. »

Dans les détachements de sahariens, si faibles soient-ils, jamais un tirailleur français n'est seul ; il a toujours avec lui deux ou trois camarades. Ce mode de groupement est suffisant pour permettre d'assurer la sécurité et de combattre le spleen.

A la formation de la compagnie, les cadres ont été choisis dans les divers régiments de tirailleurs algériens ; c'est le deuxième qui a fourni la plus forte proportion d'officiers, sous-officiers et caporaux. Les hommes de troupe ont été pris parmi les volontaires originaires des régions sahariennes, venus des trois premiers régiments de tirailleurs, et parmi les nègres (une cinquantaine environ) faisant partie d'un détachement du 1er tirailleurs à El Goléa.

Les opérations complémentaires du recrutement des tirailleurs, — il restait 150 places à pourvoir, — se sont faites péniblement, malgré le zèle et la bonne volonté de tous, les indigènes ne pouvant se décider à contracter d'engagement, parce que la prime n'était payable que chaque année et à terme échu, contrairement à ce qui venait d'être fait pour les spahis.

On se décida alors à faire appel aux bureaux arabes de Laghouat, Djelfa, Bou-Saâda. Sur ces entrefaites le Ministre accorda l'autorisation de payer la prime entière et d'avance aux hommes engagés. A partir de ce moment les indigènes se présentèrent nombreux. Leur valeur est variable ; les uns, en petit nombre, venant des villes et des ksour, sont plus intelligents, parlent français, mais leur vigueur est moindre ; ils sont plus raffinés sous le rapport de la nourriture, ont des tendances à s'enivrer, à courir les maisons publiques. Les autres, Arabes des tribus, sont vigoureux, sobres, disciplinés, pleins de respect pour leurs chefs et ont en eux toute confiance. Par contre, moins intelligents peut-être, ils sont plus difficiles à instruire au point de vue militaire, ignorant complètement notre langue ; toutefois, ce dernier point est de minime importance, car presque tous les gradés savent se faire comprendre en arabe.

Tous ces Sahariens se sont montrés fort endurants ; ils ont passé l'été de 1895 campés sous la tente et n'ont pas souffert, tandis que les Français, cependant casernés, ont été fort éprouvés. Leur aptitude à la marche est remarquable ; il est vrai que la plupart ayant été sokhars (chameliers) ont acquis un entraînement merveilleux. A différentes reprises le général commandant le 19e corps et le général commandant la division d'Alger, à qui ils servaient d'escorte, ont exprimé hautement la satisfaction qu'ils avaient à les observer. Après avoir brillamment fourni de dures étapes, ces hommes, le repas du soir achevé, se réunissaient pour danser jusqu'à l'heure de la retraite, attendant pour se reposer le moment où le silence absolu devait régner dans le camp.

La tenue des tirailleurs sahariens est fournie par l'Etat, c'est-à-dire que la compagnie a une masse d'habil-

lement comme les régiments de France. En grande tenue, si je puis m'exprimer ainsi, chaque homme est vêtu de deux burnous, l'un marron, l'autre blanc (celui-ci sous le précédent), d'une gandoura (sorte de chemise très longue et à manches larges), enfin d'une chemise d'ordonnance et d'un pantalon (*seroual*) de toile légère ne descendant pas au-dessous du genou.

La coiffure, identique à celle portée par tous les Arabes, est assez compliquée. En partant du dedans au dehors on trouve, emboîtés les uns dans les autres, trois ou quatre bonnets en feutre dur comparables par leur forme à une gamelle individuelle. Le tout est recouvert d'une chechia rouge qui, elle-même, disparaît sous une toile légère de couleur blanche appelée *chèche*. Le chèche est fixé et maintenu autour de la chechia par une corde en poil de chameau (*kheit*) d'une longueur d'environ 20 mètres. En été, un *medol* ou immense chapeau de paille agrémenté de losanges d'étoffe et de filalé vient s'ajouter à cette coiffure.

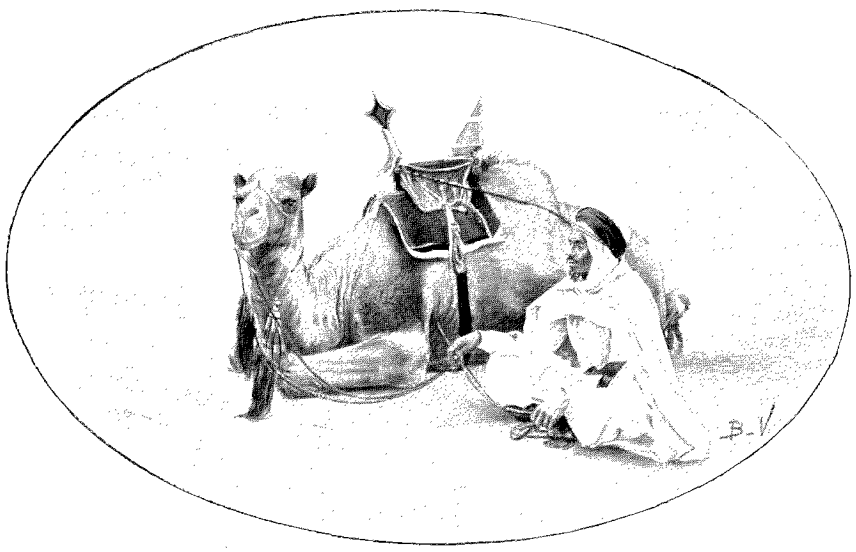
Ainsi habillé, le tirailleur saharien ressemblerait de tous points à un indigène quelconque s'il ne portait dans les marches la large ceinture rouge des tirailleurs algériens et le burnous roulé en sautoir.

La nourriture des tirailleurs français de la compagnie saharienne a pour base les aliments ordinaires, viande, légumes secs, pain, saindoux, sucre et café. Les indigènes touchent une ration tout à fait spéciale; il ne leur a jamais été distribué de pain en nature, mais la ration de blé ou farine qu'ils percevaient au début a été remplacée depuis par une indemnité représentative. La graisse de mouton, 250 grammes par jour, et des dattes, 400 grammes, leur tiennent lieu de viande; ils ont droit à la ration de sel, sucre et café.

En station chacun d'eux se nourrit soit isolément, soit à la popote indigène, dont le menu toujours invariable se résume dans la galette en guise de pain, et dans le couscous le matin comme le soir. Nous ne pouvons insister ici sur les mets qui peuvent éventuellement compléter ou augmenter le menu des sahariens. Le lecteur aurait l'estomac soulevé rien qu'en pensant aux galettes fourrées d'un mélange de graisse de mouton et de piment rouge, à la rouina (grosses boulettes faites d'un mélange de blé grillé, de beurre et de dattes), enfin aux sauterelles cuites à l'eau et séchées au soleil. Avant de les croquer, les indigènes leur enlèvent seulement la tête et les ailes. Si 4 Arabes savent contenter leur appétit en mangeant 10 litres de sauterelles et y trouver quelque satisfaction, le Français, dans le désert, peut de son côté utilement rechercher les poissons de sable et les ouranes, dont la chair est excellente. L'ouranc n'est pas plus à dédaigner comme qualité que comme quantité, puisque des officiers ont pu voir certains de ces animaux mesurant jusqu'à 1m,20 de longueur totale. Quand les Sahariens sont en route, chaque escouade prépare les aliments, mais il n'est fait le plus souvent qu'un repas copieux par jour, après l'arrivée à l'étape.

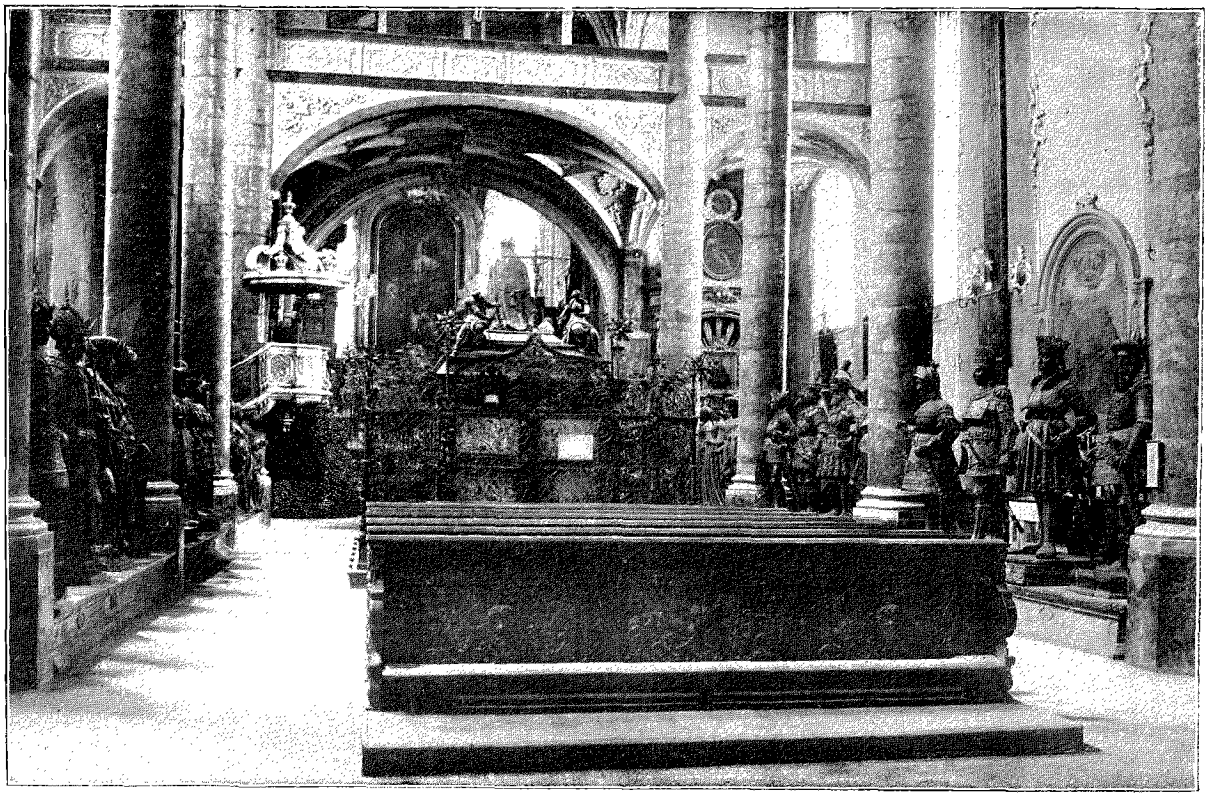
On conçoit qu'avec de telles habitudes de sobriété, qui n'excluent aucunement la vigueur physique pas plus que l'énergie morale et l'esprit de discipline, les contingents sahariens constituent des troupes sûres sur lesquelles, le cas échéant, l'autorité militaire a le droit de compter.

Dr Huguet et Lieutenant Peltier.



UN CHEF DE GROUPE DES SPAHIS SAHARIENS. — PHOTOGRAPHIE DU DOCTEUR MANGENOT.

Droits de traduction et de reproduction reservés.



MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN DANS L'ÉGLISE DES FRANCISCAINS À INNSBRUCK (PAGE 124).— PHOTOGRAPHIE CZICHNA, À INNSBRUCK.

EN TYROL[1].

D'INNSBRUCK A MERAN.

I

Innsbruck. — La ligne du Brenner.



LE ROI ARTHUR D'ANGLETERRE (MAUSOLÉE DE MAXIMILIEN). D'APRÈS LA STATUE DE BRONZE DE PETER VICHER (PAGE 125). PHOTOGRAPHIE CZICHNA, À INNSBRUCK.

J'AIME passionnément le Tyrol : je ne sais pas d'aussi beau pays habité par un aussi bon peuple, et beau et bon au suprême degré. Bien des poètes ont chanté les montagnes; on a tout dit — et on a dit bien peu de chose — sur leurs multiples beautés. Point n'est donc besoin de célébrer, après tant d'autres, le charme pénétrant, la poésie intense de leurs âpres ou gracieux paysages, et encore moins d'essayer de rendre l'indicible et ineffaçable impression de celles du Tyrol, dont la fière majesté, vierge jusqu'ici des mesquins arrangements des hommes, offre, dans toute la fleur de leur beauté non ternie, le spectacle grandiose des massifs énormes et escarpés, des vallées ombreuses et pittoresques dominées par les noires forêts de sapins, des gorges profondes et sauvages où bruissent les cascades et où grondent les torrents.

Là vit une race qui n'a pas conservé moins intactes son originalité et ses mœurs, qui — chose rare maintenant par le monde — est demeurée ce qu'elle était jadis, gardant pieusement les croyances de ses pères, les usages et les costumes du bon vieux temps. Peuple admirable, en vérité, aux simples mais fortes qualités, de cœur loyal et vraiment bon, d'esprit fin et avisé, malgré l'apparente rudesse de mœurs un peu frustes mais saines, vivant heureux au sein de ses montagnes protectrices, content de son sort, inébranlablement fidèle à ces deux objets de son culte : Dieu et la patrie, et sachant au besoin, pour les défendre, se hausser jusqu'à l'héroïsme : — rappelez-vous l'épopée d'Andreas Hofer!...

Quand on a une fois éprouvé le charme de ce pays et de ses habitants, le souvenir en demeure ineffaçable et on ne songe plus qu'à renouveler cette jouissance. Qu'on voudrait parcourir en tous sens les innombrables vallées creusées entre ces massifs, s'enfoncer tou-

1. *Voyage exécuté en* 1891. — *Dessins d'après les photographies rapportées par l'auteur.*

jours plus avant, loin du bruit et de la banalité des villes modernes, dans la nature sauvage et splendide, et y découvrir quelque hameau isolé dont jamais aucun élément étranger ne serait venu troubler la paix et les coutumes ! On rêve, en voyant sur la carte un de ces villages perdus au plus profond de la montagne, au charme qu'il y aurait à se reposer là quelque temps, à y vivre d'une existence très simple, tout imprégnée du parfum du bon vieux temps, au milieu de ces braves paysans, dans l'oubli absolu des soucis, de l'agitation fiévreuse, des plaisirs raffinés et factices des grandes villes, plongé dans l'ineffable paix de la nature...

En attendant, ce sont surtout des villes : Innsbruck, Brixen, Botzen, et même le plus cosmopolite des endroits du Tyrol : Meran, ce paradis des convalescents, qu'il m'a été donné de visiter. Mais la « civilisation », Dieu merci, n'a pas encore ou a peu touché à leur pittoresque et à leurs antiques traditions.

*
* *

Qui n'a, sinon admiré, au moins entendu vanter les beautés grandioses de la ligne de l'Arlberg, qui, au sortir de Suisse, se dirige vers Innsbruck? Impossible, semble-t-il, de rêver paysages plus imposants, d'imaginer plus saisissant décor : montagnes gigantesques plantées de sapins dominant la voie ; rochers couronnés de ruines ; torrents roulant dans de sombres ravins leurs flots clairs et bouillonnants ; ponts d'une audace effrayante jetés par-dessus les abîmes, sans compter cet immense tunnel de l'Arlberg, long de plus de dix kilomètres, qui vous engloutit soudain pour vingt-cinq minutes à l'intérieur de la montagne ; puis, çà et là, la note poétique d'un chalet au toit recouvert de grosses pierres accroché sur une pente, au milieu d'un pâturage où des vaches font sonner leurs clochettes ; l'apparition d'une vallée bleuâtre soudain entr'ouverte, d'un groupe de maisonnettes autour d'une église blanche à clocher vert ; — tout cela, surtout après avoir dépassé la petite ville de Landeck, nichée sous l'égide de son église et de son vieux château dans un pli de montagnes au bord de l'Inn, que la voie désormais va longer sans cesse, se succède, se renouvelle sans interruption, emplissant votre esprit d'une admiration continue, haletante, inexprimable.

Après cinq heures d'un semblable trajet, nous atteignons la capitale du Tyrol. Aussitôt descendus en ville, les montagnes nous ressaisissent. Une chaîne d'énormes rochers presque à pic, crêtés de glaciers, enserre Innsbruck, au Nord, comme d'une muraille géante qui semble se dresser immédiatement à l'extrémité des rues. Cet imposant et perpétuel décor confère à la ville un caractère, sinon de sévérité, — il y a dans Innsbruck et aux environs des coins souriants délicieux, — du moins de grandeur et de recueillement qui s'harmonise bien avec les souvenirs du passé qu'elle renferme et, semble-t-il, vous dispose à les mieux goûter.



FEMMES DE L'INNTHAL ET DU ZILLERTHAL. — PHOTOGRAPHIE CZICHNA, À INNSBRUCK.

Le caractère et les mœurs des habitants semblent eux-mêmes avoir reçu de ce contact incessant avec une nature et une histoire pleines de noblesse un cachet de sérieux qui n'exclut pas, d'ailleurs, la charmante cordialité partout régnante en Autriche; et, quoique fréquentée continuellement par de nombreux touristes, siège d'une Université, et même — car le formidable rempart naturel de la ville la protège contre les vents du Nord — station hivernale de plus en plus renommée, d'une salubrité exceptionnelle, la capitale du Tyrol, tout en voyant s'accroître sans cesse sa population de 35 000 âmes, garde un air de dignité imposant, tout paré cependant des grâces d'autrefois.

Cette double sensation vous pénètre surtout en débouchant dans la Maria Theresienstrasse, la principale artère d'Innsbruck, large rue bordée de deux rangées de maisons à pignons pointus et à balcons couverts, quelques-unes décorées de fresques, qui aboutit, d'un côté, à un arc de triomphe érigé pour l'entrée de l'impératrice Marie-Thérèse avec son époux François Ier, lors du mariage du futur empereur Léopold II, et que borne, de l'autre, la gigantesque masse du Hafelekar et de la Frau-Hütt, sur le fond sombre de laquelle se détache, comme une blanche apparition, une statue de la Vierge, dressée sur une svelte colonne au milieu de la rue : l'impression est d'un grandiose



PANORAMA D'INNSBRUCK VU DU MONT ISEL (PAGE 126). — PHOTOGRAPHIE DE CZICHNA, À INNSBRUCK.

saisissant et, en même temps, d'un pittoresque qui va s'accentuer encore en pénétrant plus avant dans la vieille ville.

La Friedrichstrasse, qui fait suite à la rue Marie-Thérèse, se resserre entre de vieilles maisons massives, dont le rez-de-chaussée en retrait forme une galerie couverte à arcades, sous laquelle s'ouvrent les boutiques du petit commerce. C'est là le centre de l'activité populaire ; des paysans, la pipe à la bouche, et des commères, le panier au bras, vont et viennent en costumes du pays : veste et culotte de droguet brun, gros bas de laine grise ou verte et chapeau de feutre mou, brun ou vert, orné d'une barbe de chamois ou d'une queue de coq de bruyère ; jupe à mille plis, corsage de couleur sur une chemisette à manches bouffantes, et large chapeau plat tout noir à longs rubans. Et, comme pour nous compléter l'illusion d'être revenus au temps passé, à un tournant de la rue, sur une place irrégulière que domine un haut beffroi de forme originale, une construction gothique dresse devant nos yeux émerveillés ses balcons en saillie formant une sorte de loggia à deux étages, toute fleurie de sculptures encadrant des fresques aux tons pâlis et recouverte d'un toit aux écailles dorées, d'un ton amorti par le temps. C'est le *goldene Dachl*, le « Petit toit d'or », bijou chéri des habitants d'Innsbruck : la tradition veut que le comte de Tyrol, Frédéric IV, jaloux de donner un éclatant démenti à son malheureux surnom de « Frédéric à la bourse vide », l'ait fait élever et ait dépensé 30 000 ducats à en faire dorer le toit de bronze ; mais d'autres prétendent simplement que le *goldene Dachl* doit son origine à l'empereur Maximilien Ier, qui l'aurait fait édifier ou, au moins, restaurer et dorer, à l'occasion de son mariage avec Bianca Sforza de Milan ; de fait, une des fresques le représente avec sa première et sa seconde épouse.

A un autre coin de la petite place, l'*Helblingshaus*, ravissant spécimen d'architecture rocaille qui suffirait à faire pardonner à ce style ses autres créations, et, comme contraste, plus loin, au bord de l'Inn, la massive *Ottoburg*, la plus ancienne construction d'Innsbruck, où une inscription rappelle qu'elle fut élevée, en 1234, par le duc Othon Ier d'Andechs, complètent ce romantique décor de la vieille rue, auquel les Alpes servent de toile de fond, dressées presque immédiatement derrière les jardins et les coquettes maisons au bas desquels l'Inn roule ses eaux rapides.

Un pont de fer enjambe ici le fleuve ; il marque l'emplacement du vieux pont, origine du nom de la ville, — l'*Œnipontum* romain, traduit en allemand par Innsbruck (*Innbrücke*, le Pont de l'Inn), — bâti au XIe siècle par la colonie de marchands qui s'était établie là pour faciliter le transport des marchandises échangées entre l'Italie et l'Allemagne. Auprès de ce pont s'éleva peu à peu une ville que le comte Othon entoura de murs et

munit de la forteresse de l'*Ottoburg* et qui, de plus en plus prospère, fut élue en 1406 comme résidence par l'archiduc Frédéric « à la bourse vide », puis supplanta Meran comme capitale du Tyrol, et fut léguée par l'archiduc Sigismond à l'empereur Maximilien.



MONUMENT D'ANDREAS HOFER SUR LE MONT ISEL, PAR NATTER (PAGE 128). — DESSIN DE GOTORBE.

Si, traversant le pont, nous suivons le cours du fleuve sur la rive gauche, au nord d'Innsbruck, nous trouverons justement au sommet d'une colline semée de villas, sous l'abri des cimes rocheuses du Hœttingerberg, l'ancien château de Sigismond et de Maximilien (aujourd'hui transformé en hôtel-pension) : la Weiherburg, dressant ses murailles blanches à avant-corps, son clocheton et son pignon pointu au milieu des arbres, vis-à-vis d'un panorama merveilleux qu'une vaste esplanade permet d'embrasser tout à l'aise : au bas, Innsbruck, d'où s'élancent de place en place des dômes et des clochers, et que traverse le large torrent de l'Inn fuyant à gauche vers la petite ville de Hall, dont on aperçoit au loin les tours; puis, en arrière, étagées sur trois plans, des collines tapissées de prairies et de forêts où se détache le blanc château d'Ambras, des hauteurs boisées plus élevées parsemées de petits villages, et enfin des pics majestueux et dénudés, couronnant cet amphithéâtre gigantesque.

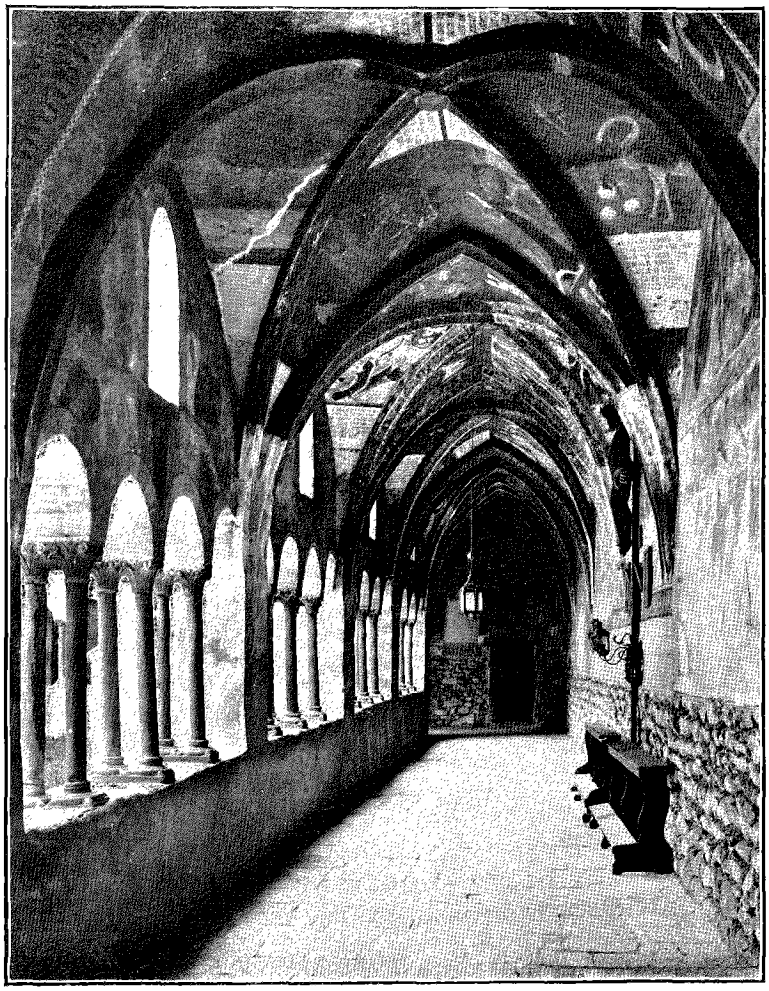
Revenons au cœur de la cité, et, après avoir accordé une visite à l'église paroissiale de Saint-Jacques, construite dans ce malencontreux style rococo si souvent employé pour les églises d'Autriche, mais où nous pouvons admirer au-dessus du maître-autel une célèbre *Madone* peinte par Cranach le Vieux, dirigeons nos pas vers la Burg, ou Château impérial, vaste édifice du siècle dernier sans grand intérêt, et entrons, à côté, à l'église des Capucins ou de la Cour : l'empereur Maximilien, déjà entrevu au cours de notre promenade, va s'évoquer à nos yeux dans toute sa grandeur. C'est ici, dans cette ville, sa résidence favorite, dans cette église construite d'après ses dernières volontés, bien plus que dans la chapelle de Wiener-Neustadt où il est enterré, qu'habite l'ombre auguste du « dernier des chevaliers ». Aussitôt la porte franchie, un imposant spectacle vous frappe et vous saisit. Au milieu de la nef, sur un monumental sarcophage de marbre, haut de deux mètres, décoré de bas-reliefs et entouré d'une belle grille en fer forgé aux légères arabesques, entre les allégories de la Justice, de la Prudence, de la Force et de la Sagesse, une haute statue de bronze est agenouillée face à l'autel : c'est l'empereur, couronne en tête, vêtu du long manteau du sacre, les mains jointes. Et, pour faire cortège à cette majestueuse figure, des deux côtés et tout le long de la nef, des rois et des chevaliers, des princesses et des reines, les uns en armures avec le casque et l'écu, les autres en longues robes bouffantes, se dressent gigantesques, sombres et immobiles, la main droite étendue et arrondie[1] pour recevoir le cierge dont s'illuminera la funèbre cérémonie. Dans la demi-obscurité de l'église, cette muette et fière assemblée semblant célébrer le deuil d'un héros est d'une solennité indescriptible. Quand le soir tombe et que l'église s'emplit d'une ombre mystérieuse à peine éclairée



GOSSENSASS (PAGE 130). — PHOTOGRAPHIE JOHANNES, À MERAN.

1. Sauf deux.

par la petite lueur tremblotante des lampes, ces hautaines et noires figures, semblables à des apparitions sorties des profondeurs des temps, paraissent prêtes à s'animer et vous emplissent d'un sentiment mêlé de respect et de crainte : l'on s'attend presque à entendre frémir leurs armures et leurs vêtements de bronze, à entendre résonner leurs pas lourds...



CLOÎTRE DE BRIXEN (PAGE 139). — PHOTOGRAPHIE OTTO SCHMIDT, À VIENNE.

Ces statues, qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture en bronze et qui représentent : à gauche, l'empereur Albert II, l'empereur Frédéric III, le margrave Léopold le Saint, Rodolphe comte de Habsbourg, l'empereur Léopold III, Frédéric IV comte de Tyrol, l'empereur Albert Ier, Godefroy de Bouillon, l'impératrice Élisabeth, femme d'Albert II, Marie de Bourgogne, première femme de Maximilien, la reine Éléonore, mère de l'empereur, Cunégonde, sœur de Maximilien, Ferdinand le Catholique, Jeanne la Folle, — et à droite : Clovis, roi des Francs, Philippe le Beau, roi d'Espagne, l'empereur Rodolphe Ier de Habsbourg, le duc Albert le Sage, Théodoric, roi des Ostrogoths, le duc d'Autriche Ernest de Fer, le duc de Bourgogne Théodebert, Arthur, roi d'Angleterre, l'archiduc Sigismond, Maria Bianca Sforza, deuxième femme de Maximilien, l'archiduchesse Marguerite, fille de Maximilien, Cymburgis de Massovie, femme du duc Ernest de Fer, Charles le Téméraire et Philippe le Bon, furent exécutées, de 1563 à 1583, par Peter Vischer (auquel on attribue les deux plus remarquables : celles d'Arthur et de Théodoric), Stephan et Melchior Godl, de Nuremberg, Gilg Sesselschreiber d'Augsbourg, Gregor Løffler, Tyrolien, et Hans Leudenstreich, de même origine, qui fit aussi les quatre figures allégoriques du tombeau. La statue de l'empereur est d'un artiste sicilien, Lodovico Scalza. Quant aux vingt-quatre bas-reliefs en marbre, qui couvrent le sarcophage et qui retracent en des compositions d'une extrême richesse et d'une exécution pleine de finesse les principaux événements de la vie de Maximilien, les quatre premiers sont dus aux frères Bernhard et Arnold Abel de Cologne, et les autres au fameux sculpteur Alexandre Colin de Malines, qui resta ensuite à Innsbruck et y mourut en 1612.

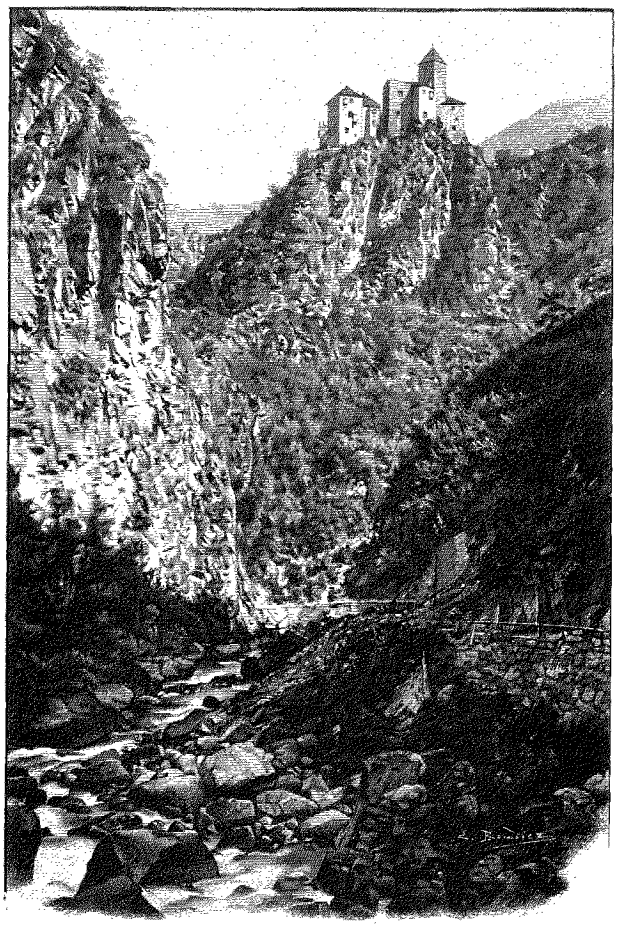
Voici encore, dans la petite chapelle fermée dite « Chapelle d'argent », — à cause d'une Madone et d'une représentation des litanies de la Sainte Vierge en argent, — des souvenirs de grandeur, de gloire et de beauté disparues : vingt-trois statuettes de bronze attribuées à différents artistes du XVIe siècle, et représentant des saints et des princes tenant à la maison de Habsbourg; puis les tombeaux de l'archiduc Ferdinand II de Tyrol, neveu de Charles-Quint, et de sa première femme, Philippine Welser, avec leurs statues en marbre par le sculpteur Alexandre Colin de Malines. Douce évocation que celle de cette Philippine Welser, la belle bourgeoise d'Augsbourg qui, par sa bonté non moins que par ses charmes, avait conquis le cœur de l'archiduc et qu'il épousa envers et contre tous! C'était, disent les contemporains, la plus belle femme de son temps : ses yeux bleus étaient d'une douceur incomparable, une admirable et abondante chevelure blonde encadrait son joli visage, et sa peau était si fine, qu'au dire de la chronique, lorsqu'elle buvait le vin clairet du Tyrol, on voyait à travers sa gorge descendre la rouge liqueur. Elle fit non seulement l'admiration, mais encore le bonheur de ses sujets, et les nombreux portraits d'elle d'après des peintures du temps qu'on voit à la devanture des magasins d'Innsbruck, en même temps qu'ils rappellent la touchante idylle de son mariage et sa légendaire beauté, témoignent du souvenir béni qu'elle a laissé.

*

Vis-à-vis de l'escalier de cette chapelle, au côté gauche de l'entrée de l'église, un autre monument se dresse à la mémoire d'une autre grande figure du Tyrol qu'il sied à un Français, plus qu'à tout autre, de saluer avec le respect ému qu'on doit aux martyrs des nobles causes. C'est la statue et le tombeau d'Andreas Hofer, le héros de la guerre d'indépendance de 1809. Tenant ferme et droit le drapeau national, la main sur sa carabine, les yeux levés vers le ciel, il semble implorer Dieu avant d'engager l'action. A droite et à gauche de ce tombeau sont les sépultures de Speckbacher et du capucin Haspinger, compagnons de Hofer.

Tous ces souvenirs et gloires du Tyrol, nous allons les retrouver, avec d'autres encore, au musée de la ville, le « Ferdinandeum », où l'on a recueilli avec soin et groupé d'une façon fort intéressante tout ce qui concerne l'histoire de la province. Au rez-de-chaussée sont les collections d'histoire naturelle; au premier étage, un corridor décoré de statues et de bas-reliefs en plâtre d'artistes tyroliens : Natter, Knabl, etc., donne accès dans diverses salles où sont des armures, des antiquités trouvées en Tyrol (entre autres le curieux sarcophage et les bijoux d'un chef lombard), des objets ayant rapport à l'histoire de la civilisation dans cette province, une très intéressante collection de sculptures, surtout de sculptures sur bois, art où de tout temps a excellé la race tyrolienne, des objets d'art industriel, une remarquable collection des monnaies du pays; enfin, dans une salle ronde, au centre du musée, des souvenirs patriotiques, bustes, portraits, autographes, reliques des trois champions de l'indépendance du Tyrol : le sabre et la carabine d'Andreas Hofer, la chaîne d'or que lui envoya l'empereur, la croix qui marquait jadis sa tombe à Mantoue, le bréviaire d'Haspinger, etc.

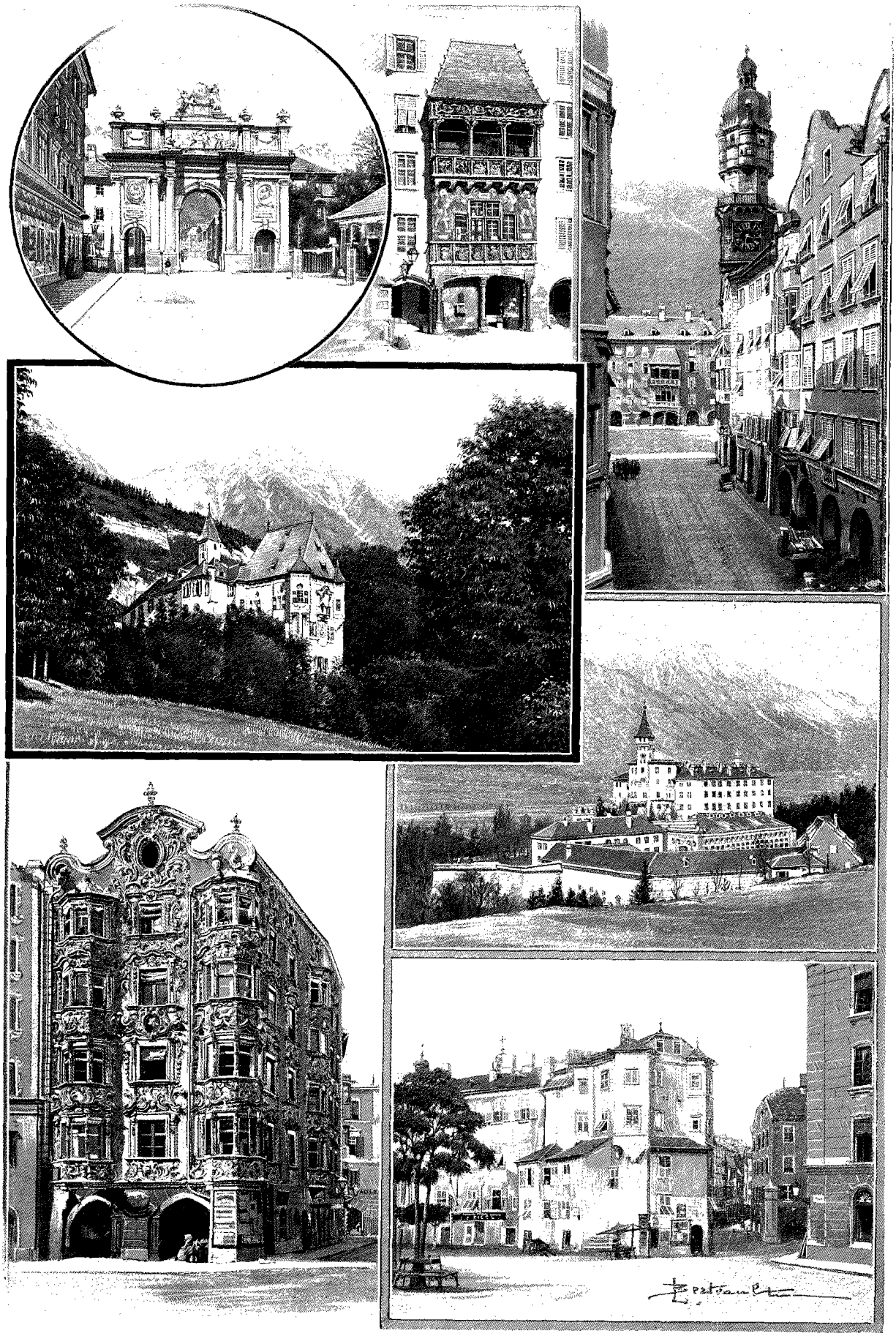
Au second étage est la galerie de peinture. Assez riche pour un musée de province, elle renferme de nombreux tableaux des diverses grandes écoles italienne, hollandaise, française, espagnole, allemande, parmi lesquels se font remarquer un *Jugement de Pâris*, de J.-B. Tiepolo; des *Disciples d'Emmaüs*, de Caravage; une *Famille à table*, de Frans Hals; un Rembrandt (*Portrait de son père*, désigné sous le nom de *Juif Philon*); un *Intérieur d'église*, de A. Cuyp; une charmante esquisse du *Samson et Dalila* de Rubens qui est à la Pinacothèque de Munich; une *Chute des mauvais anges*, de Ch. Lebrun; un *Saint Jérôme*, de L. Cranach, etc. Mais, dans cette partie du musée encore, c'est l'art national qui est surtout représenté, et c'est ici que doivent venir ceux qui voudraient étudier dans ses différents groupes, du XIV^e^ au XVI^e^ siècle, cette curieuse école tyrolienne qui trouva sa pleine expression dans le génial artiste peintre et sculpteur Michel Pacher, de Bruneck, qu'ici deux tableaux bien que secondaires, *Saint Ambroise* et *Saint Jérôme*, permettent d'apprécier[1]. La rotonde centrale correspondant à celle de l'étage inférieur est, comme elle, toute remplie de souvenirs héroïques : sept grandes toiles la garnissent, œuvres du peintre tyrolien Defregger ou copiées d'après lui, représentant des scènes de la guerre de l'indépendance de 1809 depuis le premier soulèvement jusqu'à la catastrophe finale, pages pleines de vie et de souffle patriotique acquérant, ainsi groupées l'une près de l'autre en un cycle complet, plus de puissance encore.



CHÂTEAU DE KARNEID (PAGE 132). — DESSIN DE BOUDIER.

Une visite au mont Isel, une des étapes principales de cette marche tour à tour triomphale et douloureuse d'Andreas Hofer, complétera notre pèlerinage à la mémoire du héros sans cesse évoqué à Innsbruck. C'est immédiatement au Sud de la ville, après avoir dépassé les vastes bâtiments de l'abbaye de Wilten, précédés de son église à deux tours. Celle-ci, richement décorée, est encore de style rococo : de chaque côté du portail se dressent deux figures colossales, celles des géants Haimon et Thyrsus : le premier, dit la légende, ayant assommé l'autre, fonda le monastère en expiation de son crime.

1. Voir, pour plus de détails, mon étude sur *Michel Pacher* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1894).



INNSBRUCK : L'ARC DE TRIOMPHE (1) ; — LE TOIT D'OR (2) ; — LA FRIEDRICHSTRASSE (3) ; — LA WEIHERBURG (4) ; LE CHATEAU D'AMBRAS (5) ; — L'HELBLINGSHAUS (6) ; — L'OTTOBURG (7) (PAGE 128). — DESSINS DE BERTEAULT.

Nous voici à l'Iselberg. Par trois fois, ainsi que le rappelle une inscription, le 23 avril, le 29 mai et le 13 août 1809, cette butte fut la position d'où Andreas Hofer dirigea les combats destinés à reprendre Innsbruck, et, à la dernière de ces dates, fut le centre de la bataille décisive qui rendit aux Tyroliens leur capitale envahie, jusqu'au jour où l'empereur d'Autriche lui-même abandonna la province si chèrement reconquise... Un monument superbe, digne du grand patriote, et admirablement en rapport avec le décor sublime qui l'entoure, commémore cette journée et répare les injustices des hommes et du sort : Andreas Hofer y est représenté debout, dans son costume national fidèlement reconstitué, l'air énergique, serrant d'une main le drapeau contre sa poitrine et, de l'autre, indiquant à ses pieds, dans la vallée, l'endroit à emporter d'assaut. Cette gigantesque statue de bronze fut inaugurée solennellement en 1893 par l'empereur, au milieu de grandes fêtes où ne manquait malheureusement que le grand artiste, enfant du pays, Heinrich Natter, qui avait consacré les dernières années de son existence à cette œuvre, la meilleure qu'il eût signée.

Le panorama, tout alentour, offrant une vue inverse de celle admirée de la Weiherburg, est d'une beauté féerique et solennelle: à nos pieds, l'abbaye de Wilten, et, en arrière, Innsbruck, blotti au bas de ses montagnes géantes, avec la vallée de l'Inn s'allongeant obliquement à droite et se perdant entre la double chaîne fuyante des hauteurs aux flancs arides ou boisés, aux innombrables sommets bleuâtres et neigeux, cirque immense et lumineux fermé de tous côtés, semble-t-il, sauf à notre droite, où se creuse presque à pic, entre les rochers, une étroite et sombre gorge, celle où nous nous engagerons tout à l'heure.

Replongeons-nous dans le passé. Tout près d'ici, de l'autre côté de ce défilé, sur une colline jumelle de l'Iselberg, et en présence du même panorama grandiose, le vieux château d'Ambras érige, solitaire au milieu des pins, ses murs crénelés et sa fine tour carrée. Le chemin qui y conduit, après avoir traversé le pont sous lequel la Sill se précipite dans un tourbillon blanc d'écume, courant rejoindre l'Inn, monte en zigzaguant au flanc de la montagne entre les grands arbres. Soudain, en pleine forêt, une surprise : un vaste enclos isolé, enveloppé de silence, planté de croix rustiques et de petites chapelles ; c'est le *Tummelplatz*, jadis place de tournoi des anciens seigneurs d'Ambras, transformé maintenant en un cimetière où sept à huit mille Tyroliens, Français et Bavarois, tombés là de 1797 à 1809, dorment côte à côte, réconciliés dans la mort, sous le geste implorant d'un grand Christ cloué sur une croix surmontée d'un petit auvent. Dix minutes plus loin, voici le château, tout blanc au milieu de la verdure sombre de la forêt.

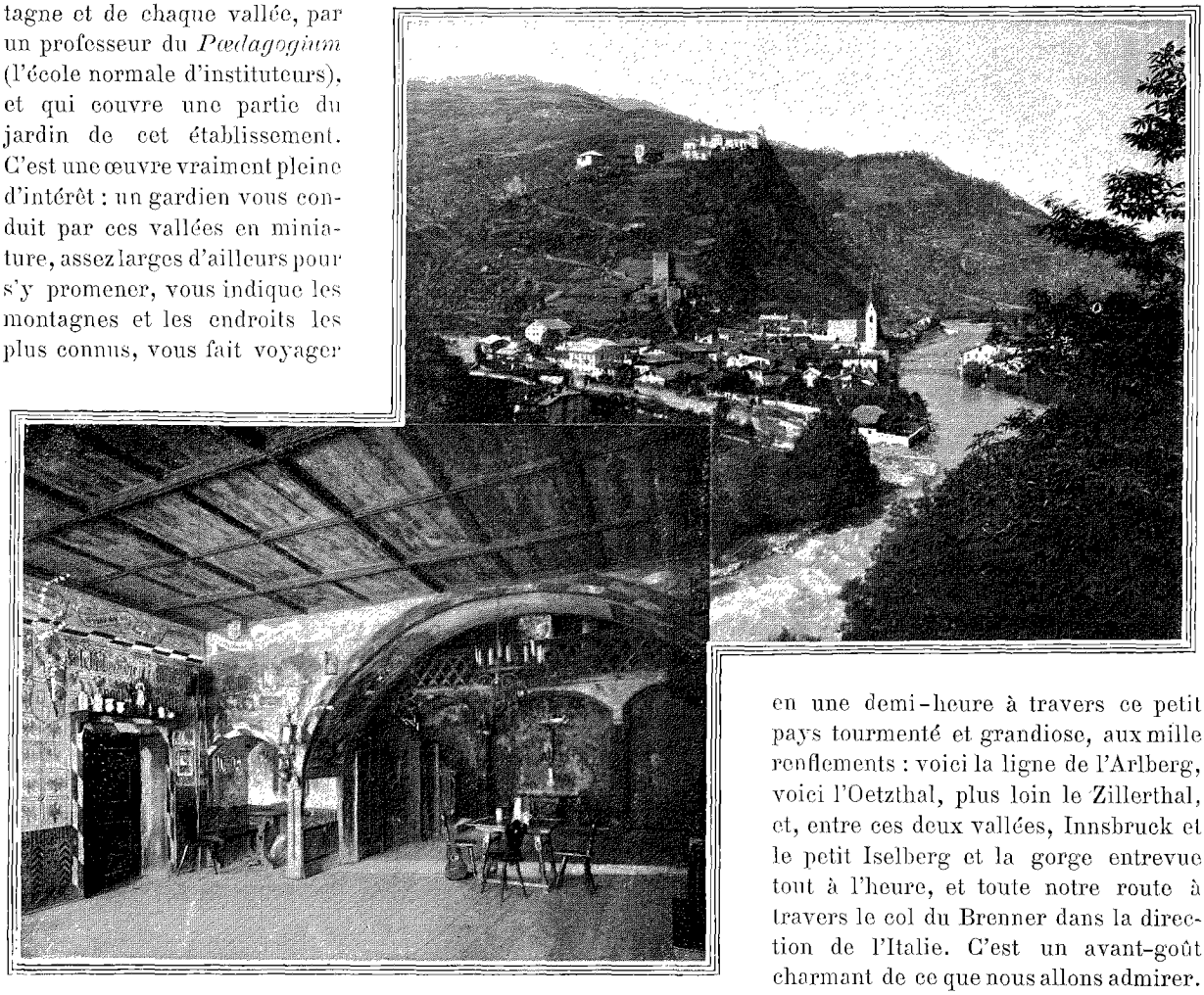


LA GRANDE RUE DE STERZING (PAGE 130).
PHOTOGRAPHIE GUGLER, À BOTZEN.

Sauf quelques modifications peu importantes et les dépendances qui l'entourent, il est resté à peu près tel qu'au temps de Ferdinand II et de Philippine Welser, qui en avaient fait leur résidence favorite et y avaient réuni quantité de merveilleux objets d'art. Ceux-ci ont été transportés pour la plupart au Musée impérial de Vienne, dont ils constituent une des principales richesses ; mais on en a conservé un certain nombre et ajouté d'autres, qui forment une collection sinon aussi belle, du moins aussi suggestive. Le château inférieur renferme, outre une magnifique salle de réception du XVI^e^ siècle, au plafond formé de caissons dorés, aux portes ornées d'incrustations admirables, au pavage en mosaïque de marbre, une superbe galerie d'armes et d'armure, qui vous apparaît, troublante, comme une immobile et silencieuse réunion de chevaliers d'autrefois prêts à partir en guerre ; dans le vieux château supérieur, la chapelle, du XV^e^ siècle, la coquette salle de bains de Philippine Welser, les innombrables petites chambres, au plafond bas, qui servirent de demeure à l'archiduc et à sa femme, meublées comme de leur vivant, sont toutes peuplées de l'âme des anciens âges enclose dans les vieux tableaux religieux à fond d'or, les portraits de princes, de seigneurs et de dames, les naïves sculptures, les mille objets usuels, dont l'aspect vénérable, les formes expressives et oubliées, les couleurs assourdies, emplissent votre esprit d'un charme pénétrant, mélancolique et doux....

Si vous le voulez bien, en rentrant en ville, nous n'irons pas, en touristes esclaves de leur « Joanne », gâter ces délicates impressions et risquer de les faire évanouir au spectacle des monuments modernes : théâtre, université, etc., qui ornent Innsbruck comme toute

grande ville, mais sans rien lui ajouter de caractéristique. Accordons seulement, avant de remonter en chemin de fer, quelques instants à une curiosité qui nous préparera à mieux goûter les beautés naturelles où nous allons rentrer : l'immense carte en relief du Tyrol, chef-d'œuvre de patience et d'exactitude, faite avec les pierres mêmes de chaque montagne et de chaque vallée, par un professeur du *Pædagogium* (l'école normale d'instituteurs), et qui couvre une partie du jardin de cet établissement. C'est une œuvre vraiment pleine d'intérêt : un gardien vous conduit par ces vallées en miniature, assez larges d'ailleurs pour s'y promener, vous indique les montagnes et les endroits les plus connus, vous fait voyager en une demi-heure à travers ce petit pays tourmenté et grandiose, aux mille renflements : voici la ligne de l'Arlberg, voici l'Oetzthal, plus loin le Zillerthal, et, entre ces deux vallées, Innsbruck et le petit Iselberg et la gorge entrevue tout à l'heure, et toute notre route à travers le col du Brenner dans la direction de l'Italie. C'est un avant-goût charmant de ce que nous allons admirer.



KLAUSEN ET L'AUBERGE DE KANTIOLER (PAGE 131).
PHOTOGRAPHIES JOHANNES, À MERAN, ET OTTO SCHMIDT, À VIENNE.

Mais combien la réalité va être supérieure ! Aussitôt engouffrés avec le torrent de la Sill entre l'Iselberg et les Lanser Kœpfe, nous sommes à même d'apprécier l'imposante et sauvage beauté de cette route du Brenner, où les prodiges du génie humain, triomphant sans la déformer de la nature rebelle, ont ajouté d'autres merveilles à ses merveilles grandioses. Les audaces de la ligne de l'Arlberg sont bien dépassées. Ici, une vingtaine de tunnels, une soixantaine de viaducs ou ponts, d'une hardiesse vertigineuse, domptant des obstacles en apparence insurmontables avec un art que les ingénieurs de tous pays déclarent merveilleux, excitent une admiration perpétuelle, et offrent en même temps une telle sécurité que quelques retards occasionnés l'hiver par l'amoncellement de la neige sont les seuls accidents qu'on ait eu jusqu'ici à déplorer.

C'est une course folle par monts et par vaux, franchissant les précipices et les torrents, s'élançant avec mille détours capricieux à l'assaut des hauteurs, gravissant les pentes, trouant les parois des montagnes, pénétrant dans des vallées sans issue apparente, décrivant des courbes d'une audace effrayante au flanc des rochers, s'enfonçant dans des tunnels demi-circulaires pour ressortir dans une direction opposée, puis s'élevant encore pour redescendre ensuite, — avec quelle variété d'aspects pittoresques, on peut le deviner! Sombres forêts dominant les ravins où la Sill puis l'Eisack bouillonnent au bas de la voie ; échappées superbes sur les glaciers de l'Oetzthal ; panoramas de sommets entrevus au loin, s'élargissant soudain pour s'évanouir bientôt ; défilés sauvages ; gracieux villages nichés au creux des montagnes autour du clocher pointu de leur église, ou petites villes au milieu des vallées, se déroulent tour à tour devant les yeux enchantés.

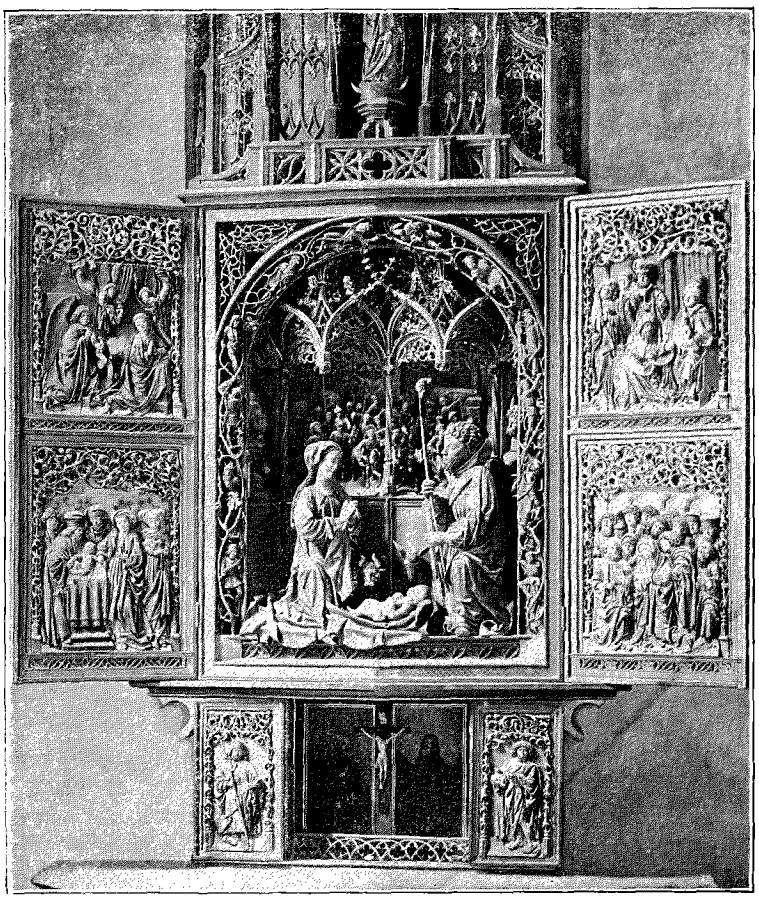
C'est Matrei, le *Matrejum* des Romains, dominé par un vieux château ; Steinach ; plus haut encore, Gries avec le petit lac du Brenner ; puis, après avoir franchi le passage du même nom, — le point culminant de la ligne, à 1 362 mètres au-dessus d'Innsbruck, — Brennerbad, Schelleberg, et, presque immédiatement

au-dessous de cette dernière station, 177 mètres plus bas, après un trajet circulaire des plus accidentés, le pittoresque village de Gossensass. La vallée de Sterzing se creuse ensuite ; là, prétend un dicton populaire, errent, après leur mort, les âmes des vieilles filles, tandis que celles des vieux garçons sont exilées sur un rocher voisin, le *Rosskopf* (la Tête de cheval), et gémissent, en contemplant la vallée, d'avoir méconnu, de leur vivant, les devoirs et les joies de la famille ; au milieu, Sterzing s'éparpille, vieille petite ville dont la rue principale est si pittoresque, avec ses anciennes constructions à arcades, à balcons vitrés en saillies, à enseignes en fer forgé, à murs crénelés, aboutissant à une haute tour quadrangulaire, à la fois porte de ville et beffroi, terminée en pignon à redents.

Voici ensuite les manoirs rivaux de Reifenstein et de Sprechenstein, de chaque côté de la voie ; puis la terrible gorge de Mittewald, où, souvenir douloureux l'avant-garde franco-saxonne du corps du général Lefebvre, en 1809 fut écrasée par les blocs de rochers et les troncs d'arbres précipités dans le ravin par les montagnards. L'issue du défilé est commandée aujourd'hui par la Franzensfeste (fort François), formidable sentinelle qu'on aperçoit de loin dominant la jonction du col du Brenner et de la vallée de Pusterthal, à l'Est, avec des casemates allongeant au bord de ces trois routes d'Allemagne, d'Italie et de Vienne, leurs massives murailles basses percées d'ouvertures, comme aux aguets.

A partir d'ici le paysage devient moins sévère : les sombres gorges et les forêts de sapins perdent leur suprématie, et voici venir peu à peu des campagnes fertiles, des bois de chênes et de hêtres, des vallées plus larges, avec de petites villes blanches étalées parmi la verdure.

C'est d'abord Brixen, capitale pendant neuf cents ans d'une principauté ecclésiastique supprimée en 1809, et de nouveau aujourd'hui la résidence d'un prince-évêque. La ville s'aperçoit à gauche de la ligne, dominée par les deux tours aux clochetons pointus de sa cathédrale. En parcourant ses rues silencieuses, presque désertes, bordées de maisons ornées de pieuses peintures, on a tout de suite la sensation de la petite ville de province dévote, calme et recueillie, où la vie s'écoule tranquille et uniforme à l'ombre de l'église.



RETABLE DU XV^e SIÈCLE DANS LA CHAPELLE DES FRANCISCAINS, À BOTZEN (PAGE 124). PHOTOGRAPHIE OTTO SCHMIDT, A VIENNE.

Celle-ci, qui forme le centre de la ville, est un majestueux édifice du XV^e siècle, malheureusement modifié et décoré au XVIII^e dans le goût pompeux et brillant d'alors, amoureux de marbres et de dorures. Elle renferme un riche trésor, dont l'objet le plus précieux est le crâne de sainte Agnès, donné par le pape Damase II à la ville, dont il avait été évêque. C'est en l'honneur de cette sainte que Brixen a adopté comme armes un agneau pascal sur champ de gueules. Au dire de la légende, c'est à une intervention miraculeuse que serait due cette relique. Un vieux pèlerin qui revenait de Terre Sainte avec le crâne de la sainte vit, en songe, un ange lui apparaître et lui ordonner de porter la précieuse tête dans la ville qui aurait pour emblème un agneau pascal. Après maintes et maintes pérégrinations, il arriva un jour devant Brixen, et tout à coup le coffret qu'il portait devint si lourd qu'il dut le déposer à terre et aller chercher aide à la ville : quelle ne fut pas son admiration en voyant apparaître au-dessus des portes l'agneau divin! Il courut faire part à l'évêque de la merveilleuse faveur dont la ville était l'objet, et la relique fut portée en grande pompe à la cathédrale.

Mais le monument le plus intéressant de Brixen, c'est le cloître contigu à l'église, débris d'un monastère du XII^e siècle. A l'extrémité d'un couloir aux murailles couvertes de pierres tumulaires provenant de la

cathédrale, le vénérable promenoir ouvre autour d'une cour carrée verdoyante ses arcades romanes séparées par des colonnettes accouplées, et offre à nos regards, sur ses parois et ses voûtes, une suite presque ininterrompue de fresques naïves, çà et là à demi disparues. Ce sont des épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, fort curieux comme conception et comme exécution artistique, où l'on peut suivre le développement pendant deux siècles (du XIV^e^ au XVI^e^) de l'école de peinture de Brixen et du monastère de Neustift influencée à la fois par l'art du Nord et celui du Midi, singulier mélange de passion et d'ingénuité avec une tendance de plus en plus marquée vers la vérité et même vers le réalisme; on y voit de place en place, suivant une habitude chère aux vieux maîtres, l'étrange spectacle de scènes de l'Évangile se passant au milieu de paysans en costume national, près d'un village tyrolien groupé autour de son église.

Sous ces galeries, de grands Christs grossièrement sculptés et ruisselants de sang, comme on en rencontre sur tous les chemins, étendent leurs bras au milieu de naïves images religieuses, de fleurs, d'invocations pieuses, d'ex-voto de toute sorte; au devant, une veilleuse brûle dans une lanterne de couleur en forme de cœur.

Aux environs de la ville, encore de vieux châteaux. Puis la vallée, un instant élargie, se resserre entre des roches de granit vert. A la place de ces blocs énormes qui bordent la route, se trouvaient autrefois, si l'on en croit la tradition, les deux villages ennemis de Racking et de Steinhæring, dont les habitants, pour se nuire, détournaient alternativement les eaux bienfaisantes de la montagne; leur haine était si forte qu'ils passèrent la sainte nuit de Noël dans ces criminelles occupations. Cette profanation fit déborder la coupe de la colère céleste : un ouragan épouvantable, qui fit trembler les montagnes sur leurs bases, s'abattit sur les deux villages, et le bourdon de Brixen, surnommé *le Taureau*, eut beau mugir et les cloches de toutes les paroisses voisines sonner sans relâche pour détourner la vengeance du ciel, ils furent détruits de fond en comble.



ÉGLISE PAROISSIALE DE BOTZEN (PAGE 124).
DESSIN DE BERTEAULT.

Voici maintenant le défilé de Klausen, où le bourg de ce nom apparaît dans un site superbe, au bord de l'Eisack, dominé par les vastes bâtiments du monastère de Seben à la cime d'un rocher, construits, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien temple d'Isis et de la forteresse romaine de *Sabiona*.

C'est un des plus pittoresques endroits qu'il soit possible d'imaginer : à chaque pas fait dans les rues du village, un motif curieux, un coup d'œil inattendu viendront charmer vos yeux; et si vous vous arrêtez à cette vieille auberge de Kantioler où les artistes qui séjournent à Klausen aiment à se réunir, quel sera votre ravissement en pénétrant à l'intérieur, dans cette salle ayant conservé tout son aspect d'il y a quatre siècles, avec ses meubles et ses ustensiles d'alors, ses poutres sculptées et peintes, son grand Christ en bois sculpté, sa vieille horloge, ses anciennes peintures murales, ses gaies devises en patois du pays déroulées sur des banderoles : ensemble plein de caractère et d'intimité, d'un art si expressif de la vie locale !

Plus loin, l'antique forteresse de Trostburg, aux nombreuses tours, se dresse à l'entrée de la charmante vallée de Grœden, dont les habitants rivalisent avec ceux du Salzkammergut, de la Bavière et de la Forêt-Noire dans la fabrication de bibelots en bois sculpté ou gravé à la pointe de feu.

Enfin, à la sortie d'une gorge où le torrent, la route et le chemin de fer dévalent côte à côte, une large et luxuriante vallée s'offre aux regards émerveillés, encadrée par les masses rocheuses et les crêtes dentelées des Alpes dolomitiques, et voici qu'apparaît, mollement couchée au milieu des vignes, la ville de Botzen, — qu'on serait plutôt tenté d'appeler, comme en italien, Bolzano, car le charme méridional du site, la douceur du climat, le genre de construction de la ville avec ses rues étroites, dont plusieurs bordées d'arcades, les places blanches où tournoient des vols de pigeons bleus, le portail de l'église paroissiale dont deux lions de marbre rouge soutiennent les colonnes à la mode lombarde, enfin jusqu'à la langue de la péninsule usitée par une partie de la population, font de Botzen une petite cité italienne.

Traversée par l'Adige et comptant environ 11.000 habitants, c'est encore de nos jours, comme au moyen âge, la cité la plus commerçante du Tyrol. Il faut y admirer, non seulement le portail, mais tout l'ensemble

de son église paroissiale, de style gothique, surtout le clocher découpé à jour, et, à l'intérieur, la vieille chaire aux délicates ciselures, taillée dans un seul bloc de pierre; puis, sur la place voisine, la belle statue, par Natter, du célèbre minnesinger Walther von der Vogelweide, né en 1168 près de Botzen, mort en 1230.

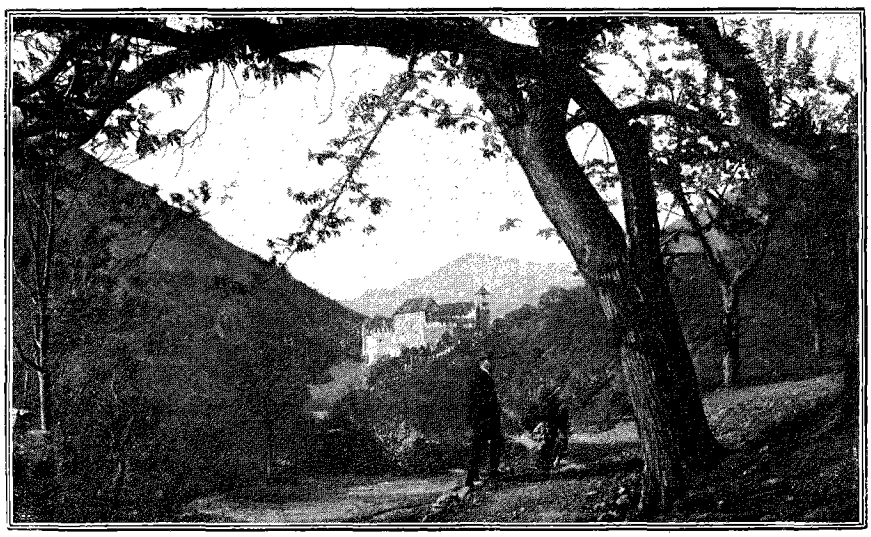
Le petit musée local mérite une visite, surtout à cause de son intéressante collection de figures de grandeur naturelle revêtues des costumes des différentes vallées du Tyrol, rivalisant de formes et de couleurs pittoresques. Il renferme aussi quelques bonnes peintures, entre autres deux Holbein : une *Sainte Barbe* et je ne sais quel épisode de la vie d'un roi d'Angleterre, un Lucas de Leyde : *la Tour de Babel*, et l'original d'un des tableaux de Defregger admirés au musée d'Innsbruck : *le Conseil de guerre des Tyroliens soulevés*. A côté, un petit portrait à l'huile d'Andreas Hofer fait revivre la physionomie bien connue du héros.

A l'église des Franciscains une autre œuvre d'art, un autel en bois sculpté, datant de 1500, dont le sujet principal est l'*Adoration de l'Enfant Jésus par les bergers et les mages*, fait resplendir doucement, dans l'ombre et le recueillement d'une chapelle, ses ors à demi éteints et enchante nos regards et nos âmes par la touchante intimité des scènes qui le décorent, le sentiment et la grâce naïve de ses personnages.

Une autre jouissance artistique nous attend au vieux château de Runkelstein, qui, à une demi-heure d'ici, à l'entrée de la vallée de Sarnthal, dresse ses murailles crénelées au flanc d'un rocher. C'est encore l'art primitif allemand que nous trouverons là, représenté par un de ses plus anciens et plus beaux spécimens : des fresques peintes à la fin du XIV^e^ siècle, pour la réception du prince Léopold le Fier qui ramenait d'Italie sa nouvelle épouse. Sur les murs de la cour et des salles, d'une architecture simple et forte, se déroulent des cortèges de fête offrant de curieux détails de costumes et de mœurs; les légendes du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde, de Tristan et d'Yseult, ont fourni le sujet d'autres peintures pleines de caractère et d'ingénuité. Malheureusement, le mauvais état où le château avait été tenu par ses derniers propriétaires a fort endommagé ces œuvres intéressantes.

La nature, à son tour, nous réserve d'autres spectacles de beauté. Au delà de Runkelstein, c'est le Mackner-Kessel, chaos gigantesque de rochers écroulés comme par un effroyable cataclysme. Et dans une autre vallée, l'Eggenthal, c'est une gorge sauvage, étroite, sinueuse, où pendant des heures, dans une majestueuse solitude dont le silence n'est troublé que par le bruit du torrent à vos côtés, et, plus loin, par une cascade tombant d'une fente de la montagne, l'on marche entre de hauts rochers à pic sur l'un desquels est perché, comme un nid d'aigle, le vieux burg de Karneid. Un de ses anciens seigneurs, au moyen âge, vous dira la tradition, fit vœu, pour être préservé de la peste qui ravageait le pays, de faire un pèlerinage à Notre-Dame de Weissenstein. Le ciel l'exauça, mais, une fois le danger passé, notre chevalier ne se soucia plus d'accomplir sa promesse. Il en fut cruellement puni : à l'anniversaire de son vœu, il succomba au fléau dont il avait été jadis préservé, et maintes fois depuis on a vu son ombre accomplir le pèlerinage promis.

(A suivre.) Auguste MARGUILLIER.



CHÂTEAU DE RUNKELSTEIN (PAGE 132). — PHOTOGRAPHIE JOHANNES, À MERAN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



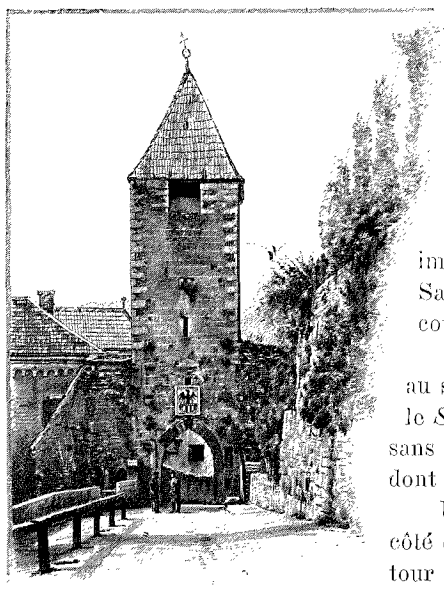
« LE TYROL EN 1809 », SUR LE THÉÂTRE DU PEUPLE À MERAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EN TYROL[1],

D'INNSBRUCK A MERAN[1].

II

Meran et ses environs.



VIEILLE PORTE DE VILLE À MERAN (PAGE 135). DESSIN DE BOUDIER.

Laissons maintenant, après Botzen, la voie filer vers Trente et l'Italie, et remontons la vallée de l'Adige par l'embranchement qui longe le fleuve jusqu'à la petite ville de Meran. Aimez-vous les vieux burgs et les légendes? On en rencontre ici partout, à ravir un poète et à lui inspirer tout un nouveau *romancero*.

Voici, sur un rocher, l'enceinte massive et flanquée de tours rondes de Sigmundskron; là vivait jadis un châtelain débauché qui, un jour qu'une avalanche avait rendu les routes impraticables, implora le secours du diable pour se rendre à ses plaisirs; messire Satan se présenta aussitôt avec un superbe équipage, mais, au lieu de conduire le galant chez sa belle, il le mena tout droit en enfer.

Plus loin, c'est le village de Terlan, dont la petite église fait miroiter au soleil les tuiles émaillées de sa toiture et montre, près de son portail, le *Saint Christophe* cher au moyen âge, fresque à demi effacée, datant sans doute du XIV^e^ siècle comme celles, malheureusement restaurées, dont l'édifice est tout orné à l'intérieur.

Une autre curiosité, c'était, il y a quelques années encore, isolée à côté de l'église, sa tour penchée terminée en flèche. Un jour, dit-on, cette tour avait vu passer une vierge de Terlan, et elle l'avait saluée; depuis, elle attendait, pour reprendre sa position primitive, qu'une autre vierge passât sous son ombre; mais ce phénomène ne se produisit point. J'aime mieux croire, pour l'honneur des Terlanoises, cette autre légende, réédition de l'éternelle histoire de l'ouvrier — ici un maçon — amoureux de la fille de son patron, et auquel

1. *Suite. Voyez p.* 121.

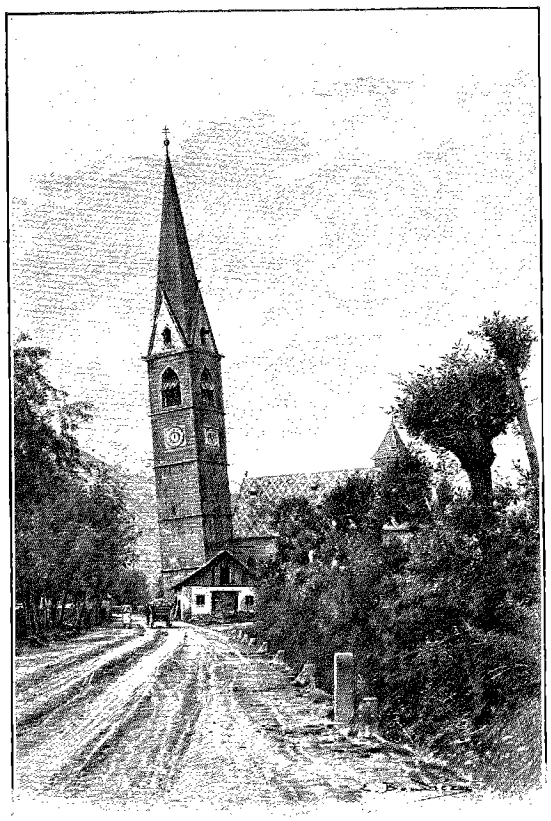
celui-ci ne l'accorde que lorsqu'il s'en est rendu digne par un chef-d'œuvre. De fait ce clocher, peu renommé pourtant, était bien aussi incliné que la fameuse tour de Pise. N'avait-il pas chance de durer plus longtemps, sur ce terrain souvent inondé et raviné par les eaux de l'Adige ? Toujours est-il qu'on l'a démoli récemment.

Dans le haut du village, encore une ruine de vieux manoir : c'est Maultasch, qui fut la résidence de la dernière comtesse du Tyrol au XIV^e^ siècle : Marguerite de Maultasch, comparable, disent certains chroniqueurs, à la trop célèbre Marguerite de Bourgogne pour ses déportements.

A quelque distance de là, au pied des ruines du château de Brandis et de celui de Braunsberg — du haut duquel, dit la légende, une des anciennes châtelaines, accusée d'infidélité par son mari, se précipita sans en éprouver aucun mal, ce qui prouva son innocence, — voici le village de Nieder-Lana ; sa modeste église nous réserve un nouveau sujet d'admiration : un magnifique autel sculpté à volets, dressant jusqu'aux voûtes ses fines flèches ajourées et montrant, dans un étincellement d'ors et dans le cadre d'une architecture de la plus riche fantaisie, de merveilleuses visions célestes et des épisodes sacrés d'une majesté et d'une grâce naïve vraiment délicieuses. Datant de 1520, c'est l'œuvre de l'imagier Hans Schnatterpeck, de Meran, et le peintre Hans Schæufelein, de Nuremberg, est l'auteur des tableaux non moins curieux qui décorent le revers des volets.

Le petit cimetière qui s'étend autour de l'église nous offre un type de ceux des villages du Tyrol : sur les tombes régulièrement alignées sont plantées des croix de fer forgé aux élégantes arabesques, auxquelles, sous un petit auvent, sont fixés parfois un Christ peint sur une plaque de tôle découpée, et toujours un petit tableau représentant le défunt, la tête surmontée d'une croix, agenouillé, le chapelet à la main, ou bien, s'il s'agit d'un enfant, couché emmailloté, entouré de tous les siens à genoux ; au-dessous est suspendue une coupelle de cuivre contenant de l'eau bénite. Remarquons enfin, dans un coin du cimetière, cette colonne de pierre carrée offrant, au sommet, un petit réduit ouvert sur ses quatre faces : c'est la « colonne des morts », où, à certains soirs, notamment à la fête des Trépassés, on allume une veilleuse à l'intention des pauvres âmes.

Les maisons du village, à leur tour, montrent le genre de constructions habituel à ces contrées : des murs en pierre blanchis à la chaux, au-dessus desquels une sorte d'étage en planches remplit la partie triangulaire que forme le pignon. Quelques-unes, appartenant sans doute à des paysans plus riches, sont tout en pierre et parfois entourées d'une enceinte crénelée qui semble vouloir se donner des airs nobles, à l'imitation des vieux châteaux des environs. Souvent, de pieuses peintures décorent la maison à l'extérieur avec, au fronton, le monogramme J H S surmonté d'une croix. Souvent aussi, un balcon en bois découpé occupe la façade longue de la maison, à l'étage supérieur. Les fenêtres sont généralement petites et grillées ; toujours l'une d'elles est enfumée : c'est celle de la cuisine, qui sert de cheminée au large fourneau de maçonnerie placé au-dessous.



L'ANCIENNE TOUR PENCHÉE DE TERLAN (PAGE 133). DESSIN DE BERTEAULT.

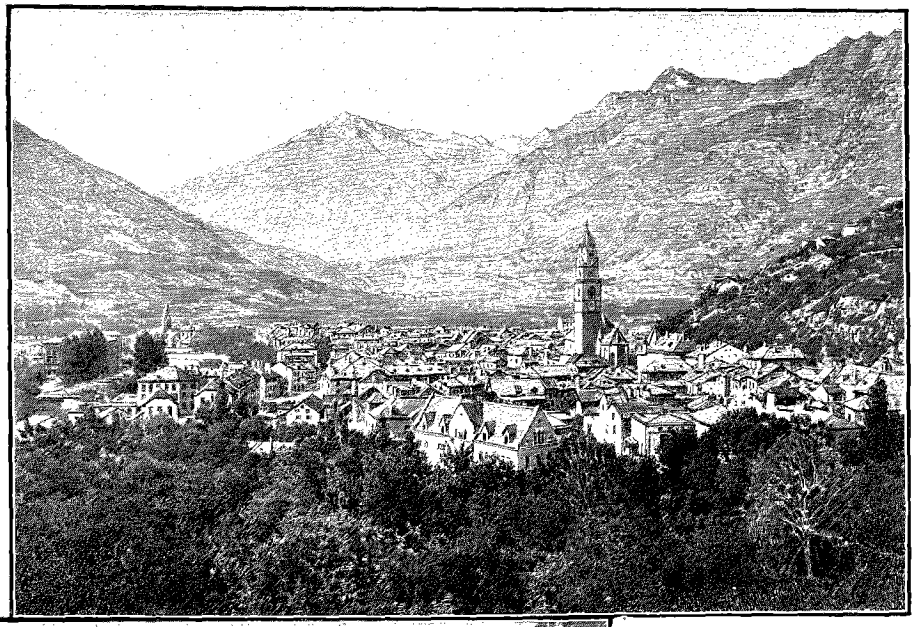
A l'intérieur, à côté de la cuisine, est la « chambre d'habitation », lambrissée de haut en bas de panneaux de sapin. Au-dessus de la porte, la date de la construction, les noms de Jésus et de Marie et ceux du propriétaire et de sa femme. Autour de l'énorme poêle en faïence de couleur, qu'on rencontre partout en Autriche et en Allemagne, sont fixés des bancs, et, au-dessus, un assemblage de lattes pour faire sécher le linge en hiver. Aux murs, un crucifix orné de rameaux, d'épis de blé et de maïs, un bénitier, une foule d'images religieuses encadrées. Dans un coin, enfin, la corbeille à ouvrage et le rouet de la ménagère, la cithare destinée à égayer les réunions, et parfois un vieux livre de recettes contre les maladies. C'est dans cette pièce que, pendant les longues soirées d'hiver, se rassemblent tous les habitants de la maison, les femmes filant, les hommes fumant leur courte pipe, tandis que l'un chante une tyrolienne en s'accompagnant sur la cithare ou raconte en un patois une pittoresque histoire du bon vieux temps.

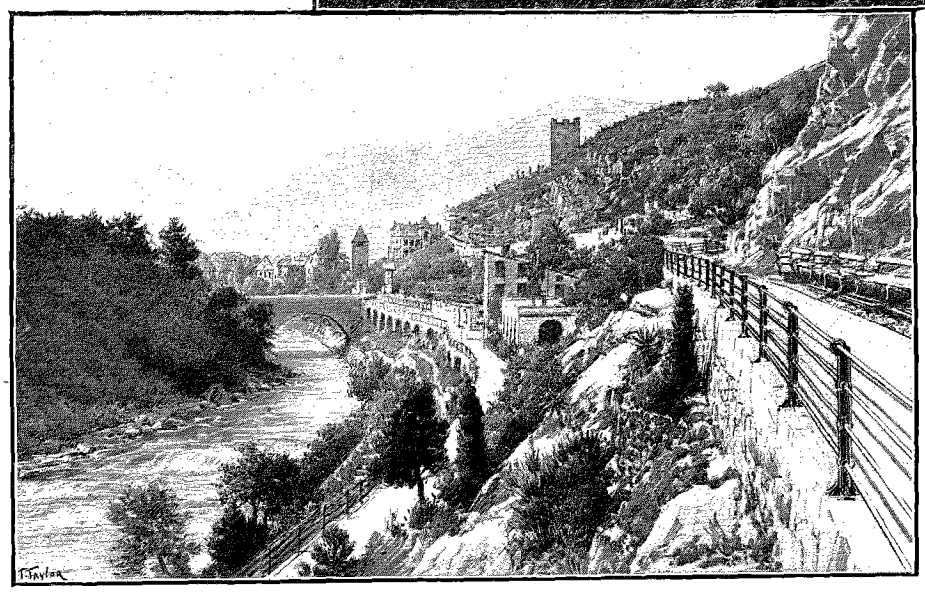
Après avoir quitté Nieder-Lana, la tour crénelée de Lebenberg nous fait signe, sur notre gauche. Montons-y. Le château n'offre que de rares vestiges du passé et sans grand intérêt ; mais on a de là une vue magnifique sur la vallée au fond de laquelle, au confluent de l'Adige et de la Passer, Méran, ceint, comme d'une

couronne, d'une vingtaine de vieux burgs à demi ruinés, s'abrite entre des coteaux plantés de vignes, dans un cirque de hautes montagnes qui lui font un climat d'une douceur renommée.

Nous voici pour ainsi dire au berceau de la province, car elle a tiré son nom de ce vieux château de Tyrol qui s'élève sur un rocher au nord-ouest de la ville, et celle-ci fut jusqu'en 1490 la capitale du pays.

Au reste, l'histoire de Meran remonte aux temps les plus reculés. Cette tour carrée et crénelée qui se dresse au milieu des vignes dominant la Passer est un débris des anciennes fortifications romaines, du temps où Meran s'appelait *Castrum Majense* et où Tyrol, alors *Teriolis*, était la résidence d'un consul.





MERAN, ET LA PROMENADE DE LA GILF À MERAN. — DESSINS DE TAYLOR.

Puis voici des vestiges des anciennes murailles du moyen âge : trois hautes portes de ville, ornées d'armoiries, au toit pointu couvert en tuiles. Enfin, du milieu des maisons s'élance la tour carrée, terminée en clocheton à jour, — une des plus hautes du Tyrol, — de l'église paroissiale Saint-Nicolas, élevée au XIV^e^ siècle.

C'est un bel édifice de style gothique, que décorent à la façade des restes de fresques. D'autres se voient sous le passage, voûté en ogive, qui est à la base de la tour et à l'extérieur d'une petite chapelle isolée en arrière de l'église; et voici encore à remarquer des pierres tombales d'anciens chevaliers, ornées de leurs portraits et de leurs armoiries, une vieille et intéressante statue polychrome de saint Nicolas sous un dais gothique, etc. L'intérieur, divisé en trois vastes et hautes nefs, aux voûtes soutenues par des colonnes de pierre rougeâtre, offre, dans les bas côtés, de vieux autels en bois sculpté.

De la place de l'église, où se trouvait au moyen âge l'hôtel des monnaies, une très longue rue, bordée des deux côtés, comme à Botzen et à Innsbruck, d'arcades basses et inégales formant un passage couvert au-dessus desquelles des balcons vitrés s'avancent curieusement, traverse toute l'ancienne ville. Sous ces arcades, abritant des boutiques, vont et viennent les paysans en costume national, et, surtout aux jours de marché, c'est un spectacle des plus colorés que celui de cette foule bariolée dans ce cadre pittoresque : les hommes, coiffés d'un chapeau pointu de feutre noir entouré de cordons rouges pour les garçons, verts pour les hommes mariés, et presque toujours orné de fleurs alpestres, ont une veste brune à larges revers écarlates s'ouvrant sur un gilet rouge traversé par de larges bretelles vertes, et portent un pantalon brun ou une culotte noire en peau ornée d'un liséré rouge, avec de gros bas de laine blanche et une large ceinture de cuir noir

ornés de broderies blanches faites en tiges de plumes de paon ; — les femmes, tête nue et le chignon traversé d'une longue épingle d'argent plate et ciselée à jour, ou bien, pour celles des vallées voisines, coiffées du chapeau de paille noir très bas, aux larges bords plats et au ruban de soie noire à bouts retombants, que l'on observe en d'autres endroits du Tyrol, ont autour du cou un fichu à ramages, croisé au devant d'un corsage noir à courtes manches blanches bouffantes, et une jupe noire plissée à l'infini, recouverte d'un large tablier de couleur claire, ordinairement bleu. Et ces anciens costumes, cette rue étroite aux vieilles maisons décorées extérieurement de fresques, d'images saintes, d'enseignes gothiques à initiales de couleur enjolivées d'arabesques, tout vous donne l'impression d'être transporté soudain dans le passé.



COSTUME POPULAIRE DE MERAN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La simplicité, la cordialité ajoutent à cette illusion : vous pourrez encore ici, malgré l'affluence des étrangers, vivre de la bonne vie tranquille et douce d'autrefois, et, pour l'agrémenter, vous aurez la ressource, le soir, dans quelque vieille hôtellerie aux salles lambrissées de sapin verni et décorées de dictons et de poésies en dialecte local, de trouver une compagnie pleine d'affable bonhomie et d'écouter parfois de rustiques et savoureux concerts donnés par quelques musiciens ambulants, venus d'ordinaire du Zillerthal, égrenant sur la cithare des danses populaires, chantant des *lieder* du pays ou de vibrantes tyroliennes.

Mais la perle de la vieille ville, c'est, au fond d'une cour apparaissant soudain sous une des arcades de la Laubengasse, l'ancien château des ducs, bâti dans la seconde moitié du XV^e^ siècle par l'archiduc Sigismond. Il est ravissant, ce coquet petit manoir aux blanches murailles tapissées de lierre et surmontées d'une collerette de créneaux, avec sa tour pyramidale et sa gaie couverture de tuiles; sur les volets des lucarnes resplendissent les armes de la maison d'Autriche : *de gueules à la fasce d'argent*, rappelant de glorieux souvenirs d'ancêtres, s'il est vrai que l'origine en soit due à l'aspect qu'offrait à la prise de Saint-Jean-d'Acre, dans la troisième croisade, la tunique de Léopold le Vertueux, toute rouge de sang, sauf à la place recouverte par le baudrier et restée blanche. Conservé pour ainsi dire intact, tout entier meublé et décoré d'objets du temps, on croirait ce castel encore habité et momentanément abandonné : voici, dans le vestibule, des armes toutes prêtes sorties de leur coffre : dagues, piques, masses d'armes, lourdes épées à deux mains. Dans la chapelle aux fresques pâlies, cette belle statue en bois peint de saint Michel va sans doute recevoir les prières des chevaliers partant en guerre. Tout est encore en place dans les « chambres de l'empereur » où Maximilien aimait de temps en temps à venir se reposer : le lit à ogives en bois sculpté, les tableaux pieux, le lavabo gothique, les hanaps sur les crédences, les sièges aux formes archaïques ; et, sur la table de la chambre de travail, où sont les effigies de l'empereur et de Marguerite de Bourgogne, un roman de chevalerie imprimé au XVI^e^ siècle et orné de gravures sur bois : « *Pontus und Sydonia* », traduit du français par l'archiduchesse Éléonore d'Écosse et dédié à son mari Sigismond, est ouvert devant les sabliers qui ont compté les heures écoulées à cette lecture passionnante. Et il semble que la pénombre mystérieuse de ces petites salles basses se peuple peu à peu de visions légères, que les portraits de l'archiduc et de son épouse, ceux de Maximilien et de Marguerite s'animent dans leurs cadres et voent en descendre pour parcourir ces salles... Mais, hélas ! ce n'est qu'un rêve, et le bruit de nos pas résonne seul dans le silence....

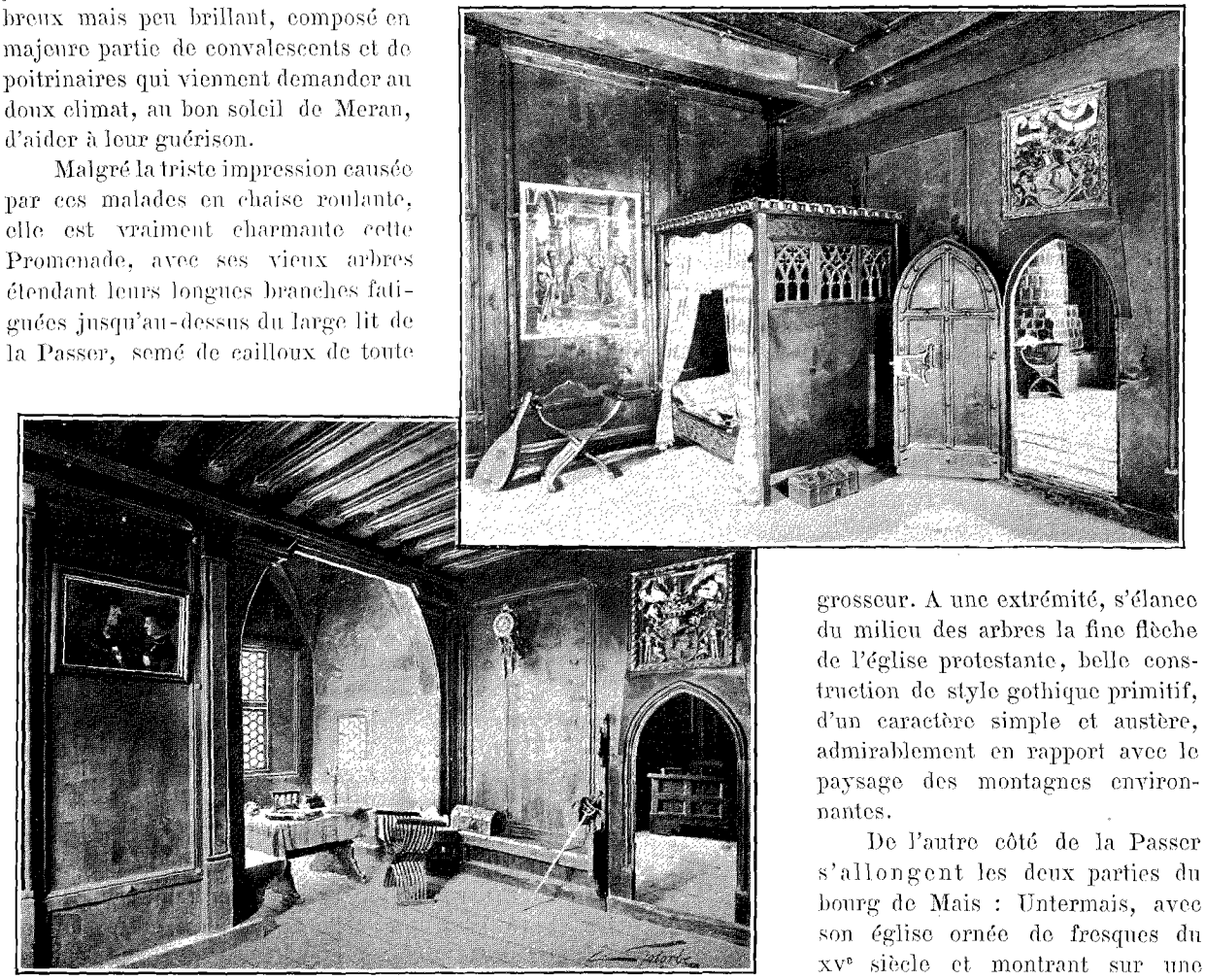


COSTUME POPULAIRE DE MERAN.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'épopée d'Andreas Hofer, originaire de Sankt-Leonhardt, dans la vallée voisine de Passeierthal, où il tenait l'auberge *Am Sand*, a laissé aussi des souvenirs à Meran. Des vieillards se rappellent encore l'y avoir vu amener prisonnier par la porte de la Passer. Sur la maison que j'habite, une inscription rappelle que « le héros du Tyrol y fut détenu dans la nuit du 18 au 19 janvier 1810, avant son douloureux transfert à Mantoue », et son buste décore la façade de l'hôtel voisin, à l'intérieur duquel un petit portrait à l'huile surmonte la place où, dit une inscription, « il fut interrogé le 28 janvier par le général Hurari (*sic*) (Huard) ». Depuis quelques années, des représentations populaires en plein air, comme celles de la Passion à Oberammergau, font revivre chaque été, aux yeux de ses compatriotes, dans le cadre grandiose du pays même où elle se déroula, l'histoire du héros, en tableaux d'une vie et d'une vérité saisissantes et d'une mise en scène très artistique.

Après le vieux Meran tyrolien, le Meran nouveau et cosmopolite : nous allons le trouver plus haut, dans la longue Habsburgerstrasse, parallèle à la rue des Arcades et toute bordée d'hôtels, de villas, d'élégants magasins, puis sur la Promenade, au bord de la Passer, où, deux fois par jour, devant le Casino, un orchestre joue pour un public d'étrangers nombreux mais peu brillant, composé en majeure partie de convalescents et de poitrinaires qui viennent demander au doux climat, au bon soleil de Meran, d'aider à leur guérison.

Malgré la triste impression causée par ces malades en chaise roulante, elle est vraiment charmante cette Promenade, avec ses vieux arbres étendant leurs longues branches fatiguées jusqu'au-dessus du large lit de la Passer, semé de cailloux de toute grosseur. A une extrémité, s'élance du milieu des arbres la fine flèche de l'église protestante, belle construction de style gothique primitif, d'un caractère simple et austère, admirablement en rapport avec le paysage des montagnes environnantes.



L'ANCIEN CHÂTEAU DES DUCS À MERAN : CHAMBRE DE MAXIMILIEN ET SALLE DE TRAVAIL (PAGE 136). DESSINS DE GOTORBE.

De l'autre côté de la Passer s'allongent les deux parties du bourg de Mais : Untermais, avec son église ornée de fresques du XV^e^ siècle et montrant sur une pierre encastrée dans la muraille à l'extérieur de curieuses têtes grotesques en bas-relief, comme l'imagination des sculpteurs du moyen âge en a trouvé pour personnifier le Mauvais Esprit; — et plus haut, Obermais avec son clocher vert dans la perspective lointaine. La situation plus élevée, plus dégagée de ce dernier lieu en a fait le séjour principal des étrangers : ce ne sont qu'hôtels, pensions et villas dont le nombre ne cesse de s'accroître. Passons, et arrêtons-nous seulement à la vieille petite chapelle gothique de l'hôpital, pour y admirer le portail que domine, entre deux personnages agenouillés, la représentation de la Trinité dans la forme usitée au moyen âge, et à l'intérieur un beau retable sculpté, puis à l'église paroissiale dédiée à saint Georges. La chaire attire le regard : quel est ce bras qui en sort brandissant un crucifix? C'est une particularité des églises du Tyrol, et qui surprend chaque fois : on dirait qu'un prêtre est caché dans la chaire et va tout à coup s'y dresser. Sur un autel, vis-à-vis, une autre curiosité : dans une châsse vitrée au-dessus de laquelle on lit : *Corpus S. Placidi*, un squelette tout entier repose, couché sur le côté, la tête appuyée sur la main droite, paré d'ornements de fête : sur le crâne, une couronne dorée ornée de pierres de couleur, des bagues à tous les doigts, une sorte de dalmatique lamée d'or recouvrant le corps jusqu'à mi-jambes, des pantoufles brodées d'or aux pieds, une longue plume de paon dans la main gauche. Toute cette mise en scène, le contraste de ces ossements grisâtres avec ce luxe d'ornements, surtout cette tête, sinistre sous son diadème, produisent une impression étrangement macabre.

Un chemin en lacet ombragé de beaux arbres nous ramène de l'autre côté, à Meran, sur la promenade de la Gilf. Je sais peu de sites plus pittoresques : par delà un vieux pont de pierre aux arches massives, on aperçoit perchée à la pointe d'un rocher à pic, tout au bord du précipice, la ruine noirâtre de Zenoburg. Le chemin s'y dirige, bordé de cactus, de palmiers, d'arbustes et de plantes exotiques qui s'épanouissent au soleil,

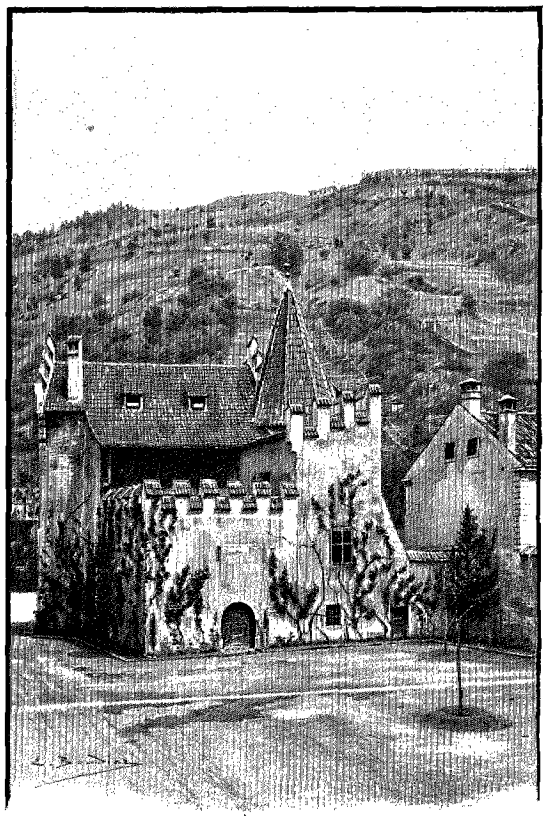
*

en ce doux climat, comme en leur propre patrie. A l'extrémité, l'énorme bloc aux âpres déchirures, comme détaché d'une montagne par la formidable épée d'un géant et tombé je ne sais d'où, barre la vallée qu'on aperçoit au delà, — charmant contraste, — en un lointain bleuâtre, plus élargie et de contours plus doux, traversé par le ruban d'argent de la Passer, qui, ici, dans son lit soudain resserré, se met à bondir d'impatience, à écumer de fureur en essayant d'entamer les parois de pierre qui l'étranglent. Le coup d'œil est non moins ravissant en arrière : d'ici l'on domine la douce montée des lacets qui se déroulent entre les coteaux plantés de vignes dominés par la vieille tour romaine, et le torrent qui bouillonne encore sur les pierres, puis s'apaise peu à peu, filant sous l'arche du vieux pont vers Meran, dont les hautes portes et les villas émergent du milieu des arbres.

Zenoburg, jadis habité par les comtes de Tyrol, n'offre plus maintenant que des ruines que le lierre couvre de son épais manteau, parmi les herbes folles et les arbustes poussant librement au flanc du rocher. Seul, le portail roman de la chapelle, formé de blocs de grès alternativement rouges et gris, retient l'attention par ses sculptures primitives où l'on devine de vagues et naïves ébauches d'animaux. Avec les portails du château du Tyrol, c'est le plus ancien monument de sculpture médiévale en Allemagne.

Un sentier grimpant parmi les vignes, puis suivant la crête des coteaux qui séparent la vallée de Meran de celle d'où arrive la Passer, va nous conduire en une heure au village, puis au château de Tyrol. Si nous étions en automne, nous risquerions fort d'être arrêtés en route par une sorte d'homme sauvage, colosse à la barbe épaisse, le chef couvert de queues de renard et de plumes de toutes les couleurs, un collier de défenses de sanglier sur le gilet rouge et les bretelles de cuir, une large ceinture de cuir noir aux ornements blancs sur la culotte de peau noire, le genou nu au-dessus de bas de laine blanche à demi recouverts de guêtres de cuir, des brassards de cuir couvrant jusqu'aux coudes les manches blanches de la chemise, et, aux mains, un pistolet et une hallebarde avec laquelle il nous barrerait le chemin. Heureusement sa bonne figure nous rassurerait ; il n'attend qu'une petite pièce blanche pour nous octroyer le droit de passage : c'est le *saltner* ou gardien des vignes; son pistolet et sa hallebarde ne menacent que les voleurs, et son accoutrement bizarre n'est destiné qu'à effrayer les enfants et les oiseaux.

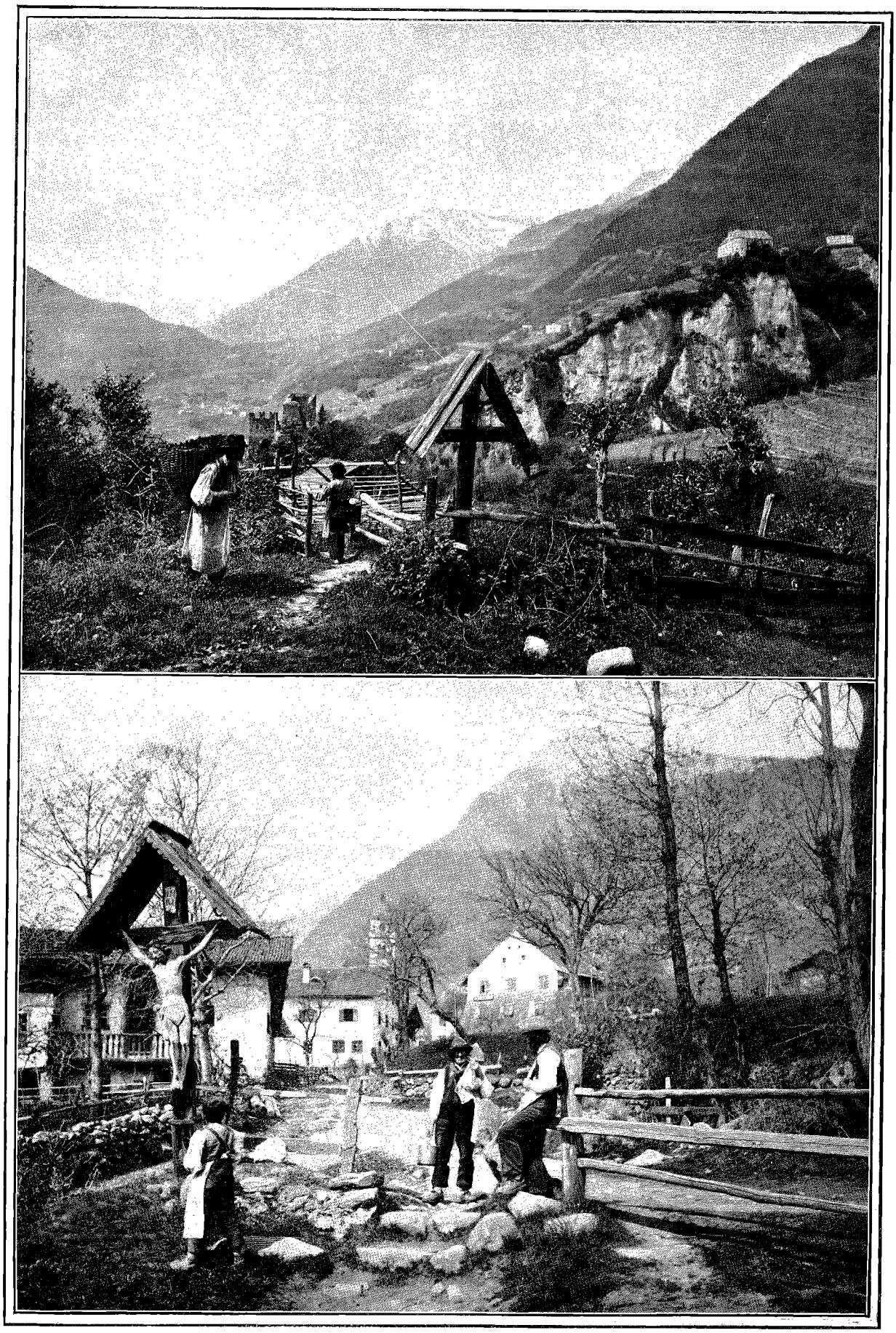
Nous voici au sommet du Küchelberg. Qui dirait que ce riant plateau a été témoin, le 15 novembre 1809, durant neuf heures, d'un combat acharné où les Français finirent par succomber sous les paysans invincibles dans cette guerre de montagne? A nos côtés, une eau limpide, venue des sommets, gazouille sous les arbres dans de rustiques conduites de bois moussues ; une tyrolienne, lancée par quelque vigneron tirelire joyeusement dans l'air ; des paysans vous envoient un bienveillant « *Grüss Gott!* » (Dieu vous salue!) ; de petits oratoires, des crucifix abrités sous leurs toits de planches, où parfois un passant s'arrête pour prier quelques instants, s'élèvent de place en place au bord du chemin; et au-delà le regard s'étend, ravi, d'un côté sur les renflements des collines tapissées de prairies verdoyantes et semées de maisonnettes, de l'autre sur les pentes couvertes de vignes descendant vers Meran.



L'ANCIEN CHÂTEAU DES DUCS, À MERAN (PAGE 136).
DESSIN DE BOUDIER.

Après avoir traversé le village, qui n'offre rien de particulier, on aperçoit, au milieu des vignes, isolée sur une pointe de rocher, la sombre ruine d'une tour éventrée et de murailles aux ouvertures vides comme des yeux crevés : c'est Brunnenburg, bâti sur l'emplacement d'une forteresse romaine. Plus haut, le château de Tyrol, au sommet d'une pyramide de granit, se détache sur le fond sombre des forêts de sapins. On traverse un tunnel percé dans la montagne qui barre la route, et l'on se trouve au milieu d'un paysage grandiose de rochers ravagés par les débordements du torrent qui coule au bas dans un énorme ravin. On passe sur un pont de pierre ce formidable fossé naturel, et, après une courte escalade, on est à la porte de l'ancien manoir, principale résidence des comtes de Tyrol jusqu'en 1363.

La plupart de ses curiosités ont disparu, depuis la cession du Tyrol à la Bavière, qui vendit pour 2,000 florins à un paysan le château et les terrains qui en dépendaient. On le regrette d'autant plus en



CHATEAU DE TYROL ET RUINE DE BRUNNENBURG — VILLAGE DE TYROL (PAGE 138). — PHOTOGRAPHIES JOHANNES, À MERAN.

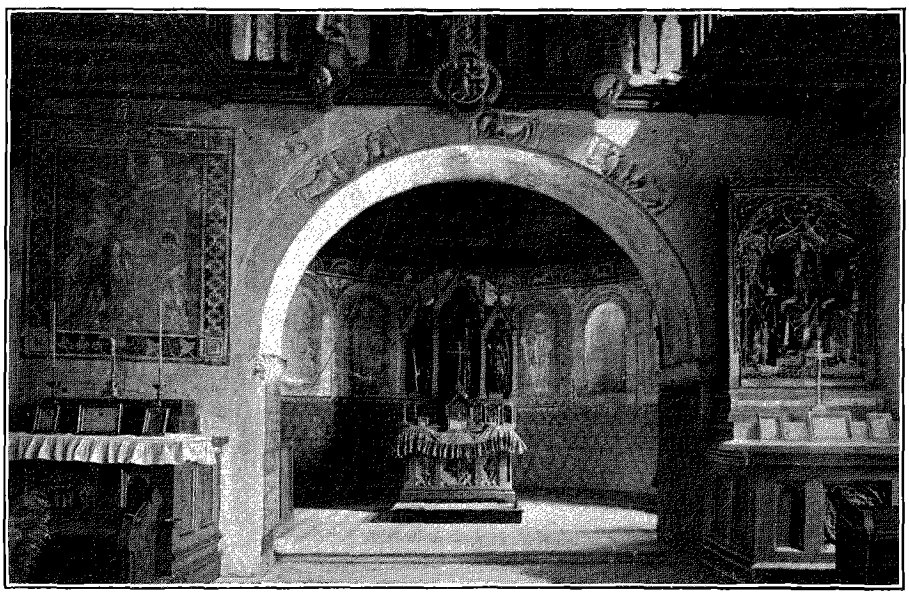
voyant l'intérêt de ce qui en reste : c'est d'abord, derrière une galerie aux étroites arcades romanes, un portail du XI^e^ siècle donnant accès dans la salle des Chevaliers et couvert de curieuses sculptures où alternent des personnages et des animaux fantastiques; sur le tympan, un ange vêtu d'une longue robe, un lis dans la main gauche, lève la droite pour bénir; des masques barbus forment les chapiteaux des colonnes, et des arabesques courent autour de la porte massive fermée par une énorme serrure ciselée.

Le portail en marbre blanc de la chapelle, qui s'ouvre dans la salle des Chevaliers et qui date de la même époque, est non moins remarquable : à droite et à gauche, diverses figures ou sujets bibliques, Adam et Ève tentés, un homme retirant une brebis de la gueule d'un lion, etc., d'une exécution des plus naïves mais aussi des plus intéressantes, s'y succèdent, et une *Descente de Croix* domine la vieille porte encadrée d'arabesques et de feuillages. A l'intérieur de la chapelle se voient, entre les fenêtres aux vieux vitraux, des restes de peintures du XIII^e^ siècle; la haute stalle de bois sculpté de Marguerite de Maultasch; une croix brodée du XV^e^ siècle; un retable d'autel du XVI^e^ siècle de l'école de maître Michel Pacher; et enfin, au dessus de l'arcade dominant l'entrée du sanctuaire, où sont sculptés les symboles des Évangélistes, les statues coloriées de la Vierge et de saint Jean de chaque côté d'un grand Christ dont la légende rapporte que, peu de jours avant la mort du suzerain, un morceau se détachait; quand le comte Meinhardt, suprême rejeton de la famille, rendit l'âme, le crucifix ne perdit pas seulement un fragment semblable, mais des plaies du Christ le sang ruissela en abondance jusqu'à ce que le dernier des comtes de Tyrol fût enterré.

Au second étage du château est la salle dite « de l'Empereur » : c'est là qu'en 1838, entouré des montagnards du Passeierthal, l'empereur Ferdinand, qui avait acheté le *Sandhof* où avait demeuré Andreas Hofer, en investit solennellement, avec un titre de noblesse, le petit-fils du héros et tous ses descendants à perpétuité.

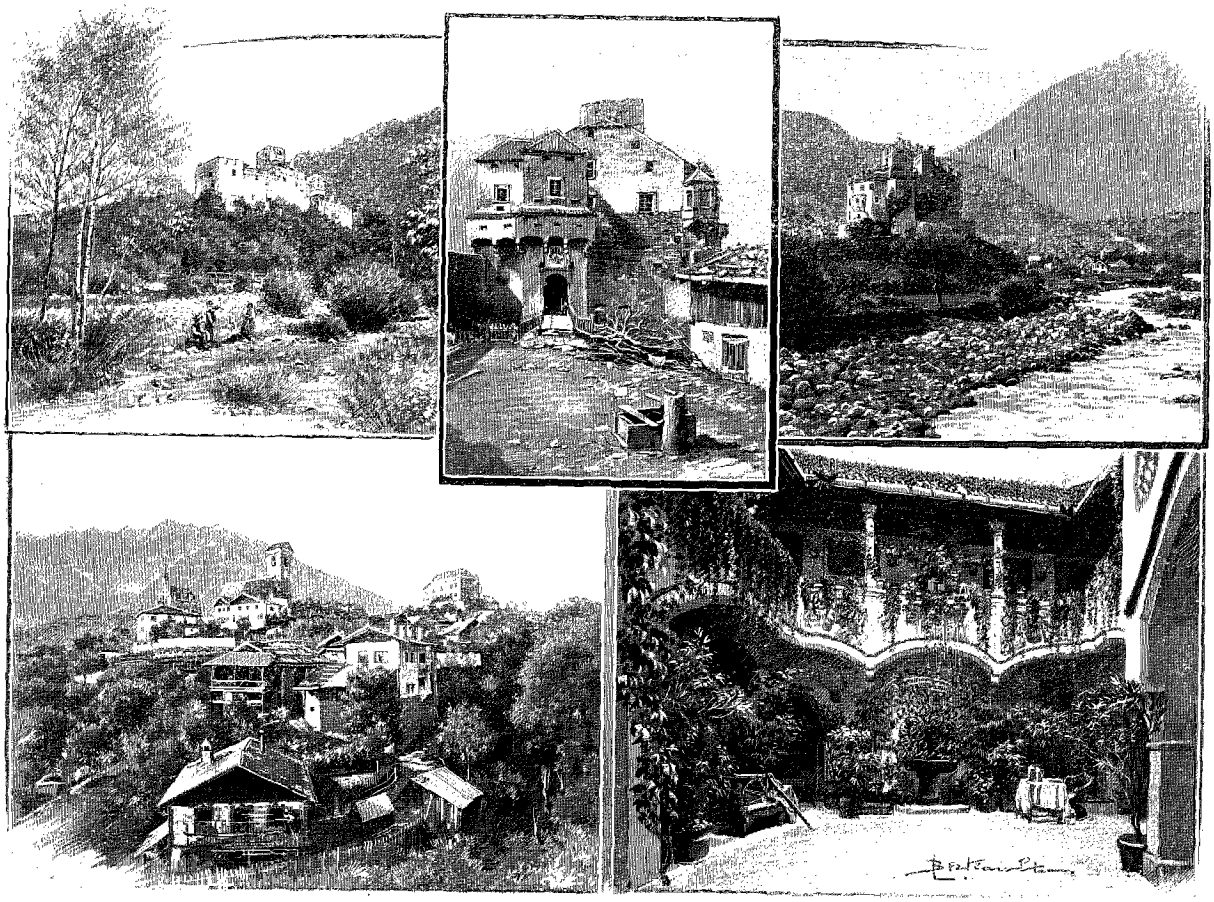
Avant de partir, admirons des fenêtres de cette salle le panorama de la vallée : c'est un des plus beaux qu'on en puisse avoir, surtout au coucher du soleil; mais comment le décrire, comment faire sentir la poésie de ces blancs villages éparpillés au flanc des collines ou parfois se profilant tout en haut sur le ciel entre deux cimes, de ces gorges se creusant entre les montagnes, de ce nid enfin où Meran est couché dans une brume dorée au milieu de son enceinte de coteaux, de rochers couronnés de tours et de ruines, de pics neigeux, avec, au fond, la brèche où coule l'Adige et au-dessus de laquelle s'incline, surplombante, la crête de la Mendel?

De Tyrol, un chemin dégringole parmi les vignes vers la vieille tour crénelée de Dürnstein et vers de petits villages. En continuant dans cette direction, vers l'Ouest, on ne tarde pas à rejoindre l'Adige. Tout au bord, sur une petite éminence, encore un château couronné de créneaux, décoré des armes de la maison d'Autriche et vêtu de lierre, dont l'origine remonte aux Romains et qui, à partir de la fin du XIII^e^ siècle, appartint aux chevaliers de Forst. On m'introduit dans la cour bordée d'arcades où grimpe la clématite; sous l'une d'elles est le cachot où fut enfermé au XV^e^ siècle, je ne sais pour quelle cause, le minnesinger tyrolien Oswald von Wolkenstein. Les salles sont remplies de choses curieuses et artistiques : armures, vieilles peintures et tapisseries, costumes et parures populaires, anciens manuscrits, etc.; dans l'oratoire, éclairé par des vitraux, sur un antique prie-Dieu, devant une Madone primitive aux traits mélancoliques, une vénérable Bible est ouverte à la page où Judas « *der schlechte Hund*, le mauvais chien » trahit son Maître.



CHAPELLE DU CHÂTEAU DE TYROL (PAGE 140). — PHOTOGRAPHIE GUGLER, À BOTZEN.

Une autre curiosité est, sur le pavé d'une des salles, des traces de sang en forme de croix, vestiges d'un drame affreux qui se passa ici il y a bien longtemps. Deux frères jumeaux, les derniers représentants de la famille de Forst, s'étaient voué, sans doute par suite des prétentions de chacun d'eux à l'héritage du nom, une



CHÂTEAU DE DORNSBERG (1 ET 2) (PAGE 141).
CHÂTEAU DE FORST ET SA COUR (3 ET 5) (PAGE 140). — VILLAGE ET CHÂTEAU DE SCHENNA (4) (PAGE 142).
DESSINS DE BERTEAULT.

haine féroce, implacable, qui ne faisait que s'accroître et qui répandait l'effroi autour d'eux. L'abbé de Brixen, qui parcourait la contrée, entreprit de réconcilier ces frères ennemis. Après maints efforts, il put enfin les décider à se rencontrer tous deux, sans armes, au pied du saint autel, à la messe. Pour cette fête, les seigneurs, les barons, le clergé se rassemblèrent joyeux dans la chapelle du château; Othon et Adalbert arrivèrent sombres et farouches. Pendant tout le temps de l'office, ils ne cessèrent de se lancer l'un à l'autre des regards inquiétants, tandis que le bon abbé, plein de confiance, continuait sa messe. Arrivé à la communion, il se retourne vers eux et les adjure, au nom du Christ présent sur l'autel, de se donner le baiser de paix. Les deux frères s'avancent l'un vers l'autre d'un air résolu; ils vont s'embrasser et la foule applaudit, quand, soudain, deux cris terribles retentissent en même temps : ayant eu tous les deux la même pensée fratricide, ils s'étaient mutuellement percés d'un poignard caché sous leur manteau; ils moururent comme ils avaient vécu, pleins de haine l'un pour l'autre, se menaçant de l'œil et du poing.

Une autre légende, qui n'est pas non plus à l'honneur des anciens seigneurs de Forst, raconte qu'un vendredi saint, le châtelain eut l'impiété de passer la nuit, en joyeuse compagnie, dans une orgie éhontée. Un moine qui passait, entendant le bruit de cette fête sacrilège, entra au château et s'en vint reprocher à ces mécréants leur conduite impie. Un moment, la folle société fut troublée; mais le seigneur de Forst, accablant de moqueries et d'injures l'importun prédicateur, le fit jeter brutalement dehors. La vengeance divine ne se fit pas attendre : aussitôt la terre s'ouvrit sous les pieds du châtelain et il s'y engloutit avec un affreux blasphème. Quant à ses joyeux convives, ils moururent tous dans l'année, et leurs âmes furent privées du repos éternel : chaque année, dans la nuit du Vendredi Saint, le passant peut entendre, à l'intérieur du château, des sons de violons et des bruits de danses coupés de lamentations.

Plus loin, dans cette même vallée du Vintschgau, en continuant à remonter le cours de l'Adige, on rencontre, près du bourg de Naturns, les châteaux de Hochnaturns et de Dornsberg. Arrêtons-nous à ce dernier : une enceinte crénelée flanquée de tours en ruine, datant du XIII^e^ siècle, entoure le vieux manoir. Après avoir traversé la cour, on passe le pont-levis aux chaînes rouillées, et l'on se trouve dans un étroit couloir obscur aux épaisses murailles percées de meurtrières, au fond duquel une petite porte bardée de fer, fermée d'une énorme serrure et qui, en s'ouvrant, montre des têtes de loup et de renard clouées à ses panneaux, donne accès à

l'intérieur. Quelle fraîche et calme impression du passé! C'est une petite cour silencieuse de palais italien, bordée de deux étages d'arcades en marbre blanc aux chapiteaux ornementés et surmontés d'armoiries peintes. Sous la galerie du bas, une vieille toile découpée en forme de croix, où l'on distingue encore un Christ tout couvert de sang, est clouée au mur. Un escalier de marbre, aux marches à demi effondrées mène à la galerie supérieure, sur laquelle s'ouvrent, encadrées de pilastres de marbre couverts d'une délicate ornementation, les portes des salles : on y voit de beaux plafonds à caissons, de vieilles armes, des cassettes incrustées quelques portraits de nobles dames et seigneurs d'Annenberg, de Fuchs, de Mohr, en des attitudes rigides.

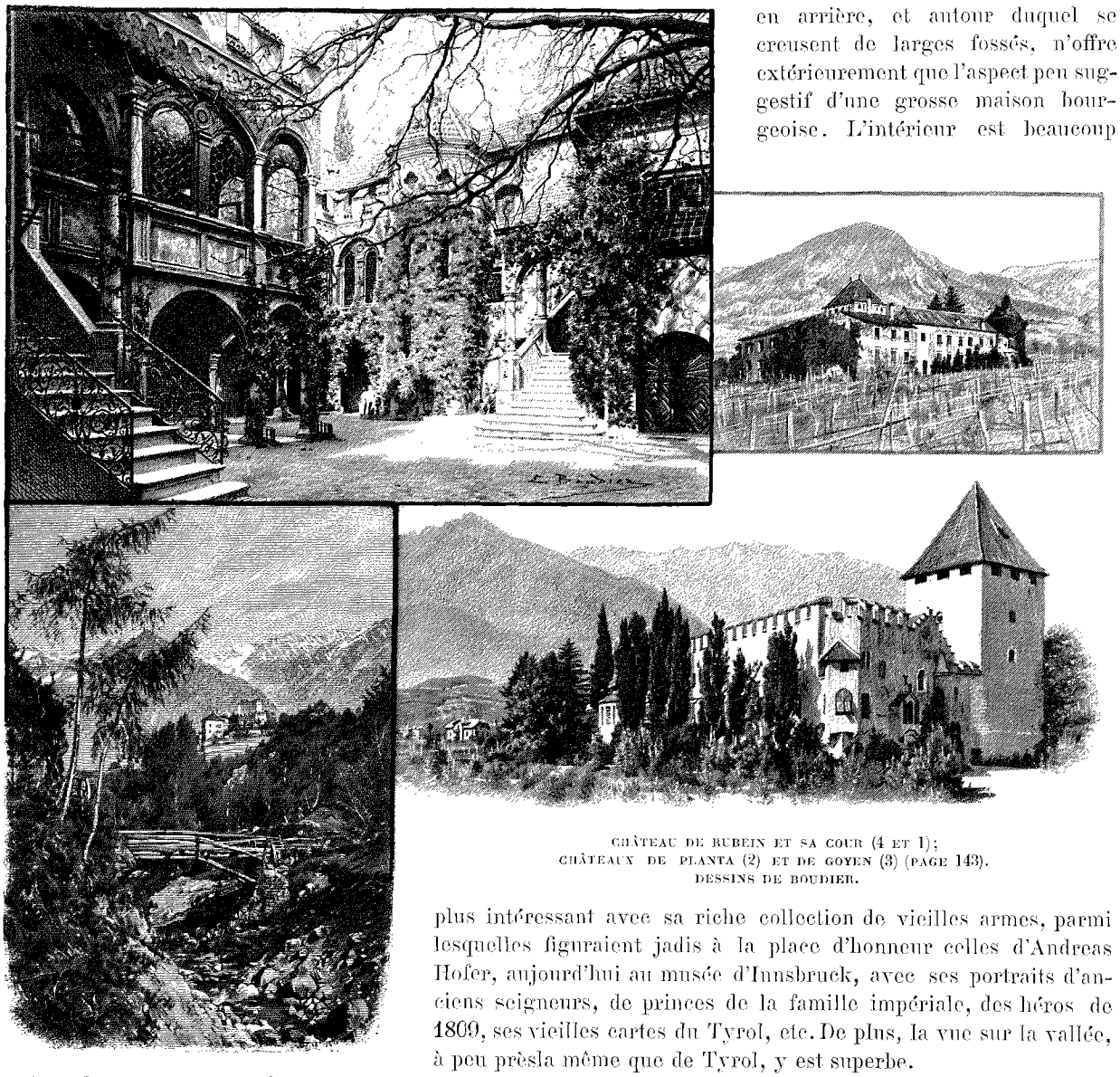
Qui regardent au loin des choses envolées,

puis l'arbre généalogique des Füger, fondateurs du château. Mais rien de tout cela ne vaut le charme intime de cette cour paisible où l'on se croit à cent lieues de la vie extérieure et du monde moderne, et où l'on s'attarderait longtemps à rêver...

De l'autre côté de la Passer, au sud-est de Meran, les vestiges de ce genre sont encore plus nombreux.

C'est, en premier lieu, Schenna, propriété des comtes de Meran, dont le premier fut l'archiduc Jean, qui reçut ce titre, en 1844, de son frère l'empereur Ferdinand. Lui et son fils reposent dans une jolie chapelle gothique en granit rose qui s'aperçoit de toute la vallée, dominant la colline au devant du village.

Le château, encore plus élevé en arrière, et autour duquel se creusent de larges fossés, n'offre extérieurement que l'aspect peu suggestif d'une grosse maison bourgeoise. L'intérieur est beaucoup

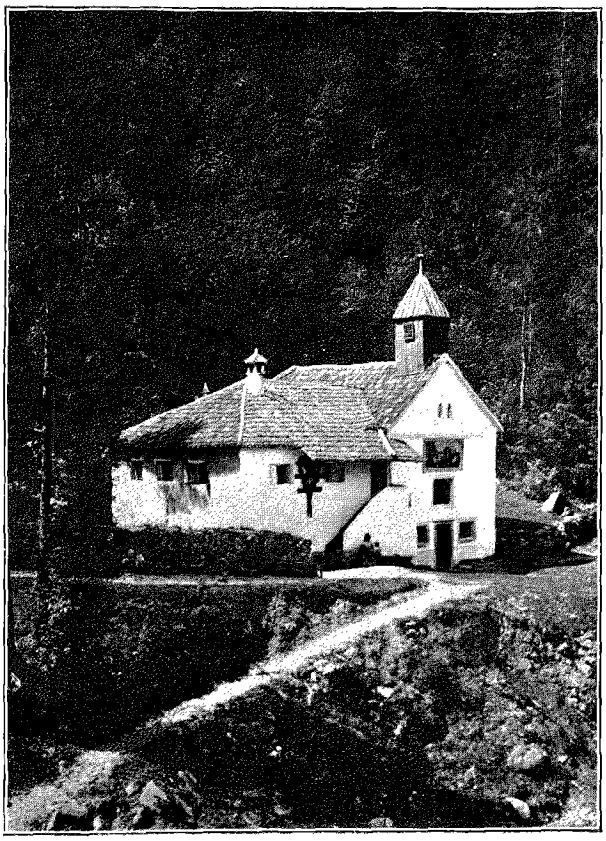


CHÂTEAU DE RUBEIN ET SA COUR (4 ET 1);
CHÂTEAUX DE PLANTA (2) ET DE GOYEN (3) (PAGE 143).
DESSINS DE BOUDIER.

plus intéressant avec sa riche collection de vieilles armes, parmi lesquelles figuraient jadis à la place d'honneur celles d'Andreas Hofer, aujourd'hui au musée d'Innsbruck, avec ses portraits d'anciens seigneurs, de princes de la famille impériale, des héros de 1809, ses vieilles cartes du Tyrol, etc. De plus, la vue sur la vallée, à peu près la même que de Tyrol, y est superbe.

Quand nous aurons ensuite accordé une visite, dans le cimetière du village, à la chapelle Saint-Martin, où le millésime de 1071 se lit au-dessus du portail roman, et qui renferme un autel sculpté de style mi-gothique, mi-Renaissance, c'en sera fini avec Schenna.

Avançons encore dans la montagne ; nous ne tarderons pas à rencontrer, au bord d'une gorge étroite et ombreuse, un monument non moins vénérable de la même époque romane : la chapelle de forme ronde de Saint-Georges, dont le clocher s'élance au milieu des sapins. Elle offre une particularité curieuse : un pilier unique, placé au centre et montant jusqu'au sommet où se réunissent quatre nervures qui partent des murailles de l'édifice, soutient toute la coupole, terminée en pointe à l'extérieur. Un vieux triptyque sculpté, dont le principal sujet est saint Georges tuant le dragon, mérite également l'attention ; c'est aussi une des œuvres de l'école de Pacher. Des fresques s'aperçoivent ou plutôt se devinent sous un odieux badigeon. Enfin, dans un coin, je remarque un très ancien crucifix auquel est attaché un martyr barbu vêtu d'une longue robe. « C'est une femme », me dit le vieux sacristain ; et, voyant mon étonnement, il me raconte en un patois fort obscur, qu'heureusement les *Acta Sanctorum* m'ont permis d'élucider, l'histoire de sainte Kümmernuss également appelée Ontcommera, Liberata, Vilgeforte, etc. : c'était la fille d'un roi païen, les uns disent de Lusitanie, d'autres d'Écosse, vierge d'une rare beauté, que son père, attaqué par un roi de Sicile, voulut marier à ce dernier pour obtenir la paix, mais qui, ne désirant d'autre époux que Jésus-Christ, pria Dieu de lui faire perdre ses charmes extérieurs ; sa prière fut exaucée : il lui poussa aussitôt une longue barbe touffue. Son père en fut tellement furieux qu'il la menaça, si elle n'abandonnait le Christ, de lui faire subir le supplice de son Fiancé, et, la vierge étant restée inébranlable, il la fit en effet crucifier. [1]



CHAPELLE DE NAÏF (PAGE 143). — PHOTOGRAPHIE JOHANNES, À MERAN.

Plus loin, c'est Planta, si mélancolique avec ses épaisses murailles grises à demi cachées sous la lèpre argentée et dorée des lichens et des mousses et l'épaisse verdure d'un lierre aux énormes branches. Puis l'enceinte crénelée et la tour ébréchée, fleurie d'herbes et d'arbustes, de Goyen ; et au bas, près de la route qui, sous les arbres, s'enfonce entre deux montagnes, le long d'un ravin qui sert de lit au Naïf, le petit ermitage du même nom, modeste chapelle solitaire au milieu des sapins, où l'on s'attend, dans ce site romantique et retiré, à voir apparaître un bon moine à barbe blanche et en robe de bure venant sonner sa clochette pour guider les pèlerins dans la montagne.

Voici encore — j'en passe, mais des moins intéressants, — Labers, entouré d'un beau parc ; Rubein, d'où sortit au XIII^e^ siècle un célèbre minnesinger, et qui montre, derrière un rideau de hauts et magnifiques cyprès, sa tour carrée au toit pointu et ses créneaux ; à l'intérieur, une merveilleuse petite cour à l'italienne où gazouille une fontaine, bordée d'arcades où s'enroulent les glycines et la vigne vierge retombant en festons autour des fenêtres à vitraux, et sur laquelle de grands arbres répandent avec mille jeux de lumière et d'ombre la verte fraîcheur de leurs longues branches, évoque cette voluptueuse époque de la Renaissance qui l'a vu construire, et semble le décor de quelque riant *Décaméron*.

Puis, au milieu de ses vignobles renommés, voici Rametz, avec ses murailles crénelées ; et, au bord du Naïf, au creux d'une vallée charmante où se détache, toute blanche la petite église neuve de Saint-Valentin, Trautmansdorff montre sa luxuriante terrasse ombragée de lauriers, d'oliviers et de grenadiers. On me conte à son sujet un calembour du célèbre prédicateur du XVII^e^ siècle, le père Abraham a Santa Clara, comparable pour ses sermons humoristiques au P. André dont parle Boileau : il fit un jour le pari — et le gagna — de dire en chaire que le seigneur de Trautmansdorff était un âne. Voici comment il s'y prit : parlant de l'état des campagnes, il en vint à déplorer l'incapacité trop fréquente des bourgmestres de village ; et cependant, ajoutait-il, « *diesem Esel traut man's Dorf!* » ce qui signifiait à volonté : « C'est à un pareil âne qu'on confie le village ! » ou : « Cet âne de Trautmansdorff! »

Enfin, après avoir grimpé au milieu de bois de châtaigniers, voici, plus loin, Katzenstein aux fenêtres

1. V., sur cette sainte, le P. Cahier : *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, t. I, p. 121, 290, 569.

ogivales encadrées par le lierre qui couvre presque entièrement ses énormes murailles et aux girouettes en forme de chats, en souvenir de son nom (le Rocher des Chats).

Et, achevant le cycle de ces vieux manoirs, bien au delà, sur une éminence plus élevée et plus abrupte encore, comme une sentinelle avancée au devant du bassin de Meran, c'est Fragsburg, ancien fief des comtes de Tyrol, dominant orgueilleusement la vallée.

*
* *

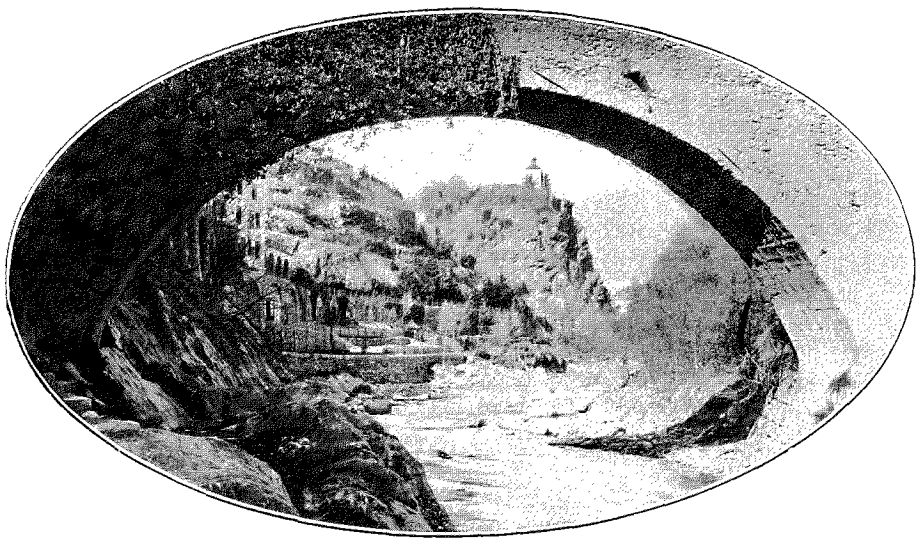
Les voilà terminées, ces excursions où tant de visions et de souvenirs grandioses ont surgi devant nos yeux et devant notre esprit. Il se fait tard lorsque je redescends la montagne au retour d'une dernière promenade; le son des *Angelus*

S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle;

la brume et la mélancolie du crépuscule étendent leur voile sur la vallée et sur ces ruines et leur donnent une apparence de rêve qui ajoute à leur poésie. Il me semble marcher dans un monde d'autrefois, endormi par une baguette de fée, attendant pour se réveiller et refleurir sous le clair soleil le retour de ses princes vaillants et de ses nobles seigneurs, non pas morts, mais seulement disparus, selon une naïve et touchante croyance du peuple tyrolien, pour aller se reposer dans un château féerique au sein de la montagne. Reviendront-ils un jour? Revivra-t-elle jamais, cette ardente époque de luttes, de foi, de mystère, rude et artiste, douloureuse et exquise, à la place de notre bourgeoise et plate civilisation?...

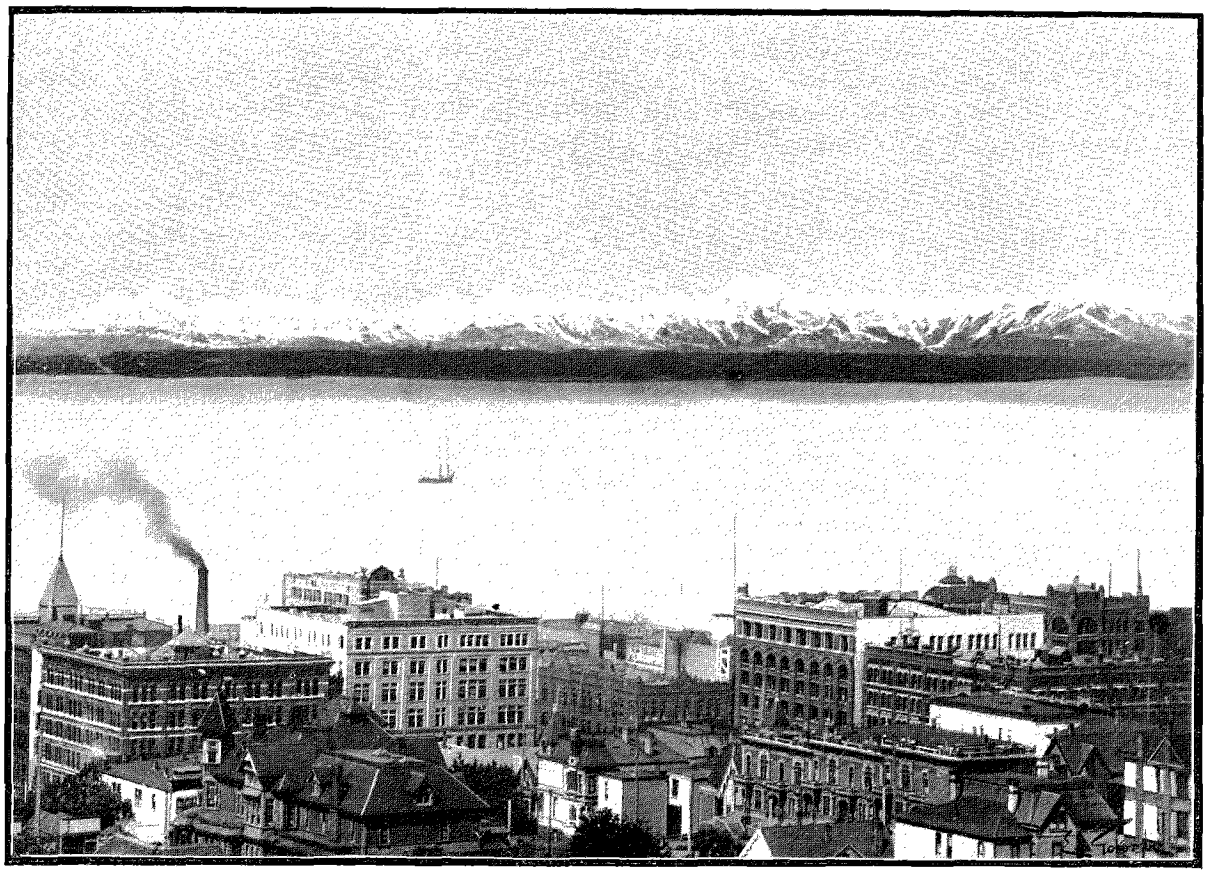
Puissé-je du moins, quand je reviendrai dans ce beau pays, qu'on ne quitte pas avec un : *adieu!* mais avec un chaleureux : *au revoir!* y retrouver toujours debout ces vieilles ruines, toujours vivaces à l'abri de ses montagnes superbes les mœurs et les croyances d'autrefois, toujours intacte et aussi intense la poésie de la nature et du passé!

Auguste MARGUILLIER.



VIEUX PONT À MERAN ET RUINES DU CHÂTEAU DE ZENOBURG. — PHOTOGRAPHIE DE M. J. HEGGLIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE DE SEATTLE (ÉTATS-UNIS) (PAGE 146). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DE PARIS AU LAC BENNETT),

PAR M. LÉON BOILLOT.

I

D'Europe à Seattle. — Départ pour Dawson. — En mer. — Nos compagnons de route.
La mine d'or de Treadwell. — Juneau et Skagway.



CHIEN DE L'ALASKA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Le voyageur qui pour des motifs d'intérêt ou de plaisir a pris pour objectif la ville naissante de Dawson, dans le territoire du Nord-Ouest, province du Canada, pourra s'y rendre cette année-ci sans grande fatigue ni frais extraordinaires, dans un espace de temps relativement court, soit de trois semaines environ.

En effet, il faut huit jours de traversée de Paris à New-York, cinq en chemin de fer de New-York à Seattle ou Vancouver, quatre par bateau d'un de ces ports à Skagway, un par chemin de fer de Skagway à Bennett, et à peu près six par vapeur de Bennett à Dawson ; le retour par la même route prend quelques jours de plus, à cause de la difficulté de remonter le Yukon. La distance est de 8 000 kilomètres au moins. Le voyageur ne sera plus obligé de se munir d'un approvisionnement complet, exigé sagement jusqu'ici par la police canadienne, afin de prévenir une famine possible et les crimes qu'elle engendrerait.

Il n'aura pas non plus, par conséquent, à être le factotum que nécessitaient les conditions antérieures et le voyage au Klondyke ne sera plus une véritable entreprise de pionniers. Plus de chevaux, de chiens ou de bœufs à harnacher, à atteler, à guider, à accabler de coups ou de malédictions ; adieu les traîneaux, les véhicules de tout genre à charger, à décharger, à réparer avec quelques clous et un mètre ou deux de corde. Et la tente à dresser, et le bois à couper à même la forêt pour le service du poêle portatif, et la cuisson du pain pétri de ses propres mains, et le sciage des planches sur

1. *Voyage exécuté en* 1898. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies.*

une plate-forme *ad hoc*, et la construction du bateau, de la barque ou du canot, avec son complément de rames, de mâts, de cordages et de voiles, le tout improvisé, et perfectionné suivant le génie créateur de l'Argonaute moderne, tout cela sera devenu choses du passé pour ne plus se reproduire que dans quelques cas isolés. Le pittoresque du voyage y perdra, mais le confort y gagnera. On ne redoutera pas plus d'aller à Dawson qu'à Madagascar ou au Japon.

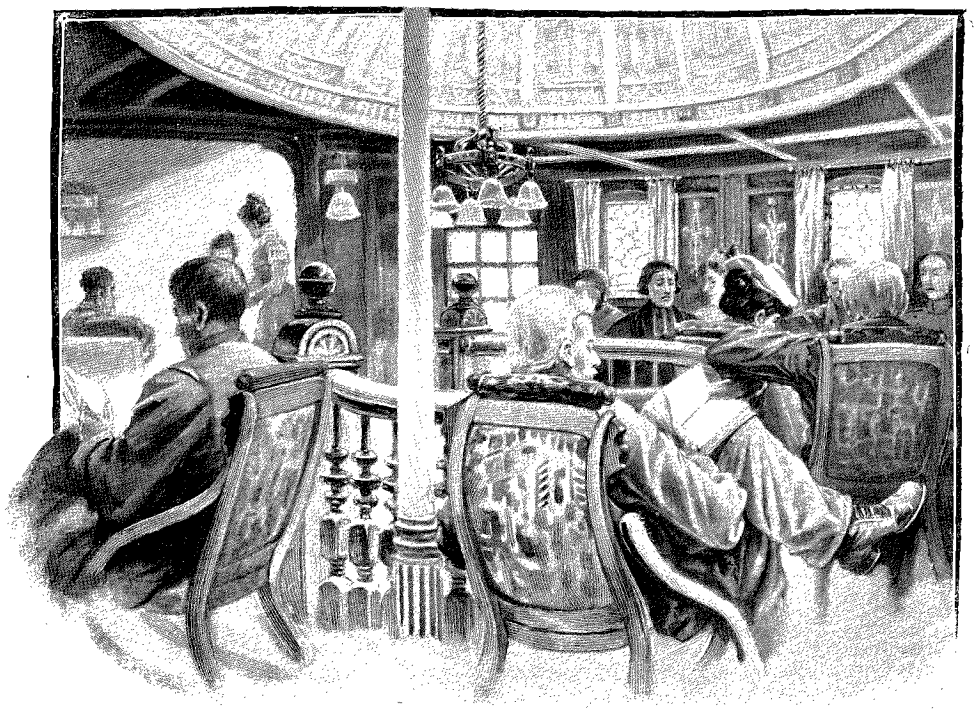
De la traversée de l'Atlantique et de la ville de New-York, nous n'avons rien à dire ici. En 26 heures un train express transporte le voyageur de New-York à Chicago, couvrant une distance de 1 500 kilomètres, soit une distance moyenne de 60 kilomètres à l'heure, et traversant une contrée riche et bien cultivée, parsemée de beaux villages et de cités industrielles. C'est peut-être la partie la plus riche des Etats-Unis, comme aussi la plus peuplée. Pays de rivières, de collines, de bois, de champs, de pâturages, de fermes et d'usines. La nuit se passe dans un des confortables wagons-lits Pullman ou Wagner avec leurs portiers nègres.

Chicago, avec son million et demi d'habitants, se pose en rivale de New-York qui en a près de trois ; sa situation à la porte des grands lacs et comme tête de ligne de tous les importants chemins de fer qui y convergent du Sud et de l'Ouest est unique; la ville elle-même est loin d'être aussi propre et aussi attrayante que New-York, mais la même activité y règne, et ce qu'il y a de plus rare à rencontrer, là ou ailleurs, c'est un Américain n'ayant pas l'air pressé.

Plus loin, les plaines n'ont rien de remarquable ; elles sont assez bien cultivées et plantées de blé et de maïs. La voie ferrée circule ensuite au milieu des mauvaises terres du Dakota, sans herbes ni arbustes, aux ocres de couleurs vives sculptées en buttes, en tours, en bastions par l'incessante érosion des eaux : là des viaducs du chemin de fer audacieusement jetés par-dessus des précipices béants et à peine supportés, semble-t-il, par une frêle construction en troncs d'arbres dressés verticalement, semblent des araignées montées sur des jambes grêles et trop longues. Puis on arrive aux montagnes Rocheuses, qui offrent une série de scènes intéressantes, et des campements d'Indiens Sioux égrenés le long du Yellowstone et du Missouri.

Se succèdent alors paysages alpins, torrents mugissants, tunnels et ponts, bref la mise en scène habituelle d'une ligne de montagnes; puis de nouveau la plaine, c'est la vallée de la Columbia ; une autre chaîne de montagnes appelées les Cascades ; enfin, la côte du Pacifique.

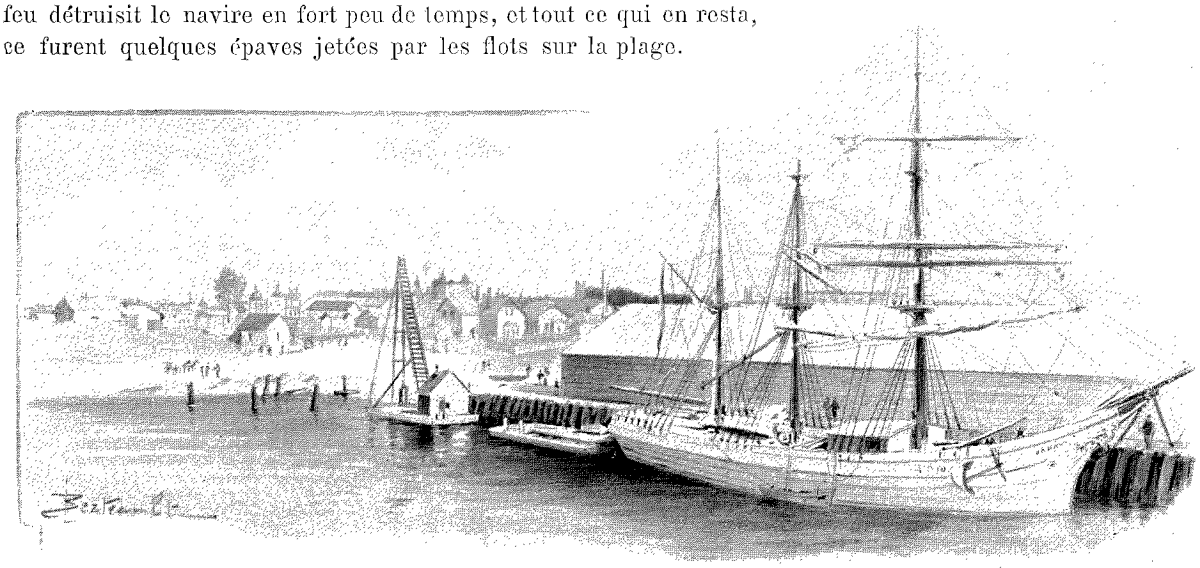
Seattle, petite ville de 50 000 âmes, est un port américain commandant, en concurrence avec Victoria et Vancouver, ports canadiens, le commerce de l'Alaska, du Japon, de la Chine et des îles du Pacifique.



LE SALON DU VAPEUR « QUEEN » (PAGE 147) — D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

Elle était, l'hiver dernier, le siège d'une activité extraordinaire ; les nombreux chercheurs d'or américains qui se rendaient au Klondyke s'y étaient donné rendez-vous, et la plupart s'y pourvoyaient de tout ce qui était nécessaire alors pour tenter l'entreprise. A un moment donné les marchandises à transporter s'étaient accumulées d'une façon si excessive que les vapeurs firent défaut, et qu'il fallut réquisitionner des trois-mâts, des barques et des goélettes, traînés par des remorqueurs. Pour les voyageurs ce fut bien pis ; des spéculateurs sans scrupule frétèrent de vieux navires à vapeur, leur firent donner une couche de peinture et les mirent comme neufs à la disposition du public, moyennant des prix exagérés. Tel était alors l'engouement de la foule que tout semblait assez bon et que rien n'était trop cher, pourvu qu'on partît et qu'on arrivât vite. Hélas! beaucoup partirent qui n'arrivèrent pas, et d'autres s'estimèrent

heureux de partir et de revenir la vie sauve. En effet, par une fatale coïncidence, une série de désastres marqua l'ouverture de la saison d'émigration dans les mois de janvier et février 1898. Ainsi le vapeur *Clara Nevada* se perdit corps et biens, en tout 65 personnes, à ce que l'on croit, car nul ne réchappa ; il y eut une explosion à bord, puis le feu détruisit le navire en fort peu de temps, et tout ce qui en resta, ce furent quelques épaves jetées par les flots sur la plage.



VICTORIA (PAGE 148). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

Le vapeur *Corona* fit naufrage sur les côtes d'une île déserte et fut entièrement démoli et brisé par la fureur des vagues ; les passagers se sauvèrent, mais ayant dû attendre là plusieurs jours, par un froid intense, l'arrivée des secours, quelques-uns d'entre eux, à demi vêtus, contractèrent des maladies de poitrine dont ils moururent peu après ; en outre, tous les approvisionnements furent perdus, et beaucoup de ces infortunés se trouvèrent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient.

Nous sommes quatre qui partons pour le Klondyke : un Français, moi-même ; un fermier de Californie et un mineur, tous deux Américains ; un étudiant en médecine d'origine allemande. En chemin, notre caravane se grossira de deux nouveaux membres, un Anglais et un Irlandais.

Nous nous embarquons sur la *Queen* ; c'est un des meilleurs vapeurs de la flotte, il peut porter environ 600 passagers ; inutile de dire que ce nombre est plutôt dépassé. Le mélange est curieux ; deux compagnies du 14e d'infanterie des Etats-Unis envoyées pour faire respecter l'ordre qu'on dit gravement troublé à Skagway et Dyea par le fameux joueur Soapy Smith et sa bande ; des chercheurs d'or, mineurs et prospecteurs de tous les pays du monde. Voici les Australiens, de grands et solides gaillards, de six pieds de haut en moyenne, musculeux, aux épaules carrées, larges, aux hanches étroites, ne perdant pas une occasion de dire avec orgueil que c'est en Australie que l'on a trouvé les plus grandes pépites d'or ; l'une pesait quelque chose comme 200 kilos et valait environ 400 000 francs. Car, à bord, l'on ne parle que pépites et poudre d'or : il est entendu que c'est l'unique sujet digne de la conversation du moment.

Voici les Anglais et Canadiens, parmi lesquels les Canadiens Français surtout sont bien représentés ; nous pouvons mentionner aussi quelques Africains blancs venant de la colonie du Cap et du Transvaal.

Ces cheveux jaunes révèlent indubitablement le Suédois, ces yeux bruns et vifs l'Irlandais. L'Américain, aux gestes nerveux, toujours alerte et impatient, va, vient, bouscule, n'est jamais en repos, s'assied pour ne pas rester debout, se lève parce qu'il ne peut tenir en place, a l'air de faire quelque chose, ne fait rien, et se rassied la minute suivante pour repartir aussitôt ; d'ailleurs courtois, patient, gentleman. Quelques Français et Italiens, causeurs, gouailleurs, polis, empressés, écorchant l'anglais et les premiers à rire de leur baragouin. Ça et là des nationaux de diverses contrées lointaines. D'où viennent-ils ? On n'a jamais pu le savoir, un mutisme concentré étant leur principale caractéristique. Des accords plaqués sur le piano du salon accompagnent une voix qui a dû être belle jadis, et qui roucoule la romance des « Deux petites filles en bleu ». Cela nous rappelle que l'élément féminin est présent et, bien qu'en minorité, omnipotent. Il y a là des femmes d'officiers ou de commerçants d'Alaska, des aventurières, ex-prima donna cantatrices ou comédiennes, qui vont jouer le dernier acte de leur drame intime sous les cieux rigoureux de l'Arctique. Les artistes se succèdent au piano : voici un négociant russe habitant New-York qui s'en va avec sa famille à Dawson ; il chante *Faust*, ses filles l'accompagnent ; en confidence, il nous déclare qu'il a chanté l'opéra avec Mme X..., bien connue à Paris il y a nombre d'années ; nous l'admettons. On trouve à bord une bibliothèque gratuite à l'usage des passagers,

et, la navigation étant facile dans cette succession de baies et de canaux, le temps passe sans incident ni mal de mer.

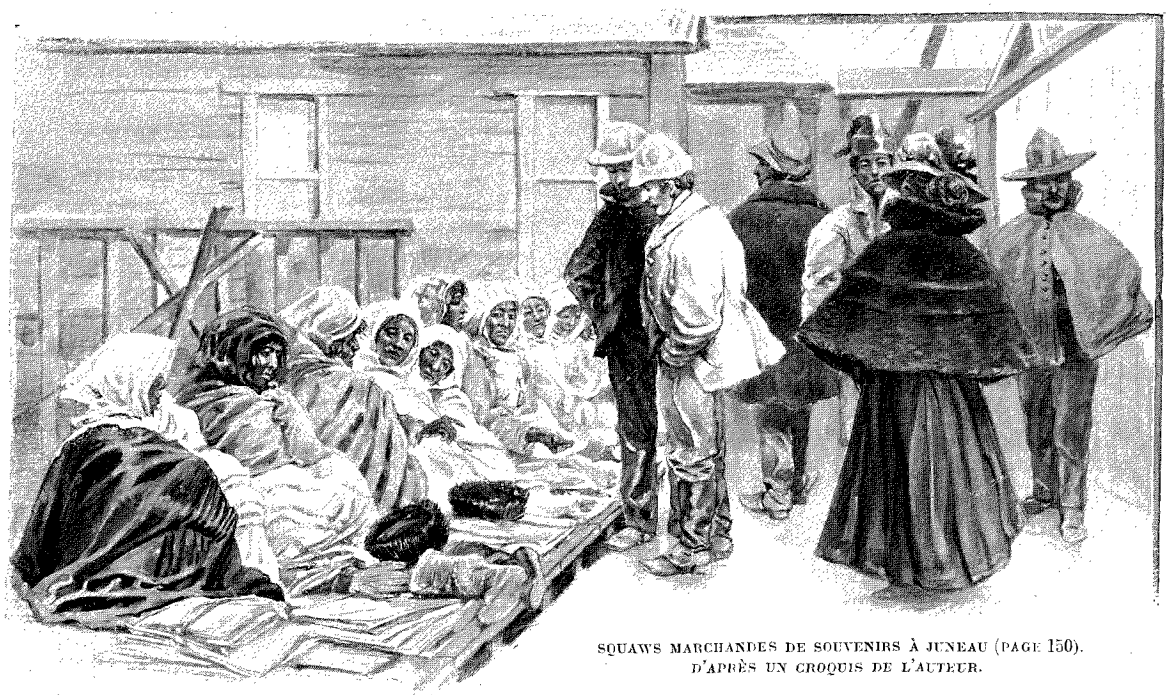
Nous faisons escale à Victoria, capitale de la Colombie britannique, ville de 30 000 habitants située à l'extrémité sud de l'île de Vancouver et commandant le détroit de Juan de Fuca. C'est une ville anglaise, calme et sérieuse, aux maisons à un, deux, ou au plus trois étages, dans une situation exceptionnelle, d'où la vue s'étend sur la baie avec, au delà, les sommets perpétuellement neigeux de la chaîne Olympique. Un tramway électrique nous conduit à Esquimalt, port militaire, où stationnent à l'ordinaire quelques bâtiments de guerre anglais : on y trouve une cale sèche réputée la plus grande du monde.

C'est à Victoria qu'il faut se procurer des certificats de mineur. Force donc est de remplir les formalités administratives : au petit jour, la troupe des mineurs s'ébranle vers la ville et bientôt se forme en file indienne à la porte des bureaux. Il y a là près de 200 personnes battant la semelle sur le trottoir, pour se réchauffer.

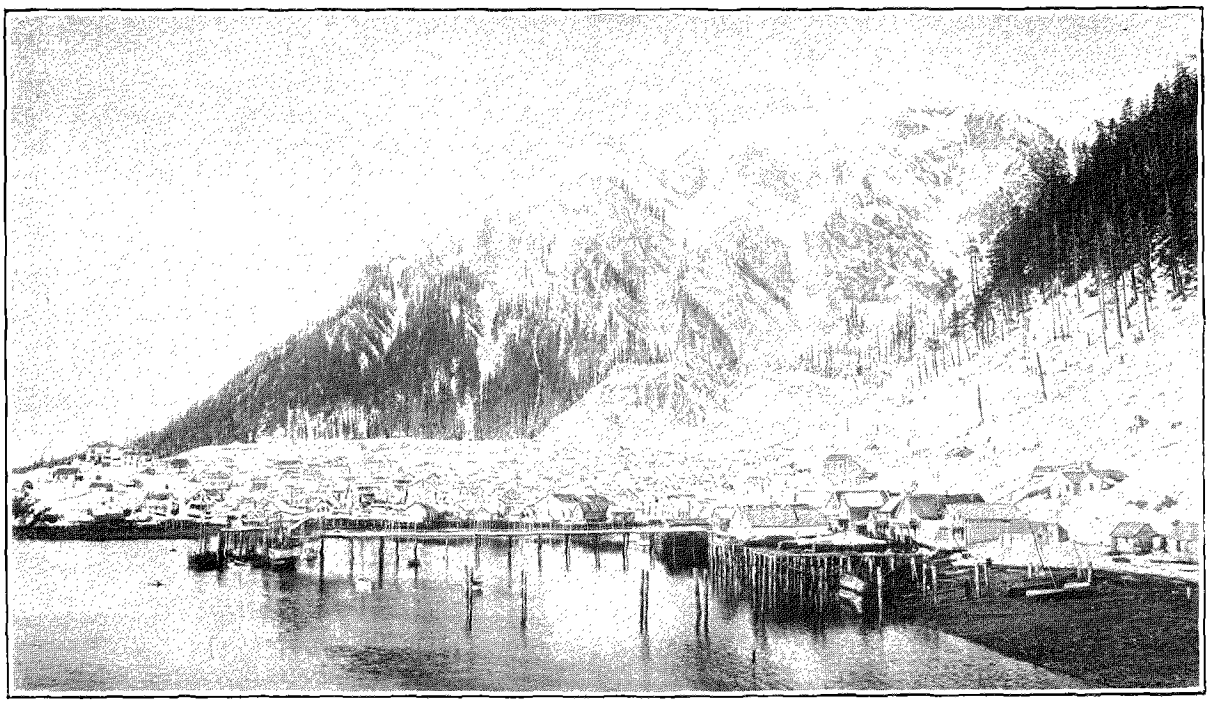
L'attente dure de 7 à 11 heures. C'est payer un peu cher le privilège de déposer 50 francs entre les mains d'un brave fonctionnaire, qui, en échange, il est vrai, vous remet une déclaration par laquelle le gouvernement canadien s'engage à ne pas mettre ses gardes champêtres à vos trousses lorsqu'il vous prendra fantaisie de couper du bois, de pêcher ou de chasser dans les déserts inexplorés du territoire du Nord-Ouest.

La navigation intérieure de ces détroits et canaux de la côte du Pacifique est assez délicate ; on est presque toujours en vue de la côte, si près même qu'en beaucoup d'endroits le chenal semble laisser à peine assez d'espace pour le passage du bateau. On traverse successivement les détroits de Georgie, de la Reine-Charlotte, de Clarence, de Stephens, et finalement le canal de Lynn, qui est à proprement parler une baie longue et étroite enfermée, de chaque côté, par des montagnes ; le paysage est tout à fait celui des fiords de la Norvège : des eaux bleues et généralement calmes, des colosses de granit s'élançant abruptement de la mer jusqu'aux nuages, portant sur leurs épaules massives et anguleuses des neiges et des glaciers, et les flancs couverts d'une végétation luxuriante et serrée, des îles innombrables et boisées, hantées par l'ours et le daim, tandis que l'aigle à tête blanche plane au-dessus des nombreuses bandes d'oies et de canards, peuplant les canaux et bras de mer. En été, des fleurs aux teintes éclatantes, mais presque toujours sans odeur, des baies de tous genres et de toutes les couleurs sont répandues de tous côtés et à profusion. Mais, en somme, en hiver, tout ce qu'on peut apercevoir du paysage, ce sont des sapins, des cèdres, des bouleaux couverts de neige, tandis que les sommets, hauts parfois de 2 000 à 3 000 mètres, se confondent en une teinte neutre avec les nuées flottant de l'un à l'autre. La ligne de direction est droit au Nord : il y a à peu près 10 degrés de latitude entre Seattle et Skagway, soit 1 500 kilomètres en suivant les sinuosités de la côte navigable.

Le 22 février, grand enthousiasme : c'est la fête de Washington, le patriote, dont la mémoire associée à celle de son ami La Fayette est toujours chère à l'Américain ; les comités s'organisent, et la présence d'un ou deux artistes à bord ayant été remarquée, on les invite à dessiner au savon, sur la grande glace de l'escalier du salon, le portrait du grand homme. Après quelques tâtonnements, effaçages et retouches, le chef-d'œuvre est



SQUAWS MARCHANDES DE SOUVENIRS À JUNEAU (PAGE 150).
D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.



LA VILLE DE JUNEAU, EN HIVER (PAGE 150). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

consommé et déclaré parfait par l'unanimité des femmes d'officiers, qui doivent s'y connaître et qui décorent le cadre avec le drapeau étoilé, des fleurs et des guirlandes. Un discours du président ouvre la soirée; l'orateur, après avoir complimenté les dames de leur intrépidité et de leur résolution, les félicite d'être assez courageuses pour consentir à supporter le froid, les frimas, les fatigues, les privations et ce qu'il y a de plus insupportable au monde, c'est-à-dire... l'homme!

Des chants patriotiques, des morceaux de musique, des déclamations se succèdent et se prolongent très tard dans la soirée; à la fin, chacun se retire dans sa cabine, pleinement satisfait, et le silence ne tarderait pas à régner, n'étaient les nombreux chiens de l'entrepont qui, surexcités par le vacarme inusité de la « célébration », se sont mis, eux aussi, à « célébrer » à pleine gueule et ne sont pas disposés à se restreindre aussi vite que leurs maîtres. Finalement, ils se calment à leur tour, et bientôt tout est tranquille à bord.

Outre l'inévitable « colonel » américain (d'ordinaire du Kentucky) que vous et moi prendrions simplement pour un avocat (ce qu'il est d'ailleurs le plus souvent), il y a à bord le chef de l'expédition de secours envoyée par le gouvernement des Etats-Unis à la rescousse des milliers de mineurs et propriétaires supposés en proie à la famine et au froid dans les vastes territoires du Yukon et particulièrement du Klondyke. Une somme d'un million de francs votée par le Congrès fut immédiatement employée à acheter des vivres, des vêtements, à se procurer, en Norvège, des Lapons et des rennes au nombre d'une centaine, enfin à construire une certaine quantité de locomobiles à glace. A l'instar de beaucoup d'autres lieux, les couloirs du Congrès sont pavés de bonnes intentions, mais, dans le cas particulier, le résultat fut désastreux. Les lichens devant servir à la nourriture des rennes ne furent pas préparés et emballés avec soin et se gâtèrent complètement en route, de sorte que les rennes, déjà très éprouvés par le mal de mer, refusèrent d'y toucher et périrent l'un après l'autre, longtemps avant d'avoir vu les côtes d'Alaska. Les Lapons, importés par contrat à raison de 5 000 francs par an et dépenses de voyage payées, durent être rapatriés. Quant aux locomobiles à glace, elles finirent par trouver un emploi dans les colonnes des journaux humoristiques, qui s'en firent des gorges chaudes, et le public avec! Joe Ladue, le fondateur de Dawson, a l'honneur d'être l'inventeur de ce projet grandiose, la prise d'assaut des glaces du Klondyke (et du Pôle) au moyen d'automobiles à patins!

Jack Dalton, le créateur de la *Dalton Trail* (piste), lui aussi est un inventeur, mais son idée est plus simple et plus pratique. Il se borne à construire un traîneau consistant en une boîte longue montée sur deux systèmes de glissoires indépendants l'un de l'autre, permettant de contourner les obstacles à angles assez aigus sans crainte de verser. Un cheval attelé à un brancard ordinaire peut, avec ce traîneau, tirer aisément de 1 000 à 1 500 kilos sur une surface de glace unie à pente modérée. Une centaine de ces voitures furent construites par le gouvernement et envoyées à un des ports d'Alaska, où elles demeurèrent empilées dans un hangar; les mules du convoi de l'armée régulière, au nombre de 110 à 120, furent aussi réquisitionnées et embarquées à Seattle, à bord d'un trois-mâts mis à la queue d'un remorqueur. Mais après un jour ou deux de navigation,

*

le vapeur largua son amarre, planta là le navire, les mules et tout le reste et retourna au port ! Seul et isolé dans sa dignité, le chef de l'expédition atteignit le port de Dyea, où, après quelques semaines d'attente vague, il rentra dans une obscure médiocrité. Les quelques marchandises qu'il avait amenées avec lui furent, dit-on, vendues à l'encan quelque temps après. Et ainsi finit cette expédition officielle, militaire et gouvernementale, flanquée de mules et de rennes, bardée de traîneaux et de locomobiles, et qui, heureusement pour eux, fut complètement ignorée des soi-disant affamés qui ne l'attendaient pas et n'eurent pas, par conséquent, à pleurer la ruine d'espérances qu'ils n'avaient jamais eues.

Le 58e degré de latitude est dépassé, et la *Queen*, après avoir laissé en arrière l'embouchure de la rivière Takou, s'engage dans l'étroit chenal qui sépare l'île Douglas du promontoire où est située la ville de Juneau.

A gauche on aperçoit les constructions et les cheminées de la grande mine d'or de Treadwell, s'avançant jusqu'au bord même de l'eau, car la veine de minerai aurifère sort de la mer ou s'y plonge.

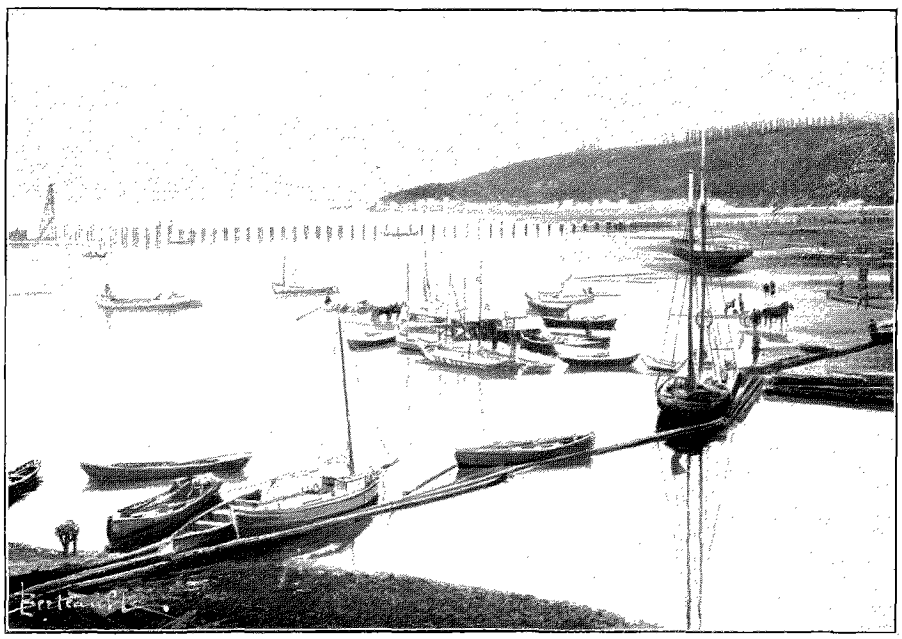
C'est dans ce genre la plus grande mine du monde. Le minerai est de très basse qualité, mais se trouve en quantités si énormes que le roc est traité comme dans une carrière, c'est-à-dire exploité à la mine et par bancs de dimensions considérables ; d'après le rapport annuel qui vient d'être publié, la mine est travaillée par 263 blancs et 24 Indiens. Les salaires moyens étaient de 12 fr. 50 par jour pour les mineurs, qui en outre sont logés et nourris. Dans l'année finissant le 31 mai 1898, il s'est miné 254 329 tonnes (de 1 000 kilogr.) et il y avait en vue 4 477 500 tonnes en réserve pour les pilons.

540 pilons écrasent le minerai et marchent jour et nuit; le coût pour extraire une tonne de minerai s'est élevé à 60 francs et le profit net pour l'année a été de 1 216 305 francs.

Les travaux de développement de la mine se poursuivent sur les niveaux, respectivement, de 110, 220, 330 et 440 pieds, le puits le plus profond atteignant 458 pieds, où la veine fut trouvée exactement au point où les calculs l'avaient placée. De ce fait, ajoute le rapport, il n'est pas déraisonnable d'ajouter (aux 4 477 100 tonnes précédentes) 4 000 000 de tonnes de plus de minerai en vue dans la mine. « Comme le profit est en moyenne de 5 francs par tonne, il y a donc, en réserve et en vue, plus de 40 000 000 de francs à retirer de cette fameuse mine de Treadwell. »

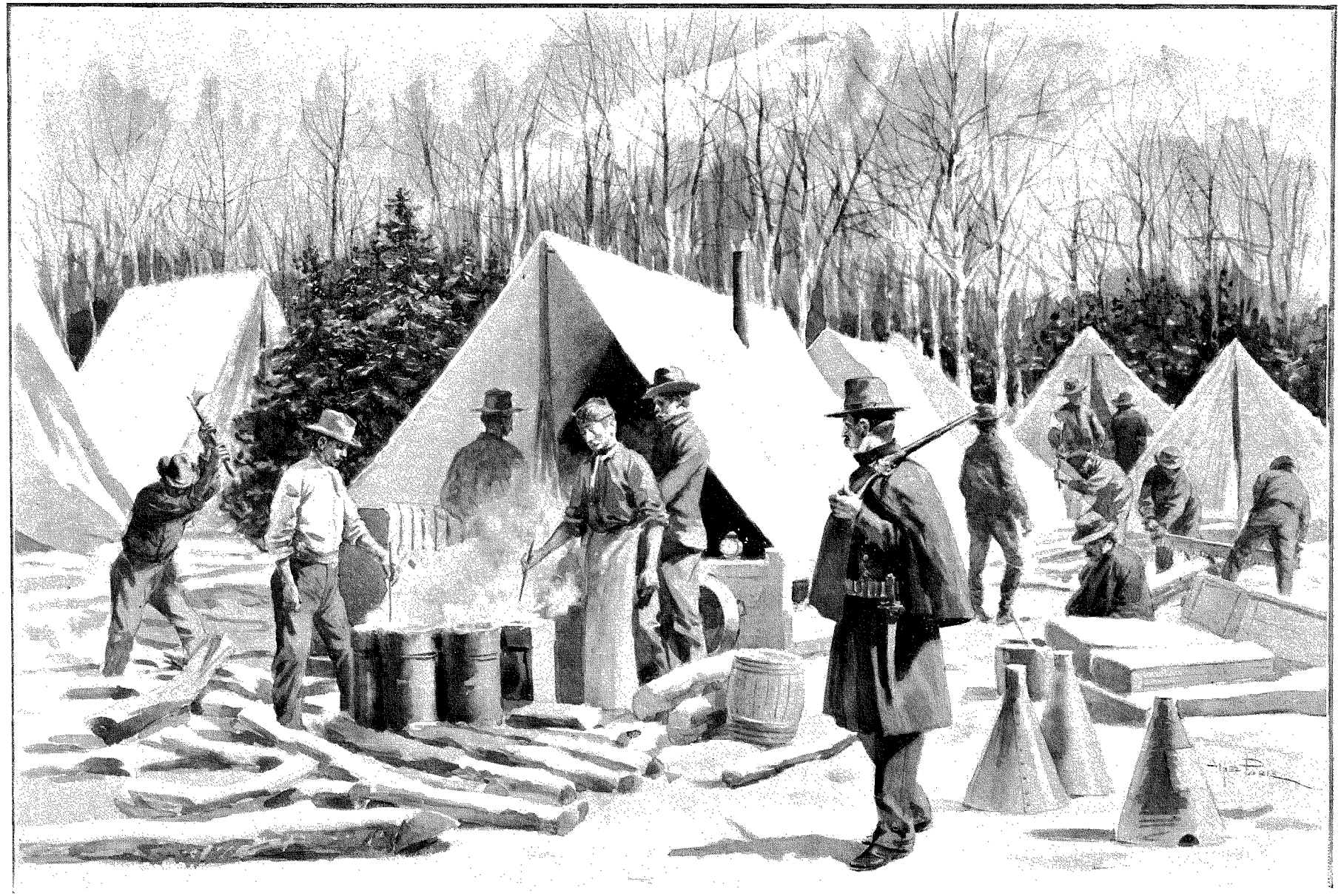
Elle fut payée, dit-on, 2 000 francs par John Treadwell, qui l'acheta en 1882, environ deux ans après la fondation de Juneau par le Canadien Français Joseph Juneau. Ce dernier mène actuellement une existence précaire et misérable à Dawson.

Juneau, à 3 kilomètres de la mine Treadwell, est un petit port de 2 à 3 000 habitants, la plupart mineurs et prospecteurs, car toute cette partie de l'Alaska est riche en minéraux, on trouve des placers et des veines de quartz aurifères un peu partout : les mines de Silver Bow (l'arc d'Argent) sont bien connues. La ville est bâtie sur la pente d'un plateau formé par l'érosion de rochers presque à pic qui s'élèvent à une hauteur de plus de 1 000 mètres. Quelques hôtels, *salons*, restaurants, magasins, donnent un peu d'animation aux rues, tandis que de nombreuses Indiennes, *squaws* enveloppées de couvertures de laine aux couleurs vives s'accroupissent sur la neige au bord des trottoirs et étalent devant elles des bonnets en fourrure, des mocassins, des paniers, des colliers en verroterie, enfin une quantité d'objets de leur confection et que les voyageurs emportent comme souvenirs. Une couple d'heures suffisent à visiter la ville, qui, à part le village indien, ses pirogues, une petite église avec clocher construite en troncs d'arbres superposés, n'offre rien de curieux.



LE PORT DE SKAGWAY (PAGE 152). — DESSIN DE BERTEAULT, CLICHÉ LAROCHE, À SEATTLE.

Le paysage est sévère, grandiose, jusqu'à Skagway, à 150 kilomètres plus au Nord. Nous admirons les



SOLDAT DE POLICE DANS UN CAMPEMENT DE MINEURS. — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

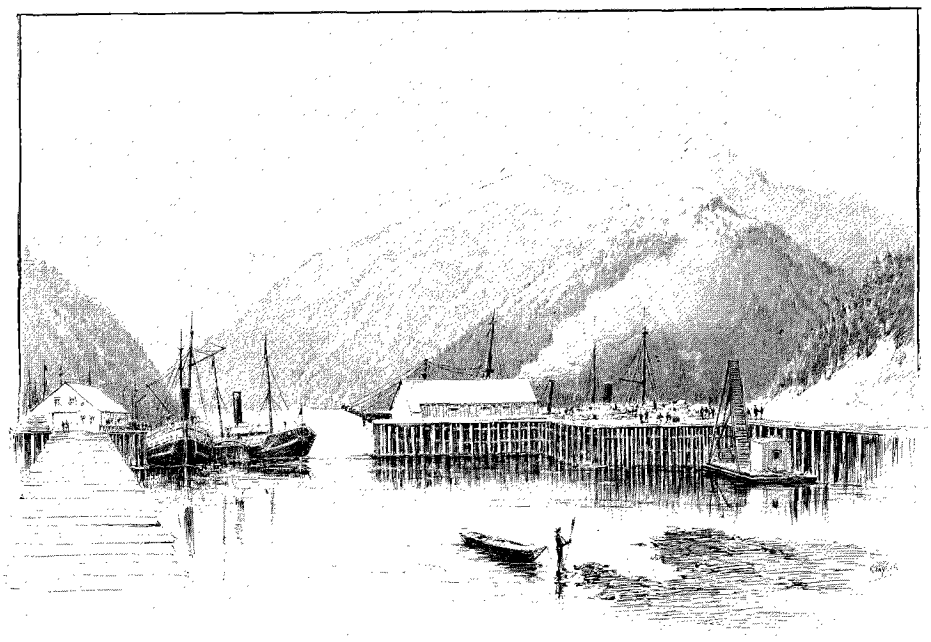
cimes dentelées et les glaciers plongeant dans l'Océan, par pente abrupte et sans transition ; la nature, comme les conditions économiques, est ici toute en contrastes, ce que nous remarquons d'ailleurs en plus d'une occasion. Tout est matière à surprise dans ce pays étrange.

Par exemple, le coup d'œil au tournant du promontoire de rochers qui masque la vue de Skagway. Qui s'attendrait à voir soudain, dans ce coin de pays si sauvage et en apparence si désert, apparaître une série de jetées, de quais auxquels s'amarrent des vapeurs, des remorqueurs, des chalands et des voiliers de tout tonnage, gréement, trois-mâts, barques, goélettes, brigantins, etc., canots et pirogues, péniches et périssoires, en un mot le matériel naviguant de tout port de mer qui se respecte? Nous tombons donc en pleine civilisation, et, ce qui le prouve encore, c'est que voici le douanier et le courtier en douane avec lequel il va falloir négocier l'entrée de nos marchandises. Car nous avons dans nos bagages une foule de choses qui payent des droits; c'est un mauvais quart d'heure à passer, mais du moins l'on se dit que c'est le dernier ennui que cause l'excès de civilisation.

II

Skagway, le Sésame du Nord. — Tons et couleurs. — La Foule. — La Babel de l'Alaska. — Soapy Smith et sa bande. — Un grec fameux et sa fin. — Le Comité de vigilance des 101. — Effets de lumière polaire. — Les restaurants. — Un Yankee entreprenant. — Pêche à travers la glace. — Le « Whitelaw » en flammes. — L'Hôpital.

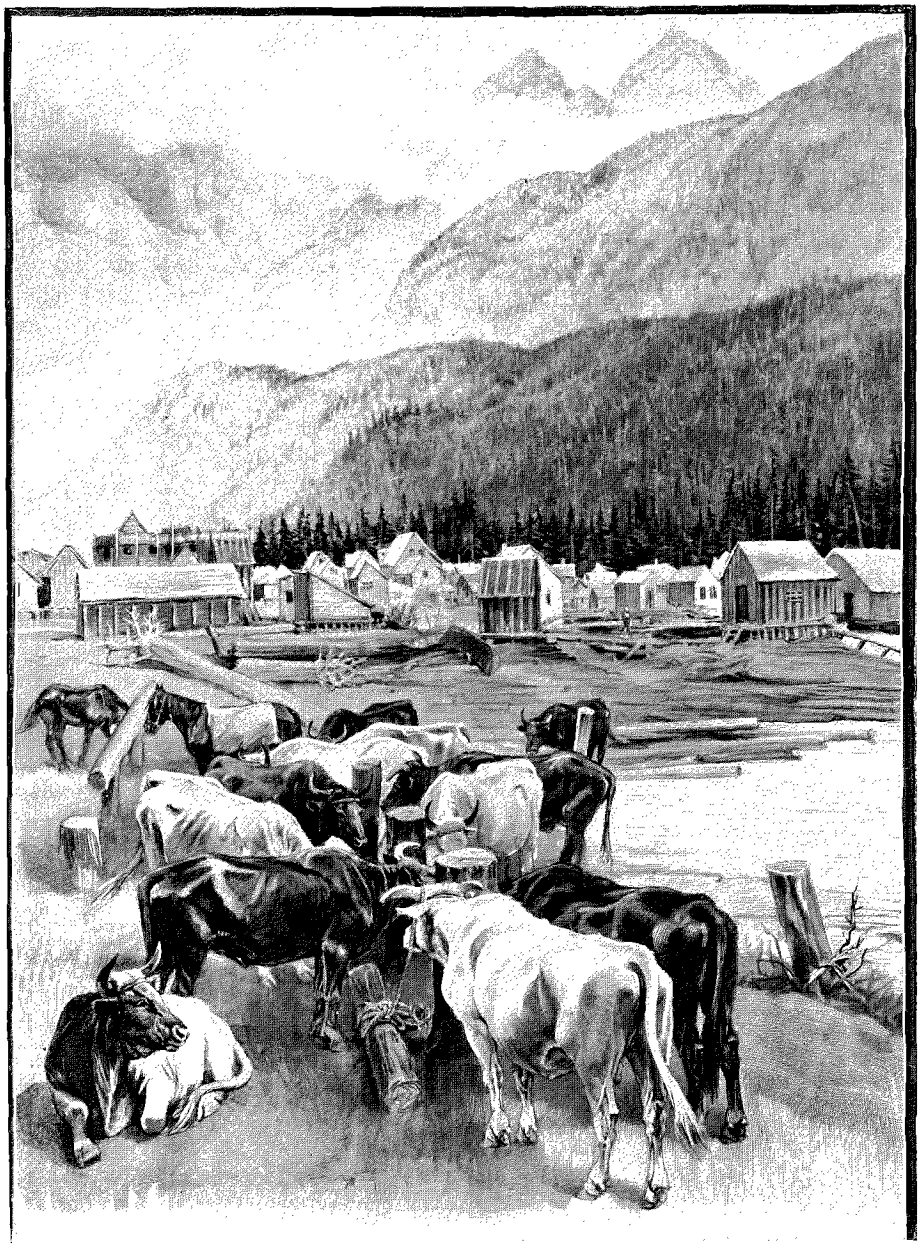
Le passager débarqué à Skagway vers la fin de l'hiver dernier arrivait, après avoir arpenté rapidement la jetée de bois qui relie l'embarcadère à la ville, devant quelques baraques en troncs superposés, mortaisés aux extrémités, ou encore en simples planches grossièrement façonnées, qui s'alignaient, flanquées d'un espèce de trottoir en planches, élevé de quelques centimètres au-dessus du sol. Le passager en question était dans l'une des artères de la ville. Il s'y trouvait tout à coup en présence d'un individu à mine peu engageante, mais dissimulée plus ou moins sous les touffes d'un immense bonnet en fourrure de rat musqué ou de renard, un manteau en poil de chien, des mitaines fourrées, des mocassins en peau de phoque ou des bottes en cuir jaune montant aux genoux, complétaient son accoutrement. Le *Chi-Cha-Ko* (c'est le nom indien signifiant « nouveau venu » ; il est donné dans le Yukon aux chercheurs d'or venus pour la première fois en Alaska) répondait à l'invitation d'entrer se chauffer, non sans avoir jeté un regard investigateur sur ledit individu, sur la rue, et sur la baraque surmontée de l'inévitable enseigne *Saloon*, qui n'est ni salon, ni café, ni cabaret, ni tripot, mais qui combine les traits caractéristiques de ces trois derniers genres d'établissements. A l'intérieur, un comparse derrière le comptoir indiquait d'un geste l'énorme poêle en fonte, ronflant, gémissant, rugissant, craquant sous l'action des mille et une langues de feu jaillissant des bûches, des souches de bouleau et de pin qui se succèdent et se consument rapidement, car, au dehors le froid était intense, avivé par une bise du Nord qui pénétrait même les plus épais vêtements de laine.



VUE DE SKAGWAY (PAGE 152). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

La conversation s'engageait sur les sujets habituels, le froid, le temps, etc. Sur ces entrefaites, un autre comparse attifé à peu près comme le premier faisait son apparition, prenait place autour du poêle et racontait à ses auditeurs comment il venait d'arriver de Dawson, sur la glace, en vingt ou vingt-cinq jours, en preuve de quoi il faisait circuler un flacon rempli de poudre et de pépites d'or : cela venait d'un claim n° X sur Bonanza ou Eldorado Creek, valant des millions; il partait pour aller le vendre aux Etats-Unis et se disait fort satisfait de son séjour au Klondyke. Sans doute il y avait de légers inconvénients : ainsi il n'avait

pas été heureux au jeu et avait perdu quelques milliers de dollars en quelques soirées au *black Jack* ou au *poker*, mais on ne pouvait tout avoir, et qu'est-ce que cinq ou dix mille piastres pour un homme qui ramasse l'or à la pelle sur son claim? Absolument rien. Et puis le jeu est si plaisant! Savez-vous comment il se joue? Non? Eh bien, tenez, vous allez voir! Alors on passait dans une chambre à côté, garnie d'une table et de quelques chaises; les cartes sortaient de la poche où retournait le flacon d'or, et le jeu commençait entre les deux gaillards à fourrures; si le nouveau venu n'était pas entièrement un *greenhorn* (un benêt), il trouvait une excuse pour se retirer aussi vivement que possible. Sinon il se mettait de la partie, et invariablement son apport allait grossir les millions du soi-disant mineur chanceux. Neuf fois sur dix, c'est ce dernier cas qui se produisait et le malheureux dépouillé s'esquivait d'ordinaire sans se plaindre: en guise de consolation il pouvait, une fois sur le trottoir, lire la proclamation du « Comité de vigilance des 101 », laquelle était affichée sur la porte même du « Salon », ordonnant aux joueurs de profession, grecs, escrocs, filous, chevaliers d'industrie et leurs confrères, de quitter la ville immédiatement. Deux compagnies du 14e réguliers des Etats-Unis étaient là campées pour prêter main-forte à l'autorité, représentée en ce moment-là par ledit Comité des 101, composé des citoyens les plus considérés de Skagway. Quelquefois aussi la dupe se fâchait tout rouge et faisait un tel vacarme qu'un rassemblement se formait aussitôt et que, devant son attitude menaçante, les escrocs rendaient à leur victime tout ou partie de son argent.

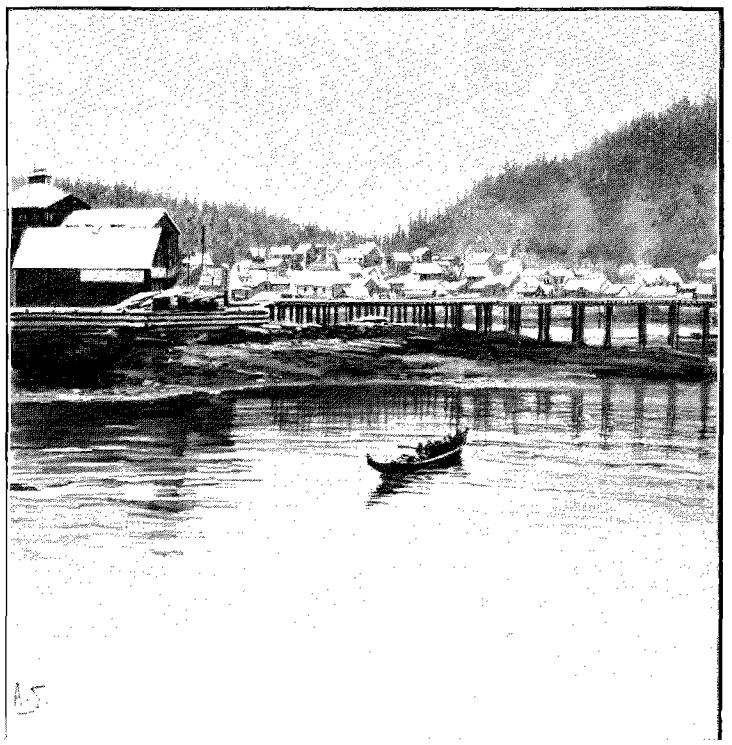


UN CONVOI DE BÉTAIL DANS LA GRANDE RUE DE SKAGWAY (PAGE 154).
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

Ces filous faisaient partie d'une bande organisée par un homme fort intelligent et de bonne famille, qu'on nommait Soapy Smith; il avait une quantité d'acolytes pour son œuvre néfaste de pillage, et peu de jours avant la fin de sa carrière de crime (juillet), quelques-uns d'entre eux avaient dévalisé d'une somme de trois mille dollars en poudre d'or un mineur revenant de Dawson. Les autorités ouvrirent une enquête; Soapy prétendit que ses amis avaient gagné cet argent à un jeu honnête. Mais cette réponse ne satisfit personne. Son arrestation fut demandée. Le prévôt étant jugé incapable d'apaiser l'opinion publique, un corps de volontaires fut organisé afin de disperser la bande. L'un des volontaires, M. Reid, s'attaqua certain jour à Smith. Revolvers et fusils

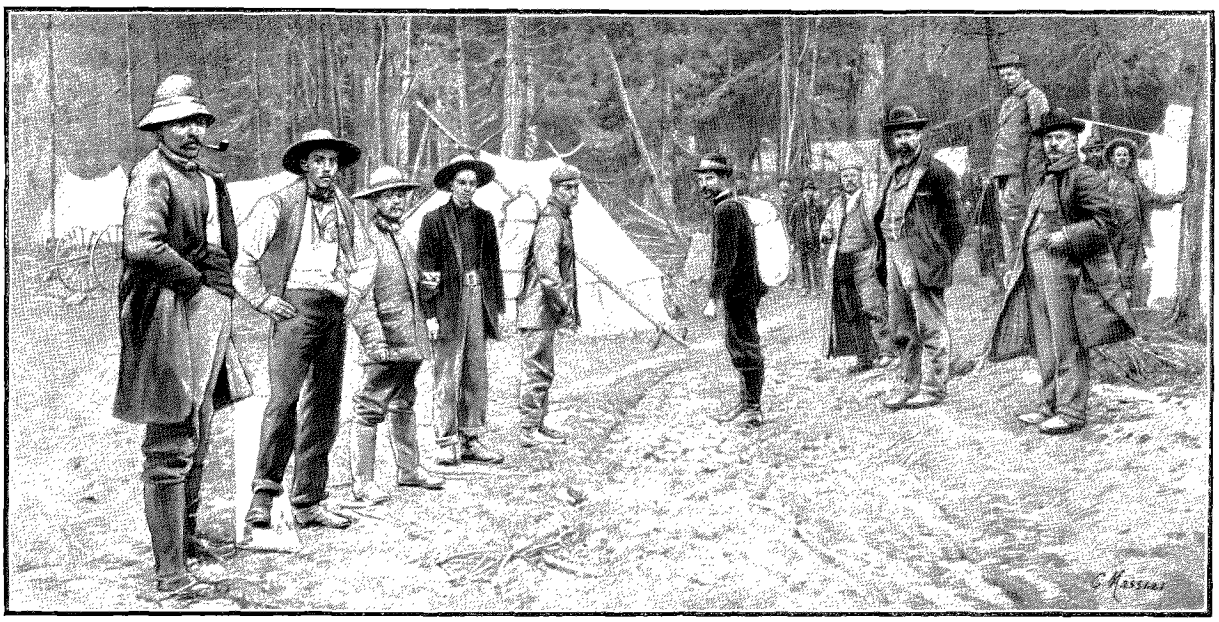
furent de la partie. Reid fut mortellement blessé. Smith fut emporté mort. La foule présente mit aussitôt la main au collet de deux Soapy, un nœud coulant leur fut prestement glissé sur les épaules et ils allaient être lynchés quand la police, prévenue, arriva juste à temps pour les délivrer. Les autres membres de la confrérie se dispersèrent aussitôt : quelques-uns allèrent à Dawson, mais là ils furent prévenus qu'à la moindre plainte contre eux, ils seraient expulsés en plein hiver et lâchés sur la glace, soit en haut, soit en bas de la rivière. L'avis fut compris, paraît-il, car jamais plus on n'entendit parler d'eux.

Libre de poursuivre sa route, notre Chi-Cha-Ko enfilait Broadway, la principale rue de la ville, à peine débarrassée des cadavres de chiens ou de chevaux qui encombraient encore les autres rues ; il voyait des cabanes en bois, en toile ou en tôle de fer ; partout des perches supportant les fils transmettant l'électricité pour la lumière et le téléphone ; des tentes de toute forme, etc. Un bon nombre de ces constructions provisoires, de ce provisoire qui dure indéfiniment et jusqu'à ruine complète, étaient recouvertes d'une toile goudronnée noire fixée avec des pointes à large tête de métal blanc, ce qui donnait à l'ensemble une apparence de monument funèbre d'un effet sinistre ; on voyait là des traîneaux, des chars, des canots traînés par des chiens, des chèvres, des chevaux, des bœufs, des ânes, des mules, montés, guidés, chassés par des individus de tout sexe, de tout âge, jurant, criant, hurlant, se disputant dans les langues les plus diverses. Cette foule était vêtue de costumes non moins divers, de ces costumes qui, à distance, font prendre un homme pour une femme et *vice versa* ; ici, en effet, les dames portent des culottes et des bottes. Ajoutez à cela les odeurs, provenant de différentes causes, mais principalement de plats et de ragoûts inédits autant que singuliers, composés par les nombreux restaurants pour les goûts variés de l'Européen, de l'Australien, de l'Américain, de l'Asiatique ; seul le prix était uniforme et assez raisonnable. Un repas passable consistant en une soupe, une viande rôtie avec pommes de terre, un morceau de gâteau ou un fruit, le tout arrosé d'une tasse de thé ou de café, valait 2 fr. 50. Les salles à manger offraient de simples bancs de bois blanc, des tables pareilles pas toujours recouvertes d'une nappe ou d'une toile cirée, des services en étain et des femmes pour servir aux tables, car la main-d'œuvre était trop élevée pour y employer des hommes. Généralement les hôtels n'étaient qu'une sorte de garni, à chambres divisées en compartiments en planches brutes, offrant chacun juste l'espace nécessaire à une personne pour y dormir ; le plus souvent la literie, consistant en une paire de couvertures de laine, était fournie par le logeur. Vous aviez alors à payer de 2 fr. 50 à 3 francs par nuit ; une très petite chambre à un lit, des plus simples, se payait 7 fr. 50 par jour ; la vermine, par contre, était gratis et abondante. Des enseignes étaient d'autant plus prétentieuses que l'établissement était d'importance moindre ; une foule affairée remplissait les boutiques, restaurants, et surtout faisait queue à la porte du bureau de poste. Car le titulaire, avec l'aide insuffisante qu'il avait à sa disposition, ne pouvait suffire à distribuer assez promptement, au gré du public, les milliers de missives qui, partant de tous les points du monde, s'étaient donné rendez-vous à Skagway. Et l'orthographe ! quels outrages commis en son nom, s'étalant sur les enseignes, les bâtiments, les clôtures, les journaux, les circulaires, etc. ! Quels noms et quelles professions, quelles réclames et quelles annonces ! Le volapük serait nécessairement né de ce chaos linguistique, s'il n'avait été déjà inventé. Il y avait cependant un trait commun pour unir cette masse si disparate d'éléments humains : c'était la poursuite du même but, c'était la recherche de l'or. Et, croisés modernes, leur cri n'est plus « Jérusalem, Jérusalem ! » mais « *Eldorado, Eldorado !* » Et, sous l'influence de ce terme magique, tous se tournent vers ce Nord mystérieux et terrible, ce Nord aux deux pôles, auquel il faut peut-être en ajouter un troisième, le pôle de l'or.



SKAGWAY VU DE LA MER (PAGE 152).
DESSIN DE SLOM, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Voyez-les, ces fils d'Antée, portant sur leurs épaules non un monde, mais un fardeau de 20 à 50 kilos ;



MINEURS À SKAGWAY (PAGE 154). — PHOTOGRAPHIE DE LAROCHE, À SEATTLE.

ces épaules vont à la conquête d'un pays ; leurs armes, c'est le fardeau qui contient la ration quotidienne de farine, de lard, de provisions de tout genre, tout un lot de vêtements, d'outils et d'ustensiles divers. Le terrain doit être conquis à pied, l'approvisionnement doit être transporté de la mer au lac, et, bien que beaucoup s'aident de chevaux, de chiens et d'autres moyens de transport, néanmoins un grand nombre n'ont que leurs bras et leurs muscles pour ce combat acharné où plusieurs perdront leurs biens ou même leur vie.

A cette époque, Skagway avait une formidable rivale dans la petite ville de Dyea, à environ 10 kilomètres plus au Nord et de l'autre côté d'un éperon de rochers qui sépare les deux localités. Dyea, en effet, commande le Chilkoot Pass, plus élevé de 300 mètres que le White Pass, offrant par contre une route moins longue jusqu'à Bennett. Mais depuis quelques mois, la construction d'une route carrossable et ensuite d'une voix ferrée de Skagway à Bennett par le White Pass a décidément fait pencher la balance en faveur de cette dernière route ; le chemin de fer, aux dernières nouvelles, marchait jusqu'au pied du sommet, et on s'attend à ce qu'il soit complété jusqu'à Bennett au printemps 1899 ; la distance de Skagway au sommet est de 25 kilomètres environ ; de là au lac Bennett, de 26 à 27 ; la route de Dyea par le Chilkoot est de quelques kilomètres plus courte, mais comme nous l'avons dit, plus escarpée. Le Chilkoot Pass est de 1200 mètres et le White Pass de 800 mètres de hauteur, mais sous cette latitude la limite de la végétation se trouve à la faible hauteur de 400 à 500 mètres, de sorte que ces deux cols sont entièrement dépourvus d'arbres sur plusieurs kilomètres à chaque versant.

Skagway, qui, il y a un an, ne comptait que quelques douzaines de baraques et de tentes, est maintenant une ville de 5 à 6 000 âmes régulièrement disposée, comme toutes les villes américaines, en rues et avenues se coupant à angle droit, un côté de l'angle représentant environ 75 mètres. Il y a quelques églises qui, le dimanche, réunissent un certain nombre de fidèles, pressés de se recommander à la protection divine pour leur voyage aventureux. Toutes les constructions sont en bois, et il y a encore bon nombre de tentes. L'eau se tirait de puits creusés en arrière des maisons, car Skagway est situé sur l'ancien lit de la rivière ; maintenant elle est amenée, par des conduites en fer, d'un réservoir naturel formé par un lac à 4 kilomètres de la ville et à une altitude de 150 mètres. C'est sur ce lac qu'en hiver on pêchait la truite ; des trous étaient pratiqués à travers la glace, et quand le poisson venait respirer à la surface, il était harponné d'une main sûre.

Pour arriver au lac on se dirige vers la scierie plantée au pied de la côte, au point où la plage cesse d'être baignée par les eaux de la baie ; un sentier pittoresque s'élance à l'assaut des hauteurs boisées, passant d'un côté du ravin à l'autre par de petits ponts rustiques en branches d'arbres, ensuite au pied d'une paroi de rochers verticale où un Yankee entreprenant a réussi à faire peindre une enseigne en lettres de plusieurs mètres de hauteur vantant les mérites du cigare « Général Arthur » ; le portrait de cet ancien président (sans ressemblance garantie !) peut être aperçu à deux ou trois kilomètres de distance.

En passant on peut remarquer les jalons d'un *claim* de quartz aurifère dont les extrémités vont jusqu'à la baie. Une sorte de cadre en bois protège un avis écrit au crayon : ce n'est pas autre chose que la déclaration de la prise de possession de ce claim, dans le but de l'exploiter.

Il s'est ainsi trouvé plusieurs claims pareils dans le voisinage de Skagway, un placer même ayant été

découvert non loin du petit lac, à 200 mètres d'altitude, mais il ne paraît pas que ce soit rien de considérable.

Si, après avoir parcouru le lac dans toute sa longueur, qui est de 2 kilomètres environ, non sans admirer la végétation fournie qui en orne les bords, les pics dentelés qui le surmontent et s'élèvent à une hauteur de près de 2 000 mètres, nous redescendons dans la vallée, nous passons rapidement devant les trois ou quatre jetées qui conduisent aux débarcadères auxquels sont amarrés des vapeurs canadiens, anglais, américains.

Plus loin des femmes indiennes arpentent la plage, courbées en avant, s'arrêtant de-ci de-là pour ramasser divers objets dont elles font un tas. Le terrain est jonché de débris, de poutres, de sacs éventrés, de balles de foin consumées, de boîtes entr'ouvertes. Des vêtements déchirés et brûlés en partie, des souliers dépareillés et des chapeaux défoncés, des outils, haches, scies, presque ensevelis dans le sable, annoncent un naufrage. En effet, dans la nuit précédente, la goélette *Whitelaw* venant des Etats-Unis a pris feu, et les malheureux qui passaient leur dernière nuit à bord se sont vu réveiller par le bruit strident des flammes ou par l'âcreté de la fumée. Ils n'ont eu que le temps de se jeter à l'eau sans rien pouvoir emporter, heureux de sauver leur vie : là, sous leurs yeux, se consument leurs approvisionnements et se dissipent leurs espérances. Car ils savent, les misérables, que sans un apport d'au moins 200 kilos de vivres, le passage de la frontière leur sera impitoyablement refusé par les autorités canadiennes. Et la plupart ont consacré leurs dernières ressources à s'équiper, comptant sur l'or des placers pour se refaire une bourse. Heureusement pourtant tout n'est pas perdu, une volonté énergique et des bras solides vont restaurer les fortunes un moment détruites.

En poursuivant notre promenade, nous arrivons à l'hôpital, qui abrite une vingtaine de patients dont la plupart sont atteints de fièvres typhoïdes, cérébrales, etc. Il y a souvent des cas de méningite aiguë, presque foudroyants; quelques heures d'inconscience, de fièvre intense, et le patient trépasse. Un jeune homme a eu les pieds gelés sur la sente. On lui a amputé tous les orteils et il maudit son sort. Nous rencontrerons plusieurs cas pareils, il faut dire que souvent la faute en est aux infortunés eux-mêmes qui ne prennent pas la peine de changer souvent leurs bas et chaussures humides et comptent sur l'exercice prolongé pour se maintenir les pieds au chaud. Quelques-uns aussi sont victimes de leur ignorance. Un fait curieux est que, par un froid très intense, rien n'avertit que vous êtes sur le point de geler. Aucun symptôme, aucune douleur ; si vous voyagez en compagnie, peut-être un de vos compagnons s'apercevra-t-il que vos joues sont extraordinairement blanches, et alors il faut vous arrêter de suite et vous frictionner énergiquement la figure avec de la neige, ou, si vos pieds sont mouillés, il faut immédiatement faire halte, allumer un feu, vous déchausser, faire sécher bas, bandes, mocassins ou bottes, et ne vous remettre en route que lorsque le tout est parfaitement sec, autrement vous courez le plus grand risque de vous trouver les pieds et les jambes gelés sans le savoir, la réaction ne se produisant que quelques heures plus tard.

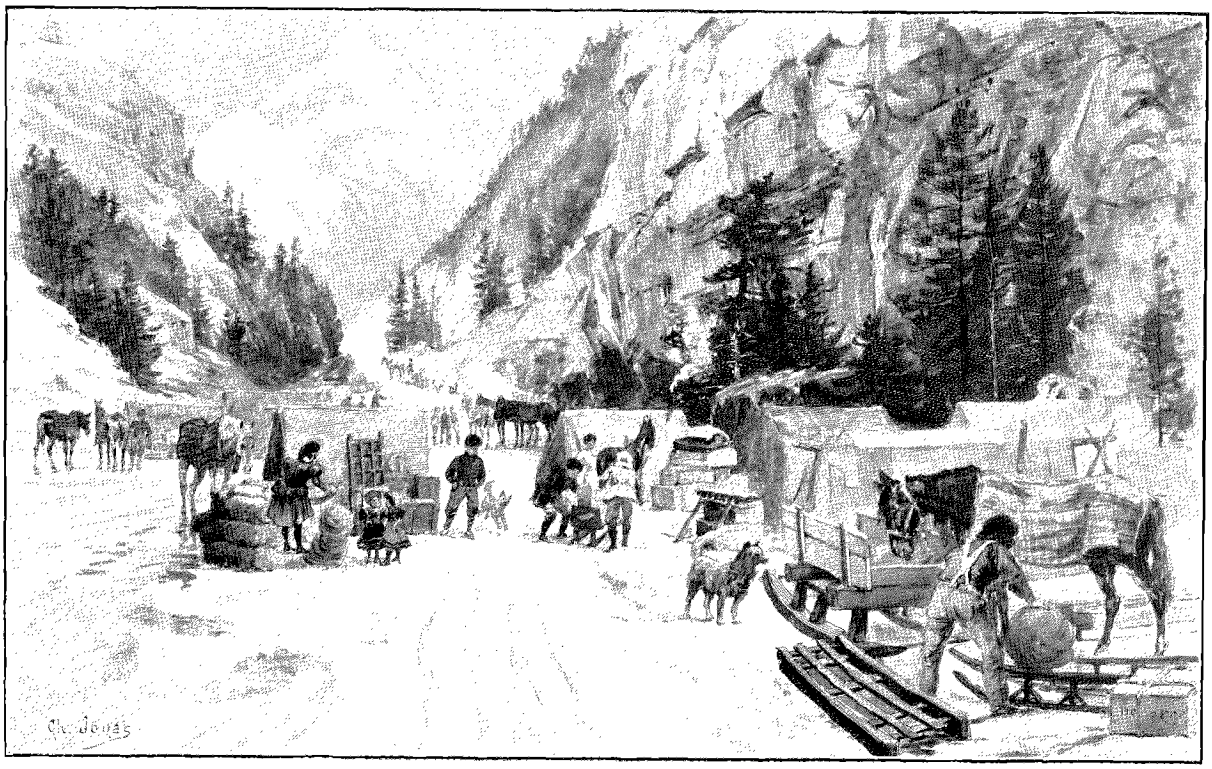
(A suivre.)

LÉON BOILLOT.



PÊCHE À LA TRUITE SUR LA GLACE (PAGE 155).
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



UN CONVOI DE MINEURS DANS LE DÉFILÉ DU PORC-ÉPIC (PAGE 158). — DESSIN DE JOUAS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DE PARIS AU LAC BENNETT),

PAR M. LÉON BOILLOT.

III

Campement sur la glace. — Une échauffourée. — Le défilé du Porc-Épic. — Encombrement. — La Tente des chevaux morts. — Cinq kilomètres en dix heures. — Cruautés envers les animaux. — Un crime sur le chemin. — Un hôtel de première classe. — Difficultés de la route, le gué, la route à chars, le péage.



LE SERGENT DE POLICE DU POSTE DE WHITE PASS (PAGE 161) D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Vers fin mars, notre quartier général fut transféré de l'hôtel de Skagway à une tente plantée sur la glace au pied même du défilé du Porc-Épic, à 6 ou 7 kilomètres de la ville; la saison étant déjà avancée, le soleil chaud, il fallait se hâter de transporter les vivres et marchandises au moins au delà du défilé; on résolut donc d'établir une cache dans la vallée au-dessus, à 5 kilomètres seulement du campement. Les chevaux furent munis de bâts, car les traîneaux ne pouvaient être utilisés avec avantage dans cette gorge si étroite et si accidentée; on chargeait 150 kilos sur chacun d'eux et l'on faisait un voyage par jour.

Un beau matin, au moment de se mettre en marche, une série de coups de feu éclata subitement à une petite distance, accompagnée d'exclamations, de menaces, d'imprécations furieuses; les chevaux dressèrent les oreilles, tous les hommes, moins un, s'enfuirent ou se cachèrent derrière les balles de foin qu'on était en train de charger; les balles sifflèrent, et bientôt, à quelques mètres sur le chemin, une petite troupe passa, battant en retraite dans la direction de Skagway et suivie à distance par une foule excitée et menaçante; la fusillade se ralentit et bientôt la bande disparut derrière un bouquet d'arbres; c'étaient les acolytes de Soapy Smith qui, ayant à leur jeu de bonneteau dévalisé quelque mineur récalcitrant, s'étaient attiré quelques coups de revolver comme appoint. Ils avaient riposté, d'autres mineurs étaient survenus et avaient pris part au sport, qui avec un fusil, qui avec une carabine ou un revolver, et bientôt tout le camp

1. *Suite. Voyez p.* 145.

s'était mis en branle dans l'espoir de s'emparer de ces parasites détestés et de les lyncher, quand une prompte retraite les sauva à temps. L'émotion se calma bientôt; deux hommes blessés, peu grièvement, furent emportés et soignés; hommes et chiens rentrèrent dans le calme, oublièrent l'incident et, d'un pas tranquille et mesuré, s'engagèrent bientôt dans le défilé, dont les difficultés ne tardèrent pas à absorber leur attention sans partage. Mais on rit plus d'une fois par la suite du pas de course effréné de certain des nôtres dans la direction de la tente où il avait un immense revolver ; ce jour-là, il avoua n'avoir pensé qu'à se cacher.

Le temps s'était mis au beau sur la côte, la neige fondait le jour, se durcissait la nuit et peu à peu diminuait dans cette lutte quotidienne avec le soleil et le souffle chaud du printemps ; la rivière Skagway commençait à sourdre en des centaines d'endroits de dessous la couche de glace, épaisse, de plusieurs pieds, et la couvrait dans la journée d'un courant rapide et assez profond. La foule des chercheurs d'or se hâtait de pousser ses campements en avant et surtout de passer le défilé du Porc-Épic, car, dans cette gorge de quelques décimètres de largeur par places, les rocs gros comme des maisons s'entassent les uns sur les autres et ne livrent un passage incertain et dangereux qu'aussi longtemps que la glace et la neige en comblent les interstices et en quelque mesure en nivellent les aspérités. Des troncs d'arbres jetés ici et là, en guise de ponts, en travers des gouffres où le torrent roule ses eaux mugissantes, aidaient à la marche, mais il fallait se hâter, et dès avant le jour notre caravane se mettait en route pour ne se reposer qu'à la nuit.

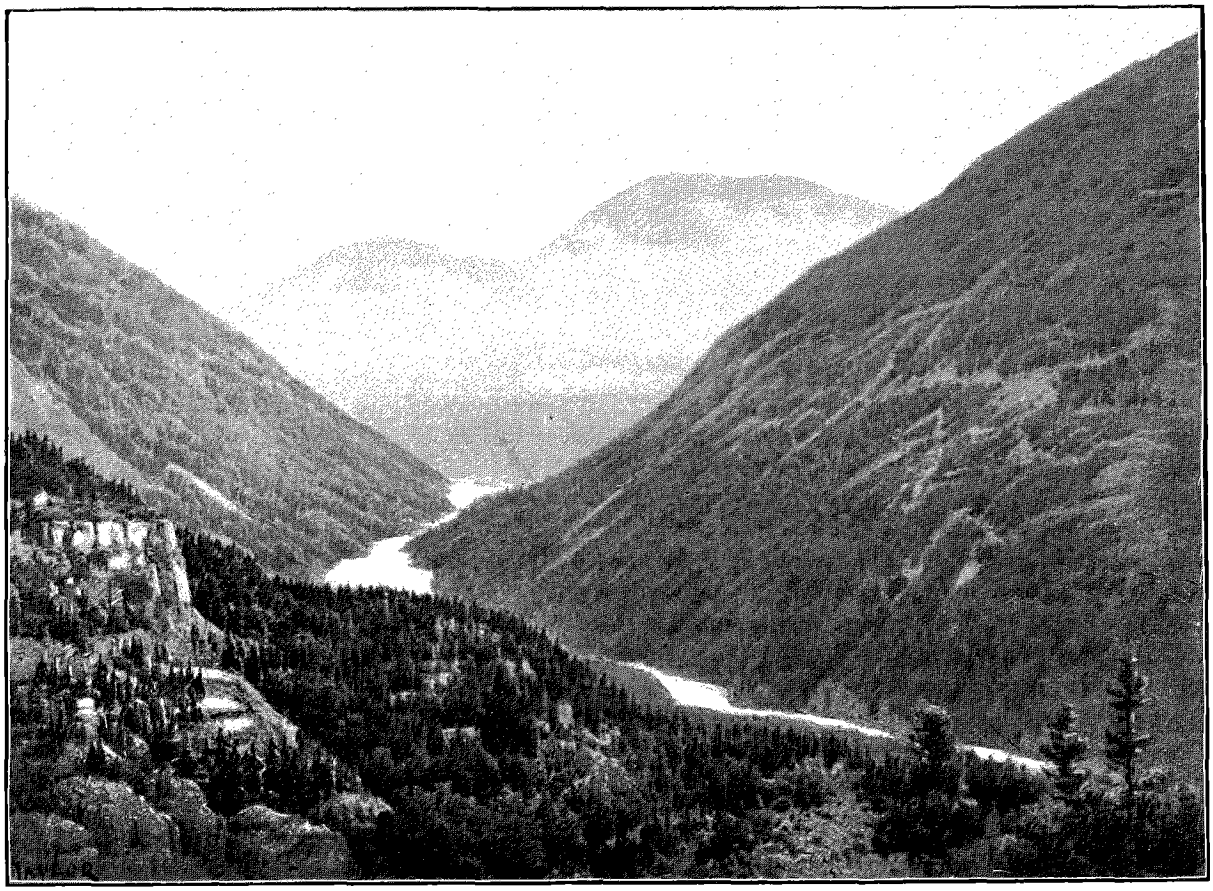
De Skagway la vallée, sur environ 7 à 8 kilomètres, se dirige en ligne droite vers le Nord-Est avec une largeur moyenne de 1 kilomètre, puis tourne brusquement à l'Est, tandis que le défilé du Porc-Épic garde la direction originelle, mais entre des parois de rocs très resserrés et très escarpés ; 4 ou 5 kilomètres de ce passage nous mènent à une autre vallée qui peu à peu s'élève vers le White Pass; le torrent en suit le fond, mais son cours n'est pas si accidenté, ni si tortueux qu'au Porc-Épic.

Nous étions en possession de traîneaux Dalton pour transporter nos tonnes de provisions et d'effets; mais bientôt l'expérience nous apprit que le seul moyen pratique d'opérer était de nous servir de nos animaux comme chevaux de bât ; le passage des traîneaux, même avec une charge modérée, était trop difficile et trop long ; la seule chose possible était de leur faire traverser une seule fois le défilé et de les laisser là temporairement, pour transporter à dos de cheval les caisses, sacs et colis. L'encombrement du sentier était tel qu'il fallait se résigner à la poursuivre à la file indienne et s'arrêter quelquefois une heure pour donner au convoi de retour le temps de passer ; c'est ainsi que l'on s'estimait heureux de faire 1 kilomètre en une heure quand tout allait bien, mais souvent il arrivait des accidents qui occasionnaient de plus grands retards, et alors il fallait entendre les cris, les jurons, les imprécations et les blasphèmes en dix langues, qui s'élevaient de tous côtés, les hennissements des chevaux et des mules, les beuglements des bœufs et les aboiements des chiens, battus, terrassés, assommés par leurs maîtres.



LA PASSE DU PORC-ÉPIC (PAGE 158). — D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE LAROCHE, À SEATTLE.

Une mule vient de s'abattre sous un poids trop lourd d'au moins 150 kilos; son conducteur l'accable de coups de pied et de coups de poing, le sang jaillit. Nous nous avançons menaçants, l'homme se radoucit, essaye de s'excuser



LA RIVIÈRE SKAGWAY (PAGE 158). — D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE LAROCHE, À SEATTLE.

et nous demande de l'aider à relever sa bête; la charge est aussitôt soulevée par des bras robustes, et la mule soulagée se remet sur pied et reprend son rang et sa marche pour aller, peut-être, retomber vingt pas plus loin. Le sentier est souillé de sang par intervalles, et ce cramoisi sur la neige d'un blanc mat semble crier vengeance. Heureux encore quand ce n'est pas du sang humain, comme il arrive quelquefois; tel fut, entre autres, le cas de ce jeune homme trouvé sur la piste même, la poitrine trouée d'une balle et les poches retournées; il regagnait son abri, à la nuit, et fut ainsi tué à quelques pas de tentes remplies de gens.

Mais, en somme, les crimes ne furent pas nombreux, si l'on tient compte du nombre relativement considérable d'ex-forçats, repris de justice, aventuriers, pour la plupart armés jusqu'aux dents, qui grossissaient les rangs de cette invasion de civilisés. On doit reconnaître que la vie et la propriété ne couraient pas plus de risques sur ce chemin que dans une de nos grandes villes d'Europe ou d'Amérique, mais il semble que la bile de ces gens-là, surchauffée par un régime trop prolongé de lard et de haricots, trouvât à se déverser sur les animaux.

Fidèles bêtes, brutes confiantes, qu'avez-vous reçu en retour de vos efforts, de votre dévouement? Le plus souvent des coups et une nourriture à peine suffisante. Pauvres chiens, aux pattes ensanglantées par l'incessant contact avec la glace aiguë et la neige mordante, laissés sans pansement et condamnés au même supplice le lendemain! Et vous, pauvres chevaux, les flancs déchirés à coups de gaule ou de bâton ferré, puis une jambe cassée, abandonnés au bord du chemin, implorant d'un œil presque suppliant le coup de grâce que finalement un passant indigné vous donnait de son revolver! Ce sentier des chevaux morts sait quelque chose de ces atrocités, car là les interstices des rochers ont été comblés de leurs cadavres, au nombre, dit-on, de deux ou trois milliers dans l'automne de 1897. Faut-il s'étonner si, sur les milliers d'aventuriers qui essayèrent alors de forcer le passage, un très petit nombre seulement parvinrent à franchir le col?

Mais le temps manque pour s'apitoyer. *Go ahead*, « en avant », c'est le cri et le geste, et chacun pour soi, c'est la devise; ce n'est pas à dire cependant que l'on ait perdu tout sentiment.

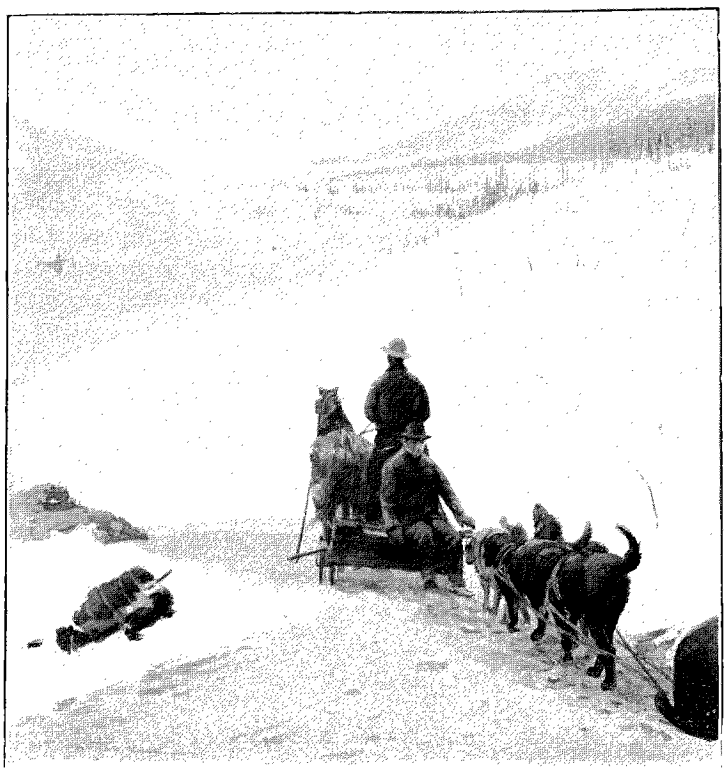
Ici, tout à coup, la foule s'entr'ouvre; on laisse passer un traîneau bas en forme de panier d'osier, bondé de couvertures de laine d'entre lesquelles une tête sort, livide, les yeux clos, la bouche écumante; c'est un moribond ou un blessé que ses amis ont recueilli, soigné de leur mieux, et finalement décidé d'amener en ville, à l'hôpital, probablement sa dernière étape. Pas un mot; mais la pitié se lit sur ces visages solennels, car tous

le disent : « Peut-être sera-ce mon tour demain ». Puis *march on* (corruption du canadien français : marche donc !), crie-t-on aux chiens, et le torrent humain reprend sa course vers le Nord qui fascine et qui tue.

Enfin la caravane est en branle. La route se poursuit lentement, et les mêmes obstacles surgissent bientôt. Tout à coup, à un tournant du chemin, nous apercevons quelques cabanes surmontées d'énormes enseignes : *Hôtel du White Pass*, *Hôtel du Klondyke*. Nous nous arrêtons au premier, qui est, nous dit-on, *strictly first class* ; c'est une construction longue et basse, à un seul étage en contre-bas de la rue. Nous appuyons sur une sorte de trébuchet, qui choit, comme dans l'histoire du Petit Chaperon Rouge, et la porte s'ouvre. Nous pénétrons dans la salle à manger, pièce de 15 mètres carrés, dont le centre est occupé par un fourneau en fonte de belle proportion, entièrement chargé de pots, de bouilloires, de cafetières que la vapeur fait danser et siffler en cadence, comme pour narguer l'atmosphère glaciale du dehors.

Deux côtés de la chambre sont occupés par une grande table de bois et des bancs de même longueur. Les autres extrémités sont garnies de chaises, de couvertures, de barils, tandis qu'aux murailles sont suspendus des vêtements, des chapeaux, des fourrures et que, sur des rayons fortement étayés, tout un entassement de sacs de farine s'élève jusqu'au toit qui fait plafond. Une voyageuse en bottes, en *parka* et en bonnet de fourrure se prélasse sur un *rocker* (chaise à balançoire), pendant que quelques mineurs dépêchent un repas composé d'un ragoût, de l'inévitable porc aux haricots, et d'un peu de fruits cuits de Californie, ce qui leur revient à 5 francs par tête.

Que si nous passons la ruelle qui sépare l'hôtel proprement dit du dortoir, le même genre de trébuchet cherra et nous nous trouvons dans une pièce haute de 6 mètres à peu près, le poêle au milieu comme toujours, — c'est le meuble le plus indispensable de toute habitation du Yukon, — et entouré d'une bande d'hommes aux visages mordus par la gelée, se chauffant les mains, séchant leurs bas et mocassins, causant, fumant, chiquant, assis, qui sur un bout de banc, qui sur une caisse vide ou une boîte en fer-blanc ayant contenu du pétrole. Les vêtements humides sont mis à sécher sur des cordes tendues en travers de la pièce à une hauteur de 3 mètres, pendant qu'il se fait un mouvement incessant d'ascension et de descente des *bunks*, compartiments ou casiers, divisant toute la hauteur du mur et recevant chacun un hôte pour la nuit ; tous doivent fournir leur propre couverture, et, à raison de 2 fr. 50 par nuit, vous n'avez droit qu'aux planches qui forment votre case. Le plus grave inconvénient de ces dortoirs en commun est la vermine qui pullule, et dont il est fort difficile de se garder ; une fois logée dans la fourrure ou la laine, elle est presque impossible à extirper.



UN PAQUET ABANDONNÉ (PAGE 166).
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

A partir de ce point on arrive aux contreforts du massif neigeux qui forme le col de White Pass, et la vallée est laissée en arrière pour tout de bon. La pente est rapide, mais le chemin est bien battu et assez uni. D'ici au sommet on compte deux heures ; le froid est plus vif à mesure que l'on monte, et à cette saison les tourmentes de neige ragent presque continuellement sur les pics qui couronnent le col. Elles sont parfois si violentes que le sentier est enseveli sous des amoncellements de neige et que le trafic est interrompu souvent pendant plusieurs jours. Ceci se passe également au Chilkoot, de 300 mètres plus élevé que le White Pass, mais par un temps ordinaire cette partie du voyage est la plus facile, à cause de la voie bien battue dans la neige durcie, et la plus uniforme, car le mouvement de va-et-vient se continue aussi plus régulièrement. En effet, le retour se fait par des dévaloirs à pente vertigineuse mais sans danger, la neige offrant un point d'appui suffisamment résistant.

Arrivés au sommet, les chevaux de bât sont déchargés et enfourchés pour le retour. On confectionne une bride et des étriers au moyen de cordes toujours à la main, et l'on se laisse dévaler en bas des pentes, hommes

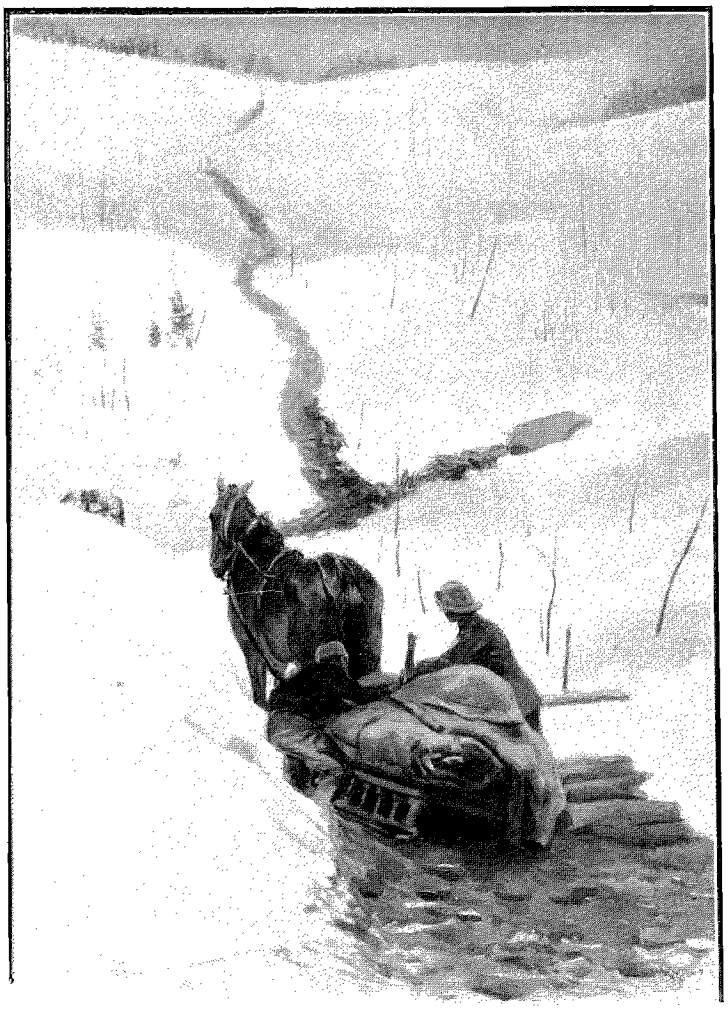
et bêtes, trébuchant, roulant, culbutant, finalement arrivant sains et saufs au pied du couloir. Pas toujours, cependant, ainsi que l'atteste la présence de quelques cadavres de chevaux dont les jambes se sont brisées à la descente et qu'il a fallu achever sur place.

IV

Le *White Pass*. — Altitude et caractéristiques. — Les caches au sommet. — Le drapeau. — Un sergent diplomate. — Utilité du *parka*. — Tempêtes de neige. — Pugilat. — La ville du Soleil levant. — Les lacs.

« Non, il ne sert à rien de causer, *partner* (compagnon); il faut mettre la main à la poche et vivement, ou vous ne passerez pas. — Quant à vous, Jimmy, c'est *all right*; vous pouvez filer. »

Celui qui parle est un gaillard de 1m,90, le visage criblé d'engelures non cicatrisées, à veston rouge, caché sous un manteau de toile huilée qui lui descend jusqu'aux pieds, à culottes collantes noires à bande jaune canari et à bottes à la hussarde ; un bonnet d'astrakan à oreilles couronne le tout. C'est un sergent de la police canadienne qui interpelle à la fois deux personnages se tenant en face de lui. L'un, un *Chi-Cha-Ko* évidemment, se confond en explications incompréhensibles. L'autre, Jimmy, qui a du flair, du savoir-vivre, vient de glisser quelque chose dans la main gauche du représentant de l'autorité, dont la droite proteste énergiquement de sa détermination à ignorer tout argument mal sonnant.



LE SENTIER DES CHEVAUX MORTS (PAGE 159).
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

« Payez et vous serez considéré », ce mot est surtout vrai à la frontière : agents du fisc, de douane, de police, en tout temps et en tout pays, que feriez-vous, livrés aux seules ressources d'un maigre salaire? Comment résisteriez-vous aux intempéries sans le secours d'un cordial quelconque ? Et comme chacun sait qu'elles sévissent plus fréquemment dans les environs des postes, c'est surtout là que le cordial doit être libéralement administré, autrement le service serait impossible, l'application des règlements — boiteuse, et l'observation des lois titubante. On ne peut donc qu'approuver, soit au point de vue de l'intérêt privé desdits agents, soit à celui de l'intérêt public, cette sage coutume qui consiste à fermer l'œil et à ouvrir la main quand on a affaire à Jimmy l'intelligent et à changer légèrement d'attitude quand il s'agit d'un simple *greenhorn*.

Nous voici, en effet, au sommet du White Pass. Cet amas de neige d'où sort une hampe portant une loque, c'est la cabane des officiers de douane et de police, surmontée du drapeau anglais, mis en lambeaux par l'ouragan. Elle est complètement ensevelie dans les glaces et les neiges : telle la hutte du Club Alpin en montant à la Jungfrau de Grindelwald. Mais ici, au lieu de 3000 mètres, nous ne sommes qu'à 800 mètres d'altitude. On descend à la hutte comme à une cave, par des escaliers taillés dans la neige ; le jour pénètre dans l'unique pièce par une fenêtre à grand'peine maintenue en communication avec la lumière extérieure.

Deux hommes, l'un en uniforme rouge de lieutenant de police, l'autre en civil, écrivent à une table appuyée à la fenêtre, couverte de papiers, de documents, de billets de banque. Autour d'eux les chercheurs d'or s'exécutent et essayent de donner un œuf pour avoir un bœuf. Qu'est-ce que dix, cinquante, cent, deux cents piastres (écus de 5 francs) en regard des milliers et des millions en perspective au terme du voyage? Peu de chose. Aussi est-ce en souriant et plaisantant que la plupart des tondus déplient leurs billets de banque ou font sonner en les comptant ces belles pièces américaines de cent francs en or. Les officiers sont d'ailleurs courtois et bienveillants et ne paraissent pas abuser de leur position, qui leur laisse pleins pouvoirs et les fait seuls

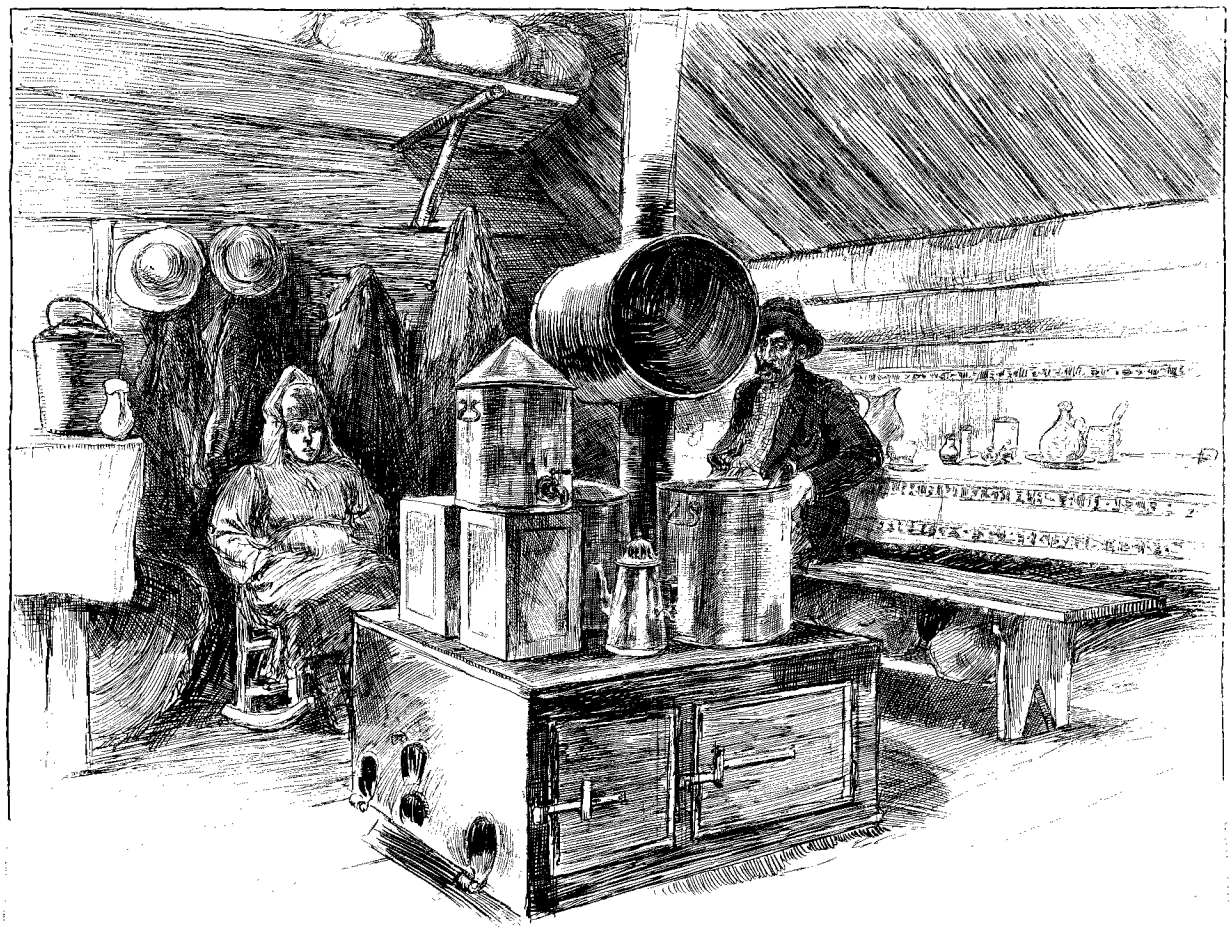
*

arbitres pour décider des droits à prélever. On a remarqué qu'ils étaient beaucoup plus coulants avec les petits et les pauvres, et certes il vaut mieux qu'il en soit ainsi que le contraire.

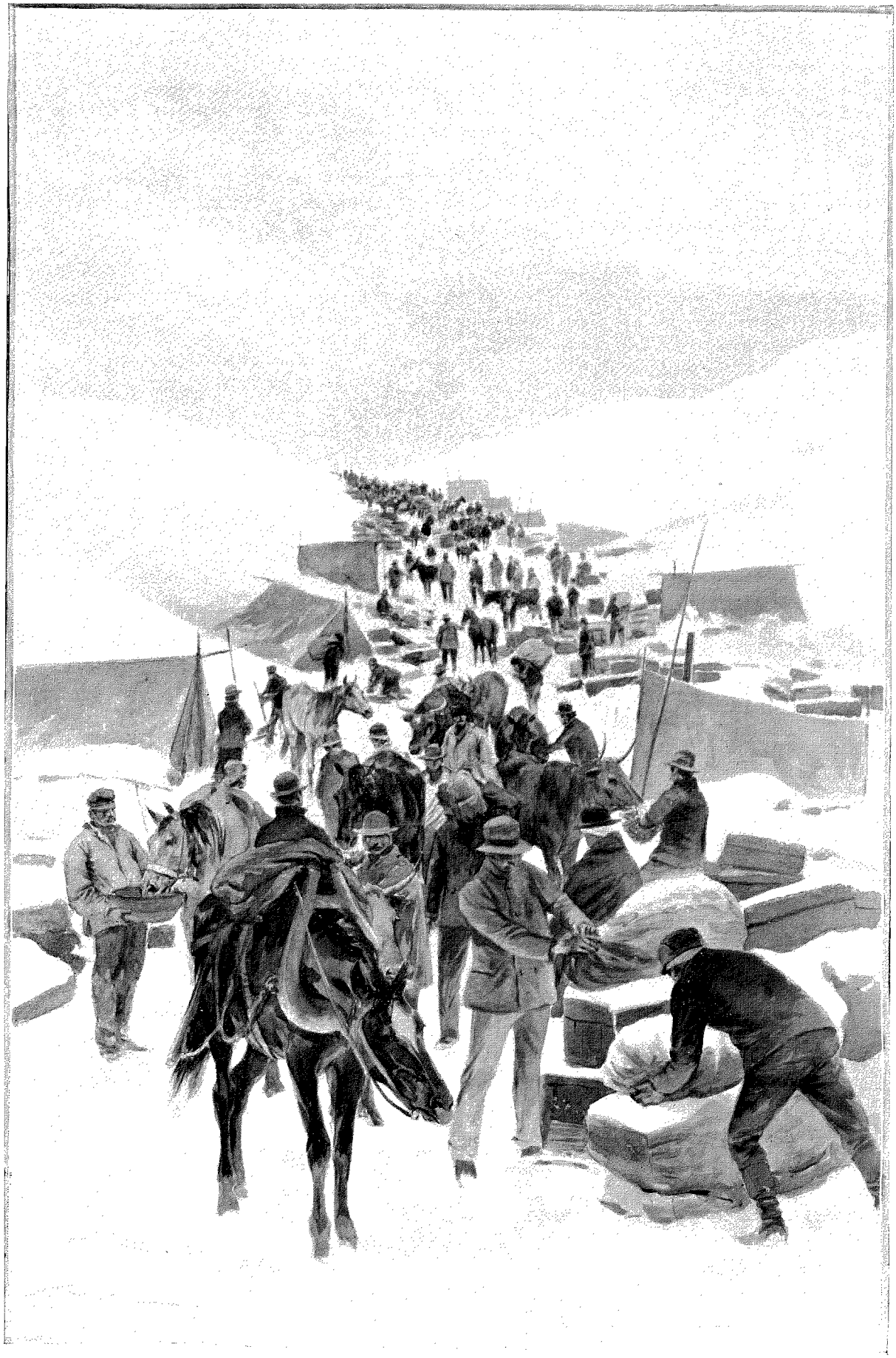
Suivons la foule qui s'éparpille pour regagner ses tentes et ses caches plantées des deux côtés du chemin.

Ce vaste plateau éclatant de blancheur et couvert de caches, c'est un lac. Qui s'en douterait ? Pris de glace, enseveli sous quelques mètres de neige durcie, on a déblayé la neige, par places, percé la glace et atteint l'eau, qui chaque nuit gèle et chaque matin est remise à l'état libre. — Comme depuis quatre à cinq kilomètres en arrière nous n'avons plus rencontré d'arbres, la place n'est pas très favorable pour un campement. Néanmoins de nombreuses caches se succèdent sur une distance d'un kilomètre en deçà et au delà du drapeau, qui est un point de ralliement, un phare de sauvetage pour les Argonautes en détresse, perdus sur ces hauts plateaux, alors que cabanes, tentes et caches, tout a disparu sous le linceul à cristaux étincelants que dépose presque chaque jour en hiver la tourmente boréale. Tous le connaissent ; on ne parle guère du sommet, qui se déplace pour ainsi dire selon la capricieuse violence de l'ouragan, mais on dira : « Au drapeau », car lui reste immuable. La hampe en est déchiquetée, l'étoffe en est déchirée, et les couleurs déteintes ; pourtant c'est le drapeau.

Mais nous voici en présence d'une de ces caches, et voyons de quoi elle se compose : en grande partie de lard et de jambon des Etats, empilés au centre et entourés d'une barricade de sacs de farine du Manitoba, car il faut se prémunir contre la voracité des chiens. Ceci, c'est une caisse de chandelles pour s'éclairer dans les longues nuits d'hiver du Yukon. Plus loin sont des boîtes de conserves, thon, sardines de France, etc. : voilà des légumes évaporés, pommes de terre, oignons, carottes, etc., puis des viandes en boîtes, rosbif, mouton, lapin d'Australie ; de nouveau des sacs, ceux-ci remplis de fruits secs de Californie, pêches, pommes, prunes, abricots, raisins. Une bonbonne de vinaigre, un fromage en cercle, des cornichons en seau, et encore du sucre, du sel, des pois et des haricots en sacs, le tout enfermé sous une double enveloppe de toile forte et goudronnée. — En faisceaux, vous voyez les piques, les pelles, les haches, les avirons ; dans un grand coffre de charpentier, des scies, des vrilles, des marteaux, des clous, des vis, et même du verre à vitre. Il serait trop long d'énumérer le tout ; il ne faut cependant pas oublier le poêle, les tuyaux, les ustensiles de cuisine, la tente, les sacs-lits, les sacs à vêtements et souliers, voire même des malles, des coffres et des valises. — Une toile à voile est jetée sur la pile de marchandises, et c'est la seule protection jugée nécessaire dans ces parages



L'HÔTEL DE WHITE PASS (PAGE 160) — DESSIN DE VOGEL, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.



LE SOMMET DU WHITE PASS (PAGE 161) — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

inhospitaliers, mais honnêtes... Au début, c'est un chaos; au bout de quelques jours, l'ordre s'établit, on arrive facilement à transporter cette quantité d'objets sans rien perdre ni rien oublier.

Le drapeau est dépassé : bientôt les derniers vestiges humains disparaissent et l'obscurité s'épaissit, augmentée par les flocons serrés en suspension; les chevaux sont mis au trot sur la surface unie du lac glacé; bientôt le cagnon est atteint; c'est un défilé de 3 kilomètres entre des parois resserrées et verticales de rochers, au pied desquels, en été, se fait l'écoulement des eaux du lac. La nuit est noire; par une sorte d'instinct le cheval de tête choisit son chemin, les autres suivent, et c'est machinalement que la bande descend, remonte, contourne, verse, se ramasse et finalement, transie de froid et affamée, vers minuit, découvre les lumières d'un camp à la lisière du bois.

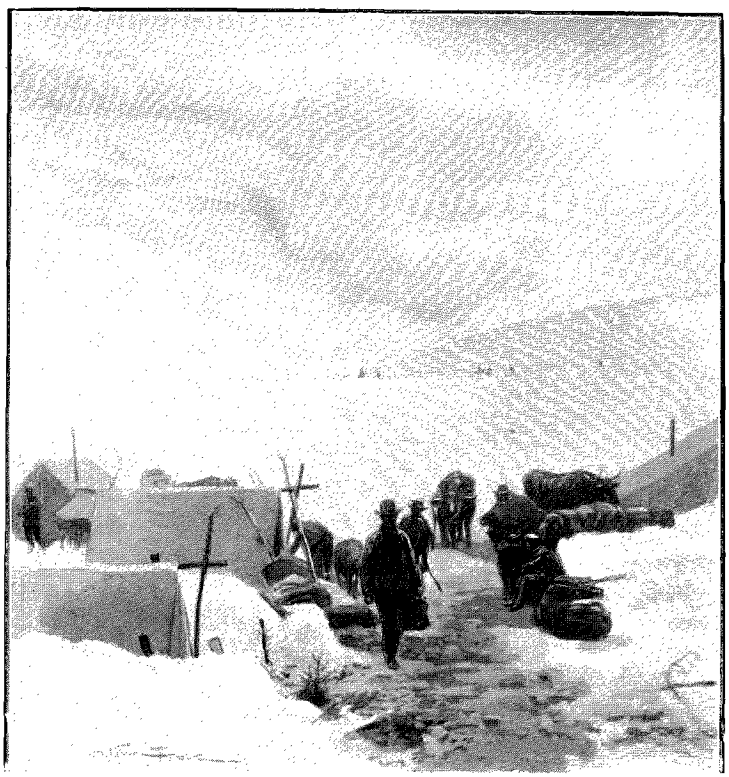
C'est la « ville du Lever de Soleil » (*Sunrise City*). Nous dressons notre tente, nous mettons en place le poêle et son tuyau, et, les chevaux ayant été pourvus, nous faisons un léger repas avant de nous faufiler entre nos couvertures, étendues sur la neige même.

Un beau soleil nous réveille, par une claire matinée; les fatigues de la veille sont oubliées et bientôt nous sommes en marche vers *Log Cabin*, qui n'est qu'à 5 ou 6 kilomètres; nous y arrivons vers midi, et, ayant choisi un emplacement convenable, nous y dressons la grande tente et établissons là notre quartier général pour plusieurs jours. Car, ici, nous sommes à peu près à mi-chemin entre le sommet où nos provisions sont restées et Bennett, où nous devons les transporter et établir la prochaine cache.

Comme c'est dimanche, et que la tente est debout, on se repose; Log Cabin était alors composée d'une demi-douzaine de huttes en troncs d'arbres, et de centaines de tentes disposées sans ordre sur la langue d'un promontoire couvert de pins et de sapins présentant une barrière efficace aux vents furieux qui désolent cette contrée; c'était une sorte d'oasis.

Le lendemain, changement de décor : de nouveau, tempête rageante. Cependant, en route pour le sommet! il faut prendre un chargement, le descendre à Log Cabin et recommencer le lendemain et le jour suivant, et ainsi de suite jusqu'au complet épuisement du stock; donc courage, et en avant.

Il y a une série de lacs du sommet à Log Cabin, reliés par des cagnons; mais à ce moment-là il est impossible de les distinguer, puisque tout est recouvert d'une glace épaisse et que la glace est recouverte d'une couche de neige profonde de plusieurs mètres et sans cohésion, excepté sur la voie bien battue, mais très étroite.



SUNRISE CITY (PAGE 164).
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

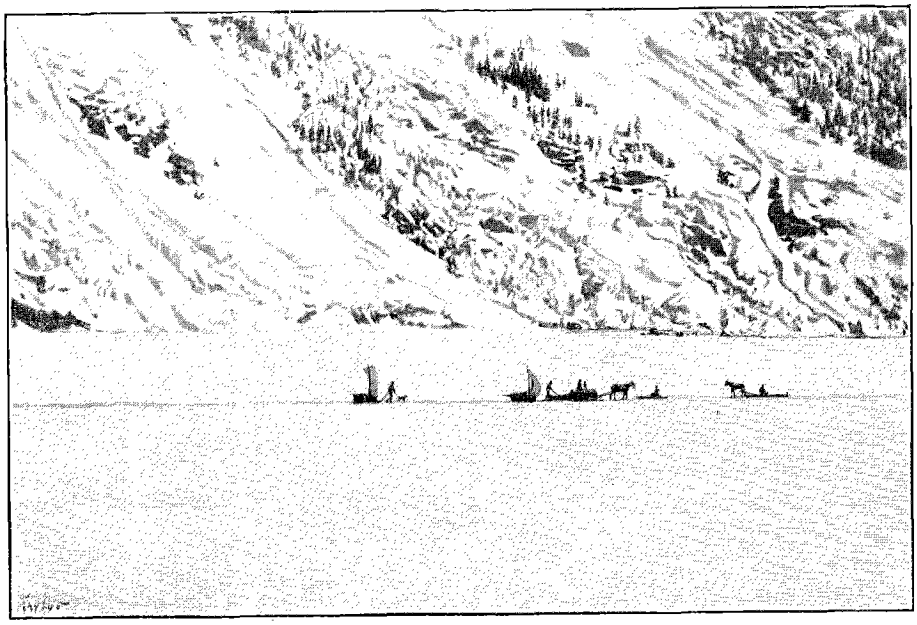
La montée se fait sans encombre, les traîneaux étant vides. La descente est moins gaie; ce terrible cagnon (défilé) nous en fait voir de grises. En quelques instants le torrent a fait sa trouée à travers la glace, l'eau vive, courante, se montre au fond de certains entonnoirs; le sentier suit la pente, et la déclivité est si considérable par places qu'il est impossible de se tenir debout.

Alors, cheval et traîneau roulent en bas du talus, heureux quand ils ne plongent pas dans l'eau profonde; on en est quitte pour décharger le tout, relever l'animal, porter à dos au haut de l'escarpement sacs, boîtes et caisses, et refaire le chargement pour recommencer le même jeu un peu plus loin. Et ce n'est pas tout; sur les lacs, le milieu du sentier se trouve plus élevé que ses côtés, de sorte que le traîneau a une tendance à le quitter et à aller s'enfoncer dans la neige molle. Son poids entraîne le cheval, et l'attelage disparaît dans cette masse sans cohésion : autre opération de sauvetage et nouvelle occasion de s'infiltrer une dose de petits cristaux blancs entre la peau et le vêtement. Enfin la rue de Log Cabin est criblée de trous profonds que bœufs et chevaux y ont formés en s'enfonçant et qui sont des plus dangereux; que de jambes brisées, et, par suite, que de bêtes abattues !

V

A Log Cabin. — Où le pain vaut son pesant d'or. — Terrible condition de la piste. — Difficultés en chemin. — Le froid recule vers le Pôle. — Emigration vers le Nord. — Bennett. — Sa situation. — Tête de ligne. — Les hôtels. — Le lac et les rapides. — Les caches. — Une échappée au poste de Tagish. — Procession des chercheurs d'or sur le lac. — A la voile sur la glace. — Caractère de la contrée.

Log Cabin était, à la fin de l'hiver dernier, l'asile, le refuge des hardis pionniers du Yukon; là, en effet, le dur pèlerinage touchait à sa fin, du moins en ce qui concerne le halage des traîneaux et le portage à dos d'homme ou d'animal; c'était là aussi que le sentier se bifurquait, une branche portant droit au Nord sur Bennett à 12 kilomètres, l'autre directement à l'Est par le lac Too-shie sur Windy Arm, un bras du lac Bennett balayé par le vent. Cette dernière voie était plus facile que l'autre, mais plus longue.



VOYAGEURS SUR LA GLACE DU LAC BENNETT (PAGE 167).
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Avant de joindre la file qui jour et nuit est en mouvement entre Log Cabin et Bennett, jetons un coup d'œil circulaire sur la place; quelques cabanes de troncs d'arbres (*logs*) s'élèvent de-ci de-là, au milieu des tentes de toutes formes, de toutes dimensions, quelques-unes servant d'écuries pour les chevaux et pouvant en abriter jusqu'à 50. D'autres contiennent des centaines de tonnes de foin en balles, des sacs d'avoine et d'orge, tandis que d'autres, encore plus petites, prennent le titre pompeux d'hôtels, restaurants, salons, etc.

Moyennant 2 francs 50 on peut y savourer une tasse de café et une tranche de pâté, ou, pour une redevance plus forte, quelque obscure ratatouille ornée d'accessoires ratatinés qui ont dû être des pommes de terre, des navets, des oignons. Un prétendu dessert composé de pruneaux ou de pommes cuites, et vous en avez pour 5 francs et davantage.

Quelques professionnels, docteurs, horlogers, cordonniers, sont installés dans de petites tentes au bord du chemin et s'efforcent de gagner péniblement leur voyage dans l'intérieur. Pour qui aime à scruter les nébuleux mystères de cet itinéraire, il est probable que le docteur se trouvera être un charlatan, l'horloger un forgeron et le savetier un véritable disciple de saint Crépin.

Il est tard et, par suite d'un arrêt temporaire de la circulation sur l'unique rue du campement, la farine a été laissée en arrière. Impossible de faire le pain pour le repas du soir, et les hommes sont trop fatigués pour retourner la chercher. Nous visitons donc les principaux restaurants, hôtels, boulangeries, mais de pain nulle part; enfin une femme consent à en céder à peu près gros comme les deux poings et ne demande que 5 francs en retour: c'est presque au poids de l'or. Dorénavant nous aurons soin d'avoir toujours à proximité un sac de farine.

Un certain mardi, le voyage au sommet s'effectue par une tombée de neige aveuglante et humide, qui finalement nous mouille de part en part; notre premier traîneau, chargé de balles de foin, glisse sur une pente de verglas et roule sens dessus dessous au fond du ravin avec l'homme et le cheval: ce n'est pas sans peine que le sauvetage s'accomplit.

Plus loin Jack le mulet s'obstine à rester en arrière, et on a mille peines à lui faire rejoindre la colonne. Enfin, quand on a atteint le camp, à la nuit, transi, mouillé, affamé, épuisé, c'est pour trouver la tente aplatie sur le sol et recouverte d'une forte couche de neige. Donnant d'abord aux chevaux les soins qu'ils réclament, nous nous mettons à l'œuvre avec les pelles, et après deux heures de dur travail nous tirons sur les cordes pour retendre la toile, ce qui n'est pas petite affaire, la tente ayant 8 mètres de long sur 5 de large et de haut;

puis il faut couper le bois imprégné d'eau et impossible à allumer. Après quelques jours de rude labeur, toute la cache du sommet est transférée à Log Cabin, et maintenant il va falloir la reporter plus loin, à Bennett, ou même plus loin encore, si la glace des lacs Lindeman et autres tient bon quelques semaines. La piste est encombrée, les fondrières sont nombreuses, en partie comblées par les cadavres de chevaux, dépecés, gluants, réduits en bouillie. C'est une série ininterrompue de fosses longues de 2 ou 3 mètres et profondes d'un mètre plus ou moins ; la marche consiste à descendre ces cavités et à les gravir, de sorte que tantôt c'est le cheval qui y disparaît, tantôt le traîneau.

Ce qu'on y a brisé de traits, de timons, de traîneaux ! et combien de chevaux s'y sont tués ! Une rapide inspection de la route suffit à révéler le triste état de choses : on ne voit sur ses bords que lambeaux de chair éparpillés et débris de tous genres. Une forte journée de travail est nécessaire pour faire le voyage de Bennett et retourner à la nuit.

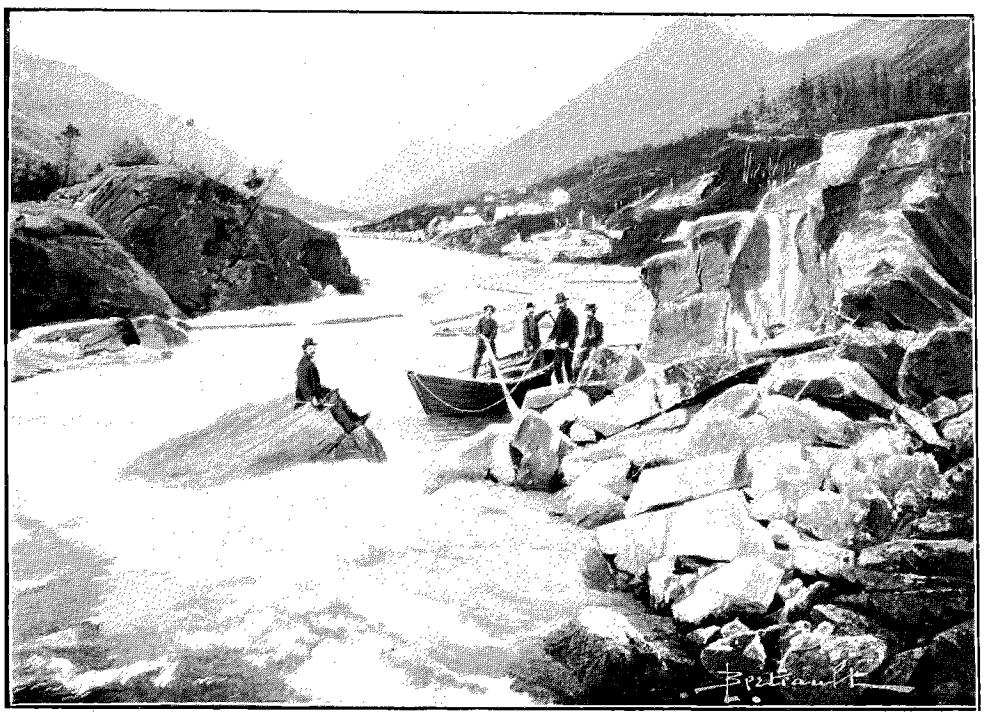
Bennett est et restera un des centres les plus actifs et les plus populeux de l'Alaska ; sa position commande les deux principaux passages, le Chilkoot, le White Pass, et la navigation des lacs et rivières jusqu'à Dawson et Saint-Michel.

C'est le terminus d'un chemin de fer en construction depuis Skagway, qui est exploité déjà jusqu'au sommet du col et qui le sera, on le croit, jusqu'à Bennett au printemps de 1899. Comme tous les villages improvisés de la contrée, la localité consiste en une rue unique formée par l'alignement plus ou moins correct d'une douzaine ou deux de baraques et cabanes et d'un plus grand nombre de tentes : nous sommes à la mi-avril, le temps s'éclaircit, le soleil luit, le froid persiste, 15° à 20° au-dessous de zéro, mais il est si sec qu'il fait moins d'impression que certains 1° ou 2° au-dessus humides et pénétrants à Paris.

La neige couvre le sol de son tapis immaculé, et la glace est encore solidement établie sur toute la surface du lac, les caches aussi se sont multipliées, et le défilé d'allants et de venants affairés, pressés, poussés, ne cesse de jour ni de nuit.

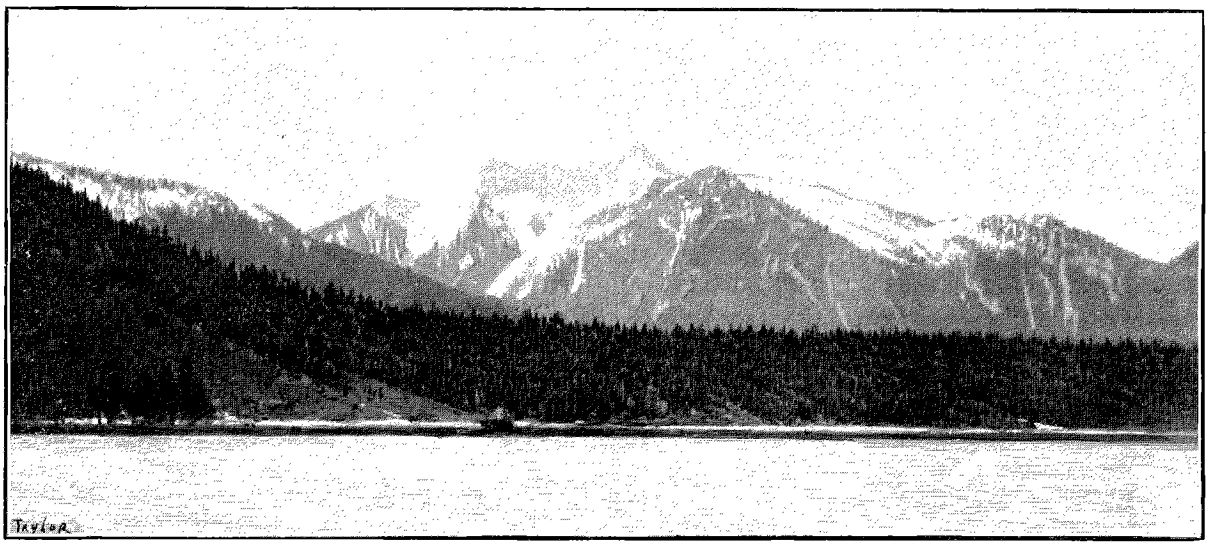
Les milliers d'envahisseurs venus par les deux cols se réunissent ici ; il leur faut désormais un bateau, un radeau ou une barque, qu'ils doivent se construire eux-mêmes ; le bois de grosseur nécessaire se fait très rare à Bennett.

Les planches ne doivent pas avoir moins de 0m,12 à 0m,15 ; les plus gros fûts de pins ou de sapins qui croissent aux environs n'ont plus qu'un diamètre de 0m,15 à 0m,20 et sont très rares. Cependant on voit quelques fosses de scieurs de long, et des bateaux en cours de construction.



RAPIDES ENTRE LES LACS LINDEMAN ET BENNETT (PAGE 167).
DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE LAROCHE, À SEATTLE.

Mais une scierie est établie à quelque distance de Bennett, qui a accaparé les meilleures réserves de forêts et a vendu les planches sciées, d'abord à raison de 300 dollars les mille pieds carrés, puis qui les vend un peu moins cher depuis que la demande de bateaux est en décroissance. Comme la majeure partie des chercheurs d'or est trop pauvre pour acheter ces planches, il leur faut chercher ailleurs le bois avec lequel ils bâtiront leur arche. A cet effet, ils ont installé leurs caches sur la glace même du lac, pour les transporter de là à un point quelconque de ses rives, presque partout revêtues de belles forêts.



LE LAC BENNETT (PAGE 168). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Laissons-les là pour le moment et faisons un tour en ville. Le sentier du White Pass pour chevaux aboutit presque à l'extrémité du lac Lindeman, que celui du Chilkoot a longé tout entier. Le lac Lindeman est relié au lac Bennett par une série de rapides dangereux appelés « Homans », qui n'ont pas plus d'un kilomètre et demi de long ; l'eau a à peu près un mètre de profondeur, mais le courant y est si violent que la navigation est impossible.

Entrons maintenant, si vous voulez, à l'*Hôtel du lac Bennett*, cabane de troncs d'arbres non équarris n'ayant qu'une pièce au rez-de-chaussée, à une seule fenêtre donnant si peu de jour que la porte est constamment ouverte pour y suppléer. Une table flanquée de deux bancs grossiers court le long du mur au-dessous de la fenêtre : au milieu de la pièce bout un fourneau immense, couvert de marmites, pots, poêles à frire, tandis que la cuisinière et son homme remplissent les plats, versent le thé, se multiplient, courant de l'un à l'autre, ayant peine à satisfaire la foule d'affamés qui se pressent à la table.

Quelques-uns, forcés d'attendre, se tiennent en arrière, causant à voix basse, se chauffant les mains au tuyau presque rouge, pendant que d'autres font leur provision de tabac ou dégustent un petit verre, au comptoir là-bas, au fond, présidé par un vieux type de mercanti à barbe, à lunettes, à calotte.

Pour le menu, c'est toujours le même : en ce sens qu'on vous sert ce à quoi vous ne vous attendez pas et qu'on ne vous sert pas ce que vous attendez ; mais ce qui ne manque pas, c'est l'augmentation de prix, à laquelle vous ne vous attendez que trop.

Comme une chandelle vient d'être placée sur la table, fichée dans le goulot d'une bouteille, on peut fermer la porte, et les hôtes commencent à grimper par l'échelle qui mène au dortoir, dans la soupente où chacun finit par trouver un casier avec ou sans couvertures. Les retardataires restent en bas et se racontent les dernières histoires des placers, autour d'un verre de grog, puis eux aussi s'en vont se coucher, et bientôt tout dort dans l'hôtel, pendant qu'au dehors il gèle par 25° centigrades.

Comme on nous annonce que la glace commence à devenir mauvaise en bas de la rivière, nous décidons d'aller nous renseigner exactement au poste de police, à 50 kilomètres de Bennett, à peu près à l'endroit où les eaux du lac entrent dans celles du lac Tagish. Là, pensons-nous, nous apprendrons quel est le point en aval qu'il est possible d'atteindre en sûreté.

Un beau matin donc, le 19 avril, par un temps superbe et clair, et un froid de 25 degrés, sec et exhilarant qui fouette le sang dans les veines et nous invite à des actes d'énergie et de vaillance, notre jument la Noire est harnachée au traîneau, aux gaies couleurs, bleu, blanc et rouge. Assis sur un sac de foin, munis de quelques provisions de bouche et les jambes enveloppées de couvertures, nous voilà bientôt lancés au trot sur la belle glace du lac Bennett, long de 42 kilomètres.

Sur les vingt premiers, une couche de neige recouvre généralement la glace, mais elle disparaît près de l'île, là où le lac s'élargit à 7 ou 8 kilomètres, et les profondeurs vertes et noires de l'eau se révèlent à travers la limpidité de la carapace solide. C'est une véritable partie de plaisir ; pas de chargement, un trot accéléré, deux amis heureux d'échapper pour une fois à la routine journalière qui dure depuis bientôt un mois, et puis cet air merveilleux, ce soleil glorieux, cette nature admirable et la bonté du Seigneur, tout cela ne provoque-t-il pas le chant et la louange ! Aussi ne nous en faisons-nous pas faute, et c'est à gorge déployée que notre expédition franchit les distances, dépassant la masse mouvante des aventuriers attelés à leurs petits traîneaux

chargés de 200 à 300 kilos, surmontées d'un mât et d'une voile, aidés de chiens, en tandem, la langue pendante.

De superbes montagnes aux cimes panachées de glaciers s'élancent presque à pic des rives aux pentes revêtues de forêts, excepté pourtant à l'extrémité Nord du lac, où l'accumulation des débris a formé un plateau élevé de quelques mètres au-dessus du niveau des eaux et distant de 5 à 6 kilomètres du pied des montagnes. Ce sont des dunes de sable et de terre végétale, recouvertes d'une magnifique forêt de pins, sapins et cèdres.

Ici une rivière, par endroits à eau courante, unit ce lac au suivant, en faisant un coude à angle droit qu'on appelle *Caribou Crossing* (le gué de Caribou), et, après un parcours de 6 à 8 kilomètres, pénètre dans le lac Tagish pour gagner l'autre rive.

Nous nous engageons sur un promontoire où l'eau court sur la glace, qui commence à fléchir et à osciller sous le poids. Jugeant l'endroit peu sûr, nous rétrogradons et pour la première fois nous apercevons un écriteau avertissant les voyageurs de ne pas s'aventurer sur la rivière, mais de suivre la rive, qui est sans danger. Suivant cet avis, nous arrivons vers les deux heures après midi en vue du poste, qui consiste en une hutte nichée dans les pins, à l'air confortable. Mettant pied à terre, nous sommes bientôt à la porte, ornée d'un thermomètre et d'une peau de lynx fraîchement écorché.

Nous entrons ; comme de coutume, c'est une seule pièce qui sert de salle à manger, chambre à coucher, cuisine, salon et bureau. Un soldat de la police est transformé en cuisinier, tandis que l'agent des forêts M. W... préside la table et en fait les honneurs à quelques voyageurs justement arrivés de l'intérieur.

M. W.., qui est un charmant causeur, plein de gaieté et d'obligeance, nous indique un emplacement pour camper, là-bas sur les dunes de sable, dans les bouquets d'arbres. Nous trouverons amplement de quoi construire notre barque ; quant à descendre plus en aval, il ne le conseille pas, vu qu'il est hors de question d'atteindre le lac Laberge avant la débâcle des glaces. Il n'est que temps pour se préparer à la navigation.

Il est trop tard pour songer à retourner à Bennett ce jour-là ; aussi restons-nous à souper et à causer. Notre agent est un enthousiaste ; comme pays rien ne vaut le Canada, et comme ville rien ne peut se comparer à Ottawa. En parlant il se redresse de toute la hauteur de ses six pieds, ses yeux brillent, sa moustache se hérisse, et la main étendue, éloquent, il en énumère les beautés non pareilles. Quelle situation et quel climat ! La rivière et les bâtiments du Parlement, et ses rues montantes, et ses rues descendantes ! Et puis il s'y fait des expositions, *sir*, faut les voir.

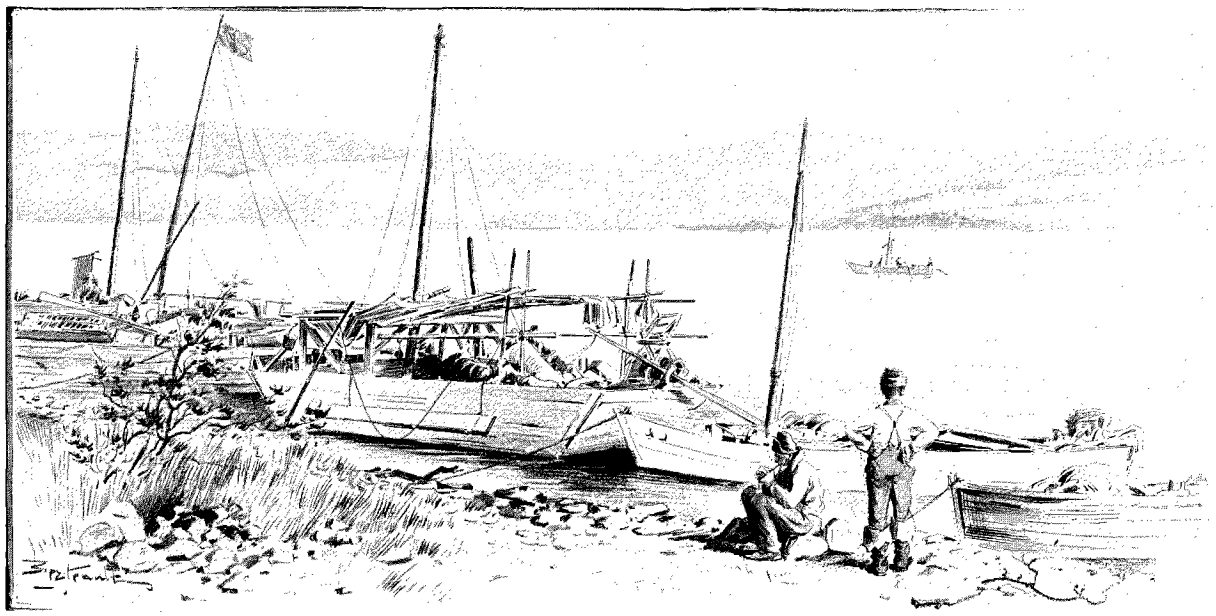
Mais on se fatigue de tout, même de vanter le Canada ; on étend donc un peu de foin sur les rondins qui forment le plancher ; nous nous blottissons sous une paire de couvertures, et bonne nuit ! Après un déjeuner frugal, pareil au dîner et au souper, nous repartons pour Bennett, non sans faire une halte à l'endroit qu'on nous a désigné pour y camper et d'où l'on découvre une vue superbe sur les montagnes. Nous avons avec nous deux chercheurs d'or venus de quelques centaines de kilomètres dans l'intérieur, du côté des montagnes de la rivière Pelly.

(A suivre.) LÉON BOILLOT.



LE GUÉ DE CARIBOU (PAGE 168). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



NOTRE BATEAU « LA VILLE DE PARIS » À CARIBOU CROSSING (PAGE 176). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

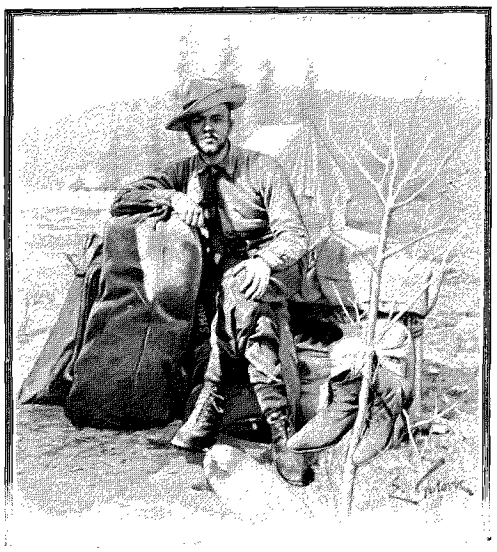
AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DE PARIS AU LAC BENNETT),

PAR M. LÉON BOILLOT.

VI

Caribou Crossing. — De l'hiver à l'été en un jour. — Les dunes. — Une catastrophe. — Chasse aux poules de bruyère. — Pêche à l'ombre chevalier. — Comment on construit les bateaux. — Préparatifs pour la navigation des lacs et rivières. — Lancement et départ.



UN MINEUR EN TENUE D'ÉTÉ.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Passer de l'hiver à l'été en un jour semble incroyable; c'est pourtant ce qui nous arriva le 22 avril. Par un ciel sans nuage et un soleil brûlant, nous chargeons pour la dernière fois nos traîneaux, à raison d'une tonne chacun, puis nous laissons Bennett dans les frimas, la neige, la glace.

De toutes parts l'œil, sous l'azur du ciel, ne découvre que les tons froids d'un paysage d'hiver, bleu, violet, lilas, gris. Une longue procession d'êtres humains de tous âges et de toute description se meut lentement sur la surface du lac, une masse grisâtre ici, et là teintée du roux ou du noir des voiles hissées sur les traîneaux, car le vent souffle du Sud, descend des hauteurs avoisinant les cols et aide puissamment à la poussée en avant de tous ces gens-là.

Nous nous mettons en marche, et quand le gros de la colonnne est dépassé, car elle s'éparpille bientôt dans toutes les directions vers les points des rives les mieux boisés, nous commençons à trotter gaiement, car c'est le dernier jour de la marche pénible dans la sente. Mais voici qu'un traîneau, celui de la Noire, s'arrête; son conducteur est jeté à terre ; les compagnons l'entourent et s'enquièrent. Le choc a été rude, la clavicule droite est brisée, mais le bras se meut sans trop de peine. L'avis général est de déposer le patient dans une des nombreuses tentes bordant le rivage ; il s'y refuse, se sentant, dit-il, la force de marcher de l'avant et d'atteindre les dunes de sable, libres de neige, où l'on va camper pour un séjour prolongé.

1. *Suite. Voyez p.* 145 et 157.

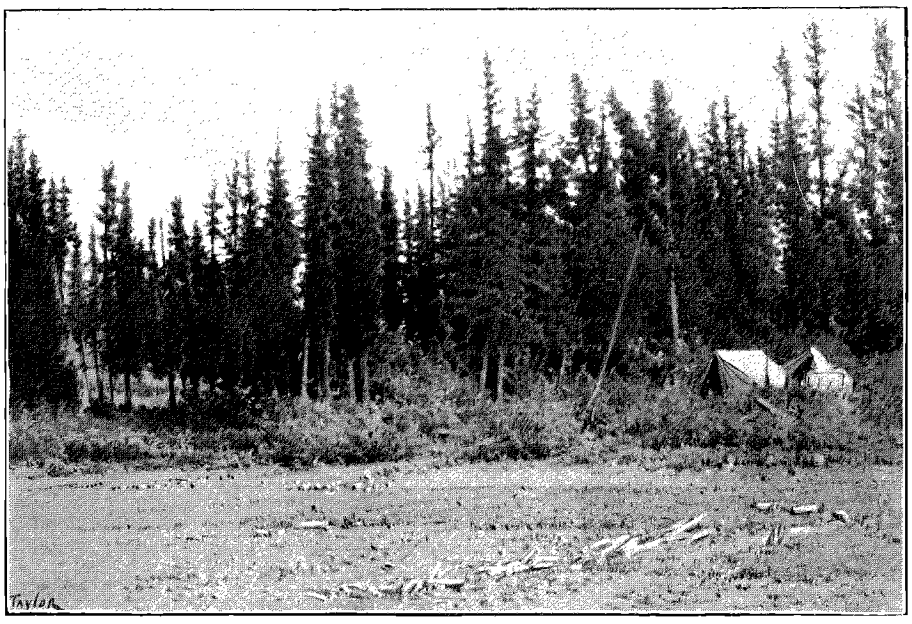
Donc, tous remontent sur leur siège, le trot est repris et accéléré, la glace devenant de plus en plus unie et mordante. Un peu après six heures le but est atteint, et nous voici à Caribou Crossing, dans un repli du terrain couvert d'un véritable tapis de bruyère verte, courte et serrée ; quelques fleurettes commencent à ouvrir leur calice, les bourgeons apparaissent sur les branches d'aubépine, tandis que du côté du lac une rangée de pins et de bouleaux repousse l'assaut du vent. Mille insectes se poursuivent sur les feuilles, les oiseaux volètent discrètement, et l'air est doux et embaumé des senteurs résineuses des sapins.

C'est véritablement le printemps, ou plutôt l'été, car, sans transition, le changement s'opère de saison à saison dans ce Nord étonnant. Il fait encore grand jour, et bientôt la puissante corde qui supporte le faîte de la grande tente est passée dans la fourche d'arbres distants de 15 mètres et hâlée à force de bras. Quand elle est tendue et fixée au tronc, les piquets sont enfoncés, les cordelettes attachées, et bientôt sous le couvert hospitalier de la toile à voiles chacun s'occupe, soit à préparer le repas, soit à joncher le sol de rameaux de sapin, soit à faire un bandage pour l'estropié, au moyen d'une planchette et d'une écharpe qui maintiendront le bras immobile jusqu'à ce que le ressoudage de l'os se soit effectué. On fait donc sauter le couvercle d'une caisse à chandelles, on l'encoche aux extrémités, et en un clin d'œil notre patient est entortillé, lié, ficelé et mis par des mains rudes, mais bienveillantes, en voie de guérison. De docteur? Il n'y en a pas ; on fait sans eux, et on s'en trouve.... Passons, cela leur ferait trop de peine.

Les traîneaux sont laissés sur la neige, au pied de la dune ; les chevaux, mis en liberté, marquent leur joie de retrouver le vert et le sec par des gambades folles et se vautrent dans le sable, les quatre fers en l'air. La neige disparaît rapidement des pentes des montagnes sous l'action d'un soleil puissant et de la douceur de l'air, la glace des lacs seule va tenir bon pour un mois environ ; d'ici là on a le temps de se préparer à la navigation.

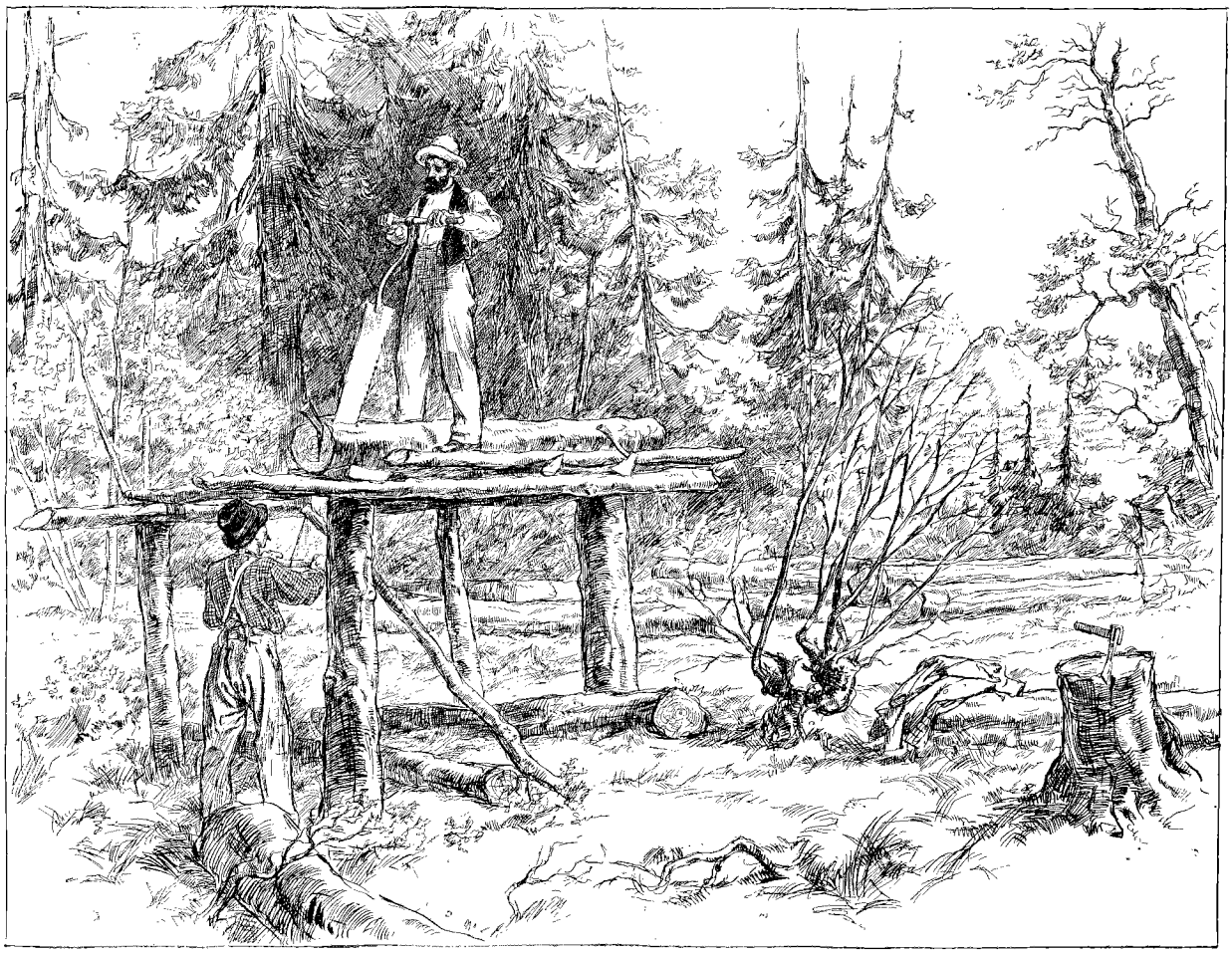
Nous sommes bien installés à Caribou Crossing, avec abondance de bois sec à proximité. L'intérieur de la tente appelle notre attention immédiate. La place d'honneur est réservée au poêle, qui est monté sur quatre pieux fichés en terre. Juste en face, une table est improvisée au moyen de quatre piquets sur lesquels on ajuste, en la retournant, la caisse à rebords bas d'un des traîneaux, longue de trois mètres et large d'un mètre.

C'est parfait ; comme sièges, des caisses, des barils et même des tabourets faits d'une section d'arbre, percés à la vrille de trois trous dans lesquels sont fichés des rondins. A loisir, un artiste en menuiserie fabrique deux ou trois chaises en branches de bouleau blanc et vert du plus plus bel effet ; pour les lits, une couche de sable fin qui est d'abord lavé dans le *pan* pour s'assurer qu'il ne contient pas d'or, et là-dessus un amas de branchettes de sapin sur lesquelles le sac-lit est déposé ; le tout est d'un confortable parfait : ce n'est pourtant pas le repos que nous allons trouver ici. Nous décidons de renvoyer les chevaux à Skagway pour les y vendre, attendu qu'à Bennett ils n'ont aucune valeur ; comme le foin s'y vend à raison de 150 dollars la tonne de 1 000 kilos, peu de personnes peuvent se payer le luxe d'entretenir une écurie. D'ailleurs, la plupart de ces bêtes n'ont plus aucune utilité, le reste du voyage devant se faire par eau.



LA FORÊT À CARIBOU CROSSING.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Donc, nous prenons congé, non sans émotion, des six fidèles animaux qui ont été nos compagnons pendant ces quelques semaines et qui sont en bonne condition, sans une égratignure, en dépit des culbutes, chutes et plongeons qu'ils ont exécutés, ce soir par exemple, quand, dans un des plus mauvais passages du Porc-Épic, la Noire disparaît tout à coup, la glace cédant sous son poids, et se débat entre les rocs et dans le courant rapide. Nous la croyons perdue ; cependant avec quelque peu d'aide elle réussit à se sortir de ce mauvais pas, et nous la hissons sur la terre ferme, transie et haletante,



LE SCIAGE DES PLANCHES À CARIBOU CROSSING. — DESSIN DE VOGEL, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

mais saine et sauve. Et puis, ces braves bêtes ont été bien soignées, et la pensée qu'elles peuvent tomber en des mains brutales inspire un sentiment de pitié et de regret. Il semble que la souffrance soit la condition morale de la vie, et que plus on aime, plus on souffre. Mais qui voudrait aimer moins pour avoir moins à souffrir ?

Le temps est sec et admirable : il gèle la nuit, quelques degrés au-dessous de zéro ; c'est la fin avril, les bourgeons s'entr'ouvrent, les saules verdissent, les couleurs se corsent, le mica des sables étincelle aux rayons du soleil, la cascade gronde à quelque distance, les oiseaux se poursuivent en chantant, oiseaux bleus, oiseaux bruns et rouges, encore innomés ; les pins balancent en rythme leur couronne au souffle de la brise, exhalant une senteur délicieuse, et sur le fond sombre de la forêt se détachent les troncs élancés et d'un blanc verdâtre du bouleau.

Mais il est temps de commencer l'inspection des arbres qui doivent fournir le matériel de notre embarcation : il les faut droits, avec un peu de branches, d'un diamètre suffisant, pas moins de 20 centimètres, en même temps qu'assez rapprochés les uns des autres pour réduire à un minimum la distance entre eux et l'échafaudage nécessaire pour le sciage de long.

Ces conditions ne sont pas faciles à trouver réunies ; mais, finalement, les arbres sont choisis, et, pour nous en assurer la possession, nous faisons une entaille dans l'écorce et nous y écrivons le nom de l'expédition. Ayant calculé qu'une douzaine d'arbres feront à peu près l'affaire, nous retournons avec des haches et commençons à les abattre et à les ébrancher, ce qui est l'occupation d'une journée. Pour la plate-forme on choisit un endroit où au moins trois arbres, et si possible quatre, se trouvent disposés en un parallélogramme de dimensions convenables, par exemple 4 mètres sur 2. S'il n'y a que trois arbres, on remplace le quatrième en creusant un trou là où il devrait être par rapport aux autres et en y dressant une bille bien calée au moyen de terre et de pierres.

Sur ces quatre colonnes on cheville des traverses qui sont réunies l'une à l'autre par des mortaises, de sorte que tout l'échafaudage est solidement construit et compact. Du sommet de deux de ces piliers, des billes vont rejoindre le sol à 2 ou 3 mètres de leur base, ce qui servira au hissage des troncs sur la plate-forme,

au moyen de cordes et de poulies. Les troncs de sapin blanc et de pin, coupés aussi longs que possible, pourvu que le moindre diamètre soit de 15 centimètres, sont amenés au pied de l'échafaudage et, là, écorcés et équarris grossièrement et à la hâte.

Un de ces troncs ainsi préparés est hissé sur l'échafaudage et solidement fixé dessus, puis un homme y grimpe avec une scie dont son compagnon tient l'autre bout. Le tronc a été marqué au préalable au moyen d'une ligne noircie au charbon, tendue d'un bout à l'autre.

On obtient ainsi une série de lignes parallèles, distantes de 5 ou 6 centimètres, donnant l'épaisseur des planches. La scie est mise ensuite en mouvement, et le travail se poursuit monotone ; les planches sont entassées à l'ombre, pour sécher. Puis on scie encore des pièces carrées, de différentes dimensions, qui doivent servir à la charpente de la barque.

Il y a, en outre, à façonner le mât et les avirons pris à des arbres secs à cause de leur légèreté. C'est un travail considérable qui dure quelques semaines, et c'est ainsi que tout le mois de mai se passe à cette besogne.

Il y avait dans notre voisinage immédiat une bande d'Argonautes d'environ 40 personnes, venant de l'Iowa, et possédant une machine à vapeur avec laquelle ils faisaient marcher une scierie ; ils eurent assez de planches pour construire deux bateaux à vapeur, un grand et un petit.

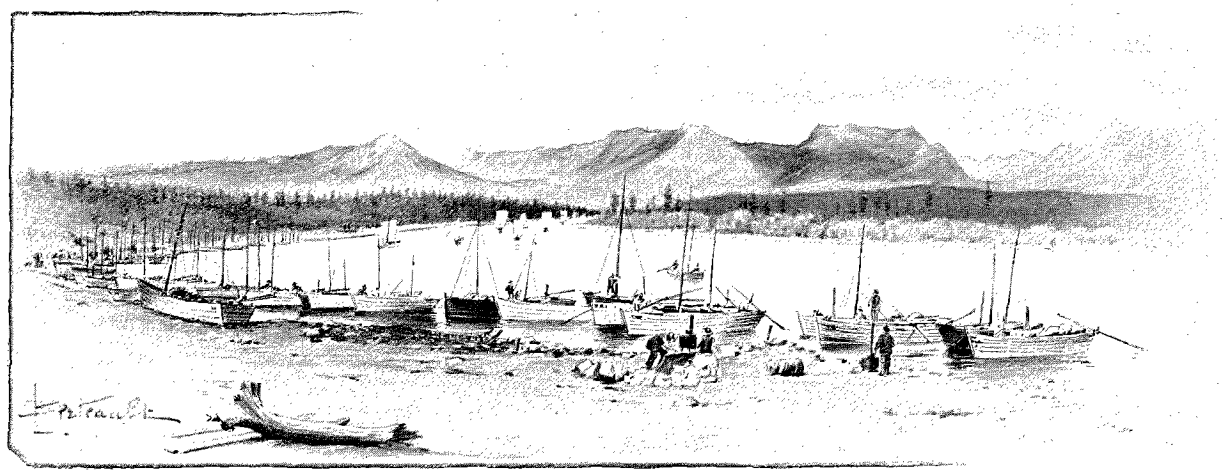
Cette compagnie avait comme destination une rivière se jetant dans le Yukon inférieur à plus de 1 500 kilomètres au-dessous de Dawson ; mais les avis s'étant partagés sur les chances de cette entreprise lointaine, l'association se rompit, et finalement le vapeur, construit pour 40 personnes, n'en portait que 10 ou 12 à son passage à Dawson.

Tout le reste s'était éparpillé le long de la rivière. Ce cas fut d'ailleurs très fréquent ; on vit rarement une association de plus de 2 ou 3 personnes parvenir sans querelle à son terme ; des couples d'amis même ne pouvaient s'entendre très longtemps, et cependant il était presque impossible de marcher seul ; c'est là un des phénomènes les plus curieux à noter dans l'histoire morale de l'immigration.

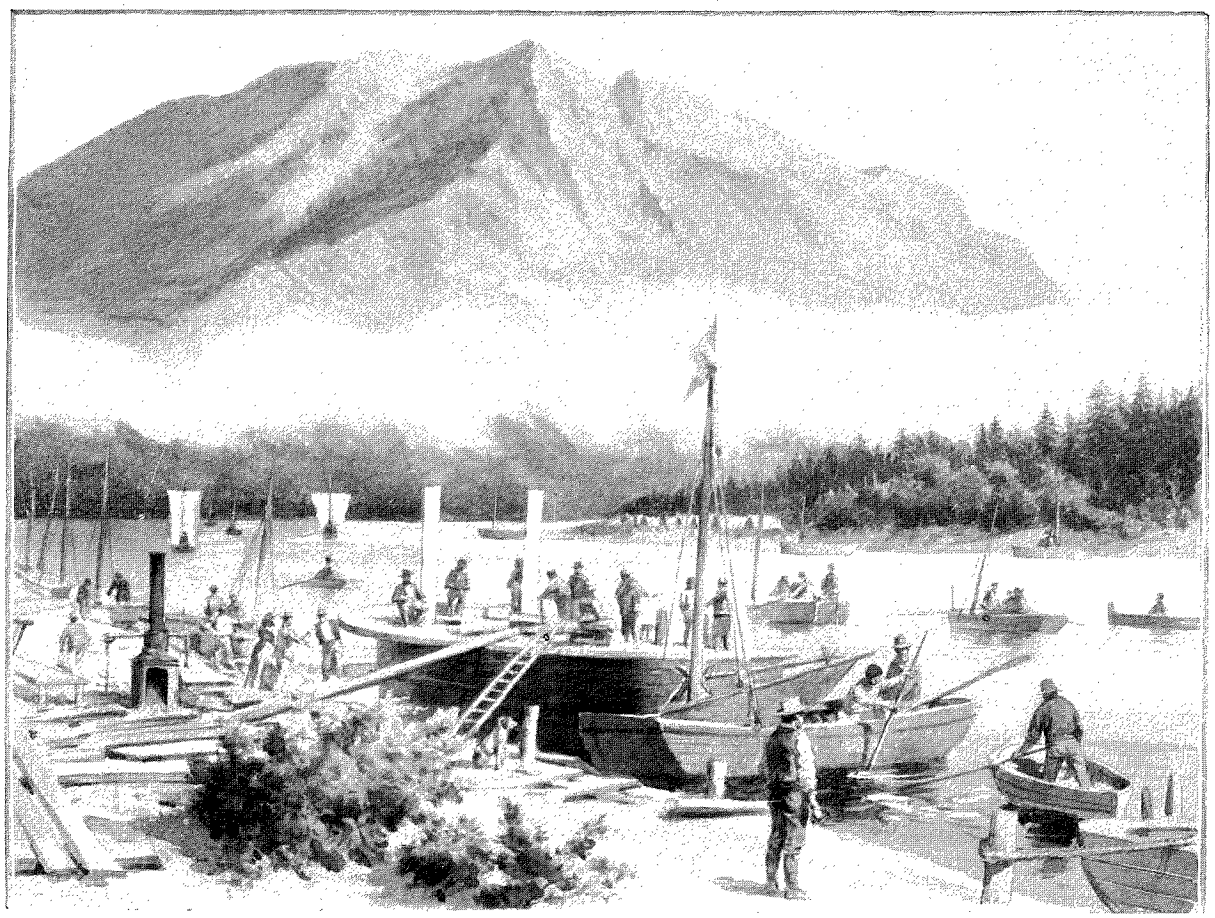
Les bœufs qui avaient transporté les marchandises de leurs propriétaires servaient en ce moment à les nourrir ; il y avait alors abondance de viande fraîche, un peu coriace mais saine, et reposant l'estomac du régime prolongé du lard et du jambon. Le prix en était assez modéré : 25 sous la livre. Puis dans les ruisseaux, maintenant à eau courante, les truites et les ombres chevaliers se pêchaient aisément au harpon, quand elles remontaient les rapides en bandes pour aller frayer ; les canards et les oies aussi se voyaient en vols immenses, se dirigeant à tire-d'aile vers le Nord, et souvent s'abattant pour chercher leur proie dans les cours d'eau et les marais.

C'était à l'extrémité du lac que les campements étaient le plus nombreux. A la fin de mai les bateaux étaient presque tous achevés, et comme on n'avait pas autre chose à faire, une fusillade nourrie faisait rage dès l'aube, qui se montrait alors à 3 heures du matin, jusqu'à la nuit à près de 10 heures. On tirait les canards hors de portée, et quelquefois on relevait une touffette de plumes ; on les tirait au pistolet et au revolver, au fusil de chasse et à la carabine, aux armes de chasse et aux armes de guerre, et finalement on allait acheter une tranche de bœuf. Les canards du Yukon sont les plus réfractaires qu'on ait jamais vus, et les oies ne leur cèdent en rien.

Quant au caribou et à l'élan, ils se font rares dans ces parages à présent si visités par l'homme. Il arrivait cependant assez fréquemment qu'on en rencontrât de solitaires ; un de nos voisins, M. A..., chasseur de pro-



LA RIVIÈRE SIX MILE (PAGE 177). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.



LES BATEAUX À CARIBOU CROSSING. — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

fession, remontant la rivière Wilson, qui, venant de l'Ouest, se jette dans le Yukon non loin de Caribou Crossing, aperçut un élan se baignant dans le courant, et réussit à l'abattre après lui avoir logé sept balles dans le corps.

Il revint au camp et avisa ses amis qu'ils pouvaient aller se pourvoir de chair fraîche moyennant une moitié du chargement à son profit. Comme l'animal se trouvait à quelque 35 ou 40 kilomètres de distance, la plupart des amis préférèrent se passer de cette aubaine, tandis que d'autres bravement s'en furent dépecer et rapporter à dos 30 à 40 kilos de bonne viande très pareille au bœuf, mais plus tendre et ayant un petit goût sauvage.

Les forêts, qui couvrent de vastes territoires le long de ces lacs, seraient magnifiques si elles n'étaient si souvent et si terriblement dévastées par les incendies que provoquent quelquefois la négligence des campeurs, mais plus fréquemment encore la combustion spontanée. Ce fait explique la rareté extraordinaire du gibier. Le chasseur peut parcourir des hectares de bois superbes, qui, semble-t-il, devraient pulluler de gibier de toute sorte, sans voir autre chose que çà et là un lièvre, et plus souvent un écureuil ou une poule de bruyère.

Les colonnades de sapins, de cèdres, de pins, sont parfois si serrées que la lumière a peine à éclairer les dessous, d'un noir verdâtre, de ces dômes de feuillage et de rameaux ; l'air est immobile, le silence est terrible, il pèse sur vous et remplit l'âme d'une horreur inexplicable. En effet, on ne s'attend à rien d'effrayant, on réalise plutôt l'absence complète de tout être bon ou mauvais. Pas un son, pas un bruissement, pas le plus léger froissement de branches ou de feuilles ; l'atmosphère est vide et la vie est éteinte ; on se surprend à s'écouter marcher comme un autre soi-même, et oppressé on s'assied, l'arme entre les mains, prêt à faire feu sur l'apparition qui, on le sait, ne se produira pas.

Silence des bois, horreur des bois, mystérieuse forêt, majesté des antres impénétrables, fûts et colonnes, involontaires témoins de cette question muette qui reste sans réponse : on sort de là, comme d'un rêve, sans se souvenir.

La mousse est épaisse, on y enfonce quelquefois à mi-jambe, et l'eau est là partout, suintant, jaillissant, s'infiltrant, limpide, enfiévrée. L'espace se fait, la lumière revient ; un sifflement à distance, vous avancez prudemment, puis vous apercevez bientôt un joli écureuil gris, au dos roux, vous regardant planté sur ses pattes de derrière, effaré, tremblant, redoublant ses cris aigus. Va, petit, ce n'est pas à toi qu'on en veut !

*

La variété des mousses est immense; par places, c'est un ouvrage de tapisserie qui ne déparerait pas le salon le plus élégant: c'est un fouillis de rameaux minuscules, crêpés, déliés et de teintes exquises, lilas, lie de vin, comme brodés sur un fond plus sombre d'émeraude et de vert pomme. On n'a garde de fouler aux pieds ces chefs-d'œuvre. Tout à coup un bruit sourd nous fait dresser l'oreille : c'est comme un roulement de camion à distance ; après un arrêt de quelques secondes, il se fait de nouveau entendre; puis une masse noire traverse la clairière et s'abat sur le sol à une distance de quelques mètres; on peut distinguer un oiseau de la grosseur d'un poulet, l'infime cause de tout ce tracas. Il vient de quitter un sapin et se pose à terre en vous regardant fixement. Feu ! le voilà mort : c'est une poule de bruyère de petite espèce, à chair excellente, au plumage d'un brun presque noir avec une frange blanche dessinant les petites plumes, et au-dessus de l'œil une cocarde demi-ronde d'un cramoisi très vif. C'est un fort bel oiseau, mais il est également stupide, car, au lieu de fuir, il se tourne vers le chasseur comme hypnotisé, l'observe et offre ainsi un but facile au fusil ; il est assez commun en Alaska ; le mâle se reconnaît à une aigrette.



LE MINEUR FOX ET SES ASSASSINS INDIENS, PRISONNIERS À TAGISH POST (PAGE 178). DESSIN DE L'AUTEUR.

Des pistes nombreuses de lynx se reconnaissent et traversent, ici et là, des bancs de sable.

Descendant un talus formé par l'érosion d'ardoises pourries, on arrive à un étang circulaire de 1 kilomètre de diamètre, recouvert d'herbe et de roseaux sur presque toute sa surface, excepté un petit bassin au centre, à eau plus profonde, où se cachent sans doute des palmipèdes. Avançant bravement dans l'eau glaciale qui monte bientôt au haut des jambes, l'intrépide chasseur voit s'envoler une bande de canards hors de portée, et par acquit de conscience il fait en l'air une décharge qui n'a pour résultat que d'éveiller des myriades de maringouins ; ceux-ci, sonnant la charge, forcent l'imprudent à une retraite précipitée. De poules de bruyère qu'on peut prendre, il n'y en a pas ; les canards, on les trouve en masse, mais on ne peut pas les avoir : curieux pays !

Revenons à notre bateau: il a été décidé qu'on le ferait carré, à fond plat, de dimensions plus que suffisantes pour porter 6 hommes et 6 tonnes de fret de toute nature; il aura donc 10 mètres de long, $2^{m},50$ de large et $0^{m},50$ de profondeur.

Les pièces de la charpente sont assemblées sur un chantier établi près de la tente et non loin du rivage; puis les planches, soigneusement rabotées, sont clouées sur place; enfin, le tout étant solidement chevillé et boulonné, on retourne le bateau pour le calfater en élargissant les fentes, en séparant les planches, et en



LA FLOTTE SUR LE LAC TAGISH (PAGE 176). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.



LE PRÊCHE À TAGISH POST (PAGE 177). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

bourrant les interstices de filasse sur laquelle on verse de la poix bouillante; après cela l'eau ne pénétrera pas.

Les ponts de l'avant et de l'arrière sont achevés, le mât mis en place; une cabine devant servir de cuisine et de chambre à manger reçoit le poêle; un puissant aviron est encastré en guise de gouvernail dans une fourche naturelle d'arbre et renforcé d'un boulon à l'extrémité; une pompe est placée de façon à pouvoir épuiser l'eau qui peut s'infiltrer; enfin la voile, faite d'une fraction de la grande tente, est attachée à ses vergues, et, en capitales rouges et bleues, les mots VILLE de PARIS s'étalent sur sa blanche étoffe.

Puis au moyen de rouleaux et de planches la pesante embarcation est lancée, car depuis quelques jours les glaces ont entièrement disparu, et l'ère de la navigation a été ouverte, ce dont témoignent les centaines de bateaux qui franchissent le Caribou Crossing.

Deux ou trois jours suffisent pour s'assurer que tout est en ordre, que la barque tient bien dans l'eau et que la pompe est une superfluité; alors on procède au chargement.

Les traîneaux sont démontés, et les parties les plus pesantes placées au fond, puis les sacs, caisses, boîtes, ballots, s'entassent méthodiquement et de façon que l'arrière soit tant soit peu plus chargé que l'avant. Enfin sur le tout se posent les longues caisses de $3^m \times 1^m$ garnies des sacs-lits. Ainsi chargée la *Ville de Paris* a un tirant d'eau de 35 à 40 centimètres et peut naviguer dans les eaux les plus basses que nous soyons exposés à rencontrer en bas de la rivière.

Le vendredi 3 juin, le chargement est terminé, et le soir à 8 heures nous nous embarquons. Nous prenons d'abord un peu de repos, car le vent est faible, et nous attendons qu'il fraîchisse pour larguer l'amarre.

Un peu après minuit, le capitaine (c'est un de nos hommes qui s'entend quelque peu au maniement d'un bateau) nous réveille; nous nous mettons à l'eau chaussés de nos hautes bottes en caoutchouc et nous poussons la barque en pleine eau. La brise est encore trop légère pour que nous usions de la voile; aussi devons-nous avoir recours aux rames, et nous voilà partis au petit jour, car, à cette saison, déjà il ne fait plus nuit. Non sans regret nous disons adieu à ce camp dans les dunes et les pins, où nous avons passé un peu plus d'un mois par un beau temps presque continuel.

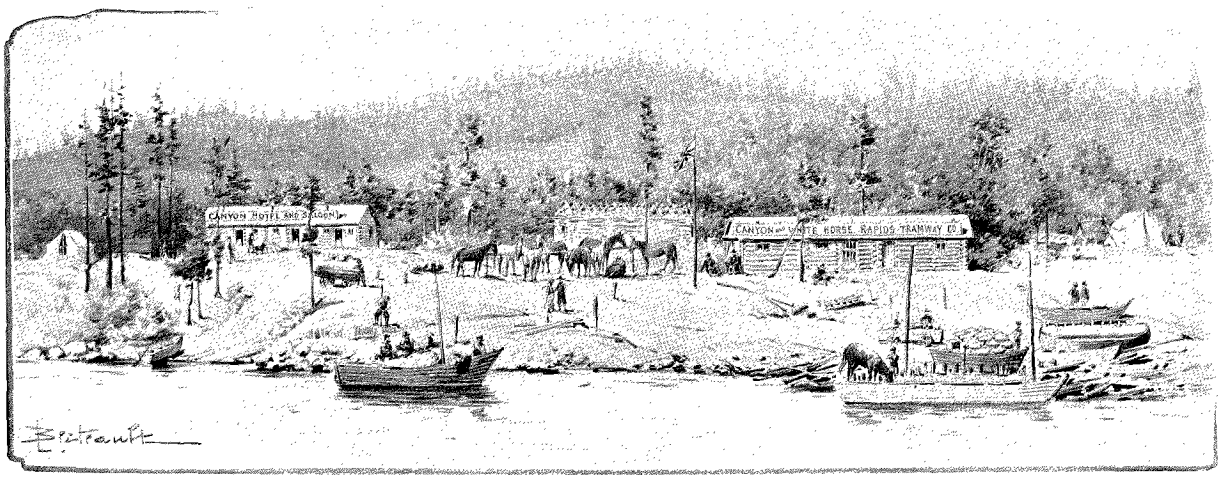
VII

Les lacs. — La rivière Six Mile. — Au poste de Tagish. — Un prêche en plein air. — Quatre assassins indiens. — Tragédie. — Le lac Marsh. — La flottille de bateaux. — Un violoniste hongrois. — Une truite saumonée.

En quelques minutes le chenal qui verse les eaux du lac Bennett dans le lac Tagish est atteint; mais, comme le courant n'est pas très rapide et que le vent est tombé, il nous faut ramer à force de bras; puis, là où la rivière fait un coude presque à angle droit avant d'arriver au second lac, le vent saute et nous souffle en face, de sorte qu'il nous est impossible de mouvoir la pesante masse; force est d'aborder et d'attendre que le vent tourne de nouveau et nous permette d'avancer.

Il est environ 6 heures du matin et on reste en panne jusqu'à 10 heures; enfin la saute favorable se produit et nous nous remettons en route. Nous entrons sans peine dans le lac Tagish, bien que le passage soit très étroit et abonde en bancs de sable où plusieurs bateaux s'échouent et dont ils sont quelquefois des heures à sortir. Les eaux sont couvertes d'embarcations de toutes grandeurs, formes et gréements; leur voilure est non moins pittoresque de formes et de couleurs, et le personnel aussi hétérogène qu'on peut le souhaiter d'une invasion de ce genre.

Mais bientôt il faut baisser la voile, l'air est calme et, pour ne pas rester tout à fait immobiles, deux hommes



« CANYON HOTEL », À L'ENTRÉE DE WHITE HORSE RAPIDS (PAGE 178). — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

descendent à terre et au moyen d'une longue corde halent la barque, aidés par les camarades restés à bord et armés de gaffes.

On arrive ainsi en face du terrible *Windy Arm* (le bras du vent), qui est l'entrée d'une baie très étroite et longue de 18 à 20 kilomètres, très redoutée des navigateurs. De nombreux naufrages ont eu lieu à ce point, et il arrive souvent que la traversée de cette nappe d'eau est impossible pendant plusieurs jours ; mais nous la faisons à la rame et bientôt à la voile, car une bonne brise s'est levée. Le lac Tagish est long de 30 kilomètres ; sa largeur moyenne est de 2 à 3. Il est rejoint par le Taku Arm, venant du Sud, et qui doit être de longueur considérable si l'on en juge par la dépression entre les montagnes, qui peut se discerner à perte de vue.



MILES CANYON (RAPIDES DE WHITE HORSE) (PAGE 179).
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Tous ces bras sont désignés par le Dr Dawson, le fameux géologue canadien, sous le nom de lac Tagish et sont les lieux de pêche et de chasse des Indiens de ce nom. De hautes montagnes de 2 000 à 3 000 mètres enserrent les lacs Bennett et Tagish et leur donnent une forme d'S renversée, la direction générale étant Nord, Est et Nord. Vers l'extrémité Nord du lac Tagish et sur le versant Ouest, les montagnes s'éloignent des rives, laissant de vastes plaines marécageuses entre leur pied et les eaux du lac, qui se déversent par la rivière Six Mile (9 kilomètres) dans le lac Marsh.

Des rochers à fleur d'eau à l'entrée de ce chenal exigent quelque attention ; mais bientôt nous voici à Tagish Post, station de la police canadienne ; c'est ici qu'il faut faire viser les papiers de douane délivrés au White Pass, et, comme c'est dimanche matin et que l'observation du jour dominical est rigoureuse au Canada, nous devons renvoyer à lundi la visite des bureaux. Nous en profitons pour faire un tour à travers le camp fourmillant de monde, tandis que des centaines de bateaux se suivent côte à côte sur la rive bordée de saules.

A quelques mètres de là les sombres sapins s'élèvent serrés, ombrageant des tentes et entourant d'une enceinte de verdure les spacieux parallélogrammes où se dressent les constructions officielles ; ce sont des *loghouses*, ou maisons en troncs d'arbres longues et basses, percées de très petites fenêtres et de quelques portes aménagées pour la police, les douaniers, les officiers et leurs familles ; elles contiennent des appartements, des réfectoires, des bureaux, des magasins.

Mais approchons-nous du centre de la place formée par les trois corps de bâtiment à angle droit : une foule s'est assemblée là, hommes, femmes, même quelques enfants ; les uns se sont assis sur des bancs grossiers, faits d'une planche clouée sur des pieux enfouis dans la terre, d'autres sont accroupis sur le sol, d'autres encore ont improvisé des sièges avec des objets trouvés sur les lieux, traîneaux, baquets, barils, troncs d'arbres. Vis-à-vis des bancs une table très simple recouverte d'un tapis sur lequel repose une Bible : c'est le prêche. Chacun se recueille, et au milieu d'un silence solennel, le ministre, un jeune homme imberbe, à lunettes, en costume de mineur et nu-tête, prie, dirige le chant, et débite un sermon. Les hymnes sont chantées debout par toute l'assistance. Ce sont les mélodies et les cantiques populaires que tous les gens de race anglo-saxonne connaissent par cœur, les ayant appris dans leur jeunesse à l'école du dimanche. Le discours est plein d'allusions à la condition des émigrés, et les prières, la dernière surtout, dans laquelle le prédicateur recommande à la grâce divine les parents, les familles, les amis laissés en arrière, font se gonfler bien des cœurs et couler bien des larmes. Car, après tout, n'est-ce pas pour eux qu'on est parti ? n'est-ce pas pour ce qu'on a de plus cher qu'on endure tant de privations, qu'on accepte tant de sacrifices ? Et tous ne savent-ils pas, dans cette assistance, qu'avant longtemps leurs rangs seront décimés et que les bien-aimés pour lesquels ils se sacrifient, beaucoup d'entre eux ne les reverront pas ? Comment l'émotion pourrait-elle être absente à

l'évocation de tels souvenirs et de telles réflexions ? C'est un fait remarquable que, parmi ces hommes rudes, de terribles jureurs souvent, la plupart prêts à verser le sang, il n'y en a pas un seul qui ne respecte la parole de Dieu. Ils sont indifférents peut-être, jamais moqueurs, et en présence d'une croyance sincère, ils s'inclinent avec déférence. Et aujourd'hui ces géants, tout en muscles et en énergie, qui semblent taillés à la hache dans la chair humaine, s'inclinent, humbles et confiants, comme de petits enfants. L'impression est profonde.

Après la quête faite par des officiers en uniforme écarlate, et recueillie dans leur chapeau en feutre gris à bords rigides, on se disperse pour aller déjeuner, car il est midi. Ceux qui ne sont pas pressés visitent le poste et, curieux, examinent une tente à l'entrée de laquelle un sergent fait bonne garde, la carabine à la main et le revolver muni d'une cartouchière pleine. Des piquets réunis par une corde tiennent à distance la foule, qui est évidemment dans l'attente de quelque chose.

Le sergent pénètre à l'intérieur de la tente et en ressort bientôt, conduisant quatre Indiens de 16 à 20 ans liés l'un à l'autre par une chaîne pesante rivée aux chevilles au moyen d'anneaux, terminée par une enclume énorme que porte en ses mains le dernier des prisonniers. Ce sont les assassins de Meehan et de Fox, deux prospecteurs qui au printemps furent, l'un tué, l'autre blessé, dans une embuscade dressée par ces vauriens.

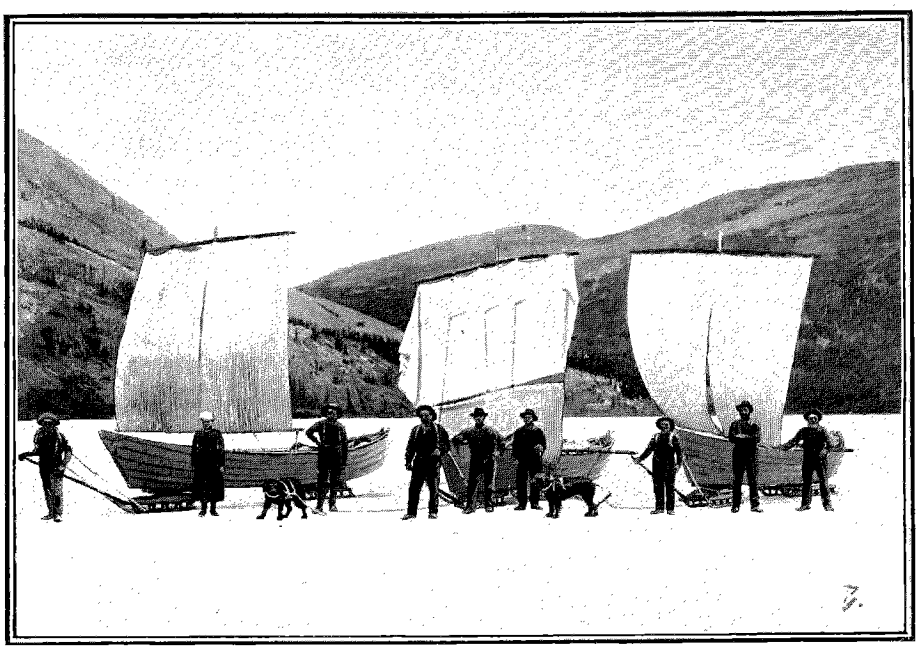
Le cortège s'avance lentement, traverse la place et pénètre dans un des corps de logis que nous avons décrits.

Suivons-le : les prisonniers sont conduits dans une chambre assez vaste contenant deux tables le long des murs, à l'une desquelles sont assis, mangeant et buvant, une dizaine de soldats. Ils se placent seuls autour de l'autre et commencent à attaquer de fort bon appétit, et en plaisantant, ce qu'on peut deviner à leurs sourires, les plats de viande et de farineux qu'un soldat met devant eux. Ils se ressemblent comme tous les Indiens, et rien sur leur visage impassible ne dénote le criminel. Ils ont cru faire acte de braves, ils considèrent leur crime comme un honneur. Tout Indien en ferait de même s'il en avait l'occasion. Faudrait-il donc déclarer correct le mot cynique d'un Américain : « Il n'y a d'Indien bon que l'Indien mort » ? Les vieux trappeurs, les coureurs des bois vous diront qu'il ne faut jamais se fier à cette race.

VIII

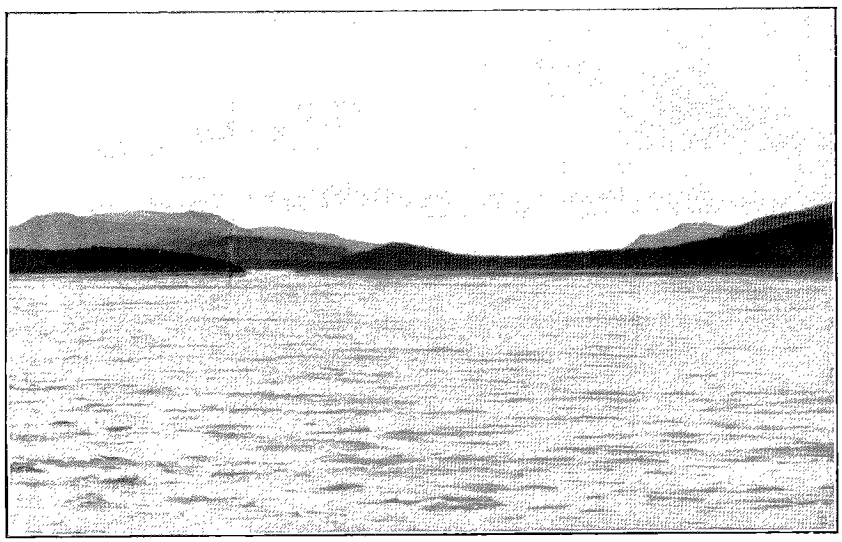
La rivière Fifty Mile. — Miles Canyon. — Un tramway en troncs d'arbres. — Les rapides du White Horse. — Un mariage en canot. — Nombreuses victimes. — Naufrages. — Le lac Laberge. — Quatre jours sur une île. — Voyage de nuit.

La rivière Lewis, après avoir traversé les lacs Bennett, Tagish et Marsh, coule pendant 80 kilomètres avant d'atteindre le lac Laberge; dans cette partie de son cours, elle se nomme la rivière Fifty Mile. Sa largeur est de 200 mètres environ ; elle forme de nombreux méandres, et son lit abonde en promontoires et en barres de sable. Les rives sont boisées et accidentées ; les bancs d'argile s'élèvent par places à 100 mètres de hauteur et sont habités par des myriades de martinets qui s'y creusent des nids, dont les ouvertures innombrables font penser à une écumoire déroulée tout le long de la rivière. Le vent remonte la vallée et le courant est peu rapide. Nous prenons donc l'aviron, et vers 5 heures du soir nous accostons à un kilomètre au-dessus de *Canyon Hôtel*; ici la rivière fait un coude à angle droit et à l'Ouest, sur quelques cents mètres, pour en faire un second et reprendre la direction du Nord à l'entrée même du Cagnon. Nous allons examiner les lieux, mais sans nous prononcer ; au premier coude, où sont deux ou trois longs bâtiments en troncs d'arbres tout à fait pareils à



TRAÎNEAUX A VOILES SUR LE LAC LABERGE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LAROCHE, A SEATTLE.

ceux de Tagish Post et s'intitulant pompeusement *Hôtel* et *Salon*, il y a un tramway avec rails faits de troncs d'arbres écorcés et sur lesquels roulent, tirés par deux chevaux, des camions à roues de fer à très large bande concave destinées à emboîter la convexité des rails en bois. Ce tramway suit une ligne formant l'hypothénuse de l'angle dont le sommet est le commencement de Miles Canyon et va rejoindre la rivière juste au-dessous des rapides du White Horse, à 6 kilomètres de l'hôtel.



LAC LABERGE (PAGE 180). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Ainsi les voyageurs prudents évitent le Cagnon et les rapides en prenant le tramway : leurs provisions sont transportées par la même voie, l'embarcation seule, « vidée », est abandonnée à la violence du courant et happée au passage en aval du White Horse. Seulement la taxe de trois sous par livre prélevée pour ce service est quelquefois cause que l'on préfère tenter la descente, gens, marchandises et barque, moyennant une rétribution raisonnable acceptée par un pilote d'expérience.

C'est ce qui nous arrive : rentrés à bord, nous sommes accostés par un de ces pilotes qui nous persuade de louer ses services pour une somme de 45 dollars. Il propose de nous descendre ce jour-là jusqu'à l'entrée du Cagnon, car il a sa tente dressée là ; nous acceptons et nous amarrons, passant une double corde autour d'un arbre solide, car le courant est déjà très fort, et entre les parois verticales de la brèche étroite par où se précipitent en mugissant les eaux refoulées de la rivière, nous voyons s'élever un dos d'âne d'écume blanche qui ne promet rien de bon. Comme nous dormons à bord, ainsi que d'habitude, nous tenons à ce que notre sommeil ne soit pas troublé par des cauchemars affreux où nous nous verrions, la chaîne brisée, partir en dérive comme une flèche, entrer dans ce Styx, chevaucher le dos d'âne et, arrivés au bassin central, être saisis dans le tourbillon du remous et fracassés contre les colonnes de basalte noir.

Mais le matin nous retrouve, ô surprise, en sûreté à la même place, et bientôt notre pilote arrive avec son aide et prend place à l'avant, où un aviron est solidement fixé, tandis que le second s'empare du gouvernail, qui n'est, comme on le sait, qu'une puissante rame. On nous recommande, à nous quatre de l'équipage, de ramer avec autant de force qu'il est possible, afin de marcher plus vite que le courant, qui est de 24 kilomètres à l'heure, et de permettre ainsi au pilote de manœuvrer.

Après une prière mentale, courte mais éloquente, nous voilà partis ; le Cagnon est entré, franchi, puis le bassin, puis encore le Cagnon, et nous voilà dehors ; cela a pris un peu plus de deux minutes pour faire ce kilomètre. Nous avons ramé dur et n'avons vu qu'une masse noire, des rochers à droite et à gauche, qu'une masse blanche, l'écume, en avant et tout autour de nous, et nous n'avons entendu que le roulement de tonnerre de ces eaux violemment comprimées dans l'impasse, et le cri strident, dominant ce tonnerre, du pilote commandant la manœuvre. Son cri redouble d'intensité quand on tourne une colonne, sans la toucher heureusement, car un contact à ce moment-là serait fatal. Enfin, tout va bien, et nous continuons, encouragés par ce premier succès.

Cette course folle nous amène au rapide du White Horse, près de 3 kilomètres plus bas que le Cagnon ; on y arrive par une succession de rapides peu dangereux ; même on aborde pour changer d'hommes ; les deux pilotes nous quittent ici et sont remplacés par un Sang-mêlé, à l'encolure puissante. Il nous recommande également de ramer à outrance pour gagner le courant de vitesse ; en route donc et bon courage ! Nous voici bientôt engagés dans les rapides, un peu moins longs que le Cagnon, mais plus dangereux peut-être ; les eaux resserrées dans un étroit chenal bondissent en montagnes d'écume roulant sur d'énormes blocs de roche où se sont brisés maints esquifs, et où ont péri maints équipages. Voici ce qu'en dit M. Ogilvie, autrefois géomètre-arpenteur officiel et maintenant gouverneur du Yukon : « Vous pouvez descendre les rapides du White Horse, si vous voulez, du moins vous pouvez essayer. Pas moi. J'ai découvert que, dans une seule saison, treize hommes ont perdu la vie en les descendant, et, bien que je ne donne pas ceci comme certain, je crois que ce doit avoir été une forte proportion de ceux qui l'ont tenté. »

Le Cagnon est large de 30 mètres à peu près, et ses rochers de basalte presque à pic ont de 20 à 30 mètres de hauteur. La chute totale dans le Cagnon et les rapides du White Horse a été mesurée : elle est 10 mètres. Puis à quelque distance au-dessous de ces derniers le courant est rapide et la rivière large, avec de nombreuses barres de gravier. Le nom de White Horse (cheval blanc) ne se rapporte pas à un cheval blanc quelconque, mais, dans le Canada, il évoque l'idée de péril, de danger. C'est du moins ce que nous explique un coureur des bois canadien. Il est certain que ces rapides ont fait de nombreuses victimes, à ce point qu'en juin dernier la police a interdit aux femmes et aux enfants de les descendre; ils doivent prendre le tramway et rejoindre leurs gens au-dessous des rapides.

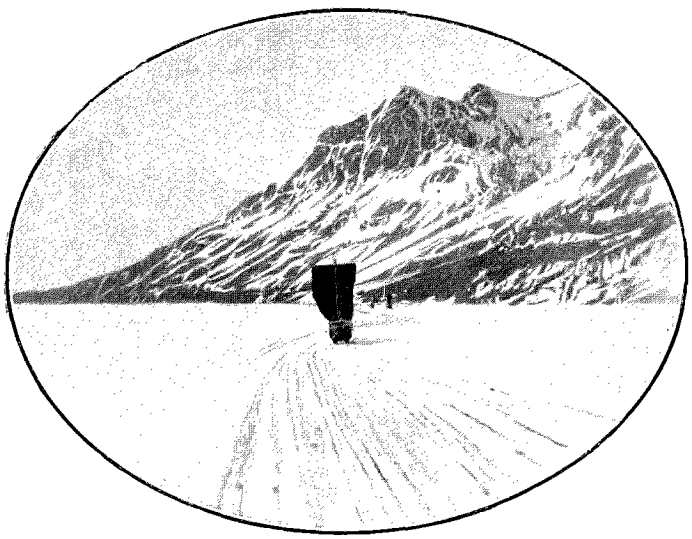
Nous les avons franchis heureusement, Dieu merci, et nous accostons immédiatement pour prendre un court repos, car la tension des nerfs et l'effort énergique qu'il a fallu déployer pour ramer nous ont quelque peu fatigués. Mais comme nous décidons de ne pas déjeuner avant d'avoir atteint une section de la rivière où le courant est moins vif, nous nous remettons en route sans tarder. Ici la rivière est divisée en plusieurs bras par des barres de gravier jonchées des débris des bateaux qui ont chaviré dans les rapides ; quelques-uns sont encore en assez bon état et n'ont qu'une voie d'eau réparable ; mais de certains autres il ne reste qu'une pile de bois enchevêtrés, brisés menus, rappelant un jeu de jonchets. Quelques naufragés étendent sur la rive les rares effets qu'ils ont pu sauver, tandis que d'autres, n'ayant plus rien à sécher, se sèchent eux-mêmes. Pour nous, nous n'avons fait qu'embarquer une lame ou deux, qui n'ont causé aucun dommage ; pleins de reconnaissance, nous prenons congé de notre pilote, qui reçoit en souriant son argent et nos éloges et déclare en même temps qu'il n'a jamais vu (en parlant de nous) de si piètres rameurs. Nous baissons la tête, humiliés, tout en admettant que c'est la vérité. Nous lui serrons la main, et au revoir, sans rancune.

Nous apprenons que George Hamner, le fameux pilote des rapides de White Horse, s'est marié récemment, et, comme il convient à sa carrière de périls et d'aventure, la cérémonie du mariage a été célébrée dans un bateau descendant les rapides. Quand le ministre dit : « Je vous déclare mari et femme », il eut à élever la voix au point de crier et eut peine à se faire entendre dans le mugissement des eaux déchaînées. L'épouse est une personne cultivée qui, il y a quelques années, visita le Transvaal et interviewa le président Krüger pour la *Tribune* de New-York.

D'ici au lac Laberge, il y a 40 kilomètres, et la rivière Fifty Mile présente les mêmes caractères que dans sa partie supérieure ; elle décrit de nombreux circuits et court au pied de collines peu élevées et boisées, assez larges par endroits, formant des îlots et des barres de sable et de gravier. A son embouchure, les collines s'abaissent et font place à des plaines couvertes d'herbes et coupées de marécages ; nous campons sur la rive. Le lendemain nous nous avançons à la rame et prudemment dans le delta aux eaux peu profondes et nécessitant l'emploi fréquent de la sonde. Enfin nous gagnons le large, mais le vent ne se presse pas de souffler; nous continuons à ramer, et bientôt la brise se lève, malheureusement elle vient du Nord, c'est-à-dire en sens contraire à notre marche. Nous travaillons avec acharnement, mais, vers deux heures, force nous est d'atterrir sur une île, car il devient impossible de faire avancer notre pesante barque en face de cet obstacle. Nous passons ainsi trois jours sur ces îles du lac Laberge

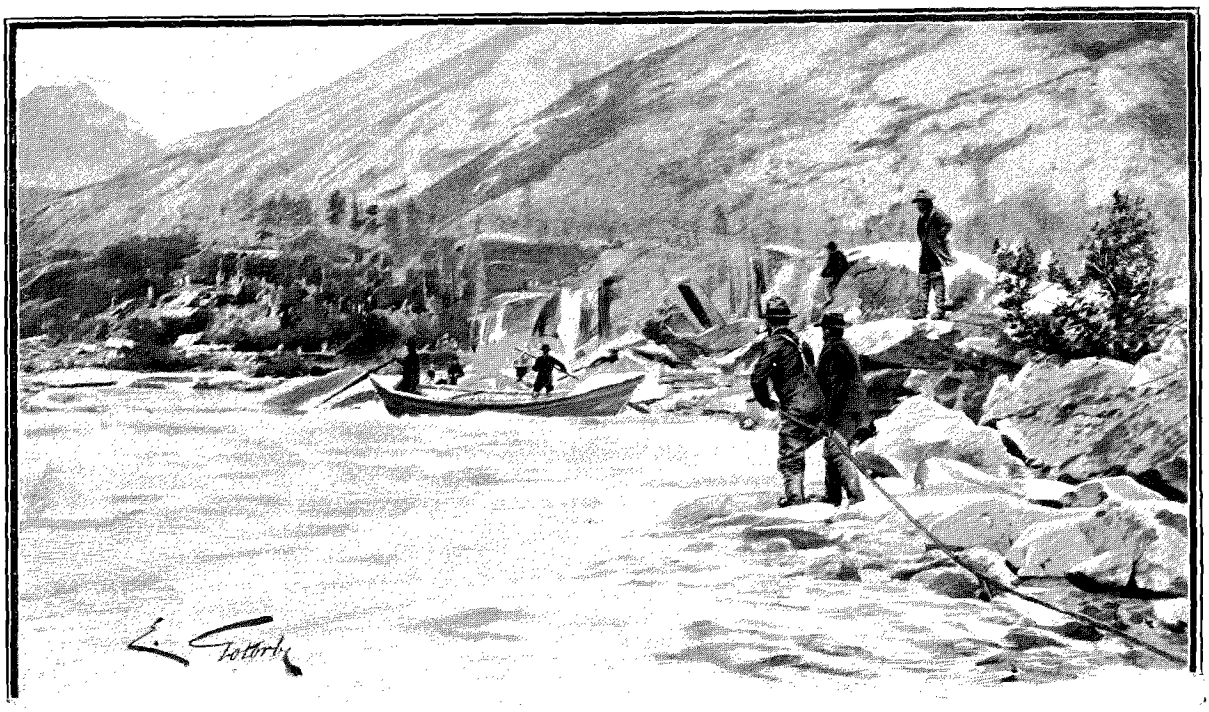
(A suivre.)

LÉON BOILLOT.



À LA VOILE SUR LE LAC BENNETT.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



RAPIDES DE LA RIVIÈRE THIRTY MILE. — D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

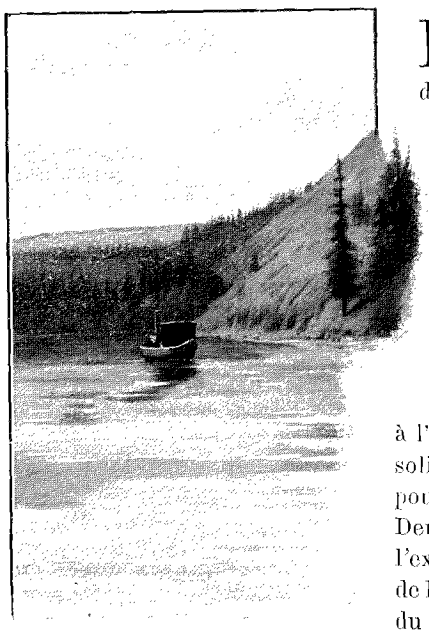
AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DU LAC BENNETT A DAWSON),

PAR M. LÉON BOILLOT.

IX

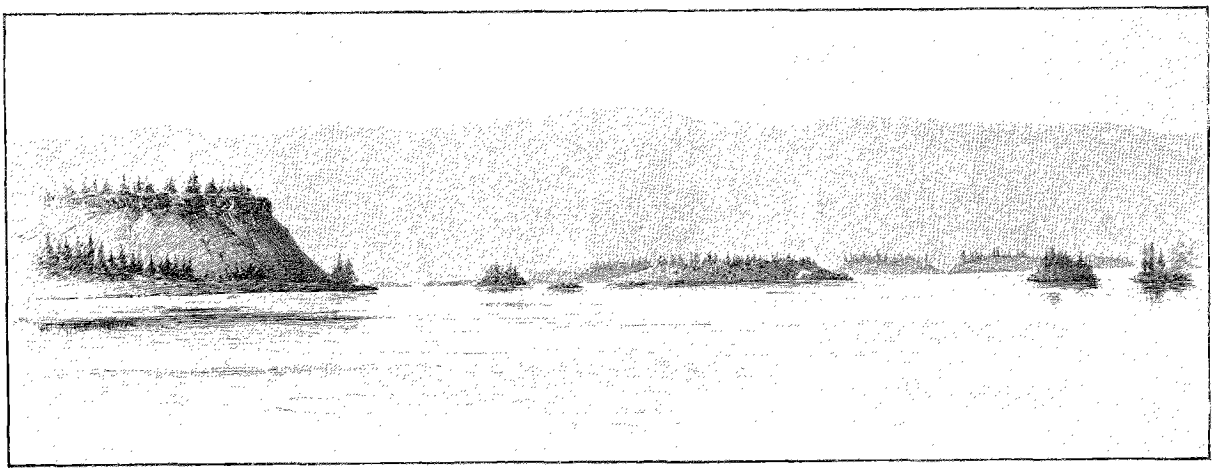
La rivière Thirty Mile. — Dangers de cette rivière. — Nous l'échappons belle. — Les rivières Teslin, Lewis, Big Salmon.



LE FLEUVE YUKON, PRÈS DE DAWSON (PAGE 163).
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

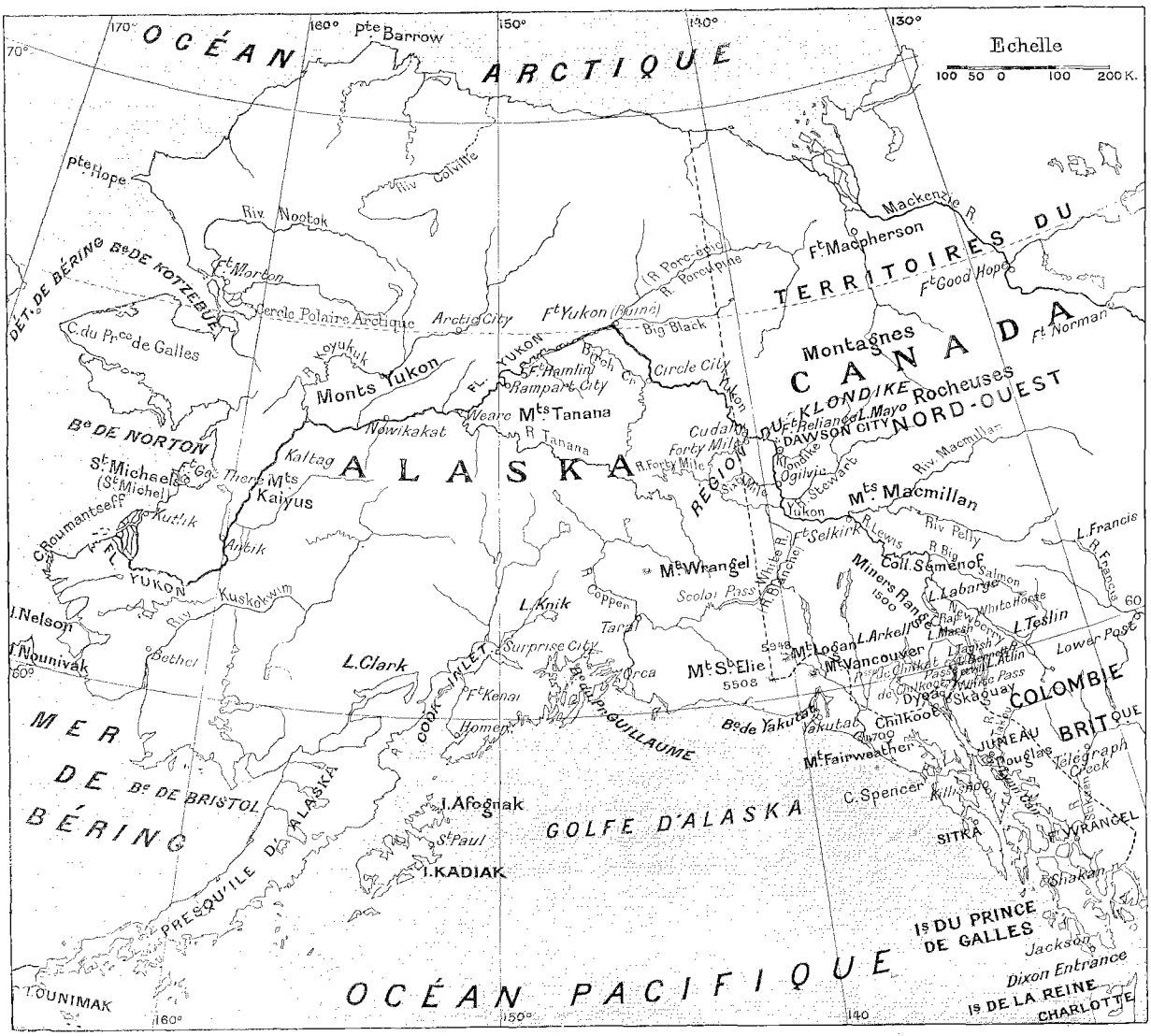
Le Cagnon et les rapides passés, on pouvait s'attendre à n'avoir plus que de l'agrément en descendant la rivière, mais nous devions être détrompés, car la rivière Thirty Mile nous réservait des surprises désagréables. En effet, à peine étions-nous engagés dans ses méandres que nous fûmes emportés par un courant excessivement rapide, de 12 kilomètres à l'heure, ce qui n'est pas déjà si mal, si l'on se représente qu'il faut avoir l'œil incessamment sur les rochers et les barres, qui pullulent dans ces eaux. Premièrement, il y a à droite une pointe de roc avec laquelle peu de bateaux n'ont pas eu affaire ; vous y êtes portés directement, et ce n'est qu'à force de rames qu'il est possible de l'éviter et de rester dans le courant resserré entre le roc et la rive. Comme nous passions, une des chevilles qui retenaient l'aviron d'avant se rompit, et l'homme qui le maniait fut presque jeté à l'eau avec sa rame. Heureusement celle-ci était retenue avec une corde solide, et l'on put ainsi, sans accident, tenter d'aborder, ce qui était urgent pour la réparation de la fourche d'avant, de laquelle on ne pouvait se passer. Deux hommes sautent à terre avec l'amarre, et l'un d'eux réussit à passer l'extrémité autour d'un sapin, mais l'autre, le timonier, qui tenait le milieu de la corde et devait l'enrouler autour du tronc d'un arbre coupé à un mètre du sol, excité et hors de lui, croyant saisir le tronc, ne faisait qu'embrasser le vide ; pendant ce temps la corde lui glissait entre les mains, et la *Ville de Paris* s'en allait à la dérive ; on voyait le moment où l'amarre, arrivée au bout de sa longueur et fortement enroulée autour du sapin, allait se tendre et se détacher au premier choc. Les hommes restés à bord suivaient de l'œil cette scène et attendaient stoïquement l'instant psychologique. Si le câble partait,

1. *Suite*, *Voyez p.* 145, 157 *et* 169.

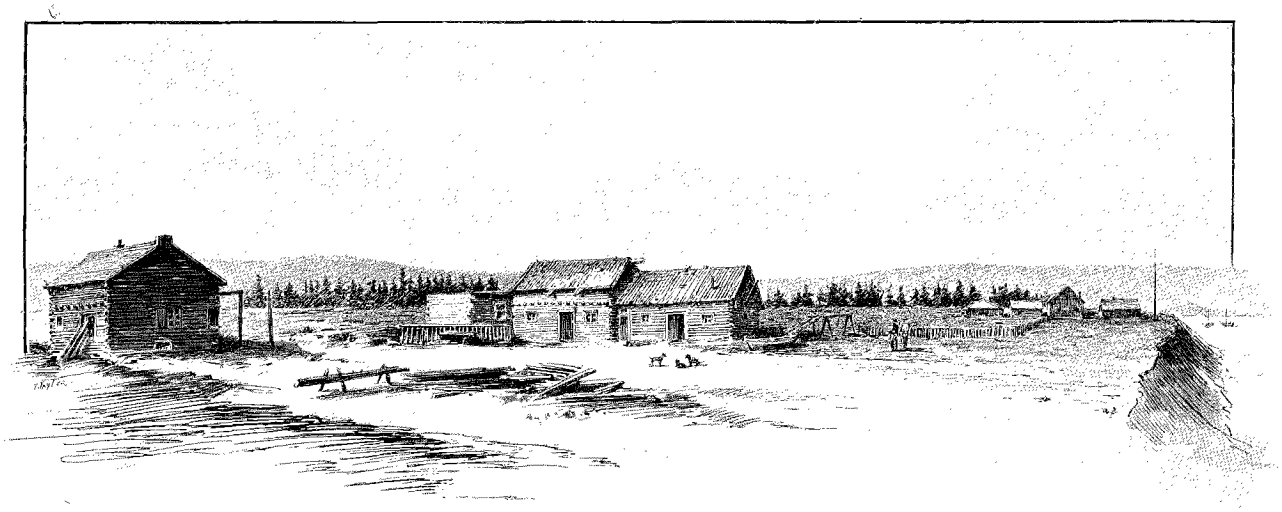


CONFLUENT DE LA PELLY ET DE LA RIVIÈRE LEWIS (PAGE 183). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

c'étaient sûrement le naufrage et ses conséquences. Fort heureusement, grâce à la Providence sans doute, la corde en se tendant accrocha le bout d'une grosse poutre fixée en travers à l'avant et la fit sauter en éclats, amortissant le choc, l'annulant pour ainsi dire. La barque était sauvée avec son équipage. Nous réparâmes



CARTE DE LA RÉGION DU KLONDYKE ET DE L'ALASKA.



FORT SELKIRK. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

l'accident en remplaçant les chevilles de bois par des tiges de fer appartenant aux traîneaux, et après deux ou trois heures d'arrêt nous nous remîmes en route.

Nous voici à l'embouchure de la rivière Teslin, qui vient du Sud, du lac du même nom, et dont les eaux sont de couleur brun foncé, tandis que celles de la Lewis sont bleues. Cinquante kilomètres plus loin, la rivière Big Salmon (gros saumon) se jette dans la Lewis, qui conserve une largeur d'environ 200 mètres et dont le courant est ici de 7 à 8 kilomètres à l'heure.

X

Les Cinq Doigts. — Les Rapides de Rink. — Fort Selkirk. — Chef-lieu du territoire. — Le Yukon. — Un volcan éteint. — Coulée de lave. — La rivière Blanche. — La rivière Stewart. — Le poste de Sixty Mile. — La rivière Indienne. — Les oies et les îles du Yukon. — Vitesse du courant. — Les maringouins.

Environ 50 kilomètres en aval de Little Salmon, la rivière s'élargit en bassin, ses eaux étant retardées par une barrière naturelle de plusieurs îlots de roche conglomérée et nommés les Five Fingers (Cinq Doigts), non, comme on le croit généralement, à cause de leur nombre, mais parce que le principal de ces récifs, vu du haut de la côte de la rive droite, est divisé en groupes de rochers imitant les cinq doigts de la main. Telle est du moins la version du major T... de Québec.

L'eau refoulée par cette muraille est surélevée d'environ 30 centimètres, et, se précipitant dans les intervalles des rocs, elle produit un bombement de quelques mètres. On choisit d'ordinaire le passage de droite, qui, bien qu'étroit, a l'eau la plus profonde, et avec un peu d'attention, si l'on engage le bateau de façon à enfiler carrément le chenal, il n'y a pas d'autre inconvénient que d'embarquer un peu d'eau. Le rocher passé, voici une série de rapides sans importance, et le courant, très vif à cet endroit, nous emporte bientôt vers les Rapides de Rink qu'on peut éviter en se tenant très près de la rive droite, où l'eau est profonde et à peine agitée.

Entre les rapides et la rivière Pelly (70 kilomètres), on ne rencontre aucun cours d'eau important, mais en général les îlots sont en très grand nombre et groupés ensemble. La Pelly est large d'environ 200 mètres à son confluent avec la Lewis, qui en a alors à peu près 800; les deux cours d'eau réunis forment le Yukon. C'est ici, sur la rive gauche, que se trouvent les ruines de l'ancien fort Selkirk, poste de quelque importance. Il fut établi en 1848 par Robert Campbell pour le compte de la Compagnie de la Baie d'Hudson, au confluent des deux rivières, mais à cause des inondations fréquentes il fut transporté en 1852 à sa place actuelle.

Il fut construit en blocs de lave tirés d'une puissante coulée vomie par un ancien volcan situé à quelques kilomètres à l'ouest de la jonction des rivières et encore recouvert d'une couche de cendre d'une grande épaisseur. Cette coulée est visible à la rive droite du Yukon sur une longueur de plusieurs kilomètres, et s'élève à sa partie supérieure à plus de 70 mètres au-dessus du fleuve. En 1851, les Indiens Chilkoot décidèrent de mettre fin à la concurrence que leur faisait ce poste, et, après de nombreux actes d'hostilité, ils saccagèrent finalement le fort et le brûlèrent; il n'en reste plus aujourd'hui que quelques blocs de lave noircis.

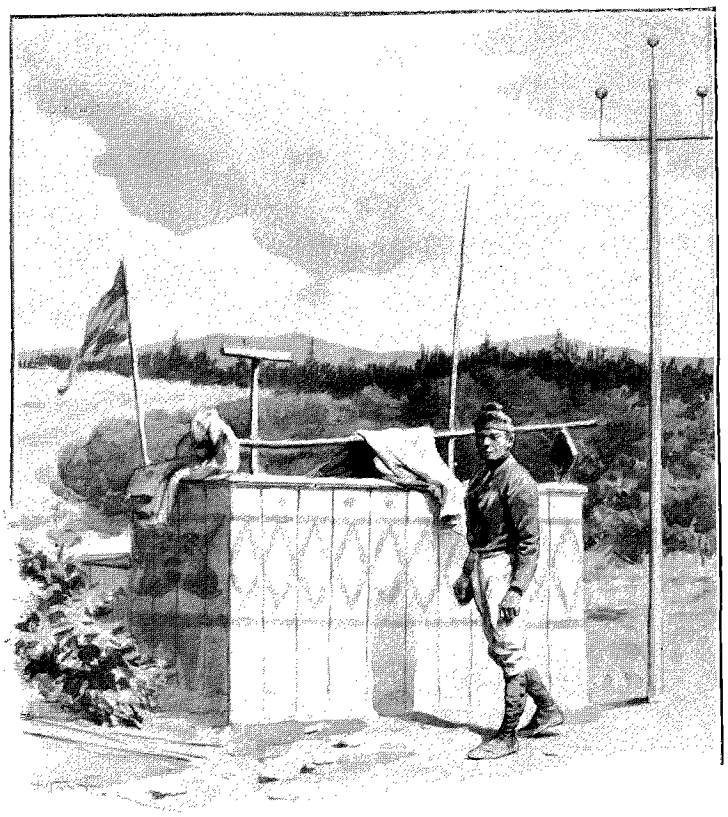
A sa place quelques bâtiments en troncs bruts renferment les magasins d'un nouveau poste. On y trouve aussi une mission et une école; l'été dernier, l'administration d'Ottawa résolut d'en faire le siège du gouvernement du territoire du Yukon, et y envoya 150 hommes de la milice du Canada; des baraques furent construites pour les loger. Il y a en outre un certain nombre de cabanes d'Indiens et des tentes de blancs qui trappent, chassent, font du bois, etc.

Il y a à Fort Selkirk plusieurs tombeaux indiens, entre autres celui du chef Harnan : d'habitude les Indiens disposent de leurs cadavres par la crémation ; mais les chefs et les sorciers (ou médecins) ont le privilège de choisir la place où on les ensevelira et où l'on placera leurs tombeaux, qui sont en général bien entretenus. Ce sont des enclos de 1 mètre de haut et de 2 ou 3 mètres de long et 1 mètre ou 2 de large, en planches dressées et ornées de peintures aux ocres multicolores. Des bandes d'étoffe peintes les recouvrent, tandis que des bannières en foulard flottent au vent et qu'une perche haute de plusieurs mètres porte trois boules, une au sommet et deux aux extrémités d'une traverse.

Après Fort Selkirk, et sur une distance de 150 kilomètres, jusqu'à la rivière White (Blanche), le Yukon a de 500 à 600 mètres de largeur, avec des îles nombreuses et généralement bien boisées. La rivière Blanche vient de l'Ouest et est ainsi nommée à cause de ses eaux très chargées d'une cendre volcanique et d'argile, qui les colore en blanc sale ; à partir de ce point le clair et bleu Yukon devient trouble et gris. La rivière forme à son confluent un delta de sable mouvant de quelques cents mètres.

15 kilomètres plus loin, voici la Stewart River venant de l'Est. Ici des collines de hauteur moyenne enserrent la rivière et s'élèvent en terrasses successives vers des altitudes plus considérables à l'intérieur ; nous arrivons là dans l'après-midi, décidés à y passer la nuit.

Deux hommes de la bande nous quittent pour aller prospecter sur la Stewart ; nous devons donc décharger leurs provisions et prendre congé, en leur souhaitant bon succès. Tout un camp s'est établi le long des rives boisées du confluent, et un mouvement commercial important s'y produit ; les cabines en troncs sont communes et les caches tout à fait abondantes. Ce sont ici des plates-formes en rondins de quelques mètres carrés, supportées par des perches ou pieux plantés dans le sol et hauts de 3 mètres environ. On y monte par une échelle et l'on y entasse les vivres et marchandises qu'on veut ainsi soustraire à la voracité des chiens errants et des bêtes sauvages. Une toile goudronnée ou un toit en branches les protège contre la pluie et le soleil. Le prospecteur peut donc explorer la contrée, ne prenant avec lui que ce qu'il lui faut pour son entretien de quelques jours, et puis il vient se repourvoir à son magasin. Les caches sont inviolables, elles garantissent au mineur la vie et la liberté, et le misérable qu'on surprendrait à y toucher serait immédiatement fusillé ou pendu.



TOMBEAU INDIEN À FORT SELKIRK.
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

En face de l'embouchure de la Stewart il y a des barres de gravier où l'on s'échoue au moment d'aborder. Sans hésiter, on chausse ses bottes de caoutchouc, on saute à l'eau, et à coups d'épaule et de levier on dégage le bateau et on le repousse en eau profonde. Il faut quelquefois dépenser une heure ou plus à cet exercice fatigant, mais absolument sans danger, avant de réussir.

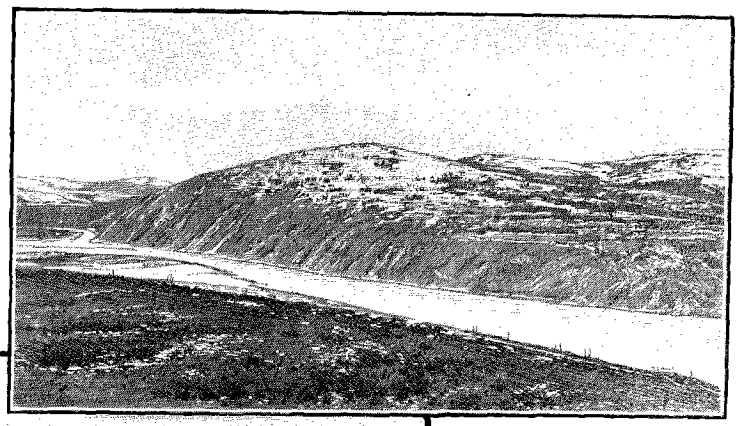
Le lendemain, 18 juin, est le dernier de notre périgrination sur le Yukon ; nous comptons être le soir même à Dawson, à 100 kilomètres en aval de la Stewart ; nous nous embarquons après avoir pris congé de nos 2 prospecteurs.

A 30 kilomètres de là on passe le poste de Sixty Mile, groupe de baraques en troncs d'arbres avec scierie appartenant à Joe Ladue et centre d'échanges commerciaux assez importants, car la rivière Sixty Mile, qui rejoint ici le Yukon, est bien connue pour ses gisements aurifères. Nous continuons à avancer lentement, le courant étant assez vif, et tout ce que l'on a à faire est de se maintenir dans le chenal principal, qui est le plus profond et le plus rapide, et à éviter les barres ; nous avons décidé d'atterrir sur l'une des îles et d'y faire provision de bois, car, information prise, à Dawson le combustible est rare et fort cher ; donc nous accostons et nous voilà abattant, la hache en main, quelques beaux fûts de sapin que nous tronçonnons ensuite en sections de trois mètres et que nous entassons à bord de la *Ville de Paris*, à l'intérieur, à l'avant, à l'arrière, que nous

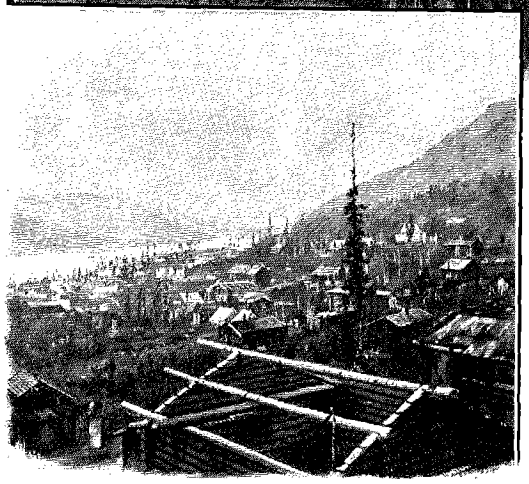
suspendons même à ses rebords extérieurs. Ainsi lestés nous rentrons à bord et nous voyons défiler rapidement les forêts qui revêtent les îles et qui sont remplies d'oies qu'on ne peut surprendre.

Puis le courant nous emporte à raison de 6 à 8 kilomètres l'heure, rasant l'embouchure de l'*Indian River* (Rivière Indienne) et, plus bas, quelques ruisseaux sans importance. Enfin, vers 7 heures du soir, un écriteau fixé sur un rocher plongeant dans le Yukon nous annonce que Dawson n'est plus qu'à un kilomètre.

Étonnés, nous manœuvrons en vue d'aborder à temps et sans encombre, le courant étant très rapide ici, et notre expérience sur la Stewart nous ayant appris à craindre les bancs. Vaine attente! Nous voilà échoués à la sortie du Klondyke, et il nous faut une heure pour nous sortir de là et accoster vis-à-vis des bâtiments de la police à Dawson.







DAWSON EN 1897 ET 1898.
DESSINS DE BOUDIER,
D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. GOLDSCHMIDT.

XI

La ville de Dawson. — Son histoire. — Son avenir. — Sa population. — Caractère des habitants. — Les vétérans du Yukon. — Les Chi-Cha-Kos. — Les magasins. — Les « salons ». — Les restaurants et ce qu'on y mange. — Viande et gibier. — Les voituriers. — Le soleil de minuit.

« Tout ce qu'il y a de bon a déjà été dit, il ne reste plus qu'à le redire »; ce mot est de Gœthe. Qui n'a pas vu Dawson n'a rien vu; ce n'est pourtant qu'un amas de cabanes et de tentes, disposées avec une apparence d'alignement le long de fondrières décorées du nom de rues et d'avenues, et l'on pourrait plus aisément faire la description de cette ville, de 15 000 à 20 000 habitants suivant la saison, en parlant de ce qu'il n'y a pas que de ce qu'il y a. Les éléments de civilisation qu'on y rencontre sont encore dans un état si embryonnaire qu'ils créent les contrastes les plus tranchés et souvent les plus comiques. L'observateur y trouve une riche mine de sujets extrêmement intéressants: nous essayons d'en montrer quelques-uns.

Le débarcadère à lui seul est une étude ; vous avez résolu d'atterrir aussi près que possible des bâtiments officiels bâtis sur la berge, entourés d'une palissade et de troncs d'arbres de diamètre très médiocre et surmontés du drapeau britannique portant à l'angle les armes du Canada, mais sur une distance de près de 2 kilomètres le rivage couvert de galets est inabordable. Un triple, un quadruple rang d'embarcations aux types fantaisistes forme une barrière impénétrable à l'ambitieux qui a projeté de mettre pied à terre.

Le premier rang est à sec sur la plage; le second est à demi dans l'eau; les bateaux des autres rangs se

*

cramponnent aux premiers au moyen de chaînes, de cordes, de câbles, d'amarres; cela est bercé, soulevé, entre-choqué, balancé par les petites vagues du Klondyke, qui se jette dans le Yukon à quelques cents mètres en amont. L'unique ressource est de former un nouveau rang à l'extérieur en s'amarrant aux bateaux les plus rapprochés, ce qu'on ne vous permet pas toujours de faire sans protester.

Enfin il se trouve une âme compatissante qui se laisse toucher, et nous voilà au terme de notre voyage par eau... mais pas encore à terre; il s'agit, en effet, de se frayer un passage jusqu'au bord.

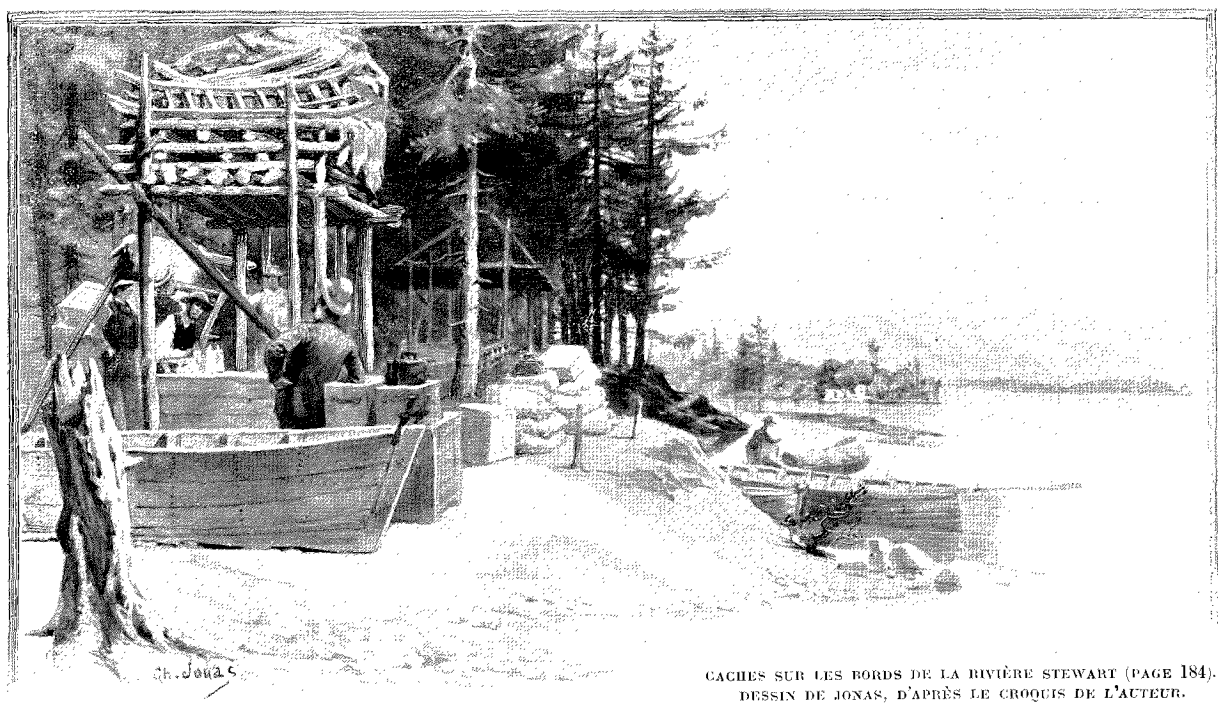
Comme on est poli et qu'on n'aime pas à déranger, évidemment on ne passe pas à travers les tentes érigées au milieu des bateaux; on se donne la peine de marcher le long du bordage, large de quelques centimètres, et, à moins d'être équilibriste, on est certain de tomber à droite dans l'eau glaciale du courant, ou à gauche dans les haricots et le porc, dans la poêle ou sur les angles des caisses à provisions. Puis, ces préliminaires achevés, il faut répéter le même exercice avec un second bateau, puis un troisième et quelquefois une demi-douzaine, et cela plusieurs fois par jour.

Vous imaginez l'agrément; en guise de variante, on se trouve parfois en présence d'un essai de voie de communication sous forme de pièces de bois et de troncs d'arbres jetés entre le bateau et la rive. Vous vous y engagez prudemment, et, arrivés au beau milieu de la passerelle, cela vous tourne sous les pieds; vlan, un plongeon! Le plus simple serait de porter des bottes en caoutchouc, mais pensez donc : les traîner tout le jour à travers les rues de Dawson par une chaleur de 30° centigrades! Non, ce n'est pas à conseiller.

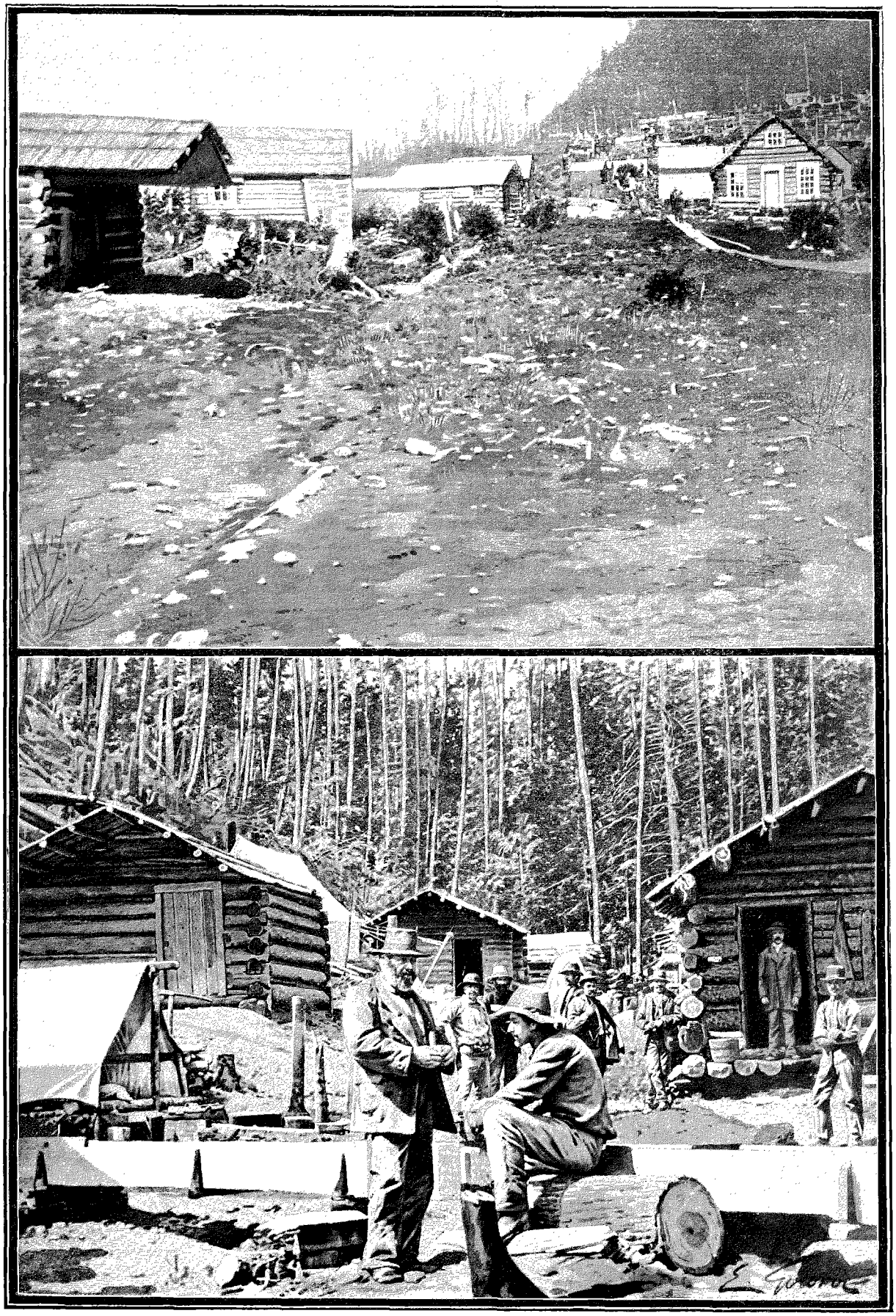
La rivière baisse constamment; son lit est à découvert sur une largeur de quelques dizaines de mètres jusqu'au pied de la berge, haute de 3 mètres, que longe la rue principale. Au delà de la rue et à quelque distance en arrière s'élèvent les habitations des officiers et employés du gouvernement; un peu plus haut à droite, les casernes entourées d'une palissade; à gauche, un ruisseau, venant des collines à l'est de la ville, s'est creusé un lit profond de quelques mètres et passe sous le pont de la chaussée. Sur une certaine distance, les cabanes et huttes en bois ne la franchissent pas, mais ensuite les deux côtés de la rue sont garnis d'une rangée ininterrompue de constructions et de tentes sur une longueur d'un kilomètre.

C'est là la grande artère commerciale de Dawson, avec ses « salons », ses bars, ses hôtels, ses restaurants, ses magasins; c'est là que se promène l'oisive lassitude de centaines, de milliers d'êtres qui, après avoir surmonté bien des fatigues, bravé bien des dangers, lutté contre les éléments hostiles, pendant des mois, se trouvent brusquement jetés sur cette plage et ne savent que faire d'eux-mêmes. Tout à coup leurs yeux se sont dessillés, leurs illusions se sont évanouies, la réalité implacable s'est montrée sans fard, et les malheureux se demandent : Que suis-je donc venu faire ici? Tel docteur a abandonné sa clientèle, tel professeur son école, tel épicier sa boutique, et ici il n'y pas grand' chose à faire dans ces professions-là ou d'autres similaires. Le champ est au mineur, au prospecteur; mais à peine y en a-t-il un sur cent autres de différents métiers.

Ils comprennent maintenant les objections que leur raison leur avait faites avant de partir, et qui étaient tombées devant l'espoir de devenir riches en trouvant un placer merveilleux; ils savent que l'or ne se découvre



CACHES SUR LES BORDS DE LA RIVIÈRE STEWART (PAGE 184).
DESSIN DE JONAS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.



UNE RUE DE DAWSON. — MINEURS À DAWSON. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE LA ROCHE, À SEATTLE.

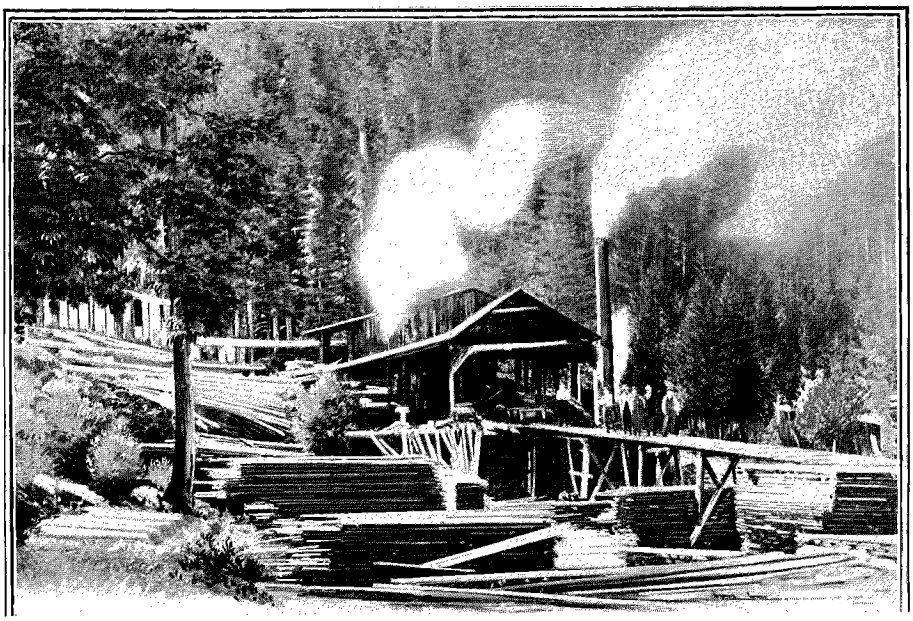
pas aisément, que les criques aurifères sont toutes occupées, jalonnées, et que pour en trouver d'autres il faut savoir prospecter et aller très loin. Ils ont la ressource, il est vrai, de trouver du travail comme manœuvres sur les placers, mais ils n'ont jamais fait de travaux rudes, et de plus les salaires sont tombés de façon à ne donner qu'un gagne-pain à peine suffisant dans ce pays de cherté exorbitante ; d'ailleurs les travaux ne commencent qu'en octobre, et d'ici là il faut vivre.

Sans doute, la plupart ont quelque argent, et tous un approvisionnement suffisant pour les entretenir quelques mois au moins ; mais la nourriture n'est pas tout, l'hiver sera tôt venu, et il faut des vêtements de laine très épais ou des fourrures, des chaussures, des quantités de bas, puisqu'on en porte trois ou quatre paires à la fois et sans se plaindre. Et puis, en supposant qu'ils puissent passer l'hiver sans trop d'inconfort, le printemps ou plutôt l'été, car les saisons moyennes n'existent pas là-haut, les retrouvera dans des conditions semblables ou pires, car alors les ressources seront épuisées et le problème restera non résolu. C'est, sans doute, livrés à ces réflexions amères que les malheureux arpentent l'unique rue plusieurs fois par jour, entre les repas, et le soir, lassés, rentrent à bord, sous la tente, pour recommencer le matin suivant cette marche sans but, cet exercice sans objet.

Des milliers y ont passé et, heureusement pour eux et pour tout le monde, ils ont eu la sagesse de vendre aussitôt que possible la majeure partie de leur pacotille ou même le tout et de descendre le fleuve dans leur bateau ou par le vapeur. La nostalgie aussi les a saisis, et subitement ils ont voulu revoir leur *home*. Rien n'a pu les retenir ; une sorte de panique a couru dans les rangs de cette grande armée des chercheurs d'or ; ils ont crié « Sauve qui peut », et à certains jours la flottille, qui se hâtait de fuir rappelait par le nombre celle qui envahissait le lac Marsh quelques semaines auparavant.

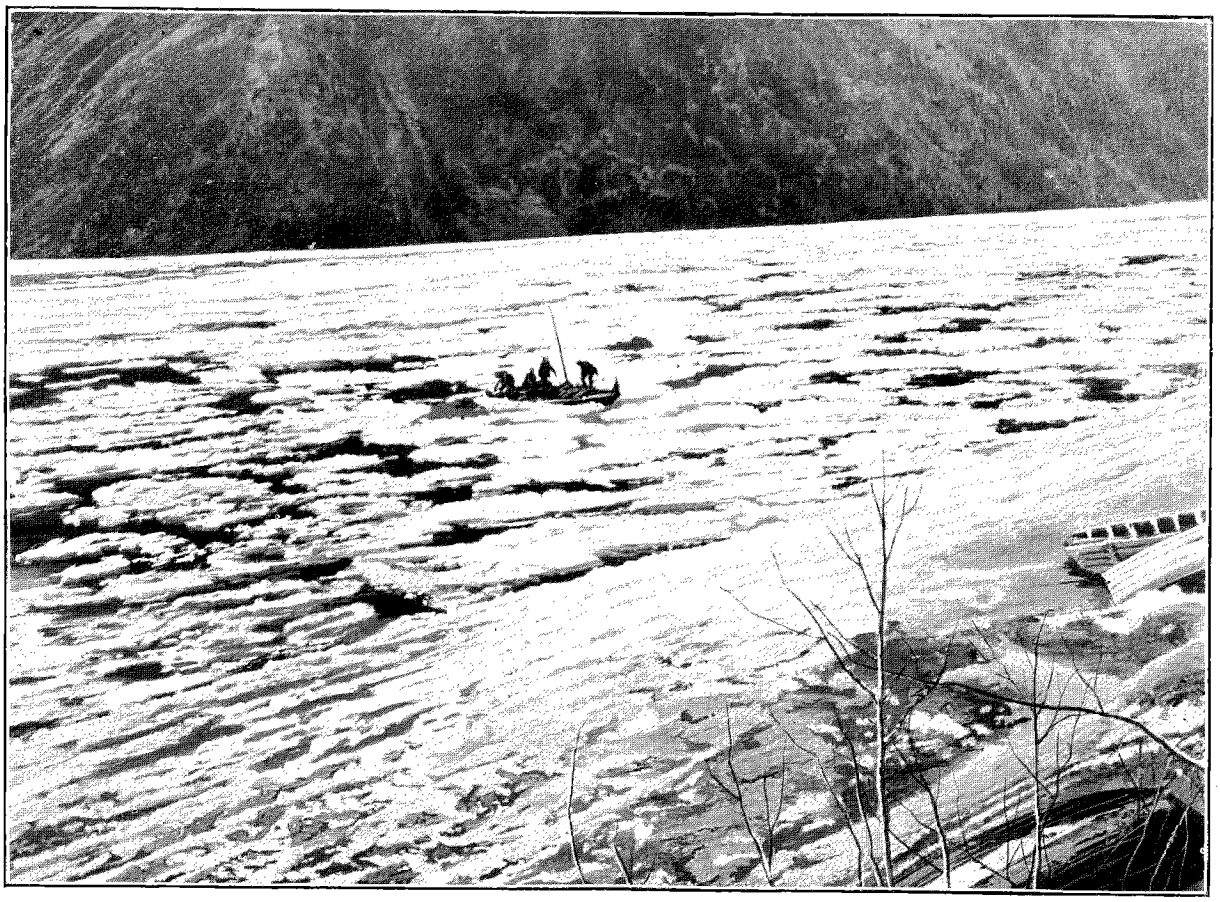
Mais suivons la foule, et quelle foule ! De suite vous distinguez le *Chi-Cha-Ko* du vétéran ou pionnier du Yukon, comme il s'appelle lui-même ; le premier a gardé une certaine tenue, ses vêtements conservent une sorte de décence et son air est timide, presque embarrassé. Il avance prudemment et les yeux baissés, comme s'il cherchait à découvrir des pépites parmi les galets et le sable. Comme sa promenade est fantaisiste, il s'arrête, il se tourne indécis, regardant sans voir, écoutant sans entendre ; ses pensées sont là-bas.

Le pionnier, au contraire, s'en va crânement, toujours pressé, toujours actif, toujours alerte ; de ses habits il n'a souci ; il est souvent en haillons pendants, sales, graisseux ; ses bottes sont éculées, son chapeau est informe ; toutefois il le porte d'un air conquérant, s'ingénie à lui donner l'apparence d'un bicorne, d'un tricorne ou d'une corne quelconque, ce qui a l'air essentiellement militaire. En passant, il jette un coup d'œil dédaigneux sur le *tenderfoot* (pied tendre, novice), qu'il reconnaît de suite à sa barbe bien peignée, lui qui, par genre, porte dans la sienne un petit monde de débris qu'il serait intéressant d'analyser, si l'on en avait le temps. Sa peau est celle d'un Indien, tant pour la teinte que pour le tissu ; on ne peut mieux la comparer qu'au cuir d'alligator dont on fait ces sacs de voyage si en vogue aux Etats-Unis. Son regard est perçant, porte droit et ne cherche pas les pépites là où elles ne se trouvent pas. Sa poignée de main est cordiale, peut-être un peu trop expressive à votre gré. Tout en causant, il roule une chique entre ses dents et salive abondamment.



SCIERIE À DAWSON. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Dawson est située sur une barre de gravier, d'alluvions ou de galets, déposés par le Klondyke à son confluent dans le Yukon, formant un triangle dont les deux côtés sont les deux rivières se rencontrant à angle droit et le troisième la colline de 100 à 300 mètres de hauteur courant du Klondyke au Yukon. Sa superficie est d'environ 200 acres, soit 80 hectares ; sa plus grande longueur est d'un peu plus de deux kilomètres et sa largeur d'un kilomètre un quart ; la plus grande partie de



LE YUKON, PRÈS DE DAWSON, AU MOMENT DE LA DÉBÂCLE DES GLACES (PAGE 190). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

ce plateau est marécageuse et plantée de sapelots et de bouleaux rabougris ; la berge, le long du Yukon, est un peu exhaussée au delà du niveau général, c'est ce qui l'a sans doute fait choisir pour le tracé de l'avenue principale. La seconde avenue, qui ne compte que quelques constructions, est déjà dans la bourbe, et les rues transversales ne commencent réellement que vers la partie inférieure de la ville, où le terrain se relève graduellement vers le pied de la colline.

Le terrain sur lequel la ville est construite est presque en entier la propriété de Joe Ladue, un pionnier du Yukon qui, à l'origine des découvertes aurifères sur les creeks, reconnut l'importance du terrain et le jalonna. Il en prit possession en septembre 1897, quelques semaines après que l'or du Bonanza fut mis au jour, et installa une scierie qu'il avait amenée du poste de Sixty Mile. Ce terrain est divisé en parallélogrammes de 30 mètres sur 18, par sept avenues allant du Sud au Nord et autant de rues de l'Ouest à l'Est, mais, à moins qu'on ne fasse les travaux nécessaires pour drainer et assainir le marécage, la plus grande partie de ces lots resteront sans emploi.

Le terrain situé entre la rue principale et la rivière, appartenant au gouvernement, a été affermé à Alexandre M'Donald, qui le sous-loue à raison de 10 livres sterling le pied courant et en retire, dit-on, plus de 25 000 dollars par mois. On annonce cependant qu'au mois de mai 1899 ce monopole expirera, et les tenanciers pourront avoir affaire directement aux autorités, qui exigeront des prix moins élevés.

Les habitants de Dawson préfèrent camper et habiter la côte et le sommet de la colline, quoiqu'ils soient ainsi plus éloignés des affaires ; de fait, la disposition générale des habitations de tout genre est celle d'un anneau elliptique enserrant le marais. En été, ce dernier est la source d'émanations fétides et putrides, causant un grand nombre de cas de fièvre typhoïde et autres.

La ville d'affaires s'est donc forcément développée le long de la rive. Les lots bâtis sont actuellement tous occupés, la plupart par des locataires qui payent 10 dollars le pied courant du terrain seulement. Ils construisent eux-mêmes, et comme les planches coûtent 200 dollars les mille pieds, on peut juger de la dépense qu'occasionne la moindre bâtisse. Un bureau, de dimension très restreinte, ne peut se louer à moins de 150 à 200 dollars par mois ; certains lots se sont payés 30 000 dollars et ne supportent qu'une maison de proportions ordinaires, contenant une salle de moyenne grandeur au rez-de-chaussée et un étage ou deux au-dessus.

Dix lots sur la première avenue, vendus pour 100 dollars il y a deux ans, sont évalués aujourd'hui à plus

de 300 000 dollars. Les maisons en troncs situées sur les autres rues et avenues, se louant de 150 à 250 dollars par mois, ne contiennent, le plus souvent, qu'une pièce de quelques mètres carrés, avec une porte et une fenêtre ; beaucoup même, sur Front Street, qui est la rue principale, n'ont pas de vitres aux fenêtres. Le verre à vitre ayant fait défaut, les derniers carreaux qu'on pouvait avoir étaient de 8 sur 10 et se vendaient 12 fr. 50 chacun, de sorte qu'il a fallu les remplacer par une pièce de mousseline très mince, qui laisse pénétrer une lumière diffuse. Quelques fenêtres n'ont pas même de cadre, et sont de simples ouvertures pratiquées dans la paroi en planches au moyen d'une scie.

Comme en chemin on a appris à n'être pas difficile et à tirer parti des situations les plus absurdes, on saisit l'occasion, dans les nuits d'insomnie, de faire un cours privé d'astronomie sans quitter son sac-lit. On se réveille, on ouvre l'œil, et aussitôt les beautés de la Grande Ourse se déploient aux regards.

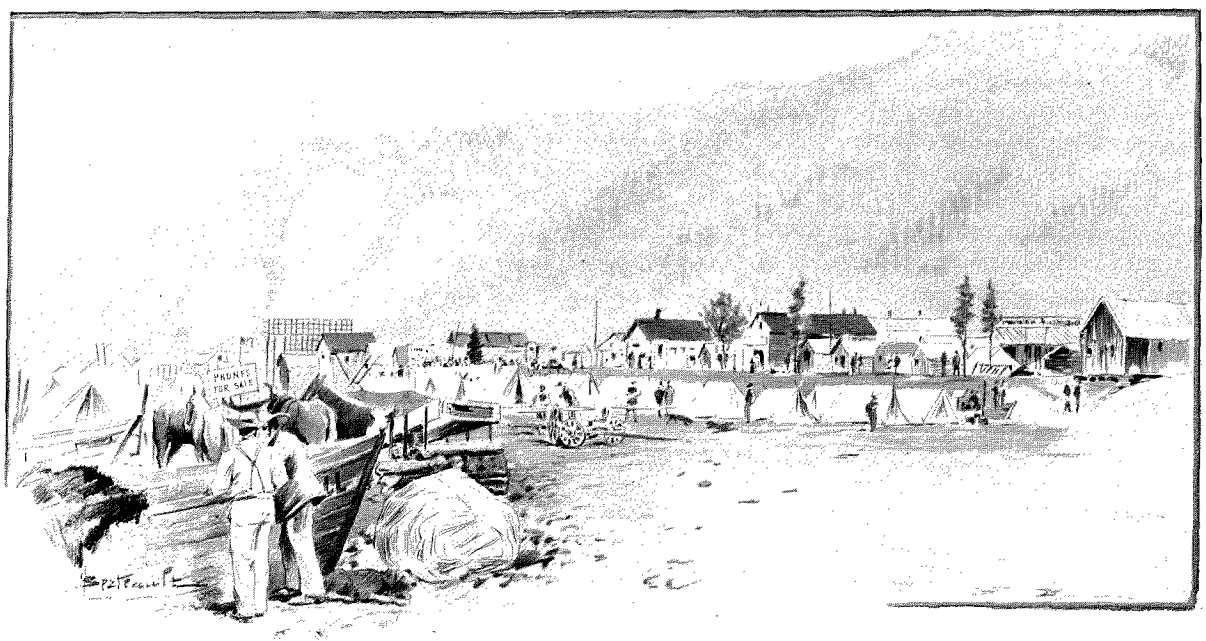
Le sac-lit, en effet, est toujours à la mode ; les lits, tels que vous les entendez, n'existent pas encore là-bas. On a toujours recours à la robe de fourrure ou aux couvertures de laine, avec cette différence peut-être qu'on les étend sur une plate-forme, à un mètre du sol, faite de planches brutes et sans ressorts, bien entendu. Autant vaut alors coucher par terre, où, du moins, vous ne risquez pas de tomber en rêvant. Outre les trous qui sont censés représenter des fenêtres, il y a entre les planches formant les parois de certaines maisons des interstices de grandeur suffisante pour admettre à toute heure du jour et de la nuit d'amples provisions d'un air qui serait pur sans ce malencontreux et pestilentiel marécage d'à côté ; mais on ne peut tout avoir, le ventilateur et l'air frais.

Les boutiques regorgent de marchandises et les prix sont élevés. Comme leur fonds consiste, pour la plupart, en assortiments complets amenés par les immigrants, elles sont par le fait de véritables bazars en miniature où l'on trouve de tout, depuis des aiguilles jusqu'à une meule de fromage, à un canot, à une paire de bottes ; le tout, de rencontre, est plus ou moins fripé et usé. Cependant il y a quelques places où l'on vend du neuf, n'ayant jamais servi, on nous l'affirme ; les grandes compagnies, l'Alaska Commercial C° et le North American Trading C°, ont leurs propres vapeurs sur le Yukon et sur l'Océan ; les uns et les autres se rencontrent à Saint-Michel et transportent, chaque été, de la côte du Pacifique un fret considérable.

Les glaces encombrent le Yukon cinq à six semaines après qu'elles ont évacué les cours supérieurs des lacs et de la rivière. Ce n'est qu'à fin juin que les premiers bateaux peuvent quitter Saint-Michel et remonter jusqu'à Dawson, qu'ils atteignent au plus tôt vers le 15 juillet. Leur arrivée est le signal de la baisse des prix, qui ne sont jamais si exorbitants précisément que quelques semaines avant l'arrivée des vapeurs, car alors les approvisionnements tirent à leur fin et les négociants en profitent pour liquider leurs soldes.

Sur la plage, entre les bateaux et la berge, de nombreuses tentes sont dressées, ayant devant le front des tréteaux chargés d'objets à vendre ou à échanger : ce sont des mercantis trop pauvres ou trop pressés de s'en aller pour louer une boutique en ville.

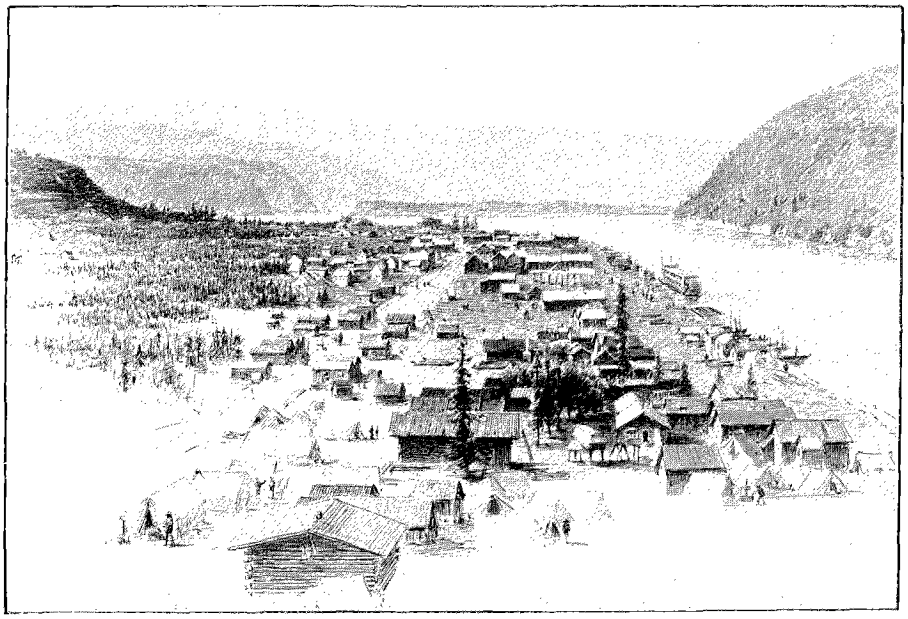
Ils ont donc ouvert un marché en plein vent, ils achètent aussi et troquent, toujours armés de leurs balances à peser l'or en pépites, en grenailles ou en poudre, la seule monnaie courante au Klondyke, en même



LA BERGE DU YUKON À DAWSON. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

temps que d'un sac de peau pour l'y renfermer. Le client fait son achat sans jamais discuter le prix, jette son sac de poudre d'or au vendeur qui s'en empare, pèse à vue d'œil, il faut bien le dire, et, apparemment satisfait de l'opération, rend à l'acheteur son sac légèrement plus diminué qu'il ne serait nécessaire en stricte justice.

D'ailleurs, si tout ne s'achète pas, à Dawson, et pour cause, tout s'y vend, et à de bons prix. Vous voulez un cheval ? 2 000 francs ; un baudet, 1 000 ; un poulet vivant, 50 francs ; un œuf frais (pondu à Dawson même), 10 francs ; une pastèque, 125 francs ; une orange, 2 fr. 50 ; une petite pomme, 25 sous ; les sacs de papier, on les donne. Les consommations en minuscules quantités sont à 50 sous dans les « salons » (cafés) ; la bouteille d'eau minérale ou de bière coûte 25 francs ; le whisky 75 francs ; le vin de champagne en proportion.



VUE GÉNÉRALE DE DAWSON. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

Un repas dans les restaurants, consistant en un peu de soupe, une tranche de bœuf ou d'élan rôti, et du fruit cuit, avec une tasse de thé ou de café, coûtait 12 fr. 50 au commencement de l'été ; l'arrivée des vapeurs l'a fait tomber à 7 fr. 50. La viande est de 5 à 8 francs la livre et le poisson un peu moins cher, surtout à partir du mois d'août, où les saumons arrivent de l'Océan en remontant le courant. Le changement d'eau et les efforts énormes qu'ils déploient dans cette lutte les ont colorés en rouge cramoisi et lie de vin, et leur chair est devenue molle et spongieuse ; peu d'entre eux sont encore en bonne condition. Aussi n'en mange-t-on guère ; on les pêche au filet et au harpon, et même simplement avec le recueilloir. On fait sécher la chair au soleil, et avec cela on nourrira les chiens en hiver.

La majeure partie des aliments consiste en farine, pois, haricots en sacs, pommes de terre, oignons et quelques autres légumes évaporés et en caisses, en fruits secs, pruneaux, pêches, pommes, abricots, etc., en viandes salées, lard, jambon, bœuf, langues ; en conserves de rosbif et de gigot en boîtes ; en sardines à l'huile, beurre, sucre cristallisé en sacs, fromage en cercle, etc.

L'estomac se fatigue vite de cette nourriture, qui, si excellente qu'elle soit en elle-même, manque de la première des qualités : la fraîcheur. On a réussi cependant à faire passer par la sente de Darton quelques milliers de bœufs et de moutons qui trouvent à partir de mai une abondante pâture et qui ont été parqués à Fort Selkirk, où l'herbage est facile à obtenir. Des spéculateurs ont élevé là de vastes abris, et au fur et à mesure des besoins ils expédient le bétail en très bonne condition à Dawson par radeau, en trois jours.

De plus, les nombreux chasseurs et trappeurs qui battent la contrée tuent assez fréquemment l'élan et l'ours, qui constituent un très bon manger ; l'élan surtout, que les Canadiens appellent original, a une chair fine et plus tendre que celle du bœuf, qu'elle égale pour le poids ; il n'est pas rare d'abattre des individus pesant de 700 à 800 kilos. Les andouillers de cet animal se terminent en palettes énormes et mesurent de bout à bout près de 2 mètres ; sa tête ressemble beaucoup à celle de la mule. C'est donc un fort beau coup de fusil, surtout si le chasseur se trouve à proximité d'une rivière, car alors il construit un radeau, y dépose la carcasse dépecée de l'élan et, tout en surveillant, l'aviron à la main, sa précieuse charge, calcule assez correctement que 400 à 500 kilos de viande à 1 dollar le kilo lui rapporteront au bas mot 400 dollars.

Il y a dans l'intérieur du pays une quantité de champignons comestibles, mais l'ignorance à leur égard est si grande qu'ils sont laissés de côté comme si tous étaient vénéneux.

Dawson est, comme nous l'avons dit, un assemblage de baraques en bois et de tentes élevées sans aucune prétention à l'ordre ou à la symétrie, sauf en ce qui concerne la première rue, et ici même un ingénieur aurait d'importantes rectifications à faire. Il n'y a ni égoûts ni canaux pour l'écoulement des eaux, de sorte qu'à la première crue ou après une forte pluie d'orage, une inondation se produit et que, comme en juin dernier, on

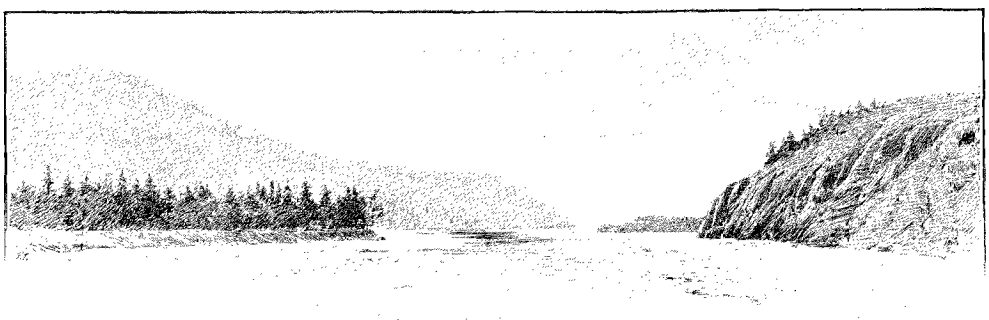
doit se servir de canots, l'eau remplissant les habitations à 2 ou 3 mètres de hauteur. Par-ci par-là un trottoir en planches, tantôt sur le sol, tantôt élevé de quelques marches, ce qui donne un aspect serpentin à la foule en mouvement.

Foule bigarrée, ondoyante et diverse, vétérans du Yukon et Chi-Cha-Kos, soldats de la police montée en uniforme rouge ou chocolat, femmes et filles des chercheurs d'or en bloomers ou en jupon court et en bottes, et aussi femmes fardées, de ces *painted women* dont parle Macaulay. Leur caractère n'est pas toujours des plus aimables, s'il faut en croire la chronique ; en effet, nous lisons aux dernières nouvelles de Dawson qu'un incendie considérable y a réduit en cendres une quarantaine de bâtiments du Front Street, le 14 octobre au matin, et que la cause du sinistre a été qu'une certaine Miss Belle M. de l'Arbre Vert, s'étant prise de querelle avec une amie, lui avait, en guise d'argument, lancé à la tête une lampe allumée.

En sous-ordre une armée de chiens de tout poil, de toute lignée, de toute gueule, depuis l'aboiement sonore du terre neuve jusqu'au glapissement plaintif du malamouse ou du *huskie*, mi-chien, mi-loup. Le milieu de l'avenue leur est laissé, ainsi qu'aux rares chevaux et mules qui trouvent maintes occasions de se rafraîchir les entrailles en traversant les nombreuses fondrières. Il y a quelques camions à deux chevaux pour le transport urbain des marchandises ; on loue leurs services et ceux du charretier à raison de 50 francs l'heure, soit un peu plus de 80 centimes la minute ; aussi les minutes sont-elles comptées. Avez-vous, par exemple, à déménager de votre bateau dans une chambre ou une tente en ville? L'homme et son attelage arrivent, il tire sa montre, vous tirez la vôtre, et gravement vous fixez la minute à la seconde près, et puis en avant ! Avec une rapidité vertigineuse vous empoignez les sacs, les caisses, les ballots, et les empilez sans merci et sans ordre sur la plate-forme du fourgon, et l'on part au trot, voire au galop. A destination la pile de colis est démolie avec la même célérité frénétique, et le dernier n'a pas mordu la poussière que, haletant, la sueur coulant à flots, l'œil farouche, vous tirez votre montre de votre poche, puis vous arrêtez et soldez le compte sans perdre une seconde. Pensez donc, 80 centimes la minute !

En juin et juillet, le soleil se lève à 1 h. 30 du matin et se couche à 10 h. 30, et l'entre-deux est parfaitement clair, au point qu'on photographie à minuit aussi bien qu'à midi, une sorte d'aube légèrement colorée d'orange ne cessant pas de faire pour ainsi dire trait d'union d'un soleil à l'autre. Aussi en profite-t-on pour traiter les affaires et entreprendre des courses ; les moustiques, maringouins, moucherons et pestes de même acabit dorment alors, ou du moins font semblant et sont moins agressifs qu'en plein jour, et c'est un répit qui n'est pas à dédaigner, car l'obsession de ces insectes est si grande que l'on doit se préserver la figure et le cou avec une pièce de mousseline insérée dans le couvre-chef, et les mains avec des gants. On peut aussi s'enfumer au moyen d'un feu d'une mousse humide entassée dans une poêle à frire dont on tient le manche, tout en causant affaires.

(A suivre.) LÉON BOILLOT.



LE YUKON, UN DEMI-MILLE AVANT DAWSON. — D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA POSTE À DAWSON (PAGE 191). — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DU LAC BENNETT A DAWSON),

PAR M. LÉON BOILLOT.

XII

Dawson (suite). — Le bureau des postes assiégé. — Les jeux. — Les salles de danse. — Les mineurs. — La police. — Le 4 juillet et les chiens. — Pas de mariages à Dawson. — Les églises et les hôpitaux. — Les banques et les journaux.



UN PROSPECTEUR. — DESSIN D'A. PARIS.

En été, c'est-à-dire de juin à septembre, les environs de Dawson sont charmants, le climat est délicieux : tout est vert et frais, les collines sont revêtues de bouleaux et de peupliers pas très hauts, c'est vrai, mais serrés, touffus et couronnés de feuillage de l'émeraude le plus tendre ; mille fleurs à couleurs gaies teintent les clairières en violet, pourpre et lilas. Le ciel est d'un azur léger et presque toujours clair, des nuées diaphanes le voilent à peine et quelquefois se résolvent en petites pluies de peu de durée. Parfois aussi un orage s'annonce, les nuages deviennent opaques, l'éclair zigzague, le tonnerre gronde, il tombe une forte averse ou il grêle, et deux heures plus tard le ciel a revêtu de nouveau sa tunique bleu pâle. Toutefois l'atmosphère, bien que claire, n'a pas la hauteur ni la transparence lumineuse des climats plus chauds ; elle semble flotter à petite distance au-dessus des collines et donne une impression d'affaissement plutôt que d'exaltation.

Le Yukon a un courant rapide et mêle ses eaux bourbeuses à celles très claires du Klondyke, qui sur une distance assez grande accaparent, immaculées, près de la moitié du lit du fleuve, offrant l'étrange spectacle d'un cours d'eau mi-partie bleuâtre, mi-partie jaunâtre ; et ce qui est non moins étrange, c'est que la partie claire est contaminée, tandis que la trouble est saine. Ce phénomène s'explique aisément par le fait que la ville flottante est ancrée sur la rive droite où arrive le Klondyke, et que ses immondices sont simplement jetés par

1. *Suite. Voyez p.* 145, 157, 169 *et* 181.

dessus bord. Au contraire, l'autre rive baignée par le Yukon est sans habitation aucune, sauf à un kilomètre plus bas, et par conséquent l'eau en est plus pure, quoique chargée de matières terreuses qui lui donnent une teinte sale.

Le fleuve est sillonné de canots faisant la pêche ou allant puiser de l'eau potable au milieu du courant, et de radeaux immenses faits de troncs d'arbres, coupés sur les nombreuses îles en amont et liés ensemble.

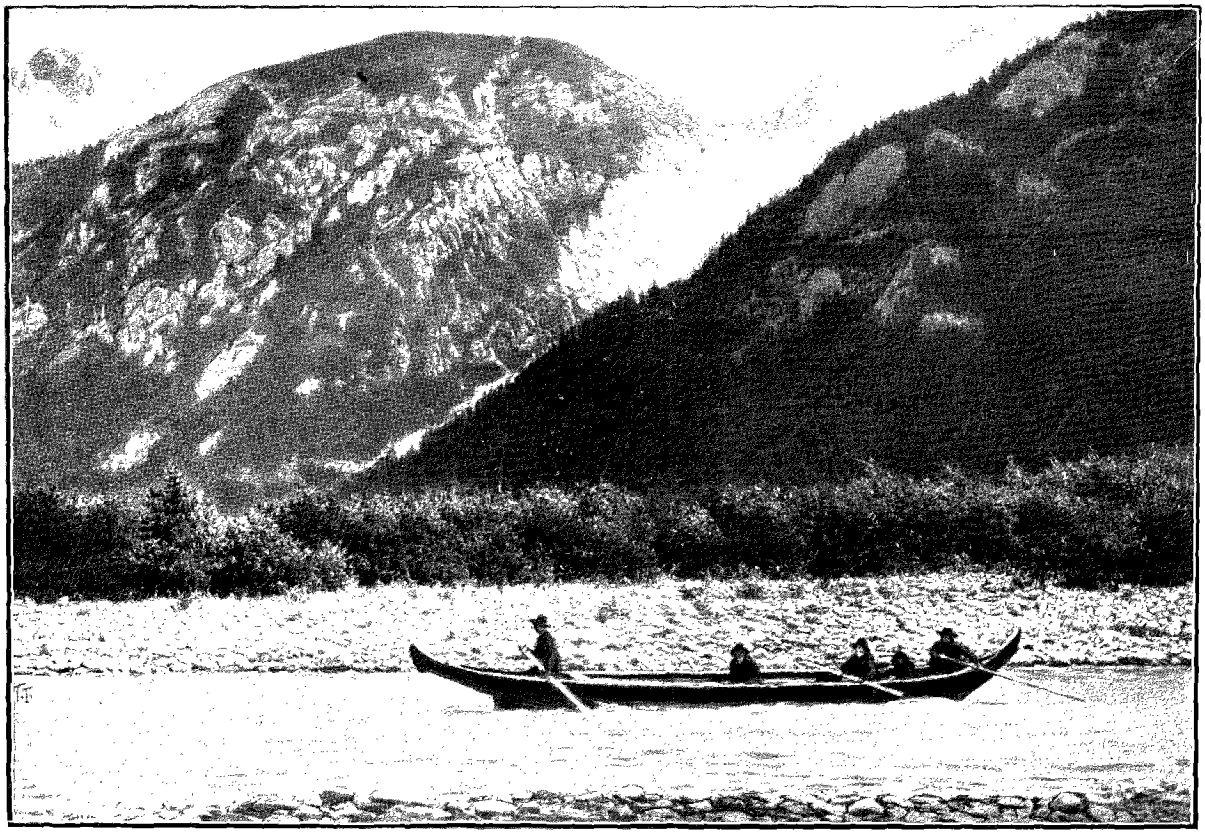
Mais qu'est-ce que ce rassemblement de plus de cent personnes à la file indienne, à la porte d'un bâtiment en bois? Approchons-nous, observons et instruisons-nous. Nous sommes en présence de l'un de ces problèmes admirables que toute administration qui se respecte est appelée à résoudre. Ces cent ou deux cents administrés (cette espèce existe même dans le Yukon), paisiblement rangés à la queue leu leu, ne semblent d'ailleurs pas autrement pressés ni étonnés. Les premiers, près de la porte de la baraque, sont debout, comme pour ne pas manquer leur tour quand le Sésame s'ouvrira, les suivants savent par expérience qu'ils ont amplement le temps de fumer une pipe, de lire leur journal ou de discuter la dernière circulaire du Commissaire de l'Or. La plupart ont apporté un siège ou ce qui en tient lieu, de vieilles caisses, des baquets, voire des branches d'arbres. Vers dix heures, soit après trois ou quatre heures d'attente, la porte s'entre-bâille, un heureux est introduit. La porte est refermée violemment et verrouillée. Ce privilégié se trouve en face d'un ou deux grands gaillards de la police qui lui demandent son nom, et sur sa réponse saisissent dans certains casiers *ad hoc* des paquets de lettres liés avec une ficelle. Le lien est méthodiquement et soigneusement détaché, les adresses des lettres lues lentement, presque épelées, et quand le tas a été ainsi passé en revue, ledit privilégié est informé qu'il n'y a rien pour lui. Il s'en va en soupirant, car il a peine à cacher son désappointement, tant il est sûr qu'il y a là quelque part, dans ces coins et recoins, des missives de sa famille, de ses bien-aimés laissés là-bas au pays et dont il attend avec anxiété des nouvelles.

Un autre est introduit, le même cérémonial pointilleux, automatique, solennel, est répété comme il convient dans une fonction civile exercée par des militaires. C'est beau, c'est grand, c'est sublime; mais la plus petite lettre ferait bien mieux l'affaire. Vous l'avez deviné, nous sommes au bureau des Postes.

Les dames, dit-on, sont un peu mieux partagées, elles ont l'accès de la porte de côté et entrent à volonté dans l'arche; on rapporte même qu'on les a vues quelquefois en sortir tenant à la main une enveloppe. Ce n'est pas que la police soit inférieure à celle d'autres villes du genre de Dawson, bien au contraire;



LE BAL DE MONTE-CARLO, À DAWSON. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.



PRÈS DE DAWSON. — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

mais à chacun son métier. C'est son devoir de mettre la main au collet de certains particuliers, et elle a les doigts trop peu déliés pour défaire les nœuds de la ficelle postale. Son rôle est ailleurs, et il faut dire qu'elle le joue à merveille ; peu de centres miniers sont aussi tranquilles et aussi bien surveillés que Dawson. Dans ses deux ans d'existence, c'est à peine s'il y a un crime ou deux à mentionner ; les vols y sont inconnus, ou du moins très rares et pas considérables, la sécurité est parfaite et l'ordre règne jusque dans les plus éloignés des creeks, au point que le mineur peut à toute heure porter lui-même ou faire transporter à dos de mulet ses sacs de pépites d'or, de n'importe quel claim jusqu'à Dawson.

Et si l'on se rend compte que ces braves gens sont exposés, pendant la plus grande partie de l'année, au froid et aux intempéries les plus extrêmes et ne reçoivent qu'un salaire relativement très modique, on ne peut s'empêcher, *in petto*, de les admirer et presque de les plaindre. Ils trouvent bien ici et là quelques petites compensations, mais de ceci nous aurons occasion de reparler.

Le dimanche, les « salons », les bouges, les boutiques sont fermés ; tout travail, tout trafic cesse : c'est, en un mot, le jour du repos tel que les Anglais l'entendent. Socialement et économiquement cette mesure a son utilité et offre des avantages ; du moins personne ne s'en plaint à Dawson.

Poursuivons notre investigation et pénétrons dans un de ces « salons » portant des noms pompeux, tels que le *Monte-Carlo*, la *Combination*, l'*Eldorado*, l'*Aurore*. La salle ouvrant sur la grande rue est occupée par un bar ou comptoir, souvent richement sculpté et surmonté de glaces de prix, derrière lequel fonctionnent deux ou plusieurs garçons en manches de chemise et tabliers blancs. Ils servent des consommations, y compris de la limonade, à partir de 2 fr. 50 l'une ; elles tiendraient presque dans un dé à coudre.

De là on passe derrière dans une série de pièces : l'une, où se tient le brelan, remplie de joueurs de profession et de mineurs qu'ils dévalisent, mais d'un air si sérieux et si sympathique que les pigeons trouvent la chose toute naturelle et sortent de là le sac vide, mais résolus à prendre leur revanche dès qu'ils auront lavé un peu plus de poudre d'or. D'ailleurs, pas le moindre bruit ; l'ordre et presque le silence règnent partout, car l'ex-gouverneur, le major Walsh, avait nettement déclaré qu'il autorisait les jeux à condition qu'il n'y eût pas de plaintes et que, si on venait jamais lui rapporter quelque escroquerie, il fermerait aussitôt les salles. Puisque la roulette, le *black jack*, le poker et d'autres combinaisons de ce genre vont leur train aujourd'hui, il faut en conclure que les filous et les escrocs ont su conserver une apparence de haute respectabilité. On pourrait même dire qu'ils ont gagné l'estime et la gratitude des gens qu'ils plument, puisque ceux-ci ne se lassent pas de perdre en quelques heures, sous la direction et par les soins de gentlemen si distingués, ce qu'ils

ont mis des mois de labeur et de privations à amasser. L'autre pièce est aménagée pour le spectacle, qui consiste en vaudevilles, farces, pantomimes, chants, exécutés sur une scène en face et au pied de laquelle se tient un orchestre de quatre ou cinq musiciens : violon, clarinette, piston et piano. Le parterre est garni de chaises ou de bancs en bois brut et flanqué sur toute sa longueur d'une double voie de loges, à droite et à gauche de la salle. Le quatrième côté, au fond, est occupé par un comptoir constamment assiégé par une foule altérée.

Plus tard, dans la soirée, les bancs sont enlevés, les musiciens montent sur l'estrade, les garçons commencent à se trémousser, et les filles se joignent bientôt au tourbillon ; la danse entre en branle. Comme la plupart des gens ne savent pas danser, un maître de ballet les initie et marque la mesure en tapant du pied sur le plancher avec fracas. Les pas sont des plus simples, et les mineurs les exécutent avec l'élégance d'un ours grizzly, vêtus de leurs loques de tous les jours, en manches de chemise, en bottes et chapeau sur la tête. La représentation se fait tout à fait à la bonne franquette, sans prétention, sans vanité, sans fard, au moins chez les hommes. Pour beaucoup la boisson seule a des charmes, et ils s'empoisonnent de mauvais whisky à raison de cinquante sous le petit verre.

On le voit, les goûts et récréations du mineur ne sont guère relevés ; les jouissances matérielles sont tout pour lui, comme l'or qu'il recherche est tout son bonheur. Il prospectera donc de longues années, parcourant des milliers de kilomètres, par tous les temps et en toute saison, bravant les périls, les bêtes sauvages, les Indiens, le froid, la faim, et, ce qui est peut-être le plus terrible de tout, la solitude, car il arrive assez souvent que le prospecteur ne rencontre pas d'être humain pendant des mois. Puis, s'il réussit à « se frapper riche », comme disent les Canadiens français, c'est-à-dire à faire une trouvaille rémunératrice, rien ne pourra le retenir, et, quelle que soit la distance et la fatigue, il partira, son sac rempli de poudre ou de pépites, et, arrivé au camp, il dépensera son pécule en quelques jours, voire en quelques heures. Après quoi, les poches vides, il reprendra le chemin du désert et ira recommencer cette vie terrible comme le pays où elle s'écoule; peut-être ne fera-t-il plus désormais que végéter, allant d'un lieu à l'autre, s'aidant d'un chien, d'un cheval, voire d'un bœuf, lavant tout juste assez d'or pour pouvoir s'acheter un *grubstake*, c'est-à-dire des vêtements et quelques provisions. Si, au contraire, la fortune lui sourit de nouveau, loin d'être éclairé par l'expérience, ou corrigé par la perspective des forces déclinantes et des infirmités de l'âge, il se ruera aussitôt à l'orgie sans frein et sans vergogne...

Les conditions sanitaires de la ville et le manque d'eau potable ont causé, l'an dernier, une sorte d'épidémie qui a terrassé quelques-uns même des plus forts et des plus robustes. La plupart de ces étaient des fièvres typhoïdes, paludéennes, malariales, etc.

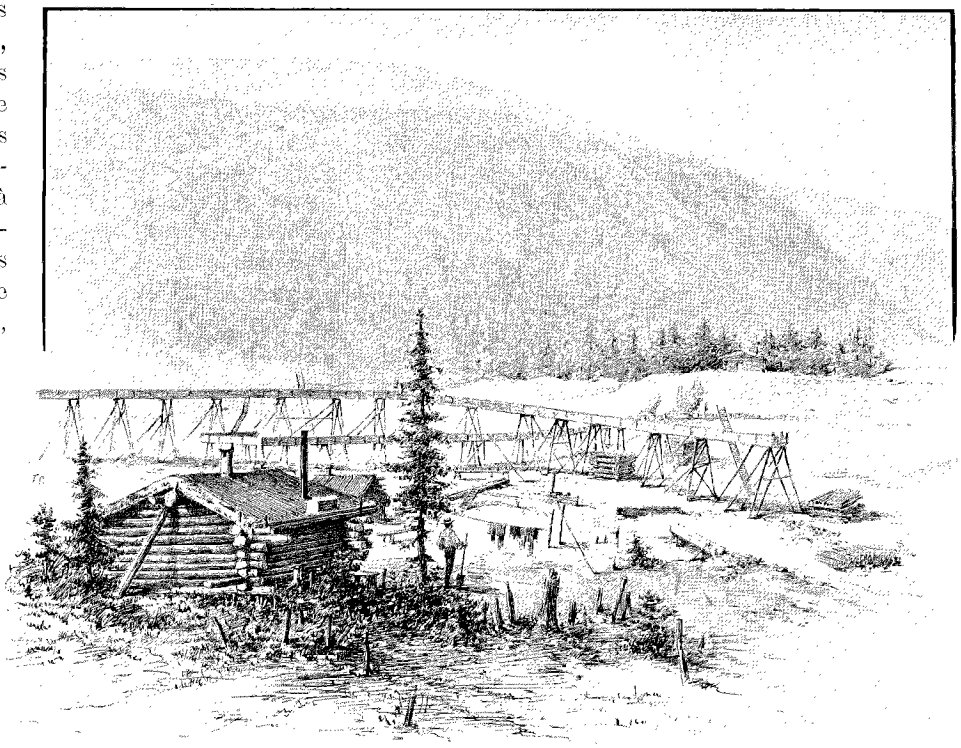


UNE TROUPE D'ACTRICES SE RENDANT À DAWSON. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

En outre des hôpitaux réguliers, il y a des infirmières et gardes-malades privées qui soignent les patients à domicile. Il y avait certainement à la fin de l'été, à Dawson, un très grand nombre de fiévreux, mais la mortalité n'était pas considérable. Cependant on attendait avec impatience les premières gelées de septembre pour assainir la place. Il paraît qu'un ingénieur français distingué, M. de L..., avait proposé au Conseil d'entreprendre à forfait l'assainissement de la ville au moyen d'égouts et de tranchées. On ne connaît pas le résultat de cette demande.

Outre l'église catholique, incendiée il y a quelques mois et rebâtie en été, il y a une église presbytérienne (Dr. Crant), une église anglicane (Dr. Mac Donald) et une église norvégienne ; cette dernière est une tente sur la rive même du fleuve. Ces différentes églises attirent chaque semaine de nombreux fidèles et, le soir, en particulier, les chants d'hymnes et de cantiques se font entendre au loin, entonnés avec ferveur par toute

l'assistance. Il m'est arrivé de voir dans l'une d'elles deux individus taillés en hercules pleurer à chaudes larmes à l'audition d'un chant qu'ils n'avaient pas entendu peut-être depuis le temps où ils étaient encore enfants et pleins d'illusions. Maintenant engagés dans cette lutte amère de l'existence, les souvenirs d'enfance revenaient sans doute à leur esprit avec une telle force qu'ils ne pouvaient contenir leur émotion, et ils pleuraient silencieusement... Enfin, comme l'état social n'est pas complet sans une prison, on en a établi une dans l'enceinte palissadée entourant les baraques des officiers et des soldats de la police. C'est là qu'étaient, en août dernier, les quatre jeunes Indiens condamnés à être pendus le 1er novembre, et quelques délinquants dont les moins coupables sont employés à construire de nouveaux bâtiments ou à maintenir en bon état les anciens.



UN CLAIM EN EXPLOITATION. — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Dawson possède deux banques, la *British Bank of North America* (Banque Britannique de l'Amérique du Nord) et la *Canadian Bank of Commerce* (Banque Canadienne du Commerce). La première a un capital de 4 666 666 dollars, la seconde un de 6 000 000 de dollars. Elles vendent des traites, et en achètent, ainsi que des pépites et de la poudre d'or. On compte trois scieries travaillant jour et nuit; leur produit combiné est de 25 000 pieds, et le prix des planches est de 200 dollars le mille ; les ordres ne peuvent pas être exécutés assez vite. Tout ce bois sert à construire des bâtiments, des magasins, des entrepôts, etc.

Quant aux hôtels, restaurants et salons, ils sont légion ; le plus grand et le meilleur hôtel est le *Fairview*, (Bellevue).

De l'autre côté du Klondyke s'élève un faubourg de Dawson, appelé Klondyke City, relié à la ville par un pont en bois suspendu jeté sur les deux bras de la rivière et une île intermédiaire ; le prix de passage est de cinquante sous, et le pont a coûté 20 000 dollars. Il fut emporté en juin par une crue du Klondyke, dont le courant est ici très fort, et il a été réparé depuis. Il est long de 520 mètres, avec une arche de 76 et une autre de 66 mètres.

Deux journaux, le *Yukon Midnight Sun* (le Soleil de Minuit du Yukon) et le *Klondyke Nugget* (la Pépite du Klondyke), paraissent une ou deux fois par semaine et se vendent 50 sous le numéro ; les annonces s'y payent à raison de 50 francs le pouce, colonne simple.

XIII

Le Klondyke et ses affluents. — Les placers de Bonanza et de l'Eldorado. — Le Dôme. — Comment on a découvert l'or. — Mode de travailler les placers. — Les Fourches. — Skookum et French Guelch. — Les Creeks de Dominion, Hunker, Sulphur et Quartz.

Bonanza Creek se jette dans le Klondyke, à un kilomètre et demi au-dessus de Dawson, non loin de la jonction du Klondyke et du Yukon, à main droite en remontant la rivière. Depuis son confluent jusqu'à deux ou trois kilomètres de sa source, le courant est paresseux, et lors de l'étiage, en été, il ne fournit que tout juste assez d'eau pour alimenter les boîtes à laver (*sluice boxes*) pour les opérations hydrauliques. La vallée a, sur presque toute sa longueur, 150 à 300 mètres de large et conserve une direction assez uniforme. Quelques barres de gravier et de sable seulement, la majeure partie du terrain plat étant recouverte d'arbres, de

mousses et de marécages. Les flancs de la vallée ne sont pas formés de rochers perpendiculaires, mais au contraire de bancs et de terrasses en retrait et finissant par s'arrondir au sommet de la colline. De chaque côté du ruisseau courent des filets d'eau appelés *pups*, qui ne sont que l'écoulement temporaire des eaux que le chaud soleil d'été fait sortir du sol dégelé à peu de profondeur de la surface.

A 22 kilomètres, le ruisseau Eldorado se jette dans le Bonanza, rive droite. Cet endroit est connu sous le nom de Fourches (*Forks*), et est le centre d'une agglomération d'une douzaine ou deux de cabanes, plusieurs d'entre elles décorées du nom d'hôtel, de salon ou de restaurant. Les deux cours d'eau sont à très peu près d'égal volume et aurifères, quoiqu'on admette généralement que, si l'Eldorado l'emporte par la quantité d'or, le Bonanza lui est supérieur par la qualité du titre, qui vaut en effet un dollar l'once de plus que l'autre.

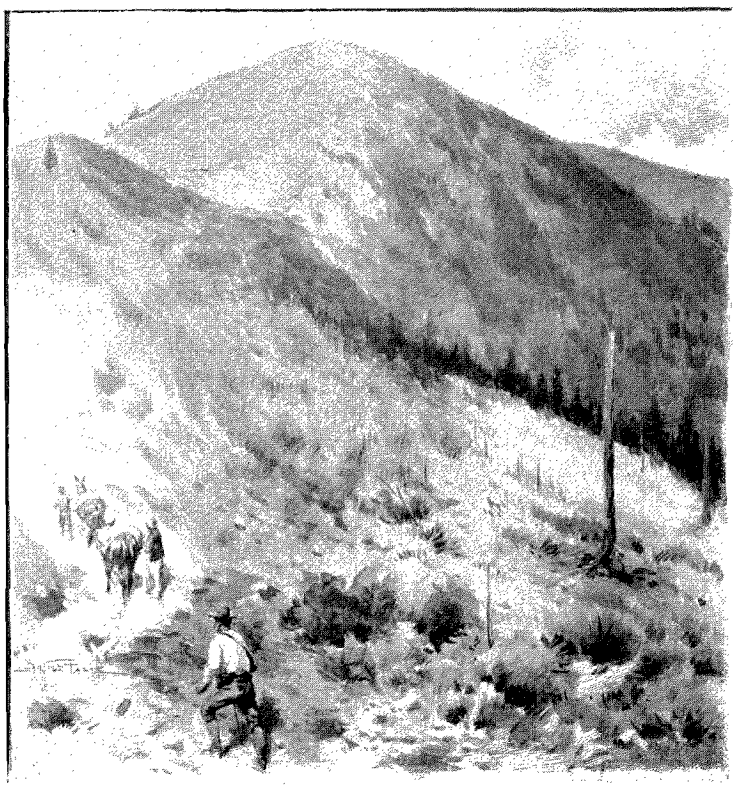
Excepté vers le Nord, le vaste plateau situé entre les montagnes Rocheuses aux pics dentelés et le massif de collines arrondies qui rayonnent du Dôme, est bien arrosé et plus ou moins boisé. Il est prospecté par des chercheurs d'or, dont la présence est indiquée par des feux de camp nombreux.

Jusqu'à présent les recherches pour la découverte de quartz aurifère n'ont pas été faites sur une grande échelle, les placers attirant de préférence l'attention des mineurs, attendu qu'ils peuvent s'exploiter sans grands frais et sans l'aide de machines. De plus, c'est l'opinion de plusieurs experts que le Klondyke proprement dit ne donnera pas de filons. Du moins une série assez considérable d'essais faits avec des spécimens de quartz fort variés et pris un peu sur tous les points des placers n'ont pas eu de résultats satisfaisants.

On dit que le bouleversement qui a renversé les montagnes de cette région, et qui les a pulvérisées et arrondies, a été si complet que les veines intactes de quartz sont sans doute à une très grande profondeur et ne pourront être, si elles le sont jamais, découvertes que par accident.

Le quartz trouvé à la surface est à l'état fragmentaire et entièrement privé d'or ou de pyrites aurifères.

Mais les *prospects* ne sont pas confinés au Klondyke, ni au voisinage immédiat de Dawson. A peu près tous les tributaires importants du Yukon sont examinés et fouillés par les chercheurs d'or. Le long des bancs du Yukon, entre Dawson et Forty Mile, on a trouvé des veines de minerai chargé de cuivre natif; à Dawson même, deux ou trois veines ont été déterminées et livrent du minerai de pyrites aurifères de qualité inférieure. Plus haut sur la rivière, dans les formations calcaires carbonifères, on trouve des minerais de bromures d'argent et de galène, tandis qu'on annonce la découverte sur la Stewart de filons de minerais saturés d'or vierge.



LE DÔME. — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Voici, suivant M. Ogilvie, le nouveau gouverneur général du Territoire du Nord-Ouest et pendant des années arpenteur et géologue du Gouvernement dans le Yukon, quelle a été l'origine de la découverte de l'or dans le Yukon :

« La découverte de l'or au Klondyke, comme on l'appelle, bien que le nom propre de la rivière soit un nom indien, *Thronda*, a été faite par trois hommes : Robert Henderson, Frank Swanson et un nommé Munson, qui en juillet 1896 prospectaient le long de la rivière Indienne. Ils remontèrent le cours d'eau sans trouver rien qui les satisfît, jusqu'à ce qu'ils parvinssent au Dominion Creek. Après avoir fouillé là aussi, ils escaladèrent la colline, découvrirent Gold Bottom, obtinrent de bons prospects et se mirent à l'œuvre.

« Leurs provisions venant à manquer, ils décidèrent de partir pour Sixty Mile afin de s'y ravitailler, et dans ce dessein ils descendirent la rivière Indienne jusqu'au Yukon, puis remontèrent celui-ci jusqu'à Sixty Mile, où quelqu'un avait établi un poste d'échange.

« De là passant à Forty Mile, ils rencontrèrent un homme, un Californien, qui pêchait en compagnie de deux Indiens : c'étaient des Indiens du Canada, des hommes du roi Georges, comme ils s'appellent eux-mêmes



LE TRAVAIL DANS UN CLAIM D'ELDORADO. — DESSIN DE J. LAVÉE, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

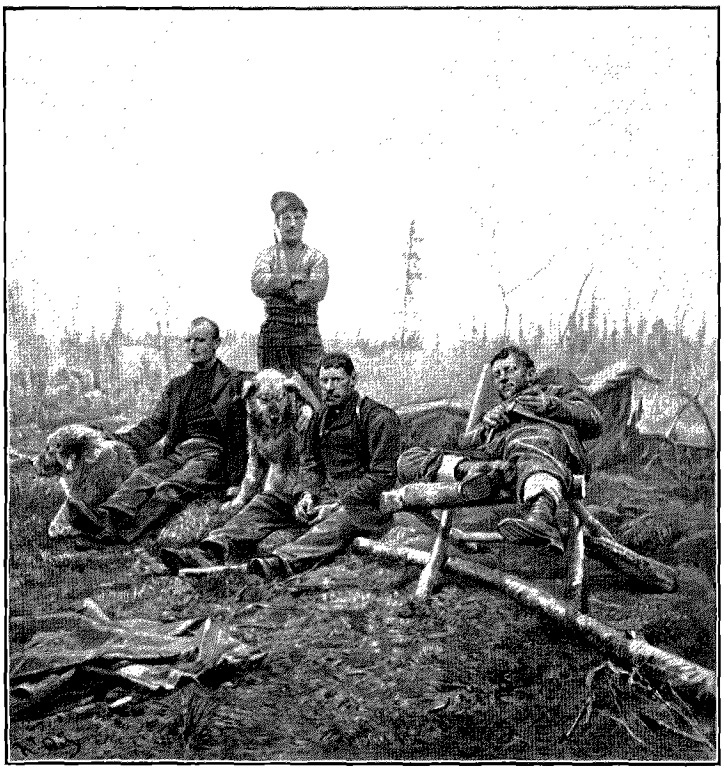
avec orgueil. Un des articles du Code du mineur est que, s'il vient à faire une découverte, il doit se hâter de la publier ; aussi nos *individus* se crurent-ils obligés d'informer les pêcheurs qu'il y avait une riche « paie » sur Gold Bottom. Les deux Indiens se joignirent à la bande, et l'on se mit en route vers Bonanza, d'où ils descendirent sur Gold Bottom. Ils y prospectèrent une demi-journée et rétrogradèrent sur Bonanza, à une distance de 15 kilomètres, où ils prirent un petit tas de terre, un *pan* (plat)[1], qui les encouragea à continuer. En quelques instants ils recueillirent là 12 dollars 75 cents. Un claim de « découverte » fut jalonné, ainsi qu'un au-dessus et un au-dessous pour les deux Indiens.

« En août 1896, ce très heureux prospecteur, connu généralement sous le nom de Georges le Siwash, parce qu'il vivait avec les Indiens (Siwash), descendit à Forty Mile pour chercher des provisions. Il rencontra plusieurs mineurs et leur fit part de sa trouvaille en leur montrant les 12 dollars 75 qu'il avait mis dans une vieille douille de cartouche de Remington. Ils ne voulurent pas le croire, sa réputation de véracité étant quelque peu au-dessous du pair.

« Les mineurs disaient de lui que c'était le plus grand menteur qu'on eût jamais vu, et ils doutèrent de sa parole. Néanmoins ils étaient préoccupés de savoir la vérité.

« Finalement, ils vinrent me trouver, me demandant mon opinion : je leur fis remarquer qu'il ne pouvait y avoir le moindre doute quant aux 12 dollars 75 en or en sa possession. La seule question, par conséquent, était de savoir où il les avait trouvés. Il ne venait ni de Miller, ni de Glacier, ni non plus de Forty Mile. Donc l'or semblait bien avoir été ramassé à l'endroit où Georges l'indiquait. Alors une grande excitation s'ensuivit. Tous les mineurs se précipitèrent vers le pays fortuné, si riche en or. Tout le ruisseau, sur une distance d'environ 30 kilomètres, donnant environ 200 claims, fut jalonné en quelques semaines. Eldorado Creek, long de 11 à 12 kilomètres et fournissant à peu près 80 claims, fut occupé à peu près dans le même espace de temps.

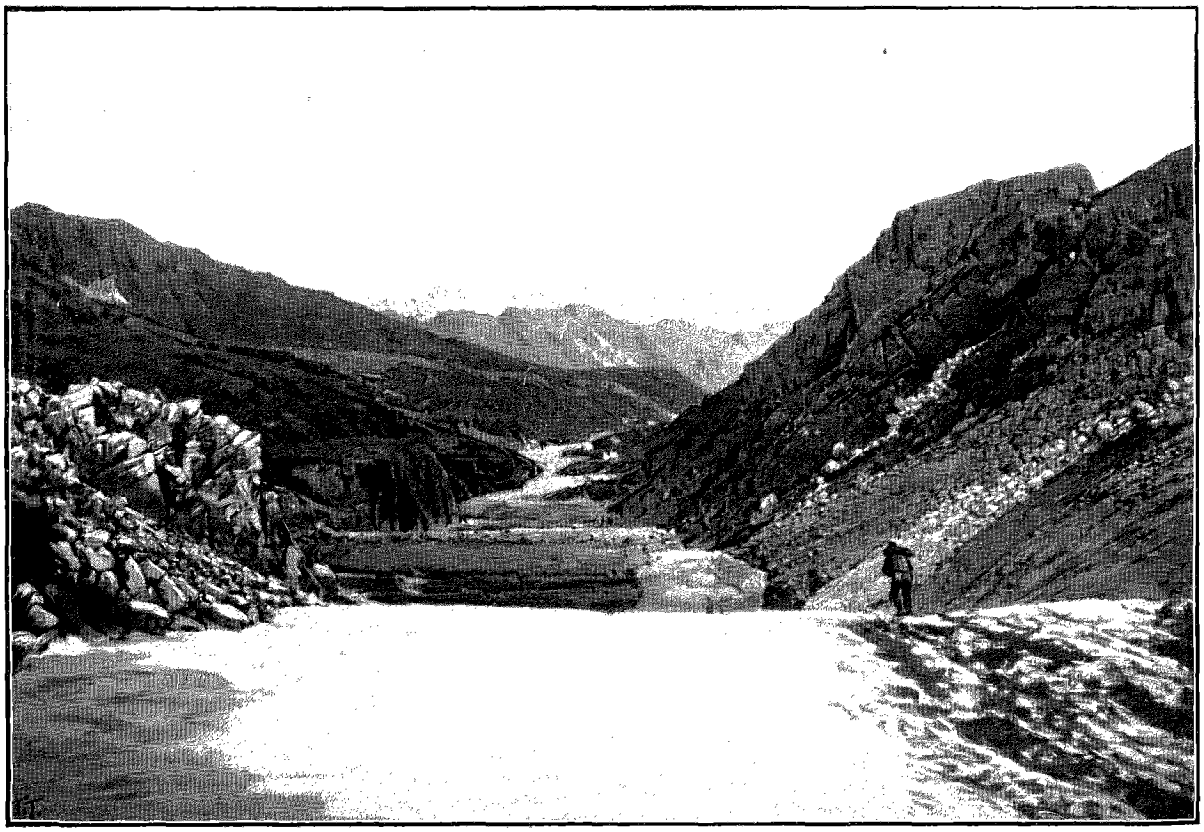
« Boulder, Adams et d'autres vallons encore furent prospectés et donnèrent de bonnes indications de surface, l'or étant trouvé dans le gravier des ruisseaux. De tels indices constatés à la surface peuvent être considérés comme preuve de l'existence d'un sous-sol excellent. C'est en décembre que le caractère des fouilles fut déterminé. Un certain claim sur Bonanza, ayant été soigneusement examiné, permit d'établir la valeur du district. Le possesseur de ce claim avait l'habitude de laver chaque soir une couple de baquets de gravier et payait ses hommes à raison d'un dollar et demi l'heure, un beau salaire, comme on voit. Sur un claim de l'Eldorado, on fit un *pan* (plat) de 112 dollars. C'était magnifique. Il y eut un pan encore plus considérable au n° 6, et cela continua ainsi en augmentant de jour en jour. La nouvelle en parvint à Circle City, qui se vida de ses habitants, lesquels accoururent à Dawson. Mais, hélas ! à leur arrivée, les pauvres diables découvrirent qu'il y avait déjà des mois que tous les Creeks avaient été jalonnés.



UN INSTANT DE REPOS. — DESSIN D'OULEVAY, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

« Parmi les retardataires se trouvait un Irlandais qui, se voyant dans l'impossibilité de s'adjuger un claim, arpenta le Creek du haut en bas, et s'efforça de terroriser les occupants en les menaçant, grâce à ses relations à Ottawa, de faire réduire de 500 à 250 pieds la longueur de leurs claims. Il offrit un jour de parier 2 000 dollars qu'avant le 1er août tous les claims seraient diminués de moitié. Certain mineur à qui il avait fait cette offre vint et me questionna à ce propos. Je lui dis : « Pariez-vous ? » Il répondit : « Quelquefois ». Alors je lui dis qu'il n'avait jamais été si sûr de tenir 2 000 dollars qu'il l'aurait été s'il avait accepté ce pari. Ce genre d'intimidation fut poussé si loin que je dus faire afficher des proclamations portant que les dimensions des claims étaient réglées par acte du Parlement

1. Un *pan* ou plat reçoit deux pelletées de gravier. Il y a dix plats au pied cubique. Un ouvrier pourrait en laver 90 par jour.



UN COIN TYPIQUE DE PAYSAGE DU KLONDYKE. — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

du Canada, et qu'aucune modification ne pouvait être apportée, si ce n'était par ce même Parlement. J'engageai les mineurs à ignorer absolument les menaces faites à ce sujet.

« Bonanza et Eldorado Creek font ensemble 278 claims; leurs différents affluents en donnent autant, et tous ces claims sont bons. Je n'hésite pas à déclarer qu'une centaine de ceux de Bonanza rapporteront plus de 150000000 de francs. Le claim nº 30 Eldorado, à lui seul, donnera 5 millions, et dix autres voisins 500000 francs chacun. Ces deux ruisseaux produiront, j'en suis tout à fait certain, de 300 à 400 millions de francs, et je peux dire en confiance qu'il n'y a pas d'autre région de même étendue dans le monde qui, dans le même temps, ait contribué à créer autant de fortunes permettant à leurs propriétaires de retourner dans leurs familles et de vivre en paix pendant le restant de leurs jours, surtout si l'on considère que le travail doit se faire avec des moyens extrêmement limités, que les vivres et la main-d'œuvre sont rares, et que l'on doit se servir des expédients les plus rudimentaires. Quand je vous dirai que, pour travailler proprement un claim, il faut de 10 à 12 hommes et que, cette année-là, il ne s'en trouvait que 200, vous aurez une idée des difficultés qu'il y a à surmonter.

« Sur Bear Creek, à 10 ou 12 kilomètres, de bons claims ont été découverts, ainsi que sur Gold Bottom, Hunker, Last Chance et Cripple Creek.

« A Gold Bottom on a trouvé des pans de 15 dollars, ainsi qu'à Hunker Creek, et, quoiqu'on ne puisse pas dire que ces claims soient aussi riches que Bonanza ou Eldorado, ils sont plus riches que n'importe quels ruisseaux connus dans la contrée. A 50 kilomètres en remontant le Klondyke, Too Much Gold (Creek de Trop d'or) fut découvert. Le nom lui vint de ce que les Indiens qui y travaillèrent pour la première fois, remarquant le mica scintillant au fond de l'eau et pensant que c'était de l'or, dirent qu'il y avait trop d'or, plus d'or que de gravier.

M. Ogilvie, qui est une autorité dans la matière, dit plus loin : « Un claim de l'Eldorado fut piqueté par un jeune homme, qui le vendit quelques jours plus tard pour 85 dollars; l'acheteur n'y mit jamais la pioche et le vendit à son tour au commencement d'avril 1897 pour une somme de 31 000 dollars en monnaie légale du Canada, ce qui en poudre d'or à 17 dollars l'once est équivalent à 35000 dollars au moins. Un autre exemple : un Canadien français étant pris de liqueur vendit son claim sur Eldorado pour 500 dollars. Une fois dégrisé, il en eut du regret. Des personnes qu'il savait devoir s'y connaître l'informèrent que tout contrat fait en état d'ivresse était illégal : il menaça alors de commencer un procès pour annuler la vente. Il n'y a pas de doute que tous les participants ne fussent plus ou moins ivres au moment où le contrat fut conclu, et plutôt que de

risquer un procès, l'acheteur du claim lui offrit environ un dixième du claim original, pourvu qu'il se désistât de tout droit et titre, réel ou imaginaire, qu'il pouvait avoir. Il accepta cette proposition vers le milieu de mars dernier, et, en avril, il vendit sa part dans cette petite portion de claim pour 15 000 dollars.

« Dans une visite que je fis à Eldorado vers la fin de juin, j'estimai la production de 24 claims sur ce Creek et je trouvai qu'elle s'élevait à 826 000 dollars à raison de 17 dollars l'once, ce résultat provenant d'un simple grattage de chacun de ces claims. Cependant il y en a quatre ou cinq d'entre eux qui excédèrent 100 000 dollars chacun. Un claim d'Eldorado fut vendu 45 000 dollars, soit 5 000 comptant le 13 avril, 15 000 le 15 mai (si le paiement n'était pas effectué à cette date le claim et l'argent restaient au vendeur) et la balance de 25 000 le 1er juillet, à défaut de quoi l'acheteur perdait tout. Je pensai tout d'abord que la transaction était extrêmement hasardeuse, et je m'imaginai que probablement il allait perdre une bonne somme dans l'affaire. Lui, cependant, connaissait très bien son terrain, et il me dit, quand les documents nécessaires au transfert furent réunis, qu'il ne s'était jamais senti de sa vie si sûr d'une fortune, quoiqu'il eût miné pendant près de vingt ans.

« Il ne pouvait pas encore laver, car le ruisseau était toujours gelé. Il se mit donc à l'œuvre avec deux rockers et paya ses 15 000 dollars le 11 mai, quatre jours avant leur dû ; la balance de 25 000 était complète vers le 20 juin. C'était acquérir en fait le claim pour deux mois de travail.

« Un autre exemple tiré du Bonanza Creek : le 16 avril dernier, Georges Carmack vendit pour son associé Tagish Charley une moitié d'un claim pour 5 000 dollars, dont 500 dollars au comptant, balance au 1er juillet. A défaut l'acheteur perdait le claim et son argent.

« Le 1er juillet, comme je passais devant la cabane de Carmack, j'entrai pour le voir et trouvai l'individu payant les 4 500 dollars du solde.

« Après la conclusion de l'affaire, je demandai à l'acquéreur comment la chose avait tourné. « Oh, dit-il, « passablement bien. » Je le priai de me dire le résultat de son opération : « Certes, répondit-il, j'ai fouillé « 24 pieds de long, 14 de large, et ai lavé 8 000 dollars.

« Je lui dis : « Eh bien, je connais la superficie de votre claim. En supposant qu'il soit également riche « partout, nous allons voir combien vous allez en retirer. » Je calculai de tête et lui dis : « 2 400 000 dollars. » Il s'écria : « Que vais-je faire de tout cet argent ? — Oh ! ne vous tracassez pas, répliquai-je, vous n'aurez pas « tant de tourment que cela, il est difficile que votre claim atteigne cette richesse. Admettant qu'il produise un « quart de cela, vous aurez encore 600 000 dollars. Admettant de nouveau que ce n'est qu'une bande étroite « qu'il vous est arrivé de toucher, à ce taux-là vous auriez encore 83 000 dollars, ce qui est bien assez pour votre

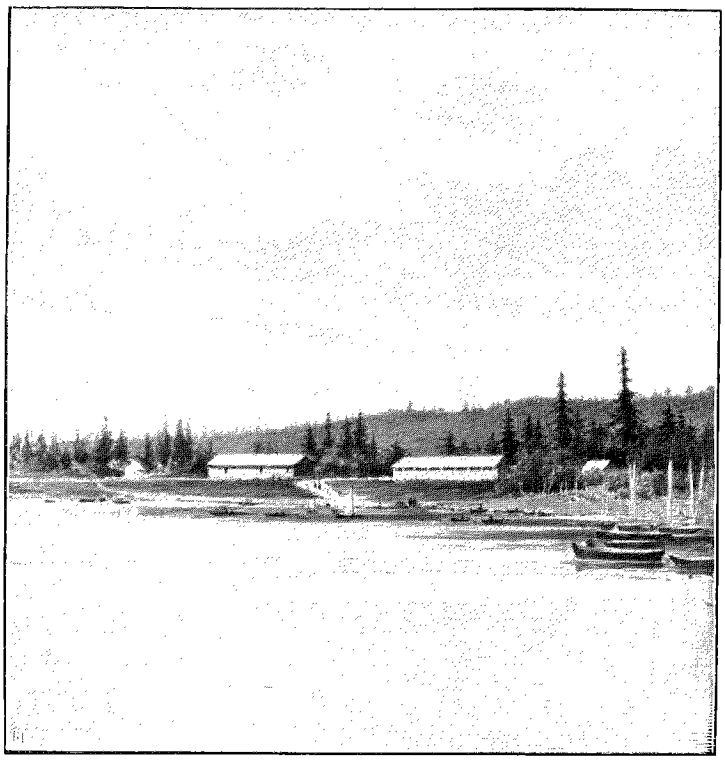


UN CLAIM D'ELDORADO. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

« bonheur. » Bonanza Creek a à peu près 30 kilomètres de long. Comme un claim a 500 pieds mesurés en ligne droite dans la direction générale de la rivière, on compte donc sur ce creek plus de 200 claims; sur ce nombre, environ 100 sont bons, les uns riches et quelques-uns très riches. Les 100 autres sont probablement bons également, mais il n'y a pas eu assez de propects pour en garantir le rapport définitif.

« Plus de 70 claims ont été jalonnés sur Eldorado Creek. De ce nombre plus de 40 sont reconnus riches. Je ne suis pas ambitieux d'argent, mais je voudrais choisir 30 claims sur Eldorado Creek, allouer à leurs possesseurs 1 000 000 de dollars chacun et garder le reste pour moi-même. J'aurais certainement encore assez pour mener jusqu'à la fin de mes jours une existence agréable et pour laisser aux miens ce qu'on appelle une honnête aisance.

« Les claims de côtes ont été jalonnés sur ces creeks, et quand je partis, le 12 juillet, quelques-uns donnaient de fort beaux prospects : des pans livrant de 6 à 8 dollars dans quelques cas.



BONANZA CREEK — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

« Un jour, comme je rendais visite à Clarence Berry, le possesseur des nos 5 et 6 Eldorado, il me dit que ses hommes avaient touché une couche très riche le jour précédent et ajouta : « Vous devriez vous amuser « à essayer vous-même un peu de ce gra- « vier. » Je refusai d'abord, puis je me décidai enfin à charger un pan et à le laver, mais pas pour moi-même. Mon désir était seulement de laver un pan riche, pour pouvoir dire que je l'avais fait. Je lui demandai combien il pensait que je ferais au pan : « Oh! à peu près 300 dollars », me répondit-il. Je partis, piochai dans le riche gravier qu'on me montra, mais j'avoue qu'il ne m'aurait pas été possible de dire s'il y avait de l'or, ou non, dans ce que je remuais. Je remplis bien le pan, peut-être un peu plus que les deux pelletées réglementaires, je le pris, le lavai, le séchai et le nettoyai.

« Au taux de 17 dollars l'once, je trouvai 595 dollars dans ce pan, soit le salaire de 6 mois et plus d'un bon commis! Cela me prit 20 minutes. Autant que je sache, ce pan est le plus riche qui ait été lavé dans le pays.

« Hunker est le creek qui, à ce que l'on croit, rivalisera de richesse avec ceux de Bonanza et Eldorado; il est à une vingtaine de kilomètres de Dawson et coule parallèlement à Bonanza : comme ce dernier, il se jette dans le Klondyke; la vallée de Hunker a environ 27 kilomètres; ce n'est qu'à partir du premier de ses affluents, le Last Chance, qu'on trouve de l'or.

« Cette découverte fut faite quelques mois après celle du Bonanza. Il était alors trop tard pour le travailler avec succès; aussi rien de positif n'en peut être dit, sinon que les *prospects* sont très satisfaisants. Dernièrement un claim de ce creek fut acheté en partie à terme pour une somme de 23 000 dollars qui fut tirée du claim même; le propriétaire eut même un excédent qui lui permit d'acheter le reste pour 40 000 dollars. Le Gold Bottom Creek, qui joint le Hunker un peu au-dessus de la Découverte, a aussi donné de très bons prospects, mais toute cette région est à peine connue. Cet hiver cependant verra un grand développement de ses ressources; le lit de roche (*bed rock*) se trouve à environ 6 mètres de profondeur. »

Il y a d'autres creeks dont nous pourrions parler. Mais à quoi bon? Tout ce que nous aurions à dire se résumerait en cette seule constatation : il y a là-bas de l'or, il y a beaucoup d'or. « Mais, comme le dit avec raison M. Auzias-Turenne, dans son livre récent, il serait oiseux d'insister sur l'exagération de la presse de Vancouver, de Seattle, de San Francisco, etc., quant à l'étendue des célèbres gisements aurifères. On était malheureusement d'autant plus porté à croire ces journaux que les vaisseaux du Yukon rapportaient à la même époque de splendides cargaisons de pépites. Le Klondyke a produit 2 500 000 dollars en 1897. C'est 4 millions de dollars qu'il faudrait dire, car une grande partie du revenu des lavages est restée dans le pays sous forme de travaux nécessaires à de plus grandes exploitations. A mon avis, les caisses et les bourses des États-Unis ne recevront pas plus de 6 millions de dollars du Klondyke en 1898. Voici l'explication d'un homme qui est à

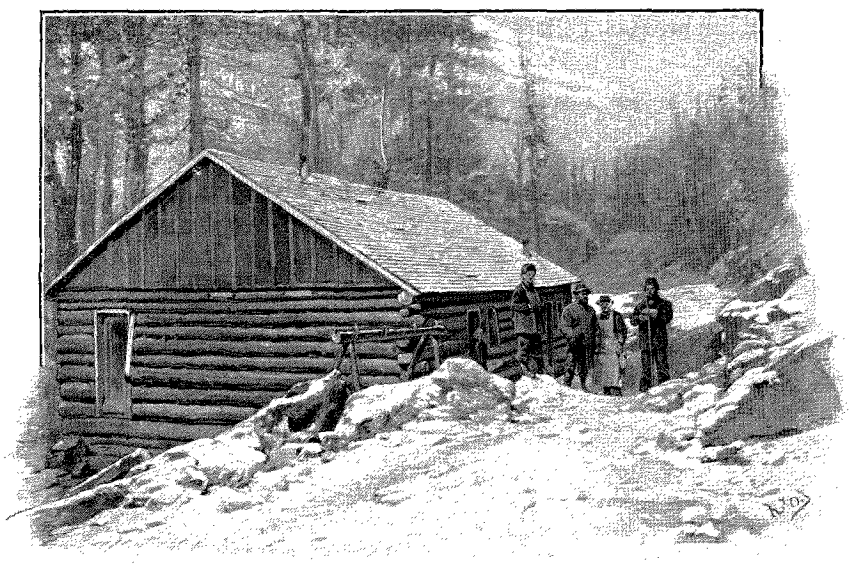
proprement parler le roi du Klondyke, M. Mac Donald. Cet Écossais catholique qui franchit le Chilkoot en 1895 et, faute d'un dollar, priait un des pères jésuites de lui faire crédit d'une messe en 1896, possède aujourd'hui des intérêts dans plus de soixante des meilleurs claims du pays. Selon ses propres paroles, « le Klondyke produira, *d'avril à septembre 1898, cent millions de francs*. Si ce n'était l'intérêt de 10 pour cent du gouvernement, ce chiffre-là serait dépassé; mais cette taxe aura pour résultat fatal une diminution considérable des fouilles aurifères en 1899 ».

Et maintenant une question se pose : celle de savoir si ce surcroît de production est de nature à diminuer la valeur de l'or en général et du numéraire en particulier? Dans les siècles précédents, moins l'or était abondant, plus il avait de valeur. De nos jours, nous voyons le phénomène contraire se produire : l'or est de plus en plus abondant, sans diminuer de valeur. On en a eu la preuve récente, lors des grands arrivages d'or du Transvaal. La majeure partie de cet or alla grossir les réserves de la Banque d'Angleterre, sans que cette grande accumulation ait porté aucune atteinte à la stabilité de la valeur de l'or; le numéraire ne subit aucune dépréciation.

La baisse de l'or est, en effet, arrêtée par la demande incessante dont il est l'objet. « L'institution du crédit, dit M. E. F. Johanet, l'accroissement de la population, la multiplicité des entreprises, la facilité et la rapidité des communications, les développements de l'industrie en exigeant l'emploi d'un plus grand numéraire, en occasionnant la perte, l'usure et l'usage d'une plus grande quantité de matières d'or ont opposé une digue à la dépréciation. Le continuel roulement entre l'or et le papier produit un mouvement de transactions autrefois inconnu; il active l'industrie, dont les produits deviennent plus abondants et moins chers; en assurant au capital un emploi plus fécond et plus constant, il a accru le pouvoir d'achat de l'or ».

Mais ce n'est pas seulement aux usages monétaires que l'or fournit son contingent; la moitié environ de la production est employée dans les arts et l'industrie, et de ce chef, la consommation du métal précieux ne peut qu'aller en augmentant. Il semble donc impossible que l'abondance de l'or cause sa dépréciation. Un fait, cependant, l'exposerait à toutes les fluctuations : le monnayage libre et illimité de l'argent. Or, contre ce fait, les grandes nations qui détiennent presque toute la monnaie du monde se sont sagement prémunies en suspendant la frappe libre. Et, en définitive, il est encore loin le jour où notre louis d'or tombera à 10 francs?

(A suivre.) LÉON BOILLOT.



CABANE DE MINEURS. — DESSIN D'OULEVAY, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



COMMENT ON ARRIVE À DAWSON EN HIVER. — DESSIN DE GOTORBE, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

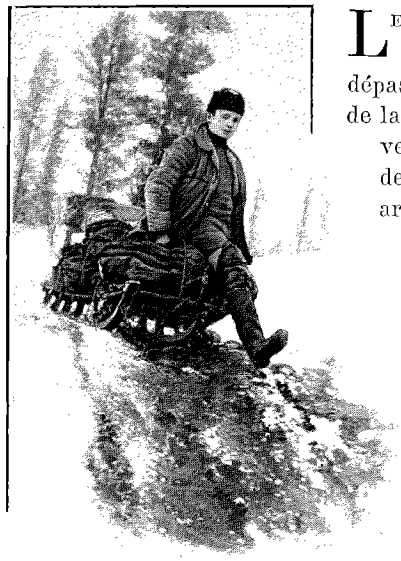
AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DU LAC BENNETT A DAWSON),

PAR M. LÉON BOILLOT.

XIV

Un tour d'exploration. — Prospection d'un creek inconnu. — Une percée dans la forêt. — Ces pauvres baudets. — Les montagnes Rocheuses. — Viande d'élan. — Maladie et démoralisation. — Les morilles. — Sur Quartz Creek. — Une découverte aurifère. — Eboulement. Etayement des puits. — Location de claims.



UN MINEUR ET SON TRAÎNEAU, EN HIVER. DESSIN DE MIGNON, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Le 11 juillet au matin, à 4 heures, un compagnon et moi nous poussions devant nous, dans la rue de Dawson, trois baudets bâtés. Après avoir dépassé la scierie, nous nous arrêtions devant la porte d'une cabane au-dessus de laquelle flottait le drapeau anglais. Le propriétaire, un ex-lutteur renommé, venait à notre rencontre et bientôt une tente, des vivres, des couvertures, et des outils de prospection étaient empilés avec méthode sur le dos des ânes et artistement liés au moyen d'un nœud solide. Nous devions faire de compagnie une exploration dans la direction du Mac Question Creek, un affluent de la rivière Stewart, réputé inexploré mais riche en or. Deux prospecteurs avec deux animaux nous y avaient déjà précédés en s'y rendant par une autre route. Quand nos préparatifs furent terminés, notre caravane, composée de huit hommes et de trois bêtes, se mit en marche en suivant un sentier le long de la côte, à l'est de la ville. Nous passâmes le Klondyke au moyen d'un bac; les baudets, un peu trop pesamment chargés, avançaient avec lenteur; le passage à gué de la rivière ne fut pas sans difficulté, car nos bêtes s'effrayaient des rapides, peu profonds, mais assez turbulents à cet endroit.

Après avoir franchi la rivière, le chemin nous conduisit dans une superbe forêt de bouleaux mêlés de quelques sapins blancs. Puis bientôt nous pénétrâmes dans le cagnon marquant l'entrée de la vallée de Bonanza; la marche se poursuivit sans incident, mais avec lenteur, car nos ânes avaient peine à retirer leurs petits sabots de la boue gluante de la sente; vers midi on fit halte;

1. *Suite. Voyez p.* 145, 157, 169, 181 *et* 193.

nous recueillîmes quelques branches éparses sur les débris de quartz et nous fîmes flamber un feu pour préparer nos aliments : lard, biscuit, thé.

Pendant ce temps, les animaux, débarrassés de leur fardeau, se régalaient des herbes succulentes qui croissent en abondance dans ce sol d'alluvion. Le repas, mangé de grand appétit, étant terminé, nous lavâmes la vaisselle, rechargeâmes les ânes, et bientôt nous étions repartis. Le soleil était brûlant, le terrain glacé. Et cette anomalie se traduisit par un défoncement pitoyable de la sente; nous piétinions un limon noirâtre, tenace, épais, qui nous retenait en place, surtout quand nous enfoncions jusqu'à mi-jambe.

Dans de pareilles conditions on avançait lentement. A un certain moment l'embourbement devint tel qu'il fallut absolument faire l'ascension de la colline pour s'éloigner des bords mêmes de la rivière. Mais soudain, le pauvre aliboron qui portait la tente glissa, le pied lui manqua, et le voilà pirouettant sur lui-même, pour aller, avec sa charge, s'étaler dans une mare de boue liquide, à 10 mètres plus bas. Notre premier mouvement fut de rire de l'aventure, la culbute étant si comique; le second fut de nous précipiter au secours de la bête qui, les quatre fers en l'air et reposant mollement sur la tente formant coussin, ne se pressait pas de reprendre son équilibre. Il fallut dénouer les cordes, décharger son bât, objet par objet, ensuite nettoyer le tout tant bien que mal, recharger et repartir. Vers 7 heures du soir, nous déclarâmes en avoir assez pour la journée, et nous nous arrêtâmes pour camper près du numéro 25, après avoir fait une quinzaine de kilomètres en autant d'heures.

C'est à cet endroit qu'un facétieux Irlandais, Ruddy Connor, a dressé sa tente portant l'enseigne engageante de l'*Hôtel de la Goutte de Rosée*. Le mouvement sans précédent des voyageurs, depuis le début de l'été, l'a mis entièrement à court de vivres, à sec de liquides, si bien qu'il a été contraint de placer, bien en évidence, un écriteau portant ces mots : « Repas à 75 dollars pour ceux qui ont des sacs remplis, repas gratis pour ceux qui n'ont pas de sac du tout ».

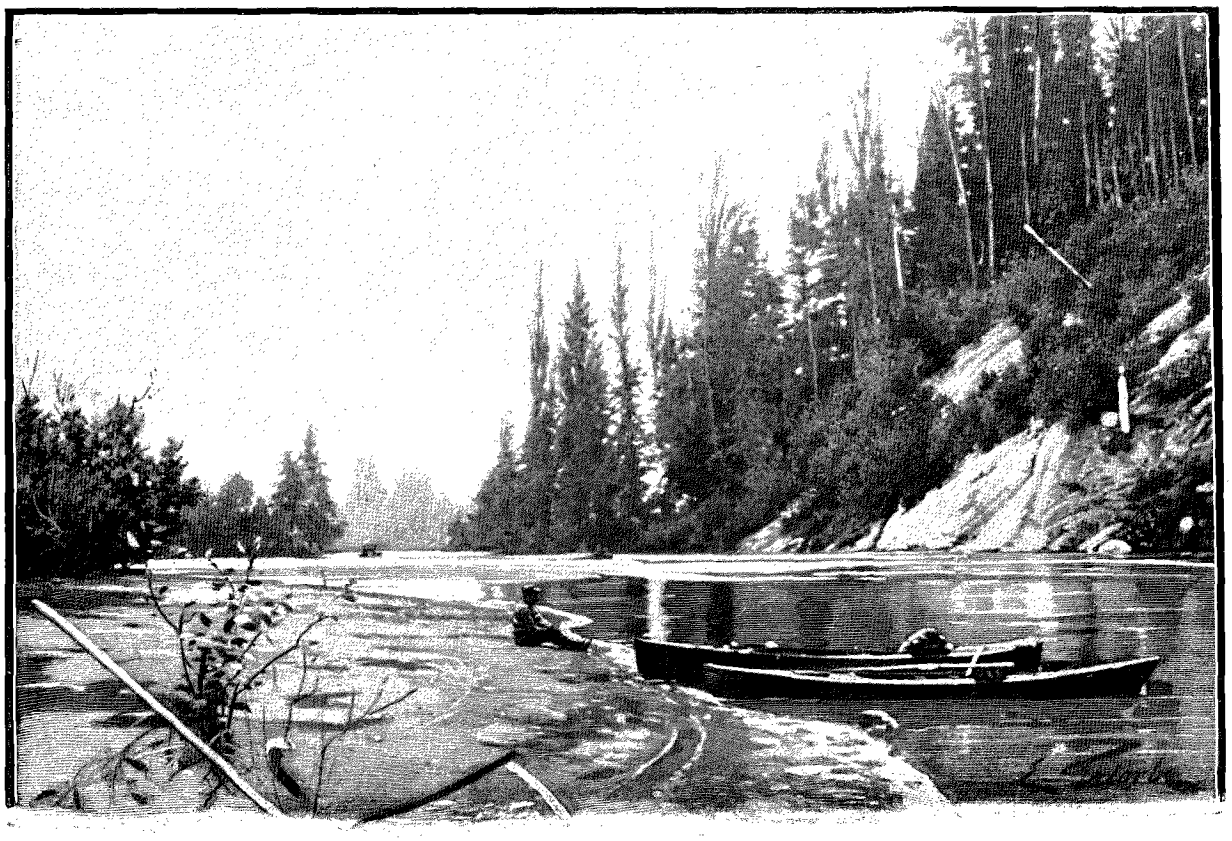
Ayant bien pénétré l'intention de cet hôtelier de génie, nous nous décidons à camper en face de son écriteau et de faire appel au contenu de nos sacs pour le dîner.

Talonnés par le désir d'arriver au but, nous n'avons malheureusement pas le loisir de prendre un long repos, et nous nous levons à minuit et demi, presque avec le soleil. La route est monotone, les repas le sont aussi. Ils se composent perpétuellement de lard et de haricots, mais l'appétit est tel que l'on oublie ce que ce régime a de spartiate. Ce jour-là, vers 2 heures, l'arête séparant la vallée de Bonanza de celle du Quartz est atteinte, et nous y trouvons, heureusement pour nos bêtes, un sentier sec et dur. Sur ces hauteurs nous éprouvons une sensation exquise : l'air est si pur et si calme, la lumière si douce, les fleurs sont si éclatantes, les bruyères d'un vert si tendre! Par instants, on se croirait sur les croupes du Jura, avec cette différence que la pierre calcaire est remplacée par le quartz; mais tout à coup les andouillers d'un élan ou d'un caribou blanchis par le soleil viennent nous rappeler que nous sommes aux antipodes de la civilisation. Finalement, nous nous arrêtons, vers le soir, dans une ravine couverte de broussailles. A la lisière des arbres, les compagnons qui nous ont devancés nous attendent. C'est l'heure du repas. Quelques-uns d'entre nous le préparent sans tarder : un échafaudage de morceaux de bois et de piquets enfoncés en terre s'élève bien vite au-dessus d'un feu flambant où des arbres entiers sont jetés; le tout supporte les vases, marmites, récipients remplis de tout ce qu'il faut pour parfaire un festin gargantuesque. D'autres s'occupent à dresser la tente, tandis que les ânes sont laissés libres de trouver leur fourrage dans la côte tapissée d'herbes variées.



DÉPART POUR LA CHASSE. — DESSIN DE MIGNON, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Le jour suivant, nous abordâmes des parages inexplorés, abondants en montées et en descentes; mais



EMBOUCHURE D'UN CREEK. — DESSIN DE GOTORBE, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

heureusement le terrain était ferme et parfois desséché. La forêt remplaçait les broussailles ; elle devenait même si serrée, que nous fûmes obligés d'envoyer en avant-garde deux ou trois sapeurs qui, la hache à la main, ouvrirent un passage à travers le fouillis inextricable du bois. Malgré les traces nombreuses et fraîches de caribous, d'élans, de panthères, de lynx, d'ours et d'autres bêtes sauvages, il fut impossible à deux des nôtres, bons marcheurs et excellents tireurs qui, la carabine en main, précédaient la caravane, d'apercevoir et de tirer le moindre coup de fusil, et pourtant il arriva parfois que l'herbe foulée au pied par l'animal n'avait pas eu encore le temps de se redresser.

Après quatre journées de cette marche dans l'intérieur, les difficultés augmentèrent, la lassitude et la maladie mirent à bas la moitié du contingent ; la dysenterie, la diarrhée, les fièvres terrassèrent les plus robustes : force nous fut d'établir un campement et de nous arrêter quelques jours jusqu'à ce que les malades eussent repris assez de forces pour se remettre en marche. Nous choisissons pour emplacement du camp le bord d'un ruisseau à l'eau limpide, dans la forêt même : en semblable occurrence, quand l'eau et le bois ne manquent pas, le prospecteur se déclare satisfait. Les vivres étant courts, nos chasseurs battirent la campagne, mais sans succès. Un jour pourtant, ils rencontrèrent une tente occupée par quatre ou cinq prospecteurs qui venaient de tuer un élan et qui, généreusement, leur en offrirent un quartier.

Les gens valides de notre caravane occupèrent leur séjour au camp à prospecter dans le ruisseau ; ils y trouvèrent des « couleurs », c'est-à-dire quelques parcelles d'or intéressantes sans doute, mais pas assez abondantes pour justifier des travaux plus importants. Le travail, dans ces conditions, se fait ainsi : on détache, à coups de pic, du gravier des bancs et on le lave dans un *pan* (sorte de plat ou plutôt de casserole à frire sans manche) avec l'eau du ruisseau même, en faisant osciller constamment un *pan*, de façon que l'or, qui est le plus pesant, se rassemble et se tasse au fond ; l'eau que l'on fait courir sur le gravier entraîne celui-ci et ne laisse bientôt dans le plat que du sable noir, qui consiste en réalité en cubes minuscules de fer magnétique contenant très souvent de l'or. Ce sable, étant presque aussi lourd que l'or, se sépare assez difficilement du métal précieux ; néanmoins, avec un peu de pratique, on arrive aisément à laver le tout, de façon qu'il ne reste dans le pan que les particules d'or et quelque peu de sable qu'on élimine en séchant ce résidu sur le feu.

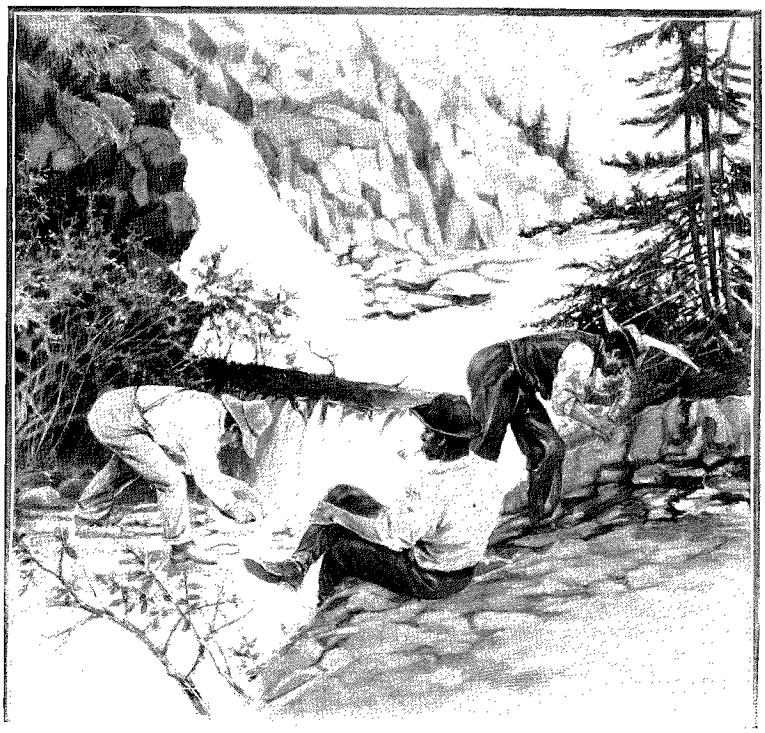
Nous étions arrivés aux confins de cette vaste plaine qui, comme nous l'avons vu, s'étend des contreforts du Dôme à ceux des montagnes Rocheuses, à plus de 150 kilomètres à l'Est. L'étude du terrain et le résultat des prospections nous avaient convaincus que nous étions parvenus à la limite de la ceinture aurifère. Et, comme

l'état d'abattement de nos malades persistait, nous décidâmes de battre en retraite pour gagner la vallée du Quartz Creek, que nous savions peu explorée et peu connue.

Une marche lente permit aux convalescents de suivre, tant bien que mal, le gros de la colonne; les baudets, allégés de tout le poids des provisions consommées depuis le départ, en profitèrent pour s'émanciper. Nous arrivâmes ainsi un soir pour bivouaquer dans un endroit appelé, par ironie sans doute, « l'Heureux Camp », car les moustiques, les maringouins nous y firent souffrir mille tortures et faillirent presque nous faire verser des larmes de douleur.

Nous trouvâmes confirmée la véracité de cette description d'un homme qui s'y connaît pour y avoir passé :

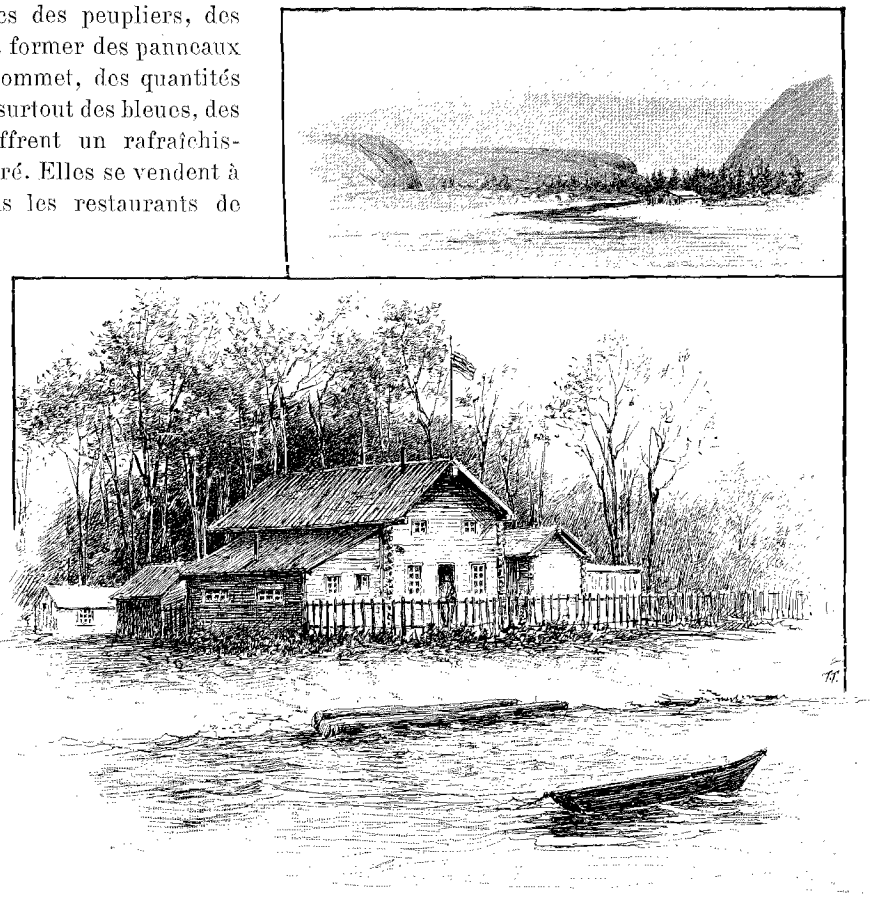
« En été, il y a des moustiques sans nombre, des marais à traverser, des montagnes à gravir. Eh bien, tout le temps ces infernales bêtes vous dévorent jusqu'à ce que parfois la vie elle-même semble être une malédiction. Je sais ceci par expérience, et j'ai vu des hommes forts, durs, vigoureux, verser des larmes de rage impuissante devant ces ennemis innombrables et presque invisibles. Maintenant, supposez que vous portiez des bottes de mineur en caoutchouc montant jusqu'aux cuisses et qui sont presque indispensables dans ce pays-là, pendant la saison d'été, chacune pesant 3 ou 4 livres, un lourd habillement de laine, des couvertures, des vivres pour dix, vingt ou trente jours, quelquefois plus, une hache, un pic, une pelle et d'autres articles indispensables, un poids total de 50, 60, 90 et souvent plus de 100 livres, tout cela porté à dos, pataugeant à travers les marais, vous débattant dans la broussaille, gravissant les pentes escarpées des montagnes sous un soleil écorchant qui, de fait, couvre la peau d'ampoules, pendant que tout le temps la sueur coule à flots et que incessamment aussi, le maringouin, doué d'ubiquité, vous assaille à chaque point vulnérable, s'attaquant surtout à vos yeux, à vos oreilles et à vos mains et trop souvent, hélas ! à votre langue, sans qu'il soit possible de s'y soustraire. Et puis, ayant échappé à cette torture, quand vous franchissez le sommet de l'arête, les vents solidifient presque vos vêtements saturés de sueur, vous glacent jusqu'à la moelle, et raidissent vos doigts au point qu'ils peuvent à peine se mouvoir. Après une journée passée dans ces conditions, imaginez que vous vous asseyez au milieu d'une nuée de moustiques pour prendre votre repas, qu'il vous a fallu plus d'une heure pour préparer, et qui consiste en pain pétri à la hâte et cuit sur la braise de votre feu de camp, en haricots peut-être à demi bouillis, en lard dans la même condition, en café ou en thé de mauvaise qualité. Si vous êtes fumeur, vous savourez ensuite une pipe, puis vous vous enveloppez dans vos couvertures avec quelques rameaux répandus sur le sol, la tête soigneusement couverte, car le maringouin ne dort jamais, et vous trouvez enfin un sommeil tel que les conditions peuvent le permettre, mais qui est d'ordinaire, je dois le dire, profond et assez doux. »



PROSPECTION DANS LA VALLÉE DU QUARTZ.
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

L'Heureux Camp est situé sur l'arête bordant la vallée du Dominion à l'Est, non loin du Dôme. Nous lâchâmes nos baudets en liberté ; comme il faisait grand jour à 10 ou 11 heures du soir, ils s'éloignèrent bientôt avec le grelot qu'on leur avait confectionné, deux jours auparavant, au moyen d'une boîte à conserves vide et d'un gros clou en guise de battant. Grâce à cette invention (non patentée), on pouvait les suivre aisément quand ils erraient dans la forêt, ou les retrouver quand ils s'égaraient. Après le souper on se coucha ; mais les moustiques étaient si agressifs que plusieurs d'entre nous préférèrent s'asseoir auprès du feu et s'enfumer à outrance pour échapper aux piqûres de ces affreuses bêtes. Le lendemain nous subîmes là un orage épouvantable, avec éclairs sinistres et coups de tonnerre effrayants, tandis que la pluie perçait nos vêtements de part en part. Il y a souvent, en été, de violentes perturbations de l'équilibre atmosphérique, mais elles sont heureusement de courte durée, et elles contribuent à maintenir l'air pur et frais.

Le jour suivant, descente le long de l'arête qui sépare Quartz Creek de Canyon Creek : le paysage est charmant; après les bruyères et les arbrisseaux viennent des broussailles, puis des bois avec des sous-bois luxuriants; les clairières sont, par places, tapissées d'herbes et de fleurs dont les tons s'harmonisent parfaitement, fonds verts relevés de motifs de couleurs gaies, tandis que les troncs blancs des peupliers, des trembles et des bouleaux semblent former des panneaux pour encadrer la scène. Près du sommet, des quantités de baies rouges, noires et bleues, surtout des bleues, des airelles grosses et délicieuses, offrent un rafraîchissement bienvenu au voyageur altéré. Elles se vendent à raison de 2 dollars le litre dans les restaurants de Dawson. En descendant la côte, tout en traversant une partie de la forêt récemment endommagée par un incendie, l'un de nous heurte de son pied un objet qu'il examine de plus près avec étonnement : c'est une morille ! Et en effet, à droite, à gauche, partout nous comptons des douzaines, des centaines de ces champignons émergeant de la mousse verte ou des feuilles mortes qui déjà jonchent le sol. Cette découverte est accueillie avec joie, car elle va amener quelque variété dans le menu. Mais voici qu'au dîner chacun refuse de goûter à ce plat, de peur de s'empoisonner. Enfin un de nos compagnons se hasarde, disant « s'y connaître en champignons ». Il déclare les nôtres excellents. Il prouve son dire en en absorbant une large portion. Et aussitôt c'est à qui en mangera le plus; la morille est admise par acclamations au menu quotidien. Celles-ci sont plus grosses (quelques-unes sont comme le poing) que celles d'Europe, mais elles n'ont peut-être pas une saveur aussi fine; toutefois, en raison de ses qualités nutritives, la morille est un précieux aliment naturel dans ce pays où elle abonde.



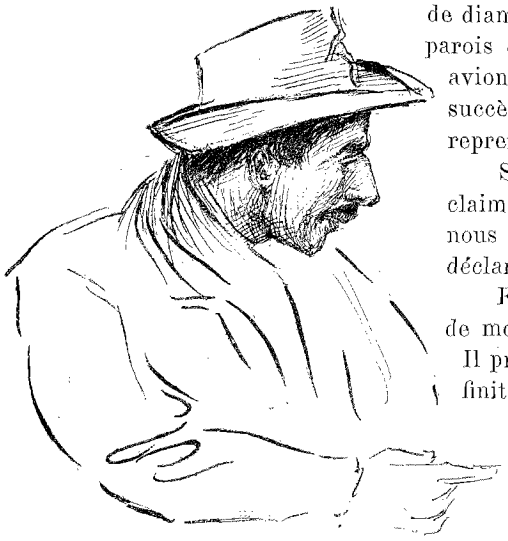
LE POSTE DE SIXTY MILE. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UN CROQUIS DE L'AUTEUR.

En sortant du bois, nous fûmes si frappés de la position et de l'aspect du terrain que nous décidâmes d'y faire des fouilles. Notre tente fût dressée au bord du Quartz, en un point où des travaux faits récemment avaient laissé des vestiges, sous forme d'écluse, de boites et d'amas de gravier. Au lavage nous obtînmes des résultats satisfaisants. Le lendemain l'investigation fut poursuivie, et bientôt, vers l'intersection des deux cours d'eau, nous découvrîmes que des fouilles avaient été commencées à l'extrémité du plateau qui avait attiré notre attention; nous nous approchâmes et, comme la place était désertée, nous essayâmes la terre : on déclara les *prospects* très bons. Aussi quand revinrent les mineurs, dont nous avions vu les travaux, leur offrîmes-nous de procéder en commun à la prospection de ces terrains, à condition que, si le résultat était favorable, nous jalonnerions le claim entre nous tous.

Nous nous mîmes donc à l'œuvre, et le lendemain quatre pans donnèrent ensemble un dollar et demi, soit 38 sous le pan. Si l'on considère que 10 sous au pan est un résultat excellent, on peut penser que nos essais furent trouvés très encourageants; les jours suivants, nous fîmes au pan 50 sous et même davantage : le *bed rock* n'était même pas atteint, et les prospects étaient exécutés sur le bord de la roche. On creusa alors à 3 ou 4 mètres, et les fouilles furent continuées sur différents points du terrain; malheureusement l'eau de surface était si abondante, grâce à l'action du soleil dégelant l'humus, qu'il devint très difficile et même dangereux de travailler. En effet, la partie du terrain où la découverte avait été faite était ombragée par de grands arbres qui, arrêtant les rayons du soleil, laissaient la terre sèche, tandis qu'ailleurs, un incendie de forêt ayant détruit tout ombrage, le dégel était complet. Il fallut donc étayer les parois de la fosse avec des sapins coupés en longueur, mais cela même n'empêcha pas l'un de nous d'être presque enseveli par un éboulement de gravier.

*

C'est à grand'peine qu'il fut retiré du trou avec une épaule contusionnée. A une profondeur de 5 mètres environ, malgré les étais formés de tronçons d'arbres de 0m,10 à 0m,12 de diamètre et renforcés d'une palissade de rondins courant tout le long des parois du puits, il fallut renoncer à ces fouilles par trop périlleuses. Nous avions cependant de bons prospects, et ils nous donnaient un vif espoir de succès, mais la partie dut être remise à plus tard. Nous décidâmes de la reprendre méthodiquement à l'hiver.



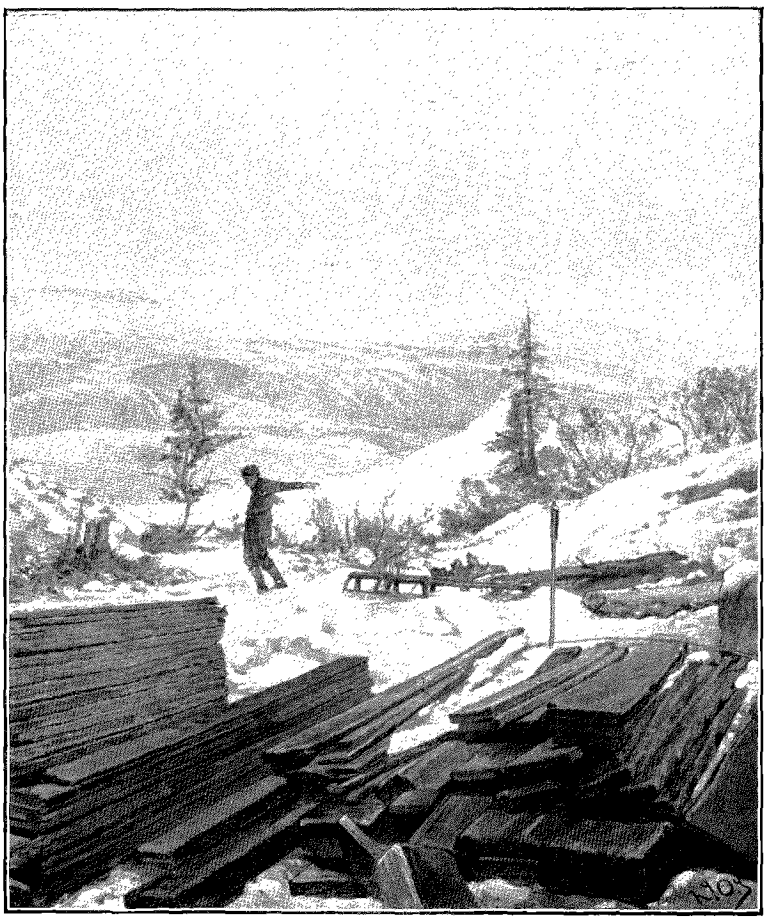
JOE LADUE. — CROQUIS DE L'AUTEUR.

Satisfaits de ce commencement, nous mesurâmes et piquetâmes les claims suivant le nombre des assistants, et, aussitôt cette opération achevée, nous reprîmes le chemin de Dawson, afin de faire enregistrer notre déclaration de propriété.

En route, un de nos ânes qui portait un sac vide destiné à être rempli de morilles ne voulut pas se laisser appréhender au moment convenable. Il prit un temps de galop à travers le bois ; pourchassé longuement, il finit par disparaître.

On ne s'en inquiéta pas autrement, supposant qu'il était retourné au camp, mais 3 ou 4 jours plus tard, il fut retrouvé presque mort de faim dans sa course au milieu des arbres, sa corde s'était déroulée et entortillée autour d'un tronc. Le pauvre animal attendait soit la délivrance, soit la mort.

Notre voyage de retour à Dawson se fit sans incident. Aux Fourches, nous nous arrêtâmes à l'hôtel hospitalier de Mme White, de New-York. Et le soir même, par une forte averse, nous rentrions à Dawson, d'où nous étions partis deux semaines auparavant.



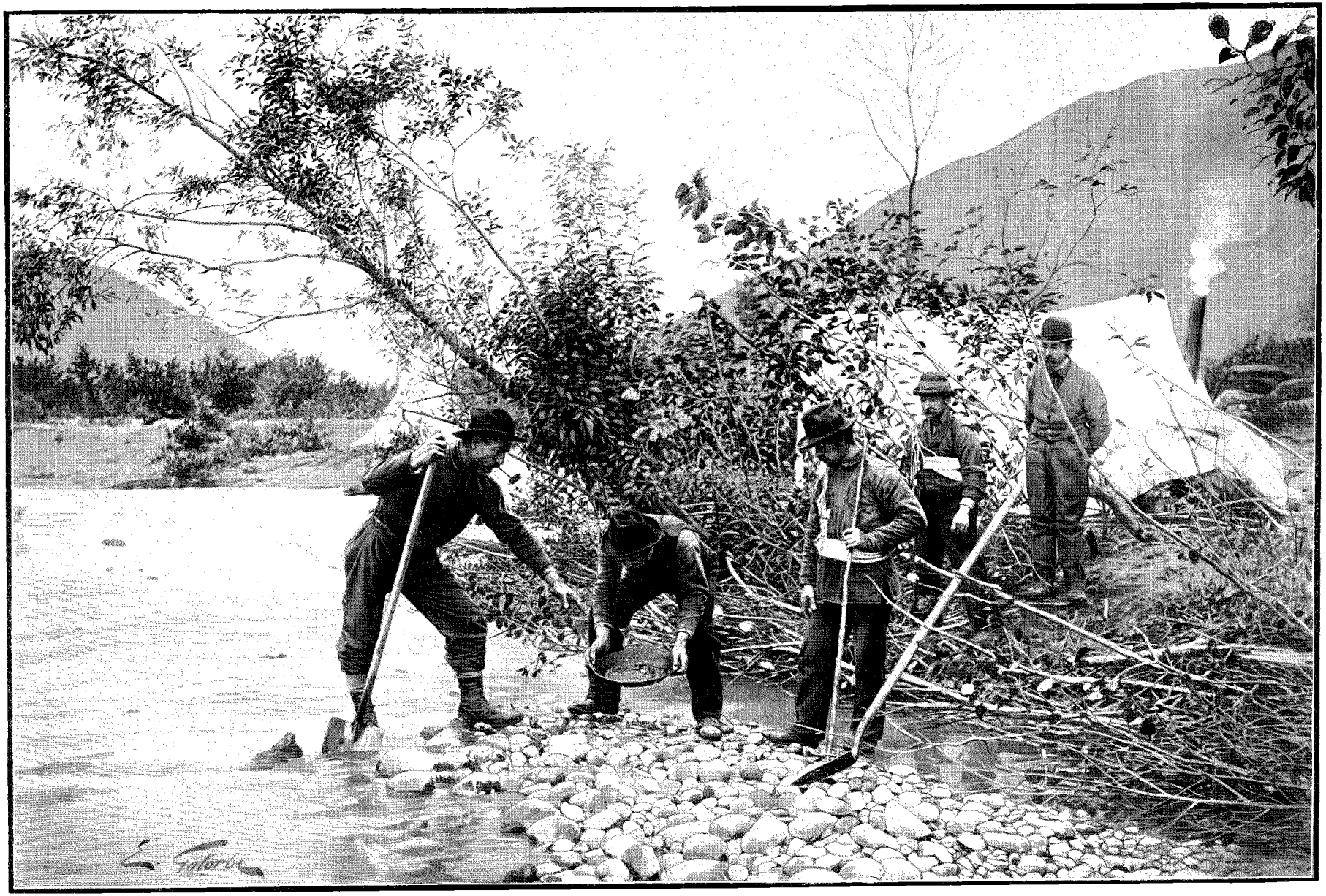
UN CLAIM, L'HIVER, AU KLONDYKE.
DESSIN D'OULEVAY, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT

XV

Quelques types du Klondyke. — Alexandre Mac Donald, Joe Ladue, Henderson, etc. — Journaux de Dawson. — Le Klondyke et ses richesses. — Animaux à fourrure. — Le pays des grandes chasses. — Les oiseaux du Yukon. — Administration du Territoire.

Parmi les hommes aujourd'hui reconnus comme les vétérans du Yukon, il faut nommer MM. Hart, Harper, Mac Question, Hunker, Mac Donald, Ladue, Henderson ; leurs histoires sont à peu près identiques ; comme des centaines d'autres, l'esprit d'aventure et d'entreprise les a conduits un jour vers les territoires à peine connus qui couvrent tout le nord du continent américain, entre les 58e et 70e parallèles ; pendant des années ils ont parcouru ces immenses étendues de pays, vivant de chasse, de pêche, lavant de l'or un peu partout, gagnant juste de quoi acheter des vivres et des vêtements pour l'hiver, menant une vie isolée, rude, sauvage, mais cependant profitable, car c'est toujours ainsi qu'une contrée nouvelle a été d'abord explorée, puis envahie, enfin absorbée et peuplée.

Il y a plus de 25 ans que Harper arriva dans le Yukon. Il venait de la contrée aurifère du Caribou. Franchissant les montagnes Rocheuses, traversant les régions du Liard, du Mackenzie, du Porc-Épic, affluents du Yukon, il remonta ce fleuve jusqu'à la

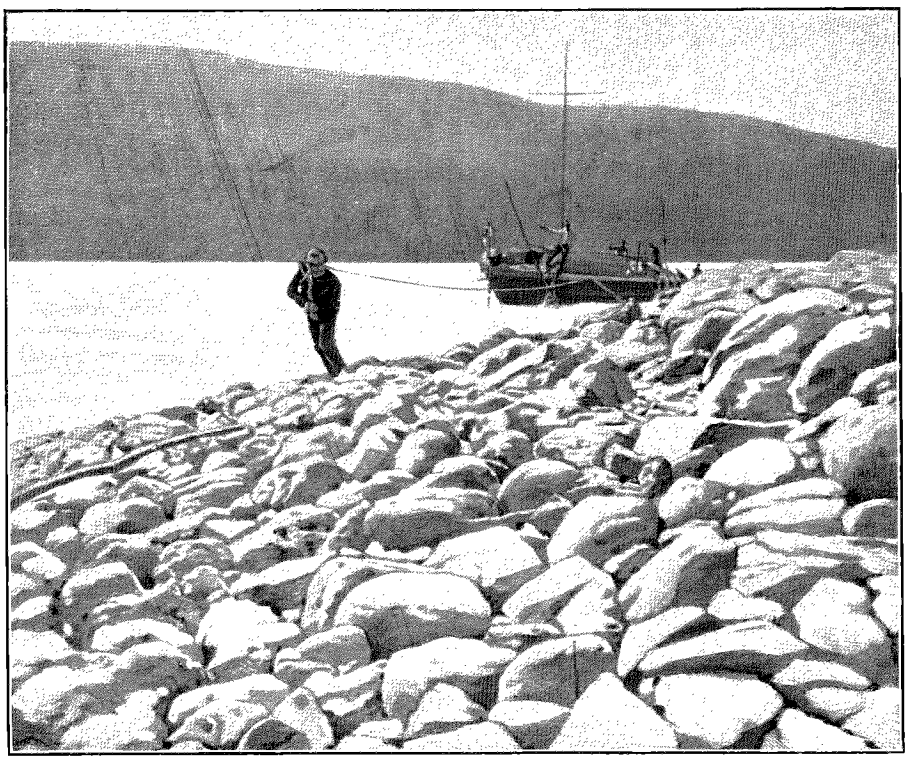


LAVAGE DE L'OR AU PAN. — DESSIN DE GOTORBE, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

rivière Blanche. Mac Question y arriva à peu près vers le même temps, ayant pris le chemin de la rivière de la Paix et du lac Athabasca par le Mackenzie. Ces deux coureurs des bois se rencontrèrent et s'associèrent pour faire le commerce des fourrures. Ils fondèrent ainsi des postes à Forty Mile, Sixty Mile, Fort Selkirk et d'autres endroits. L'or, dont ils n'ignoraient pas l'existence, ne semble pas cependant avoir été l'objet de graves préoccupations de leur part, et, bien qu'ils en eussent trouvé déjà en 1873 sur la rivière Blanche, ils ne sont pas parvenus à la célébrité romanesque à laquelle sont arrivés des explorateurs plus jeunes et plus récents, tels que Mac Donald et Ladue.

Alexandre Mac Donald vint au Klondyke il y a quelques années et y prospecta tout d'abord de place en place sans grand succès. Il avait plus d'une fois fait fortune dans les mines du Colorado et de la Colombie Britannique, mais il avait tout perdu. Il se trouvait dans le pays, il y a deux ans, quand la nouvelle de la découverte de l'or se répandit, et il fut un des premiers à juger de la valeur extraordinaire des placers. Il piqueta aussitôt des claims sur les creeks et, par de judicieuses acquisitions, il augmenta tellement la valeur de ses possessions qu'aujourd'hui on ne le désigne pas autrement que du nom de « roi du Klondyke ». C'est un Écossais ayant plus de six pieds de haut, de forte taille, épais, dont la figure respire à la fois l'honnêteté et la bonhomie. Il possède quelques-uns des plus riches claims de l'Eldorado et du Bonanza et plusieurs autres de grande valeur sur d'autres creeks.

Joe Ladue est Canadien d'origine, mais il s'en alla très jeune dans l'état de New-York, où il travailla comme garçon de ferme pendant plusieurs années. Les nouveaux territoires du Nord-Ouest l'attirèrent instinctivement, et en 1882 il arriva au Yukon; il y trafiqua et devint un des membres de la maison Harper, Mac Question et Cie. Il y a trois ans, il établit une scierie au poste de Sixty Mile, puis en 1897, lors de l'excitation générale causée par les nouvelles découvertes, il devina l'importance, en quelque sorte stratégique, du confluent du Klondyke et du Yukon, et il s'empressa de demander le terrain en question pour y établir une ville. On lui concéda le territoire. C'est ainsi que Dawson prit naissance ; en outre Ladue a des intérêts considérables dans un bon nombre de claims; c'est un homme d'une quarantaine d'années, comme Mac Donald; il est de taille moyenne, d'une santé très précaire. Bob Henderson, Carmak, Hunker sont aussi des personnages fameux qui, tous, sont venus au Yukon, il y a longtemps, et ont profité de la découverte de l'or. Dans quelles proportions sont-ils riches? Nul ne saurait le dire. Ont-ils un, deux, trois, cinq, dix millions? Peut-être. Ont-ils moins? Peut-être aussi. Leur fortune est en claims. Or que valent ces claims? C'est ce qu'il est impossible de préciser. L'un de ces richards du Klondyke, Mac Donald, est venu en Angleterre il y a quelques mois pour négocier ses claims. Il en demandait 600 000 livres, soit 15 millions de francs. Il n'a pas pu les placer.

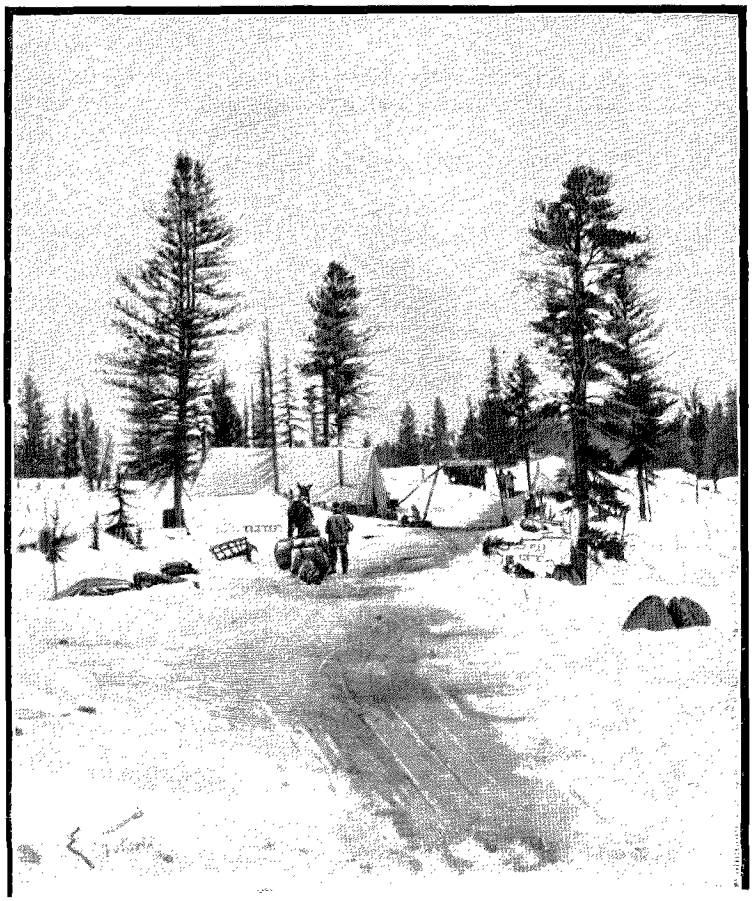


HALAGE AU BORD DU YUKON. — DESSIN DE MIGNON, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Il y a aussi les nouveaux venus, dont l'histoire n'est pas non plus banale. Voici, par exemple, Frank Phiscator; il est arrivé en 1895, à moitié mort de faim, venant de Baroda, localité du Michigan. Tout l'été il avait couru, cherché, creusé et lavé sans rien trouver : ses membres n'étaient plus qu'une plaie, tant il avait arpenté le pays en tout sens ; il était si las, si découragé qu'il se laissa un jour tomber sur les bords du Dosulphuron Creek pensant y mourir. La glace insensibilisait peu à peu ses pauvres jambes malades, tandis que les moustiques bourdonnaient autour de ses paupières à demi fermées sous un soleil aussi brûlant qu'un cautère. Et comme il les entr'ouvrait, il aperçut quelque chose qui

brillait à travers le cristal du ruisseau. C'était de l'or ! Quel ravissement ce fut pour lui de plonger ses mains dans l'eau pour saisir cet or, pour le respirer, pour l'adorer.

Anderson, parti la même année de San Francisco, avait laissé à sa femme de quoi vivre douze mois, lui promettant et se promettant bien d'être de retour avant ce délai, muni d'une sacoche lourdement bourrée de pépites. Dix-huit mois s'écoulèrent sans que le voyageur donnât de ses nouvelles. Sa femme était réduite à la misère. Trop fière pour mendier, la pauvre abandonnée songeait au suicide. Soudain le *Portland* est signalé revenant des pays mystérieux. Elle accourt sur le port, et quand elle voit son mari descendre du paquebot avec ses sacs de pépites, elle roule à terre inanimée.



UN CAMP DE PROSPECTEURS.
DESSIN DE GOTORBE, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

Bien des femmes ont accompagné leur mari dans l'Eldorado : la première qui ait eu le courage d'escalader les glaciers du Chilkoot est Mme Berry, femme d'un jeune fermier de Californie. A sa suite d'autres vinrent, tentées par la fortune ; mais ce qu'il faut citer, c'est l'apparition de deux petites Sœurs de la Miséricorde, deux Canadiennes de Québec, c'est-à-dire deux Françaises, venues là, non pas attirées par l'appât de l'or, mais pour prier, pour guérir, pour sauver peut-être les victimes de la fièvre de l'or !

Malgré les déconvenues dont nous avons parlé à diverses reprises, la valeur du Klondyke comme terrain aurifère est indiscutable. Voici ce qu'en dit le Dr Dawson, géologue distingué du Canada : « Parlant du caractère général de la contrée, je n'hésiterai pas à dire qu'elle est extrêmement riche en or. Elle est pareille à d'autres grands districts miniers, en ce que le métal alluvial lavé par les ruisseaux a le premier été découvert et recueilli. Mais les montagnes d'où ces cours d'eau descendent doivent également être riches en or. Là, un jour, les grandes veines et filons de quartz aurifère seront découverts et travaillés, tandis que les pilons et le matériel de machines seront répartis à profusion dans les montagnes. Mais ce quartz est encore à découvrir.

« Le Yukon n'est pas une si mauvaise contrée que beaucoup se l'imaginent, excepté en hiver. Le climat est bon en été, quoique cette saison ne dure pas très longtemps. Le pays est beau et vert, et il fait bon y travailler. Mais les hivers sont longs et extrêmement froids. Cependant les conditions climatériques ne seront jamais assez rigoureuses pour empêcher le développement minier de cette région.

« La tâche est énorme, avec cette immense surface de pays et les difficultés de locomotion et de transport. Il se passera un temps considérable et des efforts répétés seront nécessaires avant que cette région soit complètement développée. Mais de grandes découvertes de terrains aurifères comme celles qui ont été récemment faites donnent à croire que l'ère de développement futur sera extraordinairement profitable. »

Le Dr Nordenskiöld, professeur de minéralogie à l'Université d'Upsal, envoyé dans le Yukon par le gouvernement suédois, dit que la contrée est très riche et sera très productive pour un long temps. Il prétend qu'on trouvera les immenses dépôts de quartz qui ont donné naissance aux graviers aurifères du Klondyke. L'or déjà trouvé provient d'anciens lits de rivières très différentes des rivières actuelles.

Le quartz sera de qualité inférieure et se trouvera près des creeks du Klondyke. L'or n'a pas été porté par les glaciers à une grande distance. Le terrain du district de la rivière Stewart contient beaucoup d'ardoises par conséquent on y éprouvera quelques déceptions quant à l'or. En somme, le rapport du Dr Nordenskiöld est très favorable.

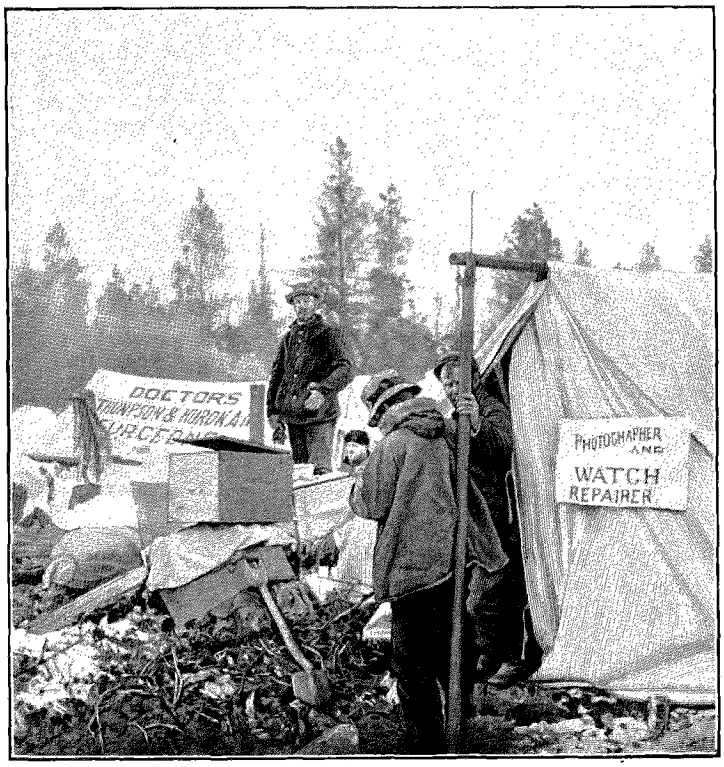
Après l'or, les fourrures sont le principal élément de richesse de la région.

Le plus grand des animaux du pays est l'élan d'Amérique ; c'est un animal de la taille d'un fort cheval et pesant jusqu'à 800 kilos ; sa chair est excellente et sa fourrure, d'un gris clair, très chaude et très épaisse. Il va en troupes et voyage de préférence le long de la crête des montagnes ; le matin, on peut surprendre aisément ses traces dans la neige fraîche et attendre patiemment son retour, qui s'effectue toujours par le chemin même qu'il a pris pour aller pâturer. De plus, il n'a pas conscience du danger, et le plus souvent il ne s'enfuit pas ; il est donc facile d'en détruire toute une bande à la fois. Les Indiens, qui vivent de chasse et de pêche, en massacrent parfois des troupeaux considérables en les cernant : les pauvres animaux, saisis de terreur, se serrent les uns contre les autres, sans chercher à se sauver, et sont tous égorgés sur place, souvent sans nécessité.

Le caribou est un cerf de grande taille, qui fournit aussi une fourrure estimée ; ses mœurs sont sensiblement les mêmes que celles de l'élan ; il a du reste, comme ce dernier, reculé à de grandes distances dans l'intérieur, où cependant il se rencontre en troupeaux de centaines de têtes.

L'ours, le loup et le lynx sont aussi pourchassés avec ardeur, en hiver, car leurs peaux sont très recherchées ; celle du lynx est la plus chaude et la plus légère de toutes pour la confection de robes, ou de couvertures servant de lit aux explorateurs.

Il y a plusieurs espèces d'ours : d'abord le grizzly, d'une force et d'une taille prodigieuses ; c'est le plus grand des ours ; puis le *silver tip* (tache d'argent) ainsi nommé parce qu'il a le haut du poitrail blanc, le reste de la robe étant gris, est beaucoup plus petit. Il est très féroce. Les coureurs des bois prétendent que ces deux variétés ne dorment pas dans leurs gîtes en hiver, comme le font les autres, mais voyagent continuellement et sont redoutables à rencontrer ; on les évite donc autant que possible. Les autres variétés, brun, noir, cannelle, sont presque inoffensifs ; ils se nourrissent en été, soit des baies si abondantes sur les versants élevés, soit de saumons pêchés dans la rivière. Le lieutenant Schwatka, qui a exploré l'Alaska, il y a quelques années, rapporte qu'en été les ours étaient si nombreux sur certains ruisseaux, attirés là par le saumon, que les prospecteurs avaient dû leur abandonner la place ; il dit aussi que les moustiques attaquaient les ours si obstinément qu'on trouvait parfois certains de ces animaux rendus aveugles par suite de piqûres aux yeux.



UNE INSTALLATION DE MINEURS.
DESSIN DE MIGNON, PHOTOGRAPHIE DE M. GOLDSCHMIDT.

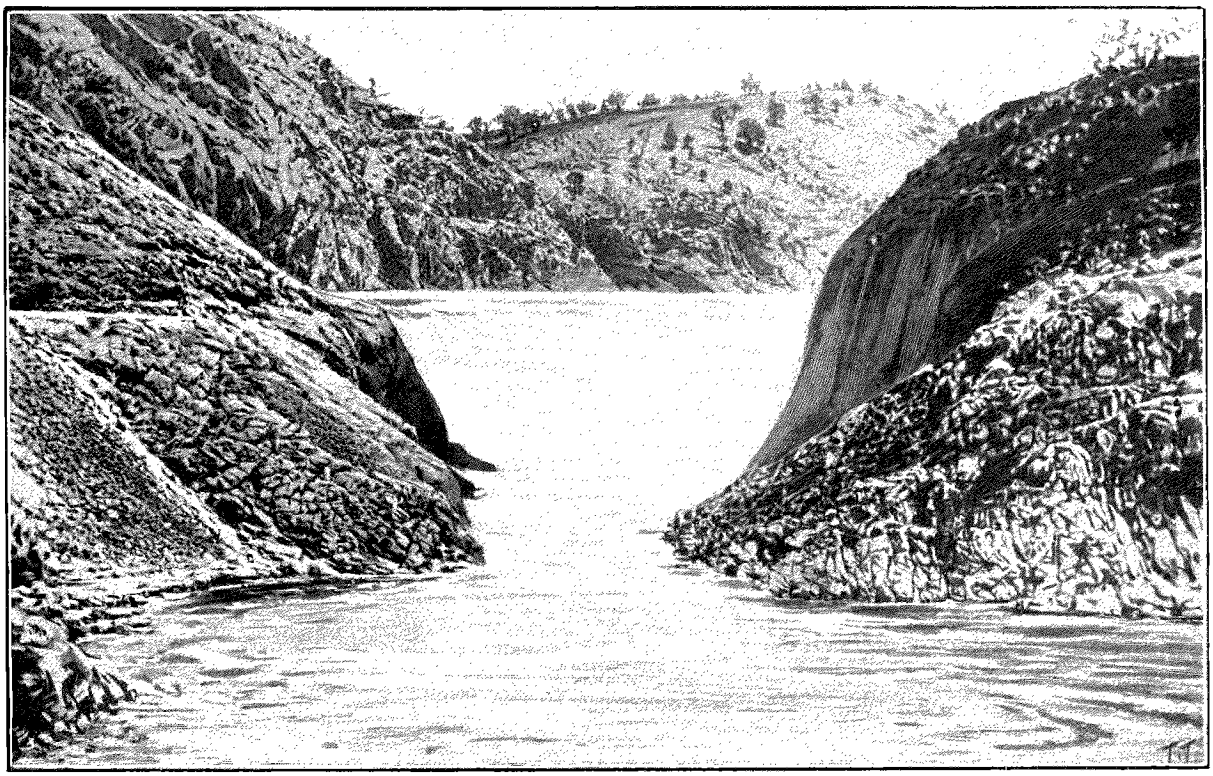
L'ours, même le grizzly, n'attaque pas volontiers l'homme, à moins d'être blessé ; dans ce cas il devient fort dangereux. Un de nos compagnons d'excursion au Quartz Creek nous a affirmé que dans une partie de chasse, il y a un an, un grizzly se jeta à l'eau pour gagner à la nage le canot d'où un coup de feu l'avait blessé. Ce ne fut qu'après avoir reçu plus de quarante balles dans le corps qu'il cessa de vivre.

Les fourrures peut-être les plus demandées sont celles de renards ; il y en a de gris d'argent, de noirs, de bleus et de roux, les deux premières variétés étant les plus estimées. Les renards sont communs et les loups rares, surtout les noirs, dans le Yukon les loutres sont rares aussi ; le castor ne se rencontre pas.

Les lièvres arctiques sont tantôt très rares et tantôt très abondants, suivant les années. On a observé à leur égard un fait très curieux ; pendant trois ans on n'en voit pas trace, puis, les deux années suivantes, ils sont extrêmement nombreux et se multiplient beaucoup. Ensuite ils disparaissent alors en quelques mois. Ils ont ainsi un cycle de sept années dans lesquelles ils apparaissent et disparaissent mystérieusement sans qu'on ait pu jusqu'ici se rendre compte des raisons de ce phénomène. On ne trouve jamais aucune trace de leurs cadavres.

La martre est soumise aux mêmes règles d'apparition et de disparition.

Les chèvres et moutons (*big horn*) se trouvent sur les pentes des montagnes et sont prisés pour leur chair



BONANZA CREEK. — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

et pour leur peau, qui fournit une fourrure chaude et épaisse ; il en existe une variété tout à fait blanche dans les montagnes du chaînon des Rocheuses, non loin du Yukon, à 60 kilomètres en aval de Dawson.

Les oiseaux sont rares, excepté les canards et les oies sauvages, qui se voient par milliers dans les mois de mai à septembre et qui pondent leurs œufs ou élèvent leurs couvées sur les innombrables lacs, étangs et mares de l'intérieur.

L'aigle à tête blanche est commun sur la côte, mais assez rare à l'intérieur ; une variété d'aigle brun de petite taille est assez nombreuse, de même que les corbeaux ; la pie, au contraire, se voit rarement.

La poule de bruyère abonde, la perdrix pas du tout ; mais par endroits la perdrix blanche (ptarmigan) est très nombreuse. Parmi les petits oiseaux, les *snow birds* (oiseaux de neige) courent par bandes sur la neige ; en été, des troupes d'oiseaux de la couleur et de la grandeur des moineaux animent les bois du Klondyke ; les martinets sont légion le long du fleuve, tandis que les hirondelles décrivent leurs gracieux arcs de cercle dans l'air, au-dessus des toits de Dawson, qui, par parenthèse, sont couverts de verdure et de fleurs. En effet, les planches grossières qui recouvrent en deux plans inclinés les cabanes et les huttes des Dawsoniens sont chargées d'une couche épaisse de terre végétale ; les graines s'y développent d'autant mieux que l'intérieur est plus chaud.

Quelques personnes industrieuses ont tiré parti de cette circonstance pour établir des potagers sur le toit de leur habitation. Aussi, dans une simple promenade, un observateur quelconque peut-il juger assez sainement du caractère des gens dont il aperçoit la maison. Voilà des navets, des oignons, des laitues ; assurément l'habitant de cette cabane est un ami du bien-être matériel, un gourmand, un épicurien ; voici, au contraire, des campanules, des crocus, des églantines, c'est la demeure d'un idéaliste, d'un rêveur...

Un autre oiseau qui a tout à fait la tournure impudente du geai sans en avoir le manteau, c'est le pillard de camp (*camp robber*) ; le corps est gris, les ailes sont noires, et la tête est ornée d'une huppe donnant à l'animal un air crâne ; très hardi, il vient sans hésiter voler la viande suspendue à l'entrée de la tente et ne se laisse pas intimider même par un coup de feu. Dans les forêts pullulent les écureuils rouges.

C'est là l'énumération à peu près complète des espèces animales du territoire du Yukon.

Il faut aussi mentionner la découverte sur les creeks, à quelques mètres de profondeur, de restes d'ossements et de dents d'animaux antédiluviens, des fragments de squelettes assez complets, des défenses de mammouth, l'une entre autres mesurant encore plus de 1 mètre de long et évidemment brisée aux deux extrémités. C'est sur le Hunker, l'Eldorado et le Dominion que la plupart de ces débris fossiles ont été exhumés.

Le territoire du Yukon est administré par un gouverneur général (aujourd'hui M. Ogilvie), assisté d'un

conseil composé de six membres ayant pleins pouvoirs et qui peut nommer ou révoquer tous les employés subalternes, à l'exception du juge, qui est indépendant.

Le district ou territoire du Yukon est une province ou plutôt un département du Territoires du Nord-Ouest qui, en fait, embrasse toute cette partie du continent au nord du 60e parallèle et comprise entre les 100° et 141° de longitude occidentale (Greenwich).

Un commissaire de l'or est chargé de tout ce qui concerne les mineurs et les mines, patentes, titres, actes d'enregistrement, etc. Les permis pour la coupe du bois des forêts du gouvernement et pour l'usage du bois flottant et dérivé sur les rivières sont donnés par un agent des forêts. Il y a quatre arpenteurs sous les ordres du commissaire de l'or.

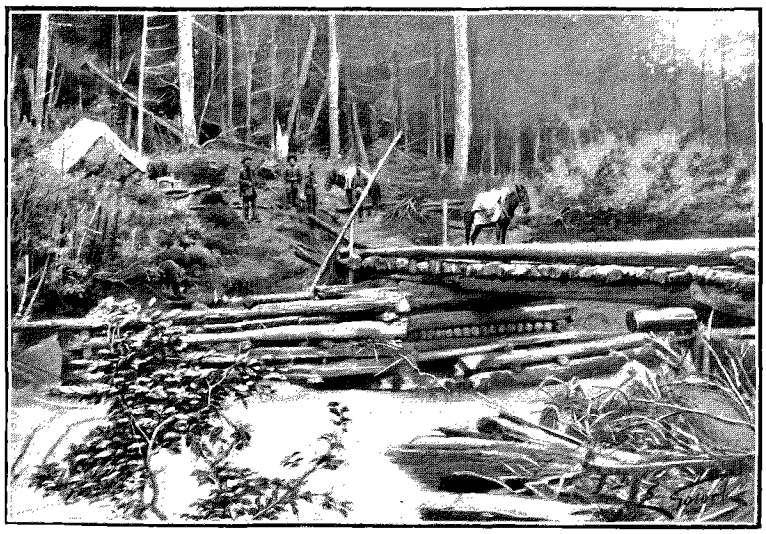
Un corps de police à cheval « ou montée », au nombre de 250 hommes, est réparti sur les lignes de trafic du territoire, avec des stations à Bennett, au lac Tagish, aux rapides du Cheval Blanc, à l'embouchure de la rivière Teslin, à Selkirk, à Dawson (où sont le plus grand nombre de soldats) et à Cudahy, avec de fréquentes patrouilles entre ces différents points pour le maintien de l'ordre.

Il convient de dire que ces patrouilles produisent un excellent effet. L'ordre et la tranquillité règnent dans tout le pays, dans les centres habités comme sur les gisements aurifères. C'est là un résultat admirable et assez surprenant même, dont il faut féliciter grandement la commission du Yukon et les officiers de la police, car on peut bien admettre que dans cette population de gens entraînés vers le nouvel Eldorado, à la recherche de l'or, il s'est glissé un nombre considérable de gens d'une moralité douteuse. La vigueur avec laquelle sont appliquées les lois britanniques, la difficulté de s'échapper du pays, ont empêché jusqu'ici les mineurs de se livrer aux violences si fréquentes dans les anciens camps miniers d'Amérique. Il y a eu, cela va sans dire, des incidents qui se sont dénoués tragiquement, mais ils ont été l'exception.

Quant à la ville de Dawson, elle a été, dans le courant de l'été dernier, érigée en municipalité avec un comité provisoire de six membres. Depuis lors une administration municipale permanente y a été instituée.

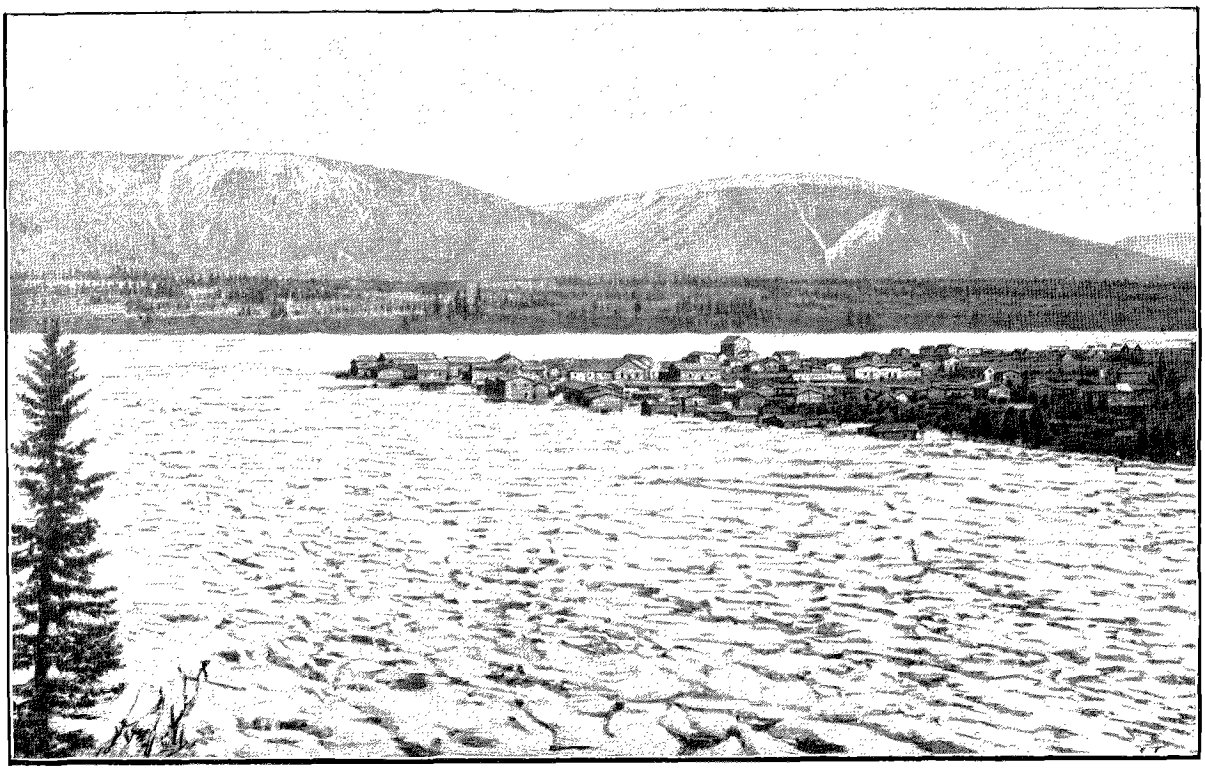
A Dawson, en particulier, l'ordre est parfait. Il n'y a jamais de disputes ni de rixes. Personne ne ferme ses portes. L'or est si abondant dans les maisons qu'il ne vaut pas la peine d'être volé. Aussi Dawson s'enorgueillit-elle d'être la ville la plus honnête du monde.

(A suivre.) LÉON BOILLOT.



PASSAGE D'UN AFFLUENT DU YUKON.
DESSIN DE GOFORBE, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



FORTY MILE CITY. — DESSIN DE TAYLOR, PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DE PARIS AU LAC BENNETT),

PAR M. LÉON BOILLOT.

XVI

La rivière Forty Mile et ses placers. — Les gisements de charbon. — Barres aurifères (de Roger). — Légende indienne. — Les vapeurs du Yukon. — Mouvement commercial du fleuve. — Statistiques et prix courants. — Production aurifère du Klondyke. — La taxe sur l'or.



LE COLONEL EVANS. CROQUIS DE L'AUTEUR.

Tournons pour quelque temps le dos à Dawson ; nous laisserons la ville se transformer pendant notre absence, si rapidement qu'à notre retour, au lieu de la chemise de flanelle rouge ou bleue, de l'habit à bandes multicolores en *mackinaw* et des bottes américaines ou *muckalucks* en peau de phoque, nous trouverons presque partout la redingote ou le paletot sac, le col blanc et les souliers en cuir verni; au lieu d'aller loger comme aux premiers temps sous le mince couvert d'une tente ou sur les planches raboteuses d'un pont de bateau, nous jouirons d'un gîte confortable au *Fairview* et au *Yukon Hôtel*. Nous prendrons un des nombreux steamers récemment arrivés de Saint-Michel et qui y retournent après un jour ou deux d'escale à Dawson; la descente du Yukon, qui est facile, nous fournira quelques observations intéressantes. Nous ne la poursuivrons pas d'ailleurs au delà de la région aurifère, bien que, au dire de quelques-uns, la ceinture dorée du continent américain, qu'on peut tracer tout le long des Andes, puis des sierras du Mexique et des montagnes Rocheuses, se continue jusqu'à la mer de Behring, passe le détroit et vienne se relier à une autre ceinture qui s'étend de l'Oural à travers toute la Sibérie.

A 70 kilomètres en aval de Dawson, la rivière Forty Mile, découverte en 1886, débouche dans le Yukon venant de l'Ouest; à son confluent, on trouve les villes de Forty Mile sur la rive droite et de Cudahy sur la rive gauche, séparées par moins d'un kilomètre. Elles se font concurrence; l'une et l'autre ont hôtels, salons, restaurants, grands opéras et boulangeries, comme tout centre minier qui se respecte. Il est difficile de décider laquelle des deux est la métropole, mais comme les Fortymilois peuvent exhiber le premier cheval venu dans le pays et un théâtre en *logs* qui a coûté 1 000 dollars et où l'on joue *l'Homme de l'île Douglas*, on se sent ébranlé et l'on se déclare prêt à lui donner la palme.

1. *Suite. Voyez p.* 145, 157, 169, 181, 193 *et* 205.

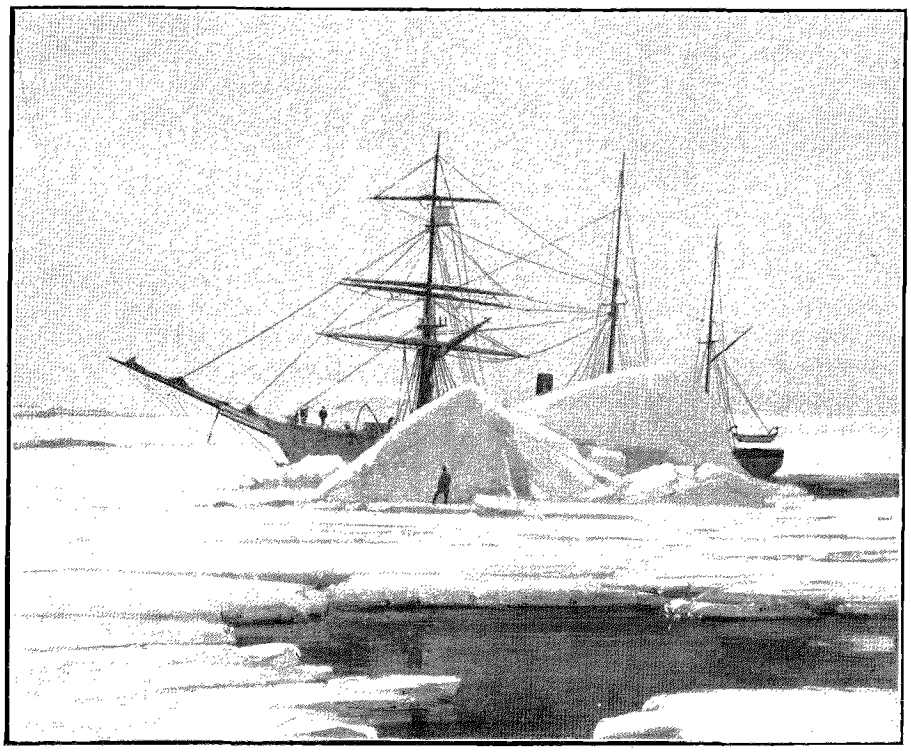
A 35 kilomètres de son confluent, la rivière Forty Mile franchit la ligne imaginaire formant la frontière entre le Canada et l'Alaska; c'est tout près d'ici que le premier or en pépites fut trouvé dans la région du Yukon. Bien que de l'or fin ait été rencontré dans plusieurs endroits, entre autres sur le Stewart, en quantités rémunératrices, les mineurs ne se déclarent satisfaits que s'ils trouvent des pépites; en effet, l'or fin est beaucoup plus difficile à travailler, le déchet est considérable et l'emploi du mercure fort dispendieux. Sitôt donc que la découverte de pépites se fut produite en 1886, les prospecteurs affluèrent et se dispersèrent dans toute la région.

En 1891, le Rév. Mac Donald, missionnaire canadien venant de Birch Creek, rivière qui prend sa source au Nord et non loin du Forty Mile, ayant ramassé une pépite, la montra à des mineurs qui aussitôt se mirent à prospecter ce nouveau creek. Circle City fut alors fondée pour devenir le quartier général du trafic avec Birch Creek, distant de 30 kilomètres.

A 6 kilomètres en aval de Cudahy, le Coal Creek, venant de l'Est, se jette dans le Yukon; on a trouvé sur son parcours de nombreuses veines de charbon, lignite de bonne qualité; quelques morceaux en ont été traités par la fournaise à Dawson et ont donné un assez bon coke. On peut se figurer la valeur de ces dépôts carbonifères si l'on pense que le bois est cher, qu'il se fait de plus en plus rare, que sa consommation par tête d'habitant est considérable, puisque c'est l'unique matière employée pour la construction des maisons et des bateaux, qu'il est indispensable à la mise en œuvre des claims et à leur outillage, et qu'enfin il se vendait l'été dernier, à Dawson, à raison de 20 dollars la corde (environ 4 stères); or, on estime qu'une tonne du charbon découvert sur le Yukon et quelques affluents équivaut à au moins 2 cordes du meilleur bois de la région. Les dernières nouvelles de Dawson annoncent que le bois est en ce moment (novembre) à 40 et 50 dollars la corde prise sur le quai. En dépit de ces hauts prix, plusieurs négociants en bois n'ont pas fait d'argent parce que leurs hommes ont perdu beaucoup de radeaux sur les barres de sable. Presque sur chaque barre, entre Dawson et Fort Selkirk, on voit échoués un ou deux radeaux de troncs d'arbres.

L'*Alaska Commercial Company* a maintenant une équipe de 12 ou 15 hommes sur Nation Creek, extrayant du charbon pour les steamers de la Compagnie qui naviguent en été sur le Yukon; on comptait empiler de 2 000 à 3 000 tonnes de ce combustible au bord du fleuve pendant l'hiver.

Sur la rivière Forty Mile, à 12 kilomètres de son embouchure, les collines se rapprochent et forment un cagnon ne livrant qu'un passage assez étroit aux eaux tourbillonnant sur les rochers du lit; de fréquents accidents se sont produits à cet endroit. On trouve sur la rivière de riches barres aurifères : l'une d'un kilomètre de long, appelée « la Pâte aigre » (*Sour Dough*), se trouve juste au sortir du cagnon. Depuis de longues années elle a été la ressource *in extremis* des mineurs malheureux qui venaient y refaire leurs fortunes entamées. Ils y gagnaient jusqu'à 20 dollars par jour.



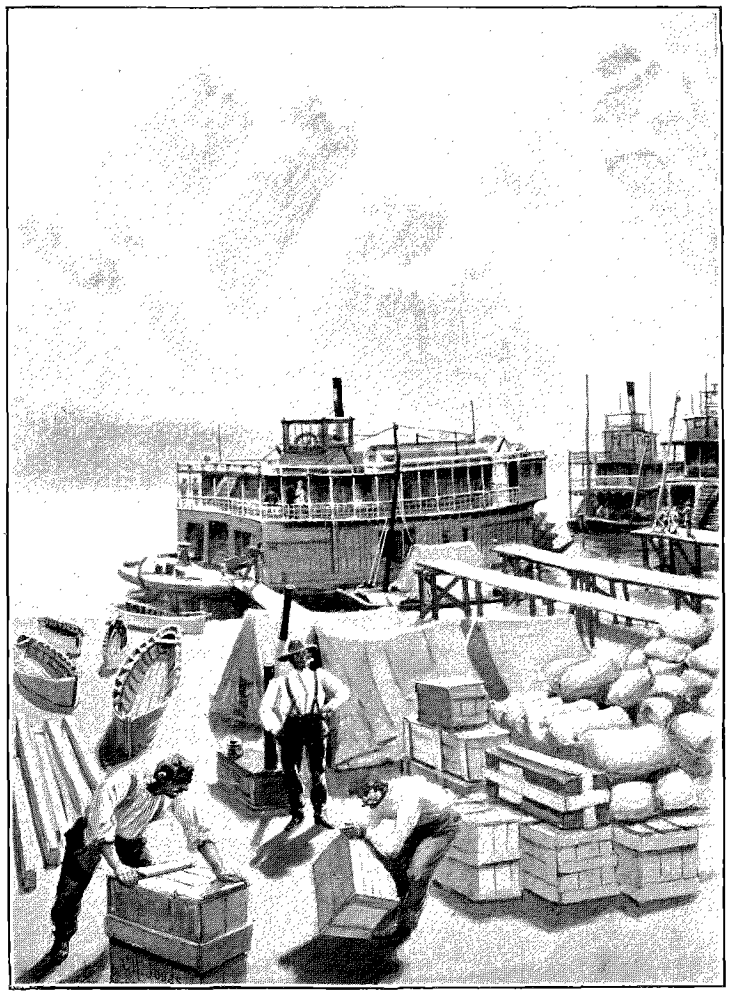
NAVIRE PRIS DANS LA GLACE, À L'EMBOUCHURE DU YUKON. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Une autre barre aurifère aussi riche, dit-on, et plus considérable, est la barre de Roger, située sur la rive gauche du Yukon, à 90 kilomètres de Dawson et 20 de Forty Mile. Elle est de 3 kilomètres de long et sa largeur est à peu près la même. Elle avance en promontoire au pied d'un groupe de rochers connu sous le nom de « Roc du Vieux », et faisant face à un massif semblable de l'autre côté de la rivière et appelé le « Roc de la Vieille ». Une légende indienne nous explique ces deux noms :

Il y avait une fois un puissant *tshaumen*. C'est le nom du médecin des tribus du Sud ; il occupe une position et exerce une influence pareilles à celles des sages ou mages des anciens temps dans l'Orient.

Dans la même localité que ce personnage influent vivait un pauvre homme qui avait le malheur d'avoir une mégère pour femme. Il l'endura très longtemps sans murmures, espérant qu'elle s'adoucirait, mais au contraire le temps ne sembla qu'aggraver le mal. A la fin, étant absolument las de cette torture incessante, il se plaignit au tshaumen, qui le réconforta et le renvoya chez lui en lui promettant que tout irait bientôt pour le mieux. Peu après, il s'en alla à la chasse et resta plusieurs jours absent, dans l'espoir de rapporter du gibier, mais sans succès. Il revint éreinté et affamé au logis, et il y fut reçu par la virago avec une explosion d'injures plus violente que jamais. Cette réception l'exaspéra à ce point que, rassemblant toute sa force et son énergie, le galant mari allongea à son épouse un coup de pied qui l'envoya promener par-dessus la rivière, où elle fut changée en une masse de roc qui a subsisté depuis lors, souvenir éloquent de sa méchanceté et leçon solennelle à toutes les mégères futures. Comment il se fait que l'inoffensif époux fut, lui aussi, métamorphosé en pierre sur l'autre bord du fleuve, on ne nous l'explique pas ; peut-être faut-il supposer que le résultat inespéré de son action le pétrifia d'étonnement.

Quoi qu'il en soit de la légende, les deux rocs sont là, et l'on pense qu'autrefois ils étaient reliés par une barrière de pierre que le Yukon a usée et détruite à la longue : la barre a été formée par les eaux tombant en cataracte de cette écluse naturelle.



STEAMERS DU YUKON. — DESSIN DE JOUAS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

La rivière de Seventy Mile a aussi des placers et des barres aurifères de valeur et de vaste étendue qui ne demandent qu'à être exploités pour donner un bon rendement. Mais il faut pour cela des pompes et un certain équipement de matériel très coûteux à transporter, tandis que la main-d'œuvre est encore chère. Il est vrai que, chaque année, les prix s'abaissent un peu. Le temps n'est donc pas éloigné où toutes ces richesses seront mises en valeur et ajouteront au stock monétaire, au bien-être universel.

Le Yukon franchit le Cercle Arctique à Fort Yukon, à 550 kilomètres de Dawson, après avoir suivi dans son cours une direction généralement Nord-Ouest ; il reçoit en ce point l'apport des eaux de la rivière du Porc-Épic, qui vient du Nord-Est, et puis redescend vers le Sud-Ouest pour se jeter dans la mer de Behring, après un parcours de 2 420 kilomètres depuis Dawson. De son embouchure, où se trouve le poste de Kutlik, on compte 150 kilomètres jusqu'à Saint-Michel. Ce port, situé sur une île, est le lieu de rendez-vous des vapeurs océaniques qui viennent de tous les points de la côte du Pacifique et des vapeurs fluviaux qui naviguent exclusivement dans les eaux du Yukon, de Kutlik à Dawson ou même au White Horse, sur une distance totale de 2 940 kilomètres. A ce dernier point, un transbordement a lieu, à cause des rapides, jusqu'à la tête du cagnon, d'où un autre vapeur navigue jusqu'à Bennett, éloigné de 126 kilomètres, de sorte que la longueur totale des eaux navigables du Yukon s'élève à 3 066 kilomètres.

Il y avait, en juillet, à Saint-Michel, des milliers de personnes cherchant à remonter le Yukon. Les rives du fleuve étaient littéralement bordées de tentes, et, bien que plus de 40 steamers neufs eussent passé la barre, venant des ports du Pacifique, un grand nombre de ces aventuriers ne pouvaient, faute de bateaux, s'embarquer à temps pour atteindre Dawson avant la fermeture de la saison par la glace.

Toutes sortes d'embarcations remontaient le fleuve, remorquées, halées, poussées à la perche, et portant

toute espèce de gens et de marchandises. Une barque longue de 30 mètres était chargée de whisky et d'autres boissons. Le nombre des femmes sur cette route égalait presque celui des hommes. De fréquents accidents ont eu lieu sur la côte avant d'arriver à Saint-Michel. Ainsi le *Cormorangh* perdit un remorqueur à vapeur et deux chalands en acier. Le *Portland* perdit aussi deux chalands; la flottille des steamers Moran était endommagée, et l'on réparait ses bateaux dans un des ports de la côte. On rapporte également que l'*Oil City*, le vapeur de la *Standard Oil Company*, a été mis en pièces.

Les steamers du Yukon sont allongés et étroits ; ils ont de 15 à 50 mètres de long, sur 7 à 10 de large ; quelques-uns peuvent porter 500 tonnes. Ils sont bâtis sur le modèle des steamers naviguant sur le Mississipi et ont deux étages : l'inférieur contenant la machine, les chaudières, les marchandises et un espace libre pour y entasser le bois coupé le long des rives et chargé au fur et à mesure des besoins; le supérieur, où sont les cabines, les salles à manger, le salon, le fumoir, etc. La guérite du capitaine et du pilote surmonte le tout et est placée tout à fait à l'avant. Généralement ces bateaux portent deux cheminées jumelles et une roue à aubes à l'arrière. Leur vitesse peut atteindre 12 ou 13 nœuds à l'heure dans les eaux sans courant, leur tirant d'eau est de moins d'un mètre.

A la date du 17 septembre dernier, il en était arrivé déjà 57 de Saint-Michel à Dawson, ayant remonté le fleuve en 15 à 20 jours. L'un deux, le *Yukoner*, commandé par le capitaine Irwin, de Victoria, ne mit que huit jours et dix heures, établissant ainsi le record de vitesse. Il espérait faire en moins de temps encore la descente du fleuve, mais diverses causes le firent rester une dizaine de jours en route.

Les prix sont encore très élevés à Dawson, et il est certain que le nombre actuel des habitants de la ville est hors de proportion avec la demande de bras. Voici ce que disait, à ce sujet, au printemps 1898, le juge Mac Guire, qui venait de retourner au Canada :

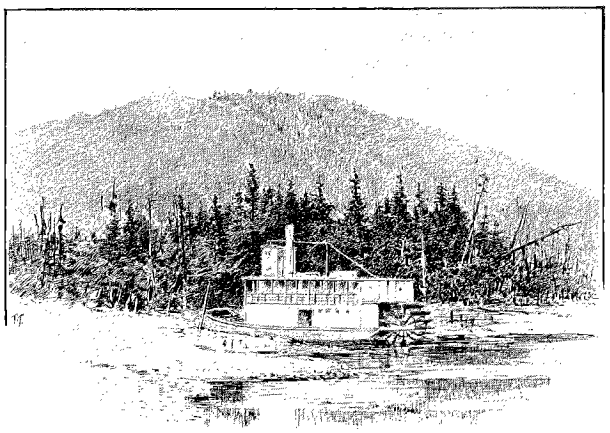
« Je me hasarderai sans crainte à avancer que des 16 000 habitants de Dawson, sur lesquels 13 000 sont arrivés ce printemps, 3 000 seulement auraient dû venir. De ceux qui sont venus, bien peu se rendent compte des difficultés de la route, et quand ils s'en rendront compte il sera trop tard. Le prochain hiver peut être bien plus rigoureux que le dernier, et il est probable que beaucoup périront sur la glace. »

M. Mac Guire, il convient de l'ajouter, doit être un pessimiste, qui ne voit pas en beau les choses du Klondyke. En effet, il a donné sa démission parce qu'il ne considérait pas son salaire, de 5 000 dollars par an, comme suffisant. Pour justifier sa demande de mise à la retraite, il écrivit ce qui suit : « Le Juge du Territoire du Yukon devrait être mieux rétribué qu'un simple manœuvre; or il n'y a pas de travailleur ordinaire, à Dawson, qui ne gagne plus de 5 000 dollars par an. »

Au sujet de la valeur probable de l'or extrait au Klondyke en 1898, voici encore deux opinions :

Le major Walsh l'estime à 11 000 000 de dollars, et M. Mac Question, à 8 000 000.

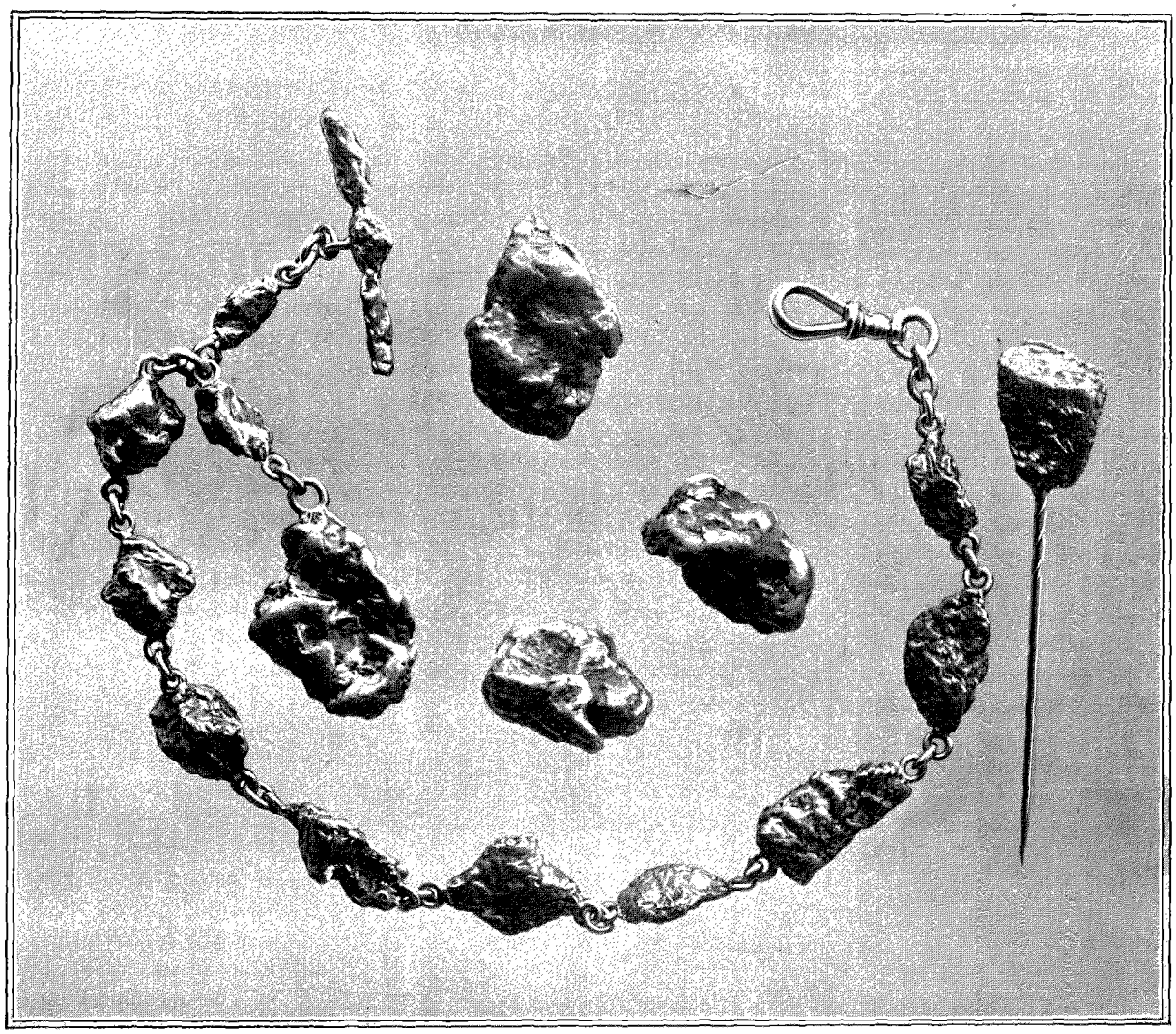
Il faut dire que le premier de ces messieurs, ayant été gouverneur du Yukon jusqu'en septembre dernier, est peut-être le mieux à même de formuler un jugement sur la question. D'un autre côté, le chef du bureau d'essais de l'or des Etats-Unis à Seattle a publié un rapport officiel constatant que son bureau a reçu du Klondyke de l'or pour une valeur de 4 300 000 dollars, et il déclare qu'une lettre du bureau d'essais de San Francisco annonçait une recette de 3 600 000 dollars de la même source, soit ensemble 7 900 000. Si l'on tient compte du fait qu'une fraction du produit aurifère du Klondyke, pour 1898, est restée dans le pays pour des opérations ultérieures ou des achats de claims, qu'une autre fraction a été absorbée par la taxe gouvernementale et qu'enfin une autre fraction encore a été débarquée directement à Victoria et Vancouver, on conclura que ces évaluations sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité.



UN VAPEUR ÉCHOUÉ.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Il est probable que le prix de transport des marchandises par le fleuve subira une modification, si l'on en juge par la concurrence qui se prépare. Les diverses compagnies annoncent, en effet, qu'elles vont augmenter le nombre des vapeurs et développer le service. Il se construit, en ce moment, à San Francisco, un grand steamer dont le capitaine assure qu'il sera de force à remonter les rapides du White Horse. Un autre, l'*Aquila*, sera transporté par le tramway au-dessus des rapides et naviguera dans les eaux des lacs supérieurs, l'été prochain.

Une centaine de rennes appartenant au gouvernement des Etats-Unis sont en route, par le Dalton Trail,



PÉPITES DU KLONDYKE PHOTOGRAPHIÉES D'APRÈS NATURE, À LA DIMENSION DES ORIGINAUX.
POIDS DE LA CHAÎNE, 170 GRAMMES. — ÉPINGLE, 25 GRAMMES. — PÉPITE N° 1, 47 GR. 1/2. — PÉPITE N° 2, 35 GRAMMES.
PÉPITE N° 3, 39 GRAMMES. — VALEUR, 3 FR. 10 LE GRAMME.

pour Circle City. On attend avec intérêt le résultat de cette expérience pour juger de leur utilité en Alaska.

On annonce que la « royauté » (*royalty*) ou taxe de 10 pour 100, prélevée par le gouvernement canadien sur le produit brut des placers du Territoire du Yukon (elle n'existe que là), va être réduite à un taux strictement suffisant pour payer les dépenses dans ce territoire. Cette taxe a été attaquée avec violence par les mineurs, qui prétendaient qu'elle était surtout injuste comme impôt. Eux seuls, disaient-ils, en étaient atteints, alors que les tenanciers et propriétaires de « salons », de tripots, de jeux, d'hôtels, de restaurants, etc., à Dawson, qui font tous des affaires sinon plus lucratives, du moins plus sûres que les mineurs, en étaient exempts. De plus, ajoutaient-ils, beaucoup de claims qui, sans cela, pourraient être exploités avec profit, cessent de l'être à cause de la « royauté », car un bénéfice de 10 pour 100 ne tentera que fort peu de capitalistes, qui se décideraient à travailler s'ils retiraient 20 pour 100. C'est ainsi que plusieurs prospecteurs de claims ont renoncé à les faire opérer cet hiver, espérant que cette taxe inique serait abolie avant longtemps, ou tout au moins grandement réduite. Ils se sont contentés de faire « représenter » leurs claims, c'est-à-dire qu'ils ont payé des individus pour les occuper personnellement pendant trois mois et empêcher ainsi le bail de devenir nul et sans effet.

La loi minière canadienne ne donne pas le droit de propriété sur le terrain du claim au mineur qui le jalonne, mais seulement sa possession pour une année à partir du jour où il est enregistré et à condition que le mineur l'habite et l'occupe au moins trois mois dans cette période ou se fasse représenter par une autre personne. La loi américaine, sur ce point, est plus libérale et n'exige que trois semaines. Il y a un an, il en coûtait 1 000 dollars à quelqu'un pour obtenir un représentant; cet été on en pouvait embaucher à raison de 500 dollars et même à moins. Cette mesure a été imaginée dans le but d'empêcher la spéculation sur les claims et d'obliger le détenteur provisoire à travailler ou à faire travailler le sien sans retard, soit l'année même de son obtention.

*

XVII

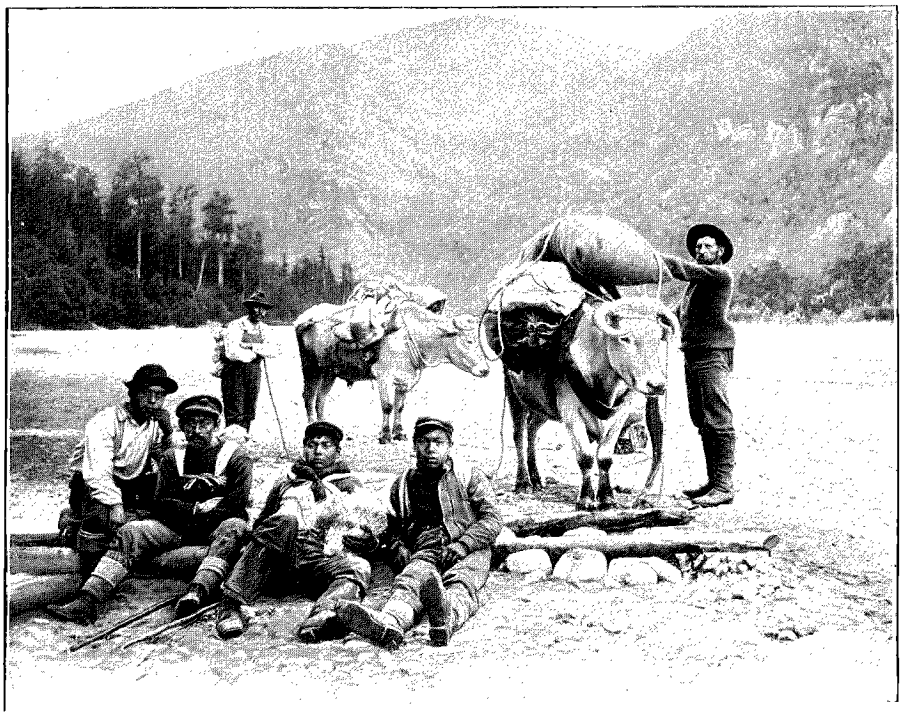
A bord du *Columbian*. — Incendie à Dawson. — Ruines à Selkirk. — Le colonel Evans. — Les pommes de terre de Sixty Mile. — Produits agricoles du Yukon. — Les autres routes. — La barre de Cassiar. — Un campement d'Indiens. — Amour maternel.

Mais le moment approche où il faut prendre congé de Dawson et de ses placers. C'est le commencement de septembre, et les gelées peuvent, d'une nuit à l'autre, transformer la nappe liquide du fleuve en une feuille de glace assez forte pour interrompre la navigation sur le Yukon. En effet, les affiches portent que les derniers vapeurs vont partir dans quelques jours, et tous les mineurs, spéculateurs, mercantis qui n'ont pas à passer l'hiver au Klondyke, s'empressent d'acheter leurs billets de retour, soit en descendant le fleuve par Saint-Michel, soit en le remontant par Skagway ou Dyea. La première route est la moins chère, mais la plus longue ; le prix de la cabine est de 160 dollars, repas compris, de Dawson à Seattle ou San Francisco, et le voyage dure environ 25 jours : 10 jours pour descendre le Yukon, et une quinzaine de Saint-Michel jusqu'à destination ; la mer de Behring est généralement orageuse, et le trajet est par conséquent assez pénible.

La seconde route est plus courte ; il faut 9 à 10 jours par vapeur jusqu'à Bennett ; le prix du billet est de 140 dollars sans les repas, qu'il faut payer en sus, à raison de 2 dollars chacun. Puis de Bennett à Dyea ou à Skagway, il faut au moins une forte journée ou mieux deux à pied ou à cheval par-dessus les cols ; le bagage, s'il y en a, doit être porté à dos de mulet par le White Pass ou par le tramway aérien de Chilkoot Pass. Dans l'un et l'autre cas, c'est une grosse dépense. Enfin, de Dyea ou Skagway à Victoria ou à Seattle, il faut de nouveau payer le passage à bord d'un steamer quelconque faisant le service régulier de l'Alaska, traversée qui demande environ 4 ou 5 jours. Dans ces conditions, le voyage complet de Dawson à l'un des ports du Pacifique est de 15 à 16 jours, si la correspondance se fait sans retard entre vapeurs, ce qui est généralement le cas. Par suite de la concurrence entre lignes rivales, le passage de Skagway à Victoria ou à Seattle ne coûtait en septembre 1897 que 12 dollars.

Donc, au revoir Dawson, et au printemps prochain, s'il plaît à Dieu ! Peut-être te retrouverons-nous à la même place, mais cela n'est pas certain, car un incendie toujours à craindre peut te faire transporter tes pénates ailleurs, par exemple de l'autre côté du fleuve, où l'emplacement serait certainement plus salubre.

Déjà, du reste, le bruit a couru que, le 14 octobre dernier, la ville avait été réduite en cendres. Mais c'était un bruit exagéré ; il n'y avait guère eu qu'une quarantaine de bâtiments détruits par le feu, ce qui avait occasionné une perte évaluée à 500 000 dollars.



CONVOI DE MINEURS. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Il y a quelques mois, une pompe à vapeur et une pompe à composition chimique (qui éteint instantanément un feu, même très violent), des dévidoirs et un char à échelles avaient été commandés par la North American Trading C°, sur les instances de quelques personnes qui avaient offert de fonder une compagnie de pompiers volontaires. Ces appareils arrivèrent à Dawson en août, mais pour un motif quelconque ils ne furent pas délivrés ni mis en état de fonctionner, de sorte que deux mois plus tard, lors du grand incendie, rien n'était prêt. Une demi-douzaine de citoyens ayant précédemment fait partie du corps des pompiers sur la côte du Pacifique s'offrirent pour prendre le commandement de la manœuvre et réussirent à faire fonctionner la pompe chimique et le char à échelles en peu de temps et avec de bons résultats.

Quant à la pompe à vapeur, il fallut d'abord la décrasser, du vernis et de la graisse s'étant introduits dans



EXPLOITATION D'UN PLACER PAR LA MÉTHODE HYDRAULIQUE (PAGE 225). — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

les portées. Finalement, après deux heures de ce nettoyage, elle fut en état de servir, et grâce à elle les ravages du feu furent circonscrits.

Plusieurs hommes furent blessés en combattant l'incendie, mais non grièvement; d'autres eurent les sourcils et la barbe brûlés, mais personne ne fut tué. La ville tout entière y eût passé sans l'intervention et l'énergique défense de plus de 2 000 hommes armés de couvertures mouillées, de seaux et de haches. On a dit qu'il n'y avait pas à Dawson assez de bois en planches ni de verre à vitres pour refaire le quartier brûlé, et que les incendiés étaient en grande détresse et devraient habiter sous la tente le reste de l'hiver.

Nous nous embarquons le 6 septembre à 4 heures de l'après-midi, sur le steamer *Columbian*, bateau neuf et bien aménagé. Ses dimensions sont moyennes : 40 mètres sur 8; sa machine est de la force de 400 chevaux. Officiellement il peut transporter 235 personnes. Il y en avait certainement quelques-unes de plus, mais on n'y regarde pas de si près, et la Compagnie entasse le plus possible de passagers sur ses bateaux. Les inspecteurs ne sont pas gênants dans le Yukon : ils n'existent pas. A 5 heures, le steamer fait rugir la sirène, et, au milieu des acclamations d'une foule considérable entassée sur le quai et la jetée, la roue à aubes fixée à l'arrière bat lentement l'eau du fleuve. Que d'yeux humides, que de mains agitant les mouchoirs, que de cœurs palpitants d'émotion ! Pour quelques-uns c'est l'au revoir, pour beaucoup c'est l'adieu final.

Les îles boisées du Yukon, depuis Dawson jusqu'à la rivière Stewart, sont bordées d'interminables piles de bois en stères, appartenant pour la plupart à une association de spéculateurs qui ont obtenu du gouvernement le monopole du bois du Yukon, ou à des coupeurs de bois qui, en cédant la moitié du produit aux titulaires, ont obtenu le privilège d'exercer leur profession. En amont du confluent de la Stewart et surtout après Fort Selkirk, ces piles se rencontrent moins fréquemment et sont beaucoup moins grandes. Elles sont préparées par des particuliers qui les vendent aux steamers de passage et seulement dans des endroits où ceux-ci peuvent aborder facilement. Elles viennent même à manquer tout à fait par places, et alors, comme le vapeur doit renouveler sa provision de combustible (il n'y a pas de charbon pour les steamers) au moins une fois par jour, on atterrit à un point favorable, vingt ou trente volontaires s'arment de haches et de scies, et bientôt la forêt retentit du cri strident de la scie, de la cadence résonnante de la hache, du craquement formidable de l'arbre qui s'abat en brisant ses membres dans sa chute. On l'ébranche, on le tronçonne, pendant que d'autres hommes font la navette entre le bois et le bateau, portant les bûches sur leurs épaules. Ceux-ci, en retour de leur travail, sont nourris gratuitement à bord.

Les passagers, pour la plupart, sont heureux de retourner au pays. Quelques-uns ont fait une fortune raisonnable; d'autres, ayant perdu leurs illusions et leur argent, sont contents néanmoins d'aller reprendre dans leurs foyers l'occupation qu'ils avaient délaissée pour la recherche séduisante de l'or. Tous cependant, si vous les interrogez, vous diront qu'ils ont des claims à vendre, et semblent fonder sur leurs propriétés de grandes espérances, flairant sans doute en vous un acheteur possible.

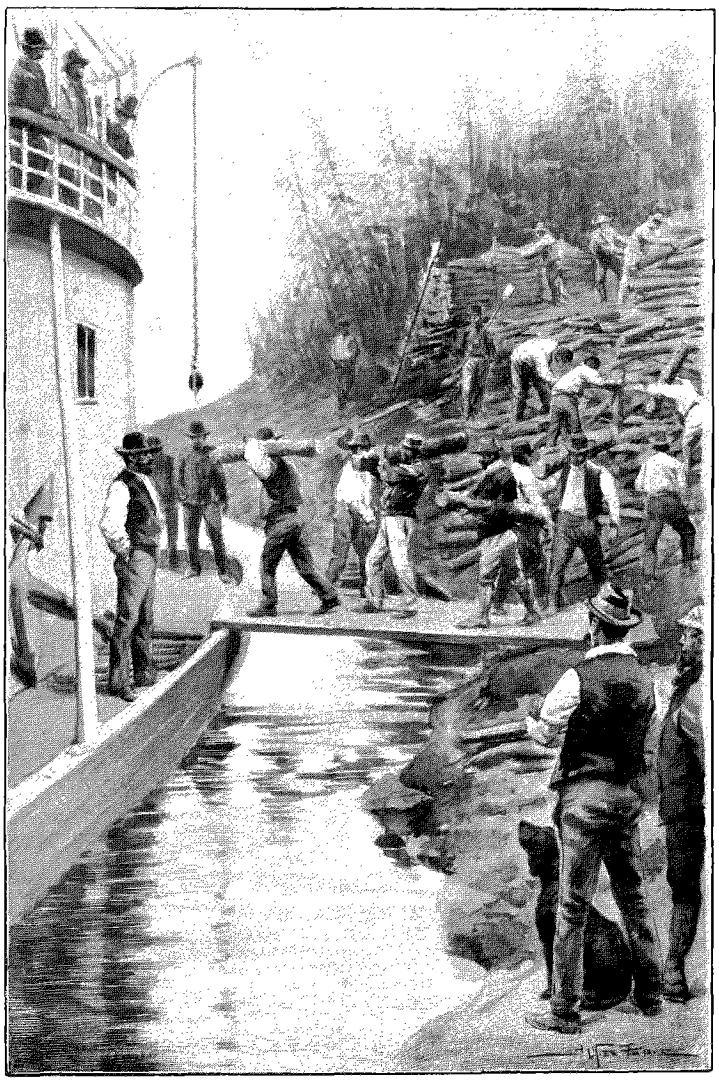


PASSAGE DE LA DYEA — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Le Bonanza et l'Eldorado, après deux ans de travaux d'exploitation, donnent à peine la mesure de leur capacité; il n'y a pas de doute que la partie inférieure du Bonanza, par exemple, ne soit riche, mais elle est encore à travailler.

Hunker, Dominion, Sulphur et d'autres creeks sont à peine prospectés; c'est cet hiver qui déterminera avec quelque degré de certitude leur valeur, et il est certain que les premiers résultats de leur exploitation correspondront aux prospects préliminaires qui ont été obtenus. En outre, comme nous l'avons vu, les barres aurifères, le long du Yukon et sur les

creeks du territoire américain, tels que le Forty Mile supérieur, le Seventy Mile, le Birch, etc., sont riches et payeront de forts dividendes dès qu'elles pourront être attaquées par des moyens mécaniques à l'aide de « géants », de « moniteurs », de pompes et d'élévateurs, comme cela se pratique sur les placers à minage hydraulique de la Californie et de la Colombie Britannique. Mais ce genre de mines ne peut être exploité avec succès que par des compagnies possédant le capital nécessaire pour se procurer l'outillage, qui est coûteux et dont le transport sur les lieux double le prix d'achat original. En dépit de ces difficultés les opérations ont été commencées sur les différents placers, et l'année 1899 verra probablement un déploiement d'activité extraordinaire et rémunérateur. Le capitaliste pourra alors juger ces mines en connaissance de cause, et la spéculation trouvera moins à s'exercer, devant le mouvement d'affaires légitimes et sensées qui ne peut manquer de se produire.



CHARGEMENT DU BOIS SUR LES RIVES DU YUKON.
DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

L'automne colore les feuilles en orange et les bords du fleuve présentent un coup d'œil fantastique, le même ton se répétant sans interruption pendant des centaines de kilomètres. Il doit y avoir très peu de vent, car les arbres ont leur feuillage aussi fourni qu'au commencement de l'été ; les eaux très hautes, venant des lacs, annoncent que les pluies doivent avoir été abondantes dans la région des montagnes de la côte, mais ici, dans la vallée du Yukon, le beau temps continue, l'air est doux et léger, et nous avons la perspective d'un voyage facile et agréable ; mais l'absence de toute note verte dans le paysage, ainsi que les vols innombrables de cygnes, d'oies, de cigognes, prouvent que l'hiver est imminent.

Quelques bateaux et barques retardataires sont rencontrés en route ; nous invitons les hommes qui les montent à rebrousser chemin en leur disant qu'il n'y a plus rien à faire au Klondyke. Ils répondent en riant et en hochant la tête et passent outre.

Echoué sur la rive, un petit vapeur dont nous ne pouvons apprendre le nom témoigne du danger de la navigation. Il sert d'habitation temporaire à quelques prospecteurs qui explorent le voisinage.

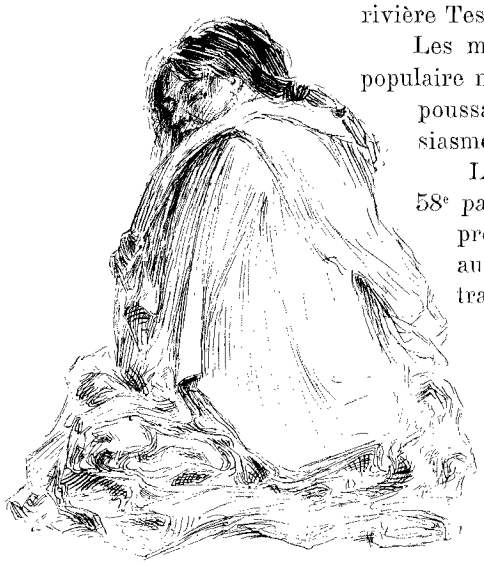
A Fort Selkirk, où l'on s'arrête une demi-heure, nous faisons la connaissance du colonel Evans, commandant en chef des troupes de la milice canadienne envoyées là pour y tenir garnison.

La région possède des richesses minérales ; outre les placers cités, on trouve des dépôts aurifères sur plusieurs rivières et ruisseaux ; les plus connus sont les Sixty Mile et Forty Mile, tandis que de nombreux cours d'eau charrient de l'or très fin. Plusieurs barres sur le Yukon payent assez bien ; l'une d'elles, nommée Cassiar Bar, entre la rivière Teslin et le Big Salmon, fut travaillée en 1886 par quatre mineurs qui en tirèrent quelques milliers de dollars en un mois.

Des fouilles sur le Stewart ont aussi été exécutées sur les barres. Le seul gros or trouvé dans cette région l'a été sur la rivière Forty Mile, la plus grosse pépite ramassée valant environ 200 francs. Elle fut perdue, le mineur qui la possédait s'étant noyé en descendant le cagnon.

Quant à l'or en filons, on n'a rien trouvé de bien jusqu'à présent, seulement çà et là quelques veines peu importantes et en général du quartz aurifère très pauvre. Du cuivre natif a aussi été obtenu en quelques endroits, ou échangé par les Indiens, qui se refusent à désigner les emplacements où ils l'ont découvert.

Après avoir quitté Selkirk, nous ne tardons pas à rencontrer quelques barques et canots montés par plus de 120 soldats et officiers de la milice canadienne venant rejoindre leur colonel, après avoir descendu la rivière Teslin (l'*Hootalinqua* des mineurs).



KITTY. — CROQUIS DE L'AUTEUR.

Les miliciens reconnaissant parmi les passagers du *Columbian* la présence du populaire major T..., font retentir leurs acclamations en son honneur et le saluent en poussant leurs « Hip ! hip ! hurrah ! », auxquels on répond du bord avec enthousiasme.

Leur exode à partir de Telegraph Creek, sur la rivière Stikine, sous le 58e parallèle, a été pénible et a duré près de quatre mois. Cette route avait été préconisée par les autorités comme étant plus courte et plus facile que les autres et aussi parce qu'elle était « toute canadienne », c'est-à-dire ne traversant pas le territoire américain. Mais l'expérience de milliers d'infortunés est là pour attester son impraticabilité; c'est ce qu'admit l'aimable et courtois major T..., qui fait route avec nous de Selkirk à Victoria.

Mais reprenons le récit du voyage de retour. Le passage des Five Fingers ne se fait pas sans quelque difficulté; le steamer doit forcer la vapeur pour pouvoir vaincre la résistance du courant; l'espace entre les rochers est étroit et ne laisse que juste la place nécessaire à notre bateau; l'eau comprimée entre les piliers de rocher acquiert une vitesse vertigineuse.

Pendant quelques minutes, le vapeur reste immobile, il est même sur le point de reculer, tandis que sa double cheminée halète et vomit des torrents de fumée. L'anxiété est grande parmi les passagers, et les yeux se fixent sur les rochers, qu'on toucherait presque de la main, pour savoir s'il y a mouvement et dans quelle direction. Mais tout est sauvé : imperceptiblement, le point fixé semble se mouvoir fort lentement, il bouge à peine, mais enfin il bouge, tout à coup il marche rapidement; l'obstacle est vaincu !

Plus haut, on passe la barre de Cassiar, où quelques boîtes à laver et des cabanes indiquent des travaux faits par des mineurs dans le gravier aurifère. Des boys, qui vendent leurs cordes de bois au commissaire du bateau, nous disent qu'ils y ont lavé de l'or, mais n'ont pas pu faire plus de 2 à 3 dollars par jour, ce qui est absolument insuffisant dans cette contrée ; ils ont préféré couper du bois et le vendre aux bateaux à raison de 8 dollars par corde, dont ils peuvent faire aisément deux par jour, soit 16 dollars. Cette barre, longue de plus d'un mille, pourrait être exploitée avec succès au moyen de machines hydrauliques, mais pas autrement.

Non loin de l'embouchure de la Teslin, nous apercevons échoué le steamer *Anglian*, qui s'est brisé sur les rochers de la rivière, en essayant de la remonter. Ce vapeur fut construit l'hiver dernier au lac Teslin; les machines avaient été transportées à grands frais de la rivière Stikine, sur des traîneaux attelés de chevaux et de chiens. Il mesure 26 mètres de long et a un tirant d'eau de 1 mètre. Il a mené 77 soldats et plus de 30 passagers à Fort Selkirk. Il est probable que les glaces le démoliront entièrement.



MILICIENS CANADIENS. CROQUIS DE L'AUTEUR.

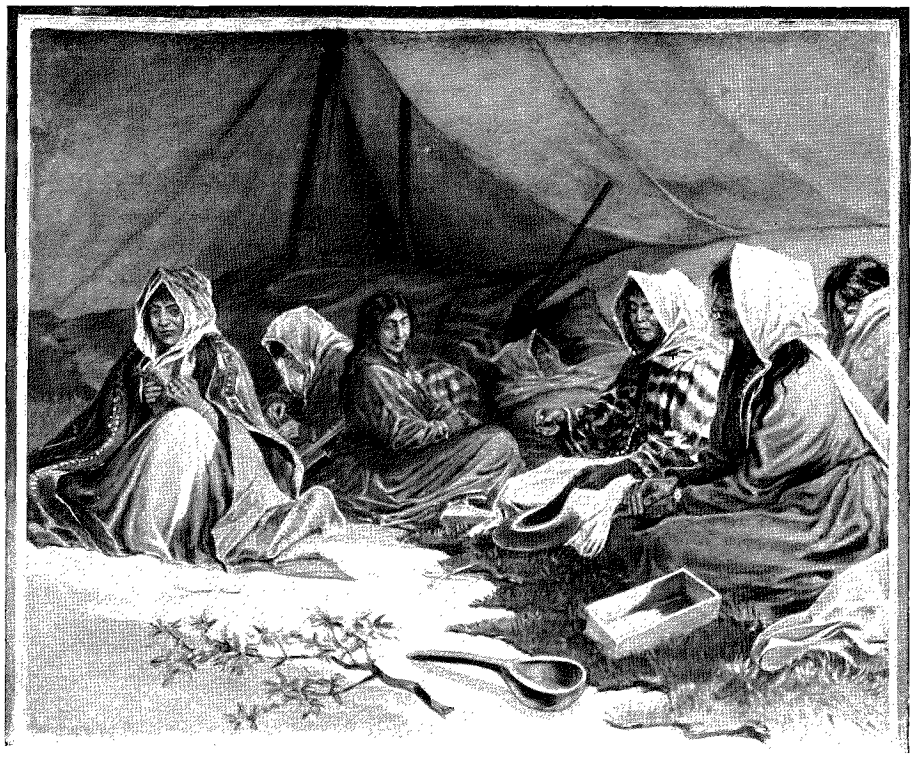
Arrivés au White Horse nous quittons le *Columbian*, qui ne peut remonter les rapides, et, laissant nos bagages aux soins de l'agent des tramways, nous prenons le chemin de l'hôtel, en longeant à pied les rapides et le cagnon. Non loin de là est un petit campement indien dont les tentes abritent quelques familes : un ou deux hommes seulement, plusieurs squaws, un bon nombre d'enfants et quelques *huskies* (chiens-loups). Nous entrons dans la tente de *Skookum* (bon) Jim, qui baragouine quelques mots d'anglais.

Sitôt que j'essaye de faire un croquis de l'intérieur de la tente et de ses personnages, les femmes détournent la tête ou se couvrent la figure de longues couvertures, ou même s'étendent tout du long sur les peaux de bouquetin et de mouton de montagne qui sont étendues sur le sol. Imperturbable, je m'accroupis et patient j'attends, le crayon à la main, que le calme et la confiance se rétablissent. Enfin les têtes reparaissent; je happe au vol, pour ainsi dire, un nez, une oreille, une ride; après une séance qui dure tout l'après-midi, je réussis enfin à obtenir un tout assez complet de l'anatomie du Siwash et de ses squaws. Des voisines curieuses (les dames squaws le sont aussi) entrent, se pelotonnent sur les peaux de bêtes, répètent le même manège et s'en vont. Pour se venger de mon indiscrétion, la femme de Skookum, Kitty, saisit un morceau de papier et un crayon que je lui prête obligeamment, et elle se met à faire mon portrait ou plutôt ma caricature.

C'est une série de figures assurément bizarres, mais où l'on distingue fort bien la tête, le corps et les principaux membres. Ce n'est vraiment pas trop mal pour une Indienne qui n'a jamais fait d'académies. Bientôt la

glace se rompt tout à fait, lorsque nous déployons un foulard de soie et qu'une mimique expressive fait comprendre que nous désirons l'échanger contre quelque ouvrage en verroterie ou quelque objet en corne de bouquetin.

Pendant ce temps, Jim s'empare d'une plaque que l'on dirait être un morceau d'étoffe grossière ; c'est de la viande de chèvre sauvage séchée au soleil et dure comme de la pierre.



LA TENTE DE SKOOKUM JIM. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Il en émince quelques copeaux avec son couteau et replace le reste sur un tas de peaux d'écureuils fraîchement écorchés que prépare l'aïeule de la famille, vieille, ratatinée, mais coquette encore, témoin l'anneau suspendu à la cloison du nez et le cube d'argent qui décore sa lèvre inférieure, où il est à demi incrusté. Elle a devant elle un gros caillou sur lequel elle étend les peaux d'écureuil qu'elle aplatit à coups de pierre, de la main droite. Près d'elle une jeune fille, du nom de Kitty, vend à des prix exorbitants quelques bracelets, anneaux, bijoux en argent qu'on croit être fabriqués par les Indiens, mais qui, probablement, sont le produit du génie inventif yankee, à qui l'on doit tant de merveilles, entre autres la noix de muscade en liège.

C'est dans ces tentes que ces pauvres gens vont passer l'hiver, et sans feu encore, car les feux qu'ils allument pour se chauffer et faire cuire l'eau et certains aliments sont toujours en dehors de la tente. Ils n'ont donc guère que leurs couvertures de laine et leurs fourrures pour se défendre du froid. Aussi les maladies de poitrine sont-elles fréquentes parmi eux et causent-elles une grande mortalité.

Ces Indiens sont de taille moyenne et rappellent le type des Indiens du Nord de l'Amérique. On suppose qu'ils se rapprochent très exactement, comme type, du Peau-Rouge tel qu'il apparut à nos ancêtres, lors de la conquête. C'est principalement à eux qu'ont affaire les voyageurs pour le transport du Klondyke. Ayant eu de fréquents rapports avec les négociants en fourrures, ils connaissent si bien toutes les roueries du commerce, la loi de l'offre et de la demande, la valeur des services qu'ils rendent, qu'ils demandent 100 francs et souvent plus pour porter 100 livres. Pour les besoins de leur négoce, ils se servent d'un patois mélangé de français et d'anglais.

Leur recensement, en 1890, a fait connaître qu'ils étaient une trentaine de mille répartis dans toute la région. Mais depuis la découverte de l'or, ils se sont portés en grand nombre sur tout le parcours de Juneau à Dawson, en quête de voyageurs à exploiter.

Ils n'ont d'autres moyens d'existence que la chasse et la pêche. Les fourrures sont pour eux une source de grands bénéfices ; la pêche, surtout celle du saumon, leur procure une nourriture à eux et à leurs animaux.

Il n'y a dans l'intérieur de leurs demeures que des peaux entassées sans ordre dans les coins ou déployées sur le sol, un coffre ou deux curieusement décorés de dessins originaux, et peints de couleurs gaies, des ustensiles, surtout des cuillers faites en corne de bouquetin bouillie et quelques ornements de broderie et de verroterie.

La musique est presque inconnue parmi les Siwashs ; cependant nous remarquons chez Jim une sorte de guitare faite d'une vieille boîte à cigares ornée d'un manche et garnie de clefs et de 2 ou 3 cordes ; quelques harpons et flèches et une carabine complètent le mobilier.

Autour de la tente sont dressées des perches chargées de pièces de viande séchant au soleil, morceaux

informes, déchiquetés, souillés de sang, dégoûtants à voir: c'est la provision d'hiver. Tout près veillent les *malamouses*, mi-chiens, mi-loups ; ils sont immobiles à l'approche de l'homme. Mais, se présente-t-il un chien étranger, ils entonnent leur péan de guerre, qui consiste en glapissements plaintifs, et, se jetant sur l'intrus, lui livrent une bataille en règle, et même le dévoreraient sans l'intervention du maître.

Pendant que les hommes vont chasser ou se reposent, les femmes confectionnent les vêtements d'hiver, les gilets de chasse doublés de fourrure, les mocassins, les pantoufles brodés de grains de couleur ; les jeunes gens ne possédant pas de fusil fabriquent des lacets faits de filaments détachés de la corne des bouquetins et au moyen desquels ils étranglent en quantité des écureuils dont ils mangent la chair et préparent la peau pour des bordures de vêtement.

Les enfants vont et viennent sans soins ni surveillance, excepté dans les endroits où il y a une mission. L'ignorance de ces Indiens est phénoménale, leur saleté sans pareille : leurs vêtements exhalent une odeur rance repoussante, et les marmots sont recouverts d'une épaisse couche de crasse ; ils ne se lavent pas et ne paraissent pas se douter que l'eau peut servir à des usages de propreté.

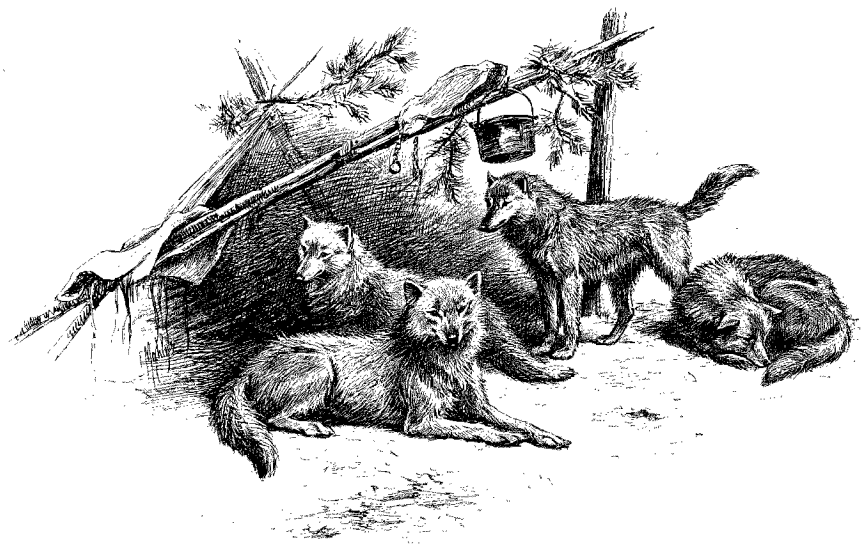
Ils n'ont aucune croyance religieuse et, à part un certain culte qu'ils paraissent rendre aux morts, on pourrait supposer qu'ils sont rebelles à tout sentiment désintéressé.

Les efforts des missionnaires russes et anglais ont eu cependant des résultats marqués, et, sans eux, ces pauvres Indiens seraient à ranger parmi les êtres les plus dégradés de la race humaine. L'amour maternel brille chez eux de tout son éclat. On raconte l'histoire d'une pauvre Indienne qui, étant enceinte, mit au monde et éleva une espèce de monstre couvert de poils et à l'allure d'ours. Une épidémie ayant décimé sa tribu, la superstition populaire attribua le fléau au pauvre être déshérité, et il fut décidé qu'on le sacrifierait à la divinité irritée, afin de l'apaiser.

A cet effet, une bande de sauvages armés fit irruption dans la tente habitée par la mère et l'enfant ; sitôt que l'Indienne comprit le but de cette visite, elle se jeta au-devant des agresseurs et déclara qu'ils ne passeraient outre que sur son cadavre.

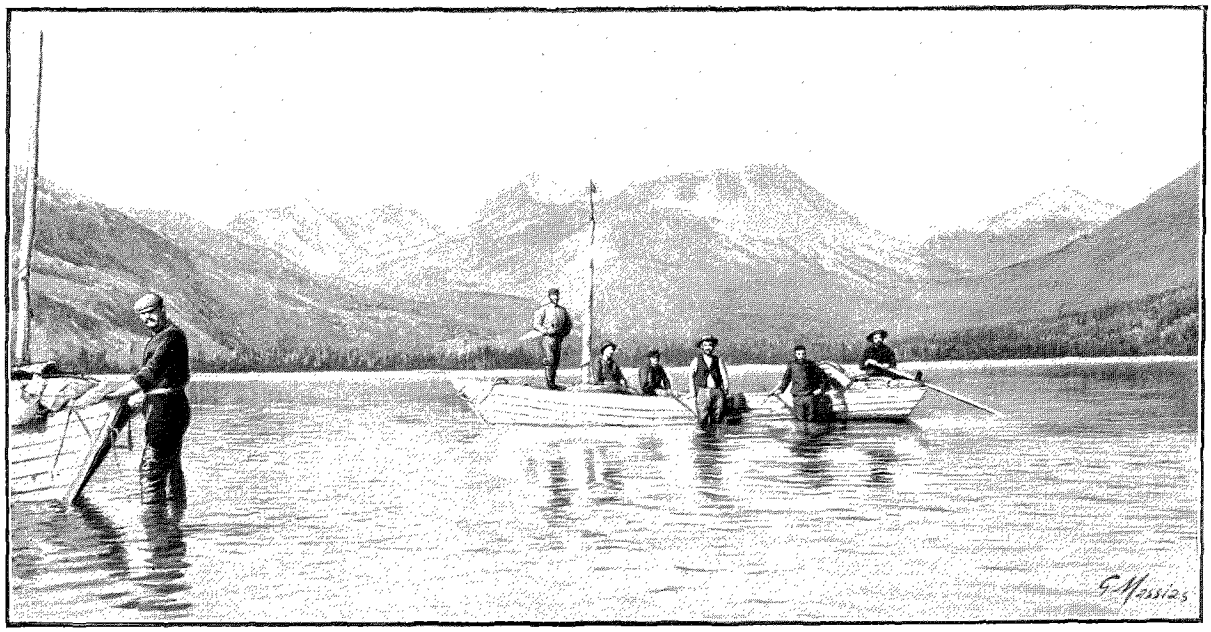
Et, joignant le geste à la parole, elle se précipita sur les hommes stupéfaits, qui prirent la fuite.

(A suivre.) LÉON BOILLOT.



CHIENS-LOUPS DE L'ALASKA. — DESSIN DE MALHER, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE LAC LINDEMAN (PAGE 230). — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

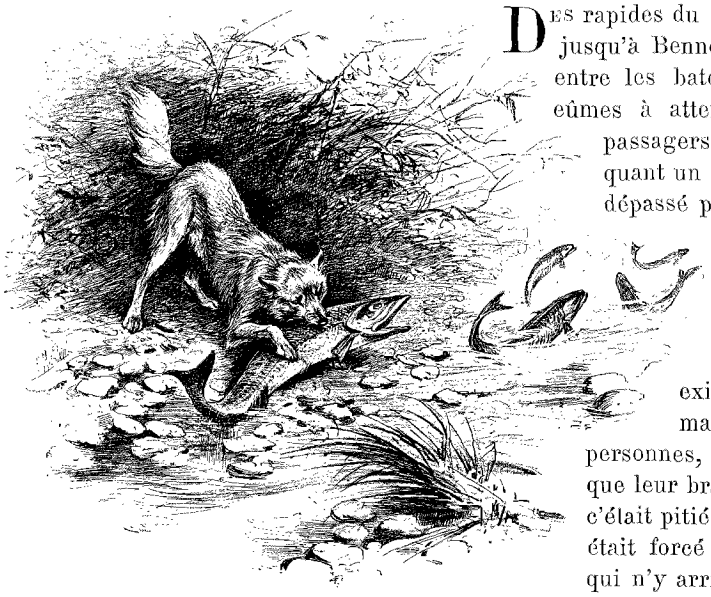
AUX MINES D'OR DU KLONDYKE[1]

(DU LAC BENNETT A DAWSON),

PAR M. LÉON BOILLOT.

XVIII

Le Nora. — Une fausse alerte. — Le lac Lindeman. — Tempête sur le Chilkoot Pass. — Une catastrophe. — Les échelles. — Sheep Camp. — Canyon City. — Chien indien pêchant le saumon. — Les Glaciers. — Dyea. — Sitka. — Le retour. — Sir Wilfrid et le planton. — Les Canadiens français.



CHIEN PÊCHANT DES SAUMONS (PAGE 232). DESSIN DE MALHER, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Des rapides du White Horse, un vapeur, le *Nora*, fait le service jusqu'à Bennett en une vingtaine d'heures. La correspondance entre les bateaux est rarement régulière, et cette fois-ci nous eûmes à attendre jusqu'au lendemain. Un certain nombre de passagers s'embarquèrent sur un autre petit steamer, remorquant un chaland, qui partit la veille au soir, mais qui fut dépassé par le *Nora* avant d'atteindre Bennett. Notre *Nora* était surchargé, et il n'y avait pas même assez de *bunks* (cases) pour la moitié des voyageurs. Cependant nous nous arrangeâmes du mieux que nous pûmes; la traversée n'était pas longue, et chacun mit du sien pour ne pas se montrer trop exigeant ou trop difficile. L'espace servant de salle à manger pouvait contenir à peu près une douzaine de personnes, mais si serrées à la table les unes contre les autres que leur bras droit seul avait la liberté de ses mouvements ; c'était pitié de voir à quels exercices pénibles et baroques on était forcé de se livrer pour porter à sa bouche le morceau qui n'y arrivait pas toujours; de plus il fallait se presser, car il n'y avait pas moins de 200 affamés attendant de passer par la même filière, douze par douze, jusqu'à extinction. Dans cette position gênée on savait à peine ce que l'on mangeait : cela devait pourtant être bon, cela surtout ne ressemblait en rien à l'ordinaire de porc et de haricots dont on s'était rassasié pendant des mois.

Il fait nuit noire quand le *Nora* accoste à Bennett ; un instant auparavant l'animation la plus grande avait

1. *Suite, Voyez p.* 145, 157, 169, 181, 193, 205 *et* 217.

régné à bord. Les hommes, chargés de leurs bagages, se mettaient en devoir de débarquer. Là-dessus quelques retardataires, en sortant de leurs *bunks*, renversent la lampe à pétrole dans le passage étroit; elle se brise, l'huile enflammée se répand sur le plancher; quelqu'un saisit bravement la lampe et court la lancer par-dessus bord, tandis que d'autres jettent leurs couvertures à terre et, après quelques efforts, réussissent à maîtriser l'incendie. On se félicite de cet heureux résultat, et l'on débarque satisfait d'en avoir fini avec cette navigation lacustre et fluviale qui n'est pas sans dangers et qui a duré 10 jours depuis Dawson.

Ici la troupe des rapatriés se sépare. Une partie prend la route de Skagway par le White Pass, l'autre celle de Dyea par le Chilkoot. Connaissant déjà le premier col, nous nous décidons pour le second. Donc, dès que paraît le jour, nous chargeons les bagages sur un char qui va les transporter, à un kilomètre de là, au bord du lac Lindeman. Quelques chaloupes à vapeur font la navette entre cette place et le village de Lindeman, situé à la tête du lac, à 9 kilomètres. Puis, ayant laissé nos effets à la charge de la compagnie du tramway aérien qui promet de nous les envoyer à Dyea le jour même, nous nous mettons en route pour le Chilkoot, à pied et par petits groupes. On part vers 9 heures par un soleil brillant, mais à mesure que l'on gravit les escarpements du col, le temps, de beau qu'il était, devient mauvais, puis affreux, et au bout d'une heure de marche la pluie, chassée par un vent impétueux, commence à transpercer les vêtements. Quelques voyageurs cherchent un abri dans les tentes assez nombreuses qui bordent le chemin et se posent en hôtels et restaurants. Bientôt nous sommes réduits à deux, et héroïquement nous persistons à aller de l'avant. Finalement M. de L... reste en arrière pour se sécher dans un hôtel quelconque. Je continue seul.

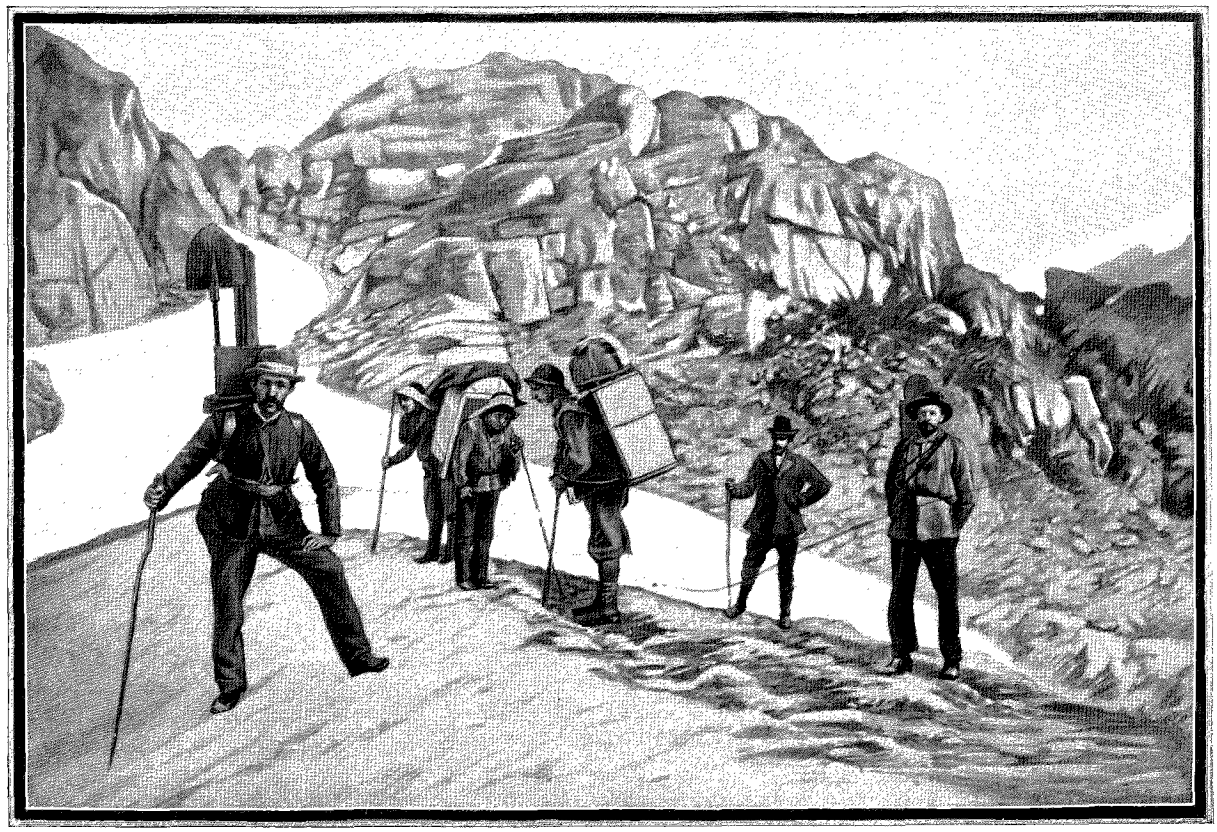
Le chemin, qui rappelle tout à fait un sentier alpin, monte de Lindeman au col en longeant d'abord à mi-côte le versant puis le fond même de la vallée, occupé par des lacs de peu d'importance et appelés *Deep Lake*, *Long Lake*, *Crater Lake*, et les torrents qui les relient. On gravit ainsi un défilé entre des montagnes dénuées de végétation, et l'on arrive à une sorte d'amphithéâtre formé par les déclivités très escarpées du Chilkoot, piles énormes de rochers entassés dans le plus grand désordre et dont le bassin est rempli par les eaux du lac. On escalade les rochers au pied desquels s'élèvent les quelques baraques contenant la machine du tramway aérien, dont les câbles, supportés par des échafaudages puissants, se détachent sur le ciel au sommet du col. Si la montée est pénible, la descente l'est encore davantage; un vent à décorner les bœufs souffle en tempête là-haut ; la pluie rend glissants les énormes blocs de granit empilés en une confusion chaotique sur une pente presque verticale de 300 mètres de hauteur. Je me risque cependant en bas des couloirs, des dévaloirs et des cheminées, perdant souvent l'équilibre, me déchirant les ongles aux aspérités, escaladant des pointes de rocs au sommet desquels l'ouragan a lancé mon couvre-chef, après lui avoir fait décrire en l'air, à quelques mètres, des paraboles fantaisistes...



LAC DEEP. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Tout au fond est la dépression où serpente le torrent, alimenté par les glaciers, qui mettent pour ainsi dire le nez à la fenêtre. Leur masse, sillonnée de crevasses glauques, s'avance en effet avec une sorte de précaution par-dessus les remparts de granit qui bordent la vallée. Le col est haut de 1 050 mètres environ, et est couronné de pics dentelés et dénudés.

La descente amène aux Échelles (*scales*), au pied même du col, ainsi appelées parce qu'en hiver des marches sont taillées dans la neige et la glace pour faciliter l'ascension des porteurs de charges. Ce trajet se fait ainsi plus aisément qu'en toute autre saison sur les rocs mêmes. Un peu plus loin se trouvent d'autres



GLACIER AU SOMMET DE LA PASSE DE CHILKOOT. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

constructions en bois pour les services du tramway, dont les câbles, portant de grands paniers ou baquets suspendus, font passer les marchandises d'un versant à l'autre du col.

C'est près d'ici que, le dimanche 3 avril 1898, une avalanche détachée du flanc occidental de la montagne couvrit une centaine de malheureux qui étaient en route pour le sommet ou qui en descendaient ; les trois quarts à peu près furent tués et asphyxiés ; la plupart étaient des Américains. Cette catastrophe eut pour effet de jeter la défaveur sur le Chilkoot Pass, qui dès lors, et aussi pour d'autres raisons, a été déserté par la majorité des voyageurs.

La pluie cependant cesse, et, comme rien ne presse, puisque notre bagage est resté en arrière, nous nous arrêtons à Sheep Camp (Camp des moutons), qui n'est qu'à 5 kilomètres du sommet et rappelle tout à fait, par son style de construction et sa position à cheval sur le torrent, certains villages des hautes vallées du Valais. A partir d'une petite distance au-dessus des Scales la forêt a reparu, et dans ces riches terrains d'alluvion elle prend de belles proportions, recouvrant le fond et les pentes de la vallée d'un épais manteau de feuillage d'un vert exquis, brillant, uniforme, qui présente un contraste parfait avec les teintes rousses automnales de la vallée du Yukon, admirées quelques jours auparavant. La nature artiste procède dans ce pays par grandes masses ; c'est tout orange, ou tout vert, ou tout gris ; le paysage gagne en grandiose ce qu'il perd en variété, mais il n'est cependant jamais monotone.

Après nous être séchés, restaurés, reposés à l'*Hôtel du Great Northern*, nous poussons le matin suivant à 7 kilomètres en aval jusqu'à Canyon City, groupe d'habitations pareilles à celles de Sheep Camp et situé à la jonction des vallées de Dyea et de Chilkoot. D'ici à Dyea il y a environ 10 kilomètres sur une route carrossable plus ou moins ballastée et longeant le bord de la rivière. Le paysage est ravissant, l'eau bouillonnante roule sur un lit de galets parsemé de rocs, et les flancs des hauteurs, de 2 000 à 2 500 mètres environ, sont revêtus à une grande élévation de forêts magnifiques, tandis que leurs têtes sont couronnées de glaciers immenses dont les moraines se frayent un chemin jusqu'en bas des déclivités. L'un d'eux surtout, le glacier d'Irène, est superbement azuré par les crevasses qui le sillonnent. Cette gamme de verts, de blancs, de gris et de bruns est relevée et pour ainsi dire éthérisée par un ciel d'une pureté, d'une transparence admirables. Et nous sommes en septembre.

En approchant de Dyea, la rivière se divise en une quantité de bras et de criques qui présentent un spectacle remarquable. En effet, ces cours d'eau grouillent de saumons de taille respectable, pesant de 10 à 20 kilos, qui cherchent à les remonter aussi haut que possible pour frayer ; dans ce but, ils luttent, se tordent,

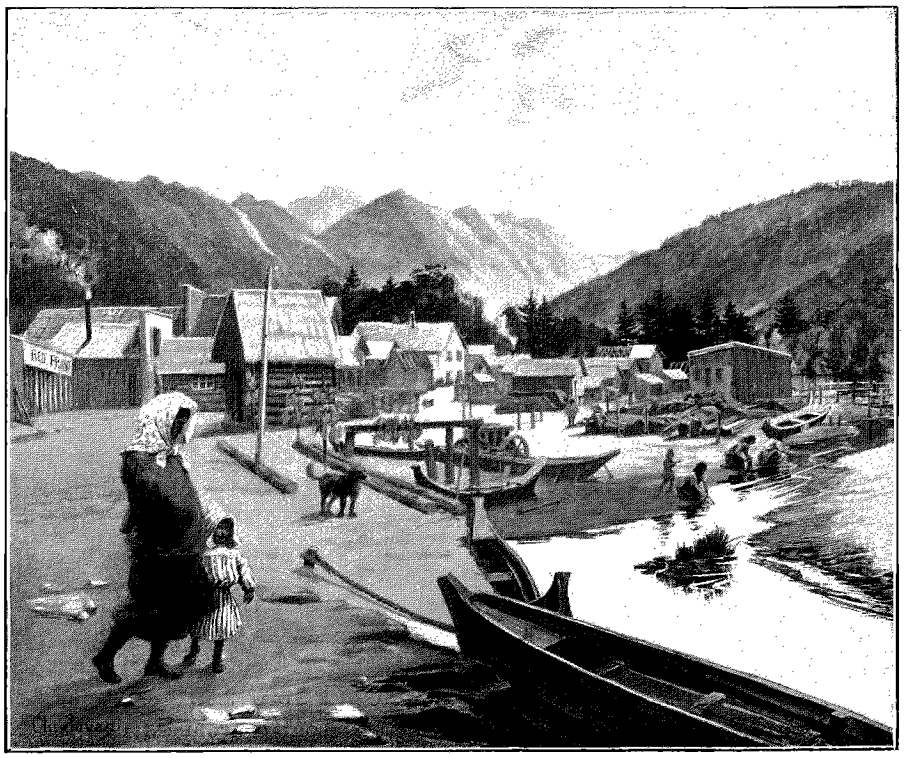
sautent hors de l'eau, se meurtrissent sur les cailloux et finalement périssent. Les Indiens armés de gaffes et de harpons les amènent au bord sans difficulté, et, dans l'espace de quelques heures, ils en capturent des centaines. Nous sommes témoins d'une pêche intéressante opérée par un chien huskie. Il se jette à l'eau, saisit un saumon entre ses mâchoires et l'entraîne sur le rivage. Sa victime se débat, joue de la queue avec vigueur et réussit à regagner l'élément liquide. De nouveau le chien se précipite pour le ressaisir et bientôt le ramène victorieusement sur le sec. Le saumon épuisé cesse sa résistance, et le fidèle quadrupède court en long et en large comme pour avertir son maître de sa bonne aubaine.

Enfin nous voici à Dyea, agglomération de huttes en bois maintenant désertes pour la plupart ; des Indiens et seulement quelques blancs s'y trouvent encore. Les Peaux-Rouges y ont un camp assez considérable et une flottille de pirogues échouées sur le sable. Ils n'ont plus, pour le moment, la ressource des portages à dos de marchandises par le Chilkoot, et la pêche le long de la rivière se fait sans le secours des canots. Ils vivent donc à ne rien faire, si ce n'est à trafiquer, tandis que leurs femmes confectionnent mille petits objets en étoffe bordés de verroterie, tels que pelotes, mocassins, pantoufles, vêtements de bébés, etc. A cette industrie elles ne sont pas si habiles que leurs sœurs des îles et de la côte inférieure. Néanmoins leur travail est curieux et leurs prix sont raisonnables. Nous passons la journée et le lendemain à attendre nos bagages laissés à Lindeman, et finalement le dimanche soir on nous annonce qu'ils sont arrivés.

Le lundi matin, nous faisons une dernière visite aux tentes indiennes et à quelques « magasins », si dépourvus de toute animation que les propriétaires eux-mêmes, effrayés de la solitude, se retirent dans leurs appartements privés.

A plusieurs reprises il nous faut faire un tintamarre effroyable pour les obliger à sortir de leur antre. Puis nous quittons cette plage pittoresque et nous nous embarquons à bord d'un remorqueur qui va nous conduire à bord du steamer *City of Topeka*, en rade de Skagway.

Une demi-heure plus tard nous touchons le quai de cette dernière ville, et, comme nous sommes en avance de quelques heures, nous en profitons pour faire une courte promenade. Peu de changements dans ces six mois d'absence; le seul important est la construction du chemin de fer qui longe la rue principale et fonctionne jusqu'à petite distance du sommet du White Pass. On assure qu'il ira à Bennett au printemps prochain. Ainsi, dans quelques mois on n'aura pas à marcher du tout de Paris à Dawson : tout le trajet s'effectuera par vapeur et par chemin de fer, et, comme nous l'avons déjà dit, le voyage demandera 25 jours environ.



VUE DE DYEA. — DESSIN DE JOUAS, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Nous avons quelque peine à nous habituer à la modicité des prix. En effet, sur l'espace de quarante et quelques kilomètres nous avons payé pour le même genre de repas : 5 francs à Bennett, 3 fr. 75 à Crater Lake, 2 fr. 50 à Sheep Camp, et enfin 25 sous à Dyea et à Skagway.

Le retour n'offrit plus rien de remarquable ; le steamer touche à Killisnoo, sur l'île de l'Amirauté, station de pêche où une usine à vapeur occupe quelques blancs et passablement d'Indiens. Un certain nombre de chaloupes, également à vapeur, partent chaque matin pour les parages peu éloignés où les harengs sont rassemblés par millions, et le soir elles reviennent pleines jusqu'aux bords. De ces poissons on extrait l'huile dont on remplit des barils, et on fait du résidu une sorte de guano qui, paraît-il, est très riche en matière fertilisante. Cette industrie ne s'exerce que pendant 2 ou 3 mois de



INDIENS CHILKOOT. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

l'année. Un vieux mortier, portant l'aigle à double tête, rappelle qu'il y a plus de 30 ans les Russes possédaient le pays.

Sitka, dans l'île Baranoff, capitale de l'Alaska, est une ville bâtie par les Russes, et compte près de 3 000 habitants. Lors de la domination russe, le gouverneur général habitait une magnifique résidence sur une pointe de rocher à l'entrée du port. Il n'en reste plus aujourd'hui que quelques pierres. Mais on trouve encore quelques maisons d'agréable apparence et de style européen, et la ville subventionne une école industrielle. La pêche du saumon et sa mise en boîtes forment la principale industrie des habitants; ceux-ci, pour la plupart Indiens, chassent en outre le daim, très abondant dans ces îles.

Une visite intéressante à faire est celle de l'église russe, avec son dôme peint en vert d'émeraude et sa tour à coupole renfermant la cloche.

L'intérieur est orné de peintures de saints entourés de cadres et de décors d'or et d'argent, tandis que les sculptures de l'œuvre en bois sont remarquablement riches; des candélabres en argent massif, des bannières en soie somptueusement brodées, et des tapis de prix complètent le mobilier.

Sitka occupe une situation ravissante; de hauts sommets s'élèvent en arrière de la ville; en avant se trouve le port, petit, mais sûr. Une quantité d'îles en masquent l'entrée, et des forêts les revêtent, ainsi que les pentes des montagnes, jusqu'à une grande hauteur.

Ici le climat est fort humide, la chute de pluie étant de $2^{m},10$ annuellement; il est par conséquent très doux aussi. La température moyenne de janvier n'est que très légèrement au-dessous de 0° centigrade.

Le traité de cession de l'Alaska aux États-Unis par le gouvernement russe en 1867 fut conclu moyennant une indemnité de 7 millions de dollars payés à la Russie, plus 200 000 dollars à deux compagnies, jouissant, l'une du monopole des fourrures, l'autre de celui de la glace.

Peu après l'annexion de ce territoire, une controverse quant à la délimitation des frontières s'éleva entre les gouvernements américain et britannique, et elle n'est pas encore terminée. Cependant une convention pour un arrangement final a été déposée devant le Sénat des États-Unis.

Le reste du voyage se fit sans incident par Metlakahla, Victoria, Vancouver, Seattle, San Francisco, Chicago, et enfin Ottawa.

Dans cette dernière ville, quand nous arrivâmes, on était en train de banqueter en l'honneur de lord

*

Aberdeen, le gouverneur du Canada, justement sur le point de quitter le pays. Le lendemain, ayant affaire dans les bureaux de l'administration, nous nous enquîmes, auprès d'un planton qui gardait la porte, où nous pouvions voir sir Wilfrid Laurier. Ayant donné l'information nécessaire, il ajouta : « Sir Wilfrid ! mais il est naïf comme un bébé, n'y a pas le moindre brin d'orgueil en lui ! » Cet éloge rassurant nous encouragea, et nous le trouvâmes bien mérité. Le président du conseil privé se montra fort aimable et empressé ; il est Canadien Français et a conquis par ses talents et son énergie la position éminente qu'il occupe, avec l'assentiment de la nation, qui a pour lui les sentiments les plus profonds d'estime et de respect.

Cette petite mais vigoureuse nation canadienne française, qui compte maintenant plus d'un million et demi d'âmes, a fourni de nombreux immigrants au Klondyke. Ils sont réputés pour leur force et leur honnêteté, et n'ont pas de rivaux dans le maniement des bateaux ou l'exploitation des forêts ; ils font d'excellents mineurs et se sont fait une réputation universelle comme trappeurs, chasseurs et coureurs des bois.

XIX

Conclusion.

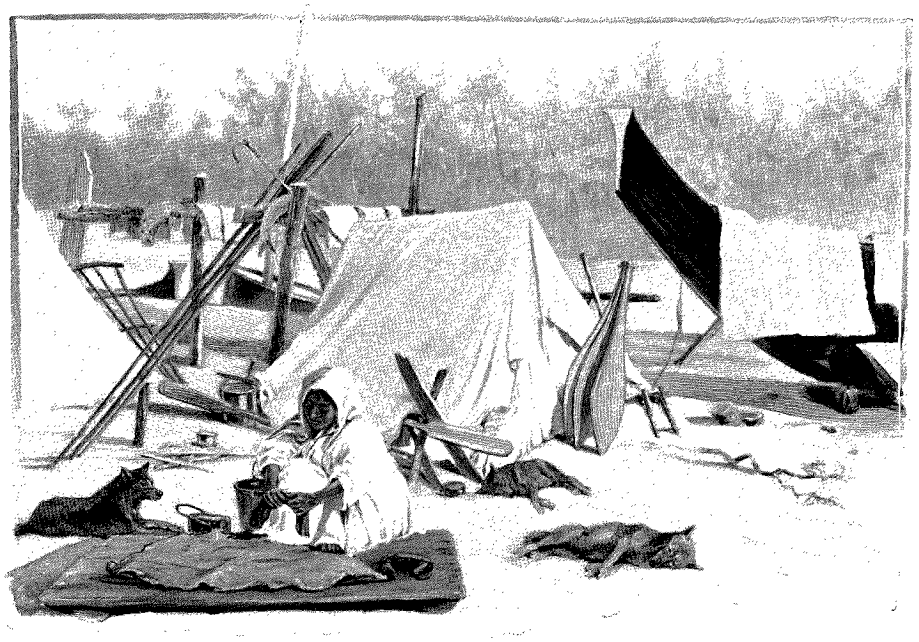
Nos lecteurs ont pu voir que le territoire du Yukon est une grande et rude contrée, riche en minéraux et appelée sous ce rapport à un grand avenir.

Ils ont pu conclure aussi de ce que nous avons raconté que ce n'est pas le premier venu qui peut s'y rendre dans l'espoir d'y faire fortune en ramassant les pépites sur les placers.

Il faut, pour y aller : de l'argent, de la santé, de l'énergie, surtout de l'énergie et encore de l'énergie.

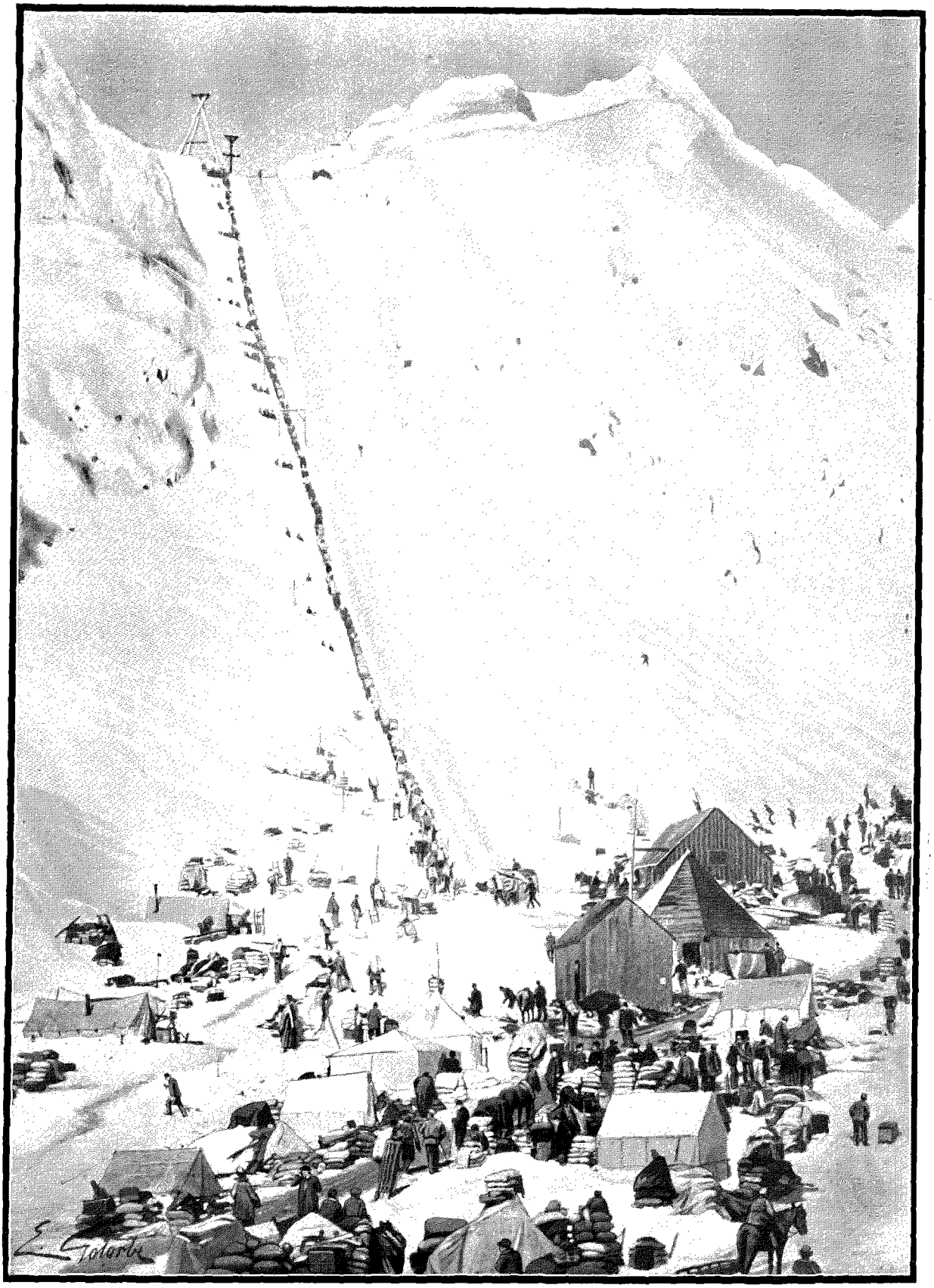
Le voyage à lui seul exige une somme assez ronde. Le prix du passage de l'Atlantique n'est qu'une faible fraction du total ; il y a ensuite à traverser le continent américain, puis à prendre un vapeur jusqu'à Skagway, de là à aller par chemin de fer ou train d'animaux de bât à Bennett, et finalement de Bennett à Dawson par bateau ; tous ces frais réunis peuvent s'élever à 1 750 francs en voyageant en seconde classe et à plus de 2 000 francs en première. Puis le retour coûtera une somme égale. Mais ce n'est pas tout : il faut des vêtements, des vivres, des outils, du moins si l'on va là-bas comme prospecteur ou mineur. Sans doute, tout maintenant se trouve en abondance sur place, à Dawson ; mais à quels prix ? Nous en avons donné des exemples. Et puis, une fois là, même muni de tout ce qu'il faut pour prospecter, on doit s'attendre à beaucoup de mécomptes, de travaux pénibles, de perte de temps.

Supposez qu'un jeune homme plein de vigueur et d'enthousiasme parte de Dawson à la recherche de l'or ; il découvrira bien vite que, sur un rayon de 100 kilomètres, tous les creeks sont occupés et que le terrain a déjà été très bien fouillé. Ce n'est pas à dire qu'on n'y puisse plus rien trouver, mais c'est difficile.



CAMP INDIEN À DYEA (PAGE 232). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

S'il veut aller plus loin, il lui faut emporter ses vivres, ses outils et ses couvertures. Un très robuste gaillard peut porter jusqu'à 50 kilos sur son dos, mais c'est exceptionnel. La moyenne des chercheurs d'or ne peut prendre que la moitié de cette charge, soit 25 kilos, car il faut bien se rendre compte qu'on ne suivra pas une route départementale, ni même un chemin vicinal, mais un sentier gravissant et descendant sans les contourner toutes les aspérités du terrain, quelque abruptes qu'elles puissent être. Une fois en route, il faut plonger dans des fondrières d'une boue épaisse qui s'attache comme de la glu à vos jambes, franchir des torrents ou des bras de rivière sur un tronc d'arbre frêle et oscillant jeté en travers du courant et sur lequel on doit s'aider des pieds et des mains, traverser la forêt si dense que les branches vous fouettent le visage jusqu'à l'ensanglanter, à moins que vous ne préfériez vous



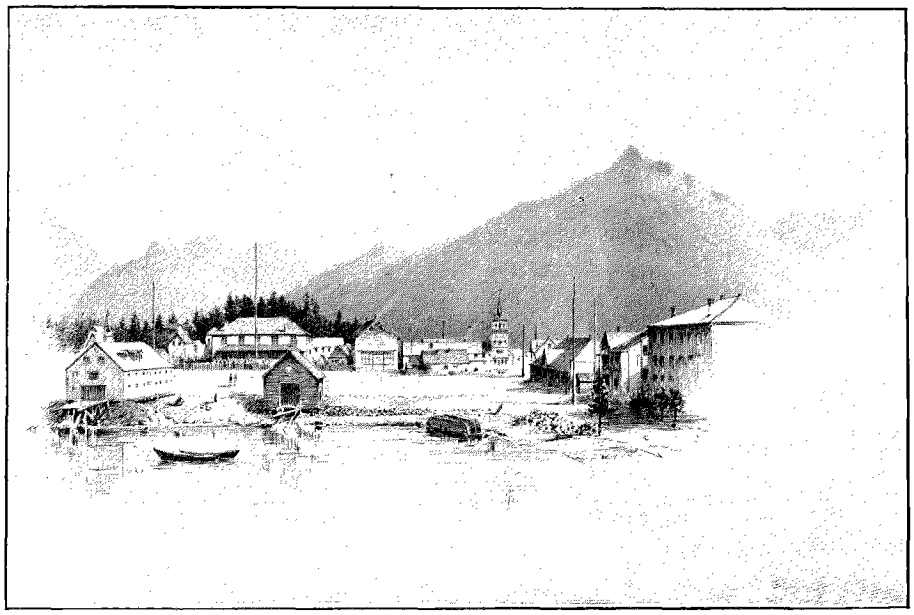
LA PASSE DE CHILKOOT (PAGE 230). — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

tailler un passage un peu plus libre à coups de hache ou de machete. Si de ces 25 kilos on déduit le poids des couvertures et des instruments du mineur, il ne restera que peu de chose pour les aliments. Avec cela on ne va pas loin, peut-être 4 ou 5 jours, mettons 10 au maximum. Dans cet intervalle-là on ne fait pas grande avance, car il faut calculer le temps du retour aussi bien que celui de l'aller, et alors que reste-t-il pour prospecter ? Absolument rien. D'aucuns obvient à cette difficulté en faisant une cache à une certaine distance et en l'approvisionnant amplement, quitte à repartir de là comme d'une base d'opérations pour s'avancer plus loin dans l'intérieur, en établissant d'autres caches plus en avant et ainsi de suite.

Mais la saison est courte : trois mois environ. Aussi, après toutes ces marches et contre-marches, il reste fort peu de temps pour travailler aux fouilles. Et ceci non plus n'est point facile, le sol étant partout recouvert d'une couche épaisse de mousse qui en masque entièrement la surface, de sorte que les indices sont presque entièrement absents. Il faut tâtonner et deviner, puis débarrasser le terrain de son manteau de végétation, et alors on trouve le sol gelé à une grande profondeur. Nous avons montré par quels procédés on le dégèle. Souvent, après avoir beaucoup peiné pour creuser un puits profond de 5, 10 ou 20 mètres, on trouve des « couleurs », c'est-à-dire des parcelles d'or, mais en quantité insuffisante pour exploiter le claim avec profit. Il faut alors pousser plus loin et recommencer les mêmes opérations avec la même difficulté, sans être sûr d'avoir plus de succès..... On doit avouer que, pour mener cette existence le plus souvent solitaire (car un parti de prospecteurs se disperse généralement dans toutes les directions afin d'augmenter les chances de découvertes), il faut une dose peu ordinaire de patience obstinée et de force d'endurance.

Que si vous avez 2 000 ou 3 000 francs disponibles, vous pouvez les placer sur un cheval de bât qui portera 100 à 125 kilos de votre bagage, et alors vous pourrez cheminer plus à votre aise et racheter le temps, car il vous sera possible de voyager en ligne droite et sans arrêt dans la région déjà explorée. Mais les obstacles habituels subsistent.

Une santé de fer et un cœur bardé de l'*æs triplex* des anciens sont donc de toute nécessité pour affronter les périls de ce pays où tout est extrême : aride, désert, désolé, là où il est pauvre, et livrant des trésors incalculables et inépuisables là où il est riche, excessivement froid et excessivement chaud. Le thermomètre parcourt la gamme la plus étendue connue, de 40° au-dessus en été jusqu'à 50° et davantage au-dessous en hiver. Il y a peu de neige, excepté sur les montagnes. Pourtant, dans ces froids extrêmes, l'air est très sec et calme, ce qui permet de les supporter avec une facilité relative. L'hiver commence d'ordinaire après la mi-septembre et continue jusqu'à fin mai ; on dit que les mineurs ne possédant pas de thermomètre laissent leur mercure dehors toute la nuit. Si au matin ils le trouvent gelé, c'est un signe qu'il vaut mieux rester à la maison ce jour-là, le froid étant trop intense pour permettre de travailler.

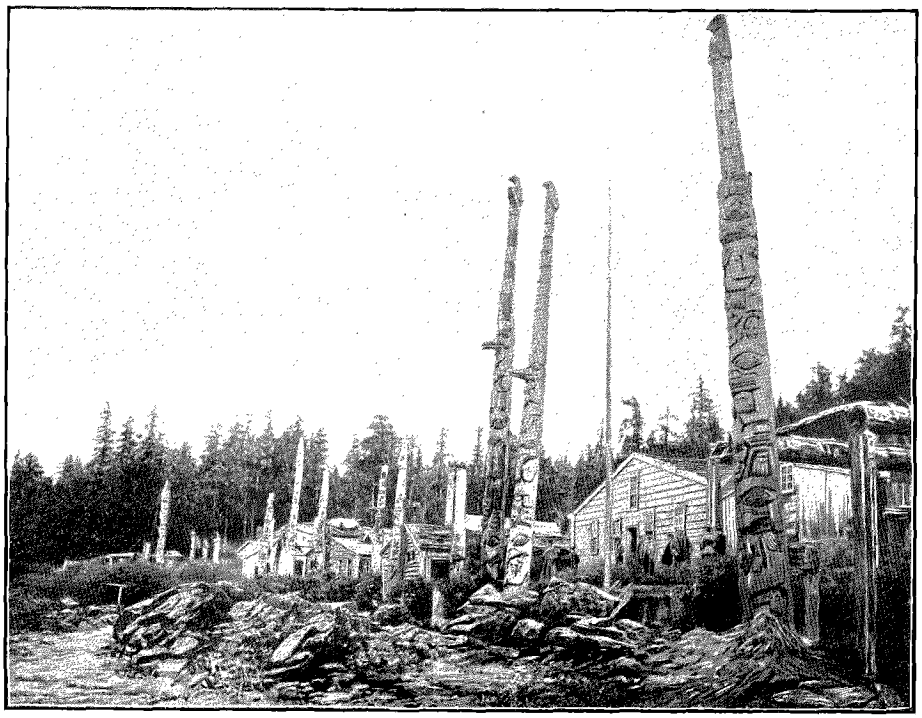


VUE DE SITKA (PAGE 233). — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

De la mi-juin aux premiers jours d'août il n'y a pas de nuit, et les travaux ou les marches peuvent se poursuivre sans interruption ; par contre, en hiver, il n'y a guère qu'un peu plus de 4 heures de jour dans les 24 heures ; le reste du temps, on est illuminé par l'éclat d'une chandelle à l'intérieur, des étoiles et de la neige au dehors.

Voici maintenant quelques détails sur la manière de travailler les placers du Klondyke; il est évident que la nature du climat et l'éloignement des lieux suffisent à eux seuls pour fixer le caractère et les conditions d'exploitation des claims. D'abord quant à la façon de jalonner un claim : le prospecteur mesure 250 pieds (autrefois c'était 500 pieds) dans la direction de la vallée; la largeur en est déterminée par les bancs du ruisseau, de telle sorte que le claim court d'une base à l'autre des collines ou des montagnes le long d'une ligne imaginaire aérienne à trois pieds au-dessus du niveau de l'eau.

S'il n'y a pas encore de claims jalonnés sur ce creek, le claim est connu sous le nom de « découverte », et le piquet porte le n° 0. Le claim suivant jalonné en amont est marqué n° 1, et s'appelle n° 1 *au-dessus;* celui à côté du n° 0, en aval, est aussi marqué n° 1, mais est nommé n° 1 *au-dessous*, et ainsi de suite. Il ne peut donc y avoir deux claims avec le même numéro sur chaque creek (ruisseau). Un claim situé à une distance de moins de 15 kilomètres du bureau du Commissaire de l'or doit être enregistré dans les trois jours qui suivent sa location, et si c'est une « découverte », la preuve doit être fournie par la présentation de l'or qu'on y a trouvé. Un jour additionnel est accordé par chaque 15 kilomètres de distance du bureau. Le droit d'enregistrement d'un claim est de 15 dollars. Une taxe de 10 pour 100 sur l'or miné est levée par des officiers nommés à cet effet.



TOTEMS À SITKA. — PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

Dès que le prospecteur a piqueté un claim, il fait une épreuve expérimentale au pan. Cela peut donner très peu d'abord, mais si l'on considère que du gravier livrant 5 sous d'or au pan est une quantité payante, on verra que l'étalon du mineur n'est pas si élevé, après tout.

M. Olgivie dit : « Quant à la quantité qui donne des résultats satisfaisants, on considère que 10 sous le pan avec une épaisseur de 3 ou 4 pieds de gravier aurifère est une affaire excellente. »

Après qu'on s'est ainsi assuré que le claim vaut la peine d'être travaillé, il faut préparer les boîtes à laver (*sluices boxes*). Au Klondyke, cet article est fort rare et fort cher, si on se le procure à la scierie. Le mineur industrieux abattra lui-même assez d'arbres pour se faire les planches nécessaires à la construction des boîtes. Les boîtes ainsi obtenues sont mises en position et tout est prêt pour l'opération du lavage, mais il faut maintenant jeter le gravier aurifère, qui repose toujours sur le *bed rock* ; or le plus souvent une autre couche de gravier (celui-ci non aurifère) existe entre la couche payante et la surface. Il arrive quelquefois qu'il faut enlever dix ou quinze mètres de terrain avant d'atteindre l'aurifère. Comme il serait trop long et coûteux de déplacer cette tranche improductive, on fore des puits jusqu'au fond du gravier, et on perce des galeries souterraines le long de la couche payante. Le moyen dont on se sert est intéressant, vu que c'est en hiver seulement qu'on peut l'employer : en effet, pendant l'été, et jusqu'à la fonte des neiges, la surface est couverte de torrents bourbeux. Plus tard, la neige étant partie, les sources commencent à geler, les courants se dessèchent et bientôt toute la masse de la surface jusqu'au lit de roche est congelée solidement ; c'est alors qu'il est possible de pénétrer à l'intérieur du sol en faisant des feux sur l'aire où l'on veut creuser et en maintenant ces feux allumés pendant plusieurs heures. Au bout de ce temps, le terrain se sera dégelé et amolli à une profondeur de six pouces peut-être. On enlève cette tranche aisément, et un autre feu est allumé sur le même emplacement et ainsi de suite jusqu'à ce que le gravier aurifère soit atteint. Quand le puits est foré à cette profondeur, des galeries sont ouvertes dans plusieurs directions, toujours au moyen des feux. Le sautage à la mine n'aurait pas d'effet à cause de la dureté du terrain. Le gravier contenant l'or est sorti des galeries au moyen de treuils établis à l'ouverture du puits et mis en tas jusqu'en été, c'est-à-dire jusqu'au moment où les torrents recommencent à couler ; alors il est jeté à la pelle dans les sluices boxes et lavé.

Pour les claims de bancs ou de collines où l'eau est très rare, il faut faire usage du *rocker* (berceuse), qui est une simple boîte longue d'un mètre et un peu moins large, faite de deux compartiments posés l'un sur l'autre. Le supérieur étant très peu haut, ayant pour fond une feuille de tôle percée de trous d'un centimètre

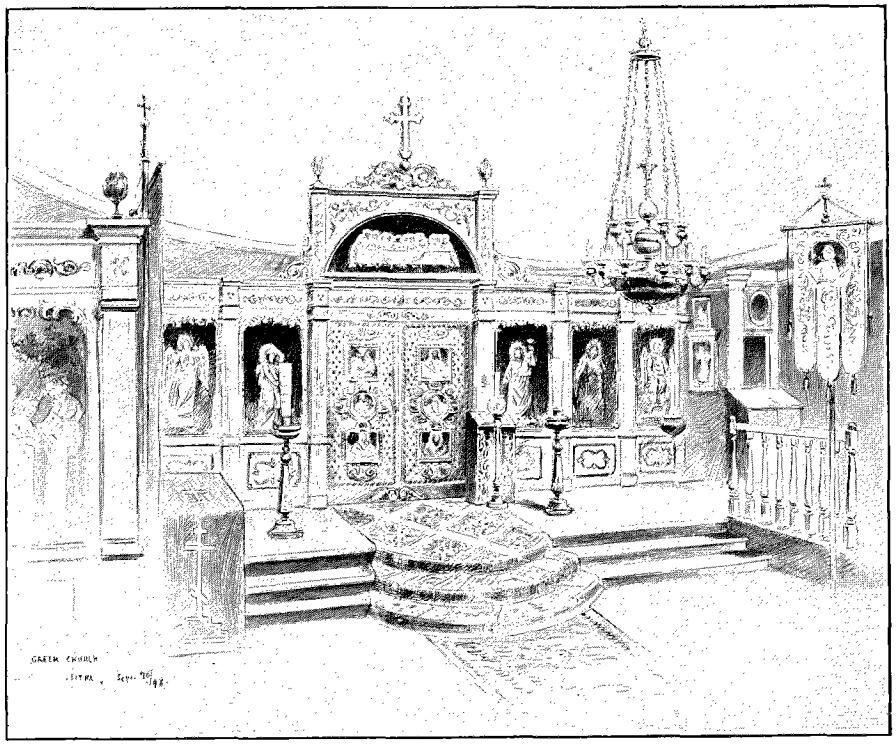
et demi de diamètre, l'inférieur contient un plan incliné à peu près au milieu de sa hauteur et sur lequel est une épaisse couverture de laine. L'appareil est monté sur deux morceaux de bois en arc de cercle ressemblant à ceux d'un berceau. Quand on veut en faire usage, on le pose sur une couple de grosses branches ou planches, afin qu'il soit balancé aisément. Pour s'en servir, il faut creuser un trou dans lequel une quantité suffisante d'eau s'amasse, puis le mineur trie et met de côté les cailloux et le gros gravier, rassemblant en un tas le fin gravier et le sable près du rocher. Il en remplit la boîte supérieure, et imprime d'une main le mouvement de balancement au rocker, tandis que de l'autre il arrose copieusement le gravier. Les petits fragments passent à travers les trous dans le compartiment du dessous, sur la couverture, qui arrête et retient les fines particules d'or, tandis que les sables et la terre roulent par-dessus et tombent au fond sur le plan incliné de la boîte, de manière que cette matière sans valeur est rejetée à l'extérieur.

En travers du fond de la boîte sont fixées de minces baguettes le long desquelles on place du mercure qui s'amalgame à l'or ayant glissé de la couverture. Si l'or est en pépites, les plus larges restent dans le compartiment supérieur, leur poids les retenant jusqu'à ce que la matière plus légère ait passé outre, et les plus petites sont retenues par une baguette placée à l'extrémité extérieure du fond de la boîte. La couverture est sortie de temps à autre et rincée dans un tonneau. Si l'or est fin, on met du mercure au fond du baril pour qu'il puisse s'amalgamer à l'or.

L'usage des « boîtes à laver » (*sluices*) est préféré, quand il y a ample provision d'eau avec une chute suffisante.

Des planches sont assemblées de façon à former une boîte de dimensions convenables, soit d'environ 2 mètres de long, 50 centimètres de large et 30 de haut. Des baguettes sont fixées en travers du fond à intervalles réguliers, ou bien encore des trous ne traversant pas la planche sont pratiqués dans le fond et disposés de telle sorte qu'une parcelle d'or voyageant en ligne droite ne pourrait manquer de se loger dans un de ces trous. Plusieurs de ces boîtes sont mises en place, s'emboîtant l'une dans l'autre, et inclinées. Un courant d'eau est alors dirigé dans la boîte supérieure ; puis le gravier amassé tout près des boîtes est jeté par pelletées dans la boîte supérieure, et est lavé par l'eau courante.

L'or est retenu par son poids et arrêté par les baguettes ou les trous mentionnés plus haut. S'il est fin, on place du mercure dans la boîte pour le saisir. De cette façon on peut dans le même temps laver trois fois plus de gravier qu'avec le rocker, et par conséquent on recueille trois fois plus d'or.



ÉGLISE RUSSE DE SITKA (PAGE 233). — CROQUIS DE L'AUTEUR.

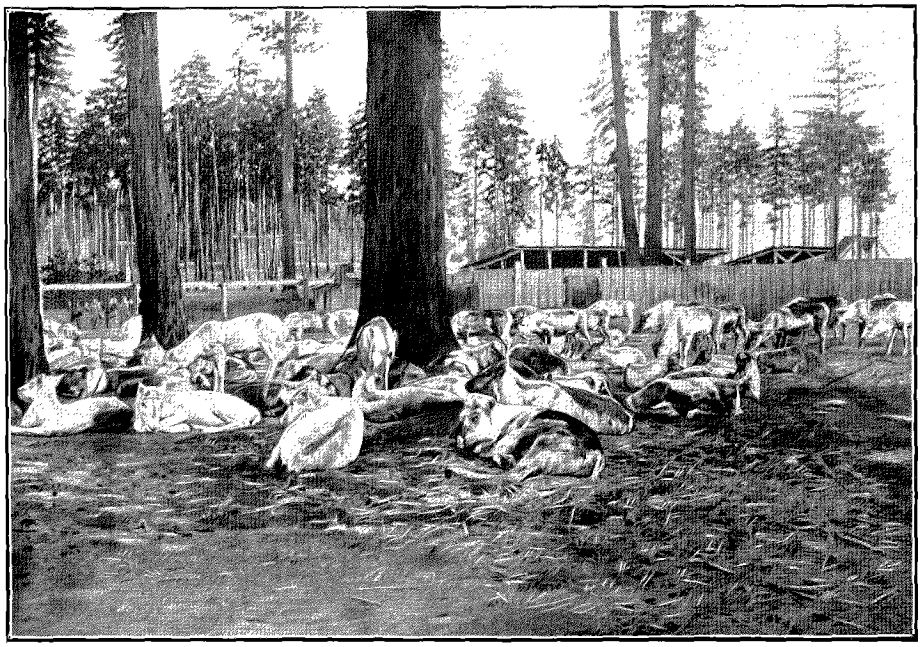
Les boîtes ayant fini leur service sont brûlées, et leurs cendres sont lavées pour leur faire rendre l'or qu'elles contiennent.

C'est donc l'hiver qui est la saison active du travail sur les placers, comportant surtout des claims de rivières et partant impossibles à exploiter en été.

Mais outre ces claims de ruisseaux, de bancs et de ravins qui se trouvent au fond de la vallée et sur ses flancs immédiats, on a découvert vers le mois de mars 1898 une série phénoménale de claims à des hauteurs variant de 100, 200, 300 mètres au-dessus du niveau du ruisseau sur Eldorado et Bonanza Creek. Il paraîtrait qu'elles marquent les bords de l'ancien lit de la rivière ; l'eau s'est depuis creusé un lit de plus en plus profond, mais l'or a été déposé sur les bancs comme il l'est aujourd'hui à plusieurs centaines de pieds plus bas. Le premier de ces claims de montagnes fut découvert par Bourke, qui, pauvre manœuvre sans

argent et sans autre ressource que ses bras, s'était vu obligé de travailler à gages sur un claim de l'Eldorado.

Au mois de mars donc, il vit scintiller de l'or dans le sillon tracé par les troncs d'arbre qu'il charriait. Il retourna là pour fouiller le terrain, mais ne trouva rien d'abord. Bientôt ensuite, à plus de 20 pieds de profondeur, il trouva une couche de gravier fort riche, qui lui rapporta, dit-on, plus de 25 000 dollars ; puis il vendit son claim 50 000 dollars.



RENNES IMPORTÉS PAR LE GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS À SEATTLE.
PHOTOGRAPHIE DE LA ROCHE, À SEATTLE.

C'était à French Gulch, en face du n° 17 Eldorado, et à 300 ou 400 pieds au-dessus du creek. Quelques-uns de ces claims se trouvèrent être extrêmement riches, et leurs dimensions furent réduites à 100 pieds de côté, puis on les reporta à 250 pieds. Des investigations ultérieures firent retrouver l'ancien chenal en face du n° 31 de l'Eldorado, sur la rive droite et au-dessus de l'embouchure du creek d'Oro Grande. Ces claims s'étendent tout le long de la vallée d'Eldorado, sur un niveau à peu près uniforme et dans la vallée de Bonanza. Ils commencent vers le n° 60 au-dessous, sur la rive gauche, à environ 150 mètres de haut, dans la direction des Fourches. Les claims, sans motif apparent, passent la rivière et occupent ainsi les deux rives. Au n° 17, l'Adams Creek vient de l'Ouest, et entre l'Adams et l'Eldorado, et longeant le Bonanza, se voient les fameux claims de montagne de Petit Skookum et de Grand Skookum, qui ont livré jusqu'à 100 dollars par heure et par homme.

Une scène de grande activité minière a pour théâtre les rives de ces ruisseaux sur tout leur parcours, qui est de 30 kilomètres pour Bonanza et de 12 pour Eldorado. Le sol est couvert de huttes, de monceaux de gravier, de fossés, de boîtes à laver. Au-dessous de sa surface le terrain est littéralement criblé de trous de puits, de tranchées, de tunnels, de galeries latérales, tandis que sur la première et la seconde rangée des bancs et le long de la roche, des fouilles et des tunnels mettent à découvert de grandes quantités d'or grossier reposant sur le fond pierreux.

La méthode aujourd'hui en usage pour travailler les claims de ruisseau (*creek*), de ravin (*gulch*), de bancs (*bench*) et de collines (*hill claims*), est de creuser des puits et des galeries, bien que dans certains cas on ait ouvert des tranchées jusqu'au lit de roche (*bed rock*) ; des pompes refoulant l'eau d'infiltration et de surface, le gravier aurifère est jeté par pelletées sur des tables d'où on le rejette dans les boîtes à laver. La lenteur du courant est une grande entrave à l'application du minage rapide et facile. Les puits et les tranchées se remplissent bien vite d'eau ; le plan incliné en général n'offre pas un degré suffisant pour le lavage en boîtes, et de plus il n'y a pas d'espaces où entasser les énormes amas de gravier, à moins qu'on ne les laisse sur son propre claim ou qu'on ne les emprunte à celui du voisin.

Les puits creusés jusqu'au *bed rock*, avec leurs galeries latérales, sont opérés pendant les mois d'hiver, alors que le sol est gelé, compact, et qu'il n'y a pas d'eau de surface. Comme le terrain est trop dur pour être attaqué avec succès, même avec la meilleur pique, on le dégèle au moyen de grands feux de bois qu'on allume le soir. En quelques heures, il est devenu assez friable, sur une profondeur de quelques centimètres, pour être creusé sans difficulté le jour suivant, et on procède ainsi à tour de rôle, avec le feu d'abord, puis avec le fer. Il en est de même quand on est arrivé à la couche « payante » (*pay streak*), qui se trouve à 3 à 7 mètres de profondeur, et dont l'épaisseur varie de quelques centimètres à 1 mètre ou 1^{m},50.

Pour l'extraire de la base des puits, on ouvre des galeries courant dans toute l'épaisseur de la couche payante, qu'on hisse à la surface au moyen de treuils placés au-dessus de l'ouverture des puits. Elle est mise en tas et laissée là jusqu'au printemps suivant pour être lavée. Ce lavage est effectué au moyen de *sluices* et de *rockers*. On ne fait presque pas de puits ni de galeries dans les mois d'été, ou plutôt on n'en fait que si les

claims sont secs et élevés, ce qui est rarement le cas. En quelques endroits le gravier est recouvert de détritus et de marne, parfois sur une épaisseur de 20 pieds ou davantage, et forme une masse congelée toute l'année.

Une autre raison pour laquelle il est presque impossible et souvent dangereux de prospecter en été, c'est la présence dans le sol de gaz délétères qui tuent parfois d'imprudents mineurs. L'été dernier, il y a eu, sur les creeks, plusieurs cas d'asphyxie mortelle dus à cette cause.

On estime que la production d'or du Klondyke en 1897 a été de 6 000 000 de dollars, soit 30 000 000 de francs ; trois des experts les plus compétents, et que nous avons déjà cités, donnent pour 1898 une évaluation moyenne de 10 000 000 de dollars ou de 50 000 000 de francs, tandis que pour cette même année la production de l'or du monde entier a été de 237 504 800 dollars, soit en francs 1 187 500 000, les trois principaux producteurs étant l'Afrique avec 58 306 000 dollars, soit 291 500 000 francs, les États-Unis avec 57 363 000 dollars, soit 286 800 000 francs, et l'Australie avec 55 684 200 dollars, soit 278 400 000 francs.

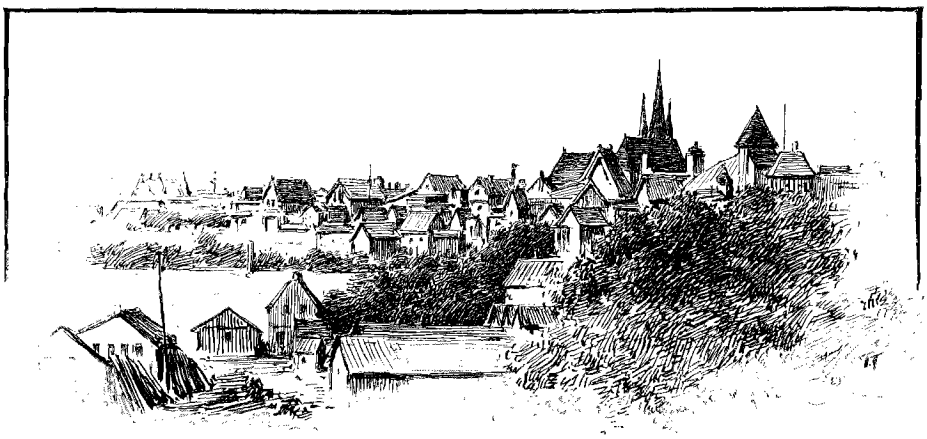
On le voit, le Klondyke est encore bien en arrière, mais si l'on tient compte du petit nombre d'années d'exploitation, deux ou trois ans au plus, du mode primitif et absolument insuffisant de l'extraction, si de plus on réfléchit que le terrain des creeks même les plus rapprochés de Dawson, par conséquent les plus faciles à exploiter, n'a pour ainsi dire été qu'effleuré et que, selon les prévisions de gens compétents, on retirera l'an prochain 30 000 000 de dollars, soit 150 000 000 de francs du Klondyke, tandis que la production totale des deux creeks seulement du Bonanza et de l'Eldorado est évaluée de 300 à 400 millions de francs, on conclura que ce territoire a en perspective le plus brillant avenir minier.

Mais encore un coup, pour arracher ses richesses à cette terre marâtre, il faut un assemblage peu commun de qualités physiques et morales avec le concours de ressources financières assez importantes.

Le mineur ou le prospecteur a dans ces régions-là des obstacles presque surhumains à surmonter, des ennemis terribles à vaincre, entre lesquels, pour n'en citer que quelques-uns, il y a le froid intense, la nuit presque continuelle d'un long hiver, les moustiques, l'humidité, la fièvre, le scorbut qui, après une saison ou deux, attaque presque invariablement quiconque a été privé, comme c'est le cas général, de viande et de légumes frais. Et puis, comme on l'a vu plus haut, si quelques-uns ont la chance de découvrir le claim qui « paye », il y en a des centaines et des milliers qui voient leurs cheveux blanchir, leur échine se voûter, leurs illusions s'envoler, sans avoir réussi qu'à vivoter bien chétivement pendant les longues et pénibles années de leurs pérégrinations à la recherche de l'or.

Après tout, n'est-ce pas Dieu qui fait le riche et le pauvre, qui abaisse et qui élève ?

LÉON BOILLOT.



VANCOUVER. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS LE CROQUIS DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



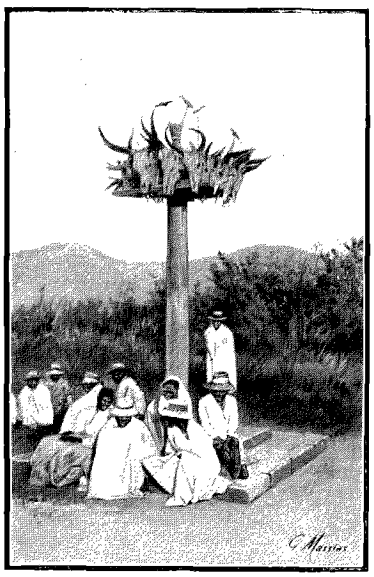
UN KIOSQUE À ANNONCES À TANANARIVE. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

MISSION DANS LE NORD-OUEST DE MADAGASCAR[1],

PAR M. LE LIEUTENANT VICTOR DURUY,

du Bataillon de tirailleurs algériens (Octobre-Décembre 1897).

Les quelques pages qui vont suivre n'ont aucunement la prétention d'être une narration suivie. Elles ne sont que le résumé des notes prises au jour le jour au cours d'une mission d'exploration entre Tananarive et le nord de l'île, que m'a confiée le général Gallieni à la fin de Septembre 1897.



EX-VOTO À L'ENTRÉE D'UN VILLAGE. DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

I

De Tananarive à Tsaratanana.

Le 1er octobre 1897. — A 9 heures du matin, au trot de 8 bourjanes, je descends en filanzane la grande rue en pente qui conduit au cimetière de Soavinandriana. Le sergent français qui m'est adjoint, Vinciguerra, et le tirailleur algérien qui remplit les fonctions d'ordonnance-cuisinier, le boy malgache, aide-cuisinier, sont partis depuis une heure avec les bagages.

Au total, 30 bourjanes, à cause des vivres à emporter, car il faut bien prévoir que le ravitaillement ne sera pas toujours facile. Ces bourjanes de Tananarive sont des messieurs, en comparaison de ceux de la campagne. Avec leur vêtement en rabane[2], espèce de sac allant des épaules aux genoux et laissant les bras à découvert, leur *lamba* roulé à la ceinture pour la marche, leur *salaca*, pièce de toile pour couvrir leur nudité, et même un chapeau haut de forme, en paille de riz, ils professent le plus profond mépris pour les bourjanes des villages, qui n'ont presque toujours comme seul habit que le salaca et le traditionnel lamba, dont tout bon Malgache ne saurait se séparer. Ces derniers ne sont pas des porteurs de profession.

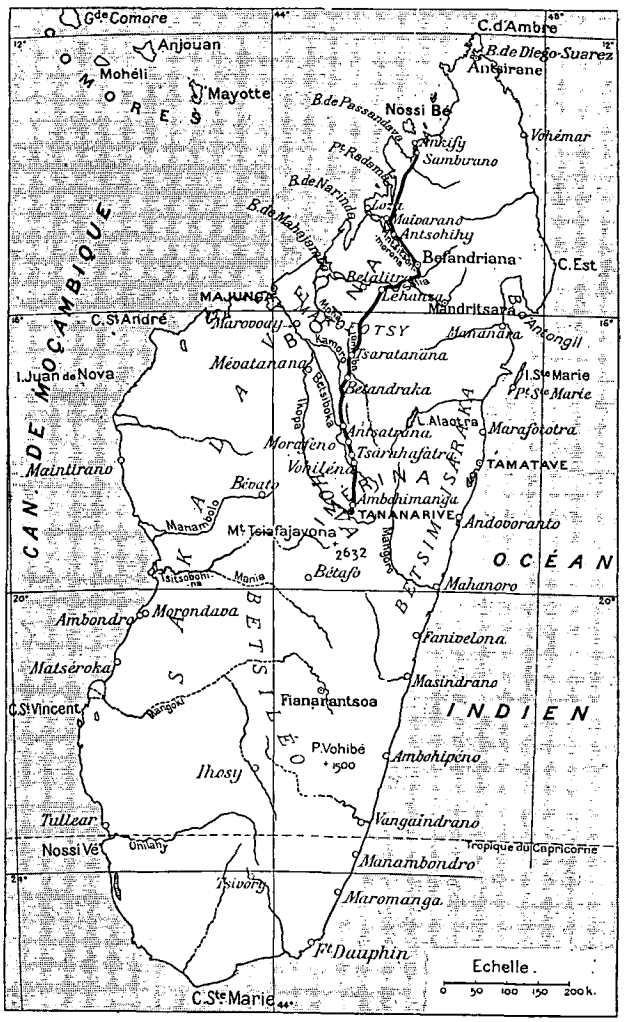
A Madagascar, les porteurs constituent une véritable corporation. Ils travaillent surtout entre Tananarive et la côte orientale, soit Tamatave, soit plutôt Vatomandry. L'un des résultats les plus prompts du chemin de fer projeté entre la capitale et Tamatave serait de supprimer la presque totalité du trafic par bourjanes. Il n'y

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte inédit.*
2. Tissu végétal.

aurait d'ailleurs pas grand danger à rendre ces quelques milliers d'hommes à la vie ordinaire; le socialisme n'existe pas à Madagascar, et il ne faudrait pas craindre d'en faire des « sans-travail » malgaches : la main-d'œuvre est rare dans l'île, et cette augmentation du nombre des travailleurs n'y serait nullement nuisible. Actuellement, le commerce est à la merci des bourjanes.

Ce sont les gens les plus nonchalants et en même temps les plus gais de la terre. Le moindre incident, une flaque d'eau dans laquelle ils s'éclaboussent, la vue d'un porteur ployant sous une charge trop lourde, les fait partir d'éclats de rire retentissants. Les mettre en route n'est jamais commode, mais quand c'est chose faite, ils se plaignent rarement, et si, de temps en temps, pendant le trajet, le « seigneur » — comme ils disent — qui est dans le filanzane, met pied à terre et marche pendant quelques minutes, ils deviennent même dévoués, ce qui, malgré l'opinion de personnes prétendant s'y connaître, est bien souvent plus facile à obtenir d'un indigène que d'un civilisé.

La route d'Ambohitrabiby se détache de celle d'Ambohimanga au marché de Sabotsy (samedi). Les marchés portent tous le nom du jour où ils se tiennent. Ils occupent une place considérable dans la vie des Hovas, qui viennent de très loin pour y assister. A Tananarive, le marché a lieu le vendredi — *Zoma* — dans la partie basse de la ville. Il y a toujours foule. Les débats entre acheteurs et vendeurs sont plus que fréquents, étant donné la déplorable habitude des Malgaches de demander, à la première offre, au lieu du prix réel de vente, le double de ce prix. Au début de l'occupation, en 1896, les femmes des tirailleurs sénégalais, « Madame Sénégal », échappaient à cette règle, grâce à la terreur qu'elles inspiraient, résultat des procédés employés par elles à l'égard de ces « bandes de sauvages » de Malgaches, selon leurs propres expressions. Depuis, cela a changé. Les sergents de ville malgaches, armés de leur inoffensive baïonnette Snider et coiffés du casque colonial, veillent à l'ordre au Zoma sous la direction de gendarmes européens. Madame Sénégal a toujours son caractère aimable, mais elle ne peut plus donner aussi libre carrière à ses expansions.



ITINÉRAIRE DU LIEUTENANT DUBUY DANS LE NORD DE MADAGASCAR.

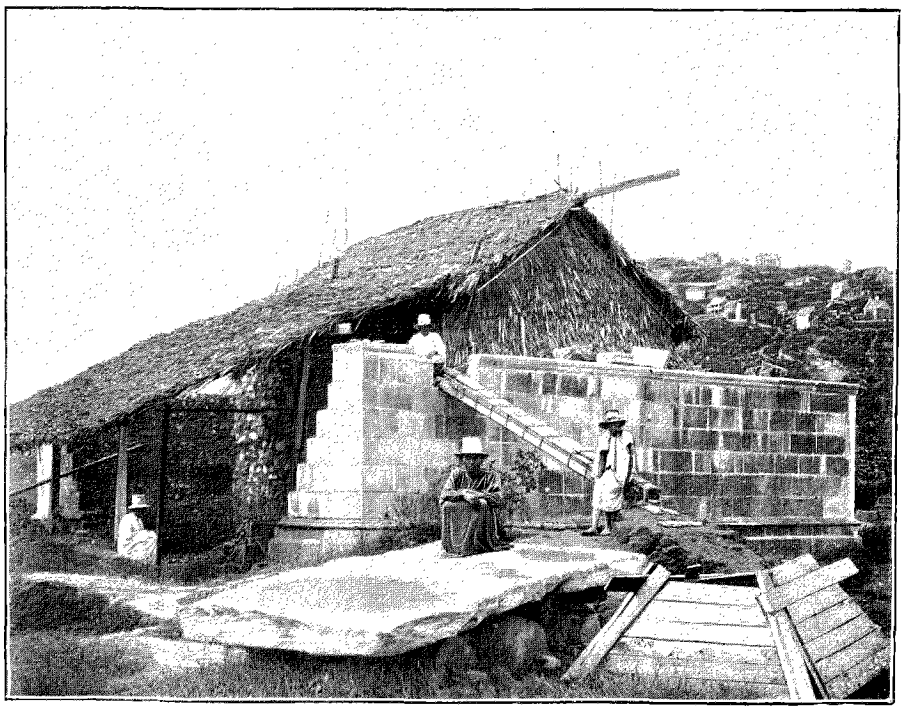
Rencontré plusieurs bourjanes transportant des cadavres. Mon boy, interrogé, m'apprend que ces défunts sont des gens qui, pendant l'insurrection, ont été mourir loin de chez eux et que l'on rapporte, enveloppés dans des nattes et suspendus à un bambou. Les Malgaches attachent en effet une importance extrême à avoir chez eux le corps de leurs ascendants, et à Tananarive, dans beaucoup d'habitations, les tombeaux sont dans la cour de la maison. En traversant un ruisseau, nous voyons deux de ces bourjanes faire tranquillement cuire leur riz à côté du mort roulé dans sa natte. Deux autres rapportent vide un cercueil fait de boîtes de farine.

3 octobre. — Nous franchissons aujourd'hui la limite septentrionale de l'Imerina. Le pays est moins habité, ayant appartenu à l'administration militaire ; il n'y a plus de rizières disposées en paliers, ni de cases en pisé comme en Imerina ; les habitations sont toutes en paillotte. Enfin les *moucafouis*, très petites mouches dont la piqûre est aussi mauvaise que celle des moustiques, commencent à se faire sentir. Autant de signes qui indiquent la sortie du pays des Hovas, de race jaune, et l'entrée dans celui des Manendy, noirs à cheveux crépus.

5 octobre. — Entre Andranomiantra et Tsarahafatra, je rencontre quelques villages, mais depuis ce dernier point jusqu'à Morafeno (pr. Mourafène), c'est-à-dire sur près de 20 kilomètres, il n'y a plus une case. C'est le véritable désert.

Morafeno est un petit village possédant fort peu de ressources. Les habitants ne sont pas encore tous revenus. Par contre il ne manque pas de puces ; c'est une règle à peu près générale, d'ailleurs, pour les villages

malgaches ; il semble, plus ici qu'autre part, qu'après avoir pâti de l'insurrection, elles veuillent regagner le temps perdu. Autour des habitations, une haie de cactus, épaisse de 5 à 6 mètres. Comme entrée, deux portes successives, étroites et basses, que l'on ferme au moyen d'une grosse pierre circulaire. Tsarahafatra est encore bien plus fortifié. Sa haie de cactus a de 20 à 30 mètres d'épaisseur. Quant au système d'entrée, il ne comprend pas moins de 4 portes fermant un étroit couloir noyé dans les cactus. Comme les Malgaches aiment avoir une porte de sortie autre que celle qui se voit, ils avaient ici, non un souterrain comme il en existe souvent en Imerina, mais un passage invisible à travers les cactus. Malgré toutes ces belles défenses, quand, le 22 avril 1897, une de nos reconnaissances se montra en vue du village, les habitants, sur l'ordre de Rabezavana, le chef de l'insurrection dans le Nord, mirent le feu aux cases et tous prirent la fuite.



CONSTRUCTION D'UN TOMBEAU HOVA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

6 octobre. — A mi-route de Morafeno à Antsatrana, le premier village sakalave est Ankazotsaravola. Il y a aussi, parmi les habitants, beaucoup de Tsimihety (pr. Tsimiète). Ceux-ci se distinguent des Sakalaves par leurs cheveux longs et tressés, pour les hommes comme pour les femmes ; les tresses se terminant en forme de petites boules retombent autour de la tête, longues par derrière, moins sur les côtés et courtes sur le front. Pendant l'insurrection de 1896, beaucoup de rebelles en Imerina portaient une chevelure semblable faite en crin. Les Tsimihety s'intitulent Sakalaves, mais ne sont pas reconnus tels par ces derniers. Ils ont le teint généralement noir, quelquefois brun ; la plupart sont grands et vigoureux. Quant à leur origine, les Tsimihety ne la connaissent pas ou ne veulent pas la dire. Il est probable que c'est une race mélangée, provenant d'alliances entre les Sakalaves et les autres peuplades de la région. On en rencontre aussi dans le Nord, à Betandraka, Befandriana et Bealanana.

Cette partie du pays sakalave semble assez riche ; dans la plaine d'Ankazotsaravola, plusieurs villages, la plupart importants, de beaux et nombreux troupeaux de bœufs.

A 3 heures et demie, arrivée à Antsatrana, ancienne résidence de Rabezavana, qui commandait la région pour le compte de la reine avant l'arrivée des Français dans l'île. C'est le commencement du Haut-Boueni, autrement dit de la région malsaine.

Renseignements sur la route vers le Nord : quatre jours d'ici à Tsaratanana ; insurgés probables à rencontrer au Nord de ce point ; voleurs de bœufs entre Antsatrana et Tsaratanana. En pays sakalave, les habitants de villages différents se volent réciproquement leurs troupeaux, et les chefs de poste ont continuellement à statuer sur des affaires semblables.

Cette région est assez riche en or. Beaucoup de prospecteurs sont déjà venus, ont planté plusieurs piquets de signaux, et certains ont l'intention de venir s'installer à Antsatrana pour exploiter le précieux métal.

Les ennuis commencent avec les bourjanes : 11 de ceux de Vohilena ont déserté cette nuit ; ils ont attendu pour disparaître que je leur aie distribué du riz hier soir. Par contre, j'ai maintenant bien des chances pour que les 19 restants m'accompagnent jusqu'à Tsaratanana.

9 octobre. — Chaleur très forte avec temps couvert ; la saison des pluies approche. Pendant 8 heures et demie marche dans la vallée du Bemavo ; aucun village. Il y en a quelques-uns autour d'Andriamena, puis plus rien. C'est le désert marécageux à terre rouge, où cependant tous les fonds ont de beaux arbres auxquels on n'est nullement accoutumé en Imerina.

11 octobre. — Un peu plus loin que Betandraka, après avoir de nouveau traversé le Bemavo, qui se jette

non loin de là, dans la Mahajamba, les premiers représentants de la flore tropicale apparaissent, sous la forme de rofias. Ces rofias, qui sont de beaux palmiers, sont réunis par bouquets dans la plaine, mêlés à d'autres arbres, et, à partir d'ici, ils sont nombreux dans toutes les vallées jusqu'à Tsaratanana.

Jusqu'à Ambatomainty, les crêtes étroites des hauteurs de la rive gauche de la Mahajamba sont couvertes de broussailles, rendues clairsemées par la désastreuse habitude qu'a tout Malgache, même passant, de mettre le feu aux herbes et aux taillis, sous prétexte de changer les pâturages, n'y eût-il pas de troupeaux. Sur de vastes espaces autrefois boisés, il ne reste que des troncs calcinés. Dans les ravins seulement, où l'humidité se conserve plus longtemps, les arbres ont résisté.

A 1 heure du soir, nous arrivons près de la Mahajamba, beau fleuve de plus de 350 mètres de large. Son courant n'est pas très violent, et si les bourjanes se serrent les uns contre les autres, ce n'est pas pour lui résister, mais pour faire plus de bruit et écarter ainsi les *mamba* (caïmans), assez nombreux par ici. A cette époque, l'eau vient à la poitrine, et pour éviter que les bagages ne soient trop mouillés, les bourjanes mettent sur leur tête le bambou auquel ils sont attachés ; pas d'incident au passage, le « mamba » redouté n'a pas donné signe de vie.

II

De Tsaratanana à Befandriana.

Tsaratanana, sur un petit mamelon au pied duquel coule un ruisseau ferrugineux, est situé dans la plaine de la Mahajamba. Les dépressions des environs sont peu profondes et inondées pendant les pluies seulement ; les bords des ruisseaux sont couverts d'arbres, parmi lesquels beaucoup de rofias.

Ce village produit une sensation marquée de prospérité ; bien que inférieure à ce qu'elle était avant l'insurrection, elle est encore largement suffisante pour révéler ce qu'a été cette région et ce qu'elle redeviendra rapidement ; c'était là que se ravitaillaient les rebelles de la Mahajamba et du Haut-Boueni.

Les villages sont plus importants qu'ailleurs. Tsaratanana compte 600 habitants. Autour des cases, les plantations de canne à sucre, de manioc, de patates, sont nombreuses. Tous les fonds sont cultivés en riz, mais le système de rizières, tel qu'il est pratiqué en Imerina, est inconnu ici ; il n'y a ni digues, ni canaux d'irrigation. A la fin d'octobre et au commencement de novembre, on entame la culture : pour cela, on retourne la terre avec l'*angady*, puis quand il a plu quelque peu, on la fait piétiner par des bœufs ; lorsqu'elle est suffisamment écrasée, le riz y est semé, et les bœufs la piétinent une seconde fois pour enfouir le riz. Comme les habitants ne se servent que de l'eau de pluie, il arrive souvent que les emplacements préparés sont bien au-dessus du niveau du cours d'eau le plus voisin. La récolte se fait après les pluies. D'ailleurs, en cas de mauvaise récolte, les habitants ont une grande ressource à leur disposition : l'*aranarana* est une racine que l'on trouve dans les ravins du Tompoketsa. Pour la rendre comestible, les Malgaches la mettent 2 jours dans l'eau, puis la font sécher, bouillir et sécher de nouveau. Blanche au début, elle devient de couleur marron ; on la mange comme le manioc.

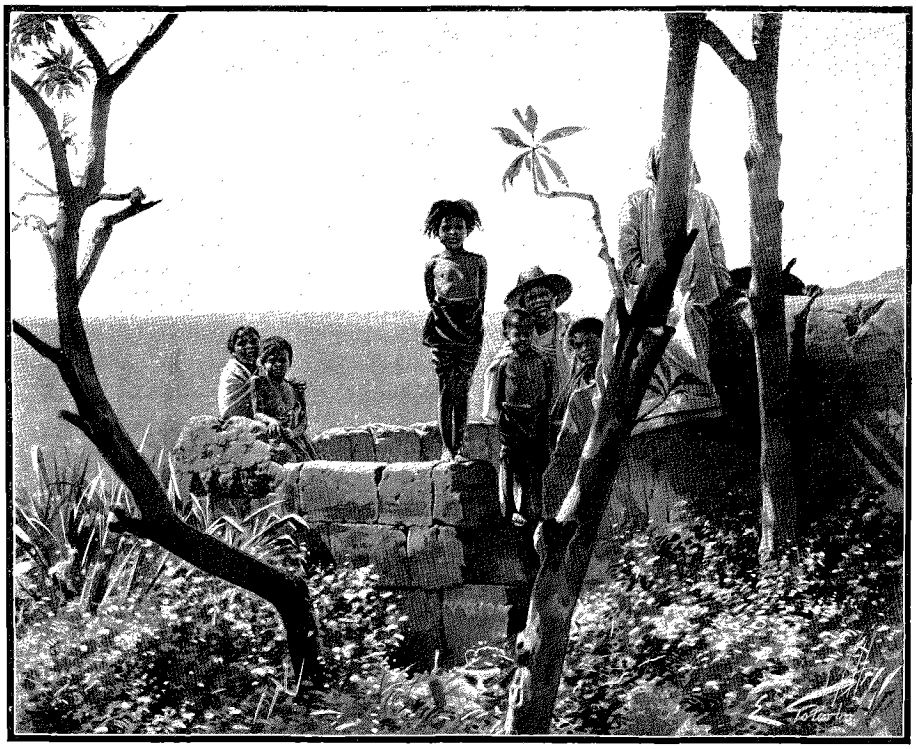


UNE PLAINE DE L'IMERINA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

Le *paddy* vaut à Tsaratanana, pour le moment, 5 francs la *vata* (14 kil. 400), mais comme les pays environnants, Ambolomborona, Andranolava, etc., viennent s'y approvisionner, les prix vont augmenter rapidement. Les colons qui s'établiraient là auraient l'avantage de trouver une main-d'œuvre nombreuse, la population étant très dense, et un débouché commode vers la mer ; les communications sont faciles entre Tsaratanana et Marovoay par le Kamoro.

En plus de ses richesses agricoles, cultures et bétail nombreux, ce pays possède des gisements aurifères

importants. A Betanatana, à une heure au nord de Tsaratanana, on a déjà planté un poteau d'exploitation ; en avril 1897, quand une colonne française passa, allant de Tsaratanana à Betanatana, elle trouva dans les cases de nombreux carnets à souche servant à donner des autorisations d'exploitation, ce qui confirme la présence de l'or dans la région. La population de Tsaratanana est extrêmement mêlée. La Mahajamba avait marqué la limite du pays sakalave à l'Est ; ici, il y a un peu de toutes les races. Le chef du village est un nègre de la côte de Mozambique. Il est magnifique, dans son accoutrement des défroques de Rainitavy, prises dernièrement à Masokoamena, dans le repaire du chef rebelle : redingote verte, dorée et galonnée sur toutes les coutures, casquette également verte et galonnée. Ses administrés sont en majorité des Marofotsy, puis des Hovas, des Sihanakas, des Sakalaves, voire des Betsileos et aussi quelques Indiens qui représentent le commerce.



UN PUITS DANS UN VILLAGE HOVA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

D'après la tradition locale, il y a une centaine d'années, le roi des Sihanakas, Ratohana, avait soumis son pays aux Hovas. De ses deux fils, l'un accepta la domination hova et resta à Imerimandroso, sur les bords du lac Alaotra ; l'autre refusa de se soumettre, et leur père, les ayant réunis dans un grand *kabary*, laissa ses sujets libres d'opter entre la domination hova ou la liberté ; s'adressant à ceux qui préféraient s'en aller, il leur dit : « Partez, je vous maudis. Les vents vous pousseront du Nord au Sud, du Sud au Nord, de l'Est à l'Ouest, de l'Ouest à l'Est, mais nulle part la terre ne voudra vous nourrir. » Ils partirent sous la conduite d'Andrianombelaza, le fils rebelle, et s'établirent en pays sakalave, entre Belalitra et Marovoay. Là, s'étant fondus avec les Sakalaves, ils constituèrent une nouvelle race qui prit le nom de *Marofotsy*[1], puis ils se remirent en marche vers le Sud-Est, finirent par prendre pied dans leur pays d'origine et s'établirent à Morarano et à Anosykely, ayant leur camp principal avec leur chef à Morafeno.

Les Marofotsy n'ont jamais été soumis aux Hovas. Aussi beaucoup de gens appartenant aux races assujetties aux conquérants de l'Imerina, qui avaient eu affaire à la justice sans posséder vraisemblablement assez d'espèces sonnantes pour se tirer à bon compte des mains des juges hovas, sont venus se réfugier en pays marofotsy, où le vol et le pillage à main armée ont toujours été en grand honneur. Ils pouvaient d'ailleurs être attirés par la facilité de l'existence dans un pays aussi riche que celui de Tsaratanana, où les bœufs et le riz étaient en abondance. Par les traitants arabes de la côte, ils avaient de la poudre, du plomb et des fusils et ne répugnaient pas à s'en servir fréquemment, bien au contraire. Gardiens des troupeaux de la reine, les villages marofotsy se volaient réciproquement, surtout leurs bœufs, la principale richesse du pays, et aussi tout ce qu'ils pouvaient enlever.

Ils organisaient même parfois des expéditions à longue distance, et quand les voleurs rentraient chez eux avec leurs prises, on leur faisait la même réception que l'on fait maintenant aux Français qui passent : les femmes viennent à l'entrée des villages dans leurs plus beaux atours, drapées dans une étoffe à fond généralement rouge, parsemée de grosses fleurs ou de dessins grossiers — cela s'achète par l'entremise des Indiens et des Arabes de la côte à la *Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft* ; — l'une des femmes, généralement la plus vieille, chante seule ; les autres reprennent en chœur en frappant leurs mains l'une contre l'autre.

On trouve des traces d'expéditions marofotsy jusqu'à plus de 300 kilomètres au nord de Tsaratanana.

1. C'est-à-dire : « beaucoup blancs », parce que, provenant de la race sihanaka, dont le teint est clair, ils paraissaient blancs à côté des Sakalaves.

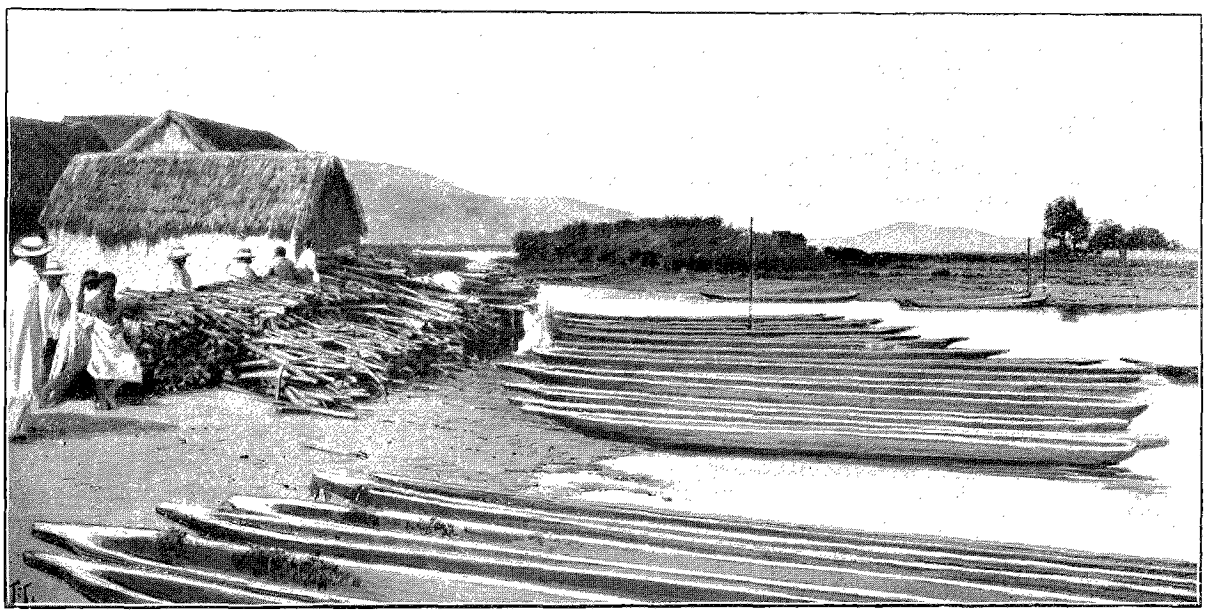
Quant aux idées de ces gens en matière de religion, elles sont aussi vagues et aussi indécises que celles des Malgaches en général. Protestants ou catholiques, que leur fait ? Grands amateurs de chants et de musique, ils vont à qui en donne le plus; tenant encore bien plus à se mettre du côté du plus fort, ils sont catholiques pour la plupart, parce que la majorité des Français, leurs maîtres actuels, est catholique; si les Anglais occupaient Madagascar, l'île serait tout de suite en grande partie protestante, pour la bonne raison qu'il y a peu d'Anglais catholiques. Les Malgaches font le désespoir des missionnaires, par la facilité avec laquelle ils passent d'une religion à l'autre, et aussi leur joie, par la même facilité avec laquelle ils se laissent endoctriner, et les preuves — très superficielles d'ailleurs — qu'ils donnent de leur ardeur à la foi. C'est ce que l'on peut appeler le sens pratique en matière d'idées religieuses. Au fond, une seule religion leur tient au cœur : les sorciers ont, avec le fétichisme, pendant l'insurrection, fanatisé les rebelles et leur ont donné du courage ; ce qui ne semble pas très facile, pour quiconque a vu les Malgaches au combat, bien que individuellement, devant la mort et avant l'exécution ils soient d'un calme et d'une fermeté extraordinaires.

12 octobre. — Il me faut recruter ou plutôt réquisitionner des porteurs, car ils ne viendront vraisemblablement pas de bonne volonté. Kabary avec le chef du village, qui cette fois a quitté son brillant uniforme de garçon de bureau pour le lamba national ; il est suivi d'une dizaine d'acolytes, des sous-chefs probablement, car il ne se déplace jamais seul ; après discussion, il promet que, demain matin à la première heure, tous les bourjanes seront réunis devant le poste. « La première heure » ne sera sûrement pas avant le lever du soleil ; les Malgaches sont incapables de s'habituer à être debout avant le jour. Si nous pouvons partir vers 7 heures, ce sera bien beau.

L'après-midi se passe à acheter du paddy, la région que je vais traverser étant plus que pauvre à ce point de vue. Puis il faut le faire décortiquer, le diviser en charges d'un ou de deux hommes, c'est-à-dire de 25 ou 50 kilogrammes. Des porteurs supplémentaires sont nécessaires, car pour le seul transport du riz il me faut 23 bourjanes. Ce travail n'est terminé qu'à 8 heures du soir.

Reste la question de l'escorte. Rainitavy, le chef de l'insurrection dans la région, a bien été battu à Masokoamena, et 500 hommes de sa bande viennent de se rendre dernièrement. Mais il erre toujours, avec le reste de ses partisans, dans le plateau du Tompoketsa, et le pays n'est pas sûr. La bande principale s'est séparée en 5 ou 6 groupes de 100 à 150 fusils. Hier 4 de ses hommes, habillés en tirailleurs malgaches, sont venus prendre des bœufs dans le parc d'un village voisin en disant au chef du village que c'était pour le lieutenant commandant le poste de Tsaratanana. Ils ont naturellement été remis avec empressement. J'emmènerai donc 15 tirailleurs. Ce sont des hommes recrutés parmi les Betsimisarakas, sur la côte Est. L'un d'eux me sert d'interprète, il répond au doux nom de Baptiste.

Les tirailleurs malgaches, surtout le bataillon qui a fait l'expédition de 1895, et qui n'avait de malgache que le nom, — étant composé de Zanzibarites et de Comoriens, en majorité, — ont été et sont encore, à Madagascar, un appoint précieux pour la conquête d'abord, l'occupation ensuite. Leur mobilité n'a d'égale que leur résistance au climat, en exceptant pour ce dernier point les tirailleurs hovas, fort sujets à la fièvre et aux maladies en dehors de l'Imerina. Avec eux, pas besoin de convois : le tirailleur ou sa femme porte vivres et



PIROGUES DANS LES RIZIÈRES INONDÉES DE LA PLAINE DE TANANARIVE.
DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.



FEMMES SAKALAVES. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE

bagages. C'est plus simple qu'avec les Sénégalais, dont la femme a une propension marquée à faire porter par des bourjanes plus ou moins volontaires la charge dont le tirailleur la gratifie. Si l'on joint à cela l'aptitude si remarquable à la marche des tirailleurs malgaches, il faut convenir qu'à Madagascar c'est la troupe la plus maniable et la plus pratique dont on dispose.

13 octobre. — Après beaucoup de cris et de peine, de courses du chef du poste au village, pour chercher les bourjanes qui n'arrivent pas, le convoi finit par se former ; chaque bourjane s'accroupit à côté de sa charge, les tirailleurs les entourent pour les empêcher de nous glisser entre les mains, ce qu'ils savent faire à merveille, et à 6 h. 55 nous pouvons partir. Cette heure matinale dépasse mes espérances.

Il est à remarquer que les races si diverses de cette contrée, bien qu'en réalité complètement mélangées, ont cependant des villages distincts. Ainsi Tsararova est betsileo avec fort peu de Marofotsy ; à Anahadrano, il y a 3 villages : l'un, sur le sentier de Maropapango, est antaimoro (habitants de la côte Est, qui se louent comme travailleurs); le second, au Sud-Est, est hova; le troisième, au Nord-Est, est marofotsy.

Ce mélange de races a donné d'assez mauvais résultats. Toutes ces peuplades se sont emprunté leurs défauts ; quant aux qualités, qui devraient s'être transmises de même, elles restent si cachées qu'on ne les voit guère. L'habitant de cette région est aussi paresseux que le Bezanozano et le Betsimisaraka; comme avec du riz et des bœufs il possède tout ce qui est nécessaire à sa vie, il dédaigne l'argent qui lui est offert en salaire du travail qu'on lui propose; il aime le rhum et est foncièrement menteur.

14 octobre. — A 5 heures et demie, nous nous mettons en route pour faire l'ascension du Tompoketsa de bon matin. La montée est peu commode, dans un sentier à peine tracé et encombré de gros rochers ; elle dure une heure. Arrivé au sommet, je fais arrêter pour reposer et faire serrer le convoi. On monte encore de 150 mètres, et de ce point l'on voit le plateau s'étendre vers l'Est, coupé par les gorges profondes où coulent le Kamangoro et ses affluents.



FEMME SAKALAVE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

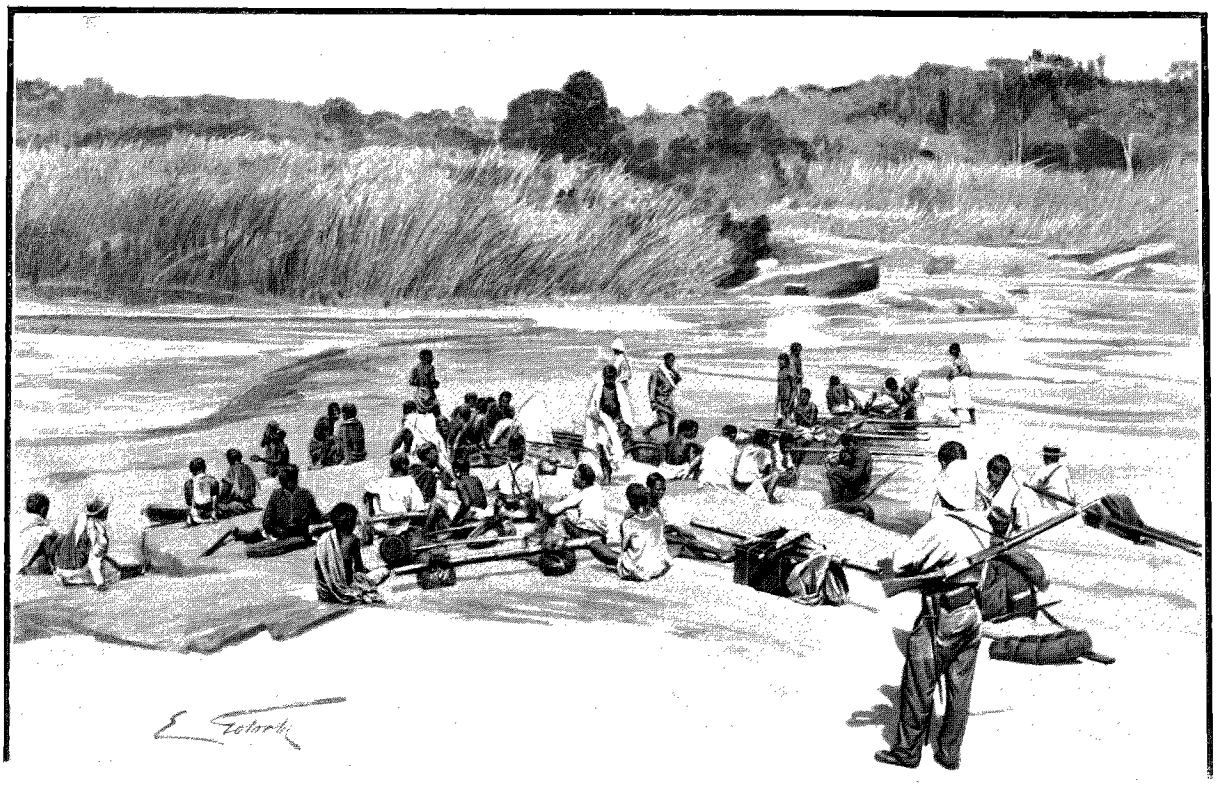
La descente sur la vallée du Kamangorokely est fort rapide et se fait sur une crête très étroite. A peu près au milieu de la pente, un des tirailleurs d'avant-garde s'arrête brusquement et me montre un magnifique singe blanc — de l'espèce à laquelle les naturalistes ont donné le nom barbare de *propithecus coronatus* — perché sur une branche et nous contemplant tranquillement. Pour avoir sa fourrure, je lui tire une balle 86 qui le traverse de part en part, mais ne le tue pas, et il se retient d'une main à la branche en regardant d'un air si humain celui qui l'a tiré, que je voudrais bien à ce moment ne pas l'avoir touché. Malheureusement le fait est accompli, et l'humanité, même pour un singe, commande de ne pas faire souffrir. Un deuxième projectile Lebel casse le bras qui empêchait la chute. Mais, s'il est vrai que les habitants de la grande île ont l'âme chevillée dans le corps, — j'ai vu un insurgé, avec une balle dans les reins et deux autres dans le dos, ne tomber qu'à la quatrième, — cela est encore plus vrai pour les singes malgaches. Il faut faire achever cet animal par un tirailleur qui le dépèce et en place la peau sur une cantine pour la faire sécher au soleil. Ainsi finit ce pauvre « propithèque » pour lequel la civilisation s'est manifestée sous la forme de la destruction, — forme qui est d'ailleurs la plus fréquente dans les pays où les blancs apportent leurs bienfaits, dont les autres peuples, rouges, jaunes ou noirs, se passeraient fort bien.

Du haut de l'Andilabe, à 500 mètres au-dessus de la vallée et de l'autre côté du Kamangoro, on domine suffisamment le pays pour l'examiner à son aise.

15 octobre. — Maromoka (beaucoup de moustiques), au pied du versant nord-ouest du Tompoketsa, est un des rares villages de cette région où les maisons soient en pisé.

On retombe là dans la plaine du Boueni oriental, accidentée cependant par les derniers contreforts du Tompoketsa. Ce plateau, entre Maropapanzo et Maromoka, forme donc un angle saillant presque droit.

Un peu avant d'arriver au Mempikony, première rivière du bassin de la Sofia, j'aperçois dans un ravin 5 bœufs. Il n'est que 9 heures du matin, mais il y a de l'eau à côté pour faire la cuisine. Les bœufs ne voudront sûrement pas suivre, et comme nous n'avons pas de viande fraîche, il serait plus prudent de s'en procurer tout de suite. J'envoie donc mon ordonnance, qui abat un beau bœuf d'une seule balle. Il n'est pas besoin d'appeler bourjanes ou tirailleurs



LES BOURJANES APRÈS LE PASSAGE DU BEMARIVO (PAGE 250). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

pour le découper ; ils accourent, en un clin d'œil l'affaire est faite et la bête mise par quartiers. Au bord de la rivière, juste distribution entre porteurs et tirailleurs.

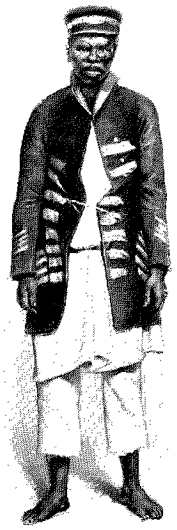
La composition du poste de Maromoka donne une juste idée de la constitution bigarrée du corps expéditionnaire, puis du corps d'occupation qui lui a succédé. La troupe qui est à Maromoka appartient à la milice de la province de Majunga, province sakalave. Les hommes de la garnison sont des Somalis sans exception, et celui qui les commande, sergent de milice, est un ex-sergent indigène de tirailleurs algériens. Fort heureusement les Somalis parlent quelque peu l'arabe, sans quoi la conversation serait assez difficile entre le chef et ses subordonnés.

Il y a eu de tout à Madagascar : en mettant à part les Français du 200e de ligne ou du 40e bataillon de chasseurs, qui n'ont pu jouer le rôle que l'on avait rêvé pour eux : légionnaires des régiments étrangers, Arabes des régiments algériens, Kabyles convoyeurs, noirs du Sénégal et du Dahomey, Comoriens du bataillon malgache, Zanzibarites ou Somalis du génie, il ne manquait au corps expéditionnaire que des représentants de la race jaune ; le corps d'occupation les a eus, et des coulis annamites ou chinois ont travaillé sur la route de Tamatave.

Dans cette terre de Babel, où toutes les langues se parlaient et se répondaient sans se comprendre, le moyen pratique de commandement s'est forcément réduit souvent — on s'en doute — à la « matraque » d'Algérie, adaptée aux diverses races suivant le degré de dureté de leur cerveau. Les noirs emploient d'ailleurs fréquemment entre eux des arguments aussi frappants. En juillet 1896, étant à Beforona (pron. Béfourne), où une demi-compagnie de tirailleurs haoussas tenait garnison, j'étais allé les voir à l'exercice que commandait un sergent noir. On me montra dans le rang, à côté d'un tirailleur médaillé du Dahomey, un de ses camarades autrefois grand prêtre de Behanzin ; tous deux s'étaient, selon toute probabilité, envoyé des coups de fusil pendant l'expédition du général Dodds, et maintenant ils étaient obligés de porter arme ensemble ! Il n'était d'ailleurs pas très fort à l'exercice, cet ex-grand prêtre ; il avait le don de mettre son sergent hors de lui ; celui-ci commença par l'insulter dans sa langue maternelle, en entremêlant le tout de quelques mots du français qu'il savait, tels que « sauvage, charogne », etc., puis n'y tenant plus, et en guise de conclusion, il bondit sur le tirailleur et lui administra un formidable coup de poing sur la figure. L'autre n'avait pas bronché : Behanzin l'avait-il habitué à ces traitements-là ? On peut se le demander. En dehors du service, d'ailleurs, le grand prêtre se rattrapait ; c'est un métier qui, chez les nations musulmanes ou fétichistes, a toujours rapporté ses petits bénéfices.

Il faisait bon sous les arbres, mais quand on remonte sur la rive, la chaleur en paraît plus forte. Pendant

5 kilomètres, le pays est presque plat, agrémenté de quelques taillis qui ne donnent aucune ombre. La première pluie tombe, ce n'est qu'une ondée ; pourvu que les vraies pluies ne commencent pas avant mon arrivée à la côte !



LE GOUVERNEUR DE TSARATANANA (PAGE 245). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

16 octobre. — Trois bourjanes ont déserté cette nuit, malgré les sentinelles. Après une allocution bien sentie, je leur fais déclarer par M. Baptiste que les charges de ces trois hommes seront portées en plus par les autres, que s'il en part encore il en sera de même, que, d'ailleurs, je sais les noms et les villages des déserteurs, et qu'il sera par conséquent facile au lieutenant de Tsaratanana de les retrouver et de les punir.

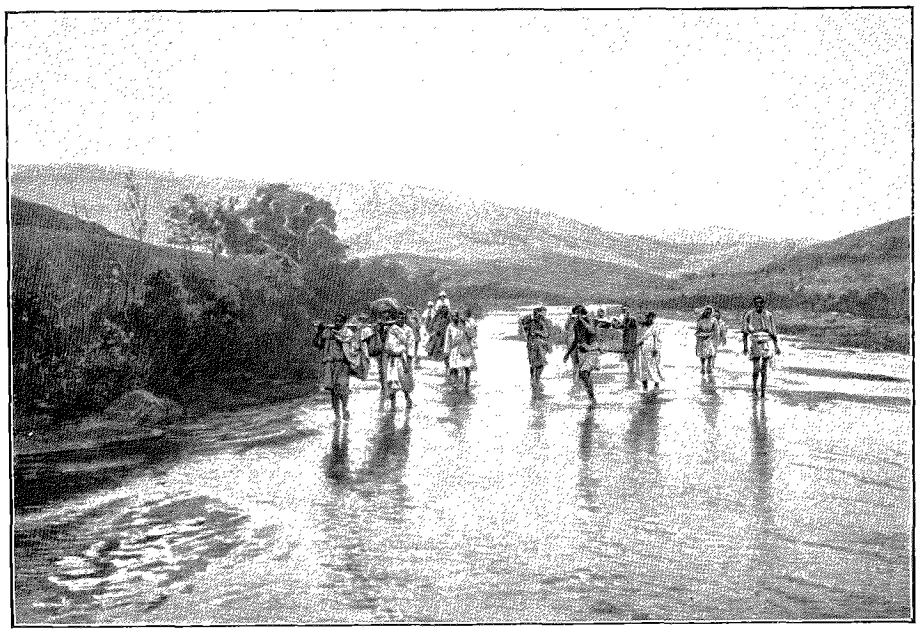
Au gué du Bemarivo, que nous passons difficilement au milieu des rochers entre lesquels coule violemment le fleuve, nous sommes à 420 mètres d'altitude. Et dans le Sud-Est nous voyons la grosse masse de l'éperon de Masokoamena se dresser assez haut pour que les bourjanes ne la regardent pas avec grand plaisir, car ces pentes, nous devons les gravir aujourd'hui même.

Le chemin qui conduit au sommet, s'il est permis de lui donner ce nom, est très mauvais sur les deux tiers de la hauteur, c'est-à-dire que, sur près de 400 mètres, le sentier fait totalement défaut. On monte dans un ravin à grandes dalles glissantes et très inclinées. Les tirailleurs triomphent avec leurs pieds nus, tandis que les souliers à clous font bien mauvaise figure. Un de mes bourjanes, bien intentionné, me tend sa main de temps en temps ; elle n'est pas inutile, loin de là.

Au bout des 400 premiers mètres, nous arrivons à une source d'eau claire et glacée, délicieuse ; tous en absorbent le plus possible. C'est la limite du bois. Enfin, une heure et demie après notre départ de l'Andranolava, nous sommes en haut. Les bagages n'arrivent qu'une heure après.

17 octobre. — Les mêmes difficultés de la montée reparaissent à la descente, avec cette aggravation que l'on glisse encore plus facilement. La région que nous traversons aujourd'hui est déserte. Non seulement elle n'offre aucune ressource, mais elle n'a pas même d'eau. Après l'Andranofasina, nous faisons 12 kilomètres sans trouver ruisseau ou étang autre qu'une petite mare boueuse, à laquelle nous arrivons à 6 heures du soir, marchant depuis 7 heures du matin. Encore bien heureux de la trouver ! Nous établissons le camp dans l'obscurité.

18 octobre. — A 2 kilomètres du camp, nous arrivons à une rivière, l'Ampassamentera. Pourquoi hier le guide ne nous a-t-il pas dit que nous étions si près ? Tous boivent à pleine gorge cette eau courante pour oublier le mauvais goût de celle d'hier soir.

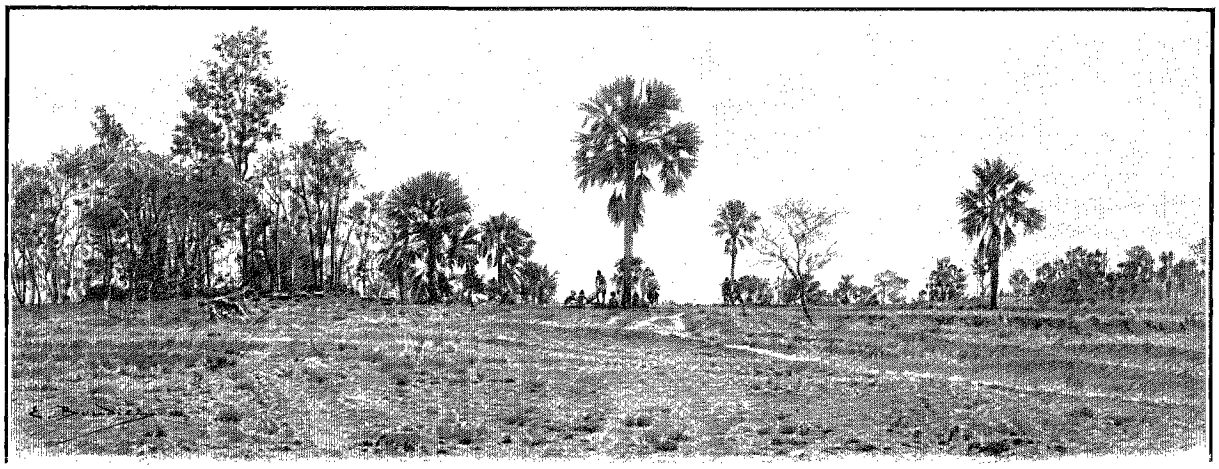


VALLÉE DE LA BETANATANA (PAGE 245). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Deux kilomètres avant d'arriver au village, les porteurs ont tellement soif que le guide me fait faire un détour et m'amène sur les bords de l'Ampassamentera. Immédiatement les bourjanes mettent leur charge à terre, se déshabillent, — ce qui n'est pas compliqué, — et s'allongent tout nus dans le lit de la rivière, qui a à peine 10 centimètres d'eau. Quelques-uns, accroupis, se rejettent de l'eau sur la tête et sur le corps ; ils ne craignent pas les coups de soleil.

Depuis ce point jusqu'au village d'Ampassamentera, c'est-à-dire pendant 6 heures de marche, il n'y a que des ruisseaux à sec, et il fait une forte température. Pour avoir de l'eau, il faut sortir du sentier à mi-route à peu près, et marcher un kilomètre au Nord.

19 octobre. — Nuit épouvantable. Hier soir, comme il faisait très chaud, j'installe dehors, à côté de ma

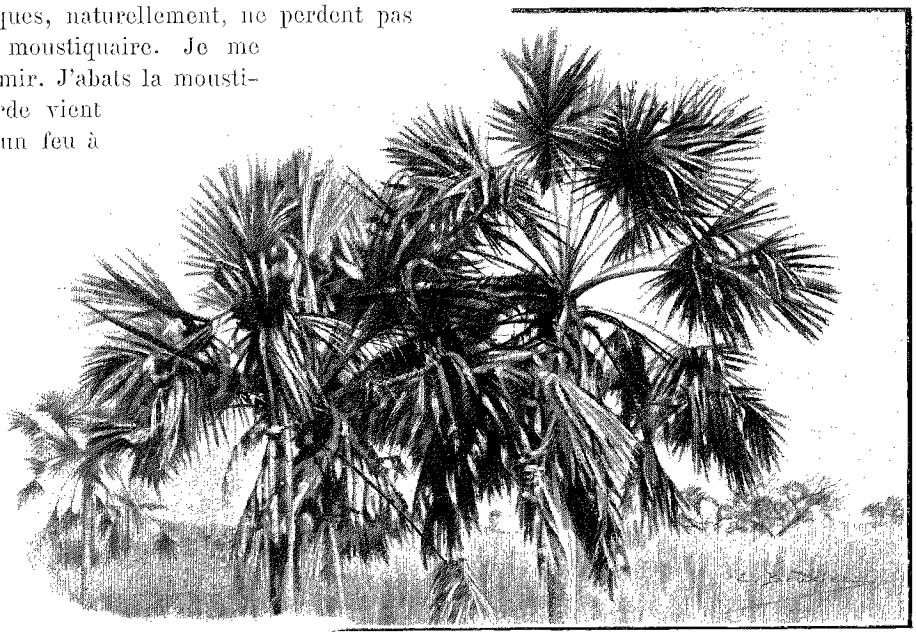


PLAINE DE MOTETY. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

tente, mon lit de camp recouvert de ma moustiquaire, et je me couche déshabillé. Vers 10 heures, un gros orage éclate; je rentre précipitamment mon lit dans la tente, mais pendant cette opération, difficile dans l'obscurité, les moustiques se rattrapent sur ma personne de ce qu'ils n'ont pu me dévorer jusque-là. En un rien de temps, je suis piqué de tous côtés. Trouvant mes habits à tâtons, je me rhabille, mais ne puis dormir qu'en enveloppant ma tête d'un capuchon, ce qui me cause une chaleur qui m'empêche de fermer l'œil. « Doux pays », dirait Forain.

Toute la route se fait aujourd'hui dans un pays presque plat. Les marais sont pour la plupart à sec, l'on traverse pourtant de petites cuvettes vaseuses où l'on enfonce jusqu'au-dessus du genou. Peu après commence la région presque théoriquement plane du Motety et de l'Amparihy. Lorsqu'on y arrive, on se trouve dans de véritables forêts de *satranas* — sorte de palmier — qui se continuent jusqu'en face du premier village d'Amparihy.

20 octobre. — Nuit semblable à celle d'Ampassamentera. D'abord couché à l'intérieur de la case, j'en suis chassé par la chaleur et fais transporter mon lit dehors. Pendant ce mouvement, les moustiques, naturellement, ne perdent pas l'occasion d'entrer sous la moustiquaire. Je me recouche, impossible de dormir. J'abats la moustiquaire, et le milicien de garde vient allumer un feu à droite et un feu à gauche de mon lit. La fumée écarte les moustiques, mais impossible de fermer l'œil entre ces deux foyers. Je n'ai plus qu'à faire les cent pas pendant la plus grande partie de la nuit. Quant aux indigènes, j'en vois dormir en cercle autour d'un feu, la tête au centre, près de la flamme, les pieds aux extrémités. Ils sont à admirer et à envier. Au lever du soleil, les moucafouis arrivent.



SATRANAS. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le Boueni manque décidément d'agrément : moustiques la nuit, moucafouis le jour, eau presque toujours saumâtre. Que veut-on donc de mieux? Tout ce pays a été dévasté récemment par Rainitavy, et nous n'avons pu nous procurer de riz ici, où il n'y a pas un habitant. C'est la malechance la plus complète. Si nous n'en trouvons pas sur notre route, il faudra réduire singulièrement les rations. A la grâce de Dieu!

21 octobre. — Nuit naturellement semblable en tous points à la précédente. A 4 h. 30 du matin, nous partons, avec hâte de quitter cet endroit inhospitalier.

Au delà d'Amparihy, on traverse les marais et on longe les étangs pendant une heure; jusqu'à l'Ambanjeby, le pays, aussi plat, est moins boisé. Après l'Ambanjeby, les marais et les étangs, au contraire, deviennent nombreux. A 4 heures, nous campons au-dessus de l'étang de Maitsypandava.

22 octobre. — De l'autre côté de l'étang, nous traversons pendant une heure la plaine de Bemanevika. Elle a près de 4 kilomètres de large, et le double de longueur du Nord au Sud ; elle a été habitée avant notre arrivée dans le pays; on y voit les cases de deux petits villages. Les plantations de canne à sucre y sont nombreuses et très étendues ; on y rencontre aussi du manioc, du tabac. La terre y est excellente, extrêmement végétale, sans argile. L'eau pourrait être facilement prise aux étangs voisins, notamment à celui de Maitsypandava, véritable lac pourvu d'eau pendant la saison sèche. La plaine, étant de quelques mètres au-dessus du niveau des étangs n'est pas inondée pendant les pluies. Toutes les cultures réussiraient ; c'est une véritable petite oasis au milieu de ce Boueni peu habitable.

A Lehanza, j'apprends une bonne nouvelle. Il y a, paraît-il, au point où nous allons atteindre le fleuve, un village où je trouverai riz, viande, volaille.

Depuis le pays marofotsy jusqu'à la Sofia, Lehanza est le point le plus important. Les autres villages ne sont que des groupes de quelques cases ; Lehanza au contraire compte 219 habitants, mais par suite de la misère résultant, dans cette région, des pillages de Rainitavy, ils n'ont plus ni bœufs ni riz, et la plupart en sont réduits à manger des racines de rofia en attendant la prochaine récolte. Ils sont tous Sakalaves, à part 16 Makoas ou Zazamangas. Ceux-ci sont des nègres originaires de la côte d'Afrique, importés dans le pays comme esclaves par les traitants arabes.

Ayant fini par se mélanger avec leurs maîtres, ils n'ont plus gardé du type nègre que des traits plus bestials et un teint plus noir que les Sakalaves, Sihanakas ou Hovas, à qui ils appartenaient, mais leurs lèvres sont moins épaisses et moins proéminentes; leur nez est moins épaté. Ils ont conservé de leur ancienne situation l'habitude du travail qui, aujourd'hui, ne leur est plus imposé.

A 5 heures nous découvrons enfin le fleuve d'abord, ce bienheureux village ensuite ; il s'appelle Ambatomandrivo. Les abords du gué ne sont pas faciles. Pendant 2 kilomètres, le sentier traverse un marais avec de grands roseaux où l'on disparaît complètement.

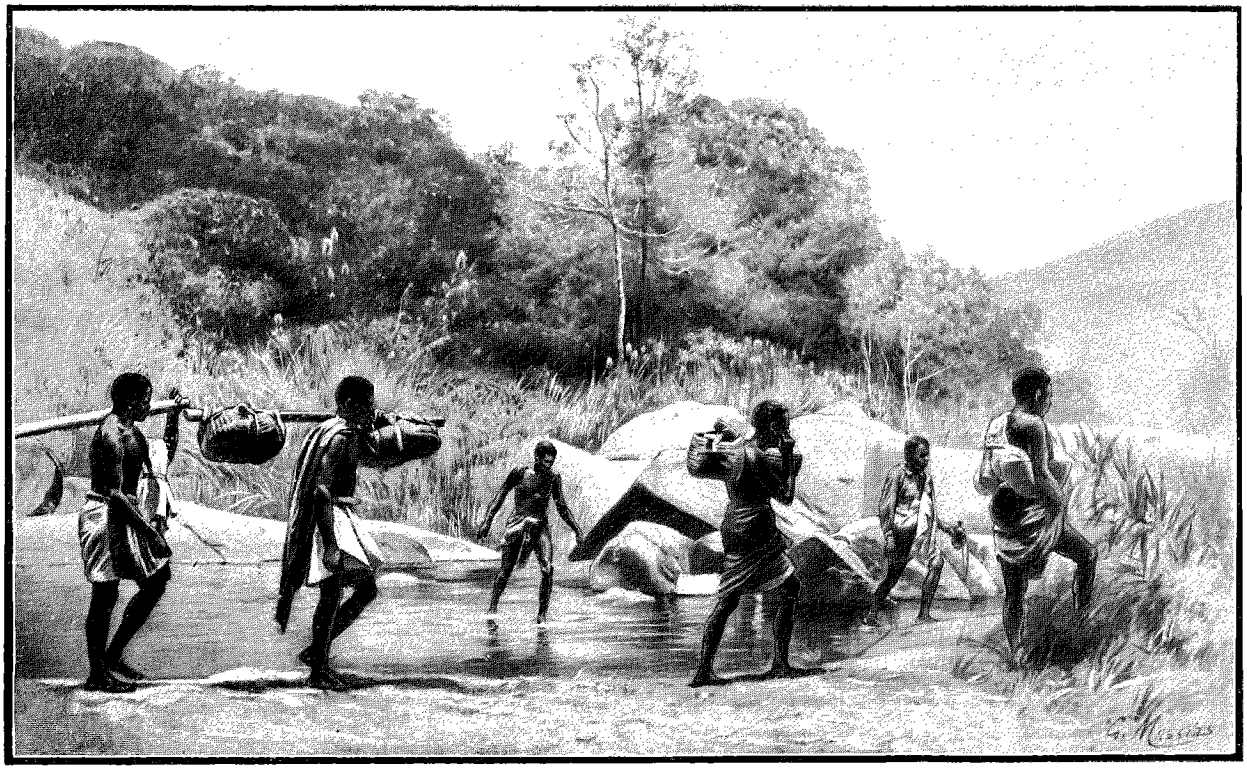
Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui connaisse le point où la route de Mandritsara à Bafandriana coupe la Sofia, pour m'y conduire et me dire quand j'y serai, car pour remonter la Sofia il suffit de suivre le cours du fleuve et un guide ne sera pas nécessaire. Mais il est très difficile de faire comprendre à ces gens que, chargé de reconnaître le fleuve, je veux arriver à ce point en longeant le cours de la Sofia. M. Baptiste déploie toute son habileté ; c'est en vain. Ils me disent qu'il faut passer par Befandriana (2 jours de marche) et de Befandriana aller à la Sofia (1 jour), et lorsque je leur parle de suivre le cours du fleuve, ils me répondent que c'est impossible. J'en décide pourtant un à me suivre.

(A suivre.) VICTOR DURUY.



LA MAHAJAMBA (PAGE 241). — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

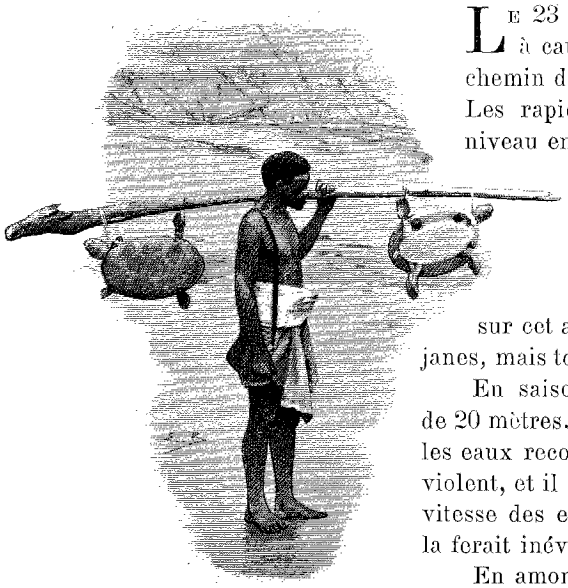


MARCHE SUR LES RIVES DE LA SOFIA. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

MISSION DANS LE NORD-OUEST DE MADAGASCAR[1],

PAR M. LE LIEUTENANT VICTOR DURUY.

II (*Suite*).



UN BOURJANE TRANSPORTANT DEUX TORTUES. DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le 23 octobre. — Je me suis promené toute la nuit. Pas moyen de dormir à cause des moustiques. Départ à 5 heures. Il faut s'ouvrir à la serpe un chemin dans les taillis qui sont jusqu'au bord de l'eau. On avance lentement. Les rapides se continuent en remontant le fleuve, mais la différence de niveau entre les deux biefs n'est pas considérable. Ce n'est qu'à 4 kilomètres des rapides de Tsiafapandroka, dans un coude de la Sofia, que l'on rencontre de véritables chutes.

Pendant près de 500 mètres, la Sofia traverse un seuil rocheux qui produit une dénivellation totale de 35 mètres. Comme il n'y a pas de passage, il faut grimper en s'aidant des pieds et des mains sur cet amoncellement de rocs, et ce n'est pas facile, surtout pour les bourjanes, mais tout passe sans trop d'encombre.

En saison sèche, les murailles à pic ne laissent au fleuve qu'une largeur de 20 mètres. Pendant la saison des pluies, le spectacle doit être magnifique, les eaux recouvrant toute la masse rocheuse. Le courant est naturellement très violent, et il serait impossible à une pirogue de passer, non tant à cause de la vitesse des eaux que par suite de la disposition de ce couloir à angle droit qui la ferait inévitablement briser contre la paroi granitique des rives.

En amont, le fleuve redevient large de 300 mètres. Les rapides, les encombrements de pierres et de rochers dans le lit de la rivière existent toujours.

Les rives de la Sofia sont boisées, et on y rencontre beaucoup de variétés de caoutchoucs, mais la végétation y est maigre. Il y a tant d'espaces libres et d'autres où on ne voit que des arbustes qu'il est difficile de nommer cela des forêts.

Les tortues sont très nombreuses sur la rive. A chaque instant un tirailleur court après l'une d'elles qui s'enfuit dans le sable. Il faut alors faire un trou pour l'atteindre. Les Malgaches en sont très friands; une tortue

1. *Suite. Voyez p.* 241.

cuite à l'eau constitue un très bon plat. Dans ces broussailles courent de nombreux sangliers de couleur grise. Leur taille n'est pas très forte, mais ils se distinguent de ceux de France par la dimension disproportionnée de leur tête, dont la grosseur est le tiers de celle de tout le corps.

24 octobre. — Nuit délicieuse, pas de moustiques, bien que nous ayons campé auprès du fleuve. Aussi tout mon monde est dispos ce matin.

Chemin faisant, nous trouvons les traces du village d'Ambelanianampondro. Les Marofotsy le détruisirent en 1894, brûlèrent tout, emmenèrent les habitants comme esclaves à Tsaratanana. Les relations de ces Marofotsy avec les peuplades voisines étaient, on le voit, peu amicales. C'était d'ailleurs la règle à Madagascar.

25 octobre. — Le régime des rapides se termine à Bevory ; le dernier est en face du village. D'ici jusqu'au point où la route de Mandritsara coupe le fleuve, le cours est libre et navigable. On me montre des pirogues qui sont venues d'amont.

L'Andrambaloa, affluent de la Sofia, mais il n'a, à 1 kilomètre en amont de son confluent, que 8 mètres de large, est très profond, et en saison sèche on doit le traverser ayant de l'eau jusqu'aux épaules, embarrassé dans les arbustes et les roseaux. C'est un mauvais passage

Toutes ces rivières, de même que la Sofia, roulent une eau terreuse rouge très désagréable à boire.

26 octobre. — En suivant le cours de la Tsirahaka, nous voyons encore deux emplacements d'anciens villages, ruinés en 1892 par les Marofotsy : sur la rive droite, Ambodimotsy; à gauche, Tsirahaka. Les habitants sakalaves se sauvèrent à Befandriana.

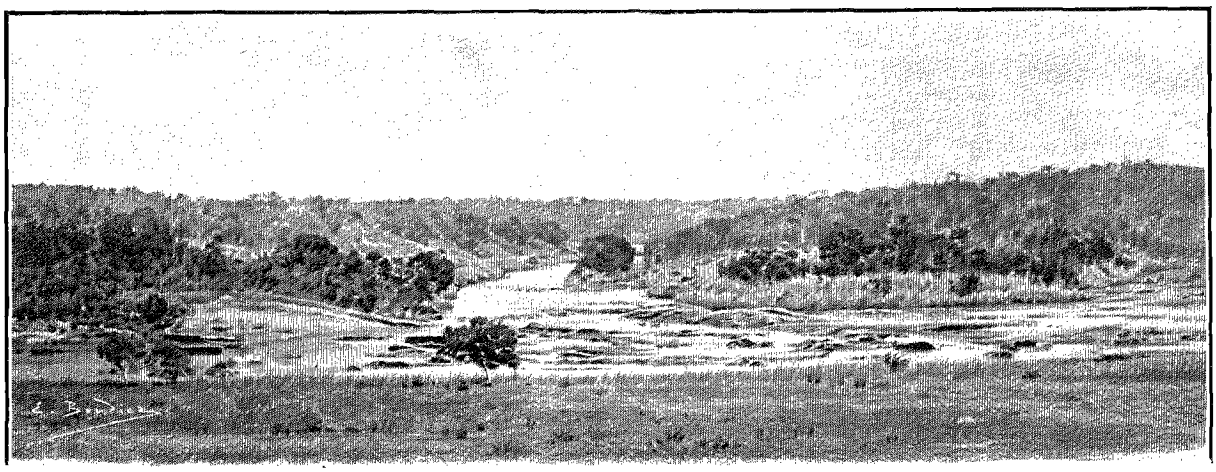
Malgré la présence des Hovas à Befandriana, la région au nord de la Sofia était régulièrement pillée tous les mois — ce dire m'a été confirmé par les habitants de plusieurs villages — par des bandes de Marofotsy.

Cette contrée n'a connu la tranquillité que depuis notre occupation; aussi ses habitants semblent-ils s'être sincèrement ralliés à nous. On ne peut s'expliquer, vu la vigueur physique des Sakalaves, autrement que par l'abrutissement causé par l'ivrognerie, cette docilité à se laisser enlever leurs biens, tantôt par des voleurs, tantôt par ceux qui s'intitulaient les protecteurs de la région. Si on leur demande pourquoi ils ne résistaient pas, on ne peut en tirer que cette réponse : « *Matahotra isika* » (Nous avions peur).

27 octobre. — Les villages de la vallée de la Mazava donnent une impression de bien-être qui augmente à mesure que l'on marche vers le Nord. Tous ont des troupeaux importants, des champs de manioc en culture, et des emplacements très étendus pour recevoir le riz. Beaucoup possèdent des champs de canne à sucre. Tous ont, autour des cases habitées, de petites cases, généralement sur pilotis ; ce sont des magasins à riz. Il y en a tout autour des villages, et en grand nombre. Ces magasins remplacent dans toute cette région les silos de l'Imerina.

A Befandriana, les ressources sont encore plus considérables. Il y a beaucoup de riz. Une récolte annuelle suffit aux habitants, qui disent d'ailleurs ne pouvoir en faire deux à cause du manque d'eau. Cependant il semble qu'en utilisant les nombreux cours d'eau de cette région, on arriverait facilement à suppléer par l'eau de rivière au manque d'eau de pluie.

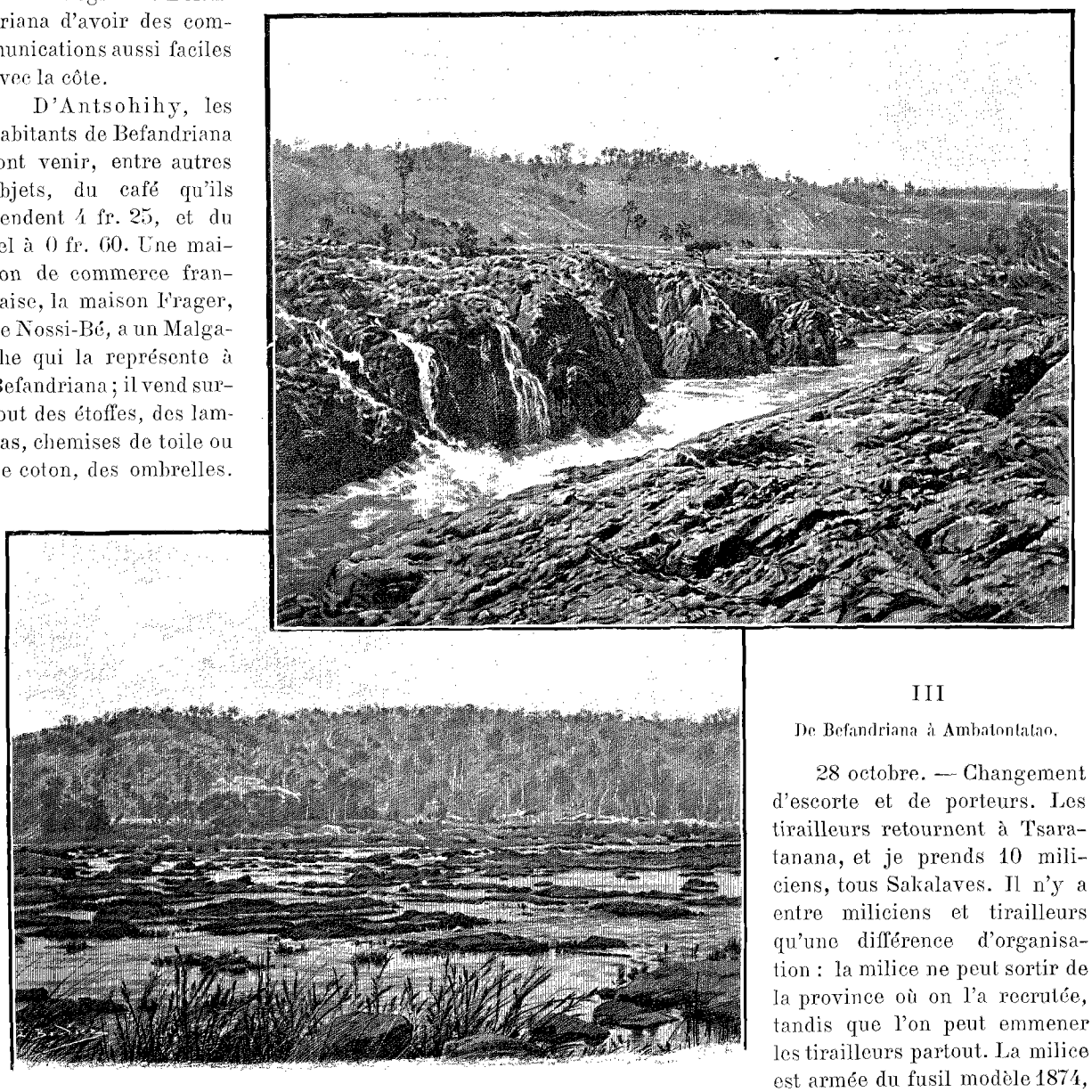
Befandriana était autrefois siège d'un gouvernement général hova ; presque toutes les cases sont en pisé, ce qui, pour les Européens, est à considérer au point de vue de la chaleur. Befandriana a été occupé par nous au commencement de 1897; mais il ne fut pas possible d'empêcher la destruction de la ville par les Fahavalos avant notre arrivée. Ceux-ci, ayant appris que nos tirailleurs avaient passé la Sofia, s'enivrèrent pour se remonter le moral, mirent le feu aux cases, et partirent ensuite le plus vite possible sans nous attendre.



LA SOFIA EN AMONT DES CHUTES (PAGE 253). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

De Befandriana, la vallée de l'Antsinjomorono conduit à Antsohihy, jusqu'où l'*Ambohimanga* a pu remonter le Manangaziny. Les pirogues allant de là jusqu'à Amponbilava, il ne reste plus que deux jours pour un bourjane chargé pour aller de ce point à Befandriana, qui en est à 60 kilomètres. C'est un sérieux avantage pour la région de Befandriana d'avoir des communications aussi faciles avec la côte.

D'Antsohihy, les habitants de Befandriana font venir, entre autres objets, du café qu'ils vendent 4 fr. 25, et du sel à 0 fr. 60. Une maison de commerce française, la maison Frager, de Nossi-Bé, a un Malgache qui la représente à Befandriana ; il vend surtout des étoffes, des lambas, chemises de toile ou de coton, des ombrelles.



LES CHUTES DE LA SOFIA (PAGE 253).
DESSINS DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

III

De Befandriana à Ambatontalao.

28 octobre. — Changement d'escorte et de porteurs. Les tirailleurs retournent à Tsaratanana, et je prends 10 miliciens, tous Sakalaves. Il n'y a entre miliciens et tirailleurs qu'une différence d'organisation : la milice ne peut sortir de la province où on l'a recrutée, tandis que l'on peut emmener les tirailleurs partout. La milice est armée du fusil modèle 1874, et les tirailleurs ont le fusil modèle 1886.

Les miliciens, généralement plus volontaires que les tirailleurs, pour lesquels on a fréquemment appliqué le système de tant d'hommes à fournir par tel village, sont précieux pour les escortes, les courriers. Si, au début ils ont quelquefois faibli au feu, ils ont depuis fourni souvent des preuves de courage et d'entrain. Un des défauts de la milice est de manquer de cadres européens, et c'est là, en somme, la supériorité des compagnies de tirailleurs : 200 indigènes conduits par un seul blanc ne peuvent rendre les mêmes services que 200 autres indigènes dirigés par une dizaine de Français, ce qui est environ le cadre d'une compagnie noire.

Aujourd'hui j'ai assisté à l'école faite par le garde de milice commandant le poste, M. Bellier de Villentroy, aux petits garçons et petites filles sakalaves. Ils s'ingénient à chanter *la Marseillaise* en donnant les notes justes, mais c'est bien difficile. C'est fort drôle et amusant de voir les négrillons et négrillonnes s'égosiller à ce chant, auquel naturellement ils ne comprennent rien du tout. Quelquefois, la mémoire fait défaut. Il est alors comique de voir la mine déconfite de celui ou celle qui a perdu le fil de son discours et essaye de rattraper ses camarades, qui en sont à un couplet plus loin. Alors M. de Villentroy, très paternellement, fait arrêter le chœur, donne la note exacte, et les petits Sakalaves repartent de plus belle sur « les enfants de la

patrie ». Au fond, il serait peut-être plus pratique de leur apprendre l'alphabet. A Marofototra, les Sakalaves racontent que les Marofotsy venaient par bandes de 1 000 et 2 000. En faisant la part de l'exagération, on comprend quand même ce qu'une bande de 800 brigands, armés pour la plupart de fusils, — il a été en effet rendu à Tsaratanana une très grande quantité d'armes à feu, presque chaque habitant avait un fusil, — pouvait faire dans une région protégée en principe, mais peu en réalité, par les Hovas. Ceux-ci se gardaient bien de sortir des palissades de leurs *rovas*, et nulle part les indigènes ne disent que les Marofotsy aient jamais été inquiétés dans leurs opérations.

La population du village se compose en nombre presque égal de Sakalaves et de Makoas, qui semblent vivre en assez bonne intelligence. De même que les Sakalaves employés dans un convoi comme bourjanes à côté des Marofotsy ne leur parlent pas, ils dédaignent aussi les Hovas et ne les regardent même pas. C'est la confraternité des peuples tant vantée, ordonnée autrefois par l'Évangile, célébrée depuis par les poètes et les penseurs.

Les habitants de Marirano, où nous passons la nuit, nous renseignent sur la route : deux jours d'ici à Bealanana, mais dans de hautes montagnes.

30 octobre. — Au sortir de Marirano, on entre en effet dans un massif montagneux où l'on monte jusqu'à 1 400 mètres. La plupart de ces montagnes sont boisées, à part naturellement les parois rocheuses, qui sont nombreuses, et toujours presque verticales, telles celles du Beongona (1 090 mètres).

Au pied de celles-ci s'est produit et continue à se produire un éboulis dont l'origine se trouve dans une masse de terre recouvrant le roc sur le tiers inférieur de sa hauteur. L'eau des pluies tombant sur le sommet descend avec violence sur la muraille presque verticale et s'infiltre dans la terre qui glisse par le bas. Cet éboulis a une largeur de 300 mètres et une longueur de près de 2 kilomètres. Il encombre la vallée de l'Ambatafa.

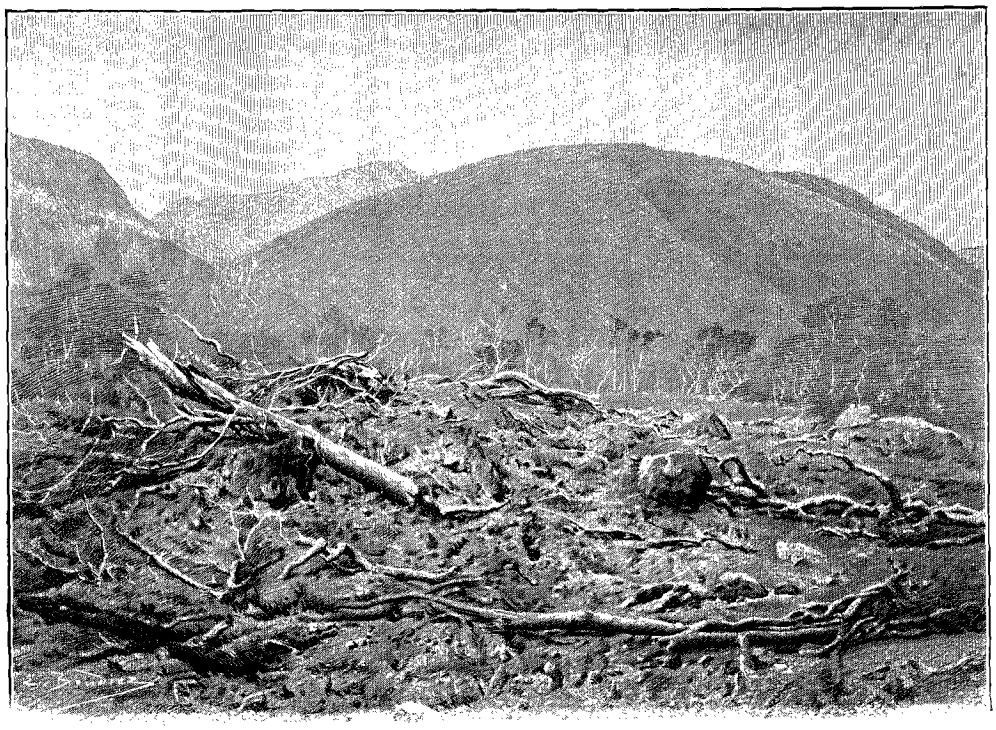
L'Ambatafa est un petit ruisseau de 1 mètre de large, à peine, pendant la saison sèche ; à la saison des pluies, il devient un torrent qui remplit toute sa vallée et y amoncelle des débris de toute sorte. Sur les bords, à 150 mètres du cours actuel, des arbres de 50 centimètres de diamètre et de 15 mètres de long ont été apportés par les eaux et laissés sur les éboulis des rives.

A 4 heures nous nous arrêtons pour camper ; nous sommes à 1 340 mètres. L'eau est glacée. Il fait un violent vent d'Est qui ne nous présage pas une haute température pour cette nuit. Comme êtres animés, il n'y a sur ce plateau que des bœufs sauvages, bêtes superbes. Cinq sont au pâturage à 1 500 mètres d'ici. C'est une trop belle occasion pour la laisser échapper. J'y cours avec le sergent. Une première balle traverse un bœuf sous l'épaule, le fait tomber sur le coup, et va atteindre derrière lui un deuxième animal. Celui-là s'arrête, mais ne tombe pas. Les autres partent au grand trot sans penser à nous charger, ce qui est pourtant assez dans les habitudes de ces bêtes-là et est fort peu agréable, étant donné la taille et la forme excessivement pointue de leurs cornes. Le bœuf blessé nous regarde d'un air furieux et semble se demander sur lequel de ses deux adversaires il va se précipiter ; les Malgaches nous crient de faire attention, disant qu'il va se jeter sur nous. Pour ne pas lui en laisser le temps, nous lui envoyons d'autres balles 86, qui ne le jettent d'ailleurs pas à terre. Nous le



TAILLIS DE LA RIVE DROITE DE LA SOFIA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

tirons à 20 mètres, on voit le sang couler à flots. A la septième, la bête tombe, le mufle sanglant et inspirant encore assez de terreur aux courageux bourjanes pour qu'ils ne jugent pas le moment venu d'aller lui couper le cou. Une huitième balle le traversant en biais, d'avant en arrière, sous l'épaule, finit par le tuer. Ces deux bêtes donnèrent bien près de 150 kilogrammes de viande chacune, en tout 300 kilos. Admettons que, pour notre cuisine personnelle — le sergent, mon ordonnance et moi, — nous en ayons pris 10 au grand maximum, il en restait 290. Or, tout cela fut dévoré le soir même par les 10 miliciens, les 30 bourjanes et une dizaine de boys accompagnant miliciens ou porteurs, en tout 50 personnes qui mangèrent chacune 6 kilogrammes de viande, ce qui est tout en faveur de leur estomac.



VALLÉE DE L'AMBATAFA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

31 octobre. — Par des pentes douces, on descend à 900 mètres dans la vallée marécageuse de la Besomanga. Là commence la région de l'Ankaizinana, région à part dont Bealanana est le point principal.

Dans ces plaines, généralement au milieu, le cours d'eau est encaissé, comme le Maivarano, — qu'en saison sèche on passe au sud d'Anjanabory avec de l'eau jusqu'à la ceinture, — ou s'étend par endroits en nappes comme la Besomanga, ou l'Ambatomainty, autre affluent du Maivarano.

Le sentier d'Anjanabory à Bealanana débouche au village d'Antsahamaka, dans la vaste plaine qui fait de l'Ankaizinana le pays le plus riche qui existe de la Mahajamba au Sambirano. Elle a 10 kilomètres de large à hauteur de Bealanana. Défrichée en partie seulement, elle suffit très largement aux besoins de la population, et attire en outre les habitants des régions voisines, qui viennent y chercher des vivres et surtout du bétail; mise entièrement en valeur, elle ferait de Bealanana le grenier à riz de tout le nord-ouest de Madagascar.

A Bealanana, depuis le départ des Hovas, qui ont été tous transportés à Analalava, sur la côte, après notre prise de possession de la contrée (été de 1897), il y a encore quatre races en présence. Les Sakalaves sont la minorité. Les plus nombreux sont les Tsimihety. Ils sont arrivés il y a dix ans, disent les anciens du village, venant de la région de Mandritsara et de Befandriana. Les Sihanakas sont nombreux aussi; on ne sait trop quand ils vinrent. Ils ne vivent pas en bonne intelligence avec les précédents. A Anjanabory, où sont des Sihanakas et des Tsimihety, il y a un village pour chaque race, séparé par une distance de quelques mètres. Ambohidiampana est entièrement sihanaka.

La partie encore en friche des plaines de l'Ankaizinana est couverte de roseaux de 2 à 3 mètres de haut; c'est la plus basse de la plaine, celle qui est le plus près de la rivière. Les indigènes prétendent qu'il est impossible de la cultiver, mais il est à supposer qu'ils n'ont jamais essayé, ayant largement assez pour leurs besoins du terrain qu'ils ensemencent. Ils ne font qu'une récolte par an, comme dans la région de Befandriana, et donnent la même raison au sujet de l'impossibilité d'une deuxième. Mais, pour un Malgache, l'impossibilité commence là où sa peine s'accroît.

Dans ces plaines, l'herbe est abondante en toute saison; ce sont de superbes pâturages qui nourrissent des troupeaux nombreux et magnifiques. Les têtes de bétail fournissent de 100 à 150 kilogrammes de viande, et on les vend sur place 20 francs au maximum. Le prix moyen est de trois piastres (15 francs). On vient journellement de Vohemar, de Diego, de Befandriana, y acheter des troupeaux; du 1er au 20 octobre 1897,

*

on avait vendu à Bealanana plus de 1 000 bœufs. Mais il n'y a pas de moutons. Aux bœufs, ajoutez le riz en quantité extraordinaire; auprès d'Anjanabory, d'Ambohidiampana, on voit de nombreuses meules de paille de riz non encore battue; les magasins à riz sont pleins. En forçant les habitants à faire deux récoltes par an et à travailler tous les terrains cultivables, c'est-à-dire toute la plaine, l'Ankaizinana pourrait, en cas de disette, être d'une utilité énorme et faire éviter la famine.

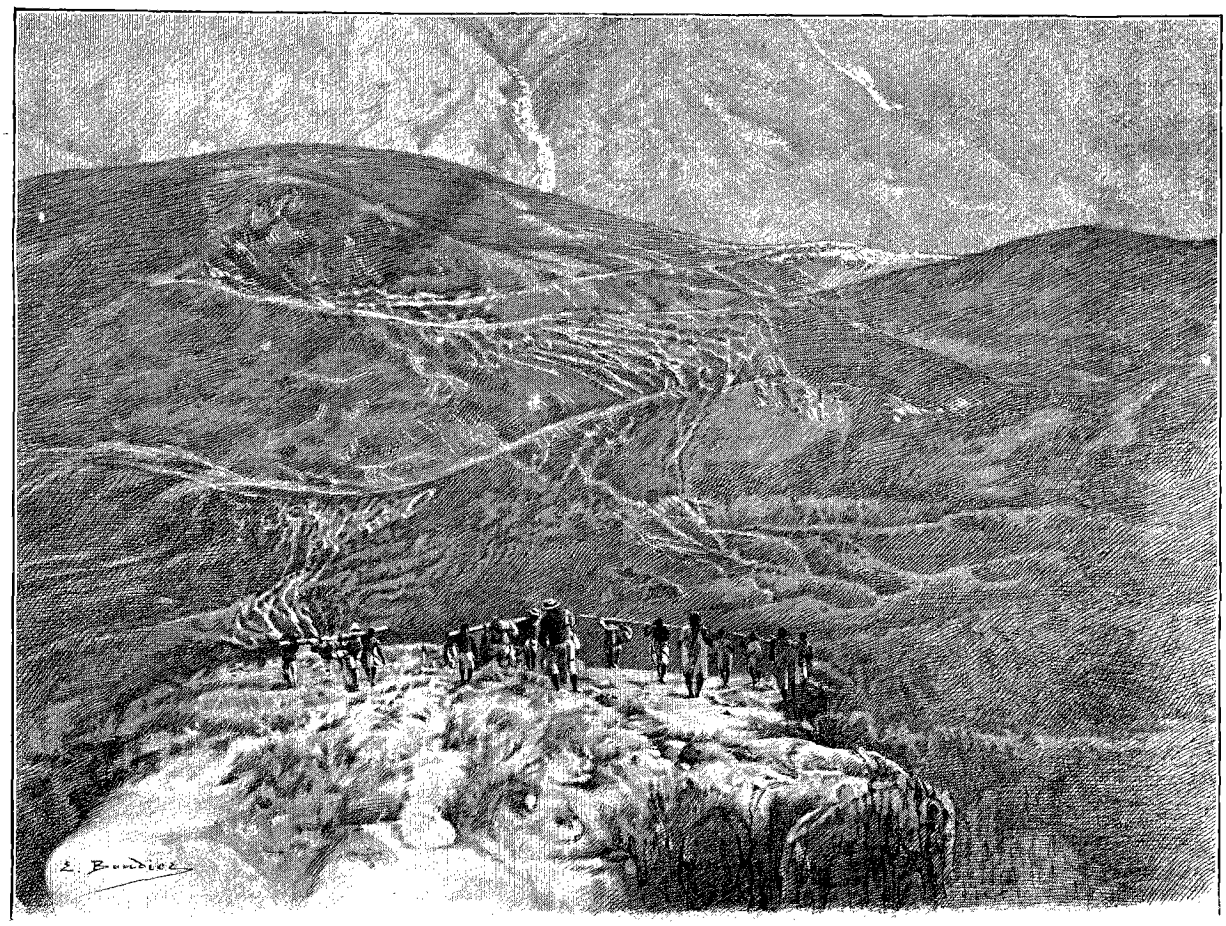
En apprenant aux indigènes la culture rationnelle de la canne à sucre, qui n'existe en grande quantité qu'à Anjanabory, et celle du café, on ferait de cette contrée une des plus prospères de Madagascar. Partout actuellement il y a du manioc et des bananiers. La terre étant excellente dans ces larges vallées, il serait facile d'y faire pousser ce que l'on voudrait, à part les plantes demandant un climat excessivement chaud, qu'on ne trouve pas à cette altitude relativement considérable (1 130 mètres).

La température de cette région est humide, mais facile à supporter. La population est assez nombreuse pour qu'on soit assuré de trouver une main-d'œuvre suffisante, mais tous les Hovas étant à Analalava, il ne reste plus d'ouvriers d'art, à part quelques Sihanakas.

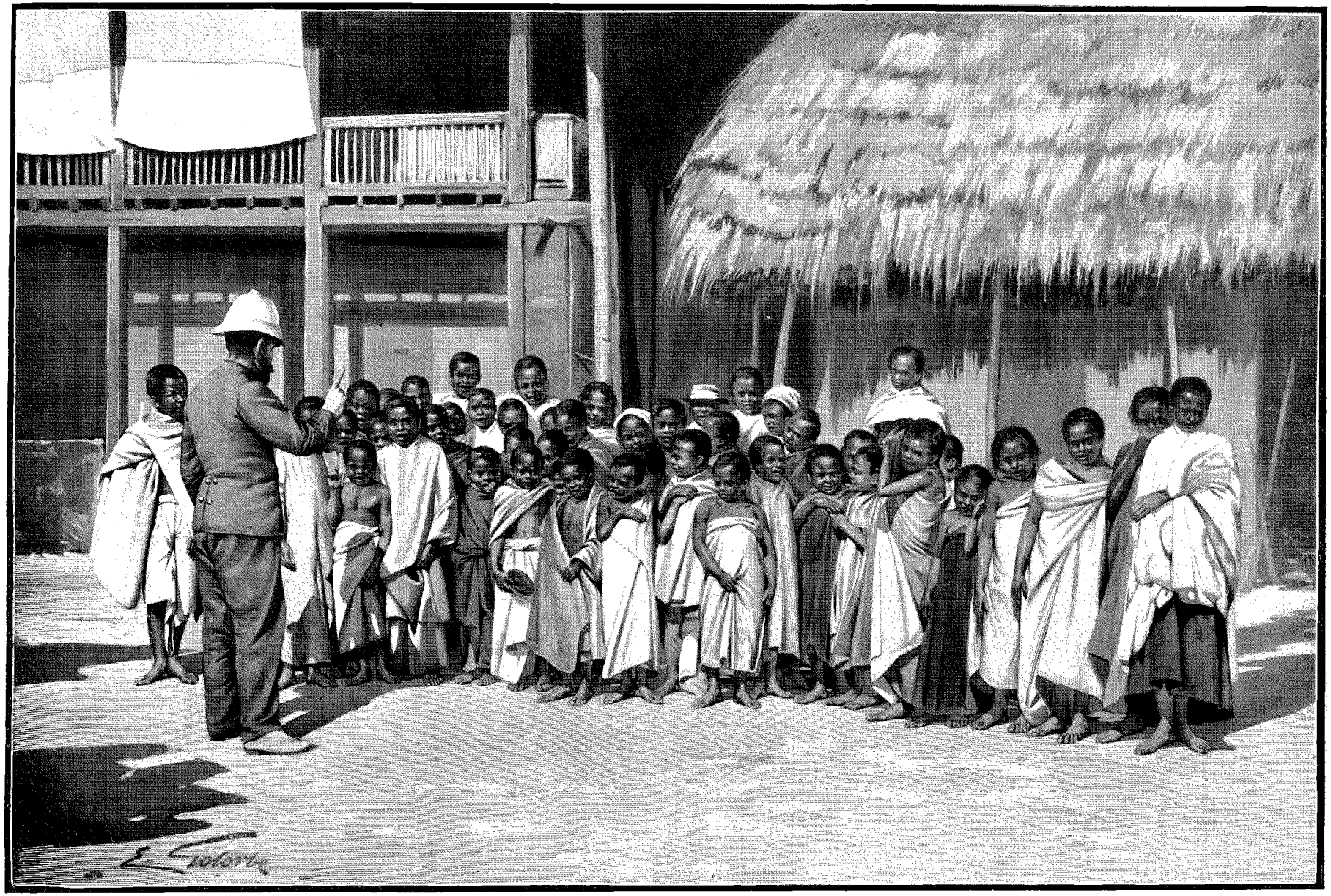
En somme, il semble qu'après comparaison entre Befandriana et Bealanana, il soit préférable pour un colon de s'établir au premier endroit. Il y fait plus chaud, il y pleut moins, mais les débouchés sont assurés vers la mer. Il ne pourrait s'établir à Bealanana que des industries ayant trait au bétail; malheureusement la question de la communication avec la côte arrêtera sans doute bien des initiatives.

L'Ankaizinana semble devoir être une région qu'il faudrait utiliser au point de vue de la culture intensive du riz et de l'élevage des bœufs. Cette contrée devrait devenir une « réserve » où, en cas de besoin, toutes les régions avoisinantes viendraient chercher ce qui leur est nécessaire à la vie, c'est-à-dire du riz et de la viande. Ce serait, pour tout le nord-ouest de Madagascar, une ressource dans les circonstances graves, et dont le prix se ferait singulièrement sentir en cas de complications avec une grande puissance navale.

A un autre point de vue, il y aurait tout avantage à étendre les rizières et augmenter les troupeaux; les indigènes, autrefois, ont fait le commerce du riz, des bestiaux et des peaux avec les Arabes et les Indiens, qui venaient les chercher à l'embouchure du Maivarano et transportaient les bœufs en grande partie dans le Mozambique. Il ne serait sans doute pas difficile de leur faire reprendre et augmenter ce courant.



DANS LES MONTAGNES (PAGE 256). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.



LES PETITS SAKALAVES DE BEFANDRIANA CHANTANT « LA MARSEILLAISE » (PAGE 255). — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

2 novembre. — D'après les renseignements des indigènes, il faut compter 3 jours d'ici pour atteindre le Sambirano, 2 pour le descendre et 1 pour arriver à Ankify sur la côte, d'où une pirogue me conduira à Nossi-Bé.

Nous allons camper à 2 080 mètres d'altitude, sur le plateau du Marangaka. La surface du terrain où nous nous installons est couverte de grenaille de fer. Il y en a en très grande quantité. L'orientation à la boussole devient ici peu pratique; l'aiguille est affolée — selon le terme technique — et n'indique plus la direction Nord-Sud. Il est plus simple d'observer les indications données par le soleil, ou encore de se confier à n'importe quel Malgache du convoi ou de l'escorte. Jamais, en effet, un Hova, un Sakalave, un Betsimisaraka ou un autre individu d'une race de Madagascar ne désigne la position d'un objet, d'un lieu que par sa position par rapport à l'un des points cardinaux. Les mots de droite et de gauche sont inconnus dans la grande île, et pour les oreilles peu habituées, cette suppression est tout à fait étrange. Quand, par exemple, des bourjanes portent une charge à deux, si le porteur de derrière, ayant changé la charge d'épaule, veut faire aussi changer son compagnon de devant, il ne lui dit pas : « Mets le bambou sur ton épaule droite », mais bien : « sur ton épaule qui est au Nord » (ou au Sud, suivant la direction). On devient ainsi très ferré sur l'orientation.

3 novembre. — L'altitude et un violent vent d'Est ont rendu la nuit très froide. Je n'ai pas eu chaud, malgré deux couvertures et un manteau de drap. Les miliciens et les bourjanes ont passé leur nuit autour des feux. La descente sur l'Andranovato se fait sur des pentes très raides, le sentier est fort mauvais, plusieurs bourjanes tombent avec leurs charges ; heureusement celles-ci ne sont pas fragiles.

4 novembre. — Le chemin, qui est fréquenté, tire son importance de ce fait que c'est le seul qui fasse communiquer l'Ankaizinana avec la côte de Passandava et avec Nossi-Bé. Il marque la direction d'une grande route future.

Arrivant à l'un des villages de la vallée de l'Andranomafana, à Ambodimanga, — le premier que nous voyons depuis la plaine de Bealanana, si l'on excepte les 3 ou 4 cases de Manirenja, — pour y déjeuner, je fais demander par mon boy à une femme, le seul habitant visible, une case pour m'abriter. Quel est mon étonnement quand elle me répond en français, m'expliquant qu'elle est fille d'un Sakalave et d'une créole de Saint-Pierre de la Réunion ! C'est la femme du chef du village. « Voulez-vous voir mon-z-enfants ? » ajoute-t-elle. Je lui dis que j'aurais certainement un vif plaisir à voir sa famille, et la voilà qui va aux quatre coins du village pousser des cris perçants : elle appelle « mon-z-enfants ». Ils viennent au nombre de 6 s'accroupir contre une case, à la mode malgache, le menton dans les genoux ; belle famille : « 3 hommes et 3 femmes », comme dit la vieille. Sur les 3 hommes, 2 n'ont pas plus de 2 ans et le troisième plus de 8. Je fais à tous une large distribution de biscuit de troupe. Ils le trouvent excellent !

Nous repartons pour franchir la colline de Menamionga. De son sommet on domine toute la plaine d'Ambakoana et celle du Sambirano, qui la prolonge au Nord-Ouest.

A chaque instant, le long de la route, on rencontre des troupeaux de bœufs. Ils paissent en liberté absolue dans la plaine, où ils passent la nuit; il n'existe pas de parcs autour des villages. Dans la vallée du Sambirano, les troupeaux sont presque aussi nombreux que dans l'Ankaizinana, mais il y a moins de riz. Les Sakalaves élèvent aussi beaucoup de volaille. On voit dans leurs villages des canards de taille extraordinaire; les poulets sont très nombreux. Il y a beaucoup de manioc. La canne à sucre, qui pousse autour de tous les villages, est malheureusement loin d'avoir la même valeur qu'autrefois ; mais on peut la remplacer, sur les pentes des collines, par le café et la vanille, pour lesquels le climat et le terrain de cette région sont très bons.



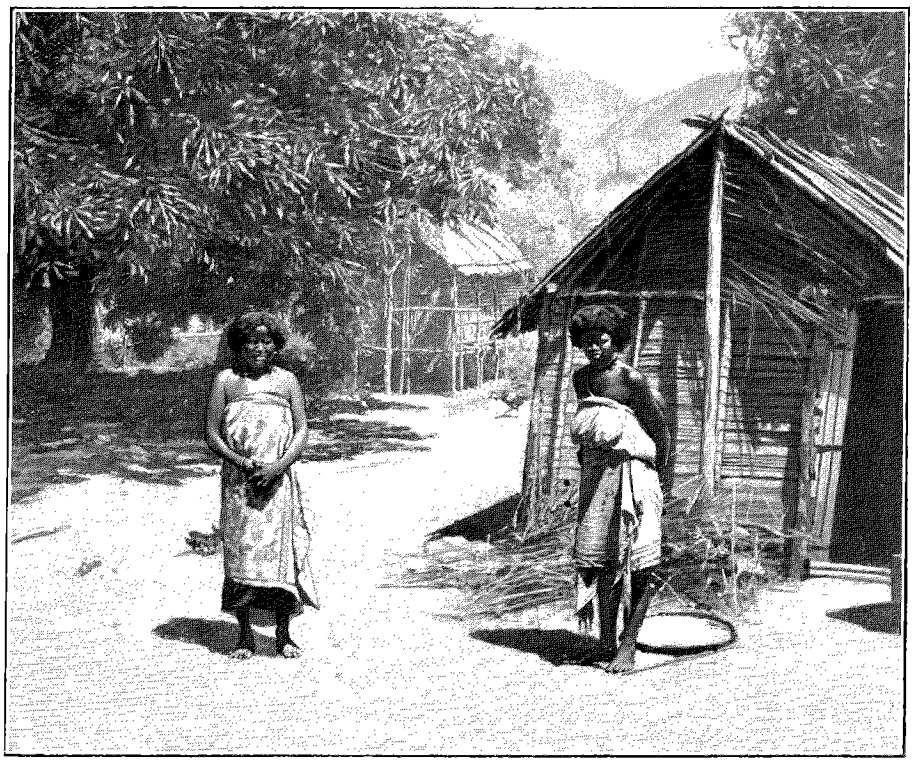
LE HOVA DE BEALANANA (PAGE 257).
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Cette région du Sambirano est riche. Le débouché vers la mer, qui donne dans la large baie de Passandava, est commode, et la construction d'une bonne route, obtenue simplement en élargissant le sentier actuel, dont le tracé est très suffisant, ne rencontrera aucune difficulté, ce qui est à considérer à Madagascar, où généralement il y a tant d'obstacles à l'établissement de solides voies de communication. Nous passons la nuit à Antsahamala.

5 novembre. — A partir du village d'Ambolobozo, on entre dans la zone montagneuse côtière, dont on sort au village d'Ambanja ; elle a 10 kilomètres de large. C'est aussi à Ambolobozo que l'on voit les premiers baobabs, arbres magnifiques qui atteignent 2 mètres de diamètre.

Les rofias, qui avaient disparu depuis Befandriana, reparaissent à 1 kilomètre au nord du village ; ils se trouvent dans tous les fonds, mais il n'y en a de réunis en masse qu'aux marais d'Androfebé. Ils constituent là une véritable forêt de 3 kilomètres d'étendue. Ces marais sont infranchissables ; en octobre, où la saison est très sèche, on y enfonce jusqu'aux genoux dans une vase rouge, recouverte de détritus végétaux. Le sentier est donc obligé à un long détour pour arriver au village de Benavony, où l'on voit les premiers cocotiers.

La plaine côtière est très peuplée. Entre Ambohimena (pron. *Ambouimène*) et Ambanja, sur 15 kilomètres, il n'y a pas moins de 24 villages sur le sentier, et on en aperçoit beaucoup d'autres en dehors. Il est vrai que, à part Ambalavelo, qui compte une quarantaine de belles cases, il n'y a pas de villages importants ; les Sakalaves donnent le même nom à plusieurs groupes de 5 ou 10 cases.



UN VILLAGE SAKALAVE. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Ici il n'y a pas mélange de races. Les Sakalaves sont les seuls possesseurs de la terre, si l'on excepte les quelques « Salams », Indiens ou Arabes de Zanzibar et de Mozambique, qui tiennent entre leurs mains tout le commerce de cette région.

Dans l'intérieur, les Indiens se sont avancés jusqu'à Antsirasira, à plus de 60 kilomètres d'Ankify. A ce village, ils sont deux. A Antsahamala ils sont un peu plus, mais, quel que soit leur nombre, comme ils sont plus intelligents que les Sakalaves, ils finissent toujours par prendre un grand ascendant sur les habitants. Quand le chef d'un village n'est pas là, ce sont eux qui le remplacent et qui traitent les affaires. Maintenant qu'il ne leur est plus commode de vendre des balles, de la poudre et de fusils, ils vendent des étoffes. L'objet du commerce seul est changé.

Il y a excessivement peu de Makoas dans la vallée du Sambirano. Il est à présumer que, dans la baie de Passandava, les boutres des traitants arabes étaient plus gênés par notre présence à Nossi-Bé que dans celles de Port-Radama, de la Loza et de Narinda, qui conduisent naturellement par la vallée du Maivarano à l'Ankaizinana, et par celle de l'Antsinjomorono à Befandriana et Mandritsara.

Dans tout ce pays sakalave, où, en fait de Français, les habitants n'ont guère vu jusqu'à présent que les marchands créoles qui viennent leur apporter des barils de rhum de la Réunion, et dont il faut vraiment croire que quelques-uns ont abusé de leur qualité de « Vazaha » pour obtenir à bon compte ce qu'ils voulaient, la population est timide et craintive à l'excès. En cette saison, la plupart des hommes sont pris par les travaux de culture ; il ne reste que les femmes et les enfants dans les villages, et elles disparaissent toutes à la vue d'un casque blanc ou d'un fusil de milicien ; il faut une vraie diplomatie pour les faire revenir.

Sur le sentier, les hommes que l'on croise passent encore sans trop d'hésitation, mais lorsque c'est une femme, c'est tout autre chose. Le premier mouvement est un arrêt brusque ; le deuxième est de regarder en arrière pour voir s'il n'y a personne qui, marchant dans la même direction qu'elle, puisse l'aider à traverser ce mauvais pas ; en fin de compte, elle passe tout de même, sur le sentier, si le hasard a bien voulu faire marcher derrière elle un Sakalave, loin en dehors, si, en dépit de ses regards effarés, elle est restée seule.

Malade d'un fort accès de fièvre, ayant été obligé en route de me coucher un instant sur le sol à l'abri d'un arbre, j'arrive à Ambalavelo à 4 heures du soir. A notre approche, naturellement, tout le monde fuit et va se cacher derrière les cases, excepté deux marchands anjouanais avec lesquels mon ordonnance arabe peut dire quelques mots. Les hommes du village n'étant pas là, et le reste de la population ne s'approchant guère, il n'y

a plus qu'à prendre les cases qui me sont nécessaires, sans l'avis de leurs propriétaires. Peu à peu, vers le soir, le sexe fort d'Ambalavelo arrive. Le chef est tout ce qu'il y a de plus aimable; il se trouve dans la bande un vieux, originaire d'un village de la côte et qui, ayant été souvent à Nossi-Bé, a fini par baragouiner vaguement le français. Grâce à lui, on nous fournit renseignements, guides et provisions.

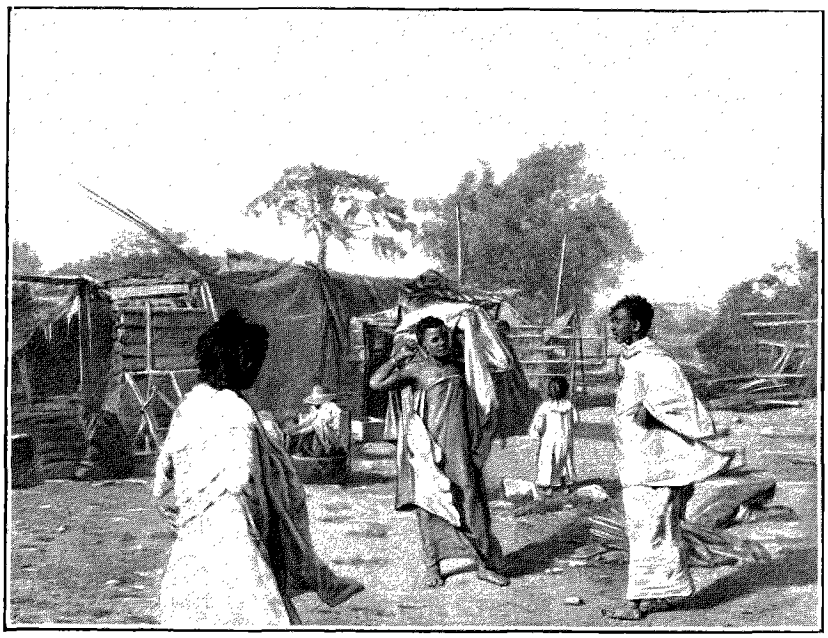
On voit que l'on est ici chez une race complètement différente de celles que nous avons déjà rencontrées. En Imerina et jusqu'à Bealanana, les indigènes s'habillent toujours de blanc. Ici, les étoffes sont voyantes, rouges surtout ; à l'intérieur des cases, on trouve des coussins brodés de fils d'or ou d'un métal brillant. Aussi ont-elles un tout autre air, plus propre que les cases malgaches ordinaires ; malheureusement ce n'est qu'un leurre : le pays Sakalave du Nord-Ouest a autant de puces que l'Imerina.

De leur contact direct avec les Arabes, les Sakalaves ont gardé non seulement des coutumes, telles que celle de se raser le crâne, la répugnance à manger du porc ou d'autres animaux, pour eux *fady*, mais aussi leur habillement. Presque tous portent une calotte blanche ou rouge rappelant la chechia, et par-dessus leur *zimbo*[1] aux couleurs éclatantes une grande chemise blanche ressemblant à la gandoura. Ils ne connaissent pas le burnous, mais non plus le lamba, que personne ne porte dans la vallée du Sambirano et sur la côte. Il est réservé aux femmes, dont l'habillement se compose en outre, comme celui des femmes betsimisarakas sur la côte Est, d'une pièce d'étoffe en forme de sac qu'elles fixent en la serrant au-dessus de la poitrine.

Presque toutes ont, fixé sur la narine gauche au moyen d'une tige, longue d'un centimètre, en forme de tire-bouchon, le *zipiny*, petite pièce d'or ou d'argent, soit une monnaie, soit une pièce sur laquelle est gravée généralement une fleur. Quant à leur coiffure, elle n'est ni savante ni compliquée; quelques-unes, très rares, portent les cheveux comme on le voit à Nossi-Bé, réunis en forme de petites boules; la plupart les ont simplement courts et ébouriffés. Le teint n'est pas noir, mais brun foncé.

6 novembre. — Dans cette plaine côtière, les indigènes n'ont d'eau que dans les mares ou les étangs. A cause de l'absence totale de ruisseaux depuis l'embouchure du Sambirano jusqu'à la baie de Marobokely, on ne peut compter que sur l'eau de pluie. Or il ne pleut que 3 mois de l'année : décembre, janvier, février, et quand la pluie n'est pas suffisante, il arrive que l'on manque de riz.

A partir d'Antananatsilafiana, le sentier suit le bord de la mer; la résidence du roi Tsiarasso, qui commande la contrée, est à Ambatontatao. A côté de lui, à Ambatontatao, il a son frère, Dagnan, et son beau-frère, Mohamed Sakay, prince des Comores, établi depuis 3 ans sur la côte. Ce dernier parle assez bien français pour servir d'interprète. J'ai logé chez lui. Sa maison en bois n'est pas grande, mais très confortable. Toute la solennité de cette entrevue avec le roi s'est résumée dans l'offre qu'il m'a fait faire, avant l'heure du dîner, d'un « pernod », comme me dit son frère. C'est un des mots décidément les plus répandus de la langue française.



SCÈNE DANS UN VILLAGE SAKALAVE.
DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Et alors, pendant cette réunion, le roi, aidé de son frère et de son beau-frère qui me traduisent ses paroles, me raconte les rapports qui existaient autrefois entre Sakalaves et Hovas.

Les Hovas, sous l'autorité nominale desquels ils étaient placés, sont venus deux fois les « disputer ». La dernière fois, c'était il y a 2 ans, quand les Français étaient à Mevatanana. Au nombre de 2 000, les Hovas sont arrivés d'Anorontsangana et de l'Ankaizinana, avec deux canons ; les Sakalaves étaient à peu près aussi nombreux, et à Beambato, dans la vallée du Sambirano, ils battirent complètement leurs ennemis.

Menteur et pillard comme tout Malgache, le Sakalave a vraiment trop de penchant pour le *toka* (eau-de-vie). Il y en a des tonneaux dans presque toutes les cases. On ne sait pas le fabriquer avec la canne à sucre, mais les créoles approvisionnent largement le pays de rhum de la Réunion. Quand, pour partir à Nossi-Bé, je demandai

1. Le zimbo est une pièce d'étoffe s'attachant aux reins et tombant naturellement comme un tablier tout autour du corps.

la contenance d'une pirogue, on me répondit : « Tant de barils ». Le baril de rhum est devenu ici mesure de capacité. Lorsque les Sakalaves sont ivres, il n'y a plus moyen de rien en tirer, et parfois ils restent dans cet état pendant plusieurs jours.

A l'ivrognerie s'ajoutent la paresse et une indolence extraordinaire. A Ambatontatao, le roi Tsiarasso avait, il y quatre ans, une grande case en bois; un jour il lui prit fantaisie de se faire faire un logement en pierre semblable à ceux qu'il voyait en face, à Nossi-Bé. Commencée il y a trois ans, cette maison à étage n'est pas encore près d'être terminée.



ENTRÉE D'UN VILLAGE EN IMERINA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

Il faut reconnaître cependant — cela est d'ailleurs une chose de première nécessité — que partout les Sakalaves cultivent le riz, et comme il y a peu de Makoas dans la région, ils le font eux-mêmes.

De leurs anciennes luttes contre leurs voisins, ils ont gardé l'habitude de s'armer quand ils sortent de chez eux; rarement on rencontre sur les sentiers un Sakalave qui n'ait pas une sagaie sur l'épaule. Vigoureux, solides, ils feraient d'excellents soldats au point de vue physique, mais ils ont, paraît-il, une grande répugnance à quitter leurs pays d'origine, et l'on ne peut en tirer que des miliciens pour la province.

En somme, cette forte race sakalave, qui, sans sa décadence progressive causée par l'ivrognerie et ses habitudes de paresse invétérée, aurait pu nous rendre de grands services à cause de sa haine contre les Hovas, ne nous a pas été d'une aide bien grande.

Sa situation actuelle est résumée dans cette phrase d'un habitant d'Ambalavelo : « Maintenant les Sakalaves mangent bien, les Hovas ont fini de les disputer parce que les Français sont arrivés » ; et, pour un Sakalave, bien manger, bien dormir et bien boire sont les trois fonctions essentielles de l'existence.

Le 7 novembre, une pirogue m'emmène à Nossi-Bé. Le 22, je m'embarque sur l'*Oxus*, qui me mène à Majunga, d'où le lendemain je pars pour Tananarive, où je suis le 5 décembre.

Qu'y a-t-il donc, en somme, à Madagascar, de possible et d'avantageux à entreprendre ? En réalité, beaucoup plus qu'on ne le croit et qu'on ne le dit. Bien que les idées d'expansion coloniale se soient très affirmées depuis quelques années, il est de bon ton de déclarer que, en matière coloniale, il n'y a qu'à suivre l'exemple de l'Angleterre, de même que, en matière militaire, il faut accepter comme parole d'Évangile tout ce qui vient de l'Allemagne. Un Français serait-il donc incapable de faire quoi que ce soit en dehors de France? Il n'en est rien, et l'histoire est là pour le démontrer. Ce qui est exact, c'est que, nous trouvant bien chez nous, il nous répugne d'aller nous installer ailleurs pour le reste de notre existence.

Aux colonies, la première condition de réussite est d'avoir une certaine somme en poche, de disposer au moins d'un petit capital. Les meurt-de-faim ne sont pas les gens qu'il faut pour mettre un pays en valeur. C'est ce que l'on oublie trop souvent; on croit qu'il suffit d'être plein de bonne volonté, d'avoir de quoi payer le voyage, puis que, dès le débarquement dans la colonie, une administration paternelle s'occupera de vous et que l'on n'aura qu'à se laisser faire. Nous avons généralement trop le défaut de nous imaginer que, dès qu'il y a quelque part un rond de cuir, quelqu'un sur ce rond de cuir et un grillage devant ce quelqu'un, nous avons simplement à aller là, et à abdiquer toute volonté et toute initiative. C'est une grande infériorité, en face de gens entreprenants et actifs, habitués dès leur enfance à se conduire eux-mêmes, comme le sont en majorité, il faut bien le reconnaître, les Anglais.

Au point de vue de son utilisation par nous, ce qui doit être notre seul et unique but, Madagascar se divise en deux régions : Imerina et Betsileo d'un côté, — le reste de l'île de l'autre.

La première est habitée par une race intelligente, souvent fourbe, mais aussi apte à saisir tout ce qui lui est enseigné, et à l'exécuter aussitôt presque mieux que son professeur. Excellent pendant six mois, le climat y est bon durant le reste de l'année. Les Européens y vivent parfaitement, et y trouvent à peu près tout ce qui est nécessaire à l'existence.

La seconde forme comme une ceinture autour de la première. Elle se compose principalement de terres basses, donc malsaines. L'invasion malaise s'étant portée sur les hauts plateaux de l'île, a laissé peu de traces ailleurs, et les populations y tiennent bien plus du type nègre ; c'est dire qu'elles ne brillent pas par l'intelligence, et que l'ardeur au travail n'est pas une de leurs qualités dominantes, l'expression « travailler comme un nègre » n'étant exacte qu'autant qu'il y a à côté de ce nègre quelqu'un pour le forcer au labeur. De plus, les villages sont généralement pauvres, excepté sur la côte même, plus souvent en rapport avec les Européens.

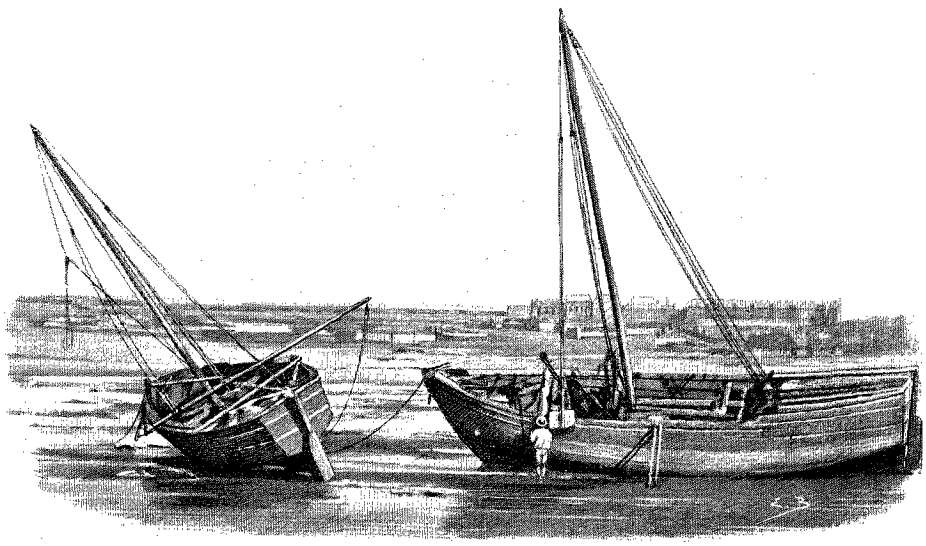
Mais c'est dans ce pays malsain et peu riche que, à part le riz, les cultures ont le plus grand rendement. Sur les plateaux du centre de l'île, la chaleur n'est pas suffisante ; dans le bas, au contraire, café, vanille et autres plantes constituant dans les régions tropicales les plantations rémunératrices, viennent à merveille. La partie la plus productive de Madagascar, au point de vue agricole, est donc la partie malsaine et peu peuplée.

Il n'en est pas de même pour le commerce, et cette assertion n'a guère besoin d'être démontrée, étant donné que l'extension du commerce suppose la compréhension des affaires, et que, s'il est avantageux parfois, pour pouvoir écouler ses produits, d'avoir affaire à des esprits courts et crédules dont on abuse, il est non moins vrai qu'un commerce suivi ne peut exister et se développer que si le commerçant s'adresse à des gens intelligents ; or, à Madagascar, cette éventualité n'est à envisager que pour les Hovas et les Betsileos.

Avant d'apporter ses produits, il faut connaître les besoins ou les goûts des acheteurs. Or, comme objet de toute nécessité pour un habitant de l'Imerina ou du pays betsileo, se placent en première ligne les tissus. Chaque indigène à Madagascar porte au moins un *lamba* ; les Hovas y ajoutent presque toujours, excepté les misérables, un pantalon et une veste. Ils connaissent peu l'usage de la chaussure, et ce ne serait pas une bonne affaire pour un cordonnier de s'expatrier au pays malgache. Pour le moment, le commerce des tissus est aux mains des Anglais d'abord, des Américains ensuite. Les Allemands, là comme partout, font tous leurs efforts pour importer le plus possible, et, sur la côte occidentale, les étoffes que l'on voit entre les mains des indigènes portent presque toutes des marques allemandes.

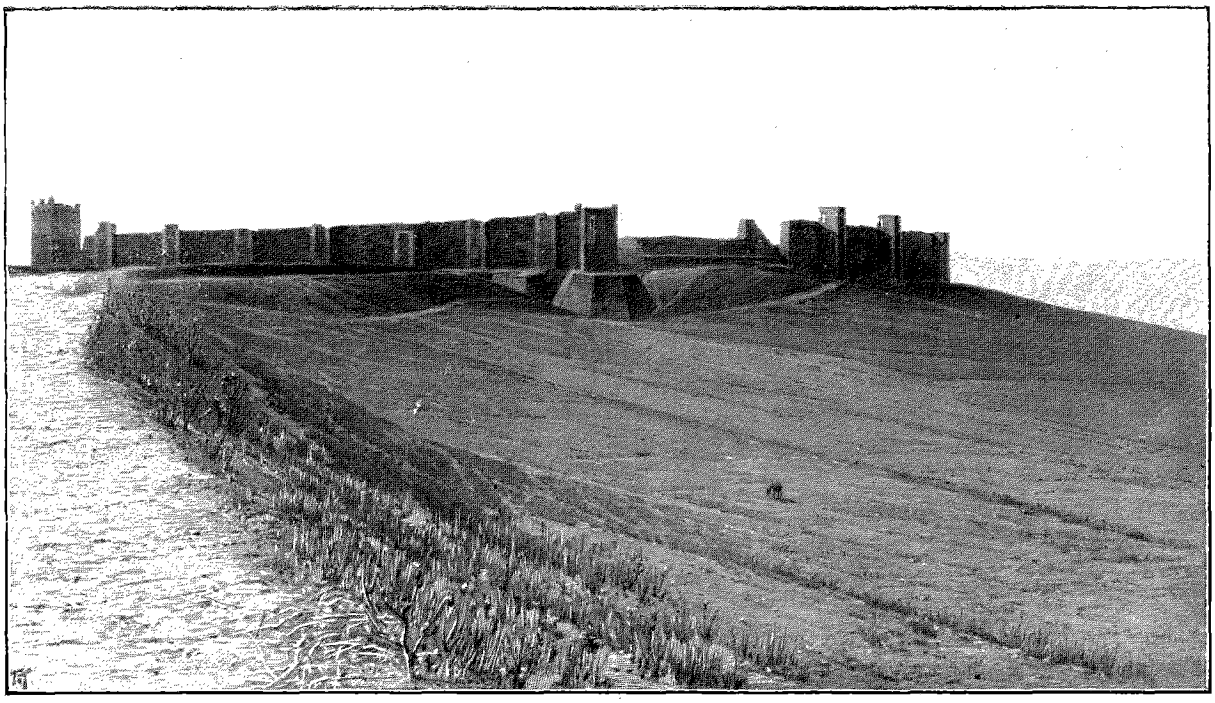
Nos prix sont trop élevés ; les Malgaches se soucient peu de la qualité ; ils tiennent bien davantage à l'aspect extérieur et encore plus au bon marché. Pour conquérir ce débouché commercial, des Français auraient peu de chose à faire. Les Malgaches aiment bien à se mettre du côté du manche, et du jour où ils ont vu que les Français étaient les plus forts, l'influence anglaise, si puissante avant notre arrivée, a diminué rapidement et presque disparu. Les commerçants français, protégés par les autorités, ayant bien plus de facilités que leurs concurrents étrangers pour écouler leurs produits, voudront-ils s'en donner la peine? L'avenir le dira.

VICTOR DURUY.



BOUTRES INDIENS À MAJUNGA — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMMANDANT LAMY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE D'ENSEMBLE DE LA CITADELLE DE LUCERA (PAGE 267). — DESSIN DE TAYLOR.

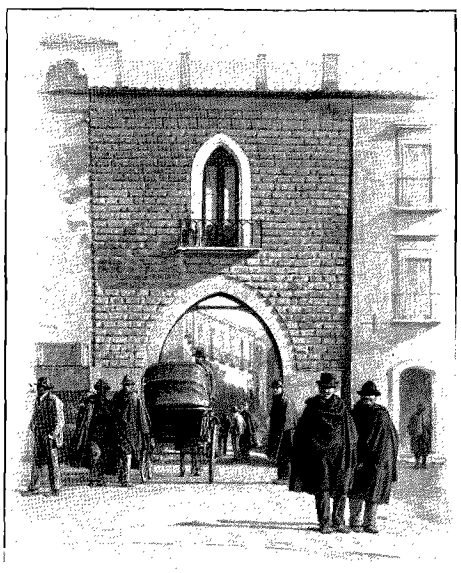
L'ITALIE INCONNUE[1]

(VOYAGES DANS L'ANCIEN ROYAUME DE NAPLES),

PAR MM. BERTAUX ET YVER.

III

Foggia et les villes historiques de la Capitanate. — Lucera des Sarrasins. — Le patois français de Faeto. — La cathédrale de Troja. — Le *Tavoliere* des Pouilles : Histoire d'un désert.



PORTE DE LUCERA. — DESSIN D'OULEVAY.

Revue en plein jour, Foggia est une ville banale et propre, sans laideur et sans coquetterie. Au centre, quelques grands « palazzi » tout neufs, des maisons à deux étages, des rues qui empruntent leurs noms à des célébrités locales, historiques ou mythologiques, un théâtre qui s'intitule théâtre Daunien, en mémoire du roi Daunos, qui régnait dans la plaine entre l'Apennin et le Gargano, au moment où Diomède quitta les îles qui portèrent longtemps son nom (les *Tremiti*), pour tenter des incursions sur la terre ferme. Le fabuleux fondateur de Bénévent aurait aussi fondé Arpi, l'ancêtre éloignée de Foggia. Mais le conquérant grec est moins honoré dans la ville patriote que le vieux roi son prédécesseur : c'est le peuple de Daunos qui revit partout. Outre le théâtre Daunien, il y a un café Daunien, même une savonnerie Daunienne.

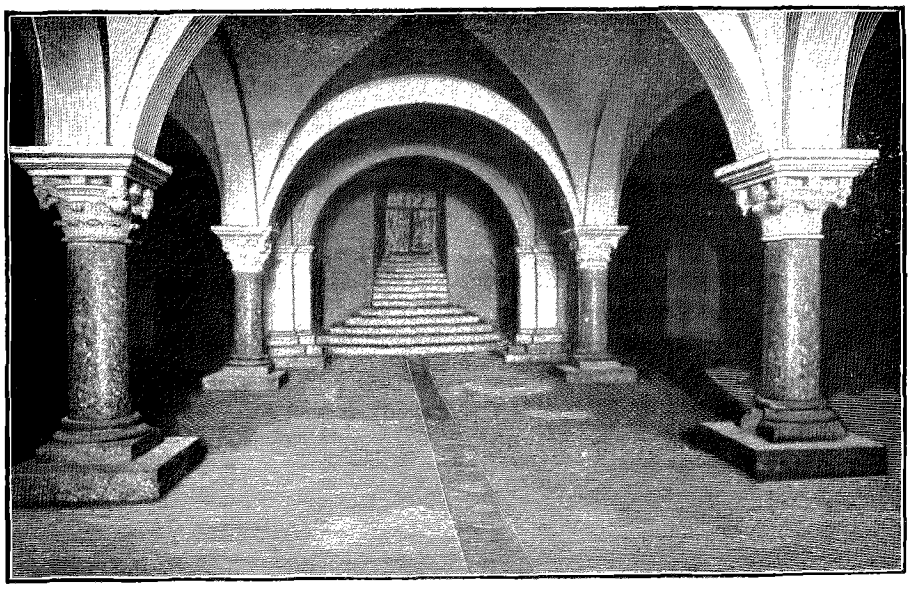
Le quartier bourgeois est entouré d'un boulevard bordé de maisons basses : des cubes à toiture plate, avec un numéro sur la porte; ce sont les habitations des travailleurs de la terre, les *terrazzani*. Puis, hors d'une ancienne poterne de la ville, du côté de l'Est, on se trouve dans un vaste terrain vide qui paraît, avec le vieux calvaire qui y est planté et les petites bornes de pierre semées par douzaines, un ancien cimetière. Or, c'est le grenier de l'une des trois Pouilles : la terre nue et grise garde dans des silos voûtés les récoltes de l'année, et quand un acheteur se présente, on exhume le blé entassé dans une des fosses. Cette aire déserte, qui cache sous son apparence de mort une fécondité prodigieuse, est sans doute la grande curiosité de Foggia.

1. *Suite.* *Voyez tome* IV, *p.* 611 *et* 613.

Il y en a d'autres pourtant, car les tremblements de terre, même le plus récent et le plus meurtrier, celui de 1856, n'ont pas entièrement rasé les monuments qui s'élevèrent à Foggia, au temps où l'empereur Frédéric II y réunit les magnificences de l'Orient et de l'Occident.

Quand l'empereur choisit Foggia pour résidence, la vieille cité d'Arpi avait disparu depuis plus de deux siècles. Elle avait porté le poids de la colère de Rome, contre laquelle ses habitants avaient pris parti, quand Annibal parcourut l'Apulie en vainqueur, avant la bataille de Cannes. La ville de Diomède ne se releva jamais de la terrible leçon qui lui fut infligée, et elle traîna sa ruine à travers les premiers siècles chrétiens, siège d'un évêché qui mourut avec la ville, de misère et de malaria. La plaine s'était recouverte de forêts sauvages, où elle avait été reprise par les eaux vagabondes des torrents. Le village nouveau de Foggia prit son nom, dit-on, des marécages parmi lesquels il s'établit : Foggia serait le même mot que *Fossa*, qui désigne souvent en Italie des bas-fonds humides. Marais et forêts ont leur légende et leur Vierge miraculeuse. C'est sur les eaux stagnantes, parmi les feux follets, qu'un paysan retrouva l'icone de la Vierge qui fut vénérée depuis le XII^e^ siècle dans l'église de Foggia, la Madone aux sept voiles. C'est dans les branches d'un chêne, à six milles de Foggia, qu'un chasseur découvrit, à la suite d'une vision, l'autre Madone, en l'honneur de laquelle on fonda le sanctuaire de l'Incoronata. La souche de l'arbre séculaire se trouve enchâssée dans l'horrible chapelle neuve, tapissée d'ex-voto qui racontent des accidents et des crimes sans nombre ; la Madone, une statue noire qui ne semble pas très ancienne, est toujours à sa place au-dessus du trone décapité, et auprès du lieu de pèlerinage on a laissé debout, par piété, un petit bois de chênes et de hêtres, seul respecté dans le défrichement qui a rasé, jusqu'au massif du Vulture, le plateau presque désert où se creuse le large lit de l'Ofanto. Frédéric II fut attiré dès sa jeunesse vers le bourg, isolé dans la steppe malsaine, par le gibier qui pullulait dans les forêts voisines. Il s'y fit bâtir un palais où, avec ses médecins arabes, son harem, ses faucons et ses guépards, il menait, entre deux batailles, sa vie de philosophe, de sultan et de grand chasseur. Alors Foggia devint pour près d'un siècle, avec Palerme et Capoue, l'une des trois capitales du royaume. Charles I^er^ d'Anjou, qui pendant les premières années de son règne sembla prendre pour modèle l'aïeul de Conradin, vint souvent habiter Foggia, et il y mourut. Il faut errer patiemment dans le dédale des rues pour retrouver ce qui reste du palais élevé par Frédéric II et restauré par le roi français : une simple archivolte, couverte de feuillages élancés et portée par deux aigles, qui est encastrée dans une dépendance du municipe. Deux inscriptions anciennes apprennent que le palais dont nous voyons le seul fragment eut pour architecte Bartolomeo de Foggia.

La cathédrale, elle aussi, est difficile à atteindre parmi les pâtés de maisons maladroitement enchevêtrés : il faut se guider sur son campanile baroque, et l'on arrive contre un épais monument de pierre sombre que les additions et les restaurations ont empâté et défiguré. Seule l'étrange façade parle encore de Frédéric II. C'est bien lui qui a bâti la cathédrale, en même temps que son palais, pour l'ornement de sa ville aimée. On n'en peut douter quand on voit des feuillages travaillés de la même façon que l'arc dessiné par Bartolomeo, le *prothomagister* de Foggia, et surtout quand on est descendu dans la crypte. Il y a là encore, sous des voûtes anciennes, quatre colonnes trapues en brèche multicolore, coiffées de chapiteaux en marbre blanc qui ressemblent singulièrement aux chapiteaux de l'ambon de Ravello, cet ouvrage puissant et délicat qui porte la signature de Nicola, le propre fils du Bartolomeo de Frédéric II ; seulement les chapiteaux de Foggia sont plus trapus et plus graves : c'est l'œuvre du père, autant qu'on peut le conjecturer. Singuliers artistes que ces sculpteurs de Foggia : leur style tourmenté semble agité par des influences multiples ; mais où ont-ils pris l'idée

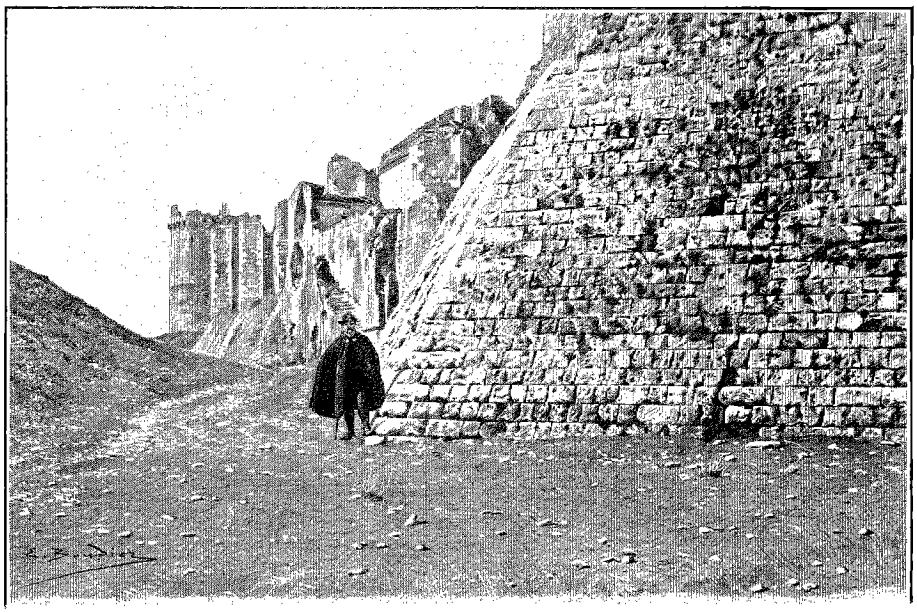


CRYPTE DE LA CATHÉDRALE DE FOGGIA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

de ces dents qui découpent les angles vifs de la façade? Quel mauvais rêve leur a suggéré cette corniche dont le dessin général est antique, mais où pend, comme une végétation d'excroissances malsaines, tout un fouillis de têtes grimaçantes et de corps monstrueux?

Autrefois la crypte de la cathédrale de Foggia contenait deux petits monuments de porphyre, des réductions, sans doute, des tombeaux de la cathédrale de Palerme : l'un avait été fait pour renfermer les entrailles de Frédéric II, l'autre pour renfermer celles de Charles Ier. Il eût été beau de voir, côte à côte avec les restes du grand empereur, quelque chose du roi dont le cœur est à Saint-Denis, dans un sarcophage très simple, surmonté d'une statuette plus petite que l'effigie d'un enfant, mais où l'on peut lire :

Ci gist li cuers du grand roi [Charles]
Qui conquist Sicile.



LES FOSSÉS DE LA CITADELLE DE LUCERA. — DESSIN DE BOUDIER.

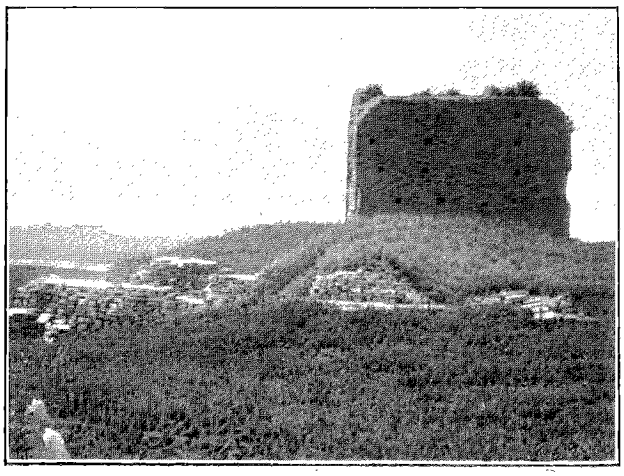
Il ne reste plus trace à Foggia des monuments royaux, ni du porphyre indestructible. La cathédrale ne renferme d'autre mausolée que celui d'un major de cavalerie tué en 1819. Sa mort rappelle une histoire de brigands qui vaut d'être racontée. Il y avait en Capitanate, depuis 1815, une bande très redoutée que commandait un nommé Verdarelli, ancien déserteur de l'armée de Murat. Pour en venir à bout, le gouvernement ne trouva qu'un moyen : il proposa aux brigands de devenir des gendarmes, et il les prit à sa solde, avec le titre de *regi armigeri*. Ceux-ci s'acquittèrent de leur service mieux que les réguliers, et en quelques mois ils eurent nettoyé de leurs congénères la vallée de Bovino. Alors le gouverneur de Foggia eut, pour se débarrasser d'auxiliaires inquiétants, une de ces idées infâmes qui semblaient naturelles au temps des Bourbons. Il fit ranger les nouveaux soldats du roi, les « Verdarelli », comme on les appelait, sur une place étroite, en prenant le prétexte d'une revue. Puis la milice occupa toutes les rues, se resserra autour des malheureux impassibles à la parade, et, sur un signal, abattit ses fusils en joue et les foudroya. Le résultat, c'est que les bandes de malandrins se reformèrent aussitôt, et que, deux ans après, le major Basile fut tué à Tremoletto par un escadron de brigands : son buste de brave homme placide, engoncé dans son col de crin, règne seul, entouré d'attributs belliqueux, dans la cathédrale impériale.

L'immense plaine qui s'étale tout autour de Foggia, sur 150 kilomètres de longueur et 50 de largeur, depuis le Fortore jusqu'à l'Ofanto, et depuis les dernières ondulations de l'Apennin jusqu'à l'Adriatique, est appelée *Tavoliere* des Pouilles. Cette « table » a pris la place d'un golfe dont les flots, jusqu'à la période quaternaire, ont battu les promontoires et les îlots sur lesquels devaient s'élever Troja et Lucera. Alors l'île massive de Gargano s'élevait en pleine Adriatique, comme l'île de Circé, maintenant soudée aux Terres Pontines, s'élevait en pleine mer Tyrrhénienne. Le courant marin qui entoure le Gargano en venant du Nord barra l'entrée du golfe d'une ligne de bancs de sable; les torrents qui réunissaient leurs alluvions dans l'immense lac salé firent du golfe une lagune, puis un marais, enfin une lande féconde et malsaine.

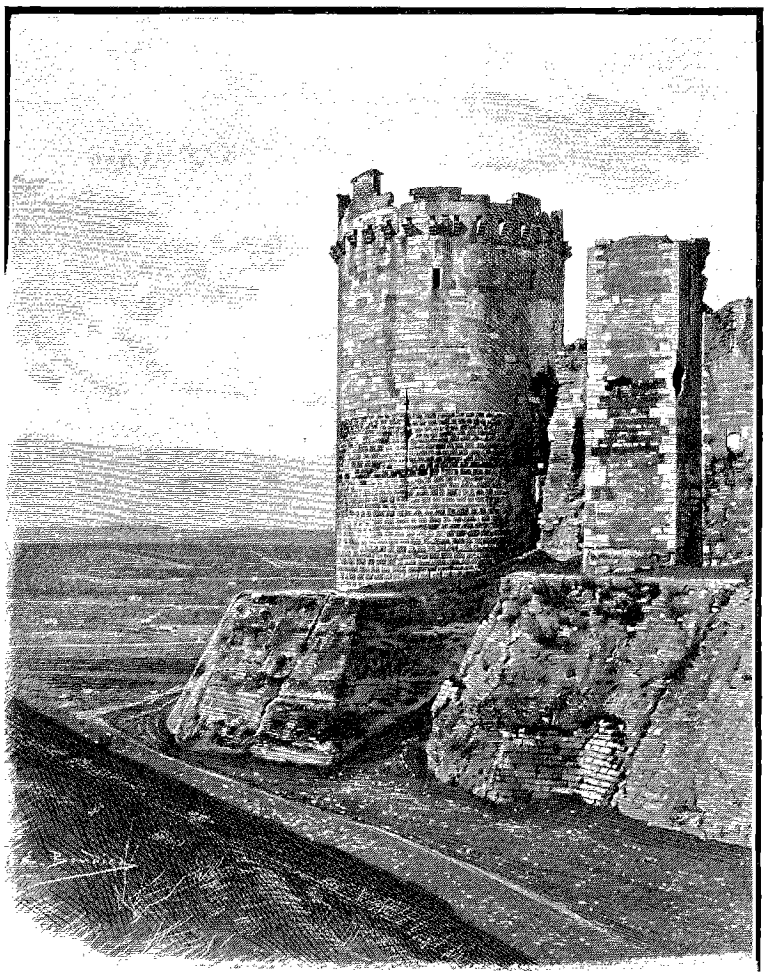
Pour nous c'est un bon parti que de nous établir à Foggia pour rayonner à travers la Capitanate et le Tavoliere. Il y a, près du théâtre Daunien, un hôtel confortable, et au carrefour des voies ferrées qui viennent de Naples, de Bologne, de Brindisi et de Potenza pour se croiser à Foggia, s'embranchent deux chemins de fer d'intérêt local qui s'arrêtent, l'un à Lucera, l'autre à Manfredonia.

Un train paresseux traverse pendant une heure des cultures soignées de céréales et de vignes, avant d'atteindre un mamelon, couvert d'oliviers comme un coteau de Toscane, dont le large dos porte une ville ouverte et, nettement séparée des habitations, l'enceinte d'une citadelle capable de contenir une armée. Ville et forteresse portent un nom fameux dans les histoires merveilleuses du moyen âge italien. On sait comment Frédéric II, après avoir étouffé en Sicile une révolte des Musulmans groupés dans le val de Mazzara, transporta

leurs tribus en Italie, et réunit sur l'éminence où gisaient les ruines abandonnées de l'antique Luceria toute une colonie d'Arabes, avec leurs chevaux et leurs femmes. Il fit de ces hommes sa garde, une réserve de Musulmans contre qui devait s'émousser l'arme la plus redoutable des papes, l'excommunication. Les Sarrasins de Lucera combattirent pendant trente ans du sud au nord de l'Italie pour le Saint-Empire Romain contre l'Église romaine ; les derniers, après la mort du grand empereur, ils restèrent fidèles à ses fils, Conrad et Manfred, et à son petit-fils Conradin. Quand leurs cadavres aux faces noires eurent jonché les champs de Bénévent et de Tagliacozzo, Charles d'Anjou trouva encore les Musulmans, qui avaient survécu aux défaites, retranchés derrière les murailles de Lucera. Il fallut, pour les réduire, un siège en règle. La place une fois prise, le roi, trop habile politique pour supprimer par un massacre une force qu'il pouvait utiliser, oublia un instant qu'il était le champion de l'Église, et, au moment même où son frère Louis IX mourait devant Tunis, Charles d'Anjou prit à sa solde les Sarrasins de Lucera. Il fit relever leurs murailles, où ses propres machines avaient fait brèche, leur envoya pour la forme des missionnaires, et en fait leur laissa la religion et les coutumes de leurs ancêtres, leurs ulémas et leurs caïds. Les chefs sarrasins qui acceptèrent d'abjurer furent armés chevaliers, et l'un d'eux, qui avait reçu au baptême le nom de Richard, fut pendant plusieurs années capitaine de la forteresse.



RUINES DU CHÂTEAU DE FIORENTINO (PAGE 270). — DESSIN DE TAYLOR.



CITADELLE DE LUCERA : TOUR DE LA REINE. — DESSIN DE BOUDIER.

Cependant Charles Ier ne laissa pas les Arabes, comme l'avait fait Frédéric II, seuls maîtres de la ville et de la citadelle : en 1274, il fit venir à Lucera toute une colonie de Français et de Provençaux, surtout des ouvriers et des agriculteurs. Lucera resta ainsi paisible et florissante jusqu'à la fin du XIIIe siècle. Mais Charles Ier eut pour successeur un prince d'une piété stricte et farouche, qui devint l'instrument docile de la Papauté et l'allié de l'Inquisition. Charles II ne put souffrir dans son royaume la présence d'un repaire d'infidèles ; décidé par les objurgations du pape à l'extermination des Sarrasins de Lucera, il envoya contre eux, sans provocation de leur part, une armée qui alla mettre le siège devant les murailles fortifiées par Charles Ier.

Après une résistance désespérée, la citadelle fut emportée d'assaut, le jour de l'Assomption de l'année 1300 ; dans l'enceinte même, la lutte se prolongea de maison en maison jusqu'au donjon, et le carnage dura neuf jours, pour ne prendre fin qu'à la Saint-Barthélemy. Tous les guerriers avaient succombé en braves ; du reste de la population arabe on fit deux parts : ceux qui se convertirent furent traités

avec faveur et dispersés par petits groupes dans les villages de la Capitanate; les autres furent vendus comme esclaves. Pour achever d'effacer la souillure, la ville perdit son vieux nom samnite, et le roi, en l'honneur de la Vierge qui lui avait donné la victoire au jour de sa fête la plus triomphale, baptisa Lucera du nom de cité de Sainte-Marie. La ville des Sarrasins et des Provençaux est maintenant un évêché et une préfecture, pareille à tant d'autres, mais elle conserve encore trois constructions du temps de Charles II : la porte par laquelle nous entrons, en venant de la gare, l'église de Saint-François, dont le portail est timbré d'un écusson fleurdelisé, et la cathédrale, vaste édifice de brique et de pierre de taille, qui, avec sa haute façade nue resserrée entre un clocher trapu et une tourelle octogonale, avec ses fenêtres en lancette et les contre-forts massifs de son chevet, offre exactement l'aspect des grandes églises contemporaines, que l'on peut voir dans le midi de la France, dans la Provence, dont les rois angevins de Sicile étaient restés les comtes. Sur la blancheur crue du transept, récemment restauré, brillent quatorze colonnes superbes, des monolithes de vert antique. Elles proviennent, suivant une ancienne tradition, de la mosquée sur l'emplacement de laquelle Charles II fonda la nouvelle cathédrale; mais il est bien certain que les Arabes ne les ont point taillées, et qu'ils les ont tirées des ruines de la Luceria romaine.



FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE TROJA (PAGE 272). — DESSIN DE GOTORBE.

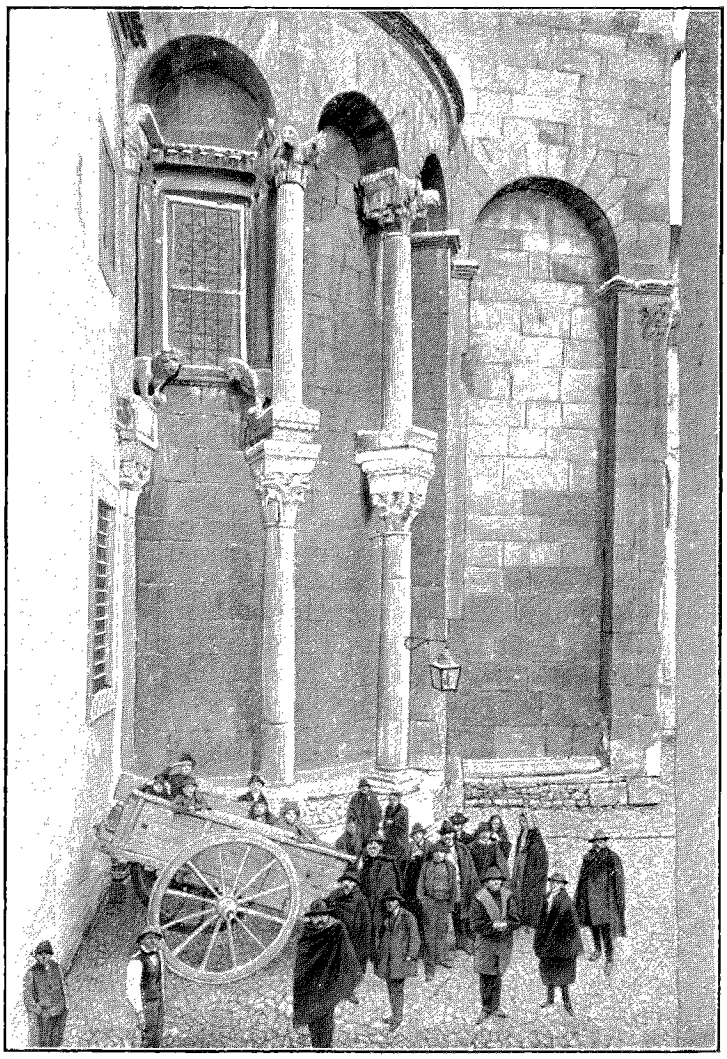
Nous sortons de la ville pour gagner à travers une lande étroite la colline abrupte qui fut l'acropole de la ville samnite et qui porte encore l'enceinte de la citadelle des Sarrasins. A mesure que l'on s'éloigne des habitations, les murailles rousses, découronnées de leurs créneaux, mais encore très hautes, semblent se redresser plus graves et plus fières.

A vrai dire, la face de la citadelle qui regarde la ville et qui domine le fossé taillé dans la colline fait penser aux murs d'Aigues-Mortes et de Carcassonne, plutôt qu'à ceux de Damas ou du Caire : et, en effet, toute cette partie de l'enceinte a été rebâtie entièrement par Pierre d'Angicourt, un chevalier français qui était l'architecte en chef de Charles Ier d'Anjou. C'est une muraille de brique flanquée de tourelles pentagonales, percée en son milieu d'une porte gardée par un châtelet; aux deux angles saillants de l'enceinte, de ce côté, se dressent deux tours rondes bâties en grands blocs de pierre provenant de quelque monument romain, et dont quelques-uns portent encore les grandes capitales d'une inscription latine. La tour la plus haute était appelée

*

tour de la Reine; l'autre, tour du Roi. Nous contournons lentement toute l'enceinte, qui a près d'un kilomètre de circonférence : après avoir quitté les tours de Charles Ier, nous suivons les murs de Frédéric II, très simplement bâtis, avec des saillants rectangulaires. Enfin nous pénétrons dans l'intérieur de la citadelle par une des portes latérales, et nous nous trouvons dans un vaste enclos désert, où une centaine de moutons broutent l'herbe maigre, sous l'œil d'un petit pâtre qui, chaque soir, enferme son troupeau dans le souterrain d'une citerne éventrée. Ni sur les murs, ni sur le sol, il ne reste une trace visible des Arabes de Lucera : seuls des tâcherons français ont laissé gravées sur les pierres romaines leurs marques d'atelier, des croix et des fleurs de lis.

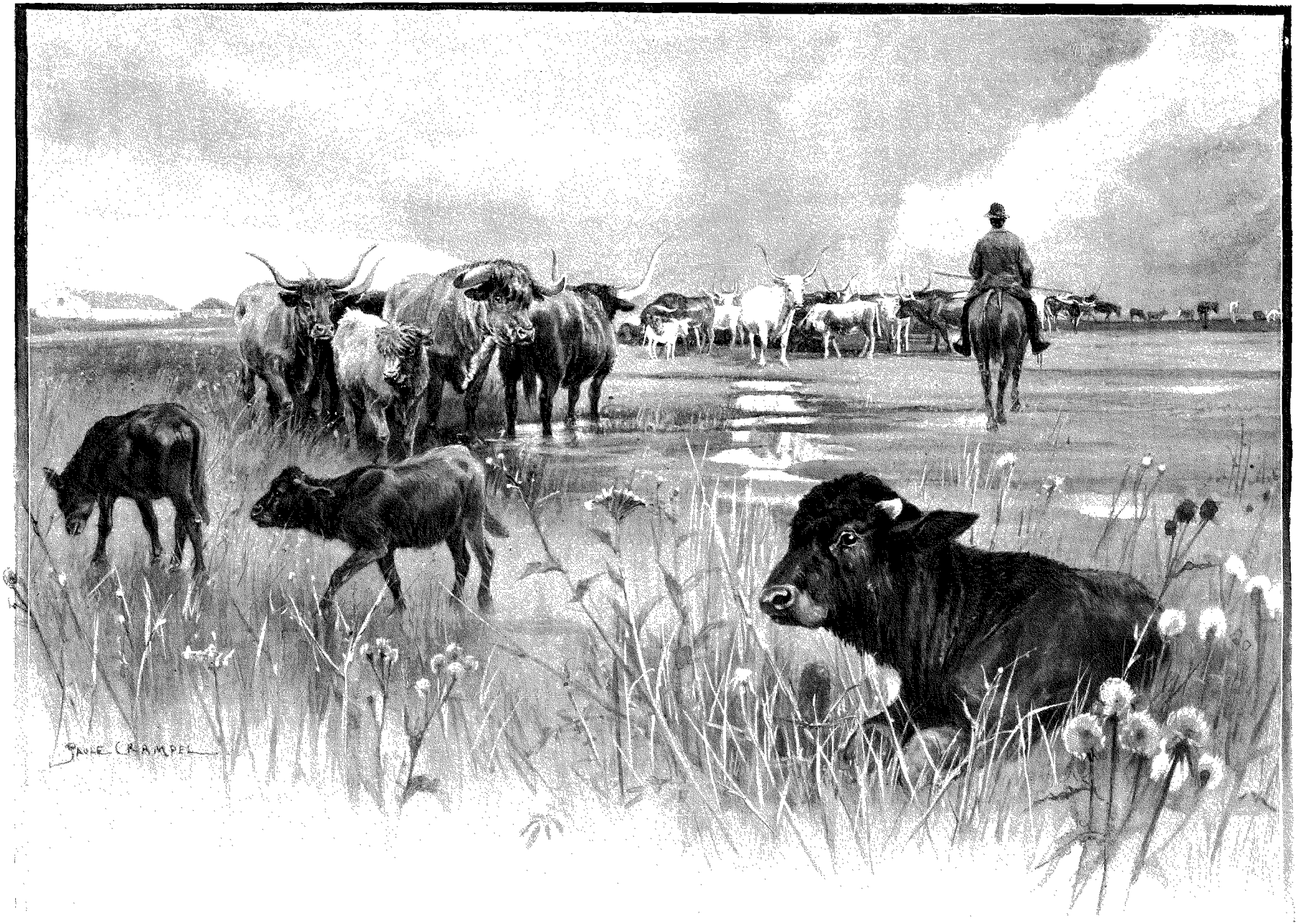
A quelques lieues d'ici, dans la direction de San Severo, le château de Fiorentino, ce poste avancé de la Capitanate, où « le sultan de Lucera » mourut, revêtu, dit-on, du froc des cisterciens, n'est plus, sur sa colline, qu'un informe monceau de briques perdu dans le gazon, où n'habite qu'un émerillon criard, frère des oiseaux de proie qui, à chaque minute, prennent leur vol au sommet des tours de Lucera, et filent d'un trait vers le ciel, en lançant leur appel strident. Pas une pierre ne semble garder, dans la citadelle des Sarrasins, comme dans le château fatal, le nom de Frédéric II. Les édifices religieux ou militaires de Lucera, qui ont un style et qui restent comme marqués d'un caractère de race, sont des édifices français. Mais il y a plus : tandis que les derniers descendants des Arabes de la Capitanate, les « Marrani », comme on les appelait, ont achevé de s'éteindre depuis plus d'un siècle, deux villages dans la province parlent encore un patois français. Ce n'est pas dans la plaine qu'il faut les chercher, bien que le bourg de San Bartolomeo in Galdo, près de San Severo, ait encore une rue des Provençaux. Les colons de Charles Ier, isolés parmi les populations italiennes, inquiétés par les pirates turcs ou barbaresques, quittèrent au XVIe siècle Lucera et les localités voisines. Ils allèrent se réfugier dans l'Apennin, au-dessus de Troja, où ils peuplèrent les deux villages de Faeto et de Colle, en même temps que des Albanais fugitifs fondaient à côté d'eux les hameaux qui portent encore les noms de Schiavoni et de Greci. Pendant plusieurs siècles les habitants de Faeto et leurs voisins les Skipétars, descendants des fabuleux Pélasges, vécurent côte à côte, sans plus se comprendre que les colons français de Lucera n'avaient compris les Arabes avec lesquels ils partageaient la ville.



ABSIDE DE LA CATHÉDRALE DE TROJA. — DESSIN DE MIGNON.

Revenus de Lucera à Foggia, nous préparons pour le lendemain le voyage de Troja; il est convenu avec le voiturier qu'il nous laissera sur la hauteur, et à la fin de la journée nous comptons reprendre à Troja même un véhicule qui nous descendra à la station de Giardinetto, sur le chemin de fer de Foggia à Bénévent. Troja, la citadelle du Catapan Bojoannis, la ville qui reçut la première colonie de Normands établie en Apulie, n'est plus qu'un gros hameau, d'une misère noire et sordide, où toute une population de pourceaux a reçu droit de cité dans les habitations; dans l'embrasure de chaque porte on aperçoit un groin, et, en nous frayant un chemin à travers la foule accourue, nous avons dans les jambes tout un troupeau de gamins en haillons et de marcassins turbulents.

Lorsque brusquement on se trouve face à face avec la cathédrale, la première impression est de l'effroi, tant la couleur des murs est sinistre, tant les formes monstrueuses pullulent du haut en bas de l'édifice. Les



LE « TAVOLIERE » DES POUILLES. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL

pierres brunies et les marbres assombris, qui proviennent de l'antique Æcae, sont maculés comme de teintes cadavériques par les incrustations de tufs verdâtres et violacés, et, sur les portes de bronze vert, des dragons se tordent, tandis que des animaux gonflés comme des baudruches s'avancent sous la corniche et autour de la rose. Cette église, dédiée à la Vierge, semble la fantaisie grimaçante d'un diable architecte.

En regardant de près, on s'aperçoit aisément que l'étrange et fourmillante façade est divisée, par la corniche, où grouillent les bêtes infernales, en deux étages qui représentent deux siècles successifs. La base appartient à la cathédrale élevée dans les premières années du XII^e^ siècle; les grandes arcatures, qui relèvent la nudité des parois, les losanges et les cercles incrustés en pierres de couleur, offrent une ressemblance si exacte avec les murs latéraux de la cathédrale de Pise, qu'on serait tenté d'affirmer que les mêmes ouvriers qui avaient travaillé à l'église de Toscane ont été appelés, quelques années plus tard, à élever l'église d'Apulie. Il n'est pas jusqu'aux montants et aux linteaux des portes, ornés de rinceaux et de figurines imités de morceaux antiques, dont le beau relief ne rappelle les plus anciennes sculptures pisanes. L'abside, avec ses deux étages de colonnes posées sur des lions, remonte aussi, sans doute, à l'édifice primitif; mais toute la partie supérieure de la façade, avec son armée de monstres et sa rose gothique, au remplage de marbre ajouré comme un travail sarrasin est contemporaine de Frédéric II, et doit être attribuée à l'école des marbriers de Foggia.

Longtemps nous restons à étudier, sans souci de la foule, les chapiteaux puissants de sa nef, dont les murs ont disparu sous un affreux décor moderne, la chaire de marbre, qui porte le nom du roi Guillaume le Bon, les trois portes de bronze, œuvres des premières années du XII^e^ siècle, signées par le fondeur Oderisio de Bénévent... Et lorsque le soir va tomber, nous nous mettons en quête d'un moyen de transport. On nous regarde avec étonnement. L'unique voiture connue à Troja est la diligence qui descend au chemin de fer, à 2 heures du matin, et en revient à l'aube. Force nous est de nous hâter pour faire à pied les quinze kilomètres de route et arriver au train de 9 heures du soir. Tandis que les gamins de Troja, massés à l'entrée de la ville, saluent notre départ de cris prolongés, nous cheminons, croisant sur la grand'route les campagnards qui remontent vers la ville, l'un sur son âne, l'autre sur son cheval, presque tous avec un vieux fusil pendu à la selle, ou une paire de pistolets dans les fontes. Ils nous saluent d'un bonsoir pacifique, mais ces silhouettes armées, dans l'ombre qui s'étend, suffisent à nous reporter aux temps très proches, où la plaine que nous traversons était le domaine des malandrins. Pas de lune: les nuages opaques s'amoncellent sur l'Apennin, et nous marchons dans le noir, en nous heurtant aux tas de pierres, poursuivis par le coassement des grenouilles qui peuplent les bas-fonds, et pris d'une angoisse si singulière que nous n'osons parler, même à voix basse. Quand nous atteignons enfin la lumière isolée de la station perdue dans la campagne, nous éprouvons comme le soulagement d'avoir échappé à des dangers obscurs, dans cette steppe aujourd'hui couverte de blés, que la nuit semblait rendre à la désolation et au crime.

Nous pouvons nous imaginer que nous avons traversé de nuit cette région maudite que l'on appelait le Tavoliere, le désert redoutable, où naguère Foggia semblait campée comme une ville du Sud-Algérien.



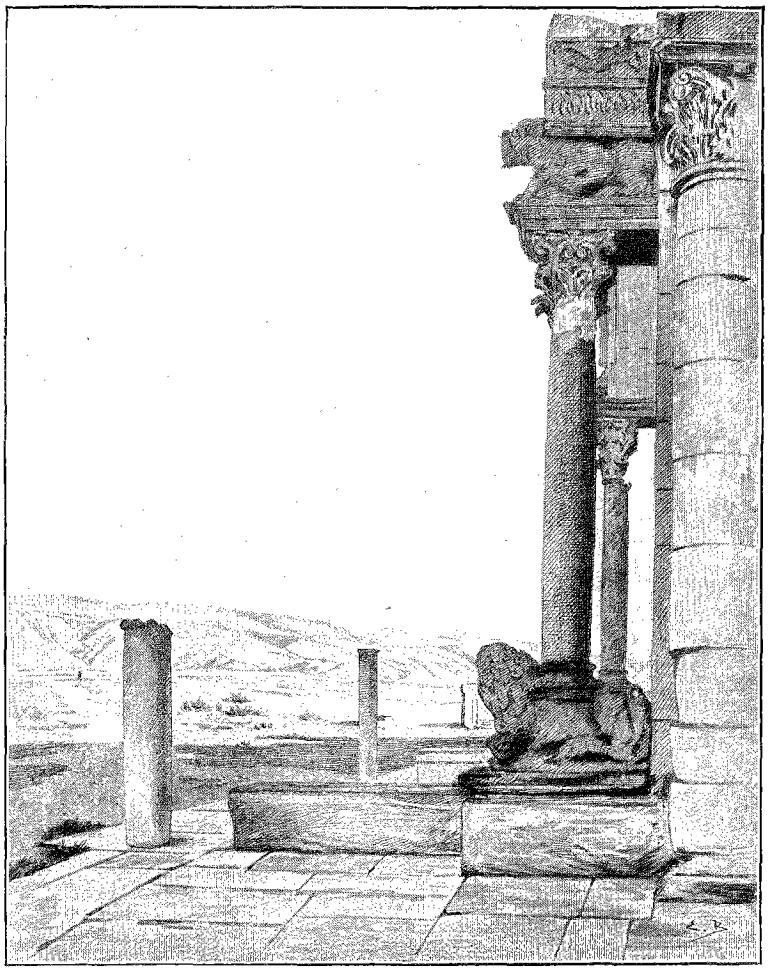
FRAGMENT D'UNE DES PORTES DE LA CATHÉDRALE DE TROJA, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'histoire des vicissitudes par lesquelles a passé la vaste plaine, depuis le temps des cités dauniennes jusqu'en 1860, est l'accusation la plus infamante que l'on puisse porter contre les dynasties dont la rapacité a consommé dans l'Italie méridionale l'œuvre de ruine commencée par les invasions.

La Daunie était, au troisième siècle avant Jésus-Christ, un pays favorisé, où des villes policées, pleines encore de traditions helléniques, étaient entourées de campagnes prospères. Alors Salapia était l'entrepôt de Canusium, comme Sipontum celui d'Arpi, et les vaisseaux venaient chercher dans les ports de la lagune le blé des campagnes où avait régné Diomède. C'est la richesse même de la plaine qui fut la première cause de sa ruine: Annibal vint s'y établir par deux fois pour s'y ravitailler, avant et après la bataille de Cannes, et pendant toute une année il y envoya les Numides en razzia.

Les deux séjours de l'armée punique dénudèrent le Tavoliere comme un passage de sauterelles africaines: les paysans avaient fui, les champs restaient dévastés. C'est à partir de cette année 211 que la plaine abandonnée fut envahie par les troupeaux. Il est probable qu'avant Annibal une partie du Tavoliere était déjà laissée aux pâturages et que les bestiaux y passaient l'hiver, pour gagner au printemps les hauts plateaux du Samnium et de la Sabine; dans cette plaine brûlante, le régime de la transhumance était imposé par le

climat. Ce qui est certain, c'est qu'au premier siècle avant Jésus-Christ, les terrains de pâture s'étendaient, non seulement dans la vaste lande comprise entre le Gargano et l'Ofanto, mais jusqu'aux premiers contreforts de l'Apennin. Lucera, au temps d'Horace, était un centre important pour l'élevage des moutons et le commerce des laines : « ... *Lanæ propter nobilem tonsæ Luceriam...* » Varron, dans son livre *De re rustica*, parle en propriétaire vigilant de ses troupeaux « qui passent l'hiver en Apulie, et l'été dans la montagne de Rieti ». Lui-même nous renseigne fort exactement sur les conditions de ces migrations périodiques et sur leur organisation officielle. Les pâturages de la plaine et ceux de la montagne communiquaient entre eux par de larges pistes qui faisaient partie du domaine de l'Etat : ce sont les *tratturi* d'aujour d'hui, que les Romains appelaient *calli*. Les propriétaires de troupeaux devaient déclarer chaque tête de bétail au publicain, qui percevait un droit. Sous l'Empire, les principaux de ces propriétaires furent les empereurs eux-mêmes : vers l'an 166 de Jésus-Christ, l'affranchi Cosmus, trésorier de Marc-Aurèle, faisait écrire aux magistrats de Sæpinum et de Bovianum (aujourd'hui Altilia et Bojano), les villes près lesquelles passait le plus grand *tratturo*, pour leur enjoindre de ne plus molester au passage les bergers des moutons impériaux, *oves dominicæ* ; la missive, régulièrement transmise par le préfet du prétoire, se lit encore sur une inscription conservée à l'entrée du bourg d'Altilia.



SIPONTO (PAGE 276).
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS L'AQUARELLE DE M. OCTAVE JOIN-LAMBERT.

Pendant le Bas-Empire et le moyen âge, les souverains de toute race qui se succédèrent dans l'Italie méridionale continuèrent à chercher le plus clair profit de leur trésor dans les droits perçus chaque année sur les troupeaux transhumants. Frédéric II, qui, jusque dans l'administration de ses biens, semblait s'inspirer des empereurs romains, posséda lui-même des milliers de bestiaux, dont l'élève fut dirigée par des fermiers, des *massari*, qui avaient rang d'officiers royaux ; son exemple fut imité par les premiers Angevins. Quand Alphonse d'Aragon s'empara du royaume de Naples, il y avait près de dix-huit siècles que la Capitanate restait inculte ; quelques fermes, possédées par les souverains ou les ordres religieux, y formaient des oasis dans une steppe où, seuls, pendant une moitié de l'année, les oiseaux des marais troublaient la solitude. Durant l'hiver, le Tavoliere était envahi par les hordes confondues des chevaux, des bœufs, des buffles et des moutons. Les forêts, dont la lisière s'étendait jusqu'à Foggia, regorgeaient de fauves ; les Français de Lautrec, qui, à la fin du xv^e^ siècle, parcoururent la Capitanate, virent sortir des bois une troupe nombreuse qu'ils prirent pour un parti de cavalerie ennemie : c'était une armée de cerfs. Le Tavoliere, laissé par les hommes aux arbres, aux broussailles et aux marais, semblait avoir été repris par les bêtes sauvages.

L'attention d'Alphonse d'Aragon fut, dès son avènement, tournée vers le Tavoliere, et l'un des premiers actes que promulgua le nouveau souverain fut le règlement du régime de la transhumance, qui devait rester en vigueur jusqu'à la chute des Bourbons, sous le titre de *Dogana della mena delle pecore in Puglia*. En proclamant que toute la plaine de Capitanate relevait directement de sa couronne, et en déclarant qu'il prenait sous sa protection immédiate tous ceux qui envoyaient leurs troupeaux dans le Tavoliere, le roi n'avait pas dessein de reconquérir sur le désert une province de son royaume, mais bien de sanctionner par une condamnation en règle l'état de misère et de barbarie où était retombée la région qui s'étendait depuis le Fortore jusqu'au delà de

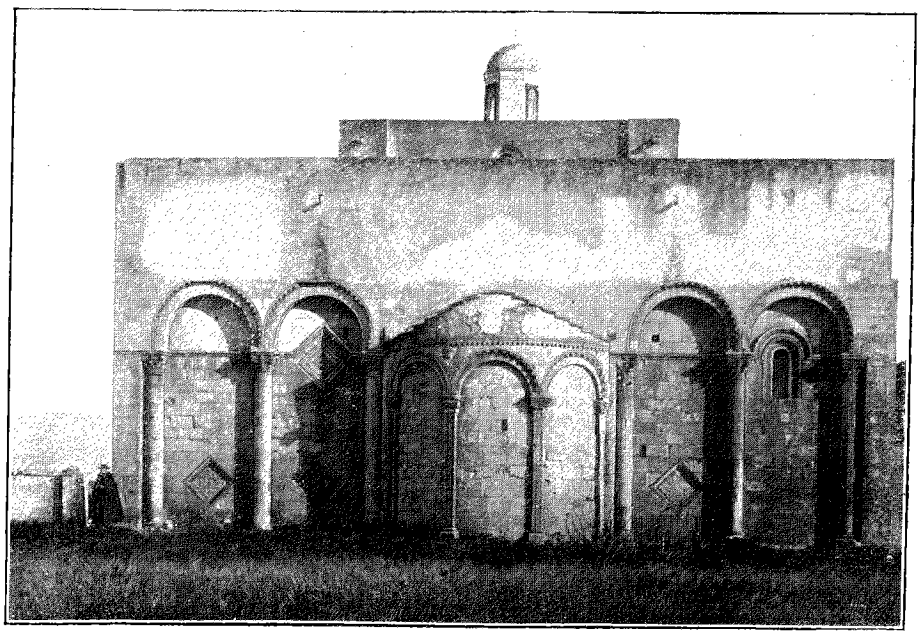
l'Ofanto. Défense fut faite sous les peines les plus sévères d'en cultiver désormais le moindre lopin.

Le Tavoliere est mis hors la loi commune. Il a pour maître absolu un grand seigneur, le « magnifique *doganiere* », véritable vice-roi. L'administration particulière est doublée d'une juridiction exceptionnelle. Les propriétaires des troupeaux et les bergers ne sont justiciables que de la *Dogana*, même pour les délits de droit commun. Le grand juge, institué dès 1447, a la puissance du glaive, et il peut faire justice sommaire, *de plano, sine figura judicii*. Un code plus terrible que celui des conseils de guerre prévoyait les moindres infractions au règlement royal : entrer dans le Tavoliere ou, comme on disait, « rompre la *Dogana* » avant le jour fixé, 10 ans de galère : prendre un autre *tratturo* que le *tratturo* fixé, 10 ans de galère... D'innombrables procès faisaient vivre à Foggia toute une basoche, et les troupeaux étaient suivis d'une chevauchée grotesque de docteurs et d'avocats marrons.

La grande journée était celle du 30 octobre. Depuis près d'un mois, moutons et bœufs étaient descendus en torrents continus des plateaux de la Basilicate et des Abruzzes ; ils se pressaient au bord de l'immense steppe où veillait la maréchaussée de la Dogana, les *Cavallari*. Et comme l'invasion mugissait contre la digue prête à céder, le « magnifique *doganiere* » passait à cheval avec son état-major sur le front de cette armée qui comptait plus d'un million de têtes, et solennellement il « ouvrait » la *Dogana*, « au nom de Dieu ». Alors le flot vivant débordait, derrière l'escadron chamarré, et roulait jusqu'à l'Adriatique.

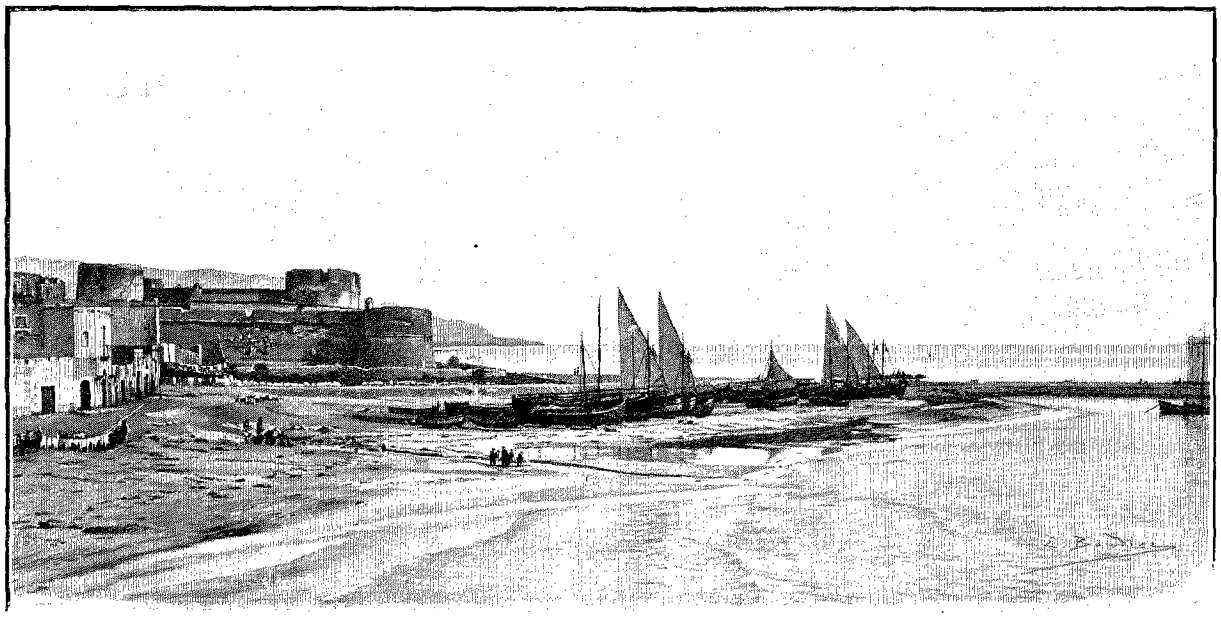
Ce spectacle d'une grandeur barbare se reproduisit chaque année, jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle. Chaque année l'invasion des troupeaux et des bergers traversait les provinces en suivant les *tratturi*, et chaque année son passage était marqué par les dévastations de quelques cultures, le pillage de quelques fermes, le meurtre de quelques bourgeois. Les cavaliers farouches qui piquaient les bœufs avaient, de par la loi, le droit de porter des armes. En lutte perpétuelle avec la milice des villes, avec les *Cavallari* de la Dogana, la plupart finissaient bandits. Cet état de choses incroyable se prolongea sous les Bourbons, comme sous le fils de Charles-Quint. Pour conserver et grossir le revenu de la *Fida*, les rois de Naples entretenaient dans leurs États un désert, et parmi leurs sujets une race de nomades à demi sauvages.

Il fallut attendre le règne bienfaisant de Charles III pour qu'en 1794 cinq ou six colonies agricoles fussent fondées dans la plaine maudite, à l'instigation du marquis Tanucci. Mais c'étaient là des essais timides qui laissaient peser sur la Capitanate les lois d'exception, sans cesse aggravées depuis trois siècles. La loi édictée par le gouvernement de Murat, le 20 mai 1806, fit une révolution mémorable, en abolissant d'un coup la *Fida* et en détachant le Tavoliere du domaine royal. Les terrains furent répartis entre ceux qui les louaient naguère pour le pâturage et qui furent autorisés à les cultiver Le législateur, chose étrange et nouvelle, se montrait préoccupé de ménager le bien-être des sujets : il voulait « assurer aux belles contrées de la Pouille ce bienfait de la propriété, qui dépend de l'amélioration de l'agriculture, d'où provient l'augmentation des richesses et de la population d'une nation ». (Décret du 26 novembre 1808.)



CATHÉDRALE DE SIPONTO (PAGE 276). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A peine la steppe avait-elle commencé à être défrichée et peuplée d'hommes, qu'en 1817 les Bourbons, revenus au pouvoir, s'empressèrent de supprimer les réformes tentées « pendant l'occupation militaire ». De nouveau les laboureurs durent émigrer devant les troupeaux, et au bout des cinquante années que vécut encore la dynastie, le désert s'était de nouveau étendu sur le Tavoliere tout entier. La terre que les rois avaient condamnée à mort, et sur laquelle planait l'infection des marécages, marquait d'une tache de misère et de honte les provinces les plus vivantes du royaume de Naples.



PORT DE MANFREDONIA. — DESSIN DE BOUDIER.

C'est l'honneur du gouvernement qui, après 1860, eut à administrer l'Italie méridionale réunie à l'Italie du Nord, que d'avoir inscrit en tête des innombrables réformes qu'il devait réaliser l'affranchissement du Tavoliere. Dès 1865, une loi fut promulguée qui abolissait les antiques servitudes et ramenait la nouvelle province de Foggia au droit commun des provinces italiennes. Les locataires purent devenir propriétaires, comme le gouvernement de Murat l'avait souhaité, et la liberté de la culture, dans toute l'étendue de la plaine abandonnée, fut de nouveau proclamée.

Déjà, en parcourant la Capitanate autour de Foggia, nous avons pu voir les résultats acquis en moins de trente ans par le nouveau régime. En nous dirigeant vers l'Incoronata, vers Troja ou vers Lucera, à peine avons-nous trouvé quelques lambeaux de terre laissés en friche au milieu des champs immenses dont les silos de Foggia recueillent le blé. Près de la ville, des plants d'oliviers prospèrent, et, vers le Nord, où naguère la steppe du Tavoliere s'étendait jusqu'au village albanais de Guglionesi, la plaine est hérissée de ceps de vigne : San Severo, qui forme le centre de la nouvelle région viticole de la Capitanate, est devenue une ville populeuse et active. En nous dirigeant vers Cerignola, nous trouverons de même une série presque continue de champs en pleine prospérité. Dès maintenant une moitié du Tavoliere semble continuer au delà de l'Ofanto et jusqu'au Fortore la région de Bari, dont la richesse est depuis longtemps proverbiale : l'unité italienne a fait rentrer ce coin de désert africain dans l'unité du travail et du progrès européen.

Cependant, pour retrouver le Tavoliere au nom légendaire tel qu'il était sous les Bourbons, il suffit encore, en partant de Foggia, de parcourir moins d'une lieue dans la direction de l'Adriatique.

Pour faire la route plus à notre aise, et pour visiter une ruine du moyen âge oubliée dans la plaine, nous avions dédaigné le chemin de fer, qui de Foggia part le matin vers Manfredonia, et nous nous étions confiés à une voiture. Une demi-heure après avoir quitté la ville, nous étions dans la pampa : de toutes parts la plaine se couvrait de taches mouvantes; des moutons en rangs serrés, des chevaux maigres, des bœufs aux longues cornes tondaient les touffes grisâtres. Au bord de la route, quelques petits buffles, noirs et luisants, sont couchés, non loin d'un groupe de buffles adultes qui lèvent à notre passage leurs mufles baveux. Un cavalier fièrement campé, sans doute un homme de la Sabine, avec les cuissards en peau de chèvre des campagnoles romains, est immobile auprès des bêtes monstrueuses. La plaine est comme noyée dans le rayonnement d'un soleil pâle, et dans un silence à peine rythmé par un bruissement sourd comme celui des eaux calmes. Les villes semblent si loin, les animaux sont si libres, les hommes si rares et d'aspect si sauvage, qu'une sorte de vertige nous prend, perdus dans cette mer paisible d'êtres vivants et sans pensée.

Lorsqu'on arrive à proximité des maisons basses de Manfredonia, les seules cultures que l'on aperçoive autour de la ville sont des figuiers d'Inde. Nous descendons, au milieu de quelques gamins tristes et hâves, devant « l'auberge de Manfred » : ce nom est tout ce qui rappelle le fils de Frédéric II dans la ville qui fut fondée par lui, quand Siponto, qui se mourait de fièvre, eut été achevée par un tremblement de terre. La mort de Manfred laissa les constructions à peine commencées : c'est par ordre de Charles Ier que furent élevés le château et le môle qui firent de Manfredonia un bon port militaire, qu'en cinq heures on pouvait gagner de

Foggia. Les grosses tours rondes de l'enceinte et le château ont été rebâtis au temps de Charles-Quint, quand la Pouille fut mise en état de défense contre les attaques des Turcs; le port, presque comblé, ne reçoit plus que des barques aux voiles rouges, et parfois les cargos qui transportent l'huile et le vin de la terre de Bari.

Pour aller de Manfredonia au lieu où une église ruinée indique seule l'emplacement de Siponto, il faut reculer d'une demi-lieue dans l'intérieur des terres. L'église est un édifice d'un travail précieux et charmant, en forme de croix grecque, avec un portail décoré de lions et de griffons. La pierre des murs et des colonnes, fine comme un marbre, a blondi sous le soleil aussi magnifiquement que celle d'un temple d'Agrigente. Dans l'intérieur, une Vierge byzantine cent fois repeinte, en l'honneur de laquelle des mendiants ont laissé leurs béquilles et des brigands leurs tromblons, dont la rouille achève de ronger le canon. Quand cette chapelle, qui a été la cathédrale de Siponto, fut bâtie au XII[e] siècle, il y avait bien longtemps que la mer s'était retirée loin du port qui avait été florissant plusieurs siècles avant l'ère chrétienne.

Nous repassons, en revenant vers Manfredonia, les souvenirs de ces journées employées à parcourir la Capitanate, et en songeant aux champs superbes de Lucera, qui ont retrouvé la fécondité de l'antique Daunie, aux bouquets d'arbres de l'Incoronata, survivants des grandes forêts où chassa Frédéric II, à la steppe couverte de troupeaux, restée le désert inculte que fut pendant vingt siècles le Tavoliere tout entier, aux marais qui rappellent ceux dont Foggia a gardé le nom, aux lagunes enfin où se poursuit incessamment le travail des alluvions et des courants marins qui, avant l'apparition de l'homme, a formé la plaine que nous allons quitter, — nous nous apercevons qu'en traversant le Tavoliere, nous en avons, d'étape en étape, remonté toute l'histoire.

Dans la pénombre du soir, le Gargano, longue silhouette noire voilée de nuages, nous attirait comme un mystère. Mais, après un si rude hiver, il ne nous était pas permis de nous hasarder sur les sommets et dans les ravins couverts de neige de la Montagne Sacrée. Nous dûmes, cette fois, reprendre le chemin de Foggia et poursuivre vers Bari. Pour pouvoir conduire le lecteur jusqu'à la grotte de l'Archange et jusqu'à la pointe du promontoire, où si peu de curieux se sont aventurés, nous interrompons ici ce premier voyage, et l'un de nous reprendra l'itinéraire d'un pèlerinage de printemps, entrepris dans la saison où les paysans s'acheminent vers les sanctuaires célèbres de l'Apulie.

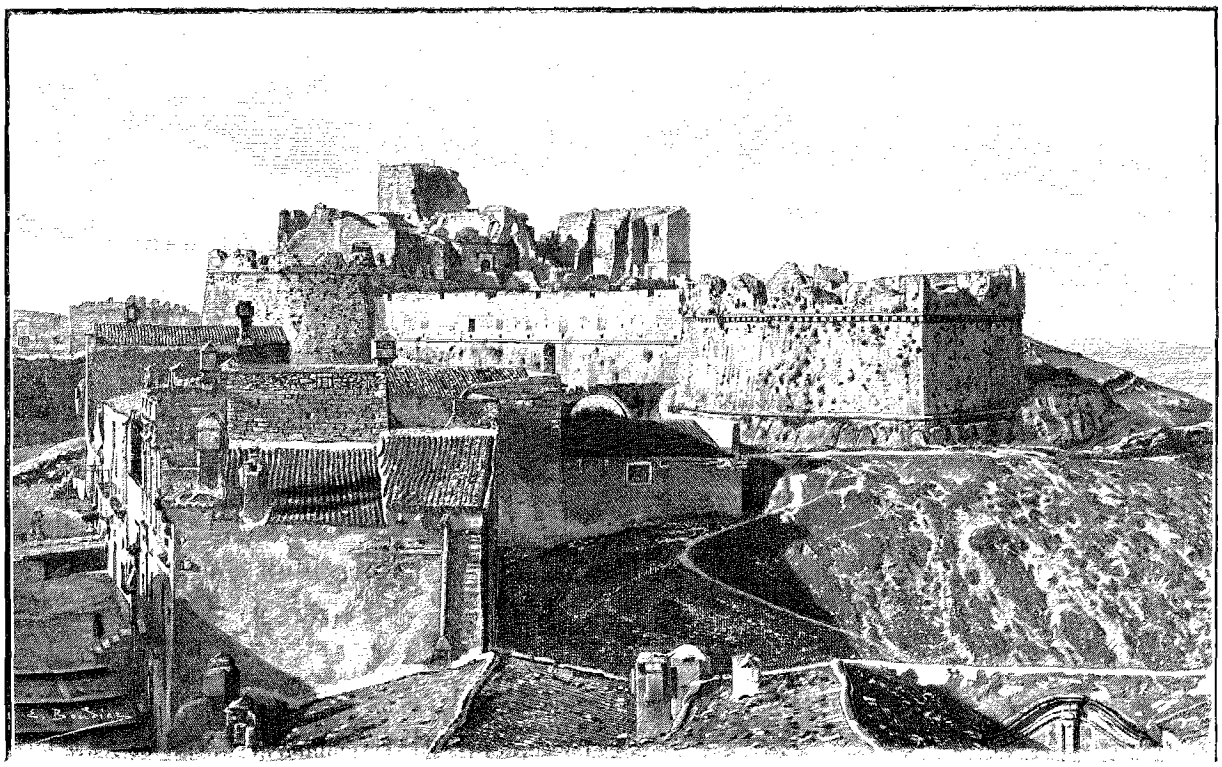
(A suivre.)

E. BERTAUX et G. YVER.



SCÈNE À TROJA (PAGE 270). — DESSIN DE MASSIAS.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CHÂTEAU DE MONTESANTANGELO (PAGE 278). — DESSIN DE BOUDIER.

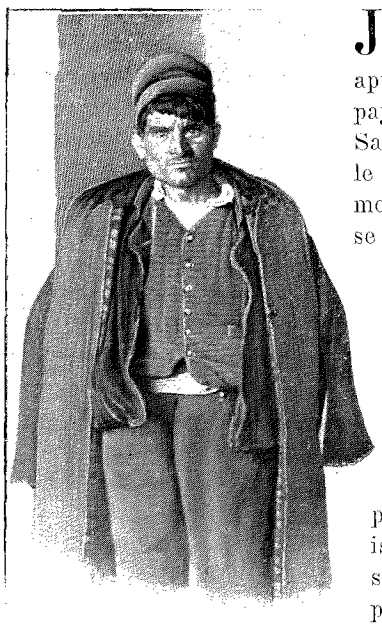
L'ITALIE INCONNUE[1]

(VOYAGES DANS L'ANCIEN ROYAUME DE NAPLES),

PAR M. BERTAUX.

IV

Le Mont Gargano et les îles Tremiti.



UN HOMME DE MONTESANTANGELO. DESSIN DE BOUDIER.

Je me retrouve à Foggia vers la mi-avril. La gare est déjà tapissée d'affiches qui annoncent les billets à prix réduit à l'occasion du grand pèlerinage apulien du printemps. Les deux buts extrêmes du pieux voyage sont, pour les paysans de Basilicate, Saint-Michel du Gargano, et pour ceux des Abruzzes, Saint-Nicolas de Bari ; les deux fêtes ont lieu le même jour, 8 mai. Je prends le train de Manfredonia à 6 heures du matin, décidé cette fois à gravir la montagne sainte, à pousser jusqu'aux pointes du promontoire, et à gagner, s'il se peut, les îles, en pleine Adriatique. Le train roule pendant une heure sans éveiller âme qui vive, dans la steppe que les troupeaux viennent de quitter. La plaine, silencieuse et grise, tachée de flaques marécageuses, semble une immense baie à marée basse, dominée par le mont Saint-Michel de l'Italie. Le Gargano barre le Tavoliere d'un mur abrupt et nu, qui s'avance en mer comme un gigantesque môle. Sur toute la longueur du plateau massif, une brume compacte nivelle les crêtes : même dans la saison d'été, le sommet où s'est bâtie la ville de l'Archange disparaît dans un nuage au crépuscule et à l'aurore. On comprend la terreur confuse que les navigateurs et les paysans des temps les plus anciens devaient ressentir devant cette montagne isolée, visible au loin de la plaine et de la mer, et dont la cime voilée semblait darder la tempête vers les navires ou envoyer sur les moissons la pluie bienfaisante. Déjà, dans l'antiquité, le Gargano était hanté par des voix surnaturelles : Strabon parle de ce mont Drion ou Arion, voisin de Siponte, où les pèlerins d'alors allaient consulter deux oracles de Polydore et de Calchas. Au v^e^ siècle de l'ère chrétienne, deux ans après être apparu pour la première fois à l'évêque de Siponto, l'Archange des batailles mit en fuite une armée de Goths répandue dans

1. *Suite. Dessins d'après les photographies et les croquis de M. Bertaux. Voyez tome* IV, *p.* 601, 613, *tome* V, *p.* 265.

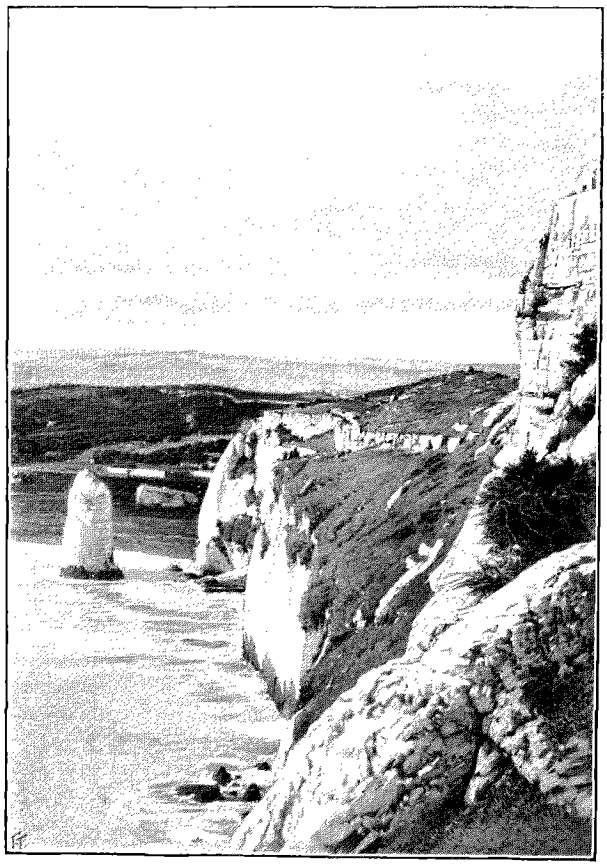
le Tavoliere, en déchaînant du haut du Gargano un orage effroyable. L'Ange, comme les héros, se manifestait sur la montagne, dans la lueur des éclairs.

Pour aborder ce lieu redoutable et saint, je trouve à la station de Manfredonia une patache branlante. La montée par la route neuve, depuis le bord de la mer jusqu'à la ville de Montesantangelo, plantée à 850 mètres d'altitude, demande la matinée entière, car les lacets sont interminables. Aussi ma résolution est-elle prise au moment où la voiture s'ébranle ; arrivé au pied de la montagne, j'abandonne mes compagnons tout ébahis, et je me fais indiquer par le cocher la « vieille route », un large sentier taillé dans le roc, l'antique chemin des pèlerins. A l'endroit même où le sentier s'embranche, un village de troglodytes s'est niché dans les flancs d'un ravin au-dessus de belles cultures d'oliviers.

Une cloche a tinté sur un sommet encore invisible, car ce jour est un dimanche. Après une heure et demie de montée rapide, tout à coup je vois, d'un seul regard, Montesantangelo. Les maisons basses, uniformes, sont rangées en files, avec leurs cheminées noires, toutes de même hauteur, comme un vol serré d'oiseaux gris abattus sur un plateau inégal. Tout au bout du grand village, deux silhouettes plus nobles : une tour isolée et une énorme citadelle.

Je m'engage dans un faubourg où les pourceaux pullulent ; à quelques pas de la route, les animaux immondes grouillent dans des fosses profondes où l'on risque de choir sur leurs dos visqueux. Je songe involontairement que me voilà, pour une semaine au moins, sur la montagne dont je vois la capitale, et je me souviens de l'auberge de Troja, antre noir et puant. Mais à peine ai-je aperçu la place couverte d'hommes debout, que je me sens fort contre toutes les aventures. Jamais, ni en pays romain, ni dans les Abruzzes, cet asile des vieilles populations italiotes, je n'avais vu assemblée pareille à ces groupes de montagnards immobiles.

Tous vêtus de même, un bonnet bleu enfoncé sur les oreilles, un mantelet brun à manches courtes et à vaste capuchon jeté sur les épaules, la culotte bleue ou brune, aux pieds de grosses chaussures ou des sandales de corde, ils se ressemblaient tous, avec leurs faces rasées, le cuir tanné de leur peau, leur menton puissant, leurs yeux étincelants. Leurs corps sveltes et robustes étaient comme pétrifiés dans de fières attitudes ; ces hommes se parlaient à peine, et, par leur gravité religieuse comme par la noblesse de leur allure, ils étaient les dignes gardiens d'un lieu sacré.



LA POINTE DU GARGANO (PAGE 282). — DESSIN DE TAYLOR.

Déjà quelques-uns me fixaient de leur regard impassible, quand une clameur lointaine détourne leur attention : on crie que des pèlerins arrivent, sans doute par la vallée qui entaille la montagne, depuis San Marco in Lamis jusqu'à la mer. Un brusque remous disperse les groupes et entraîne la foule dans une rue étroite et longue, où je m'engage à mon tour. Après avoir passé sous la voûte obscure d'une poterne basse, nous arrivons pêle-mêle devant l'enclos du sanctuaire. Les deux constructions qui en marquent l'entrée remontent l'une et l'autre à l'époque angevine. C'est un clocher octogonal, élevé par ordre de Charles Ier, et à quelque distance un portique de proportions très gauches. Le portique ne précède point une église ; la porte, décorée de sculptures grossières, est un trou béant et noir. Quand on l'a franchie, on se trouve tout à coup dans un escalier couvert de voûtes gothiques, et l'on descend près de 200 marches dans la pénombre, entre une double rangée de sarcophages et d'épitaphes. La foule m'entraîne dans l'obscurité humide jusqu'au fond d'un puits carré, où reparaît la lumière ; les parois sont couvertes par les dalles funéraires des trépassés illustres qui ont voulu reposer à l'entrée du lieu saint. Un autre trou, plus noir que celui du portique, s'ouvre dans la catacombe : des deux côtés de cette porte mystérieuse, je vois luire dans l'ombre les deux battants de bronze et les nielles d'argent d'une porte byzantine. Au-dessus de l'entrée, deux lignes d'un latin étrange et menaçant : « Ce lieu est terrible ; c'est ici la porte des cieux et la demeure de Dieu ».



SUR LA PLACE DE MONTESANTANGELO. — DESSIN DE MASSIAS.

Je m'engage avec les hommes de Montesantangelo dans ce trou d'enfer qui doit conduire au paradis. On entre dans une grotte large et basse ; au fond, des cierges allumés, des lampes d'argent étincelantes marquent le lieu où l'Archange aux ailes de feu est apparu, et où il a consacré lui-même comme un pontife la pierre de l'autel. Vers la gauche, la cavité se prolonge de manière à former une véritable nef. On y distingue contre la paroi une file de piliers supportant des voûtes d'ogives : c'est toute une église d'architecture française que Charles Ier d'Anjou a fait bâtir dans la grotte sacrée.

La foule continue à rouler le long des degrés et à s'engouffrer dans la grotte : chacun, en passant entre les battants de la porte de bronze, fait tinter du doigt les anneaux pendus à des mâchoires de monstre. Je me trouve entouré par les montagnards, qui me dévisagent : alors seulement, dans la pénombre, je remarque leur coiffure étrange. Tous ces hommes ont la tête rasée, avec une simple couronne de cheveux sur laquelle doit poser le bonnet bleu : leur face glabre et leur capuchon de bure donnent à ces paysans une silhouette de franciscains, et l'on dirait que l'Archange lui-même, pour les consacrer à son service, les a marqués d'un signe sacerdotal.

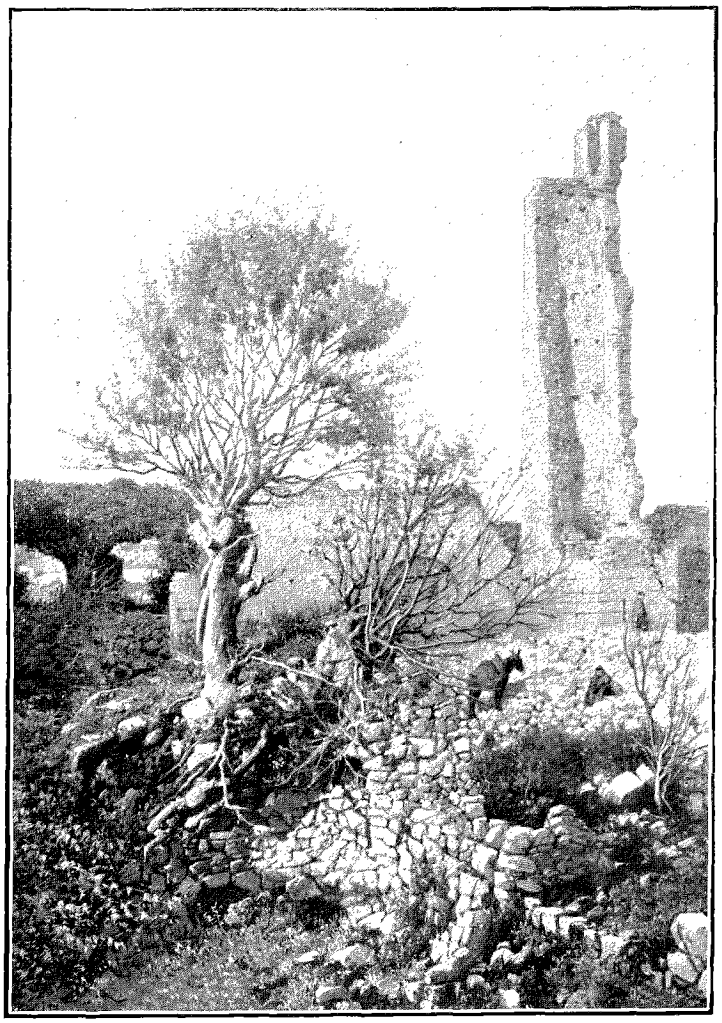
Les pèlerins tardent à se montrer : comme un des hommes bruns me l'explique à voix basse, ils disent sur chacune des marches un *Pater*, un *Ave* et un *Gloria*. Enfin, un chant formidable ébranle les parois pleines de tombes, et un grand crucifix noir, porté par un vieillard, apparaît dans le cadre lumineux de la porte. A peine les pèlerins ont-ils touché le seuil que tous, le cierge à la main, tombent à genoux, et ils se traînent ainsi, vieillards, femmes, enfants, la face exténuée, les yeux illuminés, la bouche ouverte et les lèvres raidies par les clameurs, qui se confondent dans un seul cri déchirant et sauvage. Et trois fois ils font ainsi le tour de la balustrade élevée devant l'autel, en touchant l'un après l'autre tous les barreaux, et en répétant cent fois cette invocation, où saint Michel apparaît plus Dieu que la Trinité : « Ange saint, Père, Fils et Saint-Esprit ! »

Il n'y a point de prêtre avec les voyageurs misérables ; point de prêtre à l'autel, car l'heure de la grand'-messe n'est pas encore venue. Tout se passe entre le peuple et le saint. Je pense que, dans cette grotte qui porte encore le nom officiel de basilique palatine, seuls des pauvres et des humbles viennent aujourd'hui. Jadis les rois et les empereurs sont montés jusqu'ici pieds nus. L'empereur d'Allemagne Henri II le Saint vit dans la grotte « l'Arche de Dieu », et l'empereur Othon II mourut peu de jours après être descendu de la montagne, parce qu'il avait aperçu des choses réservées pour le ciel. Les derniers Bourbons de Naples rendirent encore à saint Michel les honneurs qu'il avait reçus des princes normands et des rois angevins. Le guerrier à l'armure d'or, que les généraux de Byzance invoquaient comme l'archistratège des armées célestes, retrouva vers 1850 un grade dans l'armée napolitaine : le roi Ferdinand II le nomma généralissime de ses troupes, mais, à la bataille de Vulturne, l'Archange, qui aime les braves, passa à Garibaldi.

Après avoir passé la journée entière à découvrir les églises du moyen âge, perdues d'un bout à l'autre de la ville, au milieu des masures, je regagne au soir mon auberge, l'unique auberge de cette ville de 18 000 âmes. C'est une masure tout en escaliers raides comme des échelles, à l'enseigne de « Fra Diavolo ». Mais l'hôte, un brave homme, se met en quatre pour me cuire des pâtes et un ragoût de porc : c'est bien plus que je n'espérais.

D'ailleurs, dans la salle enfumée où le souper mijote à la crémaillère, je trouve deux hommes dont la conversation me fait oublier la faim. L'un est l'unique voyageur arrivé avant moi, un gros propriétaire à mine de tabellion, vêtu et guêtré de noir à l'ancienne mode ; il vient de Mattinata, un village du Gargano, sur le golfe de Manfredonia. L'autre est un notable de Montesantangelo, vêtu de brun et coiffé de laine bleue comme tous les hommes de la ville, mais plus grand que les autres, plus noble et plus sévère. Il me donna lui-même les détails les plus complets sur le costume étrange qui m'avait frappé. J'appris que ce costume n'est traditionnel sur le Gargano que dans la ville même de « Monte ». Le manteau brun est appelé *tabarro*, le bonnet bleu *coppola*. La bure pour les manteaux et les bonnets tout confectionnés sont achetés uniquement à Trieste : il ne faut pas en conclure, d'ailleurs, que le costume de Montesantangelo soit d'origine istrienne ou dalmate : les pêcheurs illyriens portent de minces calottes rouges, brodées de noir, bien différentes des longues chausses de laine épaisse qui, à Montesantangelo, passent de père en fils, un peu rognées à chaque génération. Trieste fabrique les *coppole* pour le Gargano, comme les *fez* pour le Levant.

Maintenant c'est le grand montagnard qui m'interroge, mais non tout d'abord sur ma patrie et ma profession. Il veut savoir avant tout l'impression que j'ai ressentie dans l'ombre de la caverne, devant la statue. Et, presque sans attendre la réponse, le voilà qui, avec une ferveur d'amoureux, me raconte les miracles et les légendes de l'Archange. Il sait comment le taureau, échappé aux troupeaux du seigneur Garganus, fut retrouvé sur le sommet de la montagne, à genoux devant l'entrée de la grotte ; comment une des processions qui s'acheminèrent vers le lieu du prodige, fut escortée de quatre aigles, dont deux protégeaient de leur ombre les évêques contre les rayons du soleil, tandis que les deux autres les éventaient avec leurs ailes puissantes.



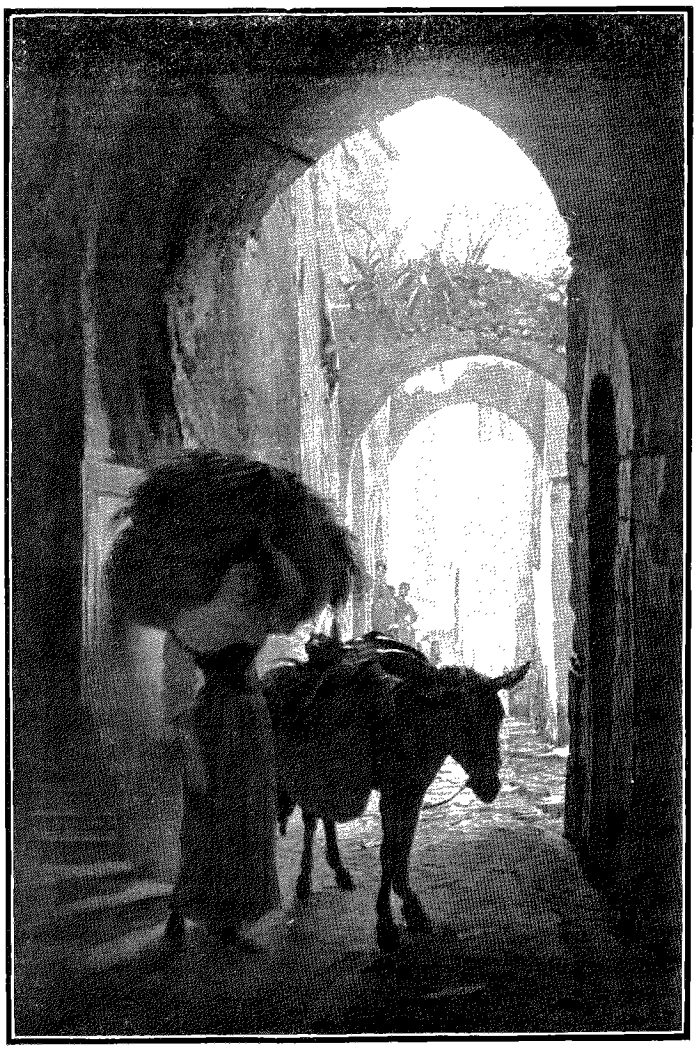
MONTE SACRO. — DESSIN DE TAYLOR.

L'homme poursuit son récit, d'une voix large, dans un bel italien correct et sonore, avec un seul geste automatique, toujours le même : il touche son bonnet chaque fois qu'il prononce le nom de saint Michel et celui du « Dieu tout-puissant ». Ses yeux, qui ne nous regardent plus, sont fixés sur des visions d'une majesté souveraine. Il voit, à genoux dans la grotte, « saint Henri, empereur des Français ». A sa droite, saint Michel est debout, l'épée nue ; la messe est dite par Jésus-Christ en personne, et servie par saint Jean le Baptiste et saint Jean l'Évangéliste. Au moment où le prêtre lit l'évangile, le second saint Jean prend le livre et le présente au Christ. Celui-ci l'élève grand ouvert au-dessus de sa tête, et l'empereur, ébloui, peut y lire ces mots : « Tu es vraiment l'élu du Seigneur Dieu ».

J'écoutais pieusement cette Légende d'Or qui vivait intacte et radieuse dans l'homme d'autrefois. Enfin le montagnard sortit de son rêve, et me demanda brusquement d'où je venais. Je répondis que j'étais Français, comme saint Henri... « Oui, reprit, avec sa gravité d'augure, l'homme vêtu de brun ; c'est vous qui avez eu la grande Révolution. Le roi d'alors, je le sais, s'appelait Louis III, et le jour vingt-quatre du mois de mai, on a tué deux mille cinq cents prêtres. » Le propriétaire de Mattinata intervint ; lui n'avait de penchant que pour les biens de ce monde ; il déplorait le malheur des temps, les impôts, la guerre d'Afrique, et, d'un ton mystérieux, il vantait la vieille dynastie qui, moins hardie dans ses ambitions, laissait au vigneron ou au laboureur quelques écus d'argent. « Ah ! monsieur, gémissait-il si les Français voulaient seulement rendre au pape son royaume, le pape nous ramènerait les Bourbons ! » Le montagnard me regardait de son regard clair, lumineux dans sa face brune, et, toujours aussi grave, il repartit :

« On dit chez nous que vous êtes très riches. Combien donc payez-vous de tribut au roi de France ? »

C'était peu de bien connaître les monuments et les habitants de la ville sainte. Le Gargano tout entier a été, au moyen âge, une montagne sacrée, couverte de monastères et d'ermitages, habitée par les chœurs célestes qui veillaient autour du sanctuaire de leur chef. Aujourd'hui encore les pèlerins qui viennent du Nord, par la vallée creusée au milieu de la longue montagne, s'arrêtent au monastère ruiné de San Marco in Lamis et au baptistère défiguré de San Giovanni Rotondo, puis, de Montesantangelo, ils s'en vont sur la crête qui domine le Tavoliere vénérer le sanctuaire de Pulsano. C'est une grotte encore, mais qui n'appartient pas à l'Archange. La Vierge Marie, un peu jalouse des honneurs rendus au général des armées, dont elle était reine, ordonna au bienheureux Jean de Matera d'aller lui dédier à elle-même un monastère sur un sommet du Gargano. J'ai gardé un profond souvenir de mon pèlerinage à Santa Maria de Pulsano : longtemps je reverrai les bâtiments lépreux de l'ermitage, au bout d'une lande pierreuse, hérissée de chardons gris et d'asphodèles mauves, les murs suspendus au bord d'un ravin à pic, et l'ermite, un gnome en guenilles de capucin, qui vit dans ce désert, seul avec quelques chèvres, égrenant sans discontinuer les Litanies de la Vierge, et qui a gardé la grotte, pleine de légendes confuses d'apparitions et de trésors enfouis, pendant trente-six ans : il n'a quitté son désert que pour faire son temps de soldat.



UNE RUELLE À VIESTI (PAGE 284). — DESSIN DE MIGNON.

J'avais encore à explorer toute la partie du promontoire qui est battue par la mer. Jusqu'ici les historiens et les géographes eux-mêmes n'ont voulu voir du Gargano que le mur mystérieux qu'on peut apercevoir de Foggia; les archéologues les plus hardis, qui, comme Gregorovius et Lenormant, ont risqué l'ascension, sont redescendus de Montesantangelo le soir même. Seuls, je crois, deux géologues italiens ont parcouru d'un bout à l'autre la montagne perdue. Pour me préparer un itinéraire, je dois me contenter des noms de gros bourgs que je lis sur la carte, et des indications très confuses que je parviens à tirer des montagnards. Le *sindaco* me signale des ruines sur un sommet qui s'appelle encore « Monte Sacro » ; je puis, me dit-il, aller les visiter tout en gagnant Vico Garganico.

Donc, me voici en campagne avant l'aube, avec un mulet et un guide. Nous franchissons, au hasard du sentier, des ravins pierreux et des crêtes couvertes de massifs de lauriers-roses ou de fourrés de maigres chênes verts; c'est à midi seulement que nous gravissons la croupe dénudée du mont Sacré. Après de longs circuits parmi les roches et les broussailles, je vois une haute tour, fendue par la foudre, qui se dresse, encore fière, au-dessus d'immenses constructions à demi écroulées et enfouies dans la verdure. Ce sont les restes d'un monastère. L'église a conservé son porche presque intact, et une écurie colossale, capable de contenir plus de cent mules, atteste encore quelle a pu être au XII^e^ siècle la puissance et la richesse des moines. Mais on ne sait plus rien sur le fondateur et sur les vicissitudes de cette ville monastique, squelette anonyme enseveli dans un jardin vierge, et non moins saisissant, sur la cime, oubliée des pèlerins eux-mêmes, que Ninfa, la ville fantôme des marais Pontins, dans son tombeau de fleurs sauvages, au bord du miroir mortel de son lac dormant. En descendant, mon paysan me montra, loin des ruines, une mare d'eau noirâtre : « C'est là, me dit-il, que le « gouverneur » fit décapiter les 300 moines du Monte Sacro; on appelle encore ce trou la mare des têtes coupées : *lu cutino de li tagliati.* »

*

Ma surprise avait été grande, quand, monté sur un pan de mur d'où l'on pouvait voir au delà des branches inextricables, j'aperçus au Nord et à l'Est la montagne couverte d'une épaisse forêt. Bien souvent, j'avais entendu parler des *futaies majestueuses* de la Sila calabraise; mais qui donc connaissait aujourd'hui ces grands chênes du Gargano, célébrés par Horace et Virgile? Je traversai, pendant près de 5 heures, la forêt silencieuse et obscure que les gens du Gargano appellent la Forêt de l'Ombre. Le sol était couvert de mousses et de fougères; les hêtres géants élevaient leurs fûts droits et superbes à côté des chênes noueux et tourmentés: sur mon bât mal commode, derrière l'infatigable montagnard, je me croyais en pleine forêt de Fontainebleau.

La nuit était venue quand, après avoir cheminé depuis l'aube sans rencontrer d'autre créature humaine qu'un petit pâtre et deux charbonniers, nous aperçûmes les lumières de Vico. Ma surprise fut grande, le lendemain, de découvrir, dans l'instituteur de cette commune perdue, un savant modeste, qui avait consacré tous ses loisirs à étudier sa montagne en naturaliste et en historien. C'est grâce à l'expérience de M. Giuseppe del Viscio et à ses conseils obligeants que j'ai pu en quelques jours m'orienter à travers ce coin de *terra incognita*. J'eus le temps d'apercevoir des problèmes multiples que deux autres séjours, trop brefs, à Montesantangelo et à Vico ne m'ont point encore permis d'approfondir. Ici je me bornerai à indiquer brièvement ce que j'ai vu et le peu que je sais.

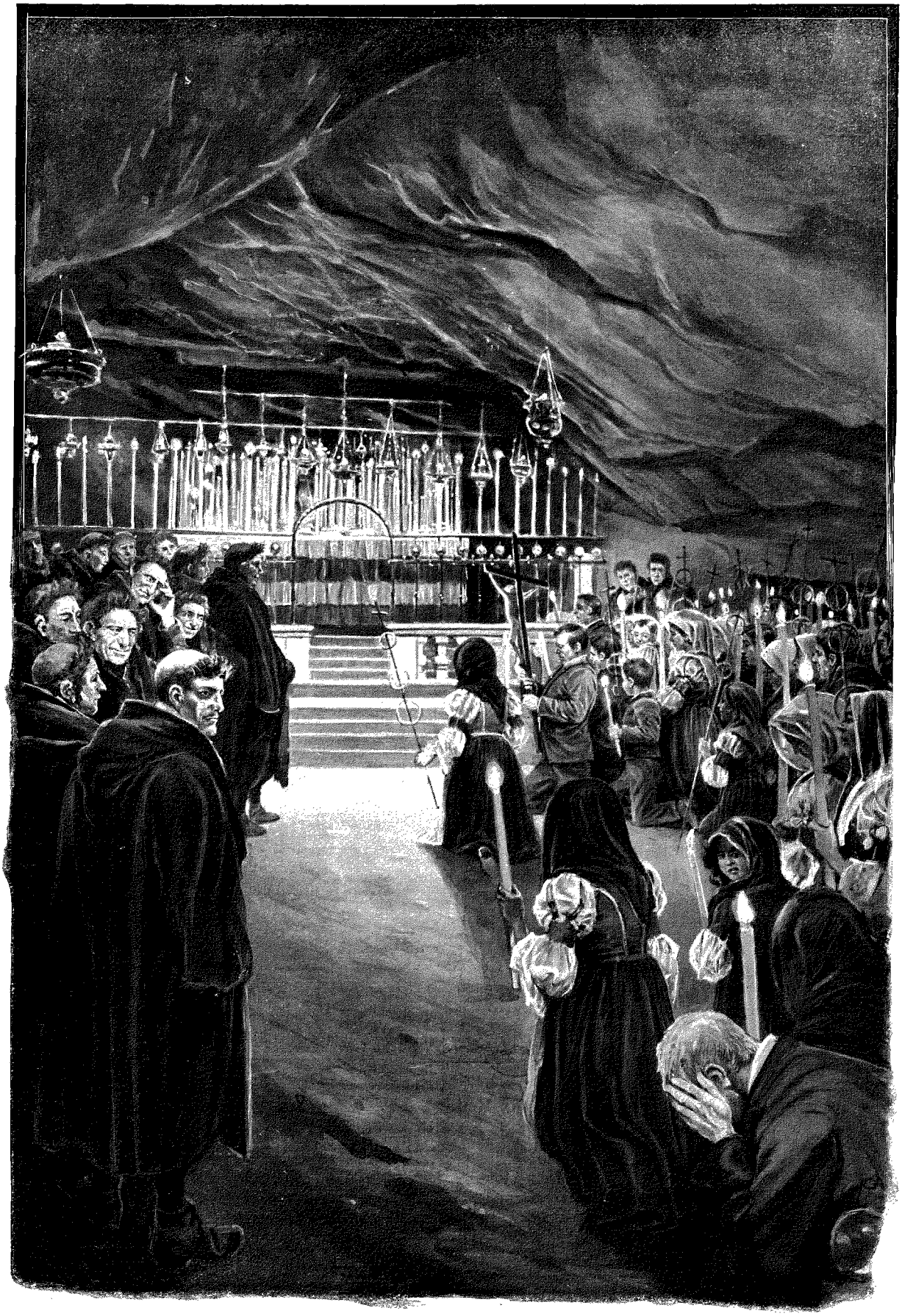
Il faut tout d'abord se représenter le Gargano divisé en régions géographiques nettement délimitées. Le versant méridional est limité par une falaise accore, à peine entaillée de quelques ravins sans issue, qui s'élève brusquement au-dessus de la steppe de la Capitanate et qui se prolonge en mer jusqu'à la pointe de Viesti, formée d'escarpements crayeux, aussi abrupts et aussi blancs qu'une falaise de Normandie. Au contraire, le versant septentrional est creusé de larges échancrures, les golfes de Lesina et de Varano, barrés aujourd'hui par les bancs d'alluvions provenant du Fortore, qui ont réduit ces larges et profonds bassins à l'état de grands lacs salés. De ce côté, les contreforts et les vallées descendent vers la mer en pente douce, et la montagne, quand on en approche en venant du Nord, semble aussi ouverte et hospitalière qu'elle apparaît farouche et fermée au voyageur qui traverse le Tavoliere.

De même que le modelé des deux versants Nord et Sud offre les contrastes les plus frappants, de même la montagne tout entière présente les aspects les plus différents, suivant qu'on l'aborde par l'Ouest ou par l'Est. Toute la partie occidentale, qui comprend les deux tiers du massif, est d'une aridité sauvage. Les crêtes sont nues et brûlées; à peine si quelques plantations d'oliviers s'abritent dans les ravins étroits qui touchent à la plaine de la Capitanate, ou s'étagent sur les croupes qui dominent les deux lacs salés. Dans la profonde tranchée qui entaille la montagne d'Ouest en Est, des bouquets d'arbres, chênes ou peupliers, surgissent de loin en loin. Là seulement, les eaux qui traversent comme un crible le calcaire poreux dont est formée cette partie du massif, peuvent se rassembler et séjourner dans les fonds, où les argiles amassées ont formé un lit imperméable. Au pied du mont Calvo, le point culminant du Gargano, qui atteint 1 500 mètres, un lac s'étale, ou plutôt un vaste marécage, enfermé dans une cuvette sans issue et envahi par les roseaux.



LA DILIGENCE DE VIESTI (PAGE 284). — DESSIN DE MASSIAS.

Des cimes dénudées, une vallée empoisonnée par les eaux stagnantes, c'est l'impression que laissera le Gargano, si on le parcourt de San Marco in Lamis à Mattinata. Tout change dès qu'on atteint la large table crayeuse qui, du côté de l'Adriatique, s'adosse aux masses de calcaire jurassique dont est constituée la plus grande partie de la montagne. Deux régions géographiques correspondent ici fort exactement à deux formations géologiques. Les bancs de craie, faiblement inclinés, sont mêlés de couches marneuses sur lesquelles des nappe d'eau se renouvellent sans cesse, répandant la vie à travers le sol et jaillissant de toutes parts en sources

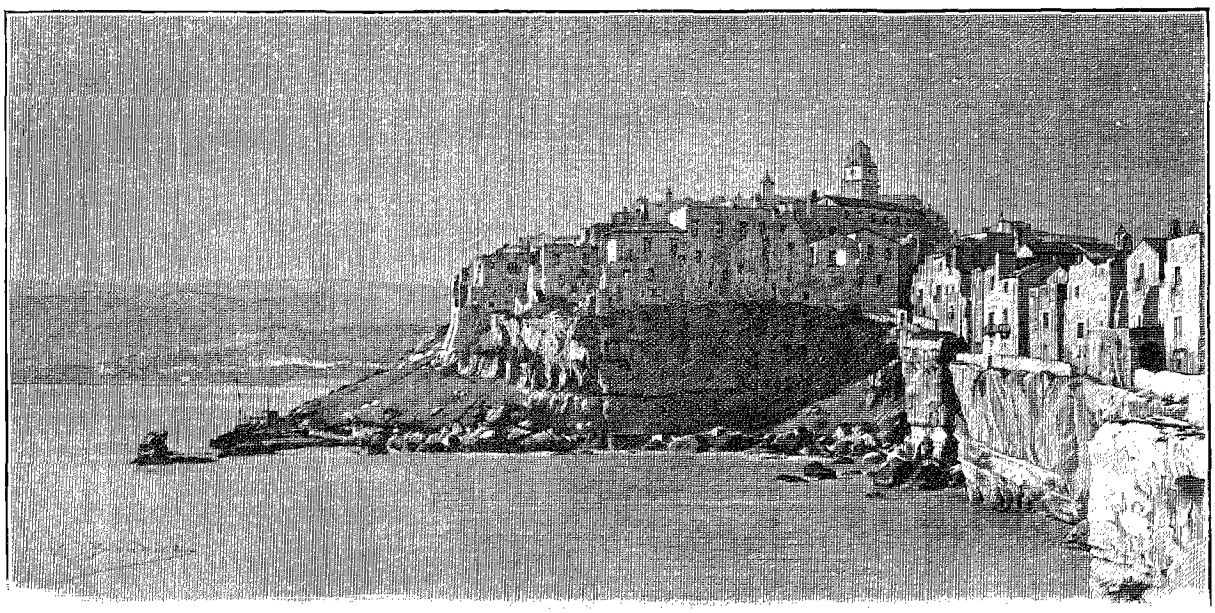


L'ARRIVÉE DES PÈLERINS DANS LA GROTTE DE MONTESANTANGELO (PAGE 279). — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.

fraîches. Ce plateau, arrosé largement, été comme hiver, et exposé tout entier au soleil levant, est couvert d'une végétation touffue et superbe qui, depuis l'altitude de 500 mètres jusqu'au bord de la mer, comprend les essences les plus variées. Sur les sommets, c'est l'immense forêt de chênes et de hêtres qui s'étend depuis Viesti jusqu'à Ischitella ; plus bas, ce sont des bois entiers de pins d'Alep, dont quelques-uns sont des géants de l'espèce ; enfin, dans les vallons abrités du vent, et tout le long du rivage, depuis San Menna jusqu'au delà de Rodi, sont alignées des plantations florissantes d'orangers et de citronniers, dont les feuilles lustrées et les fruits clairs apparaissent à travers de hauts clayonnages faits avec des roseaux empanachés de leurs houppes légères. Est-il, dans l'Europe entière, une région qui offre des contrastes plus frappants que cette montagne, pleine de légendes et de mystères, où les « jardins » d'agrumes sont blottis au pied d'une sombre forêt du Nord, et où des crêtes désolées et abandonnées aux troupeaux nomades, comme les plateaux du Karst dalmate, s'achèvent au bord de l'Adriatique en une « Corniche » aussi luxuriante et aussi embaumée que la *Riviera* de Sorrente?

Des caractères géographiques aussi nettement accentués devaient influer profondément sur la distribution des centres de vie et de population. L'extrémité du promontoire est inaccessible par terre du côté du Sud : il y aurait danger à s'aventurer après les pluies sur le sentier de mulets qui va de Mattinata à Viesti. Au contraire, les pentes douces du versant septentrional se sont prêtées à l'établissement d'une route qui fait communiquer les villes perdues à la pointe du Gargano avec la petite station d'Apricena, dans la plaine de Capitanate. Le service est fait par des diligences de formes antiques, qui mettent quatorze heures et davantage pour atteindre Viesti : je me souviens d'un voyage où nous avions pour compagnon un affreux moinillon qui s'en allait servir de domestique au curé de Cagnano; quand tous les voyageurs furent descendus à une montée, on eût juré voir le coche de La Fontaine. Les voitures, une fois engagées sur la montagne, traversent des bourgades sordides dont les habitants sont réduits à boire l'eau des citernes, roussâtre et peuplée de têtards ; puis on roule en terrain plat le long de la lagune de Varano, et on trouve au sommet d'une montée tortueuse un carrefour dont les deux branches se dirigent, l'une sur Rodi, l'autre sur Vico et Viesti. Rodi est plantée sur un promontoire qui abrite une « marine » capable d'accueillir quelques barques à peine. C'est un bourg habité par les propriétaires des « jardins » d'orangers et de citronniers, qui vendent directement leurs produits à l'Amérique. Vico occupe le sommet d'un plateau entouré d'oliviers et de vignobles : la petite ville a gardé, au bord du ravin qui lui sert de fossé, un air de citadelle. Plus loin, sur la route de Viesti, Peschici apparaît comme une tache éclatante sur les flots verts, falaise blanche couronnée de maisons blanches. Viesti, seule parmi les petites villes qui occupent les pointes du promontoire, a une « marine » bien abritée, où les vapeurs des ports apuliens font volontiers relâche. La ville même, coquettement plantée sur une presqu'île escarpée qui pointe hardiment dans l'Adriatique, est étrange et charmante, avec ses ruelles en escaliers, dont les masures, comme celles de la vieille Naples, sont unies par des arcs branlants, tout couverts de plantes grasses et de fleurs pendantes.

La vie de la montagne se concentre toute dans ces bourgades de la côte orientale, échelonnées à la lisière de la grande forêt ou au milieu des jardins. Là seulement quelques négociants et quelques commis voyageurs viennent par la grand'route d'Apricena. Les autres centres d'habitation, les bourgades privées d'eau comme



VIESTI, LE SOIR. — DESSIN DE BOUDIER.

Carpino, Cagnano, San Nicandro, sur le versant septentrional, ou les petites villes enterrées dans la vallée marécageuse, comme San Marco in Lamis et San Giovanni Rotondo, se meurent de misère. Seule, sur sa crête aride, la ville de Montesantangelo retrouve un peu de vie, dans l'intervalle des deux grands pèlerinages de mai et de septembre : née du sanctuaire, agrandie pour la gloire d'un archange, la vieille cité des pèlerinages ne subsiste encore, au sommet d'un désert, que par la force d'une croyance ; sa fondation et sa persistance semblent un défi de la foi à la nature : en vérité, Montesantangelo est le plus grand miracle de saint Michel.



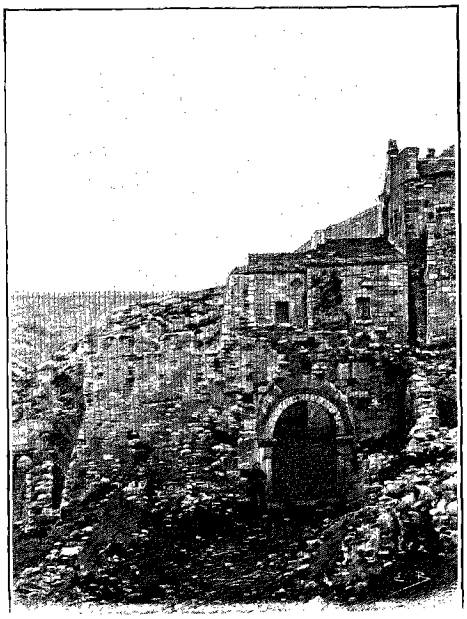
LA FORÊT DE L'OMBRE, SUR LE MONT GARGANO (PAGE 282). — DESSIN DE TAYLOR.

L'histoire du mont Gargano est presque uniquement une histoire ecclésiastique. Le centre en est la ville sainte, dont les annales sont remplies par le souvenir des visites augustes et des miracles notoires. Cependant les monastères, dont les propriétés couvraient la montagne entière, n'avaient point Montesantangelo pour métropole religieuse. Quelques-uns, comme San Marco in Lamis, relevaient du Mont-Cassin. La plupart appartenaient à la grande abbaye bénédictine établie en face de Rodi, en pleine Adriatique, dans l'une des îles Tremiti.

Les faits de l'histoire de la montagne qui n'appartiennent pas à l'histoire du sanctuaire de Montesantangelo ou de l'abbaye de Tremiti s'expliquent par la situation même de ce promontoire isolé en avant de la péninsule italienne, et plus accessible par mer que par terre. Des colonies dalmates avaient franchi, dès avant le XI^e^ siècle, le bras de mer qui sépare les pointes du Gargano de l'archipel illyrien. Peschici fut fondée par des Slaves, et le magistrat de la ville porta longtemps le nom serbo-croate de *joupan*. Il paraît bien vraisemblable que, dans des temps plus reculés, Diomède, que Virgile appelle le « vainqueur du Gargano », ait gagné le promontoire, après être venu de la côte illyrienne en suivant le chapelet des îles qui forment, entre Lagosta et les Tremiti, comme les piles éloignées d'un pont.

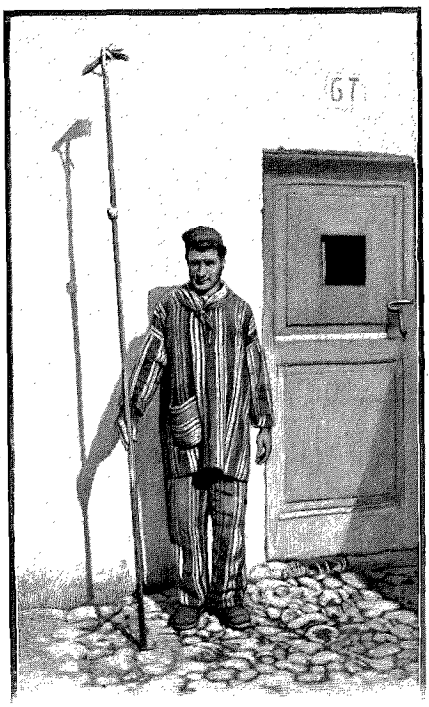
L'énorme montagne jetée en travers de l'Adriatique ne devait pas seulement attirer vers l'Italie les populations du rivage opposé, elle devait arrêter les flottes des pirates orientaux qui couraient la mer en quête de butin. Au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, Viesti fut deux fois pillée et brûlée par les Turcs. Au IX^e^ siècle, les Sarrasins, qui avaient fait de Bari la résidence d'un de leurs émirs, s'établirent sur le Gargano comme dans une gigantesque citadelle : le nom des infidèles qui profanèrent pendant plus d'un siècle la sainte montagne et le sanctuaire lui-même est encore attaché à un cap voisin de Vico et à une cime, dans la grande forêt : *Punta*

Saracena, *Monte Saraceno*. Le passage des bandes musulmanes avait ruiné la plupart des centres habités du Gargano, si complètement que l'on sait à peine où placer les villes antiques dont les noms nous ont été transmis par Pline et par Strabon. Viesti est sans doute l'antique Apeneste : le rocher sur lequel s'élève la ville actuelle est entouré de ruines qui remontent à l'époque de l'Empire romain. Il est certain que toute la région orientale du Gargano, dont le passé semble devoir rester impénétrable, a été, dans des temps reculés, très peuplée et sans doute très florissante. Partout, sur le plateau et près du rivage, les cultivateurs découvrent des tombes, avec leur mobilier de vases et d'armes de bronze.



L'ERMITAGE DE PULSANO (PAGE 281). — DESSIN DE BOUDIER.

En rapprochant les indications que j'avais pu réunir, un seul fait m'est apparu clairement dans l'histoire de cette extrémité orientale de l'Italie, vaste nécropole inexplorée : ces villes, dont les noms mêmes ont péri presque tous, s'élevaient à proximité des baies qui autrefois dentelaient les rivages du Gargano, à l'Est et au Nord; les plus étroites de ces baies sont aujourd'hui entièrement comblées par des alluvions, mais il est encore aisé d'en mesurer l'étendue ancienne, et sur les flancs des collines qui dominent les plaines, qui ont été des ports, on découvre des ruines informes, comme à Merino, ou bien, comme auprès de Peschici, les ouvertures béantes de vastes catacombes qui remontent aux premiers siècles du christianisme. Au bord de la lagune de Varano, une colline se dresse en avant des autres, fière comme une acropole : son sommet porte encore ce nom que les paysans italiens donnent aux lieux qui ont été occupés par des villes séculaires : la *Cività*. C'était là sans doute l'Hyrion de Strabon, dont le port était ce golfe magnifique à demi fermé déjà par les sables, dès le temps d'Auguste, et qui pourtant semblait préparé pour offrir à des flottes un abri si vaste et si sûr, que, de nos jours, l'illustre ingénieur maritime de Lauria a proposé d'ouvrir un chenal dans la barre et de draguer la lagune, pour en faire un port de guerre, à mi-chemin entre Tarente et Venise. Le projet n'a pas été réalisé, et le lac pestilentiel n'est parcouru que par des barques de sauvages, creusées au feu dans de grands troncs d'arbres. L'ensablement des grands golfes et des baies, en changeant profondément le contour de la montagne, telle que les navigateurs grecs et illyriens l'ont connue, il y a bien des siècles, a séparé de la mer, cette grande route, les vieilles cités du Gargano.

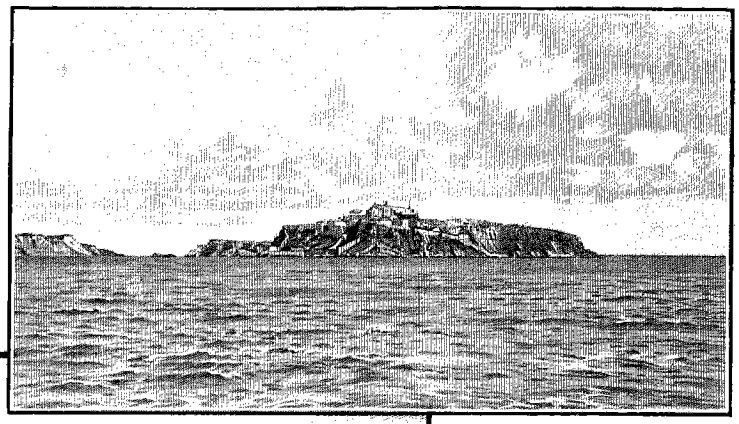


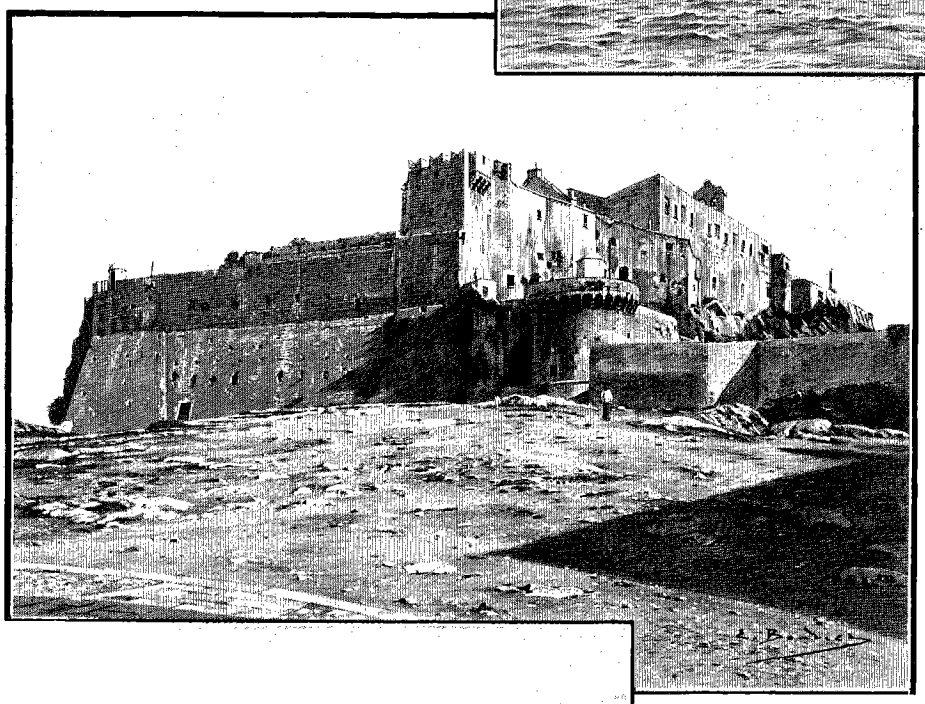
UN FORÇAT DE TREMITI.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

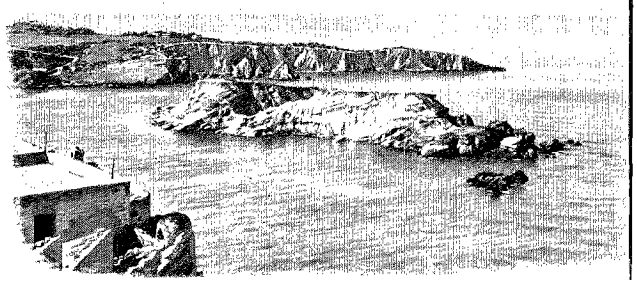
Elles ont péri lentement, étouffées par les alluvions du Fortore, qui peu à peu en ont investi les abords, comme Siponto et Salapia ont péri, quand leurs lagunes ont achevé de se fermer. Les mêmes causes de mort ont amené la disparition des villes de la montagne et de celles de la grande plaine : les Sarrasins n'ont fait qu'achever l'œuvre des sables.

De Rodi je voyais l'archipel des Tremiti se détacher sur l'horizon de mer, et je ne pouvais résister à la tentation d'aller regarder de plus près les îles qui, avec le Gargano et le Tavoliere, ont formé jadis le royaume fabuleux de Diomède. Assez de souvenirs historiques m'y appelaient. Si je ne pouvais espérer de découvrir le tombeau de la Julie, petite-fille d'Auguste, qui mourut exilée sur cet écueil perdu, je comptais bien relever quelques ruines de l'abbaye qui, au temps de la puissance bénédictine, fut un Mont-Cassin en pleine mer. Je frétai donc une barque de pêcheur, par une belle matinée et un bon vent de siroco. Le voyage fut accidenté. Les matelots, prudents comme des compagnons d'Ulysse, n'eurent garde de se laisser pousser par le vent arrière droit sur les îles. Ils commencèrent, suivant l'antique usage, par suivre la côte de la montagne jusqu'à la pointe qui sépare les deux lagunes de Lesina et de Varano, et qui n'est plus éloignée des Tremiti que par une distance de vingt milles marins. Mais à midi le calme tomba, ce que les matelots de l'Adriatique appellent la « bonace morte ». Après avoir appris en quelques heures la collection des blasphèmes

qu'un pêcheur du Gargano peut proférer contre les saints et le Christ en personne, quand il est mécontent d'eux, nous dûmes, le soir venu, jeter l'ancre devant la plage déserte de Varano, et dormir tant bien que mal dans la barque même, sous la voile. Le lendemain, avant le lever du jour, le vent de terre nous entraîna vers le large, et à 11 heures du matin, plus de 24 heures après être parti de Rodi, je débarquais enfin à la petite « marine » de l'île San Nicola. Des carabiniers et des gardes-chiourme, armés jusqu'aux dents, nous attendaient sur la plage : cette île, en effet, sert aujourd'hui de bagne, comme l'île d'Elbe et l'une des Ponza. Je tire de ma poche l'autorisation officielle de visiter les prisons et les casernes, qui m'avait été accordée







VUES DES TREMITI. — DESSINS DE BOUDIER.

avec la plus parfaite courtoisie par le gouvernement italien, et, sous bonne escorte, je monte par des chemins couverts, en franchissant des poternes flanquées de tours, et en parcourant tout un dédale de fortifications du XVI^e^ siècle. Le directeur de la prison me reçoit fort aimablement, m'invite à déjeuner et me fait préparer une chambre. Un après-midi et une matinée entière me suffiront à peine pour examiner attentivement le terrain et les constructions.

Les Tremiti sont au nombre de trois : l'île San Nicola, qui est couronnée par les bâtiments de l'abbaye fortifiée, aujourd'hui transformée en maison de détention; l'île San Domino, entièrement boisée ou cultivée, où les bénédictins faisaient un excellent vin qui sert encore à la messe du bon prêtre de l'île voisine, et dont je puis, en connaissance de cause, vanter l'arome et le bouquet. L'île Caperara, beaucoup plus petite que les deux autres, est aride et déserte. Du haut du sémaphore de l'île San Nicola, on aperçoit vers l'Est la Pianosa, où, avec une longue vue, on peut distinguer deux cabanes de pêcheurs. Plus loin encore, au milieu même de l'Adriatique, est la Pelagosa, qui n'appartient plus à l'Italie. Il y a peu d'années, l'Autriche a pris possession de cette île déserte, comme d'une *res nullius* : ce fut l'occasion de déclamations violentes pour le député Carlo Imbriani, l'enfant terrible de l' « irrédentisme ».

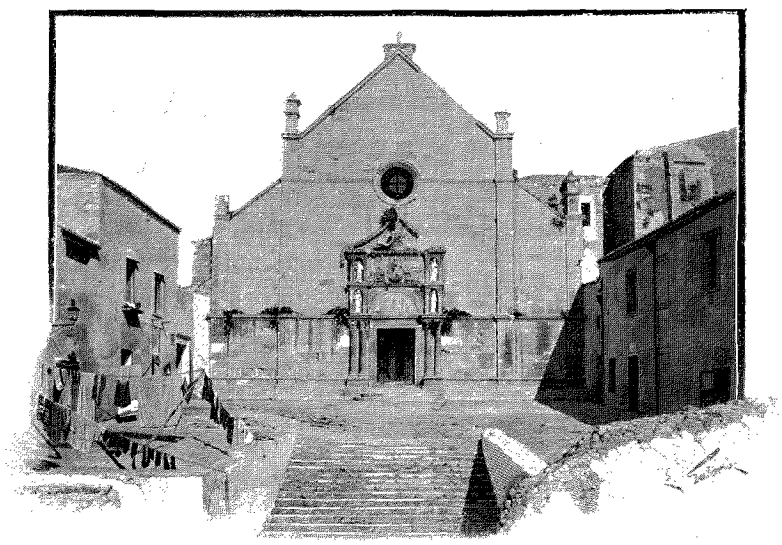
J'ai pu, dans un voyage à bord du *Sénégal*, passer à un demi-mille de la Pelagosa. Cette île est une sœur des Tremiti, si parfaitement identique aux îles italiennes, qu'elle semble avoir appartenu à un même bloc de calcaire. La même formation se retrouve encore dans les grandes îles dalmates, dont la plus voisine est Lagosta. De leur côté, les Tremiti, avec la forêt de San Domino et la face pelée de Caperara, semblent un

petit Gargano avec ses deux régions, l'une aride, l'autre verdoyante, qu'un cataclysme aurait mis en morceaux. Et, en voyant les parois déchiquetées de ces îles qui semblent avoir été violemment séparées, on est saisi par l'évidence de ce fait, mis en lumière par Suess : la montagne italienne et les îles voisines ont fait, comme les îles dalmates, partie d'un grand continent adriatique un jour effondré.

L'abbaye, si hardiment élevée sur ces écueils, qui semblent prêts à s'abîmer, eux aussi, dans un tremblement de terre, n'a pas conservé de bâtiments antérieurs à la fin du XVI^e^ siècle. Seule l'église renferme des morceaux considérables d'un pavement historié du XIII^e^ siècle et un magnifique retable vénitien, en bois sculpté et doré. La façade de cette église, décorée de bonnes sculptures, porte les trous des boulets qu'en 1809 la flotte austro-russe tira contre le bataillon cisalpin qui défendait l'île, au nom de Napoléon. Déjà, au XVI^e^ siècle, la fière forteresse des bénédictins, alors possédée par les chanoines du Latran, avait résisté bravement à l'attaque des vaisseaux turcs, commandés par le pacha Pialy.

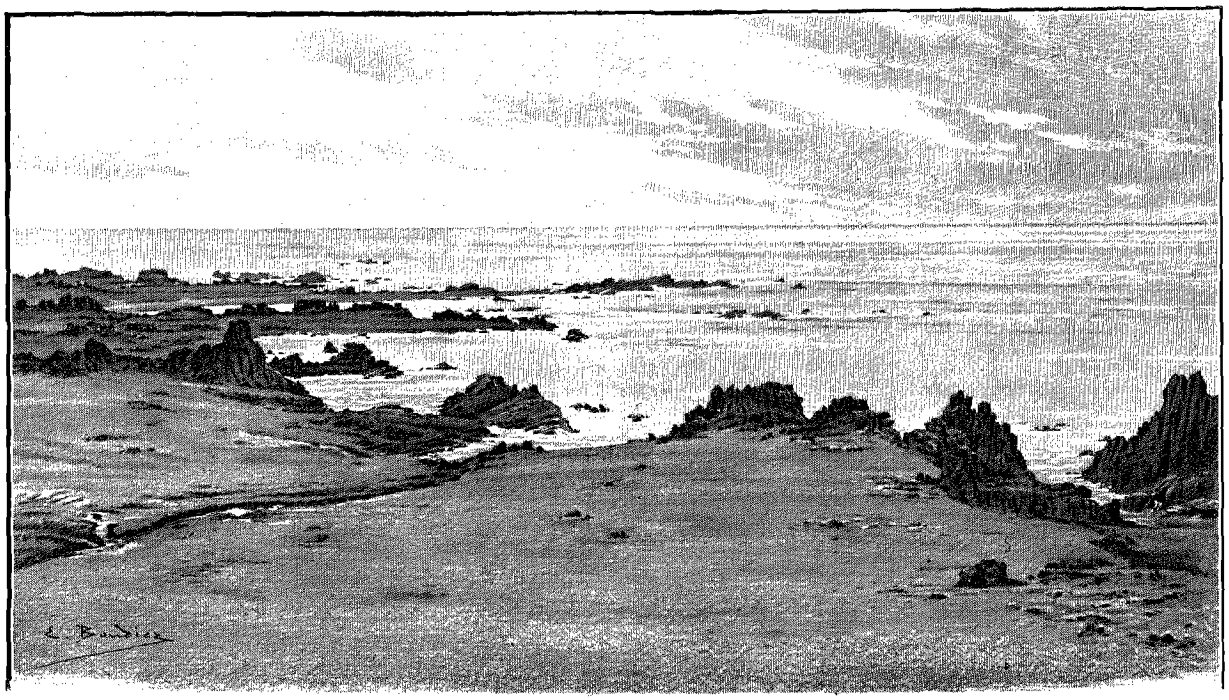
Quand je voulus quitter l'île, le vent avait sauté, et, pour retrouver la terre ferme, il me fallut prendre une barque de pêcheur de l'île San Nicola et mettre le cap sur Termoli. La *bora* aigre et froide enleva la barque légère; les longues vagues moussaient et claquaient contre le bordage. Une bande de dauphins parut dans notre sillage et nous défia à la course. Je me croyais bien loin de notre fin de siècle dans cet esquif pareil à ceux qui avaient porté vers la montagne qui assemblait les nuages les pirates hellènes ou illyriens, au milieu des cétacés familiers qui entendaient la musique des îles grecques peuplées de poètes, et qui avaient porté sur les flots de l'Archipel le chanteur de Lesbos. Les mouettes qui effleuraient la barque, en nous lançant un cri d'appel, n'étaient-elles pas les compagnons de Diomède que Zeus, après la mort du héros, métamorphosa en oiseaux marins ? Ainsi je me laissais aller au fil des souvenirs classiques, quand un matelot se mit à entonner une chanson, dont le rythme provoquant contrastait avec les complaintes lentes et douloureuses des montagnards du Gargano. Un nom me frappa : « Caserio ! » Et je compris, en entendant d'autres mots qui sonnaient étrangement dans la bouche de ces hommes simples : « la Sociale », « l'Internationale »... Un autre matelot, entraîné par l'exemple, lança l' « Hymne des travailleurs ». Ceux qui avaient apporté ces fanfares des nouvelles batailles dans l'île de Diomède, de Julia Augusta et des moines de saint Benoît, étaient les huit cents hommes de toute nation, de toute fortune, que le caprice d'un ministre dictateur avait réunis sur cette île, où ils devaient trouver, suivant un euphémisme admirable, le domicile forcé, *domicilio coatto*. Les insulaires de Tremiti chantaient à la mer les chansons subversives des « anarchistes » de M. Crispi.

E. BERTAUX.



L'ÉGLISE DE TREMITI. — DESSIN DE GOTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES RIVAGES D'OUESSANT. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE PRISE DU PHARE DE CRÉAC'H.

OUESSANT[1]

(ENEZ HEUSSA — L'ILE DE L'ÉPOUVANTE),

PAR M. PAUL GRUYER.

« Qui voit Belle-Ile voit son île,
Qui voit Groix voit sa joie,
Qui voit Ouessant voit son sang. »
(PROVERBE BRETON.)

Ouessant. — Sa situation. — Son cimetière. — Ses moulins à vent et ses moutons. — Ses phares et ses roches. — Histoire et légendes. — Ses femmes. — Coutumes bizarres. — Courants et naufrages. — L'Anglais « ennemi héréditaire ». — La défense de l'île. — Les autres îles du groupe d'Ouessant. — La légende de Thulé.



UNE OUESSANTINE.
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

C'EST la dernière terre de France dans l'Océan. Il n'y a plus au delà que l'éternel clapotement des flots, et que la mer sans limites où, loin, très loin, se trouve l'Amérique. Lorsque vous êtes debout sur ses hautes falaises, le vent qui vous fouette le visage, la vague écumante à vos pieds, qui vous éclabousse, arrivent de là-bas ; rien encore sur l'immense étendue liquide n'a brisé leur choc. Ici, pour le Romain, étonné de n'avoir plus rien à conquérir, se terminait la terre, comme elle finissait pour les Grecs aux colonnes d'Hercule.

Ouessant n'est pas comme sa voisine, l'île de Sein, un débris lamentable de continent, au ras de l'eau, par-dessus lequel passe la mer en ses grandes fureurs, et qu'elle semble toujours devoir engloutir ; c'est une forteresse naturelle, aux parois déchiquetées sans doute, mais puissante et dure, qui, de partout, domine les vagues. A peine l'homme lui-même y peut-il aborder en un golfe profond creusé par les flots du large, en deux ou trois criques étroites où l'on descend par des sentiers de chèvre.

* * *

Géographiquement, l'île d'Ouessant est située au tournant de l'Atlantique et de la Manche, en face de la pointe extrême du Finistère, un peu plus haut que le cap Saint-Mathieu, auquel la rattache un chapelet de récifs et d'îlots dont les deux principaux sont Béniguet et Molène. Une vingtaine de kilomètres la séparent du continent ; du Conquet, où l'on s'embarque ordinairement et par où viennent les lettres, on en

1. *Voyage exécuté en* 1898. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies de l'auteur.*

compte une trentaine à peu près. De Brest, le trajet est beaucoup plus long. L'île elle-même a huit kilomètres dans sa plus grande largeur, trois dans sa moindre; le tour total de ses rivages fait environ sept lieues; sa forme est celle d'une patte de crabe.

Entre les deux pinces de cette patte s'ouvre la baie de Lampaul, avec, en plein milieu, le bloc de son énorme rocher, et au fond de laquelle est le village du même nom; principale agglomération d'Ouessant, son chef-lieu en quelque sorte, il comprend l'église, le cimetière, la mairie, et l'auberge unique de la veuve Stéphan Tizien.

C'est ici que, régulièrement, on doit aborder; mais le vent ne le permet pas toujours, car, sous peine d'être jeté à la côte, le bateau ne peut approcher de terre que du côté opposé à celui où il souffle. Si le vent est Sud, on abordera donc au nord de l'île; de même, et réciproquement, s'il est Nord, Est, ou Ouest. A cet usage il y a, comme nous le disions tout à l'heure, quelques petits mouillages un peu abrités dans des creux de la falaise où, tant bien que mal, on arrive en canot et d'où l'on se hisse à terre comme l'on peut. Parfois il faut plus d'une heure avant de réussir à débarquer un seul homme, avec le courrier; parfois aussi, tout débarquement est impossible en aucun endroit. Il faut s'en retourner comme on est venu.

En dehors de Lampaul, où tout se centralise, où, des campagnes, les femmes viennent en tricotant faire queue au bureau de poste, et chercher ce courrier qui leur apporte des nouvelles de l'homme qui fait son temps sur les navires de l'État, il n'y a guère dans l'île que des réunions de quatre ou cinq maisons entourées de champs bornés de pierres sèches, où croissent de l'orge et des pommes de terre. Pas un arbre, bien entendu, pas même un buisson, sauf dans le vallon où se trouve Lampaul. Il y en a là quelques-uns qui, au mois de juin, attendaient encore leurs feuilles; non que le climat soit froid, mais tellement ils sont flagellés du vent. L'endroit le plus riant est le cimetière, que l'église domine, semblable à un grand navire; les tombes, très blanches, y sont noyées d'herbes vertes et de fleurs, aucune image hideuse de la mort ne s'y voit, un ruisseau coule tout auprès, bordé d'iris d'or; quelques oiselets y vivent. J'aimais, le matin, aller m'y asseoir, comme dans un jardin; par moments une femme entrait, avec sa coiffe claire, semait quelques coquillages sur un tertre, et s'y agenouillait pour une prière.

Les terres cultivées se trouvent toutes ramassées dans le centre de l'île. Peut-être pourrait-on gagner un peu de terrain en les protégeant des bourrasques avec des talus plantés de cyprès, comme cela se pratique dans le Midi, contre le mistral; mais l'agriculture est ici dans l'enfance de l'art. Une quantité de moulins à vent parsèment ces champs; non pas de grands moulins majestueux comme ceux de la Hollande, véritables monuments, et qui seraient ici bien vite démolis par l'ouragan, mais de tout petits, très humbles. Quelques-uns même sont tellement minuscules, qu'à peine un homme peut s'y tenir debout; un simple emboîtement de roues à engrenage, et une meule de pierre plus ou moins bien polie, y font une farine très primitive. Le pain sera cuit selon une méthode plus primitive encore, entre deux plaques de fonte recouvertes de goémon et de fiente de vache. Pour les gens un peu à l'aise, un boulanger fait du pain blanc qui n'est point mauvais.



LA CAMPAGNE D'OUESSANT. — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Tout autour de cette zone cultivable, il n'y a plus qu'une herbe rase, imprégnée de sel marin par la pluie d'écume impalpable que le vent y apporte, gazon serré où fleurissent quelques thyms, quelques scabieuses roses, et où paissent de nombreux moutons noirs. Ils sont tous, çà et là, attachés deux par deux à une longue corde fixée en terre; jamais ils ne rentrent dans une étable, mais ils vivent exposés à toutes les intempéries, protégés seulement par de petits murs bas, en forme de croix, contre lesquels ils se blottissent, du côté contraire à celui du vent. Une épaisse toison les recouvre, sorte de crin imperméable à la pluie, qui les fait paraître, non tondus, d'une grosseur raisonnable. Mais quand les ciseaux ont passé sur eux, il ne reste plus que des bêtes au-dessous de la taille moyenne d'un chien. Deux personnes mangent facilement



LA POSTE À LAMPAUL. — DESSIN DE MASSIAS.

un de leurs gigots, dont la chair est très savoureuse; c'est en outre une race robuste et précieuse pour l'île. Ils valent de quarante à cent sous pièce.

Ouessant produisait aussi autrefois une race spéciale de chevaux, également petits et solides; lors de la naissance du Roi de Rome, deux spécimens en furent envoyés à Paris, au jeune monarque, par le département du Finistère. Il y en avait alors, dans l'île, douze à quinze cents, paraît-il. Mais on eut l'idée malencontreuse d'en vouloir améliorer l'espèce par des croisements savants, et l'on ne réussit qu'à la détruire. Il reste aujourd'hui une dizaine de haridelles, tout au plus, et lors des récents travaux exécutés au phare du Créac'h, les grosses pièces de la machine à vapeur destinée à la nouvelle sirène durent être traînées jusque-là à force d'hommes.

Depuis longtemps déjà les habitants de l'île avaient coutume d'allumer, la nuit, un grand feu à la pointe Nord, qui, la plus élevée, atteint près de 70 mètres à pic, lorsque, en 1655, Vauban, cet homme extraordinaire dont le passage a laissé des traces aux quatre coins de la France, fit bâtir au même endroit le premier phare, dit aujourd'hui phare du Stiff, sorte de tour massive et crénelée, au sommet de laquelle on monte par un escalier contenu dans une tourelle adjacente. Sur la plate-forme terminale était placé un vaste réchaud de fer où l'on entretenait un brasier de bois et de charbon; c'était le moyen le plus puissant dont on disposait alors. La robuste construction n'a pas bougé depuis plus de deux siècles de tempêtes, mais une lanterne de cristal la surmonte maintenant.

Plus moderne est le second phare, celui du Créac'h, haute colonne creuse, solide aussi, aux murs intérieurs duquel s'accroche un escalier tournant, vertigineux avec sa cage à vide. Extérieurement, il est peint d'anneaux alternés blancs et noirs; il porte un fanal à éclipses aux vitres duquel, le soir, les alouettes des champs et les oiseaux de mer viennent se heurter et se briser, attirés par son éclat. En hiver surtout, dans les mauvais temps, ce sont de véritables hécatombes; il n'y a qu'à ramasser le produit de cette chasse d'un nouveau genre. C'est ce phare qui regarde l'Atlantique et qui domine le plus de récifs.

Cette côte, on le conçoit, exposée à tous les assauts du large, est, depuis le cap de Cadoran jusqu'à la pointe de Pern, la plus découpée d'Ouessant, celle dont les rocs sont le plus curieusement travaillés par l'eau, et où la nature s'est complu dans les jeux les plus bizarres. Tantôt c'est un pont taillé dans un pan de la falaise, se détachant sur les vagues glauques, et dont le faîte s'écroulera un jour; ce sont des grottes, encore inexplorées, où l'on ne peut parvenir en barque à cause de l'incessante agitation de la mer, où nul sentier ne conduit, et où il faudrait se faire descendre à marée basse avec des cordes sous les bras; ce sont enfin des aiguilles de pierre, d'allure gothique, telles qu'on n'en peut voir de plus belles, et qui, de loin, font prendre certains blocs gigantesques pour des églises de rêve, pour de fantastiques châteaux.

Mais ce qu'il y a surtout de merveilleux à Ouessant, c'est que, par suite de sa hauteur au-dessus de la mer, rien, nulle part, n'y borne la vue; c'est que partout vous enveloppent ces deux infinis : l'infini des flots, l'infini du ciel.

Tel est le pays.

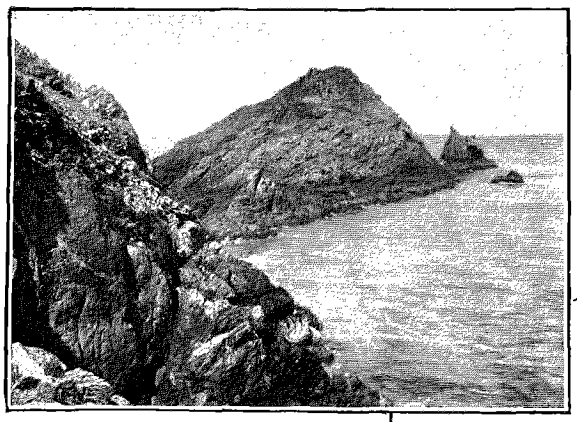
L'histoire de ses habitants se perd dans la nuit des temps.

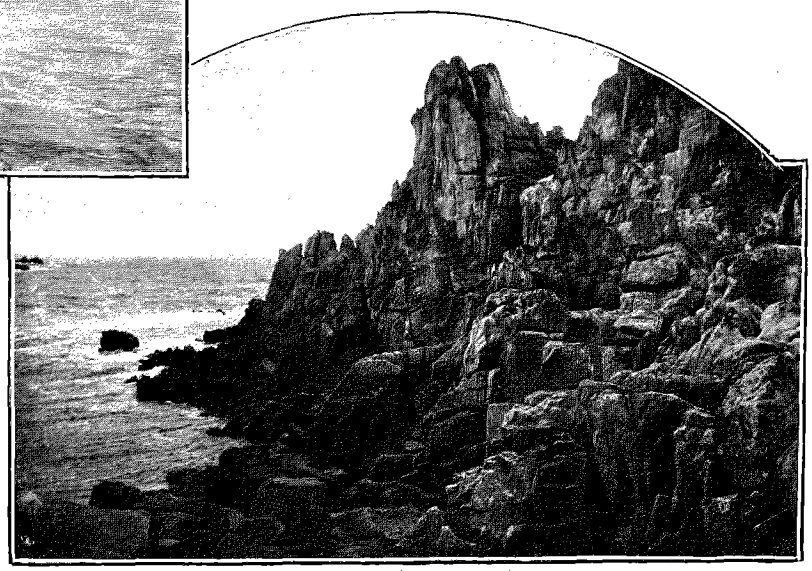
Aux âges anciens où la France était la Gaule, le sombre dieu Hû, prenant la mer, vint apporter jusque-là la religion druidique, la spiritualité de ses dogmes, et la cruauté de ses sacrifices sanglants.

Les Romains connurent Ouessant, que tous leurs géographes mentionnent, mais sans doute ils n'y dominèrent jamais, et l'île demeurait dans la plus profonde barbarie lorsqu'en 512 l'évêque d'Angleterre saint Pôl eut une vision. Un ange lui apparut qui lui ordonna d'aller prêcher de l'autre côté du continent la parole du Christ. Il équipa donc un bateau sur lequel il s'embarqua avec sa famille et ses disciples, et se livrant à la Providence, qui ne lui avait pas dit l'endroit exact où il devait aller, il s'abandonna au gré de la mer. Il aborda à Ouessant, où la direction des courants le conduisit, et il débarqua dans la baie qui porte son nom (Lampaul ou Lampôl). Il y éleva quelques huttes pour lui et les siens, et un monastère dont rien ne subsiste plus. Mais s'étant rembarqué pour évangéliser d'autres peuples, ses leçons furent vite oubliées ; longtemps encore, dans un monument dit Temple des Païens et dont on montrait, au siècle dernier, de prétendus restes, les Ouessantins adorèrent les statues de leurs divinités gauloises qu'un évêque du Léon leur fit enlever de force.

Car, en même temps que la civilisation les initiait à ses bienfaits, elle leur avait octroyé des maîtres et des impôts. L'évêché de Léon, dont ils dépendirent, ainsi que le séminaire de cette ville, prélevèrent l'un et l'autre une dîme sur ces pauvres diables qui, aujourd'hui même, n'ont pas trop pour leur subsistance ; une troisième dîme était payée par eux aux moines de l'abbaye du cap Saint-Mathieu, dont ils étaient proches, sans compter les séculiers et les droits de leur seigneur, qui longtemps fut le gouverneur de Brest ; en 1761 seulement, l'île rentra dans le domaine royal, moyennant 30 000 francs et une rente viagère de 800 à son marquis. La Révolution la libéra de toutes ces charges. Elle y envoya aussi des colons qui d'abord n'y furent pas trop bien reçus, l'île entière ne formant alors qu'une seule famille qui possédait et cultivait en commun la terre. Les autres biens étaient également en communauté ; « chaque habitant pouvait faire tuer le mouton qui lui convenait le plus ; il lui suffisait d'en informer le propriétaire, soit en exposant la peau sur le mur du cimetière avec l'indication de sa provenance, soit autrement, et de lui payer la valeur de la bête selon l'estimation du boucher ». (*Manuscrits de la Marine.*)

Cet usage est aboli, mais les insulaires ont continué à ne se marier rien qu'entre eux ; ils sont tous oncles, neveux ou cousins. La race est demeurée forte cependant, sans doute à cause de l'air vivifiant qu'ils respirent, et l'on ne voit pas à Ouessant cette quantité d'estropiés et de rachitiques, particulière à la Bretagne.

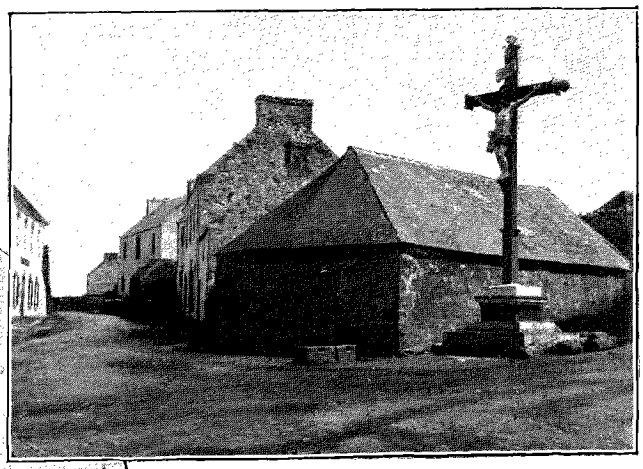


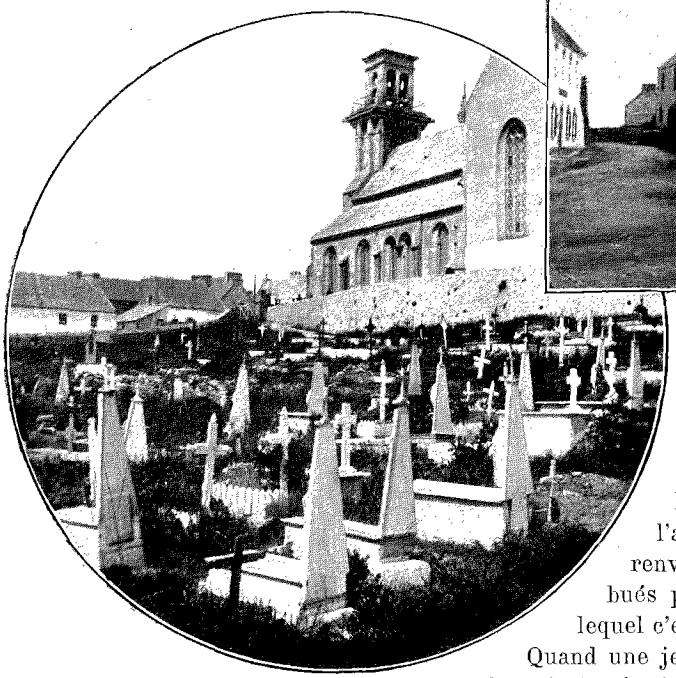


LES RÉCIFS DE CRÉAC'H ET LA POINTE DE BOUGOUGLAS (PAGE 291).
PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

Les hommes n'ont rien qui les distingue spécialement. Ils ont, à naviguer, perdu leur ancien costume ; plutôt accueillants pour des Bretons, ils sont loin de la bestialité sauvage de plus d'une bourgade de pêcheurs de la presqu'île de Crozon ou de la baie de Douarnenez. Mais les femmes d'Ouessant sont infiniment curieuses. Ce sont elles qui sont les mâles. Grandes, fortes, brunes presque toutes, elles ont généralement les traits réguliers, le nez très droit, les lèvres ombragées d'un léger duvet ; une sorte de type italien, produit sans doute d'une migration lointaine, inconnue. Plusieurs d'entre elles pourraient figurer une belle tête de Christ. Leurs cheveux sont coupés au ras du cou, comme chez des garçons ; leurs jupes épaisses, filées par elles avec du lin mêlé à la

laine rèche des moutons, sont très courtes et ne descendent qu'à moitié du mollet. Un petit bonnet noir dans le travail et une coiffe blanche pour plus de coquetterie, un corsage attaché non avec des boutons, mais avec de longues épingles, et un châle croisé, complètent leur habillement. Leur démarche est large et décidée; elles mènent le ménage et s'occupent de tous les travaux de la maison et de la terre, ne laissant à leurs époux que le soin de la pêche, et les bousculant ferme s'ils ont trop bu. Un bon verre d'alcool ne les effraye pas cependant; mais je ne





LE CIMETIÈRE D'OUESSANT ET LE VILLAGE DE LAMPAUL (PAGE 290).
PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR.

les ai jamais vues fumer la pipe et passer leur tricot à l'homme; cela ne se fait peut-être que dans l'intimité, ou bien est-ce encore une habitude qui se perd? De même s'est perdu l'ancien usage, le plus curieux de tous, qui renversait complètement les rôles ordinaires attribués par la nature à chacun des sexes, et d'après lequel c'était la fille qui demandait la main de l'homme. Quand une jeune fille avait des vues sur un garçon, elle en prévenait la famille de ce dernier et lui demandait à dîner. Pendant le repas, elle se levait, prenait un mets quelconque, un morceau de lard, le plus souvent, et allait le présenter à celui qu'elle aimait, et qui jusque-là s'était tenu au lit. S'il mangeait, c'est qu'il acceptait la prétendante; sinon, c'était qu'il n'en voulait point. S'il en voulait, elle venait chez lui, et pendant tout le temps des fiançailles ils vivaient l'un à côté de l'autre, comme frère et sœur, afin de se rendre compte de leurs caractères réciproques. Ne se convenaient-ils décidément pas, la jeune fille rentrait chez elle, sans que son honneur fût en rien compromis. L'amiral Thévenard, qui rapporte le fait, dit que le même usage se retrouvait au Canada chez les Hurons, et en Norvège. J'ajouterai qu'il me paraît infiniment moral et inspiré par le plus grand bon sens. Aujourd'hui les femmes sont, dans l'île, bien plus nombreuses que les hommes; aussi m'a-t-on assuré que leur chasteté avait beaucoup diminué; elles sont, il est vrai, très farouches en public, mais cela ne prouve rien, comme chacun sait.

Un ancien usage qui a persisté est celui qui consiste à simuler l'enterrement de ceux qui ont disparu en mer; pour chacun d'eux on fait une petite croix, et on les réunit toutes dans une bière que l'on ensevelit avec le cérémonial accoutumé, en présence de toute la population. Quand un enfant meurt, on l'apporte jusqu'au cimetière, vêtu de ses plus beaux vêtements, paré de fleurs, et le visage découvert; on ne clôt le cercueil qu'après l'avoir descendu dans la fosse, et une inscription dit la joie de la petite âme d'avoir fui la terre pour le ciel. Les gens d'Ouessant sont très pieux, très superstitieux, plus exactement, et ils continuent volontairement au clergé les tributs dont les avait libérés la Révolution. Lors des processions, l'honneur de porter un saint en bois ou une bannière est mis aux enchères, et il est payé jusqu'à quinze et vingt francs par des gens qui, dans la mauvaise saison, n'auront pas toujours du pain; *mélange de foi et d'orgueil.*

Leurs seules ressources sont la pêche, le commerce de leurs moutons, et l'incinération du goémon, lequel produit une sorte de charbon d'où l'on tire l'iode et la soude. Lorsqu'ils se livrent à ce travail, à les voir, hommes et femmes, avec leurs fourches et leurs pics de fer retourner le brasier au milieu de nuages de fumée; on dirait des diables dans la fournaise.

*
* *

Ce qui, comme l'île de Sein, sépare Ouessant si étrangement du reste du monde, ce ne sont pas les quelques heures nécessaires pour gagner ses côtes, c'est la hauteur monstrueuse des vagues qui l'entourent,

ce sont les écueils dont cette mer est semée, c'est l'effroi de ces deux courants, de ces deux torrents, pourrait-on dire, qui sont le chenal du Four — le « Four » où l'on s'engouffre pour n'en plus sortir — et le Passage du Fromveur. Par un temps calme, et à mer étale, vous y naviguerez comme sur un fleuve paisible qui vous fera seulement, si vous n'y prenez garde, dangereusement dévier de votre route; mais lorsque la lutte s'y engage avec la marée qui remonte, avec le vent de tempête qui pousse dans un sens ou dans l'autre, alors ce sont des heurts inouïs; des abîmes se creusent, des montagnes liquides aux crêtes pointues se dressent sur le ciel, tellement hautes que, si le navire ne ralentissait point de vitesse, il entrerait dedans et s'y engloutirait. Dans ces moments-là se produisent des effets inconnus ailleurs.

Un jour, raconte Thévenard [1], — c'était le 1er novembre après vêpres, — un gros vaisseau d'environ six cents tonneaux voulait remonter le Fromveur avec le vent, contre le courant. Des deux forces opposées, l'une le tirait en avant, l'autre en arrière; de la côte, on le voyait lutter dans le creux des vagues, avançant tantôt, tantôt reculant, sans qu'il fût possible de dire qui l'emporterait. Soudain un craquement sec retentit; toute la mâture, rasée d'un seul coup, s'envola vers l'avant, tandis que le corps du bateau plongeait par l'arrière et disparaissait. Ni le vent ni le courant n'avaient cédé; chacun d'eux avait eu sa proie.

Chateaubriand, à son retour de son grand voyage d'Amérique, y essuya une furieuse tempête, et peu s'en fallut qu'il n'y périt. Il avait quitté le Nouveau Monde le 10 décembre 1791, sur un mauvais bateau (un bateau à voiles, bien entendu). « Un coup de vent d'Ouest nous prit à la sortie du port et nous chassa en dix-sept jours à l'autre bout de l'Atlantique. Le vaisseau fuyait devant les lames. Cependant, loin de se calmer, l'ouragan augmentait à mesure que nous approchions d'Europe. Le ciel était hâve, et la mer plombée. Le capitaine, n'ayant pu prendre sa hauteur, était inquiet; il montait dans les haubans, regardait les divers points de l'horizon avec une lunette. Une vigie était placée sur le beaupré, une autre dans le petit hunier du grand mât. La lame devenait courte et la couleur de l'eau changeait, signe des approches de la terre; de quelle terre? Les matelots bretons ont ce proverbe : « Qui voit Belle-Isle voit son île; qui voit Groix voit sa joie; qui voit Ouessant voit son sang ». J'avais passé deux nuits à me promener sur le tillac, au glapissement des ondes dans les ténèbres; c'était autour de nous une émeute de vagues. Fatigué des chocs et des heurts, à l'entrée de la troisième nuit, je m'allai coucher. Le temps était horrible, mon hamac craquait aux coups du flot qui, crevant sur le navire, en disloquait la carcasse. Bientôt j'entends courir d'un bout du pont à l'autre et tomber des paquets de cordages; le couvercle de l'échelle de l'entrepont s'ouvre, une voix effrayée appelle le capitaine; cette voix, au milieu de la nuit, avait quelque chose de formidable. Je prête l'oreille; une vague enfonce le château de poupe, inonde la chambre du capitaine, renverse et roule pêle-mêle tables, lits, coffres, meubles et autres; je gagne le tillac à demi noyé. En mettant la tête hors de l'entrepont, je fus frappé d'un spectacle sublime. Le bâtiment avait essayé de virer de bord; mais, n'ayant pu y parvenir, il s'était affalé sous le vent. A la lueur de la lune écornée qui émergeait des nuages pour s'y replonger aussitôt, on découvrait, sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune, des côtes hérissées de rochers. La mer boursouflait ses flots comme des monts dans le canal où nous nous trouvions engouffrés; tantôt ils s'épanouissaient en écume et en étincelles, tantôt ils n'offraient qu'une surface huileuse et vitreuse, marbrée de taches noires, cuivrées, verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels ils mugissaient. Pendant deux ou trois minutes, les vagissements de l'abîme et ceux du vent étaient confondus; l'instant d'après, on distinguait le détaler des courants, le sifflement des récifs, la voix de la lame lointaine. De la concavité du bâtiment sortaient des bruits qui faisaient battre le cœur aux plus intrépides matelots. La proue du navire tranchait la masse épaisse des vagues avec un bruit affreux, et au gouvernail des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant, comme à



TROIS PETITES OUESSANTINES. — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR

1. *Mémoires relatifs à la marine.* (An VIII.)



LES BRÛLEURS DE GOÉMON (PAGE 293). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

l'échappée d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était aussi alarmant qu'un certain murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit. Eclairés d'un falot et contenus sous des plombs, des cartes, les journaux de route étaient déployés sur une cage à poulets. Dans l'habitacle de la boussole, une rafale avait éteint la lampe; chacun parlait diversement de la terre; nous étions entrés dans la Manche sans nous en apercevoir..... »

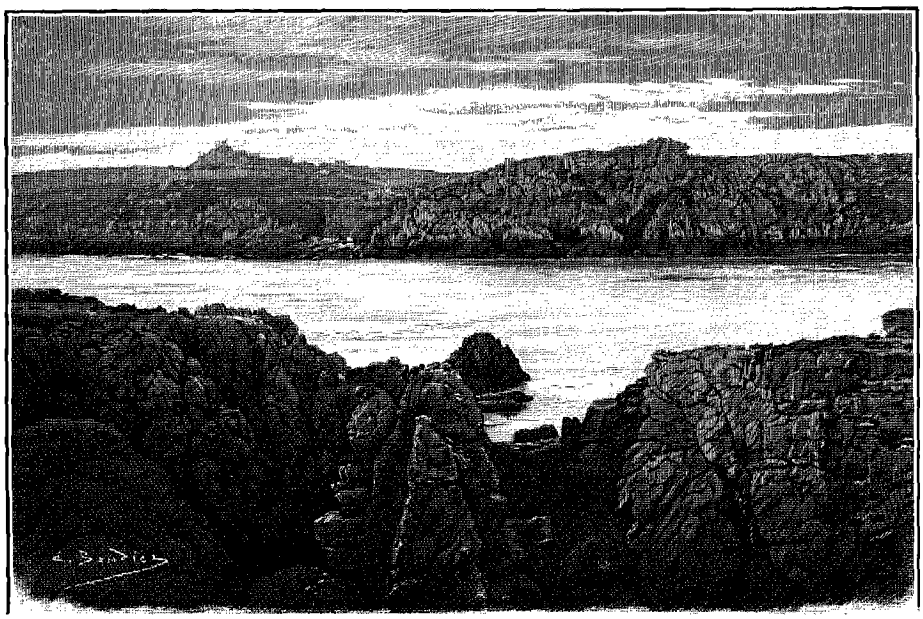
« Emeute de vagues », « mer boursouflant ses flots comme des montagnes », « surface vitreuse, marbrée de taches verdâtres », « tourbillons d'eau semblables à l'échappée d'une écluse », il faut avoir navigué dans ces parages pour comprendre l'admirable précision de ces détails et de ces images, et que pas un de ces mots n'est imagination ni fantaisie d'artiste, mais réalité vivante de la chose vue, que l'on revoit soi-même avec un frisson en lisant ces lignes.

Il n'y a sur le globe qu'un ou deux endroits semblables à celui-ci, qu'on pourrait en quelque sorte appeler des centres de naufrages, et où viennent se perdre, après de longs voyages bien plus dangereux en apparence, des navires de toute taille et de toute nationalité. Rarement vous y passerez sans apercevoir, émergeant de l'eau, quelque coque démantelée, quelque tôle crevée, débris d'un récent sinistre. Plus d'une épave, portant encore le nom du bateau auquel elle appartenait, meuble la salle à manger de l'auberge où vous souperez; dans le lit où vous coucherez a été étendu plus d'un malheureux à demi mort revomi par la vague.

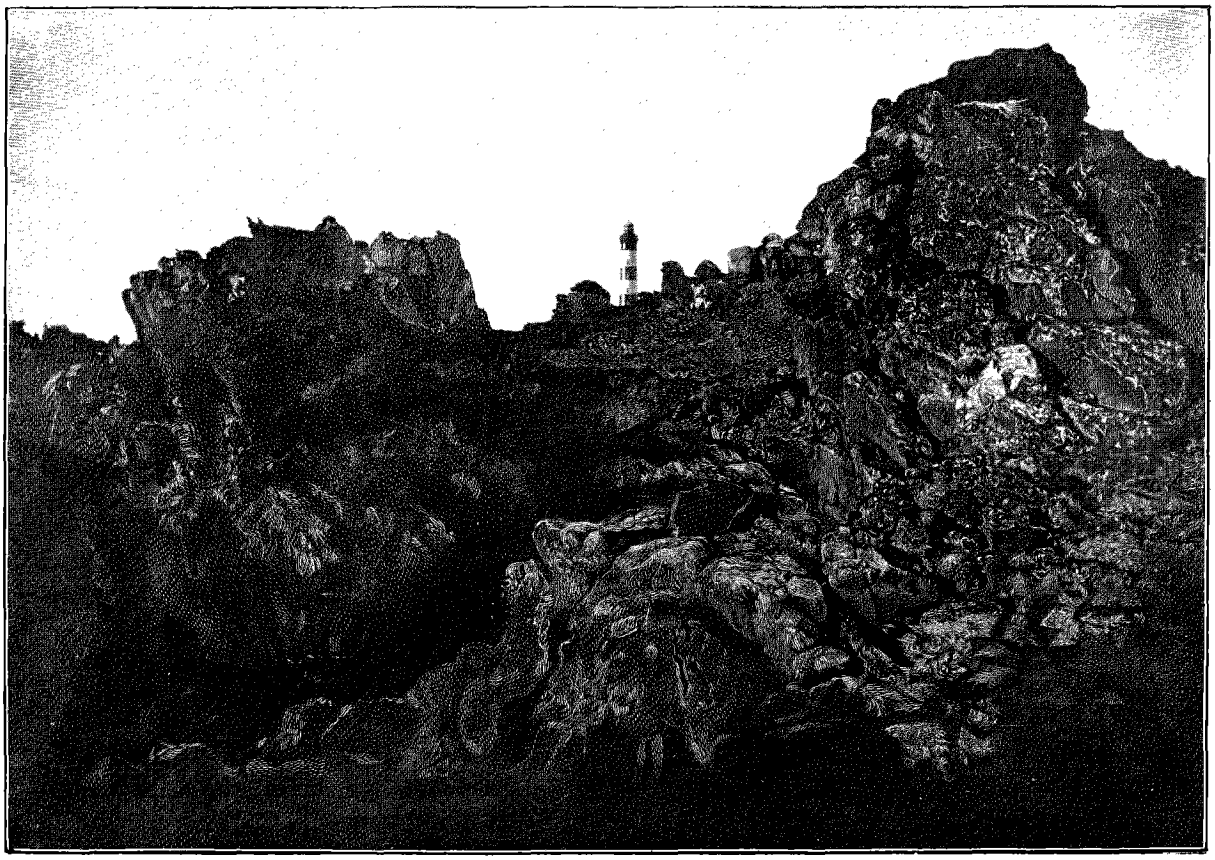
La brume surtout y est redoutable, plus encore que la tempête, la brume qui s'abat souvent en quelques instants, sans que rien la fasse prévoir; alors, en plein jour, l'on ne voit plus à deux mètres devant soi, alors, la nuit, les phares secourables disparaissent, et le son même de leurs sirènes, ronflant à toute vapeur, s'étouffe. Il n'y a qu'une chose à faire: s'arrêter et jeter l'ancre; sinon c'est l'éventrement inéluctable sur le premier bout de roche, qui n'est jamais loin. Ainsi se perdit, il y a deux ans, le *Drummond Castle*, dans une catastrophe que la *Bourgogne* a renouvelée plus récemment dans les eaux de Terre-Neuve.

Le paquebot anglais venait, on s'en souvient, du cap de Bonne-Espérance, allant vers Londres; il portait 100 hommes d'équipage, 300 passagers. C'était la nuit; on dansait pour fêter le dernier jour de traversée — valse au piano, champagne dans les verres, tailles enlacées. Le brouillard était intense; mais qui donc y songeait, et dans quels effrayants parages on naviguait? Le capitaine, sans doute. La mer, d'ailleurs, était si calme! Soudain, il y eut un frôlement imperceptible, quelque chose comme le quai d'un port qu'on aurait rasé, et, dans la minute immédiate, tout sombra, sans une clameur, sans un cri, sans un bruit.

« Le lendemain, m'a raconté Miniou, le patron du bateau-courrier, en venant vers Ouessant, je vis que la mer était couverte de débris et qu'un grand naufrage avait dû avoir lieu. Je prévins à mon arrivée dans l'île, et tout le monde mit les barques à la mer. L'on trouva, accroché à une poutre, blême et les bras raidis dans leur étreinte, un homme respirant encore; c'était un passager, un nommé Macquar, qui depuis douze heures avait résisté au battement des flots; un officier qui, toute la nuit, avait lutté comme lui, venait de couler lorsqu'on l'atteignit. Par lui seul et par deux matelots recueillis à l'île Molène, près de laquelle, sur les rocs dits les Pierres-Vertes, l'échouage avait eu lieu, l'on put connaître les derniers moments du navire et la rapidité de l'engloutissement qui, de trois cents personnes, en laissait seulement trois vivantes. Macquar avait dû son salut à ce fait qu'il était par hasard, à cet instant, monté sur le pont. Et si, cette fois, tous périrent, du moins n'y eut-il pas la longue agonie de la *Bourgogne*, ses luttes vaines et leurs scènes d'horreur, plus épouvantables certes que la mort. Toutes les montres retrouvées plus tard sur les cadavres étaient arrêtées à la même heure, à 11 heures un



L'ÎLE KELLER (PAGE 299). — DESSIN DE BOUDIER.



LE PHARE DE CRÉAC'H. — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

quart. Un seul groupe, composé de deux hommes et d'une femme attachés ensemble, montra que chez quelques-uns il y avait eu quelque tentative de rébellion inutile.

« La seule question qui n'ait jamais été éclaircie, c'est comment ce navire se trouvait là, car ce n'était point sa route; elle était au large, en pleine mer, à plusieurs lieues. Jamais pilote ne va, pour son plaisir, passer entre Ouessant et la terre. Erreur singulière et déviation incompréhensible que le brouillard même explique mal; je n'ai pas trouvé un marin qui l'admette possible pour un homme dans son bon sens. L'opinion générale est qu'à bord on avait dû boire plus que de raison. L'ivrognerie est un vice très britannique, et c'est, paraît-il, un usage coutumier aux navires anglais de vider à la fin de la traversée tout l'alcool qui reste; l'on dansait et l'on buvait. Pour cette cause aussi il n'y a pas eu, sans doute, plus d'hommes d'équipage de sauvés. »

A mesure que l'on retrouvait les corps, ils étaient déposés dans une salle de magasin avec un cierge et un crucifix pour chacun d'eux; puis on les enveloppait dans un carré de toile à voiles, car le bois est trop rare et trop cher pour tant de cercueils, et on les inhumait. Une partie repose à Ouessant, l'autre à Molène. Les habitants de ces deux îles furent admirables de dévouement pour rendre à tous les derniers devoirs; la seule difficulté fut soulevée par le curé, de savoir s'ils devaient reposer en terre sainte, en terre catholique, alors que la plupart ne devaient être que des protestants.

« Enterrez-les toujours, monsieur le curé, lui fut-il répondu par quelqu'un. Dieu reconnaîtra les siens. »

Application curieuse d'une parole célèbre.

Ces naufragés, en qui les hommes d'Ouessant ne voulurent voir que des frères, leurs égaux devant la mer et ses désastres, n'étaient pas seulement pour eux, cependant, les adeptes d'une autre religion que la leur, c'étaient aussi des Anglais; c'est-à-dire qu'ils appartenaient à la race de « l'ennemi héréditaire ».

« L'ennemi héréditaire », en effet, ici, n'est pas l'Allemand, qui est trop loin, à peine connu, et avec qui ce peuple de marins ne s'est, en somme, jamais battu, mais l'Anglais, qui pendant des siècles est venu ravager les côtes bretonnes.

Dès le XIV^e^ siècle, il reste des souvenirs précis de leurs incursions dans l'île; un château fort y fut élevé alors pour sa défense, qu'ils revinrent détruire en 1520. En 1746, ce fut sur Molène qu'ils s'abattirent pour la mettre à contribution; le siècle précédent, ils en avaient déjà brûlé toutes les barques et emmené prisonnier

le recteur, ou curé. Racheté par ses paroissiens, le pauvre homme, en traversant le chenal du Four, fut pris à nouveau par un corsaire, auquel il fallut encore payer rançon.

Enfin, en 1778, l'Amérique, aujourd'hui si bonne amie avec l'Angleterre, se battait contre elle pour son indépendance. Avec le bel enthousiasme qui nous caractérise, nous avions fait cause commune avec la colonie révoltée, et, comme nous, l'Espagne se faisait casser la tête pour ces braves gens qui, par son aide, devenus plus forts qu'elle, viennent, en reconnaissance, de lui extorquer Cuba. Le 27 juillet, notre flotte commandée par le comte d'Orvillers, qui avait sous ses ordres le duc de Chartres, le futur Philippe-Egalité, rencontra dans les eaux d'Ouessant la flotte anglaise et lui livra bataille. Le succès incertain de la journée put être considéré par nous comme une victoire, car nous étions inférieurs en nombre ; nous eûmes six vaisseaux mis hors de combat, et les Anglais huit. L'amiral Keppel, à son retour à Plymouth, fut traduit en conseil de guerre pour nous avoir abandonné le champ de bataille.

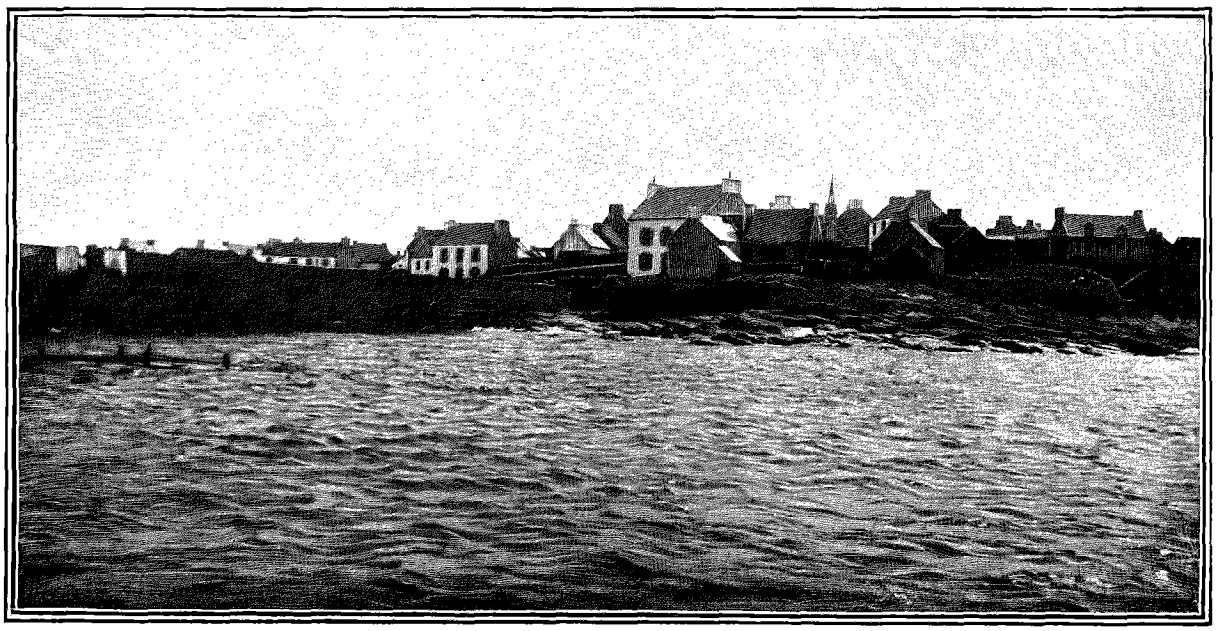
On recommence aujourd'hui à se préoccuper d'Ouessant.

Depuis la guerre néfaste de 70, nos regards s'étaient tournés surtout vers la frontière d'Allemagne, et, plus récemment, vers celle d'Italie; de ces deux côtés principalement, nous avions élevé des fortifications et bâti des forts. Tandis, cependant, que nos relations semblaient plutôt s'améliorer avec ces turbulents voisins, elles se tendaient, au contraire, avec l'Angleterre, dont le mercantilisme ambitieux et rapace a été de tout temps le plus redoutable perturbateur de la paix du monde; déjà, en Afrique, nous nous sommes heurtés à elle et nous avons dû à notre gâchis politique un affront difficile à oublier; bientôt peut-être viendra le partage définitif de la Chine, qui commence déjà, et d'où l'on ne sait quelles complications peuvent surgir.

Dans ces conditions, et puisque cette monstruosité qui s'appelle la guerre continue à devoir être envisagée comme possible, il a fallu songer à ce que deviendrait Ouessant dans le cas d'un conflit avec l'Angleterre, qui, sans doute, se hâterait de mettre la main dessus, et d'où l'on ne pourrait plus la faire partir.

L'île, en effet, si elle n'a aucune importance par ses productions, en a une exceptionnelle par sa situation au tournant de la Manche et de l'Atlantique. Comme nous l'avons dit, tous les navires du Hâvre, de Londres, de Hambourg et d'Anvers, qui se rendent en Amérique ou qui en reviennent, passent en vue d'Ouessant, qui leur sert de point de repère. Par le sémaphore et le télégraphe, ils sont signalés à leurs armateurs, deux ou trois jours avant leur arrivée dans leur port d'attache; c'est, tout le jour, un incessant et curieux défilé de bateaux marchands et de paquebots. La nuit, ses phares commandent en partie ces passages si fréquentés à la fois et si dangereux; supposez-les un instant aux mains de l'ennemi; ils peuvent à leur gré, par de faux signaux, faire sombrer une flotte ou, en s'éteignant, interrompre toute navigation. Aussi vient-on, il y a quelques mois, de nommer un gouverneur militaire de l'île, qui, jusque-là, se gardait toute seule, et s'occupe-t-on de remettre en état d'anciennes redoutes. Le ministre de la Marine, lui-même, passa l'eau, l'été dernier, pour s'y rendre.

Il faut peu de chose, d'ailleurs, pour défendre Ouessant : quelques canons seulement, sur les rares points où l'on peut aborder; partout ailleurs, ses roes écumants suffisent à rendre toute descente impossible.



L'ÎLE MOLÈNE. — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Et, devant cette nature féconde à la fois en spectacles sublimes et en dangers terribles, sur cette terre où il semble que l'on soit si loin du monde humain, de ses petitesses et de ses haines, il est attristant de penser qu'il y a des hommes qui songent à s'entre-tuer.

* * *

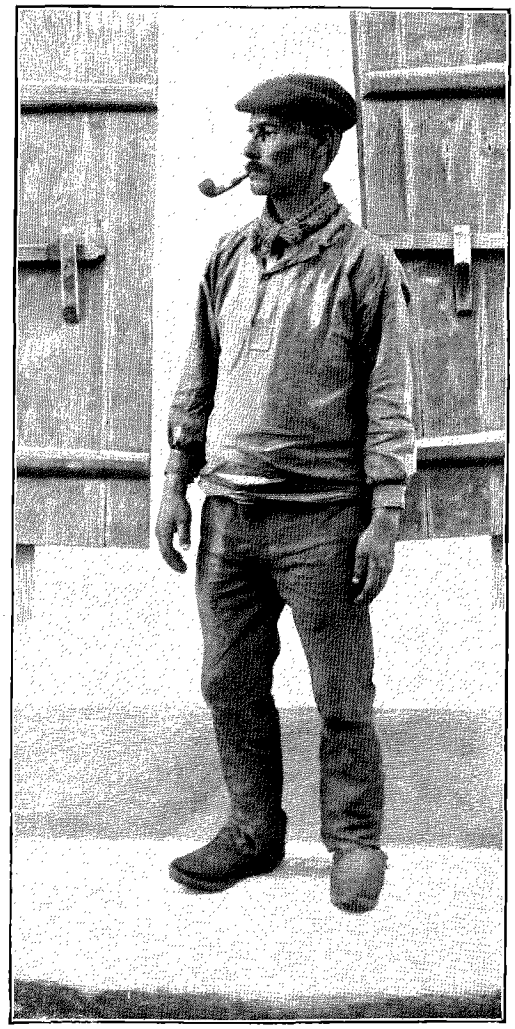
Parmi les autres îles de cet archipel, l'île Keller est la plus proche d'Ouessant, dont il semble qu'un choc violent l'ait détachée; seul un bras de mer étroit et bouillonnant entre deux falaises grimaçantes l'en sépare.

A ses rives, bordées de rocs à pic ou semées de blocs cyclopéens écroulés, l'on peut aborder encore moins qu'à celles d'Ouessant ; pas une anse, pas une baie, pour abriter même une barque. Je ne crois pas qu'il puisse, nulle part, exister rien de plus farouche. Une vaste bâtisse abandonnée, de construction antique et de sombre allure, s'élève en son milieu; il n'y a pour tous habitants que quelques lapins, beaucoup de rats, et des moutons qui y vivent presque à l'état sauvage.

Bannec, Balanec, Triclen et Quemenez émergent à peine de l'eau; ce ne sont guère que des récifs.

De Molène nous avons eu déjà l'occasion de parler. L'île n'a guère plus d'un kilomètre de long, et son point culminant ne dépasse pas 20 mètres au-dessus des flots ; une population de pêcheurs y vit.

C'est sur elle surtout que les courants portent débris de naufrages et naufragés ; aussi le rôle de sauveteurs est-il dévolu à ses habitants encore plus qu'à ceux d'Ouessant, qui d'ailleurs, en tempête, ne peuvent pas prendre la mer. Autrefois, lorsqu'ils ramenaient à Brest un bateau échoué et sauvé par eux, on leur donnait en récompense 10 sous par homme. Lors du naufrage du *Drummond Castle*, la reine d'Angleterre a été plus généreuse et leur a fait construire une jetée ; de riches particuliers leur ont également envoyé divers cadeaux, dont une horloge, qui manquait complètement, et une somme d'argent pour leur église.



UN HOMME D'OUESSANT — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Outre le commerce de la pêche, ils découpent des mottes de terre qu'ils sèchent, puis brûlent avec du goémon et des débris de coquilles; la cendre en est mêlée avec du sable, et vendue comme engrais aux maraîchers de Brest. Mais il n'y a déjà pas dans l'île tellement de terre végétale pour faire pousser leurs moissons de seigle; à ce métier, ils finiront par n'y plus laisser que du roc. On les accuse aussi de s'approprier quelquefois, pas très légalement, des restes d'épaves, et d'être un peu demeurés les fils des « naufrageurs » d'antan. Mais ils sont pauvres, mènent rude vie, risquent leur peau pour sauver les hommes, et c'est leur excuse s'ils gardent en échange quelques sacs de farine à demi gâtés par l'eau salée.

Quant à Béniguet, « l'île Bénie », la plus voisine du continent, par quelle amère dérision a-t-on pu nommer ainsi cet îlot aride et rocheux, où crient les cormorans, où rien ne croît, où, seule, une usine qui fabrique la soude fume au milieu des embruns des vagues? Sans doute parce qu'autrefois, selon la tradition justifiée par les dalles de pierres brutes qu'on y trouva rangées sur le sol, c'était, comme l'île de Sein, un cimetière druidique, un sanctuaire où les prêtresses de Teutatès vendaient aux navigateurs les vents favorables.

Sanctuaires druidiques, ces âpres îles, terribles à l'esprit des profanes, le furent toutes, et longtemps elles le demeurèrent, défendues par leurs récifs et leurs tempêtes contre la conquête des envahisseurs du continent; là, les prêtres inspirés enseignaient à leurs disciples les vérités fondamentales de leur religion, leur donnaient les notions de science qu'ils possédaient, et leur chantaient la mystique chanson des Nombres :

« — Tout beau, bel enfant du Druide ; réponds-moi, tout beau ! Que veux-tu que je te chante?

« — Chante-moi, répondait l'enfant, chante-moi la Série du Nombre Un, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

« — Pas de série pour le Nombre Un. Le Destin est unique, le Destin comme le Trépas, père de la Douleur. Rien avant, rien de plus. Tout beau, bel enfant du Druide; que veux-tu que je te chante?

« — Chante-moi la Série du Nombre Deux, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

« — Deux bœufs sont attelés à une coque ; ils tirent, ils vont expirer ; voyez la merveille ! »

Et, à chaque question renouvelée par le disciple, le Druide continuait :

« — Il y a trois parties dans le monde, trois royaumes de Merlin, pleins de fruits d'or, de fleurs brillantes, de petits enfants qui rient.

« — Quatre pierres à aiguiser, quatre pierres à aiguiser les épées des braves.

« — Il y a cinq zones, cinq zones terrestres.

« — Six plantes médicinales dans le petit chaudron. Le petit nain mêle le breuvage ; pour le goûter, il met son doigt dans sa bouche.

« — Sept soleils et sept lunes, sept planètes, sept éléments, y compris la blanche poussière des atomes.

« — Il y a huit vents qui soufflent, huit feux, avec le Grand Feu allumé au mois de Mai, sur la montagne de la guerre ; huit génisses blanches comme l'écume, qui paissent l'herbe de l'île profonde, les huit génisses blanches de la Dame.

« — Sur la table de pierre du dolmen, il y a neuf mains coupées, neuf mains d'enfants, neuf petites mains blanches, et neuf mères qui gémissent beaucoup. Neuf corrigans dansent avec des fleurs dans les cheveux et des robes de laine blanche, autour de la fontaine, à la clarté de la pleine lune.

« — Il y a dix vaisseaux ennemis que l'on a vus venant vers nous ; malheur à nous ! malheur à nous !

« — Onze prêtres sont arrivés avec leurs épées brisées, et leurs robes ensanglantées, appuyés sur leurs béquilles de coudrier.

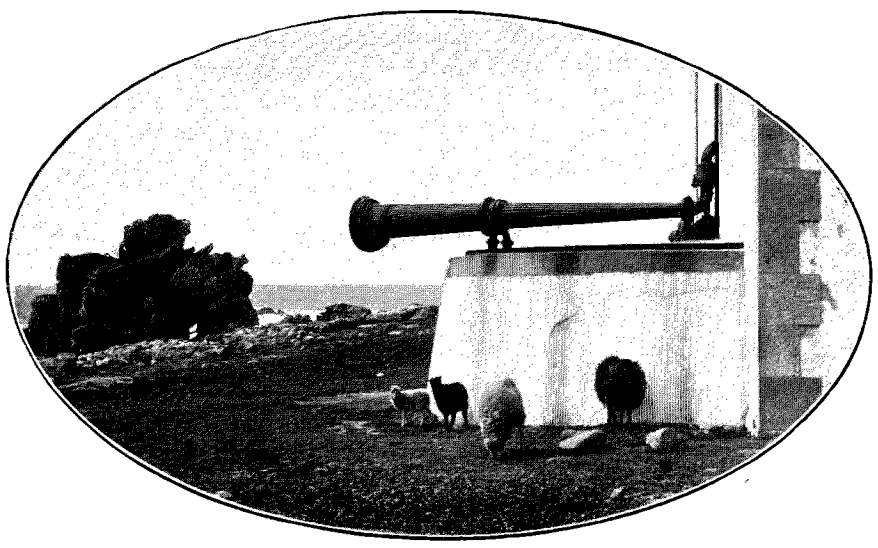
« — Douze mois, douze signes dans le Zodiaque ; l'avant-dernier, le Sagittaire, décoche sa flèche armée d'un dard. Les douze signes sont en guerre ; la belle Vache Noire qui porte une étoile blanche au front sort de la forêt des Dépouilles ; dans sa poitrine est le dard de la flèche ; son sang coule à flots, elle beugle, la tête levée. La trompe sonne. Feu et tonnerre ! pluie et vent ! tonnerre et feu ! »

Une vieille tradition, conservée oralement jusqu'au commencement du siècle par les pêcheurs de la Cornouaille, et rapportée par Cambry, donne même à Ouessant le nom de Thulé, l'île fabuleuse.

« Il existait jadis une île nommée Thulé, où les âmes s'en allaient après la mort dormir leur éternel sommeil. Les pêcheurs habitant la côte en face de laquelle elle était située, étaient parfois réveillés la nuit par un Génie qui les emmenait avec lui jusqu'au rivage. Ils trouvaient là un bateau qui semblait vide, et qui cependant enfonçait dans l'eau comme s'il eût été lourdement chargé ; la cause en était dans le poids des âmes qui l'emplissaient, invisibles. Les pêcheurs prenaient les avirons et partaient pour l'île avec le Génie. Là, les âmes étaient comptées et interrogées par un autre Esprit, invisible comme elles, qui les faisait débarquer. Quand les pêcheurs sentaient à son poids que la barque était vide, ils s'en retournaient. »

Il n'y a plus là maintenant ni Druides aux bras sanglants, ni Génies mystérieux de la Mort, mais les flots y ont toujours leurs gouffres tournoyants, prêts à engloutir les pâles nautonniers, et la mer y a toujours ses tombes.

PAUL GRUYER.



L'ANCIENNE SIRÈNE A VAPEUR. — PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Droits de traduction et de reproduction reservés.

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES

(Le Pays sacré des Lamas)

PAR *A.-H. SAVAGE-LANDOR*

LES PORTEURS AU DÉPART DE NAINI-TAL. (D'après une photographie) . . . 1
MON FIDÈLE COMPAGNON (page 2). (D'après une photographie). 1
LÉPREUX À PITHORAGARH. (D'après une photographie). . . . 2
LE RAJIWAR D'ASKOTE. (D'après une photographie). 3
MON HABITATION À ASKOTE (page 2). (D'après une photographie). . . . 4
LES RAOTS, SAUVAGES DE LA FORÊT (page 2). (D'après une photographie) . . . 5
FEMMES CHOKAS. (D'après une photographie). 6
LA CRÉMATION CHEZ LES CHOKAS (page 10). — 1. LES PLEUREUSES. — 2. LE BÛCHER. — 3. FEMME DRESSANT L'EFFIGIE DU MORT. — 4. DANSE DES FEMMES AUTOUR DE L'EFFIGIE. — 5. REPAS DE LA CHÈVRE. — 6. LA CHÈVRE CHARGÉE DES VÊTEMENTS DU MORT. — 7. LA CHÈVRE POURCHASSÉE HORS DU VILLAGE. — 8. LE SORCIER ARRACHE LE CŒUR DE LA CHÈVRE. (D'après des photographies). 7
LE COL DE CHAÏLEK (page 4). (D'après une photographie) . . 8
MA TENTE. (D'après une photographie). 9
LA NERPANI, À L'ENDROIT OÙ L'ON A PLANTÉ DES CONSOLES DANS LE ROCHER (page 4). (D'après une photographie). 9
MÉTIER À TISSER DES CHOKAS (page 4). (D'après une photographie. 10
LA CRÉMATION CHEZ LES CHOKAS : DANSE SOLENNELLE DEVANT LA MAISON DU MORT. (D'après une photographie). 10
LA CRÉMATION CHEZ LES CHÔKAS : DANSE MARTIALE. (D'après une photographie). 11
UN FAKIR (page 2). (Dessin de Slom, d'après une photographie 12
CAMPEMENT DANS LA MONTAGNE. (D'après une photographie). 13
HOMME CHOKA. (D'après une photographie) 13
VIEILLE FEMME CHOKA FUMANT. (D'après une photographie) . 14
JEUNE FEMME MÉTIS CHOKA. (D'après une photographie). . . 15
LE PONT DE CHONGOUR, ENTRE LE NÉPAL ET LE KOUMAON. (page 14). (D'après une photographie) 16
MAISON MODERNE CHOKA. (D'après une photographie). . . . 17
FEMME COUVRANT SON ENFANT DE BEURRE POUR LE PROTÉGER CONTRE LE SOLEIL. (D'après une photographie). 18
LE ROC À PIC. — UN PASSAGE PÉRILLEUX (page 15). (Dessin de Mme Paule Crampel). 19
LA NERPANI. (D'après une photographie). 20
LES GRADINS DE LA NERPANI. (Dessin de Mme Paule Crampel). 21
BRIGAND THIBÉTAIN. (D'après une photographie). 22
LE SPECTRE (page 21). (Dessin de Mme Paule Crampel). . . 23
UN YAK. (Dessin de Mme Paule Crampel) 24
LE CHÂTEAU DE KOUTI (page 16). (D'après une photographie) 25
LE MAÎTRE DE L'ÉCOLE LA PLUS ÉLEVÉE DU MONDE (3 336 MÈTRES D'ALTITUDE). (D'après une photographie) 25
MES DEUX YAKS. (D'après une photographie). 26
GLISSADE DANGEREUSE (voir page 8). (Dessin de Mme Paule Crampel) 27
LE CHEF DU VILLAGE DE CHOCHÉ ET SON FRÈRE. (D'après une photographie). 28
ITINÉRAIRE DE L'AUTEUR. (D'après la carte de l'édition anglaise). 28
PONT DE NEIGE SUR LA RIVIÈRE KOUTI (PAGE 9). (D'après une photographie). 29
LE DJOLINKAN (page 9). (D'après une photographie) 30
L'AUTEUR ET SES COMPAGNONS MANSING ET CHANDEN SING. (D'après une photographie). 31
FEMME PORTANT SON ENFANT SUR SON FARDEAU. (D'après une photographie) 32
MA CARAVANE PASSANT LE COL DE LOUMPIYA (page 23). (D'après une photographie) 33
UN YAK BLANC. (D'après une photographie). 34
LORSQUE NOUS NOUS RÉVEILLÂMES, NOUS ÉTIONS COUVERTS DE NEIGE. (Dessin de Mme Paule Crampel). 34
NOUS ÉCHAPPONS À LA SURVEILLANCE DES THIBÉTAINS. (Dessin de Mme Paule Crampel). 35
LA NEIGE À 16 000 PIEDS. (D'après une photographie) . . . 36
ENTREVUE DE L'AUTEUR ET DES BRIGANDS THIBÉTAINS (page 44). (Dessin de Mme Paule Crampel) 37
UN MÉDECIN THIBÉTAIN. (D'après une photographie). . . . 37
ENFANTS THIBÉTAINS. (D'après une photographie) 38
CHAINE DE L'HIMALAYA. (D'après une photographie) 39
YAK CHARGÉ. (D'après une photographie). 40
MANSING, LE FIDÈLE LÉPREUX (page 17). (D'après une photographie) 40
FEMME THIBÉTAINE. (Dessin de l'auteur). 41
LE LAC MANSAROUAR AVEC LE TIZÉ OU KÉLAS. (Dessin de l'auteur) 42
FEMMES THIBÉTAINES. (D'après une photographie) 43
PEIGNES ET BRIQUET THIBÉTAINS. (D'après une photographie). 44
FUSIL THIBÉTAIN. (D'après une photographie). 44
JEUNE HOMME THIBÉTAIN. (Dessin de l'auteur) 45
VASES THIBÉTAINS. (D'après une photographie). 46
DAME DE LHASSA VOYAGEANT. (D'après une photographie). . 46
CAMPEMENT THIBÉTAIN. (D'après une photographie). 47
BOTTINES. (D'après une photographie) 47
BREBIS DE BÂT. (D'après une photographie). 48
MONASTÈRE DE TUCKER (page 49). (Dessin de M. Savage-Landor) 49
CHARPENTIER THIBÉTAIN (page 51). (Dessin de M. Savage-Landor) 49
TUCKER. — ENTRÉE DU TEMPLE. (Dessin de M. Savage-Landor) 50
LE TARJUM OU GOUVERNEUR DE TOKCHIM. (Dessin de M. Savage-Landor) 51
INTÉRIEUR D'UNE TENTE THIBÉTAINE. (Dessin de M. Savage-Landor) 52
GOMBA (MONASTÈRE), PRÈS DE TUCKER. (Dessin de M. Savage-Landor) 53
PIERRES GRAVÉES. (D'après une photographie). 54
USTENSILES THIBÉTAINS : BOURSES, TABATIÈRES EN CORNE ET TASSE. (D'après une photographie). 54
PASSE DE MAIOUM. — LES PRIÈRES À VENT (page 59). (Dessin de M. Savage-Landor) 55
COUTEAUX THIBÉTAINS. (D'après une photographie). 56
FEMME THIBÉTAINE PORTANT SON ENFANT DANS UN PANIER. (D'après une photographie). 56
SOUS LA PLUIE (page 54). (Dessin de M. Savage-Landor). . 57
INSCRIPTION GIGANTESQUE SUR UN ROCHER (page 51). (Dessin de M. Savage-Landor) 58
MUSICIENS AMBULANTS THIBÉTAINS. (Dessin de M. Savage-Landor) 59
LE LAC GOUNKYO. (Dessin de M. Savage-Landor) 59
MOULINS À PRIÈRES. (D'après une photographie). 60
LA SOURCE DU BRAHMAPOUTRE (page 60). (Dessin de M. Savage-Landor) 61
VIEUX THIBÉTAIN. (D'après une photographie) 61
UNE TENTE THIBÉTAINE (page 63). (Dessin de M. Savage-Landor) 62

VIEILLE DISEUSE DE BONNE AVENTURE. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 63
TCHOUKTISS, PARURE DE FEMME THIBÉTAINE. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 64
NOTRE NOUVEL AMI LE CHIEN THIBÉTAIN (page 62). (D'après une photographie) . . . 65
LAMAS. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 66
L'AUTEUR DONNANT UN COUP DE POING À UN OFFICIER THIBÉTAIN (page 67). (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 67
AUTEL DANS UNE TENTE (page 64). (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 68
MURAILLE DE « MANI », PIERRES SACRÉES (page 68). (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 69
FEMME THIBÉTAINE, LA FACE BARBOUILLÉE. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 70
SAUVANT LE YAK (page 70). (Dessin de M. Savage-Landor) . 71
CAVALIER THIBÉTAIN. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 71
SOLDATS THIBÉTAINS. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 72
LE POSTE MILITAIRE DE TOXEM. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 73
M. SAVAGE-LANDOR LIGOTTÉ PAR LES THIBÉTAINS. (D'après une photographie) . . . 73
INDIGÈNES APPORTANT DES CHEVAUX À VENDRE. (D'après une aquarelle de M. Savage-Landor) . . . 74
FUSTIGATION DE CHANDEN SING. (D'après une aquarelle de M. Savage-Landor) . . . 75
MENOTTES. (D'après une aquarelle de M. Savage-Landor) . 76
NERBA DÉCHARGEANT SON MOUSQUET SUR M. SAVAGE-LANDOR (page 80). (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 77
LA VESTE DE M. SAVAGE-LANDOR MONTRANT LES EFFETS DE LA SELLE À POINTES. (D'après une photographie) . . . 77
L'ÉCARTÈLEMENT (page 84). (Dessin de M. Savage-Landor) . 78
TORTURE DU FER ROUGE (page 82). (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 79
UN PORTE-BANNIÈRE. (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 80
UNE FURIEUSE CHEVAUCHÉE. (Dessin de Mme Paule Crampel). 81
LES CONTORSIONS DU POMBO. (Dessin de M. Savage-Landor). 82
LES CONTORSIONS DU POMBO. (Dessin de M. Savage-Landor). 82
LE COUP DE SABRE. (Dessin de Fauret) . . . 83
LA SELLE DE TORTURE (page 80). (Dessin de M. Savage-Landor) . . . 84
L'EXPÉDITION DE SECOURS SUR LE LIPPOU (page 95). (D'après une photographie) . . . 85
LE PANDIT GOBARIA (page 95). (D'après une photographie) . 85
DAME THIBÉTAINE. (D'après une photographie) . . . 86
MONASTÈRE ET FORTERESSE DE TAKLAKOT (page 94). (Dessin de Boudier) . . . 87
VILLAGE DE TINKER, AU NÉPAL (page 95). (Dessin de Taylor). 88
LA ROUTE EFFONDRÉE (page 95). (D'après une photographie). 89
UNE DOUCHE DE GLACE CASSÉE ET DE NEIGE FONDUE À 4 950 MÈTRES D'ALTITUDE (page 95). (D'après une photographie) . . . 90
NOUS ATTAQUONS NOS GARDES À COUPS DE PIERRES (page 94). (Dessin de Mme Paule Crampel) . . . 91
M. J. LARKIN. (D'après une photographie) . . . 92
LE RETOUR. — M. LARKIN ET SES COMPAGNONS ATTENDANT EN VAIN LES THIBÉTAINS (page 95). (D'après une photographie) . . . 93
M. LANDOR, APRÈS SA DÉTENTION CHEZ LES THIBÉTAINS. (D'après des photographies) . . . 94
LES TRACES DU SUPPLICE DE MON DOMESTIQUE, SIX SEMAINES APRÈS. (D'après une photographie) . . . 95
LES PIEDS DE M. LANDOR, MONTRANT LES CICATRICES DES SUPPLICES QU'IL A ENDURÉS. (D'après une photographie). . 95
LE PROPHÈTE DE MALHEUR SURPRIS DE ME REVOIR (D'après une photographie) . . . 96

LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER

(El Goléa et les Trois Forts)

PAR *MM. LE Dr HUGUET* ET *LE LIEUTENANT PELTIER*

LE KSAR D'EL GOLÉA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie du capitaine Cauvet) . . . 97
L'ABATTOIR D'EL GOLÉA. (Dessin de Boudier, photographie du lieutenant Chautard) . . . 97
LA GARA DE TIN BOUZID. (Dessin de Boudier, d'après une photographie du Dr Thérault) . . . 98
EN CANOT SUR LE LAC D'EL GOLÉA (page 102). (Dessin de Boudier) . . . 99
ARABE D'EL GOLÉA. (Photographie du Dr Thérault) . . . 100
FEMME ARABE D'EL GOLÉA. (Photographie du Dr Thérault). 101
ARABES NOMADES D'EL GOLÉA ; FEMMES CHAMBAA MOUADHI. (Photographie de M. Dambach) . . . 102
LE QUARTIER DE COQUINVILLE. (Photographie du Dr Mangenot). — EL GOLÉA VU DU KSAR. (Photographie du Dr Barbot) . . . 103
PANORAMA D'EL GOLÉA. (Dessin de Boudier, photographie du Dr Thérault) . . . 104
PANORAMA D'EL GOLÉA. (Dessin de Boudier, photographie du Dr Thérault) . . . 105
FORT MAC-MAHON. — INTÉRIEUR DU FORT. (Photographies du Dr Mangenot, dessins de Boudier) . . . 106
EL GOLÉA VU DU CÔTÉ DU LAC. (Dessin de Boudier) . . . 106
EL GOLÉA : LE PUITS DU BUREAU ARABE (page 104). (Dessin de Mignon) . . . 107
GRANDE RUE D'EL GOLÉA. (Photographie du lieutenant Chautard) . . . 107
ENTRÉE DU FORT MAC-MAHON. (Photographie du Dr Mangenot) . . . 108
DANS LES DUNES. (Photographie du Dr Pons) . . . 109
UN DISSIDENT CÉLÈBRE, RAJA MOHAMMED (page 113). (Photographie du Dr Huguet) . . . 109
A L'OUED GHALLOUCÈNE. — LE LIEU OÙ EST TOMBÉ LE LIEUTENANT COLLOT ; DÉTACHEMENT RENDANT LES HONNEURS. (Photographie du Dr Thérault) . . . 110
HASSI INIFEL. (Photographie des lieutenants Chautard et Benoit, dessin de Boudier) . . . 111
UN PUITS DANS LE DÉSERT. (Photographie du lieutenant Chautard, dessin de Boudier) . . . 112
FORT MIRIBEL. (Photographie du lieutenant Wild, dessin de Boudier) . . . 113
UN TIRAILLEUR SAHARIEN EN TENUE DE CAMPAGNE. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie du Dr Thérault) . . . 114
SPAHIS SAHARIENS. (Dessin de J. Lavée, photographie du Dr Thérault) . . . 115
PLANTE SAHARIENNE : HEMA (MALCOMIA ÆGYPTIACA, CRUCIFÈRES). (D'après une photographie du lieutenant Martial) . . . 116
PLANTE SAHARIENNE : HALMA (LITHOSPERNUM CALLOSUM, BORRAGINÉES). (D'après une photographie du lieutenant Martial). 116
UN CONVOI DE DISSIDENTS PARTANT POUR LAGHOUAT ; DISSIDENTS FICELÉS DANS DES « TELLIS » (page 114). (Photographie du lieutenant Chautard) . . . 117
TIRAILLEURS SAHARIENS EN MARCHE. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie) . . . 118
FANTASIA DE TIRAILLEURS SAHARIENS. (Dessin de Gotorbe, photographie du Dr Barbot) . . . 119
UN CHEF DE GROUPE DES SPAHIS SAHARIENS. (Photographie du Dr Mangenot) . . . 120

EN TYROL

D'Innsbruck à Meran

PAR *M. AUGUSTE MARGUILLIER*

MAUSOLÉE DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN DANS L'ÉGLISE DES FRANCISCAINS, À INNSBRUCK (page 124). (Photographie Czichna, à Innsbruck) . . . 121
LE ROI ARTHUR D'ANGLETERRE (MAUSOLÉE DE MAXIMILIEN), D'APRÈS LA STATUE DE BRONZE DE PETER VISCHER (page 125). (Photographie Czichna, à Innsbruck) . . . 121
FEMMES DE L'INNTHAL ET DU ZILLERTHAL. (Photographie Czichna, à Innsbruck) . . . 122
PANORAMA D'INNSBRUCK VU DU MONT ISEL (page 126). (Photographie Czichna, à Innsbruck) . . . 123
MONUMENT D'ANDREAS HOFER SUR LE MONT ISEL, PAR NATTER (page 128). (Dessin de Gotorbe) . . . 124
GOSSENSASS (page 130). (Photographies Johannes, à Meran). 124
CLOÎTRE DE BRIXEN (page 130). (Photographie Otto Schmidt, à Vienne) . . . 125
CHÂTEAU DE KARNEID (page 132). (Dessin de Boudier) . . . 126
INNSBRUCK : L'ARC DE TRIOMPHE (1) ; — LE TOIT D'OR (2) ; — LA FRIEDRICHSTRASSE (3) ; — LA WEIHERBURG (4) ; — LE CHÂTEAU D'AMBRAS (5) ; — L'HELBLINGSHAUS (6) ; — L'OTTOBURG (7) (page 128). (Dessins de Berteault) . . . 127
LA GRANDE RUE DE STERZING (page 130). (Photographie Gugler, à Botzen) . . . 128
KLAUSEN ET L'AUBERGE DE KANTIOLER (page 131). (Photographies Johannes, à Meran, et Otto Schmidt, à Vienne) . . 129
RETABLE DU XVe SIÈCLE DANS LA CHAPELLE DES FRANCISCAINS, À BOTZEN (page 124). (Photographie Otto Schmidt, à Vienne) . . . 130

Église paroissiale de Botzen (page 124). (Dessin de Berteault) . . . 131
Château de Runkelstein (page 132). (Photographie Johannes, à Meran) . . . 132
« Le Tyrol en 1809 », sur le théâtre du peuple, à Meran. (D'après une photographie) . . . 133
Vieille porte de ville à Meran (page 135). (Dessin de Boudier) . . . 133
L'ancienne tour penchée de Terlan (page 133). (Dessin de Berteault) . . . 134
Meran et la promenade de la Gilf, à Meran. (Dessins de Taylor) . . . 135
Costumes populaires de Meran. (D'après des photographies) . . . 136
L'ancien château des ducs à Meran : chambre de Maximilien et salle de travail (page 135). (Dessins de Gotorbe) . . . 137
L'ancien château des ducs, à Meran (page 136). (Dessin de Boudier) . . . 138
Château de Tyrol et ruine de Brunnenburg. — Village de Tyrol (page 138). (Photographies Johannes, à Méran) . . . 139
Chapelle du château de Tyrol (page 140). (Photographie Gugler, à Botzen) . . . 140
Château de Dornsberg (1 et 2) (page 141). — Château de Forst et sa cour (3 et 5) (page 140). — Village et château de Schenna (4) (page 142). (Dessins de Berteault) . . . 141
Château de Rubein et sa cour (4 et 1). — Châteaux de Planta (2) et de Goyen (3) (page 143). (Dessins de Boudier) . . . 142
Chapelle de Naif (page 143). (Photographie Johannes, à Meran) . . . 143
Vieux pont à Meran et ruines du château de Zenoburg. Photographie de M. J. Hegglin) . . . 144

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE

(De Paris au Lac Bennett)

PAR *M. LÉON BOILLOT*

Vue de Scattle (États-Unis) (page 146). (D'après une photographie) . . . 145
Chien de l'Alaska. (D'après une photographie de M. Goldschmidt) . . . 145
Le salon du vapeur « Queen » (page 147). (D'après un un croquis de l'auteur) . . . 146
Victoria (page 148). (Dessin de Berteault, d'après un croquis de l'auteur) . . . 147
Squaws marchandes de souvenirs a Juneau (page 150). (D'après un croquis de l'auteur) . . . 148
La ville de Juneau en hiver (page 150). (D'après une photographie) . . . 149
Le port de Skagway (page 152). (Dessin de Berteault, cliché Laroche, à Seattle) . . . 150
Soldat de police dans un campement de mineurs. (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur) . . . 151
Vue de Skagway (page 152). (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur) . . . 152
Un convoi de bétail dans la grande rue de Skagway (page 154). (Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de l'auteur) . . . 153
Skagway vu de la mer (page 152). (Dessin de Slom, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 154
Mineurs à Skagway (page 154). (Photographie de Laroche, à Seattle) . . . 155
Pêche à la truite sur la glace (page 155). (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur) . . . 156
Un convoi de mineurs dans le défilé du Porc-Épic) (page 158). (Dessin de Jouas, d'après le croquis de l'auteur) . . . 157
Le sergent de police du poste de White Pass (page 161). (D'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 157
La passe du Porc-Épic (page 158). (D'après la photographie de Laroche, à Seattle) . . . 158
La rivière Skagway (page 158). (D'après la photographie de Laroche, à Seattle) . . . 159
Un paquet abandonné (page 156). (Dessin d'A. Paris, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 160
Le sentier des chevaux morts (page 150). (Dessin d'A. Paris, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 161
L'hôtel de White Pass (page 160). (Dessin de Vogel, d'après le croquis de l'auteur) . . . 162
Le sommet du White Pass (page 161). (Dessin d'A. Paris, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 163
Sunrise City (page 164). (Dessin d'A. Paris, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 164
Voyageurs sur la glace du lac Bennett (page 167). (Dessin de Taylor, d'après la photographie de M. Goldschmidt). 165
Rapides entre les lacs Lindeman et Bennett (page 167). (Dessin de Berteault, d'après la photographie de Laroche, à Seattle) . . . 166
Le lac Bennett (page 168). (Dessin de Taylor, d'après la photographie de M. Goldschmidt) . . . 167
Le gué de Caribou (page 168). (Dessin de Berteault, d'après le croquis de l'auteur) . . . 168
Notre bateau « la Ville-de-Paris » à Caribou Crossing (page 176). (Dessin de Berteault, d'après le croquis de l'auteur) . . . 169
Un mineur en tenue d'été. (D'après une photographie de M. Goldschmidt) . . . 169
La forêt à Caribou Crossing. (D'après une photographie de M. Goldschmidt) . . . 170
Le sciage des planches à Caribou Crossing (page 172). (Dessin de Vogel, d'après le croquis de l'auteur) . . . 171
La rivière Six Mile (page 177). (Dessin de Berteault, d'après le croquis de l'auteur) . . . 172
Les bateaux à Caribou Crossing (page 172). (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur) . . . 173
Le mineur Fox et ses assassins indiens, prisonniers à Tagish Post (page 178). (Dessin de l'auteur) . . . 174
La flotte sur le lac Tagish (page 176). (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur) . . . 174
Le prêche à Tagish Post (page 177). (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur) . . . 175
« Canyon hotel », à l'entrée de White Horse Rapids (page 178). (Dessin de Berteault, d'après le croquis de l'auteur) . . . 176
Miles Canyon (rapides de White Horse) (page 179). (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Goldschmidt). 177
Traîneaux à voiles sur le lac Laberge. (D'après une photographie de Laroche, Seattle) . . . 178
Lac Laberge (page 180). (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Goldschmidt) . . . 179
A la voile sur le lac Bennett. (Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'auteur) . . . 180
Rapides de la rivière Thirty Mile. (D'après la photographie de Laroche, à Seattle) . . . 181
Le fleuve Yukon, près de Dawson (page 163). (Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Goldschmidt). 181
Confluent de la Pelly et de la rivière Lewis (page 183). (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur) . . . 182
Carte de la région du Klondyke et de l'Alaska . . . 182
Fort Selkirk. (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur) . . . 183
Tombeau indien à Fort Selkirk. (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur) . . . 184
Dawson en 1897 et 1898. (Dessins de Boudier, d'après des photographies de M. Goldschmidt) . . . 185
Caches sur les bords de la rivière Stewart (page 184). (Dessin de Jonas, d'après le croquis de l'auteur) . . . 186
Une rue de Dawson. — Mineurs à Dawson. (D'après des photographies de Laroche, à Seattle) . . . 187
Scierie à Dawson. (D'après une photographie de Laroche, à Seattle) . . . 188
Le Yukon, près de Dawson, au moment de la débâcle des glaces (page 190). (D'après une photographie de Laroche, à Seattle) . . . 189
La berge du Yukon, à Dawson. (Dessin de Berteault, d'après le croquis de l'auteur) . . . 190
Vue générale de Dawson. (Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur) . . . 191
Le Yukon, un demi-mille avant Dawson. (D'après un croquis de l'auteur) . . . 192
La poste à Dawson (page 194). Photographie de Laroche, à Seattle) . . . 193
Un prospecteur. (Dessin d'A. Paris) . . . 193
Le bal de Monte-Carlo, à Dawson. (Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le croquis de l'auteur) . . . 194
Près de Dawson. (Dessin de Taylor, photographie de Laroche, à Seattle) . . . 195
Une troupe d'actrices se rendant à Dawson. (Photographie de Laroche, à Seattle) . . . 196
Un claim en exploitation. (Dessin de Taylor, photographie de Laroche, à Seattle) . . . 197
Le dôme. (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur). 198
Le travail dans un claim d'Eldorado. (Dessin de J. Lavée, photographie de Laroche, à Seattle) . . . 199

Un instant de repos. (Dessin d'Oulevay, photographie de M. Goldschmidt). 200
Un coin typique de paysage du Klondyke. (Dessin de Taylor, photographie de Laroche, à Seattle). 201
Un claim d'Eldorado. (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur). 202
Bonanza Creek. (Dessin de Taylor, photographie de M. Goldschmidt). 203
Cabane de mineurs. (Dessin d'Oulevay, photographie de Laroche, à Seattle) 204
Comment on arrive à Dawson en hiver. (Dessin de Gotorbe, photographie de Laroche, à Seattle). 205
Un mineur et son traîneau, en hiver. (Dessin de Mignon, photographie de M. Goldschmidt). 205
Départ pour la chasse. (Dessin de Mignon, photographie de M. Goldschmidt). 206
Embouchure d'un creek. (Dessin de Gotorbe, photographie de Laroche, à Seattle) 207
Prospection dans la vallée du Quartz. (Dessin de Mme Paule Crampel, d'après un croquis de l'auteur). 208
Le poste de Sixty Mile. (Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur). 209
Joe Ladue. (Croquis de l'auteur). 210
Un claim, l'hiver, au Klondyke. (Dessin d'Oulevay, photographie de M. Goldschmidt) 210
Lavage de l'or au pan. (Dessin de Gotorbe, photographie de Laroche, à Seattle). 211
Halage au bord du Yukon. (Dessin de Mignon, photographie de M. Goldschmidt). 212
Un camp de prospecteurs. (Dessin de Gotorbe, photographie de M. Goldschmidt) 213
Une installation de mineurs. (Dessin de Mignon, photographie de M. Goldschmidt) 214
Bonanza Creek. (Dessin de Taylor, photographie de Laroche, à Seattle). 215
Passage d'un affluent du Yukon. (Dessin de Gotorbe, photographie de Laroche, à Seattle). 216
Forty Mile City. (Dessin de Taylor, photographie de Laroche, à Seattle). 217
Le colonel Evans. (Croquis de l'auteur). 217
Navire pris dans la glace, à l'embouchure du Yukon. (Photographie de Laroche, à Seattle) 218
Steamers du Yukon. (Dessin de Jouas, d'après le croquis de l'auteur). 219
Un vapeur échoué. (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur). 220
Pépites du Klondyke photographiées d'après nature, à la dimension des originaux. — Poids de la chaîne, 170 grammes. — Epingle, 25 grammes. — Pépite n° 1, 47 gr. 1/2. — Pépite n° 2, 35 grammes. — Pépite n° 3, 39 grammes. — Valeur, 3 fr. 10 le gramme 221
Convoi de mineurs. (Photographie de Laroche, à Seattle). . 222
Exploitation d'un placer par la méthode hydraulique (page 225). (Photographie de Laroche, à Seattle) 223
Passage de la Dyea. (Photographie de Laroche, à Seattle). 224
Chargement du bois sur les rives du Yukon. (Dessin d'A. Paris, d'après le croquis de l'auteur). 225
Kitty. (Croquis de l'auteur). 226
Miliciens canadiens. (Croquis de l'auteur). 226
La tente de Skookum Jim. (Dessin de Mme Paule Crampel, d'après le croquis de l'auteur) 227
Chiens-loups de l'Alaska. (Dessin de Malher, d'après le croquis de l'auteur) 228
Le lac Lindeman (page 230). (Photographie de Laroche, à Seattle). 229
Chien pêchant des saumons (page 232). (Dessin de Malher, d'après le croquis de l'auteur). 229
Lac Deep. (Photographie de Laroche, à Seattle). 230
Glacier au sommet de la passe de Chilkoot. (Photographie de Laroche, à Seattle) 231
Vue de Dyea. (Dessin de Jouas, d'après le croquis de l'auteur) 232
Indiens chilkoot. (Photographie de Laroche, à Seattle). . . 233
Camp indien a Dyea (page 233). (Dessin de Mme Paule Crampel) 234
La passe de Chilkoot (page 230). (Photographie de Laroche, à Seattle). 235
Vue de Sitka (page 232). (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur) 236
Totems à Sitka. (Photographie de Laroche, à Seattle). . . 237
Église russe de Sitka (page 233). (Croquis de l'auteur). . . 238
Rennes importés par le gouvernement des Etats-Unis à Seattle. (Photographie de Laroche, à Seattle). 239
Vancouver. (Dessin de Taylor, d'après le croquis de l'auteur). 240

MISSION DANS LE NORD-OUEST DE MADAGASCAR

(Octobre-Décembre 1897)

PAR *M. LE LIEUTENANT VICTOR DURUY*

du Bataillon de Tirailleurs Algériens

Un kiosque à annonces à Tananarive. (Dessin d'Oulevay). 241
Ex-voto à l'entrée d'un village. (Dessin de Massias). . . 241
Itinéraire de M. Duruy dans le nord de Madagascar. . . 242
Construction d'un tombeau hova. (D'après une photographie). 243
Une plaine de l'Imerina. (Dessin de Boudier). 244
Un puits dans un village hova. (D'après une photographie). 245
Pirogues dans les rizières inondées de la plaine de Tananarive. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . 246
Femmes sakalaves. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de M. L. Nevière) 247
Femme sakalave. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 248
Les bourjanes après le passage du Bemarivo (page 250). (D'après une photographie). 249
Le gouverneur de Tsaratanana (page 245). (D'après une photographie) 250
Vallée de la Betanatana (page 245). (D'après une photographie). 250
Plaine de Motety. (Dessin de Boudier). 251
Satranas. (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 251
La Mahajamba (page 244). (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie) 252
Marche sur les rives de la Sofia. (Dessin de Massias, d'après une photographie). 253
Un bourjane transportant deux tortues. (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 253
La Sofia en amont des chutes (page 253). (Dessin de Boudier). 254
Les chutes de la Sofia (page 253). (Dessins de Boudier, d'après des photographies) 255
Taillis de la rive droite de la Sofia. (Dessin de Boudier). 256
Vallée de l'Ambatafa. (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 257
Dans les montagnes (page 256). (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 258
Les petits sakalaves de Befandriana chantant « la marseillaise » (page 255). (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie). 259
Le rova de Bealanana (page 227). (Dessin de Boudier, d'après une photographie) 260
Un village sakalave. (Dessin de Mignon, d'après une photographie). 261
Scène dans un village sakalave. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie). 262
Entrée d'un village en Imerina. (D'après une photographie). 263
Boutres indiens, à Majunga. (Dessin de Boudier, d'après une photographie). 264

L'ITALIE INCONNUE

(Voyages dans l'ancien Royaume de Naples)

PAR *MM. BERTAUX* ET *YVER*

Vue d'ensemble de la citadelle de Lucera (page 267). (Dessin de Taylor). 265
Porte de Lucera. (Dessin d'Oulevay). 265
Crypte de la cathédrale de Foggia. (D'après une photographie) 266
Les fossés de la citadelle de Lucera. (Dessin de Boudier). 267
Ruines du château de Fiorentino (page 270). Dessin de Taylor). 268
Citadelle de Lucera : Tour de la Reine. (Dessin de Boudier). 268
Façade de la cathédrale de Troja (page 272). (Dessin de Gotorbe) 269
Abside de la cathédrale de Troja. (Dessin de Mignon). . 270
Le « tavoliere » des Pouilles. (Dessin de Mme Paule Crampel) 271
Fragment d'une des portes de la cathédrale de Troja. (D'après une photographie). 272

Siponto (page 276). (Dessin de Boudier, d'après l'aquarelle de M. Octave Join-Lambert). 273
Cathédrale de Siponto (page 276). (D'après une photographie). 274
Port de Manfredonia. (Dessin de Boudier). 275
Scène à Troja (page 270). (Dessin de Massias). 276
Château de Montesantangelo (page 278). (Dessin de Boudier). 277
Un homme de Montesantangelo. (Dessin de Boudier) . . . 277
La pointe du Gargano (page 287). (Dessin de Taylor). . . 278
Sur la place de Montesantangelo. (Dessin de Massias). . 279
Monte Sacro. (Dessin de Taylor). 280
Une ruelle à Viesti (page 284). (Dessin de Mignon). . . . 281
La diligence de Viesti (page 284). (Dessin de Massias). . 282
L'arrivée des pèlerins dans la grotte de Montesantangelo (page 279). (Dessin de Mme Paule Crampel). 283
Viesti, le soir. (Dessin de Boudier). 284
La forêt de l'Ombre, sur le mont Gargano (page 282). (Dessin de Taylor). 285
L'ermitage de Pulsano (page 281). (Dessin de Boudier) . . 286
Un forçat de Tremiti. (D'après une photographie) 286
Vues de Tremiti. (Dessins de Boudier). 287
L'église de Tremiti. (Dessin de Gotorbe) 288

OUESSANT

(Enez Heussa — L'Ile de l'Epouvante)

par *M. PAUL GRUYER*

Les rivages d'Ouessant. (Dessin de Boudier, d'après une photographie prise du phare de Créac'h) 289
Une Ouessantine. (Photographie de l'auteur). 289
La campagne d'Ouessant. (Photographie de l'auteur). . . . 290
La poste à Lampaul. (Dessin de Massias). 291
Les récifs de Créac'h, et la pointe de Bougouglas (page 291). (Photographies de l'auteur). 292
Le cimetière d'Ouessant et le village de Lampaul (page 290). (Photographies de l'auteur). 293
Trois petites Ouessantines. (Photographie de l'auteur) . . 294
Les brûleurs de goémon (page 293). (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de l'auteur) 295
L'île Keller (page 299). (Dessin de Boudier). 296
Le phare de Créac'h. (Photographie de l'auteur). 297
L'île Molène. (Photographie de l'auteur). 298
Un homme d'Ouessant. (Photographie de l'auteur). 299
L'ancienne sirène à vapeur. (Photographie de l'auteur). . . 300

TABLE DES MATIÈRES

LE VOYAGE D'UN ANGLAIS AUX RÉGIONS INTERDITES

(Le Pays sacré des Lamas)

PAR *A.-H. SAVAGE-LANDOR*

I. Départ pour le Thibet. — A la frontière. — Exactions et atrocités des Thibétains. — A Garbyang. — Hospitalité des Chokas. — Mœurs des Chokas. — Le *Rambang*. — Mariages. — Funérailles . . 1

II. Départ de Garbyang. — Adieux des Chokas. — Un passage périlleux. — Réception à Nabi. — Le docteur Wilson à Kouti. — Deux nouveaux compagnons. — Un brigand. — En marche. — Manque de combustible. — Rencontre de Thibétains. — Une reconnaissance sur le glacier de Mangchan. — Au sommet du col. — Affreuses souffrances. — Le col de Loumpiya. — Dans le Thibet. — Traces de pas. 13

III. Lama Chokden. — Le mont Kaïlas. — Les *kiangs*. — Le fort de Gyanema. — Conférence avec les officiers thibétains. — Bruits de trahison. — Le barca Tarjum. — Nouvelles conférences. — Autorisation d'aller au lac Mansarouar, donnée et retirée. — Retraite simulée. — Départ avec six coulis. — Des lacs à 5 400 mètres. — Nuit dans la neige. 25

IV. Rencontre de brigands. — A bout de provisions. — Députation de Chokas à Taklakot. — Nous vivons d'orties. — Retour des Chokas. — Conspiration de mes hommes. — Soldats thibétains à notre recherche. — Le Tizé ou Kaïlas. — Le lac Rakstal. — Bandits thibétains. — Le lac Mansarouar. — Village et monastère de Tucker. — Mes cinq Chokas m'abandonnent 37

V. Un camp thibétain. — Métallurgie et sellerie. — Fuite des deux derniers Chokas. — Rencontre d'un détachement de Thibétains. — Démonstrations d'amitié. — Rupture. — Les deux yaks enlevés et repris. — Nouveaux soldats thibétains. — Surprise nocturne. — Nouveaux amis thibétains. — La passe de Maioum. — Dans le bassin du Brahmapoutre . . 49

VI. Un nouvel ami. — L'intérieur d'une tente thibétaine. — Les femmes thibétaines. — Mariage. — Polyandrie et polygamie. — Cérémonies funèbres. — Une attaque repoussée. — Traversée de marécages. — Mansing perdu et retrouvé. — Les yaks à l'eau. — Perte de nos bagages. — Arrivée à un campement thibétain. — Bon accueil. — Trahison. — Prisonniers. 61

VII. Prisonniers dans le camp thibétain. — Chanden Sing fouetté. — Mon interrogatoire. — Le *Pombo*. — Un ami imprévu. — Le *Roupoun*. — Une journée de tortures. — Les yeux brûlés. — Simulacre de décapitation. 73

VIII. Nouvelles tortures. — Déballage de mes instruments. — Incidents divers. — Divertissements offerts par le *Pombo*. — Scènes d'hypnotisme. — Demandes d'oracles. — Mort certaine. — Délivrance inattendue. — En route pour la frontière. — La passe de Loumpiya. — Taklakot. — Retour. 85

LE SUD DE LA PROVINCE D'ALGER

(El Goléa et les Trois Forts)

PAR *MM. LE Dr HUGUET* ET *LE LIEUTENANT PELTIER*

I. El Goléa 97

II. Les Trois Forts. 106

III. Fort Mac-Mahon 108

IV. Fort Miribel. 109

V. Le fort de Hassi Inifel. 111

VI. De Miribel à Inifel et à Mac-Mahon. 112

VII. Les dissidents. 113

VIII. Les troupes sahariennes 116

EN TYROL

D'Innsbruck à Meran

PAR *M. AUGUSTE MARGUILLIER*

I. Innsbruck. — La ligne du Brenner 121

II. Meran et ses environs 133

AUX MINES D'OR DU KLONDYKE

(De Paris au lac Bennett)

PAR *M. LÉON BOILLOT*

I. D'Europe à Seattle. — Départ pour Dawson. — En mer. — Nos compagnons de route. — La mine d'or de Treadwell. — Juneau et Skagway. . . . 145

II. Skagway, le Sésame du Nord. — Tons et couleurs. — La foule. — La Babel de l'Alaska. — Soapy Smith et sa bande. — Un grec fameux et sa fin. — Le Comité de vigilance des 101. — Effets de lumière polaire. — Les restaurants. — Un Yankee entreprenant. — Pêche à travers la glace. — Le « Whitelaw » en flammes. — L'Hôpital 152

III. Campement sur la glace. — Une échauffourée. — Le défilé du Porc-Epic. — Encombrement. — La Tente des chevaux morts. — Cinq kilomètres en dix heures. — Cruautés envers les animaux. — Un crime sur le chemin. — Un hôtel de première classe. — Difficultés de la route, le gué, la route à chars, le péage. 157

IV. Le *White Pass*. — Altitude et caractéristiques. — Les caches au sommet. — Le drapeau. — Un sergent diplomate. — Utilité du *parka*. — Tempêtes de neige. — Pugilat. — La ville du Soleil levant. — Les lacs 161

V. A Log Cabin. — Où le pain vaut son pesant d'or. — Terrible condition de la piste. — Difficultés en chemin. — Le froid recule vers le pôle. — Emigration vers le Nord. — Bennett. — Sa situation. — Tête de ligne. — Les hôtels. — Le lac et les rapides. — Les caches. — Une échappée au poste de Tagish. — Procession des chercheurs d'or sur le lac. — A la voile sur la glace. — Caractère de la contrée 165

VI. Caribou Crossing. — De l'hiver à l'été en un jour. — Les dunes. — Une catastrophe. — Chasse aux poules de bruyère. — Pêche à l'ombre chevalier. — Comment on construit les bateaux. — Prépatifs pour la navigation des lacs et rivières. — Lancement et départ 169

VII. Les lacs. — La rivière Six Mile. — Au poste de Tagish. — Un prêche en plein air. — Quatre assassins indiens. — Tragédie. — Le lac Marsh. — La flottille de bateaux. — Un violoniste hongrois. — Une truite saumonée 176

VIII. La rivière Fifty Mile. — Miles Canyon. — Un tramway en troncs d'arbres. — Les rapides du White Horse. — Un mariage en canot. — Nombreuses victimes. — Naufrages. — Le lac Laberge. — Quatre jours sur une île. — Voyage de nuit. 178

IX. La rivière Thirty Mile. — Dangers de cette rivière. — Nous l'échappons belle. — Les rivières Teslin, Lewis, Big Salmon 181

X. Les Cinq Doigts. — Les rapides de Rink. — Fort Selkirk. — Chef-lieu du territoire. — Le Yukon. — Un volcan éteint. — Coulée de lave. — La rivière Blanche. — La rivière Stewart. — Le poste de Sixty Mile. — La rivière indienne. — Les oies et les îles du Yukon. — Vitesse du courant. — Les maringouins 193

XI. La ville de Dawson. — Son histoire. — Son avenir. — Sa population. — Caractère des habitants. — Les vétérans du Yukon. — Les Chi-Cha-Kos. — Les magasins. — Les « salons ». — Les restaurants et ce qu'on y mange. — Viande et gibier. — Les voituriers. — Le soleil de minuit. 185

XII. Dawson (suite). — Le bureau des postes assiégé. — Les jeux. — Les salles de danse. — Les mineurs. — La police. — Le 4 juillet et les chiens. — Pas de mariages à Dawson. — Les églises et les hôpitaux. — Les banques et les journaux. 194

XIII. Le Klondyke et ses affluents. — Les placers de Bonanza et de l'Eldorado. — Le Dôme. — Comment on a découvert l'or. — Mode de travailler les placers. — Les Fourches. — Skookum et French Guelch. — Les creeks de Dominion, Hunker, Sulphur et Quartz 197

XIV. Un tour d'exploration. — Prospection d'un creek inconnu. — Une percée dans la forêt. — Ces pauvres baudets. — Les montagnes Rocheuses. — Viande d'élan. — Maladie et démoralisation. — Les morilles. — Sur Quartz Creek. — Une découverte aurifère. — Eboulement. — Etayement des puits. — Location de claims. 205

XV. Quelques types du Klondyke. — Alexandre Mac Donald, Joe Ladue, Henderson, etc. — Journaux de Dawson. — Le Klondyke et ses richesses. — Animaux à fourrure. — Le pays des grandes chasses. — Les oiseaux du Yukon. — Administration du Territoire 210

XVI. La rivière Forty Mile et ses placers. — Les gisements de charbon. — Barres aurifères (de Roger). — Légende indienne. — Les vapeurs du Yukon. — Mouvement commercial du fleuve. — Statistiques et prix courants. — Production aurifère du Klondyke. — La taxe sur l'or. 217

XVII. A bord du *Columbian*. — Incendie à Dawson. — Ruines à Selkirk. — Le colonel Evans. — Les pommes de terre de Sixty Mile. — Produits agricoles du Yukon. — Les autres routes. — La barre de Cassiar. — Un campement d'Indiens. — Amour maternel 222

XVIII. Le Nora. — Une fausse alerte. — Le lac Lindeman. — Tempête sur le Chilkoot Pass. — Une catastrophe. — Les échelles. — Sheep Camp. — Canyon City. — Chien indien pêchant le saumon. — Les glaciers. — Dyea. — Sitka. — Le retour. — Sir Wilfrid et le planton. — Les Canadiens français 229

XIX. Conclusion. 234

MISSION DANS LE NORD-OUEST DE MADAGASCAR

(Octobre-Décembre 1897)

PAR *M. LE LIEUTENANT VICTOR DURUY*

du Bataillon de Tirailleurs Algériens

I. De Tananarive à Tsaratanana. 241

II. De Tsaratanana à Befandriana 244

III. De Befandriana à Ambatontatao. 255

L'ITALIE INCONNUE

(Voyages dans l'ancien Royaume de Naples)

PAR *MM. BERTAUX* ET *YVER*

III. Foggia et les villes historiques de la Capitanate. — Lucera des Sarrasins. — Le patois français de Faeto. — La cathédrale de Troja. — Le *Tavoliere* des Pouilles : Histoire d'un désert. 265

IV. Le mont Gargano et les îles Tremiti. 277

OUESSANT

(Enez Heussa — L'Ile de l'Epouvante)

PAR *M. PAUL GRUYER*

I. Ouessant. — Sa situation. — Son cimetière. — Ses moulins à vent et ses moutons. — Ses phares et ses roches. — Histoire et légendes. — Ses femmes. — Coutumes bizarres. — Courants et naufrages. — L'Anglais « ennemi héréditaire ». — La défense de l'île. — Les autres îles du groupe d'Ouessant. — La légende de Thulé 289

TABLE DES GRAVURES ET CARTES I

Levallois-Perret. — Imp. CRÉTÉ DE L'ARBRE, 55, rue Fromont.

LE

TOUR DU MONDE

LEVALLOIS-PERRET

IMPRIMERIE CRÉTÉ DE L'ARBRE

55, rue Fromont, 55

NOUVELLE SÉRIE — 5e ANNÉE

2me SEMESTRE

LE

TOUR DU MONDE

JOURNAL

DES VOYAGES ET DES VOYAGEURS



Le Tour du Monde
a été fondé par Edouard Charton
en 1860

THÈQUE
PRÊT
TRALE NATIONALE

PARIS

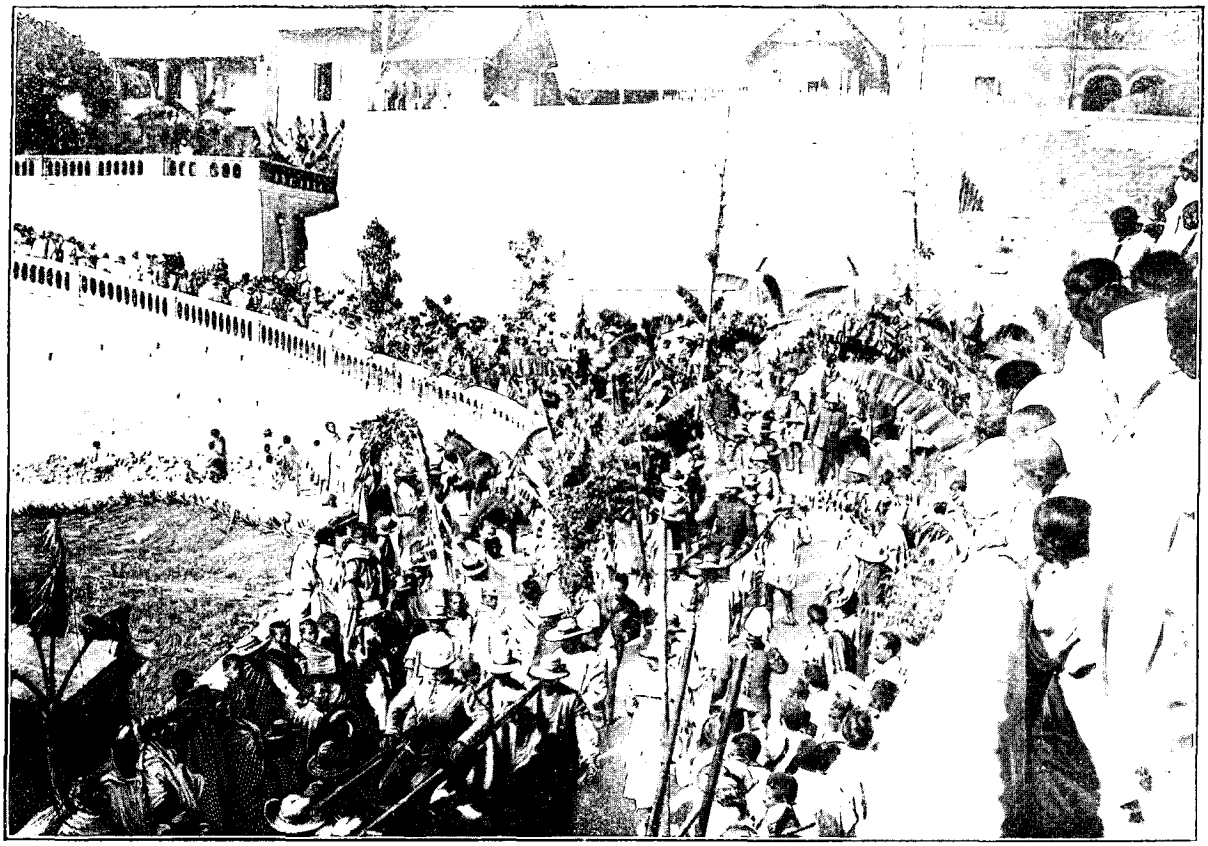
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, *KING WILLIAM STREET, STRAND*

1899

Droits de traduction et de reproduction réservés.



DÉPART DE TANANARIVE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI[1],

(CINQ MOIS AUTOUR DE MADAGASCAR.)

Le général Gallieni a, pendant les mois de juin, juillet, août et septembre 1898, fait le tour de Madagascar, afin de résoudre sur place un certain nombre de questions d'ordre militaire, administratif ou économique. C'est le récit de cet intéressant voyage, écrit par un des officiers qui accompagnaient le général, que nous publions.

I

DE TANANARIVE A ANKAZOBÉ.

Départ de Tananarive. — Les bourjanes et le filanzane. — Les Fahavalos. — Ranavalo III. — Le 4e territoire militaire. — Arrivée à Fihaonana. — L'École de Fihaonana. — Ankazobé et ses constructions, son école professionnelle, sa ferme-école. — Le zèle religieux de Rakotomanga.



UN BOURJANE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

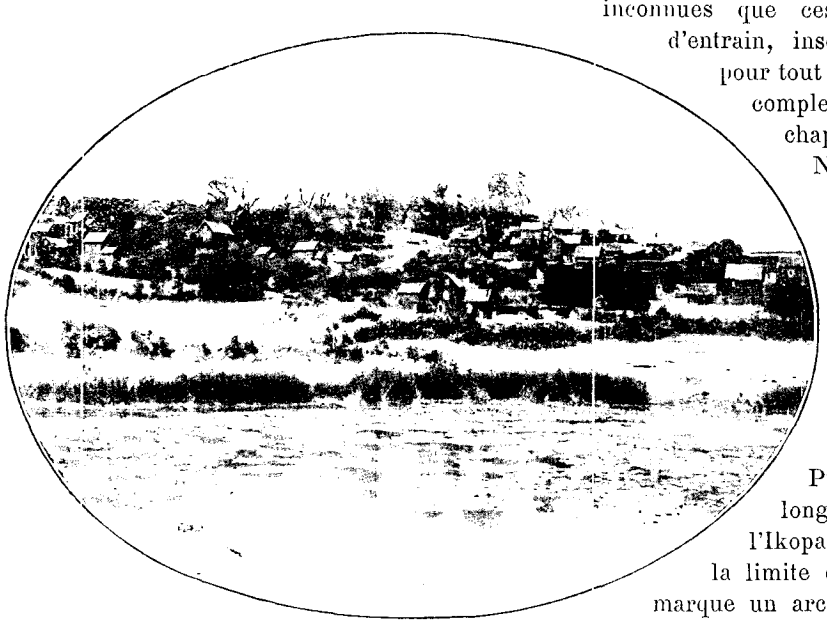
Le 2 juin 1898, le général Gallieni quittait Tananarive pour aller inspecter les provinces du littoral, se rendre compte de l'état d'avancement des grandes voies de communication en construction, route de Tananarive à Majunga et de Tananarive à Tamatave, etc., et s'efforcer de dissiper le malentendu qui retenait encore éloignées de nous certaines populations de l'Ouest et du Sud-Ouest. On pouvait compter que le voyage du général Gallieni se prolongerait au moins trois ou quatre mois. Aussi le général, afin de pouvoir pendant ce long voyage continuer à diriger toutes les affaires de l'île et résoudre sur-le-champ les questions pendantes ou qui se présenteraient en cours de route, emmenait-il avec lui un personnel relativement nombreux : son officier d'ordonnance, le lieutenant Martin, deux officiers d'état-major (le capitaine Hellot, du génie, et le capitaine Nèple, de l'infanterie de marine), l'administrateur adjoint Guyon, et l'administrateur-interprète Berthier. Après cette présentation, nous pouvons, si le lecteur veut bien nous le permettre, monter en

1. *Voyage exécuté en* 1898. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après les photographies de M. L. Nevière.*

filanzane[1]. Donc, le 2 juin, par un bel après-midi d'automne, nous quittons Tananarive au milieu d'une foule immense d'indigènes qui, rangés sur les côtés des rues jusqu'aux dernières maisons de la ville, acclament le général à son passage, chantant, battant des mains en cadence suivant la coutume malgache.

Un nombre considérable de colons, de fonctionnaires, d'officiers, ont tenu à accompagner le général. Mais déjà, les bourjanes accélérant l'allure, le nombreux cortège défile au grand pas gymnastique entre les haies pressées de la foule des indigènes chantant, applaudissant, criant au milieu du brouhaha des bourjanes et de la cohue des filanzanes qui s'atteignent, se dépassent, se croisent, s'entre-croisent, se poussent, se heurtent, se choquent, ou parfois s'arrêtent brusquement au détriment de l'équilibre du voyageur prudemment cramponné aux brancards, à travers les lazzis des porteurs qui, pressés, tiraillés, rejetés, bousculés, souvent même tamponnés par le filanzane qui les suit, ne perdent pas pour si peu leur bonne humeur ni leur entrain. C'est une véritable course folle de chevaux échappés. Chaque équipe veut en effet que son vazaha[2] soit au premier rang et n'a pas de cesse qu'elle n'y soit arrivée, jouant des coudes ou se glissant, se faufilant, s'intercalant, chevauchant même à demi sur les filanzanes voisins ou même fréquemment descendant dans le fossé, le plus souvent, il est vrai, involontairement. Ni la chaleur, ni la poussière, ni l'encombrement, ni la bousculade, ni les « *mora, mora* »[3] répétés sur tous les tons, ni les objurgations désespérées du vazaha n'y peuvent rien. A la fin, celui-ci résigné, impuissant, mais solidement fixé aux brancards, prend le parti de s'abandonner entièrement à la grâce de Dieu et à l'habileté de ses bourjanes au milieu de ce flot humain que ne retient plus nulle digue, et à la vérité c'est ce qu'il y a de mieux à faire, car s'il y a quelques horions à recevoir, le brave bourjane les prend à son compte et le vazaha en sort toujours indemne.

Race précieuse que ce bourjane, honnête, dévoué et infatigable, qui avec son chapeau de paille, sa chemise en rabane et sa cuiller dans le dos, parcourt la grande île dans tous les sens en des randonnées fantastiques sous tous les climats, plateaux glacés des hautes régions, ou terres brûlantes du Bouéni et du Betsiriry, par tous les temps et sous toutes les intempéries, au milieu des rafales violentes qui balaient éternellement les plateaux, comme à travers les orages épouvantables qui, pendant l'hivernage, fondent sur les sommets ou grondent avec fracas dans les gorges, jetant sur le pays la foudre et le déluge. Au milieu de tout cela, l'humble bourjane, enfant perdu dans l'immensité de la grande île, transporte fidèlement, sur n'importe quel point et par n'importe quel temps, le blanc qui s'est confié à lui, vivant de quelques centimes de riz ou de racines arrosées d'eau claire et couchant le plus souvent à la belle étoile, sans autre literie que le sol durci par le soleil ou détrempé par la pluie. Aujourd'hui, c'est pour un voyage de plus de quatre mois, sur terre et sur mer, à travers des régions inconnues que ces bourjanes partent gais, pleins d'entrain, insouciants du lendemain et n'ayant pour tout effet, de rechange ou autre, que le complet que nous avons dit plus haut: chapeau de paille et chemise de rabane. N'est-ce pas là la chemise de l'homme heureux de je ne sais plus quel conte ? Cependant nous arrivons aux dernières maisons du village d'Andohatapenaka, faubourg extrême de Tananarive. Un grand nombre de colons et de fonctionnaires prennent alors congé du général, qui les remercie et leur serre la main en leur disant adieu. Puis nous nous engageons sur la longue digue qui borde la rive droite de l'Ikopa. Une heure après, nous atteignons la limite du secteur d'Ambohidratrimo, que marque un arc de triomphe et où le général se sépare des derniers officiers et fonctionnaires qui l'ont accompagné. Le temps est superbe, et tandis que le soleil lentement disparaît à l'horizon dans un lit de pourpre et d'or, la brise du soir, douce, pure, vivifiante, s'élève et vient nous caresser le visage. Les habitants des localités voisines, accourus en foule sur le passage du général forment, avec ceux d'Ambohi-



VUE D'AMBOHIDRATRIMO.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

1. On sait que le filanzane n'est autre chose qu'une chaise à porteurs, un siège à dossier fixé entre deux brancards dont les extrémités reposent sur les épaules de quatre indigènes. Ces porteurs ainsi que ceux des bagages sont appelés bourjanes. Pour de longs trajets on affecte à chaque filanzane deux ou même trois équipes de quatre porteurs qui se relaient à leur guise.

2. Son blanc, son Européen.

3. Doucement, doucement.



LE LABOURAGE DANS L'IMERINA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

dratrimo, une longue haie double à l'entrée du village. Hommes, femmes, enfants, tous ont revêtu leurs plus beaux habits de fête ; et tout ce monde souhaite à sa façon la bienvenue au chef de la colonie, battant des mains en cadence et répétant un refrain à la louange du général. Ce n'est pas tout : le *fok'olona* [1] a dressé d'élégants arcs de triomphe ornés de feuillage et de drapeaux et auxquels pendent les fruits les plus appétissants, oranges, bananes, ananas, etc., que le bourjane altéré déjà guigne de l'œil. La tentation est trop forte; aussi, à peine le général les a-t-il dépassés, assailli maintenant par une pluie de fleurs, que nos porteurs font des bonds invraisemblables pour les atteindre, au risque d'entraîner l'écroulement de tout l'arc sur les derniers filanzanes. Ainsi, au général les fleurs, aux bourjanes les fruits. Et toute la foule de courir se reformer de nouveau en avant dans une course folle à travers champs, au milieu des rires, des plaisanteries, des chocs et des chutes. Tout cela vit, est animé, et combien cet accueil empreint d'une gaieté si franche, d'un empressement si spontané, diffère de notre enthousiasme officiel, de nos réceptions guindées si uniformes avec nos habits noirs et également pareilles, qu'il s'agisse de la venue du chef de l'État, d'un enterrement ou d'un mariage. Nous retrouverons d'ailleurs cet accueil tout le long de la route, avec accompagnement de fanfares ou d'orchestres dans les centres importants, de modestes accordéons dans les localités secondaires, mais toujours aussi empressé, aussi chaleureux, quelque petite que soit la bourgade traversée.

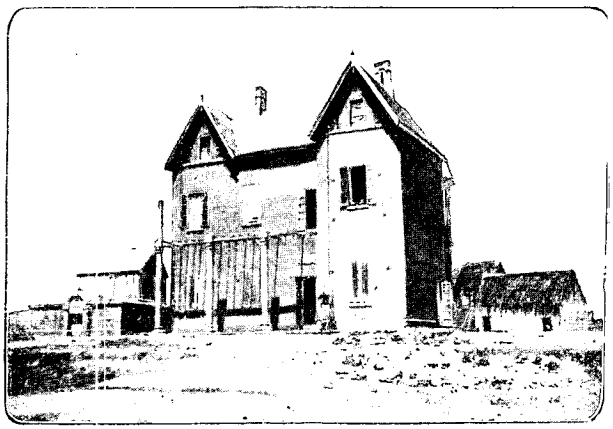
Franchement, ce peuple ne s'accommode pas trop mal du nouveau régime, et il semble qu'un plébiscite ne laisserait aucun doute à cet égard.

Quel changement depuis moins de deux ans dans cette partie de l'Emyrne, quel progrès surtout au point de vue politique ! Pour s'en faire une idée il faut se représenter que ce village d'Ambohidratrimo était, à la fin de 1896, le poste extrême occupé par nos troupes dans cette direction et chef-lieu de cercle militaire. Et même en août et septembre de cette année, la zone comprise entre Ambohidratrimo et Tananarive, c'est-à-dire la banlieue de la capitale, n'était qu'imparfaitement protégée, puisque dans le courant du mois d'août un faubourg de Tananarive était en partie brûlé par les Fahavalos[2] et que, dans les premiers jours de septembre, une bande venant de l'Ouest faisait irruption dans un village à moins de 5 kilomètres de Tananarive, incendiant un

1. La communauté, les gens du village, le corps du village.

2. Le mot *Fahavalos* signifie, comme on le sait, voleurs à main armée, brigands, ennemis ; il s'applique plus particulièrement aux rassemblements armés ayant le vol pour mobile et résistant aux agents de l'autorité. Dans ces derniers temps, on a appelé Fahavalos tous les indigènes, armés ou non qui, refusant de reconnaître notre autorité, tenaient la brousse ou la forêt.

temple et un hameau. On peut évaluer à 10 000 au moins le nombre des indigènes qui, pour cette seule partie du 3e territoire actuel, se trouvaient à cette époque dans les camps de la rébellion, ayant abandonné leurs villages. L'année dernière même, dans les premiers jours d'avril 1897, une attaque générale était résolue par les insurgés. Un groupe de 80 rebelles parvenait à s'emparer d'un important village et l'occupait jusqu'à l'arrivée de quelques soldats d'infanterie de marine accourus du sanatorium voisin, où ils se trouvaient en convalescence. Une battue générale, exécutée aussitôt, exterminait presque entièrement cette bande, ainsi qu'une autre qui la suivait à un jour de marche. Aujourd'hui, ce pays, comme toute l'Emyrne, et même la plus grande partie de l'île, est aussi sûr que n'importe quel endroit de France, au point qu'une personne isolée peut y voyager aussi bien de nuit que de jour sans la moindre arme.



MAISON NATALE DE RANAVALO
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

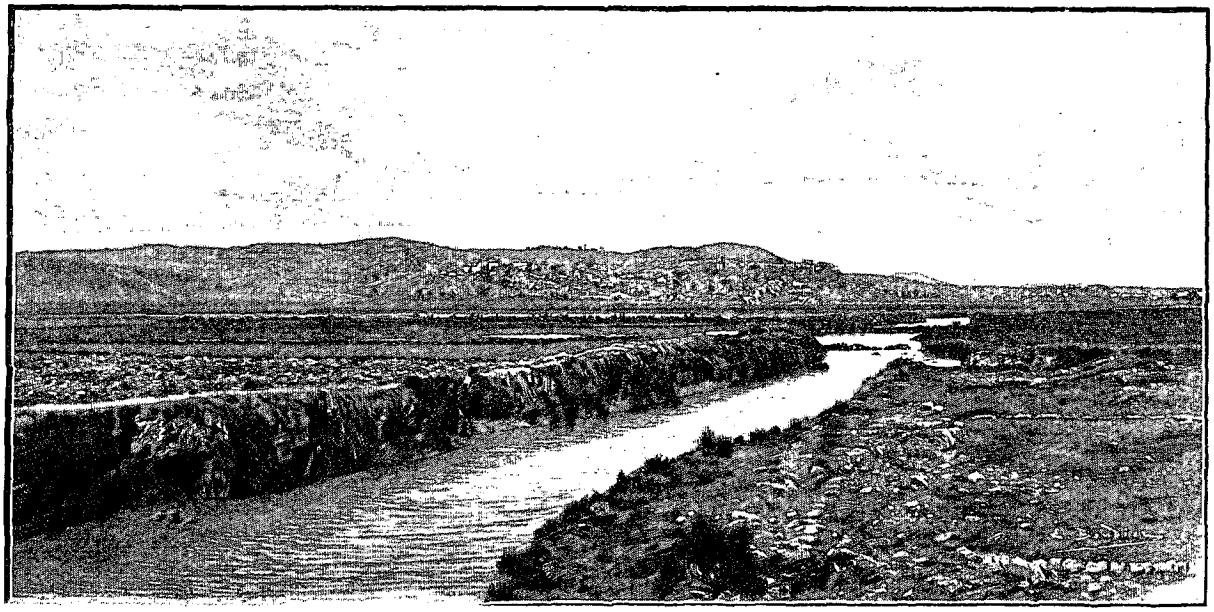
C'est à petite distance de notre route, derrière le rideau formé par les collines voisines, que s'élève le hameau de Fenoarivo, aujourd'hui appelé Manjakazafy, où naquit Ranavalo III en 1862. On ne connaît pas au juste le mobile qui détermina le tout-puissant premier ministre Rainilaiarivony à la choisir comme reine et comme épouse en 1883, à la mort de Ranavalo II, dont elle n'était qu'une parente éloignée. D'après les témoignages recueillis, la raison de ce choix, qui ne laissa pas de surprendre, serait, soit la parfaite nullité de la princesse, soit un caprice qu'elle aurait su faire naître chez Rainilaiarivony. Les mauvaises langues d'aujourd'hui prétendent que la première explication serait la plus plausible. Toujours est-il que Ratrimo, premier mari de la princesse et frère du prince Ramahatra, mourut en temps opportun. On sait comment le général Gallieni mit fin à cette situation équivoque, incompatible avec les droits et la dignité de la France, d'une reine en pleine colonie française, excitant et faisant exciter ses sujets à la révolte contre notre autorité et au massacre de nos nationaux. Le 28 février 1897, Ranavalo III était exilée à la Réunion, où, suivie de plusieurs membres de sa famille et débarrassée d'un sceptre beaucoup trop lourd pour elle, elle a vécu très heureuse d'une pension de 25 000 francs que lui assurait la colonie de Madagascar, jusqu'au jour où on la déporta en Algérie au commencement de 1899.



MONSIEUR PAUL.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

Bientôt nous atteignons la limite entre le 3e et le 4e territoire militaire. Le commandant du 4e territoire, son officier adjoint et le commandant du secteur sur lequel nous entrons, y attendent le général. C'est d'abord le lieutenant-colonel Lyautey, un de nos plus brillants officiers de cavalerie, breveté d'état-major, devenu, depuis le Tonkin colonial passionné (qui ne le deviendrait avec le général Gallieni !) et dont l'activité trouve à peine un aliment suffisant dans son vaste territoire, plus grand que 20 de nos départements de France. Son adjoint, le jeune lieutenant Grüss, de l'infanterie de marine, *Herr* Grüss, comme nous l'appelons familièrement, est un officier d'avenir doublé d'un charmant garçon. Quant au commandant du secteur, le capitaine Freystætter, également de l'infanterie de marine, il a pris une part brillante à l'expédition de 1895 et à la répression de l'insurrection de 1896-1897, ce qui lui a valu la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Nous arrivons ensuite à la fertile vallée de Moriandro, riche en rizières et appelée à un certain avenir. Cette vallée, en effet, est desservie par d'excellentes communications. Sa situation si avantageuse ne pouvait échapper au commandant du secteur, dont la ténacité a fini par avoir raison de l'apathie des indigènes. Grâce à ses efforts persévérants, non seulement toutes les anciennes rizières ont été remises en culture, mais encore par des travaux d'assèchement bien compris, plus de 100 hectares ont été conquis sur les marais et convertis en rizières. De plus, les habitants que nous interrogeons le long de la route nous affirment que la dernière récolte a dépassé comme rapport tout ce que l'on avait vu jusqu'alors.



VALLÉE DE MORIANDRO. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

La foule nombreuse qui fait escorte au général se déroule en longs lacets, offrant avec ses lambas blancs et ses robes aux couleurs voyantes un aspect des plus pittoresques.

Un peu avant d'arriver à Ampanotokana, nous traversons un marché créé récemment par le commandant du secteur et au sortir duquel un tombeau indigène attire notre attention. Comme tous les tombeaux de l'Emyrne, c'est une masse carrée revêtue d'assez belles pierres ; sur la face qui regarde la route, le destinataire a eu l'idée au moins originale d'inscrire à côté de son nom le prix déboursé pour cette dernière demeure : 2 500 francs. Excusez du peu ! Double satisfaction, non seulement d'avoir bien fait les choses, mais encore

[redacted]

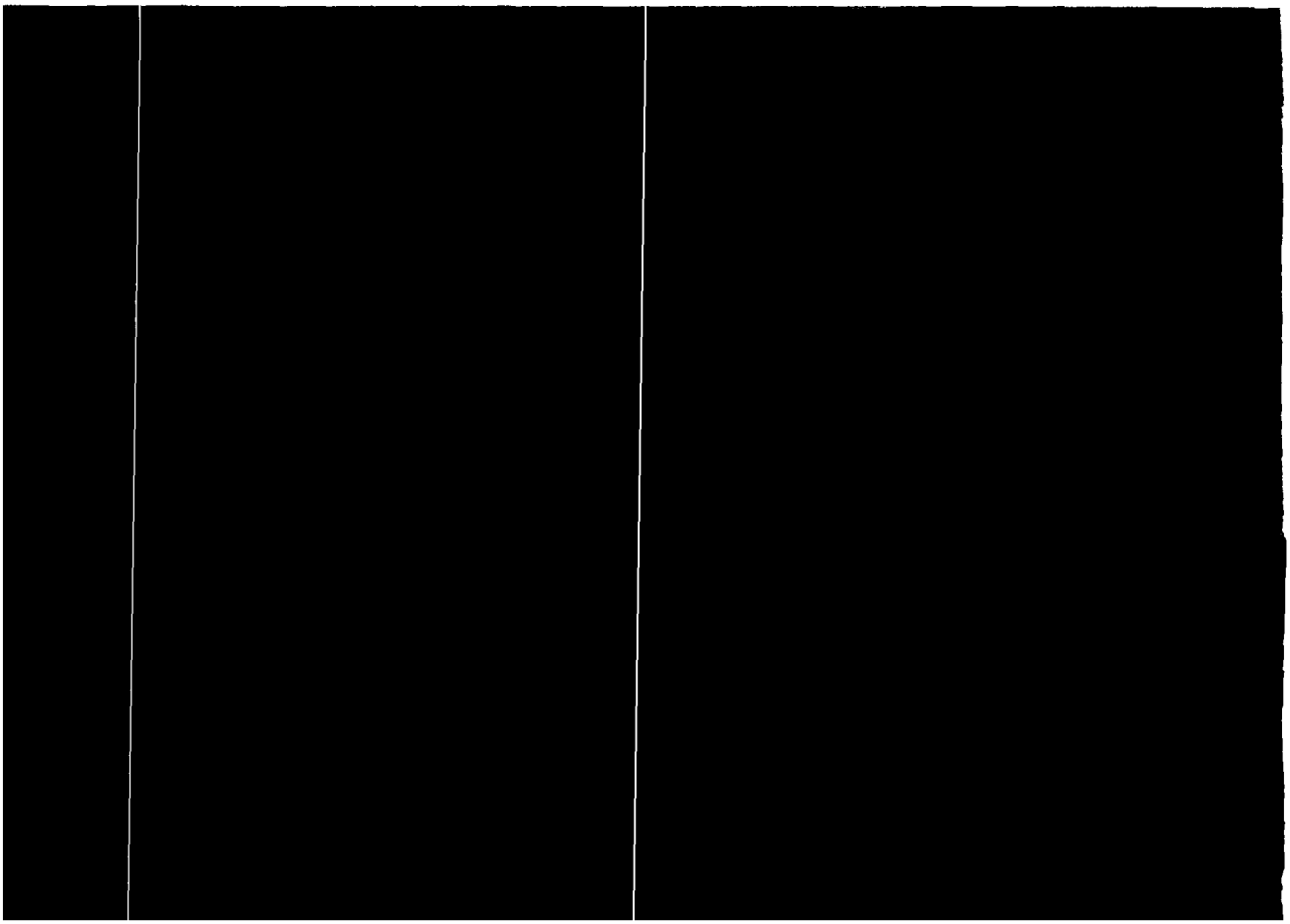
légiée même. Aide de camp de la reine, il en partageait les bonnes grâces et même, dit-on, les faveurs avec son frère Philippe Razafinmandimby, également aide de camp et ancien élève de Saint-Maixent.

Une petite intrigue de cour faillit peu de temps après notre entrée à Tananarive lui coûter cher. Mais fort heureusement pour lui, il en fut quitte pour méditer pendant quelques jours à huis clos sur le danger des délations vraies ou fausses. Rendu à la liberté, il fut envoyé en France avec mission de remettre au Président de la République l'étoile de Radama, une étoile qui de nos jours a bien pâli. Mais il en est de cela comme de beaucoup d'autres choses. Je suis du moins heureux de pouvoir dire que Paul est demeuré un parfait gentleman dont j'ai apprécié le tact et l'intelligence. Mais le plus piquant de son histoire est assurément de se retrouver aujourd'hui sous les ordres de son ancien camarade de Saint-Maixent, le lieutenant Edighoffen, qui y suivait les cours en même temps que lui.

La fanfare de Fihaonana, que dirige un soldat d'infanterie de marine, est également à son poste et salue le général d'une *Marseillaise* enlevée avec une maëstria à nulle autre pareille. Puis le cortège se remet en marche aux sons du « Père la Victoire », qu'accompagnent les acclamations et les chants de la foule. Cette foule de plusieurs milliers d'indigènes, tous munis de chapeaux tricolores et dévalant au grand pas gymnastique sur les lacets de la route, présente un coup d'œil vraiment original. A l'arrivée à Fihaonana, dont le nom signifie « rencontre, assemblée », nouveau concours de population en habits de fête qui acclame le général en agitant des milliers de drapeaux tricolores pendant que la musique, qui se retrouve là je ne sais par quel miracle, attaque à pleins poumons une deuxième *Marseillaise*. *Bis repetita placent.*

Sans perdre un instant et à peine descendu de filanzane, le général, comme toujours, visite les écoles, interroge les enfants, parcourt le village, se fait présenter les autorités indigènes, etc.

Il se montre très satisfait des progrès réalisés depuis sa dernière tournée (février 1898) par les enfants des deux sexes dans l'étude du français, sous la direction du soldat d'infanterie de marine Briat, transformé en instituteur. Aussi leur fait-il remettre de nombreuses gratifications. Vraiment l'on se croirait dans une école de France en voyant tout ce petit monde habillé à l'européenne, d'un côté les fillettes dansant des rondes en chantant, de l'autre les petits garçons jouant au saut de mouton, ou grimpant aux agrès d'un gymnase rudimentaire. Et tout cela vit, est gai, animé, respire la santé et l'aisance. Comme il est loin le temps où toute cette population errait en haillons à travers les forêts, mourant de misère et de faim! Se pourrait-il que cette foule regrettât cette période de désolation et de mort? Mais ce qui est réellement surprenant, ce sont les divers





GROUPE DE SAKALAVES. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

exercices d'assouplissement et de boxe exécutés au sifflet avec une correction et un ensemble parfaits par les garçons (dont quelques-uns sont de véritables bambins), réunissant dans leur costume uniforme les trois couleurs nationales, béret bleu, veston blanc et culotte rouge. Les mouvements aux agrès sont également bien enlevés. En vérité ce minuscule bataillon scolaire de Fihaonana ne le cède en rien à nombre de nos sociétés de gymnastique de France.

Le général visite ensuite le poste d'infanterie de marine, le casernement de la milice, ainsi que toutes les constructions et créations. C'est merveille de voir tout ce qui a été fait depuis notre occupation. Il faut dire, en effet, qu'au moment de l'arrivée de nos troupes à Fihaonana pas une seule case ne restait debout; le village entier, incendié par les Fahavalos, n'était plus qu'un amas de ruines encore fumantes. La presque totalité des habitants était passée de gré ou de force aux rebelles, enfin la région dévastée, désolée, et aux trois quarts déserte, ne présentait plus aucune sécurité. Aujourd'hui, non seulement toutes ces ruines ont été relevées, mais un grand nombre de constructions nouvelles ont été édifiées. Routes, jardins, pépinières, écoles, marchés, tout a été mené de front en même temps que la pacification et l'organisation politique et administrative du pays. C'est une véritable résurrection. Outre un élégant marché couvert qui occupe dans le village même un vaste emplacement et réunit chaque jeudi plusieurs milliers d'indigènes, Fihaonana possède maintenant une magnanerie et plusieurs fabriques de rabanes. Cette dernière industrie y était fort en honneur avant l'insurrection et les produits en étaient envoyés à Tananarive. Ce n'est pas tout : le lieutenant Edighoffen a eu l'heureuse idée d'installer dans le village un petit magasin, où un grand nombre d'articles de commerce français, toiles, cotonnades, quincaillerie, etc., sont tenus par un indigène pour le compte d'un commerçant de Tananarive. Cette petite succursale a réussi au delà de toute espérance et réalise, chaque mois, un important chiffre d'affaires. D'ailleurs, d'une manière générale, les transactions commerciales ont déjà pris une importance qu'elles n'avaient jamais eue.

De là nous descendons à la pépinière, qui se trouve dans un fond, sur les bords d'une pièce d'eau dont on a très bien su tirer parti; ce petit lac qui n'a pas moins de 8 mètres de profondeur, entouré de jardins de tous côtés, bordé de bosquets, forme un site des plus agréables et qui rappelle nos parcs d'Europe. Parmi les plantations nous remarquons surtout un carré de caféiers du pays qui, bien abrités et bien exposés, semblent promettre une complète réussite.

Les résultats obtenus au point de vue politique ne sont pas moins importants. Ce pays, qui même avant l'insurrection était constamment exposé aux alertes, en butte non seulement aux attaques des *Tontakely* [1], mais encore aux invasions, aux razzias des Sakalaves, jouit aujourd'hui d'une sécurité absolue ; les vols de bœufs même ont complètement cessé ; les Sakalaves n'ont plus reparu. Il est difficile de se faire une idée de la terreur qu'exerçaient ces audacieux pillards ; aussi, pour se mettre à l'abri de leurs attaques, les habitants entouraient-ils leurs villages d'immenses fossés. Tous les villages du secteur sont ainsi protégés. Le fossé de Fihaonana, en particulier, large de 3 ou 4 mètres, n'a pas moins de 7 à 8 mètres de profondeur.

Tout le pays aujourd'hui est calme, tranquille. Tous les villages ont été reconstruits et repeuplés. Partout règnent la sécurité et la confiance. Les habitants respirent enfin, libres, sans appréhension, et s'adonnent entièrement, sans crainte ni arrière-pensée, à leurs cultures. Cette soirée à Fihaonana se termine par un concert des chœurs français et malgaches et par un bal en plein air qui obtient un légitime succès. La fête prend fin par une retraite aux flambeaux à travers les allées du jardin. Tous ces lambas blancs qui glissent et serpentent sous les ombrages touffus à travers les bosquets parfumés, aux sons d'une musique bizarre, avec des chants plus bizarres encore, à la lueur de lanternes vénitiennes qui vont et viennent dans le feuillage comme de grosses lucioles, forment par cette nuit sereine, sous l'éclat argenté des premiers rayons de la lune, un tableau réellement pittoresque.

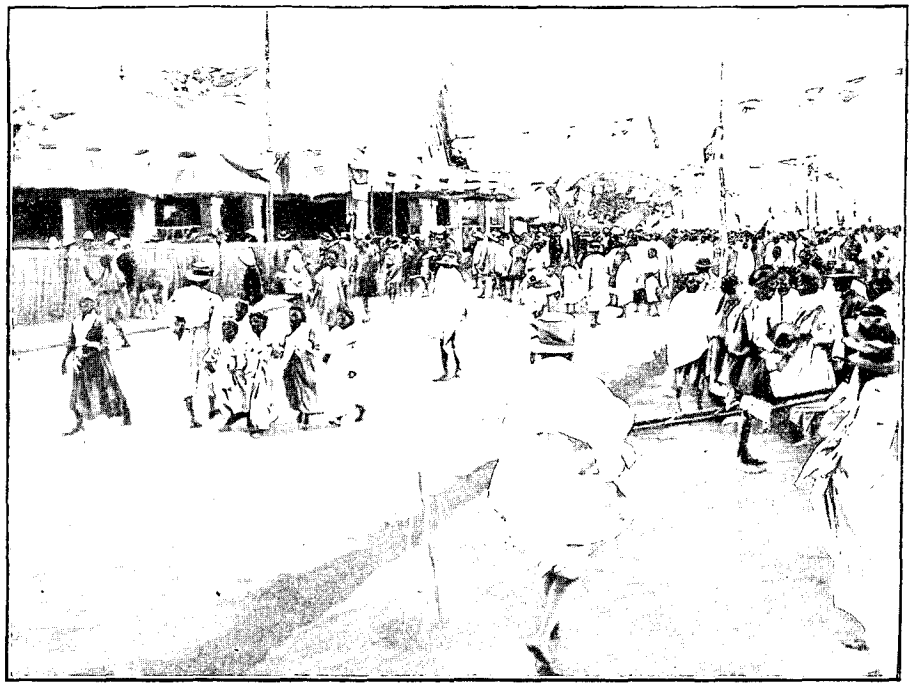


UN BAZAR MALGACHE À FIHAONANA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

Après Fihaonana, les villages s'éclaircissent de plus en plus, les cultures également ; cette fois, c'est la solitude presque absolue. On croirait avoir quitté l'Emyrne. Pourtant nous sommes à peine à une cinquantaine de kilomètres de Tananarive. Le pays, du reste offre toujours le même aspect, suite sans fin de mamelons à bases larges piqués de touffes de *véro* [2] encore tendres et vertes à cette époque de l'année. Le temps est superbe, l'air un peu frais.

1. *Tontakely*, voleurs de bœufs.
2. Graminée très commune qui sert de fourrage aux bestiaux.

La sécurité la plus complète règne aujourd'hui dans tout ce pays, et depuis longtemps les voyageurs même isolés le parcourent de nuit comme de jour sans aucune espèce d'escorte. Il serait dangereux toutefois de vouloir supprimer les quelques petits postes de trois ou quatre hommes qui assurent l'ordre et la police dans les *faritanys*[1] ; il est même indispensable de conserver pendant un certain temps encore un petit noyau de troupes dans ce pays si profondément bouleversé pendant la dernière insurrection. Cette partie du secteur d'Ankazobé semble inhabitée. On n'y rencontre ni villages, ni cultures. C'est à peine si certains fonds présentent quelques maigres rizières. A ce moment, nous abandonnons la première route carrossable pour suivre un nouveau tracé à flanc de coteau, qui permettra d'éviter de nombreux lacets. Ce nouveau tronçon est en pleine construction. Après avoir cheminé ainsi pendant quelque temps au milieu des travailleurs, nous apercevons les cases de Sambaïna blanchies au kaolin. Les habitants accourus en foule, de fort loin sans doute, font au général une réception non moins enthousiaste que les villages précédents. Les enfants de l'école, dirigée par un soldat alsacien, ont quelque peu retenu sa prononciation ; aussi est-ce avec un accent qui n'a rien de béarnais qu'ils entonnent, accompagnés par leur maître, le chœur des montagnards : « Mondagnes Byrénées ». Nous déjeunons dans un vaste bâtiment, qui a été pour la circonstance décoré de feuillages et de fleurs par les soldats du poste et les indigènes, et nous remontons en filanzane. A petite distance de Sambaïna, on rencontre encore deux grandes cases isolées, puis plus rien. Le pays est absolument désert ; aussi loin que la vue peut s'étendre on n'aperçoit pas un village, pas un arbre, pas un oiseau, pas un animal quel qu'il soit. Cette solitude et ce silence ont quelque chose d'effrayant. La route que nous suivons, qui est la route définitive, s'écarte très sensiblement, dans cette partie du trajet, de l'ancienne piste muletière construite et employée par le corps expéditionnaire en 1895. Au lieu d'emprunter la vallée de l'Andranobé par Ambohitromby, nous suivons le faîte d'une longue croupe qui pique droit sur Ankazobé.



L'ARRIVÉE À ANKAZOBÉ. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

Le principal défaut de cette région consiste dans la faible densité de la population ; les villages y sont peu importants et très clairsemés. C'est là, il est vrai, un défaut que beaucoup d'autres régions de notre nouvelle colonie partagent avec celle-ci. C'est même, à mon sens, le plus grand défaut de Madagascar, le plus gros obstacle qu'y rencontrera la colonisation. La grande île manque de bras, elle n'est pas suffisamment peuplée. Pour une superficie de 600 000 kilomètres carrés, la population n'atteint pas 6 000 000 d'habitants, peut-être 5 000 000 au maximum. C'est donc moins de 10 habitants par kilomètre carré, proportion tout à fait insuffisante. Seuls les environs de Tananarive, l'Ambodirano et le Betsiléo présentent une densité très satisfaisante.

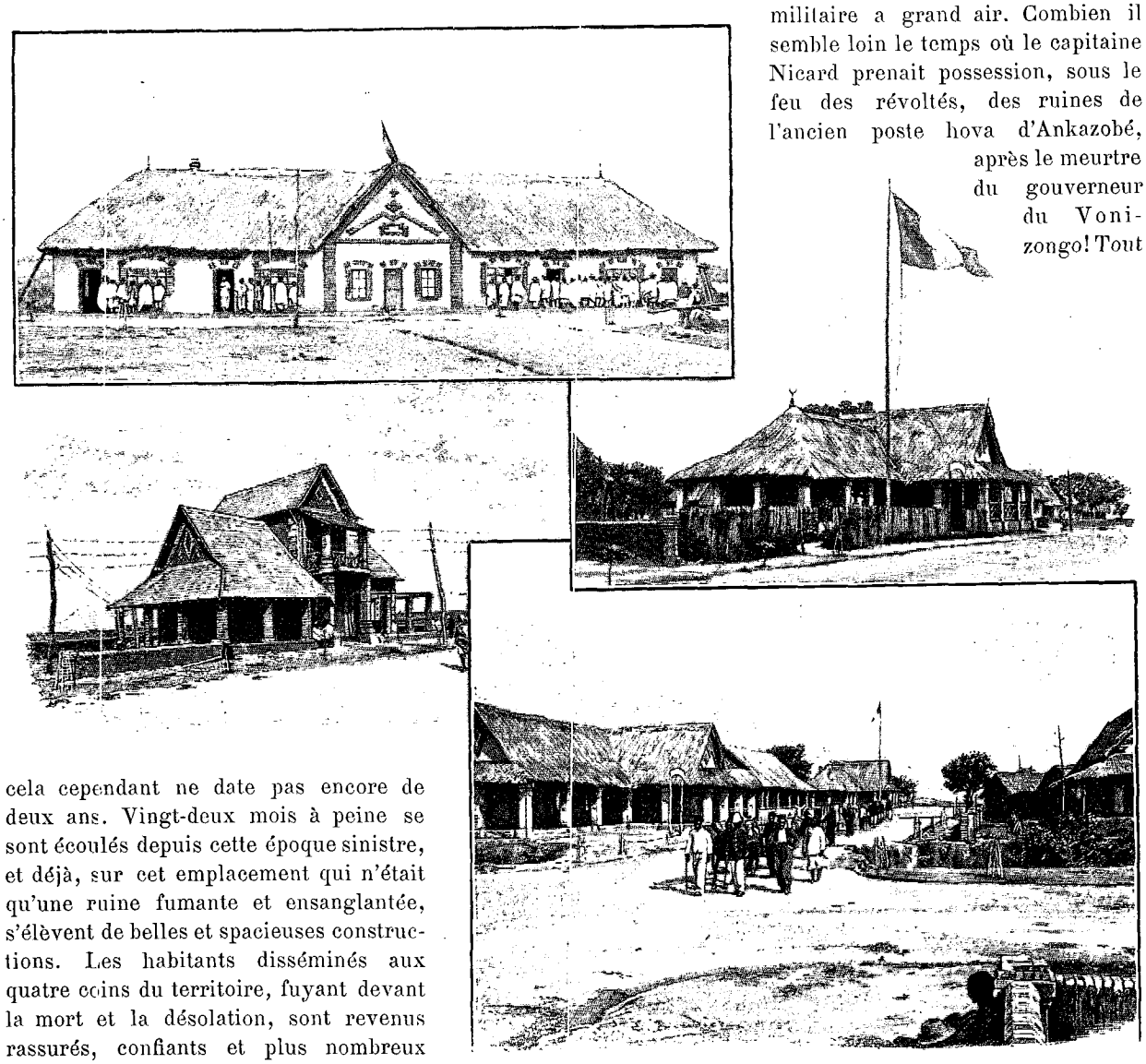
Cependant nous commençons à découvrir quelques villages à gauche de la route ; puis paraissent quelques troupeaux de bœufs paissant çà et là sur les flancs des collines. Nous rentrons un peu dans le monde animé. Au loin, dans le prolongement de la route, le sommet rocheux de l'Angavo se détache dans une échancrure. Bientôt même nous devinons Ankazobé assis dans l'ombre au pied de l'Angavo. Toutefois le chef-lieu est encore loin, et nos bourjanes ont encore à jouer des tibias avant d'en admirer les splendeurs. Mais voilà que tout à coup, à un tournant du chemin, paraît une fort jolie charrette anglaise qui arrive sur nous au grand trot d'une belle jument noire. Nous serrons la main à cet excellent camarade Détrie, qui rentre à peine d'une tournée dans la brousse vers l'ouest du territoire. Puis le colonel repart avec lui toujours au grand trot pour donner ses derniers ordres à Ankazobé. Déjà commence la descente sur l'Andranobé.

1. Le *faritony* est à peu près l'équivalent du canton en France.

A leur tour nos bourjanes, stimulés par la vue de l'équipage qui file à fond de train, détalent à une allure des plus vives. Après trois quarts d'heure environ de cette course folle nous arrivons sains et saufs au grand pont de l'Andranobé, beau travail élégant et solide exécuté par le garde d'artillerie de marine Rebuffat. De là, quelques minutes suffisent pour gravir le plateau sur lequel est construit Ankazobé, où le général fait son entrée aux salves d'artillerie, aux acclamations de plusieurs milliers d'indigènes rangés des deux côtés de la grande avenue jusqu'à un arc de triomphe.

Au delà, les troupes et la milice formant la haie rendent les honneurs, tandis que les clairons sonnent aux champs et que la musique malgache joue la *Marseillaise*. Tous les bâtiments, jusqu'aux plus humbles cases, sont décorés d'une véritable profusion de drapeaux tricolores. En outre, des guirlandes de petits drapeaux et de bannières, tendues tout le long du village d'un côté à l'autre de la vaste avenue, produisent un très heureux effet.

Ankazobé est très bien sous cette parure de fête. Le village, disons mieux, la petite ville d'Ankazobé, a été construite d'après un plan vaste. Percé de larges avenues, présentant déjà quelques belles constructions, telles que le logement du commandant du territoire, du commandant du cercle, le bureau de poste, la gérance d'annexe, l'infirmerie, l'école professionnelle, la maison des passagers, etc., le chef-lieu du 4e territoire militaire a grand air. Combien il semble loin le temps où le capitaine Nicard prenait possession, sous le feu des révoltés, des ruines de l'ancien poste hova d'Ankazobé, après le meurtre du gouverneur du Vonizongo! Tout



VUES D'ANKAZOBÉ.
DESSINS DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. NEVIÈRE.

cela cependant ne date pas encore de deux ans. Vingt-deux mois à peine se sont écoulés depuis cette époque sinistre, et déjà, sur cet emplacement qui n'était qu'une ruine fumante et ensanglantée, s'élèvent de belles et spacieuses constructions. Les habitants disséminés aux quatre coins du territoire, fuyant devant la mort et la désolation, sont revenus rassurés, confiants et plus nombreux qu'avant l'insurrection. Des routes ont été construites, des écoles créées, dont une école professionnelle qui, réduction de celle de Tananarive, forme, sous la direction de quelques soldats européens, des charpentiers, des menuisiers, des forgerons, des ferblantiers et des peintres. Le reboisement du pays a été commencé; sur de nombreux points, des jardins fournissent en abondance tous les légumes du pays en même temps que ceux de

France. Déjà le commerce a pris un certain essor. Ce n'est pas encore tout. Le général ayant décidé de demeurer à Ankazobé toute la journée du lendemain 5, j'en profite pour me rendre à « la Ferme ». Cette ferme, autre création du commandant du territoire, est située à environ 2 kilomètres d'Ankazobé; elle est gérée par un Français, M. Billard. Outre quelques cultures qui paraissent être en très bonne voie et un assez beau troupeau, j'y trouve, non sans quelque surprise, une laiterie bien aménagée, munie d'un matériel assez complet et fournissant déjà des produits très satisfaisants. Cet essai montre que, malgré ces vastes étendues presque complètement désertes, les exploitations agricoles pourront néanmoins tirer parti de ce cercle d'Ankazobé. La principale richesse passée et future du cercle paraît devoir être l'élevage. Nombreux sont les terrains qui pourront être utilisés pour cet objet. D'ailleurs, dans la dernière partie du trajet, entre Fihaonana et Ankazobé, nous avons pu apercevoir une certaine quantité de beaux zébus paissant tranquillement par groupes assez compacts au milieu des « véro », leur fourrrage favori. Ces bovidés étaient autrefois très nombreux dans le Vonizongo. Réduits de plus de moitié par l'insurrection, les troupeaux sont aujourd'hui en bonne voie de reconstitution, grâce aux mesures prises à temps par le général, qui a vite su reconnaître que les bœufs ont toujours été et seront toujours un des principaux, sinon le principal élément de richesse de Madagascar, pays d'élevage avant tout.



FERME-ÉCOLE D'ANKAZOBÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

Un de nos amis a baptisé Ankazobé la *Versailles malgache*. Il y a sans doute une petite et même une grosse pointe d'ironie dans cette appellation. Les filanzanes ne rappellent que de très loin les carosses dorés du Roi Soleil et ni les constructions ni les arbres n'évoquent le souvenir du château et du parc où les Rois de France aimaient à séjourner. Mais vraiment, comme je le disais plus haut, la ville a grand air.

Enfin, ce qui vaut tout autant, la ville et la région qui l'entoure, hier encore théâtre de la lutte la plus acharnée, sont aujourd'hui calmes, tranquilles et absolument sûres. Partout les habitants vaquent paisiblement à leurs cultures, plus nombreuses et plus belles que jamais. Les vallées voisines fertiles et peuplées sont susceptibles de fournir d'excellents lots de colonisation.....

Le soir, à dîner, sur une question posée par le général au sujet de la tolérance réciproque des différents cultes, le colonel Lyautey nous conte l'anecdote suivante, qui donne une idée exacte de ce qu'est le tempérament hova en matière de religion, et de la parfaite indifférence des indigènes pour toutes les idées, dogmes religieux, que nombre d'Européens, pasteurs ou missionnaires, convaincus ou non, se mettent gratuitement en tête de leur inculquer.

Il y a quelque temps, nous dit le colonel, je reçus la visite du R. Père X..., qui venait voir ses catéchumènes d'Ankazobé. Je le priai de me faire le plaisir de venir déjeuner avec moi après l'office. « Eh bien! mon Père, lui dis-je, quand il eut pris place en face de moi, êtes-vous content de vos ouailles? Je ne sais si je me suis trompé, mais il me semble que ces indigènes n'ont guère le sentiment religieux, et vous ne devez pas trouver grande ressource dans notre population. — Oh! pardon, colonel, me répondit le Père, j'ai ici de nombreux et excellents néophytes, pleins de zèle et très attachés à leur foi, et, tenez, j'ai un certain Rakotomanga qui me supplée quand je ne suis pas là et en qui j'ai toute confiance; ce garçon-là a des convictions religieuses très profondes, si profondes que je suis convaincu qu'il n'hésiterait pas à les affirmer au péril même de sa vie. » Heureux de m'être trompé, je félicitai le Père, en souhaitant de le revoir bientôt.

A quelques jours de là, arrive le pasteur protestant Z... Il ne devait évidemment rien avoir à faire à Ankazobé, puisque, au dire du Père, presque tous les habitants étaient catholiques. Quoi qu'il en soit, ce pasteur m'ayant fait l'amitié de s'asseoir à ma table à l'issu du prêche, nous causâmes après le déjeuner. « Eh bien! monsieur le pasteur, lui dis-je, êtes-vous content de vos fidèles? Je me trompe peut-être, mais il me semble que tous ces Malgaches n'ont guère le sentiment religieux. Au surplus, le Père X... ayant ici beaucoup de catholiques,

vous ne devez avoir que très peu de néophytes. — Oh! pardon, colonel, me répond le pasteur, les protestants sont ici très nombreux. Je suis sûr que les prêches sont très suivis. J'ai d'excellents éléments, et tous ces gens-là sont très attachés à leur religion. Tenez, j'ai notamment un Hova qui me supplée quand je ne suis pas là et en qui j'ai toute confiance. Oh! celui-là! En voilà un qui a des convictions religieuses! J'en répondrais comme de moi. Je suis bien sûr qu'il sacrifierait plus volontiers sa vie que sa foi.

— Son nom, monsieur le pasteur?

— Rakotomanga, colonel. »

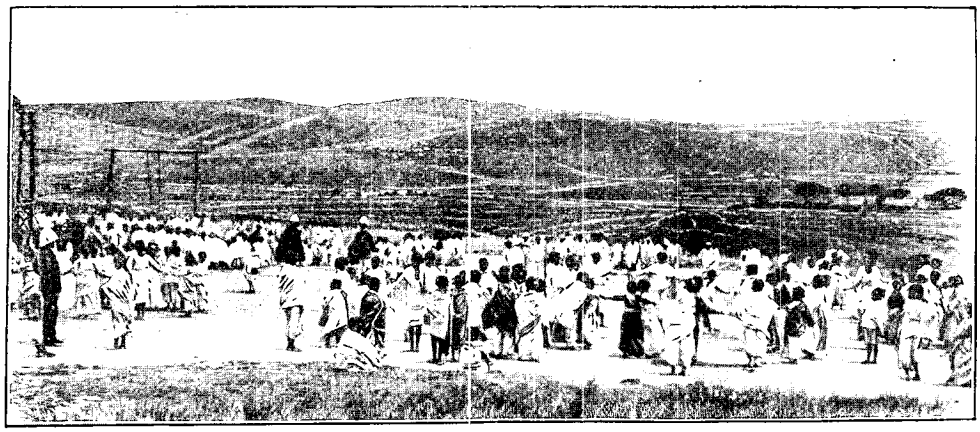
Il n'y avait pas de doute possible. Il n'existait qu'un seul et unique Rakotomanga. Il est vrai qu'il avait des convictions religieuses pour plusieurs.

Et doucement, ce soir-là, je m'endormis au milieu des dernières puces de l'Emyrne en songeant à la philosophie sereine, au sentiment religieux de ce bon peuple malgache et à l'esprit pratique de ce doux Rakotomanga, qui mangeait à deux rateliers! J'ajouterai que j'ai toujours pensé qu'il devait en être de même des ouailles.

Le lendemain, 6 juin, nous quittions Ankazobé de très bonne heure, ravis de tout ce que nous y avions vu et de l'activité intelligente qui anime chacun (y compris Rakotomanga).

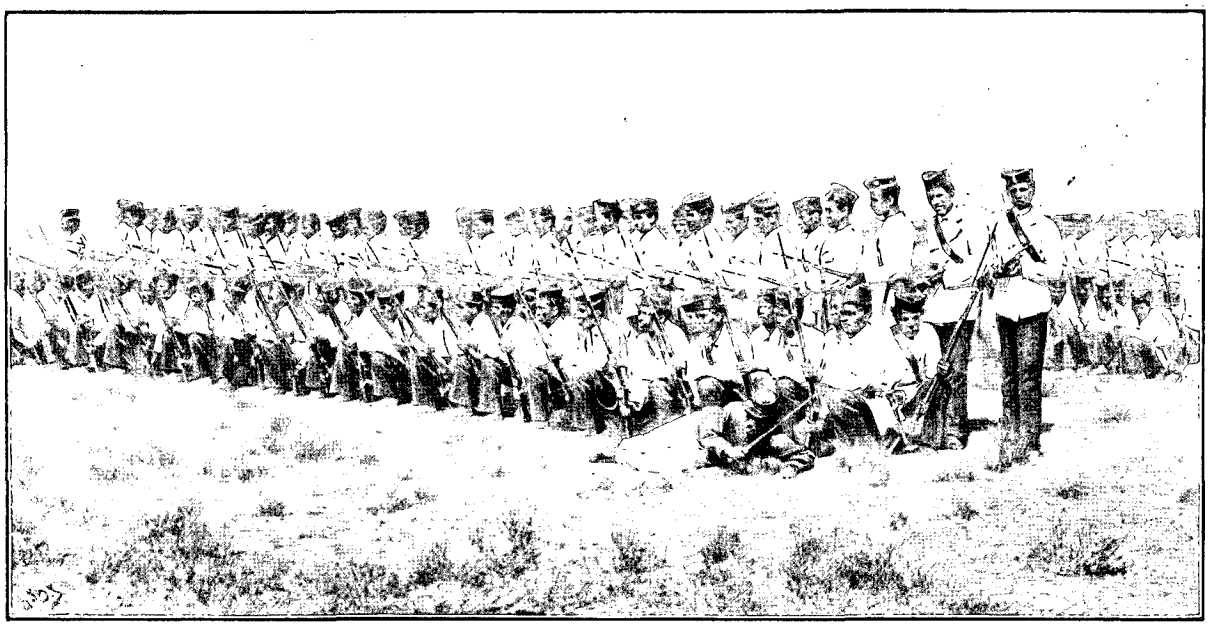
Toutes ces transformations sont réellement merveilleuses, et, s'il en est ainsi dans tout Madagascar, notre nouvelle colonie nous réserve d'agréables surprises.

(A suivre). X...



ÉCOLE DE FIHAONANA : LA RÉCRÉATION. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. NEVIÈRE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



SOLDATS HOVAS MANŒUVRANT. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI[1]

(CINQ MOIS AUTOUR DE MADAGASCAR).

II

D'ANKAZOBÉ A SUBERBIEVILLE.

Le plateau du Manankazo. — Les villages militaires. — Le village militaire de Manerinerina. — Le déserteur d'Ankarabe. — Les mokafohys. — Le pont du Mamokomita. — Nous entrons dans le Boéni. — Andriba. — Le Marokolohy. — Antsiafabositra. — Combats de Tsarasaotra et du Beritzoka.



RABEZAVANA. DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Dès la sortie d'Ankazobé, la route, en assez bon état, s'élève peu à peu en gravissant doucement une série de mamelons arrondis à bases très larges. Nous ne tardons pas à nous trouver sur un plateau absolument plan et s'étendant à perte de vue. Pas une case, pas un arbre, nulle montagne à l'horizon, pas le moindre accident de terrain, le moindre relief, la plus petite saillie, rien que le plateau, immense, d'une uniformité désespérante et qui semble sans fin. De quelque côté que se tournent les regards, la vue ne découvre absolument que le ciel et le plateau. Pour la première fois, malgré mon existence nomade d'officier d'infanterie de marine, je me trouve dans un champ sans horizon et, comme séparé du reste du monde, j'éprouve une impression d'isolement qui m'étreint malgré moi. C'est la solitude absolue, et une solitude dont on ne voit ni ne soupçonne la fin. Étrange site que ce plateau du Manankazo, qui, paraissant détaché de la terre, se dresse à près de 1 700 mètres d'altitude, éternellement balayé par de froids vents d'Est. Pour toute végétation, une graminée longue et desséchée, uniforme tapis jaunâtre jeté sur la vaste surface.

Nous nous sommes élevés de près de 400 mètres depuis notre départ d'Ankazobé. Il n'y a plus de route maintenant, et à la vérité c'eût été un travail inutile, le sol étant absolument uni.

Après une descente un peu raide nous arrivons au village de Manankazo. Le site est très joli. Dans un cadre de sombre verdure, le Manankazo (affluent de droite de l'Ikopa) roule avec fracas ses eaux écumantes sur un lit de rochers. Sur la rive droite se détachent, en amphithéâtre, le nouveau village, les cases de l'ancien gîte et enfin le blockhaus, aujourd'hui abandonné.

1. *Suite. Voyez p.* 301.

Au grand trot nous franchissons la rivière sur un beau pont de 52 mètres à cinq piles, formées d'un coffrage en rondins bourré de pierres et de quartiers de roches. Puis tout à coup nous nous trouvons au milieu d'une foule animée, vivante, qui acclame bruyamment le Général. Toute cette foule, que nous masquaient tout à l'heure les guirlandes de feuillage du pont forme, au milieu de ce décor, un contraste saisissant avec le désert que nous venons de traverser. Il nous semble réellement que nous rouvrons les yeux au monde habité.

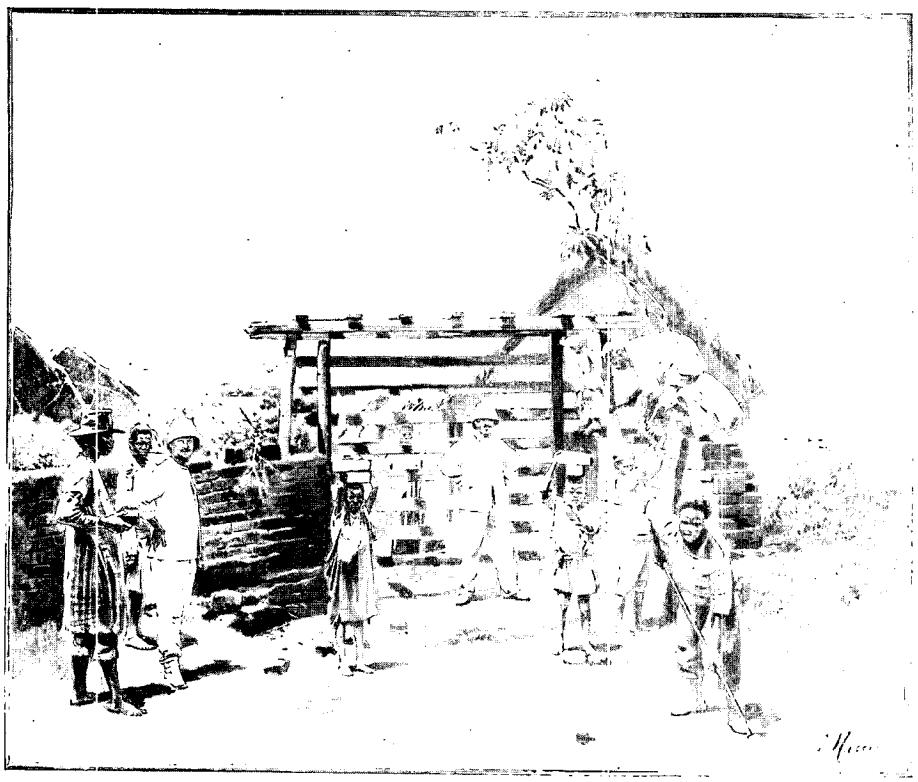
A l'instant nous mettons pied à terre devant le poste, car nous sommes dans un village militaire, le premier que nous rencontrons. Cette création de villages militaires, qui rappellent les légions de Bugeaud, mérite que nous nous y arrêtions un moment.

Le pays traversé par la nouvelle route étant, comme je l'ai déjà dit, très peu peuplé, aussi bien à cause de l'altitude générale des plateaux que de la fuite des habitants à la suite de l'expédition de 1895 et de l'insurrection, il était indispensable d'y créer de toutes pièces des gîtes d'étape.

D'autre part, il fallait, surtout au début, assurer à ces gîtes une certaine protection, tant en raison de leur isolement que de l'humeur pillarde des indigènes de ces régions retirées. L'installation à demeure d'un petit noyau de tirailleurs malgaches et de leurs familles répondait à ce double *desideratum*.

La réalisation de cette conception, due au lieutenant Grüss et au commandant du territoire, a effectivement donné les meilleurs résultats. Tout le long de la route, des villages ont été créés sur des emplacements convenables et de manière à partager le trajet en étapes d'environ 25 kilomètres. Il en existe actuellement jusqu'à une étape au delà d'Andriba (Antsiafabositra), mais ce jalonnement doit être poursuivi sans interruption jusqu'à Mevatanana-Suberbieville.

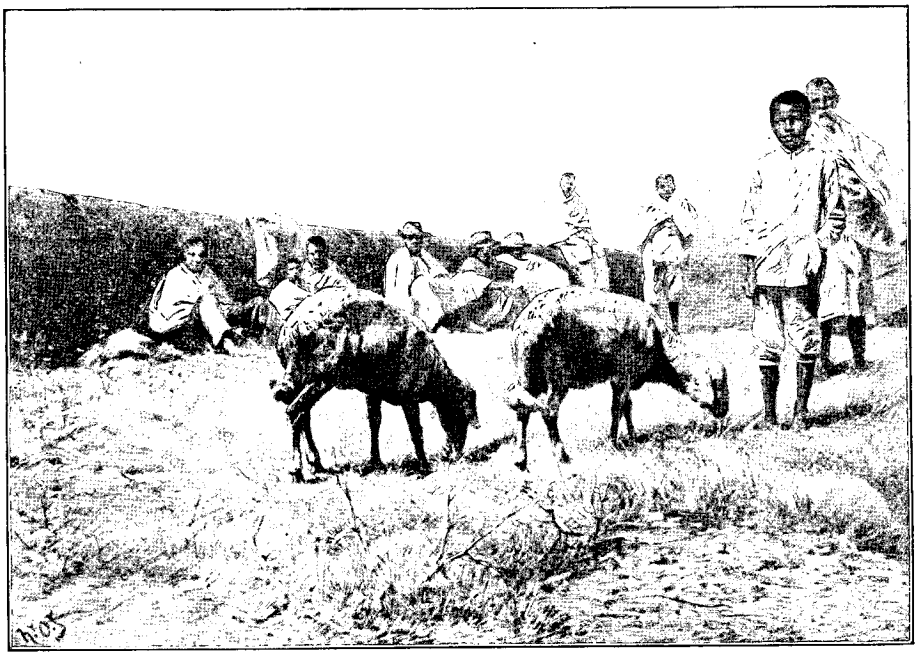
Dans chaque village, les tirailleurs, au nombre de quinze à vingt, se sont construit des cases qu'ils habitent avec leurs familles ; chacun d'eux a reçu une certaine étendue de terrain qu'il cultive. Le village possède en outre un troupeau de bœufs, de moutons et de porcs, et une basse-cour. Ainsi établi, avec sa famille, son champ et sa rizière, l'indigène s'attache aisément au sol et souvent même décide à le rejoindre plusieurs de ses proches. Des marchés se créent, et l'on peut déjà prévoir que quelques-unes de ces agglomérations, en raison de leur situation particulièrement avantageuse, prendront par la suite une réelle importance. Il va sans dire que ces soldats laboureurs ne délaissent pas complètement le fusil pour la charrue, je veux dire l'angade. Constamment exercés et tenus en haleine, ils exécutent de fréquentes reconnaissances, parcourent les parties retirées, peu fréquentées, visitent les localités éloignées, fouillent les anciens repaires, en un mot exercent une active surveillance sur toute la région, qui est ainsi soumise à une police toujours en éveil.



CONSTRUCTION D'UN POSTE. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Je viens de dire qu'il restait encore à créer quelques villages, particulièrement entre Andriba et Mevatanana. Le tracé définitif de la route dans cette dernière section étant maintenant arrêté, il va être procédé incessamment à cette œuvre et les emplacements ont déjà été reconnus. Dès que les derniers villages seront formés, la route de Tananarive à Majunga sera pourvue sur tout son parcours de gîtes d'étape convenables, où les voyageurs, colons et fonctionnaires trouveront des installations pour passer la nuit ; il en sera de même des troupes, qui n'auront plus, dès lors, à bivouaquer en plein air.

Cette création de villages militaires remplit ainsi son triple but : fournir des gîtes d'étape, assurer l'ordre et la sécurité dans le pays, commencer le repeuplement ou plutôt le peuplement de régions presque inhabitées. Le village de Manankazo, actuellement en voie d'achèvement, est établi à 28 kilomètres d'Ankazobé. Il est placé sous le commandement du garde de milice Pélissier ; on a dû, en effet, dans plusieurs cas, suppléer par quelques miliciens au petit nombre de tirailleurs malgaches dont on disposait. M. Pélissier donne une vive impulsion à tous les travaux de construction déjà fort avancés. Diverses cultures vont en outre être entreprises. Celle de la pomme de terre surtout semble devoir réussir. Sur les bords mêmes du Manankazo, de frais et verts pâturages font les délices d'un troupeau de beaux zébus que nous remarquons à quelques pas du village. Aussi M. Pélissier se promet-il d'installer sous peu une laiterie-fromagerie, excellente idée qui sera particulièrement goûtée des voyageurs de plus en plus nombreux qui prennent cette voie. J'ajouterai que ce garde doit être incessamment rejoint par sa femme, que nous trouverons à Majunga et qui, robuste fille de nos campagnes, sera pour son mari non seulement une compagne, mais encore un auxiliaire des plus utiles. N'est-ce pas là un commencement de colonisation, et de bonne colonisation encore ?



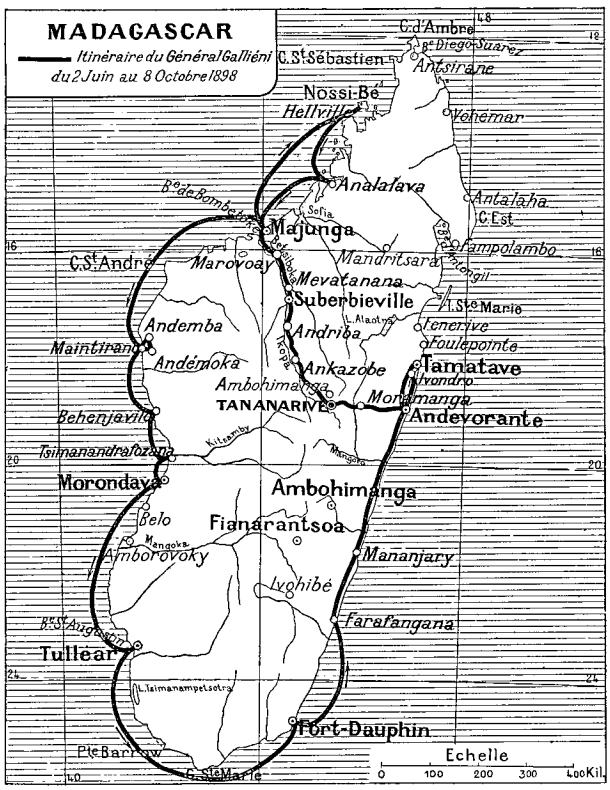
MOUTONS DE L'IMERINA. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Sur les bords du torrent qui mugit à l'orée des bois, ce petit village de Manankazo, avec ses pâturages et ses belles vaches, a quelque peu l'air d'un paysage suisse qui récrée les yeux après la steppe de la matinée.

Le vent frais de cet Oberland nous a donné de l'appétit ; aussi n'est-ce qu'après un repas des plus sérieux que nous nous remettons en route.

La route au delà du Manankazo s'élève de nouveau sur un ensemble de mamelons qui se succèdent, soudés les uns aux autres sans solution de continuité.

Bientôt nous découvrons au Nord-Ouest les Ambohimenas et l'ancien poste militaire qui surveillait la route. Les Ambohimena ne sont autre chose qu'un large pâté montagneux atteignant l'altitude de 1 460 mètres et jeté en travers de l'ancienne route de Majunga à Tananarive. C'est là que le corps expéditionnaire du général Duchesne remporta un succès marqué, le dernier avant d'entrer dans la capitale. Nous approchons de Manerinerina, deuxième village militaire situé à 53 kilomètres d'Ankazobé. L'étape a été un peu dure. Néanmoins, à l'arrivée, les



ITINÉRAIRE DU GÉNÉRAL GALLIENI.

bourjanes sentant le gîte se lancent dans une course folle, et franchissent à fond de train les dernières centaines de mètres.

Manerinerina, création du lieutenant Grüss, est complètement achevé et parfaitement installé. Le village, maintenant commandé par le sergent Ceccaldi, de l'infanterie de marine, comprend dix-huit tirailleurs malgaches établis avec leurs familles. Cases confortables, cultures, marché, rien n'y manque. On y trouve même deux boutiques, l'une succursale de la maison Red et Mater d'Andriba, l'autre tenue par les femmes mêmes des tirailleurs, boutiques assez bien approvisionnées et d'un réel secours pour les tirailleurs et les passagers.

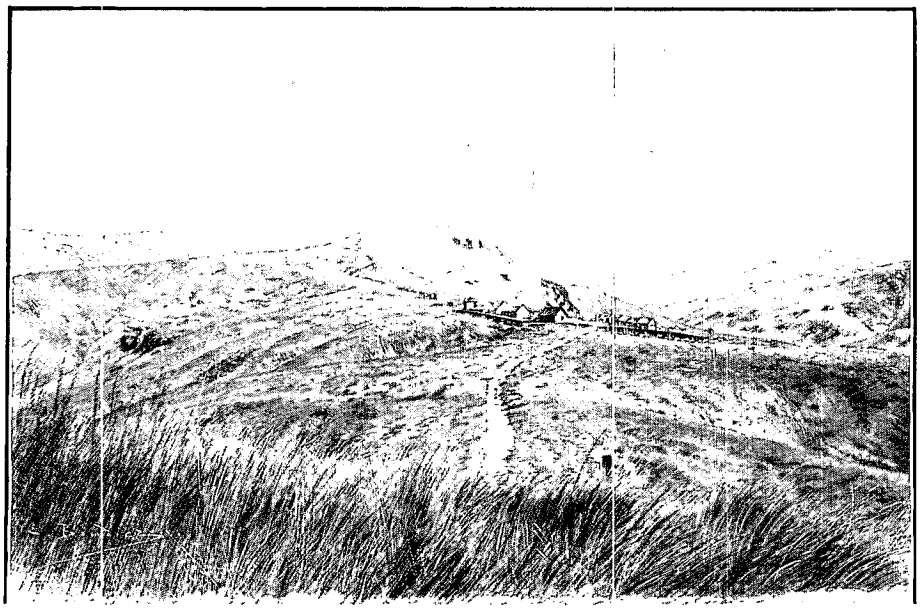
Comme son nom l'indique, ce village est situé sur un plateau élevé. L'altitude de ce plateau dépasse 1 600 mètres. Quoique le village même, adossé à un mamelon, soit un peu abrité par la déclivité du terrain, le vent qui n'a pas cessé de toute la journée y souffle avec violence. Au coucher du soleil ce vent devient glacial. Nous sortons les capotes, les pèlerines, regrettant que les boutiques citées plus haut ne tiennent pas un rayon de gants fourrés. Le soleil est couché ; pressés de faire comme lui pour être plus au chaud nous avançons l'heure du dîner.

Après le repas, je bats vivement en retraite sur le logement qui m'a été assigné. C'est une case en roseaux où les vents prennent leurs ébats en toute liberté, tout comme s'ils étaient chez eux. Mon lit de campagne est dressé, mais j'hésite à m'y introduire, le drap est si froid ! Combien je regrette en ce moment la douce bassinoire de mes premières années ! En vérité, ces villages militaires sont encore dépourvus des objets de première nécessité. J'en suis réduit à battre la semelle pendant un bon quart d'heure.

Au moins n'aurons-nous cette nuit ni moustiques ni puces ; c'est à peine si je remarque, en me dévêtant, quelques reconnaissances timides de rats, échappés sans doute des régions arctiques, et que la rigueur de la température ne tarde pas à faire rentrer dans leurs trous. Enfin me voilà enfoui sous mes trois couvertures renforcées par un monceau de vêtements. La chaleur revient et le sommeil arrive...

Au delà de Manerinerina la route continue à suivre la ligne de partage des eaux, série de coupes planes qui se succèdent et d'où la vue s'étend fort loin sur un chaos de montagnes donnant assez exactement l'image d'un océan dont les vagues se seraient subitement figées.

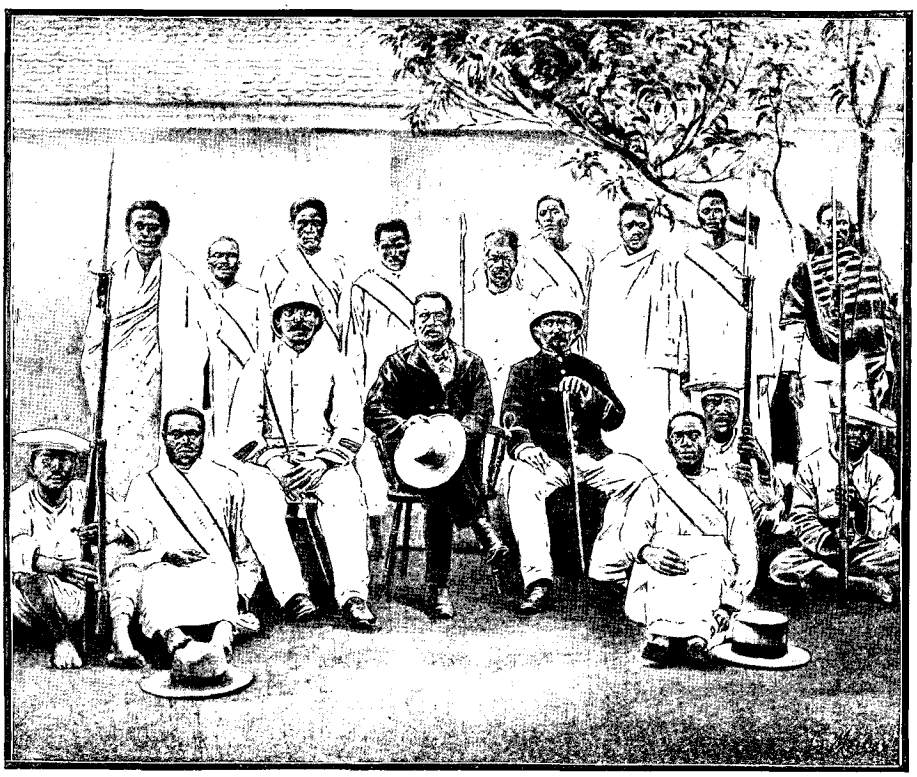
Nous déjeunons à Ankarabé (amas de pierres), troisième village militaire à peu près complètement installé. Pendant que le général passe l'inspection de la petite garnison du poste, le capitaine Mayeur lui présente un tirailleur malgache (hova) qui, après avoir volé un de ses camarades et déserté le poste, y est rentré il y a deux ou trois jours. Au mot de désertion, le Général fronce le sourcil ; les lois militaires punissent de mort le soldat qui abandonne son drapeau en temps de guerre. Ici, la désertion n'est-elle pas encore plus dangereuse et par conséquent plus criminelle? Si cet homme a des imitateurs, si la contagion de l'exemple gagne d'autres tirailleurs, d'autres postes, que deviendront tous ces villages militaires groupés par la seule force de la discipline? que deviendra la pacification de cette région obtenue au prix de tant de peines? que deviendra la sécurité de la route de Majunga et celle même de tout ce pays? Il faut songer aussi que nous ne sommes qu'à une journée d'Antsatrana, où un chef rebelle vient de reprendre la brousse... Un exemple n'est-il pas nécessaire? La vue de cet homme fusillé séance tenante coupera court à toute velléité d'imitation. Le Général pose la question. Alors se tient un rapide conseil de guerre entre le commandant en chef du corps d'occupation, le commandant du territoire et le commandant du cercle, cela devant le front de la petite garnison qui, immobile, présente toujours les armes. Le déserteur est là, lui aussi, au milieu de ses camarades, et comme eux présentant les armes. Immobile, mais l'œil inquiet et le front baigné de sueur, il attend sa sentence, rendant



LE POSTE DE MAHATSINJO (PAGE 318). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

une dernière fois les honneurs au tribunal en train de discuter son arrêt de mort. Et cependant il n'a plus que quelques minutes à vivre.

Mais non, le parti de la clémence l'emporte, et, sur les instances du commandant du cercle, l'homme est sauvé. On le jette simplement en prison.



UN GOUVERNEUR HOVA ET SES SUBORDONNÉS.
DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Le Général interroge ensuite les enfants de l'école de Kiangara accourus sur son passage, et, très satisfait de leurs réponses en français, leur distribue de nombreuses gratifications.

Le pays au delà d'Ankarabé, quoique toujours uniformément composé d'une succession de mamelons et de plateaux dénudés, semble toutefois plus vert que la partie traversée dans l'après-midi de la veille.

Nous entrons, paraît-il, dans la zone des *mokafohys*[1]. Tous ceux qui ont quelque peu parcouru la grande île connaissent cette petite mouche noire si gênante, véritable plaie du Boeni et du Betsiriry; la piqûre du mokafohy, qui fait perler une gouttelette de sang, produit une sensation assez douloureuse mais qui ne persiste pas. D'allure plus modeste que le moustique, le mokajohy ne s'annonce pas comme ce dernier par une fanfare guerrière, mais, par contre, plus acharné, il se laisse écraser sur sa victime plutôt que de lâcher prise. Enfin, loin de charger en fourrageurs à l'instar du moustique, il opère, comme les premiers volontaires de 1792, par tirailleurs en grandes bandes ou mieux encore par essaims.

Heureusement ces insectes si ennuyeux disparaissent au coucher du soleil... pour faire place, il est vrai, à leurs congénères déjà nommés, les moustiques. Ce n'est en somme qu'une relève, quelque chose comme la garde montante remplaçant la garde descendante.

Il n'y a plus à en douter, nous sommes en plein dans les mokafohys. A partir de ce moment, c'est une lutte acharnée, incessante, avec ces maudits insectes qui nous assaillent de tous les côtés. Malgré nos efforts, malgré les coups multipliés que nous portons dans tous les sens, dans toutes les directions, en haut, en bas, à gauche, à droite, en tierce, en quarte, en prime, etc., nous sommes piqués en mille endroits à la fois, et le sang nous sort presque par tous les pores.

Tous ces petits aiguillons qui s'enfoncent à la fois dans notre chair nous causent un véritable supplice et, en peu de temps, avec le mouvement que nous nous donnons pour repousser les assauts sans cesse répétés de ces légions, nous sommes dans un état d'énervement complet et des plus pénibles.

Bien que sentant les mokafohys s'insinuer dans mes manches et dans mon cou, j'éprouvais cependant un certain sentiment de consolation en songeant que, grâce à « l'inexpressible », apanage de mon sexe, renforcé par de bons houseaux (l'inexpressible, non le sexe), j'avais une bonne partie de ma personne hermétiquement close et partant abritée. A bon entendeur, salut! Que nos voyageuses fassent leur profit de cette simple réflexion.

Il est à remarquer aussi que lesdits mokafohys se posent de préférence sur les étoffes noires et affectionnent particulièrement cette couleur. C'est vous dire que nos braves bourjanes, malgré la dureté de leur épiderme, n'en étaient pas exempts. Gifles, claques, tapes, résonnaient à qui mieux mieux.

Quant à nous, uniquement préoccupés de repousser les assauts meurtriers de l'ennemi, qui se reforme sans cesse et sans cesse revient à la charge, nous nous désintéressons un peu du pays que nous traversons, n'y voyant, n'en retenant qu'une chose: les mokafohys encore, toujours, partout.

1. *Mokajohy* vient de *moka*, moustique, *fohy*, court.

Le poste de Mahatsinjo, où nous arrivons ensuite, paraît appelé à un certain développement. D'importantes rizières pourront y être cultivées. D'ailleurs les divers essais tentés jusqu'à ce jour ont donné d'excellents résultats que le Général constate avec plaisir en visitant les plantations des environs du poste.

Comme dans les villages précédents, le Général se fait présenter les femmes des tirailleurs, leur exprime sa satisfaction de voir qu'elles ont suivi leurs maris et qu'elles se sont fixées avec eux dans leur nouvelle résidence. Il les engage à faire venir d'autres membres de leur famille et leur distribue quelque argent pour aider à leur établissement définitif.

Étant donnée, en effet, la répugnance presque insurmontable que manifestent les Hova pour quitter le centre de l'Émyrne, la fixation de ces tirailleurs dans ces pays déserts et déjà quelque peu insalubres constitue un résultat très appréciable.

Au surplus, rien ne peut mieux les attacher d'une manière durable au pays que d'y avoir leurs familles et leurs rizières.

Pendant ce temps, le soleil a marché, et c'est avec un réel soupir de soulagement que nous le voyons disparaître dans un lit de pourpre et d'or derrière les collines voisines. L'heure de la délivrance est proche. Au moment où nous nous mettons à table, les premiers moustiques sonnent la retraite des mokafohys.



TIRAILLEURS MILICIENS. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Enfin on respire ! les visages se dérident, les bras et les mains cessent de s'agiter, les conversations reprennent. On se félicite, on se congratule comme au sortir d'une longue maladie. « Avez-vous beaucoup souffert ? Pas mal, et vous ? » Comme à l'issue d'une bataille, on visite ses blessures, on y pense et on les panse. En vérité cette première journée a été dure ; la soirée est meilleure. Aguerris par ce premier contact, nous méprisons les moustiques et nous ne nous en laissons pas imposer par leurs fanfares. Bientôt tapis sous de bonnes moustiquaires, nous nous rions de leurs trompettes guerrières, et nous ne tardons pas à nous endormir, insouciants du lendemain.

Au départ de Mahatsinjo, que nous quittons le lendemain 8, à 6 heures du matin, la route descend d'abord légèrement pour traverser sur un ponceau, dans un fond humide et frais, un affluent de gauche du Mamokomita. Elle remonte ensuite sur une croupe étendue d'où l'on aperçoit à gauche une cascade, au sommet de laquelle passe l'ancienne piste muletière du corps expéditionnaire, et à mi-hauteur d'une colline un ancien retranchement



SOLDATS HOVA. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

hova. Déjà nous découvrons devant nous le Mamokomita et le village de travailleurs construit sur ses bords. La brise qui commence à souffler à ce moment éclaircit un peu les mokafohys, que le soleil levant a trouvés à leur poste. Bientôt nous descendons rapidement sur la rivière, nous dirigeant droit sur une masse montagneuse qui se dresse en forme de rempart de l'Est à l'Ouest. A nos pieds, le Mamokomita roule avec fracas ses eaux impétueuses sur une succession d'énormes rochers glissants, semblant justifier l'étymologie de son nom, qui signifie « qu'on traverse en trébuchant ». Cette rivière n'est pas guéable pendant la saison des pluies. Il a donc fallu y jeter un pont. Ce pont, qui n'est pas encore achevé au moment de notre passage, se composera de deux travées de 19 et de 15 mètres, reposant sur une pile en bois, et de deux culées massives en maçonnerie. Nous nous arrêtons un instant pour examiner ce beau travail que dirige M. le capitaine d'artillerie de marine Mauriès.

Il est à remarquer que ce pont est un des rares ouvrages d'art que nécessite la nouvelle route, et, si l'on compare les deux tracés dans la partie seulement que nous venons de parcourir, on est frappé des facilités d'exécution que présente le nouveau. Tandis, en effet, que le chemin suivi par la colonne expéditionnaire se heurte à une série d'obstacles, cours d'eau ou montagnes, parmi lesquelles, en particulier, les Ambohimenas, la nouvelle route par le plateau du Manankazo et la ligne de partage des eaux entre Ikopa et Betsiboka ne rencontre, sur une longueur de 128 kilomètres, que deux ou trois cours d'eau de quelque importance, tels que le Manankazo et le Mamokomita.

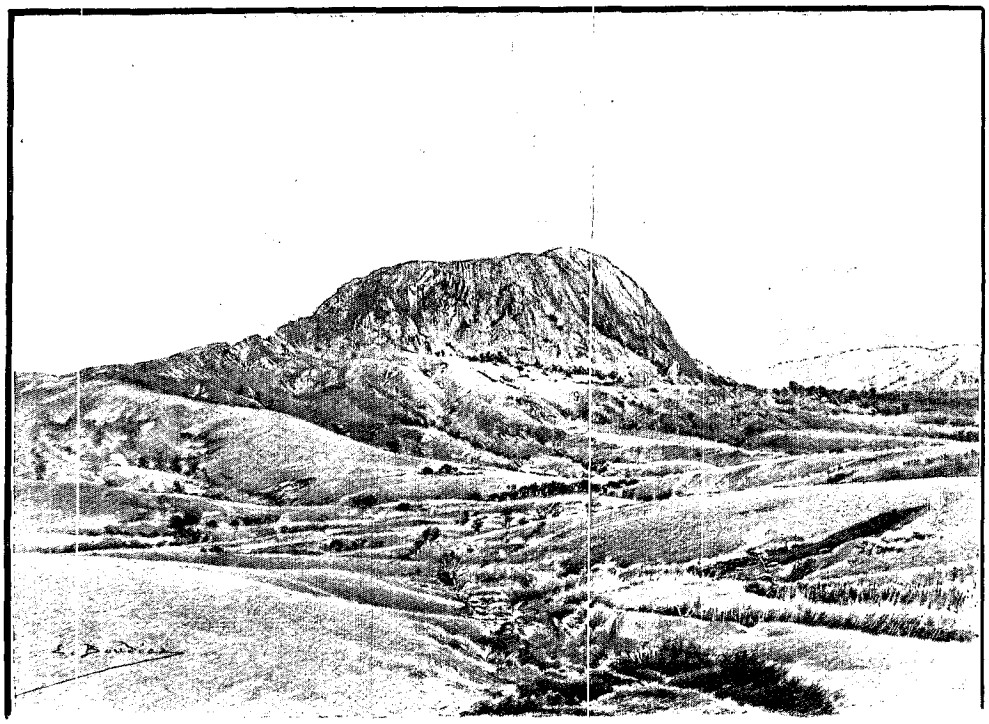
Sur une grande partie du parcours, le terrain est carrossable tel quel et la construction de la route ne comporte, pour ainsi dire, qu'un simple décapage de la surface du sol. Les travaux actuellement en cours d'exécution ont surtout pour objet d'adoucir les pentes d'accès au plateau du Manankazo, ainsi que quelques autres, et la construction de deux ou trois ouvrages d'art. Ces premiers travaux achevés, la circulation des voitures se fera sans difficulté entre Andriba et Ankazobé. Quant aux parties planes, elles ne seront définitivement achevées que progressivement et après exécution des gros travaux.

Ainsi le nouveau tracé est des plus avantageux et semble constituer une solution acceptable de la question à la fois si importante et si ardue des communications entre l'intérieur et la côte.

Le Mamokomita forme depuis la dernière reine la limite septentrionale de l'Émyrne.

Au delà de cette rivière commence le Boeni, qui s'étend jusqu'à la mer, à Majunga. Ce pays réputé insalubre a gardé de l'expédition de 1895 un triste renom.

Cette partie du Boeni a pour capitale Andriba, chef-lieu du cercle annexe. Cette province a été peuplée originairement de Sakalaves venus du Menabe, mais dans la suite elle a été peu à peu envahie, surtout à proximité du littoral, par les Makoa, les Indiens, les Comoriens, etc., et aussi les Hova. Sur la route notamment, autrefois jalonnée de postes hova, on ne rencontre pas de Sakalaves purs, mais uniquement des métis de Sakalaves et de Hova.

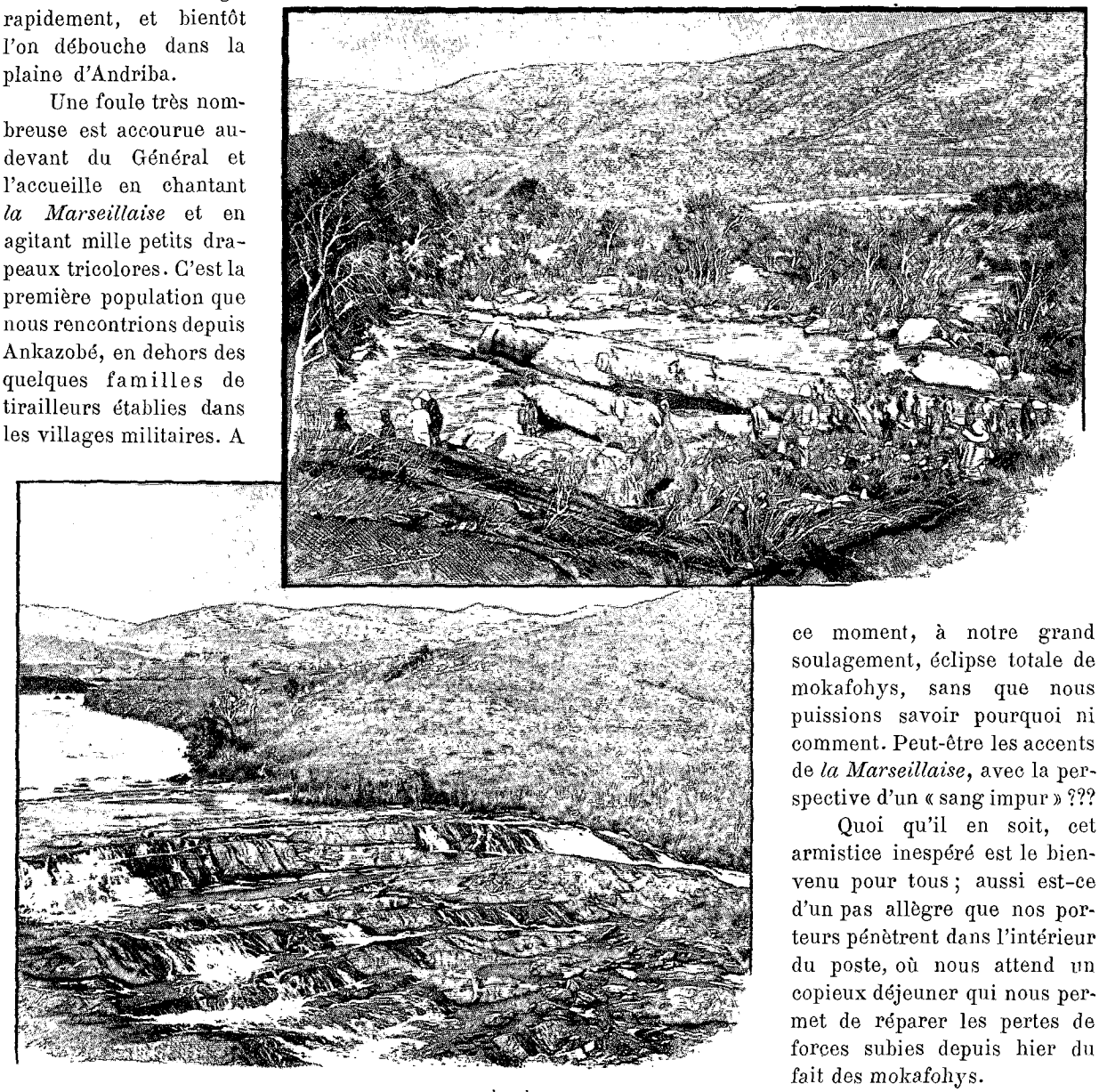


LE PIC D'ANDRIBA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

D'une façon générale le Boeni est plus vert, offre plus de végétation, renferme de meilleures terres que l'Émyrne, pauvre avec son argile rouge pailletée de mica. En outre, tous ces boqueteaux du Boeni sont animés, peuplés d'oiseaux au plumage brillant, perruches, pigeons verts, etc., et de gibier comme la pintade, tandis que seuls les corbeaux et les faucons se rencontrent en toute saison sur le plateau central, avec quelques

cardinaux et martins-pêcheurs pendant l'hivernage. La route côtoie pendant un certain temps la rivière, puis rejoint l'ancienne piste du corps expéditionnaire. Peu après la jonction des deux routes, la vallée du Mamokomita s'élargit rapidement, et bientôt l'on débouche dans la plaine d'Andriba.

Une foule très nombreuse est accourue au-devant du Général et l'accueille en chantant *la Marseillaise* et en agitant mille petits drapeaux tricolores. C'est la première population que nous rencontrions depuis Ankazobé, en dehors des quelques familles de tirailleurs établies dans les villages militaires. A ce moment, à notre grand soulagement, éclipse totale de mokafohys, sans que nous puissions savoir pourquoi ni comment. Peut-être les accents de *la Marseillaise*, avec la perspective d'un « sang impur » ???



LES CHUTES DU MAMOKOMITA. — DESSINS DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. L. NEVIÈRE.

Quoi qu'il en soit, cet armistice inespéré est le bienvenu pour tous ; aussi est-ce d'un pas allègre que nos porteurs pénètrent dans l'intérieur du poste, où nous attend un copieux déjeuner qui nous permet de réparer les pertes de forces subies depuis hier du fait des mokafohys.

Andriba ne se compose, en réalité, que du poste et des établissements militaires. Le village, qui se trouve à environ un kilomètre, porte le nom de Mangasoavina, « la ville excellente qui est bénie ». Dans l'après-midi, le Général visite l'un et l'autre. Village et poste, ruinés et abandonnés au moment de l'expédition, semblent avoir recouvré leur ancienne prospérité sous l'habile et paternelle administration du capitaine Mayeur. Après avoir interrogé les enfants des écoles qui, tant Sakalaves que Hovas, répondent d'une manière très satisfaisante, le Général assiste à quelques danses qui, composées à l'occasion de son passage et accompagnées de chants, ne manquent pas d'une certaine originalité.

Un devoir pieux nous enlève à ces réjouissances. Nous devons visiter le cimetière avant la tombée de la nuit. Combien il est triste, ce petit champ si pauvre et si nu où reposent, hélas ! bien des soldats français ! Nous y pénétrons par une brèche pratiquée dans une haie vive, seule défense contre les profanations des animaux. Le champ est pieusement entretenu, je veux dire débarrassé d'herbes ; mais de tombes, de croix, de plaques indicatrices quelconques, point. C'est à peine si le sol présente quelques légers renflements allongés, parallèles entre eux. Ces petits tertres, déjà presque nivelés par le temps et les eaux, recouvrent des enfants de la France.

Douloureusement impressionné par cette nudité si triste, je dirai même si peu digne de la France, le

Général décide immédiatement de faire un nouvel appel à « l'Œuvre des tombes » pour assurer à nos soldats une sépulture plus convenable, plus digne d'eux et de la patrie pour laquelle ils ont noblement sacrifié leur existence.

En rentrant au poste nous assistons à un genre d'exercice nouveau pour nous, mais très commun chez les Sakalaves. Parmi les présents offerts au Général par la population se trouvent trois ou quatre zébus, dont un fort beau. Le Général donne l'ordre de l'abattre pour les tirailleurs du poste. Mais le bœuf refuse de se laisser prendre. Nos hommes aussitôt de recourir à l'expédient habituel. L'un d'eux s'arme d'un grand couteau à lame longue et effilée et, loin d'attaquer le taureau par les cornes, cherche à le surprendre par derrière pour lui couper le jarret. Mais, plus vite qu'on ne l'aurait cru, le zébu se retourne et fait mine d'embrocher son agresseur. Dangereux pour la bête, ce jeu l'est aussi pour l'homme. Mais cette fois, du moins, en raison de l'habileté de l'opérateur, il ne se prolonge pas longtemps. Après quelques feintes adroites et pendant que le bœuf fait tête en avant, notre toréador bondit sur ses derrières. A l'instant la lame glisse sur le jarret, le bœuf fléchit sur son train de derrière, se relève, fait deux pas, fléchit de nouveau, fait encore un pas et lourdement, pour ne plus se relever, s'affaisse et tombe en arrière. En un clin d'œil alors il est saigné, dépecé et débité.

La soirée s'achève au milieu des tam-tams, accordéons, orchestres divers et chants de toute sorte.

En résumé, l'impression qui résulte de notre halte de cet après-midi est qu'Andriba est en pleine reprise. Par sa situation sur la route de Tananarive à Majunga, son importance politique et les cultures auxquelles se prêtent les terrains environnants, ce point paraît appelé à un certain développement.

Pendant l'expédition de 1895, Andriba a joué et surtout aurait dû jouer un rôle très important, vu les défenses qui y avaient été accumulées par les Hova. Un combat y eut lieu le 21 août, dont l'issue, tout à notre avantage, nous ouvrit la route du Sud.



LE GOUVERNEUR D'ANDRIBA ET SA FEMME.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

C'est à Andriba que s'arrête la route carrossable construite si péniblement par le corps expéditionnaire, à partir de Majunga.

Lorsque nos troupes arrivèrent en ce point, il y avait alors 3 800 hommes dans les hôpitaux, sans compter 2 000 hommes rapatriés, et un nombre considérable de morts. Le général Duchesne, frappé des difficultés rencontrées et du nombre des malades, décida donc que la route ne serait pas poussée plus loin.

Après Andriba notre chemin nous mène à un plateau où campa le corps expéditionnaire. Nous trouvons encore debout quelques poteaux indicateurs aux plaques faites de fonds de caisses de farine.

Le sol de l'ancien bivouac est même couvert de restes de matériel du corps expéditionnaire, surtout de pièces de voitures Lefebvre. D'ailleurs, à partir de ce camp, que nous quittons un peu après une heure, les abords de la route sont jonchés de débris de toute espèce : outils de pionniers, outils portatifs dont quelques-uns dans leur étui, gamelles, marmites de campement, bidons, seaux en toile, vieilles chaussures déformées par la pluie et le soleil, lambeaux de cuir, courroies et harnais racornis, ferrailles de toute sorte, brancards de voitures, parfois même voitures entières, chaînes de traction, carcasses de bâts et, surtout, boîtes de conserves et caisses de farine éventrées. Souvent aussi on aperçoit au fond d'un ravin la caisse et les roues d'une voiture Lefebvre disparaissant à moitié dans les hautes herbes. D'autres n'ont pu dégringoler jusqu'au fond et sont demeurées accrochées à flanc de coteau, retenues par un roc ou embarrassées dans des racines d'arbres. En certains points même on en rencontre de petits groupes tirés hors du chemin et correctement alignés par sections, sur des paliers.

Et cependant, depuis deux ans, tous les commandants de poste et de détachement se sont évertués à faire

disparaître ces pénibles vestiges et ont déjà recueilli et rassemblé sur des emplacements déterminés un nombre considérable d'objets, d'outils, d'ustensiles de toute nature. Mais, malgré toute leur activité et tous leurs efforts, le défaut de main-d'œuvre et de moyens de transport n'a pas encore permis d'achever ce travail et de déblayer entièrement la route et ses abords. La vue de ces derniers souvenirs de la marche du corps expéditionnaire impressionne péniblement le voyageur, en évoquant à son esprit toutes les difficultés que nos troupes eurent à surmonter, tous les obstacles qu'elles eurent à vaincre, et aussi toutes les *fatigues et les souffrances* qu'elles eurent à endurer pendant de longs mois, avant de pouvoir déployer les couleurs françaises sur les hauteurs de Tananarive.



VOITURES LEFEBVRE ABANDONNÉES SUR LA ROUTE DE MAJUNGA.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Je viens de parler des difficultés rencontrées par le corps expéditionnaire. La route carrossable construite par nos troupes, après être descendue de la cote 750, devait s'élever sur le plateau du camp de la Cascade. Or, deux érosions profondes, situées à droite et à gauche du tracé, rendaient impossible l'exécution de lacets. Sans lacets, la rampe était beaucoup trop raide pour permettre le passage de voitures chargées. Il fallut donc décharger les voitures Lefebvre, les conduire à vide au camp de la Cascade et y transporter leur chargement.

Les maudits mokafohys, qui pendant la matinée ne nous avaient pas trop harcelés, grâce, sans doute, à une brise assez forte, allaient maintenant prendre une cruelle revanche. Au fur et à mesure que nous avançons dans la vallée, à travers les petits bouquets de bois, les bataillons ennemis deviennent plus nombreux et plus épais ; notre adversaire opère sa concentration. Bientôt nous sommes au milieu de l'armée mokafohy, enveloppés, cernés, assaillis de tous côtés. C'est en vain que nous nous multiplions pour faire face partout, repousser les assauts, parer, riposter, faire des feintes, prendre l'offensive, donner la poursuite, etc. ; ils sont trop, comme disaient nos soldats pendant la campagne de France.

En un instant, nous sommes criblés de piqûres, aiguillonnés, torturés, en proie à un véritable martyre qui nous force à nous livrer à de pénibles contorsions, distribuant à tort et à travers claques et tapes qui, sans doute, font de sérieux ravages dans les rangs ennemis. Mais, à quoi bon? Les vides sont aussitôt comblés, et les assaillants reparaissent incontinent, plus nombreux et plus acharnés. En désespoir de cause, chacun de nous s'enveloppe la tête dans une serviette (le Général en donne l'exemple), et s'arme de branchages avec lesquels il frappe à coups redoublés pour maintenir à distance ces légions d'intrus. Ainsi munis de rameaux et de coiffes blanches, nous formons un cortège qui ne manque pas d'originalité. « On dirait la procession », remarque l'un de nous; or, nous sommes précisément au 9 juin, jour de la Fête-Dieu.

Quoique entièrement absorbés par la lutte héroïque que nous soutenons avec l'énergie du désespoir, nous remarquons que cette vallée du Marokolohy est assez jolie, verte, boisée, bien arrosée. Quel dommage que ce pays soit affligé de cette plaie insupportable!

Nous arrivons avant le soir dans le poste isolé d'Antsiafabositra, et notre martyre persiste. Nous changeons de place, nous marchons, nous courons, peine inutile. L'ennemi est partout qui, avec ses milliers de dards, nous énerve et nous affole. En vain a-t-on allumé dix feux, vingt feux de bouses de vache, le remède habituel ; rien n'y fait. Aux trois quarts asphyxiés, nous sommes encore en butte aux piqûres de ces maudites mouches.

Enfin, la nuit tombe! C'est la délivrance. En dépit des rats, des puces et autres insectes, nous parvenons, Dieu merci, à prendre un peu de repos.

Le lendemain, tout le monde est sur pied avant le jour; chacun se hâte de quitter ce lieu de souffrance.

C'est par un clair de lune superbe que nous disons adieu, ma foi, sans aucun regret, à ce poste d'Antsiafabositra. Nous traversons d'abord d'assez jolis sites boisés, puis au lever du soleil, nous atteignons les bords de l'Ampasiry. Un peu après 9 heures, nous arrivons au « Camp des Sources», plateau élevé où bivouaqua, en 1895, le corps expéditionnaire. Un nombre considérable de voitures Lefebvre — plus de cent — abandonnées sur le sommet du plateau, marquent l'emplacement du bivouac.

De là, la route gravit presque immédiatement un plateau d'où la vue, s'étendant fort loin, découvre les vallées de la Betsiboka, de l'Ikopa et de la Menavava (affluent de gauche de l'Ikopa). L'aspect du pays s'est encore modifié; ce ne sont plus ces vastes plateaux de la région du Manankazo, ni ce chaos de montagnes qui leur succède; c'est une immense plaine, semée de petits reliefs s'effaçant presque dans l'uniformité de l'ensemble.

Cette région toutefois garde encore un caractère commun avec celle que nous venons de traverser; je veux parler de la rareté de la population. On peut dire qu'actuellement, de Fihaonana à Tsarasoatra, de l'Ankarahara au Beritzoka, le pays est également et uniformément désert.

Du Beritzoka, les pentes qui conduisent au village de Tsarasoatra sont assez raides. Tsarasoatra, dont le nom signifie « bon souhait », était avant l'expédition un poste militaire hova. Détruit à l'approche de nos troupes, il n'a pas été reconstruit. Nous en traversons les ruines. Des restes de jardins et de cultures s'y voient encore. Nous longeons ensuite la rive droite de l'Ikopa, maintenant très large et où les rapides alternent avec des îlots de verdure. Le petit village d'Andranobevava, « l'eau célèbre », que nous atteignons vers cinq heures, n'en est éloigné que de quelques centaines de mètres. Ce hameau est presque exclusivement composé d'indigènes employés à la recherche de l'or par la Compagnie Suberbie.

Malgré le renom fâcheux d'Andranobevava, qui passe pour un des centres les plus importants de mokafohys, par extraordinaire et au grand soulagement de tous, ces insectes font trêve ce soir-là. Mais les moustiques, eux, ne font pas trêve, et dans le grand magasin Suberbie, où nous couchons tous pêle-mêle au milieu des battées et des sluices, nous sommes consciencieusement dévorés. Aussi, dès quatre heures, branle-bas général dans le dortoir.

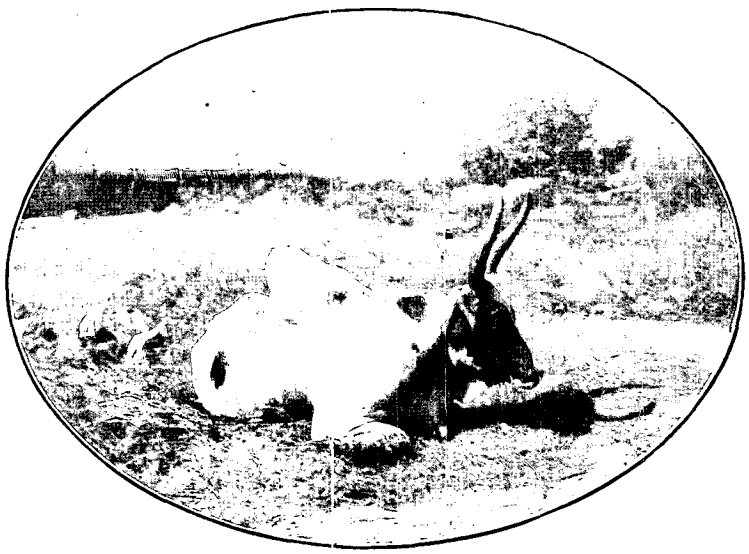
Il est 5 heures quand nous quittons Andranobevava par un temps frais et un très beau clair de lune.

Un peu après 7 heures, nous apercevons l'Ikopa et sur une hauteur l'ancien poste de Mevatanana. Cette partie de la route est peut-être la plus mauvaise, celle qu'il serait le plus difficile de rendre carrossable en tout temps.

Au lieu, en effet, de cette terre rouge si résistante rencontrée presque partout jusqu'ici, le sol, sans aucune consistance, est fait d'une terre brune, en quelque sorte décomposée, que le vent ou les pas soulèvent en une poussière impalpable et se transformant à la pluie en une boue molle.

Enfin, après avoir, à notre plus grande satisfaction, pris définitivement congé des mokafohys, nous débouchons brusquement sur Suberbieville.

(A suivre.) X...



LE BŒUF DE MADAGASCAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



ARRIVÉE À SUBERBIEVILLE : LES FEMMES OFFRANT DES FLEURS AU GÉNÉRAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI[1]

(CINQ MOIS AUTOUR DE MADAGASCAR).

III

A SUBERBIEVILLE.

Fêtes en l'honneur du Général Gallieni à Suberbieville. — Histoire de la société Suberbie. — État actuel de l'exploitation des mines.



FEMME BETSIMISARAKA. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

La cité industrielle de Suberbieville, centre de l'exploitation aurifère de la « Compagnie coloniale et des mines d'or de Suberbieville et de la côte ouest de Madagascar », s'étend parallèlement à l'Ikopa, dont elle est distante d'environ 2 kilomètres, adossée aux hauteurs de Mevatanana. Elle se compose d'une importante agglomération de cases indigènes et de constructions en bois ou même en briques recouvertes de tôle ondulée dont deux ou trois, à un étage, bien installées et bien aménagées, ont un certain aspect et présentent quelque confort, comme les habitations de M. Guilgot, directeur, et de M. Suberbie.

Toutes ces constructions et jusqu'aux plus humbles paillottes sont ornées d'une profusion de drapeaux tricolores qu'agite gaiement la brise du matin. Comme d'ailleurs depuis le commencement de notre voyage, le temps est superbe. Pas un nuage au ciel. Toute la population indigène s'est portée au-devant du général et l'accueille en chantant, dansant, battant des mains, au son des accordéons, tambours, grosses caisses, flûtes, etc.

Le spectacle est surtout curieux par la diversité des nationalités et des races que comprend cette foule, mélange confus de Hova, de Sakalaves, de Betsimisaraka, d'Antankares, de Comoriens, de Zanzibarites, de Makoa, d'Abyssins, d'Indiens, de Chinois, etc., formant un ensemble bizarre, bariolé des couleurs les plus disparates et confondant en un immense brouhaha

1. *Suite. Voyez p.* 301 *et* 313.

leurs acclamations et leurs chants en dix langues différentes. Tout ce peuple cherche avidement du regard le Général, que ne distingue nullement son modeste costume de soie betsiléo, moins galonné que les nôtres et à peine orné de deux minuscules étoiles d'argent.

Mais les bourjanes ont vite fait d'indiquer à sa curiosité le chef de la colonie qui, contrairement à l'usage malgache, marche en tête. La foule, qui va sans cesse en grossissant, l'entoure et, malgré l'allure rapide des porteurs, l'escorte en redoublant ses démonstrations au milieu du crescendo de vingt orchestres bizarres.

Bientôt nous atteignons les premières cases en bordure sur une longue rue que coupent plusieurs arcs de triomphe très bien décorés et sur lesquels nous lisons les inscriptions : « Vive le Général Gallieni », « Honneur au Général Gallieni », « Vive la France », « Liberté, Égalité, Fraternité », « Vive le Général ».

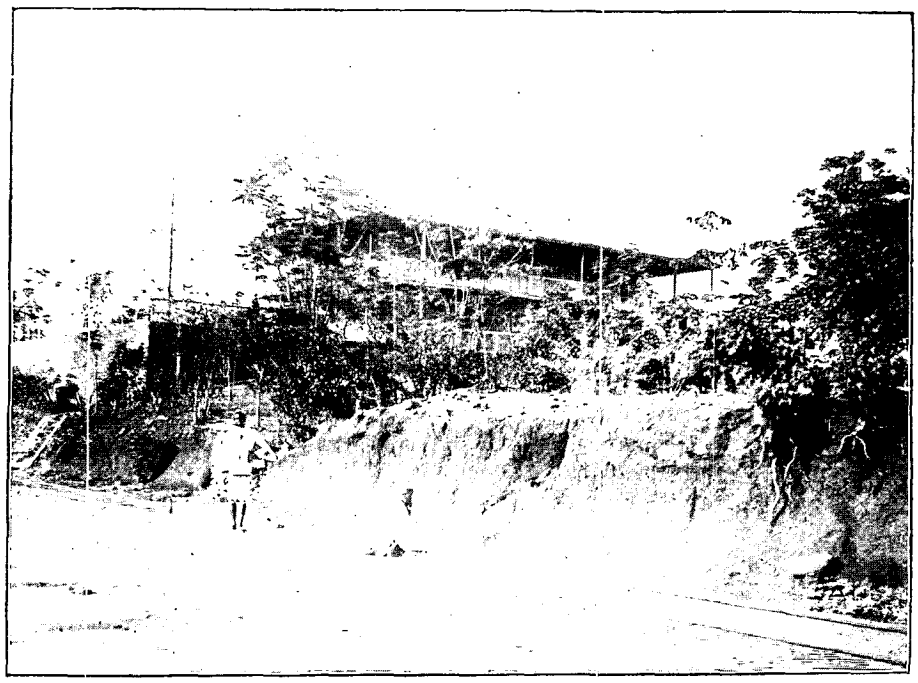
Celui surtout qui se dresse sur le terre-plein du poste, où nous mettons pied à terre, est remarquable par ses proportions et son ornementation.

Le Général trouve réuni là tout le personnel européen de la compagnie Suberbie, qui lui est présenté par M. Pesson, ingénieur, remplaçant M. Guilgot, actuellement malade à Majunga.

Après les souhaits de bienvenue et les présentations, le Général visite le nouveau poste de Mevatanana, construit entre Suberbieville et l'ancien Mevatanana, lequel, complètement ruiné aujourd'hui, s'élevait sur une hauteur isolée et escarpée. Cette petite ville, peuplée d'environ 2 000 habitants Indiens pour la plupart, comportait avant la guerre une garnison hova de 250 hommes, disposant de 8 mitrailleuses Hotchkiss et Gardner.

Le nouveau poste, établi dans de meilleures conditions et exposé à la brise, est situé au-dessus et près de l'habitation de M. Suberbie.

Après avoir déjeuné au poste, le Général s'installe avec le lieutenant-colonel Lyautey, dans la maison Suberbie, gracieusement mise à sa disposition. Mon camarade et moi, nous prenons possession d'une minuscule construction dite « maison des passagers », et située au bout du jardin de M. Suberbie. Le local n'est pas grand, mais j'avoue que c'est avec un certain plaisir que je me retrouve dans une véritable maison, avec de vrais murs blanchis à la chaux, et surtout un lit très sortable où je peux, sinon prendre mes ébats, du moins me retourner pile ou face, faculté que ne me laisse guère mon lit Picot, compagnon obligé de ce voyage. Pendant que mon boto et mes bourjanes rangent mes cantines et remisent mon filanzane, je me livre à une reconnaissance de la place. Cette résidence de M. Suberbie est vraiment bien comprise et semble pouvoir être donnée comme type d'habitation coloniale. Construite en briques, ou même en pierres, si je ne me trompe, elle est, comme je l'ai dit, à un étage. Orientation, rez-de-chaussée très élevé au-dessus du sol, larges vérandas très bien abritées, tout décèle une parfaite entente de l'hygiène coloniale. Au rez-de-chaussée, salle à manger, vaste salon, bureau; au premier, trois superbes chambres à coucher; le tout largement aéré et ventilé. Parmi les dépendances, une spacieuse salle de bains. Cet ensemble de constructions qui forme un *home* des plus confortables est entouré d'un jardin frais, vert, ombragé, orné de mille plantes du pays et où courent en murmurant plusieurs ruisseaux d'une eau limpide et claire. Après les déserts traversés depuis Fihaonana, ce petit coin me semble un véritable Éden, et je ne suis nullement fâché d'y faire un petit séjour, malgré une certaine réputation d'insalubrité faite à tort ou à raison à Suberbieville, en dépit aussi de la chaleur qui, de 11 heures à 4 heures, y est réellement



MAISON DE M. SUBERBIE, À SUBERBIEVILLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE

pénible, même dans la maisonnette en pierre qui nous a été attribuée. Mevatanana-Suberbieville est, en effet, un des points les plus chauds de Madagascar. Cette considération me fait hésiter entre une bonne sieste et le dépouillement d'un volumineux courrier qui vient de nous arriver de France. Mais à ce moment un bruit confus de musique et de chants parvient à mes oreilles. Toute la population s'est donné rendez-vous devant la maison Suberbie pour célébrer par des danses et des chants, ses divertissements habituels, l'arrivée du chef de la colonie. Je retrouve là, groupée par nationalités et par races, la foule qui nous a escortés à notre arrivée. De la terrasse, où sont déjà réunis nombre de spectateurs, le coup d'œil est réellement original.



JARDIN DE L'HABITATION SUBERBIE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Tous ces groupes exécutent successivement leurs danses, que règle au moyen de coups de sifflet ou de battements de mains un coryphée bizarrement accoutré.

Les danses des femmes sakalaves du Menavava, encore aux trois quarts sauvages, attirent plus particulièrement l'attention. Leurs figures diffèrent très sensiblement de celles auxquelles nous avons assisté en Émyrne. Moins compassées, moins lentes, moins solennelles, avec plus de vie et de mouvement, elles sont autrement animées, autrement expressives (trop même, peut-être) que les danses hova. C'est ainsi que quelques-unes rappellent certaines danses algériennes très connues. Quant aux danseuses, plus fortes, plus robustes, moins féminines que les femmes de l'Émyrne, elles ont les traits accentués, le teint bronzé et, comme toutes les Sakalaves, les cheveux tressés en une quantité de petites nattes de la grosseur de mèches de fouet qui leur retombent sur le visage, les oreilles et la nuque. Remarquons, en passant, que cette coiffure est des plus pratiques pour chasser les mokafohys et qu'elle joue absolument le même rôle que les franges des filets dont on recouvre souvent les chevaux pour les garantir des mouches. Pour être peu galante, la comparaison n'en est pas moins exacte. Je n'ai pas besoin d'ajouter que toutes ces petites mèches sont soigneusement et généreusement imbibées de suif rance. Cette règle est générale à Madagascar, quel que soit le genre de coiffure. D'où évidemment un deuxième emploi éventuel de ces petites tresses de cheveux, qui, au besoin, vous l'avez deviné, peuvent servir de mèches de lampe. N'est-ce pas là une ingénieuse application de l'*utile dulci* dont parle Horace ?

Je complète le portrait. Les joues et la poitrine sont souvent marquées de tatouages, la poitrine chargée de colliers de verroterie ou de métal.

Le nez et les oreilles sont également ornés de bijoux ; l'aile gauche du nez est celle qui est le plus généralement ornée. Au lieu de la vulgaire boucle de nos pays civilisés, le lobe de l'oreille porte soit un médaillon, soit un simple bouchon de bois de 4 à 5 centimètres de diamètre. A vrai dire, l'ornement en question n'est guère plus gracieux que notre boucle d'oreille.

Tout le corps, à partir des seins, est enveloppé dans un pagne bleu dont les bords rouges sont généralement en soie.

Danses et chants ont été composés pour le Général. L'une de ces danses ne manque pas d'une certaine originalité. Les couples de danseurs et danseuses s'avancent processionnellement, précédés d'un mannequin costumé d'un complet gris, et qui, paraît-il, représente le Général. Puis le mannequin est placé au centre, et, à la fin de chaque figure, les couples viennent avec le plus grand sérieux lui tirer leur révérence. Je ne sais au juste à quelle race appartient ce groupe, mais son invention obtient un réel succès et excite l'admiration de tous les assistants. C'est le clou de la fête. Ici comme à Andriba, les chants, qui expriment généralement des

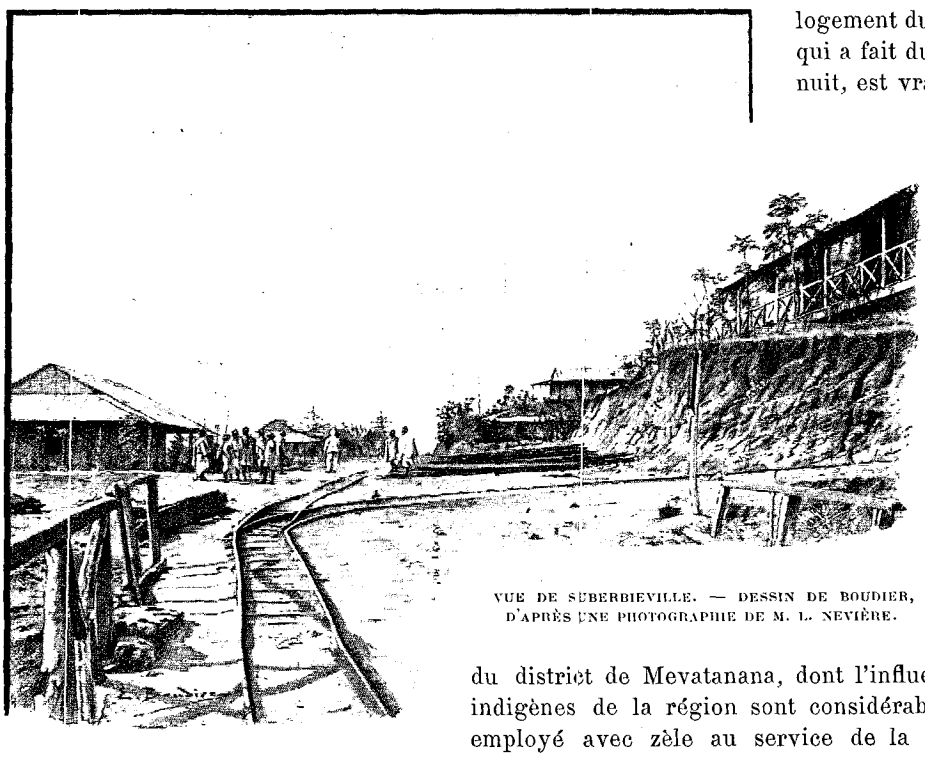
souhaits de bienvenue[1], des protestations de dévouement et d'attachement à l'adresse du chef de la colonie, forment un ensemble réellement harmonieux qui révèle de véritables dispositions musicales chez ces populations cependant peu ou nullement civilisées. Ce sens musical, si développé surtout chez les Hovs, peuple d'ailleurs très supérieur à tous les autres peuples de l'île, est vraiment à remarquer.

Dès que la chaleur est un peu tombée, le Général, heureux de se soustraire enfin à ces bruyantes réjouissances qui durent depuis plusieurs heures et se prolongent jusqu'à la nuit noire, va visiter l'infirmerie-ambulance du poste. Cette infirmerie, en raison de notre pénurie de médecins militaires, est dirigée par M. Bosviel, médecin de la Compagnie Suberbie, lequel prodigue ses soins à nos soldats malades avec un dévouement au-dessus de tout éloge.

Cette première journée passée à Suberbieville se termine par un très beau feu d'artifice et par l'inauguration du cercle français de Suberbieville. Le feu d'artifice, entièrement préparé, organisé et tiré par M. Bosviel, est vraiment réussi. Comment le sympathique docteur a-t-il pu, étant donné l'absence de toute espèce de moyens, préparer de telles pièces et arriver à un pareil résultat? C'est ce que nous nous demandions tous. Comme bouquet, une initiale G tracée en lettres de feu en regard d'une étoile de grand officier de la Légion d'honneur, allusion délicate à la haute dignité que le Gouvernement vient de conférer au Général.

Les applaudissements éclatent de toutes parts au milieu de la nuit noire, tandis que les indigènes, stupéfaits à la vue d'un tel spectacle entièrement nouveau pour eux, suspendent un moment leurs tam-tams et leurs chants.

Après avoir vivement complimenté le docteur Bosviel, le Général se rend au nouveau cercle pour procéder à son inauguration. Ce cercle, qui doit réunir tous les Européens de Suberbieville, officiers et personnel de la Compagnie, vient d'être créé par le capitaine Porion, commandant du secteur. C'est là une excellente idée, étant donné que la petite cité industrielle possède des éléments suffisants pour assurer la prospérité d'un tel établissement, lequel ne peut que contribuer à la bonne entente entre les personnes et entre les services. C'est pourquoi, en répondant aux souhaits de bienvenue que lui adresse le capitaine Porion au nom de tous les membres, le Général, après avoir exprimé à tous, civils comme militaires, ses remerciements pour la réception dont il a été l'objet, félicite les uns et les autres de l'esprit d'union et de solidarité dont ils lui donnent ce soir un exemple, esprit indispensable, dit-il, pour mener à bien la tâche ardue dont la France poursuit l'accomplissement à Madagascar, savoir : l'achèvement de la pacification et le développement agricole, économique et industriel des ressources de la grande île. Le lendemain 12, dès 9 heures du matin, les chants et les danses recommencent de plus belle devant le logement du Général. Cette population, qui a fait du tam-tam et dansé toute la nuit, est vraiment infatigable. Mais, si elle m'étonne, je suis bien plus étonné encore de voir le Général travailler très tranquillement et, comme si rien n'était, au milieu de tout ce vacarme.

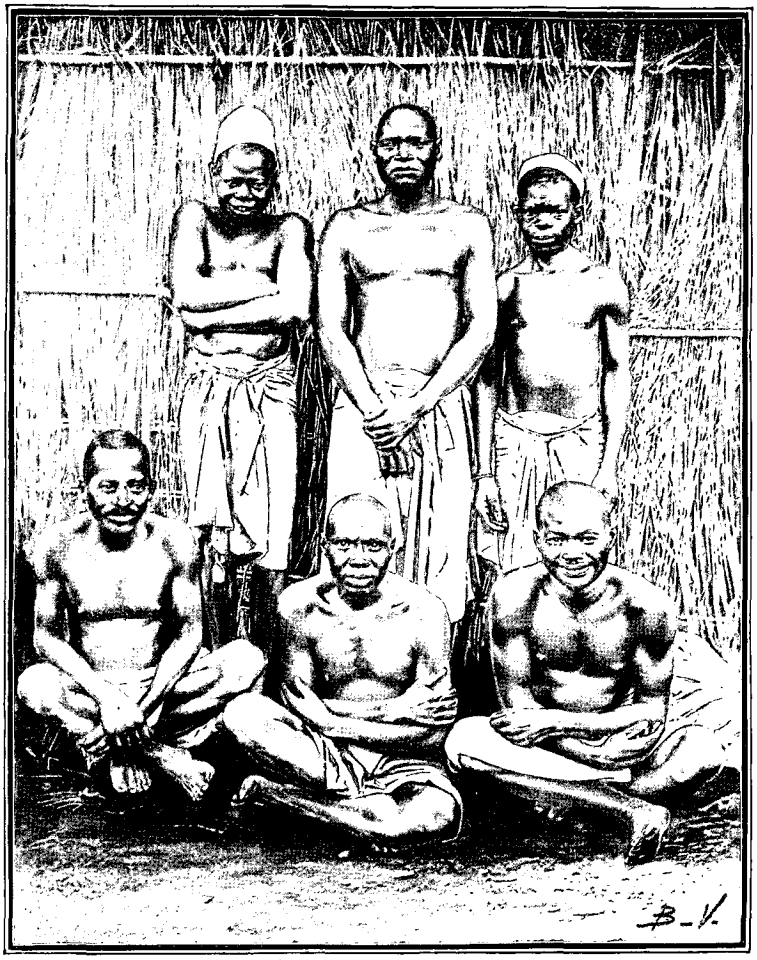


VUE DE SUBERBIEVILLE. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Bientôt arrivent les chefs indigènes qui, tous, ont demandé à être présentés au chef de la colonie. Sur la proposition des commandants du territoire et du secteur, le Général nomme, séance tenante, 10e honneur Tsimitrambo, chef sakalave du district de Mevatanana, dont l'influence et le prestige sur les indigènes de la région sont considérables, et qui s'est toujours employé avec zèle au service de la cause française, ainsi que Ranaivo, son officier adjoint, et Rajonoro, chef du Menavava. Puis, le vieux Bengita, chef sakalave d'Ambo-

1. Ces chants, comme tous les chants malgaches, se composent de couplets à une ou deux voix, suivis d'un refrain que chantent en chœur tous les assistants. Tout le charme consiste dans les motifs quelquefois assez heureux, mais surtout dans l'accord généralement très juste entre les différentes parties des chœurs. Quant aux paroles, elles sont le plus souvent insignifiantes.

hitrona, s'avance pour saluer le Général. Il est entouré de plusieurs autres chefs qui semblent avoir pour lui la plus grande déférence. C'est qu'il a un certain air, ce vieillard, avec sa haute stature, son collier de barbe blanche, sa physionomie expressive, bonne, malgré un œil déjà voilé, sa démarche lente et digne. Il s'avance, appuyé sur un long bâton. Son costume est des plus simples : un pagne roulé autour des reins ; sa tête est coiffée d'un chapeau de paille à larges ailes d'où s'échappent de longues mèches blanches. Bengita est très écouté et très respecté dans le pays, et il s'est toujours montré l'ami des blancs. Il proteste à nouveau de son attachement à la France et de sa soumission à son représentant, heureux, dit-il, d'avoir vécu assez longtemps pour voir enfin la paix et la prospérité régner sur la terre de ses ancêtres. Le Général le reçoit avec bonté en le félicitant d'avoir toujours, lui et ses populations, aidé les Vazahas, et facilité leur établissement dans le pays. Puis Bengita, heureux d'avoir salué le grand chef des blancs, se retire suivi de sa petite cour.



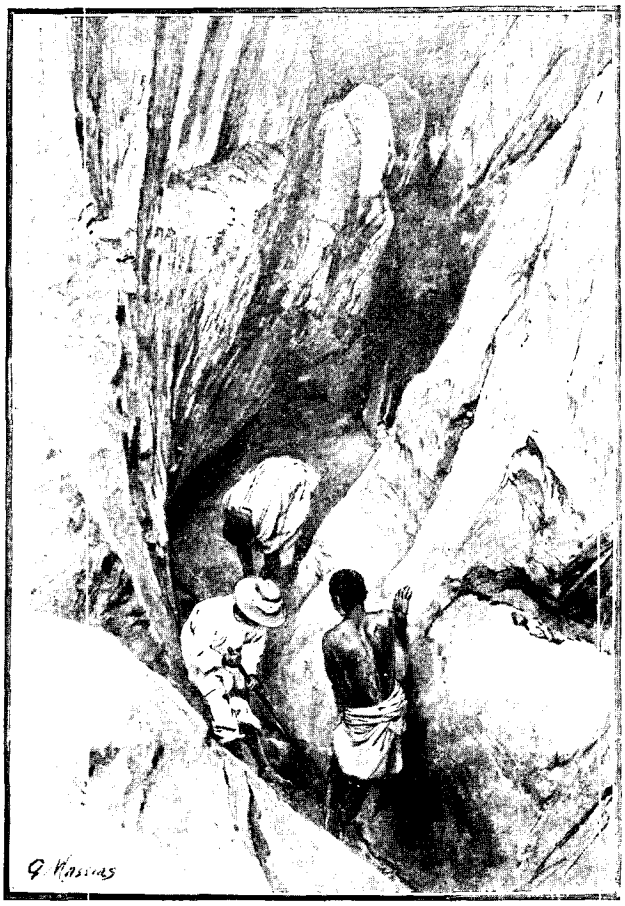
INDIGÈNES EMPLOYÉS AUX MINES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Le Général se fait ensuite présenter les enfants de l'école et en interroge plusieurs qui répondent en français avec beaucoup d'assurance. Il témoigne à l'instituteur sa satisfaction du caractère essentiellement pratique de son enseignement, et distribue aux jeunes écoliers de généreuses gratifications. Puis, se tournant vers les nombreux assistants, officiers et colons, il fait ressortir en quelques mots l'importance qui s'attache à l'éducation des jeunes indigènes. C'est, en effet, en nous adressant aux enfants d'aujourd'hui, ainsi qu'aux futures générations, en leur inculquant nos idées et nos principes, bien plus que par la force des armes, que nous nous assimilerons et nous attacherons peu à peu ces populations et que nous parviendrons à faire un jour de Madagascar une terre vraiment française. Après cela les chefs des villages du district sollicitent du Général la permission de lui offrir en présent quelques spécimens des produits du pays. Alors, pendant une bonne demi-heure au moins, défile une longue procession d'indigènes qui tous viennent déposer leur charge sur la terrasse, aux pieds du Général. Bœufs, poules, canards, pintades, œufs, poissons, bananes de toutes les dimensions, citrons, jarres de miel, soubiques de riz blanc, patates, manioc, gerbes de maïs, etc., s'amoncellent pêle-mêle au milieu des protestations des volatiles, plus ou moins écrasés, étouffés sous cette avalanche de produits de toutes sortes qui semble découler d'une corne d'abondance. Mais l'amoncellement continue toujours. Nous savions déjà fertiles certaines parties du Boeni, cette région nous paraît aujourd'hui une véritable terre promise, en comparaison des pays traversés les jours précédents, surtout entre Ankazobé et Andriba. Il nous faudrait toute la flottille de la Compagnie Suberbie pour emporter l'immense quantité de victuailles accumulée devant nous ; aussi le Général, après avoir admiré la qualité et la quantité de ces produits et avoir remercié les chefs des villages, invite-t-il ces derniers à remporter leurs présents. Mais pour atténuer l'effet de ce refus, il leur fait remettre un certain nombre de piastres qui, ai-je besoin de le dire, sont les bienvenues.

Pendant ce temps, les gratifications distribuées à nos jeunes écoliers leur ont délié les cordes vocales. Sous la conduite de leur instituteur, ils se promènent processionnellement sur la grande avenue aux abords de la maison Suberbie en chantant à tue-tête : « Je suis Français, c'est là ma gloire, etc. », sur l'air du vieux cantique de nos jeunes années : « Je suis chrétien, etc. ».

Toute l'école est formée en deux longues files qui suivent les côtés de l'avenue, l'instituteur au milieu et

ainsi les deux bordées alternent, tribord succède à babord et *vice versa*. Ces petits Sakalaves chantent juste mais à tue-tête, et cela dure... toute la journée, à leur grande satisfaction sans doute, mais aussi au grand désespoir de nos tympans.

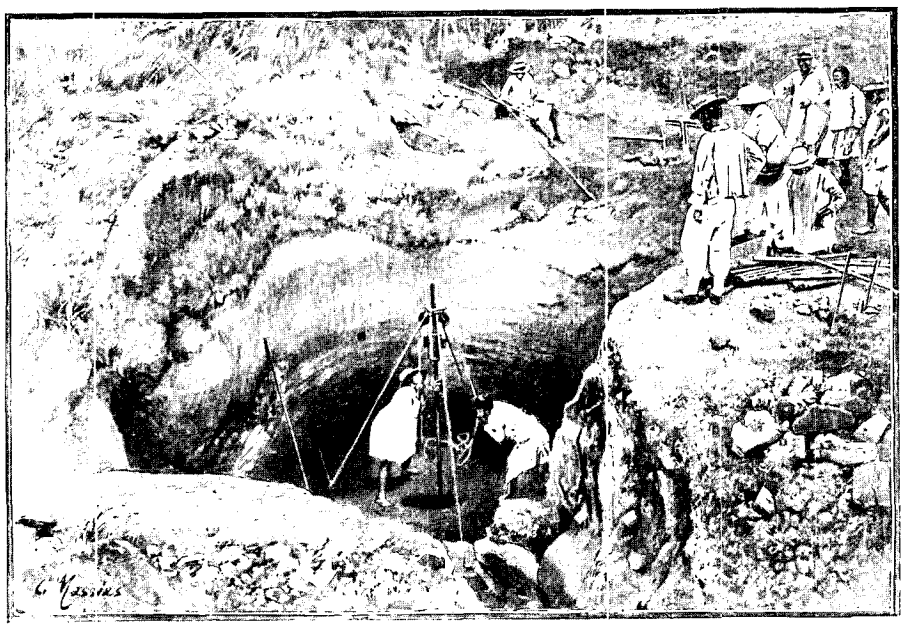


UN FILON. DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Dans la soirée, grand dîner sous les vérandas de la maison Suberbie. Le Général a invité le directeur par intérim et les principaux chefs de service de la Compagnie. Table bien servie, dîner plein d'entrain et de belle humeur, avec une température très supportable. Mon camarade Mayeur, qui, peut-être, est un peu du Midi, mais qui sûrement est en verve ce soir-là, raconte à haute voix l'histoire du caïman noctambule qui sort de son lit ou plutôt de celui de l'Ikopa, pour venir prendre l'air sur la grande avenue et quelquefois même « frapper » aux portes; s'il ne dit pas « sonner », c'est par respect pour la vérité, les sonnettes n'existant pas encore à Suberbieville. Tout le monde ici est au courant de ces allées et venues du caïman. D'ailleurs, le docteur affirme le fait. Un de ces sauriens a, dit-il, été vu rôdant autour de sa maison. C'est peut-être là, il est vrai, un fait isolé, un cas particulier, sans doute un caïman qui venait demander une consultation, peut-être se faire arracher une dent ?

Pendant que le camarade Mayeur expose aux convives cet intéressant aperçu sur les mœurs des caïmans, mon voisin me conte un trait assez typique du caractère hova.

Pendant l'expédition de 1895, au moment où notre avant-garde occupait Suberbieville, un des soldats hova qui avaient été faits prisonniers par nos troupes parvint à s'échapper. Vous croyez sans doute qu'il se hâta de fuir vers l'intérieur du pays pour rejoindre l'armée hova et mettre entre lui et nos soldats une distance convenable ? Pas du tout. Notre homme avait prêté quelque temps auparavant 30 centimes à un Sakalave de Marololo qui, méconnaissant le proverbe : « Qui paye ses dettes s'enrichit », et peut-être aussi trouvant les temps durs, avait omis jusque-là de se libérer. Quelque périlleux que fût ce parti, notre homme résolut de rentrer dans ses fonds, avant de rentrer dans son pays. Le voilà donc s'enfonçant au milieu de nos troupes, cheminant à travers nos détachements, nos postes, au risque d'être repris vingt fois et fusillé au moins une, tout cela pour recouvrer une créance de 6 sous ! L'histoire ne dit même pas s'il y parvint; elle fut racontée à nos officiers par des Sakalaves alliés.



RECHERCHE D'UN FILON. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.



DANSE DES FEMMES SAKALAVES À SUBERBIEVILLE (PAGE 327). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

C'est égal, risquer sa peau pour 30 centimes ! Cette anecdocte, très connue dans le corps expéditionnaire, s'accorde bien avec le procédé suivant, souvent observé en Émyrne : tel Hova libre ou engagé au service d'un patron quelconque n'hésitera pas, pour réclamer le payement d'une dette de 1 franc ou 2, à faire 100 ou 200 kilomètres, et à perdre le fruit de six journées de travail, c'est-à-dire à sacrifier une vingtaine de francs pour en recouvrer deux. Le Hova est ainsi fait. Ce n'est pas lui qui laissera se prescrire une créance.

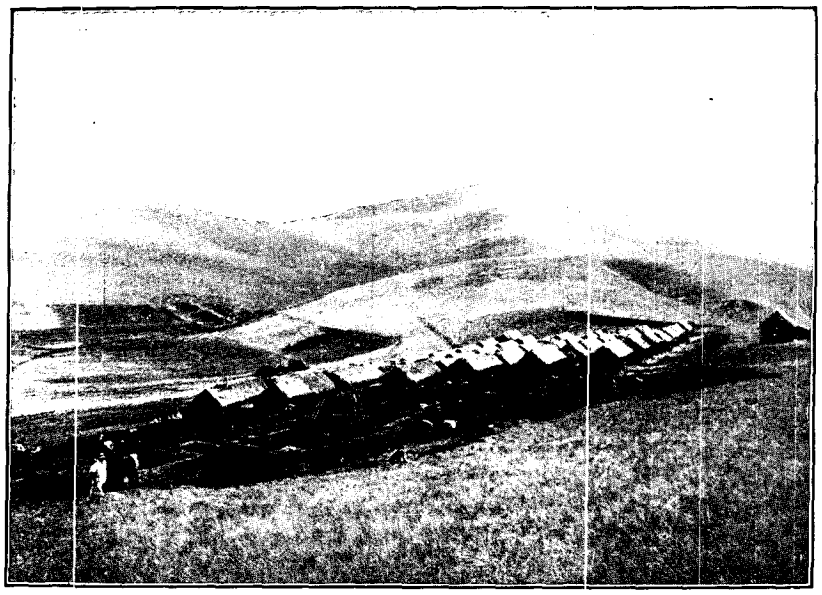
Dans la matinée du lendemain 13, le Général visite, sous la conduite de M. Conrad, ingénieur de la Compagnie Suberbie, la drague récemment montée par la Compagnie à l'entrée du Ranomangatsiaka. Le fonctionnement de cette puissante machine destinée au lavage des alluvions se fait dans les conditions suivantes : d'énormes godets, disposés en chapelet comme dans une noria, puisent la vase et la déversent dans un cylindre légèrement incliné sur l'horizontale. Dans ce cylindre arrive un jet d'eau qui désagrège les mottes de vase et les dilue. Dans le cas où ce jet est insuffisant, un pulsomètre fait arriver un supplément d'eau, puis la masse terreuse, ainsi transformée en masse liquide, est aspirée par une pompe puissante qui l'envoie à une hauteur d'environ douze mètres à l'entrée des sluices, dont le fond est garni de grilles et de plaques d'amalgamation. L'or est ensuite mis en liberté par l'évaporation du mercure en chambre close.

Cette drague, mue à la vapeur, peut traiter environ 600 mètres cubes d'alluvions par jour, tout en ne consommant guère qu'une tonne et demie de charbon par journée de dix heures, grâce à un condenseur qui permet ainsi de réaliser une économie considérable de combustible.

La description de cette machine et de son emploi m'amène à parler de l'exploitation des filons et alluvions aurifères de cette région, et, à vrai dire, je ne puis quitter Suberbieville sans consacrer quelques lignes à la Société Suberbie.

Il a été beaucoup question de M. Suberbie avant et surtout pendant la campagne de 1895. M. Suberbie débuta à Madagascar comme inspecteur des établissements que la maison Roux de Fraissinet, de Marseille, possédait à Vohémar, à Tamatave, à Mananjary, à Farafangana. Après avoir exercé pendant six ans ces fonctions, il fut désigné comme représentant de cette maison à Tananarive, poste qu'il occupa également pendant plusieurs années et qui lui permit d'entrer en relation avec quelques personnages influents de la capitale, notamment avec le tout-puissant premier ministre Rainilaiarivony. A la faveur de ces relations il réussit, au moment de la déclaration de la première guerre (1883-1885), à assurer le départ de Tananarive de tous les Français et s'appliqua avec dévouement à leur obtenir les passeports et les moyens de transport nécessaires.

Rentré en France, il remit au Gouvernement un mémoire remarquable sur les Hovas et la situation politique de l'île, puis fut chargé par M. Jules Ferry d'une mission secrète que seule la chute du ministère empêcha d'aboutir. Après la signature du traité du 17 décembre 1885, il retourna à Madagascar avec le titre de consul général. Grâce à cette situation et à l'influence qu'il avait su acquérir avant la guerre, il obtint, le 3 décembre 1886, du gouvernement malgache, une immense concession territoriale de près de 80 000 kilomètres carrés dans le Boueni, et située à cheval sur l'Ikopa et la Betsiboka. M. Suberbie avait demandé cette concession pour y exploiter les alluvions aurifères. Aux termes du contrat conclu entre lui et le premier ministre, M. Suberbie devait fournir toutes les machines, élever toutes les constructions nécessaires à l'exploitation, payer tous les ouvriers ainsi que les soldats chargés de protéger les travaux et les établissements. Les uns et les autres seraient recrutés et fournis par le gouvernement malgache. Il était nettement stipulé que l'exploitation était faite pour le compte dudit gouvernement, lequel ne recevait cependant que 10 0/0 sur le produit brut, le reste, 90 0/0, étant partagé par moitié entre le premier ministre et M. Suberbie.



CAMPEMENT DE CHERCHEURS D'OR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Le contrat était passé pour cinq années, à l'expiration desquelles, matériel, construction et tout ce qui avait été affecté à l'exploitation deviendraient de plein droit la propriété du gouvernement malgache.



LAVAGE DE L'OR À LA BATTÉE. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Comme on le voit, ces conditions étaient passablement léonines. Toutefois, M. Suberbie les accepta, le premier ministre lui ayant promis 10 000 travailleurs et cette main-d'œuvre étant à très bas prix.

Notre compatriote se mit donc résolument à l'œuvre et, malgré toutes les entraves apportées dès le début à son entreprise, créa un peu partout de nombreux postes d'exploitation. C'est de cette époque que date la belle installation hydraulique d'Ampasiry, avec bâtardeau, monitor, pompe élévatoire et sluices.

En 1888, nouveau traité qui proroge le premier de dix ans et d'après lequel le premier ministre et M. Suberbie deviennent associés. Les parts de bénéfices restent les mêmes, mais chacun doit faire un apport social égal, lequel, parfaitement déterminé, est destiné à l'achat du matériel et aux frais d'installation et d'exploitation. Non seulement M. Suberbie fournit son apport, mais encore il avance celui de son associé, lequel oubliera, bien entendu, d'en rembourser le montant.

Malgré tout, les travaux d'exploitation reçoivent une nouvelle impulsion. On ne se contente plus de laver les alluvions, on va attaquer les filons reconnus et étudiés antérieurement. A cet effet, de nouvelles machines sont installées, d'importantes constructions sont faites. Une usine de 10 boccards est créée; un canal de dérivation des eaux de l'Ikopa est creusé pour actionner deux turbines de 120 chevaux. En même temps, une voie Decauville de 7 kilomètres de longueur est construite pour relier l'usine aux filons et desservir les ateliers et les ports d'embarquement et de débarquement. Une machinerie avec tour parallèle, machine à fileter, à percer, etc., est installée. On établit également une pompe puissante pour élever les eaux de l'Ikopa et un laboratoire d'essayage.

L'année suivante, le port et la ville de Suberbieville sont créés, et un service de batelage est organisé sur la Betsiboka. Une première chaloupe à vapeur *la Lorraine*, commence le service cette année même.

Tous ces travaux, toutes ces créations, donnent un nouvel essor à l'exploitation, qui présente à cette époque une réelle prospérité. On peut évaluer à un kilogramme par jour la production de l'or, sans parler de la quantité au moins égale volée ou détournée. Dire le bénéfice net réalisé pendant cette période est assez difficile, d'autant plus qu'il n'existait pas encore de société légale. Mais on peut afirmer que ce bénéfice a été considérable. Il a permis, en effet, à M. Suberbie, qui ne possédait rien au début, de faire les installations de Suberbieville, d'Amboanihio, de Marovoay et de Majunga et d'acquérir des immeubles à Tananarive et à Tama-

tave. En outre, les personnes qui, en France, lui avaient avancé des fonds ont vu leur fortune s'accroître en peu de temps.

La situation à ce moment était donc très prospère, et cependant le gouvernement malgache était loin d'avoir tenu ses engagements. Pour les ouvriers en particulier, il n'en avait jamais fourni plus du sixième du nombre convenu. On conçoit que l'inobservation des conditions du contrat, surtout dans de telles circonstances, était une entrave absolue au développement de l'entreprise, laquelle semblait, après les résultats que je viens d'indiquer, appelée à un très bel avenir.

Mais bientôt les relations politiques avec la France commençant à se tendre, les difficultés s'aggravent, les entraves se multiplient et notre compatriote, au lieu d'une mauvaise volonté sourde, ne tarde pas à trouver chez tous les fonctionnaires hova, gouverneur, officiers chargés du recrutement, de la surveillance des travailleurs ou de la protection des travaux, une résistance, une opposition presque ouverte. On s'efforce de débaucher les travailleurs, on leur extorque leur salaire, on retire peu à peu les soldats préposés à la garde des établissements, en même temps on excite en sous main les Fahavalos à voler, à piller, à assassiner. Ceux-ci ne se font pas prier, et, sûrs de l'impunité, incendient les villages, volent les troupeaux de bœufs, enlèvent les femmes et les enfants, massacrent les travailleurs. En peu de temps, une terreur panique s'abat sur toute la région, les ouvriers s'éclipsent; M. Suberbie, menacé de rester seul avec ses quelques Européens au milieu de la destruction de ses établissements, voit sa ruine imminente et sa vie, avec celle de ses compatriotes, exposée aux plus grands dangers.

Pourtant, si critique que soit la situation et si sombre que paraisse l'avenir, M. Suberbie ne désespère pas; il va lutter. Il continue donc son exploitation, en dépit du gouvernement hova, et malgré l'hostilité générale qui lui est opposée. A force de patience, de douceur et aussi de sacrifices, il parvient à retenir quelques travailleurs et avec ces faibles ressources poursuit le travail d'une partie de ses postes.

Mais la situation s'aggrave encore, et malgré tous les sacrifices qu'il a consentis, malgré les considérables augmentations de salaire qu'il a dû accorder, malgré aussi l'énergie dont il a fait preuve et les efforts qu'il a déployés, M. Suberbie est à bout de moyens.

Telle est la situation à la fin de 1894, au moment où, la guerre étant devenue imminente par le rejet de notre ultimatum, la colonie française quitte Tananarive pour rejoindre Majunga.

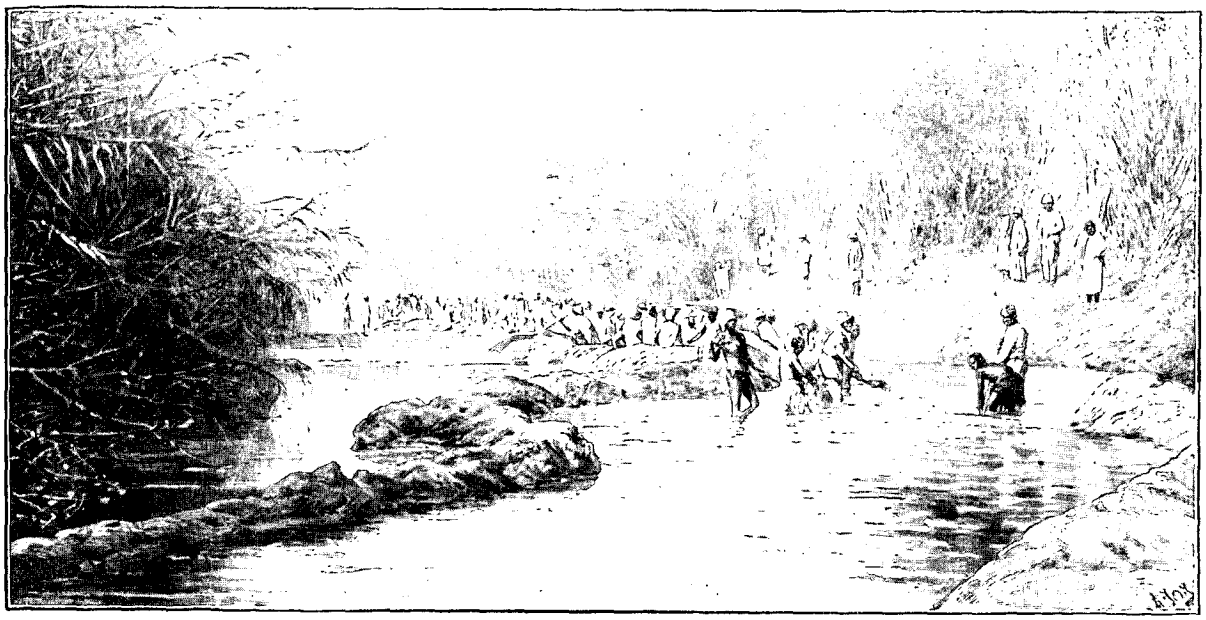
Cette fois il n'y a plus à lutter, et M. Suberbie est obligé d'abandonner entièrement son exploitation, laissant à la merci des événements son matériel et tous ses établissements.

Avant la fin même de la guerre, confiant dans le succès de nos armes et persuadé que de toutes façons cette expédition améliorerait les conditions d'exploitation et de recrutement de la main-d'œuvre, M. Suberbie forme, dès juillet 1895, une société sous le nom de « Compagnie coloniale et des mines d'or de Suberbieville et de la côte ouest de Madagascar ». Comme l'indique cette dénomination, ladite société n'avait plus pour unique but l'exploitation des mines, mais aussi celle des ressources que pouvait présenter la côte ouest.



TRAVAIL À LA BATTÉE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

En effet, de coûteuses machines furent installées, trois filons attaqués simultanément (ceux de Ranomangatsiaka, de Nandrojia et d'Andriamparany) concurremment avec le traitement des alluvions, sur de nombreux points. En même temps, un personnel européen considérable était embauché et de nombreux travailleurs malgaches recrutés. Mais, soit que les différents terrains n'eussent pas été suffisamment étudiés et prospectés, soit que les détournements d'or par les Malgaches augmentassent, on ne tarda pas à éprouver des déceptions,



LE CHENAL DE L'IKOPA À SUBERBIEVILLE. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

la production de l'or se trouva fort au-dessous des prévisions, tandis qu'au contraire les dépenses, frais d'achat, de transport, d'installation et d'entretien du matériel, salaire des ouvriers surtout, dépassèrent de beaucoup ce qui avait été prévu. Sans parler du personnel européen, très onéreux, il faut songer que le salaire journalier des indigènes, qui avant la guerre ne dépassait pas 0 fr. 20, atteignait maintenant 1 fr. 25.

Les transports sur la Betsiboka, que la Compagnie avait également entrepris, ne donnèrent pas non plus les résultats que l'on en attendait. Les recettes furent en grande partie absorbées par l'entretien du matériel fluvial, très souvent en réparation, par les frais généraux et par le traitement d'un nombreux personnel.

Tous ces mécomptes, et d'autres encore, ne devaient pas tarder à peser lourdement sur l'entreprise. Aussi, au bout de quelque temps, la Compagnie prenait-elle le parti d'abandonner le travail des filons, pour se borner au traitement des alluvions par les moyens les plus simples : battée, sluice, berceau. Dans le courant des mois de juillet et d'août 1897, elle en était réduite à opérer une véritable liquidation des employés qui étaient arrivés de France avec les machines et qui ne devaient pas être plus utiles que celles-ci.

Quelle détermination a été prise depuis cette époque? quelles mesures ont été arrêtées? Je ne sais. Il semble que rien n'ait encore été fait pour porter remède à cette situation, et il m'a paru que cette entreprise, si prospère au début, grâce à l'indomptable énergie de son directeur et malgré les énormes difficultés dont j'ai parlé, se débattait aujourd'hui péniblement.

Pourtant il y a là un personnel européen des plus intéressants, qui n'a marchandé ni ses efforts, ni sa peine; il y a un matériel considérable; de nombreuses installations ont été construites, des villages entiers ont été créés, des canaux, des ports ont été creusés. En un mot, il y a eu un effort énorme, un travail presque gigantesque a été produit. Et aujourd'hui toute cette activité semble figée : les usines sont muettes, les machines dorment, le personnel végète. La ruine est là, imminente, si l'on ne se hâte d'appliquer le fer rouge sur la plaie.

Telle est, à l'heure actuelle, la situation de l'exploitation Suberbie, situation qui éclate aux yeux de tous. Pour ma part, je n'ai pu me défendre d'une impression de tristesse en songeant surtout au sort de ce personnel si méritant, formé de compatriotes. Pourtant il s'agit là de la plus importante entreprise industrielle qui ait jamais été tentée à Madagascar.

Je viens de parler d'appliquer le fer rouge sur la plaie. Il y a donc un moyen de conjurer la ruine de l'exploitation. C'est, à mon sens, de reconstituer au plus tôt la Compagnie sur de nouvelles bases, et d'en faire surtout une compagnie de colonisation. En employant son activité à la culture, à l'élevage, aux transports et, en dernier lieu, à l'extraction de l'or (pour utiliser le matériel existant), la Société, sous une sage direction, pourra, j'en ai la conviction, se relever et atteindre un certain degré de prospérité. Tel est, semble-t-il, le meilleur emploi, à l'heure actuelle, de son activité et de ses capitaux. Puisse-t-elle le comprendre pour son bien et celui de la colonie.

Cette digression est peut-être un peu longue, mais on a beaucoup parlé de la Compagnie Suberbie, sans toujours se défier des jugements mal fondés. Aussi n'était-il pas hors de propos, après examen sur place, de remettre les choses au point.

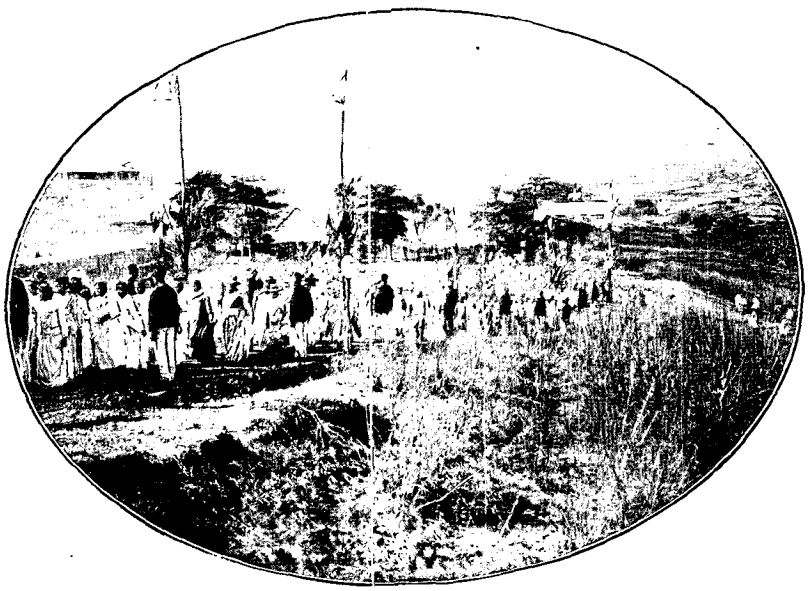
Notre matinée se termine par une visite à la tombe du lieutenant Augey-Dufresse. C'est en effet à Suberbieville que repose ce jeune officier, fils de général, neveu d'amiral, tué au combat de Tsarasoatra, à l'âge de 24 ans.

Non loin du cimetière, nous retrouvons un nouveau parc de voitures Lefebvre. Ces véhicules de l'expédition, tous plus ou moins délabrés, ont été recueillis un peu partout et sont rangés là, par centaines, attendant le jour, encore pas mal éloigné sans doute, où ils pourront rendre tous les services que l'on en avait attendus.

Le Général a décidé de quitter Suberbieville cet après-midi à 3 heures. M. Antoni, le commandant en second de la flottille, lui affirme que nous pouvons être en vingt-quatre heures à Majunga, c'est-à-dire demain soir. C'est très tentant, mais moins certain. Enfin, nous verrons si M. Antoni est de Tarascon.

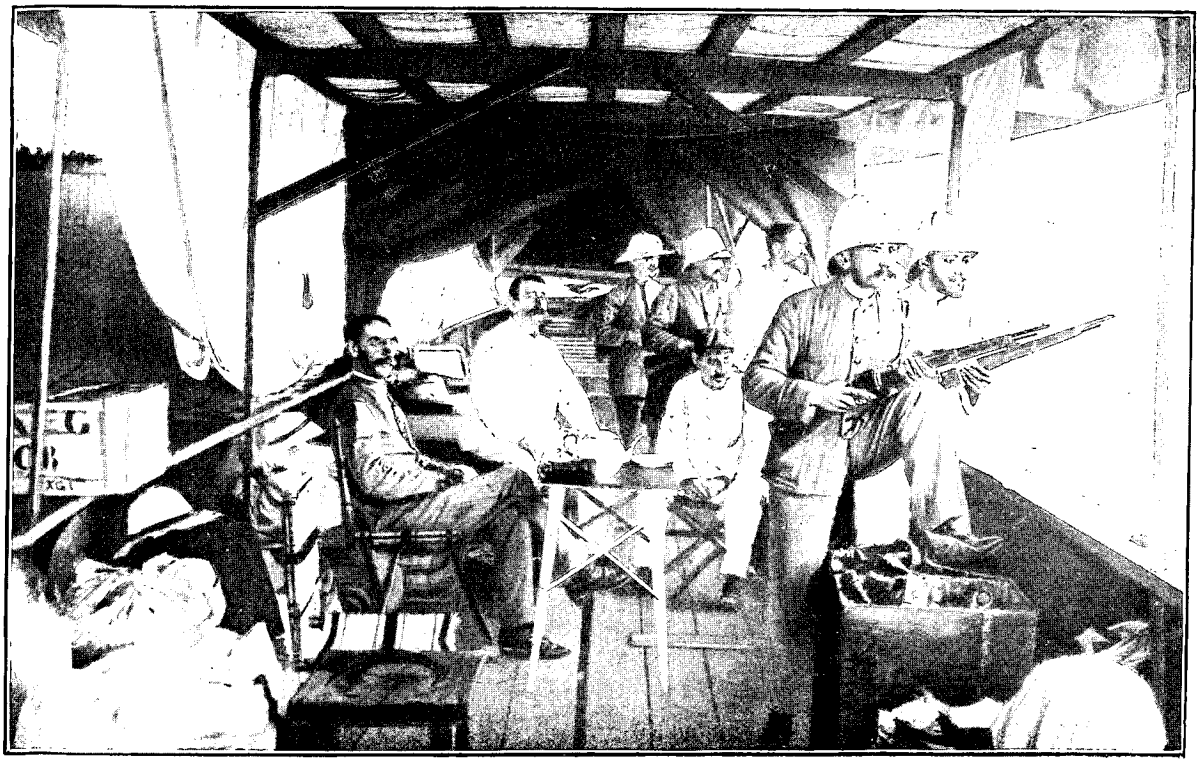
Donc, aussitôt le déjeuner expédié, nous bouclons nos cantines et faisons filer tous nos bagages.

(A suivre.) X...



MEVATANANA : ARRIVÉE DU GOUVERNEUR (PAGE 326). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CHASSE AU CAÏMAN À BORD DU « BOÉNI » (PAGE 341.) — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI[1]

(CINQ MOIS AUTOUR DE MADAGASCAR).

IV

DE SUBERBIEVILLE A MAJUNGA.

Le départ de Suberbieville. — La Betsiboka. — La descente de la rivière. — Les caïmans. — Marovoay. — Arrivée à Majunga. La situation à Majunga.



UN ANTALAOTRA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

A 3 heures, nous quittons l'habitation Suberbie pour aller nous embarquer en canot à vapeur. Toute la population est là, nullement fatiguée des danses et chants des journées et des nuits précédentes. Nos écoliers sont également à leur poste, et, à en juger par leurs cris, leurs poumons n'ont pas souffert des efforts de la veille. Toute cette foule conduit processionnellement le chef de la colonie jusqu'à l'embarcadère, au milieu d'un concert étourdissant de musiques et de chants.

Après avoir été salué par le personnel européen de la Compagnie Suberbie, qui lui adresse ses souhaits de bon voyage et d'heureux retour dans la capitale, le général monte sur un canot à vapeur qui a arboré à l'avant le pavillon bleu à carré tricolore de gouverneur général.

Le lieutenant-colonel Lyautey, qui, accompagné du lieutenant Grüss, fait route avec nous jusqu'à Majunga, monte avec lui ainsi que M. Henrotte, banquier parisien, qui vient de faire un petit voyage à Madagascar pour examiner la possibilité de créer un service de transports de Majunga à Tananarive. Nous prenons place dans le deuxième canot à vapeur.

Le chenal dans lequel nous sommes engagés, et qui fait communiquer Suberbieville avec l'Ikopa, est très étroit et presque noyé au milieu des plantes aquatiques, qui rendent la navigation lente et difficile. En certains endroits, le

1. *Suite. Voyez p.* 301, 313 *et* 325.

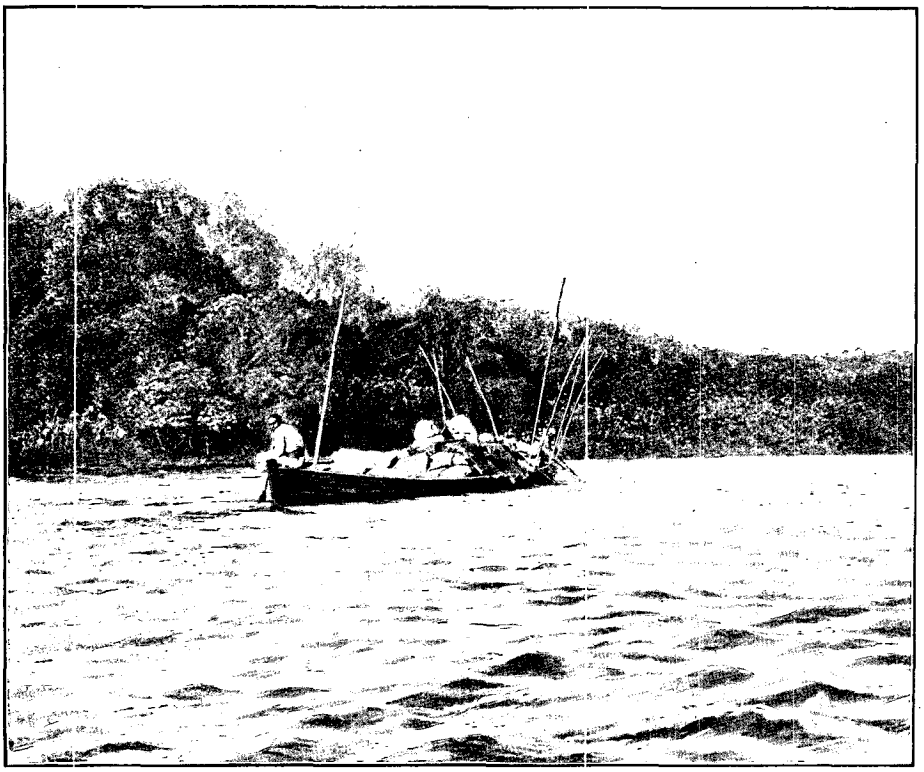
passage est tout juste assez large pour nos canots, lesquels sont obligés de stopper fréquemment, afin de permettre le nettoyage de l'hélice dont les branches à chaque instant s'embarrassent d'herbes et de débris végétaux. L'opération, heureusement, est des plus simples. Déposer son pagne et plonger est pour le noir qui est à la barre l'affaire d'un instant. Une fois sous l'eau, notre barreur, véritable amphibie, procède à loisir au nettoyage en question. Un rétablissement, et il se trouve à son poste, le pagne roulé autour des reins et la peau sèche. La scène se renouvelle au moins dix fois pendant ce trajet d'une heure et quart. Nous éprouvons aussi plusieurs échouages. Le chenal, malgré de continuels curages, s'obstrue par des apports ou par l'éboulement des berges.

Enfin, nous sommes au bout ; nous sortons de tous ces méandres pour entrer dans l'Ikopa. Cette rivière, large en cet endroit de 300 à 500 mètres, présente une foule d'îlots et de troncs d'arbres qui embarrassent son cours. Ses rives, garnies de nombreux bouquets de bois et verdoyantes en toutes saisons, lui forment un cadre des plus agréables.

Cependant la chaleur est tombée ; le soleil maintenant disparaît lentement sur notre gauche, derrière la forêt qu'il embrase, et dont les silhouettes sombres se détachent nettement sur un ciel d'or en fusion. Il fait une soirée délicieuse. Le temps est calme et doux, et c'est à peine si une brise légère effleure par moments la surface de l'Ikopa, dont les eaux déjà deviennent plus sombres. Avec bonheur nous enlevons nos casques et respirons à pleins poumons l'air tiède de ce beau soir d'été. Des vols d'oiseaux passent au-dessus de nos têtes, silencieux déjà et regagnant leur gîte. Bientôt la nuit tombe doucement, étendant insensiblement ses voiles sur la plaine qui nous entoure. La vie peu à peu s'éteint, l'ombre s'épaissit, il fait nuit noire...

Le trajet de Suberbieville à Marololo en canot à vapeur ne demande habituellement que 3 heures ; or elles sont écoulées depuis longtemps. L'aurions-nous dépassé ? Quelques-uns d'entre nous semblent déjà le craindre. Mais nous ne tardons pas à distinguer devant nous une petite lueur pâlotte, pas assez claire et trop basse sur l'horizon pour être une étoile. C'est Marololo, où nous allons trouver bon souper et bon gîte.

Ce nom de Marololo signifie en sakalave : « beaucoup d'esprits, de revenants ». Aurons-nous la chance d'en voir ? C'est peu probable. Bientôt nous accostons au débarcadère, décoré, pour l'arrivée du Général, d'un bel arc de triomphe ; vaguement nous découvrons, dans la demi-obscurité qui nous enveloppe, des guirlandes de feuillage, des faisceaux de drapeaux, etc.



PIROGUE TRANSPORTANT DES MARCHANDISES SUR L'IKOPA.
DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Le lendemain 14, le réveil a lieu de très bonne heure. On doit, en effet, quitter Marololo au point du jour pour atteindre, ou du moins tâcher d'atteindre Majunga le soir même. Aussi fait-il encore nuit noire quand nous disons adieu, sans trop de regrets, à notre gourbi pour nous mettre en route. Nous prenons tous place avec le Général sur le *Boéni*, la plus grande et la meilleure des chaloupes de la Compagnie. Il fait grand jour lorsque nous avons enfin une pression suffisante pour pouvoir partir. C'est une véritable flottille qui nous escorte. En effet, avec le *Boéni*, aux flancs duquel sont accostées deux pirogues, deux autres chaloupes à vapeur de la Compagnie, l'*Ondine*, qui remorque également une pirogue, et le *Campan*, font route avec nous. Enfin, les deux canots à vapeur qui nous ont transportés la veille rallient aussi Majunga. De Marololo à la Betsiboka, la distance n'excède pas 4 kilomètres ; aussi ne tardons-nous pas à atteindre le confluent des deux



LA BETSIBOKA.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

rivières. Le lit de la Betsiboka n'est d'abord guère plus large que celui de l'Ikopa, mais la teinte rougeâtre de ses eaux frappe immédiatement. Puis ses rives s'élargissent peu à peu, s'écartant sur certains points de plus d'un kilomètre. Elles présentent une réunion de sites variés, mais toujours verdoyants et pittoresques. Tantôt ce sont des bois d'essences diverses dont les arbres, aux troncs énormes, étendent autour d'eux une ombre épaisse, tantôt ce sont des taillis impénétrables, fouillis inextricables de brousse, de branchages et de lianes, des forêts de bananiers dont les longues tiges frangées fouettent bruyamment sous le souffle de la brise, ou encore de gracieux bouquets de lataniers, aux feuilles semblables à d'énormes éventails qu'agiteraient des mains invisibles. Les rives parfois se dressent en berges escarpées, hérissées de roseaux, d'autres fois s'abaissent insensiblement jusqu'au bord du fleuve en larges plages unies de beau sable bien fin.

Si l'on n'aperçoit presque ni habitants ni villages, en revanche des quantités d'oiseaux de toute espèce animent le paysage : hérons solitaires, absorbés par leur pêche ; compagnies de pintades qui, effarouchées, brusquement disparaissent dans la brousse ; groupes d'aigrettes pressées les unes contre les autres et réunies par centaines au coucher du soleil sur certains arbres qu'elles couvrent d'un manteau blanc ; nuages de canards sauvages, bandes nombreuses de sarcelles se prélassant en toute quiétude sur les multiples bancs de sable. Souvent des vols de perruches vertes, troublées par le bruit de la machine, traversent le fleuve, jetant, en un gazouillis assourdissant, mille petits cris apeurés. Quelquefois un martin-pêcheur, au plumage brillant, nous fait un bout de conduite, volant de roseau en roseau, non sans happer au passage les insectes que son œil aperçoit à la surface de l'eau.

Puis un hôte moins agréable que toute cette gent ailée, le terrible saurien, le caïman que l'on commence à rencontrer et qui dans ces parages ne pardonne pas au baigneur imprudent.

Le temps continue à être superbe et, grâce à une petite brise, la température est très supportable.

Vers une heure nous arrivons à Ankaladina, poste de la compagnie Suberbie qui partage à peu près également la distance de Suberbieville à Majunga et où les canots à vapeur et remorqueurs touchent pour faire du charbon. La marée se fait sentir jusqu'à ce point, éloigné cependant de Majunga d'environ 130 kilomètres.

Pendant que le *Boéni* comme ses satellites renouvelle sa provision de combustible, nous descendons à terre. L'emplacement du poste, adossé à une hauteur, est admirablement choisi au milieu d'une végétation superbe. Il est près de deux heures quand nous quittons Ankaladina pour continuer notre route.

L'après-midi se passe sans incident. La Betsiboka maintenant a bien un kilomètre de largeur, et, nous dit-on, au moins de 2 à 3 mètres de profondeur en cette saison. Le *Boéni*, qui ne cale guère que 0m,60, marche convenablement. J'ai déjà parlé plus haut de cette chaloupe à vapeur dont les dimensions sont 24 mètres de longueur sur 3m,50 de largeur. Quoique nombreux, nous y sommes relativement à l'aise, et chacun de nous trouve finalement un petit coin pour y installer son pliant et jouir paisiblement de la beauté du paysage.

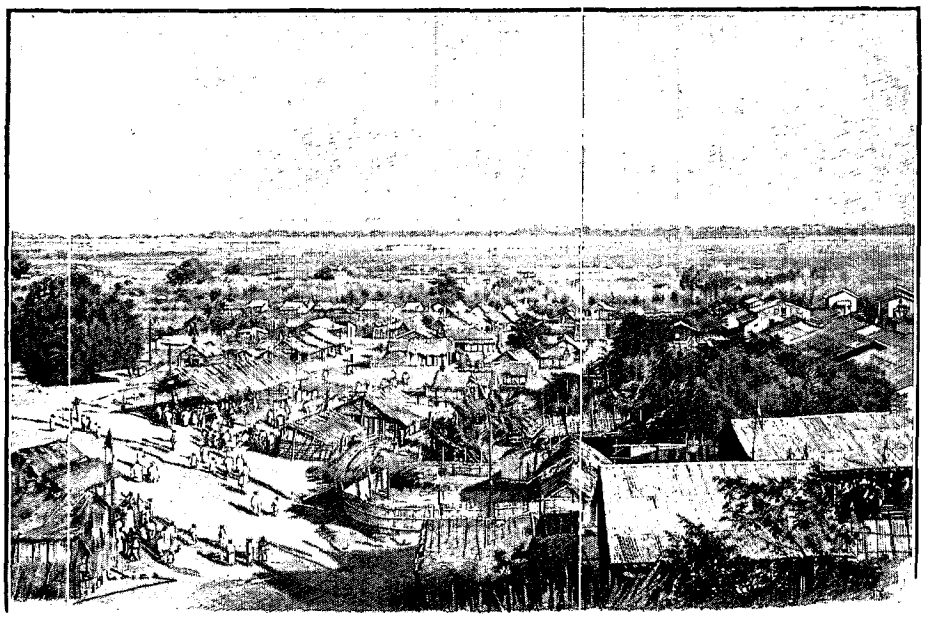
La journée s'achève sans que nous arrivions à Marovoay. Et, au moment où l'un de nous croit apercevoir une lumière dans le lointain, le patron du *Boéni* vient nous annoncer qu'il est trop tard et que la nuit est trop noire pour songer à remonter ce soir la rivière de Marovoay. Il va échouer son vapeur sur un banc de sable, et nous passerons la nuit au beau milieu de la rivière. Il nous invite donc à prendre nos dispositions en conséquence.

C'est parfait, mais chacun observe qu'on nous avait promis hier que nous coucherions ce soir à Majunga. Cet après-midi nous ne devions plus arriver qu'à Marovoay, où en revanche nous trouverions toutes préparées de confortables installations. Et voilà qu'au lieu de tout cela, au lieu de Majunga, ou simplement des confortables installations de Marovoay, nous n'entrons même pas dans la rivière de ce nom, et nous sommes réduits à passer la nuit au milieu du fleuve, en proie à des myriades de moustiques qui flairent déjà leurs victimes.

Il ne nous reste plus qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Le lendemain 15, aux premières lueurs du jour, nous quittons notre îlot de sable pour remonter la rivière de Marovoay. Souhaitons d'arriver aujourd'hui à Majunga.

Il est à peine six heures lorsque nous accostons à l'appontement de Marovoay. Les « Autorités » montent à bord pour saluer le Général. Puis le chef de la colonie descend à terre. A peine paraît-il sur l'appontement qu'il est reçu par les acclamations de toute la foule réunie. Le village, qui est entièrement pavoisé, s'étend en longueur sur la rive droite de la rivière. Les maisons, en pierres ou en briques, sont blanchies à la chaux et présentent un aspect assez propret ; le tout est dominé par une colline sur laquelle est bâti l'ancien rova. La population est d'environ 2 000 habitants, Hova, Sakalaves, Indiens, avec quelques Européens. Marovoay était avant la guerre un poste militaire hova assez important commandé par un 12e honneur et comprenant une garnison de 40 hommes avec 46 sniders, 2 canons hotchkiss, 2 gardner et quelques mauvaises pièces en fonte, sans affût. Il faut remarquer que la résistance de Marovoay ne reposait pas uniquement sur cette troupe quasi régulière. Ces 40 hommes étaient des soldats en activité, faisant leur temps de service. Mais il y avait en outre et en bien plus grand nombre, à Marovoay comme à Andriba, comme à Mevatanana, comme à Majunga, comme en un mot dans tous les postes militaires hova, des soldats libérés fixés dans le pays, agriculteurs ou commerçants, tous détenteurs d'un beau et bon fusil qu'ils entretenaient soigneusement. Ces Hova libérés du service militaire étaient connus sous le nom de *Voanzo ;* c'est le nom de l'arachide. Cette appellation très expressive leur était donnée parce qu'ils se fixaient au sol comme le plant de l'arachide, par ses racines. Tous ces colons militaires ou Voanzo présentaient à la vérité un élément de résistance autrement sérieux que les garnisons permanentes, toujours d'effectif relativement faible et non encore acclimatées.

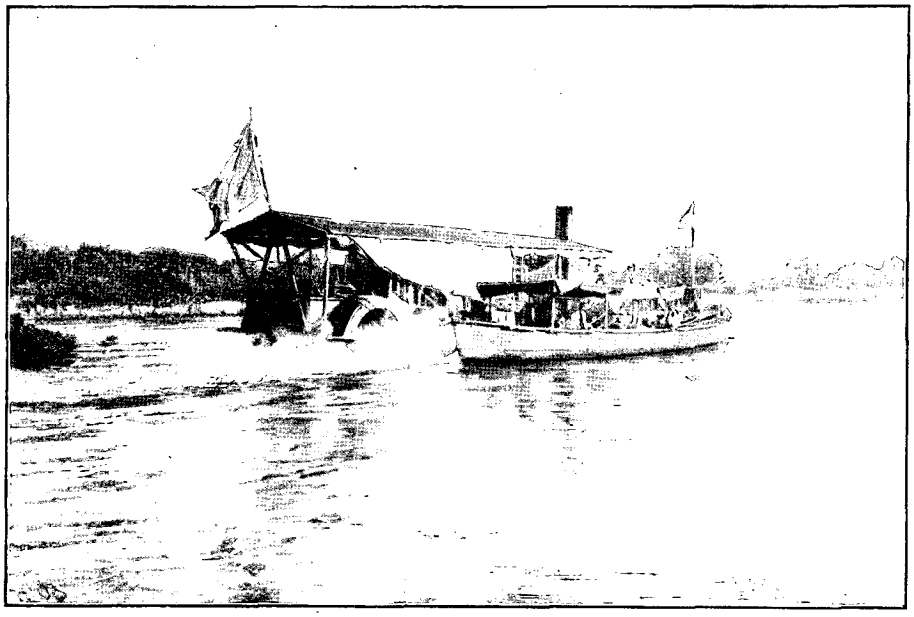


VUE DE MAROVOAY — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

En ce qui concerne Marovoay, le village aurait été, paraît-il, à l'origine, un centre d'Indiens et de Comoriens ; puis, lors de la création des différents postes militaires hova dont je viens de parler, c'est-à-dire sous Radama Ier (1810-1828), Marovoay devint une colonie hova très importante. L'immense plaine qui s'étend aux abords du village est, en effet, très fertile. De magnifiques rizières y étaient cultivées avant la guerre. Ces rizières, justement renommées, non seulement suffisaient à la consommation locale, mais encore fournis-

saient une quantité considérable de riz pour l'exportation ; c'était par centaines de tonnes que cette denrée était alors expédiée à Nossi-Bé, aux Comores, etc.

Presque totalement abandonnée pendant la récente période de guerre et d'insurrection, cette culture tend aujourd'hui à reprendre son ancienne importance. D'ailleurs tout le pays, entre Suberbieville et Majunga, est généralement riche et fertile, et semble devoir se prêter avantageusement aux exploitations agricoles. Si ce n'est pas encore la véritable végétation des tropiques, dans toute sa puissance et sa force, c'est du moins une région qui rappelle la côte Est et qui, contrastant singulièrement avec le pays accidenté et dénudé des hauts plateaux, paraît convenir à de multiples cultures. Couvert d'un épais manteau de verdure, semé çà et là de bouquets de riches essences, remarquablement arrosé, exceptionnellement favorisé au point de vue des communications, par les voies fluviales, ce bassin est bien fait pour tenter plus d'un colon. Quelques-uns de nos nationaux ont déjà des établissements dans la région, notamment dans la plaine de Marovoay. En outre, comme nous le verrons un peu plus loin, plusieurs autres, disposant de capitaux sérieux, sont actuellement en pourparlers pour obtenir de grandes concessions dans cette partie si fertile du Boéni.



LE « BOÉNI », VAPEUR FAISANT LE SERVICE DE SUBERBIEVILLE À MAJUNGA.
DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Toutefois, cette plaine de Marovoay a l'inconvénient d'être assez insalubre.

De Marovoay à Majunga le trajet par canot à vapeur s'effectue habituellement en 6 heures, et comme il importe d'y arriver assez tôt pour avoir le temps de nous installer avant la nuit, il ne faut pas nous attarder trop longtemps à Marovoay. C'est pourquoi nous quittons ce poste avec toute la flottille à 9 heures du matin.

Marovoay signifie en sakalave : « beaucoup de caïmans ». Jamais appellation ne fut mieux justifiée. Ces reptiles, en effet, pullulent dans la rivière vaseuse de ce nom. Aussi effectuons-nous cette partie du trajet au milieu d'une quantité de ces sauriens, de tous les âges, de toutes les dimensions, qui se prélassent doucement au soleil, regardant avec plus de curiosité que d'appréhension défiler vapeurs et pirogues. Ils semblent avoir une prédilection marquée pour la vase molle qui en ce moment, à marée basse, tapisse les bords de la rivière. Celle-ci en est littéralement infestée. Aussi chacun de nous est-il bientôt armé d'un fusil, heureux de ce nouveau genre de sport, qui vient agréablement rompre la monotonie de la traversée. En un clin d'œil, la fusillade éclate à bâbord, à tribord, à l'avant, à l'arrière, et de tous côtés pleuvent les projectiles sur les reptiles sans méfiance. La plupart des balles, arrivant obliquement, glissent sur la carapace squameuse de l'animal, qui s'enfonce alors rapidement dans l'eau. Quelques coups de feu toutefois, mieux dirigés, viennent frapper plusieurs d'entre eux à l'épaule, à l'aisselle, ou dans la bouche, et leur font faire la culbute. Quelques-uns demeurent d'abord comme étourdis par le choc de la balle, déjà on les croit frappés à mort, puis tout à coup, brusquement, ils se jettent dans la rivière.

On conçoit que ce voisinage soit des plus dangereux pour les habitants de Marovoay. Ceux-ci ont toujours soin de munir d'un grand manche les récipients qui leur servent à puiser de l'eau, de façon que les caïmans ne puissent les saisir par le bras ou la main lorsqu'ils s'approchent de la rivière.

Quoique d'aspect assez massif, ces animaux sont relativement agiles et détalent rapidement quand il ne s'agit que de parcourir quelques mètres. Les plus grands atteignent jusqu'à 4 mètres de long. Dans les eaux bourbeuses de la rivière de Marovoay et de la Betsiboka, il est souvent assez difficile de les distinguer des morceaux de bois et des troncs d'arbres que charrie le courant.

Le caïman est le seul animal dangereux pour l'homme que l'on trouve à Madagascar. Malheureusement il y est très commun et on le rencontre dans presque toutes les rivières de quelque importance, ainsi que dans

*

les lacs. Dans certaines parties de l'île, notamment dans la province d'Analalava, il fait chaque année de nombreuses victimes, saisissant les indigènes qui viennent puiser l'eau, laver le linge ou qui traversent les rivières. Aussi ce saurien inspire-t-il aux Malgaches la plus grande frayeur. Fort heureusement, le bruit le met en fuite. C'est pourquoi tous les indigènes, avant de traverser un cours d'eau habité par les caïmans, ont soin de battre des mains. Chacun d'eux, au moment de passer une rivière, tient au caïman le petit discours suivant : « Je ne médis pas de toi, mon vieux, mais je demande ta bénédiction pour passer. » En même temps, il se verse un peu d'eau sur la tête et se frappe la nuque. Ce n'est qu'après avoir accompli ces formalités qu'il met le pied dans la rivière. Une fois arrivé au milieu de l'eau, il s'abstient soigneusement de prononcer le mot de caïman, jusqu'à ce qu'il ait heureusement effectué le passage.



UN SAKALAVE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Les indigènes sont convaincus que, quand l'un d'eux est saisi par un caïman, c'est qu'il était ensorcelé.

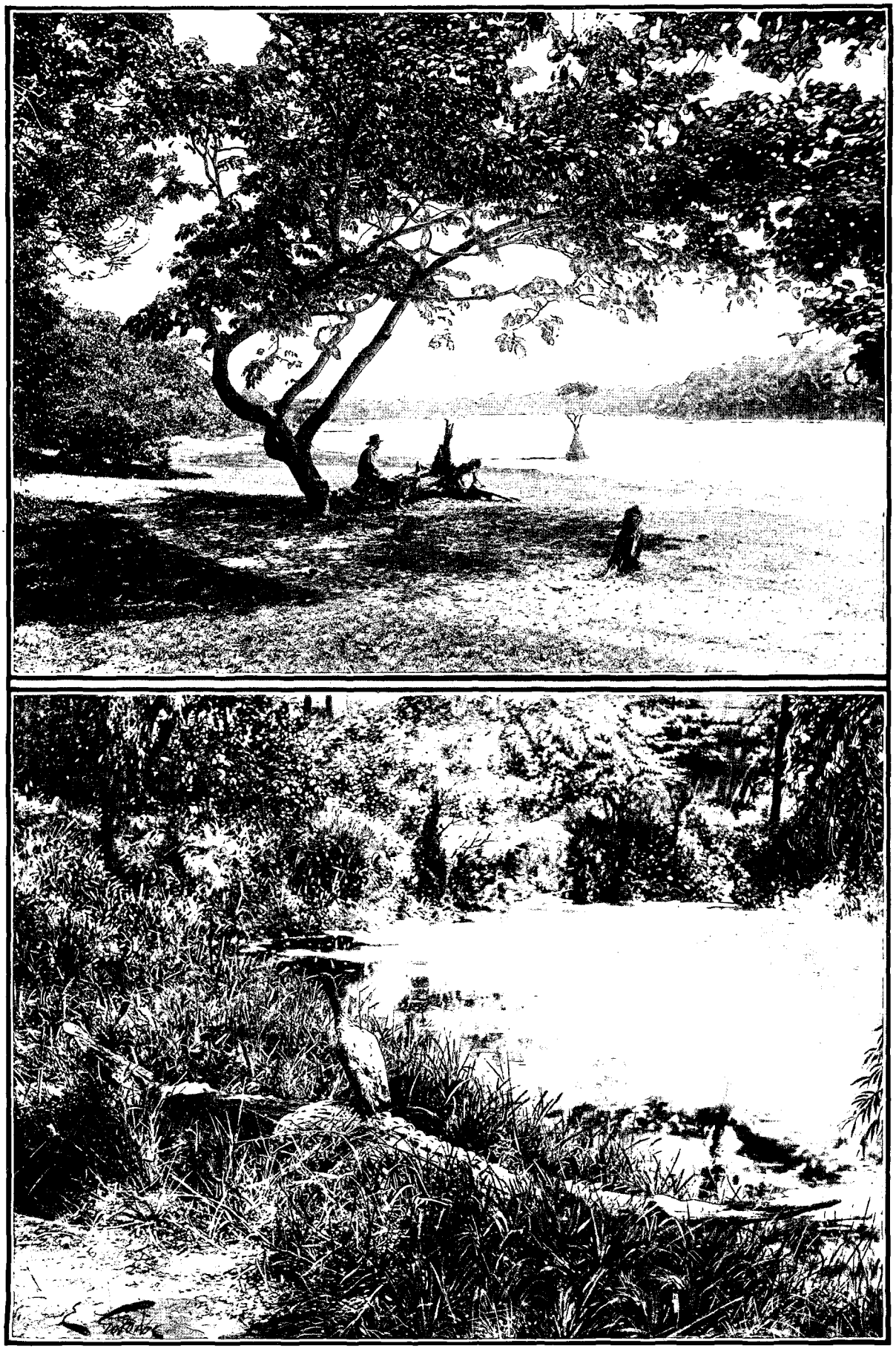
Les chiens, si l'on en croit du moins les habitants de la province de Vohemar, prennent presque tout autant de précautions pour franchir les cours d'eau.

Voici, d'après ces indigènes, le stratagème employé par l'espèce canine. Le molosse en question a-t-il fait choix de son point de passage, vite il court à quelque distance en amont donner de la voix pour y attirer le caïman, redescend aussitôt en aval où il fait de même et, après cette double feinte, s'élance rapidement à la nage entre les deux points, à l'endroit qu'il a choisi. Avouez que *si non e vero e bene trovato*. Les dents de caïman sont très longues. Les Sakalaves s'en font des amulettes, auxquelles ils attribuent toutes sortes de pouvoirs. Après les avoir déchaussées au moyen de patates très chaudes, ils en nettoient l'intérieur, puis les remplissent de petits morceaux de bois, auxquels ils joignent une aiguille, le tout enduit de miel et oint de la graisse extraite du *ramy* (arbre qui produit une sorte d'encens). Ainsi garnie, la dent, sous le nom de « boîte sacrée », est conservée religieusement dans la famille. Si l'un des membres de celle-ci vient à être malade, quelle que soit la maladie dont il s'agit, affection, plaie, furoncle, etc., on sort la dent et le médecin mandé la lave sur une petite pierre en prononçant les paroles suivantes : « Sois efficace, sois efficace, os de caïman. Un tel est pris d'un sortilège et toi seul, caïman puissant, tu peux détruire ce sortilège. » Si, après cette cérémonie, la maladie disparaît, le médecin conduit la famille du malade sur le bord de la rivière pour remercier le caïman, et ce traitement lui est chèrement payé.

Plusieurs de ces reptiles, et des plus gros, dorment sur le rivage, étendus au soleil, à une distance relativement grande du cours d'eau. Nous remarquons un oiseau blanc qui se promène tranquillement sur leur carapace et paraît très familier avec le monstre. C'est le *Vadimboag* (littéralement femme du caïman), qui tire sa nourriture des excréments de l'animal. Les indigènes prétendent même, comme d'ailleurs certains naturalistes, qu'il s'introduit dans la gueule du monstre, et se repaît tout à son aise des débris de nourriture restés entre ses dents, lui servant ainsi de dentiste. Ce qui prouve, une fois de plus, que l'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Un autre oiseau, héron aux ailes blanches connu généralement sous le nom de *Fotsyelatra* est quelquefois appelé *Fangalamotivoay*, ce qui peut se traduire : « l'œil purificateur du caïman ». Il semblerait ainsi que cet oiseau rendit aux caïmans les mêmes bons offices que les aigrettes (*Vorompotsy*) aux bœufs. Ces derniers oiseaux dévorent en effet les tiques du bétail.

Les Sakalaves donnent à une sorte de cormoran le nom de *Reniboay* (litt., mère ou gardien des caïmans), car ils prétendent qu'il agit à l'égard de ces reptiles comme une sentinelle qui les prévient du danger. Ils affirment également que, si l'on aperçoit un de ces oiseaux perché sur un arbre au bord d'une rivière, on peut



LES RIVES DE LA BETSIBOKA. — CAÏMAN ENDORMI. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. L. NEVIÈRE.

être sûr que les caïmans ne sont pas loin. Ils donnent encore à ce cormoran le nom de *Sakaizamboay* (ami de caïmans) et celui d'*Arondovy* (gardien de l'ennemi), le caïman étant, comme je l'ai dit plus haut, l'animal le plus redoutable de Madagascar et le plus redouté de tous les êtres qui peuplent l'île.

Après une heure de navigation au milieu de ces hôtes peu agréables, nous pénétrons de nouveau dans la Betsiboka, qui va maintenant en s'élargissant de plus en plus, formant bientôt trois grands bras principaux lesquels débouchent dans la baie de la Betsiboka. La flottille y pénètre par le bras le plus oriental ou de Manana. Les bâtiments de quelque tonnage préfèrent généralement celui du milieu, qui présente plus de fond. Cette baie de la Betsiboka, séparée de celle de Bombetoke ou de Majunga par la presqu'île d'Amboaniho, est spacieuse, bien abritée et semble meilleure pour les navires de tonnage moyen que cette dernière.

A Majunga, en effet, les bâtiments sont obligés de mouiller loin de la ville. Aussi semble-t-il que la ville eût été mieux placée à Amboaniho.

Amboaniho, dont le nom signifie « au cocotier », est en quelque sorte une trouvaille de M. Suberbie, qui y a établi d'importants ateliers de construction et de réparation pour son matériel fluvial. Nous découvrons à petite distance toutes ces constructions qui sont pavoisées, ainsi que la grande maison d'habitation où est installé le personnel.

La baie de la Betsiboka est entourée à l'Est par une ligne de collines dénudées qui vont en s'abaissant jusqu'à l'extrémité de la presqu'île d'Amboaniho. La rive gauche du fleuve est entièrement couverte de palétuviers verdoyants, ainsi que les nombreuses îles qui forment les différents bras dont j'ai parlé plus haut.



UNE NOSSI-BÉENNE.
DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Après avoir dépassé Amboaniho nous doublons la pointe Boana-Omar, puis la pointe Antanandava et la pointe Piripirina et nous pénétrons dans la superbe baie de Bombetoke, vaste, profonde, sûre, malheureusement traversée par un courant très rapide et offrant trop de prise aux vents du Nord, du Nord-Ouest et du Sud. La baie de Bombetoke, ou du moins la partie qui présente du fond, est orientée Nord-Sud. Elle est fermée au Nord-Est par la presqu'île de Majunga, laquelle présente une particularité assez curieuse.

Vue à une certaine distance par un observateur qui arrive par la Betsiboka, elle affecte assez exactement la forme d'un immense caïman au repos. La tête et le corps surtout sont parfaitement dessinés, les rugosités de l'écaille étant figurées par les arbres qui se profilent sur la silhouette. Une bonne jumelle permet de reconnaître sur la tête l'hôpital, sur le dos le rova ; quant à la ville elle-même, elle s'étend en un trait blanchâtre allongé le long du corps du saurien, formant la ligne de séparation entre la carapace et le ventre. La ressemblance dans l'ensemble et dans ces quelques détails est frappante.

Bientôt la côte se distingue nettement, Majunga apparaît alors légèrement étagée en amphithéâtre sur un fond de verdure.

Au premier plan, quatre des bâtiments de la division navale et quelques navires de commerce avec l'*Ambohimanga*, petit vapeur hova, dernier vestige de la suprématie hova. Derrière les mâts, le wharf et la ville coquettement ornée de milliers de drapeaux et d'oriflammes multicolores qu'agite gaiement le souffle de la brise. Majunga, ainsi parée et animée, encadrée par le bleu éblouissant du ciel des tropiques et des flots de l'Océan, semble une cité heureuse et favorisée sur laquelle le voyageur qui descend de Tananarive, après un

long trajet à travers des régions plus ou moins sauvages et désertes, repose doucement ses regards.

Tous les navires de commerce ont arboré le grand pavois. Nous approchons rapidement de la terre. Une foule très nombreuse a envahi le wharf et ses abords. On court, on se presse. Le temps est superbe, c'est un vrai jour de fête. Quelques minutes encore et nous accostons au wharf. Le Général est reçu par les membres de la commission municipale et de la chambre consultative, les fonctionnaires, les officiers de la garnison, les colons français, le vice-consul d'Angleterre et les représentants de la maison Oswald et de la *Deutsch Ost Afrikanische Gesellschaft*. De nombreuses dames en toilettes claires se trouvent également sur le wharf. Les présentations terminées, le Général, escorté par une foule considérable qui ne cesse de l'acclamer, se rend à pied au Palais de Justice, aménagé spécialement pour le recevoir. Les troupes et la compagnie de milice, formant la haie sur tout le parcours, lui rendent les honneurs. Le cortège suit d'abord l'avenue qui, sur la pointe de sable, longe le lagon où dorment ensablées les canonnières du corps expéditionnaire, puis pénètre dans la ville en passant sous un nouvel arc de triomphe. Toutes les maisons sont pavoisées et ornées, ainsi que les rues, de faisceaux de drapeaux, de bannières, de flammes, d'écussons et de guirlandes de feuillage qui, disposés avec beaucoup de goût, produisent le plus heureux effet. Les vieilles portes massives si artistement sculptées des maisons indiennes sont décorées de riches tentures. Comme la ville elle-même, tous les habitants ont revêtu leurs habits de fête. Toute cette foule qui se heurte, se coudoie, se bouscule pour approcher de plus près le Général, présente un spectacle des plus curieux : Indiens aux traits fins, lents, réfléchis, solennels même, dans leurs longues chemises blanches avec quelquefois un gilet de soie rouge par-dessus, la tête coiffée d'une petite calotte dorée, en forme de tronc de cône, de larges sandales jaunes aux pieds ; Comoriens plus foncés, à la physionomie expressive mais rude, à la démarche lourde; Makoas au facies de nègre; Antalaotras dont le type et le costume révèlent nettement l'origine arabe; Sakalaves à l'aspect sauvage, au regard méfiant, dont les cheveux sont tressés en une multitude de petites nattes ; femmes betsimisaraka aux chapeaux enrubannés, aux châles à grands ramages ; enfin, Nossi-Béennes aux traits réguliers, au gracieux sourire qui découvre sans cesse deux admirables rangées de dents blanches, si originales sous leur coiffure à boucles et si élégantes sous leurs robes aux couleurs voyantes ; ces femmes de Nossi-Bé portent de nombreux bijoux de toutes sortes, et leurs jolies toilettes jettent un coloris éclatant sur cette scène si vivante et si animée sous un ciel merveilleusement pur.



UNE NOSSI-BÉENNE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Enfin le Général arrive au Palais de Justice, construction en pierres un peu massive qui se dresse sur le bord de la mer et d'où la vue embrasse toute la rade jusqu'à la côte qui, dans un lointain horizon, la limite au Sud-Ouest.

Il est près de 4 heures lorsque nous pénétrons avec le Général dans le sanctuaire des lois. A demain les visites et les réceptions. Le plus pressé est de nous installer et de faire un peu de toilette, chose qui ne semble pas superflue après le gîte peu confortable des deux dernières nuits. La salle d'audience, vaste pièce donnant sur la mer et ouvrant par six fenêtres sur une spacieuse véranda, m'est échue. Excusez du peu.

O surprise ! un bon lit d'hôpital à sommier métallique m'attend dans ses draps bien blancs. Mais je vous laisse à deviner en quel point de la salle il a été dressé... au banc des accusés.

Au dehors déjà le jour baisse, tandis que les tam-tams et les danses continuent de plus belle devant le logement du général.

Après le dîner, illuminations superbes. Partout, danses, chants, concerts, tam-tams. Nuit sereine, idéale. Nous faisons un tour de promenade dans les différents quartiers ; la température est très supportable; malheureusement, tout Majunga est construit dans le sable et la marche y est désagréable, pénible, altérante. Aussi ne prolongeons-nous pas trop notre promenade.

Le lendemain, c'est le jour des réceptions : réception de la commission municipale, de la chambre consultative, des fonctionnaires, des magistrats, des colons, puis des chefs indigènes de la province, Sakalaves, Indiens, Antalaotras accourus des extrémités du Boéni pour saluer le gouverneur de la colonie. Tous ces chefs affirment solennellement à nouveau leur attachement à la France ainsi que celui de leurs populations, leur

respect et leur obéissance à son représentant et promettent de s'employer de tout leur pouvoir pour favoriser l'établissement et les entreprises de nos nationaux dans le pays.

Pendant que tout ce monde défile dans la salle des Pas perdus, je profite, comme l'écolier, de ce que l'attention du maître est occupée ailleurs pour me rendre coupable d'école buissonnière et faire un peu connaissance avec Majunga, que je vois pour la première fois.

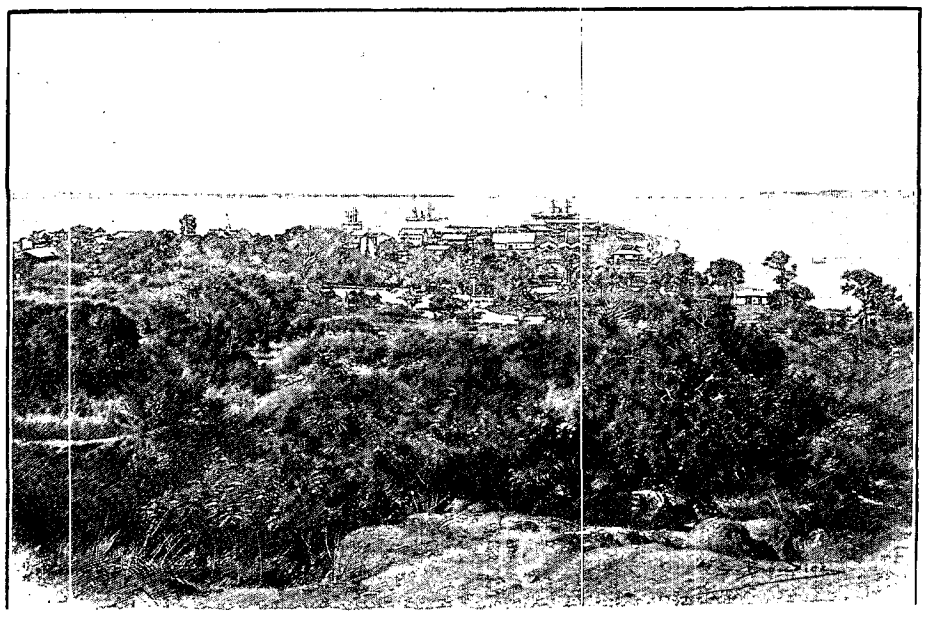
Majunga fut, comme on le sait, occupé en 1882 par l'amiral Pierre. Le 16 janvier 1895, le commandant Belin, de l'infanterie de marine, l'occupait de nouveau, en prenait le commandement et en organisait la défense. On connaît le rôle joué par Majunga, base maritime, pendant la dernière campagne. Ce n'est pas ici le lieu de faire ressortir le rôle qu'elle eût pu et dû jouer réellement.

Au lendemain de l'expédition, la ville eut à traverser une crise commerciale des plus pénibles ; brusquement, en effet, son importance se trouva singulièrement réduite, elle perdit presque complètement sa garnison ; en outre, comme point de transit, elle fut remplacée par Tamatave.

A l'extrémité de la pointe de sable qui termine du côté du large la rade de Majunga, se trouvent les établissements de la flottille et le wharf, construit au moment de l'expédition par la maison française qui avait déjà construit celui de Kotonou.

De la pointe de sable, on pénètre en ville par une large et belle avenue, l'avenue Gillon, du nom du colonel du 200e de ligne, qui mourut pendant l'expédition. La plupart des rues de Majunga, surtout depuis que le village indigène a été transféré à Mabiba, sont assez larges, régulières, droites ; les percées semblent suffisamment nombreuses pour permettre l'aération des différents quartiers. Une place vaste, dégagée, présentant plusieurs issues, sert pour le grand marché hebdomadaire et le marché quotidien. En somme la ville européenne et indienne semble maintenant installée dans des conditions d'hygiène presque satisfaisantes. Mais le grand défaut de Majunga, capital au point de vue de la salubrité publique, est de ne pas avoir d'eau potable, pas de fontaine ni de source, seulement quelques mauvais puits donnant une quantité insuffisante d'une eau médiocre.

Ce manque d'eau, que tout le monde connaissait cependant, a été bien regrettable au moment de l'expédition. « A l'hôpital de Majunga, écrit Jean Lemûre, l'eau a toujours fait défaut, les puits étaient à sec, et l'eau distillée suffisait à peine à la boisson. Faute d'eau, le blanchissage était impossible, et on s'est trouvé dans la nécessité d'envoyer le linge sale à Nossi-Bé. Quant à la propreté corporelle des malades, elle était nulle, et pendant tout leur temps de séjour à l'hôpital, ils ne pouvaient se laver ni les mains ni la figure. » Aussi le docteur Reynaud écrit-il : « Nous sommes bien loin du soin apporté par les Anglais à munir leur base d'opérations de Souakim d'appareils distillatoires puissants, capables de fournir 150 tonnes d'eau par jour ; ces appareils fonctionnaient sur des navires avant l'arrivée des troupes. A côté d'eux, deux autres navires, l'*Amethyst* et le *Bulimba*, avaient été installés pour la fabrication de la glace en grandes quantités. »



VUE GÉNÉRALE DE MAJUNGA. — DESSIN DE BOUDIER. — PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

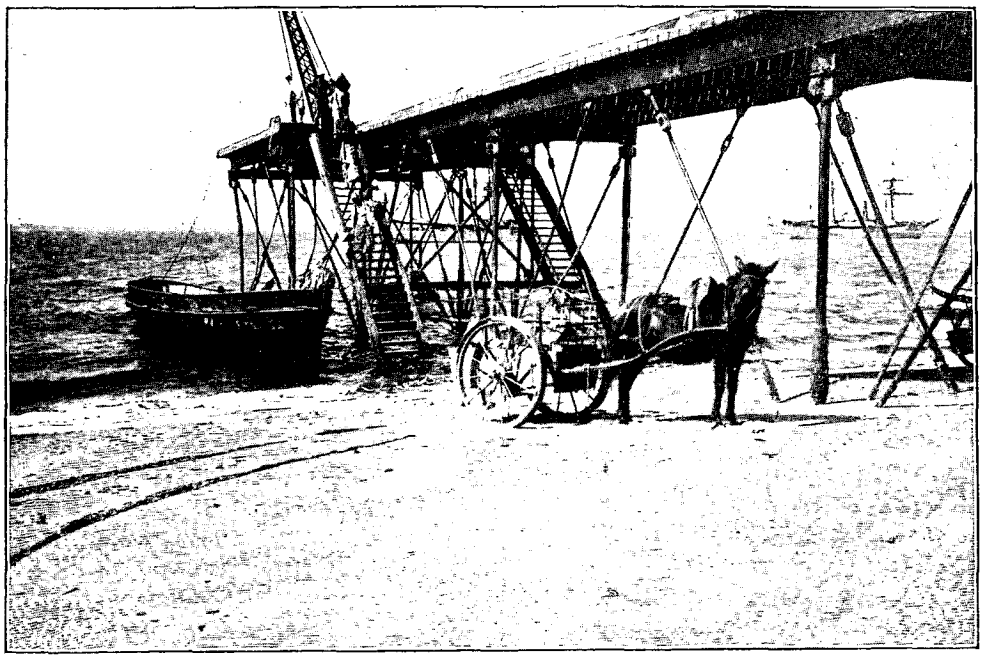
En laissant de côté l'expédition, dont les organisateurs ont négligé ce soin, il semble que les édiles de Majunga ne se soient pas assez préoccupés de cette question, pourtant des plus importantes. N'était-ce pas le plus urgent des travaux d'intérêt public ? et n'aurait-on pas dû commencer par la recherche d'une nappe d'eau dont la découverte n'eût probablement nécessité que quelques sondages peu coûteux ? On y songe enfin, paraît-il.

Majunga, avec toutes ses constructions fraîchement blanchies à la chaux, a un certain air de propreté. Et même, à la vérité, nous qui descendons de l'Emyrne, nous ne sommes plus faits à ces façades blanches, habitués aux maisons de Tananarive qui, avec leur crépi rouge brun, ont l'air d'être en chocolat.

On trouve en réalité à Majunga peu de constructions européennes ; les habitations les plus confortables

sont des maisons construites sur le type de celles de Zanzibar, mélange de style mauresque et de style hindou, avec terrasses, vérandas et vastes pièces, le tout en pierres avec d'épaisses murailles qui maintiennent dans les appartements une température très acceptable. Le Palais de Justice est un spécimen assez bien compris de ce genre d'habitation.

Les maisons, sans cachet extérieur, présentent généralement une porte d'entrée très curieuse. Ces portes, lourdes, épaisses, massives, sont d'ordinaire très artistement sculptées, ornées de toutes sortes de motifs habilement fouillés et délicatement travaillés. Elles sont expédiées de Zanzibar, toutes sculptées, entièrement finies et prêtes à être mises en place.



LE WHARF ET LA RADE DE MAJUNGA — PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Derrière la ville européenne, au nord de celle-ci, s'étendait auparavant le village indigène ou Boustan, dont les cases étaient jetées pêle-mêle par groupes compacts à l'ombre de magnifiques tamariniers. L'administration l'a, avec raison, reporté plus loin à 2 ou 3 kilomètres à l'Est, sur l'emplacement appelé Mabiba, où les indigènes ont, outre l'ombrage, l'air et l'espace à proximité immédiate de la mer et à une distance suffisante de la ville européenne pour que celle-ci n'ait pas à souffrir de ce voisinage.

En ce qui concerne le climat de Majunga, l'expédition de 1895 avait fait à la ville une réputation imméritée d'insalubrité. La mortalité effrayante qui fut constatée à cette époque parmi les troupes du Général Duchesne, mortalité qu'accusent si douloureusement les trois cimetières de Majunga, tenait à l'inaptitude des troupes métropolitaines (200e et 40e chasseurs à pied) pour la guerre coloniale, au degré de cachexie palustre déjà atteint par les hommes évacués de l'intérieur sur ce point, et enfin au défaut d'organisation des transports, d'aménagement des formations sanitaires, aux privations et aux fatigues de toutes sortes.

Cette mortalité eut surtout pour cause, il faut bien le dire, la stagnation des troupes pendant trois mois dans la région marécageuse et réputée l'une des plus insalubres de Madagascar, qui s'étend entre Majunga et Suberbieville. Pendant près de troismois, en effet, la plupart des troupes, aussi bien blanches qu'indigènes, restèrent à patauger dans les marais de Marohoy, de Marololo, de Marovoay, etc., couchant sous la tente, construisant une route carrossable, et ayant à peine une nuit de repos sur deux ! En utilisant la voie fluviale, nos soldats eussent été transportés à Suberbieville en moins de trois jours !...

Ce n'est pas à dire évidemment que Majunga soit aussi sain que n'importe quelle ville de France, ni que les affections paludéennes y soient inconnues. Assurément le paludisme sévit à Majunga et y sévit même avec quelque intensité, particulièrement pendant l'hivernage et par les vents du Nord-Est et de l'Est, lesquels traversent des régions marécageuses constituant des foyers de paludisme d'autant plus intenses que ces marais sont formés par un mélange d'eau douce et d'eau salée. Mais ce point est loin d'être un des plus malsains de Madagascar. Il est sans conteste plus sain que Tamatave, et il est permis d'affirmer que les Européens, sous la réserve d'y être installés dans de bonnes conditions hygiéniques, y peuvent vivre facilement. D'après les observations faites depuis plusieurs années par M. Knott, vice-consul d'Angleterre, la température n'a rien d'excessif: elle varie entre 21°6 et 30°8, avec un minimum de 16°6 en juillet et un maximum de 35°7 en novembre.

Les causes qui avaient nui à Majunga ont disparu. Le pays est entièrement pacifié. Les communications avec Tananarive sont constantes et régulières. Mieux que cela, une route carrossable, presque achevée et déjà praticable aux voitures, au moins pendant la saison sèche, relie cet excellent port à la capitale, route dont le commerce et les transports militaires usent largement. Enfin à l'heure actuelle, la majeure partie des troupes du corps d'occupation se trouvant répartie sur le versant occidental de l'île, Majunga est redevenu le

centre d'un transit considérable. Ajoutons à cela que le temps et l'expérience ont fait justice de ce renom d'insalubrité, imputable bien plus aux hommes et aux circonstances qu'au pays lui-même. Aussi le commerce a-t-il repris confiance ; assuré du lendemain, convaincu de la stabilité du nouveau régime, chacun s'est remis à l'œuvre avec énergie. Dans ces conditions, la situation n'a pas tardé à s'améliorer. A partir de 1898 surtout, les transactions commerciales ont pris un développement énorme.

Ainsi tandis que, pour toute l'année 1897, les importations n'avaient pas dépassé le chiffre de 2 486 458 fr. et les exportations celui de 491 606 francs, pendant les 9 premiers mois seulement de 1898, les importations ont atteint 2 781 164 fr. 15 et les exportations 535 037 fr. 34.

Les principaux articles d'exportation sont : le rafia, la cire, les peaux, les bœufs vivants, le caoutchouc, les viandes salées et les conserves, l'or, etc. Les importations consistent surtout en tissus, soieries, boissons, vins, farines, sucre, quincaillerie et bimbeloterie.

Il est non moins intéressant de remarquer la prépondérance prise dans ces derniers temps par le commerce français, tandis qu'antérieurement le marché était presque entièrement au pouvoir des Indiens.

Le chiffre des entrées et sorties de navires donne aussi un renseignement utile. Ce chiffre a été en 1897 de 737 entrées pour 659 sorties.

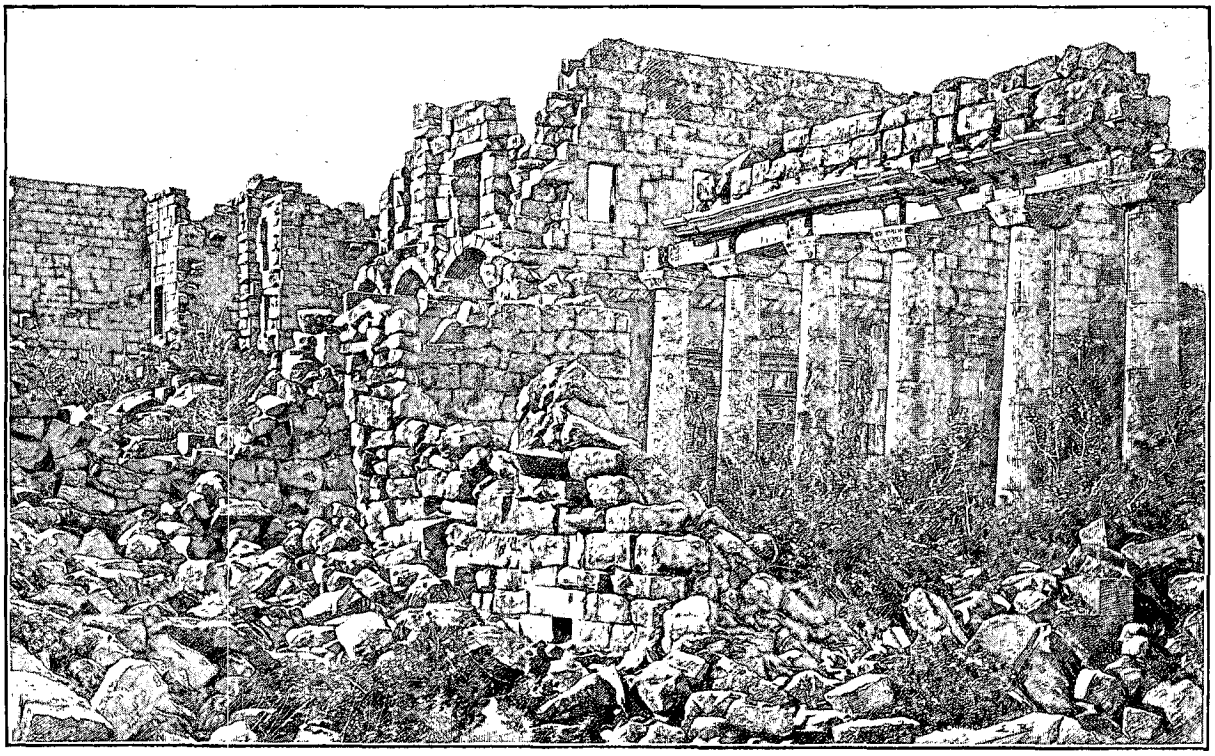
D'une façon générale, ces chiffres accusent une sérieuse reprise des affaires, et, à la vérité, grâce aux heureuses circonstances mentionnées plus haut, non seulement Majunga est dès maintenant sorti de la crise pénible traversée au lendemain de la guerre, mais encore une réelle ère de prospérité semble s'ouvrir aujourd'hui pour cette ville, déjà le plus grand port de la côte Ouest et le second de l'île. Et même si cette progression se continue dans les mêmes termes, on peut d'ores et déjà prévoir que Majunga, dont la population atteint aujourd'hui 5 306 habitants, sur lesquels 200 Européens, supplantera d'ici peu Tamatave et deviendra le premier port de Madagascar, du moins jusqu'à ce que la construction du chemin de fer de Tananarive à la côte Est vienne modifier entièrement les conditions économiques du centre et du versant Est de l'île.

X***



BAOBAB À MAJUNGA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. L. NEVIÈRE.

Droits de traduction et de reproduction reservés.



CONSTRUCTIONS SABÉENNES DU HAOURAN. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE EN SYRIE & EN MÉSOPOTAMIE[1]

(DE DAMAS A BAGDAD),

PAR M. LE BARON MAX D'OPPENHEIM,

Traduit de l'allemand et résumé par M. HENRI JACOTTET.

Les premiers chapitres de l'intéressant voyage de M. le baron d'Oppenheim sont consacrés à Beïrout et à Damas. Ces deux villes ayant été décrites plusieurs fois dans *le Tour du Monde*, — en particulier dans *la Syrie d'aujourd'hui*, de M. le Dr Lortet, — nous nous abstenons de traduire les pages qui s'y rapportent et nous prenons le voyageur à son départ de Damas.



DRUSE DU LIBAN. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

I

Départ de Damas. — Organisation de la caravane. — Le chemin de fer du Haouran. — Bousr el Harriri. — Le Haouran et ses constructions. — Caractère et origine du Haouran. — Les Druses, leur histoire et leur religion.

Arrivé à Damas en juin 1893, je m'occupai sans tarder de l'organisation de ma caravane ; elle me prit beaucoup de temps. J'avais renoncé d'emblée à m'adresser à un drogman ; ces gens-là se recrutent, la plupart du temps parmi les chrétiens de Syrie ; outre qu'ils extorquent aux étrangers des sommes considérables, ils les empêchent d'ordinaire de s'écarter des routes des caravanes, afin d'éviter le plus possible les fatigues et le danger. Ils aiment mieux donner des renseignements incomplets ou faux que prendre la peine de s'informer eux-mêmes. Ils sont donc absolument sans utilité pour les voyageurs qui poursuivent un but scientifique, et pour les pays qui se trouvent en dehors des routes ordinaires des touristes.

Ma caravane était composée originairement de dix personnes, dont trois chameliers, deux palefreniers, deux domestiques syriens, un cuisinier arménien, un Bédouin, appelé Cheikh-Mansour-Nar, et enfin un élève de l'école de médecine protestante américaine de Beïrout, un jeune chrétien syrien, né à Hama et appelé Nedjib-Salloum, qui avait obtenu de son directeur, M. Bliss, et de son maître, M. Post, un congé pour m'accompagner. Il se rendit spécialement utile, pendant le voyage, par le double talent qu'il avait d'écrire correctement les noms arabes et de sécher les plantes. Un des palefreniers, un des chameliers,

1. *Voyage exécuté en* 1893. — *Texte inédit. — Dessins d'après l'édition allemande.*

et Cheikh-Mansour lui-même, bien qu'il se donnât pour un Bédouin Anezé, appartenaient à la tribu bédouine des Adjel, qui s'est établie près de Bagdad, et dont les membres louent pour la plupart leurs services comme guides de caravanes. Je ne fus aucunement satisfait de Cheikh-Mansour; il se montra, en toutes occasions, peu sûr, peu honnête et peu serviable. Il ne connaissait guère que l'extrémité nord-ouest de la Hamad, et spécialement la Palmyrène ; enfin son ignorance des routes, sa légèreté dans la question si importante de l'eau et des approvisionnements, mirent plus d'une fois la caravane en péril. Je finis par ne plus avoir recours à lui. Ce fut le Libanais Tannus-Malouf qui de tous mes serviteurs se distingua le plus par sa fidélité et sa sûreté.

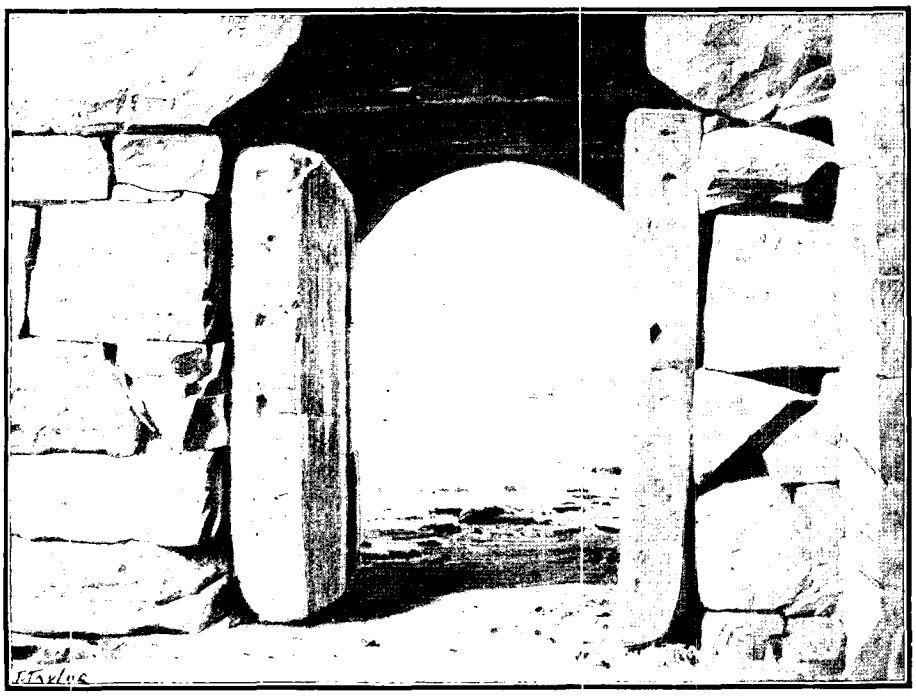
Ma cavalerie consistait en 6 chevaux, quelques chameaux de course (*deloul*) qui pouvaient remplacer les chevaux perdus, et 12 chameaux de bât. Je fus obligé, en cours de route, d'augmenter le nombre de ces derniers, spécialement pour porter l'eau et les provisions.

La question de l'eau était spécialement importante, parce que l'été de 1893 s'annonçait comme très chaud et très sec. Il nous fallait être prêts à passer à l'occasion trois jours sans pouvoir refaire notre approvisionnement, soit que les puits fussent asséchés, soit qu'ils fussent occupés par des bandes de Bédouins pillards avec lesquels la prudence nous empêchait d'entrer en contact.

Mon intention était de marcher autant que possible pendant le jour, aussi bien pour connaître le pays que pour éviter les bandes pillardes, qui voyagent habituellement pendant la nuit. Il me fallut toute mon énergie pour triompher de la répugnance de mes hommes, qui eussent préféré les marches nocturnes, à cause de l'extrême chaleur. J'insistai également, malgré leurs objections, pour de longues étapes (12 heures par jour en moyenne), afin de ne pas augmenter le danger du manque d'eau.

La température fut, en fait, extrêmement élevée. Les *maxima* moyens du jour furent de 47° pendant les semaines les plus chaudes de mon expédition. La plus haute température observée à l'ombre fut de 54°. Je cherchai à me protéger contre les rayons du soleil par de légères pièces de vêtement portées l'une sur l'autre ; une *abayé* mince, ample et blanche, me rendit, en particulier, de précieux services. J'étais coiffé d'un casque en moelle de sureau à bords très larges, autour duquel un voile de couleur sombre s'enroulait à la façon d'un turban.

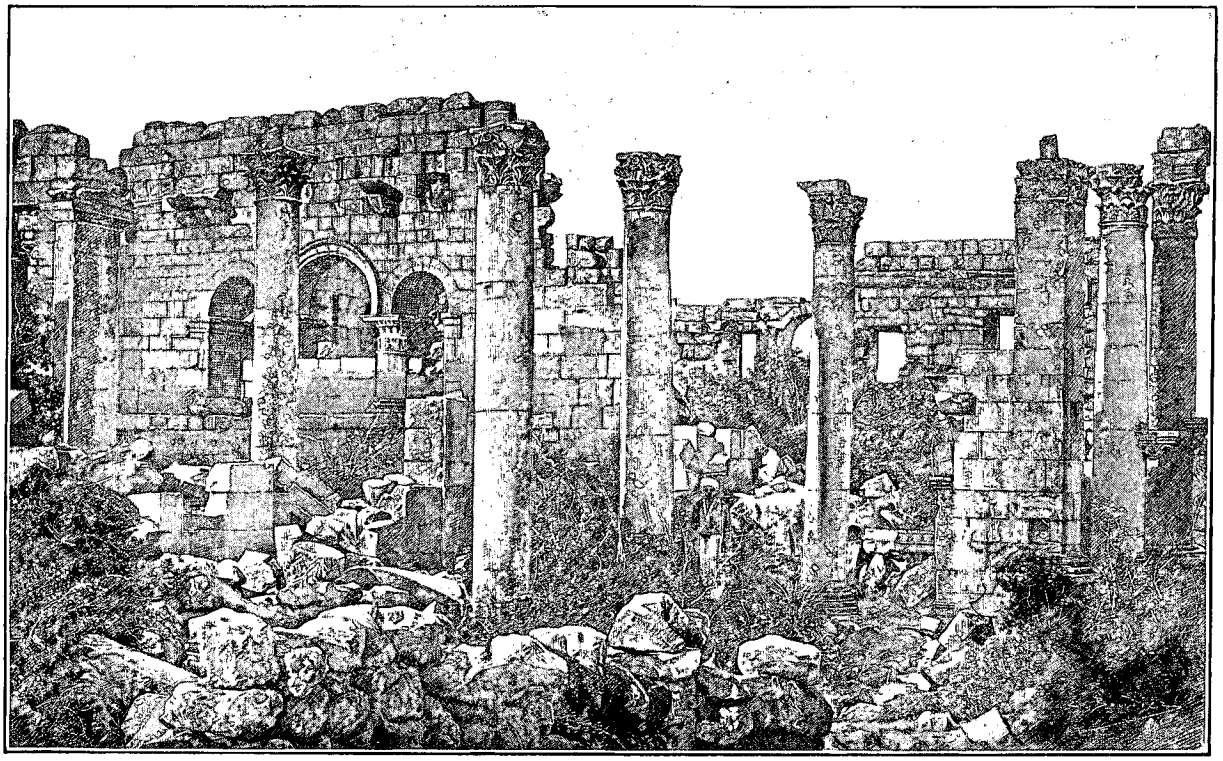
La quantité de liquide que le corps humain peut absorber en un jour de marche dans le désert est absolument incroyable. Et l'Européen a besoin d'eau, non seulement pour boire, mais encore pour faire sa cuisine, et pour se laver. On peut comprendre par là combien il importe d'atteindre les points d'eau en temps utile. Le cheval, pas plus que l'homme, ne peut rester sans eau un jour entier, quand il a réellement dû marcher du matin au soir à la chaleur. Par contre le chameau peut, en plein été, passer sans eau deux et, s'il le faut, trois jours de marche de douze heures, et ne pas s'en ressentir. Dans les saisons plus fraîches, il est capable de vivre ainsi plus longtemps encore, surtout si l'on peut lui donner de l'herbe fraîche.



PORTE DE PIERRE DANS LE HAOURAN. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pour le transport de l'eau, nous nous servions, comme on le fait en Arabie, dans le Sahara et presque dans tout le monde musulman, de peaux de chèvre et de mouton dont la tête est coupée, et dont les membres sont cousus, à l'exception d'une jambe ou du cou ; l'ouverture ainsi faite sert à remplir l'outre.

La caravane partit le 24 juin 1893. J'avais résolu d'utiliser d'abord, jusqu'à la station de Cheikh-Miskin, le chemin de fer du Haouran qui s'arrête à M'zérib. Partis à 5 heures du matin, nous étions parvenus à 10 heures à notre destination. J'y retrouvais Cheikh-Mansour et Nedjib-Salloum,



RUINES D'ATILS DANS LE HAOURAN. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

qui avaient des lettres pour tous les caïmacans du district de Haouran. Je fus accueilli par la nouvelle qu'un combat venait d'avoir lieu entre Druses, et que le caïmacan du cercle de Souveda, Ibrahim Pacha il Atrech, auquel j'étais recommandé particulièrement par l'émir druse Arslan, y avait trouvé la mort. On disait qu'une complète anarchie régnait dans le Haouran, et, en conséquence, l'on me déconseillait vivement de suivre l'itinéraire que je m'étais tracé, alléguant, en particulier, qu'il était impossible de pénétrer dans la Harra en se recommandant des Druses. Mais j'étais habitué à ces objections, et je n'en tins pas compte. Nous quittâmes Cheikh-Miskin à 3 heures de l'après-midi, et dans la soirée nous étions à Bousr el Harriri, où nous campions. Nous avions trois tentes, l'une pour moi, une autre plus petite, destinée à Nedjib-Salloum, qui devait aussi nous servir de salle à manger, une troisième pour mes serviteurs et pour la cuisine. Devant moi, les chevaux étaient attachés, à la file, à une longue corde, les jambes de devant liées; les chameaux ruminaient à côté. Mes domestiques et mes porteurs me saluaient amicalement; c'était un joli tableau de la vie nomade. Ainsi commençait notre expédition dans le Haouran.

Le nom de Haouran n'est pas seulement donné à la chaîne du Haouran, ou Djebel id Druz ; il désigne aussi, dans une acception plus vaste, tout le territoire qui s'étend au Sud de la plaine de Damas, et qui est borné à l'Ouest par les contreforts du Hermon et les chaînes du nord de la Palestine, au sud par la steppe de Syrie, à l'Est par le désert de pierre de la Harra. Les limites de ce territoire correspondent à peu près à celles du district, ou *moutessariflik*, du Haouran, dont le chef a sa résidence à Cheikh-Saïd.

La plaine du Haouran, appelée *in Noukra*, est une des régions les plus fertiles de la terre, et a toujours été l'un des greniers de la Syrie. Les nombreuses ruines que l'on y rencontre prouvent qu'elle a été habitée dès les temps les plus anciens; des paysans arabes, devenus plus ou moins sédentaires, y vivent aujourd'hui ; le gouvernement turc leur a laissé certaines libertés ; ils sont, en particulier, comme les Druses et les Bédouins, exemptés du service militaire.

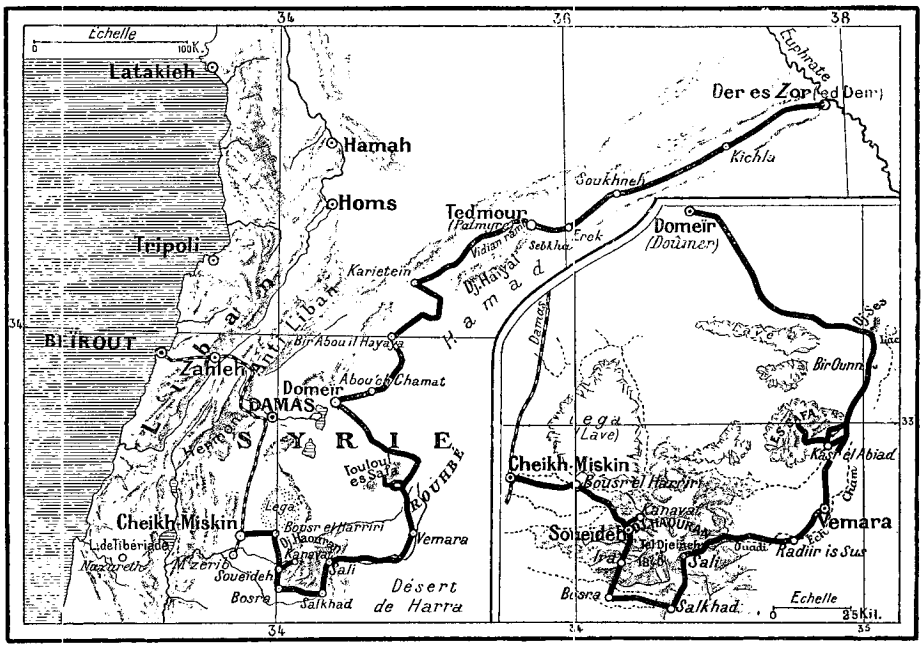
Le Djebel Haouran est la protubérance la plus élevée du grand territoire volcanique qui s'étend entre les hauts plateaux du Transjourdain et le désert de Syrie. C'est une chaîne qui mesure, du Nord au Sud, environ 70 kilomètres de longueur, et dont les plus hauts sommets montent à 1 800 mètres. Au Sud elle s'abaisse en pente douce vers le désert syrien ; mais par ses autres faces elle s'élève abruptement de plusieurs centaines de mètres au-dessus des plaines environnantes. Partout où n'affleurent pas les rochers et les blocs de lave, elle est revêtue d'un humus brun rougeâtre, produit de la décomposition des roches volcaniques, qui rivalise de fertilité avec la terre brun jaunâtre de la plaine du Haouran. Les points culminants de la chaîne sont le Tell il Gena, qui a environ 1 840 mètres, et le cratère du Djebel il Kouleb, qui en a 1 724.

Les éruptions des volcans du Haouran ont formé vers l'Ouest le plateau de lave de la Lega, la Trachonitide occidentale de l'antiquité. A l'Est s'étend le désert de pierres volcaniques de la Harra, qui doit son origine aux éruptions de différents cratères ouverts dans la région même, peut-être aussi à celles des volcans du Haouran oriental; les différences d'origine des coulées de lave qui l'ont formée se reconnaissent à leurs teintes et à leur degré plus ou moins avancé de décomposition ; au Nord se rattache à la Harra la région volcanique appelée la Trachonitide orientale. La Harra est en été presque complètement dépourvue de végétation, un affreux désert de pierre.

Malgré les tremblements de terre qui ont souvent agité la région, on trouve partout, dans le Djebel id Druz, dans la Lega, sur différentes hauteurs de la Noukra, même dans l'oasis de la Rouhbé, des restes de constructions qui éveillent l'attention du voyageur non moins vivement que le curieux caractère géologique du pays. Villes, villages, temples, châteaux semblent au premier aspect si bien conservés qu'on les croirait encore habités. Mais tous ces lieux ont été abandonnés depuis un millier d'années, et encore aujourd'hui la plupart sont vides. Les ruines sont si nombreuses que l'on a trouvé, pour désigner le Haouran, le mot de « désert de villes ».

Vus de près, tous ces endroits portent les traces de terribles destructions ; une partie doit en être attribuée à des attaques d'ennemis, mais elles proviennent surtout des tremblements de terre dont j'ai parlé. Les maisons sont construites en gros blocs de lave ou de dolérite, sans mortier. Lorsqu'on pénètre dans l'intérieur, on est surpris de voir construit en pierre tout ce qu'ailleurs on a l'habitude de construire en bois. Les escaliers qui conduisent au second étage se trouvent à l'extérieur et consistent en degrés de pierre engagés dans la muraille. Les plafonds sont faits de dalles d'une petitesse souvent frappante, ou s'arrondissent en coupoles. Çà et là on trouve des portes taillées dans un seul bloc et tournant sur de gigantesques gonds en pierre. Les montants des fenêtres, percés d'ouvertures qui sont groupées en figures géométriques, les armoires, creusées dans les parois, les bancs, disposés le long des murailles, les tables, supportées par des colonnes, sont également en pierre. Devant presque toutes ces villes en ruine on trouve de puissants réservoirs, construits de gros blocs qui mesurent souvent plusieurs centaines de pas de circonférence ; des escaliers de pierre conduisent au fond.

Des parties de ces habitations ont servi aux immigrants, venus plus tard, de matériaux pour leurs propres constructions, et l'on trouve parfois des pierres, avec ornements et inscriptions, employées comme seuils de porte, comme architraves, etc. L'impression que font les rues et les maisons vides de ces villes désertes, mortes depuis des siècles, est grandiose et presque désagréable. Les premiers habitants du Haouran ont vécu dans les cavernes, dont on trouve un grand nombre dans le pays. Le Haouran apparaît déjà vaguement dans l'histoire au temps d'Assourbanipal, où l'on mentionne des Arabes comme y habitant ; mais il ne commence à jouer un certain rôle que dans les premiers siècles de notre ère. Les Romains le gouvernaient alors par l'intermédiaire de tétrarques, petits princes indigènes. A l'époque même du Christ, le Haouran appartenait au royaume nabatéen, qui dépendait de Rome. Vers la fin du premier siècle, il fut probablement envahi par des immigrants venant du Yémen, ou Arabie heureuse. A cette invasion en succédèrent d'autres ; mais la connaissance que nous en avons, par les inscriptions, est encore assez maigre. Ces immigrants apportaient une civilisation déjà ancienne, et il est probable qu'ils y furent reçus amicalement par les habitants. Ils fondèrent, dans le pays, sous le protectorat romain, les deux dynasties successives des Sélihides et des Rassanides.



ITINÉRAIRE DE M. D'OPPENHEIM ET RÉGION DU HAOURAN.

Dans l'intervalle, le royaume nabatéen avait perdu son indépendance, et le pays du Transjourdain avait été converti en province romaine, ayant pour capitale la ville, nouvellement fondée, de Bosra. L'année de sa fondation, 105, est pour le Haouran la première d'une ère nouvelle, l'*æra bostrensis*. Suivant leurs habitudes, les Romains construisirent à travers la chaîne des routes militaires qui se continuèrent dans la Lega et jusque dans la Harra.



TYPES DRUSES DU LIBAN. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les petits princes sabéens, qui s'étaient convertis au christianisme, gardèrent, sous la domination romaine, toute leur autonomie intérieure. Ils formèrent ainsi un État-tampon entre les Bédouins pillards et la Syrie. Les Romains n'exigèrent d'eux que l'entretien de leurs garnisons et le paiement d'un tribut. Rattachés, lors du partage de 395, à l'empire d'Orient, l'État sabéen garda avec Byzance les mêmes rapports qu'il avait eus avec Rome ; mais sans doute il y gagna, grâce à la faiblesse des nouveaux maîtres, une plus grande autonomie. Les princes rassanides étendirent leur domination jusque dans le Hamad, et jusqu'à Palmyre, qu'ils possédèrent quelque temps. Ce fut là l'époque la plus glorieuse de l'histoire du pays. Ravagé en 611 par les Perses de Chosroès II, qui semble avoir été quelque temps le maître incontesté du pays, le Haouran ne se releva que pour succomber à l'invasion musulmane. Le dernier des princes rassanides, Djebeleh, fut battu en 653 par le général arabe Abou-Oubeida qui, la même année, conquit Damas. Djebeleh embrassa l'islam, puis se convertit de nouveau au christianisme, et mourut fugitif à la cour de Byzance.

Les Rassanides et leur petit État disparaissent alors de l'histoire. Le Haouran lui-même fut presque entièrement abandonné par ses habitants. Mais il reprit quelque importance au temps de la première Croisade. Les musulmans, refoulés de Palestine et de Syrie par les croisés et par les chrétiens indigènes, trouvèrent un refuge et une base de résistance dans les villes abandonnées du Haouran, où ils se rencontrèrent avec les guerriers kurdes et turcs, venus de l'Est pour défendre l'islam.

Sous la dynastie des Eyoubides, on refit les fortifications de Bosra et de Salkhad, comme le prouvent de nombreuses inscriptions, de 600 à 650 ; encore aujourd'hui des restes bien conservés de bazars et de mosquées témoignent de l'état florissant des cités du Haouran, que ne purent réduire les rois chrétiens de Jérusalem. C'est à cette seconde époque de gloire que remonte la reconstruction de plusieurs localités abandonnées. Mais, lors de la chute du royaume de Jérusalem, la plus grande partie des musulmans retournèrent dans les régions de Syrie et de Palestine qu'ils avaient abandonnées.

Par suite des guerres civiles qui désolèrent la Syrie, les villes du Haouran perdirent de plus en plus de leur importance, et l'invasion des hordes de Tamerlan semble leur avoir porté le coup mortel.

Depuis lors, il n'y a plus eu dans le Haouran qu'une très faible population sédentaire, et quelques régions seulement du massif ont été temporairement visitées, en été et en automne, par des tribus nomades qui ramenaient en hiver leurs troupeaux vers la steppe, où elles retrouvaient du fourrage et de l'eau. Ces tribus sont celles des « Bédouins des montagnes », *Orban il Djebel*, qui demeurent aujourd'hui dans la Lega et dans la Harra.

Il est possible que les quelques familles chrétiennes, de rite catholique grec, ainsi qu'un certain nombre de familles musulmanes établies dans les villages de la Lega, représentent les faibles restes des anciennes immigrations sabéennes.

Au commencement de ce siècle, les habitants musulmans et chrétiens du Haouran étaient, au dire des

*

voyageurs, beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui. Si leur nombre a diminué, c'est par suite de l'établissement dans le pays des Druses du Liban. Ce mouvement d'immigration, déjà commencé au siècle dernier, n'a pris de grandes proportions que dans celui-ci. Actuellement, les Druses sont les maîtres incontestés du massif et ont refoulé ou assujetti les Orban el Djebel. Ils ont trouvé dans les constructions anciennes des maisons toutes faites et qui n'exigaient, pour être habitables, que quelques réparations. Cependant, quoiqu'il y ait aujourd'hui environ 40 000 Druses dans le Liban, on compte encore par douzaines les anciennes localités entièrement désertes.

A première vue, les constructions du Haouran paraissent des œuvres de la même décadence de l'art gréco-romain que l'on rencontre ailleurs en Asie Mineure et en Syrie. Cependant certains ornements, certains accessoires indiquent une origine qui n'est pas gréco-romaine : ainsi les couronnements de frontons à gradins ou à créneaux, les nombreux ornements empruntés au règne animal, les grands arcs qui supportent les plafonds et divisent les chambres en deux parties, les plafonds faits de petites dalles, les toits en coupole, les escaliers extérieurs, les ornemements faits de figures géométriques, etc.

Pour trouver les origines de cet art, il nous faudrait être plus instruits que nous le sommes sur l'architecture des pays sabéens, dont sont venus les premiers immigrants. Mais nous savons déjà que l'on rencontre des constructions analogues dans le nord du Hedjaz, à Teima, etc. Le comte de Vogüé croit trouver dans les monuments en pierre de Teima des œuvres d'artistes qui avaient étudié, dans le nord de la Syrie, l'architecture gréco-romaine, et qui laissèrent leurs constructions inachevées, « attendant sans doute de Petra des sculpteurs qui ne vinrent jamais ». Il faut remarquer cependant que l'on trouve dans ces monuments les mêmes ornements, les mêmes figures d'animaux que nous venons de signaler, et que l'on a vu sur une stèle découverte à Teima par les voyageurs Huber et Euting des figures humaines qui sont semblables aux œuvres assyriennes.

Ces faits semblent autoriser la conclusion que l'art assyro-babylonien a été cultivé dans l'Arabie du Sud et que, ayant immigré dans le Haouran, les Arabes retrouvèrent leurs traditions artistiques et s'en inspirèrent pour ajouter d'autres éléments à l'art gréco-romain, beaucoup plus développé.

Il est certain, d'autre part, que lorsque les musulmans mirent fin au royaume des Rassanides et s'établirent en Syrie, ils y trouvèrent une civilisation bien supérieure à celle qu'ils rapportaient du Hedjaz. Et ce fait inspire quelques réflexions sur l'origine de l'art arabe ou panislamique. Les ruines de constructions que nous trouvons ailleurs en Syrie offrent quelques analogies avec celles du Haouran ; mais il est probable que la cour des Rassanides se distinguait à cette époque par le nombre et l'éclat de ses édifices. Les innombrables restes de maisons et de palais ornés avec goût qui se sont conservés jusqu'à nos jours dans le « désert des villes », en sont la preuve. En les voyant, je me suis demandé involontairement si l'art arabe, celui que nous trouvons aujourd'hui, plus ou moins, dans tous les pays musulmans, n'aurait pas son origine dans le Haouran, ou du moins n'y aurait pas trouvé des inspirations décisives.



PIERRE AVEC INSCRIPTION NABATÉENNE.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Abstraction faite de l'usage des caractères arabes, nous trouvons ici des motifs d'ornement déterminés, l'emploi de figures géométriques, des treillis et des grillages spéciaux, des arbustes ou des fleurs s'épanouissant dans des vases, des créneaux à gradins, de grands arcs médians, auxquels se rattachent plusieurs étages de petits arcs, de fenêtres et de niches — autant de motifs que l'on retrouve comme un fil conducteur dans l'architecture et dans l'industrie d'art de tout le monde musulman. Or ils se rencontrent également dans tous les monuments préislamiques de l'Haouran, et sous une forme qui a pu servir de modèle à toutes les œuvres postérieures.

L'histoire ne s'oppose point à cette hypothèse. Comme nous l'avons vu, les premiers sectateurs de l'islam qui se dirigèrent vers la Syrie trouvèrent dans le Haouran des habitants de race analogue ; beaucoup, sans doute, s'associèrent à leurs expéditions de conquête, qui convertirent en si peu de temps une grande partie du



FEMMES DRUSES DU LIBAN. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

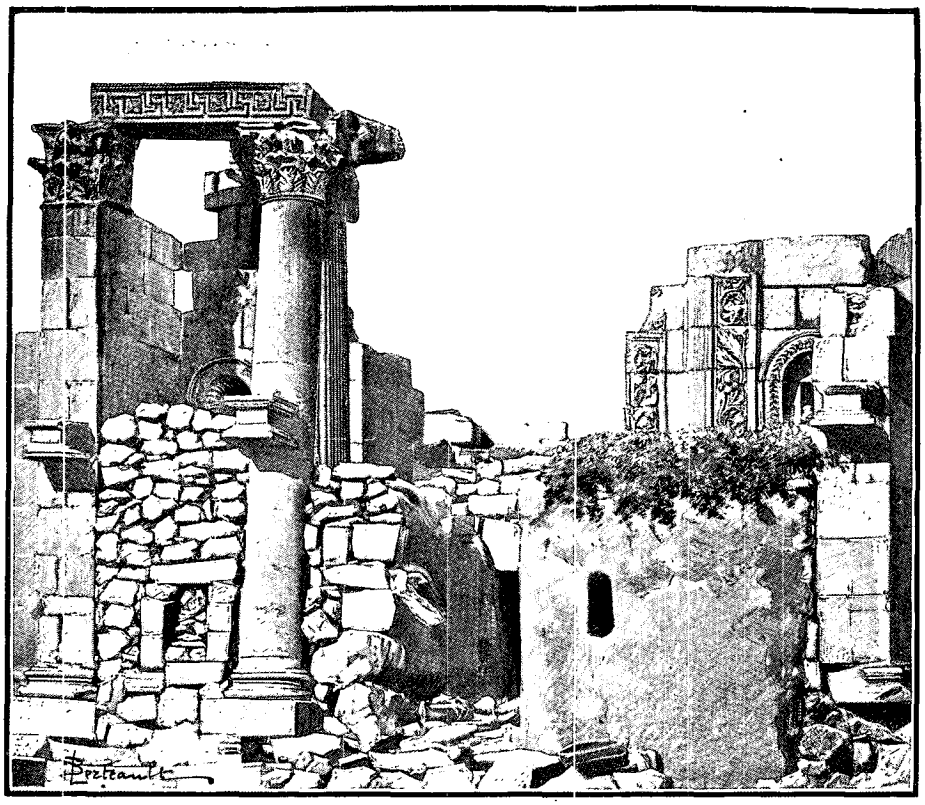
monde à l'islam ; d'autres allèrent se fixer à Damas, devenue bientôt le centre du nouvel empire, la ville des califes ommiades. Les souverains de cette dynastie, qui se distinguait par son amour de l'art, attirèrent sans doute à Damas tous les architectes et constructeurs du Haouran. Et ce seraient ceux-ci qui, appliquant les traditions de leurs ancêtres, et en collaboration avec les artistes byzantins, sassanides et autres, venus à la cour des califes, auraient créé l'art arabe ou panislamique.

Nous n'avons sur l'origine et la religion des Druses qu'un petit nombre de renseignements, et encore sont-ils souvent contradictoires. Ce ne fut guère qu'au XVII^e^ siècle, lors du séjour en Italie du prince du Liban, Fachr-ed-Din, que l'Europe apprit l'existence de ce peuple; et ce n'est qu'en notre siècle que quelques-uns de ses livres religieux, tenus sévèrement secrets jusqu'alors, sont tombés en des mains européennes.

La doctrine des Druses est secrète ou ésotérique ; il en est résulté que les légendes les plus étranges se sont propagées sur cette religion et ses fidèles, auxquels leurs voisins et ennemis ont attribué tous les vices et toutes les turpitudes possibles. Les indications des Druses eux-mêmes ne peuvent être accueillies qu'avec réserve, car, en vertu des principes de leur religion, il n'y a qu'une partie d'entre eux qui soient appelés à bien connaître ses doctrines compliquées et fantastiques. C'est le savant français Sylvestre de Sacy qui a eu le mérite d'avoir débrouillé tant bien que mal le système religieux des Druses, en étudiant ceux de leurs livres qui avaient été découverts. L'Anglais Churchill et l'Allemand Petermann ont ajouté à ses études quelques renseignements originaux recueillis sur place.

Avec les rares matériaux que nous possédons, leur histoire n'est guère plus facile à apprendre que leur doctrine. Leur origine est elle-même mystérieuse. On croyait autrefois reconnaître en eux les descendants des Perses, des Kurdes et d'autres immigrants non arabes, ou bien les restes les plus purs de l'ancienne population araméenne primitive du Liban et du Haouran.

Mais la tradition des Druses contredit cette hypothèse ; j'ai pu m'en convaincre dans les rapports fréquents que j'ai eus avec eux, et les quelques notices historiques que nous possédons sur le Liban et ses environs immédiats, berceau du peuple et de la religion druses, semblent confirmer cette tradition. D'après elle, les Druses d'aujourd'hui seraient les descendants de ces grandes tribus arabes qui commencèrent, au II^e^ siècle de l'hégire, à immigrer dans le Liban chrétien-araméen ; quelques éléments turcs et kurdes furent promptement absorbés dans l'élément arabe, beaucoup plus puissant.



RUINES D'ATILS DANS LE HAOURAN. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pendant un nouveau voyage que j'ai fait en Syrie en 1897, j'ai obtenu des informations complètes sur la langue et la religion de ce peuple, d'un jeune Druse, très éclairé et très instruit, qui avait été élève d'une des écoles supérieures françaises de Syrie, et qui avait bien étudié les historiens arabes qui se sont occupés de son pays. Je transcris ici quelques-uns des détails qu'il m'a donnés[1] :

L'établissement dans le Liban des ancêtres des Druses actuels, sous la conduite de l'émir Arslan, se fit au VIII^e^ siècle de notre ère ; le calife abbasside Abou Gafas leur donna alors en toute souveraineté le territoire qu'ils pourraient conquérir sur les Mardites chrétiens, de race araméenne, les ancêtres des Maronites, qui,

1. L'histoire des Druses ne tient pas moins de 70 pages in-8° de l'édition allemande. Nous ne pouvons en reproduire ici que de courts extraits.

convertis au christianisme longtemps avant Mahomet, défendaient énergiquement leur pays contre les musulmans. En peu de temps, les nouveaux envahisseurs avaient conquis tout le sud-ouest du Liban, où ils fondèrent leur résidence de Schvefat. Ils furent rejoints, peu à peu, par un certain nombre d'immigrants de même origine, et formèrent dans le Liban une enclave de race arabe et de religion musulmane, au milieu d'une population chrétienne et araméenne, et ce contraste a subsisté jusqu'à nos jours. Cette population se maintint dans une certaine indépendance vis-à-vis des souverains musulmans de Syrie, elle s'étendit dans le Liban en refoulant les Mardites, et fut même pendant un temps maîtresse de la ville de Beïrout. A l'époque des Croisades, elle fut au premier rang des adversaires des « Francs ».



RUINES DANS LE HAOURAN. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La religion des Druses se rattache à l'hérésie musulmane des Ismaéliens; cette hérésie avait un caractère national et politique ; elle venait de Perse, elle était dirigée contre les califes abassides et contre les Arabes. Chez les Druses, ce sont ses côtés philosophiques qui se sont principalement développés. Elle a pour fondateur un Persan, Hamza, qui professa quelque temps au Caire, sous le calife fatimite Hakim. Celui-ci, pour lequel la propagation des idées ismaïliennes avait surtout un but politique, envoya, au dire des Druses, des émissaires dans différentes contrées, ainsi dans l'Iran, l'Afghanistan, en Chine et en Inde, dans le Yémen et dans certaines parties de l'Afrique. Mon informateur prétendait que des traditions druses doivent s'être conservées dans l'île de Djerba, dont les habitants sont appelés par les musulmans *Khavaregs*, nom qui est également donné aux Druses. Les Chogas et les Boheras de l'Inde doivent leur être également apparentés.

Mais Hakim n'eut un succès durable qu'en Syrie. Sa religion, qui trouva ses premiers adhérents sur les rives du Ouadi it Tem, s'est rapidement propagée chez les Arabes du Liban, qui lui ont gardé une fidélité admirable. Mais elle n'a pas dépassé le territoire du Liban et de ses environs. Mon interlocuteur druse évalue le nombre de ses coreligionnaires à environ 132 000, ainsi répartis : 40 000 dans les districts libaniens de Rarb, de Gourd, de Metn, de Chahar, de Manasef, de Chouf et d'Arkoub; 30 000 dans les districts de Hasbeïa, de Racheïa et de Katana, sur les pentes du Hermon; il y en a environ 40 000 dans le Haouran, 5 000 dans la campagne de Damas, 2000 dans le Djebel il Hala, près de Hama, 15 000 environ à Safed et près de Saint-Jean-

d'Acre. La religion druse affirme très nettement l'unité de Dieu. Ses adhérents se nomment eux-mêmes *monahiddin*, ce qui signifie monothéistes, et n'aiment pas la dénomination de Druses. Leur religion est pour eux la plus haute expression de la philosophie ; ils affirment que les adeptes des *Ichwan is Safa*, ou des différentes écoles de philosophie mystiques de l'islam, de même que les grands penseurs grecs, hindous et persans, ont été leurs précurseurs. Ils reconnaissent dans l'histoire du monde soixante-dix périodes, dans chacune desquelles Dieu se montre une fois sous forme humaine. Il n'y a pas d'incarnation, à proprement parler; Dieu apparaît sur la terre comme un fantôme, sans éprouver de besoins humains. On peut traverser son cœur du doigt, sans rencontrer de chair. Dieu s'est révélé entre autres sous la forme d'Aristote, de savants hindous, et, en dernier lieu, du calife fatimite Hakim. Avec la disparition d'Hakim, la « Porte de la Foi » s'est fermée, et il ne s'est plus fait de prosélytes. On ne compte comme vrais Druses que ceux qui déjà alors avaient accepté la foi, et leurs descendants; mais ils le restent encore, même s'ils changent de foi pour des motifs terrestres en bravant les peines éternelles. C'est à cette conception du peuple druse comme d'un peuple élu que sa religion doit de n'avoir pas dépassé un domaine relativement restreint.

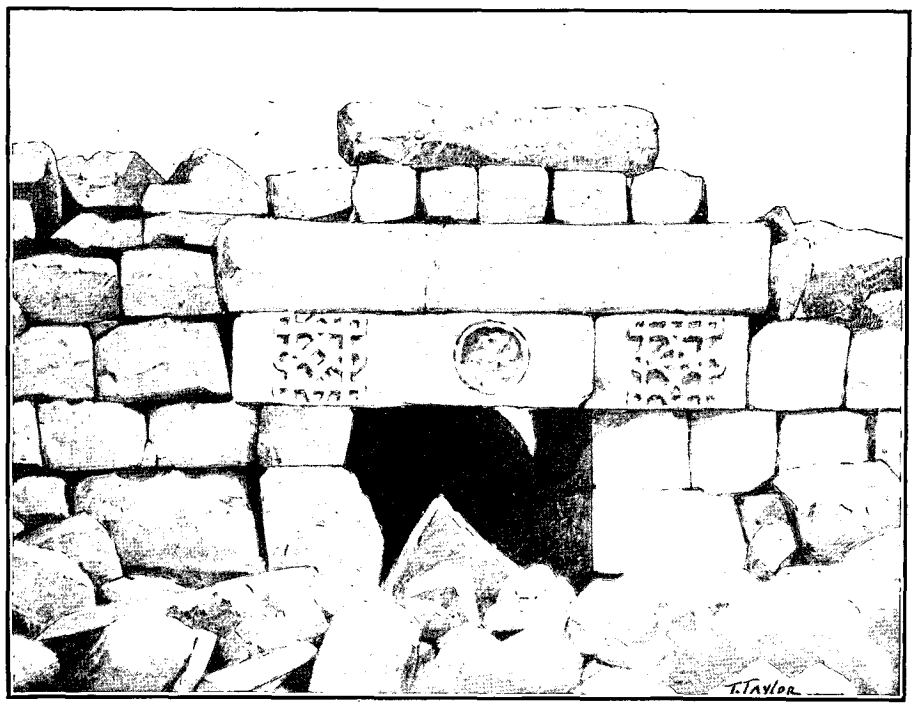
A côté de Dieu on vénère surtout cinq hommes, qui ont eu pour mission d'accomplir sa volonté, qui sont en quelque sorte ses ministres dans le monde visible. L'esprit de ces ministres occupe régulièrement les mêmes fonctions lors des apparitions de Dieu sur la terre. A l'époque du calife Hakim, la première place parmi eux était occupée par Hamza, le véritable fondateur de la religion druse, qui est apparu autrefois sous la forme de Jésus-Christ, et à l'époque du prophète sous celle de Salman el Farisi. Il est considéré comme le grand vizir de Dieu, et représente proprement l'esprit : son essence, qui reparaît toujours, est appelée *Maoulai Akl*, « Monseigneur l'Esprit ». Le second ministre de Dieu est *Maoulai in Nefs*, « Monseigneur l'Ame », qui s'est appelé, sous Mahomet, Mikdad il Asouad, et sous Hakim, Mohammed ibn Ouahb. Le troisième homme vénéré est *Maoulai Kalima*, « Monseigneur la Parole », c'est-à-dire le maître de l'éloquence. Les Druses font grand cas des belles paroles; mais, comme si la plus belle parole était celle du glaive, Monseigneur la Parole est appelé aussi « l'esprit guerrier » ; à l'époque de Hakim, c'était son ministre de la guerre, Abou Ibrahim Ismaïl. Le quatrième ministre est le « maître de la science », il s'appelle Maoulai Beha id Din, nom qu'il portait réellement sous Hakim, alors qu'il était cadi d'Alexandrie. C'est à lui que sont attribués les livres sacrés des Druses. Le cinquième et dernier ministre de la divinité est le mystique Maoulai is Sabik, visible sous Hakim dans la personne de Selama.

Les Druses actuels vivent dans l'avant-dernière de leurs soixante-dix périodes. Le calife Hakim a été pour eux la dernière incarnation de Dieu. Lorsque la dernière période de l'histoire aura commencé, et que Dieu se sera de nouveau montré sur la terre sous forme humaine, c'est-à-dire lorsque Hakim sera de nouveau apparu, les frères des Druses, venant de la Chine, se réuniront à eux, et, passant par Agar, la ville sainte des Karmates, près de Bahreïn, sur le golfe Persique, les Druses réunis se rendront à la Mecque, qu'ils prendront, puis de là à Jérusalem. A cette époque, tous les princes d'Europe seront en guerre avec le commandeur des croyants, le sultan de Constantinople. Les Druses chinois se réuniront contre eux tous, et les vaincront devant Jérusalem. L'humanité entière se convertira à la religion des Druses, la fin du monde s'accomplira, et le jugement des âmes aura lieu : tous ceux qui, dans leurs incarnations terrestres, se seront montrés bons et justes et auront expié leurs fautes jouiront, dans les mêmes occupations qu'ils ont eues sur terre, de la vie éternelle au milieu des béatitudes infinies. Mais les méchants devront subir des peines terribles pour les crimes qu'ils n'au-



LE CHEIK DRUSE IL ATRACH. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ront pas expiés. Les principes de la religion druse sont exposés dans six « Livres de la Sagesse », dont quatre, comme nous l'avons dit, sont attribués au ministre de Dieu Maoulai Beha id Din. Les deux autres viennent de Hakim lui-même. Au xv[e] siècle, l'émir Abdallah, une sorte de réformateur druse, dont le tombeau qui se trouve à Abeïh est vénéré même par les chrétiens, a donné un commentaire de ces livres. On lui doit en particulier un excellent enseignement moral.



RUINES DE TELL IL ASFÛR, À L'EST DE LA PEGA. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les mystères de la religion druse ne sont connus que des *Oukkal*, les « savants », qui participent à des assemblées de croyants ayant lieu le jeudi. Le local de leurs réunions, qui doit être autant que possible tranquille et écarté, s'appelle la *Khalvé*. Aux Oukkal s'opposent les *Gouhhal*, les non-savants, qui sont exclus de ces exercices religieux, mais qui n'en professent pas moins la foi druse. Pour devenir *Akil* (singulier d'*Oukkal*), un Druse doit être âgé d'au moins quinze ans ; il est admis après un certain temps d'épreuve. La dignité d'Oukkal est également accessible aux femmes. Comme les Oukkal ne forment, au sein de la nation, qu'une minorité imperceptible, le plus grand nombre des Druses ne sont point éclairés sur le caractère spécial de leur religion. Les livres saints font un devoir d'observer le silence sur ces matières.

L'influence chrétienne s'est ajoutée, dans la religion druse, à celle des religions païennes et des écoles de philosophie ancienne. Mais on peut dire que le fond en est l'islam. L'Évangile et le Coran sont tenus pour des livres inspirés, sans toutefois faire autorité au point de vue doctrinal. Pour des raisons pratiques les Druses se sont donnés souvent auprès des souverains musulmans comme se rattachant, au fond, à l'islam, et plusieurs de leurs cérémonies sont en effet semblables à celles des musulmans, en particulier celles des mariages et des enterrements ; en outre, les Druses font circoncire leurs enfants, et célèbrent solennellement le Kourban-Beïram. Mais ils sont dispensés expressément de quatre des commandements de l'islam : la prière, le pèlerinage à la Mecque, le jeûne et les aumônes obligatoires. Sur d'autres points, ils s'estiment supérieurs aux fidèles de Mahomet : ils interdisent l'esclavage, et considèrent les femmes comme les égales des hommes.

Il leur est expressément ordonné d'apprendre à lire et à écrire ; d'autres devoirs qui leur sont imposés sont une sincérité parfaite et le dévouement à leurs frères. Les Oukkal surtout s'efforcent de conformer leur vie à leurs principes. L'*Akil* ne doit ni piller ni voler ; la simplicité de la mise et l'économie passent pour des vertus ; l'exagération dans le langage, les mensonges, les paroles de malédiction et d'injure sont réprouvés. Même les ennemis des Druses reconnaissent qu'ils ne s'attaquent jamais, en guerre, aux femmes de leurs adversaires. C'est un acte particulièrement pieux pour eux que de faire soi-même les choses nécessaires à la vie, moissonner par exemple, et préparer son pain.

Certains traits des Druses sont particulièrement sympathiques. Ils ont à un haut degré ces vertus orientales, l'hospitalité, la complaisance, une très grande politesse de manières. J'ai déjà parlé du respect qu'ils ont pour les femmes. La polygamie est blâmée chez eux, le divorce est difficile. La femme séparée reçoit la moitié de la fortune de son mari ; mais si c'est elle-même qui le repousse, ou si les torts lui sont attribués, elle doit céder la moitié de sa fortune. Les Druses veillent jalousement sur la vertu de leurs femmes : il n'est pas rare que des maris tuent leurs femmes, des pères leurs filles, des frères leurs sœurs, lorsqu'il les soupçonnent d'immoralité. Pour le reste, avec leurs vertus et leurs vices, les Druses sont un peuple rude et fort, ayant une très grande conscience de sa valeur, vaillant et belliqueux, mais violent et connu pour son amour du pillage et son esprit vindicatif.

Jusque dans ce siècle, les Druses ont constitué une société féodale semblable à celle de l'Europe au moyen âge. La plus haute autorité était exercée dans le Liban par un *Hakim*, ou gouverneur, appartenant à l'une ou l'autre des familles princières et qui recevait le pays en fief des souverains de Syrie.

Au-dessous du Hakim, appelé généralement en Europe le « grand émir », il y avait des émirs, et des chefs de familles aristocratiques qui, sans porter le nom d'émirs, gouvernaient certains districts. Les émirs avaient pour vassaux les cheiks, au-dessous desquels étaient les familles de paysans. Les fiefs se transmettaient héréditairement dans les familles. A l'époque de gloire de la nation druse, les Hakim, comme les émirs et les cheiks, menaient une vie princière. Les chefs des grandes familles habitaient dans des châteaux fortifiés, assez semblables à nos châteaux du Rhin, bâtis d'ordinaire sur le sommet des montagnes ; les autres membres de la famille et les vassaux les plus fidèles vivaient dans le voisinage. L'hospitalité était grandiose : quand le cheik visitait son émir, il emmenait avec lui des centaines de personnes, qui étaient hébergées pendant des semaines. La chasse était l'une des principales distractions de ces visites.

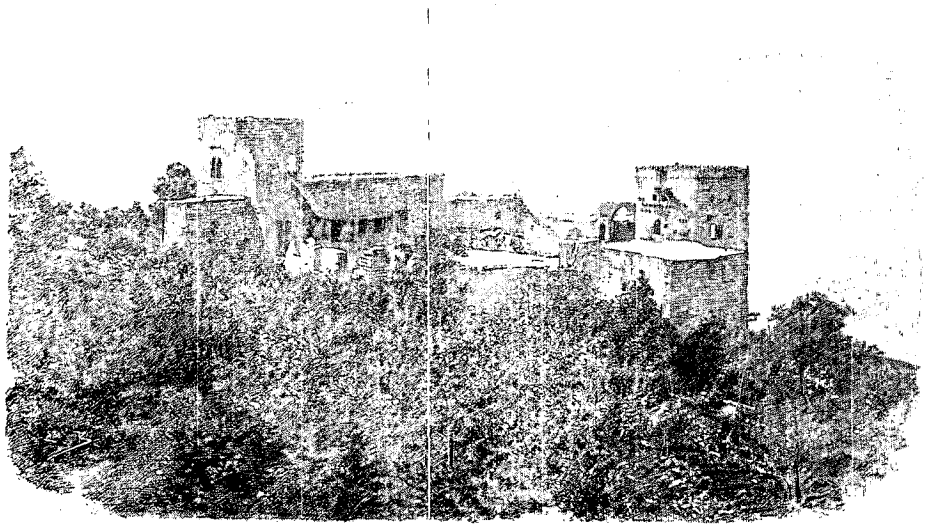
La juridiction criminelle était dans les mains des émirs et des cheiks, la juridiction civile confiée à des cadis. Les différentes familles étaient autrefois séparées par de profondes distinctions hiérarchiques. Les familles les plus nobles et les plus anciennes sont celles des Tenouch, des Arslan, des Aled id Din, qui descendent toutes d'une famille princière du sud de l'Arabie ; celle des Arslan est la seule qui soit encore prospère.

Le costume actuel des Druses consiste en une chemise (*kamis*) et des pantalons bouffants (*libao*) ; sur la chemise on porte une *abayé* courte et sans manche, rayée de noir, de blanc ou de rouge, parfois aussi un vêtement en forme de chemise, et de couleur différente, appelé *koumbaz*. Les Oukkal portent encore par-dessus un grand vêtement noir enveloppant tout le corps. La coiffure est le tarbouch, entouré d'un turban toujours blanc et enroulé sans plis, particulièrement haut et épais, en signe de dignité, chez les vieillards et les notables. Dans le Haouran, les jeunes gens qui ne sont pas Oukkal portent souvent, au lieu du turban, la corde épaisse en poil de chameau, qui est en usage chez les Bédouins. Dans ces dernières années, quelques Druses des classes éclairées se sont mis à porter le tarbouch sans turban, et la stambouline des effendis turcs.

Le costume des femmes est formé d'une chemise, d'un pantalon, d'un ou de plusieurs vêtements en forme de robes de chambre, et enfin d'un gilet très échancré (*sidriyé*), d'une couleur sombre, qui retient les seins comme un corset, et parfois les laisse sortir librement. Comme vêtement de dessus, le koumbaz est généralement usité. En sortant, la femme druse se couvre le bas du corps d'un *sayé*, vêtement noir propre aux Druses, en soie chez les riches, et attaché sur le devant avec une agrafe d'argent ; le buste est recouvert, en guise de châle, d'un mince voile blanc qui est attaché sur la tête, et qui sert à cacher le visage dès que s'approche un étranger. Au-dessous du voile se trouve, en guise de coiffure, un bonnet de drap, de soie et de satin, orné de morceaux d'argent ou de pièces de monnaie attachées les unes aux autres. L'ancienne coiffure cylindrique en métal appelée le *tantour* est absolument hors d'usage.

(A suivre.)

BARON MAX D'OPPENHEIM.



CHÂTEAU DRUSE DE SALINA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



ARABES SLEB (PAGE 369). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE EN SYRIE ET EN MÉSOPOTAMIE[1]

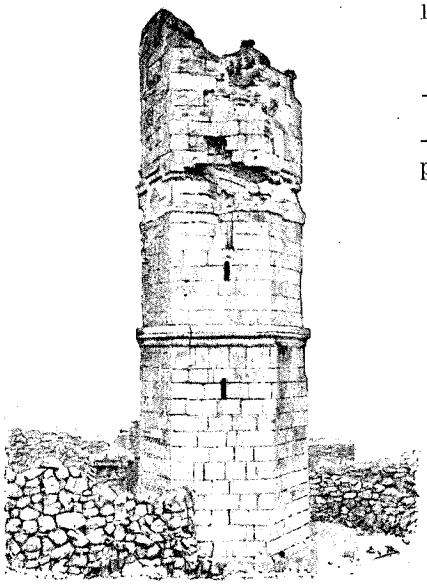
(DE DAMAS A BAGDAD)

PAR M. LE BARON MAX D'OPPENHEIM.

Traduit de l'allemand et résumé par M. HENRI JACOTTET.

II

Bousr el Harriri. — Dans le Haouran. — Souveda. — Excursion à Kanavat. — Ancienne route romaine. — Bosra. — Salkhad. — La traversée de la Harra. — Les Bédouins du Haouran. — La Rouhbeh. — La Safa. — Arrivée à Doûmer.



MINARET DE SALKHAD (PAGE 365).
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

BOUSR el Harriri, où nous nous trouvions, s'élève sur le bord du plateau de lave de la Lega. Ses habitants, qui n'occupent qu'une partie des anciennes maisons en pierre, sont pour la plupart musulmans; il n'y a qu'un petit nombre de chrétiens; c'est aujourd'hui le siège d'un caïmacan, qui a à sa disposition un demi-bataillon d'infanterie et un escadron de cavalerie.

On trouve à Bousr le tombeau d'un saint local, *el Harriri*, littéralement « le tisseur de soie ». On prétend aussi qu'une mosquée à l'ouest de la caserne renferme le tombeau du prophète Elicha (Elie ou Elisée); musulmans et chrétiens y viennent, à certains jours, en pèlerinage.

Quelques constructions, il est vrai très dégradées, de l'époque des Sassanides, prouvent que la localité fut autrefois considérable; c'est en particulier un vaste édifice orné de pilastres et d'arcades, le « château », dont la muraille extérieure porte une courte inscription arabe et une grande inscription grecque. M. W. H. Waddington en a reproduit une partie.

D'un point un peu élevé, on jouissait d'une vue très saisissante: au Sud, la ville sombre, avec ses maisons de dolérite et de lave à demi relevées de leur ruine et se détachant à peine sur le sol; de tous les autres côtés, la Lega, avec ses

1. *Suite. Voyez p.* 349.

masses de lave figée, sur lesquelles ressortaient çà et là quelques points jaunes indiquant des champs semés d'orge et de maïs après la saison des pluies.

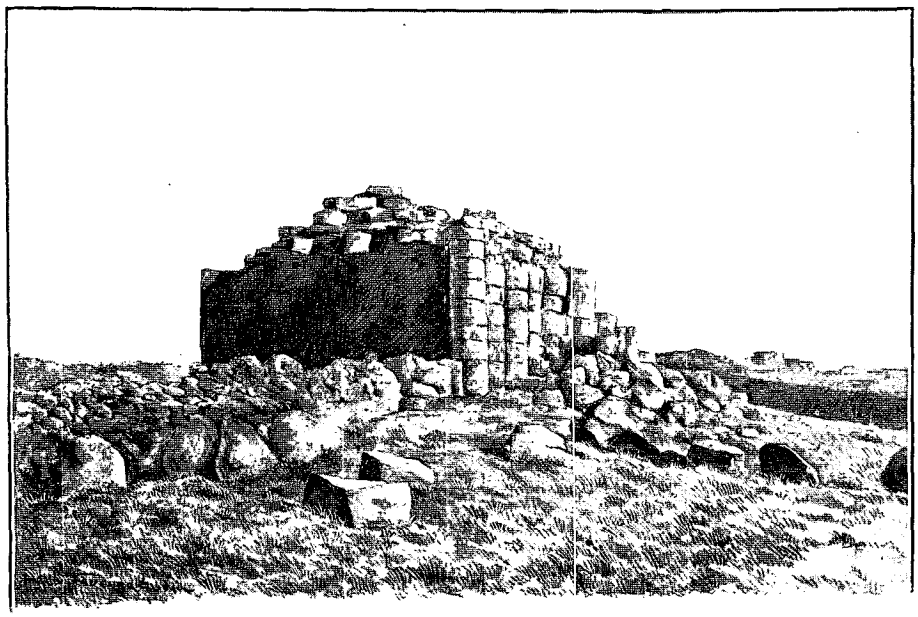
Nous partîmes le lendemain, dans la direction du Sud-Est, pour Souveda. Après avoir dépassé il Mezraa, où une grande caserne turque est bâtie sur une hauteur, nous nous engageâmes, par des chemins pierreux, dans le massif proprement dit du Haouran. Chevauchant entre des murs bas qui enclosent des champs de céréales, nous arrivâmes bientôt en vue d'un bâtiment carré, entouré de colonnes doriques, auquel on donne le nom de Doubeseh ; c'est un certain Odenatos qui l'a fait construire en l'honneur de sa femme. Puis nous nous trouvâmes devant les ruines gigantesques de la ville de Souveda.

Elle est d'origine très ancienne : d'après une inscription de l'an 103, l'empereur Trajan y fit élever un aqueduc et d'autres constructions. Ainsi, avant la réduction du Haouran en province romaine, elle était déjà très peuplée. C'est aujourd'hui un champ de ruines extraordinairement vaste ; il est traversé par une longue rue, assez droite, qui se termine par une porte triomphale. La ville s'élève en terrasse sur un plateau et sur le versant du Haouran ; dans la partie Sud-Ouest, la plus basse, s'élève un quartier de maisons neuves entourées de petits jardins ; dans les autres quartiers, les maisons ont été construites avec les restes des édifices anciens.

On me montra, dans une maison particulière, un haut relief d'un très beau travail représentant la tête d'un homme barbu, formée de feuilles de vigne réunies. M. Clermont-Ganneau a décrit récemment un bas relief en basalte trouvé dans les environs de la ville, un bloc long de 2 mètres et large de 80 centimètres, qui a probablement servi de seuil à une porte. Il appartient à l'époque de la décadence de l'art gréco-romain, et représente un épisode de la gigantomachie, Zeus arrêtant le soleil, tandis que Hercule combat les puissances des ténèbres. D'après M. Clermont-Ganneau, la figure d'Hercule serait la divinisation mythologique de l'empereur Maximin, qui avait reçu le surnom d'Hercule.

Souveda est destiné par sa situation à être la capitale du Haouran. Elle a été très justement choisie par les Turcs comme siège du gouvernement du district. C'est en même temps la localité druse la plus peuplée du Haouran méridional. Lors de mon passage, il pouvait y avoir là quelques centaines de familles, dont quelques-unes chrétiennes. Nous vîmes même, au milieu de la ville, un effendi habillé à l'européenne, un médecin militaire chrétien, qui faisait également de la clientèle privée.

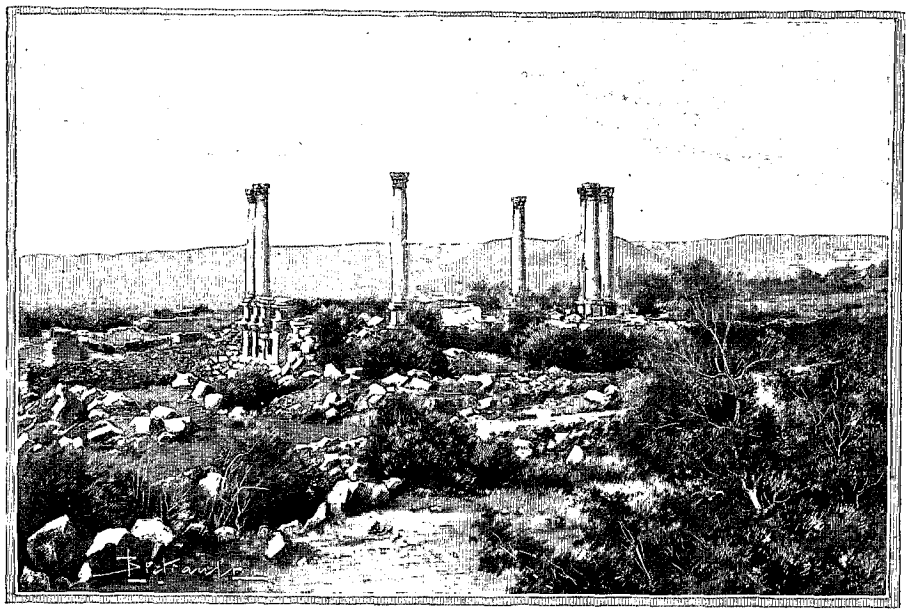
Le palais du caïmacan du Djebel id Druz, Ibrahim Pacha il Atrach, se trouvait sur une grande place, dans la partie nord-est de Souveda. C'est près de là que nous établîmes notre camp. La caserne, un grand bâtiment neuf, est à une dizaine de minutes à l'est et au-dessus de la ville : elle renfermait alors deux bataillons.



RUINES DE DOUBESEH, PRÈS DE SOUVEDA — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A notre arrivée, nous fûmes reçus très aimablement par les fils d'Ibrahim il Atrach. Le pacha lui-même était malade. Le bruit de sa mort, qui nous était parvenu à Cheik Miskin, n'était pas exact, mais le pauvre homme ne s'en portait pas beaucoup mieux ; il avait reçu une balle, dans un récent engagement avec les partisans de son frère Chibli, et il devait en mourir peu de temps après. Nous ne le vîmes que deux fois. La première, il nous reçut dans une grande chambre du deuxième étage, au milieu de laquelle il était étendu sur un matelas. Il se leva avec peine à notre entrée. La salle était remplie d'hommes barbus, d'apparence à la fois sauvage et noble, coiffés de turbans blancs ; ils se levèrent silencieusement en même temps que le pacha, puis de nouveau s'accroupirent en rang. On nous indiqua, à mon secrétaire Nedjib et à moi-même, une place sur le divan, et nous échangeâmes avec nos hôtes les formes les plus raffinées de la politesse, comme les Druses aiment à le faire. La recommandation du moutessarif, plus encore celle de l'émir Moustafa Arslan, que j'avais obtenue à Bairout, nous avaient valu un

excellent accueil. D'ailleurs, je reçus pendant tout mon séjour dans le Haouran une hospitalité sincère et cordiale. Dès le jour de mon arrivée à Souveda, on m'offrit un grand dîner dans la maison des Atrach, et tous les notables de la ville y prirent part. La civilisation a fait des progrès à Souveda. Le plat où se trouvaient le riz et le mouton, qui constituaient notre menu, n'était pas simplement posé sur le sol, comme c'est le cas d'ordinaire chez les Druses et les Bédouins, mais sur un petit escabeau, où se trouvait en même temps une gigantesque assiette de cuivre. Autour de ce plat central étaient disposées de petites assiettes contenant diverses friandises, du jus de raisin cuit avec du miel, de la pâte de halva, du lait de chèvre caillé, du *dibs* et du *leben*, plats indigènes, et du fromage fortement épicé. On y voyait enfin des gâteaux longs de 20 centimètres environ, épais au milieu, plus étroits aux extrémités, et composés de pain, de lait, d'amandes, de viande, et de toutes sortes d'autres ingrédients. Cette pâtisserie est fort appréciée des enfants. Les Druses me firent, à cette occasion, l'impression de bons paysans tout à fait contents et à l'aise. Le travail des champs n'est pas facile dans le Haouran, mais la récolte est abondante et compense largement la peine. J'ai souvent vu que, pour cultiver de tout petits espaces, la charrue devait contourner des surfaces pierreuses, ou bien être transportée sur la pente. La surface du massif volcanique offre en partie des roches compactes, en partie une lave plus ou moins effritée qui donne, il est vrai, un très bon sol arable, mais qui contraint le cultivateur à enlever tous les blocs, un par un. Ces blocs servent à construire des murs qui entourent les champs et les défendent.



TEMPLE DE KANAVAT. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La terre du Haouran produit toutes les espèces de céréales, ainsi que les oliviers et les amandiers; la vigne a jadis été cultivée sur une grande étendue; on le voit aux grappes de raisin qui servent de motifs à l'ornementation sabéenne, et qui se rapportent à la déesse Dousara, parente de Dionysos; aujourd'hui l'on ne plante plus de vigne que dans quelques localités du Djebel id Druz, par exemple à Salkhad. A Bosra, j'ai trouvé, mais seulement dans les jardins et en pots, quelques tiges de cotonnier, dont l'origine est oubliée des habitants. Les chevaux, les chameaux, les bœufs ne sont qu'en petit nombre dans le Haouran; en revanche, j'y ai vu des moutons, et surtout des chèvres, en grandes quantités.

De Souveda je fis une excursion à Kanavat, une des localités les plus anciennes du Haouran, qui est souvent identifiée au *Kenat* biblique. Le chemin raboteux passait à côté de petits bouquets de chênes et offrait de très belles vues sur la plaine du Haouran, parsemée de ruines de villes et de petites collines, et sur la noire et sauvage Lega, tandis qu'à l'Ouest, au delà de la Noukra, surgissaient les montagnes du nord de la Palestine et le vénérable et neigeux Hermon. Avant d'entrer dans la ville, nous vîmes les restes d'un petit temple de l'époque païenne, le temple dit périptère, dont il subsiste sept colonnes ornées de beaux chapiteaux.

Kanavat, dont les rues montrent par endroits le pavé antique, était autrefois une localité importante. Une petite partie seulement en est habitée aujourd'hui par 30 ou 40 familles, en majorité druses. Certaines maisons montrent à peine les traces de leur millier d'années; mais à peine en a-t-on franchi les seuils que l'on reconnaît les terribles ravages causés par les fréquents tremblements de terre. La ville est dominée au Sud-Est par une acropole où se trouvent réunies les plus belles ruines d'arc de triomphe, de portes, de colonnes, etc. Sur la rive droite du ouadi el Kanavat sont les restes du théâtre, des gradins bien conservés, entourés d'une végétation dont la fraîcheur est entretenue par l'eau courante.

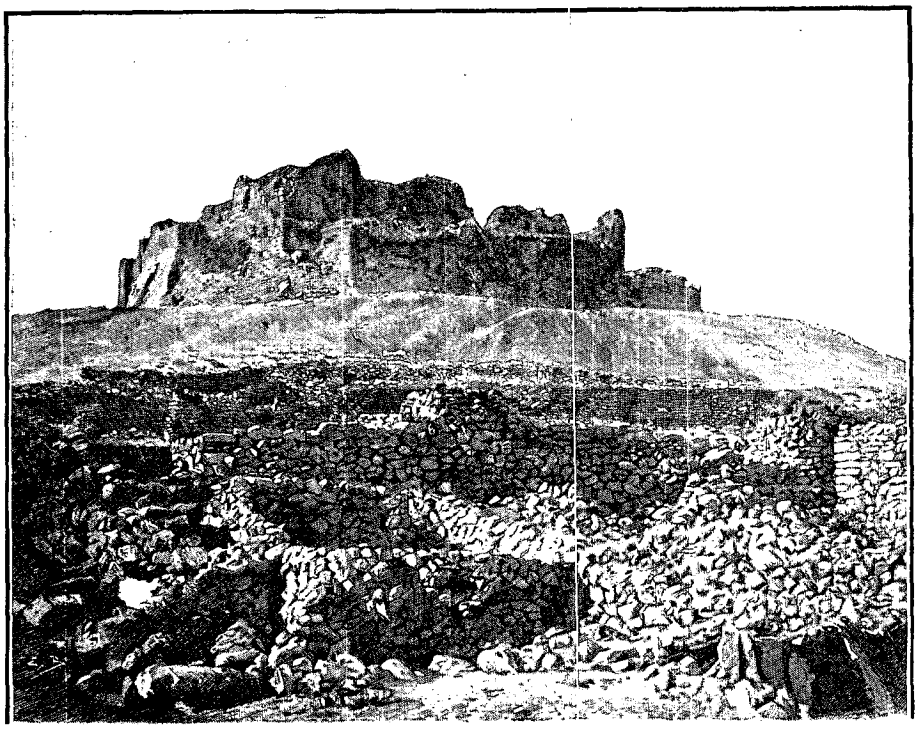
La veille de mon départ, j'offris un dîner aux fils d'Atrach, ainsi qu'au commandant militaire de la place, Osman Bey. Le 4 juillet, nous quittâmes Souveda, et nous prîmes la direction du Sud-Ouest, descendant vers la plaine, d'abord rapidement, puis par une pente douce. Au bout de quatre heures, nous étions à Gemerrin, ville jadis importante et dont les ruines bien conservées ne sont plus habitées que par quelques familles musulmanes.

Une courte chevauchée nous mena de là à Bosra Eski Cham, c'est-à-dire « le Vieux Damas », le site de ruines le plus grandiose du Haouran. Avec ses tours, ses minarets, son château, dominant tout ce champ de débris, la ville produit une impression imposante; mais le spectacle des ravages qu'elle a subis n'est pas moins saisissant. Ils sont le fait à la fois des tremblements de terre et des guerres nombreuses qui se sont déchaînées sur Bosra, ce qui s'explique par la situation de la ville, au pied de la montagne et à l'entrée du désert. Bosra abrite maintenant, dans sa partie occidentale, plusieurs centaines d'âmes; en 1810, Burckhardt n'y trouva pas quarante familles. En dehors d'un petit nombre de chrétiens, les habitants sont des Bédouins devenus sédentaires, des fellahs, qui ont gardé l'habitude de faire cabrer leurs chevaux et d'aller aux champs armés de lances.

La ville, assez étendue, est traversée de rues caboteuses offrant çà et là quelques traces de pavés antiques, ensevelis ailleurs sous l'accumulation des matériaux. Dans la partie orientale, où sont les ruines les plus remarquables, on trouve deux belles mosquées, celles d'Omar ibn Khattab et de Der il Moslim. Toutes deux ont des minarets carrés, ce qui prouve qu'elles datent des plus anciens temps de l'islam. De la première, il reste encore de magnifiques colonnes de marbre et de dolérite, avec des chapiteaux ioniens ou corinthiens en marbre blanc; elles ont été prises à des monuments antérieurs, probablement à des églises chrétiennes, comme on peut le conclure des croix qui y sont figurées.

La mosquée de Der il Moslim est encore consacrée au service religieux, et de la galerie du minaret, d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse sur la Noukra et le massif du Haouran, les muézins annoncent encore aujourd'hui l'heure de la prière.

Au sud de la ville s'élève le château, une construction de dimensions considérables, entourée d'un fossé profond qui reçoit l'eau d'une *birkèh*, ou réservoir voisin, et que franchit au Nord un pont de sept arches. Les murailles sont construites en forme de bastions et portent de longues inscriptions arabes. Le château lui-même a plusieurs étages. Toute sa partie inférieure est casematée et forme un labyrinthe de chambres et de corridors. La partie supérieure est occupée par un théâtre, à l'entrée droite duquel se trouve un magasin d'armes construit par les Ayoubites. D'après une inscription arabe gravée sur la porte, le château aurait été élevé par le sultan ayoubite de Damas, Salih Ibn il Adil, dans l'année 629 de l'hégire, soit 1231 à 1232 de notre ère. Il pourrait loger un nombre considérable de soldats; je n'en trouvai qu'une cinquantaine. A l'époque romaine remontent les ruines très étendues de l'édifice appelé « château volant », en arabe *Kasr tayaran*, qui, d'après la légende, doit avoir été amené ici par des Djinns. Mais ce nom arabe vient peut-être de celui de Trajan, sous le règne duquel fut construite la ville de Bosra. Elle fut appelée *Nova Trajana Bostra* et devint la capitale de la nouvelle province d'Arabie.



CHÂTEAU DE SALKHAD. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le souvenir de Mahomet est évoqué par trois édifices qui portent le nom du moine Bahira : une maison, une église, un cloître. Mahomet, passant par Bosra, en revenant de Damas, aurait rencontré ici le moine nestorien Bahira, qui lui prédit sa grandeur future.

Toute la partie orientale de la ville est entourée d'un cimetière étendu, sur lequel s'élève la mosquée d'il Mabrak. La coupole en a été reconstruite en l'honneur du prince Mohammed, fils du khédive Abbas Ier d'Égypte, qui mourut là, en 1854, alors qu'il faisait son éducation militaire chez les Bédouins.

Bosra a conservé de l'importance stratégique; elle en a même gagné depuis la construction du chemin de

fer de Mzerib. Elle est chargée de défendre le marché de Mzerib contre la pression des Bédouins de la Hamad. Lors de ce marché annuel, Mzerib, qui est aussi l'une des stations principales du hadj, ou pèlerinage de la Mecque, est visité par toute la population du Haouran, par les gens de la Hamad du Sud, de Bagdad, et même du Nedjed, qui viennent y échanger leurs chevaux, leur bétail, et sans doute aussi le produit de leurs rapines, contre des armes, des toiles de tente, des nattes, des étoffes, et en général des articles manufacturés d'Occident.



BÉDOUINS RIAT RECUEILLANT LA LAINE DE LEURS CHAMEAUX (PAGE 368).
DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL, D'APRÈS UNE GRAVURE DE L'ÉDITION ALLEMANDE.

De Bosra, nous nous rendîmes par l'ancienne route romaine à Salkhad; nous y fûmes cordialement reçus par le cheik Mohammed il Atrach, un frère d'Ibrahim et, comme lui, un homme à noble figure et à barbe blanche. Il nous conduisit de la cour de réception jusque dans l'intérieur de sa maison, où nous dûmes dîner avec lui; après le repas, il nous montra sa demeure dans tous ses détails et nous présenta même sa jeune et belle femme, la mère de son enfant préféré, un garçon de sept ans.

Salkhad est construit sur le versant sud-est de la montagne. A ses pieds s'étend un vaste réservoir muré; des auges en pierre servent à abreuver le bétail. L'eau de la birkèh est de couleur sombre et a un désagréable goût de bitume. On trouve, depuis l'antiquité, dans quelques maisons, des citernes artificielles, mais l'eau qu'elles donnent est encore plus mauvaise que celle de la birkèh. Aussi le cheik fait-il venir son eau d'un réservoir situé à quelques kilomètres au Nord.

Le château de Salkhad s'élève au sommet d'un cône volcanique abrupt. On y pénètre par un haut pont à une arche; sur la porte d'entrée, des aigles romaines sont encore visibles. Un passage voûté conduit dans l'intérieur de la forteresse, dont les cours sont pavées de grosses pierres carrées et polies. On trouve encore des traces de chambres et de corridors, ainsi que plusieurs petits réservoirs. La vue qu'on a du haut des ruines est superbe; à ses pieds on aperçoit l'intérieur du château, jusqu'au bas des escaliers qui mènent à la birkèh; au Nord se dressent les chaînes déchiquetées du Haouran; à l'Est s'étend la large et claire Noukra; au Sud et à l'Ouest on aperçoit de petits cônes et les coulées de lave du massif volcanique et du désert de pierre de la Harra; tout autour, aussi loin que s'étend la vue, des châteaux, des villages se dressent sur chaque éminence.

L'histoire de la ville remonte aux temps les plus anciens, et on l'identifie avec le *Salkha* de l'Ancien Testament; la plus grande partie des édifices datent de l'époque des Sassanides; j'ai dit qu'on trouvait des aigles romaines sur plusieurs pierres, mais je ne me rappelle pas avoir vu le lion persan dont parle lady Anne Blunt dans son pèlerinage au Nedjed. Ce sont, en tout cas, les princes sarrasins qui ont transformé le château en une puissante citadelle; ils ont d'ailleurs fait beaucoup pour la ville, comme le prouve entre autres le minaret de la grande mosquée construit par le sultan mamelouk Izz id Din Eibek, en l'an 603 de l'hégire (1225 de notre ère). Sur la foi d'une fleur de lis que Burckhardt a trouvée gravée sur une pierre d'une arcade en ogive découverte par Wetzstein à côté de la mosquée, et enfin d'un roman historique de Dinari, on a conclu que les croisés avaient été quelque temps maîtres de la ville; mais les chroniques européennes nous prouvent le contraire.

*

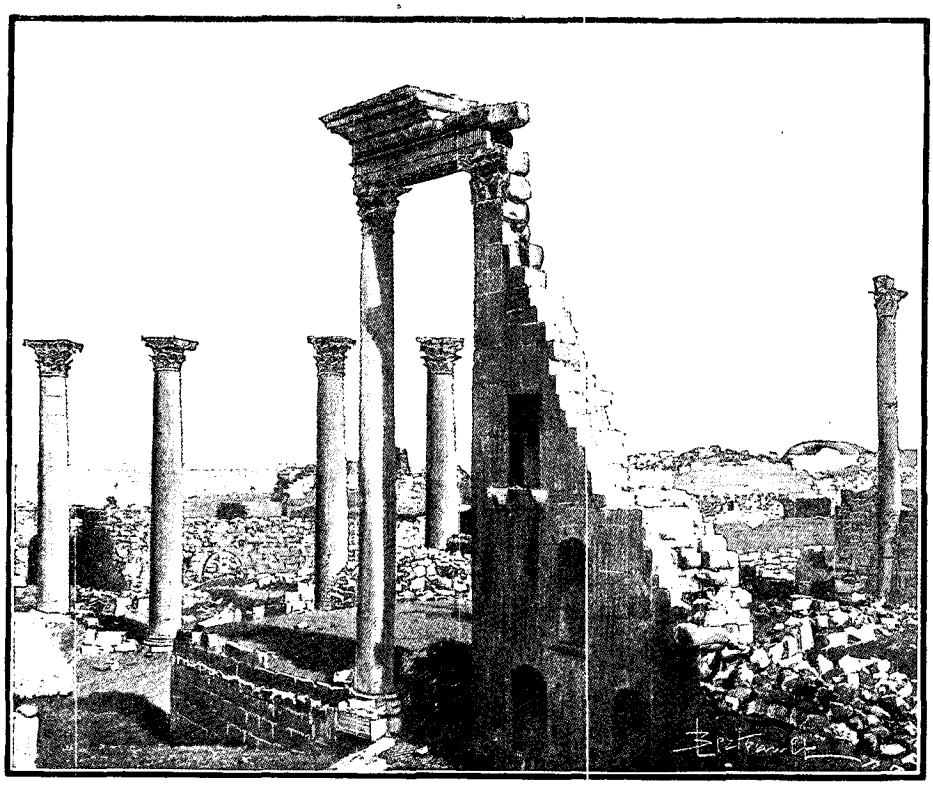
Burckhardt avait trouvé Salkhad complètement inhabité; Wetzstein y a vu quelques familles druses et d'autres chrétiennes qui s'apprêtaient à s'en aller; sir Wilfrid et lady Anne Blunt, qui y ont passé en 1878, disent que la ville a été repeuplée par les Druses. On voit combien la population est mobile. J'ai vu moi-même à Salkhad, à côté d'une nombreuse colonie druse, quelques familles chrétiennes.

La route romaine dont j'ai parlé, qui relie Salkhad à Bosra, se continue plus loin au Sud-Est et dut autrefois, d'après une tradition certainement exagérée, avoir été poussée jusqu'au golfe Persique. Il est certain que les Blunt ont croisé cette route à plusieurs jours de marche au Sud-Est, mais il est probable qu'elle ne s'est maintenue en bon état que jusqu'aux dernières villes anciennement habitées, et oubliées aujourd'hui, du territoire volcanique.

A partir de Salkhad, nous fûmes escortés par plusieurs hommes de Mohammed il Atrach. Nous ne partîmes que dans l'après-midi, mes domestiques s'étant querellés dans la matinée; nous arrivâmes néanmoins sans accident à Sali à trois heures du matin, après avoir traversé une région pittoresque.

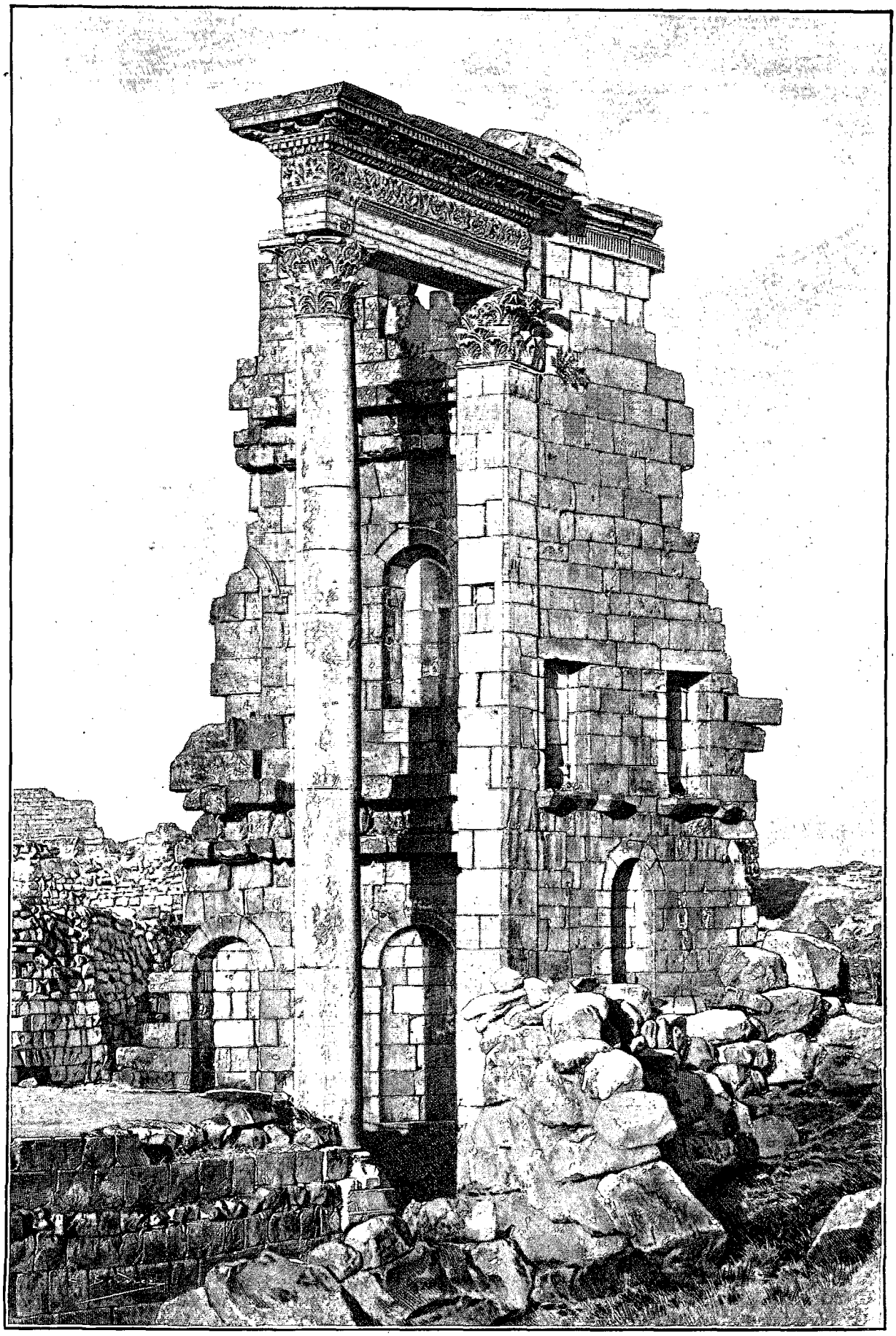
Sali était, à l'époque de mon passage, sinon la plus grande, du moins la plus importante des villes du Haouran oriental, parce qu'elle servait de résidence à un chef druse influent, Mohammed Effendi Nassar. Il demeurait dans un édifice de l'époque des Sassanides. Il nous reçut fort bien, quoique peu préparé à une visite à une heure si tardive, et surtout à la visite d'un Européen; en effet, trois seulement ont été dans la ville avant moi, Graham, Wetzstein et Stübel. Nous trouvâmes en Mohammed Nassar un homme éclairé et ami du progrès; ainsi il avait fait venir dans son village un maître d'école de Damas.

Sali a de nombreuses ruines sabéennes. Quelques centaines de personnes y vivent, dont une petite quantité de familles chrétiennes qui doivent y être établies depuis de longues générations ; même un commerçant chrétien de Damas est venu se fixer dans la ville. Au Sud et au Sud-Est, on voit des ruines intéressantes qu'aucun voyageur n'a encore décrites; elles proviennent, je crois, d'une ancienne nécropole. En relevant les pierres on a trouvé, en effet, des crânes humains et des os d'une blancheur éclatante. Les habitants de Sali disent que ces os sont là « depuis toujours », et ils enterrent aujourd'hui leurs morts à un autre endroit. Mais ils ne purent nous donner aucun détail sur la destination de ces ruines. On y reconnaissait nettement des fondations et des parties inférieures de murs ayant 6 à 7 mètres de côté. L'espace qu'ils entouraient était divisé par des parois plus minces en plusieurs chambres (généralement 8) plus petites, formant des triangles égaux dont les sommets se réunissaient au centre du carré. Mais chacun de ces sommets était tronqué au moyen de deux pierres qui de l'octogone central donnaient accès dans ces chambres. Ces édifices n'avaient qu'une seule entrée, dans le voisinage immédiat d'un des angles du carré. Les matériaux de construction étaient de grandes pierres taillées, ou de gros blocs à peine dégrossis; d'autres pierres étaient entassées sur le site des ruines, et l'on pouvait en conjecturer que les édifices avaient autrefois la forme de tours.



DANS LES RUINES DE BOSRA. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ces tours funéraires sont assez nombreuses, mais elles s'élèvent peu au-dessus de la surface du sol. On leur trouverait peut-être une certaine ressemblance avec les *nurhagi* de Sardaigne, décrits par Perrot et Chipiez. L'étude des crânes de ce cimetière amènerait peut-être à d'intéressantes conclusions anthropologiques, mais je dus y renoncer, pour ne pas froisser mes hôtes, dont dépendait l'accomplissement de mon expédition dans le



RUINES D'UN TEMPLE À BOSRA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Haouran. Jusqu'à 1893, année de mon voyage, on ne comptait que quatre Européens qui eussent pu pénétrer dans la Harra et atteindre la Rouhbeh : Cyrill C. Graham en 1857, J. G. Wetzstein en 1858, MM. de Vogüé et W. H. Waddington en 1862, et M. Stübel. Ces divers voyages ont eu des résultats remarquables. Je rappelle les inscriptions rapportées par MM. de Vogüé et Waddington, le bel ouvrage de Wetzstein, la carte du Haouran de Stübel. Après moi, mon compatriote M. H. Burchardt a, suivant la route de Wetzstein, atteint la Rouhbeh et gravi les monts de Safa.

Mes prédécesseurs avaient tous visité la région nord de ce désert, dans le voisinage immédiat des monts de Safa. Mais aucun d'eux n'avait dépassé la ligne Chakka-Vemara, et Wetzstein avait dépeint le pays qui s'étend au Sud comme absolument inaccessible. Mon dessein était précisément de le visiter.

Outre les obstacles que le terrain oppose à la marche, il y a, pour le voyageur, le danger d'être attaqué par les Bédouins des montagnes, *Arban il Djebel*. Ces Bédouins ne paient pas d'impôt, ils sont connus pour leur amour du pillage, et sont presque toujours à couteaux tirés avec le gouvernement turc. Ils ne séjournent dans la Harra et la Rouhbeh que tant que la chaleur du soleil n'a pas asséché les puits et qu'ils trouvent du fourrage pour leur bétail. Aussitôt que les sources et les réservoirs commencent à baisser, les Bédouins vont chercher d'autres pâturages sur les penchants du Haouran et vers les lacs marécageux de la plaine.

La tribu bédouine des Riat campe en été dans le voisinage de Sali. Il leur faut donc vivre en paix avec les Druses de ce village, qui sont assez forts pour se faire respecter par ces fils du désert. De multiples intérêts lient d'ailleurs les Druses et les Riat. Le gouvernement turc le sait bien ; il sait que les Druses ne lui livreront jamais un Riat ; inversement, lors de l'insurrection des Druses du Haouran, les Riat leur sont restés fidèles, et ils ont offert à des milliers de leurs fugitifs un abri dans la Rouhbeh.

Les Riat eux-mêmes trouvent, au moment du danger, dans les replis des monts de Safa, un refuge où personne ne va les poursuivre.

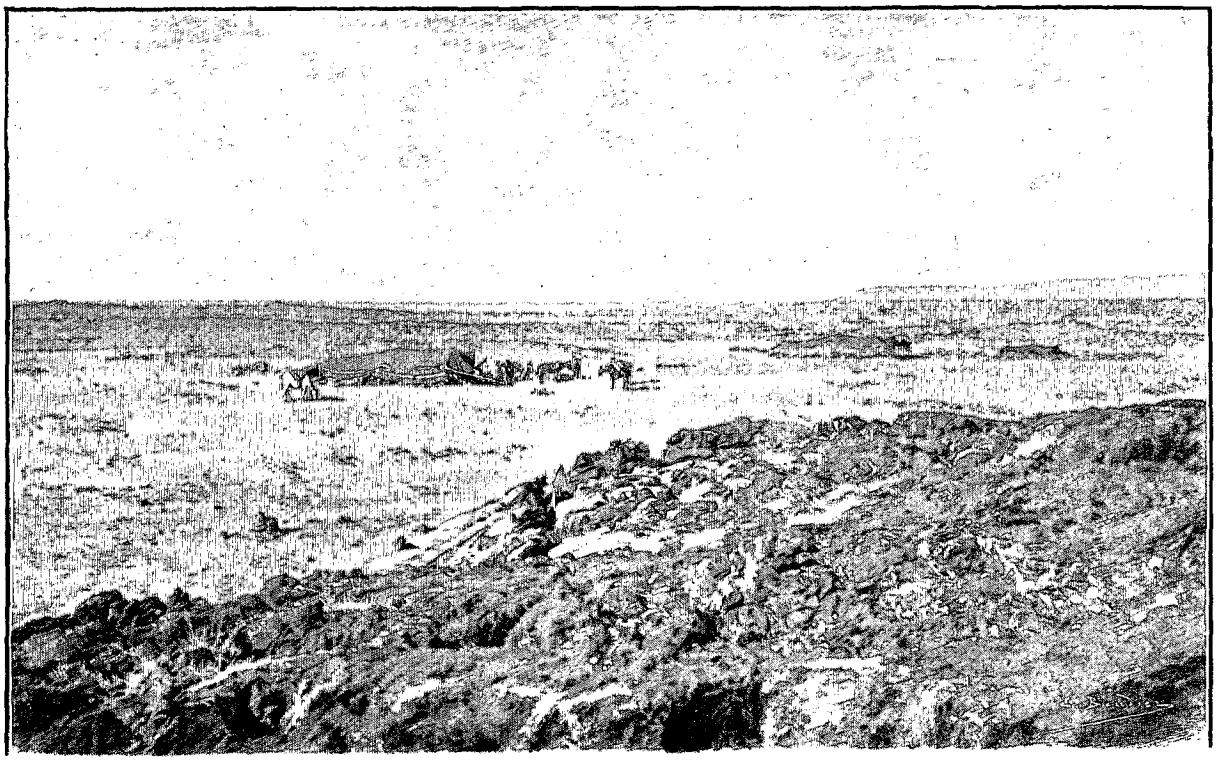
Tous les efforts que le gouvernement a faits jusqu'ici pour les réduire ont échoué. On a réussi cependant, en ces dernières années, à protéger contre leurs attaques les courriers postaux entre Doûmer et Bagdad, en faisant prisonnier un de leurs cheiks et en ne le relâchant qu'à la condition de demeurer à Doûmer, où sa vie garantit maintenant la sécurité de la route.

C'est précisément l'amitié entre les Riat et les Druses qui m'a permis de suivre mon itinéraire. Mohammed Nassar gagna un des membres d'une famille de cheiks, du nom de Dablan, et celui-ci dut lui promettre de m'accompagner à travers la Harra. Dablan ajouta à notre caravane six chameaux spécialement destinés au transport de l'eau. Cependant Mohammed Nassar n'avait pas l'air de trop se fier à son ami, car il m'adjoignit encore trois de ses parents, dont ses deux neveux Nedjib et Faris, ainsi qu'un vieux domestique druse.



UN REPAS DRUSE (PAGE 362). — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous partîmes de Sali le 9 juillet, à 9 heures 30 du matin. Nous nous dirigeâmes vers le Nord-Est, et bientôt nous vîmes la Harra s'étendre devant nos yeux. Dans sa sombre uniformité, elle offrait un spectacle effrayant, et se détachait d'une façon très nette des derniers contreforts du Haouran, qui faisaient presque, avec leurs herbes maigres sortant d'entre les pierres, l'effet d'une prairie verte sur la surface absolument noire de la Harra. Au delà, dans le lointain, on apercevait les contours incertains des monts de Safa. Descendant les terrasses du Haouran, sur des débris roulants de tuf et de basalte, nous nous trouvâmes bientôt au ouadi ech Cham, torrent alors sans eau, qui se forme du confluent de plusieurs ouadis et qui traverse la plaine dans la direction de l'Est. Nous



L'OASIS DE LA ROUHBEH (PAGE 370). — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le suivîmes, en chevauchant tantôt dans son lit, tantôt sur l'une ou l'autre de ses rives. Nous étions entrés dans la Harra comme dans un tombeau immense. Le Haouran et les monts de Safa avaient disparu, et la mer de pierres s'étendait devant nous avec ses légères ondulations. Aussi loin que les yeux pouvaient voir, le sol était couvert de blocs noirs, à l'éclat mat, polis et gisant en désordre, si près les uns des autres que le sable jaune du sol ne brillait presque nulle part entre eux. Ces blocs avaient une hauteur moyenne de 20 à 30 centimètres ; ils étaient rarement accumulés les uns sur les autres, et rarement un vrai rocher s'élevait au-dessus de cette plaine pierreuse. Cependant il y existe un sentier, reconnaissable pour les indigènes, et il semble s'être fait tout seul, pendant ce millier d'années de trafic, les sabots des chevaux ayant rejeté les pierres de côté, pour pouvoir poser le pied sur le sable. Mais nulle part cette piste n'est assez large pour laisser passer deux cavaliers de front. Malheur au voyageur qui s'écarterait de ce chemin, sur lequel se trouvent les rares points d'eau de la Harra ! Les chevaux seraient bientôt blessés par les pierres, et hommes et bêtes seraient condamnés sans merci à mourir de faim et de soif. La Harra garde ce caractère jusqu'à la source appelée Vemara. Je confirme ici, d'ailleurs, l'observation de Wetzstein que les pierres de la Harra éclatent quelquefois bruyamment ; c'est un phénomène qui peut s'expliquer par l'évaporation au soleil des globules d'eau déposés dans les pores de la pierre par l'humidité de la nuit.

La chaleur de juillet, la réflexion du soleil sur les pierres faisaient de notre marche une torture véritable. De plus, nous devions beaucoup ménager nos provisions d'eau, de peur de n'en point trouver aux endroits indiqués, et nous ne pouvions jamais étancher entièrement notre soif. Nos animaux souffraient cruellement, et plusieurs chameaux se meurtrirent les pieds de telle sorte qu'arrivés à Doûmer on dut leur coudre des morceaux de cuir sur les endroits blessés des plantes de leurs pieds.

Nous ne trouvâmes nulle part d'eau pendant la journée, et ce ne fut qu'à 6 heures du soir que nous arrivâmes à la mare d'il Houfneh, protégée contre l'évaporation par une paroi haute d'une dizaine de mètres qui s'élève au Sud. On voit près de là les traces d'anciens puits qui ont été comblés.

Tandis que la Harra elle-même est absolument dépourvue de végétation, on rencontre dans le lit assez profond du ouadi ech Cham et dans les environs d'autres points d'eau de vraies touffes de fleurs violettes, à odeur aromatique, ainsi qu'une plante sous-arborescente, à fleurs bleuâtres, qui remplace ici le laurier-rose, si commun dans l'Afrique du Nord-Ouest. On trouve aussi une fleur jaune qui répand une odeur très désagréable et très pénétrante, mais que les chameaux broutent avec plaisir.

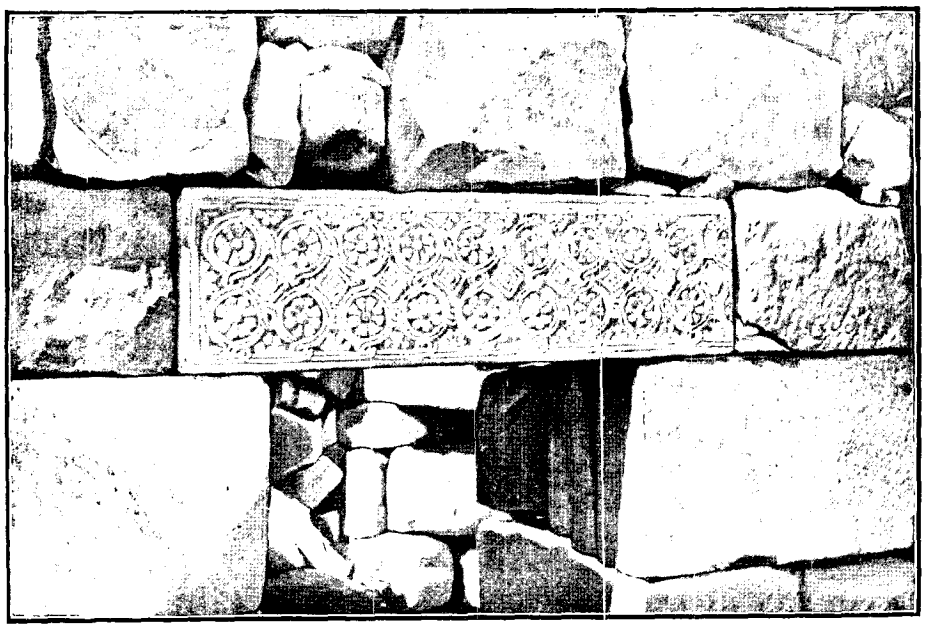
Tout près de la Houfneh, nous vîmes un camp de Sleb, tribu du désert très originale et très différente à beaucoup d'égards des Bédouins arabes. Ils vivent principalement de la chasse des gazelles, et les peaux de ces animaux leur fournissent en général leurs vêtements. Leurs femmes se distinguent souvent par une admirable

beauté. J'ai vu dans la Rouhbeh une *Slebi* de taille à peu près moyenne, ayant le teint très brun, le visage mince, des yeux lourds, mais brillant sous de longs cils, de beaux cheveux lisses et noirs et des dents superbes. Les Sleb n'ont que rarement des chevaux et des chameaux ; ils montent d'ordinaire sur de petits ânes qui ont une grande résistance, et possèdent quelquefois aussi des moutons et des chèvres. Les Sleb vivent en bonne intelligence avec toutes les tribus du désert, et remplissent volontiers l'office de guides, en échange de l'hospitalité qui leur est offerte, ou pour protéger leur petit avoir. Personne ne connaît le désert comme eux. Hommes et femmes dansent aussi à l'occasion devant les Bédouins et reçoivent pour cela quelques présents. On ne connaît pas exactement leur origine ; il est probable qu'ils sont non pas Sémites, mais Hindous. On dit que les derniers khalifes avaient fait venir des musiciens à leur cour de Bagdad, et que ces musiciens se seraient enfuis dans le désert, lors de l'invasion de Tamerlan. J'ai entendu émettre l'opinion que les Sleb d'aujourd'hui sont leurs descendants. On les trouve dans le désert, au sud de l'Euphrate, d'Alep au golfe Persique. On pourrait les appeler, dans un certain sens, les « tsiganes du désert ».

Le lendemain, nous eûmes une alerte sérieuse au point d'eau de Radiir is Sus, où nous déjeunions. Nous fûmes attaqués par une bande de Riat, qui dirigèrent sur nous un feu ininterrompu. L'aventure n'avait rien d'agréable, mais nous eûmes le bon esprit de ne pas répondre, et c'est cette attitude qui nous sauva ; il est probable que, si nous avions eu le malheur de tuer un seul de ces Bédouins, notre caravane tout entière aurait été anéantie. Dablan courut à eux et réussit à nous faire reconnaître pour des amis. Le feu cessa, et nous pûmes fraterniser avec nos agresseurs, qui nous emmenèrent dans leur camp ; ils m'offrirent du pain et du lait de chèvre, non sans m'avoir fait comprendre que cette offre méritait un petit cadeau ; un demi-medjidié (environ 2 fr. 50) fut accepté avec reconnaissance.

A 4 heures et demie nous atteignîmes la colline de Vemara, qui s'élève sur une île du ouadi ech Cham, à une hauteur d'environ 30 mètres ; elle est surmontée du tombeau d'un ancien cheik bédouin, Nemar, qui est devenu le héros éponyme de l'endroit. Ce tombeau est un mausolée carré, sans toit, qui remonte à une époque très ancienne, et qui a servi autrefois de tour de garde. On y voit des inscriptions grecques qui ont été recueillies par M. Waddington, et dont il résulte qu'une garnison romaine a été établie en cet endroit.

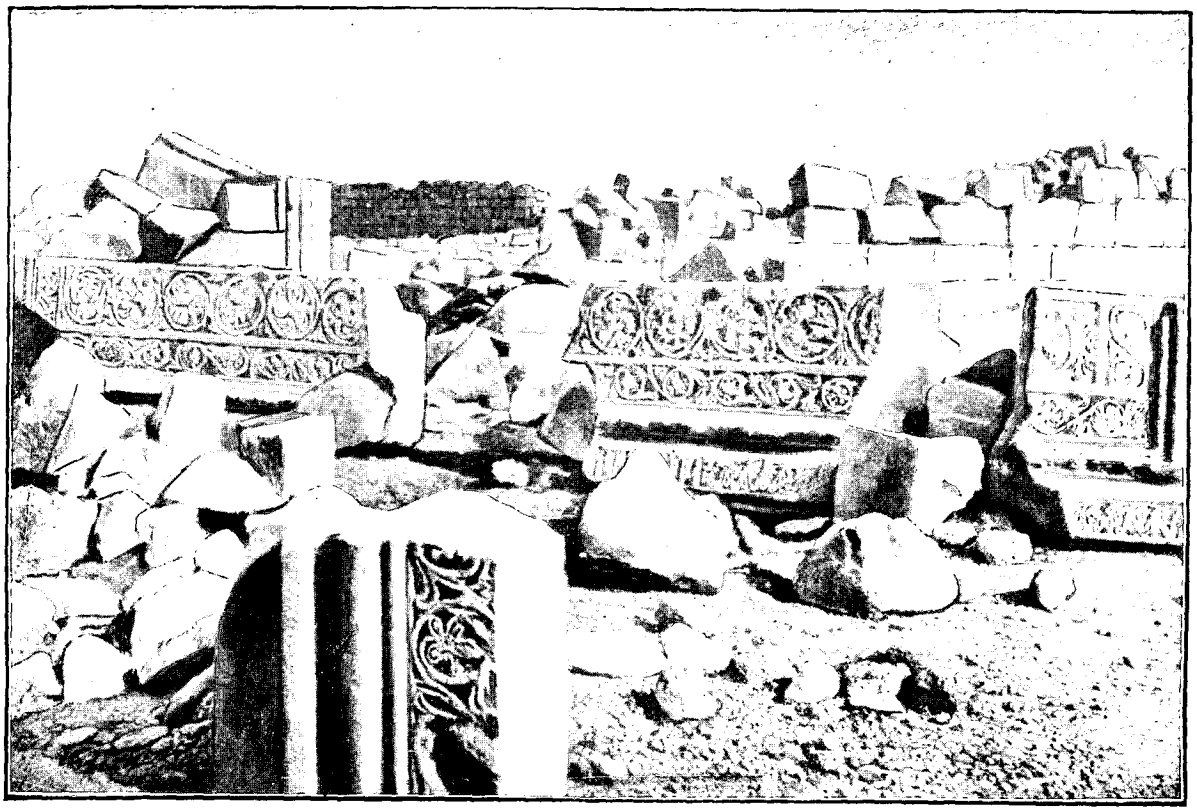
Le lendemain, ayant suivi quelque temps les traces encore distinctes d'une ancienne route romaine, nous tournâmes à l'Est, et, après avoir traversé une grande dépression, nous vîmes s'étendre devant nous l'oasis appelée la *Rouhbeh*, c'est-à-dire la plaine. Cette surface jaune se détachait bizarrement sur la noirceur de la Harra, et les monts de lave dentelés de Safa en paraissaient doublement sombres. Le soleil était très vif, et un merveilleux mirage s'éleva bientôt au-dessus de la Rouhbeh. Il semblait qu'on vît des étangs, et derrière, très haut, des maisons et des arbres. Mais, quand nous nous fûmes rapprochés, le mirage disparut. Le sol était plus doux, le chemin meilleur. Nous montions lentement les pentes de la Rouhbeh, et nous nous dirigions à angle aigu vers les monts de Safa, voyant toujours plus distinctement les maisons de pierre sur le bord des hauteurs, jusqu'à ce que les contours du Kasr il Abiad nous apparussent, détachés nettement sur un bas promontoire du Safalava.



LES RUINES DU CHÂTEAU BLANC. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A 10 heures et demie, nous atteignîmes la maison blanche du cheik Serak, le saint local le plus vénéré de toute la région. On raconte de lui qu'ayant été enterré dans la Safa, il se releva trois fois pour venir en ce lieu, où l'on se décida enfin à enterrer ses ossements. Il se serait écrié : « La Safa est l'enfer, la Rouhbeh le paradis, et j'ai mérité le paradis. »

Au printemps, la Rouhbeh a un aspect plus agréable qu'à l'époque où je la visitai. Mais alors même elle n'éveille pas l'idée que nous nous faisons d'ordinaire d'une oasis. Il n'y croît que du maïs et de l'orge,



RUINES DANS LA ROUHBEH. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ainsi que des mauvaises herbes et les fleurs de la Syrie ; je ne vis donc devant moi qu'une steppe jaune et déserte. Autour du sanctuaire du cheik Serak se dressaient quelques pauvres tiges de maïs : pas un arbre, mais seulement quelques plantes fourragères pour les chameaux, les moutons et les chèvres, et les chaumes de la dernière moisson. Il est cependant probable que si l'on cultivait la Rouhbeh dans toute son étendue, elle pourrait nourrir des milliers d'hommes et d'animaux.

Le soir, nous rejoignîmes un campement de Bédouins Riat, qui nous firent bon accueil ; quelques-uns d'entre eux consentirent à nous servir de guides dans les monts Safa. Ces monts sont facilement accessibles de la Rouhbeh, contrairement aux dires de Burckhardt, qui s'était borné, d'ailleurs, à répéter ce que lui avaient raconté les Bédouins. Ce n'est qu'à partir d'une certaine hauteur qu'ils commencent à révéler le grandiose et l'effrayant de leurs formations. Tout ce gigantesque massif cubique n'est qu'une énorme coulée de lave. Le sol, qui résonne sous le sabot des chevaux, tantôt brille de curieux reflets métalliques, tantôt est d'une teinte tristement grise, d'un gris sombre, et ressemble, en bien des endroits, aux vagues figées d'une mer agitée par la tempête.

Des cavités, des trous effritent et creusent les crêtes de ces vagues pétrifiées, qui sont échappées jadis aux cratères des volcans de la Safa. Nous mîmes presque cinq minutes à traverser une de ces cavités. Ce chaos de pierres s'étendait à des kilomètres devant nous, et quelqu'un qui n'eût pas su le chemin serait tombé infailliblement dans une des innombrables crevasses qui s'ouvraient sur notre route, ou se serait égaré pour mourir de faim.

Nous traversâmes plusieurs plateaux successifs, avant d'atteindre le dernier plateau, qui porte les cratères de la Safa. Ce plateau, qui s'étend en fer à cheval du Sud-Sud-Est au Nord-Nord-Ouest, a environ 12 kilomètres de longueur. C'est à son extrémité Sud-Ouest que s'élèvent ses plus hauts sommets, les Touloul is Safa. A ces cratères se rattache une faible protubérance du plateau appelée la Zunetaa, dans laquelle s'ouvre sans transition une immense crevasse de 150 mètres de longueur, de 30 de largeur, de 30 de profondeur. A un kilomètre de distance environ, au Nord-Ouest, se trouvaient d'autres cratères, parmi lesquels je distinguai le Merati, le Vâsit, l'Abou-Ranim, mais notre provision d'eau avait diminué de telle façon, par suite de l'intolérable chaleur, que je ne pus les visiter. Nous redescendîmes donc la plaine, où nous arrivâmes au bout de deux heures et demie de marche.

Le lendemain, nous visitâmes le Kasr el Abiad (Château-Blanc), appelé aussi par les habitants de la Rouhbeh *Chirbet il Beida* (ruine blanche). Ce nom lui vient de la pierre gris clair qui a été employée à sa construction, et qui

se détache très nettement sur le noir de la plaine environnante. La partie la mieux conservée de ces ruines est un bâtiment en forme de tour, où l'on voit encore des traces très reconnaissables d'appartements. On trouve beaucoup de pierres ornées, d'un beau travail, mais je n'ai pas trouvé plus d'inscriptions que mes prédécesseurs. Je crois que des fouilles amèneraient des découvertes intéressantes, car le niveau de la cour semble avoir été exhaussé par l'accumulation des décombres. La destruction du château est attribuée à Tamerlan, et a dû se produire en 1400 après J.-C. La tour a été sûrement reconstruite. Mais il semble aussi que l'édifice n'ait jamais été achevé. La construction et les ornements se distinguent par des motifs étrangers à l'art romain, et qui semblent indiquer des modèles orientaux.

Après la visite du Château blanc, j'eus d'interminables discussions avec mes hommes, qui craignaient une attaque des Riat, et avec mes guides riat, qui ne voulaient pas, craignant les soldats turcs, m'accompagner jusqu'à Doûmer. Je finis cependant par reformer ma caravane, mais je dus renoncer à l'itinéraire que j'avais choisi, et qui passait par Bir Zoubédeh, pour en prendre un plus à l'Ouest.

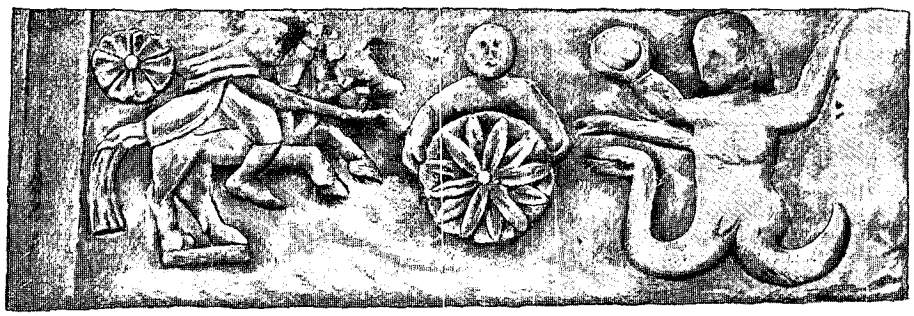
A une petite distance au nord de la ligne qui marque la fin des monts de Safa, le terrain s'élève peu à peu, et la plaine, ici sans pierres, s'élargit. Dans l'après-midi, après trois à quatre heures de marche sans arrêt, nous arrivâmes en vue du Djebel Ses. Un peu de repos était nécessaire : nous campâmes dans les environs, au point d'eau appelé Bir Oumam Rahil.

Le lendemain, je me séparai de ma caravane, qui continua directement sur Doûmer, tandis que je devais faire un détour par le Djebel Ses, que nous atteignîmes après deux heures d'une rapide chevauchée. Le Djebel Ses est un cratère presque entièrement rond, d'un diamètre intérieur d'à peu près un kilomètre et qui s'élève en pente abrupte à 100 mètres environ au-dessus de la plaine. Celle-ci forme à l'est du cratère une dépression arrondie qui se remplit d'eau en hiver et devient une lagune. Au sud du cratère on trouve les ruines d'une ville qui paraît avoir été relativement importante. Les Romains avaient ici une station destinée à tenir en respect les Bédouins de la Harra, et à protéger la Syrie contre des attaques venues de l'Est.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en devoir de traverser la Trachonitide orientale dans la direction du Nord-Ouest. Nous rejoignîmes notre caravane dans l'après-midi, et le lendemain à midi, après une marche presque continue de 20 heures nous atteignions les jardins de Doûmer.

(A suivre.)

BARON D'OPPENHEIM.



PIERRE SCULPTÉE À SOUVEDA (PAGE 362). — DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VILLAGEOIS SYRIENS DE DOÛMER. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE EN SYRIE ET EN MÉSOPOTAMIE[1]

(DE DAMAS A BAGDAD)

PAR M. LE BARON MAX D'OPPENHEIM.

Traduit de l'allemand et résumé par M. HENRI JACOTTET.

III

Doûmer. — La poste turque. — Le puits de Zoubedeh. — Karieteïn. — Une tempête de sable. — Palmyre et ses ruines. — La traversée du Hamad. — Arrivée à Der ez Zor.



BAS-RELIEF PALMYRÉNIEN.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN,
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

NOTRE camp avait été établi au nord-est du village de Doûmer, sur le versant des contreforts de l'Anti-Liban. La vue du village, avec ses jardins et le temple gréco-romain qui s'élève au-dessus de la masse de ses maisons, nous paraissait d'autant plus charmante que nous venions de traverser un désert singulièrement désolé. Ce temple est malheureusement serré de si près par les cabanes qu'on ne peut en avoir une vue d'ensemble. Le nom de l'empereur romain qui l'a élevé est devenu illisible dans l'inscription grecque de sa façade occidentale; mais on voit, par les lettres qui subsistent et par la date de 245 après Jésus-Christ, que ce doit être Philippe l'Arabe, un natif du Haouran.

Doûmer, le dernier endroit, du côté du Nord, où l'on trouve encore des inscriptions nabatéennes, est la localité de la plaine de Damas la plus avancée dans le désert. Comme dans tous les villages de la même région, les maisons y sont à un ou deux étages, en pierre et en pisé, crépies à la chaux et peintes de couleurs claires; elles s'alignent en rangées continues le long des rues tortueuses et étroites. Comme la population s'adonne à l'agriculture, elles ont toutes des cours et des écuries. Le village est entouré d'une véritable couronne de jardins, fécondés par l'eau courante et entourés de murs en pisé qui constituent une certaine protection contre les attaques du dehors. Il y règne un véritable bien-être ; j'y ai vu en particulier un grand nombre de bœufs, ce qu'on

1. *Suite. Voyez p.* 349 *et* 361.

ne trouve pas d'ordinaire dans les villages d'oasis. Les habitants, qui ont, d'une façon générale, le type des paysans syriens, ne sont pas beaux; très robustes, osseux, ils ont les traits gros, et diffèrent en cela de la population de Palmyre et d'autres localités du désert, formée de Bédouins devenus sédentaires.

Doûmer est aujourd'hui le point de départ de la route de poste à chameaux qui va de Damas à Bagdad. Cette route traverse d'abord le désert en ligne droite, franchit l'Euphrate à Hit, puis se dirige en diagonale vers Bagdad, à travers la Mésopotamie. La poste a été, depuis 1870, ou à peu près, entre les mains anglaises; mais Midhat-Pacha organisa plus tard, pour le compte du gouvernement turc, une entreprise concurrente à la suite de laquelle, vers 1885, la poste anglaise renonça à son exploitation. Aujourd'hui la poste turque seule fait, une fois par semaine, le service entre Damas et Bagdad, et *vice versâ*. Comme dans toute la Turquie, elle ne transporte que les lettres et jamais les valeurs. Chaque courrier de la poste a régulièrement, outre le chameau qu'il monte, un chameau de réserve qui porte l'eau. Les voyageurs sont autorisés, moyennant un prix fixé, à s'adjoindre au courrier avec des chameaux qui leur appartiennent ou qui leur sont loués par la poste; mais ils le font à leurs risques. Il y a quelques années, l'hôtelier grec de la *locanda* de Bagdad, se rendant à Damas et étant hors d'état de continuer sa route, fut abandonné dans le désert, où il mourut. Le voyage est extraordinairement pénible; les étapes quotidiennes sont de 18 heures de marche accélérée, avec trois haltes de deux heures chacune. A la saison sèche, le voyage dure 8 jours; en hiver et au printemps, il est de 3 à 4 jours plus long, à cause des pluies qui, par endroits, détrempent le sol. Le gouvernement a conclu des traités avec les tribus bédouines de la région pour garantir la sécurité de ses courriers.

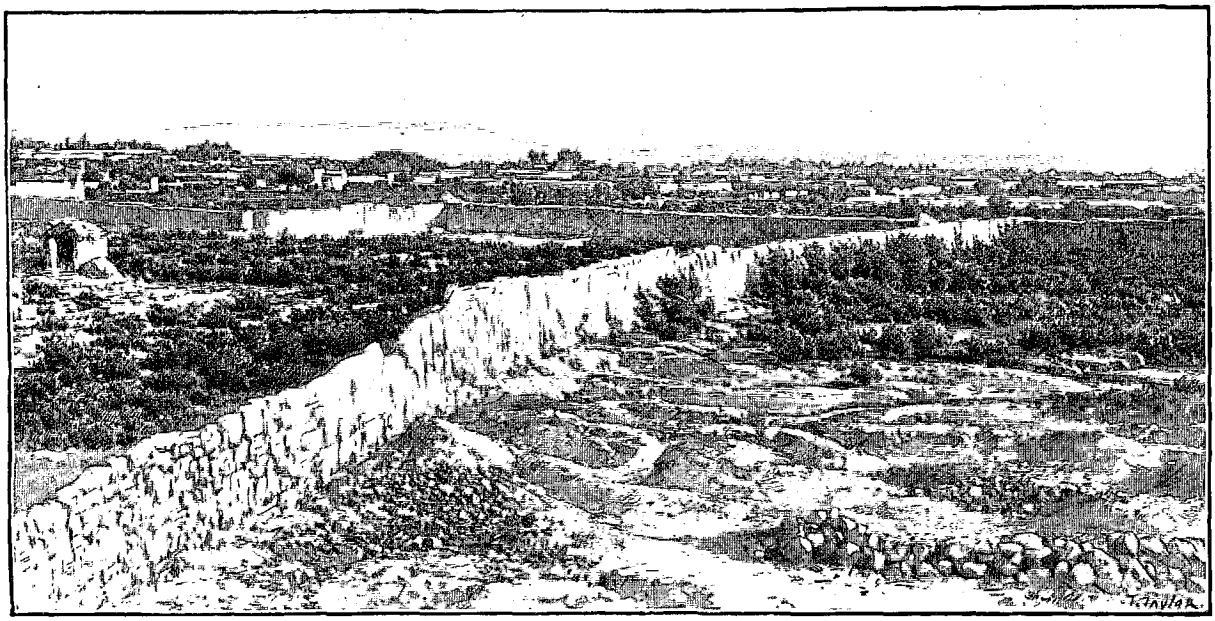
Je dus ici me séparer de Dablan, qu'il me fut impossible de déterminer à me suivre plus au Nord. Mon projet était de visiter le puits de Bir Zoubedeh, célèbre chez tous les Bédouins du désert de Syrie, puis de me diriger de ce point sur Palmyre, au sud de la route ordinaire des caravanes Geroud-Karieteïn. Comme j'avais appris qu'une partie de la tribu des Riat s'en était allée dans cette direction, je jugeai prudent de me faire accompagner d'un de leurs congénères, et je choisis le Riat Cheik Talib is Sumbi, un vieux pêcheur à cheveux gris qui était tombé, plusieurs années auparavant, aux mains du gouvernement et qui avait été établi avec sa famille au nord de Doûmer, afin de servir d'ôtage contre les attaques de sa tribu.

Les cartes figurent jusqu'ici comme une chaîne, simple ou double, les divers massifs qui s'étendent à l'est de l'Antiliban, de Doûmer jusqu'à Palmyre. En réalité, elles forment une région montagneuse, sur laquelle s'élèvent de nombreuses chaînes, plus ou moins hautes et parallèles entre elles, qui s'étendent du Sud-Ouest au Nord-Est. Elles ne se réunissent probablement qu'à l'est de Karieteïn, près du Djebel Din il Ououl, pour se prolonger en une seule chaîne jusqu'à Palmyre et y joindre un chaînon venant de Homs. La chaîne unique se continue ensuite au Nord-Est, par Erek et Soukmeh, jusqu'à l'Euphrate, qu'elle atteint un peu en amont de Der ez Zor. La chaîne entière peut être considérée comme formant la limite septentrionale du désert de Syrie. Au Nord, le terrain ne conserve le caractère désertique que dans sa partie orientale, près de l'Euphrate; plus à l'Ouest, il est susceptible de culture.



PUITS DE BIR ZOUBEDEH. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Après avoir pris à Doûmer un repos de deux jours, indispensable à nos montures et fort agréable pour nous, nous repartîmes le 20 juillet à 7 heures et demie, accompagnés de presque toute la garnison. Nous passâmes à El Maksoura, où se trouvent des ruines qui doivent avoir appartenu à un castel romain. Puis, revenant à la Trachonitide, nous arrivâmes, vers 11 heures, au khan d'Abou'ch Chamat, dont ne subsiste que la partie inférieure du mur d'enceinte. Il semble être le premier de toute une série d'édifices semblables qui se succédaient, à quelques heures d'intervalle, de Damas ou Doûmer jusqu'à l'Euphrate, et de là, à travers la Mésopotamie, jusqu'à



KARIETEÏN. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mossoul, peut-être aussi le long de l'Euphrate; c'étaient des caravansérails de l'époque musulmane, destinés à servir d'abri contre les attaques à plusieurs caravanes à la fois, s'il le fallait. Ils doivent avoir été construits lors de la splendeur du khalifat pour la sécurité de cette principale route de caravanes entre Mossoul ou Damas et Bagdad. Tous ces khans sont aujourd'hui abandonnés, leurs murailles sont écroulées, leurs réservoirs d'eau comblés. On ne peut que conjecturer l'époque à laquelle ils ont été détruits; c'est probablement lors des invasions des Mongols ou des Tatares. A la place des khans, le gouvernement turc a construit, en ces derniers temps, des édifices nommés *kichlas*, dans lesquels, l'expérience l'a montré, une faible garnison suffit à repousser des bandes de pillards. S'il se décidait à en augmenter le nombre et à défendre tous les points d'eau du désert de Syrie, le trafic, qui s'arrête presque en été, serait efficacement protégé.

Dans l'après-midi nous arrivâmes au puits de Zoubedeh, qui se trouve dans un petit massif montagneux dont les roches calcaires sont très déchiquetées. Elles brillaient au soleil, et leurs teintes d'un gris bleuâtre éblouissaient les yeux. La source s'annonce de loin par des taches vertes; elle jaillit presque au sommet de la montagne, dans une grotte, au-dessous d'un promontoire rocheux qui la protège contre l'évaporation.

Nous avions de là une fort belle vue sur la vallée que nous venions de traverser; plus au Sud se dressait le Kazri Segal; à côté brillait une vaste surface qui semblait couverte de neige : c'était la dépression plate, et maintenant asséchée, de la *sabkha*. La vallée elle-même, brûlée par le soleil, avait un aspect de steppe. En arrière apparaissait, dans toute son horreur, la région volcanique de la Trachonitide, que nous venions de quitter, avec sa masse sombre de lave dont émergeaient des cônes noirs de basalte, les uns aigus, les autres tronqués.

Redescendant les pentes rocheuses du Djebel Zoubedeh, nous rejoignîmes, vers 8 heures du soir, notre caravane, qui avait établi son camp au Bir Abou il Hayaya. Le lendemain, nous comptions passer la nuit au puits de Houfeiyir. Mais nous avions aperçu en chemin, à une certaine distance, une assez forte caravane de Bédouins qui nous avait tiré quelques coups de fusil, et nous avions des raisons de croire qu'elle nous attendrait au puits pour nous attaquer. Nous nous avançâmes donc avec lenteur et nous envoyâmes un de nos zaptiehs en observation. Il fut convenu que, s'il trouvait le puits, il nous l'annoncerait en tirant deux coups de sa carabine à répétition. Au bout de peu d'instants, nous entendîmes le signal convenu, suivi de plusieurs autres coups de fusil. Comme nous l'apprîmes plus tard, notre homme s'était heurté à une bande d'une centaine de Bédouins qui campaient près de la source et qui étaient évidemment les mêmes que nous avions aperçus dans la matinée. Nous nous trouvâmes fort contrariés; nos provisions d'eau étaient près d'être épuisées; il nous fallait absolument arriver le plus tôt possible à une autre source, et, pour cela, nous détourner de la route projetée et nous diriger au Nord-Est, vers Karieteïn. Comme nous marchions, protégés par l'obscurité, nous fûmes rejoints par notre émissaire; il avait égaré les Bédouins en galopant quelque temps dans une autre direction.

Nous arrivâmes à Karieteïn après minuit, et nous trouvâmes un accueil hospitalier chez le cheik, Fayad Ara. Le village est déjà au milieu de la steppe de Syrie et fait l'impression d'un village d'oasis; les maisons sont juxtaposées, comme à Doûmer, et forment sur leur côté extérieur une véritable muraille, avec

une porte s'ouvrant du côté de Palmyre. La population est composée, en partie de paysans syriens, en partie de Bédouins sédentaires, et peut comprendre de 1 200 à 1 500 personnes, en majorité musulmanes; il y a 500 à 600 chrétiens jacobites, qui possèdent une église et un pasteur à eux. Le village est abondamment fourni d'eau par les sources voisines, et ses jardins étaient, même à ce moment du plein été, couverts d'une végétation luxuriante. Grâce à cette richesse en eau, il y a eu, dès les plus anciens temps, des établissements sur ce point. Karieteïn, dont le nom signifie en arabe « les deux villages », est la *Nezala* de l'époque romaine.

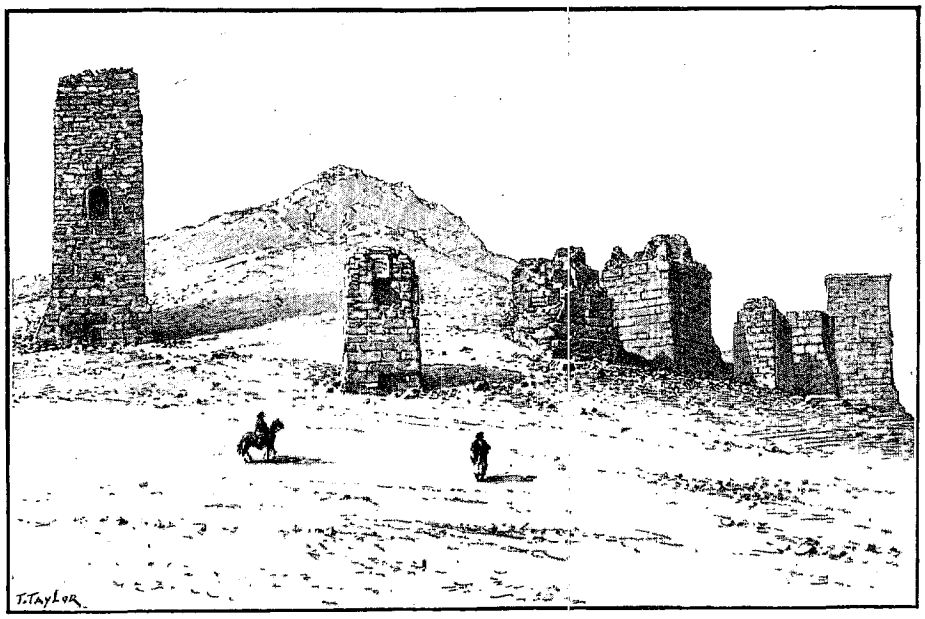
A ce point, je rejoignis la route de Damas à Palmyre. Même au milieu de ce siècle, cette route offrait de grands dangers. Ce n'est qu'entre 1860 et 1870 que le gouvernement turc entreprit de la protéger contre les bandes de pillards. Il envoya d'abord des troupes à Karieteïn; puis, après la guerre russo-turque, il confia la défense de la région, d'abord à la gendarmerie, puis au cheik de Karieteïn. Celui-ci, de même que le cheik de Geroud, a formé une milice montée irrégulière, payée et armée par le gouvernement, qui s'appelle les *khaiyalé*, c'est-à-dire « les cavaliers ». Les voyageurs peuvent se faire escorter sur la route de Palmyre d'un ou deux de ces khaiyalés, en payant un demi-medjidié par jour. Toutes les tribus bédouines de la steppe sont maintenant soumises et paient des impôts : un demi-medjidié pour chaque chameau et quatre piastres pour chaque mouton.

Un jour de repos à Karieteïn, et le 23 juillet, à 4 heures et demie du matin, nous repartions dans la direction de Palmyre.

Dans l'après-midi nous marchâmes pendant quelques heures sur la route des caravanes. Sous le nom de route, on ne doit pas se figurer un chemin bien tracé et aplani, mais de petites pistes étroites tracées par les pieds des bêtes et courant parallèlement, quelquefois au nombre d'une douzaine, à des intervalles plus ou moins grands. Près des lieux habités ou des points d'eau, ces pistes se multiplient; on en aperçoit jusqu'à des centaines, qui forment un véritable lacis de chemins.

Cette partie du désert n'était pas d'ailleurs dépourvue de vie. Souvent nous rencontrions des paysans qui venaient, seuls ou en petites troupes, de Palmyre pour vendre du beurre au marché. Nous découvrions même des traces de véhicules, mais, d'après nos guides, elles devaient être vieilles de plusieurs années.

Vers minuit, nous nous écartâmes de la route des caravanes pour nous rendre au puits d'Aïn il Beda, le seul point d'eau que l'on trouve jusqu'à Palmyre. Nous n'y arrivâmes qu'à 3 heures et demie du matin. Pour protéger la source le gouvernement a construit en 1886 une petite kichla dont la garnison, qui dépend de celle de Der ez Zor, comprend de 7 à 12 zaptiehs. Le puits a environ 15 mètres de profondeur; son eau est très abondante, mais fortement sulfureuse. A côté campaient quelques familles de Sleb avec leurs troupeaux de moutons. A une lieue à l'ouest de la kichla actuelle se trouvent les traces reconnaissables d'un petit fort de l'époque palmyrénienne, reste de la chaîne de postes fortifiés qui, lors de la splendeur de Palmyre, réunissait la ville à la Syrie proprement dite.



OUADI EL KOUBOUR. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Partant d'Aïn il Beda, nous traversâmes la grande plaine de sable de Vidian ir Raml. Nous y fûmes témoins d'un grandiose phénomène naturel. Vers 5 heures de l'après-midi, une tempête furieuse fondit sur nous de l'Ouest-Sud-Ouest, poussant devant elle une énorme masse de sable. Le ciel s'assombrit tellement que l'atmosphère en paraissait presque noire; une pluie fine commença à tomber; puis une intense lueur d'un rouge de sang, jaillissant des couches de nuages, se répandit sur toute la partie supérieure du ciel, contrastant d'une façon saisissante avec le noir de l'atmosphère



STEPPE DE KARIETEÏN — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

inférieure. L'obscurité était si épaisse, la poussée des nuages de sable si continue, que nous dûmes renoncer à notre dessein de visiter quelques ruines de l'époque palmyrénienne.

La tempête dura environ deux heures. Lorsqu'elle se fut dissipée, nous aperçûmes les tours funéraires de Palmyre, qui signalent l'antique cité aux voyageurs venus de l'Ouest. Nous étant rapprochés, nous vîmes la petite chaîne de hauteurs qui réunit les massifs du Djebel Haiyal à ceux du Djebel il Abiad et du Djebel Marbit Antar. A l'endroit où le Djebel Haiyal rejoint ce dernier massif, se trouve un petit défilé d'où l'on pénètre dans la plaine de Palmyre par un sentier raboteux. Ce défilé est bordé des deux côtés par des tours funéraires et des tombes monumentales, ce qui lui a valu le nom de Ouadi el Koubour, « la vallée des Tombeaux ».

Lorsqu'on a atteint l'extrémité orientale du défilé, on aperçoit subitement le champ tout entier des ruines de Palmyre, et plus loin, à l'Est, la steppe infinie du Hamad. Nous nous dirigeâmes vers le grand temple, où se trouvent les maisons du moderne Toudmour. L'un des deux cheiks nous reçut fort aimablement dans sa maison, où nous fûmes heureux de nous reposer. La caravane n'arriva que longtemps après nous, et ce ne fut que le lendemain matin que nous pûmes nous rendre à nos tentes, que nous trouvâmes dressées au nord du temple, à coté de la gigantesque allée de colonnes.

Mon séjour à Palmyre [1] ne dura que deux jours. Comme je ne perdis pas une minute, ils me suffirent pour m'orienter parmi les ruines gigantesques de la cité de l'oasis. Je pus avoir ainsi une idée d'ensemble de Palmyre, et c'est tout ce que j'espérais, car pour y faire des études sérieuses, qui devraient être accompagnées de fouilles, il faudrait des mois.

Les restes conservés de l'ancienne Palmyre sont très nombreux et font sur le spectateur une impression imposante, d'autant plus qu'ils lui apparaissent sans transition dans le désert. Beaucoup de colonnes subsistent encore de la rangée, longue de plusieurs kilomètres, qui régnait sur toute la longueur de la ville ; elle était croisée par plusieurs rues, également bordées de colonnes. Celles-ci ont à peu près au tiers de leur hauteur des consoles qui doivent avoir supporté jadis des statues d'hommes célèbres; mais aucune de ces statues n'a encore été retrouvée. Les chapiteaux sont d'un ordre spécial, très rapproché du corinthien. Dans la partie sud-orientale de la ville, une porte superbe ouvre son arc médian à une rue qui traverse obliquement l'allée de colonnes; deux autres rues passent sous les arcs latéraux. Tous les édifices sont construits en un calcaire blanc, peu résistant, qui a souvent une teinte jaunâtre. Les colonnes ont beaucoup souffert de l'érosion dans leur partie inférieure, où elles prennent l'aspect de troncs pourris. Il est très curieux de voir, au milieu des colonnes de calcaire, des colonnes de granit dont l'origine est incertaine.

A l'extrémité sud de la rue principale se dresse le grand temple, qui était consacré à la divinité locale de Palmyre, à Bel, dieu du soleil. Ce temple était construit sur une terrasse élevée et était entouré de murs de 15 mètres de haut, et dont chacun avait, sur sa face intérieure, une longueur de 235 mètres. L'espace circonscrit par les murs est aujourd'hui une accumulation de débris, dont surgissent encore quelques rangées

1. L'espace nous manque pour reproduire ici les pages où M. d'Oppenheim résume l'histoire de Palmyre, et nous renvoyons le lecteur au *Voyage à Palmyre* de Mme Lydie Pachkoff, *Tour du Monde*, 1877, 1er semestre, p. 161 à 176.

*

de colonnes ornées d'architraves. On y trouve aussi des plafonds et des décorations de murailles. Plus de cent cabanes de la moderne Palmyre ont trouvé place dans l'enceinte du temple. Elles sont construites sur les débris qui ont couvert le sol sur une épaisseur de plusieurs mètres, ou bien pittoresquement nichées entre des arcs et des colonnes. Des rues entières montent et descendent dans l'intérieur du gigantesque édifice. Une petite partie du temple doit avoir été autrefois convertie en mosquée; nous trouvons ici une soura du Coran en lettres coufiques, et là où peut-être était dressé un autel, on voit aujourd'hui des niches à prières pour les croyants. C'est dans cette mosquée et dans ses environs immédiats que l'on trouve les ruines les mieux conservées. On y voit encore de merveilleux plafonds et des décorations de murailles où sont représentés des animaux, des figures géométriques, qui rappellent des motifs orientaux, de gracieuses guirlandes de fleurs qui pourraient être du pur Louis XVI, des chapiteaux, des reliefs, des décorations les plus diverses, dont le pêle-mêle bigarré rappelle les formes sévères du vieil art classique, les modèles du style Empire et les formes infiniment variées de la Renaissance. Les frontons de quelques constructions ressemblent, d'une manière frappante, à mainte façade de nos grandes villes modernes. D'un autre côté, les murs extérieurs se distinguent par leur imposante simplicité. De modernes architectes trouveraient certainement dans Palmyre un fructueux champ d'études.



SCULPTURES PALMYRÉNIENNES.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

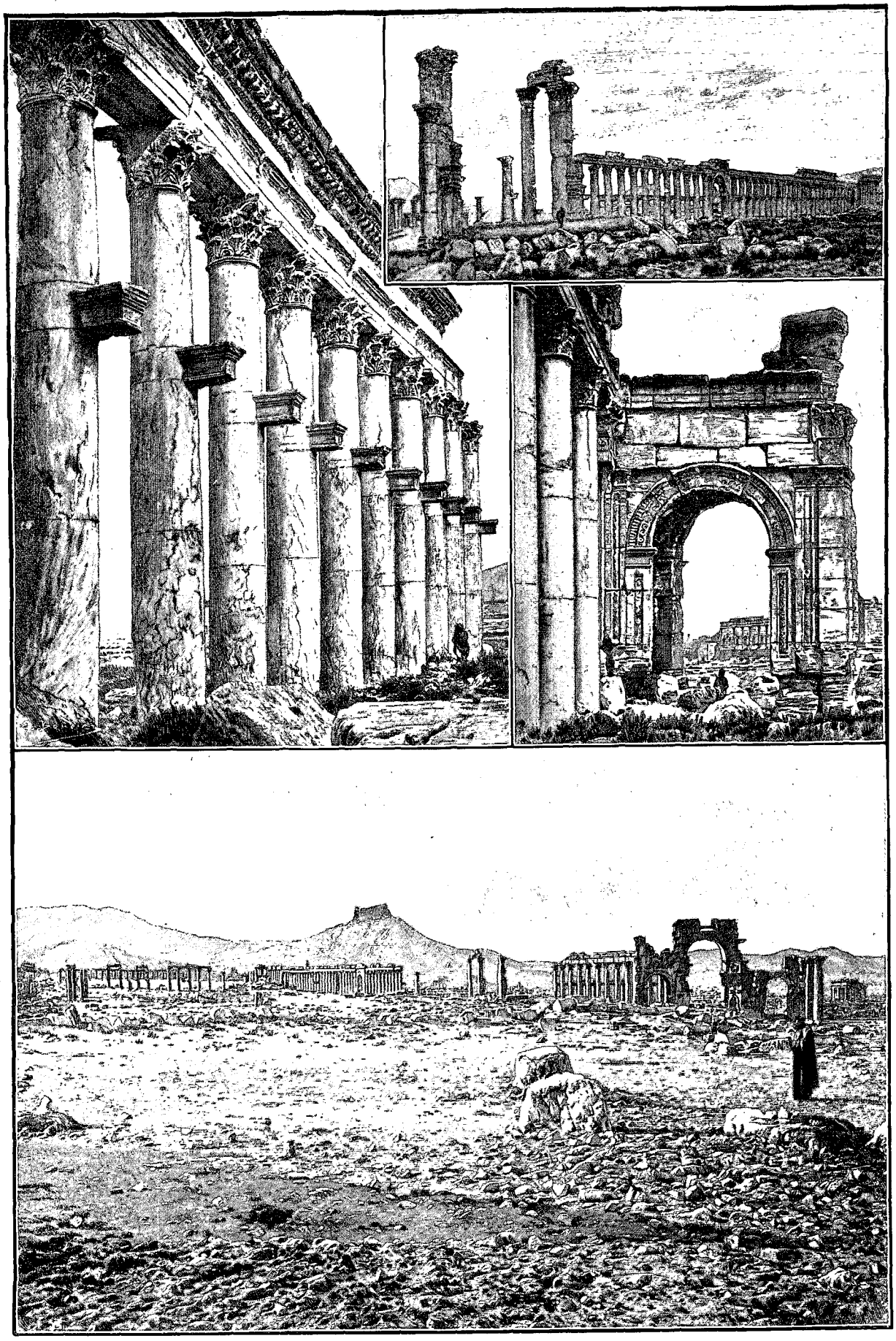
On reconnaît bien les traces des constructions élevées ultérieurement autour du temple, et employées comme ouvrages fortifiés après la défaite de Zénobie. Les parties des murailles élevées à l'époque musulmane forment, par la grossièreté de leur exécution, un parfait contraste avec les ruines d'époques plus anciennes. La grande porte d'entrée est de l'époque musulmane. Elle porte une longue inscription arabe. Bien au nord du temple, presque au bord du champ de ruines, limité à cet endroit par la montagne, se trouve encore un autre temple, d'aspect gracieux et conservé en bon état.

Une particularité de Palmyre, ce sont les tours funéraires carrées, parfois très ornées, qui servaient de tombeaux aux familles notables. On les trouve dans le passage qui donne accès à Palmyre du côté de l'Ouest, et également sur le pourtour de la ville, au Nord et au Sud-Ouest. Elles sont hautes de plusieurs étages; à l'intérieur sont disposées des chambres qui devaient renfermer les cercueils ou les urnes funéraires. Le plus grand de ces édifices, le Kas el Touniyèh, qui a été mesuré par Wright, a 33 mètres de hauteur, 6 étages, et des chambres pour 480 morts. A l'intérieur des chambres on trouve des portraits en haut relief des personnes enterrées, généralement avec des inscriptions qui donnent le nom du défunt et l'année de sa mort d'après l'ère séleucide. La valeur artistique de ces reliefs, des bustes pour la plupart, n'est pas très grande; ils sont néanmoins précieux pour la connaissance du type et des costumes des anciens Palmyréniens. Ces bustes et statues sont malheureusement devenus un des objets principaux du commerce d'antiquités en Syrie. Comme on les transporte sans précaution, ils sont d'ordinaire brisés et mutilés, avant d'être dispersés à travers le monde.



SCULPTURES PALMYRÉNIENNES.
DESSIN DE FAUCHER-GUDIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Aujourd'hui même on trouve à peine un de ces hauts reliefs à sa place originale. A côté des tours funéraires, il y a encore d'autres tombeaux, aux proportions monumentales. Ainsi Wright a trouvé une crypte de 18 mètres de longueur, de 8 de largeur, de 2 mètres à 2 mètres et demi de hauteur, divisée en 15 caveaux, dont chacun renfermait 5 cadavres embaumés et momifiés. On y a découvert également un certain nombre d'autres momies, préparées à peu près comme en Égypte. Wright a relevé un scarabée en



VUES DES RUINES DE PALMYRE. — DESSINS DE BOUDIER, D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

terre cuite semblable, par la forme et la couleur, aux *tesserœ* palmyréniennes et portant le nom du roi d'Égypte Tirhaka; ses conquêtes pourraient ainsi s'être étendues jusqu'à Palmyre.

Sur un sommet qui domine au Nord la vallée des Tombeaux, s'élève le puissant château de Kalaat Ibn Naan, attribué par la tradition à un prince druse. Dans son état actuel, il vient évidemment, non de l'antiquité, mais du moyen âge arabe, si ce n'est d'une époque encore plus récente. Du sommet de ce castel, qui est difficilement accessible, étant entouré d'un fossé profond de 10 mètres taillé dans le roc, que franchissait un pont-levis disparu, l'on a une fort belle vue sur les ruines de Palmyre et le désert qui s'étend à l'est de la ville; à l'Ouest, on prétend que, par un temps clair, on peut apercevoir l'Anti-Liban. Aux environs de 1870 ce castel servit de caserne et de lazaret à une garnison turque.

Palmyre doit son existence en plein désert à deux sources puissantes. L'une jaillit d'une profonde cavité dans le rocher, à quelques centaines de pas au sud du débouché de la vallée des Tombeaux; son eau est chaude et fortement sulfureuse; pour la rendre potable, il faut la laisser reposer quelque temps dans un vase et enlever avec précaution la couche supérieure. Une deuxième source, dont l'eau est meilleure, jaillit au nord du temple du soleil, à l'est duquel le ruisseau qu'elle forme se réunit à l'autre. Les deux cours d'eau arrosent une série de jardins qui entourent la ville au Sud et à l'Est. Les rayons brûlants du soleil sont impuissants à flétrir leur brillante verdure, et, avec leurs hauts grenadiers, leurs figuiers, leurs vignes, les dattiers qui les surmontent pittoresquement, ils font une impression enchanteresse. Les jardins se continuent par des champs d'orge qui s'étendent au Sud-Est sur plus d'un kilomètre.

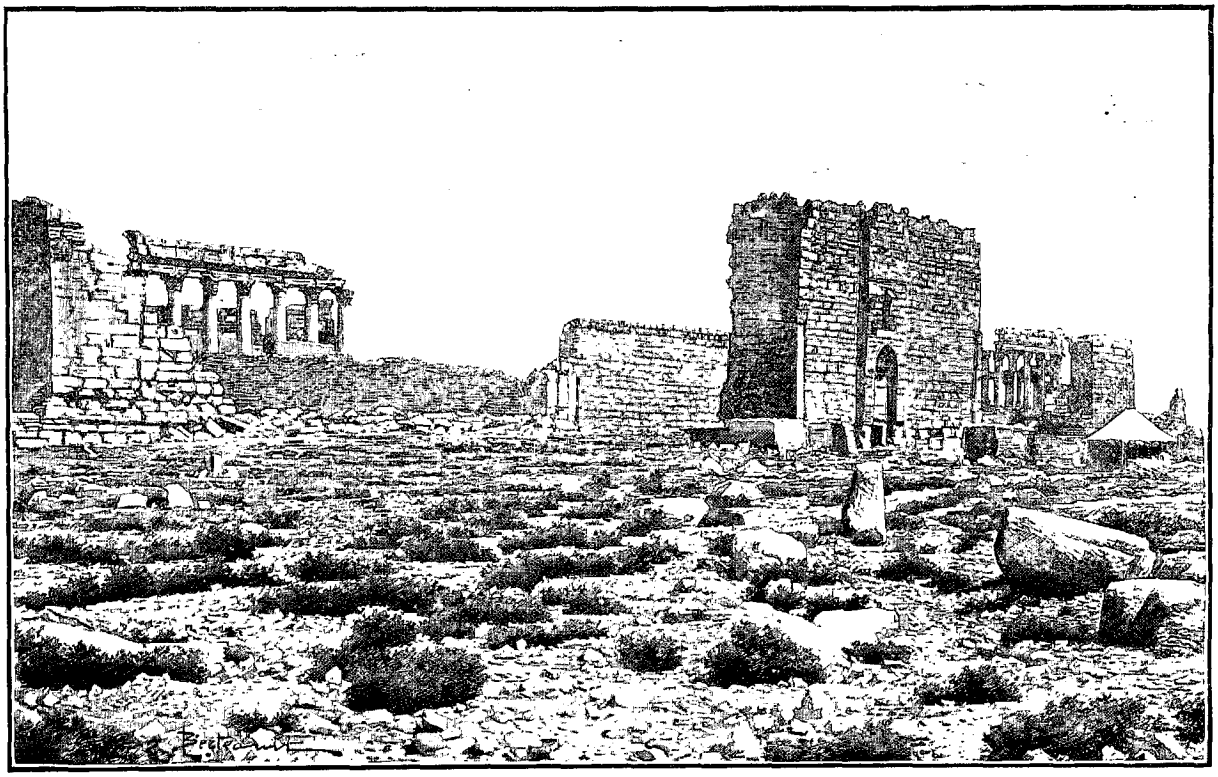
Ces deux sources, et les nombreuses fontaines moins importantes dont quelques-unes sont conservées aujourd'hui, ne suffisaient pas à l'ancienne cité. Aussi avait-on construit un aqueduc qui y amenait les eaux de sources et de pluies d'un réservoir; on en peut suivre les traces, à travers la vallée des Tombeaux, jusque dans les montagnes du Nord-Ouest. En outre, chaque maison devait posséder une citerne.

Les ruines de Palmyre n'ont été que peu fouillées jusqu'ici. L'ancienne ville est recouverte d'une couche de sable et de débris qui a au moins 3 mètres de hauteur. Puisque l'on a trouvé à la surface de si nombreuses, de si précieuses inscriptions et constructions, on peut en conclure avec assurance que des fouilles faites rationnellement enrichiraient beaucoup la science. La ville, en effet, a dû se recouvrir très rapidement de sable après sa destruction en 273, et depuis lors, pendant plus de quinze siècles, aucune localité importante ne s'est établie dans le voisinage. Sans doute, la reconstruction, exécutée sous Justinien, a déjà dû détruire beaucoup de monuments antiques, et l'extension que prend la Palmyre moderne fera certainement beaucoup de mal aux constructions encore existantes; les nouveaux venus, qui se servent des ruines antiques pour faire leurs murs ou leur chaux, sont les plus dangereux ennemis de l'archéologie. Il est d'autant plus à désirer que les trésors qui dorment sous le sable soient promptement mis à jour par des fouilles bien conduites. La richesse de l'ancienne Palmyre nous permet de croire qu'on n'y trouvera pas seulement des inscriptions lapidaires et des papyrus, mais encore des objets de l'usage journalier, ou des produits de l'industrie d'art, qui nous renseigneront sûrement sur l'histoire et le degré de civilisation de cette remarquable oasis, située à la frontière du monde gréco-romain et de l'Orient.



PALMYRE. — LA COLONNADE. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les habitants actuels de Palmyre sont des Bédouins de différentes tribus devenus sédentaires. Ils ne sont



PALMYRE. — ENTRÉE DU TEMPLE DU SOLEIL. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

point mêlés au petit trafic de caravane, qui va, par leur oasis, de Damas à Der ez Zor, sur l'Euphrate; tout au plus participent-ils au transport du sel et de la potasse dans les environs. Ils s'occupent, en outre, de la culture des champs d'orge et de l'exploitation du grand lac salin, près de la ville. Encore aujourd'hui la majorité réside dans l'enceinte du temple. Il y a quelques années, pour mieux protéger Palmyre, on a construit, avec des matériaux antiques, une grande caserne devant l'extrémité nord-occidentale de cet édifice. Depuis lors la ville s'est passablement étendue vers l'Est, le Nord et l'Ouest. C'est de ce dernier côté que l'on trouve une école d'une vingtaine d'élèves et la maison du cheik Mohammed Abdallah Ibn Arouk; ce dernier s'est fait un nom comme compagnon de différents voyageurs européens, et il est arrivé à une grande aisance.

Actuellement le nombre des habitants de Palmyre doit être d'environ 1 500. La garnison de la kichla n'était composée, à l'époque de mon passage, que de quelques zaptiehs et d'un lieutenant. L'autorité turque était représentée par un moudir, placé sous les ordres du moutessarif de Der ez Zor. Il y a quelques dizaines d'années, et malgré le petit nombre d'habitants qu'elle avait alors, Palmyre doit avoir été un marché assez animé, où les Bédouins du désert venaient s'approvisionner. Mais elle a perdu son importance commerciale au profit de Der ez Zor, dont la prospérité va croissant. Le petit bazar actuel, avec sa demi-douzaine de magasins, ne sert qu'aux besoins locaux.

Nous quittâmes Palmyre le 27 juillet, pour suivre la route des caravanes qui conduit à Der ez Zor. Je poussai d'abord, escorté de quelques compagnons à cheval, une pointe vers le lac salin (*sabkha* en arabe), qui s'étend en forme de croissant au sud-sud-est de la ville. C'est une dépression tout à fait plate, dont la longueur est d'environ 7 à 8 kilomètres, et la largeur d'un kilomètre à l'endroit où nous la vîmes. Il se trouve beaucoup de bassins de cette nature en Syrie et Mésopotamie, mais peu sont exploités : parmi ces derniers, on en compte trois seulement en Syrie, ceux de Geroud, d'Alep et de Palmyre. L'exploitation du sel est protégée ici par quelques petits postes de soldats tcherkesses.

Ayant longé la sabkha, nous la traversâmes à l'une de ses extrémités Nord; nos chevaux, à certains endroits, plongeaient jusqu'aux genoux dans l'eau boueuse. Puis nous sentîmes de nouveau sous nos pieds le terrain solide du Hamad.

Le mot désert ne rend pas le caractère particulier du Hamad. Ce terme arabe désigne bien plutôt une steppe, qui serait susceptible de culture si on lui amenait l'eau nécessaire. On s'en rend suffisamment compte en voyant l'herbe abondante qui sort de terre au printemps, et les petites oasis qui s'étendent auprès des rares sources. Ce n'est que là où affleure le sous-sol gypseux ou calcaire, ou bien là où s'est accumulé le

sable, que le désert de Syrie reste toujours stérile. D'une façon générale, la Hamad s'incline de l'Ouest à l'Est vers l'Euphrate; en certains endroits, spécialement dans sa partie Nord, la pente est au Sud; c'est dans cette direction que s'allongent les ravins creusés par les pluies dont il est sillonné, et qui lui donnent souvent un aspect ondulé. A une forte journée de marche de l'Euphrate le terrain se relève de nouveau subitement, pour retomber en pente abrupte sur la vallée du fleuve.

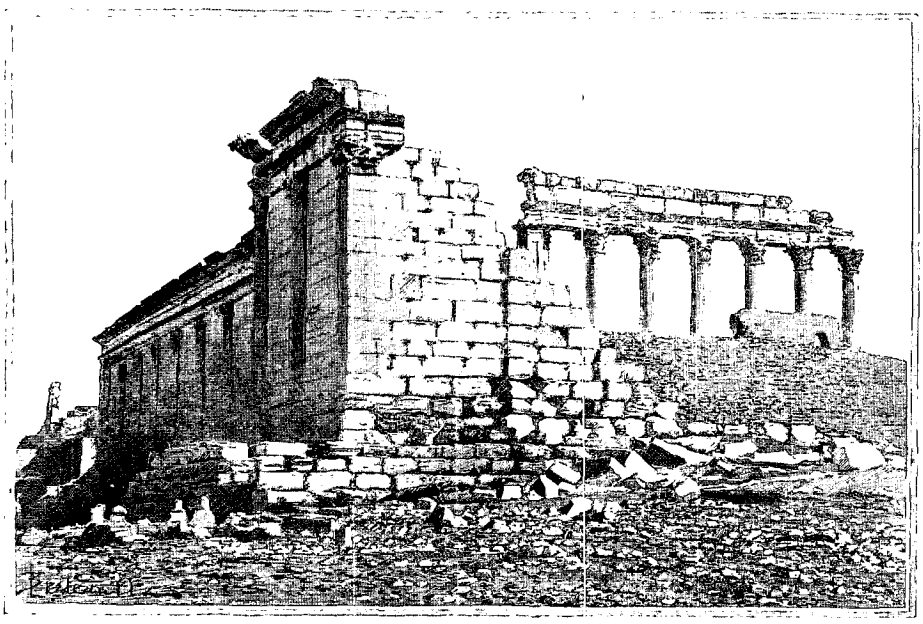
Au printemps ou en été, pendant et après la saison des pluies, car la steppe est couverte de gazon, on y rencontre de nombreux camps de Bédouins et des troupeaux de gazelles; mais sitôt que les plantes sont desséchées, les Bédouins se retirent sur le bord de la steppe dans le voisinage de régions cultivées, ou bien sur l'Euphrate, où ils trouvent, même en été, de l'eau et du fourrage pour leurs chameaux et leurs chevaux. Les gazelles les y suivent; le rapport entre les migrations de ces animaux et celles des Bédouins est bien connu et est exprimé dans plusieurs proverbes arabes. Le Hamad devient alors une solitude, une steppe déserte où l'eau ne se trouve qu'à quelques endroits déterminés, dans des citernes artificielles, des puits ou quelques rares sources. Cette pénurie et la crainte des razzias des Bédouins, qui se dirigent naturellement vers les points d'eau, font qu'à cette saison le Hamad est peu fréquenté par les caravanes.

La plaine que forme le désert syrien est interrompue, par endroits, de protubérances petites ou grandes, dont la principale est la chaîne de hauteurs qui continue au Nord-Est jusqu'à l'Euphrate celle de Damas à Palmyre. C'est peu au Sud de cette chaîne que passe la route de caravane de Damas à Der ez Zor.

Notre première étape était le petit village d'Erek, situé dans un vallon entouré de montagnes peu élevées. Une kichla, à quelques minutes au Nord-Est, abrite quelques zaptiehs. La seule source, assez sulfureuse, qui jaillisse ici, est peu abondante; aussi n'a-t-il jamais pu avoir en ce lieu de station importante; mais les quelques ruines que l'on y trouve montrent pourtant qu'elle était occupée dès l'antiquité.

Le lendemain soir nous étions à Soukhneh. Cet endroit tire son nom, signifiant « la chaude », de la source sulfureuse chaude qui y jaillit, et qui y a formé des bassins où les habitants doivent se baigner. La population diminue depuis une quarantaine d'années. En 1850 les habitants étaient, dit-on, capables de fournir 400 hommes armés. Vers 1860 on y comptait encore 1 200 à 2 000 habitants. En 1873, le médecin allemand Bischof n'en a plus trouvé que 600 à 700. Depuis lors, le recul s'est encore accentué, et les habitants continuent à émigrer vers les grandes villes de Syrie, Alep, Hama et Homs, ainsi que vers Der ez Zor. Il y a dans le village une centaine de maisons, mais beaucoup sont vides. Les habitants vivent chétivement, et cultivent à peine le blé nécessaire à leur nourriture.

La principale cause de cette dépopulation est évidemment l'importance qu'a prise Der ez Zor. Tout le commerce du désert se concentre à présent sur ce point, tandis que Soukhneh, aussi bien que Palmyre, était jadis un marché pour les Bédouins.



LE TEMPLE DU SOLEIL À PALMYRE. — DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

De Soukhneh partent différentes routes; celle que nous suivîmes se dirige au Nord-Est vers Der ez Zor. Partis à 8 heures du matin, nous étions vers 7 heures du soir à il Mouhefis. A ce point qui est à mi-chemin entre Soukhneh et la localité la plus voisine, Gabadjib, le gouvernement a tenté il y a quelques années de creuser un puits; mais les sondages, qui ont été faits jusqu'à 60 mètres de profondeur, sont demeurés sans résultat.

Une demi-heure plus tard, nous établissions notre camp en plein désert, dans une dépression étendue, et dans le voisinage d'une grande caravane d'Adjel, qui comptait 120 chameaux et qui transportait des tapis de Bagdad à Damas. Elle était en route, nous dit-on, depuis quarante jours, marchant quelques heures pendant la nuit et se reposant durant la journée. Les Adjel sont de vieux caravaniers pleins d'expérience. Ils connaissent bien les Bédouins qui errent d'ordinaire dans la



HABITANTS DE PALMYRE. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

contrée, et ils payent le *khouvé*, ou tribut, à tous ceux qu'ils rencontrent. Leur campement figurait un carré, fermé sur deux des côtés par leurs ballots entassés comme des murs, sur les deux autres par leurs chameaux agenouillés. Au milieu du carré, ils étaient accroupis autour d'un feu sur lequel ils cuisaient leur café, après avoir pétri leur pain. De nombreuses sentinelles faisaient continuellement le tour du camp, en laissant entendre par intervalles ce léger sifflement qui est si connu des voyageurs du désert. Pendant de longues heures je restai assis avec eux au coin du feu, écoutant leurs histoires de brigands et de chevaux, thème favori de tous les conducteurs de caravanes. Vers minuit ils partirent. Les bêtes furent chargées sans bruit, et la caravane se mit en mouvement dans le même silence, comme une troupe de fantômes. Les chameaux suivaient, attachés les uns aux autres. Malgré le clair de lune, ils disparurent en quelques minutes à nos regards.

Le lendemain, après avoir traversé, par une chaleur accablante, la longue dépression d'il Fedat, nous arrivâmes vers 1 heure de l'après-midi à la kichla de Bir Gabadjib, sur le bord occidental du plateau qui se continue jusqu'à l'Euphrate. Elle se trouve près d'un puits de 20 mètres de profondeur, dont l'eau, quoique un peu amère, est bien plus agréable au goût que celle du puits de Soukhneh. C'est un petit bâtiment dans lequel nous ne trouvâmes que trois soldats.

C'est là une étape particulièrement redoutée : les pistes s'effacent rapidement sur le sol dur du Hamad, et le malheureux qui ne trouverait point le puits de Gabadjib serait inévitablement perdu. Le premier point où nous fîmes halte, Kabr in Nasrani, tire son nom d'un chrétien (Nazaréen) qui, s'étant endormi sur son cheval, s'égara et mourut de soif : on ne put jamais retrouver ses traces.

A 7 heures nous avions atteint le rebord du plateau, qui s'affaisse ici en pente abrupte dans la vallée de l'Euphrate. Nous avions devant nous les verts jardins d'Ed Der, les maisons de la ville et plus loin les flots jaunes du fleuve. Je ne puis décrire mes impressions; les mots me manquent pour dire le sentiment de bien-être que me fit éprouver le spectacle d'une eau courante; les Grecs de Xénophon n'ont pas salué plus joyeusement les flots bleus de la mer, que nous, après notre terrible chevauchée, la vue rafraîchissante du fleuve.

A 8 heures et demie nous entrions dans Ed Der, plus exactement Der ez Zor, et nous campions au nord de la ville, tout près de l'Euphrate, au milieu des jardins. Je n'oublierai jamais de quelles délices me remplit à mon réveil la vue du fleuve, que parcouraient des embarcations faites de peaux de mouton et de bouc, sur lesquels les habitants des villages d'amont apportent leurs pastèques à la ville. C'était vraiment, pour moi, comme un retour à la vie.

Der signifie « monastère », et il est possible qu'en effet un monastère ait existé en cet endroit. L'histoire de Der est d'ailleurs enveloppée d'obscurité ; la ville ancienne ne se révèle que par des tas de débris, des restes de murailles, et une digue parallèle à l'Euphrate qui forme une rue de la ville moderne. Ed Der est

mentionné pour la première fois dans la chronique d'Aboulféda en 1331; l'Allemand L. Rauwolff y passa en 1573; c'était alors une cité très peuplée et entourée de murs. Elle déchut depuis lors, tout en conservant son indépendance; Chesney, qui la visita en 1837, n'y trouva installée aucune autorité turque; elle était gouvernée par un cheik payant tribut au sultan.

Elle ne reçut d'administration turque qu'en 1867, lorsqu'elle fut prise, après un siège en règle, par Omar Pacha. Jusqu'alors les droits de passage prélevés par les Bédouins avaient rendu impossible un trafic régulier par l'Euphrate. La route du commerce entre Damas ou Alep et Bagdad devait décrire un grand détour dans la Mésopotamie septentrionale, par Ourfa, Mardin, Djézireh, Mossoul et Kerkouk.

Ed Der est aujourd'hui le chef-lieu d'un district très étendu, administré par un moutessarif qui dépend directement du ministère de l'intérieur à Constantinople. Il a pour tâche principale de tenir les Bédouins en échec, et dispose pour cela de forces militaires importantes, c'est-à-dire d'un bataillon d'infanterie régulière, monté à mulets, et d'un corps de zaptiehs à cheval.

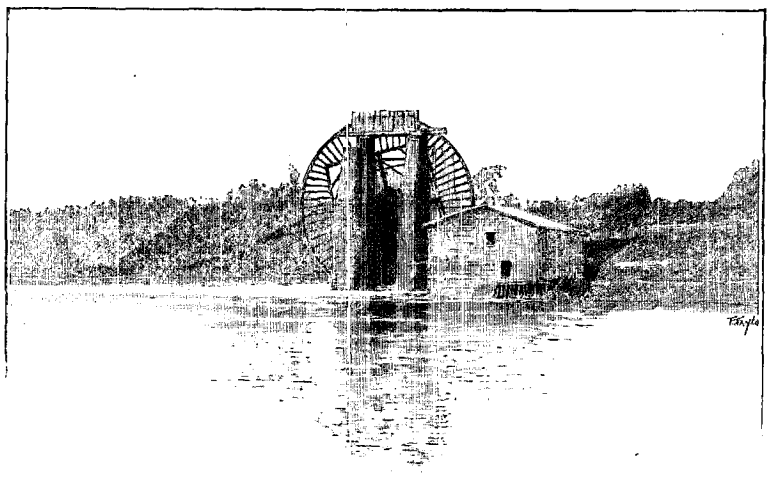
Depuis, sous le régime turc, Der ez Zor a pris un développement rapide, favorisé par une heureuse situation qui en fait le point de rencontre de grandes routes de caravanes, l'une de la Babylonie dans la Syrie du Nord, l'autre de la Mésopotamie du Nord dans la Syrie du Sud. A l'époque romaine ce point de rencontre était à une journée de marche en aval, près du confluent du Khabour dans l'Euphrate.

Dans ces dernières années, on a percé à Ed Der de larges rues, en forme de boulevards, qui sont éclairées au pétrole. Mais les maisons, construites à de longs intervalles le long de ces rues, ne répondent pas à une pareille tentative de civilisation. La population, qui comprend de 6 000 à 7 000 musulmans et 700 chrétiens de différentes dénominations, ne cesse de s'accroître. De grands khans sont établis pour le commerce, qui se fait notamment avec les Bédouins du désert; les bazars y sont richement fournis, et l'on y trouve même des objets de luxe européens.

J'allai visiter le moutessarif, dont le seraï ou palais se trouve à l'angle Sud-Est de la ville, tout au bord de l'Euphrate. Salih Pacha, tel est son nom, me fit l'effet d'un homme énergique et intelligent. Il nous invita plusieurs fois à déjeuner.

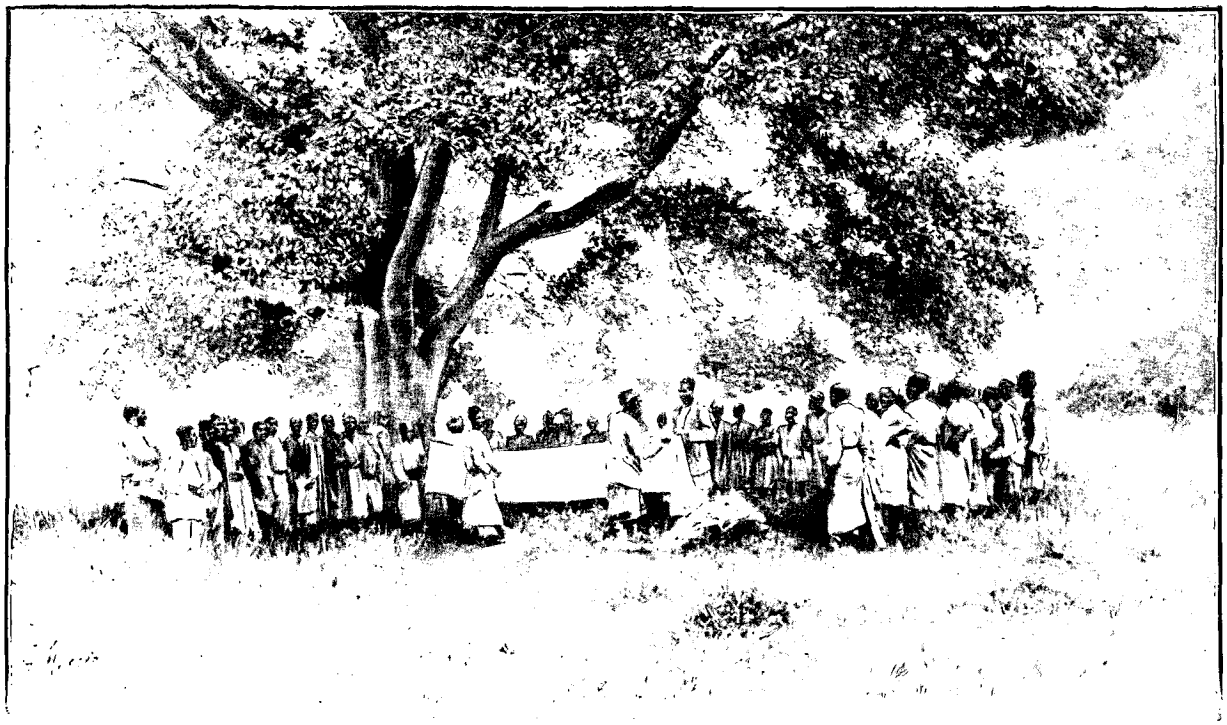
En avant de la ville s'étend une longue île qui divise le majestueux Euphrate en deux bras. On communique avec elle par un pont en bois solidement bâti, le premier et le dernier que l'on trouve sur le fleuve à partir de Meskeneh. L'île est bien cultivée. C'est au moyen de roues élévatoires, ou *norias*, que les habitants arrosent leurs terres.

(A suivre.) BARON D'OPPENHEIM.



ROUES ÉLÉVATOIRES. — DESSIN DE TAYLOR, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



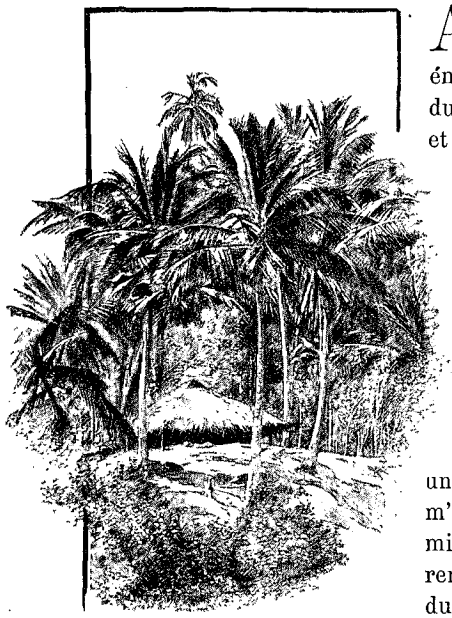
DISTRIBUTION DU « POCHO » (CALICOT SERVANT DE MONNAIE) (PAGE 396). — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

VOYAGE AU KILIMA NDJARO[1]

PAR M. JOSEPH CHANEL.

I

De Marseille à Zanzibar. — Zanzibar. — Mombaz. — Départ de la caravane. — Dans la brousse.



CASE AU MILIEU DES COCOTIERS, À ZANZIBAR. DESSIN DE BOUDIER.

Au retour d'un voyage de vingt et un mois en Extrême-Orient, j'eus la bonne fortune, en septembre 1893, de me rencontrer à Paris avec mon éminent compatriote de la Martinique, Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar. En 1890, Mgr de Courmont, en compagnie des Pères Le Roy et A. Gommenginger, avait fait un voyage d'exploration au Kilima Ndjaro. Son but était d'étudier cette région à peu près inconnue et d'y fonder des centres d'évangélisation. Vers la fin de 1892, accompagné du P. Flick, Mgr de Courmont entreprit un nouveau voyage. Il voulait visiter la mission de N.-D. de Lourdes de Kilema dont la création avait été décidée lors de son premier voyage. En route, il laissait son compagnon dans le Taïta, pour y établir la mission de N.-D. d'Espérance de Boura.

Après avoir décidé qu'une nouvelle mission serait établie sur la montagne, à Kibocho, il rentrait à Zanzibar. Très fatigué, fortement éprouvé par la fièvre, il dut, sur l'avis des médecins, venir passer quelques mois en France. Connaissant mon goût pour les voyages sortant un peu de la ligne battue, et mon amour pour la chasse, Mgr de Courmont m'engagea fortement à porter mes pas vers le mont Blanc africain. Les missions de Mombaz, de Boura, de Kilema, de Kibocho, jalonnant la route, rendaient ce voyage agréable et relativement facile. La variété et l'abondance du gibier peuplant cette contrée me décidèrent tout à fait.

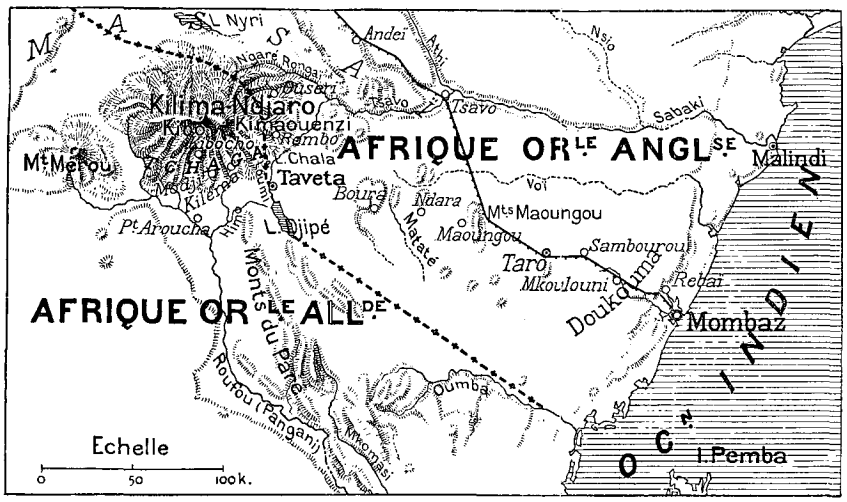
Le 12 mai 1894, mon compagnon de route, M. René Gautier, et moi, nous nous embarquions à Marseille à bord de l'*Amazone*. Les passagers français, fort peu nombreux, du reste, et presque tous à destination de Madagascar, sont des officiers ou des fonctionnaires. Il n'y a guère que ces deux catégories de Français qui voyagent. La dernière, surtout, est fort nombreuse. Ce sont nos colons à nous, et nos colonies en sont peuplées.

1. *Voyage exécuté en* 1894. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies de l'auteur.*

Le 23, nous descendons à Obok à 5 heures du matin

Partout s'étend une terre jaune et sablonneuse absolument desséchée et aride.

Trois ou quatre maisonnettes enveloppées de treillis de bois destinés à les garantir des rayons du soleil, ce qui leur donne un aspect fort primitif, constituent la ville administrative. Le seul point pittoresque d'Obok est le village indigène, formé de cases dont la carcasse, faite de branches d'arbres dépouillées de leurs feuilles, est recouverte de vieilles toiles d'emballage formant toiture et murailles. L'aspect en est sale et tout à fait « chiffonnier ».



ITINÉRAIRE DE MM. CHANEL ET GAUTIER, DE ZANZIBAR AU KILIMA NDJARO.

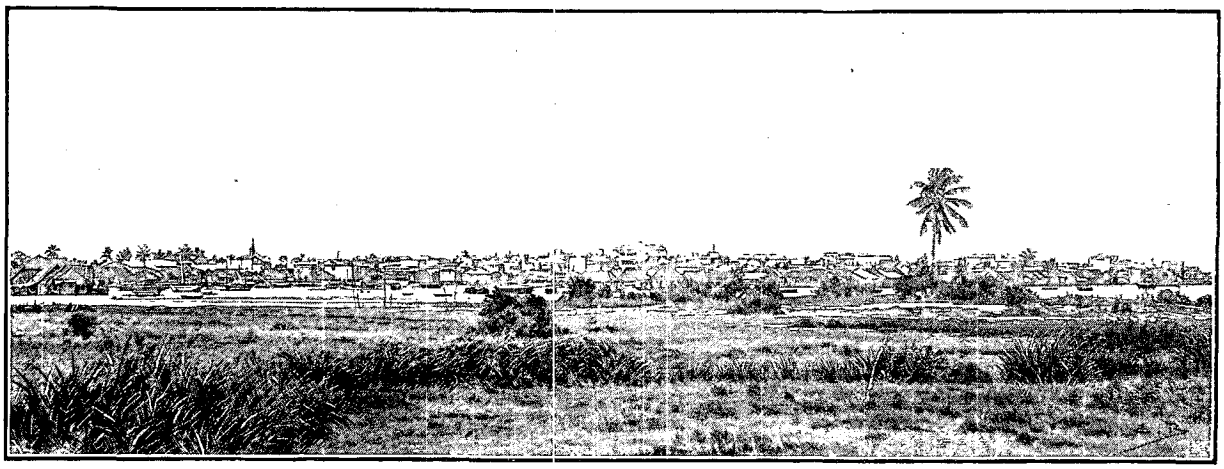
Dans ces taudis logent, entassés les uns sur les autres, dix ou douze individus, là où trois hommes auraient de la peine à se tenir debout ou à se coucher.

Dans la soirée nous faisons escale à Aden. S'il n'y a que du sable à Obok, à Aden on ne voit que des rochers, des fortifications et de la houille. Là, au moins, il y a un vrai dépôt de charbon. Mais, au point de vue de la chaleur et du manque d'ombrage, Aden n'a rien à envier à Obok. Dans l'après-midi du 30 nous longeons successivement les côtes des îles de Pemba et de Zanzibar, où nous débarquons dans la soirée. A la mission des Pères du Saint-Esprit, nous trouvons près de Mgr de Courmont le plus cordial accueil.

Nous logeons dans une petite maison arabe appartenant à la Mission et les Pères mettent à notre disposition un jeune chrétien du nom de Raphaël, parlant bien le français et très débrouillard. Sous ses ordres, un petit gamin d'une douzaine d'années, son esclave, est chargé de notre ménage.

L'esclavage existe en effet à Zanzibar au vu et au su de tout le monde. Il est parfaitement vrai que les marchés d'esclaves sont abolis, que l'on fait une chasse constante aux boutres négriers venant de la côte, que le chargement de tout boutre capturé est rendu à la liberté, et les enfants sans père ni mère confiés aux bons soins des missionnaires catholiques ou protestants. Mais, lorsque les négriers sont parvenus à accoster sans encombre, les esclaves sont vendus de la main à la main aux riches Arabes, qui les revendent, les envoient cultiver leurs propriétés ou les gardent comme serviteurs. Les transactions de ce genre sont journalières. Cela se fait sans bruit, sans publicité; l'autorité anglaise ne l'ignore pas, elle ferme les yeux sur ce point.

A vrai dire la situation de l'esclave n'est pas, en général, bien malheureuse. Son maître a tout intérêt à ce qu'il se porte bien, le même intérêt qu'a tout agriculteur à ce que ses bœufs ou ses chevaux de labour soient en bon état; aussi ne le maltraite-t-il point. D'autre part, ce maître, ordinairement paresseux et insouciant du



ZANZIBAR, VUE PRISE DE LA CAMPAGNE. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

lendemain, vit au jour le jour, et l'Arabe possesseur de nombreux esclaves ne réclame pas de chacun d'eux une bien grande somme de travail, sauf au moment de la récolte des clous de girofle. Mais avant d'en arriver là, par quelles misères les malheureux ne doivent-ils pas passer! Accompagnés du P. Sacleux, qui veut bien se faire notre aimable cicérone, nous parcourons la ville. En quittant les constructions basses de la douane, où se voient d'importants stocks de défenses d'éléphant, — Zanzibar est l'entrepôt de l'ivoire de la région des lacs — nous entrons dans un dédale de rues étroites et tortueuses. Au milieu des murs blanchis à la chaux se creusent de petites baies noires : échoppes d'Indiens vendant de la quincaillerie, de l'épicerie, des denrées locales, des oranges, du clou de girofle, principal produit du pays. Des Goanais, tout à la fois chapeliers, tailleurs et parfumeurs, tiennent des boutiques plus importantes, tandis que des Banians repoussent l'or et l'argent en d'assez jolis travaux d'orfèvrerie.

La grand'rue, un peu plus large qu'une ruelle, est éclairée par quelques magasins tenus par des Européens.

La police anglaise a grand'peine à obtenir un peu de propreté dans ces rues poussiéreuses ou boueuses, suivant la saison. Au travers de ce dédale grouille une population des plus hétéroclites : des nègres de l'intérieur vêtus d'un bout de cotonnade et portant des fardeaux croisent des Souahelis de toutes nuances. Ce sont des métis de races diverses, musulmans pour la plupart, couverts de loques ou habillés de longues chemises blanches, la tête nue ou ornée d'un fez crasseux. Les femmes, drapées dans des pagnes à fond sombre ornés de dessins à grands ramages, venant en droite ligne de Hambourg, passent, faisant saillir leurs hanches et se dandinant, une cruche d'eau ou un panier de fruits sur la tête.



PLANTATION DE GIROFLIERS (PAGE 388). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus loin, la rue est entièrement barrée par trois Arabes marchant de front. On sent qu'ils sont ici chez eux et tiennent le haut du pavé. Le Souaheli comme le nègre s'efface pour laisser passer le maître. Ce sont ordinairement de beaux hommes, ces Arabes aux traits réguliers et froids, à la barbe noire ou rougie par le henné. Ils passent fièrement, le chef entouré d'un turban plus ou moins voyant, le corps drapé dans un vaste cafetan. Ce long vêtement dont le col est orné de larges broderies d'or ou d'argent les grandit encore et augmente leur ampleur. Une ceinture de soie, tissée de fils d'or, leur sert à supporter un poignard de forme courbe se détachant bien, au milieu du ventre, sur leur longue chemise blanche.

Les Goanais, dans les veines desquels coule du sang portugais, sont mieux bâtis et plus forts que les Hindous : de taille moyenne, le teint brun et basané, la chevelure plate et noire, ils se vêtent comme les Européens, et aiment assez à se considérer comme tels. Ce sont eux qui tiennent les principaux magasins.

Quelques Parsis, à la coiffure bizarre et tronquée, quelques Persans, enrôlés dans les troupes du Sultan, croisent aussi dans la rue les rares Européens qui résident à Zanzibar.

Les principaux édifices sont : le Palais du Sultan, l'Hôpital français et la maison que les Pères Blancs viennent de faire construire pour servir de pied-à-terre et de point de départ aux courageux missionnaires qui vont dans l'Ouganda.

L'Hôpital français est dû à une femme de bien, à une Française, M^me^ Chevalier. Elle a consacré la majeure partie de sa fortune à cette construction. Les Européens y sont fort bien soignés par des religieuses, « les Filles de Marie », particulièrement recrutées parmi les créoles de la Réunion et de Maurice. Les noirs

y trouvent également secours et soulagement. Attenant à l'hôpital s'élève une école où les sœurs s'occupent d'un certain nombre de petites filles — orphelines ou arrachées à l'esclavage — venant de divers points du continent noir.

La campagne de Zanzibar, avec ses petites maisonnettes en terre battue recouvertes de chaume et abritées sous d'épais ombrages, est fort jolie.

La route que nous suivons court au travers des bananiers, des cocotiers, des manguiers, des orangers. Autour des cases, les pois d'Angola, les pieds de gombos et divers autres légumes se montrent nombreux. Plus loin de petites habitations perdues au milieu d'une forêt de cocotiers dont les vertes palmes se balancent au moindre souffle, semblent se cacher au fond d'un nid de verdure. Le sentier court maintenant au travers de terres incultes couvertes de brousse; l'air se charge de parfums et nous débouchons tout à coup dans une plantation de girofliers.

Près d'un groupe de quelques cases, au centre d'un carrefour, un arbre orné de loques au pied duquel se voient des bananes et des oranges : c'est un *M'zimou*. Les noirs nomment ainsi un endroit ou un arbre fréquenté par les mânes d'un ancêtre. Pour se les rendre propices et obtenir d'eux certaines faveurs, la guérison d'un malade, par exemple, on leur apporte des présents.

Notre promenade se continue le long du rivage, recouvert par endroits d'une épaisse couche de pierres ponces apportées ici par les flots, en quantité énorme, à la suite de l'éruption du Krakatoa, et nous rentrons avec la nuit, tandis que de nombreux essaims de lucioles piquent de mille feux l'obscurité croissante.

Le vendredi est le dimanche des musulmans ; aussi Zanzibar semble-t-il plus vivant ce jour-là. Dès sept heures et demie du matin, les troupes de police, nu-pieds, vêtues de cachou, et les troupes régulières, chaussées, portant un uniforme blanc et armées de fusils Martini Henry, traversent la ville, précédées d'une musique criarde, pour aller saluer le Sultan. Ce devoir accompli, elles s'en retournent à leur caserne accompagnées par la musique goanaise du souverain. Les musiciens sont coiffés du casque blanc à pointe. Cette musique, quoique bien meilleure que la précédente, ne vaut pas grand'chose. L'hymne du Sultan, calqué sur le *God save the Queen* et le *Tar ra ra bombey*, sont ses morceaux de prédilection.

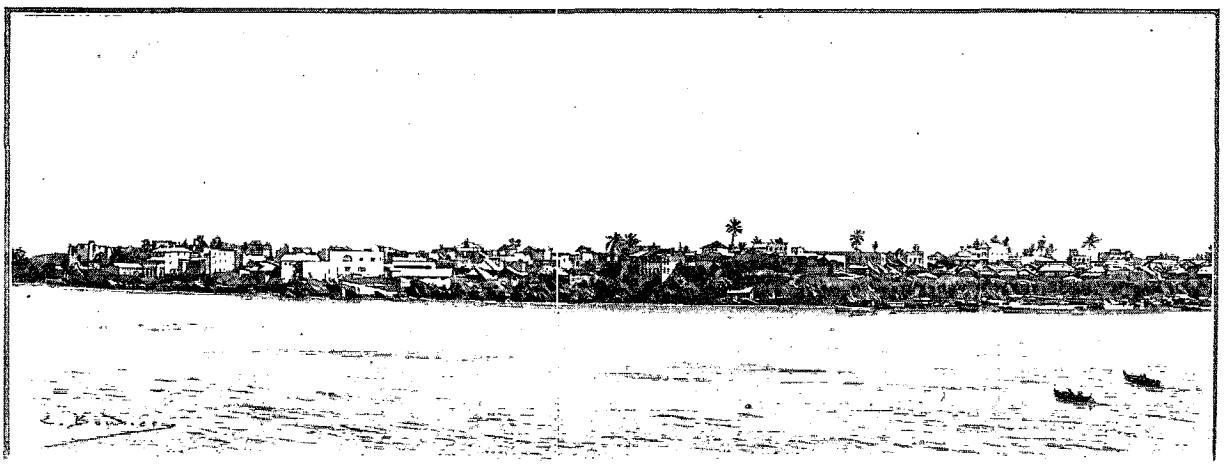
Le soir, vers 5 heures, même cérémonie. Les troupes vont se ranger devant le palais et la musique joue l'hymne du Sultan, que celui-ci écoute debout sur son balcon.

Sous les ordres d'un officier anglais, une centaine de soldats noirs font l'exercice : maniement d'armes, escrime à la baïonnette, etc.; ce spectacle est, paraît-il, la distraction favorite de Ben Thuen.

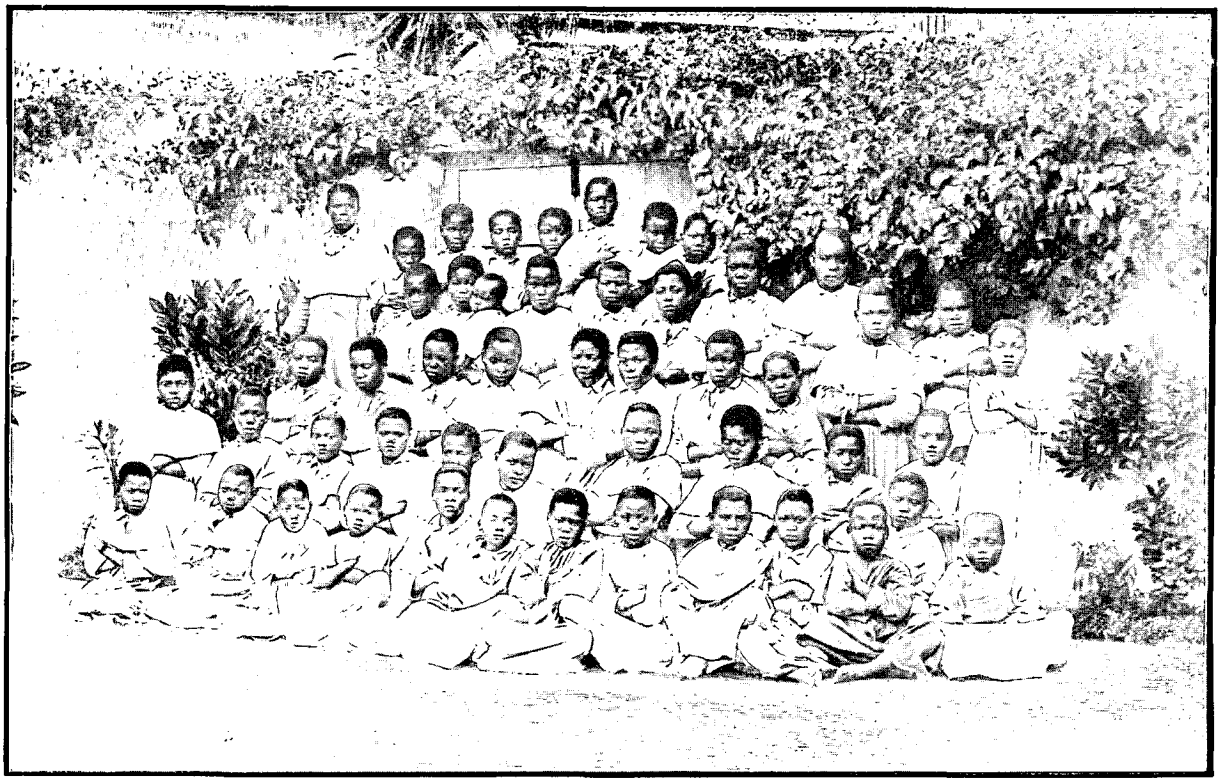
Autour du palais, des prisonniers, les fers aux pieds, travaillent dans les rues, et des femmes, reliées les unes aux autres par des carcans de fer, les jambes également garnies de chaînes, portent des bottes d'herbe pour les chevaux du Sultan, ou se livrent à divers travaux.

Depuis 1890, les Allemands ont renoncé à leurs droits sur Zanzibar en faveur de la Grande-Bretagne. Les Anglais sont les véritables maîtres de l'île, et Mohamed Ben Thuen, sultan de Zanzibar, n'est plus, entre leurs mains, qu'une sorte de rajah touchant une pension annuelle de 300 000 roupies.

D'un autre côté, il n'a pu faire autrement que d'accepter, de la part des Allemands, 5 000 000 de marks en compensation de l'abandon de tous ses droits sur la portion de côtes attribuée à l'Allemagne par la convention du 26 novembre 1886. Cette convention, signée entre l'Allemagne et l'Angleterre, fixait les possessions propres du Sultan. Elle délimitait en même temps les sphères d'influence anglaise et allemande par une ligne idéale partant de l'embouchure de la rivière Ouanga et se dirigeant sur le lac Victoria, après avoir contourné



PANORAMA DE MOMBAZ. — DESSIN DE BOUDIER.



PETITES NÉGRESSES ÉLEVÉES PAR LES « FILLES DE MARIE ». — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

le massif isolé du Kilima Ndjaro. La partie Sud, comprenant ce massif montagneux, devenait la part de l'Allemagne, la partie Nord celle de l'Angleterre.

Le 10 juin nous prenons passage sur le *Purulia*, et le lendemain, après seize heures de navigation, nous jetons l'ancre devant Mombaz. Le F. Vincent, venu à notre rencontre, nous conduit à la Mission où nous trouvons près du P. Ball la plus cordiale hospitalité.

Mombaz est un point de la côte africaine connu depuis longtemps, car, bien avant Mahomet, les Arabes fréquentaient ce port qui, un peu plus tard, fut connu des Persans.

En 1499, après la prise de Zanzibar, le Portugais Ravasco imposa un tribut à Mombaz. Depuis, le pays eut à subir de nombreuses crises, et la ville, plus d'une fois, fut assiégée et brûlée.

La vieille forteresse, le seul monument actuel, fut commencée en 1587 par Mathias d'Albuquerque et terminée en 1594 par Francisco de Gama. Sa masse imposante et ses fières murailles, bien que ruinées en partie, attestent encore hautement aujourd'hui l'importance de l'occupation portugaise.

Couronnant de petites falaises de coraux, Mombaz s'étend en longueur sur le bras de mer qui la sépare de Frere-Town. Ses maisons se dressent à dix ou douze mètres au-dessus de l'eau, détachant la blancheur de leurs façades sur un fond de verdure ou sur l'azur des flots.

Du côté de la pleine mer se trouvent la douane et tous les bâtiments occupés par les quelques rares Anglais résidant ici. Ce sont, en grande partie, des agents de l'*Imperial British East Africa Company*. Le port de Mombaz est le point de départ et d'arrivée des importantes caravanes qui vont dans l'Ouganda au compte de la Compagnie, pour en rapporter divers produits et en particulier l'ivoire.

Les rues de cette partie de la ville sont bordées par des boutiques d'Indiens et divers magasins, entre autres ceux de M. Dick, qui veut bien se charger de la formation de notre petite caravane.

Plus au centre, la Mission et la mosquée méritent seuls une mention. Tout le reste ne comporte que des cases de torchis et de feuilles de cocotier habitées par les Arabes, les Indiens, les Souahelis et les métis. Les ruelles qui desservent ces habitations sont ravinées par les pluies, et les parfums qui s'en exhalent sont des plus variés mais des moins suaves.

Quelques métiers à tisser fort primitifs sont les seuls indices d'industrie.

Le soir, à la tombée du jour, nous allons prendre le frais sur la terrasse de la Mission. De ce point élevé, un très beau panorama se déroule sous les yeux : au premier plan, le bras de mer encadré de verdure. Ses bords, actuellement découverts par la marée basse, montrent les alignements de branches sèches plantées en haies convergeant vers un réduit central. Le poisson, quand la mer se retire, suit ces alignements et se trouve

pris. Ce sont les pêcheries. Tout près encore, les cases de Mombaz serrant les unes contre les autres leurs toitures recouvertes de feuilles de cocotier et dominées par le minaret peu élégant de la mosquée, et dans le lointain la campagne verdoyante sur laquelle se détachent les hauts plumeaux des cocotiers et les masses sombres des manguiers.

Mombaz est le point de départ du futur chemin de fer qui doit relier l'océan Indien au Victoria Nyanza et à l'Ouganda. Les travaux ont été commencés. Une ligne ferrée passant par Kilindini, autre port de l'île pouvant abriter les plus gros navires, pousse ses rails vers l'intérieur.

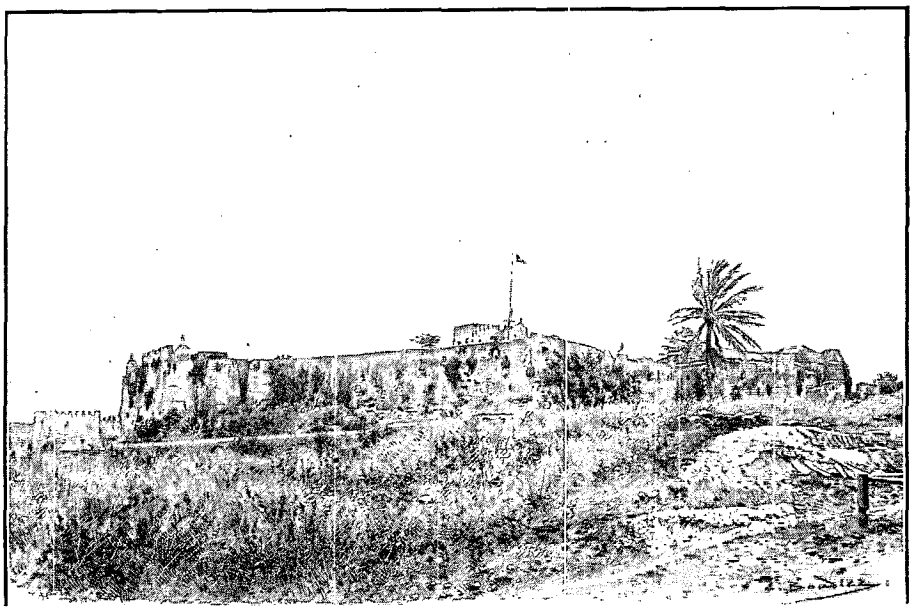
Une bonne partie de l'île est inculte et couverte d'une brousse fort épaisse dans laquelle des antilopes, des cochons sauvages et des hyènes vivent très abrités.

Mombaz compte environ 1 600 habitants, musulmans pour la plupart. C'est un centre importantd'influence protestante, et les sectes, appuyées par l'Angleterre, tant au point de vue politique que religieux, y sont puissantes. On pourrait peut-être y trouver le point de départ des troubles qui ont si profondément bouleversé l'Ouganda.

Le gouvernement anglais, autrement pratique que le nôtre et ne craignant pas, sans doute, de sombrer sous une accusation de cléricalisme, sait tirer parti de ses missionnaires. Ceux-ci, tout en lisant la Bible aux indigènes, ne se contentent pas, quand il y a une influence française voisine à combattre, de porter la bonne parole; ils sèment aussi les calomnies et les faussetés, non pas contre le catholicisme, mais contre la religion française. Il est, en effet, une chose dont chacun doit être convaincu : c'est que, passé le canal de Suez, il n'y a ni religion catholique, ni religion protestante : il y a la religion française et la religion anglaise. Les missionnaires catholiques, fussent-ils Anglais, les pasteurs, fussent-ils Français, seront toujours considérés par les indigènes, les premiers comme des ministres de la religion française, les seconds comme les porte-parole de la religion anglaise.

Les Anglais savent parfaitement se servir de l'influence de leurs ministres et ils les encouragent largement. Quant à nous, nous ne savons pas — ou plus exactement nous n'osons pas — nous servir des nôtres; bien souvent, au contraire, il semblerait que, frappés de folie, nous prissions plaisir à entraver leur œuvre civilisatrice et patriotique.

Pour éloigner les indigènes de l'influence française, les Révérends anglais, qui sont des hommes instruits, ne peuvent certes pas leur raconter de bonne foi : que les catholiques romains *adorent une femme*, alors qu'il n'y a qu'un Dieu ; qu'ils *adorent* des images et des ossements, tandis que Dieu le défend dès le premier commandement, ou que c'est un grand péché d'aller chez les Français et de les écouter. Quelques jours après notre arrivée à Mombaz, l'homme chargé du boutre de la Mission, vient un matin, accompagné d'un enfant qu'il a trouvé couché dans l'embarcation. Le petit bonhomme (il doit avoir à peu près dix ans) n'a pas l'air rassuré du tout. Son histoire est simple : il ne connaît ni son père ni sa mère, et a été vendu comme esclave, à Pemba, à un maître mort depuis, sans héritier. Amené à Mombaz, il a été attiré, avec deux autres gamins de son âge, par un Arabe qui, leur ayant promis des dattes, les a enfermés chez lui. Un de ses camarades a déjà été vendu ; quant à lui, profitant d'un moment où la porte était ouverte, il s'est sauvé. Depuis plusieurs jours il vit de détritus ramassés au marché et couche dans le boutre de la Mission. Le P. Ball lui fait donner à manger et le garde.



LA VIEILLE FORTERESSE PORTUGAISE DE MOMBAZ (PAGE 389).
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le lendemain, une lettre de M. Pigott, directeur de la British East Africa Company, apportée par un soldat qu'accompagne le maître de l'enfant recueilli, invite le missionnaire à le remettre entre les mains de l'Arabe.



EUPHORBE CANDÉLABRE. — DESSIN DE GOTORBE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pour tourner la difficulté on décide de faire sortir le pauvre enfant par une porte de derrière, en lui recommandant de se trouver, le lendemain, à un endroit déterminé, sur le passage de notre caravane. Aussi, grande est notre surprise, dans l'après-midi, de revoir le petit bonhomme, coiffé d'un fez tout neuf, présent de son maître, chez lequel il était retourné tout droit. Celui-ci le renvoyait à la Mission pour y gagner des pésas, dans le cas où l'on voudrait bien l'employer. Le P. Ball, qui s'était tant ému au sujet de cet enfant, est navré de ce dénouement.

Tous nos bagages ont été répartis en charges de trente kilogrammes. En outre des porteurs et des askaris (hommes armés chargés de défendre la caravane), M. Dick s'est chargé de nous fournir le linge, les perles et les objets nécessaires pour les échanges.

Nous sommes prêts à nous mettre en route.

Sur sa recommandation, nous prenons comme chef de caravane Souedi. Ce métis arabe a déjà accompagné plusieurs Européens dans des excursions de chasse ; il connaît les endroits giboyeux et nous montre de fort bons certificats. Un autre métis, du nom d'Horace Night, parlant assez bien l'anglais et cuisinant passablement, est engagé comme maître-coq. Noa et Antoine, ce dernier élevé par les missionnaires, nous accompagnent comme boys. Antoine, charpentier de son état, parle passablement le français.

Partis en boutre de Mombaz, le dimanche 24 juin, à neuf heures un quart, nous arrivons vers une heure près de Rebaï où nous retrouvons la première moitié de notre caravane, une trentaine d'hommes environ, partis une heure ou deux avant nous. La seconde partie, sous les ordres de Rubini, chef des askaris, nous rejoindra dans quelques jours. Après une heure de marche, nous établissons notre premier campement au sommet d'une colline située à une certaine distance de Rebaï.

Le pays traversé est très accidenté. Les cocotiers, fort nombreux, donnent en abondance aux indigènes le vin de palme, le *combo* de Rebaï, dont la réputation s'étend fort loin. C'est le grand commerce du pays. Ce timbo est la boisson préférée des indigènes, en général, et des porteurs, en particulier; fermentée, elle est très alcoolique ; aussi défendons-nous formellement aux hommes de quitter le camp, de crainte qu'ils n'aillent s'enivrer.

Les quelques cases qui se trouvent près de notre campement sont de forme rectangulaire et le toit descend jusqu'à terre. Leurs habitants, les Nyikas, sont à peu près nus ; les femmes ont pour vêtement une pièce d'étoffe fixée à la ceinture, formant deux volants et tombant jusqu'aux genoux.

Le lendemain, nous reprenons notre marche sous un ciel couvert, au travers d'un pays accidenté et verdoyant. A M'Kadiembé, où nous comptions nous arrêter, il n'y a qu'un peu de vase liquide ; aussi poussons-nous jusqu'à M'Koulouni, où l'eau est plus abondante et un peu moins bourbeuse.



PORTE D'ENTRÉE DE LA VIEILLE FORTERESSE DE MOMBAZ. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le jour suivant, nous campons près d'un creux contenant encore un peu d'eau trouble, en un lieu appelé Gorah. Le P. Ball, qui a bien voulu nous accompagner, ne pouvant aller plus loin, il est décidé que nous ne reprendrons notre route que dans deux jours.

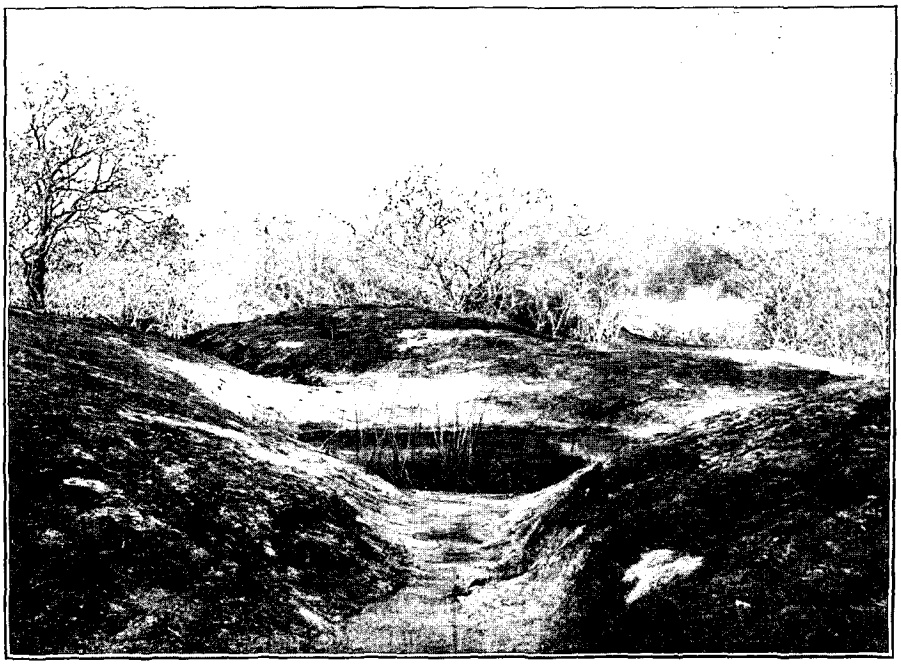
Le surlendemain, à quatre heures du soir, nous dressons nos tentes à Sambourou. L'eau que les pluies y ont laissée dans une sorte de cuvette rocheuse est absolument infecte. C'est une purée verdâtre où les déjections d'animaux se mêlent aux matières végétales. On aurait horreur d'y plonger ses pieds et c'est pourtant ce qu'il faut boire. Après un certain nombre de manipulations, nous finissons par tirer de cette vase alunée, bouillie et filtrée, un liquide à peu près buvable, quand on a soin de ne pas le regarder au travers d'un verre de cristal.

Nous sommes ici dans le Dourouma, région habitée par les Oua Dourouma, de la grande tribu des Nyikas. Ces primitifs traînent une misérable existence, toujours hantés par la crainte des Massaï, ces pillards de toute cette partie de l'Afrique Orientale. Cependant, depuis deux ou trois ans, leur audace commence à diminuer, à la suite des vertes leçons que les Allemands leur ont infligées.

La brousse du Dourouma n'est point attrayante : les arbres y sont petits, rabougris, épineux, tordus et contrefaits. Sur la majorité des arbustes, les épines remplacent les feuilles, accrochant au passage l'imprudent qui veut quitter le sentier battu courant dans des herbes, déjà desséchées et jaunies, à cette époque de l'année. Parmi les cycadées, les aloès et une quantité de végétaux qui nous sont inconnus, se dresse, en maints

endroits, cette grande euphorbe dont les branches, dépourvues de feuilles, s'implantent au tronc comme les bras d'un candélabre.

La poursuite du gibier, dont on ne voit que les traces, nous conduit, après deux heures de marche, à un petit campement de Dourouma. Ils sont là quatre ou cinq, à peu près nus, accroupis autour d'un feu ; comme vêtement, un morceau d'étoffe autour des reins ; quelques bracelets et colliers de grains de cuivre ou de verroterie, des boucles d'oreilles, faites de chaînettes de cuivre ou d'un morceau de bois ou d'os, leur servent d'ornements. A portée de la main, l'arc et les flèches. Ils surveillent attentivement la cuisson de petits morceaux de viande enfilés à des brochettes de bois plantées obliquement tout autour du foyer; maigre dîner de chasseurs, fourni par un chat sauvage dont la dépouille, étendue par terre et maintenue par de petits piquets de bois, sèche au soleil. Tout à côté, assis sous des dracénas, un autre Dourouma passe, en les comprimant, de longues tiges herbacées entre les deux parties d'un morceau de bois fendu. Débarrassée de toute sa partie aqueuse, chaque tige lui donne un paquet de fibres blanches qui, tordues ensemble, serviront à confectionner des cordes assez solides.



UN TROU D'EAU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Nous ne devons pas être loin d'un village, car nous voyons bientôt deux ou trois femmes revenant de l'eau disparaître dans la brousse, tout près de nous. J'en suis une, à distance, pendant quelques instants, et ne tarde pas à m'enfoncer sous un tunnel de brousse épineuse, tunnel bas, étroit, tortueux, courant au milieu de massifs impénétrables et dans lequel le Massaï le plus hardi ne s'aventurerait pas avant d'avoir profondément réfléchi. C'est au milieu de semblables fourrés que les Dourouma vivent cachés, par petits groupes, craignant toujours une attaque inopinée des Massaï pillards.

Le 30 juin, à six heures et demie du matin, nous quittons Sambourou. Le pays a une légère tendance à s'élever, mais la nature s'y montre marâtre : pas une goutte d'eau, partout de la brousse sèche, épineuse. Par-ci par-là, les arbres rabougris se resserrent pour former de petites forêts coupées de clairières. A mesure que nous avançons, les affleurements de grès deviennent plus fréquents, et à midi nous dressons pour deux jours nos tentes à l'aiguade de Taro, connue aussi sous le nom de *Ziona* (trous d'eau) d'Ariangoulo.

Cette aiguade de Taro est fort importante pour les caravanes, car sans elle il ne leur serait guère possible d'atteindre le Taïta. Et pourtant il n'y a là aucun cours d'eau. De vastes cavités creusées par la nature dans le grès, d'un grain très grossier et de couleur grise, ou bien quelques fissures du roc, sont les seuls réservoirs où s'accumulent les eaux pendant la saison des pluies. Tout près du campement, au bord du sentier, deux énormes blocs de grès ne montrent plus que des réservoirs desséchés. Les caravanes qui nous ont précédés ont été au plus près et les ont épuisés.

A une demi-heure de marche du camp, nous trouvons de larges nappes rocheuses, forées de nombreuses cavités parfaitement régulières, comme ces marmites creusées après de longs siècles dans certaines roches par le remous des torrents. Ici également, je crois que l'on peut attribuer au lent travail des siècles, de l'eau et de la végétation, la formation de ces chaudières par la désagrégation du grès. L'homme, certainement, a dû y contribuer aussi, mais dans une bien faible proportion, en nettoyant, en débarrassant ces cavités des produits de la désagrégation, et en offrant, de cette façon, une surface plus nette, plus vaste, aux constants efforts de la nature.

De larges fissures et deux fortes dépressions du rocher renferment aussi de l'eau, mais la végétation a envahi ces cuvettes et les a transformées en marécages.

Dans ces chaudières, dont quelques-unes ont 2m,50 de profondeur, nous trouvons une eau claire, fraîche et abondante. Aussi, dans la soirée, nous délassons-nous dans les délices d'un lavage en grand.

L'arrivée d'un groupe de Taïta venant de Kibocho, et qui campe près de nous, apporte de l'animation; animation qui s'accroît encore vers le soir quand nous voyons arriver la deuxième partie de notre caravane, qui se trouve actuellement au complet.

Le 2 juillet, à six heures du matin, nous levons le camp. La route sera longue et pénible, car le prochain point d'eau est dans les montagnes de Maoungou, à seize bonnes heures de marche. La monotonie de la route est rompue, dans l'après-midi, par la rencontre d'un campement sur le bord du sentier : c'est un missionnaire écossais, protestant, le R. Watson, qui, souffrant, rentre à Mombaz. Il nous invite à prendre une tasse de chocolat, ce que nous acceptons avec plaisir.

A la tombée du jour nous nous arrêtons en pleine brousse pour dîner et nous reposer un peu.

La nuit est noire. Étendu sur mon lit de camp, je laisse ma pensée se reporter à trois mois en arrière; je me revois sur les grands boulevards de Paris au milieu de la foule, de la civilisation, entouré de toutes les élégances, de toutes les facilités de la vie ; les orangeades glacées du café de la Paix me reviennent surtout très nettement en mémoire, quand mes yeux s'arrêtent sur nos deux récipients en zinc où croupit un peu d'eau tiède. Et cependant, tout bien considéré, je me prends à penser que le spectacle présent à mes regards, s'il semble moins beau, n'en est que plus original et plus grandiose. La liberté absolue dont nous jouissons, l'espace immense qui nous entoure et qui nous appartient, valent mieux que les rues étroites des villes où toutes les actions de l'homme sont enveloppées dans un réseau de lois plus ou moins arbitraires.

A deux heures du matin, nous nous remettons en route, tandis que, à quelque distance, on entend, par intervalles, la basse rauque de messire lion en train de chasser. Cette marche de nuit est assez pénible, coupée d'arrêts, mais il faut arriver de bonne heure au point d'eau, les hommes commençant à souffrir sérieusement de la soif. Il fait jour quand nous quittons le grand chemin allant de Rebaï dans l'Ouganda, route tracée tout dernièrement par un Anglais, M. Wilson. Ce commerçant essaye, en effet, de remplacer le transport à tête d'homme par le transport en charrette à bœufs, des objets destinés à la région des grands lacs.

Le petit sentier dans lequel nous nous engageons tourne et retourne sur lui-même d'une façon désespérante et double la route. Enfin, après avoir traversé une brousse très dense et grimpé un peu, nous arrivons vers neuf heures à une sorte de plate-forme, au pied de la montagne de Maoungou, d'où la vue s'étend sur l'immense plaine de Malago-Kanga (demeure des pintades).

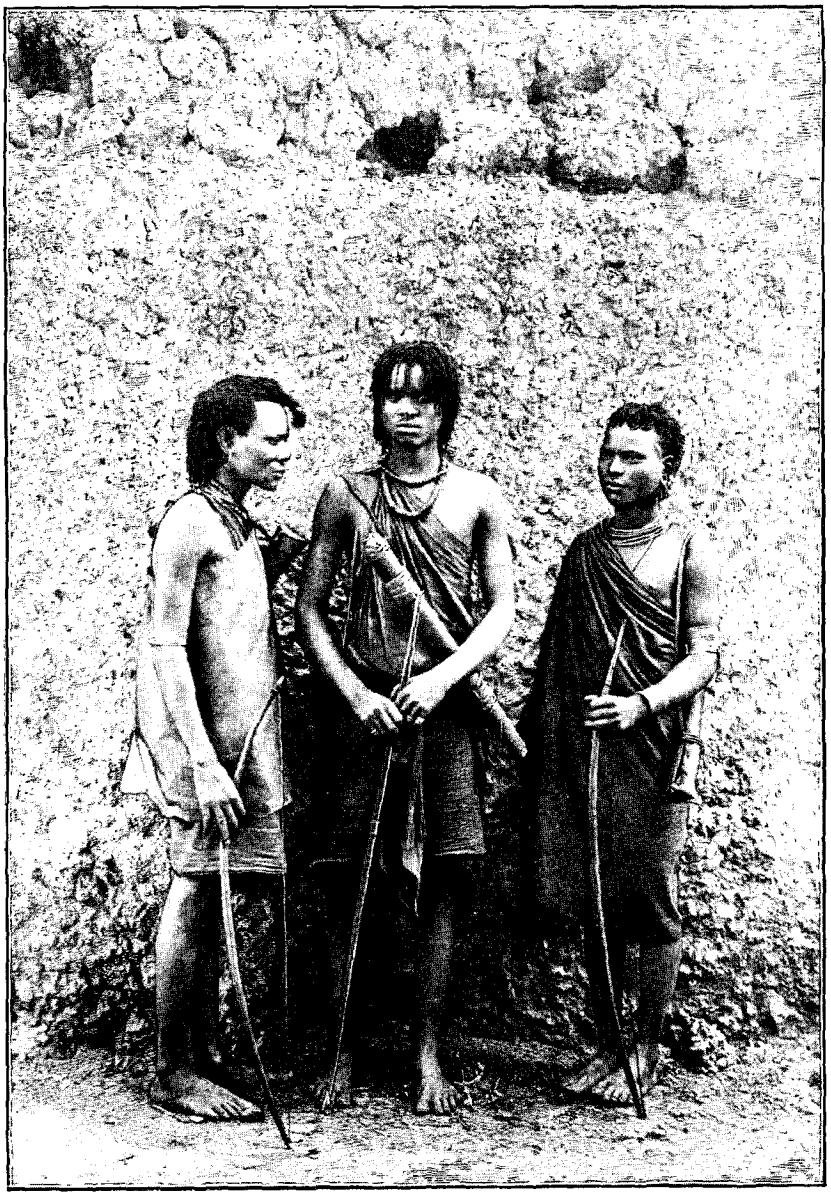


CASES À REBAÏ. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Les porteurs, après avoir déposé leurs charges, se couchent épuisés. Les gourdes sont vides depuis longtemps et la soif se fait impérieusement sentir; aussi les askaris, qui n'ont eu que leur fusil à porter et, par conséquent, sont les moins fatigués, partent-ils tout de suite, chargés de récipients, à la recherche de l'eau, tandis que l'on dresse le camp. L'eau — et quelle eau sale! — est à deux heures de marche du campement. Pour y parvenir, il faut escalader la montagne au pied de laquelle nous sommes, et suivre une crête fort accidentée. On arrive alors à des trous ressemblant à ceux de Taro, et dans lesquels se trouve encore de l'eau verdâtre. Donc, quatre heures de marche et d'escalade pour rapporter un peu de cet infect liquide, que les hommes boivent avec délices.

Notre campement, gentiment établi à flanc de montagne, a une certaine allure. Il comporte trois grandes tentes et dix-sept petites.

Comme personnel : MM. Gautier et Chanel; — Antoine et Noa, boys; — Horace Night, cuisinier; — Souedi, chef de caravane; Rubini, chef des askaris; — 6 askaris armés de Sniders; — 57 porteurs, dont 20 armés de fusils, ayant des charges d'environ 62 à 70 livres. Vu l'état de fatigue des hommes, il est décidé que la journée du lendemain sera consacrée au repos. De bonne heure, le soir, tous bruits s'éteignent et le camp s'endort sous la voûte étoilée, à la grâce de Dieu. Personne, je crois, n'a dû veiller cette nuit sur notre sécurité.



TYPES DE TAÏTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Le matin, de notre campement, qui domine la plaine, nos hommes nous montrent cinq girafes en train de brouter les arbres. Nous partons aussitôt en chasse, mais comme il nous faut plus d'une demi-heure pour arriver à l'endroit où elles ont été aperçues, nous ne les retrouvons pas. Peu après nous être séparés en vue d'augmenter nos chances, j'entends Gautier tirer, puis siffler pour m'appeler. Il a rencontré un troupeau de *Congonis Alcelaphus Cokii,* et a fait coup double, tuant deux belles antilopes de la grosseur d'un cerf, avec des cornes rappelant de loin celles du bœuf. La bonne nouvelle est vite arrivée jusqu'au camp, et tous les hommes accourent joyeux. Les bêtes sont découpées sur place, et chacun s'en retourne chargé de viande.

Après le déjeuner, laissant Gautier se reposer, je pars dans l'intention d'aller jusqu'au point d'eau. Dès les premiers pas, il faut grimper presque verticalement par un sentier de chèvre obstrué de lianes et de racines d'arbres. Enfin, après trois quarts d'heure d'une ascension des plus dures, j'arrive au sommet de la montagne. Le coup d'œil est magnifique. A quelques centaines de mètres à mes pieds s'étend, à perte de vue, la vaste plaine du Malago Kanga, immense, parsemée d'arbres rabougris et donnant l'impression d'un champ de pommiers, champ qui serait limité en partie, à une vingtaine de kilomètres, par de petites chaînes de montagnes et qui, d'autre part, s'étendrait au delà de l'horizon. C'est le *pori.*

Le lendemain, accompagnés seulement de nos boys, nous quittons le campement de Maoungou. Le sentier que nous suivons se tord comme un serpent; un arbre renversé, une branche épineuse, une touffe d'herbe trop dense, le moindre obstacle enfin, le font se contourner en lacets infinis qui triplent la route. Certainement le noir doit avoir une antipathie profonde pour le droit chemin. Même en terrain absolument plat et découvert, un sentier de noir n'aura jamais plus de dix mètres en ligne droite.

Pendant quatre heures que dure la traversée du Malago Kanga dans sa plus petite largeur, nous serpentons ainsi sur une terre jaune, à l'argile fortement sablonneuse. Les arbres, surtout des mimosées, n'ont

presque pas de feuilles, à cette époque de l'année, et les herbes desséchées, brûlées en bien des endroits, laissent voir un sol dur et altéré.

Le soir, nous campons à N'Dara. Ici, comme à Maoungou, l'eau est dans la montagne, à deux heures de l'endroit où sont dressées les tentes.

Dans la matinée du 6 juillet, après avoir vainement attendu et fait rechercher un des deux hommes envoyés hier soir à l'eau, nous reprenons notre marche en avant, un askari portant la charge de l'absent.

La caravane contourne en partie la montagne de N'Dara, dont l'aspect, rappelant celui d'un vieux château fort, nous avait frappé depuis Maoungou. Cette montagne est habitée par des Taïta.

Après quatre heures de marche, nous faisons une halte à M'Coulouni.

Notre cuisinier, Horace Night, s'est choisi un troisième esclave dans la caravane. Il est en train d'initier sa nouvelle recrue, d'un ton qui n'admet nulle réplique, aux secrets de l'épluchage des pommes de terre. Il faut avouer qu'il a un talent tout particulier pour se faire obéir des autres; il en obtient certainement plus que nous n'en pourrions obtenir nous-mêmes.

Outre le salaire des hommes, qui est de dix roupies par mois pour un porteur, et de douze pour un askari, il faut aussi les nourrir ou leur fournir l'objet d'échange pour acheter, en route, les aliments nécessaires. La monnaie courante par excellence, dans toute cette partie de l'Afrique, est le calicot blanc de qualité inférieure. Il est d'usage de donner huit coudées d'étoffe, pour sept jours, à un porteur, et douze coudées aux askaris. Ce subside s'appelle *pocho*. Souedi nous ayant prévenus que les hommes avaient épuisé les provisions apportées de Mombaz, nous leur faisons distribuer le *pocho*.

Une fois en possession de leur viatique, nos porteurs, comme de grands enfants, s'empressent d'en échanger une bonne partie, sans souci du lendemain, contre des cannes à sucre apportées par des femmes taïtanes, accourues au coup de fusil annonçant qu'une caravane désirait se ravitailler.

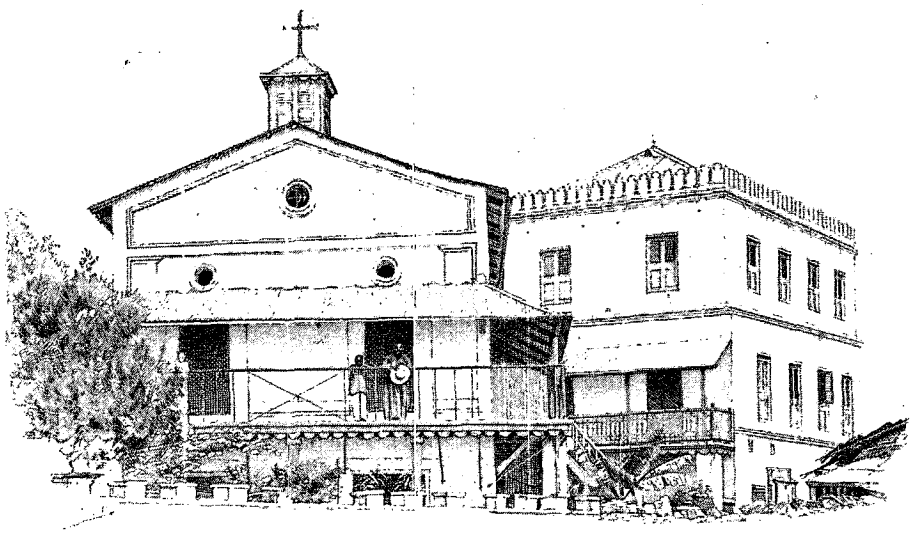
Vers deux heures, au moment où nous repartions, nous sommes rejoints par notre porteur d'eau, égaré depuis hier. Il nous explique que, surpris par la nuit et ne voyant plus du tout (cas assez fréquent chez les noirs, dès que la nuit est tombée), il avait été obligé de s'arrêter et de coucher dans la montagne.

Le soir, nous campions en pleine brousse pour repartir le lendemain à six heures du matin.

Après avoir franchi la rivière de Matate la route devient pénible; elle suit les pentes très raides d'un des premiers contreforts du massif de Boura, puis descend et remonte successivement pour contourner trois ou quatre autres contreforts. Partout ce ne sont que rochers, arbres rabougris et tristes. Enfin nous entrons dans une profonde et étroite vallée couverte de verdoyantes bananeraies, de champs de cannes à sucre ou de pois d'Angola qu'une petite rivière arrose, et à deux heures de l'après-midi, nous arrivons à la Mission catholique française de Boura.

Annoncés par une lettre de Mgr de Courmont, le P. Mével, supérieur de la Mission, le P. Muller et le F. Solanus nous reçoivent avec la plus grande cordialité. Les bons Pères sont encore plus heureux que nous de voir des visages blancs, et surtout des Français, car nous sommes les premiers, je crois, à part les missionnaires, à pénétrer dans cette région.

(*A suivre.*) JOSEPH CHANEL.



MISSION CATHOLIQUE DE MOMBAZ (PAGE 389). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CARAVANE DE TAÏTA DEVANT LA MISSION DE BOURA. — DESSIN DE MIGNON, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

VOYAGE AU KILIMA NDJARO[1]

PAR M. JOSEPH CHANEL.

II

La Mission du Boura. — Les Taïta. — Le pori de Serengetee. — Le lac Djipé. — La forêt de Taveta.



RETOUR DE CHASSE. DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

La Mission de Boura, ou Mission du Taïta, se trouve à peu près à mi-chemin entre la côte et le Kilima Ndjaro. Assise sur l'un des plateaux de la large vallée de Baraoua, elle domine une région saine et peuplée, où l'islamisme et le protestantisme n'ont pas encore pénétré.

Fondée depuis seize mois à peine, cette Mission est encore à ses débuts et se compose de quatre ou cinq maisonnettes à la toiture de chaume et au parquet de terre battue. Les Pères sont en train d'édifier une maison plus importante, comportant un étage, chose inconnue dans cette région. La chapelle provisoire est une misérable cahute en torchis dont les murailles menacent de s'écrouler.

Un canal amenant l'eau de la montagne vient arroser le jardin potager, dont nous mangeons avec délices les salades et les haricots. Malheureusement les orangers, les jacquiers et les manguiers importés par les missionnaires et plantés depuis peu n'ont pas encore de fruits.

L'aspect du pays est des plus pittoresques. Sur les flancs verdoyants des montagnes, formant autour de nous une vaste ceinture, paissent des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres. Des groupes de quelques cases chacun, disséminés sur les pentes ou sur les sommets, sont autant de petits villages taïta piquant d'une note plus claire la teinte sombre de la forêt ou de la brousse qui les environne.

De profondes vallées, arrosées par de frais cours d'eau dont quelques-uns tombent en cascades, séparent collines et montagnes. Des bananeraies, des plantations de patates douces, de millet, de manioc, les recouvrent d'un verdoyant manteau.

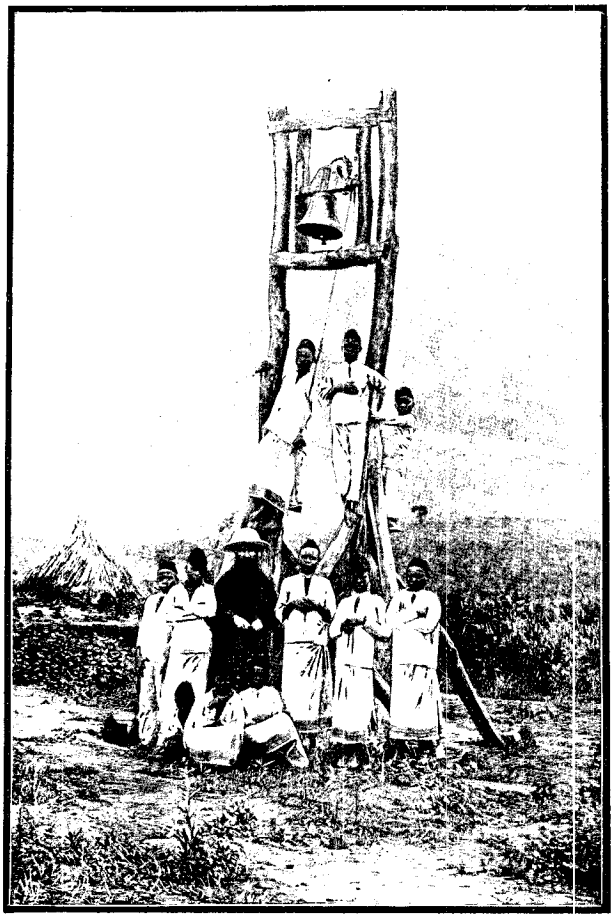
1. *Suite. Voyez p.* 385.

Malheureusement les sauterelles viennent de s'abattre sur ce pays. Soir et matin elles passent en nuages épais, donnant l'impression de la neige qui tombe. Aussi prévoit-on la famine pour l'année prochaine.

Accompagnés du P. Mével, nous visitons les agglomérations de cases qui entourent la Mission, et, grâce au missionnaire que tous connaissent, nous arrivons à vaincre la terreur de quelques Taïta au point de les décider à poser devant l'objectif. Beaucoup d'entre eux cependant, persuadés que nous voulons nous emparer de leur âme, se sauvent dès que l'appareil sort de son sac. Plus d'une fois aussi, j'entends des femmes, que la promesse d'un ou deux rangs de perles avait décidées à poser, dire tristement au Père, en s'en allant : « Je mourrai cette année ! » Il y a en effet peu de peuples plus superstitieux et plus craintifs que les Taïta ; aussi les sorciers sont-ils, chez eux, les premiers personnages de l'État.

Notre bonne chance nous conduit justement à un groupe où l'un de ces sorciers-médecins est en train d'opérer. Assis ou accroupis devant la case, la famille et quelques amis d'une jeune fille malade entourent celle-ci, que le sorcier marque au front, aux joues, au cou, à la saignée des bras et aux poignets, de petites raies noires faites avec les cendres de divers végétaux. Un des parents vient d'étouffer une chèvre ; elle sera ouverte, encore palpitante, et le sorcier, nouvel augure, après avoir consulté les entrailles et compté le nombre des contractions de la masse intestinale, dira si la jeune fille doit guérir ou non.

Un peu plus loin, un autre groupe fort accueillant nous invite à goûter à sa cuisine. Autour de trois pierres formant foyer, et supportant un vieux débris de poterie dans lequel des sauterelles privées de leurs pattes et de leurs ailes cuisent à feu doux, sont accroupis ou debout une dizaine d'hommes et de femmes. En causant avec eux, par l'intermédiaire du Père, j'ai tout loisir de les considérer : les hommes sont plutôt petits et maigriots, ce qui ne les empêche pas, avec leurs membres grêles, de supporter de longues et dures fatigues. Les femmes, au contraire, habituées aux travaux des champs, sont plus solidement bâties et leurs muscles plus forts. La cotonnade blanche de mauvaise qualité — monnaie courante dans toute cette région — leur sert à se vêtir. Pour n'avoir plus crainte de salir leur vêtement et se dispenser de le laver, ils le malaxent avec une terre jaune ocre imbibée d'huile. Comme leur grande toilette consiste également à se beurrer de la tête aux pieds et à se frotter ensuite avec la terre rouge du Kilima Ndjaro — terre qui constitue le principal objet de toilette des Taïta, des Tchaga et des Massaï — il s'ensuit que le vêtement est absolument de la même couleur que la peau de celui qui le porte. L'un et l'autre, du reste, ne sont jamais lavés. La pluie glisse sur le linge gras et les couches de beurre et de terre se superposent sur l'individu. Aussi sent-on souvent les Taïta avant de les voir.

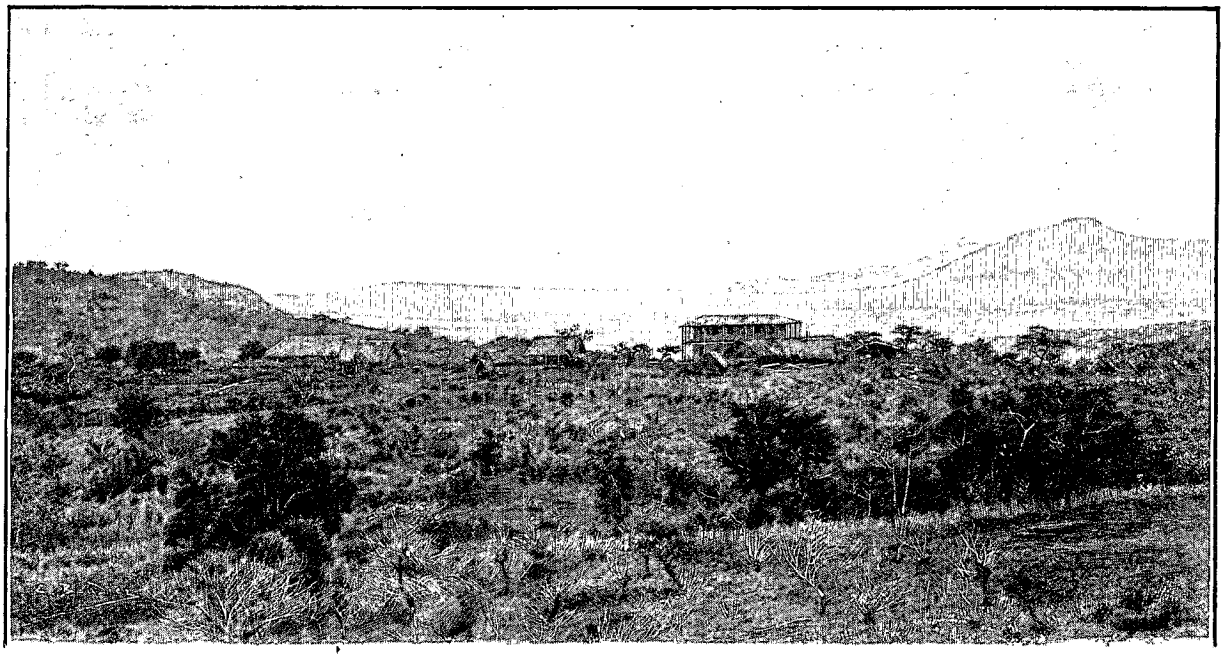


LE CLOCHER DE LA MISSION DE BOURA.
DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Tandis que la femme, ayant d'ordinaire la poitrine nue, enroule sa pièce d'étoffe écourtée autour des reins, quand elle ne se contente pas d'un simple et étroit langouti, l'homme l'attache de préférence sur une épaule et la laisse flotter au vent.

Leur chevelure laineuse est séparée en une quantité de mèches tressées et roulées en cordons, le tout convenablement beurré et enduit de terre. Les uns portent toute leur chevelure, les autres la rasent tout autour des tempes, ne gardant sur le sommet de la tête qu'une couronne plus ou moins large.

Beaucoup de femmes portent les cheveux très courts et un certain nombre ont même la tête complètement rasée et ceinte d'un bandeau de petites perles de verre large de quatre ou cinq centimètres. La verroterie est vraiment en faveur près des dames du Taïta ; elles en portent d'énormes charges comme boucles d'oreilles, bracelets, jambières, mais surtout comme colliers et ceintures. Il est de ces ceintures qui comportent deux à trois cents fils de perles. Les colliers, de dimensions exagérées, sont de vrais carcans. Hauts de dix centimètres, formés d'une masse compacte de verroterie, le tout bien imprégné de beurre rance et de crasse, ce sont de véritables réserves où la Taïtane,



MISSION DE BOURA. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

dans ses moments de loisir, se livre à la poursuite du gibier que ses dents pointues, aiguisées à la lime, croquent avec satisfaction.

Souvent ces carcans reposent sur cent ou deux cents rangs de perles, tandis qu'une cinquantaine de grands colliers portés en sautoir se croisent sur la poitrine. On peut alors hardiment estimer à une dizaine de kilogrammes le poids de ces ornements.

Chez l'homme comme chez la femme, les oreilles ne sont pas oubliées: verroteries, chaînettes de cuivre ou de fer, rondelles de bois ou d'os; tout est bon à orner le lobe qui s'allonge et s'étire jusqu'à venir parfois toucher les épaules.

Ce bel ensemble est complété par des paupières soigneusement dépouillées de leurs cils, autre marque de beauté chez ce peuple.

Après avoir goûté aux sauterelles cuites à point, ces dames nous ayant montré comment il fallait s'y prendre, en enlevant la tête au préalable, nous sommes obligés d'avouer que ce n'est pas mauvais ; on croirait manger des bigorneaux.

En allant dans un autre village, nous croisons des Taïta revenant du pori. Ils sont tous armés de l'arc, et leurs carquois contiennent des flèches empoisonnées qui les rendent redoutables aux tribus voisines. Ils passent, en effet, pour avoir le secret de terribles poisons, et la pointe barbelée de leur flèche est disposée de façon à rester dans la blessure. Un casse-tête, simple tige de bois terminée par un nœud, est passé dans leur ceinture. Un long couteau, étroit à la poignée et allant en s'élargissant vers la pointe, pend à leur côté dans un fourreau de cuir; parfois enfin, une lance complète leur armement.

Suspendue au cou par une chaînette, la tabatière, faite d'une corne d'antilope, repose sur leur poitrine au milieu de colliers de métal ou de verre.

Un rigide carré de peau de chèvre ou de tout autre animal s'étend sur leur dos, servant à la fois de siège et de coucher. Quelques-uns cependant portent, suspendu au bas des reins, un petit tabouret en bois dont le siège en forme d'assiette est supporté par trois pieds sculptés.

Les Taïta, noirs de la race bantoue, vivent à l'état tout à fait libre dans leurs montagnes. Chacun de leurs villages est une petite république absolument indépendante et ne comporte qu'un nombre fort restreint de huttes. Le plus ancien ou le plus notable donne son nom à cette agglomération qui ne forme pour ainsi dire qu'une famille. L'autorité de ce chef est bien peu de chose. Il n'aura guère de chance de se faire écouter qu'en ce qui concerne les superstitions.

Chacun est libre d'agir à sa guise; cependant s'il porte atteinte à la liberté ou aux droits d'autrui, la question, dans les cas difficiles, est jugée par un conseil composé des anciens du village et chargé de faire observer les us et coutumes de la tribu. On peut dire que tout ici se règle par amende. L'unité monétaire en cette matière, comme dans la plupart des autres, du reste, est la chèvre, cet animal constituant la principale richesse du Taïta. L'homme qui n'a pas de chèvres, qui n'a rien, paiera alors de ses enfants, de sa femme, de lui-même en devenant l'esclave de son créancier.

Le châtiment du vol est une amende représentant six fois la valeur de la chose volée, que le coupable est tenu de payer à la partie lésée.

Quant aux cas de meurtre, ils sont pour ainsi dire inconnus : le Taïta est, en effet, craintif et doux. Un assassinat pourrait être un cas de guerre de village à village, tellement la chose semblerait grave.

Chez ce peuple, superstitieux à l'excès, il n'y a vraiment qu'un homme jouissant d'une certaine autorité : c'est le sorcier. Sa principale occupation est de mettre ses poisons au service de ceux qui le paient pour assouvir leurs rancunes et leurs haines. C'est lui encore qui est chargé de faire tomber la pluie, de guérir les malades, de délivrer les possédés, d'écarter les mauvais sorts. C'est lui toujours qui, dans les cas douteux, quand par exemple un voleur n'est pas découvert ou que la rumeur publique accuse quelqu'un d'avoir jeté un mauvais sort à un autre, mort subitement et par suite pas naturellement pour eux, c'est lui, dis-je, qui au moyen de l'épreuve du *bolongo* doit découvrir le coupable.

Le bolongo est une boisson corrosive composée par le sorcier, laquelle, d'après la croyance des Taïta, peut être avalée impunément par l'innocent, mais brûle infailliblement les lèvres du coupable. — On voit d'ici le parti que le sorcier peut tirer d'un pareil breuvage, car l'individu reconnu coupable d'avoir, par maléfice, déterminé la mort d'un autre, est un homme perdu. Après l'avoir lapidé, on lui attache les pieds et les mains, puis il est étranglé par deux hommes tirant sur une corde passée autour de son cou.



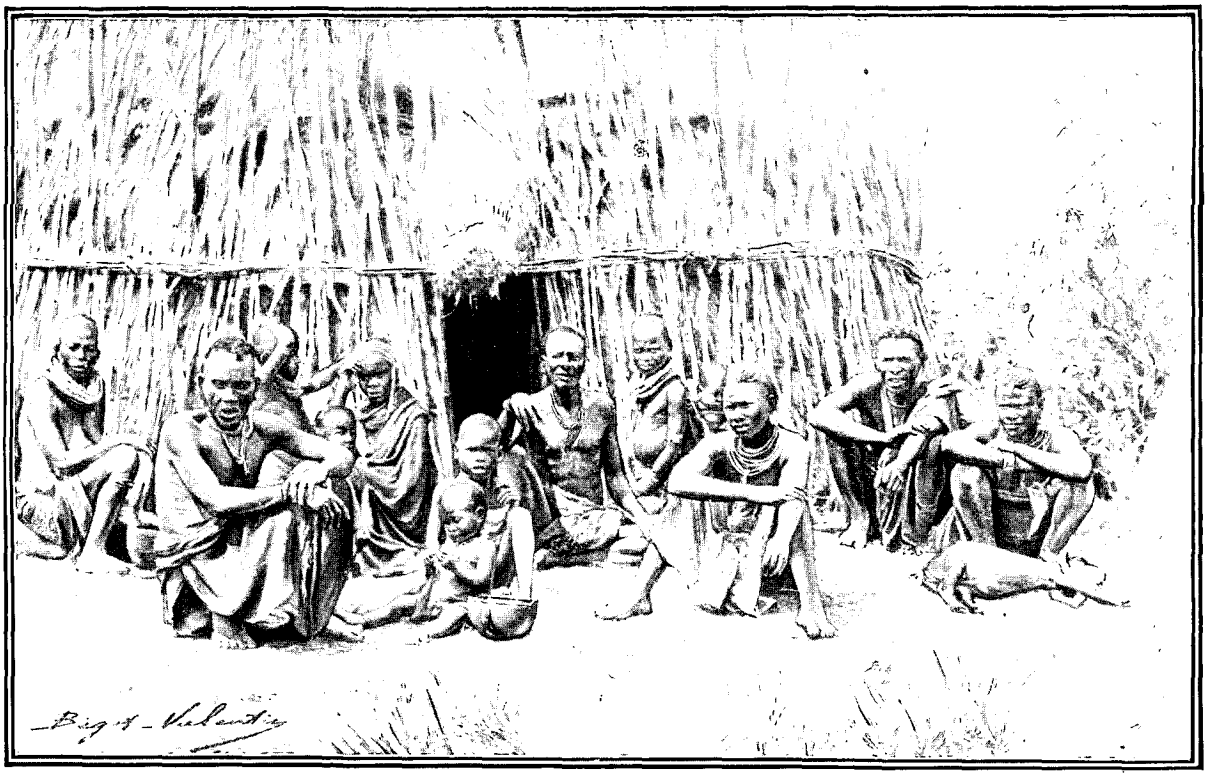
FEMME TAÏTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Mais, pour avoir une idée plus exacte de la façon de vivre du Taïta, prenons l'enfant à sa naissance et suivons-le jusqu'à la tombe.

Dans la hutte arrondie dont la carcasse, faite de branches d'arbre, est recouverte d'un épais chaume de feuilles de palmier ou de cannes à sucre, un enfant vient de naître. La pièce où le jeune Taïta fait son entrée dans le monde est bien enfumée, bien sale et bien sombre : une seule ouverture étroite et basse, la porte, l'éclaire d'un jour douteux.

La première préoccupation des parents est de connaître si le nouveau-né doit être heureux ou non : une chèvre est tuée à cet effet et ses entrailles sont consultées.

Jusqu'à ce qu'il puisse commencer à marcher, le petit être ne quitte pas sa mère. Celle-ci, après l'avoir placé à califourchon sur ses reins maintenu par une large pièce d'étoffe, vaque à ses occupations, sans s'occuper de sa progéniture. Dès que l'enfant commence à marcher seul, il est abandonné à lui-même et grandit librement, sans entraves, comme l'herbe de la montagne. La fille aide sa mère dans les soins du ménage et dans la culture des champs. Avec ses camarades — les enfants sont fort nombreux et l'infanticide inconnu — le petit garçon s'exerce à tirer de l'arc. Plus grand, il garde à son tour



SORCIER TAÏTA APPELÉ POUR SOIGNER UNE JEUNE FILLE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

les chèvres du village. La circoncision — qui pour les Taïta n'a aucun caractère religieux — a lieu vers l'âge de douze à quatorze ans et le père, à cette occasion, donne un *timbo*.

Dans toute cette partie de l'Afrique orientale habitée par les Nyika, les Taïta, les Tchaga, etc., on donne le nom de *timbo* à une liqueur fermentée dont la composition varie suivant les localités et les tribus. C'est ainsi que le timbo des Taïta est fait de jus de cannes à sucre, tandis que celui des Nyika de Rabaï est obtenu avec la sève du cocotier. Une réjouissance quelconque ne pouvant être comprise sans timbo, cette dénomination est devenue, pour les indigènes, synonyme de fête.

Au moment de la circoncision, les entrailles d'une chèvre sont de nouveau consultées. Si le nombre des contractions de la masse intestinale est pair, le jeune homme aura devant lui une heureuse carrière ; — s'il est impair, l'augure lui est défavorable. Mais dans le Taïta, comme partout ailleurs, — comme en France, par exemple, — quand on fait une « réussite » qui ne réussit pas selon ses désirs, on la recommence jusqu'à obtention d'un résultat favorable. Dans le Taïta la chose est tout particulièrement recommandée par les sorciers, celui qui circoncit ayant toujours droit aux deux gigots des chèvres sacrifiées. Les parents et amis, conviés à manger le reste des victimes, ne font aucune objection, eux non plus, à ce qu'un premier augure défavorable soit contrôlé par d'autres inspections d'entrailles.

Quand la jeune fille arrive à l'âge nubile, les parents donnent encore un timbo et, d'ordinaire, le père indique alors le nombre de chèvres qu'il désire pour céder sa fille à celui qui veut la prendre comme épouse. Pendant le mois qui suit cette fête, la jeune fille reste enfermée et, durant ce laps de temps, une matrone parfait son instruction. Le mois écoulé, les parents donnent un second timbo. Les entrailles d'une chèvre sont consultées et la jeune personne apparaît alors couverte de verroteries, comme les jeunes filles et les femmes ont coutume de s'en parer : c'est son entrée dans la vie sociale.

Quand un jeune homme a des vues sur une jeune fille, les négociations ont lieu entre le père de celle-ci et l'oncle du prétendant. Le point délicat, le seul point même à discuter, c'est le nombre de chèvres réclamées par le père pour donner sa fille ; nombre qui peut varier de six à vingt, mais qui d'ordinaire est de dix.

Lorsque le prétendant a donné au père le nombre de chèvres convenu, la jeune fille s'enfuit dans la brousse et il faut parfois deux ou trois jours de recherches au futur, aidé de ses amis, pour la retrouver. Ils s'en emparent alors et la rapportent, par les pieds et par les épaules, dans un costume des plus primitifs, chez son seigneur et maître. Cette cérémonie est une sorte de rapt simulé.

Si la jeune femme n'est pas contente de son sort, elle se sauvera de nouveau, et ce sera affaire à son mari

*

aidé de ses amis, de la retrouver et de la rapporter au domicile conjugal. Le mariage ne comporte pas d'autre cérémonie chez les Taïta.

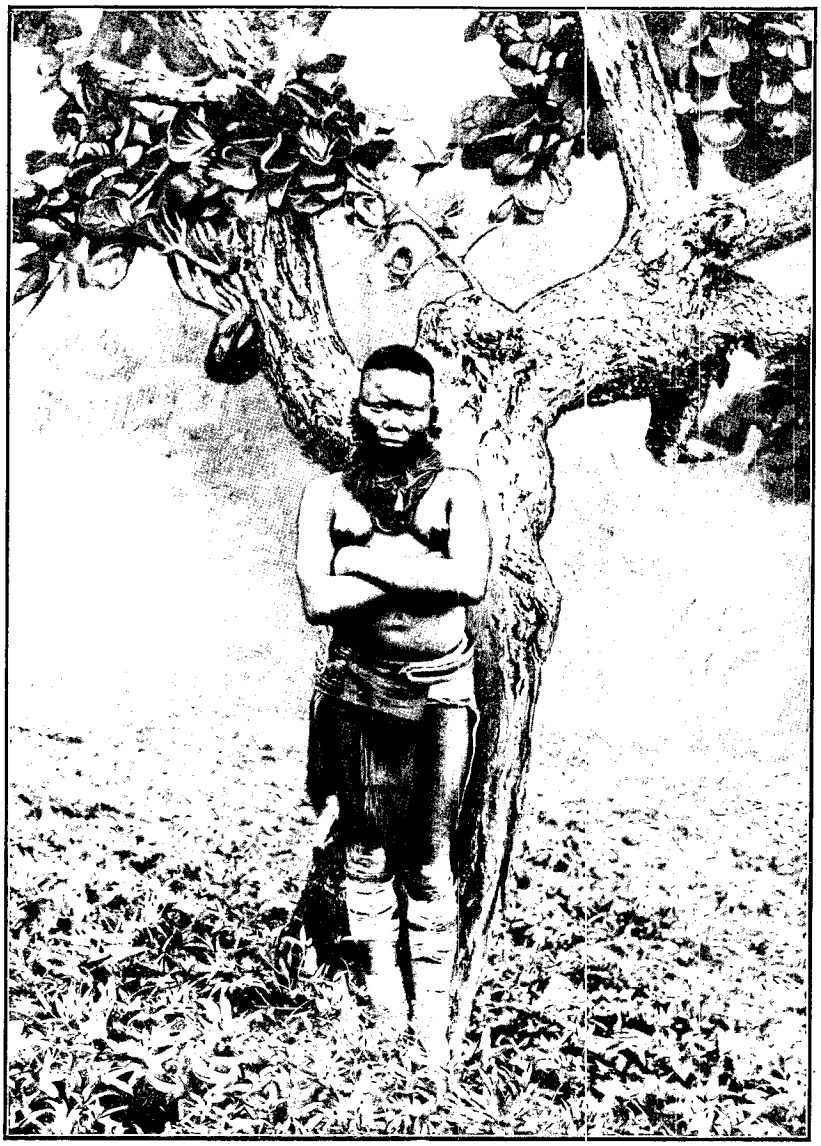
La polygamie existe, mais n'est guère pratiquée, le Taïta n'étant généralement pas riche; beaucoup d'entre eux même ne peuvent se marier, n'ayant pas le nombre de chèvres nécessaire pour acheter une femme. Cependant il est peu de pays où un spécimen du beau sexe revienne à meilleur compte. Un simple calcul nous montrera en effet qu'un Taïta peut se pourvoir d'une épouse pour la modique somme de quarante-deux à quarante-cinq francs, la femme coûtant dix chèvres et chaque chèvre valant en moyenne trois roupies.

Quand un homme est l'heureux possesseur de plusieurs épouses, il a bien soin de les séparer. Chacune de ses femmes a sa case et son champ, ce qui ne les empêche pas de se disputer quand même.

A la femme incombent tous les soins du ménage et la culture des champs, où elle récolte patates, sorgho, maïs, cannes à sucre, haricots, pois d'Angola, manioc.

L'homme fait aussi de la culture, garde les chèvres et, depuis un certain temps, se fait volontiers porteur pour les petites caravanes venant de la côte, mais ne dépassant pas le Kilima Ndjaro.

Le divorce existe chez les Taïta, surtout pour cause d'incompatibilité d'humeur. Le mari, dans ce cas, a tout avantage à ce que ce soit son épouse qui, ne pouvant plus supporter la vie commune, s'en aille de son plein gré. Alors il a le droit de réclamer à son beau-père le prix de sa femme. S'il en était autrement, il n'aurait nul recours à ce sujet.



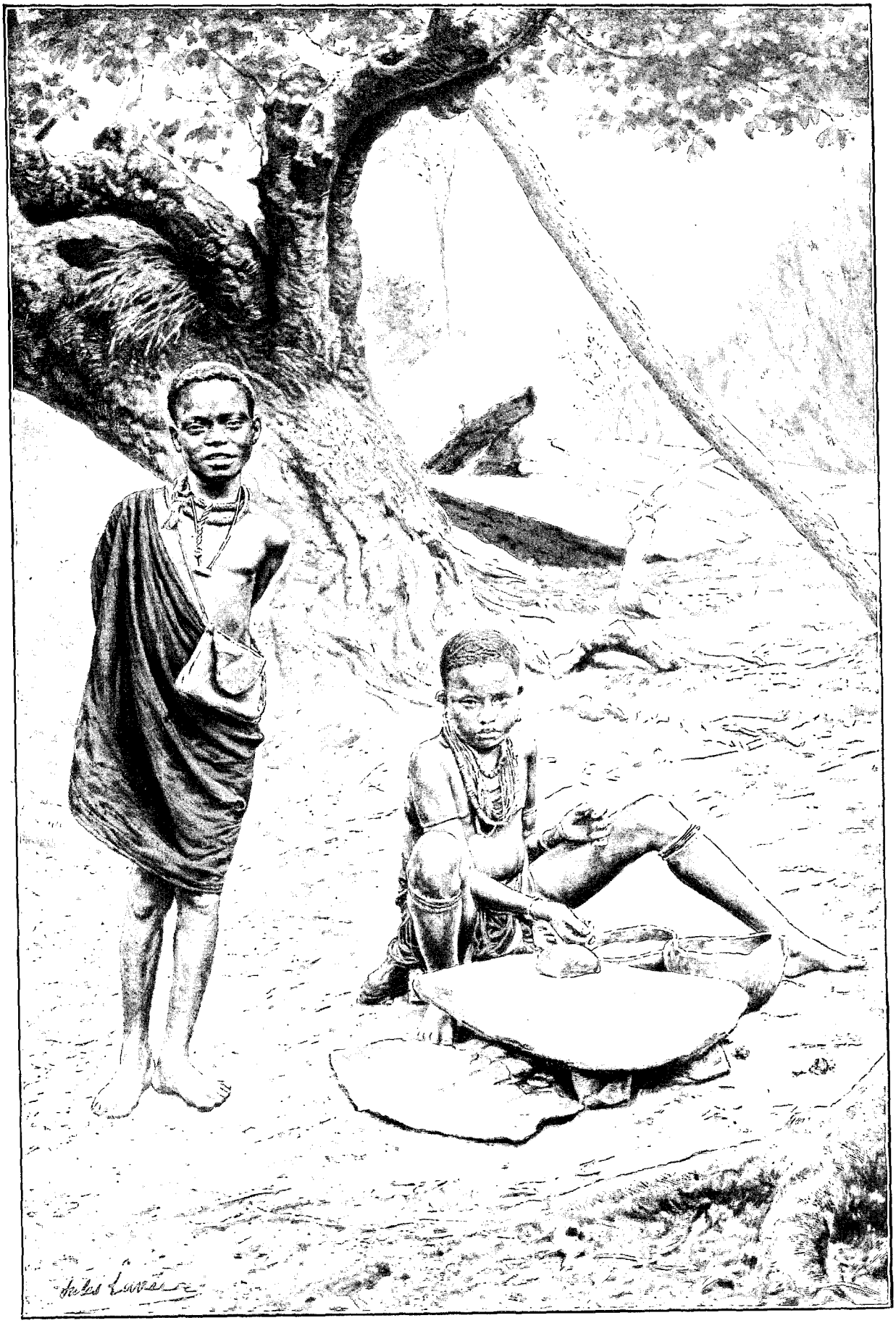
FEMME TAÏTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Il est facile de comprendre que de semblables mœurs ne sont pas faites pour faciliter la tâche des missionnaires.

Un autre obstacle à l'acceptation de la morale chrétienne, c'est une des danses du Taïta : le *Moëlogo*. Cette danse a lieu le soir et principalement pendant la saison sèche, alors que le travail des champs est en plein chômage. Elle se déroule à la lueur des feux que l'on éteint au moment voulu, et la danse continue, non sans motif.....

Cette danse s'explique par ce fait que beaucoup de Taïta ne peuvent se marier, faute de chèvres pour acheter une femme.

Un fait typique, et qui résulte probablement du trait de mœurs précédent, c'est que toutes les femmes Taïtanes — il n'y a pour ainsi dire pas d'exception — ont des crises nerveuses, des crises d'hystérie, dès qu'elles ont atteint l'âge nubile. Les indigènes disent alors qu'elles ont le *Peppo*, l'esprit malin, le diable, et les considèrent comme des possédées. Quand la chose se présente, et le cas est fréquent, car tous les jours on entend le tam-tam résonner dans la montagne, le mari ou le père donne un timbo et fait appeler le sorcier. Celui-ci, après avoir examiné la malade, déclare qu'on a affaire à tel ou tel *Peppo*; — ils sont en effet au nombre de quatre, ces diables qui se plaisent à tourmenter ainsi les femmes; il indique alors celui de ses confrères qui a particulièrement le pouvoir de chasser le *Peppo* en question, chaque sorcier ayant sa spécialité



PETITE ESCLAVE MASSAÏE BROYANT DU GRAIN (PAGE 404). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

dans le Taïta. Le spécialiste arrive donc, apportant les fioles dans lesquelles sont enfermées ses médecines et, tandis qu'il marque la malade de raies noirâtres, au moyen des cendres retirées de ses flacons primitifs, le tam-tam fait rage.

Le P. Mével me disait qu'il avait remarqué bien souvent que ce vacarme calmait assez rapidement ces crises nerveuses, dont un certain nombre, d'après lui, seraient simulées par les femmes pour obtenir de leur père ou de leur mari ce qu'elles désirent : colliers, parures, etc. Lorsqu'elles sont dans cet état la prudence veut, en effet, qu'on accorde au *Peppo* tout ce qu'il demande par la bouche de la femme, pour ne pas l'exaspérer.

En cas de maladie, et surtout de maladie grave, on tue une chèvre pour en consulter les entrailles. Si l'augure est mauvais, le matin, à midi et le soir, tous les habitants du village où se trouve la case du malade hurlent et se lamentent, en réglant leurs cris sur ceux d'un des parents qui donne le rythme et le ton.

On a également soin d'ouvrir la tombe du dernier mort adulte, et son crâne apporté dans la case du malade est placé au fond d'une jarre. De temps en temps on lui fait des libations de timbo pour se rendre l'esprit du mort favorable et obtenir la guérison. Si le malade revient à la santé, le crâne est généralement conservé dans la case pendant un laps de temps plus ou moins long. Si le malade succombe, c'est tout simplement parce que l'esprit du défunt n'a pas voulu le guérir. Le corps est alors dépouillé de tout ornement, on ne lui laisse qu'une loque pour vêtement. L'inhumation a lieu dans le village même, ou tout à côté et à une très petite profondeur. Une pierre, ou une légère toiture de chaume quand c'est un personnage de marque, indique le lieu de la sépulture.

Au bout d'un certain temps, la tête du défunt est exhumée et portée dans quelque caverne ou anfractuosité de rocher. De temps en temps, parents et amis vont faire quelques libations de timbo à ces crânes, réunis parfois en assez grand nombre, pour se rendre les morts favorables, surtout en cas de maladie.

En rentrant, nous nous arrêtons un instant pour regarder un gentil tableau : assise par terre, à l'ombre d'un grand arbre, une petite esclave massaïe, presque nue, est en train de moudre du maïs entre deux pierres plates et, près d'elle, un jeune Taïta, fils du maître, lui tient compagnie. Le soir, tandis que nous prenons le frais sous la véranda de la Mission, tout autour de nous, dans la montagne, le tam-tam résonne, indiquant par son vacarme que les sorciers sont en train de chasser le *Peppo* du corps des femmes possédées.



HOMME TAÏTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Mercredi 11 juillet. — Désireux de parcourir le pori de Serengetee à la poursuite des antilopes et des grands animaux, nous quittons la Mission à six heures et demie, une demi-heure après le lever du jour dans ces contrées équatoriales.

Le P. Mével veut bien se joindre à nous et nous accompagner jusqu'au lac Djipé.

La fertile vallée qui se déroule au pied de la Mission a bien souffert de l'invasion des sauterelles. Encore endormies et mouillées de rosée, à cette heure matinale, elles forment par terre de larges plaques grouillantes, ou bien se suspendent en grappes aux feuilles déchiquetées des cannes à sucre. Nous entrons maintenant dans les vastes plaines sèches et désertes, parsemées de brousse et d'arbres rabougris. C'est le *pori*, où nous ne tardons pas à reconnaître des traces d'antilopes et de rhinocéros.

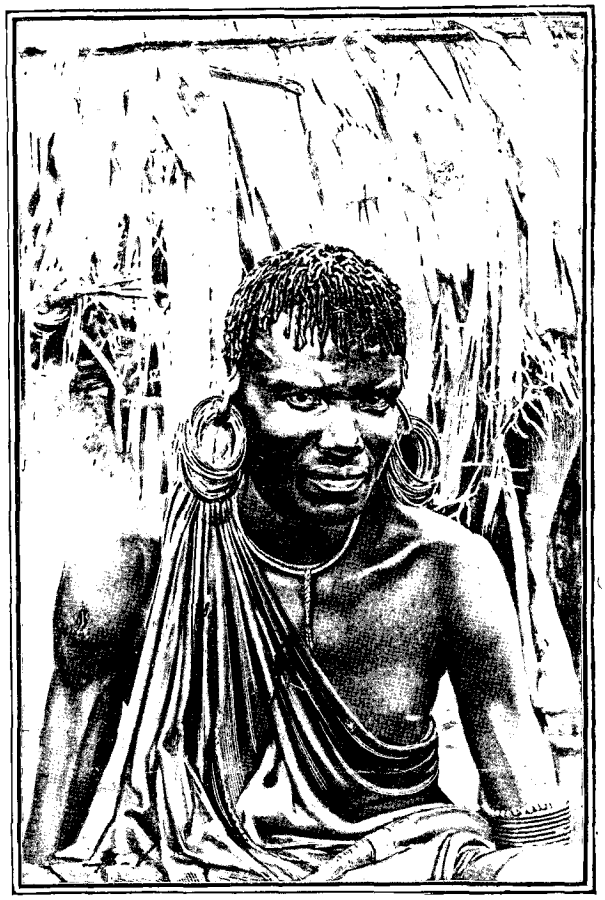
Notre campement, situé auprès du sentier allant à Taveta, au pied d'une colline, dans le pori de Mouachoti, est au milieu d'un pays assez giboyeux. La chair des antilopes tuées est immédiatement envoyée à Boura pour être échangée contre des bananes et du manioc, provisions de route d'une conservation plus facile.

Samedi 14 juillet. — Pour célébrer la fête nationale, nous faisons flamber un punch au dessert, et buvons à la France, au grand ébahissement de nos porteurs. Ces braves noirs, nous voyant avaler une boisson qui était tout en flamme quelques secondes auparavant, n'en peuvent croire leurs yeux.

Le lendemain, la messe dite sous la tente par le P. Mével, le camp est levé.

Dès les premiers pas, pintades, francolins, perdrix s'envolent de tous côtés.

Parti à la poursuite du petit gibier, j'avais laissé assez loin en arrière l'homme portant mon calibre 8 rayé, lorsque, me retournant instinctivement, je vois, à quelques mètres, et me venant droit dessus, deux énormes masses noires. A peine ai-je le temps de me jeter derrière un arbre que deux rhinocéros, l'un suivant l'autre, passent à dix mètres de moi. Nous continuons notre marche au travers de ce pori de Serengetee, giboyeux au possible. Devant nous fuient des bandes d'*Alcelaphus Cokii*, « Congonis », de gazelles de Grant, de gnous, de kobus Sing Sing, d'élans de Grant, « le m'pofou » des Souahelis. Les escadrons de zèbres galopent de droite et de gauche, tandis que, plus sauvages, on voit courir au loin des autruches et quelques girafes dont la tête dépasse les arbres.



HOMME TAÏTA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR.

Des cris partant de notre droite, direction de la caravane dont nous nous sommes éloignés, indiquent qu'elle vient de faire lever quelque gros gibier et nous voyons bientôt deux rhinocéros venir dans notre direction. Malheureusement ils passent un peu loin.

Me dirigeant du côté de la caravane, je la trouve arrêtée. Elle vient encore de faire lever un troisième couple de rhinocéros et n'ose plus avancer. Tous les hommes ont déposé leurs charges pour être prêts à jouer des jambes s'il prenait fantaisie à l'un de ces animaux de foncer sur eux. Se mettre à leur tête est le seul moyen de les décider à reprendre la marche.

La brousse se fait de plus en plus épaisse à mesure que l'on approche du lac Djipé : ce sont des massifs impénétrables, au travers desquels on ne peut avancer qu'en suivant les sentiers et les coulées des rhinocéros et des hippopotames. Sur les larges traces des gros pachydermes se dessinent les sabots des zèbres et les piquets de nombreuses antilopes. Le soir nous dressons nos tentes sur les bords du lac.

Mardi 17 juillet. — Hier soir, nous nous sommes endormis, bercés par les cris tristes et pleurards des hyènes; ce matin, en nous réveillant, nous entendons au loin, sur le lac, la basse profonde des hippopotames. Thomson donne au Djipé une longueur de seize kilomètres sur cinq kilomètres de large. Ce dernier chiffre me semble exagéré et la largeur moyenne ne doit guère dépasser trois kilomètres, tout au moins à cette époque de l'année.

Devant nous se dresse le majestueux Kilima Ndjaro dont les deux têtes, le Kibo et le Kimaouenzi, reflètent dans les eaux du Djipé, l'un le bleuté de son dôme de glace, l'autre sa tête déchiquetée et poudrée de neiges éternelles. Sur le miroir de l'eau apparaissent et disparaissent des groupes de points noirs : ce sont des familles d'hippopotames se livrant aux délices du bain, tandis que d'énormes crocodiles flottent immobiles, semblables à des troncs d'arbres.

A chaque instant nous croisons des sentiers fréquentés par les animaux venant à l'eau, et que suivent, la nuit, les hippopotames pour aller paître dans la plaine. Près de l'un de ces chemins, le P. Mével nous montre l'endroit où, lors de son passage ici, il y a trois mois, il avait établi son campement. Il y passa une nuit agitée : les hippopotames étaient venus lui rendre visite et grognaient tout autour de sa tente. Ses hommes, talonnés par la peur, s'étaient réfugiés sur les arbres épineux sans se soucier des blessures qu'ils se faisaient, et le missionnaire, resté par terre, put compter neuf hippopotames défilant devant lui.

Dans l'espoir d'une semblable visite, ordre est donné à Souedi de transporter ici le campement.

Bien que les traces de gros animaux se croisent de tous côtés, nous ne voyons, pendant deux journées entières, que du petit gibier.

Les eaux du lac, heureusement, sont poissonneuses et les hommes auxquels nous avons donné des hameçons rapportent de magnifiques pièces de cinquante à soixante centimètres de longueur. Ce sont, en général, des poissons à grosse tête aplatie, garnis d'écailles et d'une chair délicate. Après la venaison quotidienne et les conserves obligatoires, c'est pour nous un vrai régal.

Le P. Mével nous quitte ce matin 19 juillet pour retourner à Boura. Partis de bonne heure pour l'accom-

pagner pendant quelques kilomètres, nous sommes vite séparés par la poursuite du gibier. En passant près d'un bas-fond couvert d'herbes assez hautes, j'aperçois, à une trentaine de mètres, une tête de félin aux aguets. A mon coup de fusil, les herbes s'agitent convulsivement, et Omari, porteur de ma seconde arme, accourt en criant *coui*, « tigre ».

C'est, en effet, un jeune léopard mesurant un mètre environ de la tête à la naissance de la queue. La balle l'a frappé au-dessous de l'oreille et, en faisant explosion, l'a presque décapité.

Le lendemain, nous campons au milieu d'une immense plaine d'herbes, à une bonne heure de marche du lac.

Le soir, Gautier me dit avoir rencontré une bande de kobus Sing Sing (le *Waterbuck* des Anglais), antilopes de la grosseur d'un bel âne, et en avoir blessé plusieurs.

Dans la matinée du jour suivant, chassant dans la région où mon compagnon avait tiré ces antilopes, une bande de grandes outardes me fait quitter la carabine pour le fusil de chasse. Caché derrière un petit buisson épais, je vois, à mon coup de fusil adressé à une outarde, surgir du buisson, à mes pieds, comme un diable d'une boîte, un jeune waterbuck. L'animal effrayé se met à courir dans la plaine, mais je m'aperçois vite qu'il est blessé; c'est une des victimes de Gautier. Le fidèle Omari, laissé en arrière, est accouru m'apportant ma carabine. L'antilope fatiguée s'est arrêtée au milieu de la plaine, regardant, inquiète, et elle tombe à ma deuxième balle. Quelques instants après, un autre waterbuck d'assez belle taille, également blessé, sort des broussailles et a le même sort que le précédent. Dans l'après-midi, j'ai encore la chance de tuer un troisième waterbuck et un *tragelaphus sylvaticus*. Cette dernière antilope, à laquelle mon coup de fusil casse les reins, fait tous ses efforts, à mon approche, pour se jeter sur moi.

Gautier tue une jolie gazelle de Valleri. Malgré la puissance de son arme, la carabine Mannlicher, comme pénétration et portée, je préfère la balle explosible du winchester, qui porte moins loin, mais tue plus rapidement et permet au moins de ramasser le gibier.

La journée du dimanche est consacrée au repos et à la cuisine; les boîtes de tablettes de légumes comprimés et desséchés sont ouvertes, et Horace Night, sous la haute direction de Gautier, soigne d'une façon toute particulière ce déjeuner dominical. Potage printanier, perdrix aux choux, filet de congoni, salade de choux-fleurs, compote de poires, vin, café, liqueurs: tel est le menu, qui n'est vraiment pas mal pour un déjeuner en pleine brousse.

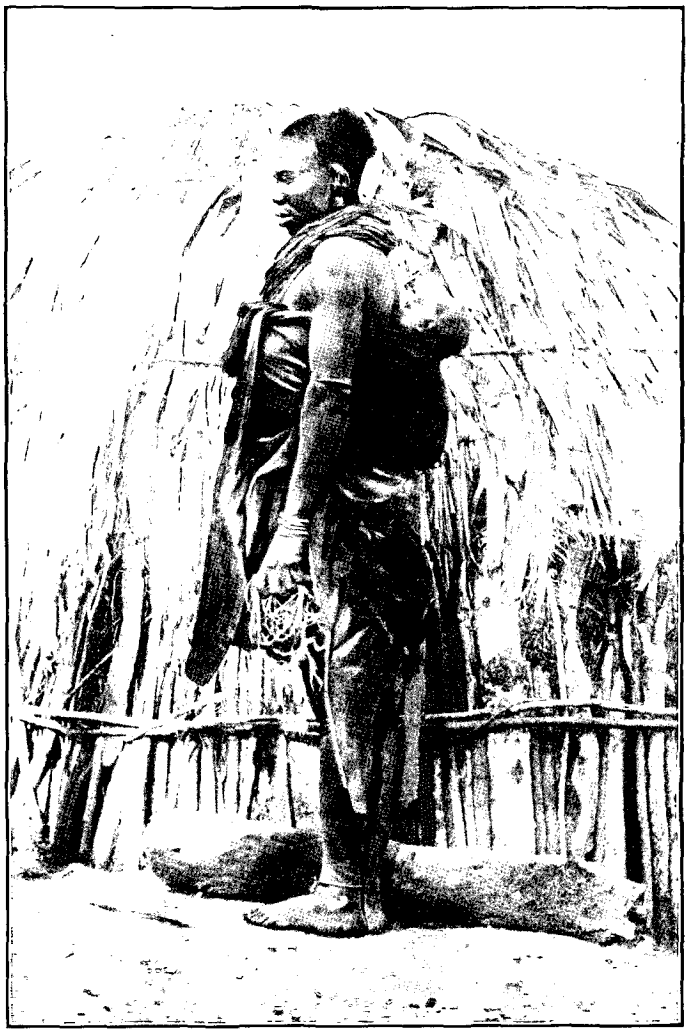
Lundi 23. — Le gros gibier commençant à s'effaroucher, nous déménageons. Accompagnés seulement de Souedi et des boys, nous partons de bonne heure, précédant la caravane pour pouvoir chasser en route. Nous marchions silencieusement, quand tout à coup, au tournant du sentier, nous tombons au milieu d'un groupe d'indigènes qui, effrayés à notre vue, disparaissent dans la brousse, laissant là une vache et quelques chèvres. Un peu plus loin, nouvelle rencontre d'un deuxième, puis d'un troisième, puis d'un quatrième groupe ; Souedi, nous devançant un peu, leur parle et, bien que très effrayés, les décide à rester, tout au moins en partie, près de leurs bêtes, car tous ont des bestiaux et des chèvres avec eux.



UN M'KOUAFI DANS LA FORÊT (PAGE 408). — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous sommes au milieu d'un parti pillard de Tchaga. Ils reviennent d'une expédition, ramenant bœufs et chèvres volés à quelque tribu pacifique habitant dans les montagnes du Paré. Vivant sur les pentes du Kilima Ndjaro, ces Tchaga savent que les blancs — les Allemands, en particulier — ne sont pas tendres pour les pillards, témoin la sévère leçon que les Massaï venaient de recevoir tout dernièrement. Aussi, en voyant des Européens, bien que nous ne fussions

que deux contre plus de soixante, ne pensaient-ils qu'à se sauver, abandonnant leur butin dont nous aurions pu nous emparer à loisir. Et pourtant tous ces hommes, guerriers redoutés, étaient armés, les uns de l'arc et de la lance, les autres de fusils. Vingt minutes à peine après avoir quitté ces maraudeurs, nous rencontrons des gens venant de Taveta. Avec une rapidité inouïe, la nouvelle s'est répandue que des blancs ont pris aux pillards Tchaga le fruit de leur razzia, et ces braves gens arrivent dans le doux espoir d'obtenir, sinon une chèvre, tout au moins quelque morceau de viande.



FEMME TAÏTA ET SON ENFANT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous profitons d'une halte, à l'ombre problématique de quelques arbres, pour constater l'adresse de nos hommes. Un journal cloué contre un arbre sert de cible aux meilleurs tireurs parmi nos askaris. Placés à trente pas du but, ils manquent la cible et l'arbre avec un ensemble désolant.

Il ne fait pas précisément frais quand nous nous remettons en route. Mais nous ne souffrons pas longtemps de la chaleur, car nous pénétrons bientôt, et sans transition, sous l'épais ombrage de la forêt de Taveta.

Le tableau que nous avons sous les yeux est vraiment superbe et la fraîcheur humide du sous-bois vient encore ajouter son charme à celui de la merveilleuse nature qui nous environne. Du sol, fertilisé par la rivière Loumi, s'élancent des arbres nombreux dont les troncs, vrais fûts de colonnes de cathédrale gothique, poussent leurs premières branches à plus de vingt mètres de hauteur. De ces branches, des lianes sans nombre, monstrueux serpents ou guirlandes fleuries, glissent jusqu'à terre, tandis que d'autres sortent du sol, se faufilent dans la brousse, étreignent de leurs nœuds les géants de la forêt et s'élancent de leur faîte sur les cimes voisines. Sous ce dais de verdure sombre c'est un fouillis inextricable de plantes et d'arbustes où s'harmonisent toutes les notes du vert. A chaque instant le tableau change : tantôt nous côtoyons le Loumi aux eaux claires, souvent brisées par les grosses racines des arbres ou par les replis de quelque liane ; tantôt nous sommes environnés de raphias dont les feuilles se détachent en longues dents de scie sur l'azur du ciel.

Ici, la lumière, tamisée par les hautes frondaisons, scintille sur une profusion de fougères de toutes sortes qui étalent aux yeux éblouis les plus merveilleuses dentelles qui se puissent imaginer ; là, l'hyphène ou dattier sauvage étend ses branches au-dessus d'arbrisseaux fleuris.

Des singes et quelques jolis oiseaux donnent de l'animation à ces sous-bois splendides, où la vue s'étend au travers des fûts gigantesques et droits de cette magnifique colonnade, quand elle n'est pas arrêtée par des massifs de lycopodes ou de palmiers.

Plus loin, l'aspect de la forêt change encore : le sentier devient boueux, détrempé. Des canalisations, fort bien comprises, conduisent l'eau de la rivière aux *chambas*, plantations de pois d'Angola, de patates, de maïs, et aux bananeraies qui font de Taveta un centre de ravitaillement pour les caravanes.

A plusieurs reprises, nous devons franchir des fondrières sur quelques branches d'arbres qui constituent de véritables ponts de singe, et nous obligent à nous livrer à des exercices de corde raide. Nos porteurs, avec leurs pieds nus qui semblent prenants, franchissent ces obstacles avec un surprenant équilibre, et nous avons le plaisir de constater qu'aucune charge n'est tombée dans la boue liquide.

Nous voici maintenant au milieu de cultures variées auxquelles les Taveta, hommes et femmes, donnent tous leurs soins. Habitués à voir passer les caravanes, ils ne se montrent pas effrayés à notre vue et nous saluent d'un *Diambo buana* fort courtois.

La premier que nous rencontrons est un fort bel homme, élancé, aux attaches fines, aux yeux légèrement obliques. Quoique négligemment drapé dans une courte pièce d'étoffe nouée sur l'épaule droite et tombant jusqu'à mi-cuisse, sa tenue garde une certaine dignité. Ce doit être un M'Kouafi.

Les Kouafi, un des clans de la grande tribu des Massaï, furent forcés, après de nombreux revers et pour ne pas succomber jusqu'au dernier, d'abandonner les abords du Taïta où ils vivaient de la vie pastorale et guerrière. Ils se réfugièrent dans la forêt de Taveta; là peu à peu ils se mélangèrent aux indigènes et devinrent de paisibles agriculteurs.

Plus loin, une jeune Tavetane aux bras chargés de spirales de laiton, le cou orné de colliers de cuivre et de fer, se fait surtout remarquer par ses boucles d'oreilles. Ces ornements, épais de près d'un centimètre et larges de sept à huit, sont faits d'un fil de laiton enroulé sur lui-même. Les coquettes tavetanes pour éviter un déchirement du lobe qui, fatalement, cèderait sous le poids de ces boucles d'oreilles, ont soin de les réunir par une courroie passant sur le dessus de la tête. Cette jeune personne précède de quelques pas seulement des femmes et des enfants, ces derniers généralement nus, mais parés de quelques verroteries.

Les *Chambas* succèdent aux *Chambas*, et partout on voit les gens travailler tranquillement. C'est que, entourés par les turbulentes et pillardes tribus massaï, enviés par les chefs tchaga de la montagne, les Taveta se savent en sûreté dans leur forteresse naturelle, dans leur forêt impénétrable. Plus d'une fois déjà, l'expérience leur a prouvé qu'ils pouvaient avoir confiance dans le dédale de leurs sentiers, ainsi que dans l'exiguïté et la solidité des portes primitives qui les ferment. Se sentant bien chez eux au centre de cette forêt, véritable oasis où l'on trouve partout de l'eau à quelques pieds de profondeur, possesseurs d'un sol fertile qui leur donne par surcroît tout ce qui leur est nécessaire, ces Taveta sont fort paisibles et très hospitaliers. Ils lient facilement commerce d'amitié avec les porteurs des caravanes, qui s'arrêtent souvent pendant plusieurs semaines dans cette région riante, tant pour s'approvisionner que pour se reposer. Comme ces porteurs sont presque toujours hébergés par quelque ami dont la connaissance remonte à un précédent voyage, ils y restent le plus longtemps possible, après s'être pressés d'arriver à Taveta, et ne quittent qu'à regret la forêt et les amis pour reprendre la route aride du pori, où la rencontre des Massaï est toujours à redouter.

Après huit heures de marche, nous dressons nos tentes en dehors de la forêt, dans un endroit où le Loumi, très encaissé, roule ses eaux cristallines sous une voûte épaisse de verdure, nous invitant par son murmure aux délices du bain.

(*A suivre.*) JOSEPH CHANEL.



LA FORÊT DE TAVETA. — DESSIN DE MASSIAS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE REPAS DES PORTEURS, UN SOIR DE BONNE CHASSE. — DESSIN DE MIGNON.

VOYAGE AU KILIMA NDJARO[1],

PAR M. JOSEPH CHANEL.

III

Campement de chasse de Loutchoro. — Le lac Chala. — Etablissement des Allemands au Kilima Ndjaro. — La mission de Kilema. — Les Tchaga.



TYPE TAVETA. — DESSIN D'OULEVAY.

Les guides que nous avons pris à Taveta nous ont conduits, à quatre heures de marche de la forêt, dans un endroit appelé Loutchoro, où s'étend une immense plaine fort peu broussailleuse, parsemée d'arbres assez distants les uns des autres.

Dans cette plaine, des troupeaux d' « élans de Grant » (*Oreas Canna*), de zèbres et de *congonis* paissent tranquillement. Nous nous séparons pour ne pas nous gêner, et aussi dans l'espoir de nous renvoyer réciproquement le gibier. Mais déjà nous avons été aperçus ou éventés. Une vague inquiétude règne dans la plaine ; des bandes de cent à cent cinquante antilopes partent au galop, puis s'arrêtent inquiètes. Des escadrons de deux à trois cents zèbres reniflent bruyamment, cherchant d'où leur vient cette senteur inconnue. Tandis que, suivi d'Omari, j'essaye d'arriver à bonne portée de deux antilopes isolées, un coup de feu de Gautier jette l'alarme ; toutes les têtes se dressent inquiètes, des centaines d'yeux scrutent les alentours, cherchant d'où vient ce bruit ; puis, le calme n'étant plus troublé, toutes les têtes s'inclinent à nouveau vers l'herbe sèche et rare.

A de nouveaux coups de fusil tirés par Gautier, je vois un troupeau de zèbres venir dans ma direction, puis disparaître après avoir laissé deux superbes bêtes entre nos mains. Le jour commençant à tomber, nous rentrons au camp, où les porteurs se partagent avec joie la venaison de trois zèbres et de trois antilopes.

1. *Suite. Voyez* p. 385 et 397.

La journée du lendemain n'est pas moins bonne pour le garde-manger. Mon compagnon compte à son actif quatre *congonis* ; j'en ai deux de mon côté, plus un zèbre, trois tourterelles et un francolin pour le pot-au-feu. L'abondance est dans le camp. Chacun a reçu autant de viande qu'il en pouvait désirer, et Dieu sait si ces noirs en sont friands !

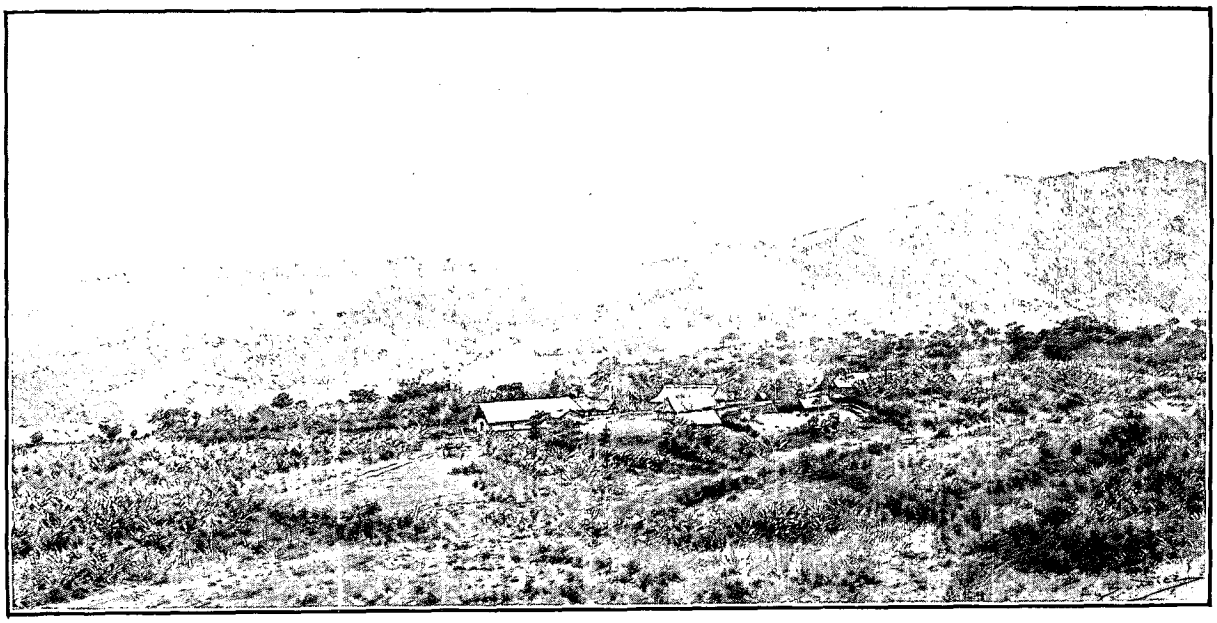
En nous conduisant à ce campement de Loutchoro, les Taveta s'étaient engagés à nous montrer zèbres, antilopes et rhinocéros. N'ayant encore rencontré aucun de ces pachydermes, bien que leurs traces fussent nombreuses dans les environs, nous déclarons à deux de nos guides que nous voulons, coûte que coûte, en tirer ce matin même.

Laissant sur la droite la grande plaine giboyeuse, nous nous engageons bientôt dans une région remplie de broussailles. A peine sommes-nous arrivés à une sorte de carrefour de quelques mètres carrés, où aboutissent divers sentiers de fauves venant des profondeurs de la forêt, qu'un sourd grognement frappe nos oreilles. — *Faro* (rhinocéros) ! disent tout bas nos hommes cloués sur place, et dont les yeux inquiets cherchent un lieu de refuge. Nous avons certainement été éventés par un de ces animaux ; il faut donc s'attendre à le voir paraître, car le rhinocéros fonce brutalement dans la direction de l'ennemi que son odorat, très subtil, vient de lui révéler. Gautier et moi, l'un près de l'autre, nous sommes appuyés sur l'angle de brousse que dessinent les deux sentiers venant de la partie du bois où se trouve l'animal. Un second grognement, très rapproché du premier, fait vibrer l'air, et nous entendons le galop pesant du colosse arrivant par le sentier dont nous gardons le débouché. Une énorme masse brune passe à 3 ou 4 mètres de nous ; saluée de deux coups de fusil, elle disparaît. Immédiatement après, un nouveau bruit de galop, et, suivant le même chemin, la femelle surgit. Gautier, vexé de n'avoir pas vu tomber le mâle, se place en face d'elle, lui envoie une balle dans la tête — à moins de 60 centimètres — et a juste le temps de s'écarter pour la laisser passer. Je la salue au passage d'une balle de calibre 8 qui, malheureusement, la frappe un peu trop haut, à la pointe du garrot. A peine a-t-elle disparu, à son tour, que le bébé, de la grosseur d'un beau taureau, passe devant nous sain et sauf, nos armes étant vides. Le mâle, peu satisfait sans doute des dragées dont nous l'avons gratifié, revient dans notre direction ; mais il n'a pas dû bien s'orienter, car il passe à une vingtaine de mètres, emportant deux nouvelles balles, dont une explosible de calibre 8 qui détermine une très forte hémorragie.

Tout cela s'est passé en moins d'une minute, et quand nous appelons nos hommes il n'y a plus personne. Près de nous, deux longues masses noires qu'on serait tenté de prendre pour des singes se laissent alors glisser du haut d'un arbre : ce sont nos deux Taveta, qui s'y étaient réfugiés avec une telle rapidité que nous ne nous en étions même pas douté. Quant à Mozès et à Omari, nos porte-fusils, ils se tirent avec difficulté du fond d'un épais fourré où la peur les avait fait pénétrer comme un clou dans du bois.

Revenus rapidement de leur émotion, une fois le danger passé, ils nous montrent de larges taches de sang sur le sol, sur les broussailles, et la poursuite commence.

La piste de la femelle, que nous suivons d'abord, est pleine de sang ; mais la brousse devient tellement épaisse que, pour avancer, il faudrait se frayer un chemin avec le sabre d'abatis ; nous n'en avons ni le temps ni le moyen, et force nous est de rebrousser chemin pour nous mettre à la recherche du mâle. De retour à



MISSION DE KILEMA (PAGE 414). — DESSIN DE BOUDIER.

notre petit carrefour, nous avons vite fait de trouver la nouvelle piste. Pendant plus d'une lieue nous la suivons, guidés par les larges plaques de sang que l'animal laisse sur le sol et aux broussailles ; mais peu à peu ces indices se font plus rares, nous avançons moins rapidement et perdons souvent un temps précieux à retrouver les traces. Déjà nos estomacs nous ont crié qu'il était midi passé. Devant nous, la plaine s'étend immense et flamboie sous le soleil ; nous décidons de rentrer au camp. Un chiffon indique la place où nous quittons la piste.



KIMAMA. — DESSIN DE GOTORBE.

Dans l'après-midi, accompagnés chacun d'une dizaine d'hommes, nous repartons en chasse. Rubini reçoit ordre de nous suivre à cinq cents mètres, avec vingt-cinq hommes, de façon que le gibier puisse être dépecé et enlevé de suite.

Quel pays de cocagne pour le chasseur que ces vastes plaines qui s'étendent à l'est du Kilima Ndjaro ! Il y a des moments où nous avons, à la fois, plus de mille grosses pièces de gibier sous les yeux : des antilopes par troupeaux de plusieurs centaines, des escadrons de zèbres, dont plusieurs comptent plus de deux cents têtes.

A voir le merveilleux ensemble avec lequel manœuvrent ces magnifiques animaux au pelage luisant, rayé de jaune et de noir, on serait tenté de croire qu'ils obéissent à un commandement. Un coup de fusil vient-il les surprendre, c'est une marche au galop précédée d'une ruade générale et accompagnée de cris brefs ressemblant, à s'y méprendre, au jappement du chien. Après un parcours de 300 ou 400 mètres, si le chasseur ne s'est pas montré, l'escadron fait halte et volte-face, comme le feraient des troupes exercées. On peut alors voir toutes les têtes alignées, les oreilles droites, les naseaux largement ouverts, se tourner anxieuses vers le point d'où l'alarme est venue. Après quelques minutes, si rien ne les trouble à nouveau, les têtes s'inclinent vers le sol, et le troupeau recommence à paître, pendant que plusieurs sentinelles scrutent l'horizon d'un œil inquiet. Si l'un des leurs est tué, la galopade, souvent, s'arrête au bout de quelques mètres, et les zèbres, étonnés de voir leur camarade sans mouvement, viennent le renifler. Après être restés quelques instants immobiles, comme frappés de stupeur, ils s'éloignent lentement, à moins qu'un nouvel incident ne vienne précipiter leur allure.

Mais si l'animal n'est que blessé, il fait son possible pour rejoindre les autres. Ceux-ci, du reste, l'attendent, l'enveloppent, ralentissent leur marche de façon que le blessé puisse suivre. Si la vue du chasseur ou quelques coups de fusil déterminent une nouvelle panique, la galopade reprend. Le blessé, absolument confondu avec les autres, semble emporté par eux ; mais bientôt il perd du terrain et se laisse distancer ; alors, presque toujours, deux ou trois compagnons, se détachant de la troupe, restent avec lui. Ils s'efforcent de le masquer, en se plaçant entre lui et le chasseur ; ils l'encouragent à marcher, galopent pendant quelques mètres, s'arrêtent, se retournent, semblant vraiment l'appeler, et ne se reportent de nouveau en avant que lorsqu'ils ont été rejoints. Ce manège continue jusqu'au moment où cette arrière-garde rattrape le gros de la troupe, dans laquelle il se fond.

Bien que Omari et son compagnon n'aient pas pu retrouver le rhinocéros, qu'ils ont suivi au sang jusqu'aux collines près de Taveta, la chasse est bonne. Les quarante-cinq hommes que nous avons emmenés avec nous sont à peine suffisants pour rapporter le gibier tué. Nous pouvons inscrire, pour aujourd'hui, sur nos carnets :

six zèbres et cinq *congonis*. Mais le jour commence à décliner ; il est temps de rentrer au camp. Quel moment tout à la fois plein de mélancolie et de poésie que ce moment de la tombée du jour, dans les pays équatoriaux ! Combien intense ici cette poésie de l'immensité des plaines désertiques qui s'endorment! Combien plus poignante cette mélancolie qui se dégage de l'impression de grandeur, de solitude, d'inconnu qui vous envahit !

Devant nous, se noyant dans les teintes violettes et fantastiques si chères à Gustave Doré, la masse colossale du Kilima Ndjaro se dresse dépouillée de tout voile. Dans le ciel se perdent ses deux têtes glorieuses : l'une, le Kimaouenzi, déchire l'azur de sa crête dentelée comme un vieux château fort poudré à frimas; l'autre, le Kibo, fait rayonner à plus de 6 000 mètres l'énorme gemme de ses glaciers, qu'allument de mille feux les derniers rayons du soleil couchant.

Devant ce spectacle grandiose on reste sans parole, presque sans pensée, et le plus sceptique ne peut s'empêcher de penser à Dieu. Aussi, quoi d'étonnant à ce que les primitifs qui habitent ces régions aient placé la demeure du « Roua » ou du « Ngaï », de Dieu enfin, sur ce magnifique Kibo qu'ils croient d'argent massif, la neige leur étant complètement inconnue !

En quelques minutes la nuit est venue comme un rideau qui tombe, la belle nuit africaine peuplée de clartés d'astres, nuit vivante où le susurrement et le bruissement des insectes sont couverts de temps en temps par le ricanement pleurard de la hyène ou la rauque basse du lion.

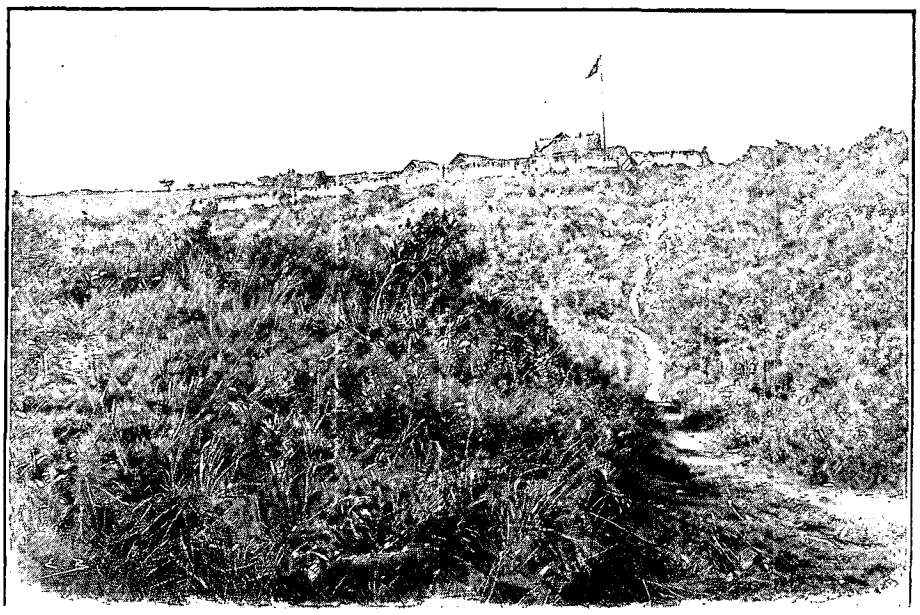
L'aspect de notre camp est vraiment original : d'étranges girandoles, s'accrochant aux arbres dont les branches sont garnies de nos trophées de chasse, en font le tour. Ce sont des lanières de viande suspendues à des cordes. Saisie par le soleil brûlant du milieu du jour, cette viande se dessèche et se durcit, ce qui permet de la conserver un certain temps.

Réunis par petits groupes autour des feux, les porteurs repus continuent à faire griller lentement, d'un air béat, leurs brochettes de viande, dégustant de temps en temps quelque morceau cuit à point.

Ce que ces hommes si sobres, quand ils n'ont presque rien à manger, peuvent avaler de viande sans se rendre malades est vraiment extraordinaire !

Lundi 30 juillet. — En rentrant ce soir au camp, avec deux antilopes, je suis surpris de l'animation qui règne autour des feux. Les hommes parlent bruyamment et le mot *simba* (lion), fréquemment répété, pique ma curiosité. C'est Gautier qui a surpris deux magnifiques lions mangeant une proie et qui a été poursuivi par eux, heureusement sans dommage.

Le lendemain, dans la matinée ainsi que dans l'après-midi, nous allons chasser à l'endroit où Gautier avait tiré son lion, dans l'espoir de le retrouver mort ou d'en rencontrer d'autres vivants; mais nous ne voyons absolument rien.



FORTIN ALLEMAND DE MARANGU (PAGE 416). — DESSIN DE BOUDIER.

Mercredi 1er août. — Le lac Chala, situé sur les premières pentes est du Kilima Ndjaro, ne doit pas être loin d'ici. Désireux de le voir, nous donnons l'ordre de lever le camp.

A 7 heures et demie, quand nous nous mettons en marche, Souedi et, après lui, tous les hommes déclarent ne pas connaître la route conduisant au lac. C'est bien étrange : aussi sans hésiter prenons-nous la direction de la caravane et marchons-nous à la boussole. Après avoir passé le Loumi, nous trouvons, à 2 ou 3 kilomètres plus loin, un ruisseau fort encaissé dont les abords, garnis de fosses à gibier très bien dissimulées, ne laissent pas que de présenter un certain danger.

A un arrêt commandé par la nécessité de s'orienter sur la carte, nous sommes rejoints par Souedi, qui nous demande d'un air narquois où se trouve le lac Chala. Gautier lui ayant indiqué une direction légèrement

trop au Nord, il nous montre aussitôt la bonne direction en ayant l'air de se moquer de nous. « Comment se fait-il, lui dis-je, que tu saches maintenant où se trouve le lac Chala, alors que tu disais l'ignorer tout à l'heure ? » Un geste vague est sa seule réponse. Salim, un des hommes de la caravane, que je m'étais attaché par quelques légers cadeaux, prenant alors la tête, nous dit qu'il connaît la route. Nous le suivons, nous promettant de tirer au clair, le plus tôt possible, la façon d'agir de Souedi.



M'BAGARI, TYPE TCHAGA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Vers 10 heures, la caravane s'arrête au pied d'une chaîne de collines s'arrondissant comme pour former un cercle immense : c'est la ceinture du cratère grandiose au fond duquel dort le lac Chala. Accompagnés de quelques hommes, nous arrivons rapidement, après une ascension d'environ 200 mètres, au sommet de la crête. Le spectacle est magnifique : à l'Est et au Nord, jusqu'à l'horizon, s'étend le *pori*, le vaste désert parsemé de quelques bouquets d'arbres et qui, à cette heure, semble bouillir sous les rayons du soleil. — A l'Ouest, tout près de nous et nous écrasant de sa masse, le puissant Kimaouenzi veille sur le sommeil parfois agité du lac étendu à nos pieds. Les berges sont absolument verticales, mais partout où un peu d'humus a pu s'accumuler, retenu aux anfractuosités de cette muraille circulaire de 40 à 50 mètres de hauteur, des arbres, des bouquets de verdure ont surgi, faisant un nid verdoyant aux eaux bleues. A première vue, cette belle nappe d'eau semble former une vaste circonférence de plus de 3 kilomètres de diamètre.

Ce lac, disent nos hommes, est fort profond, et les crocodiles y vivent nombreux. Les avis sont partagés en ce qui concerne le poisson : d'après les uns, il n'y en aurait pas du tout, tandis que, à en croire les autres, le Chala serait un vaste vivier.

Vers 2 heures nous nous remettons en route. La marche est fatigante; la caravane se déroule au travers des hautes herbes qui couvrent les premières pentes du massif du Kilima Ndjaro, ayant à chaque instant à franchir les nombreuses ravines qui sillonnent les flancs de la montagne; on dirait une longue traînée de fourmis avançant sur un melon perpendiculairement aux côtes.

Quelques heures après, les tentes se dressent près du sentier allant de Taveta à Kilema, et le lendemain à 6 heures et demie nous reprenons notre marche.

*

Sortant de la vaste plaine qui monte lentement depuis Taveta, nous entrons de suite dans une forêt des plus clairsemées et ne tardons pas à rencontrer un important ravin au fond duquel le Hino, descendant des neiges éternelles du Kibo, roule ses eaux rapides entre deux berges profondes et couvertes de verdure.

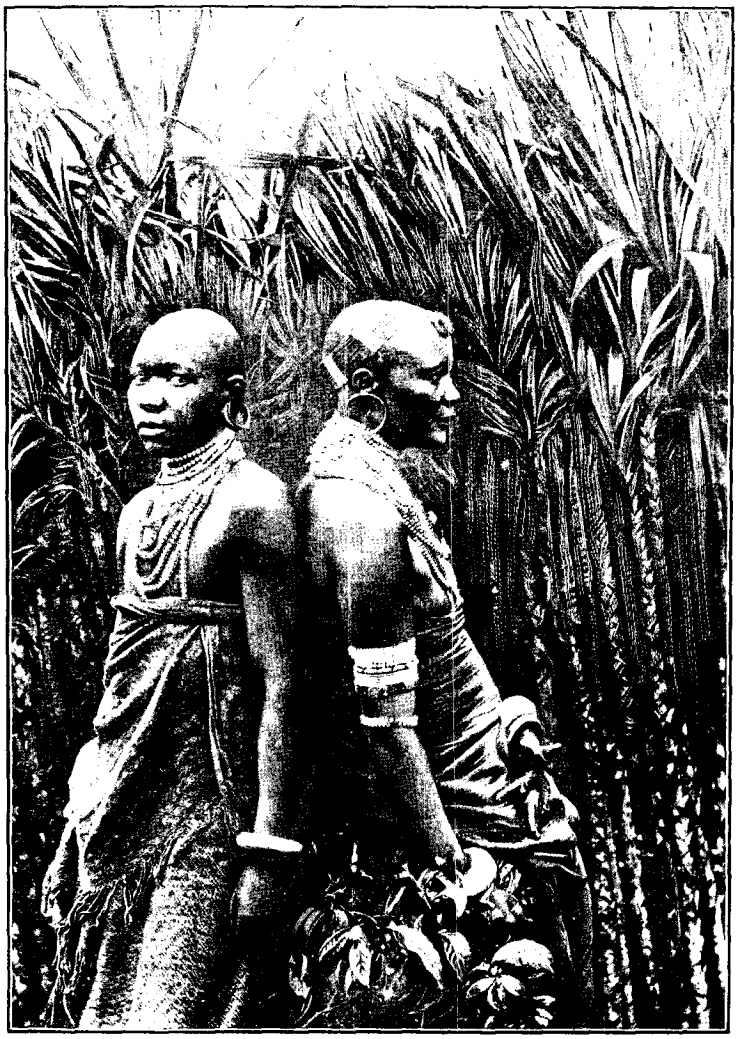
Nous quittons la forêt broussailleuse pour entrer dans de vastes champs couverts d'une sorte de grande bruyère à fleurs rouges hautes de 2 mètres au moins et au milieu desquelles nous étouffons littéralement.

Mais voici devant nous, fermant le sentier, bordé à cet endroit par une brousse impénétrable, une palissade formée de troncs et de branches d'arbres ingénieusement entrelacés. Au centre, une seule ouverture ogivale permet à un homme de passer ; encore doit-il se mettre à peu près à quatre pattes. Cette porte franchie, nous sommes dans la partie des États de Foumba que ses sujets peuvent cultiver et planter en bananeraies.

Nous croisons bientôt quelques Tchaga : des hommes surveillant un petit troupeau de chèvres, des femmes chargées de très longs paquets d'herbes qu'elles vont chercher jusque dans le pori.

Le sentier serpente maintenant au milieu des bananeraies : partout de la verdure, de l'ombre, de l'humidité. Tous ces habitants de la montagne sont fort habiles à capter l'eau des torrents, parfois à de très grandes distances, et à la conduire, par des canaux, dans leurs champs et leurs plantations.

De distance en distance, un petit sentier se détache du sentier principal et conduit à une porte carrée formée de troncs d'arbres. Cette porte, haute d'un mètre au plus, donne accès dans la bananeraie, dans la *chamba* d'une famille de Tchaga, dont les cases, noyées dans la verdure, se dressent, semblables à d'énormes meules de foin.



FEMMES TCHAGA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pendant plus d'une heure, nous montons au travers de ces « chambas » séparées les unes des autres par des haies de dracénas. Vers midi, nous apercevons, au sommet d'une forte croupe, les cases du village chrétien de la Mission de Kilema, et quelques minutes après nous étions reçus à la Mission par le P. Auguste Gommenginger, supérieur, le P. Flick et le F. Blanchard.

C'est à la suite d'un voyage d'exploration fait au Kilima Ndjaro, en 1890, par Mgr de Courmont et les Pères Le Roy et Gommenginger, que fut décidée la fondation de cette mission, sous le vocable de Notre-Dame de Lourdes de Kilema.

Tandis que Sina, malgré ses promesses d'amitié, continuait à envahir les États de Ngaméni, et que les districts de Kibocho, Matchamé et Motchi étaient troublés par la guerre, Foumba, sultan pacifique, avait fait alliance avec le P. Le Roy. Devenu, suivant la mode du pays, frère de sang avec ce missionnaire, il se montrait désireux de voir s'installer à Kilema les grands sorciers de Dieu, et leur donnait pour cela toutes facilités.

Kilema fut donc choisi, et, le 8 septembre 1890, Mgr de Courmont et le P. Le Roy regagnant la côte laissaient le P. A. Gommenginger à Motchi, où M. d'Eltz, chef de la station allemande, se montrait heureux de garder près de lui le futur fondateur de la mission. Futur fondateur, en effet, car ce fut seulement le 9 février 1891, après l'expédition du major de Wissmann contre Sina, qu'on put se mettre à l'œuvre. Les constructions furent menées grand train, et l'on vit sortir de terre, sous l'impulsion vigoureuse du Père Rhomer, aidé du F. Blanchard, une grande chapelle et six belles cases.

Le P. Gommenginger s'occupait, pendant ce temps, des relations extérieures. Dès que la case destinée à



FOUMBA, SULTAN DE KILEMA. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

servir d'école put recevoir des élèves, il en vint quarante-cinq, dont les fils de Foumba et ceux de Maréale, grand chef du district de Marangu.

De leur côté, les Allemands n'avaient qu'à se louer des résultats obtenus : M. le baron d'Eltz avait établi d'une façon prépondérante sur tout le Tchaga l'influence de l'Allemagne. Il avait, comme allié, Mandara, le chef de Motchi, qui l'emportait alors en puissance sur tous ses rivaux. Sina, le puissant roi de la montagne, avait été vaincu par les troupes du major de Wissmann, malgré une résistance acharnée.

Mandara, déjà vieux, étant mort, son fils Méli lui succéda.

Inaugurant, avec de nouveaux officiers, une nouvelle politique où une administration toute militaire remplaçait les formes douces, quoique énergiques, du baron d'Eltz, le Dr Peters, commissaire impérial, abandonna le poste de Motchi, où il ne laissait que quelques Soudanais chargés de la garde du drapeau allemand. Il alla s'établir de l'autre côté de Kilema, à Marangu, chez le chef Maréale. Méli, jeune homme susceptible et ambitieux, fut froissé de ce procédé, et son irritation trouva de l'écho chez les autres chefs.

Une rixe sanglante, qui eut lieu entre les habitants de Kiroua et un Soudanais au service des Allemands, déchaîna les hostilités.

En juin 1892, le capitaine de Bülow et le lieutenant Wolfrum, à la tête de cent vingt Soudanais, se portèrent sur Motchi ; Méli résista victorieusement, et les deux chefs allemands furent tués, en même temps que deux sous-officiers européens. A la nouvelle de ce désastre, la petite garnison de Marangu, au lieu de tenir bon, brisa les fusils qu'elle ne pouvait emporter et, abandonnant tout, se replia précipitamment sur la côte.

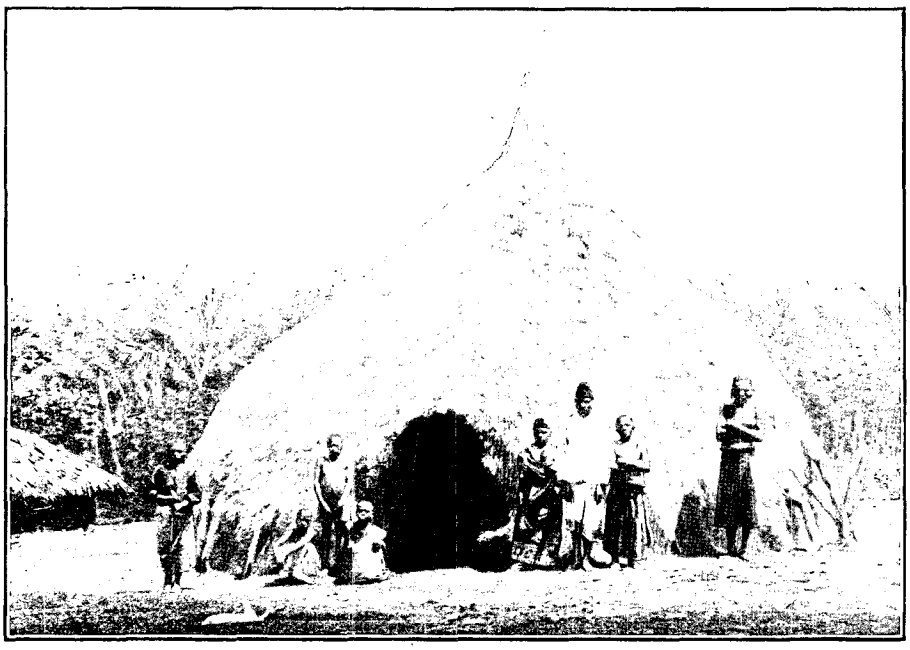
Pour Méli cette victoire fut un triomphe. Il se considéra déjà comme le maître de tout le Tchaga, se fit reconnaître comme principal roi par tous les chefs, et c'est à cette occasion qu'il se fit frère de sang avec le P. Gommenginger et en profita pour lui extorquer le plus possible d'objets à sa convenance.

Seuls Sina, l'implacable adversaire de Mandara, et Maréale refusèrent de se soumettre à Méli.

Les Allemands revinrent en août et reprirent Marangu ; mais ils se bornèrent à y laisser cent cinquante hommes sous le commandement du capitaine Johannès. C'était un aveu d'impuissance, Méli n'en triompha que de plus belle. Aussi, bien que la mission de Kilema lui payât tribut et qu'il fût frère de sang avec le Père Gommenginger, il se livra, à l'égard des Pères, à toutes sortes de vexations.

Mais, en juillet 1893, le Gouverneur de Scheele vint livrer bataille à Méli, à la tête de cinq cents Soudanais. Méli vaincu fit sa soumission ; les Allemands s'installèrent sérieusement à Motchi, et les Révérends anglais, accusés d'avoir favorisé Méli, furent renvoyés et allèrent s'installer à Taveta.

3 août. — Accompagnés du P. Gommenginger, nous partons ce matin pour Motchi, situé à cinq longues heures de marche de Kilema. Le sentier accroché au flanc de la montagne, à 100 ou 200 mètres au-dessus de précipices tapissés de verdure, est des plus accidentés.

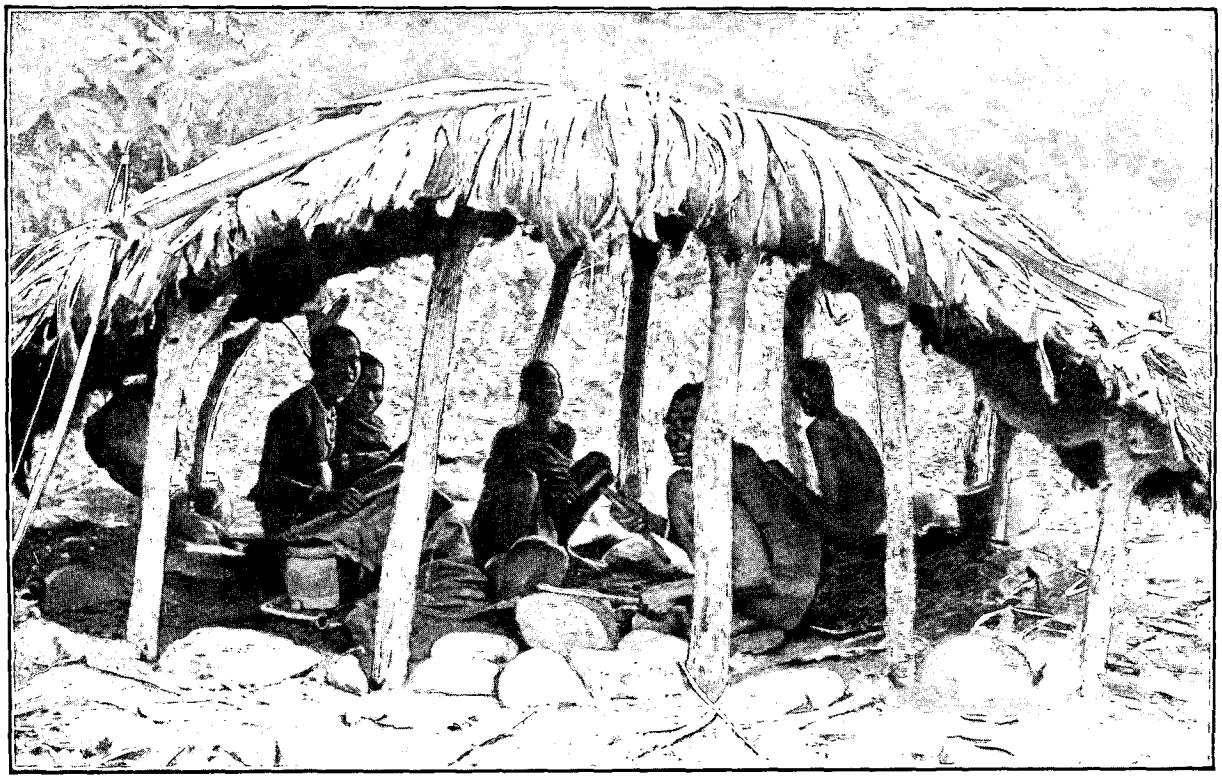


KILEMA, UNE CASE TCHAGA. — DESSIN D'OULEVAY

Le paysage est magnifique, et à chacun des tournants de la route le décor change. Aux gorges ombreuses, au fond desquelles sautent des torrents, succèdent de vastes et profondes vallées ; leur sol gazonné semble glisser, comme un immense tapis vert, jusqu'au désert qui s'étend au pied de la montagne.

Après avoir croisé des femmes tchaga dont tout l'habillement consiste en un morceau de linge de la grandeur d'une carte postale suspendu à une ficelle passant autour des reins, nous apercevons les cases du village de Motchi, au milieu duquel se dresse le fortin que les Allemands sont en train d'édifier sur le sommet d'une croupe dominant la plaine d'Aroucha.

Le capitaine Johannès est parti hier pour la côte, se rendant en Europe. Le lieutenant Eberhard,



UNE FORGE TCHAGA (PAGE 418). — DESSIN DE MIGNON.

commandant du fort en l'absence du capitaine, étant alité en ce moment, nous sommes fort aimablement reçus par le docteur Wideman. De la plate-forme couverte, armée de trois petites pièces d'artillerie dont l'une est pointée sur la case de Méli pour le tenir en respect, on a une vue magnifique sur l'immense plaine d'Aroucha et la forêt de Kahé. C'est une région fort giboyeuse mais qui, malheureusement, nous est interdite, pour le moment du moins. Il faut, en effet, presque en plein centre africain, une autorisation, un permis de chasse pour tirer un coup de fusil sur le territoire allemand. Heureusement que nous ne sommes qu'à une journée de marche du territoire britannique, sur lequel la chasse est libre.

Près du potager du fort, où de nombreux légumes d'Europe viennent à merveille, nous rencontrons Méli; le docteur nous présente et nous nous serrons la main. Le fils de Mandara est un jeune homme d'une vingtaine d'années, au teint d'un brun très clair, à la figure ouverte et gaie. Les tresses fines et nombreuses de sa chevelure, rassemblées et enserrées par des lanières de cuir, se divisent en quatre queues de perruque qui viennent lui battre le nez, les tempes et la nuque. Bien drapé dans une pièce d'étoffe bariolée, il a grand air. Il marche accompagné de ses familiers et de ses ministres, presque tous fort jeunes.

Le lendemain à 3 heures, nous étions de retour à Kilema.

Les Allemands sont en excellents rapports avec les missionnaires français établis sur leur territoire. Pensant, avec raison, que ces hommes peuvent leur être utiles dans leur œuvre de colonisation, ils leur envoient de nombreuses graines d'Europe.

Les postes allemands de la montagne ont été avisés officieusement de ne jamais laisser les Pères manquer de médicaments. Il est vrai d'ajouter qu'un fonctionnaire protestant allemand qui ne se cacherait pas avec soin d'avoir des relations amicales avec un missionnaire, même catholique, n'aurait pas lieu de craindre d'être accusé de cléricalisme par les frères et amis, et de voir, par ce fait, son avancement compromis.

Plus pratiques et de meilleure foi que nous, Français, les Allemands reconnaissent les qualités de nos missionnaires. Tout en les respectant et les admirant, ils savent en tirer un parti que nous ne savons pas ou, plus exactement, que nous n'osons pas en tirer nous-mêmes.

Un certain nombre de bananeraies qui entourent la mission de Kilema lui appartiennent. Elles abritent et nourrissent, en ce moment, quatorze familles chrétiennes souahelis venant de Bagamoyo, trois familles massaï et quatre familles tchaga : ces sept dernières tiennent leurs bananeraies de la générosité des missionnaires; elles ne sont pas encore chrétiennes, mais demandent à le devenir. Leurs enfants vont à l'école et au catéchisme avec les petits Souahelis, en même temps que trente-cinq enfants Tchaga et quarante-cinq Massaï.

Dimanche 5 août. — Dans la vaste chapelle de la mission, recouverte de larges plaques de zinc ondulé,

l'assistance au saint sacrifice est assez nombreuse. Aux cent cinquante enfants, tant Massaï que Souahelis, adoptés par les missionnaires, se joignent un certain nombre de Tchaga. Le cérémonial, plus que modeste cependant, de l'office divin excite la curiosité de ces primitifs, et la plupart d'entre eux viennent assister à la messe comme à un simple spectacle dont ils ne saisissent nullement le sens. Parmi eux, entouré de ses ministres, Foumba, le roi du district de Kilema, se fait remarquer par sa belle stature. C'est un de ceux qui viennent le plus régulièrement; mais il est bon d'ajouter qu'il ne s'en va jamais les mains vides. Il est surtout ravi quand il peut emporter quelques bouts de bougie.

A l'issue de la messe, mettant à profit la présence de ces braves gens, les missionnaires leur parlent de la religion catholique et s'efforcent de leur inculquer quelques notions de catéchisme, le tout accompagné de légers cadeaux destinés à entretenir leur assiduité.

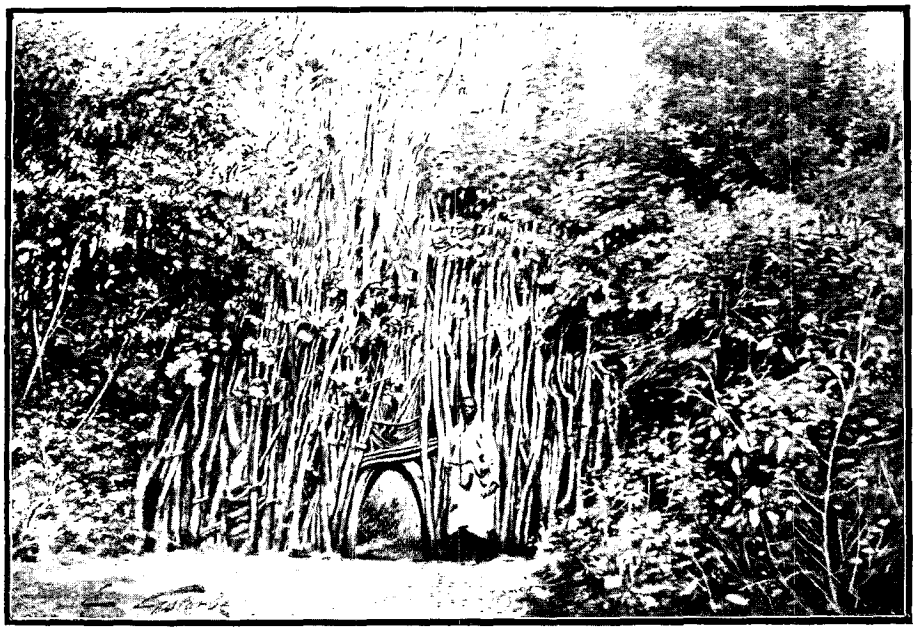
En rentrant, le P. Gommenginger veut bien nous donner quelques détails sur les habitants de cette partie Sud du Kilima Ndjaro.

Le mot *tchaga* est surtout employé par les voyageurs souahelis de la côte, pour désigner les cinquante ou soixante mille habitants qui peuplent les pentes méridionales du Kilima Ndjaro entre 700 et 1 500 mètres d'altitude. Sur la montagne même, les Tchaga se distinguent entre eux par la dénomination du district où ils résident. A Kilema, ce sont les Oua Kilema, à Motchi, les Oua Motchi, à Kibocho, les Oua Kibocho, c'est-à-dire les gens de Kilema, de Motchi, de Kibocho.

La race tchaga n'est certainement pas une race pure. Parmi ces hommes, plutôt de taille moyenne, on remarque, en effet, une grande variété de types. Les uns, du plus beau noir, ont la tête ronde, la taille courte, le profil écrasé du nègre; d'autres, au contraire, dolichocéphales, ont des nuances de peau qui vont jusqu'au brun très clair; leur taille élancée et leur profil rappellent le type aryen. Ce sont, en général, des hommes bien proportionnés, robustes, alertes et courageux.

Ils n'emploient, pour la culture de la terre, que des instruments en bois, de forme primitive, dont ils tirent un parti étonnant. Ce n'est pas que le fer leur fasse défaut ou qu'ils ne sachent pas le travailler; ce sont, au contraire, de remarquables forgerons qui savent transformer en épées à deux tranchants, en hachettes et surtout en magnifiques fers de lance si prisés des Massaï, le fer qui leur venait jadis du Paré et que les traitants leur livrent aujourd'hui sous forme de fil ou de petites barres.

Ils savent également, à l'aide d'une plaque de métal percée de trous, étirer le fer, à chaud, en un fil d'un diamètre voulu. Coupées suivant une génératrice, les spires de ce fil enroulé autour d'un mandrin leur donnent des anneaux, des bagues et des bracelets. Ces anneaux, soudés avec soin, après avoir été assemblés suivant le goût de l'artiste, forment des chaînettes et d'originales draperies, moins fragiles que la dentelle de Malines; les femmes aiment à étaler ces ornements sur tout le devant de leur corps.



PORTE DES ÉTATS DE FOUMBA (PAGE 414). — DESSIN DE GOTORBE.

L'installation d'une forge n'est ni coûteuse, ni compliquée. Un morceau de métal, ou simplement une pierre, tient lieu d'enclume; des lingots de fer, emmanchés au bout d'un morceau de bois, constituent d'excellents marteaux, qui battent et soudent les fils ou les tiges de fer rougies sur un feu de charbon, avant de travailler la barre ainsi obtenue. La partie la plus curieuse de cette installation est certainement le soufflet. Il est fait d'une peau de chèvre formant outre. Le cou vient s'adapter sur un morceau de bois creux, garni lui-même d'un cône en fer débouchant sur le foyer. Les cuisses, bien séparées, sont fermées chacune par deux minces planchettes de bois que l'aide tient entre ses doigts. En ramenant la main vers lui et écartant les doigts, l'outre se remplit d'air, qui est refoulé sur le foyer par un mouvement inverse et alternatif de l'autre main.

Les forgerons sont considérés comme gens d'une classe inférieure, mais ils jouissent de ce privilège, qu'ils partagent du reste avec le roi, qu'en temps de guerre ils ne sont jamais tués. On peut les faire prisonniers, mais non les massacrer. Les Tchaga aiment les familles nombreuses. L'enfance du jeune Tchaga s'écoule libre et joyeuse au milieu des vertes bananeraies. Au Kilima Ndjaro, il n'y a pas d'agglomération de cases pouvant, à proprement parler, constituer un village. Chaque famille vit au milieu de sa bananeraie, close par des haies de dracénas. Là, deux ou trois cases abritent parents, enfants, bétail, et esclaves, s'il y en a. Placée un peu plus loin, pour la mettre à l'abri d'un incendie des cases, se dresse, sur pilotis, hors de la portée des rats, une petite construction toute ronde renfermant les bananes, le mil, les haricots, etc. ; c'est le grenier.



JEUNES FILLES TCHAGA. — DESSIN DE MIGNON.

La jeune fille aide aux soins du ménage et, avec les autres femmes, pile le grain, va chercher l'eau, ramasse les herbes destinées à la nourriture des bœufs et des vaches seulement. Tout ce qui concerne la garde, la litière et la nourriture des chèvres est du domaine de l'homme. C'est également lui qui coupe en minces rondelles les troncs de bananiers destinés à abreuver les bestiaux.

La nourriture des Tchaga est surtout végétale. Ce n'est pas qu'ils aient de l'aversion pour la viande; ils en sont, au contraire, très friands et le sang tout chaud est pour eux un régal ; mais il n'y a que les gens très riches qui peuvent se permettre un pareil luxe; encore ne tue-t-on une chèvre, et surtout un bœuf, que dans les grandes occasions.

Ce qu'ils apprécient par-dessus tout, c'est le *timbo,* boisson fermentée faite de farine de millet et de bananes ; ils en font une énorme consommation. Dans les grands *timbos,* donnés, par exemple, après l'exécution d'un travail important, ou lorsque la tribu est sur le point de partir en expédition, on tue un ou plusieurs bœufs. La viande est mangée crue par les uns ; les autres la font cuire, plus ou moins légèrement, après l'avoir coupée par petits morceaux qu'ils enfilent sur des brochettes de bois. Lorsque la jeune fille tchaga arrive à l'âge nubile, elle est confiée pendant quatre ou cinq mois aux bons soins d'une matrone chargée de parfaire son éducation.

Le jeune homme que ses charmes captivent va faire sa demande au père et discute le prix. Dans le district de Kilema, ce prix varie généralement de trois chèvres à un bœuf. L'affaire conclue, les jeunes gens sont fiancés. Pendant les fiançailles, qui durent plus ou moins longtemps, suivant l'empressement que met le fiancé à payer à son futur beau-père le prix convenu, il doit donner en outre à celui-ci vingt ou trente jarres de timbo et deux chèvres sur les quatre qu'il est tenu de tuer en deux fois. Le prix convenu payé intégralement, ici, comme au Taïta, le mariage débute par un rapt simulé, et la jeune fille, rapportée chez son seigneur et maître, y reste enfermée pendant un mois. Deux ou trois jours après ce rapt simulé, il y a grand *timbo.* A l'issue de cette fête, le mari, à son tour, est enfermé dans une autre case. Pendant tout un mois, il ne peut sortir de cette prison que la nuit, et il lui est formellement interdit de voir sa femme. Le mois écoulé, le mari rentre dans la case où sa femme est restée enfermée. Chacun des époux y apporte une ou deux pierres, prises aux foyers paternels, pour constituer une partie de leur nouveau foyer, et bien montrer ainsi que leur intention est de vivre ensemble. Ces cérémonies du mariage sont les mêmes, à quelques variantes près, dans tous les districts de la montagne.

La polygamie est autorisée chez les Tchaga ; mais c'est plutôt une exception, car la femme coûte cher. Lorsqu'il y a plusieurs femmes, la première épouse est toujours la plus considérée ; les autres lui doivent obéissance. Chacune des femmes a sa case et sa bananeraie, où elle vit avec ses enfants.

Les chefs, les personnages importants, les riches, savent se draper avec beaucoup de goût et de dignité dans de larges pièces d'étoffe qui les couvrent entièrement, ou laissent seulement une épaule et un bras à découvert. Les gens moins fortunés s'attachent négligemment, sur l'épaule, une loque qui descend jusqu'où elle peut, ou bien se vêtent d'une peau de chèvre ou de *mbélélé.*

Un large pagne, enroulé autour des reins ou au-dessus de la poitrine, laisse toujours à nu les bras et les épaules des femmes.

Quand les Tchaga se mettent en route, beaucoup parmi eux portent suspendu au bas des reins un triangle de peau ayant la forme d'un chapeau de gendarme : c'est un siège portatif que seuls, dans certains districts du Kilima Ndjaro, comme à Kibocho, par exemple, les hommes ont le droit de porter.

Pas plus qu'ailleurs, la coquetterie ne perd ici ses droits. Hommes et femmes aiment à enrouler autour de leur cou des chaînettes de fer ou de cuivre et des colliers de verroterie soutenant une petite corne de chèvre, — leur tabatière. De massifs bracelets d'étain ou de perles enserrent bras et jambes, chevilles et poignets, et, dans toute la race noire, l'amour de cet ornement rappelant l'esclavage est tel que ceux qui ne possèdent rien s'attachent une ficelle au bas du mollet.

Nulle cérémonie n'accompagne la mort. Les célibataires, les gens mariés qui n'ont pas eu d'enfant sont portés à une certaine distance, dans les bois ou la brousse. Leurs cadavres y sont abandonnés recouverts de quelques feuilles. Les petits enfants sont simplement jetés dans la bananeraie ; les hyènes et les vautours se chargent de ces sépultures. Le père est enterré dans la case à droite de la porte, la mère à gauche, et les autres habitants de cette demeure continuent à vivre au-dessus de ces fosses, profondes à peine de 70 centimètres à un mètre. Au bout d'un an, le corps est exhumé et jeté dans la brousse, à l'exception de la tête. Celle-ci, enfermée dans un tronc d'arbre creux, ou dans une jarre, est placée dans la bananeraie ; c'est un bon génie, un gardien et un protecteur pour la « chamba ».

Les Tchaga croient à un au delà, comme ils croient à l'existence d'un Esprit bon et d'un Esprit mauvais. C'est à ce dernier que s'adressent la plupart de leurs sacrifices, car il s'agit de se le rendre favorable. Le Dieu qu'ils adorent n'est pas un être personnifié comme le Soleil, mais un Esprit, maître de tout, aussi bien des Blancs que des Noirs. En dehors de la subsistance de l'ombre humaine, la vie de l'au delà est chose fort confuse pour eux.

(*A suivre.*) JOSEPH CHANEL.



PORTE D'UNE BANANERAIE (PAGE 414). — DESSIN DE GUTORBE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA SALLE DE RÉCEPTION DE FOUMBA (PAGE 429). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE AU KILIMA NDJARO[1],

PAR M. JOSEPH CHANEL.

IV

La vie du Missionnaire. — Le Marché de Kilema. — Chasses au marais du Rhombo. — Réception chez Foumba. — Ascension du Kilima Ndjaro.



TCHACOULA, LE CUISINIER DE LA MISSION, TYPE MASSAÏ. DESSIN D'OULEVAY.

A la mission, dès le lever du jour, c'est-à-dire à 6 heures du matin, pendant toute l'année, la petite ruche humaine est en mouvement. La grande occupation des enfants en ce moment est de faire des briques qui serviront à édifier des constructions moins primitives que celles existant actuellement. Le Père Gommenginger panse quelques plaies, en attendant que l'heure soit venue de faire « la classe », tandis que l'infatigable Frère Blanchard rabote des planches, prépare les portes et les fenêtres des nouveaux bâtiments, déballe ou range dans le magasin les colis apportés de la côte par la dernière caravane.

Pour ceux qui sont portés à croire que les missionnaires vivent dans un certain luxe, je dirai simplement que notre chambre, la plus belle et la plus confortable de la Mission, a un parquet de terre battue, quatre murs en pisé et un plafond d'où tombent, de temps en temps, quelques morceaux de terre. L'ameublement se compose d'un lit de sangle, d'une table, d'une petite armoire et de deux chaises, le tout fabriqué sur place par le Frère Blanchard.

Quant à la cuisine, elle est à peu près immangeable. Pourtant, en notre honneur, il y a chaque jour un plat de viande, — chose rare, — un ragoût de chèvre en l'espèce. La sauce, fort peu appétissante, doit probablement tirer sa couleur des mains du cuisinier, un joli enfant massaï répondant au nom de Tchacoula. La soupe est dans le même goût ; aussi se rattrape-t-on sur les pommes de terre frites. Par ce menu de gala, on peut se faire une

1. *Suite. Voyez p.* 395, 397 et 409.

idée du régal quotidien de ces Européens qui, pour boisson, n'ont que le *timbo* local, à la banane et au mil fermentés. Inutile de dire que les estomacs, délabrés par le climat et par cette nourriture mal préparée, font peu d'honneur au repas. Les ressources cependant ne manquent pas aux missionnaires de Kilema, comme à bien d'autres, mais il n'en est pas de même du savoir-faire.

Pendant les années de noviciat, les jeunes gens qui se destinent aux missions ne reçoivent vraiment pas une instruction suffisamment pratique. Ils s'embarquent, théologiens distingués, mais une fois en route, et arrivés dans l'intérieur du pays qu'ils doivent évangéliser, ils sont absolument incapables de préparer leurs aliments d'une façon convenable. L'art de faire une simple soupe aux légumes ou de griller une côtelette leur est souvent inconnu, et je dois dire que ce fut, pour les Pères de Kilema, une révélation quand mon camarade Gautier, après avoir regardé de travers, deux ou trois jours de suite, le quotidien ragoût de chèvre, prit d'une main ferme la cuiller du pot-au-feu et la queue du gril. De ce côté-là, du moins, notre passage à Kilema n'aura pas été inutile. Le P. Flick, après avoir appris à manger les jeunes artichauts à la croque-au-sel, — il en tripla de suite les plants, — put enseigner au cuisinier l'art des grillades de viande et diverses façons d'apprêter les nombreux et abondants légumes du potager.

Quant au P. Gommenginger, l'appétit lui était revenu subitement. Lui qui laissait passer flegmatiquement les plats de Tchacoula sans y toucher, avait demandé à Gautier, lorsqu'il faisait la soupe, de remplir la soupière jusqu'aux bords. Quand nous leur disions, à ces missionnaires si mal armés pour la vie du soldat en campagne qu'ils mènent constamment, qu'à côté de leurs études théologiques ils devraient au moins avoir quelques notions de cuisine pratique, il nous était facile de voir que nous prêchions à des convertis.

Comme tous les autres, ils avaient quitté la France pleins d'enthousiasme, ne pensant qu'à se rendre au plus vite dans les régions lointaines et sauvages, pour y porter la parole de Dieu. Quant à leur nouveau genre d'existence, quant aux privations et aux maladies qu'ils allaient affronter, avec le beau « je m'en fichisme » si français et qui nous donne souvent de si tristes résultats, ils les considéraient comme choses secondaires et indignes de leurs préoccupations. Semblables aux jeunes soldats, ils étaient partis ne rêvant que martyre, sans se préoccuper du pain qui, en donnant les forces nécessaires pour supporter les longues fatigues de la campagne, permet d'arriver au but.

Le plus curieux, c'est que parmi leurs directeurs il ne se soit trouvé personne pour leur dire que le soldat comme le missionnaire qui ne sait pas faire sa cuisine en campagne est vaincu d'avance.



LE PERSONNEL DE LA MISSION DE KILEMA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Lorsqu'on retrouve, en Asie ou en Afrique, les survivants de ces jeunes hommes pleins de santé, actuellement aux prises avec l'anémie et la dyspepsie provenant, pour une bonne part, de leur mode défectueux d'alimentation, ils ne pensent plus comme au moment du départ de France. Ils admettent alors fort bien que certaines modifications apportées dans la sainte routine des études du noviciat ne seraient pas sans utilité.

Ce qui me semble le plus étonnant, et aussi, je l'avoue, le plus incompréhensible, c'est que ces mêmes missionnaires, épuisés et souffrants, comprenant alors qu'il serait bon d'instruire et de prémunir leurs successeurs, n'en font absolument rien lorsque, à leur tour, ils sont, par hasard, nommés directeurs d'un noviciat. Rappelés en France, ils oublient les souffrances et les privations qu'ils auraient pu prévenir et qui



LE MARCHÉ DE KILEMA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

ont détruit leur santé — et les nouveaux missionnaires formés par eux partent aussi inexpérimentés, aussi mal armés que leurs devanciers. L'expérience, la perte de la santé, la mort faisant de sombres coupes parmi les jeunes missionnaires anémiés, en grande partie par la faute de leurs éducateurs, tout cela ne sert à rien. Au noviciat la règle est la règle, la routine est la routine.

En résumé, on peut dire que si les jeunes missionnaires partent fort bien préparés au point de vue moral, il en est tout autrement au point de vue matériel. Une fois arrivés à destination, ils ne s'occupent en rien de leur santé, imposant à leurs corps, sous un climat meurtrier, des fatigues et des privations auxquelles ils pourraient remédier, dans une certaine mesure, si on le leur avait appris.

Aussi qu'arrive-t-il?

Un rapide coup d'œil jeté sur le tableau nécrologique des missionnaires de la côte orientale d'Afrique va nous l'apprendre.

Dans ces dix dernières années, sur 48 missionnaires envoyés dans le Zanguebar, il en est mort 21. Sur ces 21, 13 ont disparu dans les cinq premières années de leur séjour, soit 5 moins de deux ans après leur arrivée, 2 au bout de trois ans, 2 après quatre ans et 4 dans leur cinquième année de mission.

La conclusion est facile à tirer de cet exposé. En accordant que 5 d'entre eux aient été enlevés par les maladies qui les ont saisis presque à leur arrivée, on peut avancer hardiment que les 8 autres, après trois, quatre et cinq années de dépenses physiques non suffisamment compensées, sont morts par suite de surmenage et de privations. La durée de leur existence eût certainement été prolongée s'ils avaient su et se nourrir et se soigner.

Et combien parmi les survivants ont été obligés de revenir passer en France six mois ou un an pour essayer de rétablir leur santé compromise, afin de pouvoir retourner dans leur mission!

Au point de vue de la stricte administration, apprendre aux missionnaires à savoir se nourrir, et même faire des dépenses supplémentaires pour leur envoyer des aliments, des conserves, du vin, serait une économie réelle en même temps qu'un acte de charité envers ses semblables. Grâce à une meilleure nourriture, l'anémie serait plus lente à envahir l'individu; en douze années de mission, beaucoup d'entre eux pourraient économiser à la maison mère un ou deux voyages en France et donner un travail effectif plus considérable. De cette façon tout le monde y gagnerait.

Ce que je viens de dire au sujet de la nourriture et de la cuisine, je pourrais le dire au sujet des notions de médecine. Certains missionnaires, comme ceux des Missions Étrangères, emportent avec eux quelques vagues données sur l'emploi des médicaments; d'autres partent pour les pays les plus malsains, sans savoir de quelle façon combattre les maladies qui les attendent.

Plus d'une fois, en route, j'ai vu, rangés dans la chambre du missionnaire, vingt ou trente flacons contenant divers médicaments. La plupart d'entre eux étaient intacts; ils renfermaient pourtant la vie de bien des gens qui, confiants dans le savoir de l'Européen, du seul blanc vivant au milieu d'eux, étaient venus lui demander de les guérir. Combien de ces pauvres sauvages, combien de ces noirs le missionnaire a vus mourir près de lui, gémissant sur son ignorance, alors qu'il avait sous la main le médicament sauveur! Oui, mais il ne savait pas.

Une demi-heure d'étude par semaine, pendant son noviciat, lui aurait suffi pour acquérir ces notions de médecine. Grâce à elles, bien souvent, il aurait pu en même temps que le corps sauver l'âme, qui serait venue à lui par reconnaissance.

Parmi les vieux missionnaires, un certain nombre, après des années de tâtonnements et d'expérience personnelle, sont arrivés à acquérir, par la pratique, ces précieuses notions qui leur permettent de rendre de grands services. Ils sont les premiers à reconnaître que c'est un des meilleurs moyens pour attirer les gens, gagner leur confiance, et qu'il serait à souhaiter que tout missionnaire fût suffisamment instruit sur ce point.

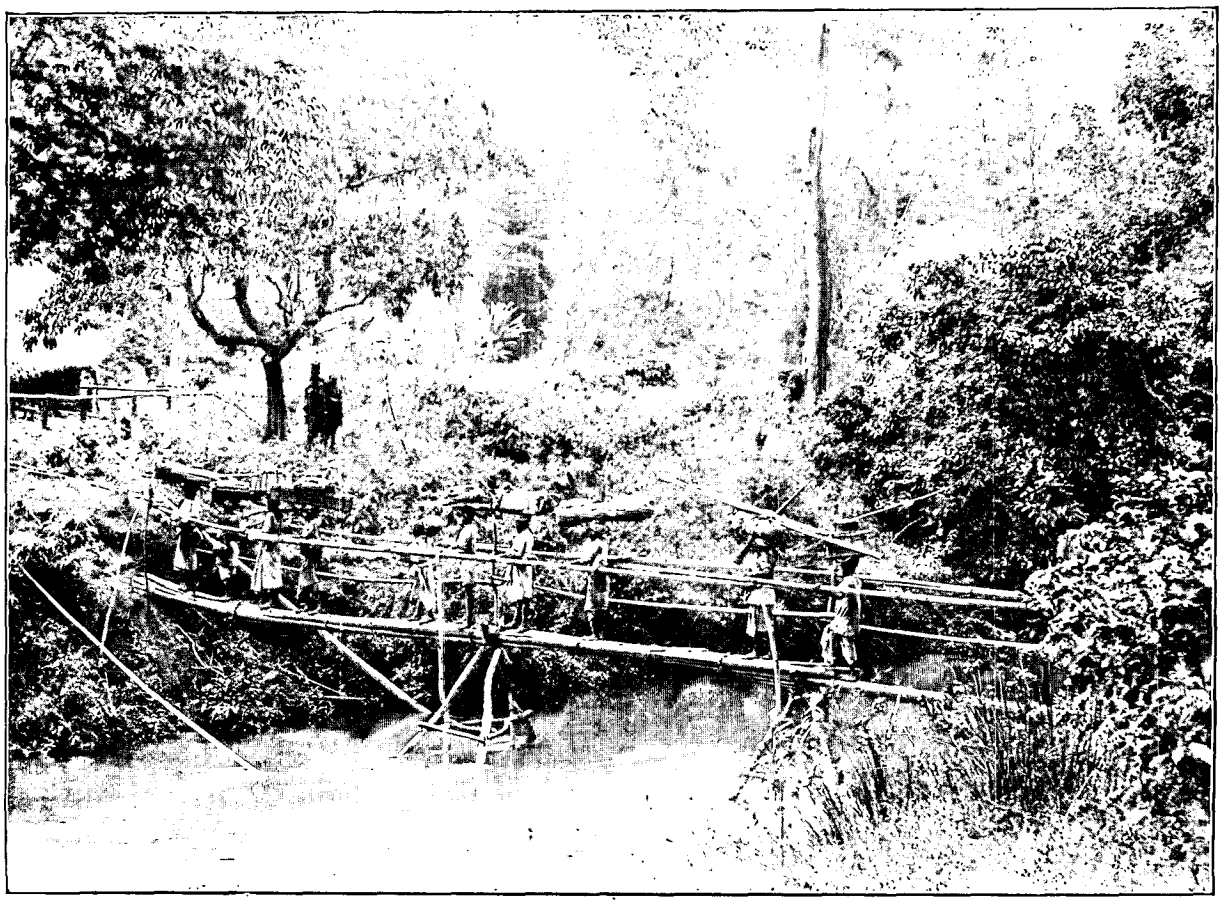
Mardi 7 août. — Un marché assez important se tient aujourd'hui à un quart d'heure de marche environ de la mission.

Il y a là plus de huit cents femmes, de tout âge, dont les nuances de peau varient du noir cirage au bistre clair. Celles qui ont fait toilette ce matin, en se barbouillant de la tête aux pieds avec du beurre mélangé à la terre rouge de Kilema, donnent une note brique foncée moins désagréable à l'œil qu'à l'odorat. Elles ont presque toutes, comme vêtement, une pièce d'étoffe jadis blanche. Quelques pagnes bariolés ou de couleurs voyantes égayent cet ensemble assez terne. Ce vêtement s'attache tantôt à la ceinture, tantôt au-dessus des seins.

Sauf deux ou trois de nos porteurs venus pour faire quelques emplettes, il n'y a pas un homme au marché.

Nous circulons au milieu de ce fouillis humain grouillant sans ordre aucun, enjambant des régimes de bananes, des sacs pleins de mil pour le *timbo*, écrasant des patates ou butant contre des sacs faits de feuilles de bananier et renfermant une terre salpêtrée. Ce sel de potasse, que les esclaves des Tchaga vont recueillir à certains endroits du pori d'Aroucha, sert à assaisonner les aliments. Il joue un grand rôle sur le marché tant comme objet de vente que comme article d'échange. La monnaie, en effet, n'existe pas ici, à moins qu'on ne veuille considérer comme telles les verroteries, le linge et le fil de cuivre venant de la côte.

Samedi 11 août. — Désireux de chasser, nous redescendons dans le pori accompagnés du supérieur de la Mission et choisissons, pour camper, un emplacement situé sur le bord de la forêt de Kahé. Le terrain aride et rocailleux est parsemé d'arbres rabougris. Aux branches des plus grands sont suspendus des billots



PONT EN NERVURES DE RAPHIA SUR LE LOUMI (PAGE 426). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



FOUMBA ET BOÏAMLAKÉ (PAGE 429). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

de bois creusé où viennent se fixer les essaims d'abeilles en quête d'un domicile. Nous sommes ici sur un éperon du territoire anglais pénétrant d'une façon assez notable dans la partie allemande. Les ruches d'abeilles ne seraient pas étrangères à ce fait, paraît-il, car voici, sous toute réserve, ce que l'on raconte :

Lorsque la commission de délimitation anglo-germanique eut à établir la ligne frontière des territoires allemand et britannique, elle tint particulièrement compte des accidents de terrain. Arrivée dans l'immense plaine qui s'étend entre Taveta et Kahé, elle ne sut trop sur quoi se baser. L'idée fut alors émise que, Taveta étant sur territoire anglais, on pourrait équitablement considérer comme anglaise toute la partie de la plaine sur laquelle les gens de Taveta avaient, en quelque sorte, fait acte de propriété en accrochant des ruches aux arbres. Cette proposition ne fut pas perdue pour tout le monde, et, quand la Commission de délimitation reprit ses travaux, la poursuite de ces ruches lui fit faire un notable crochet vers l'Est, et donna aux Anglais toute cette partie du terrain.

Mardi 14 août. — Après une tentative de chasse infructueuse dans la forêt de Kahé, nous voici de nouveau installés à Loutchoro, et c'est avec plaisir qu'au matin nous nous retrouvons dans l'immense plaine où nous avons déjà fait de si beaux coups de fusil.

En quatre jours, nous jetons bas sept zèbres et seize grandes antilopes.

Le 17, vers midi, les porteurs envoyés à Kilema reviennent accompagnés de plusieurs chrétiens de la Mission, ce qui nous permet d'expédier, le soir même, de nouvelles caravanes chargées de viande, l'une sur Taveta et l'autre sur Kilema.

Un Massaï et deux hommes de Taveta, aimables parasites qui du reste avouent franchement ne nous suivre « que dans l'espoir d'avoir encore beaucoup de viande à manger », s'offrent pour nous conduire au marais du Rhombo. On nous parle des alentours de ce marécage comme d'un merveilleux territoire de chasse : aussi décidons-nous d'y transporter nos tentes. Après trois heures de marche, un bouquet de grands arbres nous attire par son ombrage. Les hommes se mettent de suite à débroussailler à grands coups de coutelas, et bientôt nos tentes se dressent, les feux s'allument : c'est le campement du Rhombo. Le marais, tout proche du camp, est un vaste espace de terrain détrempé où la boue et l'eau disparaissent sous un épais manteau de hautes herbes et de joncs. Un sentier frayé par les animaux en côtoie le bord et nous fait passer devant de petits arbustes au feuillage épais, transformés en postes d'affût par les chasseurs indigènes.

*

Mardi 21 août. — Comme nous terminons notre repas du soir, après deux jours de chasses fructueuses, nous voyons trois voyageurs armés de l'arc et du cimé se diriger vers les tentes.

C'est le grand sorcier des Kamba accompagné de deux indigènes, qui viennent nous saluer.

Le sorcier, long et maigre, porte suspendu à son cou, outre sa tabatière, plusieurs amulettes. Un Kamba le suit, chargé d'une quantité de petites courges renfermant les médicaments et les ingrédients nécessaires à l'exercice de la double profession de médecin et de sorcier. Son autre compagnon est un Tchaga, beau garçon à la figure ouverte, que Mareale, se sentant malade, a dépêché dans l'Ou-Kamba pour lui ramener ce sorcier dont la réputation s'étend au loin.

Mon premier soin, après avoir répondu à leur salut, est de les photographier. Comme ils se prêtent de fort bonne grâce à cette petite opération, il leur est octroyé à chacun une épaule d'antilope. Nous sommes bientôt les meilleurs amis du monde.

Gautier, désireux de faire connaître à ce personnage les produits européens, lui sert successivement des confitures, de la chartreuse, du vin, du rhum et du cognac. Par sa mimique il nous fait comprendre que toutes ces choses inconnues sont délicieuses. Devenant bientôt expansif, il ouvre ses petites gourdes, nous montre les médicaments qu'elles renferment : des simples, du tamarin pilé, etc., et promet de nous dévoiler ses secrets quand nous nous reverrons à Kilema.

Pour le moment, pressé de se rendre à l'appel du sultan de Marangu, il n'en a malheureusement pas le temps. Dans l'intérêt de son malade, j'ai toutes les peines du monde à empêcher Gautier de lui faire déguster de nouvelles choses, et c'est très ému qu'il nous quitte pour suivre son guide. Je doute fort que Mareale le voie cette nuit.

Jeudi 23 août. — Pendant le déjeuner nous voyons arriver un grand diable de noir, long et maigre comme une perche. C'est un confrère malheureux, un chasseur kamba qui vient nous demander un peu de viande. Depuis quatre jours il n'a tué aucun animal et, par suite, rien mangé. Séance tenante on lui octroie toute la cage thoracique d'un congoni. Silencieusement il plante en terre un long piquet, y accroche sa portion, allume son feu, tire son couteau et détache un filet long de quarante centimètres. Alors, accroupi près du foyer, il mange. D'un mouvement automatique la main gauche porte à la bouche le long filet saignant et cru, les dents en saisissent une partie ; le couteau manœuvré par la main droite passe à quelques centimètres des lèvres et le morceau disparaît. Le filet tout entier est ainsi avalé en quelques minutes.

Se sentant mieux, le brave homme nous demande alors la permission de nous amener ses deux compagnons de chasse et de jeûne. Ils ne tardent pas beaucoup à se montrer. Cachés non loin du camp, ils devaient attendre avec impatience leur camarade, plus brave qu'eux, pour connaître l'accueil qu'il avait reçu.



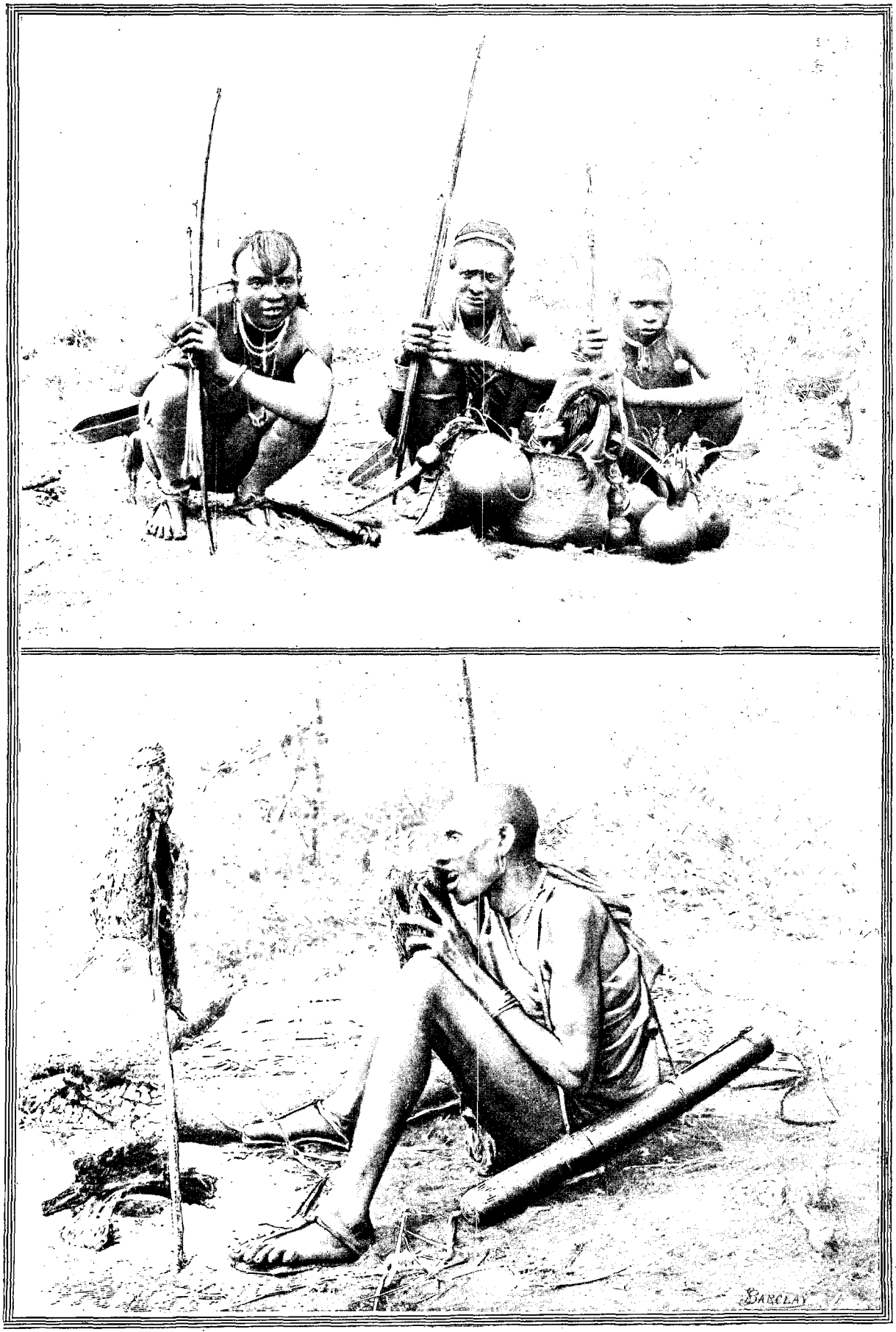
CHAPELLE DE LA MISSION PROTESTANTE A TAVETA. — DESSIN DE BOUDIER.

Inutile de dire qu'ils font honneur aux côtelettes moitié sang, moitié charbon, et qu'il faut, pour le soir, leur donner un nouveau quartier d'antilope.

Par amour du changement nous décidons de regagner Kilema, et, le soir même, nous allons demander à dîner au Révérend Stegall, chef de la mission protestante de Taveta.

Un des Révérends, un Bulgare, nous fait visiter le potager, la bananeraie, les défrichements récents de la mission. La promenade se continue sous les magnifiques arbres de la forêt que les dernières heures du jour parent d'une poésie tout à la fois douce et triste.

Sur le bord du Loumi, que traverse un gracieux et léger pont fait entièrement de nervures de raphia, s'élève la chapelle que les missionnaires anglais sont en train d'édifier. Là encore, presque toute la charpente



LE GRAND SORCIER. LE CHASSEUR AFFAMÉ. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

est en nervures de raphia, et le toit recouvert de chaume donne à cette construction de forme originale un air tout à fait champêtre.

De retour à Kilema, nous remarquons un certain mécontentement de la part des porteurs vis-à-vis de Souedi, le chef de la caravane. Gautier se livre à une petite enquête.

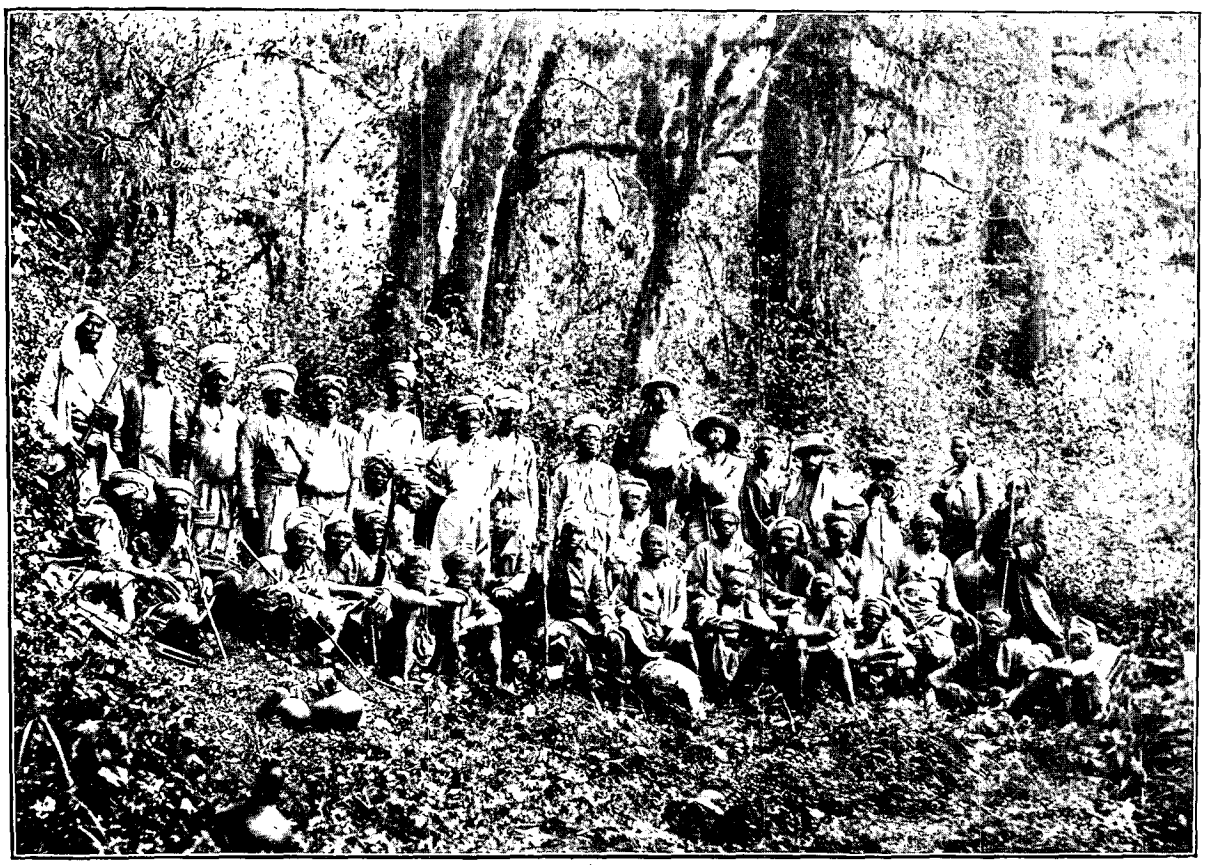
Nous-mêmes, depuis la conduite bizarre de Souedi, lors de notre excursion au lac Chala, nous ne sommes guère satisfaits de lui. L'homme de confiance que nous avait envoyé en cours de route Mgr de Courmont, Pierre-Marie, et Rubini, chef des askaris, interrogés, Gautier apprend : que Souedi a volé du linge aux distributions de *pocho* à M' Kouloumi et à Boura ; qu'il a détourné une notable quantité de la viande expédiée de Loutchoro et du Rhombo à Taveta, pour en faire des largesses à ses amis ; que sur les objets obtenus en échange de notre chasse il a mis de côté, pour lui, la farine et n'a distribué aux porteurs que les bananes et les haricots du pays ; qu'il connaissait parfaitement la route pour aller de Loutchoro au lac Chala. Froissé de ce que nous ne lui avions pas fait part, la veille, de nos projets, non seulement il avait dit ne point connaître le chemin, mais il avait, de plus, défendu aux porteurs de nous l'indiquer ; qu'enfin, ce matin même, sans demander la moindre autorisation, il avait envoyé deux hommes à Motchi pour lui chercher un objet quelconque.

N'ayant plus confiance dans Souedi, nous décidons, séance tenante, d'épurer notre caravane.

A 2 heures de l'après-midi, Rubini part pour Mombaz avec 18 hommes comprenant les malades et les mauvaises têtes. Il remettra à M. Dick une lettre relatant tous nos griefs contre Souedi, dont on lui annonce la prochaine arrivée à la côte. De plus, Rubini est chargé de former une caravane de 25 hommes pour nous ravitailler. Il part content, emportant la promesse d'être nommé chef de la caravane à son retour, s'il s'acquitte bien de sa mission.

Quant à Souedi, qui n'a l'air de se douter de rien, nous le gardons quelques jours encore près de nous pour permettre à Rubini d'agir sans entrave. Une certaine animation règne aujourd'hui à la mission, car c'est jour de beurrage. Les trous creusés pour extraire l'argile destinée à la fabrication des briques et au fond desquels l'eau des pluies s'est accumulée, sont transformés en baignoires par les gamins qui, après y avoir barbotté, viennent se grouper autour d'un des missionnaires. Celui-ci plonge une cuiller dans un pot de beurre et chacun reçoit sa portion dans le creux de la main ou sur un morceau de papier.

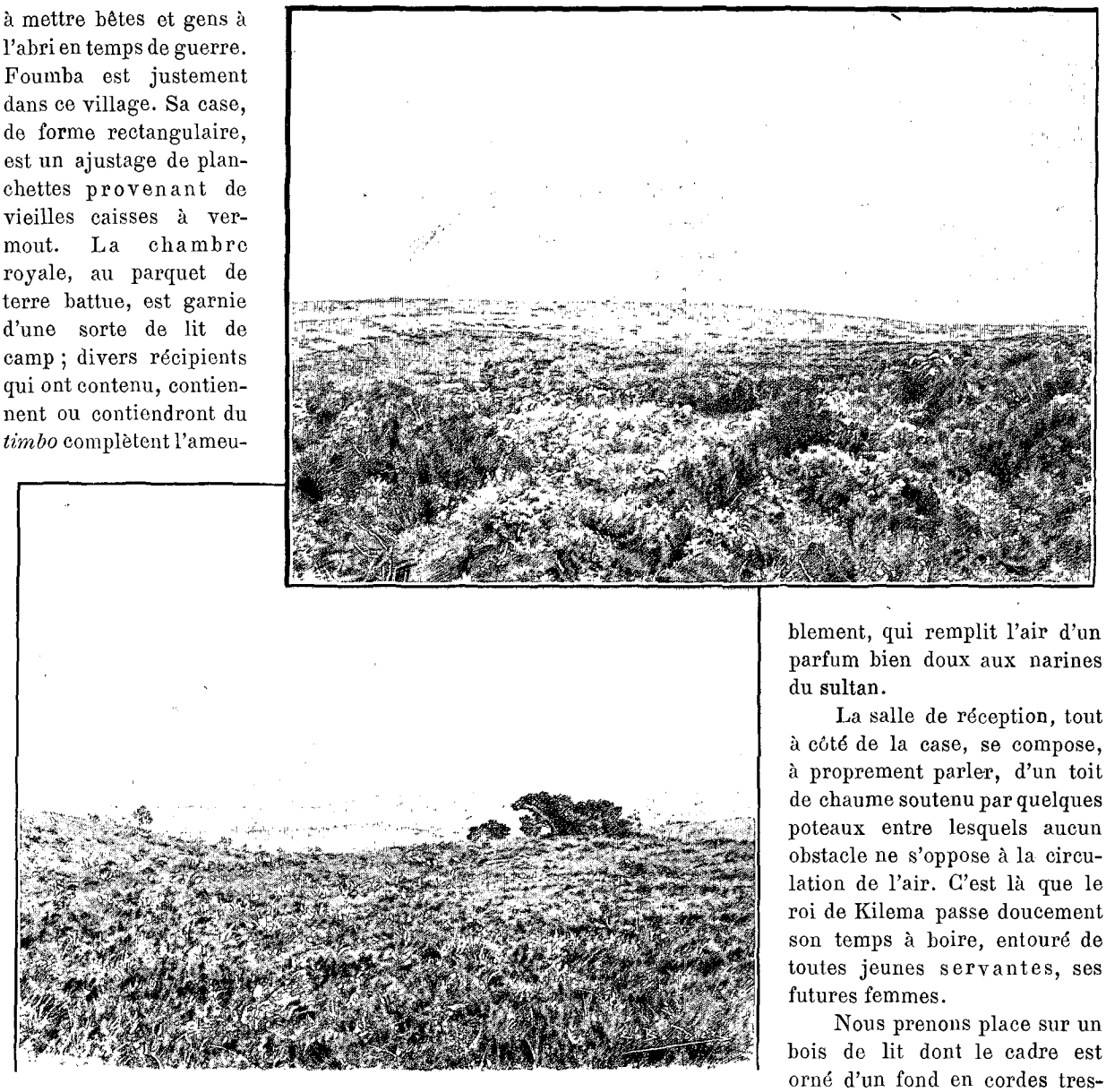
Se retirant alors à l'écart ils mettent habit bas et se frottent de la tête aux pieds. Ce graissage a lieu tous les quatre ou cinq jours et rend ces petits Tchaga et ces petits Massaï aussi luisants que joyeux.



LA CARAVANE DANS LA GRANDE FORÊT (PAGE 430). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Vendredi 7 septembre. — Après une nouvelle excursion de chasse dans le pori, accompagnés cette fois du P. Flick, notre premier soin est de nous débarrasser de Souedi en l'adressant à M. Dick.

Dans l'après-midi, le P. Flick, Gautier et moi allons visiter un des villages de Foumba où se trouvent des souterrains destinés à mettre bêtes et gens à l'abri en temps de guerre. Foumba est justement dans ce village. Sa case, de forme rectangulaire, est un ajustage de planchettes provenant de vieilles caisses à vermout. La chambre royale, au parquet de terre battue, est garnie d'une sorte de lit de camp ; divers récipients qui ont contenu, contiennent ou contiendront du *timbo* complètent l'ameublement, qui remplit l'air d'un parfum bien doux aux narines du sultan.



LE KIBO VU À 3 000 ET À 4 500 MÈTRES D'ALTITUDE. — DESSINS DE BOUDIER.

La salle de réception, tout à côté de la case, se compose, à proprement parler, d'un toit de chaume soutenu par quelques poteaux entre lesquels aucun obstacle ne s'oppose à la circulation de l'air. C'est là que le roi de Kilema passe doucement son temps à boire, entouré de toutes jeunes servantes, ses futures femmes.

Nous prenons place sur un bois de lit dont le cadre est orné d'un fond en cordes tressées remplaçant avantageusement le sommier dans les pays chauds. Aux pieds de Foumba installé dans un fauteuil pliant, ministres et femmes viennent s'accroupir. Aussitôt le *timbo* nous est apporté dans une calebasse fixée au bout d'un long manche. Notre hôte, avant de nous l'offrir, en boit une bonne gorgée pour nous prouver que ses intentions sont pures. Moualimou étant délaissée, par suite d'un désaccord survenu dans le ménage royal, nous demandons à voir la favorite du moment. Mme Boïamlaké est une assez jolie personne pour une femme Tchaga; elle est bien faite, mais sa physionomie est loin de dénoter une finesse extrême. Désireux de photographier ce couple, j'incite Foumba à prendre sa favorite sur ses genoux. « On n'agit pas autrement », lui dis-je, dans les pays civilisés. Mais sa perplexité ne faisant que croître, — la femme étant considérée ici à peu près à l'égal d'un meuble, — nous prenons un moyen terme en plaçant Boïamlaké à côté de lui, sur le même fauteuil, le bras de l'un passé autour du cou de l'autre.

Comme le brouillard se dissipe peu à peu sur les cimes de la montagne et que le temps est fort beau, nous décidons de commencer demain l'ascension du Kilima Ndjaro.

Les trente porteurs qui doivent nous accompagner reçoivent dix couvertures, une pour trois, — c'est tout

ce que nous pouvons faire, — et une double distribution de *pocho*. Le lendemain à 11 heures nous quittons la Mission, et dans la soirée nos tentes se dressent en pleine forêt, au centre d'une vaste clairière.

Il est 7 heures du matin quand nous reprenons notre ascension. La caravane entre de suite dans la forêt. Le sentier fort étroit serpente au milieu de grandes herbes et de plantes des régions tropicales. De nombreuses fleurs, semblables à des glaïeuls, jettent des notes jaunes et rouges sur tout un fouillis d'arbustes aux feuilles découpées, tandis qu'au-dessus de nos têtes se balancent les voûtes vert sombre de la haute futaie.

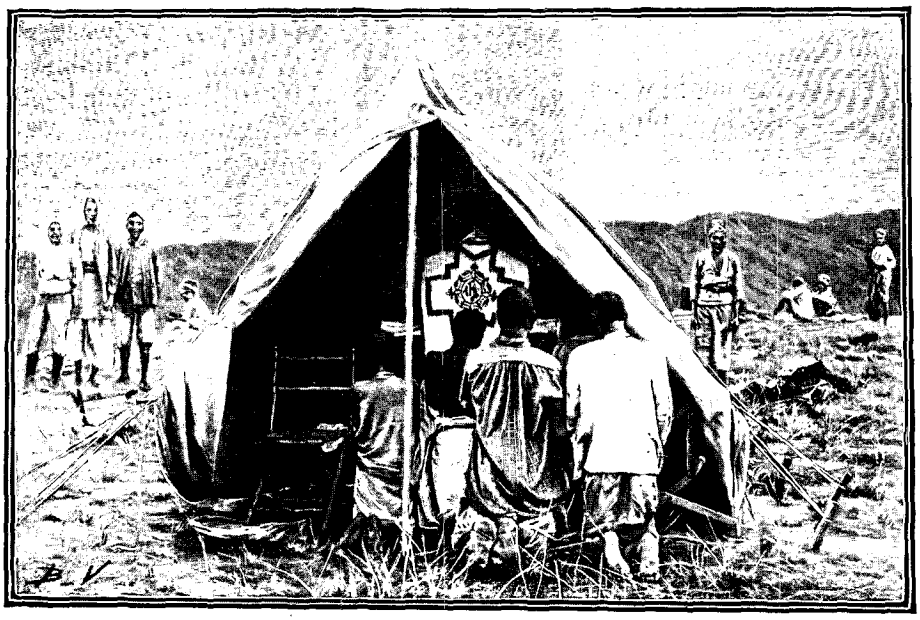
Le silence religieux des grands bois est maintenant troublé par un léger sussurement qui va grandissant tandis que nous approchons d'un ravin d'une fraîcheur exquise. Quelques pierres nous permettent de franchir un ruisselet qui tombe de cascatelle en cascatelle sur des roches couvertes de parasites et d'un tapis de mousse comme si elles craignaient de rayer de leurs arêtes trop vives le cristal qui les caresse. Il y a là des sous-bois, des coins de verdure d'une beauté, d'une sauvagerie, d'une poésie indescriptibles. Tout le long de ce petit cours d'eau, source de vie, surgissent des arbres magnifiques, piliers superbes d'une cathédrale de verdure dont les voûtes tremblantes seraient de feuillages et les murailles une merveilleuse draperie de lianes aux pendentifs fleuris. Des balsamines et de nombreuses autres fleurs rehaussent de violet, de rose, de jaune, cette merveilleuse végétation.

Des géants effondrés sous le poids des ans gisent dans un linceul de capillaires et de mousse. Sur leurs troncs pourris les parasites jettent une verte tunique brodée d'orchidées. C'est la nature elle-même dans son merveilleux chaos, la nature que l'homme ne peut pénétrer que le sabre d'abatis à la main et en foulant des siècles de choses mortes où la vie présente puise son surcroît de sève.

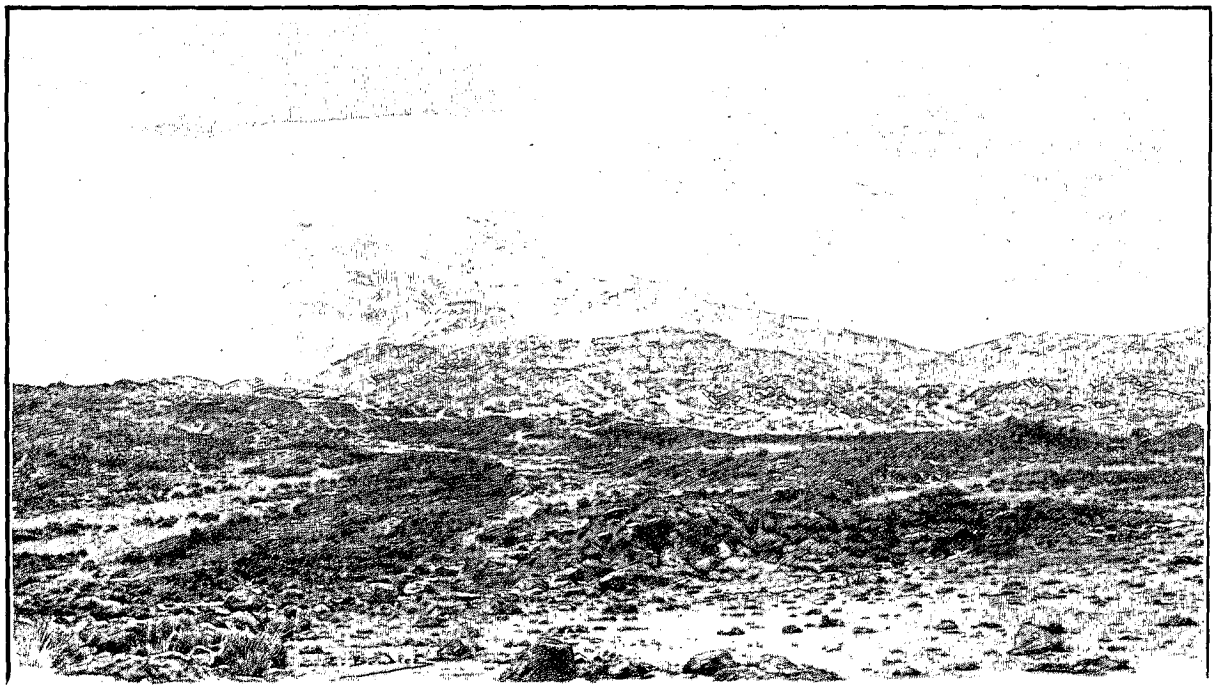
Au fur et à mesure que nous nous élevons, les traces d'éléphants deviennent plus nombreuses. Les arbres se rapetissent ; à leurs troncs noueux poussent des branches multiples. Plus trapus, plus serrés les uns contre les autres, ils semblent déjà se prémunir contre le froid. La forêt des climats tempérés a remplacé la serre chaude des tropiques ; l'air se rafraîchit notablement, et, revivifiés par cette température d'octobre, nous montons toujours.

Encore une fois la forêt a changé d'aspect. Les arbres frileux s'enveloppent de parasites. Au-dessus de 2 500 mètres, nous ne voyons plus guère que des bruyères arborescentes. L'humidité froide suinte partout : c'est la sombre forêt des pays du Nord. Les arbres ont sorti leurs fourrures : manteaux de lichens et pelisses de mousse au long poil.

On comprend facilement que cette forêt sombre, humide et triste, impressionne et effraye les gens du bas de la montagne, habitués au chaud soleil et à la fraîche verdure des bananeraies. Aussi est-ce toujours avec une crainte religieuse qu'ils traversent les grands bois que leur imagination peuple de génies et au-dessus desquels, au milieu de vastes espaces déserts, se dresse dans toute sa majesté l'étincelant Kibo, la demeure du *Ngai*. Subitement à 3 000 mètres d'altitude, après quatre heures d'ascension, nous passons de la pénombre à la pleine lumière, la forêt cesse brusquement. Un immense espace s'étend devant nous, nu, désert et froid, s'élevant et se terminant en deux pointes colossales, le Kimaouenzi et le Kibo. Au moment où nous débouchons sur cette steppe, les glaciers resplendissant au soleil nous arrachent un cri d'admiration ; mais bientôt un voile de nuées vient les cacher à nos regards. Les premiers plans de cet immense espace sont couverts d'une herbe haute et épaisse d'où émergent quelques bouquets isolés de bruyères arborescentes. Puis l'immense plaine se continue en une pente d'abord assez douce coupée par des ressauts de terrains et des ravins. La pente devient plus rapide, les rochers forment des étages plus rapprochés, l'espace se rétrécit et se limite enfin entre le Kimaouenzi et le



LA PREMIÈRE MESSE DITE EN AFRIQUE À 4 500 MÈTRES D'ALTITUDE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LE KIBO À 5 200 MÈTRES D'ALTITUDE. — DESSIN DE BOUDIER.

Kibo en une selle de 12 à 14 kilomètres de longueur. Le campement s'établit à l'orée de la forêt. Dans la soirée le thermomètre marque 7° centigrades, et les hommes, serrés les uns contre les autres autour des feux, grelottent sous les coups d'aile d'une froide brise.

La lune est dans son plein et l'atmosphère d'une pureté inouïe. Nulle brume ne voile le Kibo et le Kimaouenzi : celui-ci, à peine tacheté de neige, dresse vers le ciel ses arêtes dentelées. Lui faisant face, le dôme neigeux du Kibo semble phosphorescent dans la nuit. Miroir immense, il radie vers l'infini les rayons de la lune ; magnifique et grandiose spectacle d'une ineffable beauté. Le lendemain au matin le thermomètre marque 8° ; le vent est tombé, il fait un temps délicieux.

Mercredi 12 septembre. — Dès que vers 11 heures les hommes envoyés à Kilema pour y chercher la boîte de mission oubliée par le Père sont signalés, ordre est donné de lever le camp et, à 11 heures et demie, nous nous mettons en route, suivant une direction reconnue par mes compagnons. A partir d'ici, en effet, nous sommes nos propres guides, car il n'est jamais venu à l'idée d'un indigène de monter au delà de la grande forêt. Mourrait sûrement en route celui qui voudrait arriver à la demeure du *Ngaï*, de Dieu.

Pendant plus de cinq heures nous montons au travers d'un paysage grandiose par son immensité ; aux grandes herbes ont succédé des rochers tapissés de larges plaques de lichen et de vastes espaces couverts de sable où toute vie semble avoir pris fin. Cependant nous y rencontrons des traces de grandes antilopes et de buffles. Gautier a même l'occasion de tirer, sans succès malheureusement, une sorte de mouton sauvage au poil roux. Les dernières fleurs que nous cueillons, à 4 500 mètres d'altitude, sont des immortelles.

Nous sommes sur la selle du Kilima Ndjaro. Les hommes harassés ne pouvant aller plus loin, le camp s'établit à peu de distance de la base du Kimaouenzi. La lune brille, le ciel est d'une merveilleuse pureté, il gèle, et les conversations vont leur train, lamentables. Tous les porteurs sont persuadés qu'ils vont mourir. Mais une abondante distribution de thé bien chaud et bien sucré remonte les courages et réchauffe les corps, les langues se délient, le feu pétille et chacun s'apprête à passer la nuit de son mieux. Quant à nous, nous nous enveloppons dans nos habits d'hiver, tirés pour la première fois.

Le ciel est pur comme dans les belles nuits d'Orient. La lune brille et les étoiles scintillent avec cette clarté particulière aux nuits claires et froides d'Europe ; tous les moindres détails des objets qui nous environnent sont éclairés comme en plein jour. Derrière nous, à nos pieds, masquant le pori et nous faisant mieux sentir encore notre isolement, une mer de nuages s'étend au loin. De cet horizon d'en bas nos regards montent, montent sur l'immense plaine désertique qui s'étend au-dessous de nous, tout autour de nous, pour venir se terminer en deux pointes glorieuses.

Grâce à la transparence de l'air, le Kimaouenzi nous semble à portée de la main. Nos regards suivent les profonds sillons creusés par les siècles sur les flancs de ce géant, et vont se perdre aux dentelles de sa crête déchiquetée et vierge encore de tout contact humain. Sa masse sombre, qu'éclairent par endroits des amas de

neige, se détache nettement sur le bleu du ciel, dont les lueurs se jouent à son sommet au travers des mille déchirures de son front gigantesque.

En face de lui, son frère aîné le Kibo chante dans l'éther la gloire et la puissance de Dieu. Rien ne saurait dépeindre ce merveilleux glacier à la forme harmonieuse dressant sa tête à plus de 6 000 mètres dans l'azur du firmament et reflétant tout autour de lui dans l'espace, perle colossale, la douce lumière de la lune.

Sur cette montagne dominant tout le continent noir, seuls, isolés du reste des humains, devant ce majestueux spectacle de grandeur, de lumière et de sérénité, nous nous sentions au-dessus de la terre, bien loin du monde, bien près de Dieu.

Jeudi 13 septembre. — A 5 heures et demie du matin, les porteurs, moitié riant d'être encore en vie et moitié morts de froid, ramassent avec stupéfaction sur les flaques d'eau des morceaux de glace de 4 centimètres d'épaisseur. Le thermomètre est descendu à — 4°,3. Sous la tente le Père dresse un autel improvisé, formé de caisses superposées et c'est avec une profonde émotion que nous assistons à la première messe dite en Afrique à 4 500 mètres d'altitude.

Accompagnés seulement de trois hommes de bonne volonté, nous continuons notre ascension, dirigeant nos pas vers le Kibo. Le sol mouvementé est très rocailleux. Après avoir franchi un profond ravin, chacun choisissant son chemin, nous atteignons le sommet de la selle du Kilima Ndjaro. Là s'étend un vaste espace de sable et de terre friable où nous relevons encore des traces de buffles et d'antilopes. La marche y est fatigante, et, lorsque nous commençons à gravir les pentes du Kibo, la sueur perle à nos fronts bien que nous soyons en costume de toile. Arrivés aux premières neiges, qui sont à une altitude très élevée à cette saison de l'année, nous nous arrêtons. Le but que nous nous étions proposé est atteint.

Nous pensons bien un moment à faire transporter le camp ici pour tenter demain une ascension plus complète du Kibo ; mais n'ayant pour escalader cet immense glacier, ni pics, ni crampons, ni sacs de fourrures, nous n'en pouvons espérer atteindre le sommet. D'autre part, il serait peu humain d'infliger à nos hommes une nouvelle nuit encore plus froide que la précédente, nuit qui pourrait coûter la vie à plusieurs d'entre eux. Aussi renonçons-nous à ce projet.

Après une salve de mousqueterie, montés tous trois sur un rocher, à 5 200 mètres d'altitude, nous vidons un verre de champagne frappé dans les neiges éternelles du Kibo en chantant à pleins poumons la *Marseillaise* et en criant : « Vive la France ! » Inscrivant alors nos noms à la date du 13 septembre 1894 sur un morceau de papier, nous glissons ce document dans la bouteille de champagne qui, enveloppée dans son paillon et entourée de pierres, est laissée sur le rocher en témoignage de notre ascension. Le Dr Mayer est le seul qui, après deux tentatives infructueuses, soit arrivé au sommet du Kibo, 6 010 mètres.

Pendant notre absence, Pierre-Marie, sur l'ordre du Père Gommenginger, a fait confectionner avec deux morceaux de bois de chauffage apportés de Kilema, une croix qui est, à notre retour, dressée à la place même où le saint sacrifice de la messe a eu lieu. Un document relatant ce fait est introduit dans un flacon d'eau de mélisse des Carmes que nous attachons à la croix avec un bouquet d'immortelles.

(*A suivre.*) JOSEPH CHANEL.



LA « MARSEILLAISE » AU KILIMA NDJARO.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LA MISSION DE KIBOCHO (PAGE 433). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

VOYAGE AU KILIMA NDJARO[1],

PAR M. JOSEPH CHANEL.

V

Réception chez Sina. — Les Massaï. — Retour à la côte. — Bagamoyo.



TYPE MASSAÏ. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Vendredi 14 septembre. — A sept heures du matin, nous disons au revoir au P. Gommenginger. Accompagné de trois hommes, il retourne à Kilema, tandis que nous nous dirigeons sur Kibocho.

Nous descendons rapidement. Ici, les arbres paraissent plus grands, plus chargés de parasites que sur le versant de Kilema; la forêt, humide et froide, semble plus sombre, plus majestueuse encore.

De vastes clairières aux grandes herbes profondément sillonnées par les éléphants jettent des taches de clarté dans la demi-obscurité du sous-bois et parfois le regard, s'échappant par ces trouées, caresse en passant les cimes séculaires, pour aller se perdre au loin dans le pori.

En maints endroits, le sentier est obstrué par des arbres tombés les uns sur les autres et dont les troncs réunis par un inextricable réseau de lianes forment de véritables barricades qu'il faut escalader.

Nous voici sur un éperon élevé d'où la vue s'étend libre et magnifique sur la masse sombre de la forêt de Kahé et les vastes plaines d'Arucha; c'est à regret que nous détachons nos regards de ce merveilleux panorama, si grandiose dans sa simplicité.

L'Ourou, que nous traversons, est un pays très accidenté, fertile et riche. Malheureusement il a pour voisin Sina, le sultan le moins scrupuleux et le plus puissant de la montagne.

Pendant de longues années cette malheureuse province fut mise en coupe réglée par ce tyran. Ses troupes tombaient à l'improviste sur les Oua-Ourou, gens pacifiques, pillaient et saccageaient tout, massacrant ceux qui tentaient la moindre résistance, emmenant les autres comme esclaves. Ces derniers étaient vendus aux Arabes contre de la poudre et des fusils ou contre tout autre objet convoité par Sina.

Il fallut peu d'années pour faire de l'Ourou un désert, ceux qui avaient fui redoutant de revenir chez eux.

Nous filons par des sentiers tortueux, suivant parfois les larges et récents sillons laissés par les éléphants au travers des bananeraies, descendant des ravins presque à pic, obligés de nous arrêter de temps en temps pour permettre à la caravane qui s'égrène de se rassembler. La marche devient éreintante. Successivement

1. *Suite. Voyez p.* 385, 397, 409, 421.

nous franchissons cinq grands ravins très profondément encaissés : ce sont des abîmes de verdure au fond desquels coule une eau limpide; le paysage est magnifique, mais les pentes sont terriblement raides.

Enfin, à sept heures et demie du soir, après dix heures de marche, nous atteignons la mission de Kibocho. Les bâtiments, situés à 1 300 mètres d'altitude, garnissent les trois côtés d'un carré. Ils comprennent la chapelle, le magasin, l'école, la maison d'habitation, et un vaste hangar ouvert de tous côtés, atelier de menuiserie d'où sont sortis les charpentes et les meubles provisoires. Ces constructions sont recouvertes d'un toit de chaume et leurs murs, faits de terre glaise et blanchis à la chaux, s'effritent au moindre contact.

Dans l'après-midi de samedi, trois messagers viennent nous saluer et nous demander à quel moment nous comptons faire visite au roi. « Prévenez Sina, leur dit le Père, que nous irons demain à trois heures. J'accompagnerai ces messieurs qui sont Français et n'ont pas plus que moi l'habitude d'attendre. Donc, si demain Sina n'est pas là pour nous recevoir, nous nous en irons. »

Dimanche 16 septembre. — La chapelle n'est guère plus brillante ici qu'à Boura et l'intérieur en est bien pauvre. Quant au costume des enfants de chœur, il se compose d'une vieille chemise de nuit, largement bordée de rouge par en bas. L'assistance à la messe, composée en grande partie de curieux, est assez nombreuse.

Aujourd'hui, c'est jour de grand marché. Pour y aller, nous suivons la nouvelle route faite par les missionnaires. Elle zigzague sur les flancs d'un profond ravin et représente, avec le pont primitif permettant de franchir le torrent qui roule au fond de cette gorge, un travail fort important.

La description du marché de Kilema pourrait s'appliquer en tous points à celle du marché de Kibocho, avec cette seule différence que le costume des femmes est ici beaucoup plus sommaire.

Un bruit de sonnettes attire notre attention et nous voyons passer des jeunes filles de seize à vingt ans, les jambes, les cuisses et le bas des reins ornés de clochettes. Elles se sauvent en nous apercevant, égrenant derrière elles les sons métalliques de leurs nombreux grelots.

Ces jeunes filles sont en quête d'un mari. Pour faire connaître qu'elles sont aptes à devenir de bonnes épouses, elles se vêtent ainsi de clochettes — en d'autant plus grande quantité que la situation de leur père est plus élevée — et vont, un bâton à la main, au travers des marchés et des chambas. Là, elles dansent en faisant résonner leurs clochettes et récoltent des cadeaux : verroteries, bananes, etc., qu'elles rapportent chez leurs parents, ou un époux qu'elles gardent pour elles. Cette course au mari dure parfois trois ou quatre mois pendant lesquels la jeune fille est d'un très bon rapport pour sa famille.



FEMME ET JEUNE FILLE MASSAÏ. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

A trois heures, suivis d'un cortège assez important composé des enfants de la Mission et de nos porteurs, nous nous rendons chez Sina.

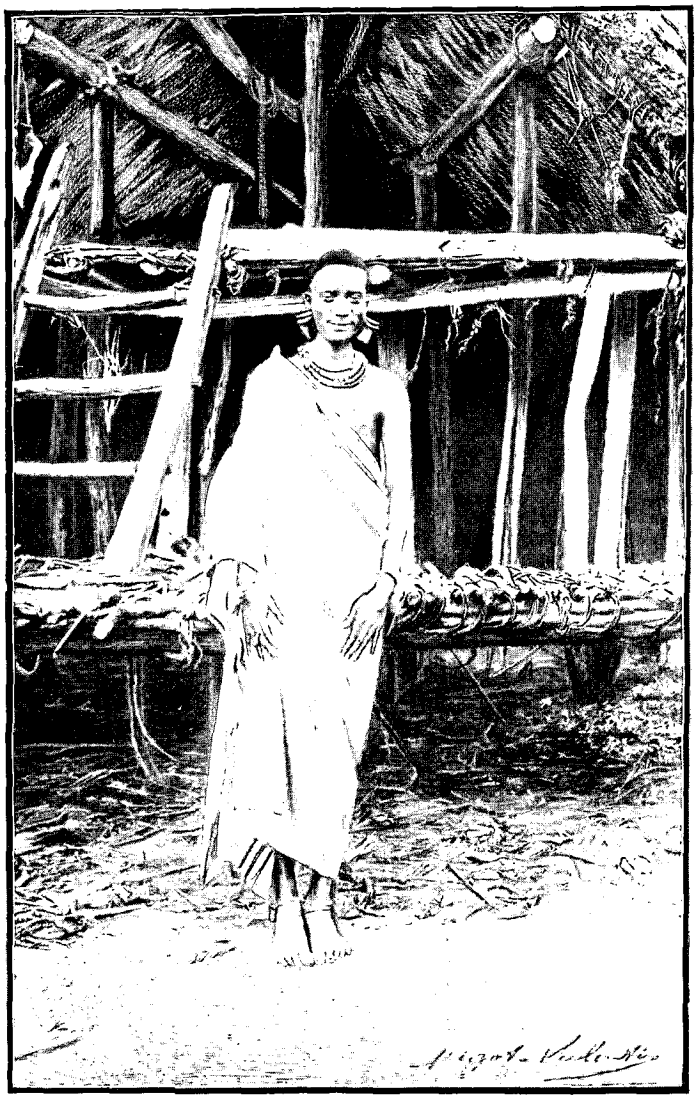
Les diverses enceintes de sa boma, limitées par d'épaisses haies de dracénas poussant accolés et entrelacés les uns aux autres, communiquent entre elles par de petites portes ogivales surbaissées, à la mode du pays. La porte d'entrée, renforcée de grosses pièces de bois, se ferme à l'aide d'une énorme planche percée de trous permettant d'envoyer balles et flèches à l'ennemi.

La seconde enceinte, où nous arrivons presque à quatre pattes, est pleine de monde : Sina entouré de ses guerriers et de ses courtisans vient au-devant de nous.

Escortés des gens du sultan, auxquels sont venus se mêler les nôtres, nous nous dirigeons vers une vaste case ouverte, dont le plancher formé de rondins s'élève sur pilotis à un mètre au-dessus du sol. Une épaisse toiture de chaume de forme ogivale donne à cette salle de réception un aspect assez original. Chacun s'installe de son mieux, nos présents sont apportés, et parmi eux les bouteilles de tafia ont quelque succès.

Un grand verre est immédiatement rempli d'eau-de-vie; nous y trempons nos lèvres et le passons à Sina,

qui, après y avoir goûté, le fait circuler à la ronde, chacun en prenant une petite gorgée. Etonné de cette sobriété, le P. Rhomer en fait la remarque. « Je ne veux pas boire à présent, dit le sultan, car lorsque je suis soûl je bats mes gens et ils me trouvent méchant. Ce sera pour plus tard. » Et il donne l'ordre d'emporter les autres bouteilles. Ses courtisans et tous ceux qui l'entourent sont attentifs à ses moindres gestes. Il ne peut ni tousser, ni cracher, ni se moucher, ni éternuer, ni se lever, enfin il ne peut rien faire sans qu'aussitôt chacun le salue d'un *Adiambo manghi* « A ta santé, seigneur ».



LE FILS DE SINA (PAGE 436). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Deux hommes apportent alors une énorme pièce de bois creusée renfermant du timbo. Une pleine calebasse est présentée à Sina ; il en boit une gorgée pour nous montrer que nous n'avons rien à craindre et nous la présente. Chacun y trempe ses lèvres, mais une fois entre les mains de nos hommes elle est rapidement épuisée. Les calebasses succèdent aux calebasses jusqu'à ce que le grand récipient soit vide.

De taille moyenne, le cou enfoncé dans de larges épaules, Sina a tout à fait le type du montagnard trapu et vigoureux, à la démarche un peu lourde. Sa tête carrée dénote la volonté et l'entêtement. Deux petits yeux bilieux et injectés de sang soulignent la dureté des traits de son visage et ne donnent pas précisément à sa physionomie un air de bonté.

Il succéda à son frère, qui avait commencé la grandeur de Kibocho, et adopta sa politique. Se faire d'un voisin un ami et un allié pour combattre et écraser un autre voisin, s'entendre avec un troisième pour anéantir le premier allié et avec un quatrième pour soumettre le troisième, telle fut cette politique qui porta la grandeur et la puissance de Sina à son apogée. Il en profita pour dévaster et dépeupler les districts voisins, ne faisant la guerre que pour se procurer des esclaves, objets d'échange qu'il livrait aux caravanes. Intelligent, tenace, terrible, il sut discipliner ses bandes de guerriers, les maintenant par la terreur, se les attachant par de fréquentes victoires suivies de pillage. Administrateur, il fit de ses sujets les plus précieux artisans de sa puissance et de sa richesse. Il les obligea, par un labeur constant et déterminé, à augmenter sans cesse le nombre et la force de ses bomas, « villages fortifiés », l'étendue et le rendement de ses bananeraies et de ses champs, et fertilisa son district en faisant exécuter d'importants travaux de canalisation.

Maître absolu, ses sujets lui appartiennent ainsi que tout ce qu'ils possèdent. Pour le leur rappeler il s'amuse à donner ordre à une famille d'abandonner sa *chamba* et d'aller s'installer autre part. Nul ne discute le bon plaisir du sultan, sachant bien que ce serait renoncer à la vie.

Divisés par catégories, tous ses sujets savent que tels et tels jours du mois ou de la semaine ils lui doivent la corvée, et cette corvée, Sina la règle lui-même pour que nul n'y échappe. Les enfants et les jeunes gens à tour de rôle gardent ses troupeaux et portent le bois de chauffage ; les filles vont ramasser et porter l'herbe pour les bestiaux. Aux femmes incombe la culture de ses champs, aux hommes l'entretien des haies, des clôtures de fortification, la construction et la réparation des habitations, quand ils ne sont pas commandés de service à la cour du monarque africain.

Si un homme ne vient pas travailler au jour dit, les jeunes gens qui sont de sa catégorie vont couper ses bananeraies, enlever ses bœufs et ses chèvres, et le tout est confisqué.

Si c'est une femme, on dévaste la partie de la *chamba* qui lui appartient plus particulièrement. Cette partie est ordinairement plantée de *maroumas*, sortes de choux; ils sont arrachés, et ceux qui n'ont pas été mangés sur place par les exécuteurs sont portés chez le tyran.

Si c'est un enfant on détruit tout ce qui a rapport à son travail quotidien, par exemple la pâture où il mène paître les chèvres de son père.

Aussi chacun a-t-il soin d'accomplir ponctuellement sa tâche ; et toute la journée, surtout vers le soir, c'est un va-et-vient continuel dans la boma, vrai gouffre où s'engloutit le fruit de tout ce travail.

Nul ne peut se marier sans l'autorisation de Sina, et si la jeune fille lui convient, il la prend. Son harem comporte cependant plus de quatre cents femmes, car il a hérité, selon la coutume, de toutes celles du chef précédent, c'est-à-dire dans le cas actuel, des femmes de son frère.

Plusieurs fois par semaine il rend la justice, justice qui, paraît-il, n'est pas gratuite. Quand l'accusateur et le défendeur ont été entendus, l'accusé vient se prosterner à ses pieds. Tendant les deux mains vers lui il dit: *Ketereiwa* « je demande pardon » ; si le sultan prend entre ses deux mains celles de l'accusé, celui-ci est pardonné ; dans le cas contraire tout le monde s'en écarte comme d'un pestiféré et le malheureux, sortant de l'enceinte, attend en tremblant le verdict.

Sina ne se contente pas d'être chef suprême, il est encore sorcier. Tout près de nous trois petites enceintes circulaires formées par des dracénas renferment des fétiches. Elles sont le théâtre des sortilèges destinés, entre autres choses, à faire tomber la pluie ou à faire choir des éléphants dans les fosses creusées sur leur passage. Par des pratiques occultes Sina prétend aussi découvrir ceux qui veulent lui jeter un mauvais sort et il s'empresse de les faire disparaître. Avant l'occupation allemande, tout individu contre lequel il avait un soupçon était voué à la mort. Sous un prétexte quelconque il le faisait mander. En route, ceux qui étaient chargés du message avaient ordre de l'étrangler et de jeter le cadavre dans quelque précipice.



CASCADE DANS LA FORÊT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il n'est pas plus tendre du reste envers les siens. Craignant que l'envie ne vînt à ses deux fils de régner trop vite, il les a fait étrangler et, si le troisième, l'héritier actuel, est encore vivant, c'est que le pauvre garçon, étant complètement idiot, est considéré comme peu redoutable.

Cette férocité dans les mœurs n'est pas le partage exclusif de Sina. C'est ainsi que Méli, par exemple, sultan de Motchi, est ouvertement accusé d'avoir, dans une partie de chasse, étranglé son frère qui demandait à partager le pouvoir.

Depuis l'occupation allemande, Sina a vu sa toute-puissance diminuer. Il n'a plus droit absolu de vie et de mort sur ses sujets; s'il en fait encore tuer quelques-uns c'est en cachette.

Ayant appris qu'un kraal massaï se trouvait à deux journées de marche de la mission et Sina ayant mis deux guides à notre disposition pour nous y conduire, nous quittons Kibocho le mercredi 19 septembre, de bon matin, emportant le strict nécessaire pour ne pas exciter la convoitise de ces nomades batailleurs et pillards.

La caravane descend rapidement au travers d'un pays des plus accidentés et à onze heures nous nous arrêtons au fond de la gorge où le Ouérou-Ouérou roule ses eaux torrentueuses dans un décor d'une magnifique beauté. Tandis que Horace Night s'occupe de ses casseroles, mes compagnons s'abandonnent aux délices d'un bain de pieds au milieu des eaux écumantes.

Le soir, nous campons en pleine brousse, sur le sentier même, après avoir fait débroussailler à droite et à gauche.

Le lendemain, au matin, nous voyons passer les soldats soudanais du fort de Motchi, commandés par le lieutenant Eberhard. Ce dernier nous confirme un bruit arrivé hier soir à nos oreilles : la veille sa petite troupe a été attaquée par des Andorobbos, qui lui ont tué un homme et blessé deux autres. Sous les ordres d'un sous-officier allemand, un certain nombre de Soudanais sont partis à la poursuite des Andorobbos.



GUERRIERS, JEUNES FILLES ET CASE MASSAÏ. — DESSIN DE MIGNON.

Nous nous félicitons d'avoir la route ainsi déblayée devant nous, et, notre marche reprise, nous ne tardons pas à croiser des femmes massaï qui, à notre vue, ne manifestent absolument aucune frayeur ; bien au contraire, en passant elles nous saluent du mot *oulélé* et nous tendent la main. Les unes poussent devant elles un bourricot chargé, les autres, le plus grand nombre, portent sur le dos à la façon des soldats un sac de cuir.

Les femmes, chez les Massaï, ont le privilège d'aller partout sans être inquiétées. En temps de guerre on les voit fréquenter les villages ou les kraals ennemis, faisant leurs échanges, sans jamais être molestées, alors que les hommes ne se cherchent que pour s'entretuer.

Nous déjeunons au bord d'une petite rivière, le N'Garol Diletta : A deux kilomètres de là, un sentier poudreux piétiné par le fréquent passage des nombreux troupeaux nous conduit à un petit kraal construit en demi-cercle. Tout le monde vient nous tendre la main et les mères, nous apportant leurs petits enfants, nous demandent en grâce de cracher dessus. Autre pays, autres mœurs. Cracher sur quelqu'un est, en pays massaï, une marque d'estime, de sympathie, d'affection même.

Un peu plus loin nous voyons un autre kraal beaucoup plus grand formant un cercle complet. Là encore nouvelle et plus abondante distribution de salive sur les têtes et les figures qui viennent implorer cet arrosage. Ce qui chez nous provoque la plus grande admiration, surtout de la part du beau sexe, c'est la barbe. Le système pileux est en effet fort peu développé chez les Massaï et je n'ai pas vu un seul d'entre eux ayant moustache ou barbe. La barbe du P. Rhomer, en particulier, attire tous les regards et toutes les mains.

C'est entre le premier degré de latitude Nord et le cinquième degré de latitude Sud, sur une largeur variant de 150 à 200 kilomètres, que s'étend la région désignée sous le nom de Pays Massaï.

*

A vrai dire, ces nomades de l'Est Africain ne se contentent pas de ces limites. Ils considèrent volontiers comme leur appartenant et comme soumis à leur déprédations l'immense quadrilatère limité au Nord par le Sud Abyssin, à l'Ouest par les rives du Victoria Nyanza, par le pays Gogo au Sud et par la mer à l'Est.

Sur ce vaste territoire, les paisibles tribus agricoles propriétaires de bestiaux peuvent toujours redouter les sanglantes razzias de ces guerriers voleurs de bœufs.

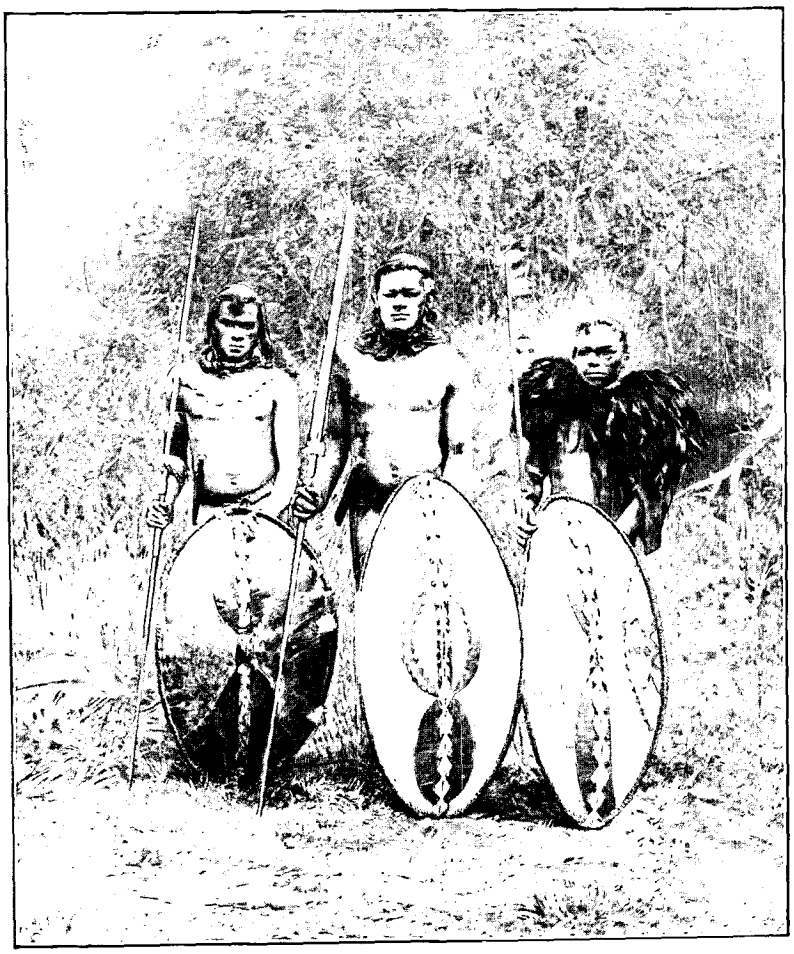
Les Massaï, que de savants philologues rattachent à certaines tribus nilotiques, ne forment pas un peuple homogène. Ils comportent un certain nombre de tribus habitant chacune une région plus ou moins déterminée.

Ce peuple, essentiellement pasteur et nomade, ne vit que de son troupeau, objet de tous ses soins. Son seul souci est de l'augmenter sans cesse et, pour arriver rapidement à ce résultat, le meilleur moyen à ses yeux est de voler aux autres leur bétail.

Les divers clans massaï sont régis par une sorte de gouvernement patriarcal où l'hérédité n'est pas un principe absolu. Le choix du chef est surtout déterminé par le courage, l'intelligence, les connaissances médicales de l'homme.

Un peuple si divisé, si avide de liberté, ne pouvait reconnaître comme chef unique qu'un homme incarnant en lui, à leurs yeux, un pouvoir surnaturel. Pendant de longues années ce fut Mbaratien, roi et sorcier illustre, habitant le versant Nord du Kilima Ndjaro. Mbaratien est mort il y a sept ou huit ans, et je ne sais si son fils Suvet a hérité de toute l'autorité paternelle.

Cette race est probablement la plus belle et la plus fière parmi celles qui peuplent l'Afrique. Le Massaï dans la force de l'âge est véritablement un type de beauté plastique. Ses formes élancées, l'harmonie de ses proportions sont apolloniennes plutôt qu'athlétiques. Sa taille dépasse souvent six pieds. Toute sa personne respire un air de dignité, de noblesse qui étonne. On sent clairement dans ses regards qu'il ne connaît pas l'esclavage et qu'il se considère comme le maître du pori.



GUERRIERS MASSAÏ EN TENUE D'EXPÉDITION. — DESSIN D'OULEVAY.

Même chez la femme, même chez l'enfant, nulle timidité, nulle crainte à l'égard du blanc.

Sauf la couleur de leur peau, d'un brun foncé, tirant sur le chocolat, et la tendance des cheveux à friser, les Massaï n'ont rien de commun avec le type nègre. Un nez droit, des lèvres minces, un menton des plus corrects leur donneraient l'air de parfaits Européens si des pommettes un peu saillantes et une légère obliquité des yeux ne venaient rappeler le type mongol.

Les dents, fort belles, sont généralement portées en avant. Cela proviendrait de ce fait que l'on donne aux petits enfants, en guise de sucre d'orge, d'épais morceaux de viande à moitié crue, sur lesquels ils tirent comme de jeunes chiens.

Les Massaï se rasent et s'épilent soigneusement. Les cils eux-mêmes ne sont pas respectés et la femme considère comme une marque de beauté de n'en point avoir. Aussi les maux d'yeux sont-ils fréquents et s'aggravent-ils rapidement, grâce à un manque total de propreté.

Le costume des enfants et des jeunes hommes est plus que sommaire. Les anciens, les hommes mariés, se drapent volontiers dans de larges peaux de bœuf admirablement tannées, souples comme de l'étoffe et d'une couleur brun jaune.

Les femmes se vêtent d'une façon fort modeste. Leur costume comporte une peau de bœuf, ou parfois deux peaux de chèvres, l'une attachée autour des reins, l'autre couvrant le torse. Elles savent orner ces peaux



SINA ENTOURÉ DE SES GUERRIERS (PAGE 434). — DESSIN DE J. LAVÉE

de broderies de perles multicolores d'un très joli effet. Les Massaï portent des sandales. Des courroies, terminées par un bouton de cuir roulé et tressé, servent à les fixer. Dans le kraal ils vont généralement nu-pieds.

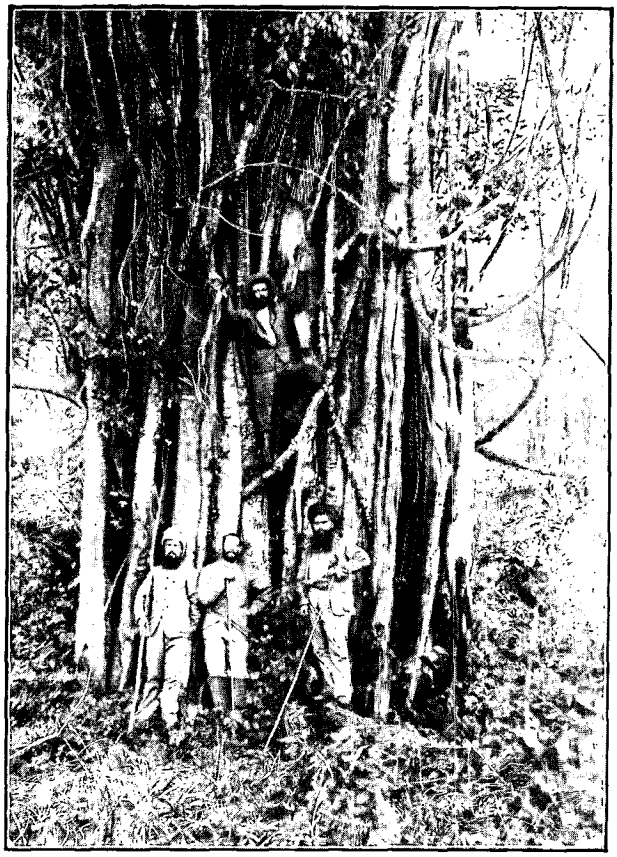
Une série d'anneaux de fer, auxquels pendent des chaînettes, est la boucle d'oreille préférée des hommes. Ils y joignent volontiers comme ornements des colliers de verroteries.

Quant à la femme, elle semble avoir un goût exagéré pour tout ce qui est parure. Ses oreilles, ou plus exactement sa tête, comme nous l'avons vu chez les femmes de Taveta, supporte des disques formés par l'enroulement d'un fil de cuivre d'un diamètre au moins aussi fort que celui des fils télégraphiques. Le pavillon de l'oreille est aussi percé en divers endroits et paré de morceaux de porcelaine, de bois, de corne, etc. Autour du cou s'enroulent d'autres fils de cuivre, formant parfois une sorte de plateau sur lequel la tête semble posée, et sur tout le devant du corps tombe une vraie dentelle de chaînettes de fer. Les avant-bras, les bras, les jambes et les cuisses sont entièrement emprisonnés dans des spires de fil de cuivre formant carapace. Aussi une dame parée de tous ses bijoux doit-elle porter dix à douze kilogrammes et peut-être plus.

Le kraal affecte ordinairement la forme circulaire. Les cases, placées les unes contre les autres, forment une vaste circonférence dont les divers secteurs servent, la nuit, à parquer le bétail.

La case des Massaï est des plus misérables. Sur une carcasse faite de branches entre-croisées réunies de façon à former une toiture aplatie, on passe une épaisse couche d'argile mélangée à de la bouse de vache. Les murailles ainsi obtenues sont odorantes, mais empêchent le vent de venir tourbillonner à l'intérieur de cette habitation, longue de 3 mètres, large de 1^{m},50 à 2 mètres, et haute de 1^{m},20. Une peau de bœuf jetée par-dessus l'abrite contre la pluie, une autre étendue par terre sert de lit. La porte, plus qu'étroite, s'ouvre dans l'intérieur de l'enceinte.

La seule industrie de ce peuple consiste à fabriquer des sacs et des outres en peau. Les Massaï croient à l'existence de Dieu, le *Ngaï*. Le mot *Ngaï* signifie tout à la fois, en langue massaï, « Dieu et pluie ». C'est donc un être essentiellement bon, puisqu'il fait pousser l'herbe si nécessaire à la vie des troupeaux. Aussi le prie-t-on souvent, dans ces régions arides L'étincelant glacier du Kibo est sa demeure.



ARBRE ÉTOUFFÉ PAR DES LIANES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

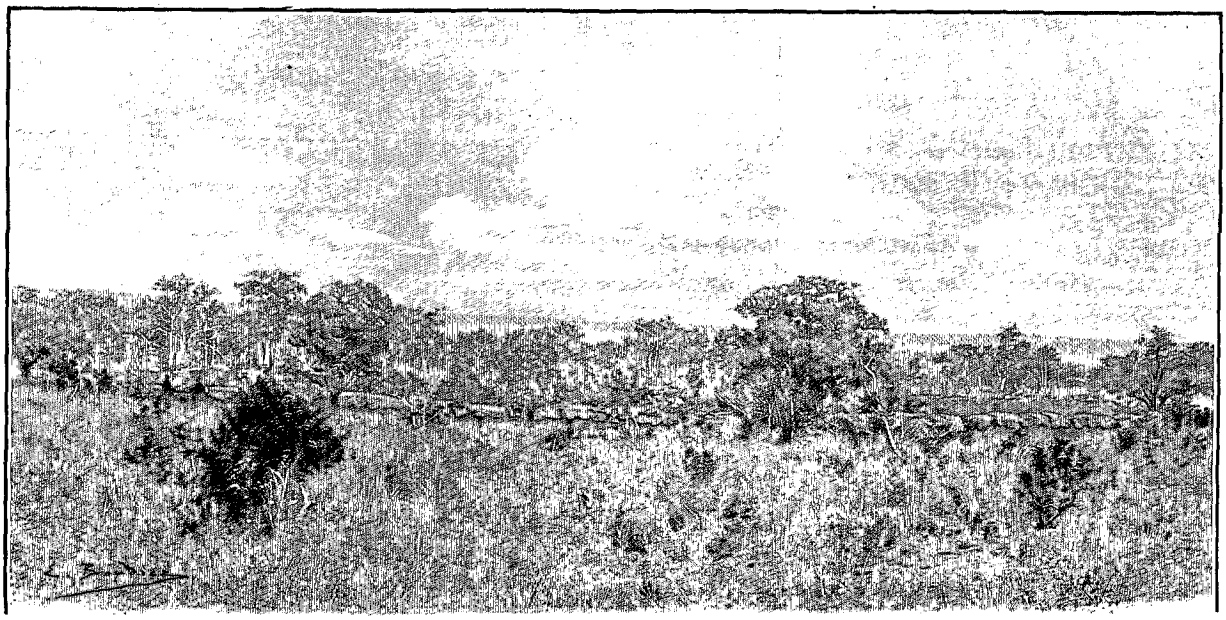
Les Massaï ne croient pas à l'immortalité de l'âme. Pour eux, la mort est la fin de tout, et cependant certaines de leurs superstitions vont à l'encontre de cette idée. Quand on parle d'un mort, par exemple, on ne doit jamais prononcer son nom, de peur que le défunt, se croyant appelé, ne vienne troubler les vivants.

Pour nous faire maintenant une idée de l'existence chez les Massaï, suivons l'un d'eux du berceau à la tombe.

Chez ces nomades pillards, la naissance d'un garçon est autrement considérée que celle d'une fille, l'accueil fait à cette dernière est plutôt froid, et dans ce cas il arrive souvent au père de reprocher à sa femme de lui avoir donné une *E modi*, une « marmite », une chose vide.

Il faut dire à la louange de ce peuple que l'infanticide proprement dit, pas plus que l'avortement, n'y sont connus. Le respect de la vie humaine n'y est cependant pas exagéré.

Après avoir passé sa prime jeunesse à califourchon sur le dos de sa mère, maintenu contre elle par la peau de bœuf qui lui sert de vêtement, le jeune Massaï, dès qu'il peut marcher, est livré à ses propres inspirations. Il grandit, l'esprit aussi libre de préoccupations pédagogiques que le corps de vêtements et peut se rouler par terre tout à son aise sans crainte de salir sa culotte. Dès qu'il peut se rendre utile on lui confie la garde d'un troupeau de chèvres. Un peu plus grand, il s'exerce au maniement de la lance et essaie son adresse sur les antilopes et les buffles du pori. S'il lui arrive d'en tuer, il en dédaigne la chair comme indigne de lui. Un carré de peau négligemment jeté sur l'épaule gauche est pour lui un vêtement des plus seyants — mais des moins décents.



UN KRAAL MASSAÏ EN FORME DE CERCLE. — DESSIN DE BOUDIER.

Étirer les lobes de ses oreilles jusqu'à leur faire toucher l'épaule et agrandir progressivement le trou dont ils sont percés, telle est son occupation favorite.

La fille est une aide précieuse pour sa mère, allant chercher parfois très loin l'eau, le bois et les provisions, trayant les vaches, vaquant aux soins du ménage ; elle la seconde également dans le démontage et la reconstruction de la hutte.

Garçons et filles vivent ainsi avec leurs parents dans le kraal des gens mariés jusqu'à l'âge de puberté, époque où la circoncision se pratique sur les deux sexes. Maîtres alors d'eux-mêmes, ils peuvent librement se livrer à leurs fantaisies et à leurs passions sans que nul trouve à y redire.

Le plus grand désir de notre jouvenceau est de quitter le kraal où vivent paisiblement ses parents en compagnie de gens mariés et d'enfants, pour aller se mêler aux *El moran*, aux guerriers. Mais avant tout il lui faut des armes.

A côté des Massaï, asservies par eux, réduites à l'état d'ilotes, vivent deux tribus, les Andorobbos et les El Kononos. Les premiers demandent à la chasse leur principal moyen d'existence, les seconds s'occupent particulièrement du travail du cuivre et du fer ; ce sont des forgerons.

Un Andorobbo maigrement rétribué fournit à notre futur guerrier un bouclier en peau de buffle de forme elliptique, sur lequel de larges dessins, se détachant en noir, en blanc ou en rouge, font connaître le clan auquel il appartient. La lance et le cimé lui sont fournis par un El Konono ou par un Tchaga si son kraal est voisin du Kilima Ndjaro. Le casse-tête, taillé parfois dans une corne de rhinocéros, complète son armement.

Ainsi équipé il se rend au kraal des El Moran, où il est considéré non pas comme guerrier mais comme *El Barnodi*, mot à mot « gratteur de marmite », c'est-à-dire comme un « bleu » corvéable à merci. Son plus vif désir sera alors de partir en expédition, car là seulement, en se distinguant, en ramenant beaucoup de bœufs, et surtout en tuant un ennemi, il conquerra le titre si envié d'*El Moran*.

Dans ce kraal, caché dans les profondeurs d'épais fourrés, les El Moran ont un genre de vie tout à fait particulier. Ne rêvant que batailles et pillages, ils s'exercent en des combats simulés. Leur régime est tout à la fois sévère et original. Le tabac, les boissons fermentées et les végétaux leur sont interdits. Pendant dix ou douze jours ils ne prennent que du lait ; puis, lorsque le besoin d'une nourriture plus substantielle se fait impérieusement sentir, ils changent brusquement leur mode d'alimentation. Après s'être administré un énergique purgatif, ils se réunissent par groupes de cinq ou six individus, et chacun de ces groupes, emmenant un bœuf avec lui, s'enfonce au plus profond de la brousse en quête d'un endroit tout à fait solitaire. Là commence une série de repas pantagruéliques dont le bœuf fait tous les frais.

Les Massaï ont, en général, une étonnante facilité d'élocution qui, jointe à leur dignité personnelle, à la justesse et à l'à-propos du geste, font de ces superbes guerriers de remarquables orateurs. Par exemple, ils ne disent pas toujours la vérité.

L'El Moran en toilette de guerre est vraiment étrange : encadrant sa figure, une vaste coiffure en plumes d'autruche forme soleil, tandis que sur son dos flotte une longue pièce d'étoffe rouge ou blanche ornée de

dessins de couleur. Attaché autour du cou, ce vêtement tombe jusqu'aux pieds chaussés de sandales, laissant le devant du corps complètement à découvert. Une épaisse collerette faite de plumes de vautour fendues dans leur longueur — ce qui, les rendant plus flexibles, leur permet d'onduler au moindre mouvement — recouvre en partie ses épaules. Mollets et chevilles sont ornés de queues de colobe et, répandue sur tout le corps, une épaisse couche de beurre mélangé de terre rouge exhale une odeur suffisante à elle seule pour renverser des ennemis moins malpropres que ceux qu'il pille ordinairement.

Chez les Massaï la jeune fille se charge elle-même de trouver un mari et, après quelque temps passé dans le kraal des El Moran, elle peut le choisir en toute connaissance de cause. Les deux jeunes gens étant d'accord le futur va trouver le père de la jeune fille et lui dit simplement : « J'épouse ta fille ». Cette déclaration est accompagnée de la remise au père du prix de son enfant, soit : deux bœufs, un couple de chèvres, trois vases pleins de miel et trois paquets de fil de fer. Il n'y a pas d'autre cérémonie. Cependant, lorsqu'il s'agit du mariage de la fille d'un chef, il y a fête et même orgie.

Le Massaï ne se marie guère avant l'âge de vingt-cinq ans, lorsqu'il commence à s'assagir un peu.

Il est polygame et sera d'autant plus riche qu'il aura plus de femmes, celles-ci étant un peu considérées à l'égal du troupeau. Possesseur en moyenne de cinq ou six épouses, son principal objectif est d'avoir le plus de garçons possible. La considération dont il jouit augmente avec le nombre de voleurs de bestiaux qu'il donne à la tribu et sa richesse suit la même progression, le butin fait par les enfants appartenant au père.

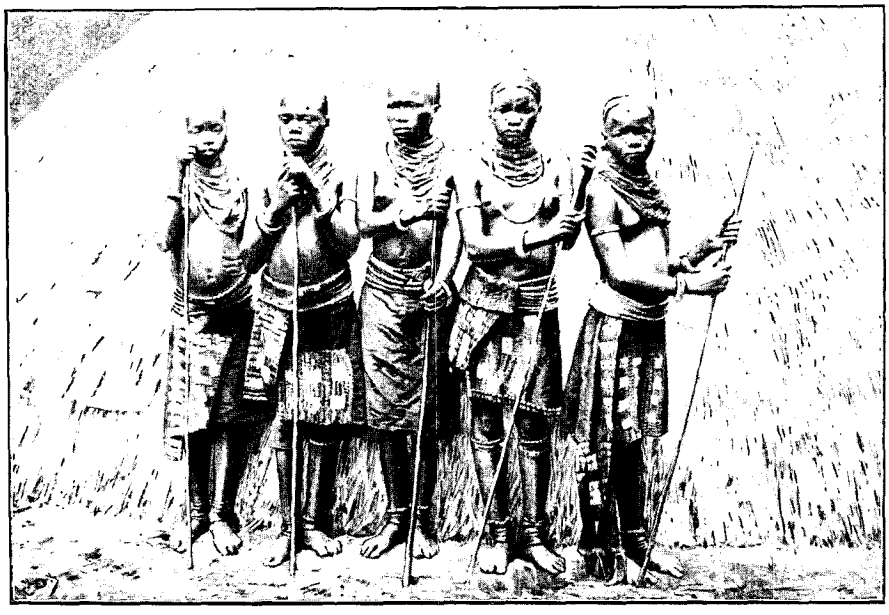
Lorsque le Massaï devenu père de famille a pris de l'âge, il change du tout au tout. Le guerrier fougueux et irascible fait place à un homme de sens rassis, sociable, se servant de son autorité pour protéger contre la jeunesse impétueuse traitants et caravanes. Il passe de longues journées à chiquer, à boire de l'hydromel, tout en causant, et sa conversation dénote une intelligence de beaucoup supérieure à celle du nègre.

En cas de maladie, les Massaï consultent les sorciers, *El Oiboni*, mot qui signifie à la fois sorcier et chef, le chef étant généralement le grand sorcier de la tribu. Sa pratique médicale se borne à l'emploi des simples et surtout de diverses écorces d'arbres reconnues très bonnes pour la cicatrisation des blessures ; aussi le mot massaï *Ol Djaini* désigne-t-il tout à la fois un arbre et un remède.

Quand un malade est à l'agonie, surtout si c'est le père ou la mère, toute la famille se réunit. Les soins qu'on prodigue au mourant consistent surtout à l'enduire de graisse et de beurre de la tête aux pieds.

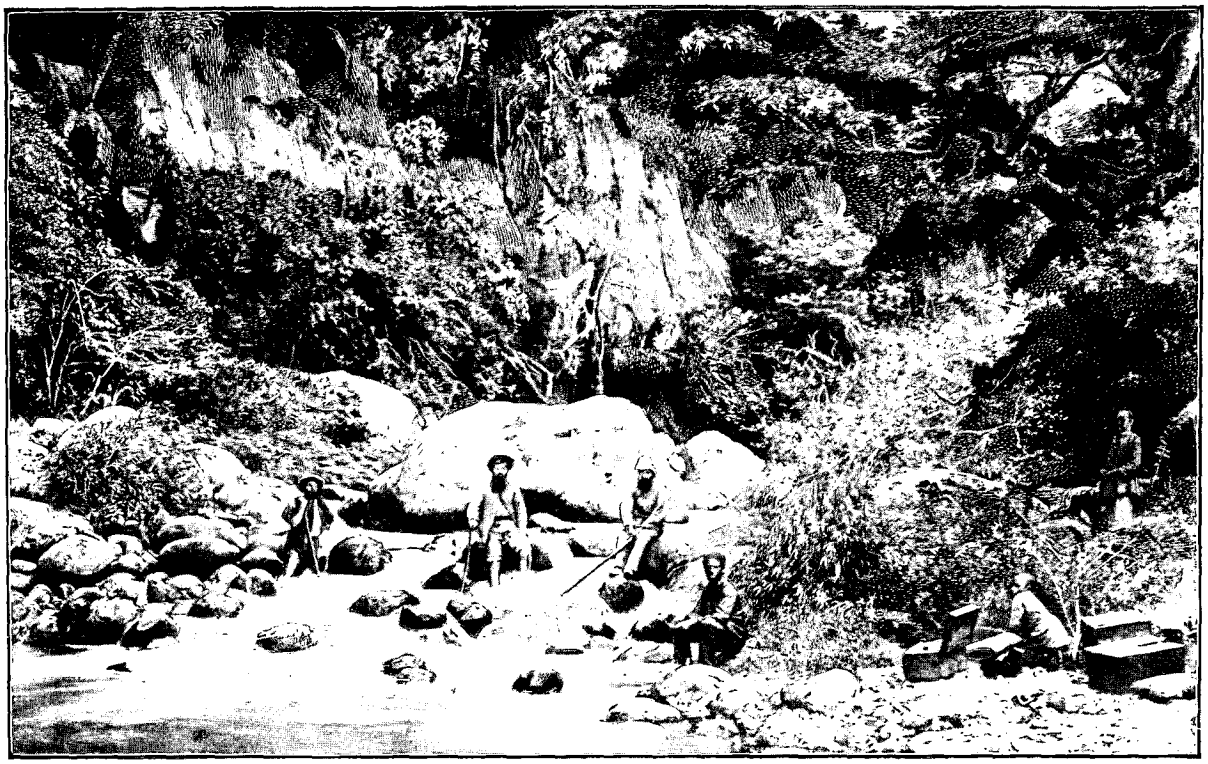
La mort, comme la naissance, souille la case ; dans ce cas ce n'est plus avec le sang d'une chèvre, mais avec la matière retirée de l'estomac d'un bœuf tué à cet effet qu'on la purifie.

Le corps du père de famille et celui de la femme préférée sont ensevelis au ras du sol dans le pori, en dehors du kraal. Pour les autres femmes, les vieillards, les guerriers, leur dépouille est assise dans une légère excavation creusée au pied d'un arbre et recouverte de branchages, de feuilles et de gazon vert. Les hyènes, les vautours, les marabouts se chargent de leur donner une sépulture, ainsi qu'aux enfants qu'on jette tout simplement dans la brousse.



JEUNES FILLES TCHAGA EN COSTUME DE CIRCONCISION. — DESSIN D'OULEVAY.

Samedi 22 septembre. — A en croire les jeunes Massaï qui accompagnent les Pères, nous avons failli être massacrés. Pendant le déjeuner d'avant-hier, alors qu'un triple rang de guerriers entourait notre table, la question fut fortement discutée entre eux. La crainte inspirée par l'appareil photographique et les paroles d'un vieux chef dont nous avions soigné le fils, surent les ramener heureusement à de meilleurs sentiments. Après une halte, à midi, sur les bords du Ouérou-Ouérou, nous entrons dans la forêt de Matchamé où des traces d'éléphants toutes fraîches croisent le sentier. Le soir nous couchons à la Mission de Kibocho, et le lendemain, disant adieu à nos aimables hôtes, nous rentrons à Kilema par la route dite « d'en haut ». A Kilema, nous apprenons que deux Allemands, dont le



GORGE DU OUÉROU-OUÉROU. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

docteur Lent, viennent d'être assassinés, il y a trois jours, dans le district de l'Ouseri que l'on croyait complètement pacifié. Dès le lendemain, la nouvelle était connue au fort de Motchi, et les Allemands, accompagnés d'un grand nombre de Tchaga de Motchi, de Kilema et de Marangu, avides de pillage, étaient partis pour châtier les gens de l'Ouseri.

Ce n'est pas sans une certaine émotion que, le lundi 1er octobre, nous prenons congé de nos excellents hôtes de Kilema. Il fait nuit noire quand nous arrivons dans la forêt de Taveta.

Le lendemain, vers quatre heures du soir, la caravane s'arrête et les hommes posent leurs charges par terre ; devant nous un rhinocéros broute, allant à petits pas. N'ayant pas encore pu réussir à tuer sur place un de ces animaux, je m'étais promis de mettre le bout du canon de mon fusil dans l'oreille du premier que je verrais, s'il voulait bien se laisser approcher. L'occasion semble favorable. Bien que le terrain soit très découvert, celui-ci ne nous a pas encore vus ; j'ai le vent pour moi et j'arrive à l'approcher à moins de dix pas. Je croyais déjà pouvoir mettre mon projet à exécution quand l'animal se tournant légèrement m'aperçoit et part au trot. Une balle de calibre 8 dans l'arrière-train, tirée à cette courte distance, lui donne une telle poussée qu'il tombe à genoux. En se relevant il me présente très obliquement l'épaule gauche et une deuxième balle le met à nouveau à genoux. Furieux alors, il se retourne et me charge, mais en partie distrait par les hommes de la caravane qui crient et gesticulent, il ne va pas très vite. Tout en battant rapidement en retraite, j'ai rechargé mon arme et je fais tête. Me voyant me retourner, le rhinocéros fait aussi demi-tour emportant une troisième balle et il disparaît en titubant. Quatre hommes partent à sa poursuite.

Poussant un peu plus loin avec nos boys, nous voyons bientôt une petite famille de ces pachydermes. Le mâle fuit en nous apercevant, abandonnant sa femelle et un bébé de la hauteur d'un âne. Ayant pu nous approcher à une vingtaine de mètres, cachés par de petits arbustes, la balle de Gautier frappe le petit à l'épaule et la mère reçoit au même endroit deux balles de calibre 8 ; une nappe de sang s'échappe des blessures et les deux rhinocéros partent au petit trot pour disparaître bientôt. Après un quart d'heure de marche nous les revoyons arrêtés au milieu d'une brousse très courte. Le petit chancelle, la mère est immobile. Une trentaine de mètres nous séparent : Gautier, d'une balle dans la tête, jette à bas le petit et la mère reçoit en même temps un troisième projectile ; mais loin de s'occuper de sa progéniture elle fuit au galop, ruisselante de sang.

Dimanche 7 octobre. — Partis de Boura avec une ample provision d'eau, nous arrivons le 13 à Rebaï après avoir traversé un pays absolument desséché. Assis sous les cocotiers et attendant la caravane que nous avions précédée, nous entendons soudain de nombreux coups de fusil.

Bientôt, un homme arrive courant, essoufflé et nous dit : « Y en a quatre morts. » Ces quatre morts se réduisent heureusement à deux blessés que nous voyons arriver soutenus chacun par deux hommes.

Tandis que je suis occupé à extraire les projectiles avec un davier, n'ayant pas d'autre instrument, Gautier va demander du secours à la Mission protestante anglaise. Un des Révérends arrive bientôt. N'ayant pas eu l'honneur d'être présenté à ce gentleman, je m'entends dire simplement : « Ah! c'est un noir. — Vous le voyez, dis-je. — Oh! il ne faut pas vous émotionner pour cela, ça arrive tous les huit jours. Bonsoir! »

Le soir même nous étions à Mombaz et les blessés trouvaient des soins à l'hôpital anglais.

De retour à Zanzibar le 20 octobre, nous pouvions inscrire sur nos carnets de chasse 476 pièces, dont 3 rhinocéros, 5 hippopotames, 1 léopard, 33 zèbres et 126 grandes antilopes.

Quelques jours après nous nous séparions, Gautier continuait sur Madagascar et je rentrais en France, dans le courant de novembre.

Depuis 1894 l'*Imperial British East Africa Campany* a vécu, et le chemin de fer, partant de Mombaz, va actuellement jusqu'à hauteur de Boura, soit un parcours d'environ 250 kilomètres.

L'assassinat du Dr Lent a été vengé. Sina, le sultan de Kibocho est mort ; le soir même du jour de son décès les Allemands du fort de Motchi pénétrant dans la boma, y trouvaient 150 barils de poudre, un millier de fusils Spencer, Sneider et Winchester, et reconnaissaient comme successeur du tyran, son fils, l'« idiot ».

Les Massaï qui avaient voulu nous massacrer ont été exterminés par les Allemands. Nos deux porteurs blessés se sont tirés d'affaire ; le plus gravement touché, un musulman, s'est converti et a reçu le baptême. Après avoir épousé une des jeunes filles élevées à la Mission de Bagamoyo, il a été s'établir à la Mission de Kilema.

Enfin, à la mort de Mohammed Ben Thuen, les Anglais ont bombardé le palais pour en chasser Saïd Kalid, héritier légitime, et ont reconnu Saïd Hamoud Ben Mohammed comme sultan de Zanzibar.

JOSEPH CHANEL.



M. GAUTIER VENANT DE TUER UN JEUNE RHINOCÉROS (PAGE 443). — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



INDIENS SUR UNE PLANTATION DE SUCRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'ILE MAURICE[1],

PAR M. G. VERSCHUUR.



UN INDIEN DE MAURICE.
DESSIN DE MIGNON.

Il y a des pays qui exercent sur notre esprit une attraction toute particulière, soit par les charmants tableaux que les littérateurs en ont faits, soit par le souvenir de récits dont notre première jeunesse a eu l'impression.

L'île de France, — Maurice aujourd'hui, — immortalisée par l'œuvre captivante de Bernardin de Saint-Pierre, pays ensoleillé où le grand romancier a fait vivre Paul et Virginie, est incontestablement de ce nombre.

J'avais rêvé depuis longtemps de voir Maurice, mais sa position d'île perdue au milieu du grand océan Indien l'éloigne forcément des routes que le globe-trotter a l'habitude de suivre. Me trouvant à Ceylan en août 1897, je pris passage sur un paquebot anglais venant de Calcutta et relâchant à Colombo, en route pour l'île Fortunée.

Onze jours de traversée; bateau et nourriture médiocres ; mer très mauvaise dans les parages de l'Équateur.

Voilà enfin la terre promise. Le comité sanitaire de l'île ne permet l'entrée dans le port qu'au bout de 24 heures ; on peut s'estimer heureux encore de pouvoir débarquer !

Pas d'hôtel à Port-Louis, la capitale, sinon une auberge médiocre dont les quelques chambres, du reste, sont toujours occupées. Tout le monde habite le centre de l'île, le séjour de Port-Louis étant réputé dangereux depuis les terribles fièvres qui dévastèrent Maurice en 1867. A partir de 4 heures du soir il ne reste en ville que la population hindoue, arabe et chinoise. Les Européens et les créoles, descendus en ville par les trains du matin, ont regagné leurs pénates. La cité est devenue morne et silencieuse; tout est fermé, sauf les petits magasins tenus par les gens de couleur.

Pour trouver un gîte, il me faut prendre le chemin de fer pour Curepipe, situé à une heure de distance, à 558 mètres d'altitude, dans une région où il pleut continuellement. En effet, j'y débarque au milieu d'une averse; par bonheur, l'hôtel se trouve tout près de la gare.

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies.*

Curepipe est une petite ville de création relativement récente; elle a ses détracteurs comme ses partisans enthousiastes. Les premiers en détestent le climat à cause de la pluie quotidienne; les derniers se félicitent de s'y trouver à l'abri des fièvres. L'hôtel, assez vaste, entouré d'un jardin, est dirigé par une Australienne, tenant autant de la femme que de l'homme. Elle a les cheveux coupés tout ras; une casquette de jockey lui couvre la tête; sa démarche est celle d'un gendarme. Un Anglais qui loge, ou plutôt qui végète dans cet hôtel depuis des années, lui tient compagnie.

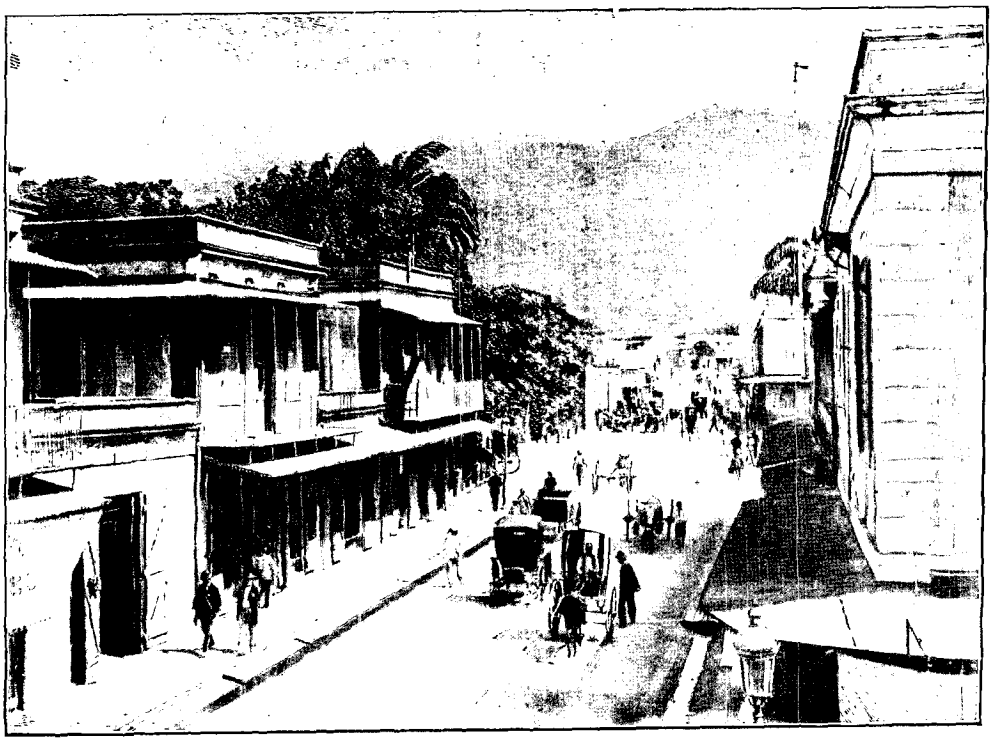
Le seul voyageur que je rencontre est un savant autrichien qui collectionne des araignées et des scarabées; vraiment le trio n'engendre pas la gaieté!

Comme distractions de l'endroit, une route à droite et une autre à gauche, un jardin botanique de peu d'importance, quelques gracieuses villas et une excursion au « Trou aux Cerfs », cratère volcanique en forme d'entonnoir.

Nuit mouvementée : les grains se succèdent et produisent sur la toiture en tôle galvanisée une musique infernale qui m'empêche de dormir. Délicieux séjour! aussi je m'empresse de retourner à Port-Louis pour chercher, coûte que coûte, un autre abri. Le trajet en chemin de fer offre de ravissants panoramas. Je passe par plusieurs stations, toutes des villages habités par des Mauriciens aisés : Vacoa, Phoenix, Quatre Bornes, Rosehill, Beau Bassin et autres; à ma gauche se dressent successivement les montagnes principales de l'île.

Tout le centre de Maurice est montagneux; les côtes ne présentent que des plaines. Les deux cimes les plus saillantes, que l'on observe déjà de loin en mer, sont le Pouce et le Pieter Booth. Le premier a une forme spéciale de pouce légèrement recourbé auquel il doit son nom; le second est le piton dont parlent déjà les navigateurs du XVII[e] siècle, et dont la silhouette est unique au monde. C'est un cône élancé, en roches de basalte, surmonté d'un champignon qui a la forme d'une tête humaine. Vu d'un certain endroit cet appendice ressemble à Louis XVI, et le corps de la montagne pourrait représenter le monarque enveloppé d'un manteau. On a émis plusieurs opinions sur l'origine de l'appellation; ce qui a été prouvé par les archives hollandaises, c'est que Pieter Booth, gouverneur général des Indes néerlandaises, retournant en Europe avec quatre navires, fit naufrage sur les côtes de Maurice en 1614, et que la montagne fut baptisée de son nom.

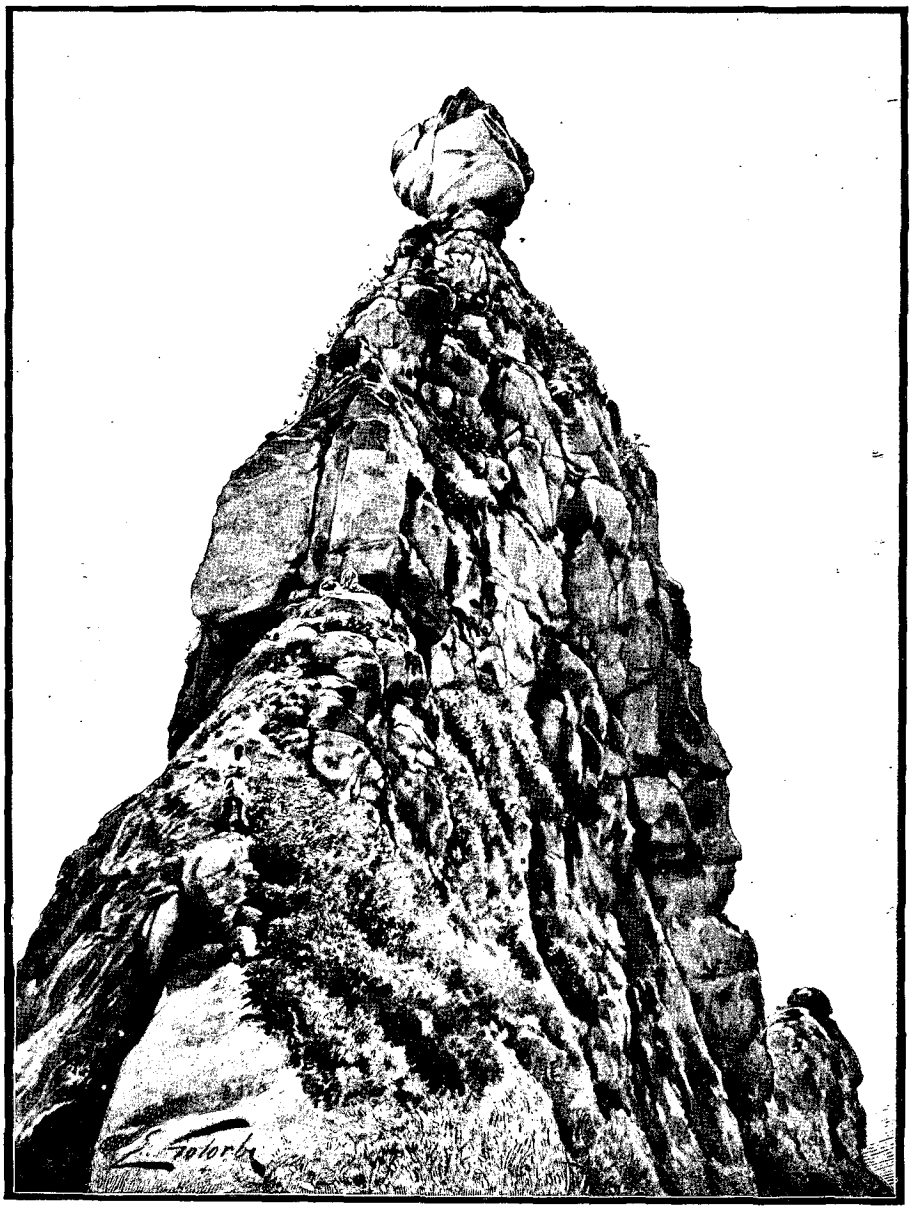
Le Pouce et le Pieter Booth ont chacun environ 800 mètres de hauteur; l'ascension du premier est relativement commode, mais celle du second est difficile et dangereuse. Il y a quinze ans un Indien a réussi à fixer des crampons en métal dans les parois du pinacle. A l'aide d'une corde qu'il arrive à accrocher au point culminant, l'alpiniste éprouvé monte aujourd'hui jusqu'au sommet. Avant cette époque l'ascension était considérée comme un grand tour de force, et elle a coûté la vie à plusieurs téméraires; maintenant le grimpeur expérimenté s'y risque avec plus de confiance.



FARQUHAR STREET, À PORT-LOUIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Plus loin on distingue trois autres pitons, qui portent le nom de « Trois Mamelles ». Leur nom figure dans toutes les descriptions de l'île Maurice. Je vois partout des plaines cultivées de canne à sucre, des bananiers, des cases indiennes, et me voilà enfin rentré à Port-Louis. Une lettre du ministère des colonies de Londres me recommande au bienveillant accueil de M. le gouverneur. Le drapeau, flottant sur le palais du gouvernement, indique que le chef de la colonie est descendu en ville. S. Exc. Sir Charles Bruce,

m'invite à venir passer quelques jours à la Résidence, le « Réduit », situé près de la station de Rosehill. Deux négociants, l'un demeurant non loin de là, et l'autre habitant le sud de l'île et propriétaire de deux importantes sucreries, m'offrent à leur tour l'hospitalité. Je n'aurai donc qu'à partager mon séjour : décidément je suis sauvé, le souvenir de Curepipe s'évanouit comme un mauvais rêve, et c'est le cœur léger que je me mets à parcourir la métropole.



LE PIETER BOOTH. — DESSIN DE GOTORBE.

Port-Louis est une ville assez sale, créée par Mahé de Labourdonnais, qui fut gouverneur des îles de France et de Bourbon de 1734 à 1746, administrateur énergique et habile, dont le souvenir s'est toujours perpétué dans l'île. En débarquant sur la place du Port, à l'entrée de la place d'Armes, un modeste monument frappe le regard du visiteur; c'est la statue de Labourdonnais, de celui qu'on peut appeler le véritable fondateur de la colonie. A part cela, aucun édifice qui attire l'attention; aucun magasin de quelque importance : rien que des boutiques insignifiantes et des échoppes sordides, occupées particulièrement par des Hindous et des Arabes. Les bureaux des négociants sont disséminés dans les quartiers du centre, et sur les quais qui avoisinent le port se trouvent les agences des lignes de bateaux à vapeur, ainsi que les docks et les bureaux de la douane.

Le dernier annuaire de Maurice attribue à Port-Louis une population de 57 387 habitants, sur 378 041 de l'île entière. Il convient d'ajouter que ce chiffre se compose pour plus des deux tiers d'Indiens, d'Arabes, de Malgaches et de Chinois, et d'environ un tiers d'Européens et de créoles.

Je me trouve dans une colonie anglaise et je n'entends parler que le français. Phénomène bizarre dans un certain sens, mais s'expliquant par l'histoire du pays. Les Anglais s'emparèrent de Maurice en 1810; avant cette date l'ancienne île de France avait été terre française depuis 1715, c'est-à-dire cinq ans après l'abandon définitif des Hollandais, qui l'occupaient depuis la fin du XVII^e siècle. L'île fut découverte en 1507 par les Portugais et baptisée du nom de Cerno; les Hollandais s'y fixèrent pour la première fois en 1598 et la nommèrent Mauritius (Maurice), en l'honneur du prince Maurice des Pays-Bas. Ils y bâtirent un fort, mais ne s'occupèrent jamais sérieusement de la colonisation du pays. Ils y firent plusieurs voyages, évacuèrent l'île à deux reprises différentes pour revenir quelque temps après, et l'abandonnèrent définitivement en 1710.

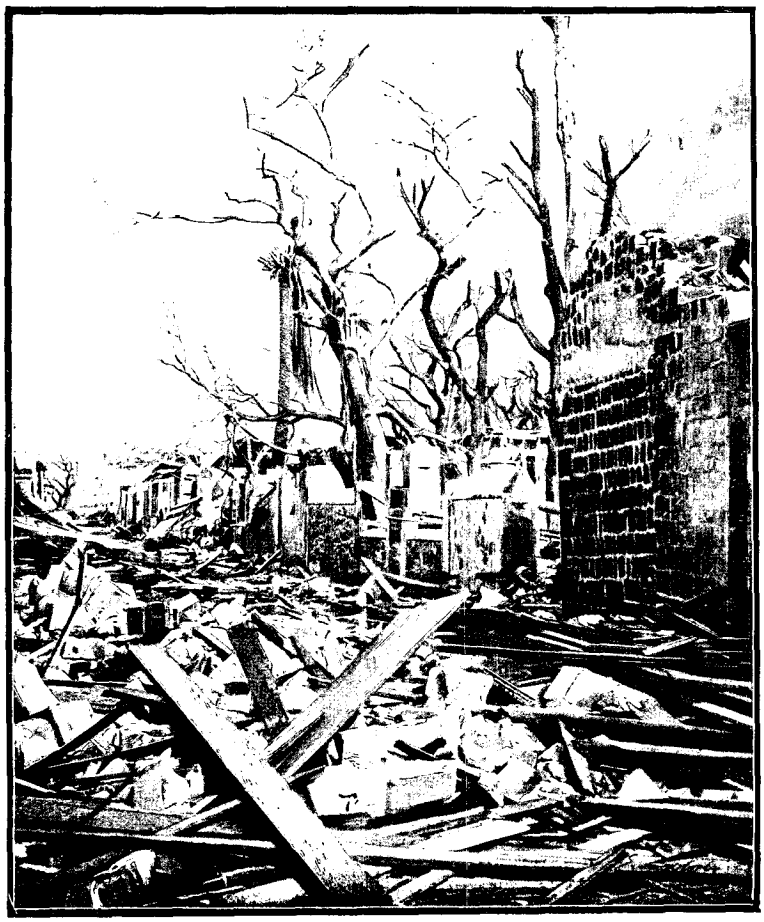
Ce n'est qu'à partir de 1715, époque de la prise de possession par les Français, que commence l'histoire coloniale de Maurice. Grâce à l'habileté de Mahé de Labourdonnais, l'île se développa et ne tarda pas à devenir

une colonie prospère. Beaucoup de familles s'y établirent et y firent souche ; leurs descendants forment encore, à l'heure actuelle, la presque totalité de la population créole. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'usage de la langue française se soit perpétué au même degré que les traditions. On est resté Français de cœur, malgré quatre-vingt-huit ans de domination anglaise, et même les Anglais établis à Maurice parlent presque tous le français.

Il n'y a que le pavillon qui me rappelle de temps à autre que je me trouve sur un sol britannique. En déployant le journal du matin, je suis tout surpris d'avoir sous les yeux un texte en deux langues : le français d'un côté, l'anglais de l'autre. Pour cette dernière langue il n'existe pas de patois ; la première, au contraire, a donné naissance à des tournures de phrases et à des expressions qui me rappellent le Canada et les Antilles. C'est ainsi que j'entends le mot « espérer » pour « attendre », et que le moricaud auquel je demandais à Curepipe s'il pouvait porter ma malle, me répondit : « Moi capape », pour « capable ». Ce mot *capape*, qu'on entend vingt fois par jour, m'a souvent fait sourire.

Port-Louis possède un petit musée, dont les honneurs me sont faits par le directeur, M. Daruty de Grandpré, qui veut bien me donner tous les renseignements que je lui demande sur le dronte, l'oiseau remarquable de Muarice, disparu depuis deux siècles. Ce Dronte ou Dodo — le *Didus ineptus* de Linné, baptisé du nom de *Walgvogel* par les Hollandais, mot qui se traduit par « oiseau de dégoût » — était un oiseau bizarre, aux formes massives, de la grosseur d'un pélican. Il a été reproduit souvent en peinture, entre autres par Roeland-Savary, dont le tableau, au musée de Berlin, représente le Dodo grandeur naturelle.

Les musées de Londres, de Berlin, de Vienne, et même celui de Port-Louis, possédaient des squelettes plus ou moins complets de ce curieux bipède, mais jusqu'en 1896 il n'en existait nulle part un seul où aucun vertèbre ou ossement ne manquait. C'est un Anglais de Port-Louis, M. Clarke, qui, après de longues recherches et des fouilles réitérées dans une mare de l'île, a réussi à trouver un squelette entier. C'est celui que me montre M. Daruty de Grandpré.



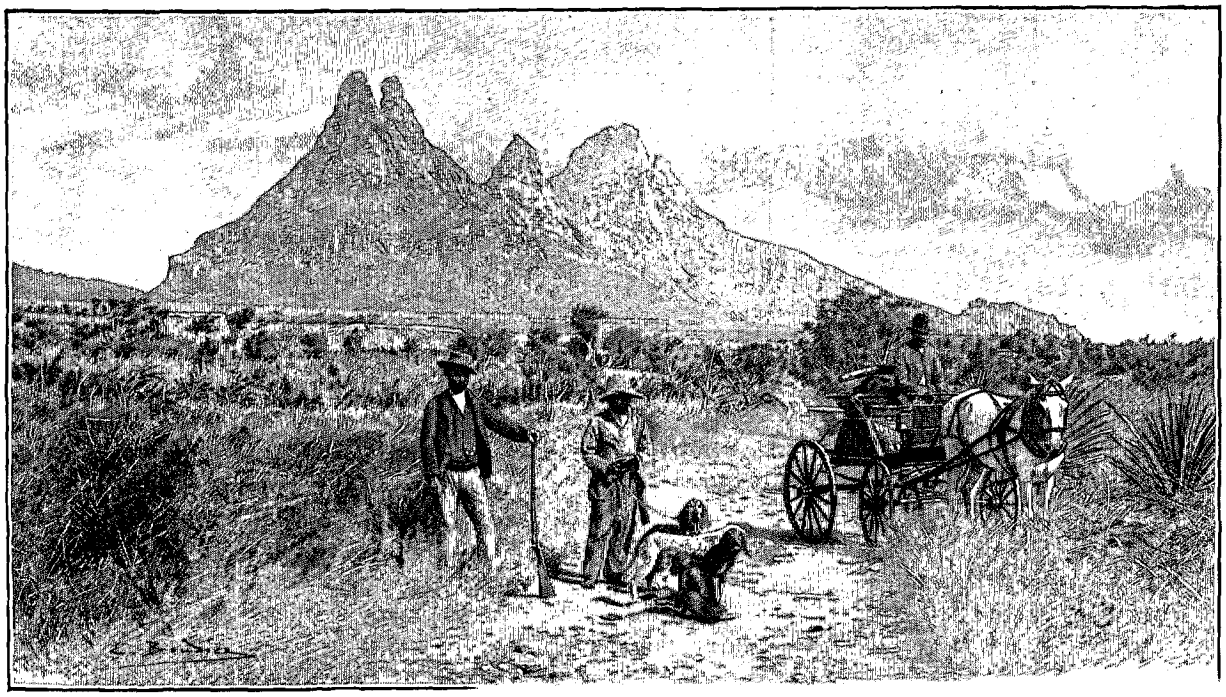
EFFETS DU CYCLONE DU 29 AVRIL 1892 À PORT-LOUIS. — DESSIN DE GOTORBE.

Nous retrouvons le Dronte sur une vieille gravure hollandaise du XVII[e] siècle, reproduite dans le remarquable ouvrage du prince Roland Bonaparte : *Le premier établissement des Néerlandais à Maurice.*

Comme Maurice avait son Dodo, les îles voisines de Bourbon et de Rodrigues possédaient le Solitaire, se rapprochant comme forme de l'autruche. Madagascar avait l'Epiornis, la Nouvelle-Zélande le Moa, oiseaux gigantesques, également de la famille des autruches. Tous ces oiseaux curieux ont disparu.

Les historiens de tous temps ont parlé des tortues monstres qu'on trouvait à Maurice. De celles-là il ne reste que quelques spécimens, favorisés d'une longévité exceptionnelle. Jusqu'à quelques mois avant mon arrivée à Port-Louis, on conservait dans une dépendance de la caserne une tortue d'une dimension gigantesque, qui passait pour être déjà très vieille à l'époque de l'occupation anglaise en 1810. Elle avait été achetée 500 livres sterling par M. de Rothschild de Paris. Aujourd'hui dans ce même corps de bâtiment on en montre une autre, de dimension moins étonnante, mais néanmoins de grosseur extraordinaire, et au musée j'en vois une empaillée qui fait honneur à sa race.

Dans ma promenade à travers la ville, comme plus tard en parcourant les environs, j'ai eu l'impression



LES TROIS MAMELLES (PAGE 446). — DESSIN DE BOUDIER.

pénible de deux cataclysmes qui ont frappé le pays à une année d'intervalle. Une grande partie de l'île a été ravagée par le plus terrible des cyclones dont on garde la mémoire, et peu après un incendie détruisait une grande partie de la capitale. C'est le 29 avril 1892 qu'un ouragan d'une force inouïe se déchaîna sur Maurice. La chaleur accablante qui avait régné pendant dix jours n'avait pas alarmé les habitants, dont aucun ne prévoyait l'approche d'un cyclone à cette époque de l'année, ces phénomènes ne se produisant dans cette partie de l'océan Indien que de décembre à mars.

Grande fut la stupeur lorsque, dans la matinée, le vent commença à souffler avec une rapidité de 100 kilomètres, renversant quelques maisons, abattant des arbres et détruisant une partie des récoltes. Le calme se rétablit, et l'on croyait la tempête terminée. Hélas! une ou deux heures après un grondement sinistre, un mugissement soudain se fit entendre; l'ouragan se déchaîna avec une violence dont personne n'avait le souvenir. Il dura deux heures, et au plus fort du cataclysme le vent avait acquis une vitesse de 196 kilomètres.

Tout fut détruit, balayé, anéanti sur le passage du fléau; les maisons s'écroulèrent; rien ne résista. Plus de 1 000 habitants périrent; le nombre des blessés fut bien supérieur. Les cases des indigènes furent fauchées comme des châteaux de cartes; d'arbres, il n'en resta presque plus debout; les champs de canne furent dévastés et un grand nombre d'édifices en maçonnerie furent réduits à l'état de ruines; des milliers de gens se sont trouvés sans abri, sans asile.

La position de l'île Maurice, comme centre des courants cycloniques dans l'océan Indien, ayant eu le plus à souffrir depuis le commencement de ce siècle des cinquante et quelques ouragans qui passèrent par ces mers, était tout indiquée pour l'installation d'un établissement destiné aux études magnétiques et météorologiques. Le gouvernement anglais l'a bien compris en fondant dans la proximité de Port-Louis un observatoire très bien aménagé, et en en confiant la direction à un savant de grand mérite, le docteur Meldrum.

A peine commençait-on à se relever du sinistre, qu'un incendie, que beaucoup d'habitants attribuent à la malveillance, se déclara à Port-Louis. Le feu dévora environ 130 maisons; tout un quartier de la ville, un des plus animés et où se trouvaient les principaux magasins, fut changé en un amas de ruines. Quatre ans après, au moment de mon passage, je vois encore des débris calcinés et des terrains vides de constructions.

Souvent un grand incendie dans les colonies est le point de départ d'un véritable embellissement; les vieilles bicoques et constructions, datant de loin, qui ont été la proie des flammes, sont remplacées par des habitations plus modernes, plus confortables et plus élégantes. J'ai visité Fort-de-France en 1892, peu de temps après l'incendie, et j'avais trouvé la ville singulièrement embellie et restaurée depuis une visite avant le désastre. Port-Louis ne m'a pas fait cet effet; j'ai été même étonné de voir des emplacements, relativement étendus, attendant encore l'arrivée du charpentier et du maçon.

Je commence mon voyage dans l'intérieur par Rosehill, où je reçois l'hospitalité dans une famille char-

*

mante. On me fait faire une ravissante promenade en voiture dans les plaines Wilhelms, et le lendemain je prends le train pour Rose-Belle. M. de Rochecouste, dont je serai l'hôte pendant quatre jours, m'attend à la gare. La belle habitation de M. de Rochecouste se trouve à proximité de deux importantes sucreries qui lui appartiennent. Après avoir parcouru de vastes champs de canne, j'arrive à destination. La propriété s'appelle Riche-en-Eau, et, en effet, il y a de l'eau en abondance dans cette région.

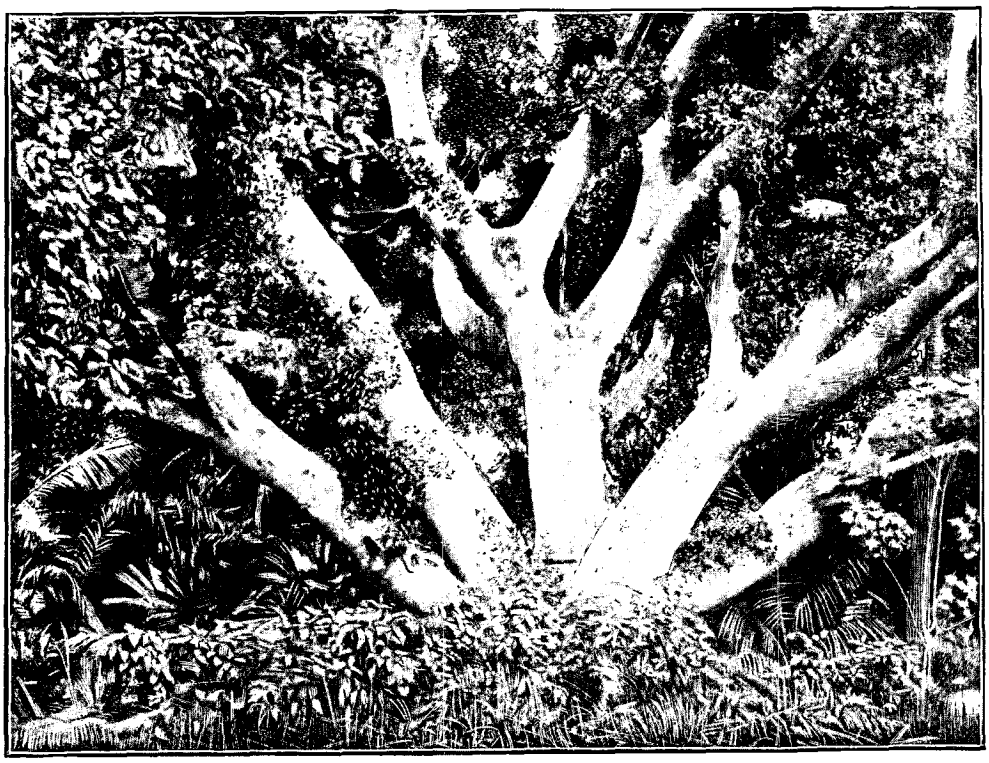
Comme cultures, à part quelques essais insignifiants de vanille, de café et d'autres produits, Maurice ne connaît plus que la canne à sucre; on peut dire que toute l'île en est couverte. La canne ne représente pas ce que la flore a de plus attrayant dans les pays tropicaux; le coup d'œil de tous ces champs est monotone et manque de poésie. Mais le planteur ne les regarde pas avec l'indifférence du touriste. Cette plantation est son capital; le rendement probable de l'année est la préoccupation et la discussion de chaque jour.

D'après la dernière publication, Maurice comptait 112 moulins à sucre ; la production avait été de 120 millions de kilogrammes. La culture couvrait 92 024 acres, soit 37 000 hectares, et occupait 52 030 travailleurs, à de très rares exceptions près tous Hindous. L'émigration de ces Indiens est un bienfait pour la colonie, qui, sans eux, manquerait de bras.

M. de Rochecouste me conduit à Mahébourg, point terminus de la ligne de chemin de fer. De ville florissante qu'elle était jadis, Mahébourg, qui doit son nom à Mahé de Labourdonnais, n'est plus qu'une ville déserte, déchue de son ancienne importance et n'offrant plus rien à voir qu'une modeste cathédrale. L'herbe pousse dans les rues, où je n'aperçois que de sales boutiques tenues par des Chinois. Nous bifurquons à gauche, et, en suivant la route circulaire qui entoure la baie du Grand-Port, nous arrivons à l'emplacement où les Hollandais ont construit le grand fort, suivant certains historiens en 1638, suivant d'autres en 1644.

Il en existe encore des ruines. Les Français ont dû en démolir une partie, et se servir du soubassement et des souterrains pour construire un corps de bâtiment supplémentaire. Les vestiges que nous avons devant les yeux semblent donc provenir des deux occupations successives.

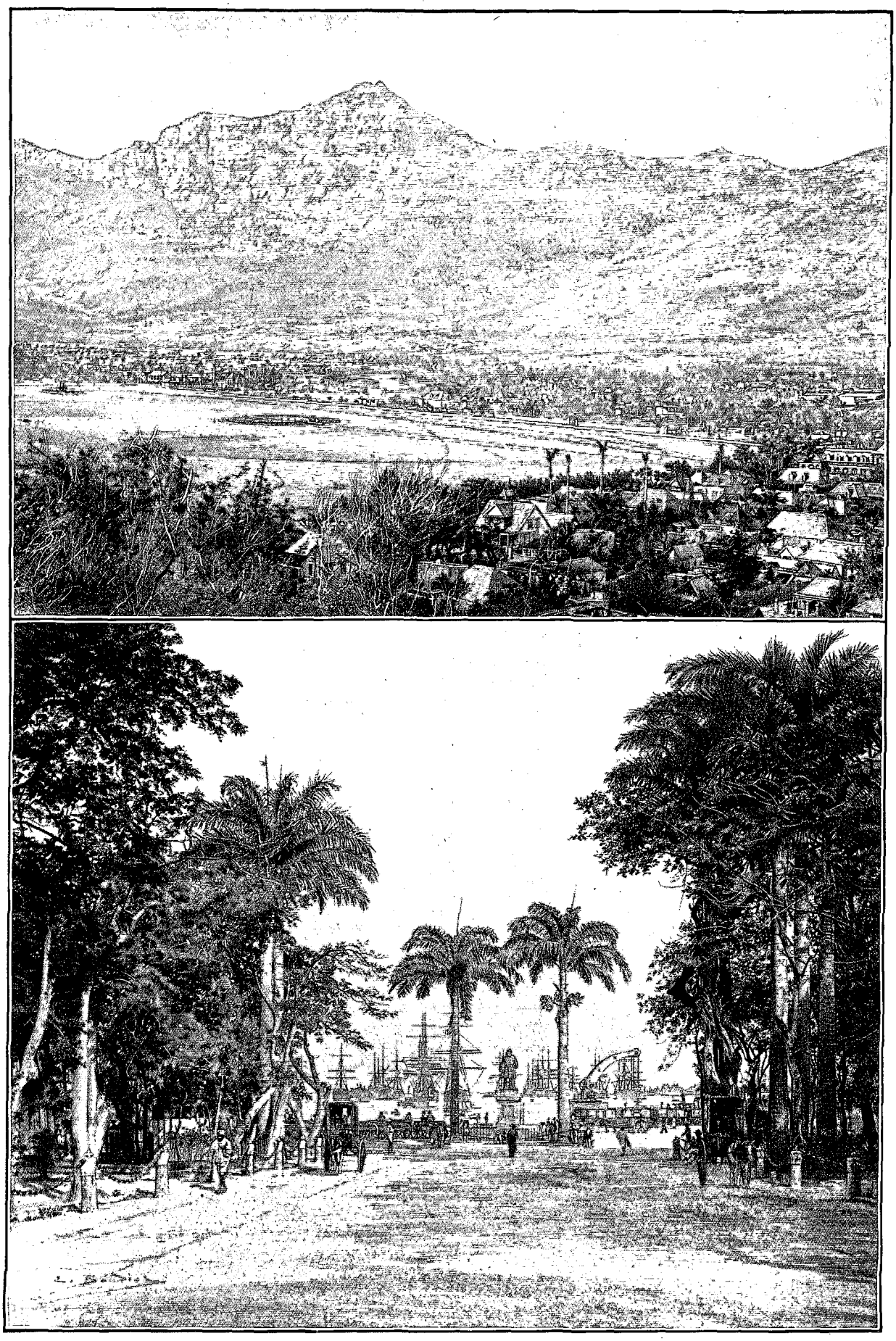
Tout près de ces ruines habite une femme âgée, connue sous le nom de « la Vieille Magon ». Elle prétend avoir cent ans ; son mari est mort centenaire, il y a trois ans. La brave femme nous raconte, avec son amusant accent créole, qu'elle se rappelle fort bien les péripéties du combat naval qui eut lieu au Grand Port en 1810 entre Français et Anglais et nous donne des détails très précis sur la prise de possession de l'île.



LE FICUS DE POIVRE AU RÉDUIT (PAGE 453). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la curieuse montagne du Lion, qui se dresse à gauche et qui réellement a la forme d'un lion couché, nous continuons notre promenade jusqu'à un endroit qui s'appelle les « Bambous » ; c'est là que la route finit et qu'il faut rebrousser chemin.

La végétation dans cette région de l'île est plus riante que celle que j'ai vue dans les autres parties. Maurice n'a pas du tout l'aspect tropical, la végétation dense et luxuriante de Ceylan ou de Java. On se croirait plutôt en Europe, si l'on substituait les champs de blé ou d'orge aux interminables champs de canne qui vous poursuivent partout. En dehors du massif montagneux de l'intérieur, tout est plat. Les arbres bien fournis, répandant un puissant ombrage, sont rares ; deux espèces se répètent à l'infini : ce sont le vacoa et le filao. Le vacoa, dont le panache rappelle vaguement le déploiement de certains palmiers, a peu de hauteur

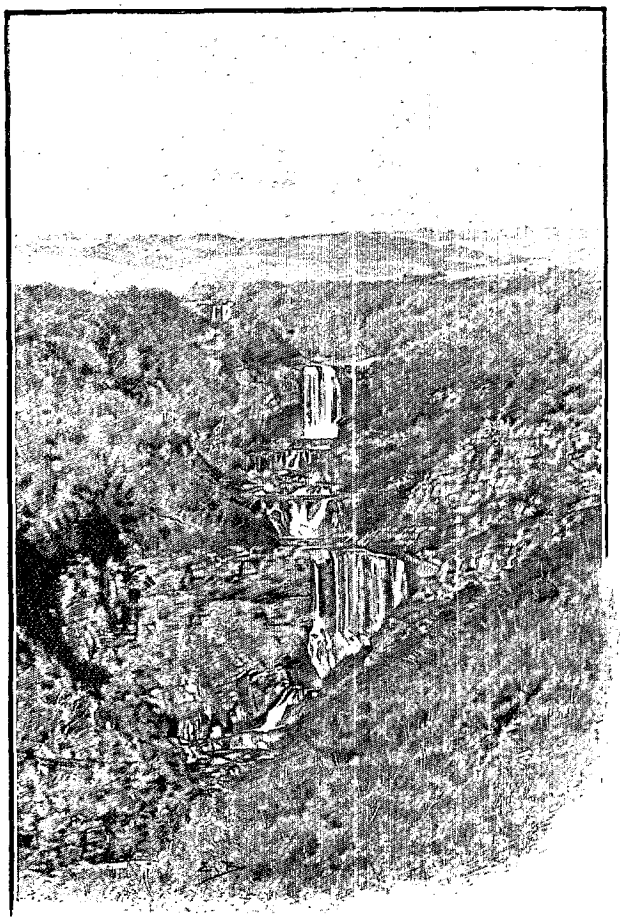


PORT-LOUIS : LE CHAMP DE MARS ET LA PLACE DE LABOURDONNAIS. — DESSINS DE BOUDIER.

et encore moins d'ombrage. C'est un arbre très utile; on se sert de ses feuilles pour fabriquer des nattes, des corbeilles et des sacs pour l'emballage du sucre. Le filao, s'il était plus garni, ce qui arrive rarement à cause du vent, ressemblerait aux pins qu'on trouve dans les environs de Cannes. Le plus souvent, les touffes sont peu épaisses et le ciel traverse les minces ramilles que la brise agite constamment. De là un aspect chétif et mélancolique, peu en harmonie avec ce qu'on est convenu d'appeler la riche flore des tropiques. Le lantana est à Maurice, comme à Ceylan, la plante parasite qui envahit tout. On le nomme ici « de la vieille fille ». Nous trouvons encore le bananier, le flamboyant, le manguier, l'arbre du voyageur et plusieurs espèces de palmiers et d'arbustes de la zone tropicale.

A la station de Rose-Belle, où nous nous rendons le lendemain, aboutit l'embranchement de Souillac. Arrivés dans ce village, chef-lieu du quartier de la Savane, nous trouvons une voiture pour nous conduire à travers la partie méridionale de l'île. Même végétation que celle de la veille, avec l'accompagnement obligatoire des cannes à sucre, des vacoas et des filaos. Nous suivons la plage jusqu'au bout de la baie du Jacotet, promenade ravissante de 10 à 12 kilomètres. La mer est d'un bleu intense, frangée de lignes d'écume que produisent les flots venant se briser sur les récifs madréporiques qui constituent la bordure de la côte.

Partout des laves, tant en miettes qu'en blocs, des formes les plus bizarres, car l'île n'est qu'un amas de scories, résidu refroidi des matières ignées vomies par les feux sous-marins. Ces débris de lave se trouvent en quantité innombrable partout, jusqu'au milieu des cannes. Certaines côtes en sont hérissées, et l'action des vagues a mis la masse poreuse à nu. Maurice et Bourbon ont surgi de l'Océan à la fin de l'époque tertiaire, à la suite de soulèvements successifs; la terre s'est couverte dans le cours des siècles d'humus et de végétation, mais la base du sol n'est qu'un agrégat de matières plutoniques projetées au-dessus des eaux par un unique mais tout-puissant ouvrier, le volcan ! Plus loin nous trouvons la baie du Cap, où débouche la grande rivière du Cap, s'échappant d'une belle gorge, et non loin de là la cascade de Chamarel, d'une hauteur de 96 mètres.



CASCADE DES TAMARINS. — DESSIN DE BOUDIER.

Sur tout notre parcours, j'observe des usines. On a commencé la coupe, et des centaines d'Indiens transportent la canne aux différents moulins. J'ai même pu visiter, en cours de route, deux fabriques où l'on travaille sans interruption. Les fabricants de Maurice ont, comme ceux de Java, la réputation d'avoir suivi sous tous les rapports la marche du progrès en fait de machines perfectionnées.

Le lendemain je vais visiter un site très curieux dans les environs de Mahébourg, et qu'on appelle « le Souffleur ». Le Souffleur est un amoncellement d'énormes blocs de lave s'élevant à pic dans une anse de la mer, qui vient se briser sur les parois sapées par la vague et qui s'engouffre avec fracas dans les anfractuosités que les lames ont creusées dans la masse. Le spectacle est saisissant; le choc de l'Océan soulève des montagnes d'écume dans lesquelles se reflètent les rayons du soleil, produisant des arcs-en-ciel superposés, tandis que plus bas l'eau, d'un bleu d'indigo, cherche une issue à travers les multiples fissures de laves. La mer, en pénétrant dans ces crevasses, produit un bruit infernal. En me promenant sur les débris de laves, entre lesquels le lichen pousse à profusion, je découvre un véritable pont naturel, arcade volcanique creusée par la puissante action des flots.

Encore quelques excursions de moindre importance dans les environs de Riche-en-Eau, et je quitte la maison hospitalière de M. de Rochecouste. Il faut que je retourne au paradis (!) terrestre qui a nom Curepipe, non pas pour revoir l'angélique propriétaire de l'hôtel, mais pour reprendre possession d'une malle que j'y ai laissée, et pour visiter la cascade des Tamarins.

L'excursion en valait la peine, malgré la pluie torrentielle. Les eaux se précipitent par sept étages, pour ainsi dire, formant chacun une nappe distincte. Une belle végétation tout autour encadre les gradins de basalte

ou de lave sur lesquels la masse d'eau bondit en écumant. Le site est grandiose et sauvage, mais il gagnerait beaucoup à être éclairé par un radieux soleil, ce qui arrive quelquefois, m'a-t-on dit.

Le Gouverneur m'attend dans l'après-midi. Je n'ai qu'à reprendre le train jusqu'à la station de Rosehill; de là il y a vingt minutes pour arriver au Réduit, sa résidence. J'y suis reçu avec cette franche cordialité qui caractérise les Anglais de distinction, et Son Excellence me présente à Lady Bruce et à sa nièce.

Le Réduit date de 1778, comme l'indique une plaque apposée à la façade. C'est un vaste bâtiment en pierre, contenant de beaux salons, une salle de bal somptueuse, et embelli dès sa construction primitive suivant les goûts des premiers gouverneurs anglais qui l'ont habité. Depuis une trentaine d'années, on s'est beaucoup occupé des jardins et du parc qui l'entourent. Cette coquette résidence, située dans une des plus belles parties de l'île, à mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, constitue un séjour délicieux. D'un côté la vue s'étend jusqu'à l'Océan ; dans la direction opposée, l'œil embrasse une magnifique perspective sur la chaîne montagneuse qui encadre la plaine de Moka. Tout autour un calme des plus complets, dont le charme est rehaussé par les parfums suaves qu'on respire. Des fleurs partout ; des pelouses entretenues avec soin, un air vivifiant qui dilate les poumons. A deux pas du château se trouve le jardin français, créé au siècle dernier et orné des plus beaux spécimens de la flore tropicale.



ANCIEN TOMBEAU DE PAUL ET VIRGINIE,
ACTUELLEMENT DÉTRUIT, DANS LE JARDIN DES PAMPLEMOUSSES (PAGE 456).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les promenades aux alentours du Réduit ne manquent pas, et c'est là encore qu'on se rend compte de la formation volcanique de l'île Maurice. Les ravins sauvages, les déchirements du sol, les gorges abruptes, les parois détachées, comme avec une lame de couteau, dont je suis le pourtour, sont les preuves tangibles de l'origine de ces terres. Les profondeurs dans lesquelles plonge le regard démontrent qu'on se trouve sur les bords d'un cratère éteint, recouvert par les mousses et par les caprices de plusieurs siècles de végétation.

Il y a beaucoup de singes dans les environs du Réduit, tous de la même espèce et de la même grandeur, et ne se montrant que de grand matin ou à la tombée de la nuit. D'animaux nuisibles ou de fauves, Maurice n'en possède pas. Le serpent, inconnu autrefois, s'y est introduit, probablement avec les chargements des navires venant de l'Inde, mais on n'en trouve pas beaucoup, et encore ne sont-ils pas venimeux. Du temps des Hollandais, l'île, paraît-il, était infestée de rats, à tel point que leur nombre fantastique obligea les occupants à évacuer le pays. Est-ce une légende? Je ne saurais le dire : toujours est-il que plusieurs auteurs néerlandais du XVII^e^ siècle mentionnent l'abondance de ces rongeurs, et que Bernardin de Saint-Pierre, dans son *Voyage à l'île de France*, affirme également que ce sont les rats qui forcèrent les Hollandais à abandonner Maurice.

On garde le souvenir, dans la colonie, d'un éléphant qui y a vécu pendant de longues années. Un navire portant le pachyderme relâcha à Port-Louis pour cause d'avaries. On débarqua l'éléphant, et lorsque, le bateau ayant terminé ses réparations, on voulut rembarquer le passager, son obstination triompha de toutes les tentatives pour le faire monter à bord. Après avoir essayé de tout, on dut repartir sans la bête récalcitrante, qui, du reste, gagna honnêtement sa vie en travaillant dans une usine jusqu'à sa mort.

Le gouverneur a l'amabilité de me faire connaître les environs plus éloignés et me promène à travers les plaines de Wilhelms et de Moka ; cette dernière, une des régions les plus fertiles de l'île, doit son nom aux

plantations de café qui y existèrent à une époque déjà assez reculée. Les plateaux que je parcours étaient très boisés jadis ; on a tout défriché pour la culture de la canne à sucre. Bernardin de Saint-Pierre, dans un de ses volumes, parle des chasses aux cerfs que l'on faisait dans des forêts complètement disparues aujourd'hui. Il reste encore un certain nombre de cerfs dans le centre de l'île, réfugiés dans une partie boisée que le défrichement a épargnée.

Le climat de ces plaines, comme celui du Réduit, qui se trouve à peu près à la même altitude, est très salubre. On n'a pas à y craindre la chaleur ou les fièvres de Port-Louis, et les pluies de Curepipe ne s'étendent pas jusqu'aux plateaux. Le cyclone de 1892 y a également porté ses ravages ; j'en vois encore des vestiges, et à la Résidence le gouverneur me donne les détails des heures terribles qu'y a passées son prédécesseur.

Quelques heures de chemin de fer me permettent de faire le tour de la partie nord-est de l'île, en passant par Port-Louis, par le quartier des Pamplemousses, que je visiterai plus en détail le surlendemain, par la plaine des Roches et le Flacq, en contournant la Montagne Blanche, retournant au Réduit par la ligne du Centre. La route est jolie, mais ne varie pas dans ses détails ; peu de végétation franchement tropicale, mais en revanche beaucoup de canne, toujours de la canne, des bananiers chargés de leurs régimes savoureux, des indigènes le nez en l'air, et des enfants presque nus.

Ce n'est qu'à regret que je quitte la maison hospitalière du représentant de la Reine, après avoir fait une dernière tournée dans les allées au frais ombrage de ce beau domaine. C'est le grand jour des courses à Port-Louis, et si la réunion m'intéresse peu au point de vue hippique, le coup d'œil sera très intéressant, d'après l'information de l'ami qui m'a invité à l'accompagner.

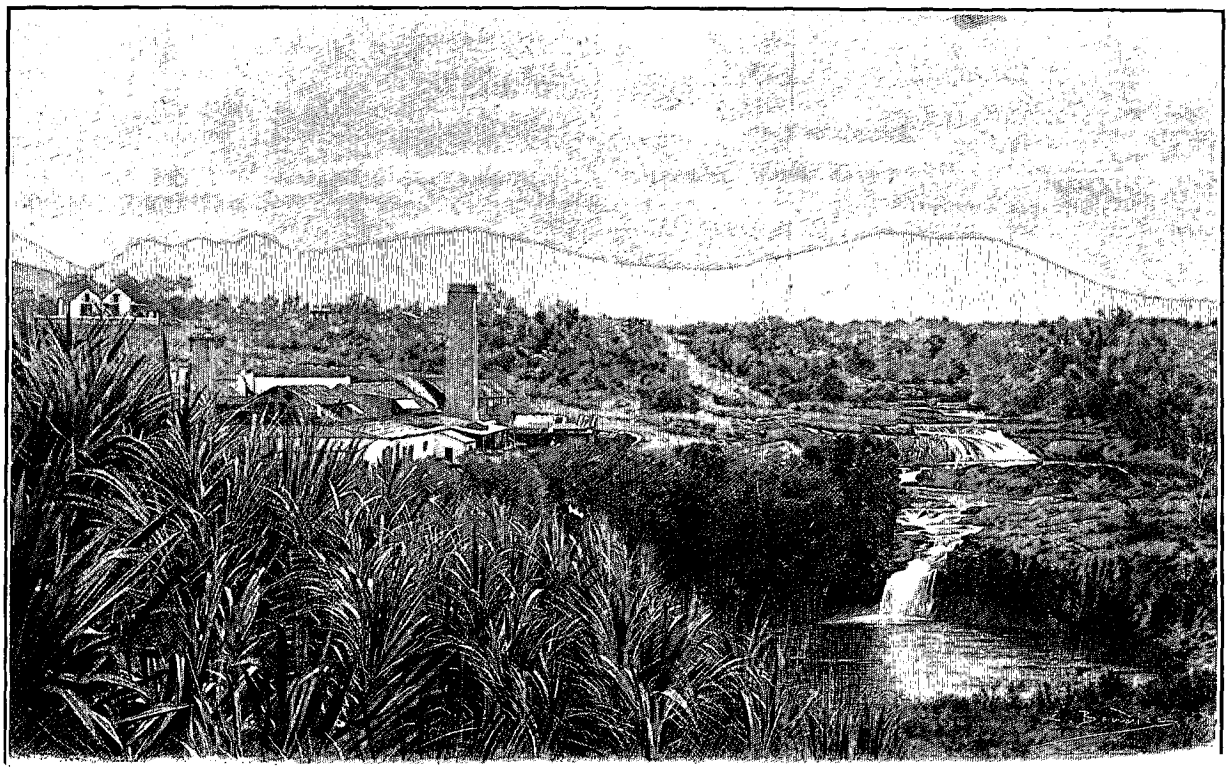
Non seulement la capitale, mais toute l'île est en fête ; les banques et les bureaux ferment à midi. Les trains sont archibondés, un compartiment des premières à huit places est envahi par douze, seize voyageurs des troisièmes ; c'est la folie, le délire : heureux celui qui trouve à se caser d'une façon quelconque. Les travailleurs hindous quittent le champ et l'usine ; le serviteur abandonne son maître ; tout ce monde, revêtu de ses habits de fête et muni de victuailles, se précipite dans les wagons ou entreprend une longue course à pied pour arriver avant l'heure. La négresse et l'Indienne se sont mis de la poudre de riz et portent des bouquets ; les femmes hindoues sont chargées de bijoux, de boucles d'oreilles d'une dimension fabuleuse et portent des bracelets aux bras et aux pieds. Plusieurs d'entre elles ont amené de beaux enfants, dont les grands yeux, pétillant de malice, ont l'éclat de pierres précieuses. Parmi les hommes je vois des mulâtres, habillés de noir, portant des chapeaux hauts de forme, et tout ce monde est d'une volubilité assourdissante.



UNE FEMME INDIENNE À MAURICE. — DESSIN DE MIGNON.

Le champ de courses confine à la ville. Il est dominé d'un côté par un cirque de collines qu'occupent déjà en grappes étagées des milliers de spectateurs. Le centre de la piste renferme une masse compacte d'indigènes que viennent grossir encore les contingents amenés par les derniers trains. Vraiment le spectacle est unique au monde ; l'île doit être déserte, car la plus grande partie de sa population se trouve là, dans ses costumes bariolés, où le rouge, le jaune, le vert et le blanc dominent, et qu'inonde de flots de lumière le soleil tropical. Ce tableau de couleur locale m'intéresse plus que l'enceinte du pesage, où se promène l'élément européen et où, comme chez nous, le bookmaker, de sa voix rauque, pousse à la dépense.

Néanmoins je rends hommage aux fraîches toilettes des belles créoles et des élégantes Européennes, dont je me permets de faire discrètement l'inspection. Les tribunes ne sont pas installées de la même façon qu'en Europe : elles sont divisées en loges. Au moyen de cette distribution chaque famille ou groupe d'amis se trouve chez soi, ce qui a son avantage dans un pays où les différentes nuances de l'épiderme pourraient amener certaines difficultés de contact. Les chevaux qui courent sont importés d'Australie, d'où



LA SUCRERIE DE RICHE-EN-EAU (PAGE 450). — DESSIN DE BOUDIER.

viennent aussi les jockeys qui les montent. Il me reste une dernière excursion à faire, c'est celle des Pamplemousses et de son jardin réputé. J'y suis accompagné par M. Boulé, le même ami qui m'a conduit aux courses, et ma surprise est grande en constatant que cette ancienne route, dont les récits de notre jeunesse nous parlent avec tant d'extase, se trouve dans l'abandon le plus complet. C'est ici qu'autrefois habitaient tous les gens aisés, et que des deux côtés s'élevaient de belles propriétés et d'élégantes constructions. Hélas ! la fièvre qui s'est déchaînée sur Maurice en 1867 et qui dans ses terribles effets a fait périr des milliers d'habitants a changé tout cela. On n'habite plus les Pamplemousses, pas plus que Port-Louis ; on est allé s'installer dans les différentes stations qui conduisent de la métropole à Curepipe.

En plusieurs endroits j'observe encore les vestiges des anciennes demeures, de larges avenues que la brousse envahit, des murs en pierre et des pilastres délabrés ou menaçant ruine, des restes de vergers et de jardins où l'ivraie se mêle aux aloès, aux cactus, aux multipliants et aux roses poussant à l'état sauvage. De ci de là, de méchantes boutiques d'indigènes et des cabanes de triste apparence. Les seules constructions qui attirent l'attention sont une pagode hindoue et la maison où, en 1810, fut signée la paix qui cédait l'île.

Nous arrivons au beau jardin des Pamplemousses, que le naturaliste Poivre fonda en 1778. Ce jardin d'essai se trouve aujourd'hui sous la direction d'un botaniste de grand talent, et peut compter parmi les mieux réussis des colonies. J'y remarque une splendide collection de palmiers de toutes provenances, de poétiques avenues, des lacs gracieux semés d'îlots couverts d'un labyrinthe de végétation et de fleurs.

Le retour doit se faire par le même chemin; il n'y en a pas d'autre. En suivant cette route des Pamplemousses, mes souvenirs d'enfance se réveillent. C'est dans ce quartier de l'île que Bernardin de Saint-Pierre a fait vivre Paul et Virginie, et forcément, en parcourant ces lieux, différents passages de son impérissable volume me reviennent à la mémoire. J'avais tenu à le relire avant de fouler cette île de France que la jeunesse de tous les pays apprend à connaître par le captivant récit qui a été traduit dans presque toutes les langues du monde. J'ai senti cet irrésistible besoin de m'assurer si vraiment ces sympathiques enfants avaient existé, et, à cet effet, j'ai interrogé plusieurs vieux résidents descendant de familles qui vivaient à Maurice dans le courant du siècle dernier.

J'aurais désiré que l'on m'affirmât l'exacte vérité de tous les détails de cette touchante histoire, et telle est la puissance de l'illusion évoquée par le roman, que j'éprouvais un certain désappointement en apprenant que Paul et Virginie, pas plus que Mme de la Tour et Marguerite, n'ont jamais existé que dans l'imagination du poète. Et, malgré ce fait indiscutable, il n'en est pas moins vrai que la pastorale a été élaborée sur certains détails réels accouplés à des souvenirs personnels de l'auteur. Bernardin de Saint-Pierre a séjourné

dans l'île de 1768 à 1770, et dans une de ses publications on trouve le récit de ses impressions et de ses aventures personnelles pendant les différents voyages qu'il fit dans le pays. Ces souvenirs forment une partie de la genèse de son idylle, tandis que l'épisode le plus émouvant du drame, le naufrage du navire sur les récifs de l'île d'Ambre, est un fait historique dont les archives de Maurice font foi. Le *Saint-Géran*, venu de France, échoua dans la nuit du 18 août 1744 sur la côte de l'île d'Ambre et s'y brisa complètement. Deux fiancés qui se trouvaient à bord périrent, comme presque tout l'équipage, et la mer rejeta leurs cadavres dans une anse qui s'appelle encore la baie du Tombeau. C'est au même endroit que l'auteur du livre fait retrouver par Paul le corps de Virginie, enseveli dans le sable.

Jusqu'il y a cinq ans on put voir en bon état de conservation, au jardin des Pamplemousses, le tombeau des deux amants, lequel, dit-on, n'était à l'origine qu'un monument symbolique dont l'illusion s'était emparée pour perpétuer l'œuvre du grand écrivain. De ce monument il ne reste plus aujourd'hui que le socle. On m'a montré près de la gare du chemin de fer le soubassement d'une autre sépulture, sur laquelle autrefois on pouvait admirer deux statuettes représentant les deux enfants.

Quand, le lendemain, le bateau m'emporte à la Réunion, et qu'au soleil couchant le Pouce et le Pieter Booth étalent une dernière fois à ma vue leurs silhouettes, j'éprouve un sentiment de véritable satisfaction d'avoir pu parcourir cette attrayante île Maurice, si intéressante par son histoire, si sympathique par ses habitants.

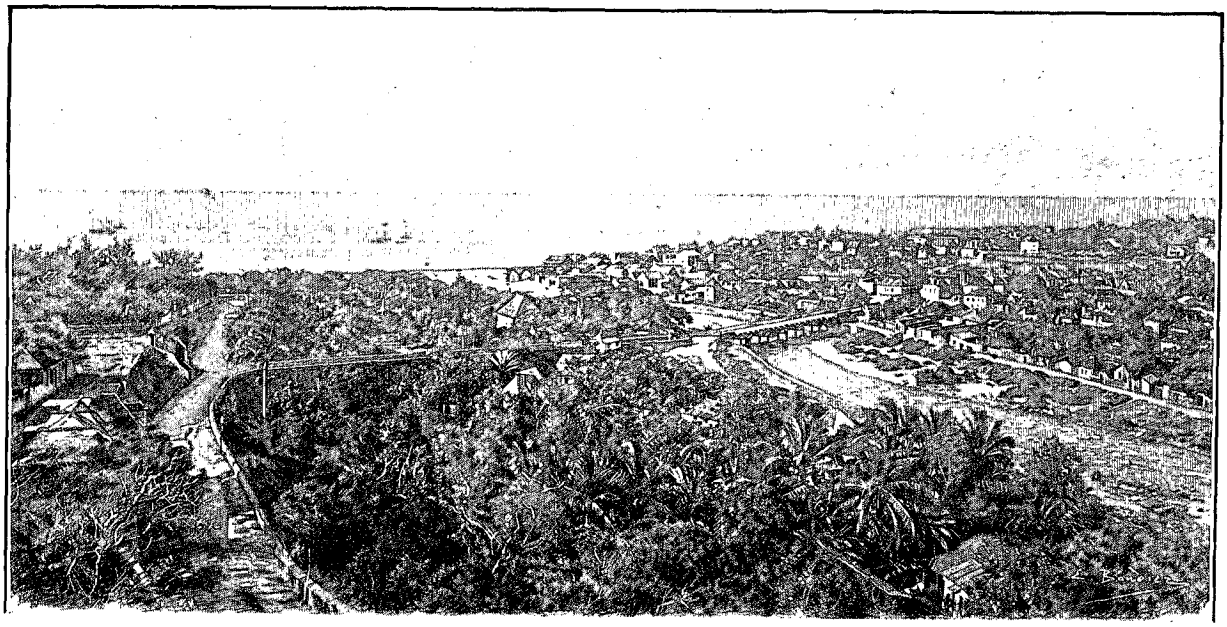
Si j'ai été en quelque sorte désappointé dans ma visite à la colonie, c'est en constatant le malaise dans lequel elle se trouve. Certes, il y a cinquante ans, il y avait plus de bien-être qu'aujourd'hui, les sucreries produisaient de gros bénéfices, d'autres cultures réussissaient. L'abolition de l'esclavage a porté un coup terrible à la prospérité de Maurice, comme à celle de tant d'autres colonies, et la concurrence du sucre de betteraves a ruiné plus d'un planteur. De terribles sécheresses ont eu des effets désastreux sur les récoltes, le grand cyclone de 1892 et l'incendie de Port-Louis en 1893 ont accablé la population. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la colonie, éprouvée de tant de façons, s'appauvrisse graduellement, d'autant plus que le nombre toujours croissant des Asiatiques menace d'envahir l'île, et que l'Arabe prend de plus en plus une place prépondérante dans le commerce. Heureusement que le courage et l'énergie ne font pas défaut aux planteurs, qui, en présence de tant d'obstacles, redoublent d'efforts pour les surmonter par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

G. VERSCHUUR.



RADE DE PORT-LOUIS. — DESSIN DE SLOM.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE À VOL D'OISEAU DE SAINT-DENIS DE LA RÉUNION (PAGE 458). — DESSIN DE BOUDIER.

L'ILE DE LA RÉUNION[1],

PAR M. G. VERSCHUUR.



NÈGRE MENDIANT.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ce n'est que depuis peu d'années que le voyageur à destination pour la Réunion, débarque à la Pointe des Galets. Autrefois c'était devant Saint-Denis, la capitale de l'île, que les bateaux jetaient l'ancre. Le débarquement y était généralement difficile, la mer étant d'ordinaire très agitée; beaucoup de passagers se souviendront du mauvais quart d'heure qu'ils ont eu à passer avant de gagner la terre, dans une embarcation secouée par la houle sur une mer foisonnant de requins. Souvent, dans la mauvaise saison, les navires mettaient des semaines à faire leurs opérations, et parfois les raz de marée empêchaient toute communication avec la terre.

La création d'un port, où les paquebots pourraient accoster à quai, s'imposait. On a choisi, bien à tort d'après l'opinion générale, la Pointe des Galets, et le bassin, où le bateau doit entrer avec la prudence du serpent, a coûté des sommes folles : 60 millions, m'a-t-on affirmé! Comme dimension, ce port minuscule n'est qu'une vraie mare à canards ; manœuvrer et tourner dans un espace aussi exigu constitue un véritable tour de force.

Enfin, notre *Djemnah* trouve moyen d'accoster. Les premières têtes que j'aperçois sont celles d'une rangée de fonctionnaires au service du purgatoire de tous les pays — la douane! Je ne puis m'empêcher de faire l'observation qu'à Maurice, île de la même superficie que la Réunion, et ayant un commerce bien supérieur, les Anglais trouvent moyen de faire la même besogne avec un seul douanier! L'inspecteur est très complaisant et me croit sur parole quand je lui déclare que les colis que je désire prendre avec moi ne contiennent aucune contrebande; mais j'ai trois petites caisses renfermant des articles du Japon et de la Chine que je demande à déposer jusqu'au moment où, après un mois, je quitterai la colonie.

J'avais laissé ces mêmes objets à la douane à Changhaï, à Batavia, à Ceylan et à Maurice ; cette opération en pays anglais et hollandais avait pris cinq minutes au plus et avait été réglée au moyen d'un bulletin de quelques centimètres carrés. Ici, c'est tout autre chose! On veut se livrer au plombage de mes caisses; deux, trois employés se mettent déjà en mouvement; il y aura des paperasses à établir, des papiers à signer, des formalités à remplir, et mon train part dans quarante minutes. Si je le manque, je devrai attendre

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après des photographies.*

celui de l'après-midi. Je frémis devant cette montagne d'obstacles, mais grâce à une lettre dont je suis porteur, j'obtiens de l'amabilité de l'inspecteur que l'on ait pitié de moi : mes colis sont marqués à mon nom, et remisés dans un coin du magasin.

De la Pointe des Galets à Saint-Denis il y a 22 kilomètres en chemin de fer; la longueur totale de la ligne ferrée, qui commence à Saint-Benoît et se termine à Saint-Pierre, est de 125 kilomètres. Saint-Denis se trouve à peu près à égale distance de ces deux points terminus. J'y arrive après avoir fait la moitié du parcours sous des tunnels.

La capitale de l'île possède deux hôtels qui se valent. Je me rends à l'*Hôtel d'Orient*, comme étant, d'après mes renseignements, le moins mauvais des deux. Une petite lanterne, appliquée à la façade, m'indique que je suis arrivé au logis. Sur les quatre bonnes chambres que contient l'établissement, j'ai la chance de pouvoir en accaparer une. Quant à la nourriture avec laquelle je fais connaissance sitôt mon débarquement, elle est au-dessous de tout : viande dure comme du cuir, cuisine faite à la graisse rance, usage immodéré d'ail et vin absolument imbuvable.

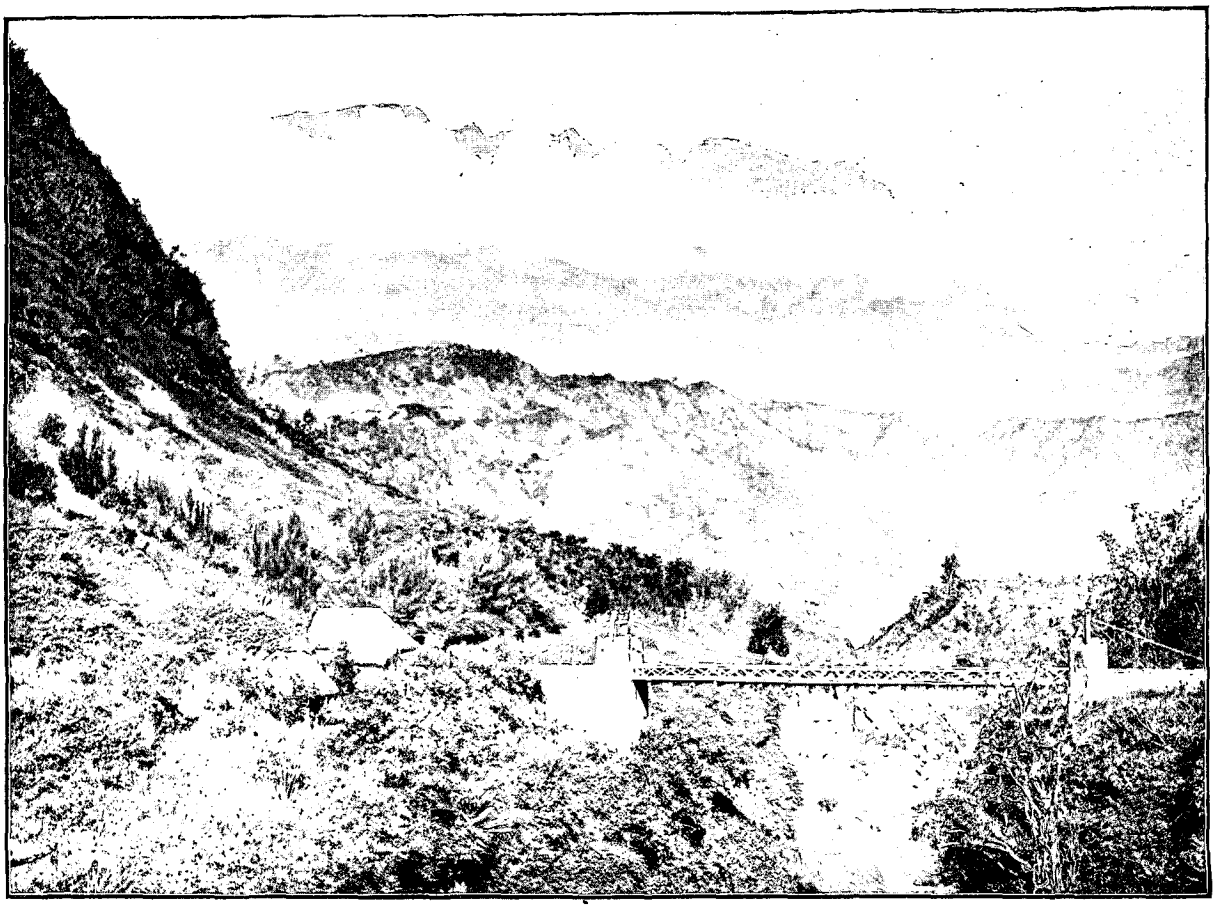
Saint-Denis, avec une population de 28 759 habitants, suivant le dernier recensement, sur 180 295 pour l'île entière, n'a pas ce qu'on peut appeler de couleur locale. Les costumes bariolés qu'on rencontre dans les Antilles ou à Cayenne, les couleurs voyantes chères aux négresses et aux mulâtresses, ne se retrouvent pas dans cette colonie. Les classes inférieures copient plutôt le costume européen. Quant à la femme créole, qui passe sa journée sans absolument rien faire du tout, se balançant dans une chaise longue, et ne s'occupant pas plus de son ménage que de ses enfants, elle a un goût prononcé pour la toilette toutes les fois qu'elle se montre en public. Elle mangera du riz et de la morue pendant un mois pour pouvoir paraître avec un luxe bien au-dessus de ses moyens à l'occasion d'un mariage, d'un bal ou d'une fête quelconque. Tout est pour l'extérieur dans beaucoup de familles, et la vie intime est d'une simplicité telle qu'on serait bien embarrassé si quelqu'un arrivait à l'improviste à l'heure du repas. Il ne trouverait le plus souvent que du riz couvert d'une espèce de légumes assaisonnés d'eau chaude et de différents piments; ces derniers portent le nom de « rougaïe », et les légumes s'appellent « brèdes ». Ils m'ont fait l'effet d'algues marines, la seule fois que j'en ai goûtés. Et que dire du développement intellectuel de ces créoles, dont la vie s'écoule dans une monotonie désespérante, qui n'ouvrent jamais un livre sérieux, qui vivent comme la fougère au bord du fossé !



COULÉES DE LAVE DU GRAND VOLCAN. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le moment choisi pour voir le beau monde à Saint-Denis est la sortie de l'église le dimanche, ou encore bien mieux une messe de mariage, quand il s'agit d'une famille très huppée. La rubrique « le carnet mondain » d'un journal de la ville vous en fera savourer les détails le lendemain, en vous parlant de la riche toilette de Mme A..., de la toute gracieuse Mme B..., ou de l'exquise Mme X...!

Les rues de Saint-Denis sont tirées au cordeau et se ressemblent toutes. Les maisons, séparées souvent par des jardins, sont pour la plupart vieilles, mal entretenues et réclament à grands cris une nouvelle couche de peinture. Quand on sort de la ville, c'est bien pis; ce ne sont plus des maisons alors, mais de vieilles masures, aux portes vermoulues, des bâtisses tombant en ruine. A Java, à Ceylan, on croi-



LA ROUTE DE SALAZIE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

rait ces tristes bicoques habitées par des indigènes : ici on en voit sortir une dame en robe de soie avec manches à gigots.

Comme promenades en voiture dans les environs de la ville, il n'y en a qu'une seule qu'on refait forcément dix fois : c'est celle qui mène à Sainte-Marie. A droite, on a une vue très pittoresque sur les montagnes ; à gauche on longe le chemin de fer et la mer. Mais les promenades à pied, pour peu qu'on veuille bien se décider à monter plus ou moins, sont ravissantes. En gravissant un monticule qui conduit à la vigie, on jouit d'une vue superbe : la plaine de la Redoute, au milieu de laquelle se dresse un petit monument élevé à la mémoire des soldats tombés sur le champ de bataille lors de la prise de la colonie en 1810 par les Anglais.

L'ascension classique dans le voisinage de la métropole est celle du Brûlé, région volcanique comme le nom l'indique. Le Brûlé est une série de mamelons de laves, que le temps a recouverts de végétation ; il s'élève jusqu'à 900 mètres au-dessus de la mer. Une route carrossable y conduit par des zigzags interminables. A mesure qu'on monte, le panorama sur la ville, et dans la direction opposée sur les plaines de Sainte-Marie et de Sainte-Suzanne, présente les aspects les plus pittoresques. Tantôt on longe d'épais fourrés d'une nature sauvage, tantôt on observe des parois de lave couronnées de bruyères et d'ambavilles ; de ci, de là, des cultures inattendues, ravissantes d'imprévu et de contrastes. Au milieu des cendres volcaniques qui se sont solidifiées et des coulées de laves très nettes, le palmier, le filao, l'aloès poussent dans un désordre fraternel entre un luxe de mousses et de fougères, et l'air est parfumé par l'arome balsamique des plantes alpestres. Dans le superbe jardin d'une propriété que je visite au sommet du Brûlé s'étale une débauche de fleurs ; des roses, des camélias, des azalées, des violettes s'épanouissent au milieu de gracieuses avenues, tracées en amphithéâtre. Devant l'habitation je jouis d'un panorama de toute beauté.

J'ai hâte de partir pour Salazie, situé dans le cirque de montagnes le plus renommé de la Réunion, et en même temps l'endroit où, tout en admirant les sites les plus grandioses de l'île, on respire le grand air salubre des hauteurs, où le malade se repose pour retrouver la force et la santé. On prend le chemin de fer jusqu'à la station de Saint-André, d'où une voiture vous conduit en cinq heures aux Salazes.

La route monte graduellement jusqu'à une hauteur de 900 mètres, en serpentant comme un ruban capricieux à travers un dédale de pitons, de mornes et de laves, couverts d'une verdure abondante. C'est une des

plus belles voies qu'on puisse voir, offrant les perspectives les plus variées, les plus inattendues. Sur les flancs des masses ignées, les fougères ont percé, l'humus s'est déposé dans toutes les fissures, dans toutes les anfractuosités, l'arbuste a surgi et l'arbre l'a succédé. Les ruisseaux ont creusé leurs sillons; les cascades qui tombent à pic le long des parois semblent suspendues aux montagnes comme des linceuls aériens. Dans certains passages la végétation a été réfractaire; on voit de chauves pitons dont nul feuillage ne voile la nudité et sur lesquels le soleil, déjà à son déclin, répand des tons violâtres. En d'autres endroits les nuages semblent s'accrocher comme des flocons aux aspérités des flancs, aux déchirures des crevasses. A 100 mètres au-dessous de la route un torrent se précipite en méandres interminables. Dans les plaines d'énormes blocs de lave isolés attestent le bouleversement, le cataclysme dont ce sol a été le théâtre.

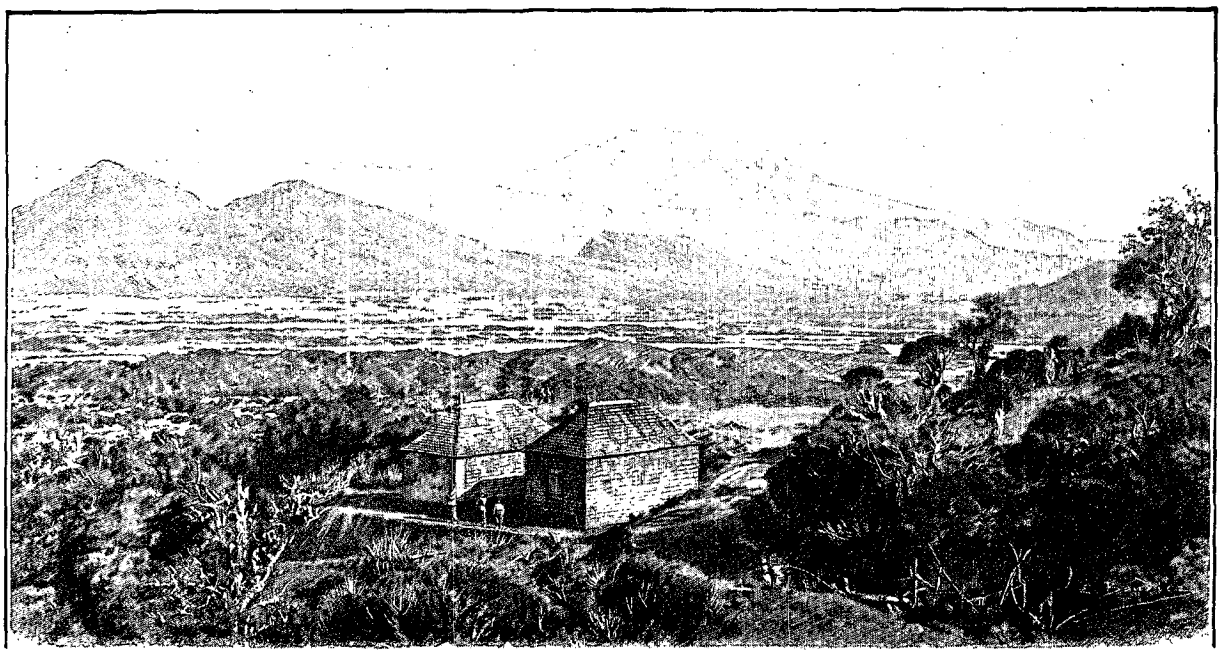
Quelques maisons se dessinent; j'entre dans le village d'Hellbourg et la voiture me dépose devant l'hôtel des Salazes, tenu par des Bordelais, les époux Guérin. L'hôtel est très petit, mais fort propre; la cuisine ne laisse rien à désirer et les aimables propriétaires entourent leurs visiteurs de tous les soins possibles. Le climat sain et fortifiant de Salazie se rapproche de celui d'Europe et y attire continuellement du monde, surtout au cours des mois où l'on éprouve le besoin d'échanger la chaleur de la plaine et des côtes contre l'air pur de la montagne. Les familles ont l'habitude d'y louer des maisonnettes toutes meublées qu'on trouve en assez grand nombre. Le village possède un hôpital militaire où, dans les derniers temps, beaucoup de malades, venant de Madagascar, ont été évacués.

D'une manière générale on peut avancer que l'île de la Réunion a été tout entière formée par les volcans comme sa sœur Maurice; les principaux cratères éteints ont donné naissance à trois cirques d'une grande circonférence, nommés Mafate, Cilaos et Salazie. C'est de ces cirques que partent les trois grands courants de la colonie, les rivières des Galets, de Saint-Etienne et du Mât. Ils sont séparés par de hautes montagnes, dont les principales sont le Piton des Neiges, qui a 3 072 mètres, le Grand-Bénard, 2 970 mètres, et les Salazes, 2 150. Les cirques possèdent des sources d'eaux minérales du même genre que celles de Vichy. Les mêmes éléments s'y trouvent, quoique en moindre quantité.

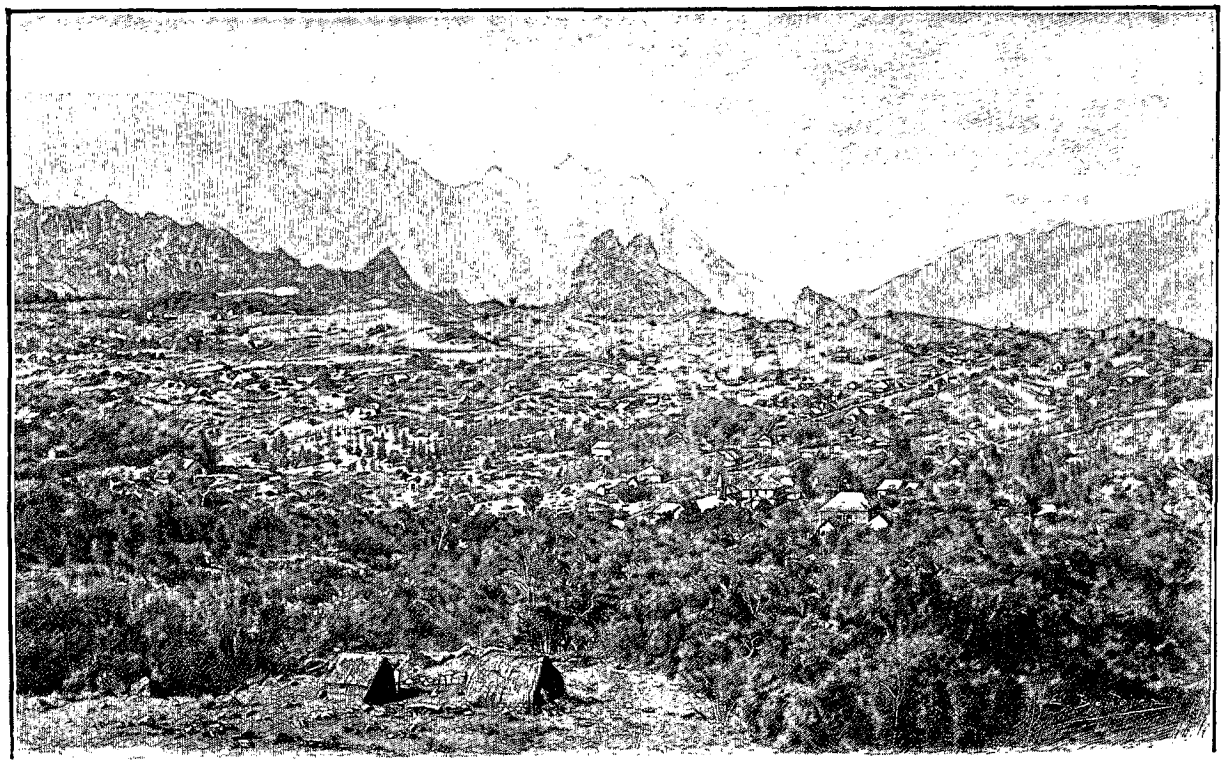
On m'a affirmé que celles de Salazie sont moins efficaces que celles de Cilaos, ce qui n'empêche pas que les premières sont plus fréquentées, à cause des facilités d'accès et d'existence qu'on y rencontre. Le docteur m'a fait les honneurs de l'établissement des bains, qui est assez primitif. Il y eut autrefois à côté un petit casino qui n'avait jamais bien réussi. On n'en voit plus trace aujourd'hui : un grand torrent, formé par l'abondance des pluies, l'a enlevé, il y a quelques années, en même temps que d'autres maisons.

En ce qui concerne les promenades et les excursions, Salazie présente également un avantage sur sa rivale : on peut les varier dans différentes directions. La prudence exige cependant l'emploi d'un guide expérimenté toutes les fois qu'on s'éloigne des sentiers battus ou qu'on s'aventure jusque dans les solitudes où rien n'indique le chemin à suivre à travers un désert de laves. On cite le cas de plusieurs touristes qui se sont aventurés dans ces parages sans guide et qui, n'ayant jamais reparu, ont dû y périr de misère et de froid.

Quelque direction qu'on prenne, aussitôt sorti du verdoyant enclos de Salazie, le regard se promène sur



LA PLAINE DES CAFRES. — DESSIN DE BOUDIER.



PLATEAU ET VILLAGES DE CILAOS (PAGE 462). — DESSIN DE BOUDIER.

une succession stupéfiante de roches plutoniennes, de pitons aux crêtes dentelées, de pics aigus séparés par d'immenses crevasses, vestiges effrayants d'une commotion qui a ébranlé l'île jusque dans ses fondements. Et, au bas de ces formidables bastions, alignés suivant les caprices de la nature, des arêtes de structure pyramidale, des excavations abruptes, de l'informe chaos de désolation, l'on aperçoit des savanes, onduleusement accidentées, comme suspendues entre terre et ciel.

On se rend ici bien compte du cataclysme qui a produit la Réunion, en même temps probablement que sa voisine Maurice! L'île entière n'est que le résidu refroidi de matières vomies par un feu sous-marin. Mais ces matières volcaniques, qui ont fait œuvre de dévastation, ont été d'autre part fécondes et créatrices. Les pluies ont fait germer avec une puissance incroyable le moindre atome de végétation qui s'est glissé dans chaque interstice, dans chaque fissure. La verdure opulente a couvert de son manteau les parois et les flancs déchiquetés. Parfois un jardin cultivé surgit au beau milieu des laves; une cabane entourée de bananiers et de quelques modestes cultures s'élève au bord d'un gouffre béant.

Le spectacle de cette création majestueuse, toujours varié suivant les routes qu'on suit, produit l'effet le plus fascinant vers le coucher du soleil, quand les mamelons bossués s'illuminent de tons mystérieux et que l'astre couchant dore de ses feux mourants les escarpements qui s'estompent au lointain.

A dix minutes du village, au tournant de la grande route, se trouve un rond-point d'où la vue est admirable. J'y suis resté souvent en contemplation muette, éprouvant cette douce satisfaction de me trouver seul au milieu d'un silence que pas le moindre bruit ne vient interrompre.

Le docteur veut bien m'accompagner dans une promenade à la montagne. Je vois de jolies cascatelles, remplissant de petits bassins cachés au milieu d'une épaisse flore tropicale, et quand nous arrivons au sommet d'une des collines, un panorama tout nouveau se déroule pour moi. Hellbourg, avec ses pittoresques maisonnettes, semble plongé dans un ravin qu'enserrent les puissantes assises de l'incomparable nature.

C'est bien à regret que je quitte Salazie après un séjour d'une semaine. Au retour je fais une bonne partie de la route à pied et je découvre à la descente plusieurs points de vue surprenants qui m'avaient échappé en faisant la montée. Je m'arrête devant la Mare à Poules d'eau, sorte d'oasis minuscule, gracieusement plantée dans la plaine, au milieu de matériaux sans cohésion et de débris confus.

La grande rivière du Mât décrit ses méandres le long de la route. Il y a cinquante ans le chemin que je suis n'était pas encore construit; le voyageur qui se rendait à Salazie était obligé de traverser le torrent une quarantaine de fois.

A des centaines de mètres de hauteur j'aperçois quelques huttes isolées, émergeant de l'opulente végé-

*

tation. Les habitants de ces cabanes ont-ils seulement la plus faible conception de l'entourage grandiose où le hasard de la naissance les laisse végéter? l'obscurité de leur intelligence leur permet-elle d'éprouver le moindre sentiment d'admiration, d'extase? Ces pauvres gens, favorisés par un climat délicieux et par tous les bienfaits de l'existence patriarcale, doivent avoir le développement intellectuel de la chèvre qui broute dans leur enclos, de la poule qui picore dans leur jardinet.

Du cirque de Salazie on peut atteindre celui de Cilaos, mais à la condition d'avoir l'habitude des ascensions, et en certains passages le pied solide, surtout de n'être sujet d'aucune façon au vertige. La route la plus pratique est celle de Saint-Louis, en voiture.

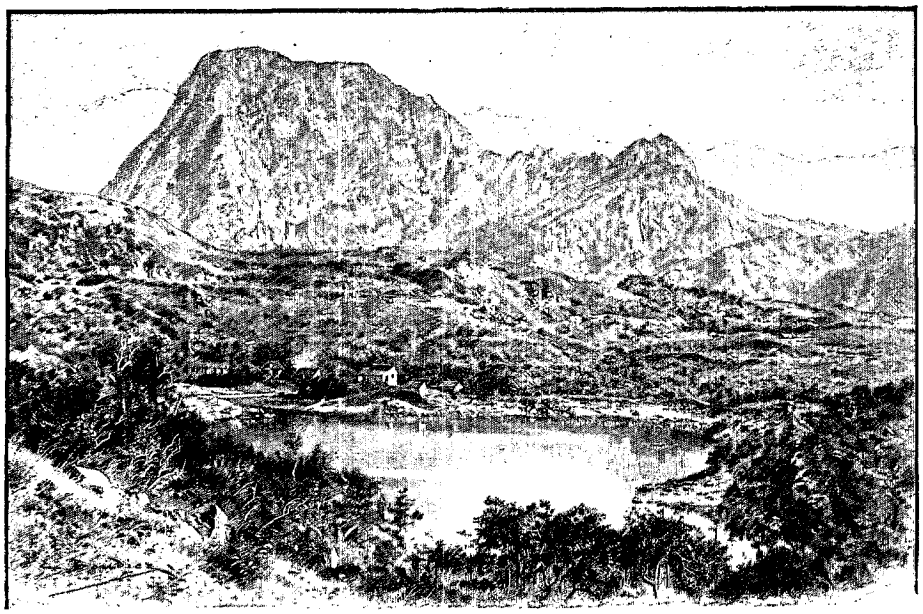
D'une façon générale, le cirque de Cilaos est encore plus sauvage que celui de Salazie; les flancs décharnés des nombreux pitons ne sont pas couverts de l'admirable manteau de verdure; une teinte de gris ardoisé prédomine, qui dénote la stérilité. Partout, du reste, les mêmes amoncellements de laves projetées par les bouches ignivomes des cratères, les mêmes montagnes aux arêtes vives, aux angles durs et saillants, les mêmes rochers aux bosses étranges, les mêmes escarpements hardis, les mêmes anfractuosités, la même perturbation saisissante, provoquant une admiration que l'ensemble commande, que chaque détail justifie.

De tous les pays volcaniques que mes goûts nomades m'ont fait connaître — la Sicile, l'Islande, la Nouvelle-Zélande — aucun ne vaut comme austérité, comme tableau de dévastation et de majesté en même temps, cette superbe île de la Réunion, où l'on désirerait trouver le bien-être, la prospérité, le progrès, s'associant aux délices d'une nature idéale, mais où, hélas! le touriste ne peut que s'attrister sur la déchéance, la misère et la ruine.

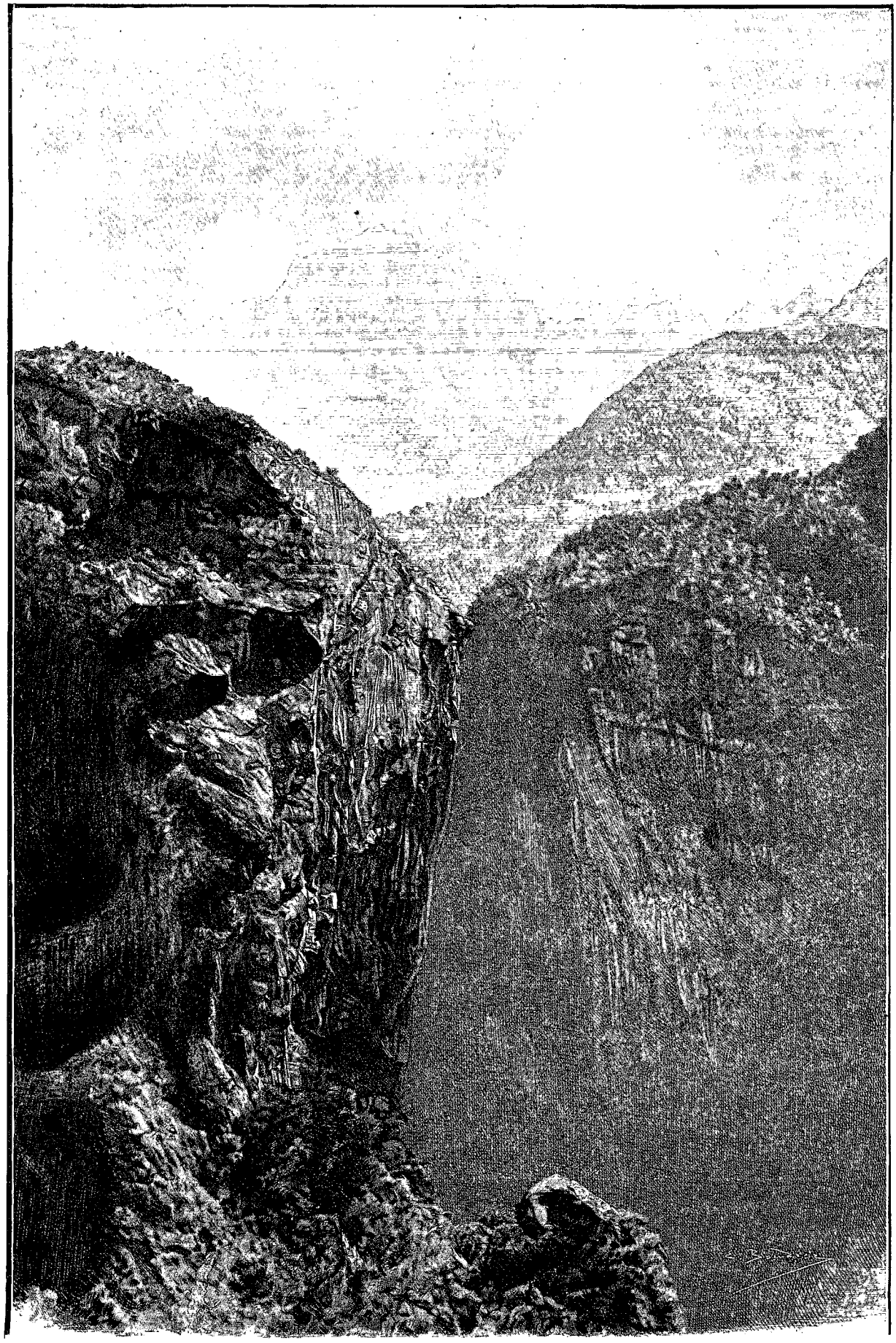
Est-ce la fertilité qui manque? la terre se montre-t-elle revêche aux cultures qui réussissent ailleurs? Bien loin de là : aucune colonie au monde ne se prêterait, comme cette terre féconde, à toutes les cultures possibles; aucun sol tropical ne pourrait donner des résultats plus rémunérateurs. Le café, reconnu d'excellente qualité, ne se récolte plus qu'en quantité insignifiante; l'exportation de l'année dernière n'accuse qu'un chiffre de 200 000 francs. Celle de la vanille a atteint 3 000 000, celle du sucre près de 12 000 000, ce qui forme un total de 15 000 000, contre un chiffre de 50 000 000 pour l'île Maurice.

L'abolition de l'esclavage en 1848 a été pour la Réunion comme pour beaucoup d'autres colonies le point de départ de la décadence. La main-d'œuvre manque, le nègre, une fois libre, s'étant refusé à tout travail.

Les Anglais, dans leurs colonies, font venir les Hindous qui sont d'excellents travailleurs. Les Hollandais ont à Java les Javanais, et à Surinam les Hindous que l'Angleterre leur cède par contrat régulier. Il y a encore le Chinois, qui ne demande qu'à s'engager à un maigre salaire sous n'importe quelle latitude. Qu'on ne prétende donc pas que la main-d'œuvre est introuvable. Voici un pays éminemment fertile, offrant le triste tableau d'une prospérité disparue, ne possédant plus que quelques rares plantations sérieuses, manquant de bras, ayant à lutter contre des périodes fatales de sécheresse comme contre les coups de vent qui passent souvent sur l'île, les fièvres et bien d'autres fléaux encore. Des gens intelligents et d'initiative, arrivant d'Europe avec un modeste capital, secouant le joug des routines casanières et persuadés que devant un champ aussi large ouvert à leur activité ils ne peuvent manquer de se faire une situation bien supérieure à celle que la mère-patrie peut leur offrir, voilà ce qui fait défaut. Ce qui frappe le voyageur qui parcourt le pays, c'est l'inertie, la paresse, tant du créole que du nègre. Ce dernier vit avec 20 centimes par jour, et quand il a gagné ces quelques sous, en faisant une course ou une besogne quelconque, ou bien souvent en les volant, il s'étend de son long sur le sable ou sous l'ombre d'un manguier, bien décidé à ne plus travailler de la journée sous



LA MARE À POULES D'EAU (PAGE 461). — DESSIN DE BOUDIER.



BLOCS DE TRACHYTE À CILAOS. — DESSIN DE BOUDIER.

quelque prétexte que ce soit. S'il ne représentait encore que la paresse incarnée, on se bornerait à le considérer comme une faute d'impression dans le livre de la nature, et l'on passerait à côté de lui avec un sentiment d'indifférence, de pitié peut-être ; mais ce triste produit d'une terre qui nourrit les siens sans travail, sans effort, nous toise avec arrogance et nous prodigue son vocabulaire insolent. Il est notre égal, suivant sa conviction et suivant les droits que lui accordent les lois. Il est électeur, cet être qui manque de civilisation, qui ne connaît ni nos mœurs, ni nos institutions, ni nos intérêts généraux. Sur 100 électeurs, il y a tout au plus 10 blancs contre 90 nègres !

Une élection à la Réunion se réduit à une lutte au rhum. Pas de rhum, pas d'électeurs! Pour un verre de plus, ils voteraient tout aussi bien pour l'empereur de Chine que pour le candidat qui brigue leurs suffrages. On m'a affirmé qu'on a vu cinq nègres produire 104 voix, faisant le tour du local du vote, et rentrant par différentes portes, armés de bulletins, chaque fois changés. Lors d'une élection, un journal de Saint-Denis a parlé de 2 000 électeurs qui s'étaient présentés, et on n'avait vu personne dans la rue!

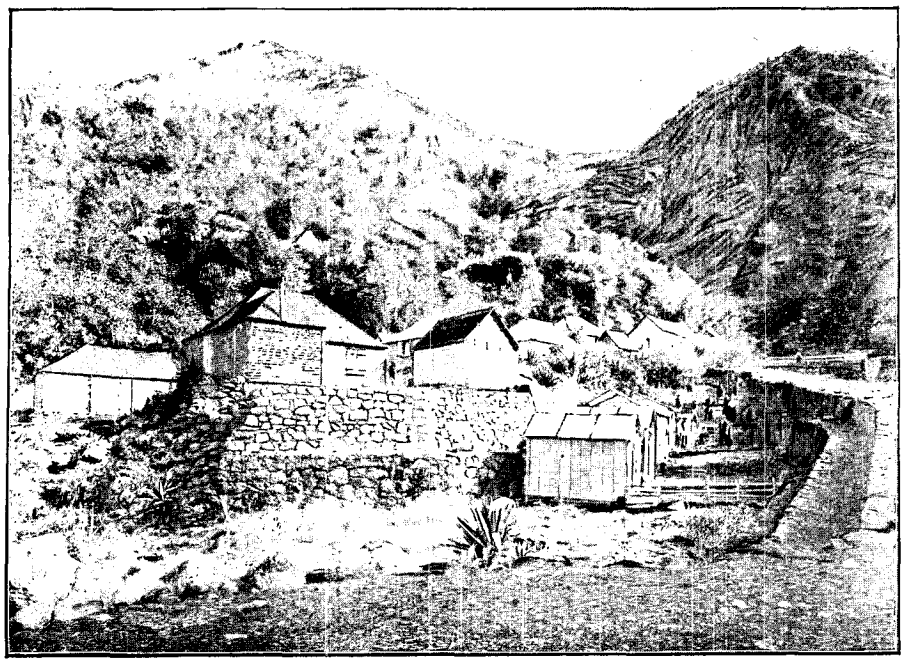
Je me décide à faire le tour de l'île, ceinture de 232 kilomètres, en me servant du chemin de fer pour le parcours où il peut me conduire et d'une voiture pour les trajets où la ligne ferrée n'existe pas.

Je quitte Saint-Denis par le train du matin, me dirigeant d'abord sur Saint-Pierre. Dans le voyage que je vais faire, j'aurai l'occasion de voir les rivières principales du pays, ainsi que les nombreux ponts qu'on a dû construire pour les traverser. Les grands cours d'eau de la Réunion sont presque tous à sec durant la moitié de l'année, et éprouvent dans les saisons des pluies des crues subites, qui atteignent souvent une hauteur considérable. Le lit du torrent s'élargit et souvent se déplace. Il est facile de comprendre contre quelles difficultés on a eu à lutter pour établir plusieurs de ces ponts, de véritables œuvres d'art.

On a dû en construire une quarantaine, dont quelques-uns atteignent une longueur de 400 à 500 mètres. Le plus souvent ces ponts reposent sur des piles et des culées, ces dernières formées d'énormes blocs de lave. Une construction des plus solides s'imposait non seulement à cause de la violence des eaux à l'époque des grandes pluies, mais aussi en prévision des cyclones qui sont à craindre à la Réunion, comme à Maurice, du mois de décembre au mois d'avril.

Une forêt de filaos, que le train traverse, me rappelle les paysages d'Europe où croît le pin sylvestre. Les filaos de la Réunion sont plus grands et plus fournis que ceux de Maurice, de même que les vacoas, que l'on rencontre en assez grand nombre dans les parties sud et est de l'île.

La région que je parcours est la plus chaude de la colonie. On longe à droite l'Océan bleu, splendidement éclairé par les rayons ardents de maître Phébus; la route nationale court parallèlement à la voie entre les rails et la mer. En certains endroits de gigantesques rochers à pic surplombent la voie ferrée et forment encorbellement; plus loin la locomotive glisse entre de longues parois escarpées.



VUE GÉNÉRALE DES BAINS DE CILAOS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Arrêt à Saint-Paul. J'y observe une belle rade, où la mer est toujours calme. La ville est assez étendue et compte environ 30 000 habitants. Je me demande pourquoi on n'a pas construit le port ici.

La gare suivante est celle de Saint-Gilles. C'est une station balnéaire, mais qui manque d'hôtels, de boutiques, de tout! On n'y voit que quelques cabanes de piteuse apparence, ou tombant de vétusté. Les amateurs y trouvent un abri contre le soleil et la pluie, et peuvent se baigner sans danger dans l'anse de ce modeste Trouville, car le cordon de récifs qui protège la côte empêche les requins de s'approcher.

Le train passe sur deux viaducs, le premier supporté par sept arches, le second par cinq. — Autre halte, qui s'appelle Saint-Leu, corruption de « Camp de Laleu ». Dans un pays où toutes les villes et tous les villages

portent le nom d'un saint, la corruption n'a rien d'étonnant. Autrefois cette contrée était très prospère ; le café de Saint-Leu avait une grande réputation. Aujourd'hui le village, véritable amas de ruines, fait pitié à voir.

Me voici à présent dans une région d'activité. J'aperçois des plantations sérieuses de canne à sucre, des habitations respirant le bien-être, et au milieu d'un site charmant le beau château du Gol, à peu de distance de la ville de Saint-Louis.

Je traverse le pont le plus long de l'île ; c'est celui qui couvre la rivière Saint-Etienne. Il a 500 mètres de long, et est porté par neuf piles et deux culées.

Voici Saint-Pierre, terminus de la ligne sur cette partie de la côte. C'est la seconde ville de la colonie ; elle compte 27 000 habitants. Comme hôtel il n'y a qu'un bouge, mais fort heureusement je n'aurai pas besoin d'y descendre. Le commandant de la gendarmerie à Saint-Denis a eu l'obligeance de me donner une lettre pour les chefs des brigades de gendarmerie que je trouverai pendant le cours de ma tournée, et ces messieurs accordent volontiers l'hospitalité au voyageur qui leur est recommandé. Le commandant de Saint-Pierre, prévenu de mon arrivée, m'a déjà fait préparer une chambre et m'attend avec l'apéritif.



VUE DE CILAOS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Saint-Pierre, comme ville, est aussi triste que toutes celles par où l'on passe dans ce beau pays. Les maisons ne sont que de vieilles masures, sentant la pauvreté et la misère, et la mort semble régner dans les rues.

On y a construit un port, dont la première pierre a été posée en 1854, mais qu'on a laissé ensabler ! Deux dragues, qui ne servent jamais, sont à l'ancre et en train de rouiller complètement. Il y a même un dock flottant : je me demande pourquoi. Il aurait plus de raison d'être à la Pointe des Galets qui n'en a pas un.

J'ai pris mes arrangements avec un loueur de voitures pour pouvoir continuer mon voyage autour de l'île. Le véhicule que j'ai choisi restera à ma disposition pendant trois jours et me conduira jusqu'à Saint-Benoît, où je retrouverai le chemin de fer pour rentrer à Saint-Denis. Il est attelé de trois mules, et les ressorts ne me font pas trop souffrir.

Après 18 kilomètres de montées et de descentes, j'arrive à Saint-Philippe — toujours des noms bibliques : je crois bien que tous les saints du Paradis y passeront. La cité ne tranche guère sur les villes déjà vues ou parcourues : des ruines toujours et rien que cela ! La route est belle ; je remarque au milieu d'une profusion de filaos et de vacoas quelques palmiers de grande envergure et de petites cultures de vanille auxquelles on

se livre dans cette région. Ma destination, comme étape de la journée, est le Bois-Blanc, où se trouve la plus importante vanillerie de l'île, appartenant à MM. Leffray et Leroux.

Ces messieurs, absents de leur plantation, ont donné des ordres à leur gérant, pour qu'il m'offre l'hospitalité et qu'il me serve de cicerone dans leur propriété. Avant d'y arriver, je passe devant la scène la plus désolante de dévastation qu'on puisse imaginer, le champ de laves du Grand-Brûlé. Je le reverrai le lendemain.

Le représentant dont je viens de parler est un guide aimable qui me fait parcourir les terres et me donne tous les renseignements sur la production de l'article. L'exploitation que je visite produit en moyenne une vingtaine de mille kilos par an ; la production totale de Bourbon peut être estimée de 60 000 à 90 000 kilos.

La vanille, introduite dans le pays au commencement de ce siècle par un nommé Philibert, est une plante grimpante ou liane, qu'on plante à côté d'un arbre. Elle en enlace le tronc ; on la lie, on l'attache et on la surveille pour qu'elle ne tombe pas d'un côté ou de l'autre. Le vacoa est le meilleur tuteur. Souvent aussi on se sert du filao ; le modeste producteur de la campagne, qui n'a pas ces arbres à sa disposition, se contente d'un simple bâton qu'il introduit dans le sol, et autour duquel il laisse pousser la liane. La vanille, quand elle est bien venue, commence à donner au bout de deux ans, quelquefois aussi plus tard. La gousse, qui offre différentes grandeurs, a la forme et la couleur vert pâle de notre haricot. Elle se forme par paquets plus ou moins fournis à la tige de la plante. Aussitôt que s'ouvre la fleur, on enlève le pollen, pour y introduire la poudre de la fleur même.

Une plantation de vanille demande une grande surveillance, car il s'agit d'un produit dont le prix est de 50 à 60 francs le kilo et qui tente les voleurs. Aussi y a-t-il des gardiens nuit et jour, qui font consciencieusement la ronde. Chaque gousse, quand elle est bien formée et qu'elle approche de sa maturité, c'est-à-dire quelques semaines avant d'être cueillie, est marquée aux initiales du propriétaire. Environ quatre kilos non préparés donnent un kilo de vanille, toute prête pour la vente. Cette préparation demande les plus grands soins ; j'ai pu en suivre toutes les phases lorsque, rentré à Saint-Denis, j'ai visité l'usine de M. Leroux, où j'ai reçu l'explication des différentes manipulations que subit le produit avant d'être transformé en ce beau bâton brun foncé au reflet lustré que nous trouvons dans le commerce.

Voici le procédé : on plonge les gousses dans de l'eau très chaude, mais non bouillante, en prenant la base de 85 degrés pour les gousses en parfaite maturité, et de 75 pour les vanillons trop verts ou fluets. Les premières y restent trois minutes, les autres quatre. On les retire de l'eau pour les ranger entre deux couvertures qu'on expose au soleil pendant deux ou trois jours. Après cette opération, elles sont devenues brunes. On les étale maintenant pendant trente ou quarante jours sur des claies pour les faire bien sécher, et ensuite on les met dans des boîtes en métal où elles restent environ un mois, pour être l'objet d'un examen continuel, afin que l'on puisse se rendre compte si chaque gousse est bien à point. Souvent on découvre une légère moisissure ; on fait alors le nécessaire, car une seule gousse moisie peut infecter toutes les autres. Il ne reste plus après qu'à les classer suivant leur longueur, à les réunir en paquets et les emballer dans des boîtes en fer-blanc. Un autre procédé pour sécher la vanille, qui consiste dans la mise au four, est rarement suivi. D'autre part, quelques producteurs se servent



LE VILLAGE DE HELLBOURG (PAGE 460). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

encore du bain-marie. Etant donné que cette terre féconde rapporte la meilleure vanille du monde, je me demande comment il est possible que la production de ce précieux article, si facile à cultiver, n'atteigne que le chiffre dérisoire de 3 à 4 millions de francs. Malheureusement — nous sommes bien forcés de le répéter — tout se heurte ici contre l'inertie, la paresse et le manque d'initiative.

Le lendemain, mon hôte m'accompagne au Grand-Brûlé. Nous partons en voiture aussitôt qu'il fait jour. Par bonheur le ciel est clair et pur; aucun nuage n'enveloppe le sommet arrondi du volcan, dont la déclivité régulière ressemble au Vésuve dans la direction de Pompéi. Aucune fumée ne sort de ses flancs; rien n'indique la présence de ces terribles vomitoires qui vouent périodiquement à la ruine plusieurs kilomètres carrés.

Un chaos convulsé et informe s'étend à perte de vue dans toutes les directions. Les coulées de laves affectent les formes les plus bizarres, tantôt noires ou violâtres, tantôt rouges ou d'un gris ardoisé. Certaines masses poreuses semblent friables comme la pierre ponce; d'autres ont la dureté de la roche. Quand on entend parler de coulées de laves, on se figure généralement des matières à peu près lisses, une surface presque unie, comme le résultat d'un refroidissement graduel en raison de l'état liquide dans lequel le volcan a vomi à gros bouillons le déluge incandescent. Grande erreur : l'horrible mélange, projeté des entrailles de la terre, s'est frayé un chemin pendant des jours, souvent pendant des mois, en suivant au hasard sa course furieuse.

La matière brûlante a grimpé et passé sur des dépôts déjà plus ou moins refroidis, bondissant comme les flots de l'Océan, se figeant à son tour, pour recevoir le lendemain une surcharge du liquide en feu. Toutes les formes se retrouvent dans ce monstrueux chaos, depuis la lignée d'arêtes tranchantes jusqu'aux étranglements entortillés qui ressemblent à d'immenses boudins.



SAÏD-ALI, SULTAN DE LA GRANDE-COMORE, INTERNÉ À LA RÉUNION (PAGE 468). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Une des éruptions les plus terribles, dont on garde le souvenir, a été celle de 1812; elle étendit ses ravages jusqu'aux bords de la mer. Trois coulées de dates récentes, qui se sont succédé à la suite de peu d'années, semblent s'être confondues. La dernière (février 1897) a duré plusieurs jours.

L'avant-dernière coulée a fait un miracle des plus curieux. Les laves ont laissé complètement intacte une statue de la Vierge en bois, qu'on me montre à l'extrémité de la superficie ravagée. La matière liquide a contourné l'image, sans l'éclabousser, sans lui communiquer la moindre souillure.

J'ai peine à m'arracher au troublant spectacle que présente ce Grand-Brûlé, où la nature est inerte, où le souffle du vent ne bruit même pas, où la mort paraît régner, où tout est nu, triste et silencieux.

Continuant mon tour de l'île, je me dirige sur Sainte-Rose, où j'aperçois quelques champs de canne de belle apparence. Comme dernière curiosité, un superbe pont en fer, suspendu au-dessus d'un précipice béant.

Le cocher me dépose à Saint-Benoît, point terminus de mon voyage en voiture. Je suis obligé d'y passer la nuit; ne désirant pas faire connaissance avec l'auberge de l'endroit, je frappe à la porte de la gendarmerie où je trouve un bienveillant accueil. Le lendemain je regagne Saint-Denis en chemin de fer.

Désirant télégraphier en Europe, je m'informe du coût d'une dépêche. On m'apprend, à ma grande stupéfaction, qu'il n'existe pas de télégraphe, et que quiconque désire envoyer une dépêche est obligé de l'expédier par lettre à l'île Maurice! Je n'en reviens pas. Comment, il n'y a pas de câble qui relie la Réunion au réseau dont les mailles enserrent actuellement à peu près le monde entier? Et l'on n'est distant que de 130 milles seulement de Maurice qui se trouve en communication avec l'Europe par deux câbles différents, l'un qui la relie avec Ceylan, et l'autre avec Zanzibar et les Seychelles! Quand se résoudra-t-on à remédier à cet inconvénient, et, plutôt que de rester tributaire de l'étranger, en choisissant Maurice, à relier Bourbon avec Madagascar? A l'heure qu'il est, la seule communication que possède la colonie avec la mère-patrie consiste en deux bateaux

des Messageries Maritimes par mois ; l'arrivée du courrier bimensuel est donc un événement important.

Deux têtes, jadis couronnées, méditaient à la Réunion, au moment de mon passage, sur la fragilité de la grandeur humaine. C'étaient le sultan Saïd-Ali de la Grande-Comore, et l'ex-reine de Madagascar, qui vient de quitter la colonie pour une nouvelle destination.

J'ai été présenté au premier, dont j'avais accepté l'invitation. Saïd-Ali est un homme très intelligent, parlant le français avec une grande facilité et s'exprimant avec une cordialité qui dispose tout de suite en sa faveur. Il a été banni des Comores, soi-disant pour motifs politiques et pour le danger que sa présence à proximité de Madagascar pouvait causer à la France, mais des personnes bien informées prétendent qu'il a été la victime des menées assez louches d'un certain commerçant qui a voulu s'enrichir à ses dépens.

Pour rendre visite à la reine de Madagascar il fallait une permission de M. le Gouverneur. Au début de son séjour à Saint-Denis tout le monde allait voir la souveraine exilée, absolument comme on se rend dans une baraque de foire pour remarquer une curiosité. Le gouvernement a mis le holà à cette avalanche de visiteurs.

Je me présente un après-midi avec le permis du chef de la colonie, et suis reçu par l'interprète. Une dame malgache, habillée en bleu, fait marcher une machine à coudre sous la véranda de la maison, tandis qu'une femme énorme, au ventre proéminent, un grand trousseau de clefs suspendu à la ceinture, lui tient un discours. Cette dernière est la tante de la reine ; on prétend qu'elle boit un litre de rhum par jour.

La reine Ranavalona Manjaka III entre, me tend la main et me fait asseoir à côté d'elle. Elle ne parle pas un mot de français, mais elle a commencé à l'apprendre ; dans sa jeunesse, elle a parlé l'anglais, mais elle l'a oublié. Notre conversation se fait donc par l'intermédiaire de l'interprète, et manque forcément de charme comme d'entrain. Il est de bon ton à la Réunion de représenter cette reine déchue comme un type de laideur, de lui attribuer tous les vices et tous les défauts, de pousser les hauts cris sur ses amours éclectiques. En ce qui touche les vibrations de son cœur on oublie que, tant qu'elle était souveraine, son premier ministre était de droit son époux, et qu'à Madagascar on changeait souvent de ministère — tout comme en Europe ; — il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cette pauvre femme en ait vu, sinon de toutes les couleurs, parce que ces Excellences avaient la même nuance de l'épiderme, au moins de toutes les tendresses.

Les mauvaises langues prétendent qu'à défaut de ministres, imposés à son affection par les lois, elle se console d'après les conseils que lui prodigue sa tante, remplie d'expérience. Que ne raconte-t-on pas encore sur cette exilée, qui certes ne s'amuse pas sur la terre étrangère et dont la figure porte l'empreinte de la mélancolie et de la résignation ! Je l'ai trouvée plutôt insignifiante que laide ; dans sa robe de soie noire très simple, attachée par une petite broche, elle m'a fait l'effet d'une modeste couturière dans son costume du dimanche.

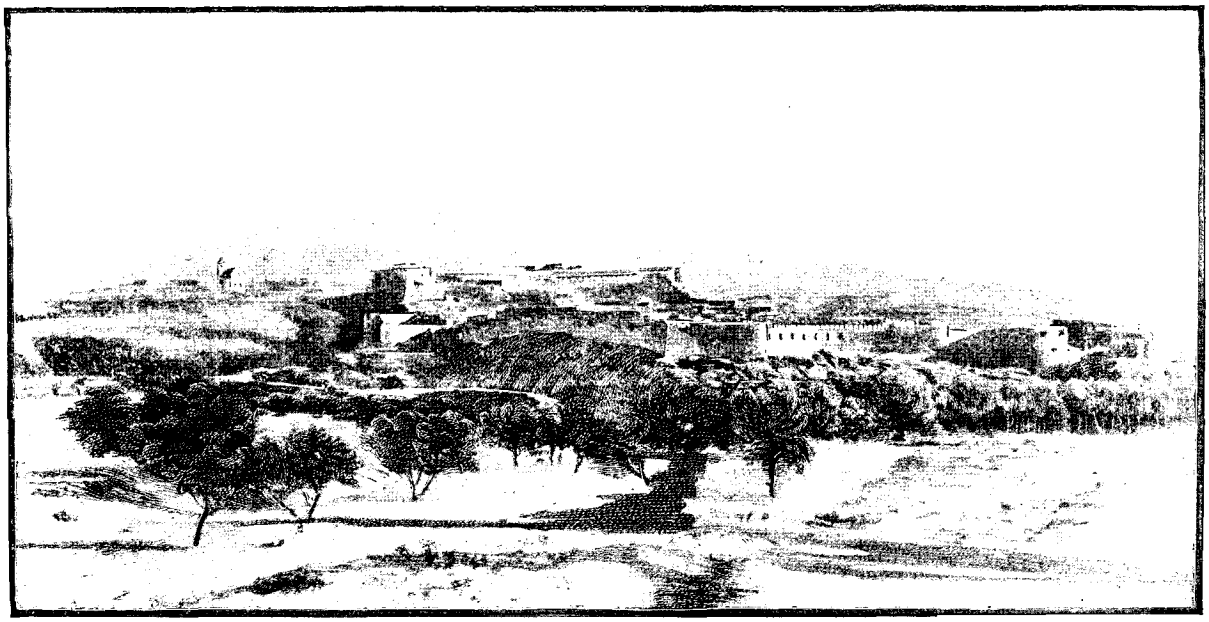
Je prends congé de la reine détrônée, comme je prends congé le surlendemain de l'une des îles les plus pittoresques que mes loisirs m'aient permis de visiter.

G. VERSCHUUR.



SAINT-PAUL DE LA RÉUNION (PAGE 464). — DESSIN DE BOUDIER.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



ATTOK, VUE PRISE DE LA RIVE DROITE DE L'INDUS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE[1],

(Extraits du Journal de route d'un Archéologue.)

(LA FRONTIÈRE DU BOUNÊR)

PAR M. A. FOUCHER.

I

Les bords de l'Indus. — Des deux côtés de la frontière : Types, paysages et ruines. — Les Bounêrvâls et l'expédition de 1898. — En longeant les montagnes du Bounêr.



LE BABOU EN TENUE DE VOYAGE.
DESSIN DE J. LAVÉE.

PAR un matin de novembre nous descendons à la station de Khairabâd, sur la rive droite de l'Indus. En face de nous le soleil se lève derrière Attok. A gauche s'étendent d'immenses grèves blanches, éblouissantes et vides, où serpentent des eaux bleues, où percent par places des rochers noirs : un aspect de marée basse dans une baie de sables. Plus près le lit du fleuve s'étrécit soudain en une gorge rocheuse et disparaît à droite derrière un écran de collines arides et fortifiées qui bornent le ciel. Dans le vent flotte une rumeur, qui par moments s'enfle, plainte des eaux dans les rapides. Tout ce paysage a la grandeur désolée des bords de la mer.

Comme nous avons pris soin d'informer M. M..., l'aimable *Deputy Commissioner* de Peshavar, de notre intention de visiter son district, nous pouvons aussitôt nous installer dans le *bangla* (orth. angl. *bungalow*) qui sert à loger les ingénieurs et autres fonctionnaires en tournée. Un petit jardin l'entoure, tout pareil à un jardinet de phare, avec ses allées de gravier bleu bordées de galets. De la véranda on aperçoit, s'étageant sur les hauteurs stériles de la rive opposée, à côté de l'église et des casernes anglaises, les murailles crénelées du fort d'Akbar. La ville indigène d'Attok s'étend plus au Sud, vers le pont qui franchit la gorge du fleuve en son point le plus étroit et relie Peshavar au reste de l'Inde. Tout d'abord il faut nous occuper de l'organisation de notre petite caravane : trois chameaux pour les tentes et les bagages, et deux chevaux, l'un pour le *Sâheb* (tout Européen est ici un « seigneur ») et l'autre pour le *Babou*, jeune brahmane penjâbi, élève de l'école des arts et métiers de Lahore et que nous avons emmené pour nous aider à lever le plan des

1. *Voyage exécuté de novembre* 1896 *à février* 1897. — *Texte inédit.* — *Illustrations d'après les photographies de l'auteur.*

ruines anciennes qui jonchent ce pays. Quand tout est réglé avec l'aide du *thanadâr*, ou chef du poste de police, le seul magistrat du lieu, nous convoquons les vieilles barbes du village pour nous faire montrer la colline et conter l'histoire du roi Hodi.

La colline est le sommet le plus élevé de cette rive ; l'histoire est celle des coupables amours du râja Hodi et de la râni Kokilâ, femme de Rasâlou. Il n'y a pas autre chose à tirer d'eux. Pourtant dans la version qui nous est contée un détail ne manque pas de saveur : non content de venger son honneur par le meurtre du roi Hodi, Rasâlou poussa le raffinement jusqu'à faire servir à sa femme le cœur rôti de son amant. On assure qu'elle déclara le mets excellent ; mais quand elle en connut la provenance, sans mot dire elle se leva et se précipita du haut des tours sur la roche.

Dans l'après-midi nous montons jusqu'au haut de cette colline, une de celles dont on a voulu faire l'Aornos d'Alexandre. Ses flancs pierreux sont sillonnés de sentiers stratégiques et les crêtes se couronnent de batteries pour la défense du pont que le vieux fort mogol ne suffit plus à protéger. Sur l'extrême contrefort du Sud se voient encore des restes de murailles antiques, et de là-haut la contrée s'étend à vos pieds comme une immense carte peinte. Du confluent de l'Indus et du Landai jusqu'aux montagnes violettes du Bounêr et du Svât, l'ancien Gandhâra, devenu le pays des Afghans Yousafzais et le district anglais de Peshavar, fait onduler ses plaines jaunies et veuves d'ombre, but de notre voyage. Et ce qui frappe dès l'abord, c'est combien ce passage d'Attok est artificiel et relativement moderne : il est clair que la route ne s'est détournée vers ce défilé que du jour où l'on a songé à enjamber le fleuve par un pont permanent, pont de bateaux ou pont de fer. La vieille route, celle des bacs, la grande coulée des caravanes et des invasions anciennes, passe distinctement plus au Nord et traverse l'Indus à Und, où nous irons demain.

Au soir, tout là-bas, vers les Pamirs, de hautes cimes neigeuses, si lointaines qu'elles semblaient irréelles, sont apparues comme suspendues en plein ciel au-dessus de la plaine assombrie, dans un dernier reflet du soleil couchant.

28 novembre. — En route pour Und ; la distance est longue, trop longue même pour une première étape que la coutume d'Orient veut courte, et les chameliers n'en finissent pas. Nous partons enfin par un temps pluvieux, et bientôt, tournant à droite, nous traversons le Landai (c'est le nom qu'on donne aux rivières réunies de Kâboul et de Svât), sur le pont de bateaux de Kound. Nous marchons à présent dans la plaine sablonneuse, semée de ces galets striés que les Hindous vénèrent et que les musulmans appellent « pierres de Salomon ». Par derrière un chamelier chante, un chant gris comme la terre et le ciel, une mélopée qui monte et s'abaisse et se prolonge et soudain se termine par un *couac* aussi inattendu que savant et qui, malgré tout, fait rire.



VIEILLES MURAILLES DANS LES BERGES DE L'INDUS A UND. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A droite un point saillant au-dessus du paysage plat, sorte de monticule couronné de murailles, c'est Allah-Dhêrî Un crochet à travers les terres labourées nous y mène. La place est ancienne ; elle date du temps des *Kâfirs*, des infidèles, et pour nos débuts on nous montre sous du fumier, dans un enclos où broute une vache, des débris de *Bout* [1] (c'est-à-dire de Bouddhas), comme les musulmans appellent toutes les idoles. C'est, nous explique-t-on, le rebut de Sâhebs qui sont venus ici en partie de plaisir et ont fait fouiller le tumulus par leurs coulis pendant qu'ils tiraient les oiseaux sur les grèves voisines de l'Indus ; et nous reconnaissons dans ces fragments mutilés des spécimens de cette école de sculpture dite gréco-bouddhique qui fleurissait en ce pays aux premiers siècles de notre ère, et où la forme classique s'adaptait si

1. Prononcez : *Boutte*.

heureusement à des motifs orientaux... Nous en avons tant vu depuis de ces *dhêrîs*, ou monticules marquant l'emplacement de ruines anciennes, les uns ouverts par la fantaisie des Sâhebs et les autres exploités comme carrière par les gens des villages, que nous avons perdu la force de nous indigner contre le vandalisme du temps.

Sur la route interminable et pareille, point d'autre incident que la traversée, près de Tô-Dhêrî, d'un quartier de lépreux, tendant au passant leurs moignons affreusement rongés. La nuit tombe bientôt, sillonnée d'éclairs qui la rendent encore plus noire : les chevaux trébuchent sur les cailloux, les chameaux glissent sur la terre détrempée. C'est naturellement le moment que choisit le guide pour hésiter sur le chemin. Il nous faut aller chercher du renfort à un village, guidés de loin par les aboiements des chiens. Deux hommes consentent enfin à nous conduire : à deux on peut encore la nuit courir les routes : la *pax britannica* va jusque-là dans ce district. Ils marchent devant, armés de longs bâtons ; les éclairs incessants éclairent leurs cotonnades blanches de reflets de lanterne sourde et font miroiter les flaques voisines de l'Indus. Les domestiques ont depuis longtemps disparu, semés derrière. Voici enfin les murs d'Und, et, par bonne chance, il se trouve que le Khân donne l'hospitalité aux Sâhebs dans un bangla bâti à leur usage sur l'avant-cour de sa maison.



TÊTE DE BOUDDHA TROUVÉE A UND. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

29 novembre. — Le Khân, notre hôte, est un homme à deux sabres : quand il vient, au matin, nous faire sa visite, un écuyer boiteux les porte derrière lui. Voici d'autre part les domestiques qui reparaissent et avec eux le couli porteur de l'appareil photographique : nous pouvons nous remettre aussitôt en campagne. Tout d'abord, par les petites ruelles bordées de murs de terre et de cailloux, nous allons rendre visite au sanctuaire sikh, où, dit-on, il y a des *Bout*. On nous introduit dans une cour ombragée d'un grand figuier. Sous une véranda de bois, un jeune garçon est justement en train de lire sa page du *Granth Sâheb*, du « Seigneur Livre », ouvert en permanence sur une sorte de pupitre : puis il le recouvre d'un tapis brodé, se prosterne et s'en va, ses devoirs religieux accomplis. Au pied de l'arbre, nous trouvons, en compagnie de quelques pierres de Salomon, une tête de Bouddha à demi brisée mais d'un joli modèle, avec ses cheveux ondés à la grecque et la douceur orientale de ses yeux longs.

Puis nous sortons des murs du village actuel pour visiter les ruines bien plus étendues de l'ancienne ville. Les restes les plus apparents se trouvent le long de l'Indus, dont le lit, large d'au moins 3 kilomètres et tout encombré d'îles boisées et de bancs de sable, est à peu près à sec en cette saison. Mais les grosses eaux d'été, rongeant les berges de terre, ont mis à nu un peu partout des pans de vieilles murailles, et nous faisons connaissance avec le style de construction qui était jadis usité dans tout le nord-ouest de l'Inde. L'appareil extérieur des murs se compose de rangées de grosses pierres irrégulières, mais alignées régulièrement dans un encadrement de petites pierres plates superposées qui garnissent tous les interstices et corrigent les inégalités des moellons ; l'intérieur est fait de cailloux réunis sans autre mortier que de la terre, et l'ensemble n'en est pas moins d'une surprenante solidité. Dans les grèves se trouvent encore couramment des monnaies anciennes des rois indo-grecs et indo-scythes, autres vestiges du temps où Oudabhânda était le grand entrepôt des marchandises et la route des caravanes de l'Asie centrale. Un bac, aujourd'hui bien délaissé, y traverse toujours le fleuve, et le Khân se rappelle le nom persan que les premiers envahisseurs musulmans donnèrent à sa ville, « la porte de l'Inde ». *Dvar-i-Hind*.

Dans l'après-midi nous faisons à Lahore [1], un assez gros bourg situé à 7 kilomètres au nord-ouest d'Und et qui fut Çalâtoura, le pèlerinage que tout indianiste doit à la patrie de Pânini. Ce n'est plus qu'un village afghan, avec ses maisons basses à toits plats, pareilles à des dés de terre, et dont les cours, à défaut de portes, sont fermées jalousement à tous les regards indiscrets par un coude en retour de la muraille. Bien pis, on n'y parle plus guère que le pouchtou et nous avons peine à trouver un homme qui sache du moins un peu d'hin-

1. Ne pas confondre ce Lahore avec la capitale du Penjâb dont nous aurons plusieurs fois à mentionner le beau musée archéologique.

doustani vulgaire dans le pays natal du plus grand des grammairiens sanscrits. Au soir, avant de prendre définitivement congé de notre hôte, nous certifions que nous sommes reconnaissants à Azad Khân, petit-fils de Bouland Khân, fils de Shahabâd Khân, et père de Cheik Mohamed Khân, de son hospitalité. Ces Khân sont les héritiers des anciens *maliks* ou seigneurs des villages. L'administration anglaise leur a laissé une partie de leur autorité locale en les transformant en *lambardârs*, à la fois maires et percepteurs de l'impôt foncier. Mais, sous cette étiquette nouvelle, ils ont gardé quelque chose de leurs vieilles allures féodales : ils sont exemptés de l'*Arms act* qui interdit le port des armes sur le territoire anglais ; ils ont une façon à eux de rouler leur turban autour de leur bonnet pointu à la persane ; dans leurs déplacements ils se font suivre de sbires porteurs de fusils et de faucons ; et s'ils n'ont pas le droit de jambage, du moins leur doit-on une redevance pour tout mariage qui se conclut dans leur clan.

30 novembre. — Encore de longs préparatifs ce matin : un de nos chameaux de louage a disparu, emmené en cachette par un complice de notre chamelier ; un bœuf de charge fera l'affaire ; mais il est 10 heures avant que nous partions par un beau temps frais et clair. Les bêtes de somme et les domestiques iront tout droit à Svâbi ; nous ferons le tour par le joli bourg de Zeïda, niché dans le feuillage au pied d'une colline, au milieu de champs fertiles où les machines hydrauliques que les Anglais appellent roues persanes grincent leur monotone chanson. Les petites rues sont bordées de trottoirs étroits et surélevés et le milieu sert d'égoût, tout comme jadis à Pompéi. Mais voici un jeune beau, fils du Khân de l'endroit et dont la redingote noire s'amuse d'être intercalée entre un turban doré et des pantalons et babouches à la turque. Il est d'ailleurs aimable, l'air d'un gros garçon réjoui, et de sa canne à pomme d'argent il nous désigne la place où était l'inscription à présent conservée au musée de Lahore, — là, dans ce cimetière, à côté de cette mare. D'autre, il n'en est point ; mais il se rappelle qu'il y a un *Bout* dans un de ses villages, et il dépêche un homme à cheval pour le quérir. En attendant le retour du messager il nous invite à venir nous reposer chez lui. On nous introduit, au rez-de-chaussée de sa maison, dans une grande pièce rectangulaire ; nombre de sièges pliants et bizarres, épaves de quelque camp, s'y alignent de chaque côté ; au fond est un lit à la mode indigène, au milieu une table ; à l'autre bout quatre malles de zinc, peintes en jaune, représentent le reste du mobilier et contiennent les bibelots du jeune Khân, ses cravates et ses photographies, dont il nous fait les honneurs. Aux murs pend, ô loyalisme, une image du Prince Consort !

Le *Bout* ne se retrouve pas et l'homme revient les mains vides ; du moins nous irons voir ensemble une *dhêrî* d'où sortent des « Sîtâ-Râmi », ainsi qu'on appelle ici les vieilles monnaies, comme si toutes portaient l'image des légendaires Râma et Sîtâ. Un sbire à cheval, porteur d'un fusil de chasse, complète notre caravane. Nous trouvons en effet, sur la rive du Bhadrai, un tumulus très entamé par la rivière qui semble s'être chargée des excavations ; mais on n'y voit percer aujourd'hui que des débris de poteries, et là-dessus nous quittons notre nouvel ami, Mohamed Nâ Jif, qui de son côté n'a fait lever aucune perdrix.



VILLAGE DE LAHORE, TYPE DE VILLAGE AFGHAN DU DISTRICT DE PESHAVAR (PAGE 471). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Sans nous décourager, nous continuons nos recherches de village en village, en remontant vers Svâbi. C'est la saison où les villageois musulmans, accroupis sur des lits dans leurs aires, se chauffent paresseusement au soleil : toute la différence, si c'était l'été, c'est qu'ils choisiraient le côté de l'ombre. Ils sont d'ailleurs polis, et se lèvent dès qu'ils nous aperçoivent : les manières respectueuses à l'égard de l'Européen, qui se perdent de plus en plus dans les grandes villes de l'Inde, se conservent en ce district écarté. Nous les invitons à se rasseoir et, tandis que passe à la ronde le *houka*, dont ils tirent chacun à leur tour quelques bouffées, nous procédons à notre petite enquête, rarement compliquée de pouchtou, car ils savent pour la plupart l'hindoustani. Le questionnaire non plus ne varie guère : Y a-t-il

dans leur voisinage de vieilles murailles ? Y a-t-il des pierres écrites ? Y a-t-il des *Bout?* Y a-t-il des *Sitâ-Râmi?* Et s'il n'y a ni ruines, ni inscriptions, ni sculptures, ni monnaies, nous poussons plus loin. L'idée que nous avons traversé la mer sur un « bateau à feu », pour venir leur poser ces quelques questions, ne soulève pas d'ailleurs chez nos interlocuteurs tout le scepticisme qu'on pourrait croire : les Sâhebs sont de si grands fous que, de leur part, aucune marotte ne les étonne ; puis les administrateurs et les officiers du district, parmi lesquels on ne compte que trop d'amateurs archéologues, les ont déjà familiarisés avec celle-ci. Plusieurs fois nous les avons entendus discuter notre cas en partant de ce principe que tout Européen doit être par définition un fonctionnaire anglais ; l'appareil photographique dont le montage et le démontage était toujours pour eux une pure joie leur donnait à penser qu'ils avaient affaire soit à un *nêr-vâla* (un homme de canal, un ingénieur), soit à un *nâksh-vâla* (un homme de cartes, un topographe) « Vous n'y êtes pas, leur dit un jour un de nos coulis ; moi, je sais : c'est un *Bout-vâla* ! » Et après tout ce n'était pas un si mauvais équivalent qu'il avait trouvé là pour dire un archéologue.



VILLAGEOIS DE SAVAL-DHÊR (PAGE 480). — TYPES D'AFGHANS YOUSAFZAIS. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous montons ainsi tout droit vers le Nord, entre deux collines, sentinelles avancées des montagnes du Bounêr, le long de la rivière Bhadrai, jusqu'au gros bourg de Svâbi. Une allée de tamaris conduit au bâtiment du *tahsil* [1], qui est à la fois la sous-préfecture, le tribunal de première instance et la trésorerie de l'arrondissement, et où s'agite tout un petit monde de plaideurs et de solliciteurs. C'est d'ailleurs, comme toujours en ce district, une sorte de petite forteresse, aux murailles crénelées flanquées de tours et munies d'un chemin de ronde, et un détachement de soldats de police y tient garnison pour parer à toutes les surprises ; car la frontière est proche. C'est également là que nous trouverons un asile au soir de nos deux premières excursions en territoire indépendant.

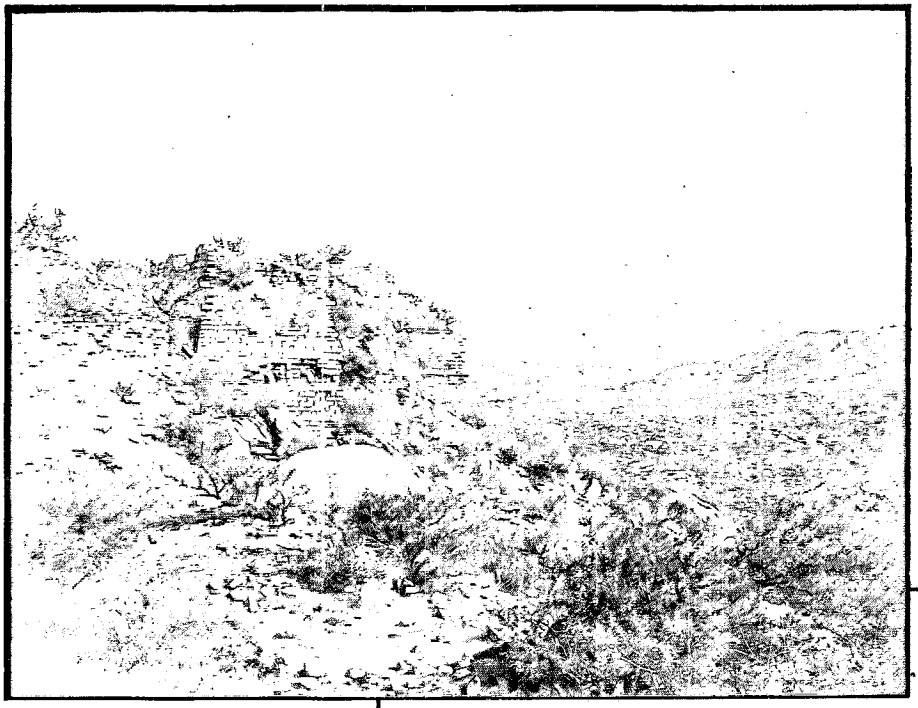
1er décembre. — Tout d'abord il faut voir ce Palosdarra d'où provient une des inscriptions énigmatiques que le major Deane, le *Political officer* de Svât, Dîr et Chitral, a récemment proposées à la sagacité des archéologues européens et dont on ne connaît ni l'alphabet, ni la langue. En compagnie de Mouazaz Khân, de Boka, qui s'est offert pour nous servir de guide, nous pénétrons par une gorge rocailleuse, où il y a tout juste place pour le lit du torrent, dans une petite plaine presque entièrement fermée par des collines et dominée par la haute croupe du Mahâban. Le premier village que nous rencontrons est justement celui du Khân et bientôt, sous une *houjra* — sorte de hangar à l'usage des hôtes et où dorment la nuit les célibataires du village — nous tenons réception ouverte. La compagnie s'assoit à la ronde sur des lits garnis de coussins, et les gens nous montrent des débris de sculptures et de vieilles monnaies ; de leur côté ils sont venus pour voir, et quand nous représentons, en nous servant d'une cuiller et d'une fourchette, le repas de l'animal-Sâheb, l'intérêt redouble dans l'assistance...

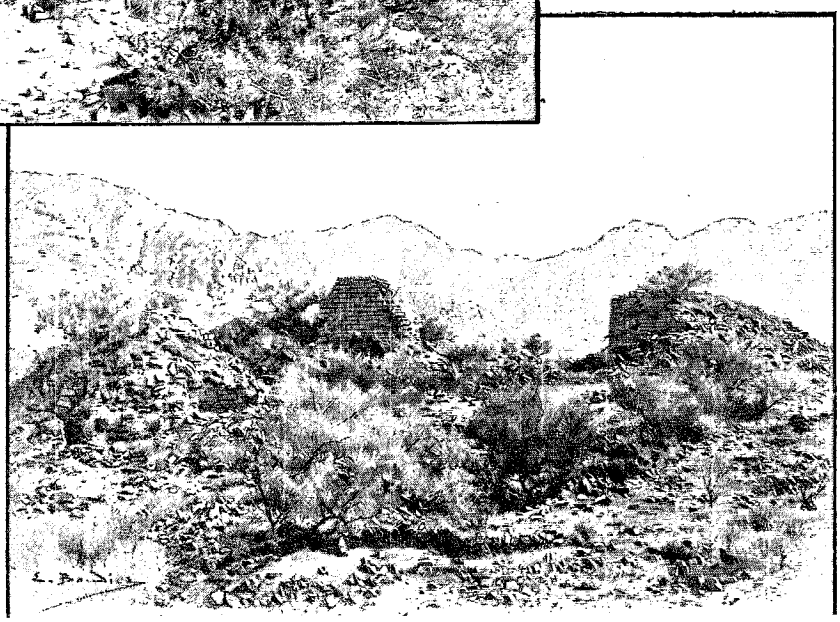
Et voici donc Palosdarra : un ravin (*darra*) ouvert au levant et où il y avait jadis des arbres s'il faut en croire l'autre moitié de son nom (*palosa*, « *acacia modesta* »). Dès la plaine, les pierres commencent à envahir les champs ; bientôt elles règnent en maîtresses et nous forcent à abandonner les chevaux. A mesure que nous montons, des pans de murs se découvrent, toujours plus haut, escaladant les pentes. Que la ville devait être jolie jadis, assise en amphithéâtre au creux de la colline !... De ses ruines s'exhale aujourd'hui sous le soleil une tristesse morne, tandis que là-haut, sur les crêtes déchiquetées, s'appellent des voix grêles de petits bergers.

1. On sait que chaque district de l'Inde anglaise est divisé en plusieurs arrondissements ou *tahsil*, administrés par un *tahsildâr*, et chaque tahsil en plusieurs *thana*, surveillés par un *thanadâr* ou sous-inspecteur de police.

*

En face de nous se dressent, provocantes, les cimes du Mahâban, l'ancien Mahâvana, autre candidat Aornos. Le brave Khân est justement un des rares hommes, de ce côté de la frontière, qui aient visité les ruines du sommet. Y aller voir est chose toujours interdite à un infidèle : ce serait un coup de fusil pour nos meilleures intentions. « Du moins, mon cher Khân, nous n'allons pas rentrer par le même chemin, comme les coulis, mais faire le grand tour, le long des collines, en pays libre? » Il finit par y consentir et part en avant, son fusil en travers de sa selle. Les villages que nous rencontrons sont tout pareils à ceux du *Sarkâr* (du Gouvernement), et les gens semblent fort polis. Si nous nous arrêtions pour causer? Mais le Khân n'est pas de cet avis et il insiste pour passer vite. Il ne ralentit l'allure qu'une fois sorti du cercle des collines, devant les larges horizons de la plaine où poudroie le soleil couchant. A toutes les questions d'ailleurs les gens répondent en montrant vers le Nord la colline du Naogrâm : c'est là qu'il y a des ruines et des Bouddhas, et des médailles ; il faudra voir demain. Décidément ces Afghans ou, comme ils s'appellent eux-mêmes, ces Pathâns nous semblent les plus braves gens du monde. Pourtant le vieux *thanadâr,* qui est ici depuis tantôt neuf ans et est venu ce soir nous faire sa visite, sourit dans sa barbe rougie au henné quand nous lui vantons les vertus de ses administrés. Il est payé pour n'y pas croire, et il faut avouer que son livre de police contient des statistiques de meurtres d'autant plus inquiétantes qu'on lit en marge les appréciations optimistes des fonctionnaires anglais sur la diminution de la criminalité dans le district!... Est-ce le ressouvenir inconscient des sensations d'Europe qui fait le charme de ce ciel voilé et de cette fraîcheur de l'air? Mais combien l'on se sent loin de l'Inde ! N'oublions pas cette horrible chose entrevue dans deux villages, coup sur coup : une vache abattue, dépecée à même et les os mis à nu livrés aux chiens. Mon babou a dû en frémir dans ses moelles de brahmane! Nous sommes bien en pays musulman, et ce n'est pas ici comme au Kachmir où la population indigène, devenue en partie musulmane, a continué à vénérer sous des travestissements d'Islam les mêmes sanctuaires qu'autrefois. Ceux-ci sont des envahisseurs tardifs qu'aucune tradition ne rattache au passé de la contrée. Devant les ruines anciennes n'attendez d'eux aucun éclaircissement : ils y sont plus étrangers que nous.





COUVENT-FORTERESSE DE RÂNÎGAT (PAGE 476). — FAÇADE MÉRIDIONALE ET INTÉRIEUR DES RUINES. DESSINS DE BOUDIER.

2 décembre. — Comme nous partons dans la fraîcheur du matin à travers les champs, où dans le blé



DÉPUTATION DE BOUNÈRVÀLS ET DE SVÂTIS ET FONCTIONNAIRES INDIGÈNES. — PHOTOGRAPHIE DE BURKE, À LAHORE.

nouveau voltigent les alouettes, voici que de tous les villages environnants sortent quantité de gens, allant comme nous dans la direction de Naogrâm et menant en laisse de grands lévriers jaunes ou noirs. C'est une générale partie de chasse qui se prépare. Un vieillard à barbe blanche est des plus ardents en tête du premier groupe de chasseurs ; très courtoisement, il nous invite à suivre la chasse. Autour de lui sont bientôt réunis une centaine de rabatteurs avec la moitié moins de chiens. Ils s'avancent sur une seule ligne, battant les buissons épineux de leurs longs bâtons, tout en mangeant les baies au passage. Un lièvre est enfin lancé au milieu de clameurs sauvages ; deux lévriers tombent dessus par le travers, presque au déboulé ; ils roulent, le manquent, repartent après lui ; mais c'est un vieux routier qui a plus d'un crochet dans son sac et ils perdent bientôt sa trace.

Au petit village indépendant de Naogrâm, dont tout ceci nous rapproche, accueil poli, mais froid. On nous donne pourtant un guide et nous grimpons à sa suite par un sentier de chèvres, mi-escalier, mi-casse-cou, entre les roches gigantesques de granit à gros grain qui arrondissent de tous côtés leurs croupes rongées par les pluies. L'ascension est rude sous le soleil de midi, mais courte, et nous pouvons bientôt admirer à l'aise les ruines considérables de Rânîgat. L'intérieur, dévasté par les fouilleurs, n'est malheureusement plus qu'un amas de déblais où les débris en schiste bleu des sculptures gréco-bouddiques jettent çà et là une note plus claire ; mais les murs extérieurs, construits en bel appareil, restent encore imposants et donnent à ce couvent bouddhique des allures de forteresse. Nous rencontrerons dans nos excursions plus d'un de ces monuments à la fois destinés à servir de place d'habitation pour les moines et de lieu de refuge pour les habitants du pays.

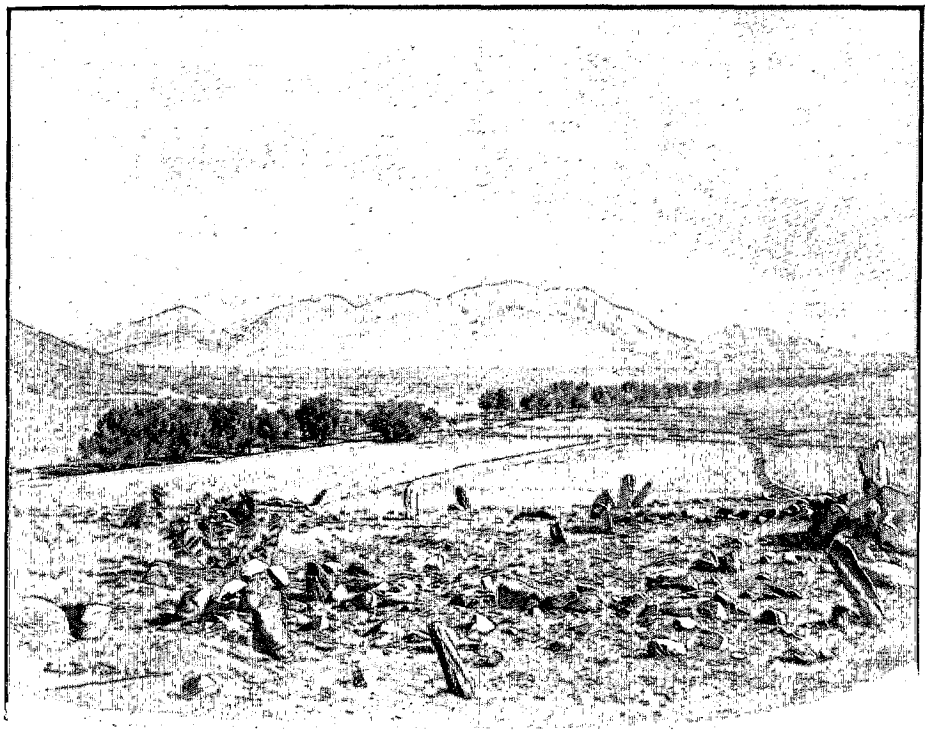


DANS LES RUINES DE RÂNÎGAT. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Non loin se dresse la curieuse roche qui vaut à ces restes des temps hindous leur nom actuel de Rânîgat, « la pierre levée de la Reine ». C'est là, expliquent ces bons pillards d'Afghans, que jadis la sœur du râja avait coutume de se tenir pour guetter au loin dans la plaine le passage des caravanes... Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

3 décembre. — En quittant Svâbi la route traverse une dernière fois la rivière Bhadrai et s'infléchit dans la direction du Nord-Ouest, après avoir contourné le désert de dunes pierreuses qu'on appelle le Maira. Elle est, d'ailleurs, toujours aussi mélancolique, bien que parfois bordée de tamaris et de mimosas en fleur. Seulement près des lits des torrents, là où l'eau continue à couler en-dessous, les champs reparaissent avec les puits, aux abords des villages. Ce pays a, d'ailleurs, son charme dans la nudité classique de ses montagnes nuancées de toutes les teintes, depuis la terre de Sienne, tachetée de noir par les arbustes, des collines du premier plan, jusqu'aux cimes lointaines dont l'azur clair se fond dans la pâleur du ciel. Seule la colline de Karamâr a son sommet fièrement coiffé d'une aigrette de grands arbres; ceux-ci doivent leur préservation, dans le total déboisement du pays, à la sainteté de la *ziarat*, ou tombeau de saint musulman, qui occupe peut-être sur la crête la place d'un ancien sanctuaire hindou de Bhîmâdevî. Et les *dhêrîs* ne se comptent plus, tantôt uniquement composées de terre et de débris de poteries, emplacement de quelque pauvre village de jadis dont les maisons de pisé, en fondant à la pluie, ont formé le monticule, tantôt laissant voir des vestiges de murailles, ruines de manoirs ou de couvents anciens. Çà et là se montrent encore des écroulements

de pierres jonchant la plaine : et cette terre des Yousafzais apparaît comme un grand cimetière de villes, — sans parler des cimetières des hommes avec leurs innombrables tombes couvertes de galets et surmontées d'une dalle d'ardoise bizarrement découpée, sortes de villages des morts plus étendus que ceux des vivants. Courant parallèlement à la frontière toute voisine, la route n'est pas très sûre. Aussi a-t-on construit, sur une petite éminence qui la domine, un poste d'observation à la mode du pays et où se relayent des soldats de police : c'est un simple cube de terre troué de meurtrières ; point de porte, seulement une petite ouverture carrée à laquelle on accède par une échelle qu'on retire ensuite à l'intérieur ; alors on commence à se sentir chez soi.



LA COLLINE DE KARAMÂR ET LA VIEILLE ROUTE, VUE PRISE D'UN ANCIEN CIMETIÈRE MUSULMAN PRÈS DE SHÂHBÂZ-GARHI. — DESSIN DE BOUDIER.

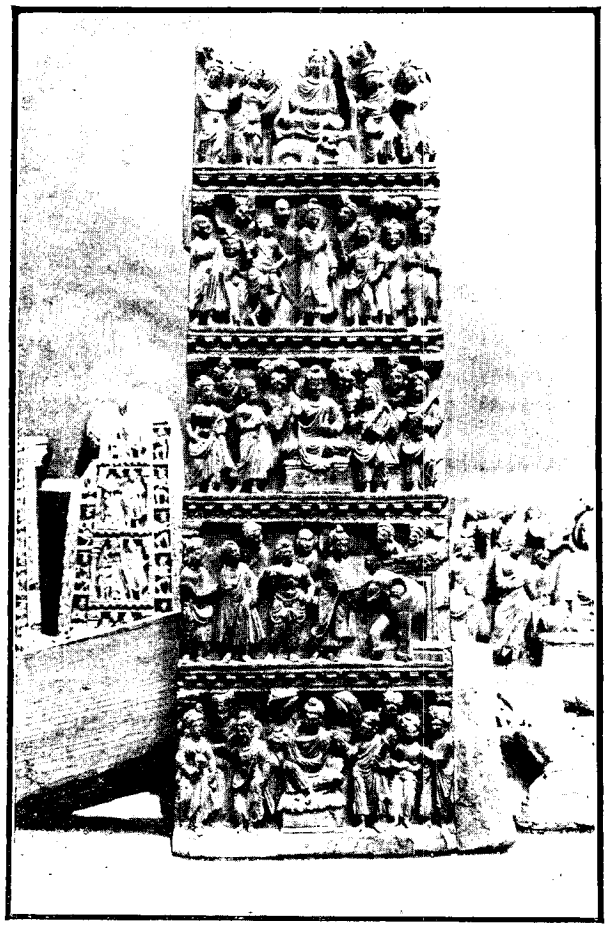
Les passants que l'on rencontre ont de bonnes figures de brigands. Ceux d'au delà de la frontière, dédaigneux de l'*Arms act*, sont tous porteurs de leur inévitable fusil : évidemment leur arme fait partie de leur individu et les accompagne dans toutes les circonstances de la vie. C'est presque une bonne surprise quand le soir les chameaux finissent par arriver sans encombre au *thana* de Kalou-Khân, où nous devons passer la nuit.

Sur la cheminée de l'unique pièce à l'usage des Européens, nous trouvons, revêtue d'une estampille officielle, une collection de livres français pour l'exportation, toute cette littérature effroyable d'après laquelle les étrangers nous jugent... A tout prendre, mieux vaut encore l'unique livre français qui constitue avec quelques volumes dépareillés de revues anglaises la bibliothèque de Svâbi : *Madame Louise de France*. Comme littérature, ce n'est pas plus inattendu, et du moins le titre est avouable.

Il nous faut ici interrompre un instant notre journal. Notre route du 4 décembre nous menait vers l'intérieur du district, par le vieux village de Shâhbâz-Garhi, jusqu'au double bourg de Hoti-Mardân, l'un des trois cantonnements chargés, avec Peshavar et Naoshera, de veiller à la sécurité du pays. Nous aurons l'occasion d'y revenir : pour le moment nous continuerons à suivre la frontière. On sait, en effet, que le territoire britannique s'arrête pratiquement à la lisière des montagnes qui encerclent plus qu'à moitié le district de Peshavar. Aussi bien, au delà, la terre ne rapporte plus grand'chose, et l'on avait estimé jusqu'ici qu'on pouvait sans regret la laisser aux montagnards : *It would not pay*, elle ne rembourserait pas les frais de la conquête. Le district se trouve ainsi presque complètement entouré par des tribus belliqueuses et jalouses de leur indépendance, à l'Est les Yousafzais du Bounêr, au Nord ceux du Svât, au Nord-Ouest les Mohmands, à l'Ouest les Afridis, au Sud-Ouest les Orakzais. A la vérité toutes ces peuplades sont officiellement sous le contrôle, d'ailleurs fort bénin ou même purement nominal, de l'Angleterre : mais l'idée seule d'un joug quelconque leur est à ce point insupportable qu'il n'en a pas fallu davantage pour leur faire encore prendre les armes, sans provocation apparente, au cours de l'été de 1897. Quand on songe qu'elles peuvent réunir entre elles plus de 100 000 hommes, braves, bons marcheurs et habitués dès l'enfance au maniement du fusil, il est permis de se demander ce qui serait advenu si elles s'étaient entendues pour entrer en campagne toutes à la fois. L'hypothèse ne fut pas envisagée sans inquiétude par le gouvernement et par la presse de l'Inde. Surprises par une levée en masse, les petites garnisons anglaises auraient eu grand'peine à se maintenir dans leurs positions respectives, si même elles n'avaient été obligées de se replier momentanément derrière l'Indus, et le pillage du bazar de Peshavar aurait enrichi pour longtemps les clans de la montagne. Par bonne chance pour la civilisation, les tribus firent en sorte de ménager leurs effets et, comme

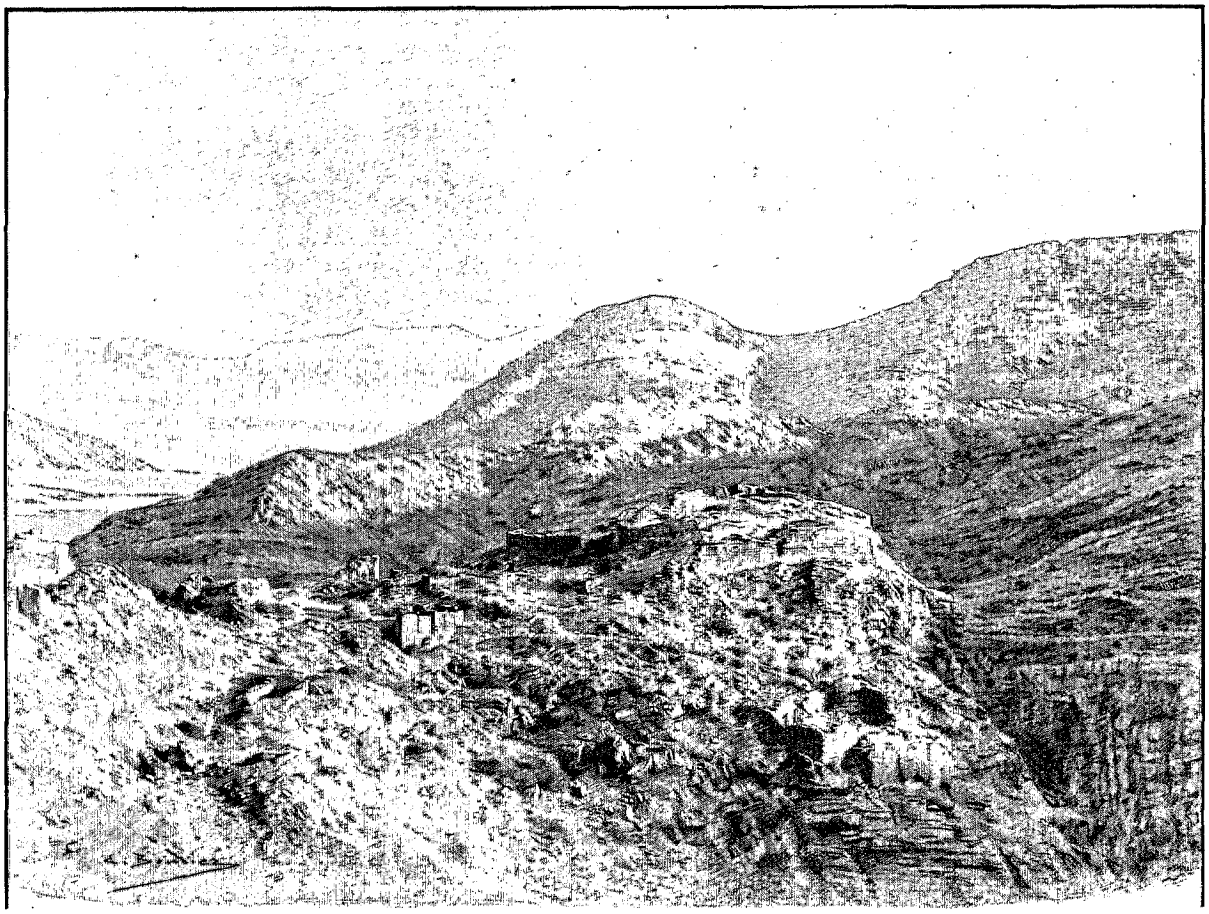
dans un ballet bien réglé, de n'entrer en scène que l'une après l'autre. Le 26 juillet, les Svâtis commençaient le feu avec l'aide de contingents venus du Bounêr et du Bajaur; le 7 août suivant c'était le tour des Mohmands ; les Afridis ne bougeaient que le 23 du même mois et leurs *lashkars* ou rassemblements armés s'étaient déjà dispersés quand les Orakzais se mirent enfin de la partie. Dans l'intervalle le gouvernement anglo-indien avait eu le temps d'expédier des renforts et de masser dans le district plus de 40 000 hommes, toute la fleur de son armée, — assurément le plus grand déploiement de troupes qu'il y ait eu de ce côté depuis la dernière expédition de Kâboul de 1878-1880.

Les Bounêrvâls qui avaient été des premiers à prendre part à la révolte furent les derniers à en être punis. Dès le mois d'août 1897 on avait placé une brigade en observation devant le gros bourg de Roustam où débouchent les trois passes de Pirsai, de Malandri et d'Ambêla. Cette dernière est restée fameuse à cause de l'échec qu'y subit en 1863 une colonne expéditionnaire anglaise, que les tribus tinrent en respect pendant plus de deux mois, et les Bounêrvâls en avaient gardé la réputation d'être les meilleurs combattants de la frontière. Aussi le gouvernement de Simla, ayant eu à la fin d'août son attention détournée par les agissements des Afridis et des Orakzais, jugea plus sage de ne pas se mettre à la fois deux expéditions sur les bras. C'est seulement en janvier 1898 que, la campagne du Tirah terminée, il songea à régler définitivement ses comptes avec les Bounêrvâls et leur adressa un ultimatum portant les termes de leur soumission. Ceux-ci crurent-ils que l'orage qui les menaçait se dissiperait comme la première fois? Avaient-ils confiance dans leur prestige et dans leur Pîr Bâbâ, le saint musulman patron de leur pays, qui jusqu'ici les avait toujours sauvés de l'invasion? Laissés par leurs voisins à leurs propres ressources, ne songèrent-ils, au contraire, à lutter que pour la forme? Toujours est-il que, bien que leur *jirga* (le conseil des anciens et des notables de la tribu) eût rejeté l'ultimatum anglais, ils ne firent qu'une assez molle résistance.



SPÉCIMENS DE SCULPTURES GRÉCO-BOUDDHIQUES TROUVÉES A KARAMÂR (MUSÉE DE LAHORE).

Peut-être aussi le plan de campagne, très habilement conçu, les surprit-il. Une petite colonne, concentrée à Roustam, pénétra presque sans coup férir par la vallée de Pirsai, tandis que le gros de l'expédition enlevait non moins aisément la passe un peu plus septentrionale de Tangai, au-dessus de Sanghao. C'est là que le 7 janvier, au matin, comme les Anglo-Indiens, forts de six régiments et de trois batteries d'artillerie, s'engageaient dans le défilé, ils s'étonnèrent de voir tout à coup un homme paraître sur la crête et marcher, lui seul, contre eux tous. Posément, de sang-froid, il descendait le sentier rocailleux et rapide, le sabre nu à la main, dans le chimérique espoir de ne pas tomber avant d'avoir abordé l'armée ennemie. Les balles autour de lui faisaient voler les cailloux : il descendait toujours, impassible et sans hâte. Tous les yeux étaient fixés sur ce brave qui venait mourir. Soudain il s'arrêta, évidemment touché ; on le vit s'appuyer un instant contre une roche, faire un dernier effort en avant, perdre l'équilibre, rouler et s'abattre contre un buisson sur une pente herbeuse : là il ne remua plus. Quelques instants plus tard le 21e *Penjâb Infantry* était monté jusqu'à lui : un des cipayes, avec le respect instinctif des musulmans pour leurs *shahîd* ou martyrs, prit le châle qui gisait à côté de l'héroïque cadavre et pieusement l'en couvrit... Ce fut le plus *exciting* épisode de la campagne et le seul qui vaille la peine d'être conté. Les Bounêrvâls se soumirent aussitôt et, dans leur hâte d'être débarrassés de leurs visiteurs, payèrent ce qu'on voulut et livrèrent un certain nombre d'étendards et d'armes, y compris de vieux mousquets pris jadis à Ambêla. Bref cette expédition, censée redoutable et si longtemps différée, se transforma en une simple promenade militaire et les troupes anglaises se retirèrent triomphalement par la passe qui avait été le théâtre de leur ancienne humiliation. Mais auparavant elles levèrent la carte de ce pays qui, bien qu'aux portes de l'Inde, était à peu près *terra incognita* pour les géographes : et c'est ainsi, comme



SITE DE TARELLI (PAGE 480). — DESSIN DE BOUDIER.

on dit sur la frontière, que le *parda*, le voile derrière lequel les femmes de bonne caste doivent toujours rester cachées, vient d'être levé de la face du Bounêr.

Il va de soi qu'au temps de notre visite à Roustam et à Sanghao, tous ces événements étaient encore le secret de l'avenir : mais tel était le goût des moines bouddhistes pour les sites pittoresques (goût dont les lamas tibétains semblent avoir hérité) que notre enquête archéologique nous a justement conduit le long des montagnes de la frontière où ils se plaisaient à établir leurs couvents. Le premier gros village que l'on rencontre en remontant ainsi vers le Nord est celui de Shiva, situé à la pointe orientale de la colline de Karamâr, au bord d'une rivière sablonneuse. Le 5 février, sur la fin de notre séjour, au soir d'une longue étape, nous y trouvâmes le meilleur accueil chez l'hospitalier Oumra Khân. Dans le pavillon destiné aux Sâhebs et meublé de façon assez hétéroclite, pendait au mur, entre autres chromo-lithographies, une image de la vierge Marie. Le Khân, en sa qualité de musulman, la connaissait fort bien pour être Myriem, mère d'Iça : mais la stupéfaction de notre brahmane penjâbi fut sans bornes : « Elle n'avait pas de *topi* comme les *Mêm-Sâhebs!* » Mère du dieu des Européens, elle ne portait pas de chapeau à la mode des dames européennes; même avec ses voiles, elle semblait plutôt vêtue à l'indienne : il n'en revenait pas! Étonnement naïf sans doute, mais si de doctes personnages avaient fait dès l'abord cette simple remarque il n'y aurait pas eu tant d'encre versée à propos d'imaginaires ressemblances entre Dévakî allaitant Krichna et la Madone à l'enfant...

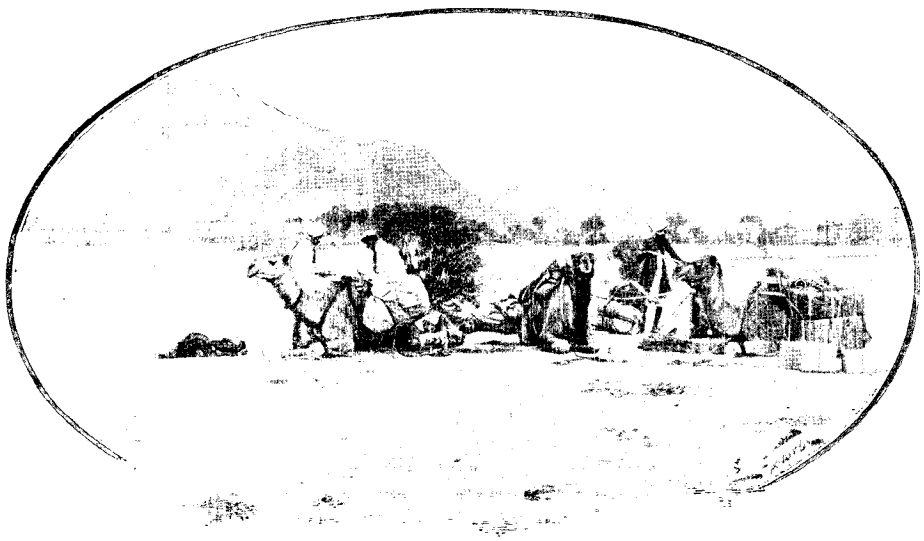
Nous causons longuement avec l'aimable Khân, qui s'intéresse aux choses d'Europe et sait qu'il y habite d'autres peuples que les Anglais. Ses questions sur la constitution de notre pays ne nous embarrassent pas peu : faute de meilleure explication, force nous est de lui répondre que nous nous sommes défaits sans trop de façons de nos râjas et que la France est à présent un pays libre, un *yâghistân*, ce qui traduit assez bien « république »; même nous avons aussi une grande *jirga* qui, sous le nom de parlement, représente le peuple et décide des affaires de l'État. Cela le satisfit pleinement. Il est assez plaisant de retrouver la même comparaison, mais cette fois sérieusement faite, dans une proclamation de l'Émir d'Afghanistan, publiée par les journaux de l'Inde en octobre 1897. Abd-our-Rahman, tout en refusant son aide aux tribus soulevées, profite de l'occasion pour les morigéner sur leur esprit de rébellion et d'indiscipline : « Il paraît, leur dit-il, que vous

êtes vous-mêmes des rois indépendants et que vous n'avez pas besoin de roi au-dessus de vous. La même chose arriva en France, il y a trente ans (*sic*), quand le peuple de ce pays se révolta contre son roi, le détrôna et l'envoya à Londres, où il mourut... » Sa Hautesse l'Émir Zia-oul-millat-va-oud-din, « lumière de l'union et de la foi », comme il s'est lui-même intitulé, a décidément de vagues notions d'histoire contemporaine.

Nulle part mieux que chez Oumra Khân nous n'avons pu constater que l'hospitalité pathâne, le *mail-mastai*, n'était pas un vain mot. Presque au sortir de Shiva nous devions encore avoir un autre exemple des courtoises manières d'autrefois. Comme nous traversions le village de Jalal, deux respectables personnages s'avancent à notre rencontre et, fidèles à la coutume orientale qui défend d'aborder un supérieur les mains vides, chacun d'eux nous tend une poignée de roupies en guise de *nazar*. Nous touchons gravement leur présent du bout du doigt, selon le rite — le Grand Mogol était moins fier, il empochait — après quoi tous deux nous escortent, ainsi que c'est leur devoir, jusqu'aux limites de leur village. Là seulement ils s'arrêtent et, sur notre insistance à passer outre, demandent la permission de prendre congé. Les bonnes traditions ne sont pas perdues partout.

Les alentours sont d'ailleurs semés de ruines bouddhiques, tant au fond de la vallée, vers Narinji, que près du village de Machai, qui occupe justement la coupure entre Karamâr et les contreforts qui descendent du Bounêr. Par cette porte qui semble s'ouvrir entre les montagnes on pénètre dans un nouveau bassin, celui de Roustam, que draine le Makam-roûd et que bornent au N.-O. les collines de Pâja. Çà et là poussent quelques rares *palai*, le *palâça* ou *butea frondosa*, l'arbre à larges feuilles et à fleurs écarlates de la jungle indienne. Ce sont eux qui ont valu son nom au misérable village de Palo-dhêrî que, sur la foi d'une vague analogie entre son nom pouchtou et la transcription chinoise d'un mot sanskrit (*Po-lou-cha*), on a voulu identifier avec l'une des anciennes cités du Gandhâra ! Au nord du vieux bourg de Saval-Dhêr, le cirque presque clos de Tarelli dissimule, comme derrière un écran, les restes d'un établissement religieux si considérable qu'on l'a pu prendre pour une ville ruinée. Tout près, sous les broussailles du ravin perdu de Sikri ou Shikar Tangai, « le val de la chasse », achèvent de disparaître quelques débris mesquins de chapelles et de *stoûpas*, où les fouilles du major Deane ont mis au jour une étonnante richesse de sculptures. Mais le site le plus remarquable de ces régions, c'est assurément la grotte gigantesque qui s'ouvre au nœud des collines de Pâja et du Bounêr. Les Pathâns l'appellent Kachmir Smats ou caverne de Kachmir, certains disent parce que le souterrain est censé déboucher dans la Vallée-Heureuse, par-dessous montagnes et vallées, à plus de 60 lieues de là ! Deux sentiers y mènent : l'un y monte du Sud, par la vallée de Pirsai, et du village à la grotte les gens comptent quatre *kos* ou environ 8 kilomètres; l'autre, venant du Nord-Ouest, escalade le versant opposé : c'est ce dernier que nous suivîmes.

(A suivre.) A. FOUCHER.



ARRIVÉE A JAMAL-GARHI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



VUE PANORAMIQUE PRISE DE JAMÂL-GARHI VERS L'OUEST. — DESSIN DE BOUDIER.

SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE[1]

(LA FRONTIÈRE DU SVAT)

PAR M. A. FOUCHER.

II

La caverne de Kachmir. — Toujours des ruines. — Villages et villageois. — Au delà de la frontière. — Routes et forts d'autrefois et d'aujourd'hui. — Sur le Malakand.



SVÂTI À L'AFFÛT.
DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

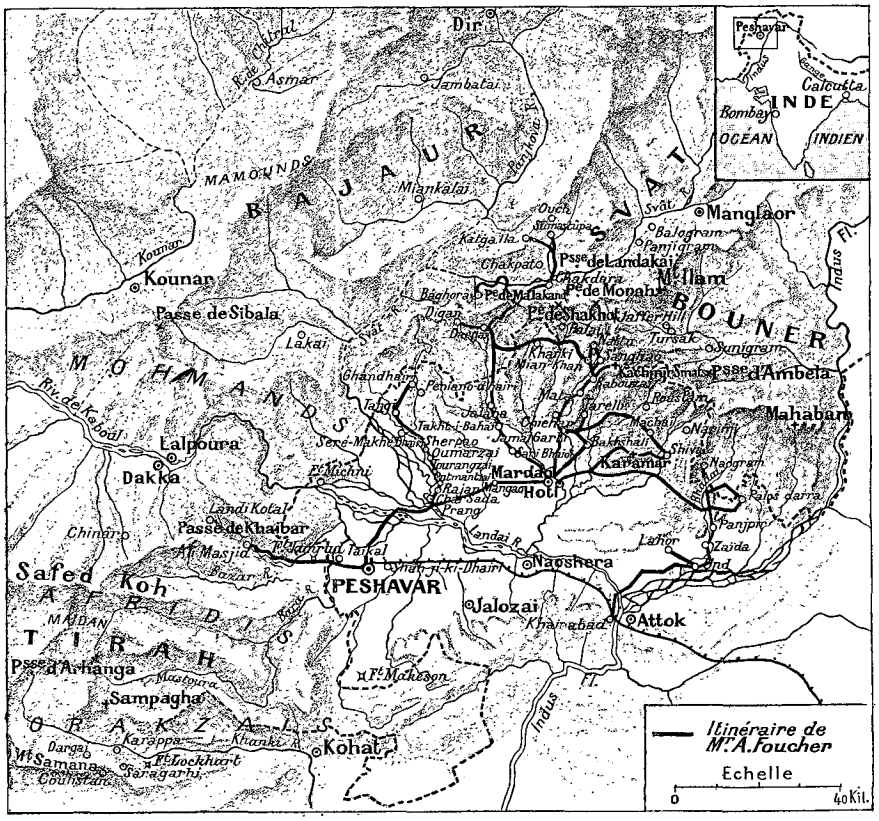
Au sortir de Hoti-Mardân, vers le Nord, comme une première ligne de récifs défend les falaises d'une côte, toute une rangée de collines schisteuses s'égrène dans la plaine en avant des hautes montagnes du Svât. Ce sont ces monticules détachés que les anciens moines bouddhistes ont jadis utilisés pour y construire leurs couvents, tant à cause de l'agrément que de la sûreté du site. A droite c'est Jamâl-Garhi, à gauche c'est Takht-i-Bahai. Trois lieues d'une route toute droite, à travers la plaine infertile, nous mènent à Jamâl-Garhi. C'est là que, le 7 décembre au soir, nous couchons sous notre petite tente, près du village, au concert de ses chacals et de ses chiens. De nouveau nous avons laissé derrière nous la civilisation, ou du moins son superflu : car il faut avouer que nos trois chameaux nous en transportent tout le nécessaire, y compris des bouteilles de soda-water qui doivent nous dispenser de boire la fièvre aux dernières mares du pays. La terrible sécheresse de l'année a brûlé la terre et nous retrouvons jusqu'ici l'âcre poussière qui, pour les touristes d'hiver, reste le goût caractéristique de l'Inde. Nous visiterons ensemble, plus tard, les célèbres ruines de la colline. Bornons-nous à les côtoyer aujourd'hui, tandis que nous pénétrons, par un défilé rocailleux, dans un autre bassin, plus que jamais aride, de l'ancien Gandhâra. Nous longeons, à présent, les pentes septentrionales des collines de Pâja, qui, soudain relevées, profilent très haut sur le ciel de bizarres silhouettes de forteresses et de tours. A chaque pas on rencontre de vieilles murailles « du temps des Kâfirs ». Les villages anciens comme les modernes se blottissaient évidemment

1. *Suite. Voyez p.* 469.

au pied des hauteurs, refuge toujours prêt aussi bien contre les envahisseurs étrangers — et combien d'invasions n'a pas vu passer ce pays! — que contre les clans ennemis du voisinage. Un peu plus nous passions Chamozai sans le voir, la montagne maternelle le couvrant justement d'un pan de son ombre. On ne soupçonne de même l'existence de Babouzai qu'en y arrivant. Bâti au creux du ravin, le village est comme un homme qui s'adosse à une muraille pour mieux se défendre : jetez ensuite un mur qui barre l'accès du côté de la plaine et vous serez en sécurité pour regarder de là mûrir vos moissons. Quand nous causons avec le khân de Babouzai de cette curieuse position des villages, il se borne à hocher la tête du côté du Yâghistân ou pays libre, tout voisin.

10 décembre. — Au matin nous nous orientons un moment devant notre tente ouverte en plein Nord : la plaine s'étend à nos pieds comme la carte sur notre table; nous pouvons compter et reconnaître les villages et, au fond, les dentelures des montagnes du Svât, baignées d'éther. L'ombre de la colline derrière nous est d'une fraîcheur pénétrante et fait oublier, pour un moment, la terre aride et le ciel d'airain.

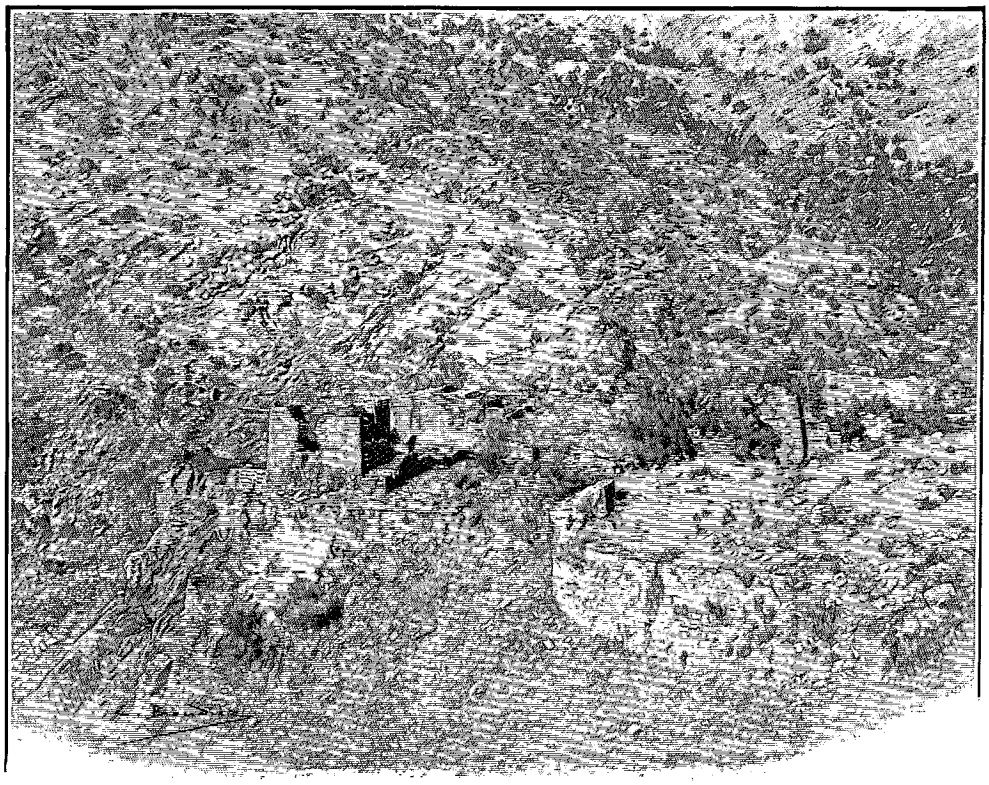
Mais nous ne sommes pas ici pour admirer le paysage et la route est, paraît-il, fort longue, qui mène au Kachmir Smats. Après avoir encore longé quelque temps les montagnes, nous nous engageons résolument dans une vallée qui se ferme aussitôt derrière nous. Dès l'entrée nous nous trouvons transportés dans une gorge taillée à pic, encombrée de roches énormes, et dont le soleil d'hiver ne visite pas le fond. On lève les yeux vers les hautes falaises qui encadrent le bleu du ciel, cherchant instinctivement une issue, et l'on est fort étonné d'apercevoir, à d'invraisemblables hauteurs, des restes de murailles. Elles n'ont peut-être pas coûté bien cher à bâtir — la main d'œuvre du temps devait être d'un bon marché à faire pâlir un économiste — mais elles ont assurément donné beaucoup de peine à leurs constructeurs, et ce ne sont après tout que des sortes d'avant-postes pour surveiller l'entrée du côté de la plaine. Le sentier escalade à présent l'une des parois, contourne une corniche vertigineuse et redescend dans un autre coude de vallée non moins profond et abrupt. La bonne place pour une embuscade!... Mais une voix répercutée par les échos de la montagne cloue sur place nos deux coulis : « Un Yâghistâni », chuchotent-ils, et ils n'en mènent pas large. Dissimulé derrière un faix d'herbes sèches, l'homme est parfaitement impossible à distinguer du flanc jauni de l'escarpement. Il se montre enfin. Que nous veut le noble fils de la montagne? — Simplement des allumettes. Ce sont choses qui ne se refusent pas entre citoyens de pays libres. Malheureusement nos allumettes, achetées à Mardân, sont « suédoises », encore que fabriquées au Japon, et il lui faudra attendre notre retour pour avoir la boîte qu'il est impossible de partager.



LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE.

Le chemin s'enfonce à présent dans une gorge plus étroite encore, sous un fouillis d'arbres verts tout suintant d'humidité en dépit de la longue sécheresse; n'étaient les dattiers sauvages qui s'accrochent aux roches, on pourrait se croire dans une *nalla* de Kachmir, pour ne pas dire dans les vallons virgiliens de l'Hémus, à marcher ainsi sous l'entre-croisement des branches. Soudain se dressent devant nous, adossés à une montagne plus haute encore, semblables à des bastions gigantesques, deux contreforts rocheux dont les flancs à pic sont couronnés de murs. On les croirait inaccessibles, mais nos coulis, grands *shikaris* de leur métier, ont souvent chassé par là et connaissent un sentier qui tourne la position le long de la paroi de gauche, la même où s'ouvre la caverne de Kachmir.

Nous n'attendions qu'une grotte : voici, en plus, quantité de ruines à ciel ouvert. Sur le contrefort de l'Est peu de chose subsiste, mais sur celui de l'Ouest, qu'un mur de soutènement relie à son voisin, des bâtisses considérables, percées de fenêtres voûtées, sont encore debout. Un sentier qui surplombe mène de là à la grotte. L'ouverture, qui se présente de biais, ne paie guère de mine; l'intérieur est une magnifique surprise. Dès les premiers pas la voûte de calcaire monte, comme celle d'une cathédrale, et dans l'horreur religieuse des ténèbres la crypte s'enfonce toujours plus avant. Par un escalier ruiné on accède à des profondeurs sombres, où l'on trébuche sur des ruines à demi enterrées sous des siècles de guano: car des centaines de chauves-souris et de pigeons bleus ont élu domicile dans la caverne. A plus de 100 mètres de l'entrée on commence à voir au fond de nouvelles lueurs et l'on se trouve enfin sous un large dôme qui semble taillé à même le roc vif. D'une baie probablement artificielle, la lumière tombe sur une roche où se dressait un petit temple votif, pareil à un tabernacle sous une coupole. Sur la gauche s'enfoncent encore d'autres profondeurs noires, qui vont se rétrécissant on ne sait où. L'admirable sanctuaire, et combien dans le goût indien! Revenus à l'entrée de la caverne nous embrassons d'un dernier regard cette étrange et solitaire retraite. Du côté où nous sommes venus les lignes de montagnes découpent au loin un triangle de plaine où les champs fraîchement labourés font des taches plus brunes; par derrière une brèche de la chaîne marque à peine l'issue vers Pirsai et au besoin, par Pirsai, vers le Bounêr. Et nous admirons combien le site répond merveilleusement à sa double destination, forteresse et couvent, lieu de pèlerinage et lieu de refuge.



KACHMIR SMATS, VU DU CONTREFORT DE L'EST. — DESSIN DE BOUDIER.

Mais enfin il faut céder aux importunités des coulis, et redescendre chez les hommes. Dans les pierres glissantes — justement le schiste bleu des sculptures gréco-bouddhiques — nous maudissons cent fois nos souliers ferrés; ce qu'il faut pour ces sentiers, ce sont les sandales de paille des montagnards de l'Himalaya. Nous tombons au creux du vallon dans une bande de singes, gent querelleuse dont nous avons entendu tout le jour les cris rageurs; les coulis hâtent le pas de peur que d'en haut ces animaux ne nous jettent des pierres. Plus loin encore nous apercevons deux chèvres sauvages, descendant le long des falaises avec une agilité d'oiseaux; elles aussi nous ont vus et leur pas se fait plus lent; mais la longue soif du jour les pousse invinciblement vers l'eau qui les tente.

Quel joli tableau elles feront tout à l'heure, et que nul œil humain ne verra, penchées au miroir transparent des flaques ! Puissent-elles n'y pas trouver le léopard ! Nous rentrons à la nuit tombante avec les troupeaux et les coupeurs d'herbe, dans la rougeur du soir. Quand nous nous retournons, tout a disparu derrière le rideau refermé des montagnes; nous n'avons pourtant pas rêvé?

11 décembre. — Dans cet étonnant coin de terre chaque jour amène sa ruine, et quelquefois même, comme aujourd'hui, des ruines modernes voisinent avec celles du passé. Repartis dès le matin, nous laissons de côté le nouveau village de Sanghao pour marcher droit à l'ancien, que les Anglais ont détruit, il y a une trentaine d'années, en même temps que le vieux village voisin de Mian-Khân. La version officielle de l'événe-

ment[1] est à faire pleurer de tendresse : les deux villages ne cessaient de batailler pour la possession du petit filet d'eau de Sanghao — ce digne objet des vœux de toute la contrée — et un gouvernement paternel ne trouva que ce moyen de mettre un terme à des luttes fratricides... Les gens nous racontent plus simplement qu'avec leurs villages adossés aux hauteurs et le sûr asile du Bounêr derrière eux, les habitants prétendirent rester indépendants. Mais ils avaient le tort de demeurer sur ce versant-ci de la montagne. Les villages flambèrent et notre guide, qui était enfant à cette époque, prétend même se rappeler qu'on amena des éléphants de Peshavar pour démolir jusqu'aux restes de l'incendie. Les irréconciliables et les plus compromis se réfugièrent en Bounêr ; les autres firent leur paix : on leur permit de rebâtir leurs villages plus bas dans la plaine et d'échanger leur aire contre une basse-cour. Pacifiquement nous visitons un à un dans les replis curieusement froissés en forme d'éventail de la montagne, les restes des anciens couvents bouddhiques de Sanghao, de Tangai, de Nattou, de Mian-Khân. Tous ont déjà été fouillés il y a tantôt 15 ans sur les ordres, mais non sous la direction, d'un soi-disant « curateur des anciens monuments de l'Inde » par le *jemadâr* Kaleh Khân. Ce ne sont pas assurément des fouilles modèles, mais elles ne sont pas trop maladroites non plus pour être l'œuvre d'un subalterne indigène. On sent que le brave « jemadâr » s'était déjà fait la main, pendant la campagne de Kâboul, aux dépens du *stoûpa* bouddhique de Jalalabâd. Avant tout, sa consigne était de fournir des sculptures ; de ces quelques tranchées, il en a retiré des centaines qui sont à présent en sûreté au musée de Lahore ; et l'on a peine à comprendre comment en un si petit espace s'entassaient tant d'œuvres d'art.

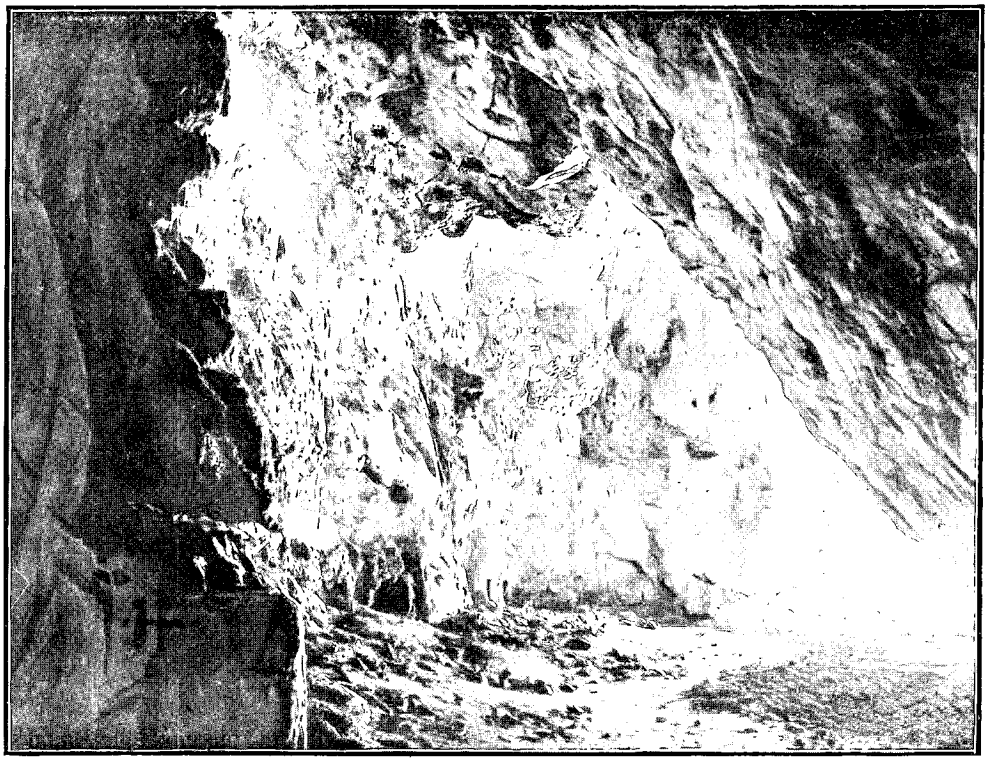
Nous trouvons, d'ailleurs, partout la plus grande politesse chez ces Pathâns tant décriés et il n'est pas douteux qu'ils ne se montrent parfaitement aimables pour les Européens, tant que la fantaisie ne les prend pas d'en tuer un, comme ils font de temps à autre, histoire de gagner le ciel. Le *lambardâr* de Sanghao, toutes affaires cessantes, nous escorte sur son territoire, ainsi qu'il convient. Par exception il appartient à la tribu des Goujars — cette tribu pastorale et d'ailleurs convertie à l'islamisme qui est répandue dans toutes les vallées du Nord-Ouest, partout où il y a des buffles à faire paître. Cela se reconnaît de loin à la petite cognée qu'il porte sur l'épaule ; pendant la marche elle lui sert à écarter les broussailles, pendant les haltes il bourre du tabac et fume dans le trou du fer. A Nao-Sanghao un grand vieillard pathân, très noblement drapé dans sa couverture svâtie, à dessins persans, insiste pour que nous nous arrêtions à son village ; il ne doit pourtant pas avoir oublié l'incendie d'il y a 30 ans? A Mian-Khân, enfin, quelques villageois nous accompagnent jusqu'au « vieux château des Kâfirs », faisant tomber les haies pour nous livrer passage. C'est le chemin de la fontaine et, très bibliques, les femmes vont et viennent, portant une ou même deux cruches de terre rondes en équilibre sur leur tête : la fontaine n'est, hélas! qu'une infecte mare, et, quant aux femmes, toutes vêtues d'un large pantalon serré aux jambes et d'une sorte de blouse d'un uniforme bleu foncé, il va de soi qu'elles sont voilées ; mais le peu qu'on aperçoit de leur visage ne semble pas plus avenant que leur costume. Nous n'en avons guère vu qu'une, la figure découverte, une pauvre veuve qui, au sortir d'un village, s'avisa de se jeter à la bride du cheval et de nous faire en pouchtou un grand discours dont nous ne comprenions pas une syllabe, tandis que son petit garçon, à califourchon sur sa hanche, suçait son pouce gravement. Là-dessus, les gens s'assemblent ; on s'explique en hindoustani: la femme est veuve et son beau-frère, qui a la charge de la nourrir, elle et son enfant, y met la plus grande mauvaise grâce... Ces pauvres gens ne peuvent s'ôter de la tête qu'un Sâheb ne soit quelque chose quelque part. Une autre fois, c'est un homme qui vient jeter son turban à nos pieds en réclamant justice : impossible de lui faire comprendre que notre métier est d'archéologue et non de redresseur de torts.



PROFIL DES COLLINES DE PÂJA, VUE PRISE AU VILLAGE DE MATA. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. On la trouve dans Maj. Cole, *Memorandum on ancient monuments in Eusufzai*, Simla, 1883.

12 décembre. — A Kharki, où nous nous rendons le 12 décembre, nous rencontrons le même accueil courtois : plus le village est écarté et mieux les bonnes traditions sont conservées. Nous avions longé tout le jour, sous le soleil, le petit rempart de collines qui marque la frontière officielle, et derrière lequel se dresse la haute muraille du Svât, une chaîne d'un gris bleuté, d'un gris de marbre tout moucheté de noir par les brousses, ainsi qu'on imagine les collines de l'Hellas. L'aride plaine est profondément sillonnée d'un dédale de ravines : parfois le sentier y fait de si brusques plongeons que les petits poneys du pays, qui pourtant grimpent comme des chèvres, se refusent à avancer ; un homme de Kharki, par hasard rencontré, nous a heureusement servi de guide... Qu'il est doux, au soir d'une longue étape, d'apercevoir sa petite maison de toile déjà dressée et la fumée de son dîner ! Quatre barbes vénérables nous attendent patiemment près des tentes et nous souhaitent la bienvenue. C'est à qui nous donnera les premiers renseignements sur les ruines, et les fouilles exécutées par les cipayes, et la route du Malakand. Toute la jeunesse du bourg s'est attroupée pour assister à la conférence. Quand les Khâns se sont retirés, s'avance une autre députation qu'au tour de leur turban et aux bijoux qu'ils portent — ancienne coutume indienne mieux conservée ici que dans l'Inde — nous reconnaissons aussitôt pour les marchands hindous du bourg ; car il faut au Pathân, incapable de tenir boutique, quelqu'un qui s'en charge pour lui, et s'enrichisse, au moins provisoirement, à ses dépens. Sur un plateau ils apportent leur *nazar*, des sucreries et quelques roupies qu'il nous faut toucher du doigt. Nous nous faisons montrer leurs bijoux, dont quelques-uns, notamment les bracelets à têtes d'animaux, sont d'un modèle ancien, analogue à l'orfèvrerie des statues gréco-bouddhiques. Et nous causons : ils ne sont nullement molestés par les musulmans ; leur seul chagrin est de ne pouvoir obtenir une place pour bâtir un temple : si le Sâheb voulait en parler au *Commissioner*... De fait ils sont gras et parés et semblent prospérer étonnamment sur le musulman. Mais le plus curieux est qu'ils ne se rappellent pas quand leurs familles sont venues s'établir dans ce village pathân : ils sont persuadés qu'elles y vivaient de toute antiquité. Et si surprenant que cela paraisse, il est probable que ce sont en effet des épaves de l'ancienne population hindoue qui, comme les juifs du moyen âge, à la fois méprisés et tolérés, ont réussi à survivre à toutes les saignées faites à leur bourse, quand ce n'était pas à leur gorge.



ENTRÉE DE LA GROTTE DE KACHMIR SMATS, VUE PRISE DE L'INTÉRIEUR (PAGE 483).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

13 décembre. — C'est aujourd'hui dimanche et, de plus, me fait observer le babou, *sankranti* (c'est-à-dire passage) de l'automne à l'hiver, donc jour de repos : il nous faut cependant visiter notre ruine. Le couvent bouddhique était au fond du vallon, « ni trop loin ni trop près du village », selon l'injonction des textes sacrés. Hélas, ici encore tout est consommé. Voilà bien des excavations faites, c'est le cas de le dire, *manu militari* et il ne semble pas que la 9e compagnie, *Sappers and Miners*, ait eu la main légère. Puis l'on est allé au plus pressé, aux sculptures, et les cours d'habitation ne sont même pas déblayées. Mais l'on n'en finirait pas s'il fallait à chaque fois gémir sur la ruine des ruines....

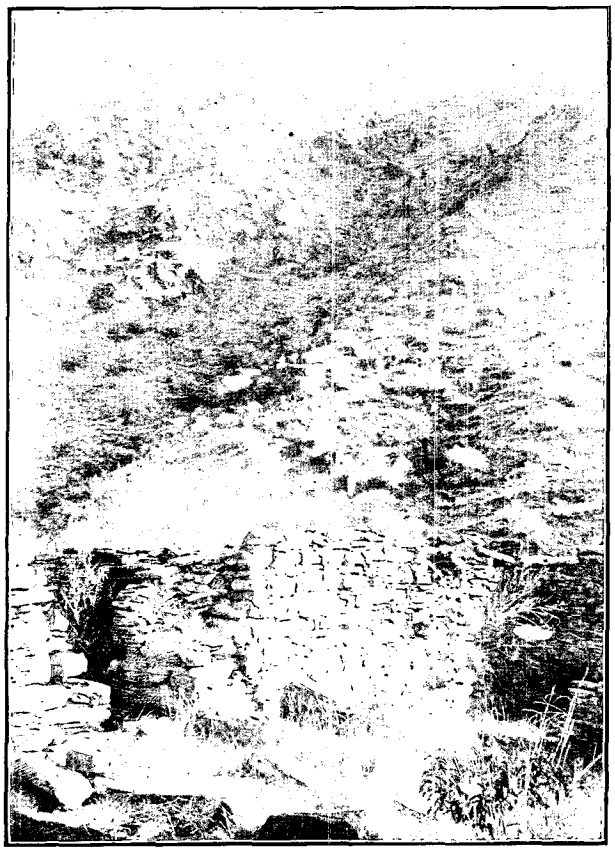
Quand nous rentrons au village, nous trouvons, outre l'ordinaire assemblée autour des tentes, deux cavaliers de la police svâtie qui nous apportent la réponse du *Political Officer* du Malakand à la lettre que nous

*

lui avons adressée par exprès ce matin. Le gouvernement de l'Inde, avec ce libéralisme éclairé auquel tous les voyageurs se plaisent à rendre hommage, veut bien nous permettre par exception et pour l'amour de l'archéologie, de visiter cette vallée du Svât dont la récente expédition du Tchitral vient seulement d'ouvrir l'accès. Bien mieux, il se considère comme responsable de notre sûreté, ainsi que de celle de tout « Européen ou Américain » voyageant dans ces parages. Quand le lendemain matin nous nous mettons en route pour Dargai, déjà sa sollicitude nous environne sous la forme de deux *sovars*, qui nous servent de gardes du corps. C'est même à ce signe que nous reconnaissons que nous allons pour tout de bon passer la frontière.

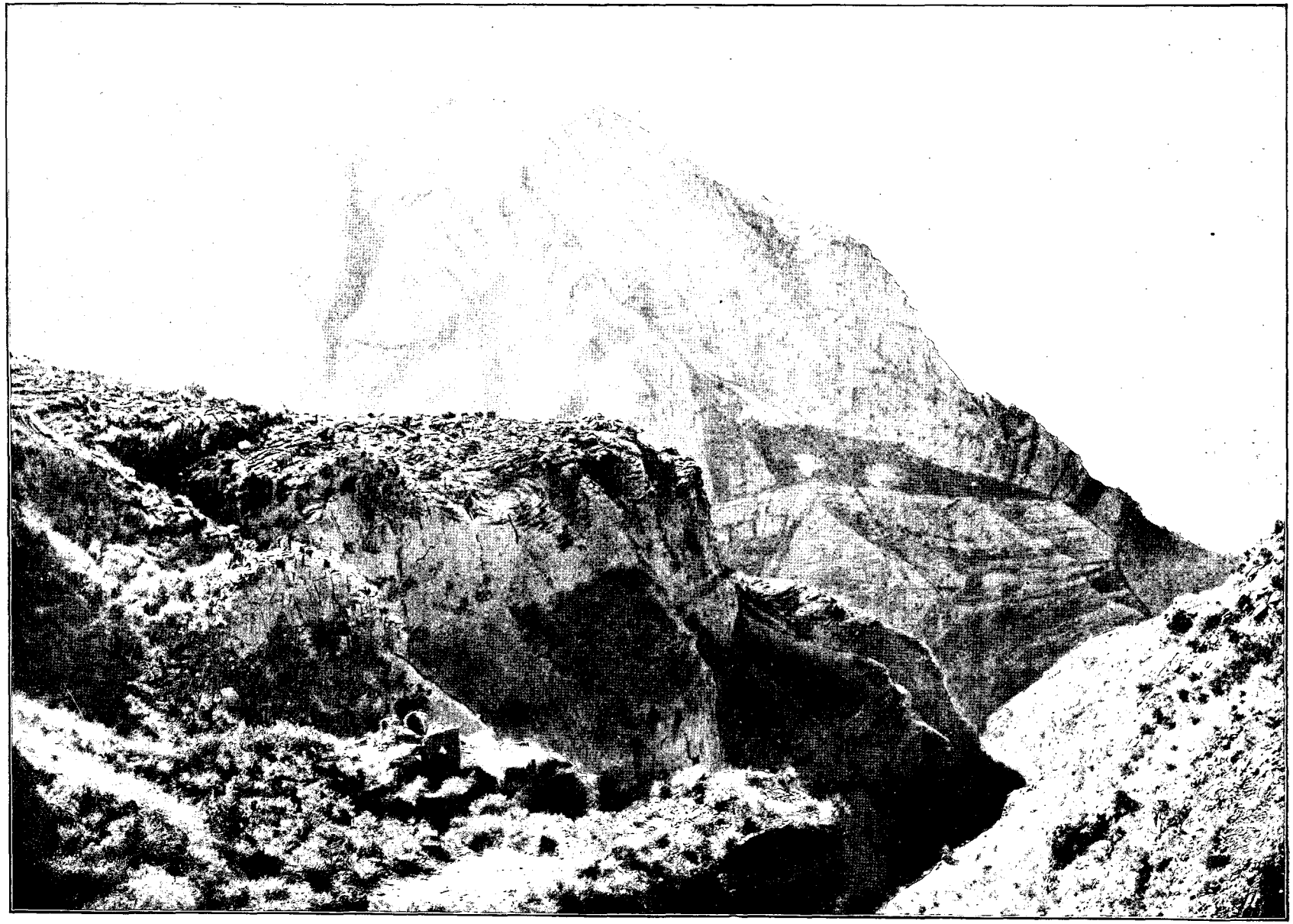
Gendarme devant, gendarme derrière, c'est encore le long du versant méridional des montagnes que nous trottons. Celles-ci sont toujours aussi nues, mais non point toujours de ce beau fauve ou de ce gris bleuté que nous admirons dans quelques-unes. Toutes cependant sont comme imprégnées d'une grâce classique : et justement voici un chevrier qui passe, emportant par les pattes de devant un petit chevreau noir qui vient de naître et qui déjà bêle aussi bien que s'il était de carton. Très intéressée, la mère suit, dans les rocailles, jusqu'au troupeau qui ne s'est pas attardé pour l'événement et se trouve déjà à mi-côte de la colline.... — Tout à fait du Théocrite, n'est-ce pas ? Qu'en pense le *sovar* d'arrière-garde ? — Le *sovar*, qui n'entend que le pouchtou, pense que le Sâheb doit avoir raison et il ajoute que là-bas, au milieu de cette petite plaine, ce camp entouré d'un fossé et d'un mur près de ce village également emmuraillé de pierres sèches, c'est Dargai, où l'on nous attend. Au tournant des collines, un grand vent froid tombe sur nous du haut de la passe du Malakand.

Nous sommes en effet arrivés devant l'une des deux grandes portes du Svât ; l'autre, située un peu plus à l'Est, est la passe de Shahkote. Quand, en avril 1895, il s'agit de dégager à tout prix la garnison de Tchitral et qu'on décida d'envoyer une colonne de secours par la route la plus courte, celle du Svât, on avait le choix entre ces deux passes, ou plutôt, puisque les Svâtis refusaient le passage, il fallait décider par laquelle on forcerait l'accès de leur pays. Or quelqu'un était déjà entré au Svât malgré les Svâtis, à savoir les habitants actuels eux-mêmes qui sont des Yousafzais. A la fin du xv[e] siècle ils partageaient le district de Peshavar avec le reste de la tribu des Pathâns Khakhai quand la possession de la riche vallée au delà des collines les tenta et ils s'en emparèrent par surprise. Ils vinrent planter leur camp au pied de Shahkote : puis, par une nuit bien noire, tandis que leurs femmes entretenaient les feux, ils firent un rapide crochet sur la gauche et le jour les trouva entrés dans la vallée, sur les derrières de ses défenseurs, par la passe ouverte du Malakand. L'histoire était connue du *Political Officer* qui la conta au général anglais. Celui-ci trouva le vieux stratagème excellent : il envoya sa cavalerie parader devant Shahkote et attirer de ce côté le gros des forces svâties, tandis que l'infanterie enlevait le Malakand dégarni d'autant. Moralité : on est souvent pris à son propre piège.



VUE DE SANGHAO (PAGE 484). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

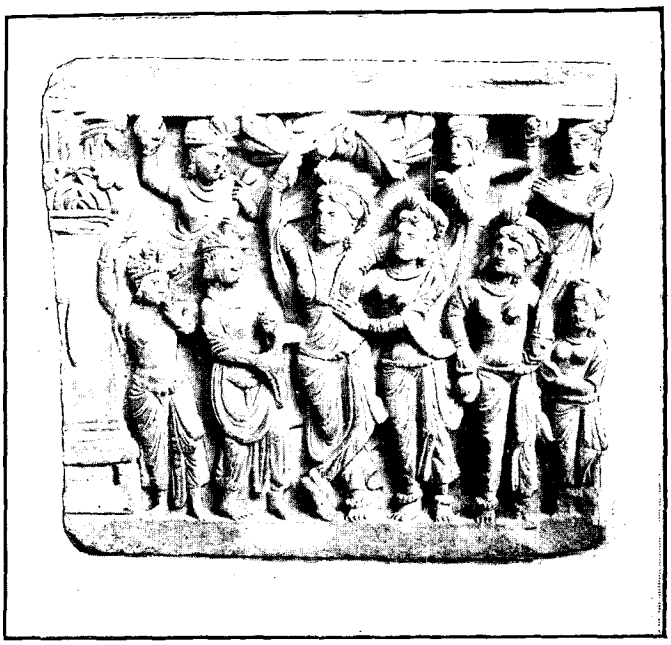
Dargai ou South Malakand est justement le premier poste préposé, au delà de la frontière, à la garde de la nouvelle route stratégique, qui, s'embranchant à Naoshera sur le *Grand Trunk Road*, monte par Mardân, le Malakand, Chakdarra et Dîr vers Tchitral. C'est là que sont impitoyablement arrêtés au passage les touristes, voire même les missionnaires, qu'une curiosité indiscrète ou l'ardeur du martyre tendrait à entraîner au delà. Seuls les officiers de service, les M. P. (membres du Parlement anglais) qui « font la frontière », et de temps à autre un archéologue, ont l'autorisation de pousser plus loin. Encore se passerait-on aisément de ces deux dernières catégories de visiteurs : les premiers peuvent devenir dangereux s'ils s'avisent de « ventiler » plus tard dans le Parlement britannique leurs observations hâtives et leurs idées mal digérées de « globe-trotteurs »; et quant aux archéologues, ils sont, soit dit entre nous, si parfaitement inutiles, qu'il est permis de se demander à quoi bon s'en encombrer ?....



RUINES PRÈS DE KACHMIR SMATS (PAGE 483). — VUE PRISE DE L'ENTRÉE DE LA CAVERNE. — PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

Nous n'en trouvons pas moins à Dargai la réception la plus courtoise. L'aimable commandant du poste prend la peine de présider lui-même à l'installation de nos tentes à l'intérieur du petit camp retranché. Et tout de suite il est arrangé qu'avant de monter au Malakand nous irons visiter, un peu plus à l'Ouest, le versant méridional de la passe de Dîgar qui débouche, de l'autre côté des montagnes, au-dessus du bourg svâti de Pîr-Khêl. L'*Assistant Political Officer* est justement à Dargai et se trouve avoir affaire de ce côté; le major et Mrs R***, qui réside au poste de son mari et monte à cheval dans la perfection, décident d'être de la partie pour profiter de l'escorte. Nous partons confortablement après déjeuner (on voit bien que nous ne nous appartenons plus) par des sentiers rocailleux et coupés de ravines. En route nous passons un village qui est *unfriendly*, autant dire hostile ; les gens nous jettent des regards en dessous et gardent leurs salâms pour des occasions meilleures. « C'est la faute des moullas », nous assure-t-on ; avec l'arrivée des Anglais, ces pieux personnages voient leur prestige sur leurs musulmanes ouailles disparaître rapidement, et leurs « bénéfices » ou *jagirs* prendre le même chemin que leur prestige. De là leur opposition au nouveau régime ; avouez entre nous que cela se comprend. Et puis, chez tous les peuples un peu primitifs, les prêtres, qu'ils s'appellent druides, mages ou moullas, n'ont-ils pas toujours été l'âme de la résistance nationale ?

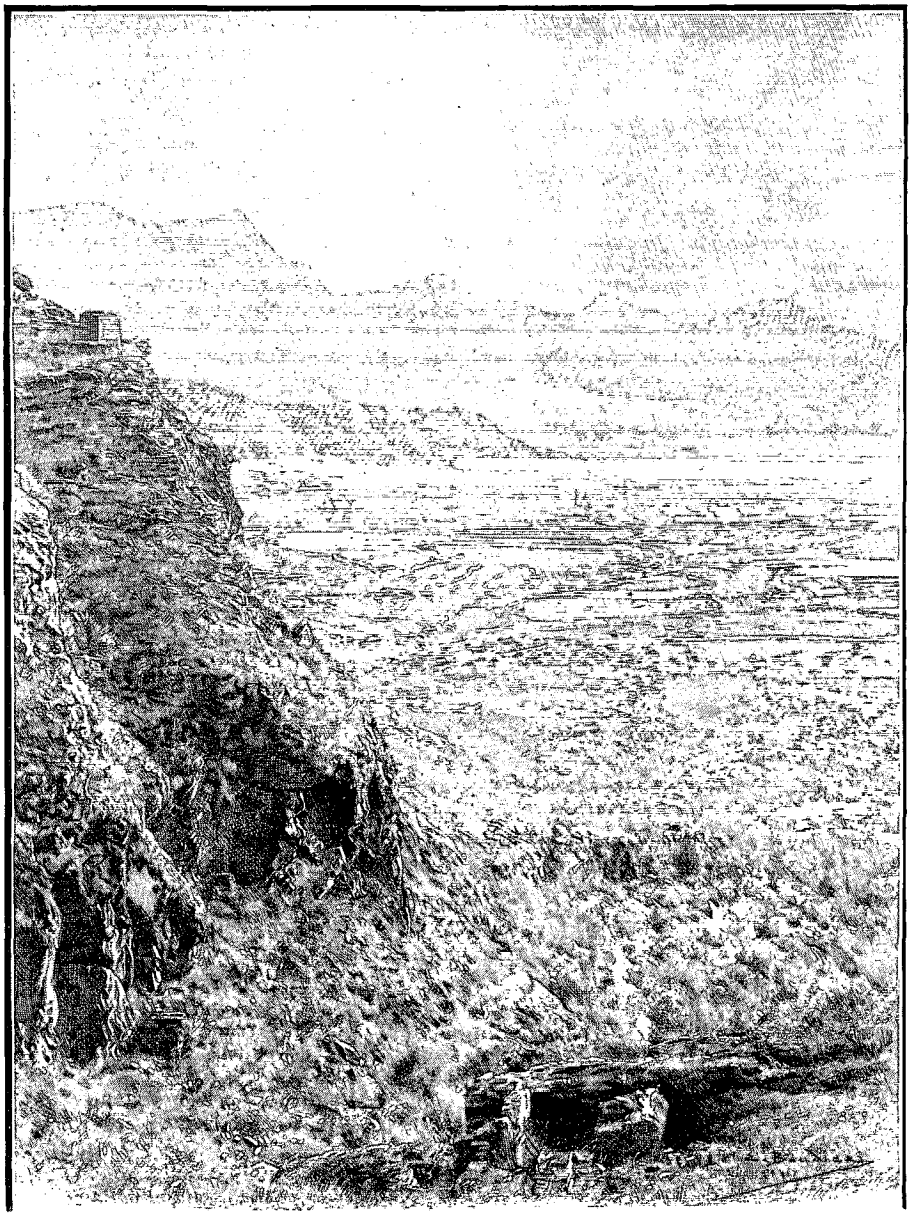
Un peu plus loin, l'*Assistant Political Officer* nous quitte avec une partie de l'escorte pour se rendre au village avec lequel il a un vieux compte à régler, tandis que nous nous dirigeons vers un des creux de la montagne où de vieux murs, bâtis en amphithéâtre, se détachent, d'une teinte encore plus dorée par le soleil, sur les flancs jaunâtres du ravin. Ce qui frappe, dès l'abord, c'est l'aspect moyen âge des tours, nous allions dire des donjons dont toutes ces habitations étaient flanquées. Consolidées aux quatre angles par des tourelles pleines, percées tantôt de fenêtres ogivales ou rectangulaires, tantôt de longues meurtrières obliquement disposées, des meurtrières du temps des arcs, telles on les retrouve dans presque toutes les passes qui mènent du Gandhâra (district de Peshavar) à l'Oudyâna (Bounêr, Svât, Dîr et Bajaur). Parmi le pêle-mêle des murailles à demi-écroulées, nous ne comptons pas ici moins d'une cinquantaine de ces tours, les unes assez bien conservées, les autres dressant encore leurs silhouettes guerrières au-dessus du ruissellement de leurs décombres. On se croirait transporté dans une petite ville italienne du XIII^e^ siècle, parmi les palazzi fortifiés et jalousement fermés des familles ennemies, et on ne peut s'empêcher de songer au système encore en vigueur dans les villages indépendants où chaque *khêl* ou clan a son *kandai* ou quartier de village, et chaque kandai son chef ou *malik*, et chaque malik son *bourj*, c'est-à-dire sa tour. Nous voyons bien qu'il y avait là une grosse bourgade fortifiée, ou plus exactement une bourgade de châteaux forts défendant l'accès de la passe contre des envahisseurs venant du Sud. Possédait-elle aussi un couvent, encore que la facture plus grossière de ses murailles semble devoir lui assigner une date postérieure à la grande floraison des monuments bouddhiques ? Une excursion jusqu'au fond de la gorge nous l'apprendra peut-être. L'heure sacrée du *tiffin* (le repas de deux heures après midi) a rappelé au camp tout le reste de la compagnie, et nous partons en découverte escortés des quatre cipayes qu'on nous a laissés. Le chant sauvage des coupeurs d'herbe emplit la vallée. Dans la paroi rocheuse de droite, au-dessus du vieux sentier, s'ouvre une petite grotte qui dut être la place régulière de quelque religieux mendiant, — une place à revenus fixes, comme celle d'aveugle du pont des Arts. Un peu plus loin, des figuiers banyans se mirent dans une flaque d'eau, ce qui est grande merveille en ces gorges arides. Une rude escalade, fort mal récompensée, nous mène jusqu'aux plus hautes murailles ; elles sont toutes pareilles à celles d'en bas. Nous n'avons plus que deux pas à faire pour atteindre la crête... Cinq heures et demie, nous sommes en décembre, plus de six milles à faire par des chemins impossibles ; et notre promesse d'être de retour au camp avant la nuit !



NAISSANCE DU BOUDDHA, BAS-RELIEF TROUVÉ À SANGHAO (MUSÉE DE LAHORE). (PAGE 484).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Car c'en est fait de la liberté de mouvements dont nous jouissions dans le district de Peshavar. C'est ce qui ressort des longues recommandations que M. M*** s'est chargé de nous transmettre de la part de son chef hiérarchique, alors en congé. Il y avait à ce moment un peu plus de dix-huit mois, nous exposa-t-il

tout en dînant, que les troupes anglo-indiennes avaient pénétré de vive force dans la vallée, et les Svâtis, après que leur première résistance eût été brisée, semblaient s'être résignés assez promptement à leur sort. Le Résident estimait que l'heure était venue de permettre à des officiers en partie de chasse, voire même à des archéologues, de courir le pays, du moins dans un rayon de quelques milles de chaque côté de la route stratégique : car au delà il n'y fallait pas encore songer ; mais dans ces limites le major Deane croyait bon d'habituer les indigènes à voir aller et venir des Sâhebs, persuadé que cela les apprivoiserait peu à peu et qu'ils n'oseraient lui tuer ses hôtes. En tout cas, ne fût-ce que pour juger du degré de pacification des esprits, l'expérience était intéressante... Nous ne pûmes que nous incliner. — Seulement, continua M. M***, il ne faut pas tenter le diable ; et tout d'abord nous devions nous engager sous serment à être toujours rentrés avant la brune à l'un des postes militaires de la vallée, Malakand ou Chakdarra : en effet, les *badmash* ou mauvaises têtes ne se risquent guère en campagne que la nuit, et, moyennant cette simple précaution, la certitude absolue d'avoir la gorge coupée se résolvait en une très lointaine probabilité... — Parfaitement, juste de quoi donner un peu de sel à la vie. Est-ce tout? — Ce n'était que le premier point : en second lieu, il fallait promettre de n'entreprendre aucune excursion sans être accompagné de quelques cavaliers ou piétons de la police indigène. Non pas à la vérité qu'on pût beaucoup compter sur eux en un péril : mais c'était une question de forme. En cas d'échauffourée, la présence d'une escorte dégageait la responsabilité du *Political Officer* et par suite du gouvernement de l'Inde : du moins il y aurait quelqu'un pour donner une version officielle de l'aventure, après quoi le village responsable serait forcé d'en payer les frais. Mais cela ferait bien des affaires. — Nous tombâmes aisément d'accord qu'il valait mieux pour tout le monde qu'il n'y eût pas d'incident : si cependant il en arrivait un, quelle serait approximativement l'amende qu'aurait à payer le village coupable ? Il nous eût été réconfortant de tout savoir réglé d'avance, jusque dans ce dernier détail... Mais, sur ce point, notre interlocuteur resta diplomatiquement impénétrable, et nous en sommes encore à nous demander combien une vie d'archéologue pouvait valoir à ce moment dans les parages du Svât.



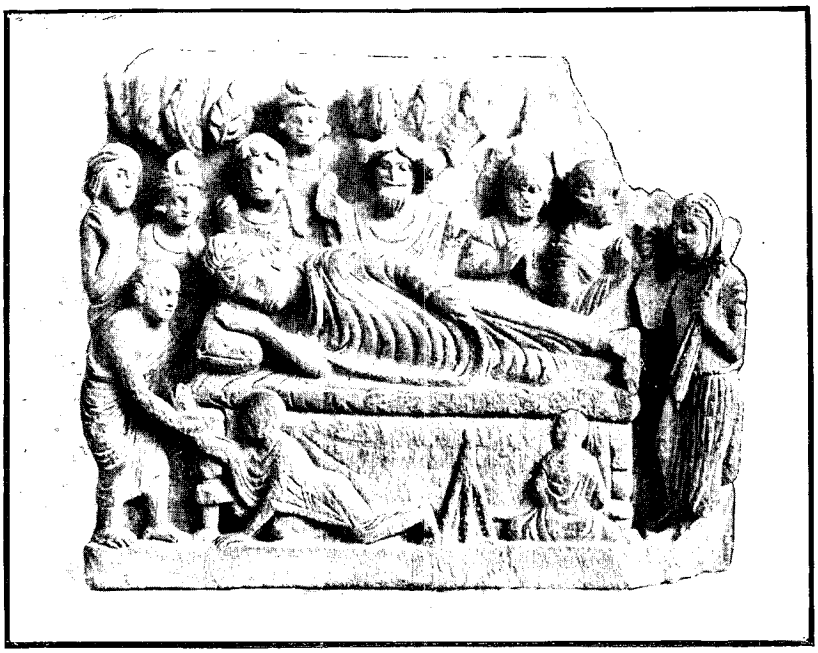
SITE DE NATTOU, VUE PRISE VERS LE SUD (PAGE 484). — DESSIN DE BOUDIER.

Malakand. — Le lendemain, nous montons ensemble au Malakand. Avec une condescendance pleine de bonne humeur pour notre manie archéologique, notre compagnon a consenti à prendre en notre honneur la

vieille route — la route « bouddhiste », comme on l'appelle gravement ici, même dans les rapports officiels, sans s'apercevoir de ce que l'épithète a de saugrenu appliquée à une route. C'est la première chose que l'on nous ait montrée de Dargai, là-bas, sur le flanc de la montagne, ce profil un peu plus relevé mais non moins savant, juste au-dessous de la ligne de la route — dirons-nous chrétienne ou païenne? — que viennent de construire sous la direction des ingénieurs anglais ces bons idolâtres du régiment des *Madras Sappers and Miners*. Les stupides Musulmans l'avaient laissée se perdre pour un misérable sentier en zigzags à la tête du ravin ; on l'a justement retrouvée au cours des travaux de la route nouvelle et l'étonnement subsiste toujours d'une rampe aussi bien faite quinze siècles au moins avant l'avènement des *Royal Engineers!* Un peu plus étroite et rapide, mais aussi beaucoup plus courte que sa cadette qui fait vers l'Ouest un long détour et rampe ensuite sous un tunnel, celle-ci s'accroche hardiment aux pentes de la montagne, tantôt bâtie en terrasse, tantôt tranchée dans le roc vif. Dégagée et réparée, elle est redevenue la route favorite des gens et des bêtes de charge : chevaux, ânes, mulets, bœufs, s'y heurtent et s'y croisent ; seuls les chameaux, avec leurs jambes maladroites et leurs charges encombrantes prennent plus volontiers le chemin le plus large et le plus long, comme font naturellement les *tongas*, ces légères voitures de poste à deux roues qu'on trouve sur toutes les routes carrossables du nord-ouest de l'Inde et qui, sur celle de Tchitral, roulent déjà jusqu'à Chakdarra.

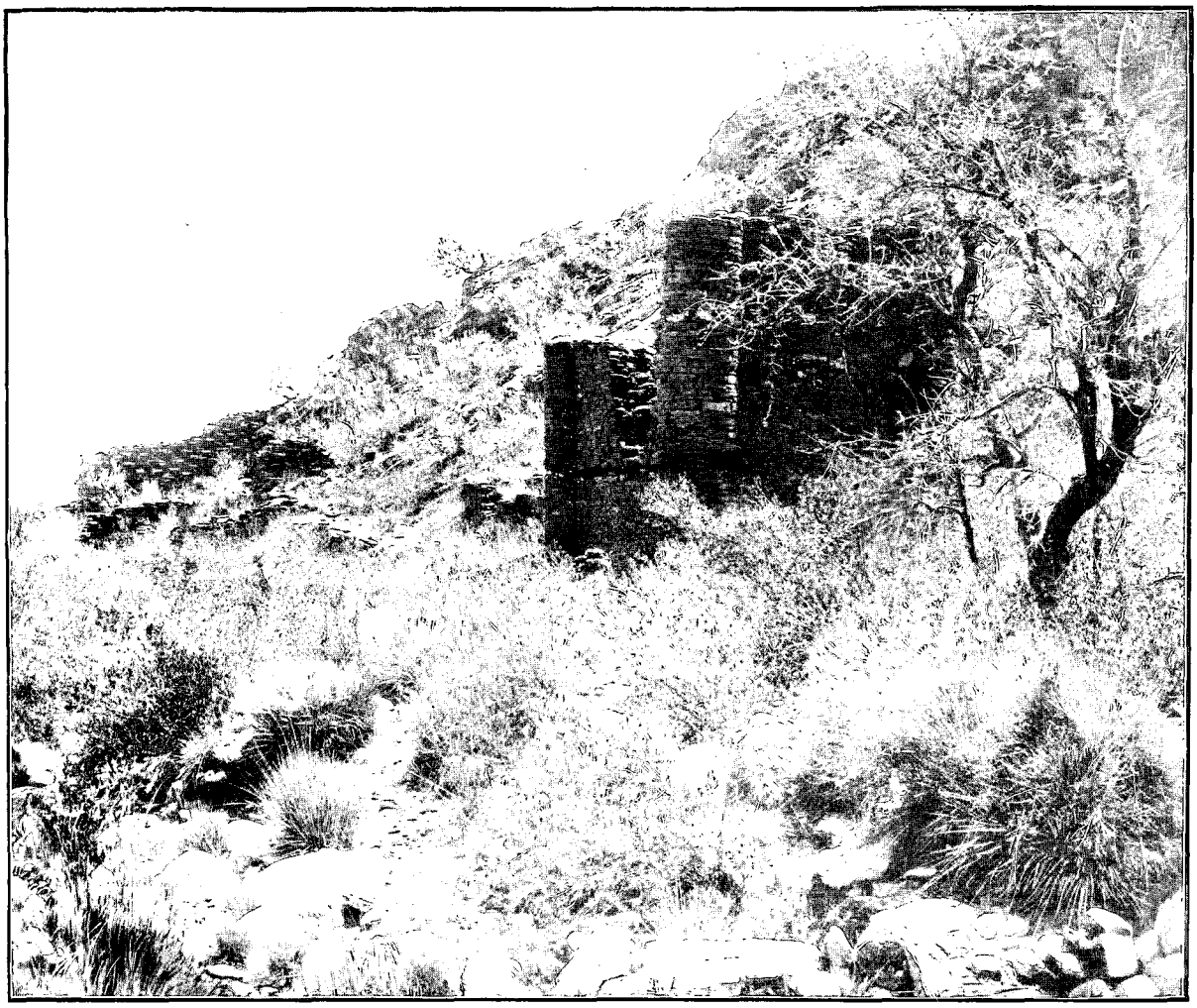
Nous sommes bientôt sur le haut du *kand*, c'est-à-dire de la passe, de son nom Mala-Kand. L'endroit est fort pittoresque : le sommet du col est couvert d'un bois d'oliviers sauvages qui est toute une surprise dans ce pays dénudé. Les tentes des officiers y font des taches blanches dans la verdure sombre, car la « station » ne compte encore que deux maisons, celle de l'agent politique et celle du colonel. Sur l'autre versant, la vue descend le long des collines rocheuses où la route nouvelle fait dans les grès une traînée éblouissante de blancheur jusqu'au fond de la vallée où campent les régiments indigènes de North Malakand ; elle est bientôt arrêtée par un nouveau rempart de montagnes toujours aussi classiques dans leur nudité et que le couchant fait merveilleusement roses ; deux ou trois reflets miroitent dans la plaine étroite et jaunie, éclair de l'eau qui se hâte à gauche derrière un long contrefort rocheux ; et c'est le Svât, le Souastès des Grecs et le Souvastou des Hindous, et c'est sa fertile et malsaine vallée qui jadis faisait partie de l'Oudyâna.

Depuis la « pénétration » anglaise, car on ne saurait encore parler d'annexion, la passe est commandée par un fortin de pierre, imprenable, il va de soi, pour des tribus indisciplinées et dépourvues d'artillerie, mais qui, dominé des deux côtés par les hauteurs voisines, ne saurait avoir d'autre prétention. Ceci n'est un secret pour personne et nous sommes si peu en train de commettre une indiscrétion que vous trouverez le plan du fort publié par le major Deane lui-même, dans le *Journal de la Société Asiatique de Londres* (1896)[1]. Il s'élève en effet sur l'emplacement de fortifications beaucoup plus anciennes, mais évidemment bâties dans le même dessein, pour la garde de la route ; il n'en occupe même en réalité que la moindre partie et encore la plus basse, partant la plus exposée. Là n'est pas d'ailleurs la seule supériorité de l'ancien fort sur le nouveau. Alors, comme aujourd'hui, une seule et chétive fontaine servait à alimenter les défenseurs du Malakand : mais tandis qu'un chemin couvert, long couloir solidement voûté, descendait jadis jusqu'au fond de la ravine où la source vient sourdre, les ingénieurs contemporains n'ont rien fait, soit par négligence, soit par économie, pour assurer la protection de l'unique approvisionnement d'eau de la garnison. On eut lieu, paraît-il, lors du dernier siège, de regretter cette lacune dans l'organisation défensive de la position. La disette d'eau sur la crête est d'autant plus fâcheuse que le Malakand restera pour longtemps un important poste militaire, alors même que le *Political Officer* aura



NIRVÂNA DU BOUDDHA, BAS-RELIEF TROUVÉ À NATTOU (MUSÉE DE LAHORE). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

1. L'insuffisance du fort a été démontrée par les derniers incidents et il est actuellement en voie de réfection et d'agrandissement.



TOUR RUINÉE DANS LA PASSE DE DÎGAR (PAGE 488). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

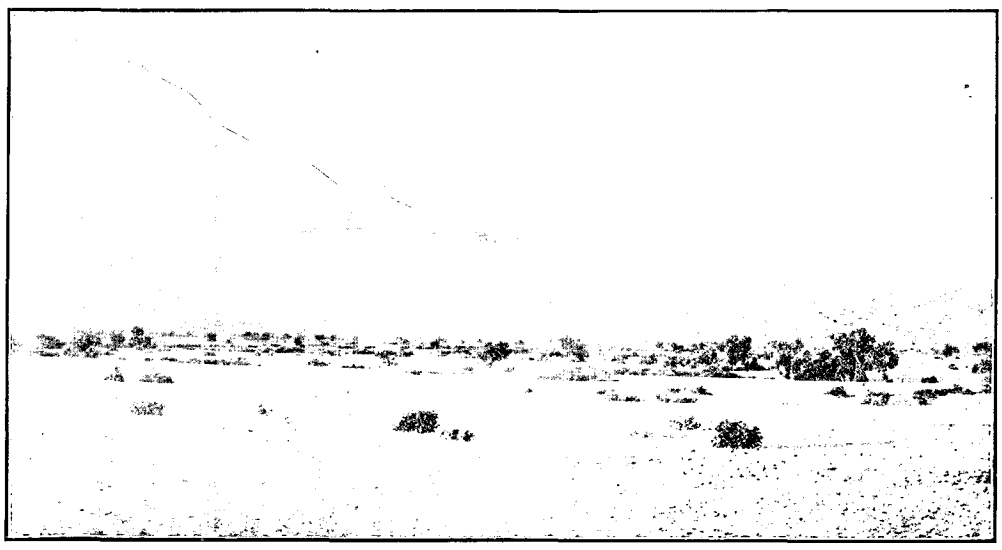
transporté le centre de sa sphère d'influence et ses pénates encore plus loin. En attendant, M. D***, l'agent politique *par intérim*, pendant l'absence du major Deane, nous fait aimablement les honneurs de la petite maison. Bâtie un peu au-dessous du fort, elle est décorée avec goût de divers bibelots du pays, depuis des sculptures gréco-bouddhiques jusqu'à des étendards pris aux Svâtis, en passant par les longs fusils à pierre dont se servaient jadis les Afghans et qu'ils dédaignent à présent pour des armes plus perfectionnées et les longs poignards triangulaires, en forme de couteaux de boucherie, qu'ils continuent à employer avec le même succès qu'autrefois. On nous montre à côté des ceintures à munitions en cuir brodé et des fouets à polo du Bajaur (on sait que le polo est par ici un jeu national) et aussi des frondes de soie, toutes bariolées et décorées — suprême ornement — de petits boutons de porcelaine ! Plus primitifs sont restés les arcs, les flèches à fer barbelé et les dagues qui viennent du « pays des païens » (*Kâfiristân*), en même temps que de bizarres ornements de femme, entre autres des coiffures de crin hérissées de cornes et ressemblant assez à une grosse araignée noire et velue qui aurait les pattes en l'air... Ces pauvres sauvages du Kâfiristân, soit dit en passant, semblent bien être les descendants des anciens habitants hindous du Gandhâra et de l'Oudyâna. Traqués de place en place par les envahisseurs musulmans, ils sont aujourd'hui refoulés jusque dans les hautes vallées de l'Hindou-Kouch. Mais leurs misères ne sont pas encore finies. Leur malchance veut que leur pays soit situé au delà de la rivière de Tchitral et que, dans le dernier partage, ils soient tombés entre les mains rapaces et fanatiques de l'émir d'Afghanistan.

A la mode de l'hospitalité anglo-indienne, une tente a été dressée pour nous, à côté de la maison : domestiques, chameaux et bagages trouveront en bas un sûr asile dans l'*enclosure* du camp. Le glorieux coucher de soleil qui, comme nous rentrions d'une courte promenade, emplissait d'or à nos pieds l'immense plaine du Gandhâra, graduellement pâlit en la clarté d'argent de la lune. A la nuit, un vent, en cette saison glacé, et qui se lève régulièrement vers 9 heures, balaye la passe. On entend aller et venir, en craquant

sur le sable, le pas des factionnaires qui veillent sur nos jours ; et ce n'est pas, paraît-il, un luxe inutile. L'autre semaine, un pauvre diable de cipaye, atteint de la variole et qu'on avait dû isoler, a été trouvé au matin égorgé dans sa tente. Presque toutes les nuits, d'intransigeants patriotes soulagent, sans grand péril, leur rancune en brûlant au petit bonheur quelques cartouches dans la direction du camp anglais; mais il est rare qu'ils tuent quelqu'un, et personne ne fait plus attention à ces « feux d'artifice », comme les appelle le colonel. D'ailleurs où poursuivre les coupables ? L'un d'eux a bien eu l'audace de lâcher son coup de fusil en plein jour, dans le tas, au moment de la musique, et les cinquante hommes détachés à sa recherche n'ont jamais pu le retrouver parmi les pierres du ravin où il s'était blotti. Mais ce ne sont, en somme, que des incidents isolés et tout cela n'empêche que ce pays, après une si récente conquête, ne soit étonnamment pacifié.

Que de contrastes amusants il y aurait même à noter et qui semblent ici choses toutes simples ! Les deux magnifiques *chaprassis* tout chamarrés d'or du *Political Officer*, qui portent ses commissions et le suivent comme des caniches, faisaient, il n'y a pas deux ans, le coup de feu contre les troupes anglaises, embusqués avec les camarades derrière le petit mur de pierres sèches de leur *sangar ;* ils montrent à qui veut où était leur poste de combat, à la place où s'élève à présent cette tente européenne, dans le petit bois d'oliviers ; et leurs dents luisent dans un large rire. Il en va de même de ces excellents miliciens des *Levées,* qui se chargent avec tant de bonne grâce de notre sûreté et de notre appareil photographique ; ils vendent aujourd'hui leur allégeance à leurs vainqueurs d'hier en échange d'une solde mensuelle de sept roupies par fantassin et de vingt roupies par cavalier. Vous pensez bien que pour ce prix-là on ne peut pas leur demander beaucoup de loyalisme. Encore est-ce à eux de fournir tout leur équipement : si on s'avisait de leur donner des armes de fabrique européenne, leur premier soin serait de s'enfuir avec un pareil trésor. Ils ont donc repris pour le compte des Anglais le même fusil avec lequel ils tiraient sur eux l'an dernier, mais avec la louable intention de ne plus s'en servir contre personne. De là leur vient le sobriquet d' « Attrape-les en vie » dont les ont affublés par dérision les officiers de l'armée régulière : car les *Levées* ne sont qu'une force mal disciplinée de police, sous les ordres directs du *Political Officer*. Tels quels, ils coûtent infiniment moins cher que des réguliers, et d'ailleurs l'armée anglo-indienne commence à manquer d'hommes, non pas pour faire ces nouvelles conquêtes, mais pour les garder. Par un tour de force d'habileté politique, de Chakdarra jusqu'à Tchitral, la route, qui est actuellement la seule chose qui intéresse les Anglais, est gardée ouverte à leur discrétion par ceux mêmes qui viennent de se battre contre eux afin de la leur interdire. Autre symptôme non moins caractéristique, on vient de permettre aux femmes des officiers anglais de rejoindre leurs maris sur le Malakand, à condition toutefois de résider à l'intérieur de la forteresse. Un baby même y est né. Or, quand un bébé anglais fait son apparition quelque part, il y a peu d'apparence qu'on l'en chasse de sitôt : c'est le sceau définitif mis à la conquête. Que les Svâtis en prennent leur parti, c'est ce qu'ils ont de mieux à faire et c'est tôt ou tard ce qu'ils feront.

(A suivre.) A. FOUCHER.



LA PASSE DE MALAKAND ET LES DEUX ROUTES (PAGE 490). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



STATUES PROVENANT DES FOUILLES DU STOÛPA DE LORIYÂN TANGAI (PAGE 501). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

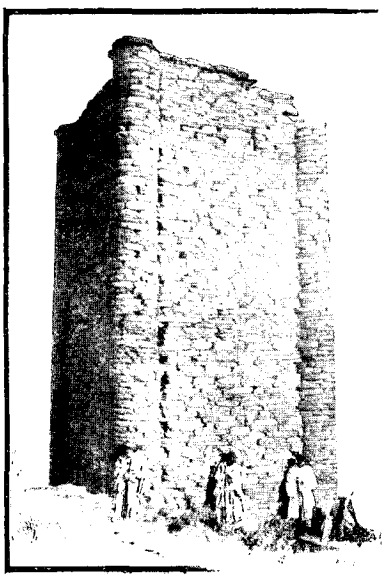
SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE

(LA VALLÉE DU SVAT)

PAR M. A. FOUCHER.

III

De Malakand à Chakdarra. — Le Svât supérieur. — La route du Tchitral. — Les passes méridionales. — Le soulèvement de 1897.



LES GENS DE L'ESCORTE AU PIED D'UNE TOUR DE DÉFENSE (PASSE DE CHÉRAT). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous ne verrons en somme qu'un coin du Svât; mais si étroites que soient les limites qui nous sont imposées, nous ne sommes pourtant pas réduits à contempler la vallée promise du haut du Malakand. On peut, pour commencer, se permettre une excursion dans la direction de l'Ouest, vers le cours inférieur de la rivière. Comme nous nous informons en présence du colonel des lieux et des distances, il décide d'être de la partie, sur quoi l'*Ass. Pol. Officer* s'aperçoit aussitôt que sa présence est également requise de ce côté. Il est bon de surveiller ces brouillons de militaires et d'archéologues. Nous avons cru depuis nous apercevoir, non sans quelque malicieuse satisfaction, qu'une certaine animosité, d'ailleurs plus convenue que réelle et qui se dépense tout entière en plaisanteries, n'existe pas que dans nos colonies entre *political* et *military officers*. Evidemment les fonctionnaires civils et les chefs militaires n'ont pas ici plus qu'ailleurs, et cela se conçoit aisément, la même manière d'envisager la conduite à tenir à l'égard d'un pays que les uns ont conquis de haute lutte et que les autres ne songent qu'à pacifier. Nous devions encore constater que, toujours comme chez nous, et par un retour singulier mais constant des choses, ce sont les anciens officiers devenus administrateurs qui se montrent ensuite les plus « civils » de tous !

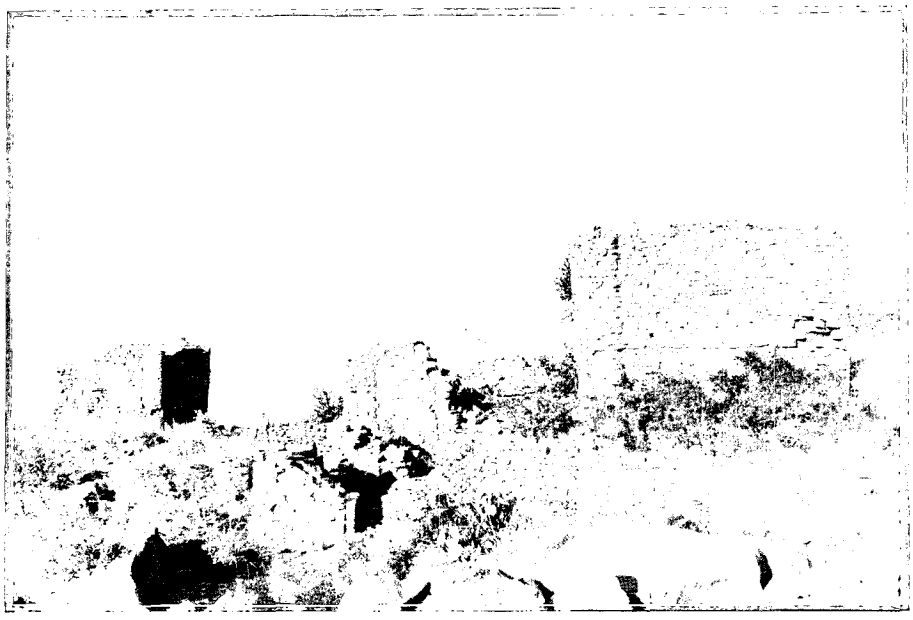
L'agent politique a son cortège de « Levées » et le colonel son escorte de « Guides », ceux-ci de superbes soldats sikhs parfaitement sûrs. Sous la protection de ces forces imposantes, en tout une dizaine de cavaliers, nous descendons à travers le camp de North Malakand, — que les tribus soulevées devaient brûler quelques mois plus tard et dont le

1. *Suite. Voyez p.* 469 et 481.

site abandonné sert aujourd'hui de terrain pour le jeu de *golf* — et nous longeons le contrefort qui semble, du côté de l'Ouest, fermer complètement la vallée. En fait, il pousse si loin et tombe si abrupt dans le courant même du Svât qu'il nous faut, pour le contourner, traverser deux fois et en sens inverse la rivière. Celle-ci court, rapide et claire, en trois chenaux, sur un lit de galets ronds où les chevaux trébuchent avec de l'eau jusqu'au ventre. Dans les collines de la rive droite, au-dessus du village de Barangola, se trouvent d'intéressantes sculptures bouddhiques taillées à même le roc. La vallée s'est de nouveau élargie, assez maussade d'ailleurs sous son aspect d'hiver, et tout au fond, dans une encoche des hautes montagnes qui barrent l'horizon, on nous indique la place du confluent encore inexploré du Svât et du Panjkora, du Souastès et du Gouraios. Le colonel aurait grande envie d'y aller voir, et nous de même : mais l'*Ass. Pol. Officer* est justement là pour nous empêcher de faire de ces sottises. Le confluent est loin, le clan des Outman Khêl est insoumis, et la devise des agents politiques est, ici comme partout, de n'avoir pas d'affaires...

Repassés sur la rive gauche, nous laissons en route le village de Matkanai, une centaine de maisons entourées d'une muraille et dominées par les tours de quatre *maliks*. On a choisi pour l'escorte des « Levées » recrutées de ce côté et connaissant bien le pays ; ils nous montrent de loin Totekan, Hissar, etc. : « Sâheb, mon village ! » et les pauvres diables auraient grande envie d'y aller faire un tour. Nous appuyons au contraire sur la gauche vers les collines qui ici encore se couvrent de murailles et de tours. Dans le ravin qui précède la passe de Pîr-Khêl à Dîgar, il y a, paraît-il, un site qui en vaut la peine. Son nom ? — Bâgh-a-râj. Nous trouvons, auprès d'un bel étang qui dort, tout envahi d'herbes, les ruines de ce qui fut jadis un grand couvent bouddhique, artistement construit et décoré. Mais qu'en reste-t-il, hélas ! Les Goujars, pasteurs de troupeaux, ont rebâti avec les pierres écroulées des masures qui croulent à leur tour ; pis encore, d'honnêtes négociants indigènes en sculptures gréco-bouddhiques y sont venus défoncer au hasard chapelles et *stoûpas*... Allez donc courir un pays nouvellement ouvert et à peine pacifié pour trouver que les ruines mêmes ont déjà été ruinées ! Et nous nous demandons si les anciens iconoclastes musulmans n'étaient pas après tout moins dangereux pour les monuments que les entrepreneurs de démolition actuels et si nous ne préférons pas encore ceux-là qui furent *Bout-shikan* à ceux-ci qui sont *Bout-fouroush!* [1].

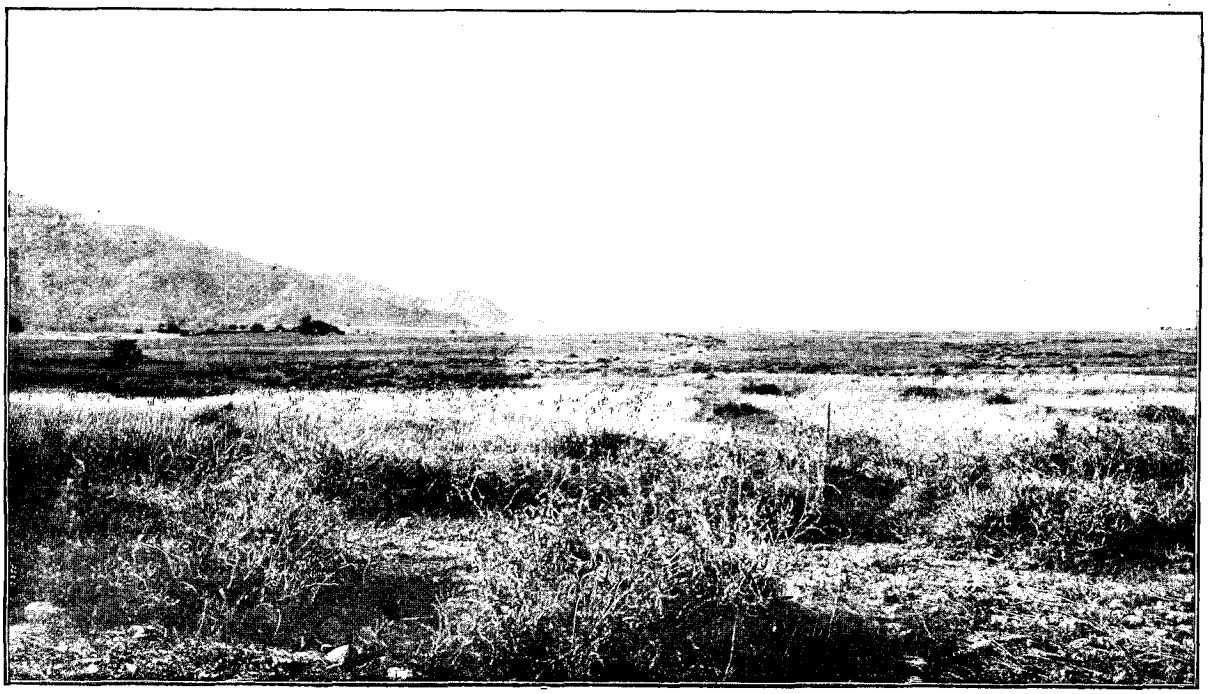
En revenant sur nos pas nous visitons quelques-unes des vieilles habitations que nous avons aperçues tout à l'heure sur les flancs des collines, toutes semblables, d'ailleurs, avec leurs allures si curieusement féodales, à celles que nous avons déjà rencontrées sur l'autre versant. Ici encore les petits bergers goujars que nous interrogeons ne savent plus que le nom pouchtou des choses. Un peu plus loin, un autre site détaché refuse de livrer son secret à un simple passant : mais qu'y faire ? Déjà il nous faut presser nos montures pour traverser et retraverser derechef la rivière et rentrer au camp avant la nuit.



RUINES DANS LA VALLÉE INTÉRIEURE DU SVÂT. — DESSIN DE BOUDIER.

Chakdarra. — C'est en *tonga* que nous nous rendons de Malakand au poste avancé de Chakdarra, situé à environ 20 kilomètres au Nord-Est sur le bord de la rivière et qui va devenir le centre de nos excursions. La légère voiture dévale rapidement, au galop de deux poneys, le long de la belle route neuve. A l'endroit où celle-ci atteint le fond de la vallée nous passons un gros amas de ruines : qu'était-ce autrefois ? Aux archéologues de l'avenir, qui auront du temps et de l'argent pour des fouilles, d'en décider, si du moins à ce moment il en reste encore quelque chose et que le macadam de la route n'ait pas tout absorbé. Plus loin nous laissons sur la gauche le terrain de polo des officiers, commodément situé à mi-route des deux garnisons — la première institution qui ait suivi la conquête. L'unique relai

1. *Bout-shikan*, briseur d'idoles ; *Bout-fouroush*, marchand d'idoles.



VALLÉE DU SVÂT, VUE D'ENSEMBLE ET ROUTE DU TCHITRAL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY

est auprès de Batkhêla, en dehors des murs du village. A part la passe d'Amambara où la route ondule encore par-dessus l'extrémité d'un petit contrefort, nous courons à présent sur le plat, à travers les fiévreuses rizières où barbottent des canards sauvages, où songent de grands hérons bleus. Il faut avouer que la fameuse vallée, au printemps si fleurie, a, en cette saison, un air fort marécageux et tristement dénudé. La plupart des arbres perdent ici leurs feuilles en une seule fois au lieu de les pleuvoir toute l'année comme ils font dans l'Inde, et c'est bien un paysage d'hiver tel que nous les connaissons en Europe : mais la divine magie de la lumière revêt la nudité des montagnes et des champs.

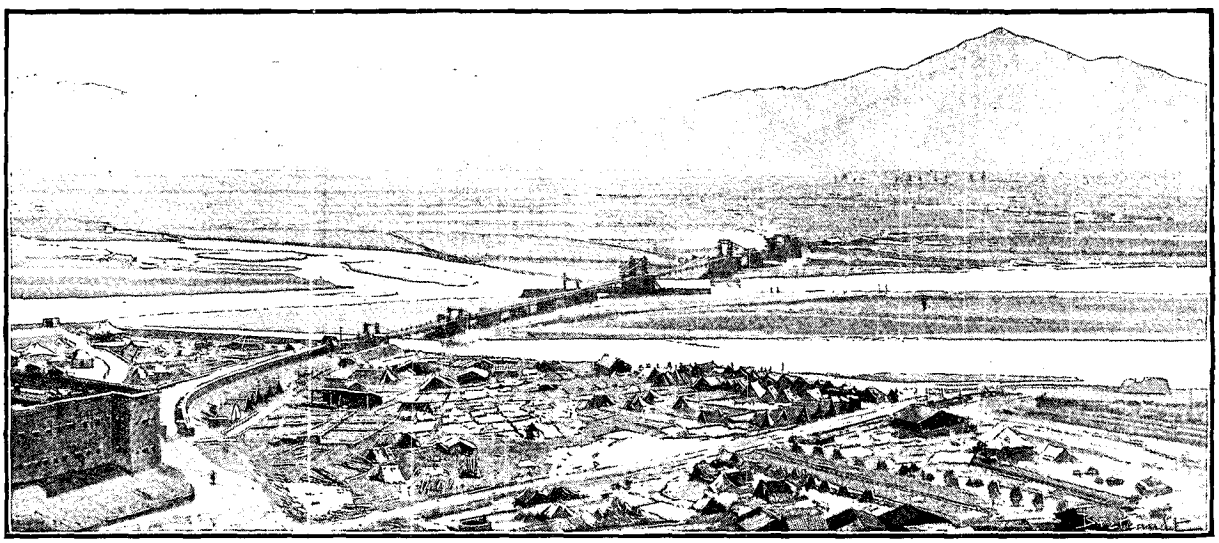
Une déchirure d'un bleu dur et cru dans l'herbe jaunie : c'est de nouveau le Svât, roulant d'une allure rapide, dans son lit trop large, ses eaux claires et encore froides du glacier originel. Enclavant dans ses murailles un monticule rocheux et isolé qui domine la rive opposée et ressemble assez à la croupe d'un éléphant monstrueux, le petit fort de Chakdarra garde le passage de la rivière. Le long pont, en partie suspendu, est si branlant qu'il est interdit aux voitures et aux chameaux, et même les cavaliers doivent, pour le franchir, mettre pied à terre : encore la rivière offensée menace-t-elle de déserter son lit pour s'en tailler un autre à côté, et il faut faire les plus grands frais pour persuader à ses eaux récalcitrantes de continuer à couler sous ce joug inaccoutumé. D'en haut, la couleur bleue s'évanouit pour laisser apercevoir sur le fond de galets de gros poissons tout engourdis d'hiver, et qui ondulent au fond aussi machinalement que des herbes. En vain les sollicite-t-on par les appâts les plus tentants : en cette saison ils se refusent obstinément à mordre ; d'où grande indignation des officiers, outrés que ces « mendiants » ne veuillent pas leur donner un « brin de sport » et se mettre à deux d'un jeu où ils ont d'ailleurs tout à perdre. Il ne reste au sportsman d'autre ressource que de les tirer du haut du pont, au passage, et cela fait toujours passer une heure ou deux.

Le chirurgien du poste, pour qui nous avons un mot de recommandation, est justement en train de tracer les fondations de son nouvel « Hôpital civil » à l'usage des gens du pays. Le Nawâb de Dîr vient de donner cinq mille roupies à cette intention en l'honneur de la visite du Lieutenant-Gouverneur du Penjâb, sir Denis Fitz-Patrick. Ce Nawâb est une créature des Anglais qui, après la dernière expédition, l'ont installé en lieu et place de leur commun ennemi Oumra Khân, et le comblent d'armes et de subsides. Ambitieux, il intrigue de son côté autant qu'il peut pour étendre son influence sur les vallées d'alentour. Sans doute il voudrait, comme fit jadis Goulâb Singh au Kachmir, se servir de l'alliance anglaise pour s'arrondir un royaume : notre humble avis est que, s'il réussit, il ne fera jamais que tirer les marrons du feu pour les Anglais ; mais c'est après tout son affaire. Espérait-il, comme on l'insinue autour de nous, que la généreuse donation qu'il offrait en guise de *nazar* serait refusée ? Le docteur ne l'entend pas ainsi et s'est immédiatement improvisé son propre architecte. Il se hâte à nous voir approcher et nous avons grand'peur que le défaut d'alignement d'un des angles, qui s'accusa quelques jours plus tard, quand les murailles commencèrent à sortir de terre, ne pèse sur notre conscience au jour du jugement.

Accueil charmant à l'ordinaire et, séance tenante, visite aux ruines bouddhiques d'alentour. Hélas! encore ici nous arrivons un peu tard, bien que des premiers, pour faire notre métier d'archéologue. On nous dit merveille d'un petit temple trouvé près du champ de manœuvres des cipayes et qui avait des colonnes à chapitaux ioniques et une porte à jambages obliques comme celles des pylônes égyptiens. Voilà qui vaudrait assurément la peine d'être vu... Malheureusement il n'existe plus : les entrepreneurs du *Military Works Department* l'ont démoli il n'y a pas trois mois : il fallait refaire un des ponceaux de la route et il est beaucoup plus économique et plus commode, quand on a besoin de pierres de taille, de les prendre toutes taillées au monument le plus voisin. Heureusement, au fond du ravin de Chakpat, un petit *stoûpa* de forme ancienne et construit en bel appareil a survécu jusqu'ici grâce à son éloignement de la route. Détail assez curieux, on retrouve autour de lui les vestiges d'un second dôme plus considérable et qui devait le recouvrir tout entier ; d'autre part, l'une des grosses pierres plates qui constituaient jadis le pinacle de parasols superposés a glissé sur le côté sans se briser, lors de la destruction du monument, et s'est conservée intacte jusqu'à nous : elle ne mesure pas moins de $3^{m},50$ de diamètre.

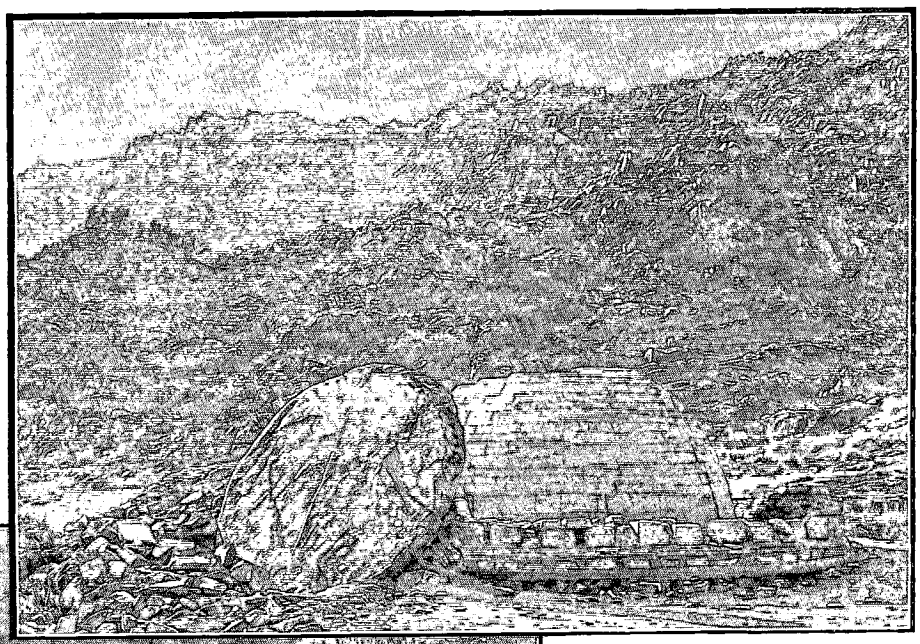
Cependant, chameaux et chamelier se décident à arriver à la file l'un de l'autre, et notre petite tente se dresse pour douze jours au pied du fort, dans l'*enclosure* où, derrière un fossé et un réseau de fils de fer, s'abritent les bureaux de la poste, les chevaux de l'escadron des Guides, les mules de transport et les voyageurs attardés. Mais nous n'en restons pas moins avec le capitaine, le lieutenant et le docteur, le quatrième membre du mess de Chakdarra. Certes, il ne vaut pas comme confort ceux du bas-pays et les premiers soirs nous grelottions tous quatre à table sous nos manteaux dans une salle à manger sans poêle et vraiment primitive : mais en revanche, nous avions les bonnes soirées, dans la chambre du docteur, autour d'un grand feu de souches, après les longues courses du jour. C'est à Chakdarra que nous avons passé les fêtes de Noël, et jusque dans ce poste avancé de l'Inde britannique, on échangea plus d'un *Merry Christmas*. Nous eûmes à dîner le traditionnel dindon (son retard causa-t-il même assez d'anxiété dans les cœurs !) et ce fut grand, quand, à l'heure des toasts, le capitaine C*** se leva et « proposa » : « Messieurs, la Reine ! »... Combien de vœux ardents avons-nous entendus alors dans les garnisons de la frontière pour que la « bonne vieille dame » ne mourût pas — ou du moins, comme nous expliqua ingénument un jeune sous-lieutenant, pas avant son jubilé, alors prochain et la pluie de décorations qui devait s'ensuivre!

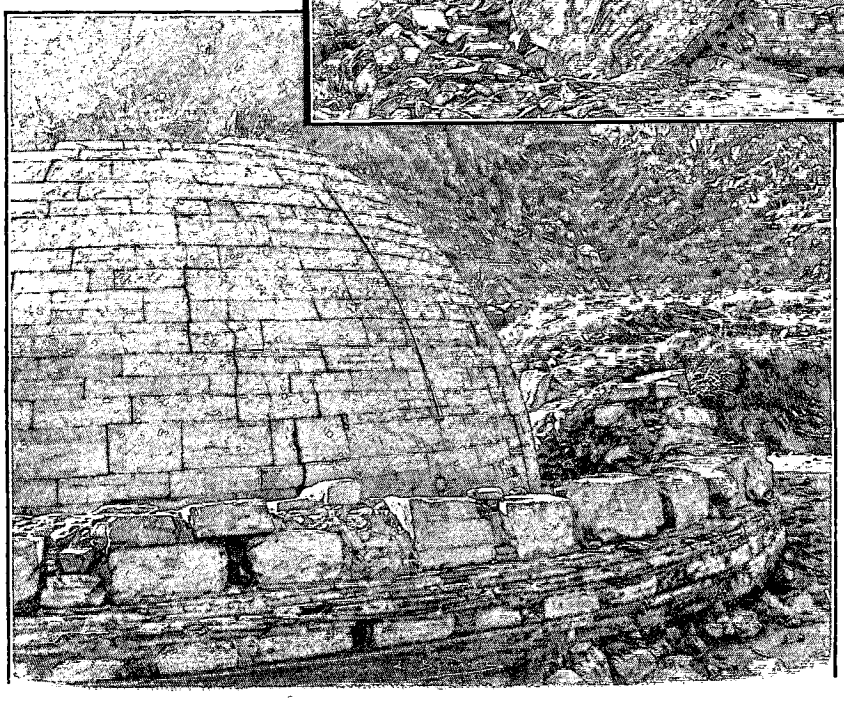
Le docteur, qui s'intéresse aux choses de l'archéologie et sait admirablement le pouchtou, veut bien nous servir de guide dans les deux excursions, aussi lointaines que possible, qui l'une vers Tchitral et l'autre vers le cours supérieur du Svât, nous permettront de prendre une vue d'ensemble de la contrée. En l'attendant, au matin, nous assistons à sa consultation « civile » qui est déjà très suivie. Nous y apprenons même des choses regrettables sur les vices et les maux plus ou moins secrets des Svâtis : c'est ainsi que les « tabloïdes Brown-Sequard » sont en grande demande parmi eux : nous dédions le fait à la gloire du Collège de France! Une autre spécialité triomphante du docteur est de refaire un nez aux femmes à qui leur mari s'est cru dans l'obligation de le couper. Nous assistons à l'extraction de deux balles et de trois cailloux de la cuisse brisée d'un indigène : tels sont ici les jeux de la paix. La salle d'opération est un mauvais hangar ouvert à toutes les poussières ; pas d'infirmiers dignes de ce nom ; c'est un palefrenier qui donne le chloroforme, dont la vogue a été également très prompte. Tout réussit le mieux du monde : l'homme apporté à moitié mort et qui a perdu un



PANORAMA DE LA VALLÉE MOYENNE DU SVÂT, LE PONT DE CHAKDARRA. — DESSIN DE BOUDIER. — PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

seau de sang sort de sa torpeur pour réclamer sa pâtée de riz. Cinq jours après, avec l'aide de deux camarades, il s'évadait de la tente où on l'avait hospitalisé : non pas qu'il craignît des questions indiscrètes, mais il était pressé de rentrer chez lui. Ce sont décidément des sujets admirables que ces Pathâns et l'antisepsie n'a que faire ici. Leur vitalité est extraordinaire. Pendant l'expédition du Tchitral, avec les fusils modernes de petit calibre, il fallait s'y reprendre à plusieurs fois pour les tuer. Des témoins dignes de foi nous ont garanti l'histoire de ce Pathân qui, le corps troué de sept balles Lee-Metford, chargeait encore à l'arme blanche et survécut heureusement. C'est au point que les autorités anglaises ont dû deviner un genre de balles capable d'arrêter l'élan d'un soldat de la guerre sainte : telle est l'origine du fameux modèle « Dum-Dum », qui a fait retentir dans le monde entier le nom du faubourg de Calcutta où se trouve la manufacture d'armes du Bengale.





STOÛPA DE CHAKPAT. — DESSINS DE BOUDIER.

Le Svât supérieur. — La consultation du docteur terminée, nous partons avec quelques cavaliers des « Levées » et quelques autres des « Guides » pour plus de sûreté. Nous piquons droit vers l'Est, à travers les rizières, jusqu'au bourg de Thâna qui depuis... mais alors c'était le plus gros village du Svât avec ses 1 200 maisons fièrement étagées à la pointe d'un promontoire de collines et son bazar plein de banyas ou marchands hindous. Jadis les khâns du lieu prélevaient un péage aux passes de Morah et de Chérat : le gouvernement indien leur a racheté ce droit contre une rente annuelle de 10 000 roupies et à présent les passes sont libres ; une allocation supplémentaire de 3 000 roupies achève d'intéresser agréablement les khâns au régime nouvellement établi. En échange, ils nous doivent sur leur territoire une *badraga* ou escorte d'honneur : la voici justement qui vient à notre rencontre, un ramassis de brigands des plus pittoresques avec leurs pantalons flottants et leurs larges manches à la pathâne et leur collection d'armes des plus variées depuis des mousquets dangereux surtout pour le tireur, chefs-d'œuvre de quelque *mistri* de village, jusqu'à des carabines Martini-Henry volées dans les casernes de l'Inde et payées ici dix fois leur valeur. Les hommes faits portent toute leur barbe et souvent la teignent en rouge ; les jeunes coqs de village se plaisent à laisser pendre en tire-bouchons sur leurs joues quelques boucles de cheveux. Ils ont d'ailleurs l'air assez jovial, et trottent comme des lévriers en avant des chevaux. Sur les collines de droite se profilent de nouveau les murailles et les tours des curieux castels du Svât. Mais il est plus prudent, paraît-il, de prendre le large à

*

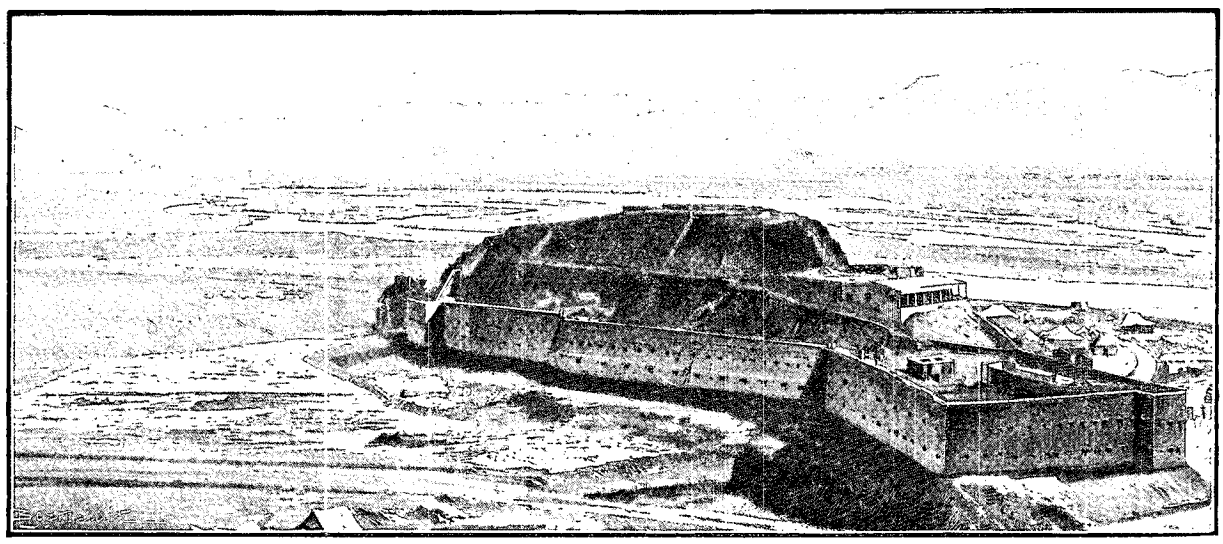
travers rizières et ruisseaux, jusqu'au milieu de la vallée, et à la hauteur de la passe de Landâkai, c'est-à-dire de l'étroit passage laissé entre un nouveau promontoire montagneux et la rivière, nous nous arrêtons, fidèles à notre consigne ; car le *Political Officer* a dit à l'archéologue : « Tu n'iras pas plus loin. »

Supplice renouvelé de Tantale : au fond de la vallée défendue nous distinguons nettement, à l'œil nu, un grand *stoûpa* bouddhique, et impossible d'en approcher. A Landâkai, à deux portées de canon de Chakdarra, expire l'influence anglaise : au delà, c'est pays non seulement indépendant, mais ennemi. Nous mettons du moins en batterie notre appareil photographique tandis que le docteur interroge l'escorte ; mais déjà des gens d'allures suspectes commencent à s'attrouper de l'autre côté de Landâkai et notre escorte ne tient plus en place. Il est vrai que les Yâghistânis ne ménagent guère ces renégats et ne manquent pas l'occasion de leur donner, à l'aide de quelques balles bien adressées, une leçon de patriotisme — ou de « fanatisme » comme disent les Anglais. Tandis qu'ils battent vers leurs villages une retraite plutôt hâtive, nous nous enfonçons avec les seuls cavaliers des « Guides » dans le ravin de Top-Darra, au sud-est de Haibatgram, où le docteur nous montre, comme fiche de consolation, un *stoûpa* haut de 10 mètres. A côté l'on distingue encore une cour de monastère entourée de cellules voûtées, restes d'un des 1 400 couvents de l'Oudyâna. Mais surtout c'est merveille d'avoir enfin sous la main un spécimen, encore qu'à demi ruiné, du style des stoûpas du Nord-Ouest, bien plus en forme de tour que de « bulle d'eau » : nous n'avons pas perdu notre journée.

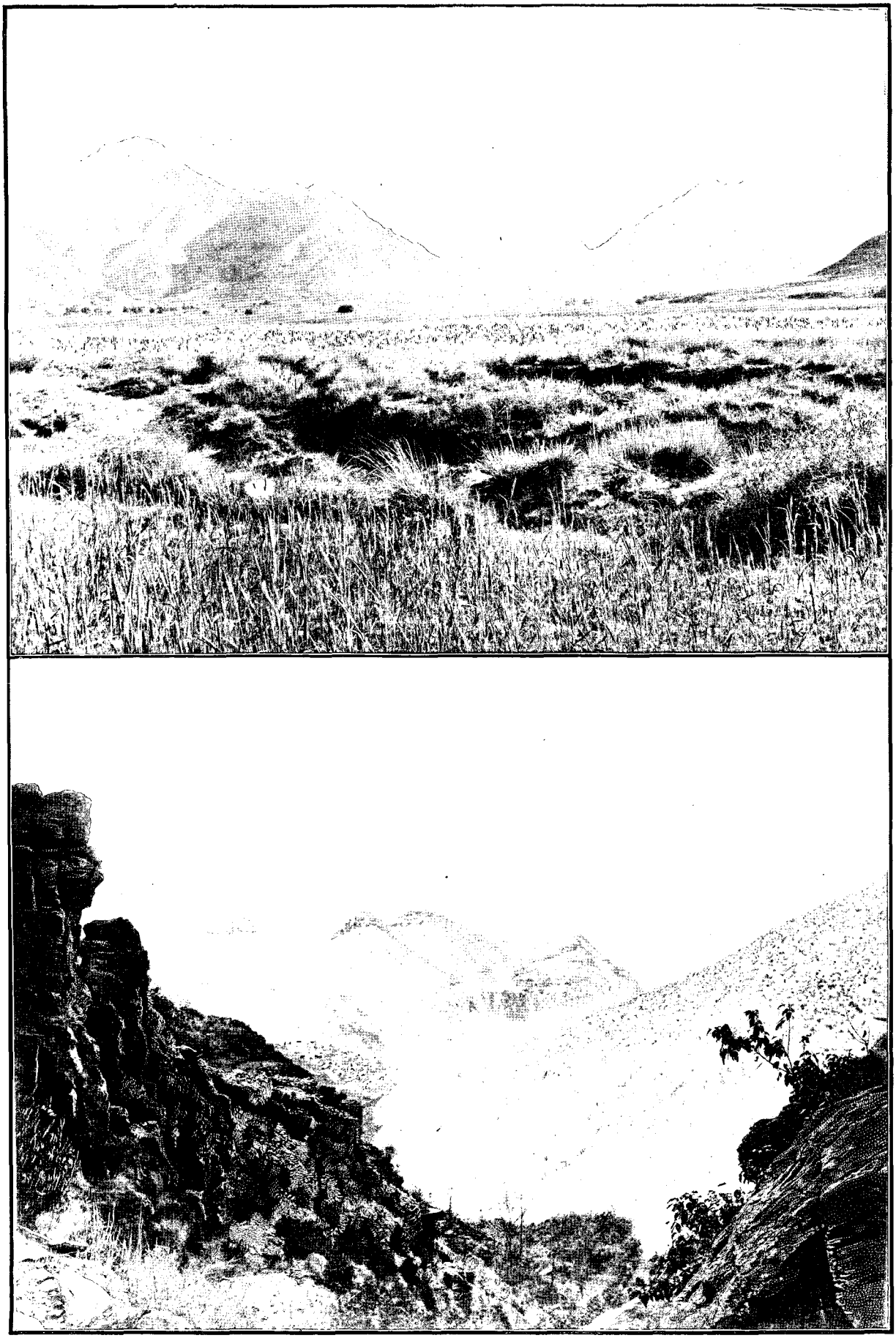
En revenant à Chakdarra nous rencontrons les hommes de l'ingénieur du pont qui viennent de traverser la rivière à la façon indigène sur un lit supporté par des outres en manière de radeau. Quelquefois ils se servent simplement d'une seule outre qu'ils chevauchent de la même façon qu'on voit sur les vieux bas-reliefs assyriens.

Sur la route de Tchitral. — Le lendemain, nous devons faire dans la direction de Tchitral une rapide chevauchée : mais il va de soi que nous n'avons pas la prétention d'y arriver avant la nuit : il faudrait brûler douze étapes et faire plus de 200 kilomètres par monts et par vaux. La route, après avoir monté vers le Nord par la vallée d'Adinzai, tourne à l'Ouest dans celle de Talâsh, et par le col presque insensible de Katgalla pénètre dans le bassin du Panjkora qu'elle traverse sur le pont de Sado ; ensuite elle s'infléchit vers Dîr et, par la passe de Lovarai, haute de plus de 3 000 mètres, et qui n'est praticable qu'assez tard en avril, après la fonte des neiges, atteint enfin les bords de la rivière de Tchitral, qu'elle remonte encore pour une cinquantaine de milles. Quand on songe que cette route est cependant plus courte et plus facile que celle qui vient du Kachmir par Gilgit, on comprend à quels dangers était exposée en 1895 la petite garnison anglaise du fort de Tchitral assiégée par les tribus d'alentour. On se rend compte aussi combien à la légère elle y avait été installée. L'affaire souleva dans le Parlement anglais de longues discussions ; mais la question de l'évacuation, grâce à un changement de ministère, fut résolue par la négative, ce qui entraîna du même coup l'occupation permanente du Svât, et peut-être, comme tout s'enchaîne, les soulèvements de 1897. Nombre d'Anglo-Indiens continuent pourtant à soutenir qu'il est parfaitement inutile d'entretenir à Tchitral ou même à Gilgit des garnisons aussi coûteuses par la raison qu'il est matériellement impossible à une armée d'envahir l'Inde par les passes de l'Hindou-Kouch et des Pamirs : du moins le rapport de la commission anglo-russe de délimitation vient-il encore de confirmer sur ce point les enseignements de l'histoire. Mais laissons à ceux qui payent les violons le soin de critiquer la musique et revenons à nos moutons, c'est-à-dire à nos *stoûpas*.

Justement il n'en manque pas dans la vallée d'Adinzai et le docteur doit nous montrer entre autres celui



PANORAMA DE LA VALLÉE SUPÉRIEURE DU SVÂT, LE FORT DE CHAKDARRA. — DESSIN DE BOUDIER, PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.



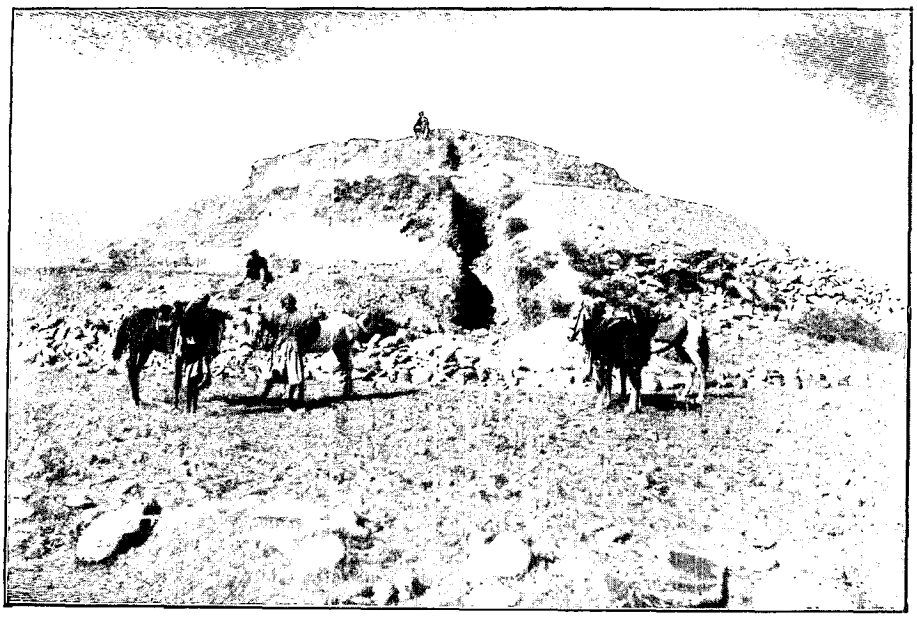
VUE DE GOUNIYAR ET VERSANT SEPTENTRIONAL DE LA PASSE DE SHAKHOTE (PAGE 501). — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DE M. AL. E. CADDY.

de Soûma qui porterait encore d'après lui le même nom qu'entendit au VII[e] siècle de notre ère le pèlerin chinois Hiouen-Tsang. Hélas ! que nous y voudrions croire ! Mais quelle imprudence de la part du docteur, d'aller, son livre à la main, réclamant aux échos le *Soûma-stoûpa*, dans ce pays oriental où la civilité la plus élémentaire veut que l'on vous trouve toujours un nom pour une place et une place pour un nom ! Cela vous fait tant de plaisir et cela leur coûte si peu de peine ! L'identification reste d'ailleurs vraisemblable, mais pour d'autres raisons.

Cependant nous ne sommes encore qu'à moitié de notre excursion : nous changeons de chevaux et nous nous engageons à présent vers l'Ouest dans la vallée de Talâsh. Tout en galopant nous ne pouvons qu'admirer notre route, assurément un bel échantillon de ces routes militaires des Anglais qui sont le secret du succès de leurs expéditions. Dans l'espèce, était-ce bien leur affaire de frayer à grands frais une voie de communication entre l'Inde et l'Hindou-Kouch, et de diminuer d'autant les difficultés autrement insurmontables que rencontrerait un hypothétique envahisseur descendu du Nord ? Nous laissons à de plus forts stratégistes le soin de décider la chose. Nous voici d'ailleurs arrivés à Katgalla, qui est le terme fixé pour notre excursion ; aussi bien les ruines cessent-elles, paraît-il, au delà. Mais ici le versant des collines, au sud de la vallée, est encore couvert jusqu'aux crêtes par les habituels châteaux forts. Il faudrait un mois pour les explorer tous : nous avons une heure. Et assurément rien n'empêche de penser que ces ruines représentent la *Massaga* des historiens d'Alexandre, entre le Gouraios et le Souastès ; mais rien non plus ne nous y force...

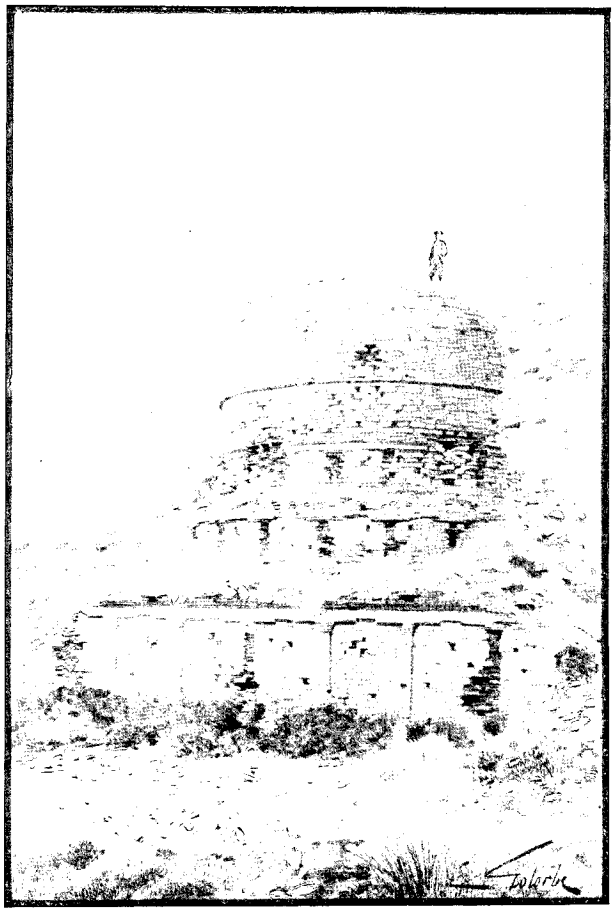
En revenant sur nos pas, nous rencontrons un khân en voyage avec sa suite ordinaire, deux fauconniers, leurs oiseaux sur le poing, quelques sbires armés de fusils et, s'il faut tout dire, un jeune garçon porteur d'une guitare. Plus près de Chakdarra, le docteur nous montre encore un de ces cairns qui marquent par ici la place des meurtres célèbres et auxquels chacun doit ajouter sa pierre en passant. Celui-ci s'élève au lieu où coula le sang d'un pauvre diable que sa femme et l'amant d'icelle tuèrent à son retour au pays après une trop longue absence ; mais, moins heureux qu'Agamemnon, sa mémoire n'est perpétuée, à défaut de grands poètes, que par ce muet tas de cailloux.

Les Passes méridionales. — Il nous resterait encore cinq excursions à faire ensemble pour explorer le versant nord des passes qui mènent de la vallée du Svât dans le district de Peshavar, après quoi nous aurons épuisé tout ce qu'il y avait alors de sites accessibles. Mais nous craindrions qu'à la longue le détail de toutes ces courses n'ennuie plus que de raison le lecteur ; aussi bien pouvons-nous le renvoyer à nos photographies. Parmi ces passes, celle de Charkotlai, la plus voisine du Malakand, débouche également dans le bassin de Dargai, mais part du village svâti de Batkhêla. Les quatre autres, celles de Shahkote, de Gouniyar, de Chérat et de Morah rayonnent toutes autour du village méridional de Palai et aboutissent sur le versant Nord à ceux d'Aladand et de Thâna. Pour la visite de ces dernières, nous eûmes la bonne fortune d'avoir comme compagnon un autre archéologue de nos amis, D[r] S***, qui était venu de Lahore passer au Svât ses vacances de Noël. Ce furent de rudes et bonnes journées ; partis dès l'aube, il nous fallait bientôt mettre pied à terre, faire l'ascension des passes jusqu'aux ruines, et redescendre en hâte pour remonter à cheval et rentrer à Chakdarra avant la nuit. Une fois même, il est nuit close quand nous venons frapper à la porte fortifiée du pont qui ne doit plus s'ouvrir après le coucher du soleil ; mais il n'y a pas de consigne pour les Sâheb et les cipayes se bornent à nous présenter les armes. Nos escortes se désespéraient à nous suivre, non pas que ces Pathâns ne soient des marcheurs incomparables, mais nos excursions les intéressaient évidemment moins que nous. Il faut dire qu'en revanche ils ne songeaient même pas à demander un pourboire ; et rien ne prouve mieux à quel



STOÛPA RUINÉ DANS LA VALLÉE D'ADINZAI (PAGE 498). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

point leur civilisation est restée primitive que leur ignorance du *bakchich*, cette plaie de l'Orient. Quant aux pauvres cavaliers des « Levées » du poste voisin, toujours commandés de corvée, ils étaient sur les dents, et ils ne nous cachaient pas qu'ils auraient aussitôt donné leur démission s'il leur avait fallu escorter des archéologues d'un bout de l'année à l'autre... La faute en est d'ailleurs moins à nous qu'aux déterminés amateurs de rares paysages qu'étaient ces moines bouddhistes, si persuadés pourtant de l'universel néant. Pour des gens qui ne croyaient pas à la réalité du monde extérieur, on ne peut leur contester le sens et le goût du pittoresque. Qu'ils juchent leurs couvents sur les crêtes ou les cachent au creux des ravins, impossible de rêver des places mieux choisies d'où contempler en paix la beauté de l'inexistante nature. A Charkotlai, il faut d'abord cheminer plus d'une heure, sans rien voir, par un sentier rocailleux, au fond de la gorge sinueuse ; soudain, sur deux promontoires alternés, séparés par un clair ruisseau qui s'attarde en des bassins de roche, se dressent les ruines jumelles de deux couvents ; mais déjà le silencieux rideau des montagnes s'est complètement refermé par derrière, et les yeux vides des solitaires s'ouvraient sur la majesté muette de ce cirque étroitement borné. Des nobles terrasses qui dominent Gouniyar, leur vue flottait au contraire sur les cimes et pouvait suivre jusque par delà la vallée le vol vertigineux des grands vautours. Morah réunissait ces deux sortes de retraites, l'une sise au pied, l'autre perchée près du sommet, et ses moines pouvaient choisir un horizon à la mesure de leur fantaisie. Malheureusement, là comme à Gouniyar, de maladroites « excavations » ont achevé de détruire les ruines : un site plus intact en un paysage plus apaisé est celui que marque, entre Chérat et Gouniyar, au bord même de la vallée, le *stoûpa* le plus imposant du Svât.



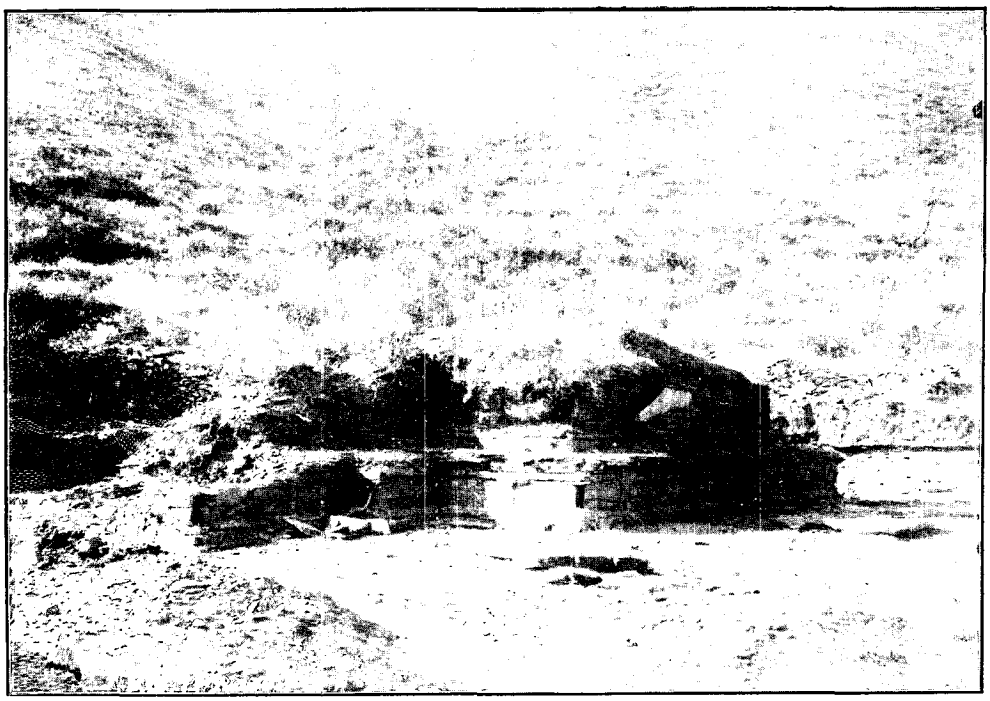
STOÛPA DE TOP-DARRA (PAGE 498). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mais la grande passe de Shahkote, but de notre dernière excursion, reste peut-être la plus intéressante de toutes. Pour s'y rendre, on ne prend plus son escorte à Thâna, mais à Aladand ; le village, incendié, paraît-il, par Oumra Khân, se relevait alors de ses cendres : ce ne devait pas être pour longtemps ! Les khâns nous accompagnent en personne, de petits khâns, moitié moins subventionnés que ceux de Thâna et d'autant plus aimables. Ils nous mènent d'abord, sur notre demande, au ravin dit le Loriyân Tangai. Au commencement de 1896, des fouilles fort bien conduites par M. Al. E. Caddy, pour le compte du gouvernement du Bengale, y ont dégagé la base d'un *stoûpa* et mis à jour quantité de statues et de bas-reliefs qui, transportés d'abord dans l'enclosure du fort à l'abri des iconoclastes, ont fini par arriver sains et saufs au musée de Calcutta [1]. Un peu plus loin, dans le *tangai* de Jalal-Banda, des restes superbes sont au contraire en train de disparaître sous la pioche de démolisseurs de hasard, à la grande indignation de notre compagnon de route : heureux qui peut encore s'indigner ! Mais notre ardeur archéologique n'est toujours pas assouvie, et, au grand scandale de notre escorte, nous poussons plus loin et plus haut, jusqu'à une magnifique terrasse dallée à laquelle on accédait du côté du Nord par un bel escalier, et dont les larges moulures et les pilastres nous rappellent les soubassements des temples du Kachmir. De ce « Takht » ou trône, comme les gens du pays nomment cette singulière plate-forme, la vue s'étend au Nord sur les chaînes successives des montagnes jusqu'aux lointains sommets éternellement neigeux du Kohistân. Autre fantaisie non moins royale, une étonnante chaussée, dite « la route des éléphants », escalade en zigzags aigus les flancs escarpés de la passe ; nous en suivons les restes jusqu'à la crête d'où le Gandhâra se déroule à nos pieds, tout blond de soleil... Que se passait-il au fond du cœur de nos guides, tandis que d'un air bon enfant ils nous montraient les *sangars* inutilement construits par eux l'année précédente pour s'opposer à l'invasion de leur pays ?

1. Nous devons à M. Al. E. Caddy tous nos remerciements pour l'amabilité avec laquelle il a mis à notre disposition les belles photographies qu'il a également apportées du Svât.

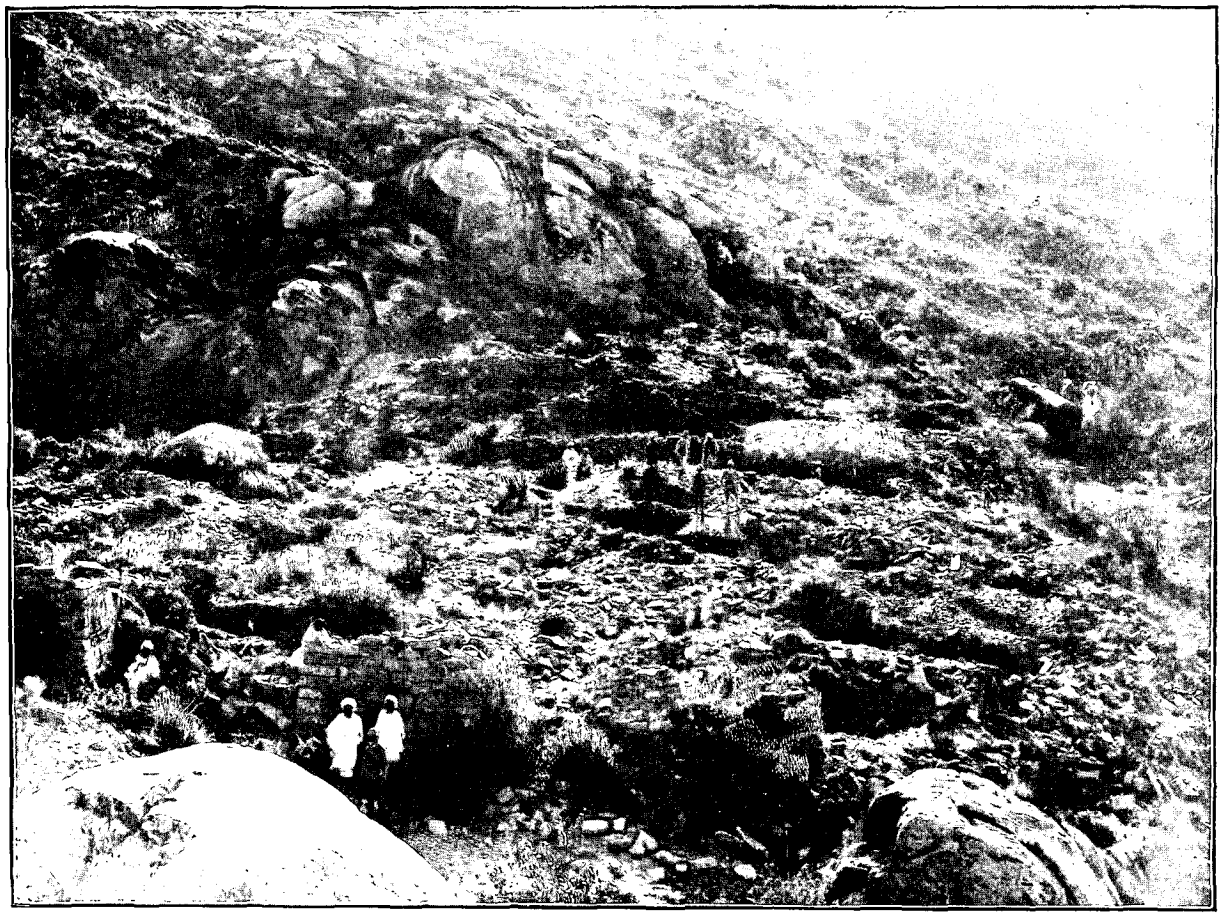
Il vaut mieux l'avouer tout de suite : si le lendemain, tandis qu'après des adieux touchants sur toute la ligne nous dévidions en *tonga* le long ruban de route qui nous ramenait à Hoti-Mardân, onnous avait interrogés sur la situation politique du Svât, nous aurions volontiers répondu que la paix y était définitivement assurée. Aussi, pensions-nous, fait-on tout ce qu'il faut pour rendre aux habitants la résignation facile. Depuis le premier coup de force qui leur a inspiré une salutaire terreur de l'artillerie anglaise, toute vexation, même la plus minime, leur a été épargnée. Rien n'a été changé dans la constitution intérieure des villages ; délits et différends continuent à être punis et réglés conformément à la loi musulmane et à la coutume du pays ; il n'y a pas le moindre impôt de levé sur les fertiles rizières de la vallée ; avec un peu de bonne volonté les Svâtis pourraient imaginer qu'ils sont encore maîtres chez eux. Bien mieux, on favorise de toutes façons leur commerce et leurs intérêts privés ; les fournitures des troupes leur sont payées à beaux deniers comptant ; on leur laisse le libre usage de la route et des ponts stratégiques ; les péages même des passes sont supprimés et, comme si ce n'était pas assez d'indemniser les khâns, on leur verse des subsides spéciaux sous le prétexte qu'ils veillent à la police de la contrée : tout compte fait, cela revient encore moins cher qu'une nouvelle expédition. Naturellement les *military officers* grommellent: ils s'indignent que l'on soit ainsi aux petits soins pour ces traîtres de Pathâns qui par devant vous font « Salâm ! » et crachent à terre dès que vous avez le dos tourné. A quoi bon conquérir leur pays s'il faut ensuite leur payer jusqu'au terrain de polo ! Les médecins militaires avaient demandé qu'on défendît au moins la culture du riz et de la canne à sucre dans un certain rayon autour du fort de Chakdarra pour diminuer le danger de cette terrible fièvre qui, en dépit des relèves fréquentes, met sur le flanc jusqu'au cinquième de la garnison : croiriez-vous que l'autorité supérieure n'en a voulu rien faire? Tout pour ces gueux et rien pour nos soldats ! Apparemment si nous les avons battus, c'était pour avoir l'avantage de leur construire gratis des ponts et des routes et de les arroser de roupies par-dessus le marché : avouez qu'à ce compte le métier de vaincu est singulièrement plus profitable que celui de vainqueur... — Mais le *Political Officer* laisse dire : il sait ce qu'il veut et ne demande que ce qu'il peut obtenir. Rompu de longue main au service de la frontière, connaissant à fond les Pathâns et non moins connu d'eux, il conquiert tout doucement par son prestige ce que la force des armes n'avait fait que soumettre : petit à petit il endort sous le joug ces tribus intraitables et la politique achève ce que le canon Maxim avait commencé.

... Nous n'avons rien changé à nos notes de voyage ; aussi bien ce que nous écrivions alors est redevenu vrai aujourd'hui : seulement il s'est passé quelques incidents assez vifs dans l'intervalle... Ce matin-là — c'était le lundi 27 juillet 1897 — tout se passait au Svât comme d'habitude, paisiblement. Il y avait plus de deux ans que, depuis l'action décisive du forcement du Malakand, les habitants n'avaient pas bougé ; la relève de la garnison de Tchitral, retardée seulement par les neiges sur la passe de Lovarai, venait de s'exécuter sans coup férir. Les officiers de Malakand et de Chakdarra jouaient au polo pour tuer les heures ; plus indolents ou plus sages, les villageois et les Levées fumaient à l'ombre leur narghilèh. Les rizières promettaient une moisson magnifique ; la riche vallée était sous la chaleur lourde l'image assoupie de la paix... Le soir du même jour elle était tout entière en armes, et il avait suffi, pour opérer ce changement à vue, d'un fakir agitant un étendard.



BASE DÉBLAYÉE DU STOÛPA DE LORIYÂN TANGAI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un peu plus la surprise était complète : on savait bien que depuis quelques jours le *Mad fakir* travaillait



VISITEURS DANS LES RUINES DE LA PASSE DE MORAH. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. AL. E. CADDY.

la partie supérieure de la vallée, mais on ne s'en inquiétait pas autrement. Originaire du Svât, ce fakir, après avoir longtemps vécu dans l'Asie centrale et en Afghanistan, était revenu, grandi par la renommée de sa sainteté et de ses voyages, essayer du rôle de prophète dans son propre pays. Cela lui réussit d'abord assez bien. Il descendit la vallée, prêchant partout la guerre sainte et traînant à ses talons une cohue de partisans ; il arrivait ainsi le 26 à Landâkai. Est-ce la vue du fort de Chakdarra qui l'enragea et le poussa à cette démarche décisive ? Tout à coup il déclare qu'il a le don des miracles et qu'il va en huit jours, avec l'aide des anges, balayer les forces anglaises de la vallée du Svât. Les femmes prennent foi en lui et gourmandent les hommes : dès lors, tout cède devant ses pas. De Thâna à Aladand, d'Aladand à Batkhêla, ce n'est plus qu'une marche triomphale où toute la population mâle du pays vient se ranger sous son étendard ; les khâns, si bien subventionnés, sont entraînés par le courant de l'enthousiasme populaire, la plupart des « Levées » se joignent à eux, et, le même soir, le flot montant des rebelles venait battre les retranchements du camp de Malakand, qu'un peu plus ils emportaient !

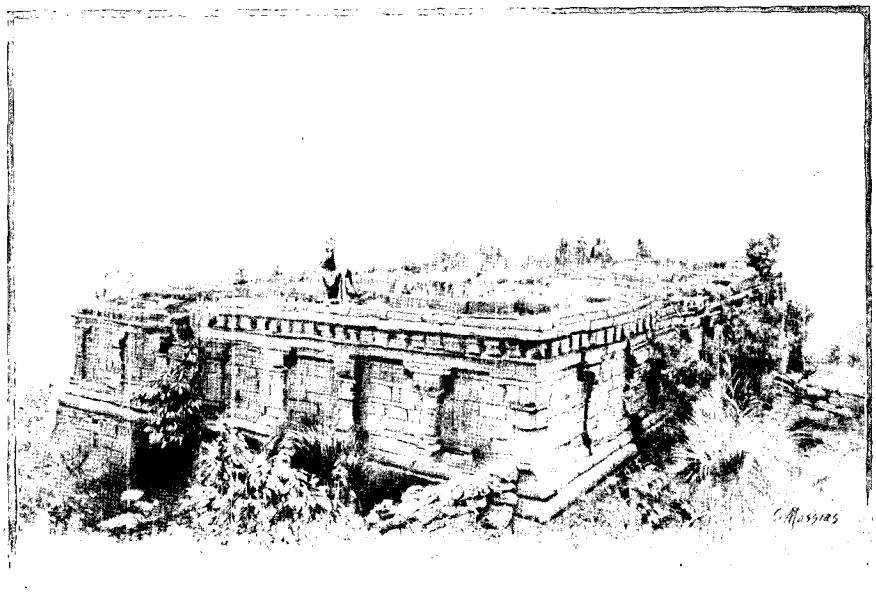
Par bonne chance, vers 10 heures, dans la nuit noire, un *jemadâr* des « Levées », resté loyal, vint au galop donner l'alarme : il était temps. Quelques minutes après les Svâtis débouchaient par la double route anglaise et « bouddhique » et se ruaient avec un courage désespéré contre les défenses du camp : il y pénétrèrent même à plusieurs reprises malgré une résistance acharnée, prirent un corps de garde, s'emparèrent de fusils et de caisses de munitions, mirent 6 des officiers anglais hors de combat, et ne se retirèrent qu'au petit jour, oubliant à l'intérieur des retranchements une quarantaine de cadavres parmi lesquels on reconnut plusieurs fournisseurs habituels des troupes et notre aimable compagnon d'excursion à la passe de Shakhote, le khân d'Aladand ! Le même jour, la petite garnison, déjà forte de 3 000 hommes, fut encore renforcée par le régiment des « Guides » qu'on garde toujours prêt à partir à Hoti-Mardân et qui, en dépit de la chaleur écrasante, fit l'étape de 50 kilomètres en 16 heures, y compris l'ascension du col. Mais ce fût en vain qu'elle essaya de se dégager ; il fallut au contraire concentrer les divers régiments autour du fort et abandonner le camp de North-Malakand dont on ne put même pas transporter les lourdes tentes, faute de chameaux : à la nuit les Pathâns les brûlèrent, et la gigantesque lueur appela aux armes les tribus d'alentour. Pendant toute la semaine, grossis de nouveaux contingents venus du Bajaur et du Bounêr, ils tinrent ainsi assiégées les troupes anglo-

indiennes, livrant chaque nuit assauts sur assauts, tandis que d'autres bandes se tournaient avec non moins de furie contre Chakdarra. La nuit du jeudi fut la plus terrible de toutes : on sut plus tard que cette fois le fakir commandait en personne. Croyait-il le moment venu où ses ennemis épuisés finiraient par lâcher pied? Ou bien ses amis se lassaient-ils de se faire tuer sans lui et insistèrent-ils pour qu'il prît sa part de la bataille? Toujours est-il qu'il vint, fut blessé à la main, et s'enfuit. Il eut beau ensuite enterrer solennellement les deux phalanges détachées de son doigt et élever au-dessus un sanctuaire où tous les vœux des fidèles devaient être exaucés, la foi de ses partisans n'en resta pas moins ébranlée et la nuit suivante, bien que favorisés par un gros orage, ils ne se battirent plus avec la même conviction.

Cependant l'armée céleste promise par le fakir ne se pressait pas de faire son apparition : au lieu d'elle ce furent 2 nouveaux régiments indiens qui survinrent. Toutefois, la sortie qui fut tentée le 1er août resta encore infructueuse : mais le lendemain elle réussissait pleinement et, après 3 combats en route, à la sortie du Malakand, à Batkhèla et à Amambara, où la cavalerie des Guides fit merveille, Chakdarra était à son tour dégagé. Il y avait 2 jours que l'héliographe du fort appelait à l'aide, et 8 que les bandes pathânes se ruaient contre ses murailles avec une aveugle détermination: sous le feu des canons ils apportaient des échelles ! Pour des ennemis pareillement équipés, le fortin était, il va de soi, imprenable : mais le feu continuel qu'ils dirigeaient de leurs *sangars* et des bâtiments de l'hôpital civil, ainsi que leurs incessantes attaques harassaient la petite garnison. Le pont était heureusement intact quand les secours arrivèrent. D'après des estimations sûres, les Pathâns auraient perdu plus de 3 000 hommes, dont les deux tiers sous les canons de Chakdarra et le reste au Malakand ou sous le sabre de la cavalerie. Quant aux troupes indiennes, elles n'avaient que 42 tués et 145 blessés ; mais dans le nombre il ne fallait pas compter moins de 15 officiers anglais, dont 2 morts ; elles devaient encore, quelques jours plus tard, avoir 4 autres officiers blessés, dont 2 mortellement, à la prise de la passe de Landâkai.

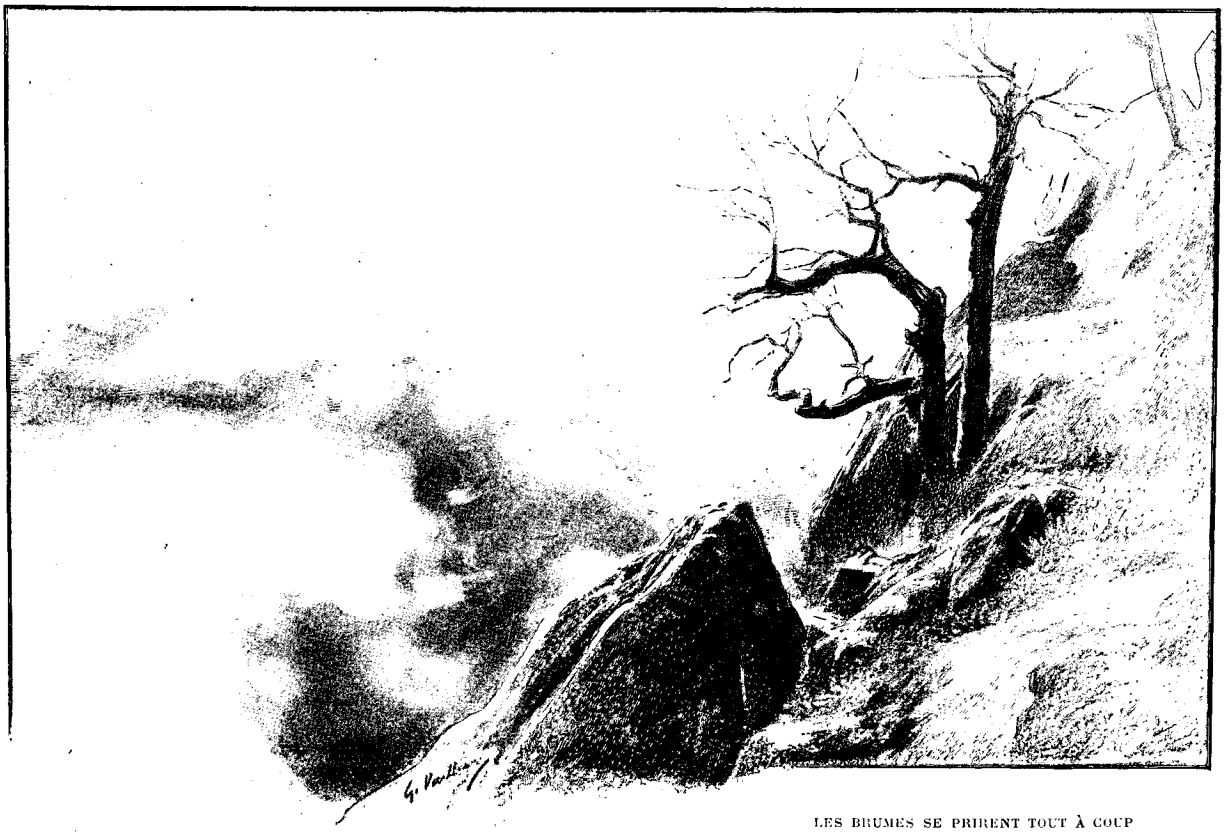
Ce combat fut d'ailleurs le dernier livré de ce côté; il acheva la dispersion des tribus, et la marche de la colonne dans le Svât supérieur fut une expédition plutôt géographique que militaire. Depuis l'ordre règne dans la vallée : seulement les morts sont morts et les villages incendiés. En vain le fakir a récemment essayé de rétablir son prestige et de soulever de nouveau le pays ; la leçon est trop récente et elle a été trop rude : aucun Svâti n'a voulu bouger. Sont-ils donc définitivement soumis et résignés à la servitude? Nous n'en voudrions pas jurer.

(A suivre.) A. FOUCHER.



LE TAKHT DANS LA PASSE DE SHAKHOTE (PAGE 501). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LES BRUMES SE PRIRENT TOUT À COUP À ONDULER COMME LES VAGUES DE LA MER (PAGE 513).

CHEZ LES MAGICIENS ET LES SORCIERS DE LA CORRÈZE[1]

PAR M. GASTON VUILLIER.

I

Les races antiques des monts corréziens. — Atavisme. — Sortilèges et médications. — Les « metzes ». — Traitement de l'œdème. — Traitement des fièvres. — Le « martelage de la rate ».



ENTRÉE DU BOURG DE GIMEL.

J'ai donné ici même, voici peu d'années, la description d'une partie du Limousin et, au cours de mon récit, j'ai signalé un certain nombre de superstitions et de croyances qui m'avaient frappé.

Depuis, la région m'est devenue plus familière, j'ai pu vivre fréquemment au milieu des montagnards de la Corrèze. Intéressé par de nouvelles révélations, je me suis appliqué à pénétrer les pratiques secrètes auxquelles ils s'adonnent, les idées mystérieuses qui gouvernent nombre de leurs actes.

Cette étude, à laquelle tout d'abord je n'attachais point grande importance, peu à peu s'est agrandie devant moi; dans les visions qui hantent ces paysans, dans les opérations bizarres auxquelles ils se livrent il m'a semblé découvrir des restes de croyances et de rites se rattachant à des origines sacrées, des survivances de thérapeutiques qui furent probablement en usage chez des races primitives. Cet héritage mystique, en se transmettant depuis les âges lointains, s'est dénaturé ; il devient aujourd'hui malaisé de démêler la contribution apportée par chacune des races qui formèrent autrefois la population de ces montagnes, d'en assigner même à tel ou tel groupe une part précise. Cependant, çà et là les ténèbres s'éclairent pour nous révéler l'emploi de forces occultes, les pratiques de la vieille sorcellerie du moyen âge dissimulée, de nos jours comme autrefois, sous des formules empruntées au catholicisme, et l'application, inconsciente peut-être, de certaines expériences récentes d'hypnotisme qui ont vivement excité l'attention de tous.

1. *Voyage exécuté en* 1898-1899. — *Texte inédit.* — *Dessins d'après nature par l'auteur.*

Dans les récits qui vont suivre, nous nous sommes beaucoup attaché, et ceci nous a paru nécessaire, à faire vivre dans leur milieu les hommes primitifs qui nous occupent, à les faire évoluer dans les paysages caractéristiques qui les entourent, car l'influence exercée par la nature ambiante sur l'état d'âme de l'habitant est très grande.

Ici, en dehors de l'empreinte sauvage que donnent aux montagnards les bois, les torrents et les nuées, nous constatons d'abord l'action manifeste de lois ataviques. Dans une étude très sérieuse et très savante sur les races humaines du plateau central, publiée par le *Bulletin archéologique de la Corrèze*, M. Roujou a établi que les points culminants de la région corrézienne servirent d'asile aux plus anciennes races de l'Occident.

Il a découvert, au milieu de populations supérieures ayant pénétré plus tard, la présence de types humains d'une extrême infériorité et remontant, vraisemblablement, à une antiquité très haute. Il a également révélé, en ces parages, l'existence, longtemps contestée, des races mongoloïdes. Mais celles-ci sont de mœurs assez douces.

Il m'a été facile d'en reconnaître moi-même des individus dont les principaux signes distinctifs sont: les cheveux noirs, rudes, plantés droits, les yeux obscurs et bridés, la peau jaunâtre.

En certaines régions stériles de la montagne, et çà et là dans les pentes inférieures, on retrouve, dans plusieurs hameaux, le Liguroïde au type caractéristique, dont le naturel a conservé la cruauté, la bestialité et la rapacité des vieux ancêtres. Comme leurs aînés ils sont farouches, taciturnes, méfiants; longtemps ils demeureront ennemis de tout progrès.

Je connais, en Corrèze, des villages entiers à réputation mauvaise dont les habitants se livrent encore à la rapine. Dans la montagne, certains individus isolés sont presque à l'état sauvage. Ce sont des hommes d'allure grossière qui se sont établis, au hasard de leurs courses vagabondes, dans les forêts. Choisissant le voisinage des routes, ils ont construit avec des branchages et de la terre glaise des huttes où ils vivent solitaires. Ils ont fort peu de contact avec la population, qui les redoute. Leurs moyens d'existence sont tirés de la forêt; elle leur fournit des champignons et des fagots qu'ils vont vendre à la ville. Un peu de braconnage quelquefois aidant, ils peuvent mener une vie primitive de liberté. Ces faits ne sont pas nouveaux: de tout temps, en Corrèze, des groupes se signalèrent par des habitudes de rapine. Dans la région haute du département est le village de Rat, dont le nom s'écrit Rapt dans les vieilles archives : c'est déjà une indication. Ce village est sous la protection de saint Roch, patron des bestiaux. Ces noms conviennent bien à ce pays druidique entouré de dolmens, perdu dans les landes. D'autres noms révèlent une origine celtique : Châtor, par exemple, Pierrefitte, ce dernier indiquant un menhir, une pierre figée, et combien d'autres !

Un peu partout a persisté dans les mœurs le principe de solidarité barbare qui consiste à ne jamais dénoncer un malfaiteur. C'est un peu l'*Omertà* de Sicile. La tendance à la vendetta est d'ailleurs manifeste.

Mais le caractère sournois, défiant et prudent à l'excès de ces gens empêche, en général, les vengeances de s'exercer ouvertement comme en Corse. Pour s'assouvir, ici, la haine s'entoure de ruse, elle est étroite et mesquine. Il en résulte que la criminalité est peu élevée dans le département, et qu'aux yeux de personnes peu attentives la population montagnarde pourrait apparaître de mœurs douces et de manières bienveillantes.

Ce mélange de races barbares, cette persistance d'impulsions primitives nous expliquent pourquoi les superstitions et les légendes du Limousin n'offrent point la poésie nébuleuse et attachante qui les distingue dans la Bretagne celtique. Et pourtant quels paysages mieux que ceux de la Corrèze pour éveiller la poésie ! Mais l'atavisme dirige plutôt ces races vers la sorcellerie et la magie noire, vers l'effroi des nuées et des tempêtes, vers des conceptions d'épouvante.

Fort heureusement qu'à côté des Liguroïdes et des Berbères aux instincts pervers, vivent les descendants de races supérieures, Gaëls, Arabes, Phéniciens, plus pacifiques et plus sociables; hâtons-nous de le dire, ils sont en assez grand nombre.

Quoi qu'il en soit, le paysan limousin en son ensemble est fort pauvre, il dispute sa vie au sol maigre, sous un ciel rude ; ignorant et faible, il devient facilement la proie de gens d'affaires peu scrupuleux, et dès lors la loi, qui devrait être tutélaire pour lui, l'effraye. Sa prudence excessive, son âpreté dans les questions d'argent s'expliquent naturellement. Cependant la confiance est de règle dans les rapports de paysan à paysan, et il faut leur reconnaître même une loyauté peu commune. Jusqu'en ces dernières années les prêts d'argent se sont faits sur parole, et rarement l'un d'eux s'est soustrait à ses engagements d'honneur.

« Les paroles, disaient-ils autrefois, lient les hommes, les cordes lient les cornes des bœufs : le bœuf est attaché par la corne, l'homme est l'esclave de sa parole. »

Porter chez ces pauvres gens, sous couleur de liberté, des idées de haine, c'est œuvre dangereuse et coupable. Certaines théories nouvelles sont faites pour les séduire, facilement il deviennent l'ennemi de celui qu'ils sentent leur supérieur ou qui, en dehors d'eux, possède. Le prêtre, tous les dimanches, leur prêche l'amour du prochain, la résignation, les plus belles maximes de l'Evangile, mais ils n'en saisissent pas la portée, leur grandeur et leur beauté leur échappent. L'ambitieux s'adresse à leurs passions immédiates, à leurs instincts, à leurs humiliations séculaires, il est écouté...

On raconterait de bien étranges choses sur les élections en Limousin, si ces révélations ne sortaient du cadre qui nous est assigné. Nous pouvons dire, et ceci a trait directement à notre étude, que l'influence de la sorcellerie est si grande en ce pays qu'elle domine parfois les questions électorales. Un médecin, fort galant homme, que je connais beaucoup et pour lequel j'ai la plus grande sympathie, passe pour tenir de son père le secret de guérir. Eh bien, à cette légende surtout, plus qu'à son talent, il doit la majorité qui l'a porté au Conseil général l'année dernière. Son père eut autant que lui le privilège de passionner les foules. Lorsqu'il allait en voyage dans la montagne, sa voiture ne revenait jamais intacte ; les paysans, avec leurs couteaux, en arrachaient des morceaux pour les conserver comme talismans, et je me suis laissé dire qu'on avait quelquefois rogné un peu son manteau. Dans sa maison de Tulle, les bancs sur lesquels les malades s'asseyaient pour attendre, aux jours de consultation, étaient tellement déchiquetés à la longue par ses clients campagnards, qui en emportaient les morceaux comme amulettes, qu'il fallait les remplacer de temps à autre par des bancs neufs. Nous venons de voir les influences ethniques et l'état social actuel s'exercer sur l'esprit du montagnard corrèzien. Nous nous occuperons maintenant de l'influence de la nature et de l'existence propre que ces hommes prêtent aux choses qui les entourent. Il est difficile, d'ailleurs, de séjourner en certaines régions du Limousin sans être pris par l'étrange rêve de l'occulte.



TRAITEMENT DE « L'ÉRYSIPÈLE » (PAGE 514).

Et, d'ailleurs, la vie que mène le paysan nous semble faite pour perpétuer ses idées et lui conserver longtemps ses traditions. Il est le familier de l'aube et du crépuscule. Des nuits entières, même par l'orage, les pêcheurs courent les gorges, s'enfoncent dans des abîmes, à travers des rochers où se brise la rivière écumante. On s'aventure difficilement en plein jour en ces lieux de péril.

Des heures et des heures le braconnier veille dans la clairière, épiant le gibier, attentif au moindre bruit. Les premières lueurs du jour guident le laboureur dans les sentiers ; éternellement le berger contemple la lande monotone et le vol des nuées. Dès lors tout a un langage pour ces montagnards : la lune, les étoiles, le nuage, le vent, l'arbre et la fleur. Mais la nuit surtout lui parle...

Le mélancolique et sauvage mystère de la nature au milieu de laquelle il évolue évoque à toute heure dans son esprit un monde occulte et troublant qui l'hallucine et le hante.

Tout ceci, en dehors de l'atavisme et des traditions perpétuées, nous explique l'attrait du paysan pour les pratiques cabalistiques du magicien et du sorcier, qui savent habilement mêler le signe de la croix à l'évocation diabolique et vont, à travers la lande, par certaines lunes, faire des invocations au firmament avant de cueillir les simples. C'est toujours le grand inconnu dont le mystère l'attire et le pénètre.

Que de fois moi-même, là-bas, songeant longuement le soir, j'ai senti un monde occulte me toucher ! Le feu s'éteignait, un peu de braise rouge se mourait dans la cendre. Au dehors, le bruit monotone de la pluie se mêlait au grondement du torrent. Le grillon dans l'âtre continuait son chant mélancolique.

Et j'écoutais ce petit chanteur des cheminées à la couleur d'ivoire [1], ce frileux ami des soirs d'hiver dont

1. Dans la haute Corrèze, le *grillus domesticus* ou grillon des cheminées est d'une teinte uniforme vieil ivoire et non jaunâtre nuancé de brun.

la voix frêle accompagne les gémissements du vent et berce les songes d'espoir des pauvres gens et la lente rêverie des tristes âmes...

Ce pays de Gimel surtout, dont nous disions autrefois les beautés, vous prend par son charme étrange. Allons à l'aube nous asseoir dans la mousse sur les bords de l'étang Laborie, regardons autour de nous et écoutons.

De vagues lueurs colorent le ciel. La terre est encore obscure. L'étang miroite dans l'ombre. Un souffle, par intervalle, vient rider la nappe tranquille. On ne sait s'il descend de la haute montagne ou s'il s'exhale des gorges embrumées...

Doucement il murmure, puis s'endort... pour s'éveiller et murmurer encore... prière de la fleur, frêle encensoir qui lentement s'incline et se relève vers l'aube nouvelle, voix mystiques du silence, éveil indécis de l'âme en la solitude... peut-être...

Et voici qu'un rayon traverse les feuilles, allumant çà et là des clartés furtives. Puis une libellule s'égare dans les hautes herbes, un oiseau balbutie dans les branches.

L'étang toujours sommeille... il reflète le ciel pâle, la bruyère violâtre, les chênes obscurs. Mais il garde, en sa limpidité, le plus profond mystère. Ce mystère, qui éveillait en moi je ne sais quelles visions furtives, avait frappé l'imagination des peuples antiques ; il donna naissance aux divinités des eaux.



L'ÉTERNELLE RUMEUR DES EAUX... (PAGE 516).

Plus tard ce culte persiste encore. Au moyen âge, l'eau, toujours sacrée, fut appelée « le sang de la terre ». Nous la verrons exercer encore de nos jours, en ce Limousin, une singulière fascination et demeurer l'objet d'un culte pieux traditionnel.

Dans l'ombre de nos bois, comme jadis en Grèce, de bienfaisantes divinités se mirent dans le cristal des fontaines et, de même qu'au moyen âge, je l'ai dit, le magicien, en ses rites bizarres, s'entoure du secret des heures crépusculaires, de l'effroi des nuits ou de la lividité des aubes pour suivre la lande, à la recherche des simples.

Et puisque nous sommes à l'étang Laborie, poursuivons un instant la route et profitons du soleil qui vient de se lever pour nous diriger vers le château de Saint-Priest, tout voisin. Il se dresse sur une hauteur, ombragé par des chênes séculaires à travers lesquels des avenues ouvrent de larges perspectives sur les monts lointains.

Puis un joli chemin sous bois, bordé de mousses, côtoyant un chaos de rochers nommé le « Sautaillot », où le torrent grondeur se fraye avec peine un passage, nous amène à l'étang de Ruffaud.

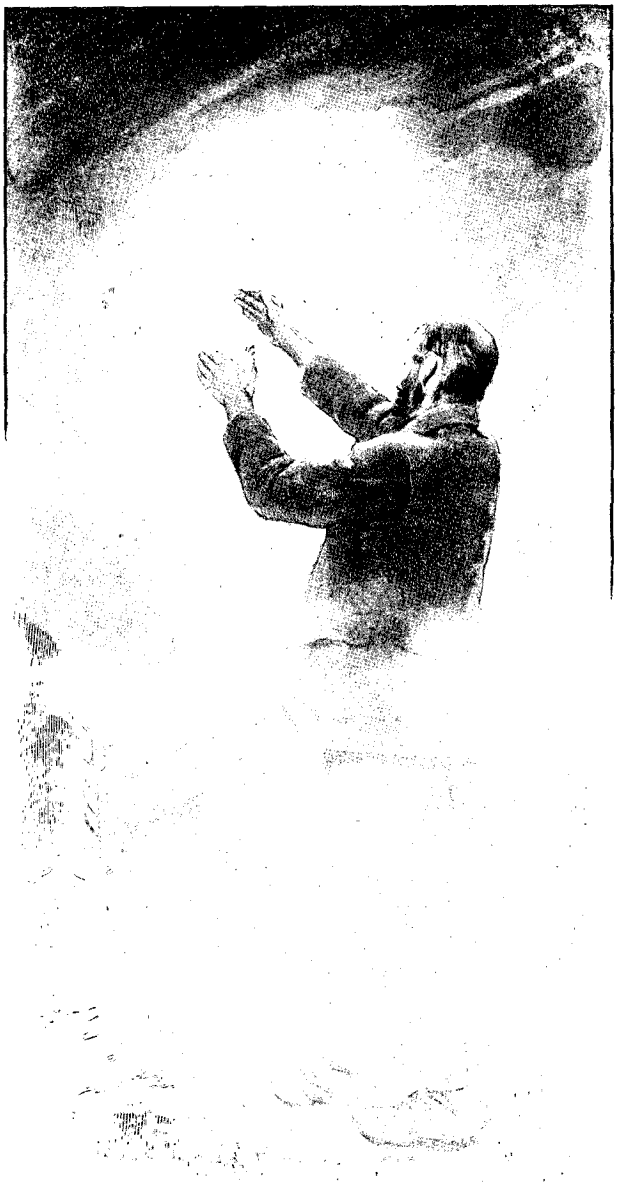
Près de la rive émerge une petite croix de pierre. Les harmonies du vent dans les pins, l'éternel frisson des eaux bercent ici le souvenir du poète Alexis de Valon qu'une tragique mort surprit en ce lieu.

Le poète avait rapporté d'un voyage en Sicile la légende des âmes réfugiées dans les étoiles.

Une sorcière aurait annoncé sa fin tragique. Voici ce que m'écrivait à ce sujet un de ses parents :

« Vous a-t-on parlé de la vieille qui vivait sous le chaume à Gimel, dans le voisinage du torrent... il y a des années? Interrogez les anciens, là-bas, ils vous conteront des choses véritablement surprenantes.

« Pauvre Alexis!... doux poète d'étoiles, enfui vers elles pour toujours! jamais nous ne nous étions quittés... Eh bien! il avait quatre ans et tomba dans l'étang de Ruffaud! On le retira. La sorcière, en apprenant l'événement, s'écria : « Pourquoi l'a-t-on « retiré? Mieux valait l'y laisser... il y retombera « et... y restera... »



L'INVOCATION AU FIRMAMENT (PAGE 507).

Et la lettre amie m'apprenant cette sinistre prédiction, hélas! réalisée, me revenait à la mémoire en suivant sous le soleil le sentier fleuri. Aux heures nocturnes les vers du poète n'ont jamais murmuré à mes oreilles sur les bords de l'étang, mais, maintes fois, cheminant par la lande, la brise m'apporta, avec le son des cloches du village et les senteurs des bois, comme les accords d'une musique lointaine, si vagues, si effacés que je les percevais à peine. Par moments même je n'entendais plus que les battements de mon cœur. Et pourtant je n'étais pas le jouet d'une hallucination, je l'entendais bien, de temps à autre, cette musique, mais la phrase en était si subtile qu'elle semblait éclore en ma pensée. Ainsi, à certains instants, je pense, doivent voltiger des notes inspirées dans l'âme du musicien.

On entend, dit-on, parfois aux heures nocturnes, les voix mystérieuses de la nuit murmurer ces vers qu'il composait autrefois :

. . . Pourquoi dans la nuit sereine
Les étoiles du firmament?
. . . . . .
C'est qu'elles marquent le passage
De ceux que nous avons perdus;
C'est que chaque étoile est l'image
D'un pauvre cœur qui ne bat plus!...

Déjà plusieurs fois le vol des nuages, le fil de l'eau, les rayons du soir, les fleurs sauvages m'avaient paru exhaler de mystérieuses harmonies. J'en découvris plus tard l'origine.

. . . . . .

Cependant je poursuivais mes études sur les croyances et les superstitions des montagnards de la Corrèze et souvent le soir, au temps froid surtout, réunissant quelques paysans autour de mon foyer, je notais ce qu'ils me racontaient. Parmi nombre d'aberrations il se rencontrait des choses intéressantes et d'ailleurs, en ces récits bizarres du soir, leur esprit toujours m'apparaissait hanté par l'invisible. La grande lumière de l'été chasse le mystère, mais l'automne voilé de vapeurs ramène les problèmes troublants. C'est une saison d'une grande beauté en Limousin. Partout, à travers les landes, les bois, les gorges voilées de brumes, le soleil du soir miroite en reflets de pourpre et d'or. J'ai passé de longs instants devant des cerisiers sauvages aux frondaisons rougissantes, penchés sur des fonds bleus et s'effeuillant : larmes tragiques de l'automne qui semblaient s'égoutter dans l'infini...

Un matin, prenant un sentier, j'avais gravi une pente boisée. Les châtaigniers, sur un plateau voisin, tremblaient au vent et, avec les feuilles d'or tourbillonnantes, les fruits égrenés tombaient... Combien il est touchant, me disais-je, de voir les arbres centenaires incliner leurs branches et répandre ainsi leurs fruits! Ils semblent dire aux pauvres : « Prenez, amis, cela vient de mes moelles, voici des mois que, dans les mystères du sol où ma vie se recueille, je travaille pour vous. Maintenant l'hiver va venir avec les froides neiges; prenez ceci, prenez, je vous le donne, c'est la nourriture assurée pour les mauvais jours. Comme vous j'ai des souffrances, l'ouragan me secoue parfois avec fureur, il me tord, me brise; tenez, emportez aussi ces

*



LE METZE CHAZAL.

branches desséchées, vous pourrez vous réchauffer sous le chaume avec les débris du patriarche des bois. »

Et, le soir, devant le feu de châtaignier qui flamblait, pétillait joyeusement avec des sifflements, des cris et des fanfares soudaines, j'y songeais, bénissant dans mon cœur le bon vieil arbre, patriarche des bois. Je me disais : Pourquoi s'étonner si les primitifs, vivant en communion constante avec la nature, ont prêté une sorte de langage aux nuées, au vent, aux arbres et aux ruisseaux? En imaginant, en quelque sorte, l'âme végétale, ils ont pu prêter à l'arbre la faculté de sentir comme nous-mêmes, et l'armer d'une volonté. Déjà l'antiquité avait consacré les arbres aux dieux.

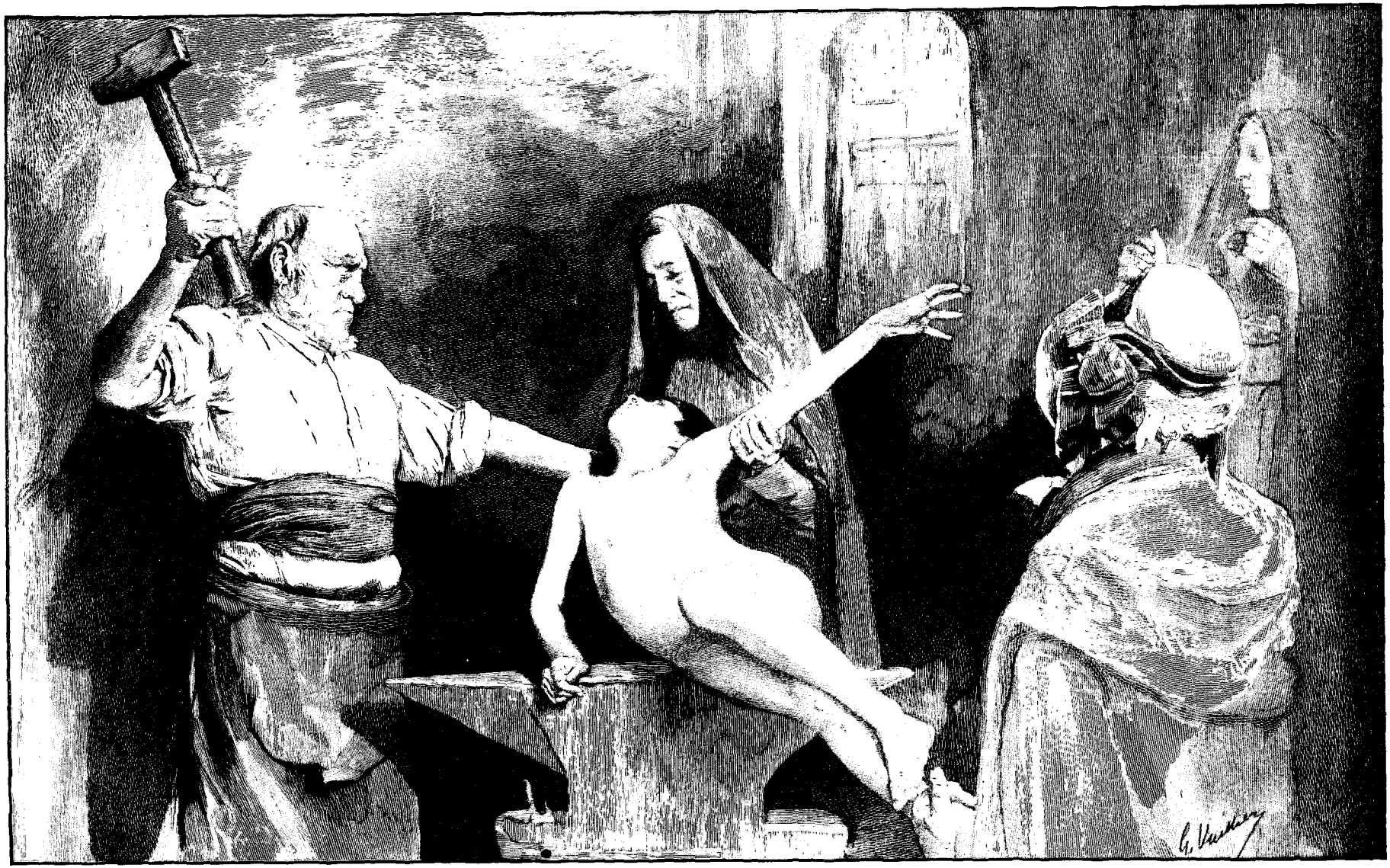
Un poète latin entendit gémir les bois sacrés. « A la mort de César, dit-il, leur silence fut troublé par des voix lamentables. » Les historiens prétendent que les chênes de Dodone rendaient des oracles en parlant...

Nos traditions populaires, qui ont conservé au poirier sauvage, à l'églantier, à la verveine, à la fougère et à d'autres végétaux des pouvoirs occultes, seraient-elles un héritage de l'antiquité?

En cette veillée d'automne je parlai à mes voisins, réunis autour de moi, de l'arbre, de ses instincts, de ses destinées et l'un des hommes disait :

« Moi, j'ai pu mieux que beaucoup d'autres faire des remarques. Longtemps je vécus, vous le savez, avec les plantes, puisque je fus jardinier ; durant plus de trente ans, j'aidai le père François, celui qui exploitait les terres du château en ruine des Lentillac, là-haut, au-dessus de nos têtes. Le pauvre vieux est mort, c'était un brave homme. Eh bien, nous avions observé tous deux que le voisinage du laurier fait mourir la vigne. Combien de fois nous avons tenté de les faire vivre côte à côte sans y jamais réussir ! A la fin, pris de colère, le vieux arracha les lauriers qui faisaient tout ce mal et les vignes se prirent à renaître dans ce même endroit. Nous avions remarqué aussi que la vigne, de son côté, a la haine de la ciguë. Elle la détruit sans pitié et le mal ici ne me paraît pas grand. La rue fait également mourir la ciguë. Les hommes ne sont point les seuls à se faire la guerre entre eux.

« Mais il est des plantes qui se veulent du bien, qui éprouvent une véritable sympathie l'une pour



LE MARTELAGE DE LA RATE.

l'autre. La vigne, par exemple, aime le voisinage de l'orme, elle y grandit à merveille, et le figuier profite, rapproché du platane. »

Et tandis qu'il parlait, je me disais que les curieuses observations de ce paysan avaient déjà été faites par les poètes anciens ; Virgile n'a-t-il pas recommandé, dans les *Géorgiques*, la saison à laquelle il faut « marier la vigne à l'ormeau » ?

Ovide n'a-t-il pas écrit : *Ulmus amat vitem, vitis non deserit ulmum* ?

Des auteurs de l'antiquité nous apprennent aussi que l'ombre de l'yeuse était sacrée à leurs yeux, et d'autre part, je me suis laissé dire que les solanées se développent mieux sous l'ombrage des ifs que partout ailleurs.

L'imagination des Arabes prête de poétiques aspirations à l'âme des fleurs. D'après eux, celles qui remontent à l'arrière-saison « sont en rêve ».

Des horticulteurs de notre temps prétendent qu'une véritable inimitié sépare le réséda de la rose. Deux roses et deux brins de réséda en fleur, disent-ils, cueillis à la même heure et placés dans un même vase, ne tardent pas, l'un et l'autre, à se flétrir, tandis qu'en les séparant et les plaçant dans des vases différents on conservera leur fraîcheur. Les œillets et les héliotropes se plaisent ensemble, leur rapprochement prolonge leur vie et leur éclat. Le muguet, d'après ces horticulteurs, serait féroce, il ferait la guerre à toutes les autres fleurs. Ces expériences sont faciles à tenter.

Un de nos voisins, revenant à l'arbre, s'écria : « Qui nous dit qu'il ne s'entretient pas avec les esprits de l'air ! Avez-vous écouté, le soir, vous autres ? Moi, au temps de mes nuits passées à l'affût, j'ai entendu des voix dans les feuilles. J'ai remarqué que la rumeur venue du chêne n'est pas la même que celle du bouleau. Le pin siffle, le chêne gronde, le bouleau se lamente, on dirait qu'il pleure à l'automne.

— Mais vous savez bien, dit un autre, que l'arbre comprend le langage de l'homme. Dans l'après-midi du mardi gras, chaque année, les propriétaires du pays ceinturent les arbres fruitiers dans le voisinage de leurs maisons, c'est-à-dire qu'ils entourent le tronc d'un lien de paille pour distinguer ceux qui s'entêtent à ne pas produire. Les arbres comprennent qu'ils sont marqués ainsi pour être coupés, et il est bien rare qu'ils ne donnent pas de fruits l'été suivant. Mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui trempent dans du bouillon des brins de paille et les enroulent ensuite autour du tronc des arbres malades. L'arbre ne se nourrit pas de la sorte, que diable ! »

Je rapprochais alors, dans ma pensée, cette coutume bizarre des Limousins d'un usage sicilien qui offre avec elle la plus grande analogie. Là-bas aussi l'arbre du verger a une volonté et comprend. S'il s'obstine à ne pas produire, voici comment on le traite au village d'Ucria. Le samedi saint, le paysan, armé d'une hache et suivi d'un ami, fait semblant de vouloir l'abattre. Au moment d'abaisser la cognée, l'ami intercède pour l'arbre, prie le propriétaire de patienter une année encore, promettant alors de ne plus s'interposer. Et lui cède à ses instances. Il est rare, disent les Siciliens, qu'un arbre fruitier demeure sourd à cette menace et ne produise pas.

Un autre disait : « Oui, oui, l'arbre comprend et les quartiers de la lune gouvernent sa croissance, c'est connu ; mais les bêtes aussi subissent les effets qui attirent ou repoussent. Nous savons tous que le chien fascine la perdrix ; j'ai vu la vipère attirer la grenouille et l'oiseau, le crapaud endormir d'un regard la belette ; mais à son tour le crapaud tremble devant l'araignée !...

« Vous savez tous, continuait-il, que les abeilles sont sensibles à nos plaisirs comme à nos peines, qu'elles veulent être associées aux événements qui intéressent la maison. Et c'est pourquoi nous les mettons en deuil en attachant aux ruches un morceau d'étoffe noire lorsqu'il y a un mort chez nous. Lorsqu'il y a une joie, un mariage par exemple, une fête familiale quelconque, c'est avec un morceau d'étoffe ou de ruban rouge que nous ornons la ruche.

« J'ai entendu dire que dans l'ancien temps, en notre pays, on avait des égards pour les essaims ; on se serait gardé de les acheter à prix d'argent comme un objet quelconque, on les échangeait pour les produits de la terre. »

Et toujours en écoutant ces hommes je songeais... et j'établissais quelque curieux rapprochement.

Frappés du merveilleux dévouement des abeilles, des philosophes de l'antiquité supposaient qu'elles avaient reçu quelque parcelle de l'intelligence divine et comme une émanation du ciel.

« Si les abeilles viennent à tomber malades, à l'instant elles changent de couleur, dit Virgile, et une horrible maigreur les défigure. Elles emportent de la ruche le corps de leurs compagnes et mènent le deuil des funérailles. »

Des poètes si illustres ayant eu de telles croyances, partagées de leur temps par les gens du peuple, nous ne devons pas nous étonner de la crédulité de nos paysans.

« Moi, dit Chazal, j'en reviens encore à l'arbre et je vous dirai la plus extraordinaire chose qui se puisse concevoir. D'autres que moi en furent témoins, pour ne citer que l'ancien maire, homme grave et réfléchi. Donc je sortais un soir de la veillée, il était passé minuit. J'étais allé au village du Mars. Et comme je suivais le chemin pour rentrer, arrivé à deux portées de fusil du cimetière, j'aperçus près du talus un arbre qui frap-

pait le sol de ses branches et se relevait ensuite. Je pensais que quelqu'un, caché dans l'herbe, les deux mains au ras du sol, l'inclinait et le secouait pour effrayer les passants. Cependant, en réfléchissant, cela me parut impossible, car l'arbre était de la grosseur de mon bras et sa base devait être résistante, et d'ailleurs la lune donnait souvent à travers les nuages. Je restai coi un instant; j'observai ... Comme le mouvement continuait, que le pauvre arbre se jetait avec fureur sur la terre comme pour se détruire lui-même, que ça faisait pitié, je m'approchai. L'endroit était désert. Saisissant le tronc de mes deux mains je voulus le retenir, mais je n'y parvins pas, une force terrible le gouvernait et m'entraînait aussi. Je m'en allai et longtemps encore, suivant la route, je l'entendis frapper et comme sourdement gémir dans la nuit...

« Au jour, l'arbre était tout meurtri dans ses branches et comme déchiqueté, il avait perdu beaucoup de feuilles. Deux soirs de suite je pus le voir se démener ainsi, d'autres que moi l'aperçurent en passant: les uns prirent peur et s'enfuirent, d'autres firent des efforts inutiles pour l'empêcher de se mouvoir. Il resta tranquille à la fin, un peu tordu, puis il dépérit et sécha. »

Et tout ceci était raconté très sérieusement et écouté, bien entendu, avec gravité.



LE METZE PÉLISSIER.

Les veillées se prolongent parfois bien avant dans la nuit au village, mais la réunion est alors nombreuse ; chacun s'occupe, les femmes filent la laine, les garçons et les jeunes filles dansent de vieilles bourrées au son de la voix. Nous n'avions aucun de ces motifs pour rester longtemps, et d'ailleurs mes hommes ayant travaillé tout le jour avaient besoin de repos. Chacun regagnait de bonne heure sa maison. Je les accompagnais un instant sur la route ; souvent les étoiles scintillaient dans le ciel clair, tout au loin dans les profondeurs de la vallée quelques brumes livides s'allongeaient, et toujours les sourds grondements du torrent montaient dans la nuit.

Les compagnons de mes veillées ne venaient pas toujours; quelquefois j'étais seul auprès du foyer.

En un soir solitaire je songeais à un spectacle contemplé le matin même, au petit jour.

Les brumes qui, la veille, s'étalaient dans la gorge, s'étaient épaissies et s'amoncelaient en chaos. Restées longtemps engourdies, elles se prirent à onduler tout à coup comme les vagues de la mer. Puis, de la masse mouvante, des lambeaux s'élevèrent dans le jour grandissant, rampant dans les sinuosités des ravines, se déchirant aux crêtes, s'effilochant aux branches. A mesure qu'ils se rapprochaient des hauteurs, ils prenaient l'apparence de fumées légères, aux formes fantastiques, et lentement se fondaient.

J'aurais pu me croire, devant ces profondeurs fumantes, dans le vaste cratère de Vulcano, d'où s'échappaient des vapeurs pareilles qui rampaient aussi, montaient en spirale et se déchiraient aux aspérités de lave.

« Voyez, me disait un paysan très intelligent qui était des nôtres le soir d'avant, en me montrant les nuées, elles se lèvent toutes chaudes des bas-fonds, aspirées par le ciel. Voyez comme elles se tordent; on dirait qu'elles ont peur, qu'elles reculent devant l'air froid des sommets qui va les dévorer. »

En effet, on eût dit des êtres surnaturels, des images inachevées, des choses mortes en naissant. Ces fantômes laissaient à la pente rocailleuse, à la bruyère desséchée, des lambeaux de leur suaire et de leur corps débile, de même que les brebis laissent des flocons de laine aux buissons. Le paysan ajoutait: « Souvent il y a, là-bas, des batailles comme on en voit dans les mauvais rêves; toujours je suis pris de frayeur en les voyant. Je n'y veux pas penser. Ces tristes nuées, après s'être dissipées dans le ciel, nous reviendront ce soir en larges gouttes. Si vous avez à sortir, prenez votre manteau. »

Au déclin de ce jour même, en effet, la pluie tombait à torrents.

Donc, ce soir-là, mes voisins étaient restés sous le chaume; seul, près du foyer, je songeais.

Je songeais à ces hommes si réservés d'ordinaire, auxquels j'avais fini par inspirer confiance et qui me dévoilaient chaque jour un peu de leur âme inquiète et troublée.

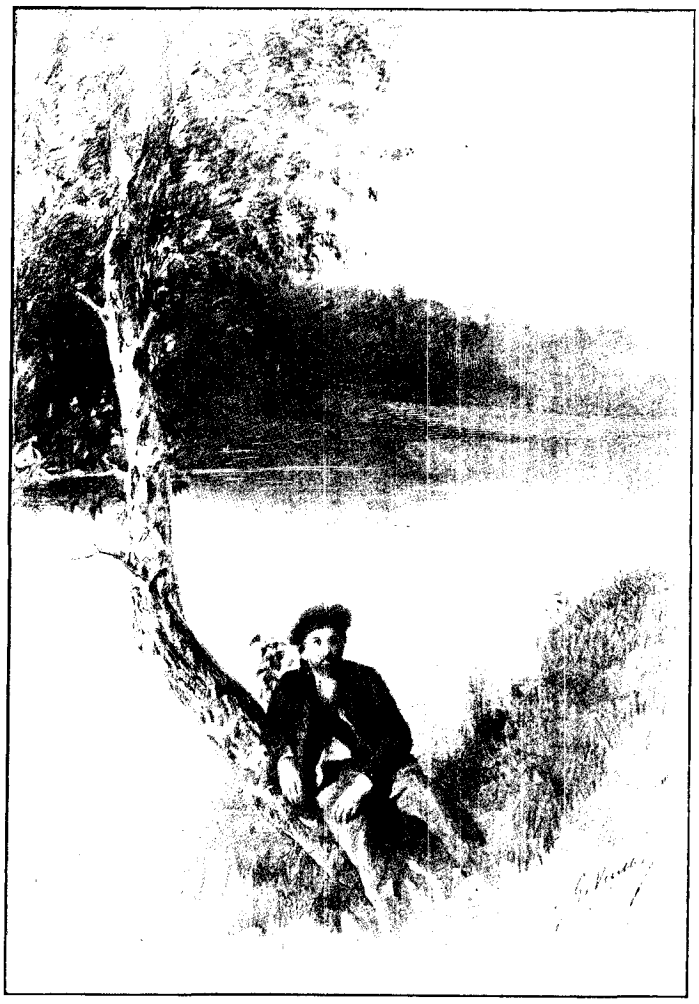
Et les veillées se succédaient.....

De ceux que je réunissais presque chaque soir, deux étaient *metzes*. Le mot *metze*, *meige* en vieux français, désigne, en patois limousin, tout à la fois le médecin, le mage et le magicien. L'étymologie du nom est assez obscure.

Quoi qu'il en soit, l'un d'eux, Chazal, exerça longtemps le métier de forgeron. Un peu partout, le forgeron, familier du feu, passe pour manier des forces occultes, probablement vieux souvenirs ataviques des Cabires, compagnons de Vulcain dans les fournaises de l'Etna. On dit celui-ci en possession de certains secrets transmis par ses ancêtres, qui lui permettent de guérir nombre de maladies et surtout la fièvre intermittente. Quant à Pélissier, l'autre metze, il traitait aussi certains maux, mais on le donnait comme plus versé dans la sorcellerie. Plusieurs fois j'avais vu son fils, metze lui-même, par suite d'une tradition secrète que lui légua sa femme mourante, traitant l'érysipèle. Toute enflure, toute fluxion en dehors de la fluxion dentaire, tout œdème de la peau est désigné en ce pays sous le nom d'érysipèle.

Les malades venaient de loin pour le trouver, et les consultations se donnaient dans un pré en pente ou dans un jardin où il travaillait, devant les profondes gorges, au bruissement tumultueux des cascades. Souvent, le soir, on venait frapper discrètement à sa porte, et, profitant du mystère de la nuit, il se rendait au chevet des malades dans quelque hameau voisin.

Je l'avais donc surpris exerçant son ministère, j'avais assisté aux opérations auxquelles il se livrait. Je n'ai vu auprès de lui que des femmes, plus sujettes sans doute que les hommes au genre de maux qu'il avait la spécialité de soigner, ou plus confiantes en son savoir. Elles arrivaient lentement, la tête enveloppée de linges. Il les conduisait à l'ombre d'un arbre et les faisait asseoir sur une grosse racine ou sur un rocher. Il enlevait ensuite avec précaution les linges qui protégeaient la partie atteinte du contact de l'air. Le visage alors apparaissait, blafard, tuméfié, plus repoussant encore devant la nature radieuse, où l'on n'est habitué à voir que les fraîcheurs de la vie.



L'ÉTANG TOUJOURS SOMMEILLE... (PAGE 508).

Le metze palpait alors l'enflure; ses gros doigts s'enfonçaient dans l'œdème où leur trace livide demeurait un instant. Alors mouillant son pouce de salive, le magicien formait des croix et des cercles magiques sur certaines parties de l'enflure, soufflait dessus à trois reprises consécutives. Il suivait ensuite, on eût dit, le trajet de certains nerfs et, à la manière des magnétiseurs, il semblait chasser le mauvais fluide dont il s'était imprégné. S'interrompant un instant, il murmurait des prières, des exorcismes ou des conjurations (je n'ai pu savoir au juste); puis revenant au silence et reprenant son air inspiré, il recommençait ses marques avec la salive, ses souffles et ses passes...

Je me souviens qu'un jour, pendant qu'il était occupé ainsi, j'éprouvai des sensations délicieuses. C'était à la fin de juin, on venait de faucher les prés, et les travailleurs avec leurs fourches fanaient. La brise m'apportait le parfum capiteux des foins coupés qu'on remuait, les oiseaux chantaient et la grande voix du torrent roulant avec fracas dans les roches, au bas de la pente, emplissait l'espace, faisant comme un accompagnement d'orgue à des chants lointains de bergers ou de pâtres... Le contraste de ce que j'éprouvais au dedans de moi et de ce qui se passait sous mes yeux était impressionnant... Lorsque mon metze avait fini, il recouvrait avec soin le visage de la malade et se levait, lui disant : « Allez, vous serez bientôt guérie. » Deux fois on m'a rapporté qu'une amélioration très rapide était survenue le lendemain même du jour du traitement : le visage n'était plus enflé, l'œdème avait disparu et la malade vaquait, paraît-il, à ses occupations habituelles.

Je me borne à raconter ce que j'ai pu apprendre et, tout excessif que cela puisse paraître, on pourrait ne s'en point montrer trop surpris. En ce moment même, la bonne dame d'Harfleur, M^me^ de Mondétour, des personnes autorisées l'affirment, guérit par l'imposition des mains et par le souffle comme mes magiciens de la Corrèze. M^me^ de Mondétour ne se borne pas à guérir les œdèmes, mais elle s'adresse à toutes les maladies. L'imposition des mains faite par elle produirait, selon le cas, des piqûres comme les sinapismes, ou donnerait l'impression de gouttes bouillantes tombant de ses doigts, tandis qu'en certains jours les mains sont froides et infiltrent la glace dans les parties malades. C'est, du moins, ce que l'on raconte.



TYPE DE LIGUROÏDE PAGE 506).

Chazal fut donc un metze renommé ; il est vieux aujourd'hui, rarement il exerce. D'ailleurs, la fièvre intermittente qu'il traitait autrefois avec le plus grand succès, dit-on, et qui était en quelque sorte endémique dans la Corrèze, tend à disparaître complètement.

Un certain Auberti, habitant actuel de Tulle, fut comme Chazal un metze célèbre. Comment guérissait-il *de la rate*, comme on dit ici, en parlant de l'hypertrophie de cet organe occasionnée par la fièvre, de l'hypertrophie du foie et même du carreau des enfants ? Je l'ignore, je sais seulement qu'il était le neuvième garçon d'une famille, et l'on prétend que ceux-là viennent au monde avec le pouvoir surnaturel de guérir, tandis que la plupart des metzes se conforment à des traditions secrètes perpétuées dans leurs familles.

Chazal, avec lequel j'étais en relations amicales, vint un jour me trouver, et, quoique personne ne fût là pour nous entendre, il me prit par le bras, m'entraîna dans un coin et, se penchant vers mon oreille, me dit mystérieusement, à voix très basse : « Venez ce soir à la forge, à 10 heures, on vous attendra ; vous frapperez trois coups. Gardez ceci pour vous seul », ajouta-t-il. Et il disparut. Evidemment, connaissant mon homme, je soupçonnai qu'il avait une chose particulièrement intéressante à me montrer. Je n'hésitai donc pas à répondre à l'appel qu'il m'avait adressé, et à 10 heures je gravissais le chemin qui mène à la forge. Le village dormait, on n'apercevait aucune lueur.

Un aboi de chien jappant à la lune et l'éternelle rumeur du torrent, seuls, dans la nuit, montaient.

Arrivé à la forge, je frappe trois petits coups avec mon bâton ; la porte s'entr'ouvre et se referme aussitôt sur moi.

Le spectacle qui s'offre à mes yeux est étrange. Chazal, en manches de chemise, un lourd marteau de fer à la main, se tient debout devant l'enclume. Il paraît transfiguré, ses yeux brillent ; une rougeur inusitée colore son visage et ses mèches blanches flottent, lumineuses, autour de sa tête. Près de lui des femmes, couvertes de grandes capes sombres, déshabillent un jeune garçon maigre, presque exsangue, qui roule des yeux d'effroi.

Un vieillard, les bras nus, agite frénétiquement le grand soufflet qui va et vient avec rapidité, faisant un grand bruit rhytmé. La forge entière est éclairée des reflets sanglants du brasier, tandis que dans l'ombre se meuvent confusément des silhouettes.

Chazal est toujours debout, immobile, grave, la main sur le marteau, ceint de rouge, illuminé par la flamme. L'enfant est nu, très pâle. Chazal murmure quelques mots d'une voix brève ; aussitôt l'enfant est étendu sur l'enclume, et, tandis que sa mère le saisit par le bras, une autre femme retient ses jambes et le forgeron de sa main gauche soutient sa nuque.

Un effroyable rugissement tout à coup fait trembler les vitres, en même temps le bras de Chazal se lève et s'abaisse ; le marteau frappe l'enclume avec violence. Le corps de l'enfant est tout secoué par des frissons. Sur son visage défait ses yeux terrifiés s'ouvrent, et de grosses larmes coulent le long des joues de la mère. Un autre cri sauvage retentit, de nouveau le marteau tombe sur l'enclume, dont les vibrations métalliques font tressaillir un instant la forge.

Le vieillard, environné d'étincelles, active toujours le brasier qu'il attise avec la pointe incandescente d'un fer. On eût dit qu'un grand vent de tempête passait et repassait sur nos têtes : c'était le bruit infernal du soufflet.

Chazal pousse un troisième rugissement plus effroyable encore.

Cette fois le marteau retombant s'arrête net au-dessus du ventre du malade, puis doucement il vient frôler l'épiderme.

Aussitôt le soufflet infernal se tait, le brasier, recouvert de mâchefer, s'éteint.

L'enfant, épouvanté, est habillé à la hâte et emporté par les femmes.

Le vieillard a disparu. Chazal remet sa veste et s'en va. Stupéfait, je reste cloué sur place.

J'ai de la peine à me ressaisir.

La scène inouïe, fantastique, à laquelle je viens d'assister, m'a troublé au plus profond de mon être.

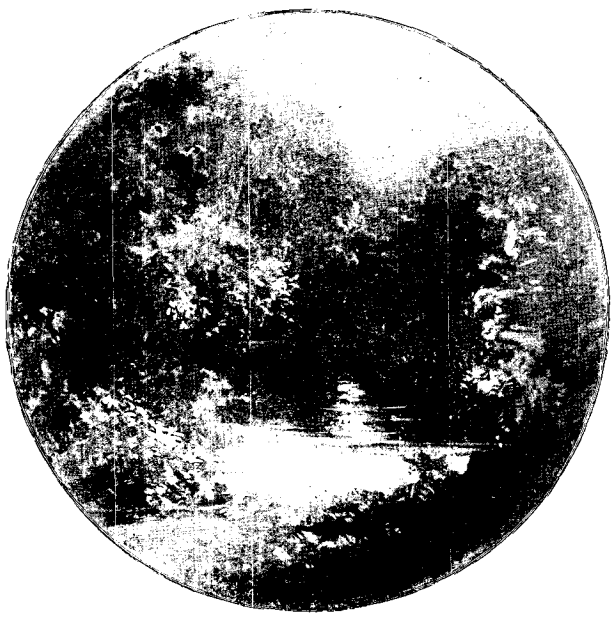
« Allons nous coucher, monsieur, dit le metze de sa voix rude, à demain.

— A demain, » dis-je à mon tour.

Je le quittai.

La lune baignait de clartés douces l'espace endormi et des profondeurs de la gorge montait toujours, comme une plainte, l'éternelle rumeur des eaux.

(A suivre.) GASTON VUILLIER.



LA NUIT LUI PARLE... (PAGE 507).

Droits de traduction et de reproduction réservés.



« L'ENCLAVÈLEMENT » DU LOUP (PAGE 528).

CHEZ LES MAGICIENS ET LES SORCIERS DE LA CORRÈZE[1]

PAR M. GASTON VUILLIER.

II

Traitements divers de la fièvre. — Transplantation des maladies. — L'envoûtement par « l'image reflétée » et par le « cœur de bœuf ». L'âme de la lande. — Au château de Pebeyre. — L'oraison du loup. — « L'enclavèlement. »



PAYSAN CORRÉZIEN.

Eh bien, monsieur, êtes-vous satisfait? me disait, le lendemain de la scène de la forge, avec un sourire de fierté, le metze farouche.

« Je vous avais bien dit que vous me verriez marteler quelque soir!... Autrefois nous opérions souvent, il y avait tant de gens minés par la fièvre des prés ; maintenant on n'a plus guère recours à nous, le mauvais air disparaît de par ici.

« J'étais un des fameux metzes de la Corrèze. Dans ma famille, plus de trois générations de forgerons avaient, avant moi, exercé leur marteau sur des malades, et cette condition est nécessaire pour permettre de dompter le mal avec sûreté...

« En ai-je forgé!... » s'écriait-il, après un silence. Et, taciturne d'ordinaire, il riait.

« Je crois bien avoir tenu sous mon marteau au moins une centaine de ventres... Nous guérissons les enfants surtout, mais notre traitement s'adresse également aux grandes personnes. Je me souviens d'avoir sauvé autrefois une femme âgée, très malade, perdue même, disaient les médecins.

« Si vous saviez comme elles venaient à mon enclume, les femmes! Celles qui étaient enceintes se préparaient des couches faciles en se faisant forger à chaque nouvelle lune. Aujourd'hui presque toutes se passent de mes services, mais elles souffrent davantage, et voilà tout... Tant pis pour elles.

« N'est-ce pas que c'est effrayant à voir? Et le cri? Ah!... le cri! il est pour beaucoup dans la réussite. Il le faut jeter tout à coup, en même temps que le marteau s'abaisse, et

1. *Suite. Voyez p.* 505.

terrible comme un rugissement... Vous avez entendu hier au soir !... Et la mère qui pleurait ! Bien peu restent tranquilles lorsqu'on martèle leur enfant ; elles savent bien qu'on ne va pas le tuer, parbleu, mais, que voulez-vous? elles ont les nerfs sensibles, c'est plus fort qu'elles... »

Et comme je m'informais des conditions accessoires du singulier traitement et que j'étais très attentif, il reprenait :

« Le malade doit venir sur l'enclume trois fois de suite, durant trois lunes nouvelles et consécutives. A Saint-Martial, un forgeron fait encore le martelage du ventre tous les premiers vendredis de la nouvelle lune. Moi je suis pour la vieille méthode, pour le nombre trois, dont le pouvoir est grand, ont toujours dit nos anciens.

« Nous ne montrons pas nos secrets à tout le monde ; vous êtes le seul, peut-être, qui, en dehors de la famille, ait assisté à cette opération. Mais nous faisons la différence ; vous étudiez, vous nous voulez du bien. Et puis vous ne vous moquez pas de ces choses comme d'autres feraient, qui ne comprennent rien de rien. »

Telles furent, ce jour-là, les curieuses révélations du forgeron. Elles m'intéressèrent vivement, bien entendu, sans me convaincre.

Quant au metze Pélissier, il traite la fièvre intermittente par d'autres procédés. Et d'abord, un peu avant l'aube, par certaines nuits de lune, il s'en va dans des lieux déserts, faire secrètement les invocations rituelles au firmament et cueillir ensuite les simples, en premier lieu la camomille, puis une herbe sans odeur et sans goût qui prend racine dans les vieux murs, dont je n'ai pu connaître le nom, et enfin la *loupaouto* aux exhalaisons violentes. Il ne fait subir à ces plantes aucune macération ni trituration, simplement il les enveloppe d'un linge fin, en prononçant des formules magiques, et il les applique ainsi sous l'aisselle gauche du malade. Celui-ci tiendra ce paquet contre sa poitrine une nuit entière, on verra son visage s'empourprer, il sera pris d'un fort mal de tête, car, avant de guérir, le traitement aggrave les symptômes.

Cette médication serait, d'après lui, le spécifique des fièvres tierces ; les autres fièvres intermittentes demeurent rebelles à ce moyen.

Mme Broussolle, maîtresse d'hôtel à Gimel, m'a conté qu'étant sujette, dans sa jeunesse, à de graves accès de fièvre, sa famille essaya sans succès de tous les traitements. On alla même jusqu'en Auvergne chercher pour elle le remède du sieur Gaffard, d'Aurillac, lequel passait pour un fébrifuge souverain. Mais il resta sans effet comme le reste. En fin de compte les médecins avaient abandonné la malade. Force fut de recourir au sorcier, qui fit l'application du traditionnel bouquet de simples. La jeune femme en fut très éprouvée, la migraine la prit, dit-elle, puis le délire; on crut qu'elle allait passer. Le metze avait combiné une dose trop forte pour son tempérament; il enleva une partie des herbes et le mal fut enrayé aussitôt sans trop grande secousse.

Un Gimellois me disait un jour : « Un de mes parents avait pris des fièvres très mauvaises, on l'entendait trembler le soir depuis le chemin, en passant devant sa maison. Mon père appela Marcelou Tièse, du village du Breuil, mort il y a dix ans, qui avait la réputation d'enlever les fièvres « par secret », et il lui dit : « Guéris-le, il est vieux, pauvre et dans l'impossibilité de gagner sa vie ». Marcelou composa un *brivé* qu'il lui mit dans le creux de l'estomac et la fièvre eut tôt disparu. Qu'y avait-il dans ce brivé qui le brûlait comme un fer rouge ? Je ne l'ai jamais su, car nous n'ouvrons jamais le brivé, on le rend au metze ou on le met au feu *sans le regarder se consumer*. Il serait dangereux de faire autrement. »

Le brivé c'est le talisman, l'amulette. Tous les peuples, depuis les origines, y ont eu foi. Ce sont le plus souvent, aujourd'hui, des invocations sacrées mêlées d'appels diaboliques, des mots bizarres, incompréhensibles, des fragments de quelque vieux grimoire. Ailleurs il renferme simplement des phrases saintes, données sans doute par un prêtre.

Tel est le brivé suivant qui combat l'helminthiase ; je le tiens du docteur Graille, de Corrèze :

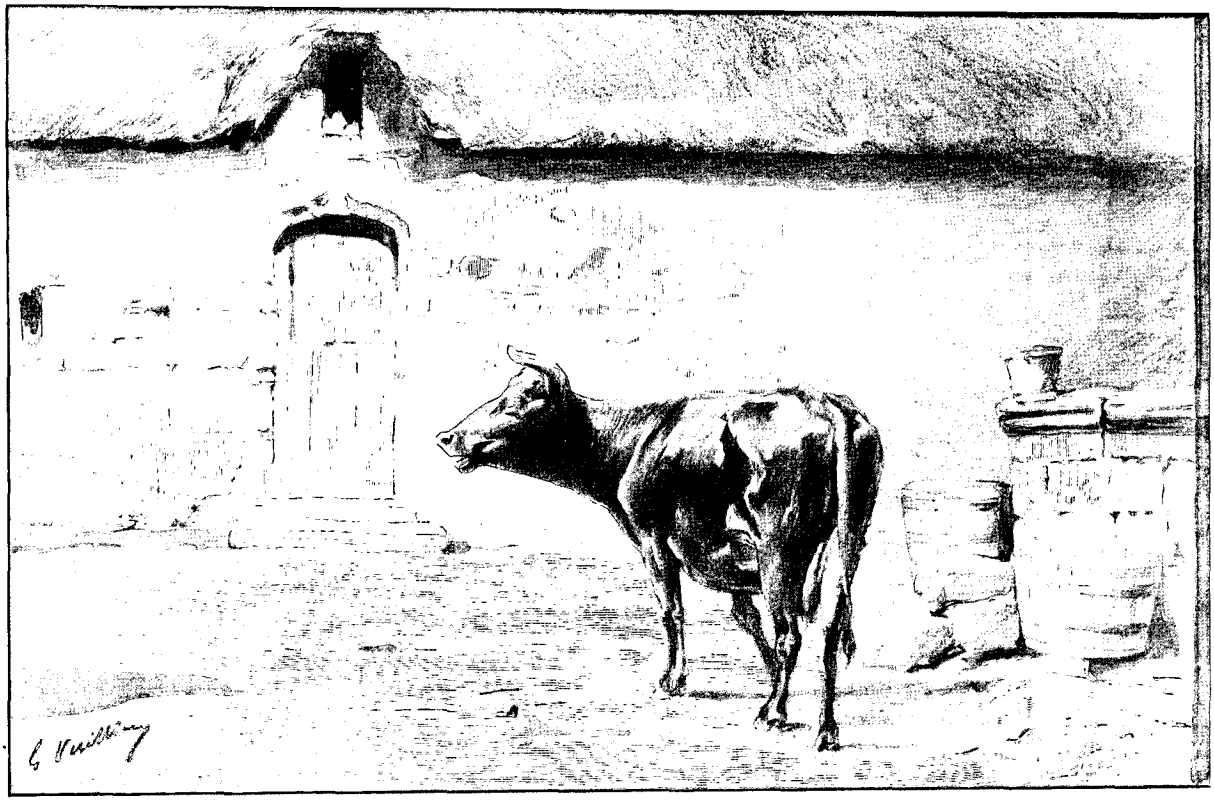
Sanctus ✝ *homo Job* ✝ *libera a verminibus* (ici on met le nom de l'enfant) *in nomine Patris* ✝ *et Filii* ✝ *et Spiritus sancti* ✝ *amen* ✝.

Ce billet, soigneusement plié, est attaché au cou du petit malade. Lorsqu'il est guéri il faut bien se garder de l'ouvrir, sans quoi les vers reviendraient.

En présence de ces thérapeutiques bizarres toujours entourées de mystère et dont il est difficile pour nous de contrôler les effets ultérieurs, on est tenu, en faisant toutes réserves, de s'en rapporter aux dires des malades et des magiciens.

En Corrèze, la foi est grande. J'ai pu constater que des gens au-dessus du commun qui, par hasard, ont émis des doutes ou qui ont nié ces faits lorsque je les interrogeais, n'obéissaient qu'à un sentiment de respect humain et au désir de cacher ces pratiques, de peur de les voir tourner en dérision. Souvent, au début d'une conversation, on a devant moi haussé les épaules, et, peu à peu, me voyant vivement intéressé à ces choses, et peut-être me prenant pour un adepte, on s'est abandonné.

D'autres, mais bien rares, avaient le courage de leurs opinions. Le regretté docteur Valette, de Tulle, esprit très ouvert et très sceptique, m'avait répété maintes fois : « On dira tout ce que l'on voudra, ces gens-là guérissent alors que, traitant le même cas, souvent nous échouons. » Si je n'étais tenu à la plus grande



LE BEUGLEMENT LAMENTABLE (PAGE 521).

discrétion, je citerais le témoignage de plusieurs médecins et de plusieurs prêtres qui m'ont affirmé avoir vu se produire, par l'intervention des metzes, des cures inespérées.

Pour ma part je ne me suis point trouvé encore en présence de faits qui aient pu complètement me convaincre. Je rappellerai toutefois qu'on traite aujourd'hui certains malades en les soumettant aux trépidations de wagons ou aux heurts d'un fiacre sur les pavés. Ce procédé n'offre pas la mise en scène farouche du metze corrézien « forgeant la rate » et secouant son malade par les vibrations de l'enclume frappée avec violence, mais il est tout aussi bizarre en apparence.

Les Chinois, il y a deux mille ans, utilisaient déjà en médecine les vibrations nerveuses. Remarquons-le, nous avons rencontré des Mongols dans la Corrèze. Leurs ancêtres ne furent-ils pas les initiateurs des forgerons limousins? Qui sait! De nos jours on emploie un peu partout le « tapotage » et surtout la vibration avec les doigts. Ce mode a été en grande faveur en Suède au commencement de ce siècle. Mais la méthode a progressé depuis, on a imaginé des appareils produisant mécaniquement une trépidation locale qui retentit sur l'organisme. M. le docteur Soquet, de Nantes, obtient des améliorations rapides et durables, et quelquefois la guérison, par l'influence vibratoire.

On pourrait se demander, en rapprochant le procédé des metzes limousins de ce qui précède, si, en dehors de la vibration produite par le marteau, le contact du fer de l'enclume n'apporte pas lui-même un élément inconnu dans le traitement et, allant plus loin encore, si le fer en vibration n'acquiert pas des vertus médicales. Il resterait à examiner, enfin, si l'ébranlement nerveux produit par la frayeur n'est pas suffisant pour couper les accès de fièvre. J'ai entendu citer, en Algérie, des cas de guérison survenus à la suite de l'émotion causée par un accident. Je me borne à appeler l'attention sur ces différents points, car ces considérations développées seraient étrangères à notre compétence.

Nous trouvons-nous en présence d'une thérapeutique rationnelle en dépit de sa bizarrerie et de son apparence empirique? Il le semblerait. Quoi qu'il en soit, cette thérapeutique se distingue vivement des superstitions ou des pratiques incohérentes qui persistent un peu partout.

Les médications superstitieuses sont innombrables en Limousin, elles pourraient faire à elles seules l'objet d'une étude spéciale. J'en signalerai quelques-unes seulement. Pour traiter les enfants atteints du carreau, par exemple, on tord en corde, tout en le recourbant en forme de cercle, un lien fait de branches d'églantier dont on a préalablement enlevé les épines.

Durant neuf jours et neuf fois par jour le malade doit passer dans ce cerceau!...

Un autre moyen consiste à faire frotter le ventre du petit malade par un enfant posthume!

Cependant, de loin en loin, on constate certaines pratiques très logiques malgré leur étrangeté. La nuit, par exemple, après un décès, on peut voir par la montagne un feu allumé en dehors des habitations : c'est la paillasse d'un mort livrée aux flammes. Cette coutume naïve semble révéler une connaissance intuitive des moyens d'échapper à la contagion.

Il est à remarquer que pour tout ce qui touche au traitement des maladies on emploie le nombre 3 et ses multiples. Le nombre 3 signifie Dieu dans toutes les religions. En occultisme il symbolise l'âme, l'esprit et le corps, c'est le nombre parfait.

Quant aux divers traitements des malades et des animaux, sur lesquels nous aurons à nous étendre par la suite, ils sont aussi singuliers que variés. Maintes fois j'ai vu des vaches chargées de colliers de feuilles de pervenche dans le but de les guérir des maux d'yeux dont elles étaient atteintes.

Au moyen âge les esprits étaient en proie à de tout aussi étranges aberrations. Le *Sanctus* était une panacée. L'un, pour guérir sa colique ou un mal d'estomac, ramassait par terre du buis bénit pendant le *Sanctus*; l'autre, pour se préserver de la morsure des chiens enragés, tenait la bouche ouverte, tant que durait cette prière, à la messe des morts. Le *Sanctus* porté sur soi dans un sachet rendait la pêche favorable et faisait même retrouver les objets perdus.

Pour en revenir au traitement de la fièvre en Limousin, il est un procédé qui appelle la réflexion, car il se rattache directement à la transplantation des maladies.

Boudrie, meunier du Gaud, à Gimel, était réputé pour ses pouvoirs occultes; il obtenait, disait-on, des cures merveilleuses. On lui amena un jour un homme au visage amaigri.

« Tu as une bien mauvaise fièvre, lui dit Boudrie, après l'avoir considéré.

— Oh! oui, dit l'autre tout pâle et frissonnant ; si vous pouviez me guérir!

— Eh bien, suis-moi! »
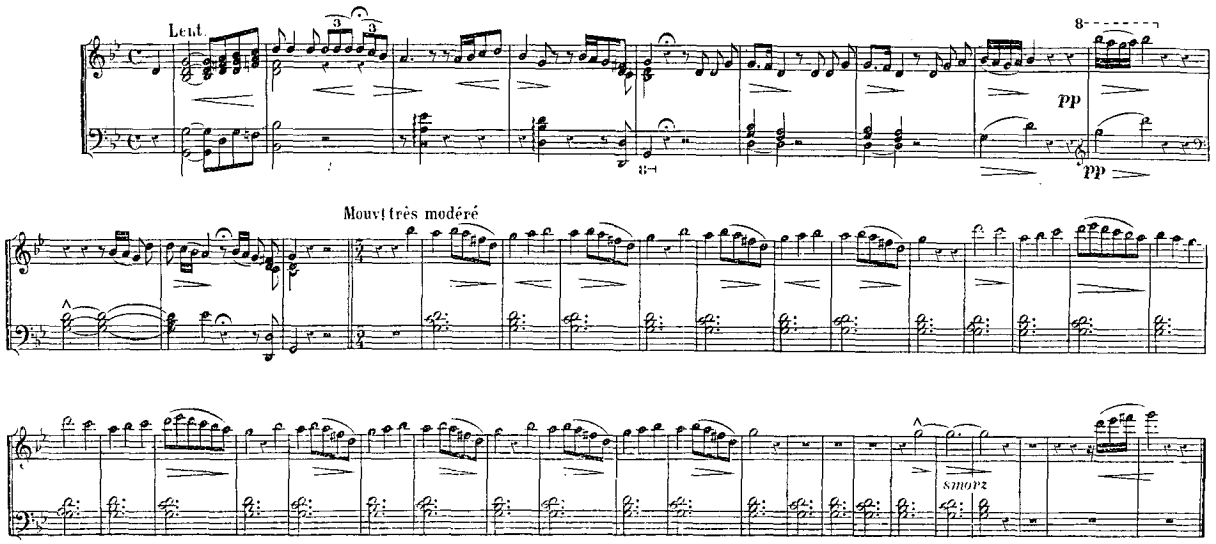
Ils gravirent la pente, car le moulin, en ruine aujourd'hui, était au fond d'un ravin sur le bord du torrent. Arrivés à mi-côte, le metze s'arrêta :

« Regarde, dit-il, ce chêne, il va trembler comme toi et mourir, tandis que tu guériras. »

« Et, me disait un témoin oculaire, — qui prétendait du moins avoir assisté à cette scène, — devant nous l'arbre se prit à trembler dans toutes ses feuilles, dans toutes ses branches, le tronc lui-même était secoué



LE CHÂTEAU DE PEBEYRE (PAGE 526).



« L'ÂME DE LA LANDE », AIR CHANTÉ PAR LES BERGERS CORRÉZIENS (PAGE 525).

comme si un grand vent eût soufflé. Les feuilles frémissantes jaunissaient à vue d'œil et tombaient. Le lendemain l'arbre était mort et le malade peu à peu renaissait. Il guérit... »

Souvent le sorcier prend au malade sa fièvre, dont il se débarrasse ensuite lui-même en la donnant soit à un arbre, soit à un buisson. Cette transplantation est fréquemment pratiquée.

La transplantation des maladies est également pratiquée en Sicile d'une façon plus directe encore.

Dans la nuit de l'Ascension, à minuit précis, le goitreux mord l'écorce d'un pêcher. Ainsi, dit-on, la salive se mêle à la sève de l'arbre, dont les feuilles ne tardent pas à se flétrir et à se dessécher à mesure que le malade recouvre la santé. De même, dans la nuit du 12 au 13 janvier, pour la fête de sainte Lucie, les gens atteints de maux d'yeux mordent l'écorce du grenadier dans la persuasion qu'ils vont guérir.

Parfois, en Limousin, au hasard d'un défrichement ou par suite de toute autre circonstance, on découvre un petit paquet de linges soigneusement dissimulé dans le fourré d'une haie d'aubépine. Ce linge a essuyé les plaies d'un paysan qui a voulu ainsi cacher son mal, ou plutôt qui a voulu s'en débarrasser au détriment de l'arbuste. On ne doit jamais toucher à ces chiffons maculés, sinon, d'après la croyance populaire, les plaies du malade, qui a recouvré la santé par ce moyen, ne tarderaient pas à se rouvrir.

La transplantation des maladies, c'est-à-dire leur guérison par communication aux bêtes, aux arbres ou aux plantes, n'est pas chose nouvelle. Le colonel de Rochas, dont la compétence est si grande pour tout ce qui a trait à l'occultisme scientifique, consacre à cette méthode un chapitre des plus curieux dans son troublant ouvrage : *l'Extériorisation de la sensibilité.*

*
* *

Nous avions repris les veillées, que des pluies diluviennes avaient interrompues, et chaque soir nous nous retrouvions devant la flamme claire du foyer.

Ces jours d'automne se seraient écoulés pour moi sans le plus petit incident, si je n'avais été inquiété, durant quelque temps, par un mugissement lamentable qui, jour et nuit, emplissait la vallée.

Ce n'était pas le mugissement ordinaire des bœufs, mais un beuglement plaintif, prolongé, entrecoupé de pauses d'une implacable régularité qui, après m'avoir troublé d'abord, devint à la longue une obsession.

J'y échappais dans la journée en m'enfonçant dans le ravin, où la rumeur des cascades dominait tous les bruits.

Vers le soir, lorsque je remontais, le soleil livide vacillait à l'horizon dans un chaos de brumes et l'ombre noyait les profondeurs. A mesure que je gravissais la pente, le fracas des eaux s'affaiblissait pour se transformer en une rumeur monotone, tandis que la vache inquiète continuait dans le soir à jeter, par intervalles, son beuglement de douleur.

Et j'allais, attristé, dans la solitude des bois.

La nuit venue, les portes closes, nous entendions toujours la même plainte qui passait dans le vent...

« Pauvre bête, disaient mes hommes, elle a du mal à s'habituer. Il en est comme nous de plus sensibles les unes que les autres ! Ça lui passera avec un peu de temps. »

C'était une vache qu'on venait de séparer de son veau et qui, inconsolable, jour et nuit le réclamait.

J'allai la visiter à son étable. Son mufle me parut flasque, décoloré, et sa bonne grosse tête exprimait la

*

douleur. Je caressai de la main la pauvre bête. Comme elle ne mangeait plus guère, je lui portai de temps en temps des bottes d'herbe fraîche. Elle se résigna et se tut enfin...

Nous nous trouvions réunis, un soir à nuit close, lorsque le beuglement de douleur dont j'ai parlé de nouveau se fit entendre. Je priai mes hommes de se renseigner. La lune, par instants, perçait les nuages, le vent était froid. A travers les vitres j'apercevais leurs silhouettes : ils se dirigeaient vers une maison voisine. Bientôt ils furent de retour. Ils me racontèrent que, devant la porte, une vache, qui avait quitté son étable, beuglait. Les maîtres étaient venus la chercher, elle avait résisté, et c'est à grand'peine qu'ils avaient pu l'emmener. Après s'être frotté les mains et secoués comme pour chasser les frissons, ils se regardèrent d'un air entendu, sans mot dire. Fidèle à mon principe d'éviter l'interrogation auprès des paysans, je me privai d'insister.



C'EST LA PAILLASSE D'UN MORT LIVRÉE AUX FLAMMES... (PAGE 520)

Le lendemain, au matin, la bête beuglait encore devant la maison.

Difficilement elle reprit le chemin de l'étable. Là, brisant ses liens, elle s'échappait. Au pâturage, elle sautait par-dessus les haies et s'enfuyait pour reprendre obstinément le chemin de cette demeure.

Comment je connus le motif attribué à cette persistante volonté de la bête, je ne saurais le confier. Comment elle fut délivrée, comment son lait qui s'était tari lui fut rendu, tout ceci est un ténébreux sortilège dont j'ai pu suivre les phases. Et d'abord un prêtre fut appelé pour bénir l'étable : il célébra plusieurs messes, mais ces moyens furent sans effet, la vache toujours lamentablement beuglait, son veau dépérissait, la maison était dans la tristesse. Une femme du voisinage, passant pour s'adonner à la sorcellerie, avait, me fut-il raconté, tari le lait de la bête à l'aide de sortilèges.

Il fallut recourir au pouvoir du sorcier pour combattre l'incantation première. Voici comment :

Celui-ci se fait raconter toutes les circonstances qui ont accompagné le maléfice, puis, après s'être recueilli, après avoir invoqué on ne sait quels saints ou quels démons, ou saints ou démons à la fois, il assied



L'ENVOÛTEMENT PAR L'IMAGE REFLÉTÉE.

la femme qui est venue l'invoquer devant un seau d'eau et place dans sa main un couteau à large lame grand ouvert. Puis d'une voix sourde :

« Regarde ! dans le clapotement, ne vois-tu rien ? »

Elle regarde, ses yeux s'agrandissent, pleins de lueurs.

« Je vois, dit-elle, des choses qui tournent, on dirait des yeux méchants qui passent, noyés dans l'eau.

— Regarde encore, dit le sorcier, et son doigt pointe vers l'eau qui remue...

— Rien encore... »

Subitement elle pousse un cri, elle voit : « La voilà ! c'est bien elle, la mauvaise ! Ah !...

— Frappe donc », clame le sorcier.

La lame plonge comme l'éclair dans l'image qui s'évanouit.

Quel est ce mystère ? Est-il dû à la suggestion qui appelle dans le seau magique le visage d'une personne soupçonnée? On dit que le sorcier réussit lorsque l'eau bénite a été impuissante, que le lait revient à partir de ce moment au pis de la vache.

On dit aussi que la lame du couteau s'est enfoncée dans la prunelle de l'image et que la personne ainsi évoquée a subi cette action réflexe dans son œil même, qui parfois est sérieusement atteint. Quoi qu'il en soit nous pouvons constater à tout instant que les borgnes excitent la méfiance en Limousin ; ils sont réputés enclins à s'emparer facilement et sans aucun scrupule du bien d'autrui.

Il fut toujours prêté à l'eau des pouvoirs occultes. Au moyen âge, les jeunes filles découvraient dans l'eau tirée du puits et remuée avec la main l'image de celui auquel elles devaient s'unir.

Nous venons de voir l'envoûtement par le reflet. Nous avons encore en ce pays, comme en bien d'autres, l'envoûtement, plus connu, par le cœur de bœuf.

En voici un exemple que je tiens d'un vieux prêtre on ne peut mieux informé sur l'occultisme en Limousin. Un jeune homme des environs de Favars voulait épouser une fille qu'il aimait. La famille de cette dernière, ayant de graves motifs pour s'y opposer, finit par empêcher même toute entrevue entre les deux amoureux. La jeune fille alors lentement dépérit, et finalement fut atteinte de consomption. Comme un dénouement fatal semblait proche, sa mère se résolut à consulter un sorcier du voisinage, et celui-ci ne vit d'autre moyen pour conjurer la mort imminente que de faire disparaître le jeune homme, cause de tout le mal. Un cœur de bœuf, palpitant encore, fut placé dans un vase, et chaque jour la mère, à l'aide d'épingles, le piquait avec acharnement. Y eut-il simple coïncidence ? à partir de ce jour le jeune homme, jusqu'alors en bonne santé, tomba malade et son état alla s'aggravant à mesure que le cœur se putréfiait. Il mourut et la jeune fille peu à peu revint à la santé. « Le prêtre connut trop tard les détails de l'envoûtement pour l'empêcher », me dit-il.



LE COLLIER DE PERVENCHES POUR GUÉRIR LA BÊTE DES MAUX D'YEUX.

... Ainsi l'automne s'écoulait pour moi au milieu de problèmes troublants ou de faits pervers dont la recherche inquiétante m'occupait depuis plusieurs années.

Les arbres lentement se dépouillaient, les feuilles tourbillonnaient au vent froid qui annonce l'hiver. Durant les courtes heures du jour, souvent j'allais m'asseoir sur les rochers qui dominent les gouffres, au fond desquels les eaux écument et bondissent; l'éternelle rumeur m'invitait au rêve; sous mes yeux les précipices s'ouvraient avec leurs pentes boisées, hérissées de roches âpres, jusqu'au lointain où vaguement, dans la brume, les montagnes s'estompaient. Çà et là quelques échappées de soleil allumaient comme des incendies subits dans la pourpre des bois, tandis qu'aux branches convulsées des grands châtaigniers voisins quelques feuilles restaient, gouttes d'or tremblant sur des abîmes.

Un ami, M. de Pebeyre, resta auprès de moi tout un soir au-dessus de ces gouffres, devant ces fonds

noyés d'outremer où le soleil faisait scintiller des richesses. Nous parlions des grands mystères qui nous environnent, de cette vie des choses à laquelle nous prêtons à peine une attention distraite, des souffrances et des joies d'êtres que nous croyons inférieurs.

Il me disait : « La science ordinaire, d'accord avec la philosophie positive, s'en tient aux faits palpables que les mathématiques déterminent, que la cornue dégage, que les balances pèsent ; elle repousse les phénomènes qui échappent à ses analyses matérielles et à sa froide logique. Et pourtant qui nous expliquera tant de choses qui déconcertent ! On sourit... L'absurde d'aujourd'hui ne sera-t-il pas, comme toujours, la vérité de demain !



UN DE MES CONTEURS DU SOIR.

« Pour moi, les étonnantes expériences de M. de Rochas, et la psychologie de l'Inde, si peu connue, m'ont déjà expliqué bien des mystères dont vous poursuivez l'étude en nos montagnes.

« Venez me voir, je vous mettrai en présence d'un des plus curieux types du pays. Comme d'autres metzes il sait arrêter les hémorragies et charmer le feu, mais de plus qu'eux il passe pour avoir le privilège de gouverner le loup, de le rendre inoffensif. Dira-t-il son secret ? J'en doute, mais nous tenterons de le lui arracher. »

Le soir tombait, nous reprenions le chemin des hauteurs, lorsque, près de l'étang de Caux, aux rives désertes, l'harmonie frêle qui de loin en loin venait comme un écho bruire à mon oreille sembla s'exhaler de la lande.

« Écoutez, lui dis-je, n'entendez-vous pas ces accords ?...

— J'entends, j'entends... la voix est lointaine... c'est le chant du berger. »

Nous nous étions recueillis.

Lorsque la note mélancolique se fut éteinte dans le silence du soir, M. de Pebeyre m'expliqua :

« Cette harmonie qui vous ravit, c'est l'âme de la lande. Vainement j'ai interrogé les pâtres pour en connaître les paroles, tous sont restés muets ou se sont dérobés à mes questions.

« Mais à l'entendre, par hasard, dissimulé dans l'épaisseur d'un bois, lorsqu'il passait dans la clairière, avec le troupeau, j'ai pu à la longue en noter la phrase musicale. Son origine ? Je l'ignore. Un mystère l'enveloppe, on croirait surprendre le chant sacré du berger augural... Certes celui-là fut un artiste, une minute seulement peut-être, qui trouva cette phrase musicale toute de langueur, ni chanson ni bourrée.

On la dirait, n'est-ce pas, émanée de là-bas, des pays d'orient par une nuit bleue... Les solitudes des monts et les déserts de sable exhalent une poésie pareille. »

Quelques jours après j'étais au château de Pebeyre et le châtelain ami, artiste et lettré, me remettait, ornée d'une faveur couleur de bruyère, l'*Ame de la lande*, dont il avait composé l'accompagnement.

Le château de Pebeyre est dans une situation magnifique. De la terrasse, l'œil repose sur des pelouses où dorment des pièces d'eau qui reflètent le vol des nuées, et, à travers des massifs d'arbres centenaires, de larges avenues s'ouvrent sur les monts d'Auvergne.

Pebeyre est célèbre par la beauté et la proportion de ses futaies. Mais la merveille est le sapin géant.

Il se pourrait que cet arbre fût, par son ensemble, le plus beau de France. Il mesure en hauteur 45 mètres, de circonférence près de 5, à 1 mètre du sol. Son volume a été évalué à 32 mètres cubes. Son âge? 217 années. Son voisin, ou plutôt son frère, un peu moins élevé, brisé par l'orage voici une douzaine d'années, marquait, à la section faite par la scie, le nombre de 217 lignes concentriques. C'est un *abies pectinata* à feuillage noir. Il croît encore.

Chaque printemps sa cime devient le théâtre de rudes combats entre faucons et corbeaux se disputant cet emplacement de choix pour leurs nids. Les corbeaux sont presque toujours vainqueurs. Pendant les forts vents, les nids éprouvent un balancement de 5 à 6 mètres, comme s'ils étaient placés à la pointe du grand mât d'un navire pendant la tempête.

Près du sapin géant s'allonge une superbe allée d'ifs trois fois séculaires.

Je n'aurai garde d'oublier les hêtres antiques qui sont une des gloires de Pebeyre. Ils appellent d'ailleurs un touchant récit qui n'est point une simple légende. A leur sommet on voyait autrefois des nids de hérons que la majesté des arbres attirait et que retenaient les nombreux et immenses étangs aux bords ornés de bouleaux qui dorment dans les bruyères du voisinage. Là ils trouvaient une abondante pâture, le silence et la sécurité. Sous la Terreur, le propriétaire étant émigré, les paysans fusillèrent les pauvres oiseaux et crevèrent les étangs. Pour les hérons c'était l'exil.

Mais ils ont gardé la mémoire plus que les hommes. A chaque fin d'automne, ils reviennent en bande, eux-mêmes (et qui sait jusqu'à quel âge vit le héron), leurs fils, leurs petits-fils, s'arrêtent en tournoyant pendant quelques minutes dans les airs, au-dessus des grands hêtres. Ils viennent saluer le berceau de la famille, puis, après avoir rempli le pieux devoir, l'aïeul ou le père se met à la tête... chacun prend sa place, et, sur un signal, la troupe file... et disparaît.



L'ENVOÛTEMENT PAR LE CŒUR DE BOEUF.

« Les chers oiseaux ! On leur envoie de la main un cordial salut, me disait mon hôte. Ils sont les vieux et fidèles amis de la maison. Ne donnent-ils pas ainsi un bon enseignement et comme une leçon aux hommes? »

Cette fois j'étais venu à Pebeyre pour voir le fameux meneur de loups dont mon hôte m'avait parlé. Une après-midi il se présenta à l'improviste sur la terrasse du château. C'était un homme trapu, portant la blouse et coiffé du chapeau auvergnat. Sa face était épaisse et large, ses petits yeux vifs, fuyants, inquiets, roulaient des éclairs dans l'ombre des sourcils.

C'était bien là l'errant de la lande, le familier des gorges désertes où le Doustre, en sa course impétueuse, se heurte aux blocs de granit. Il correspondait bien au type légendaire qui gouverne les bêtes démones et exerce l'antinagualisme. On sait que la croyance au « nagualisme », ce pacte étrange conclu entre l'homme et l'animal, est commun à bien des peuples qui n'ont jamais eu entre eux aucun contact.

Au moyen âge, dit-on, l'antinagualisme s'exerçait communément. On pouvait défier les loups les plus affamés et mettre les chiens à la porte si on avait prononcé pendant cinq jours de suite la fameuse oraison du loup :

« Viens, bête à laine, c'est l'agneau d'humilité, je te garde. Va droit, bête grise, à gris gripeux, va chercher ta proie, loups et louves et louveteaux, tu n'as point à venir à cette viande qui est ici. *Vade retro, o Satanas!* »

Le nagualisme était connu dans l'antiquité.

Notre homme possède, dit-on, un grand empire sur le loup. Par ses exorcismes ou ses incantations il l'écarte des troupeaux, il « l'enclavèle », selon l'expression limousine. A sa présence le loup s'enfuit, la gueule béante, dans l'impossibilité de mordre; sa cruauté resterait ainsi paralysée jusqu'au moment où il a traversé un cours d'eau.



LE MENEUR DE LOUPS.

On raconte très sérieusement qu'un propriétaire de la commune de Laroche, près Feyt, canton d'Eygurande, village de Tremouline, n'eut jamais de moutons dévorés par suite de la précaution qu'il prenait de faire « enclaver » le loup. Les troupeaux du voisinage furent au contraire constamment décimés.

Comme il est d'usage en ce pays, aussi bien que sur tout le plateau de Millevache, de laisser au berger la tenue d'une ou de plusieurs bêtes à laine avec celles du maître, il arriva qu'une jeune bergère, nouvellement louée, adjoignit au troupeau une brebis qui lui appartenait. La brebis fut dévorée le jour même, le propriétaire ayant négligé de prévenir le meneur de loups.

On a vu, dit-on encore, ces fauves traverser les troupeaux sans faire de victimes, mais dans ce cas les bêtes appartenaient à des sorciers. Ces faits sont racontés avec la plus grande conviction dans toute la région montagneuse et boisée de la Corrèze.

L'homme donc était près de nous, sur la terrasse du château. Nous étions à l'écart, à l'ombre. La tête obscure du sorcier se détachait sur des nuages éclatants qui au loin rampaient dans les contreforts des monts d'Auvergne. Il paraissait inquiet, regardant de tous côtés à la dérobée, comme s'il eût redouté un danger. Mon hôte lui expliqua que j'avais entendu parler de sa puissance et que je désirais faire son portrait. Il parut flatté et se prêta de bonne grâce à notre désir. Tandis qu'il posait, étrange, les yeux dans les nuées, M. de Pebeyre, très adroitement, amena la conversation sur les loups.

« On dit que vous le gouvernez à votre guise, dit-il en s'adressant au sorcier; pourtant je sais qu'en votre présence le loup dévora un jour une brebis! C'est bien que vous n'y pouviez guère...

— Oui, dit l'homme, c'est vrai, un soir j'étais là-bas vers le Doustre, avec ma pauvre défunte, il faisait un temps noir... le vent soufflait... le troupeau s'était écarté, la bête sortit du bois et se jeta sur la plus belle brebis. Je l'avais appelé... le maître m'avait fait du mal, je voulais me venger.

— Mais, dites, l'avez-vous mangée, cette brebis?... »

Il se recula effaré :

« Vous croyez donc, monsieur, que nous voulons prendre la rage du loup, le mal de mordre!... »

On a horreur de la bête touchée par le fauve, vivante ou morte, en Corrèze.

« Mais comment pouvez-vous gouverner ainsi le loup, souvent même sans le voir?...

— Oh! monsieur, voici longtemps que je ne le gouverne plus; ces bêtes deviennent rares. Autrefois, elles arrivaient jusqu'à Laroche-Canillac, elles quittaient les forêts et traversaient le Doustre au bas de la ville et erraient par les rues en hurlant. J'ai vu souvent la nuit reluire leurs yeux rouges comme les charbons du feu... personne n'osait sortir. Il y a des années de cela, j'ai oublié le secret, il faudrait du temps pour se souvenir... oh! oui... du temps!... du temps!... »

L'homme était de nouveau pris d'inquiétude, il cherchait évidemment un prétexte pour se retirer. M. de Pebeyre insistait :

« Je sais que debout sur un rocher vous étendez les bras, vous prononcez des paroles magiques; mais que dites-vous?...

— On dit : *tapa minaou,* diable te gare, laisse la bête, elle n'appartient ni à toi ni à moi, mais elle appartient...

— Et puis?

— J'ai oublié... ce sont de mauvaises affaires. »

Il tremblait.

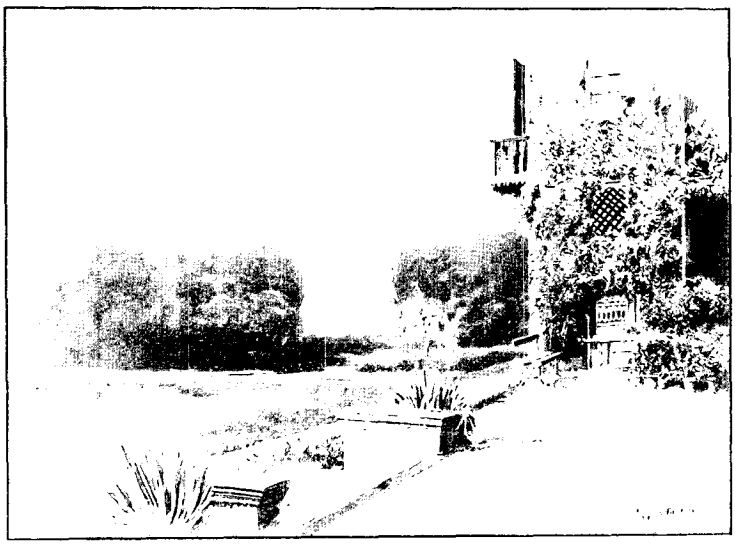
« Vous pouvez tout dire, n'ayez crainte. » Et il lui glissait un chapelet dans les doigts...

L'homme se leva frissonnant, son visage était plein d'épouvante.

« Je vous dis que ce sont des choses diaboliques, fit-il d'une voix sourde, que Dieu me pardonne... »

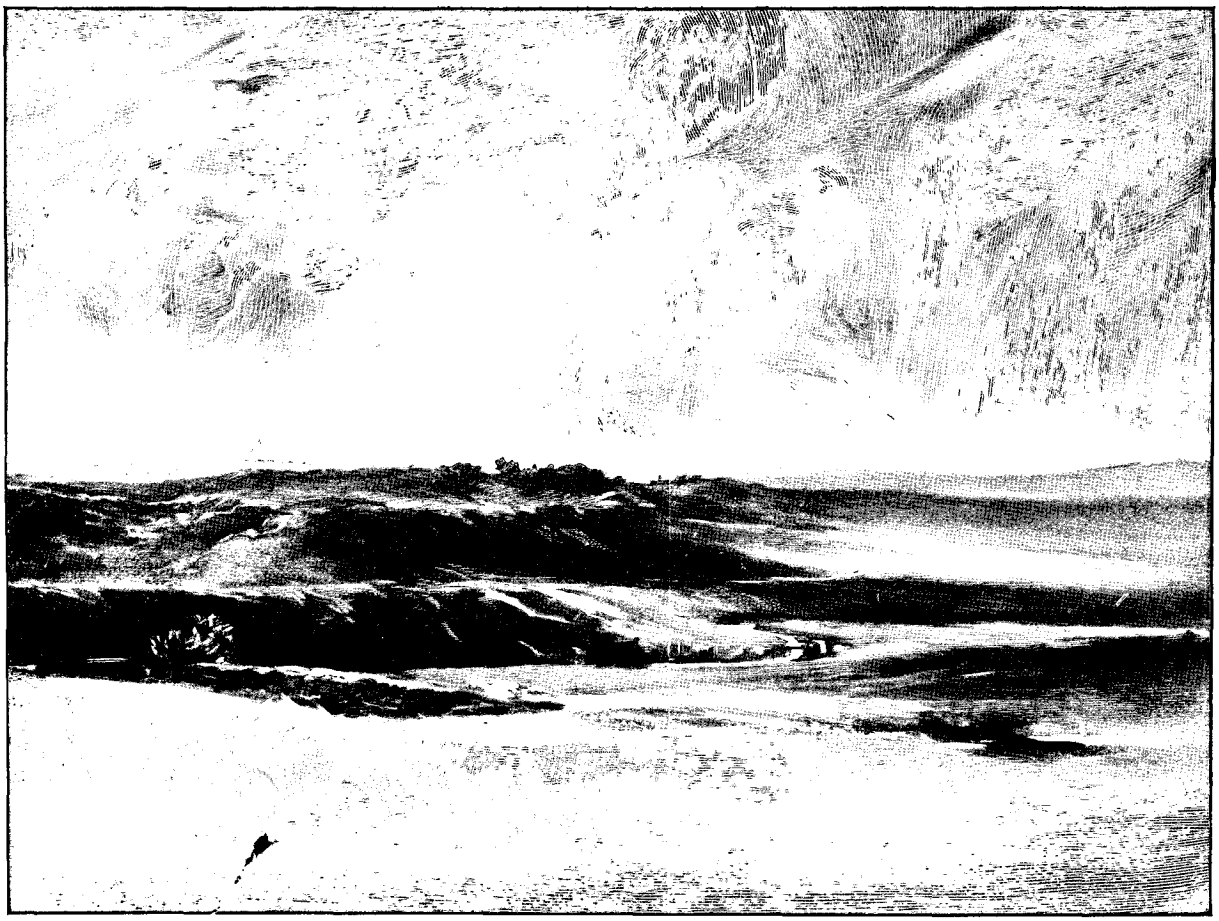
Et brusquement il nous quitta.

(*A suivre.*) GASTON VUILLIER.



TERRASSE DU CHÂTEAU DE PEBEYRE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE PLATEAU DE MILLEVACHE (PAGE 530).

CHEZ LES MAGICIENS ET LES SORCIERS DE LA CORRÈZE[1]

PAR M. GASTON VUILLIER.

III

Sur les hauteurs. — Les fontaines sacrées. — Fournols. — Au plateau de Millevache. — Bergers et fantômes. — Une nuit chez un sorcier. — L'arrêt des hémorragies. — Les charmeurs du feu. — La « naudze ». — Favars. — A la fontaine sacrée de Saint-Paul.



QUELQUE TOUR A POIVRIÈRE...

Pour compléter mon étude sur les magiciens et les sorciers, il était utile de visiter, dans la haute Corrèze, la région des Monédières, où la sorcellerie s'est perpétuée plus qu'ailleurs peut-être, et de s'y rendre avant la fin de l'automne, car l'arrière-saison, là-haut, est rude. C'est un pays aux rares beaux jours.

Un matin donc, à l'aube, je quittai le bas Limousin, ses bois, ses profondes gorges où murmurent les ruisseaux, où grondent les torrents. En arrivant sur le plateau intermédiaire, déjà le paysage était transformé, les étangs ne sommeillaient plus sous les chênes : ils s'étalaient dans la bruyère, froids et clairs, tels que des plaques d'étain. A perte de vue, les champs de Brach, où des seigles verdissaient à peine, où pointait quelque tour à poivrière d'un autre âge, montraient leur stérilité. Puis des crêtes trapues au loin se soulevaient, hérissées de pins, telles que de sombres armées éparses dans le crépuscule. A regarder longtemps le ciel plein de nuées balayées par le vent, les troupes obscures semblaient se mettre en marche sur les pentes pelées.

En des parties abritées, le paysage était calme et comme résigné en sa tristesse. Les bouleaux laissaient traîner dans les ajoncs leurs chevelures éplorées, et des bergers immobiles profilaient leur silhouette austère sur un chaos de nuages qui lentement roulaient sur les versants.

1. *Suite. Voyez p.* 505 et 517.

Puis, çà et là des troupeaux paissaient, la dent sur l'herbe, en des pacages maigres rayés de minces canaux aux luisants d'acier. Plus haut, aux approches des sommets, sur des pentes mamelonnées, des vapeurs s'exhalaient des prés et des ruisseaux, elles flottaient en écharpes bleuâtres sur la pourpre des bruyères mortes.

J'étais accompagné dans cette excursion par un érudit, M. J.-B. Champeval, pour lequel les archives du Limousin n'ont plus de secrets ; durant des années, tout à son travail de bénédictin, il s'est confiné dans la mélancolie froide des cures, dans les hautes salles de vieux châteaux emplies de dossiers poudreux. Quelles intéressantes trouvailles on lui doit ! Dans les parchemins armoriés tout le passé s'est évoqué. Devant lui les rudes seigneurs, quittant leurs antiques sépulcres, se sont dressés, hautains et fiers, les moines ont soulevé les dalles de leurs tombeaux et se sont agenouillés dévotement dans les ruines d'abbayes oubliées. Et chacun lui a raconté l'histoire de son temps et confié les secrets de sa vie. Je ne profitai pas longtemps de sa société instructive, il me quitta bientôt pour se livrer à ses recherches accoutumées. Je le retrouvai un jour dans le sévère château de Tarnac, plongé dans des monceaux de vieux parchemins, et je lui dis un adieu qu'il entendit à peine.



L'OBOLE (PAGE 537).

Pour l'instant donc, nous voyagions ensemble et, sur notre route, entre Meymac et Bugeat, il me montrait quelques pierres éparses dans les bruyères ; c'étaient des restes de prieurés dont il me disait le passé de lui seul connu.

Rien à conter sur Bugeat, qui devint notre centre de ralliement sur ces hauteurs.

Dans le voisinage, sur une pente, sourd la fontaine sacrée de Saint-Pardoux, réputée pour guérir les maux d'yeux. C'est tout ce que la petite ville semble offrir d'intéressant.

Nous quittons bientôt Bugeat pour nous diriger vers le plateau de Millevache, à travers une région d'une tristesse infinie. Les déshérités qui vivent dans ces landes ont conservé les rites païens du passé. Car, s'ils s'agenouillent pieusement devant les vieilles croix de pierre tigrées de lichen qui marquent les carrefours, ils adorent aussi les fontaines qui mystérieusement s'échappent du granit. Le pâtre solitaire trempe dévotement ses

lèvres dans l'eau sainte, de bien loin le malade accourt pour y laver ses plaies. Le voyageur religieusement emplit sa gourde et l'emporte dans sa maison pour la préserver des maux futurs. De bien loin les pèlerins s'y donnent rendez-vous. M. Champeval me révélait les origines de ces fontaines. Et alors l'humble source du pauvre pays de Fournols, devant laquelle nous étions arrêtés et qui filtrait sans bruit dans son petit sanctuaire, prenait à mes yeux une singulière grandeur:



LE SORCIER VAUZANGES DIT NOUNÉ (PAGE 534).

« Pour les races primitives, me disait-il, adoratrices des phénomènes naturels, et surtout pour les Gaulois plus encore que pour les autres peuples, l'eau fut trois fois sacrée. Leur vénération pour elle était plus grande que pour le gui et le chêne. L'eau était un don manifeste de la divinité, sa propre émanation, sa demeure permanente. En témoignage de ce culte ils tenaient leurs assemblées sur les ponts.

Strabon nous apprend qu'ils confiaient aux étangs et aux marais leurs fortunes et leurs objets précieux. Un lac sacré voisin de Toulouse fut dépouillé de ses lingots d'or par Cépion, vers l'an 107 avant J.-C. « L'Église, continuait-il, arrivant dans les Gaules, usa d'abord de tempérament et de sagesse. Le Christianisme bénit donc toutes les fontaines, les baptisa du vocable d'un saint, local le plus souvent, au patronage duquel elle les confia ainsi exorcisées, substituant aux statuettes souvent obscènes du paganisme les images pieuses de bois ou de pierre des vierges chrétiennes.

« Il sanctifia, en un mot, ne pouvant les faire cesser, ces pèlerinages séculaires aux sources en y établissant une dévotion opposée, mais analogue.

« Le *sacellum*, contenant la déesse chargée de présider aux eaux, à laquelle nymphe plus ou moins impure le passager, avant de s'abandonner à la nef du fleuve ou au gué du torrent, jetait à la fois son obole et son invocation, ce rustique oratoire abrita donc Notre-Dame ou bien la Madeleine. Celle-ci naturellement, avec sa vie première de belle pécheresse et ses dernières années de retraite pénitente, se prêtait souvent beaucoup mieux que d'autres saints à la substitution insensible d'un culte profane à une dévotion nouvelle. ».

La fontaine sacrée est toute voisine de Fournols. Fournols est un hameau; ses quelques demeures basses

entourent une petite église de pauvre aspect, recouverte en chaume. Ce fut autrefois une abbaye ayant pour prieur un frère de l'ordre du Saint-Sépulcre. L'humble monument, flanqué d'un escalier extérieur donnant accès au clocher et aux combles transformés en grange, s'abrite sous un tilleul au tronc gigantesque. Le tilleul protège en même temps un petit cimetière où s'allongent quelques pierres tombales faites de blocs de granit. Çà et là des croix récentes se dressent à côté des sévères sépultures d'autrefois. Le petit cimetière semble perdu en ce pays d'abandon, si froid! Ces dalles grises, ces tombes sans nom que n'entourent pas les parfums, que n'égayent pas les sourires des fleurs, appellent la tristesse.

Et comme nous demeurions pensifs devant les tombes, des femmes curieusement s'approchèrent de nous. On les questionna sur la fontaine sacrée.

« Le jour de la fête, nous dit l'une d'elles, en septembre, un millier de personnes se réunissent à Fournols. Elles sont accourues du bas pays, de plus loin encore, et c'est une belle fête, je vous assure. Les malades, en grand nombre, viennent faire leurs dévotions à la fontaine. Elle fait tant de miracles!

« Cette année même, Mme de S... nous arriva en mauvais état, on ne l'entendait plus parler, elle était presque muette. Le matin avant d'assister à la messe, elle se rendit à la fontaine sacrée. Au moment de l'élévation, à la surprise de tous, elle se mit à chanter comme les autres, d'une voix claire. Tout le monde a pu l'entendre. On criait au miracle...

« En reconnaissance, la bonne dame fit un don d'argent qui permit de restaurer notre pauvre chapelle presque en ruine.

« Moi qui suis là toute voisine, j'ai vu bien d'autres guérisons miraculeuses produites par la source.

« Voici trois ans, c'était au temps de la moisson, une étrangère vint — nous étions fort pressés... Dame, en notre pays, il faut profiter des beaux jours, car ils sont rares, et même des heures favorables. Cette femme, qui ne s'arrêtait pas de pleurer, portait son enfant mort dans son tablier. Tout le monde quitta le travail malgré la presse et accompagna la pauvre mère à la fontaine sacrée. Bien vite on trempa l'enfant. Aussitôt on vit le sang lui sortir de la bouche et du « cordon de vie » ; il revécut un instant, assez pour nous permettre de le baptiser. La pauvre mère eut au moins cette consolation.



LA CONSULTATION DE LA BRAISE (PAGE 538).

« Nous avions fait nous-mêmes le baptême, il fallait sauver cette petite âme. M. le curé, auquel nous en rendions compte, l'enterra saintement. Le baptême était bon.

« Un matin, au petit jour, nous n'étions pas encore levés, une autre femme frappa fortement à notre porte en criant au secours. La malheureuse avait accouché vers le milieu de la nuit d'un enfant mort, et comme elle avait eu déjà plusieurs mort-nés, et par conséquent privés du baptême, son affolement était grand. Elle se trouvait seule, nous dit-elle, et était partie sans prendre le temps de s'habiller. Après avoir couru les landes une partie de la nuit, par un froid très vif, elle nous arriva, sans chaussures, à demi nue, toute pâle, les cheveux dénoués, portant le petit cadavre dans son tablier.

« Nous plongeâmes de suite l'enfant dans la fontaine. On le vit renaître, il vécut quelques heures. C'était encore une petite âme de sauvée.»

Nous prenons congé des braves femmes et nous poursuivons la route, route triste, monotone, sans lueurs, sous un ciel toujours froid, toujours chargé de menaces. Par moments, la pluie vient fouetter la lande et le vent se prend à hurler. Nous sommes au plateau de Millevache, où l'hiver s'annonce de bonne heure. En arrivant à Saint-Merd-les-Houssines nous grelottions, mais le bon feu de branches de l'auberge nous eut vite réchauffés.

A la faveur d'une éclaircie nous nous acheminons vers la vieille église du pays, humide et sombre. Puis, gravissant une colline, nous errons à travers les ruines de l'antique château de Saint-Merd. Dans les pacages,

au milieu des brumes, se meuvent confusément des fantômes ; ce sont les bergers recouverts de la cape de laine blanche filée par les femmes dans les veillées d'hiver et tissées sur le plateau. La région est si froide, si venteuse, le sol si misérable, le bois si rare, que les habitants des fermes et les bergers se réunissent pour veiller dans les écuries réchauffées par le bétail.



L'INVOCATION DES SAINTS.

Dans les dépendances du château, on voit de très vastes granges voûtées où se tiennent ces sortes de réunions ; elles portent encore des traces de peintures. Que furent-elles autrefois? On l'ignore.

Après cette visite au château ruiné, nous fuyons le plateau de Millevache sous un ciel bas et lourd, par un vent froid, à travers un paysage monotone fait d'une succession de mamelons dénudés couverts de bruyères mortes et d'ajoncs épineux. Et dans le fond du val glacé que nous suivons coule la Vézère chétive, dont la source est voisine, ruisseau désert, rayé çà et là de luisants d'acier, fuyant sur un lit de cailloux fauves en exhalant quelques plaintes.

De loin en loin, sur ses bords, se tordent quelques aulnes rabougris secoués par la bise des hauteurs. Sur les pentes, des bouleaux groupés, mêlant leurs chevelures frissonnantes, se penchent les uns sur les autres, pour se soutenir et s'entr'aider, il semble, comme s'ils redoutaient des dangers. La végétation voudrait vivre sur ce sol qui ne la peut nourrir, elle lutte éperdue contre les vents, le froid et la misère.

Et quels drames traversent à tout instant le ciel ! Poursuites farouches, étreintes des nuées qui roulent d'un bord à l'autre de l'horizon et retombent de toutes parts déchirées, pantelantes.

A la nuit, nous revoyons Bugeat.

Mais on ne peut trop s'attarder, la mauvaise saison approche et la fin de l'automne ici est déjà l'hiver. Il faut hâter nos excursions. M. Champeval m'a quitté pour se rendre à Tarnac.

Je remonte le lendemain dans la carriole qui nous a ramenés de Saint-Merd et me voici, courant encore sous

*

les bourrasques, vers les contreforts des Monédières... Et j'allais, résigné, à travers une région morne, à la froideur mortelle, lorsque le hameau de Chadebech, but de mon voyage, montra sur un mamelon élevé ses quelques chaumières blotties dans un bouquet de hêtres au sombre feuillage.

Des nuées, en écharpes livides, entouraient ce sommet dont la maigre silhouette se profilait par moments sur le ciel déchiré par le vent.

Ainsi m'apparut la demeure du plus célèbre sorcier de la Corrèze.

La réputation de Vauzanges, dit Nouné, s'étend jusque dans les départements voisins. De toutes parts on vient le consulter. L'imagination populaire lui prête des pouvoirs occultes extraordinaires. On affirme que, braconnant un matin, il fut surpris par les gendarmes qui se mirent à ses trousses, et, comme il allait être pris, il se retourna. On ne sait par quel prodige les gendarmes aussitôt s'arrêtèrent net, comme pétrifiés. Mais ce n'est pas tout : le sorcier s'assit sur un tertre, leva la main, et les gendarmes se prirent à danser, tournant sur eux-mêmes, entraînés malgré eux en un mouvement de valse folle. Vauzanges, après les avoir considérés un moment, se leva, remonta sur sa cime voilée de nuées, et vers le soir seulement il redescendit pour les délivrer. Éperdus, haletants, les gendarmes s'en allèrent. Ils atteignirent Bugeat avec beaucoup de peine. Plus jamais ils ne cherchèrent noise au sorcier.

Ces histoires merveilleuses plaisent aux montagnards de la Corrèze, leur authenticité n'est jamais mise en doute. Ils deviennent plus graves encore en parlant des remarquables cures de Vauzanges. Le baron de Tarnac lui-même, dont l'intelligence est haute, m'a montré sa main qu'un fusil en éclatant avait broyée et qui fut rapidement remise en état par le sorcier.

Le curé de Tarnac, que les superstitions ne touchent guère, me parla de sa nièce, que Vauzanges sauva en fort peu de temps d'une maladie grave alors qu'elle était abandonnée par les médecins.

Comme d'autres metzes limousins, Vauzanges arrête les hémorragies. Fréquemment les hommes s'entaillent avec la hache, quelquefois même très profondément, soit en coupant le bois, soit en émondant ou en abattant des arbres. On se hâte de transporter le malade, dont le sang jaillit avec violence, chez le sorcier. Celui-ci fait autour de l'entaille des signes cabalistiques, répétés selon des rites secrets, marmotte quelques mots bizarres et le blessé aussitôt tombe en syncope. L'hémorragie miraculeusement cesse.

Comme d'autres aussi, dit-on, il sait « charmer » le feu, c'est-à-dire endormir la douleur des brûlures, empêcher le progrès du mal et amener la cicatrisation dans les quarante-huit heures. Dans l'opération à laquelle il se livre, et qu'accompagnent toujours des mots inconnus et des rites singuliers, le sorcier circonscrit la brûlure à l'aide de son pouce mouillé de salive, puis il souffle sur la plaie par trois fois consécutives et recommence jusqu'à insensibilisation de la partie atteinte.



FONTAINE SACRÉE À BUGEAT (PAGE 530).

On prétend que l'opération produit une sensation de chaleur intolérable et des picotements insupportables auxquels succède l'insensibilité. Généralement on applique ensuite un cataplasme d'œufs durs, dont on prend le jaune seul que l'on délaie dans de l'huile ; cette bouillie est renouvelée soit au coucher, soit au lever du soleil.

Un assez grand nombre de metzes limousins passent pour être doués de ces pouvoirs. Quelques-uns, dont Vauzanges, savent aussi extraire par de procédés magiques le plomb qui a pénétré dans le corps dans un acciden de chasse, par exemple ; et ces accidents sont fréquents, par suite de la maladresse des chasseurs. Le sorcier se borne à placer un plat d'étain ou de terre vernissée sous le membre touché, et, après qu'il a prononcé ses formules cabalistiques, sur un simple signe les plombs un à un tombent dans le plat. Ce dernier fait, et l'efficacité des moyens dont j'ai parlé plus haut, m'ont été affirmés par des personnes peu crédules. Je n'ai jamais eu la bonne fortune d'assister moi-même à ces opérations.

Toutes ces légendes et tous ces faits bizarres ou merveilleux me revenaient à l'esprit tandis que je



LA « NAUDZE » (PAGE 537).

gravissais la pente rude qui sépare Bonnefond du hameau de Chadebech. Arrivé sur la cime, je cherche la demeure du sorcier. Sa porte est justement ouverte. Je pénètre immédiatement dans une salle assez vaste où un feu se meurt dans l'âtre. J'appelle. Une voix sourde venant d'une pièce voisine répond, — j'avance.

Immobile, en une attitude hiératique, un homme se tient assis, enveloppé d'ombre. Une fenêtre l'éclaire à peine de lueurs frisantes qui ajoutent encore à l'étrangeté de la mise en scène, due sans doute au hasard. C'est Vauzanges.

D'une voix sourde il me dit :

« Entrez, entrez. Vous ne me voulez pas de mal, vous, je le sais, soyez le bienvenu. » Et il demeure comme figé en son immobilité.

« C'est que, fait-il ensuite, on m'a persécuté, les médecins ne m'aiment pas... Mais que peuvent-ils?... Je vois et je guéris. »

Je lui manifeste le désir de le dessiner, il y consent de très bonne grâce et, mon esquisse terminée :

« Je venais vous consulter aussi, lui dis-je...

— Bien, bien. » Il me fait mettre la poitrine à nu et après m'avoir palpé et comme ausculté, sans appuyer sur moi son oreille, semblant écouter avec attention, à une petite distance, les rythmes de la vie en mes organes, il dit : « Là, vous avez un point faible, mais ce ne sera rien. » Et de son pouce mouillé de salive il trace des signes cabalistiques sur l'endroit désigné, puis il souffle dessus par trois fois et murmure je ne sais quelles formules incompréhensibles. Justement, depuis un certain temps, j'éprouvais quelque gêne et de vagues douleurs exactement au point qu'il venait de désigner. Faut-il attribuer le résultat obtenu à la suggestion ? Peu de jours après, mon malaise avait disparu.

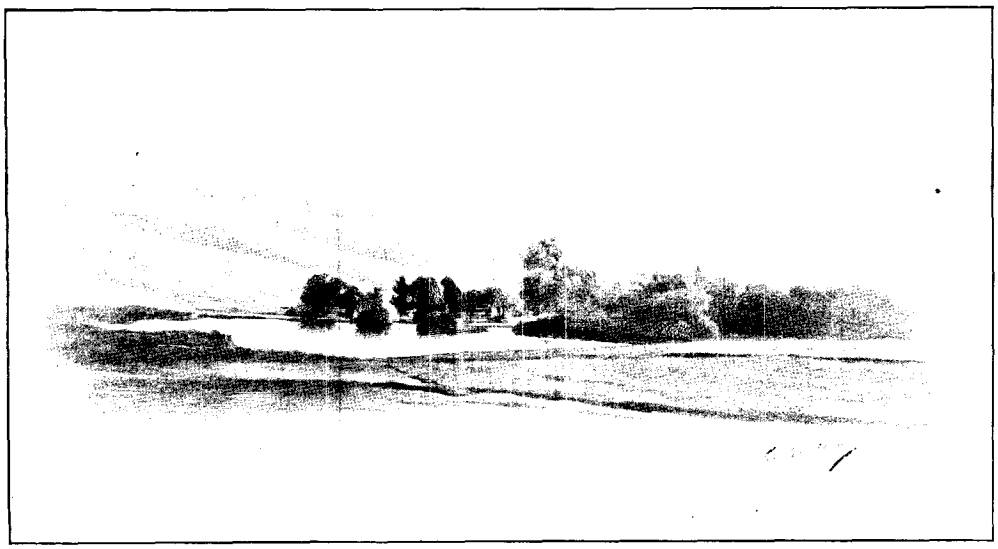
Vauzanges m'intéressa beaucoup ; il souriait lorsque je lui parlais de la fameuse valse qu'il avait infligée aux gendarmes. « Je vous ferais bien danser vous-même, disait-il, mais vous souffririez trop. »

Il devenait grave lorsque j'insistais sur les secrets de guérir qu'on lui prête : « Ah ! me disait-il, le secret ne peut se dévoiler, il vient de loin...

« Prononcer les formules magiques devant un enfant, cela n'est d'aucune importance, mais devant un homme on ne le doit », ajoutait-il. En dehors des pratiques cabalistiques secrètes, j'apprenais cependant que pour charmer le feu il invoque saint Jean, saint Pierre et saint Verbouncar (?). Pour les hémorragies, il s'adresse à saint Jean et à saint Pierre seulement.

Par simple attouchement, Vauzanges passe pour guérir les fluxions, sa seule présence arrête le saignement de nez. Un abbé m'a affirmé l'avoir vu guérir un goitre qu'aucun médecin n'était parvenu à réduire.

Cependant le temps était devenu mauvais, la nuit approchait. Chadebech est un pauvre hameau sans auberge. Le sorcier m'offrit cordialement le gîte et le couvert, une bonne soupe au lard au coin du feu et un bon lit dans la grande salle. Je m'endormis ce soir-là aux hurlements du vent, mais aucune apparition, aucun bruit insolite ne vinrent troubler mon sommeil.



ILS S'ÉTALENT DANS LA BRUYÈRE, FROIDS ET CLAIRS... (PAGE 529).

Le lendemain, aux premières heures du jour, après avoir dit adieu à mon hôte, je sortais de la maison, et avant de quitter la cime, je considérai un instant le paysage qui se déroulait alentour.

De toutes parts, à perte de vue, une terre morne s'étalait ; les mamelons déserts, les pacages à l'herbe rase ondulaient, coupés çà et là par des champs à la couleur noire et tourbeuse. Vers l'horizon, les Monédières ravinées levaient leurs têtes chauves.

Dominant cette houle de monticules livides, les nuages bataillaient. Des masses éclatantes se heurtaient à des nuées obscures, et ces chocs éclaboussaient l'espace que des coups de vent subits déchiraient. Une

lumière diffuse enveloppait ensuite toutes choses, tandis que des pluies lointaines rayaient le ciel...

... J'avais quitté les froides hauteurs de la Corrèze où le vent soufflait l'hiver, j'avais revu Tulle et j'étais arrivé à Favars. Là je retrouvais l'automne avec des rayons tièdes encore et des fleurs. Cette journée restera comme un charme dans mon souvenir. Et d'ailleurs la compagnie aimable dans laquelle je me trouvais ajoutait un attrait aux jolies choses du chemin, au gracieux pittoresque de Favars, dont les maisons blanches scintillent au milieu de grands arbres, dans un vallon d'où surgissent les tours crénelées de l'antique manoir de Mme Aubryon. Favars a sa fontaine sacrée et ses sorcières qu'on va consulter pour connaître la source à laquelle on aura recours pour la guérison des malades, et surtout pour les enfants atteints de la « naudze ». Naudze, en patois limousin, me semble désigner l'état de langueur, quelle qu'en soit la cause, le cas d'un enfant, par exemple, qui ne peut plus « ni vivre ni mourir », comme disent les commères.



FAVARS.

Dans le courant de l'été, j'avais été conduit dans un hameau voisin de Gimel pour visiter un petit malade atteint de ce mal mystérieux.

L'enfant, très pâle, était retenu dans son berceau, selon la coutume limousine, par des bandelettes entre-croisées. Alentour, dans le pauvre logis aux murs bitumeux, quelques femmes couvertes de capes sombres s'entretenaient à voix basse. A la lueur du chaleil de fer, la vieille lampe romaine, d'autres s'occupaient à peser quatre chandelles qu'elles rognaient l'une après l'autre pour en rendre le poids exactement égal. Ceci fait, à l'aide de suif fondu, elles adaptèrent les chandelles aux quatre montants du berceau, les baptisèrent chacune du nom d'un saint, puis elles les allumèrent toutes en même temps, et, devant chacune d'elles, une femme se mit en prière.

On n'entendit plus ensuite que les plaintes de l'enfant tout pâle dans son berceau et les voix murmurantes des femmes. Les cierges lentement se consumaient, la cire épandait ses larmes d'ivoire le long des montants, où elles se figeaient en stalactites, et les matrones, immobiles dans leurs capes sombres, marmottaient toujours. Puis la flamme d'un cierge se prit à vaciller, sa mèche fumeuse se renversa sur le côté, on entendit comme un imperceptible battement d'ailes et la flamme s'éteignit.

Les femmes cessèrent de prier, le saint était désigné, ou plutôt la source qui est placée sous son vocable. C'est là que l'enfant allait être transporté et son petit corps immergé.

Mais auparavant la mère devait, selon la coutume, faire sa tournée dans le village et dans les environs, invoquant l'appui de tous pour faire d'abord dire une messe et pour subvenir ensuite aux dépenses que nécessite le voyage à la fontaine sacrée. En cette circonstance chacun lui remet un sou, l'offrande ne peut être dépassée, et, par une touchante coutume, l'obole est reçue par elle à genoux.

A Favars je fus donc témoin d'un procédé différent pour découvrir la fontaine sacrée dont l'efficacité doit être certaine. Grâce à la bonne intervention de Mme L..., femme aussi élevée par son intelligence que par son cœur, je consultai moi-même la sorcière et je la vis opérer. Cette sorcière, Mariette Doronis, habite une chaumière dans un bois voisin de Favars. Elle s'était absentée ce jour-là, mais cette absence ne devait pas se prolonger. En attendant son retour nous errions à l'aventure dans le plus joli des bois de châtaigniers. La feuillée jaunissante avait les transparences et les splendeurs du vitrail, c'était comme un ardent mystère

d'or et d'émeraudes en fusion que des bouleaux rayaient de leurs fûts bleuâtres, tandis que les jeunes châtaigniers élevaient des colonnades violettes mouchetées de velours vert. Sur le sol, les fougères avaient tissé leurs fines dentelles en un bleu pâle. Le silence régnait dans le bois mystique, recueillement de l'automne que trouble seul de loin en loin le vol indécis de la feuille morte, un souffle expirant de la brise, un cri d'oiseau qu'on ne peut voir.

Cependant nous revenons vers la chaumière de la Doronis. Elle est rentrée. Mme L... lui explique le but de ma visite : un enfant malade pour lequel je désire connaître la fontaine sainte à laquelle je dois le conduire. Elle ravive le feu, dans lequel elle place quelques morceaux de charbon de bois de fusain ou de peuplier cueillis selon certains rites et avant l'aube, la nuit de la Saint-Jean, et remplit d'eau un vase réservé à ce genre de consultation.

Et tandis que les charbons s'allument, elle se met en prière devant le foyer. Elle invoque les saints. Puis, un à un, elle prend avec ses doigts les morceaux incandescents et les projette vivement dans l'eau qui siffle et bouillonne, en leur donnant à chacun, au fur et à mesure, le nom du saint qui préside à une fontaine sacrée. Le vase est placé sur ses genoux, un léger mouvement qu'elle lui imprime agite l'eau. La Doronis murmure toujours des prières, et, tandis que certains de ces charbons tombent au fond du vase, deux d'entre eux restent à la surface. Ceux-là vont indiquer les deux pèlerinages différents auxquels il faudra se rendre pour immerger l'enfant, si c'est une fontaine à immersion, ou le laver si elle est destinée aux ablutions.

Telle est la consultation de la braise.

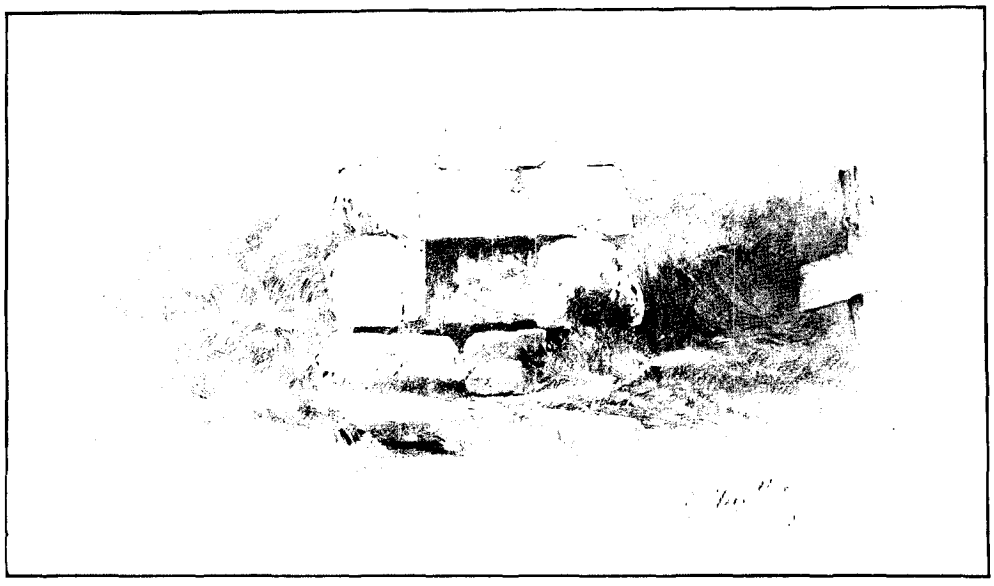
La vieille mère de la sorcière vit avec elle. Les deux femmes, fort pauvres, trouvent cependant le moyen de faire le bien ; elles adoptent des enfants trouvés et les élèvent.

Elles ont ainsi chez elles une pauvre innocente qui rit tristement à chaque question que nous lui faisons et cache aussitôt son visage sous son bras avec un mouvement de timidité instinctive et gauche. Elle est douée d'une voix très pure, dit-on, mais, malgré nos instances, nous ne pouvons la décider à chanter. Elle se fait entendre surtout par les soirs de lune, dans le bois aux lueurs de vitrail, où elle aime à errer. En quel langage chante-t-elle. On l'ignore, mais on s'accorde à lui prêter un merveilleux talent.

Nous avions quitté les sorcières et nous descendions vers Favars, lorsque, au loin, en une voix de rêve, monta la plus pure des mélodies. C'était la voix de l'innocente.

* * *

La fontaine sacrée de Saint-Pierre, au bourg de Saint-Paul, est une des sources à immersion les plus célèbres de la Corrèze. L'abbé Faurie, curé de Saint-Paul, m'engageait depuis longtemps à la visiter, et j'entrepris un beau matin ce petit voyage. Tandis que nous déjeunions dans la modeste cure, il m'apprenait qu'une centaine de personnes des arrondissements de Tulle et de Brive viennent annuellement en pèlerinage à cette fontaine. Là, chacun lave le membre endolori ou quelque partie de son corps souffrant. Certains se bornent à imbiber d'eau un linge qu'ils appliquent sur une partie de leur corps correspondant à un endroit malade chez des personnes de leur famille ou de leur voisinage qui n'ont pu entreprendre le voyage. Ceux-là font le voyage par procuration en quelque sorte ; on les appelle des *roumius*. Ils s'en vont par les brumes, accomplissant leur mystérieux voyage et emportant au retour, avec le linge mouillé, une bouteille d'eau avec laquelle ils l'humectent encore à leur retour.



FONTAINE SACRÉE À FOURNOLS.

Quand des enfants sont atteints de maladies de la peau et surtout de la teigne de lait, de faiblesse des reins ou des jambes, on les plonge entièrement dans la fontaine. On fait également usage de cette eau en lotions, mais jamais en boisson. Et s'il s'agit de plaies aux jambes ou aux bras, on doit avoir soin, paraît-il, de faire des lotions descendantes et non ascendantes.



UNE IMMERSION DANS LA FONTAINE SACRÉE DE SAINT-PIERRE.

Les visiteurs choisissent généralement les lundi, mercredi ou vendredi, mais surtout le premier vendredi de la lune nouvelle. Ces visiteurs ou les parents d'enfants malades se livrent au cours de leur voyage à de nombreuses pratiques religieuses. Pour que ce voyage soit plus méritoire, plusieurs se feraient scrupule d'avoir recours à un véhicule, ils l'accomplissent à pied. La plupart même portent leurs provisions, ayant fait vœu d'éviter les auberges. Pendant les bains ou les lotions, ils récitent des prières.

Quelques malades reviennent jusqu'à neuf fois à la fontaine ; d'autres, à leur premier voyage, promettent de revenir en témoignage de reconnaissance le jour de la fête patronale; c'est pourquoi le dimanche de la solennité de saint Pierre et saint Paul, les pèlerins sont fort nombreux.

« Tout naturellement, me disait le curé, on se demande si ces immersions dans l'eau de la fontaine, ou ces lotions, opèrent des guérisons. C'est là, n'est-ce pas, le point essentiel.

« J'ai constaté parfois des résultats surprenants. Mais ce qui rend la constatation difficile, c'est que les pèlerins ne tiennent pas généralement à faire connaître la nature de certaines maladies.

« Les voyages aux fontaines sacrées s'accomplissent avec mystère et les guérisons sont tenues secrètes. Malgré mes instances et malgré mes promesses désintéressées, je n'ai jamais pu obtenir qu'on me fasse connaître le résultat du traitement. Néanmoins, quand il vient quelqu'un d'une paroisse d'où précédemment étaient venues d'autres personnes que je connaissais, si je m'informe du résultat de leur voyage, la plupart du temps la réponse est favorable. C'est tout ce que je puis dire. Vous savez, d'ailleurs, que nos paysans ne sont guère bavards. »

Comme nous venions de terminer notre repas, la servante du curé entra pour nous informer, avec un air mystérieux et un peu effaré, que deux femmes, amenant un jeune malade, demandaient son concours pour opérer l'immersion dans la fontaine.

C'était un garçon d'une dizaine d'années, pâle et défait, marchant avec peine, tant était grande sa faiblesse.

La fontaine Saint-Pierre est abritée par une voûte en pierre de taille et fermée par une porte que le curé alla ouvrir d'un pas lent. Je le suivis, non sans ressentir une poignante émotion... l'enfant paraissait si malade et la mère avait dans le regard une si cruelle angoisse !

L'enfant fut vite déshabillé, la mère le prit dans ses bras et, après avoir mis dans sa main une pièce de menue monnaie, elle le plongea vivement dans l'eau glacée. Il en ressortit plus pâle encore, presque défaillant.

On se hâta de l'essuyer et de l'habiller. Il reprit alors un peu de couleurs. Mais la mère était inquiète : « Le sou est resté », disait-elle.

M. l'abbé Faurie m'expliqua qu'il est d'usage, depuis les époques les plus reculées, de mettre une monnaie dans la main droite du malade qu'on va immerger, et même de faire, en espèces, des offrandes propritiatoires à la source. « Ah ! si l'on pouvait faire des fouilles dans la fontaine ! » s'écriait-il. La mère était inquiète avec raison : d'après la croyance populaire, si l'enfant, pendant l'immersion, saisi par la température froide de l'eau, laisse échapper la pièce, c'est de bon augure ; s'il la conserve, au contraire, dans sa main contractée, le pronostic est fâcheux.

J'interrogeai la mère et la réconfortai : « Ayez confiance », lui dis-je.

— La fontaine en a guéri de plus malades, mais il y a le sou... » me répondit-elle avec un sourire triste et les yeux mouillés de larmes.

Puis elle partit emportant dans ses bras son pauvre petit enfant...

La fontaine sacrée de Saint-Pierre appartient à la fabrique paroissiale, pour laquelle elle est un profit. Dès lors, il devait se trouver un membre influent du Conseil municipal pour proposer de la laïciser. Que ne laïciseraient pas certaines gens ! La proposition fut repoussée.

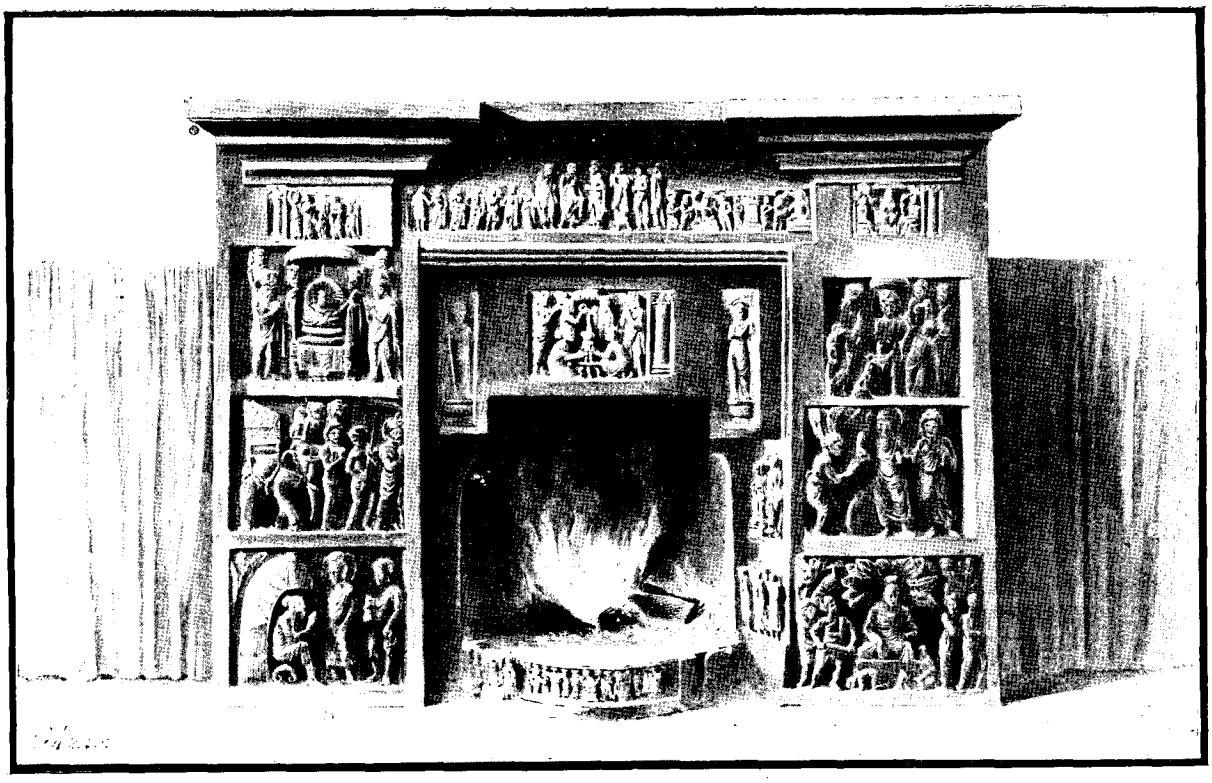
Il me sera donné, j'espère, de compléter ce rapide aperçu sur les fontaines sacrées du Limousin en faisant connaître les légendes qui les concernent et en décrivant les fêtes populaires qui célèbrent leurs vertus. Nous assisterons à des rites étranges et mystérieux auxquels se livrent les pèlerins. Nous constaterons que des souvenirs du paganisme sont vivants encore et que l'humanité, en ses traditions, poursuit les rêves des premiers âges et, le plus souvent, de vains espoirs qui endorment un instant ses douleurs.

GASTON VUILLIER.



ILS S'EN VONT PAR LA BRUME.. (PAGE 538).

Droits de traduction et de reproduction réservés.



CHEMINÉE DE LA SALLE À MANGER DU MESS DES GUIDES À HOTI-MARDÂN — DESSIN DE MASSIAS.

SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE[1]

(LE DISTRICT DE PESHAVAR)

PAR M. A. FOUCHER.

IV

Autour de Hoti-Mardân : Ruines et Légendes. — Le pays de Hachtnagar et la dernière expédition contre les Mohmands.



NOS CONNAISSANCES DE CHÂHBÂZ-GARHI. DESSIN D'OULEVAY (PAGE 543).

Les deux villages réunis de Hoti et de Mardân sont la résidence d'un *assistant commissioner* et d'un *tahsildâr* qui y tiennent leurs cours de justice ; mais surtout ils doivent à leur situation centrale dans la plaine des Yousafzais d'avoir été choisis comme quartier général du fameux corps des guides : ils n'ont pas en soi d'autre intérêt. Le seul édifice, en dehors des bâtiments administratifs, des casernes et des chétives maisons du bazar, est une sorte d'arc de triomphe, d'un style pseudo-oriental, récemment élevé à la mémoire du major Cavagnari, ce hardi condottiere né en France d'un père italien et d'une mère anglaise, qui prit du service sur la frontière, périt à Kâboul dans une émeute en 1879 et dont la mort fut le signal de la dernière campagne afghane.

Tout de suite on a l'impression d'entrer dans un camp permanent, destiné à tenir en respect le pays. Quand, au soir, nous gagnons la peu confortable maison de poste, c'est précédés d'une lanterne réglementaire et au milieu des « qui-vive » des sentinelles. Il faut entendre comment ces braves cipayes estropient les trois mots d'anglais que, de par la théorie, ils sont tenus de savoir à cet effet. Car les guides sont un régiment indigène, mais commandé par des officiers de choix et recruté par compagnies parmi les races les plus martiales du nord-ouest de l'Inde, Sikhs et Mahométans pendjâbis ou même afghans. Composé de cavalerie et d'infanterie, constamment gardé sur pied de guerre, il ne manque à ce corps d'élite qu'un peu de canon pour

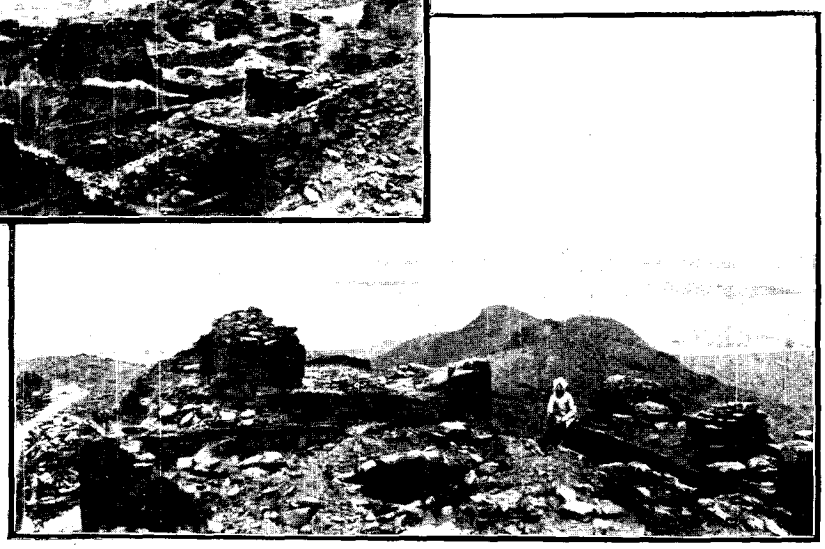
1. *Suite. Voyez pages* 469, 481 *et* 493.

former une petite brigade indépendante et toujours prête. Sa réputation est faite de vieille date tout le long du *Border*. Il doit à ses exploits d'Afghanistan d'avoir été adopté par la reine. Six mois plus tard, le soulèvement du Svât et du Bounêr allaient encore lui fournir une nouvelle occasion d'illustrer son titre officiel de *Queen's own Corps of Guides*.

Il va de soi que les habitués du mess ne se doutaient guère, ce soir-là, comme nous l'écrivait depuis l'un des convives, « des nombreuses et excitantes expériences que leur réservait l'avenir ». C'était l'hebdomadaire soirée des hôtes : la table avait été richement décorée de coupes d'argent monumentales, prix remportés dans des tournois de polo et de tir. La musique du régiment, vraiment meilleure qu'on n'eût pu s'y attendre, jouait les meilleurs morceaux de son répertoire sous la direction de son chef d'orchestre allemand. Le programme du concert était coupé, pour la plus grande joie des officiers écossais, d'intermèdes exécutés sur leur cornemuse nationale, pareille à notre biniou breton, et qui est tout de suite devenue l'instrument favori des montagnards pathâns... Pauvre lieutenant M'L*** ! Dans son enthousiasme de Highlander il était des plus ardents à réclamer l'entrée, jusque dans la salle à manger, des joueurs de cornemuse, dont les airs étourdissants et nasillards lui rappelaient le pays... Quelques mois après, une balle svâtie l'abattait devant la passe de Landâkai, et la mort qui l'avait épargné vingt jours plus tôt, à la défense de Malakand, où il ne reçut qu'une égratignure, ne lui fit pas grâce cette fois. Encore faut-il nous réjouir que la campagne n'ait pas coûté d'autres victimes parmi cette compagnie de gentlemen, aussi hospitaliers que braves, et qui si aimablement nous invitèrent à nous considérer, pendant notre séjour à Mardân, comme membre honoraire de leur mess. Plusieurs d'entre eux furent blessés et la plupart l'échappèrent belle. Le major (depuis lieutenant-colonel) A*** eut, à lui seul, plusieurs chevaux tués sous lui, dont l'un justement en ramenant sous le feu de l'ennemi, bien que blessé lui-même, le corps de l'infortuné lieutenant M'L***, fait d'armes qui lui a valu la distinction si enviée de la croix de Victoria.

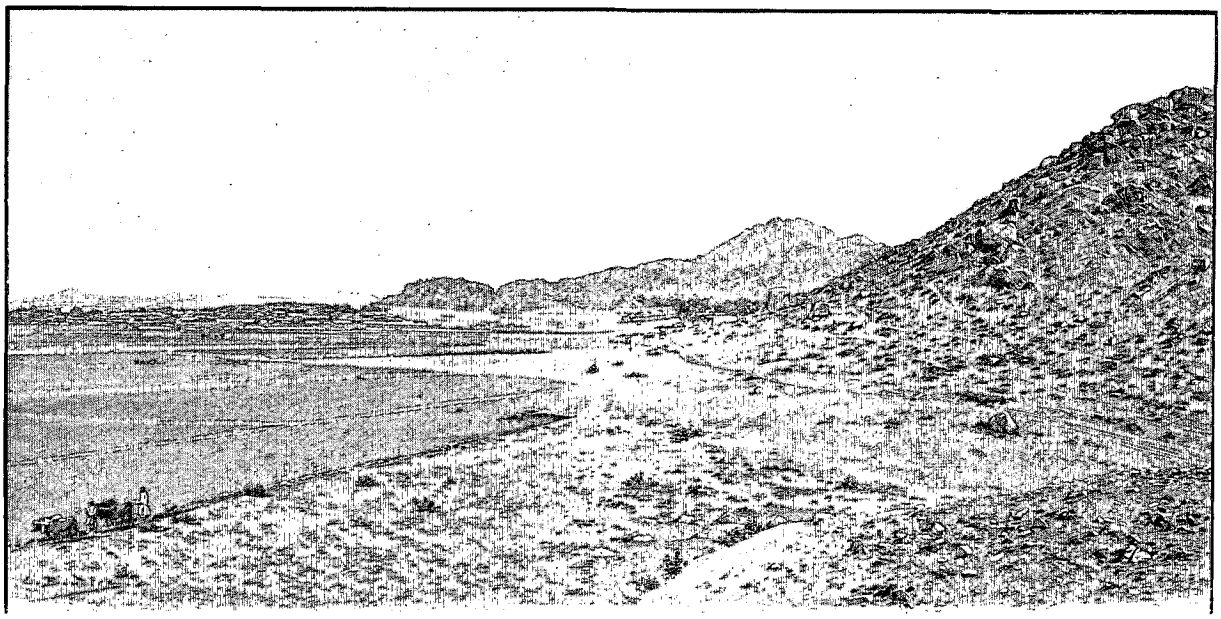
Dirons-nous enfin que la grande salle à manger du mess est à elle seule un vrai régal pour les amateurs de sculpture? Elle n'est point, comme tant d'autres, uniquement ornée de trophées de chasse et de guerre, dépouilles opimes des vaincus disposées en panoplies et cornes d'ibex ou de markhor, rapportées de l'Himalaya par les sportsmen du régiment. Dans tous les coins, de belles statues au pur profil classique, Bouddhas sobrement drapés dans leurs robes de moines ou Bodhisattvas en grand costume royal, s'adossent noblement aux murailles. Plusieurs des vingt-six bas-reliefs encastrés dans la cheminée nouvelle sont parmi les plus finement travaillés qu'ait produits l'école du Gandhâra. Sous la véranda, un certain nombre de morceaux avaient déjà pris place ou attendaient qu'on leur en eût trouvé une. Bref, les guides possèdent un musée gréco-bouddhique tout à fait intéressant.





VUES PRISES DES RUINES DU GRAND ET DU PETIT COUVENT DE JAMÂL-GARHI.
DESSINS DE GOTORBE.

De ces acquisitions, les unes, et non des moins précieuses, proviennent de fouilles dirigées de-ci de-là, au petit bonheur, par des officiers en partie de chasse ou de plaisir ; d'autres ont été achetées aux gens du pays, qui ont été prompts à en découvrir la valeur vénale et qui vont les chercher, parfois au péril de leur vie, jusque sur le territoire



VUE PANORAMIQUE DE CHÂHBÂZ-GARHI. — DESSIN DE BOUDIER.

indépendant. D'anciens cipayes, qui pendant leur séjour au régiment avaient appris à connaître la manie archéologique des Sâhebs, se sont fait une réputation dans ce genre de négoce. Mardân est d'ailleurs voisin des plus célèbres ruines et forme un centre d'excursions des mieux placés, presque à égale distance de Châhbâz-Garhi, de Jamâl-Garhi et de Takht-i-Bahai. L'ancienneté relative de la domination anglaise dans le district favorise également les recherches en permettant d'explorer à loisir des sites que l'on peut visiter à volonté. Entre temps rien ni personne n'empêche, et pour cause, de réunir, comme tout le monde, sa petite collection : encore tout le monde n'a-t-il pas, comme nous, l'excuse de la destiner à un musée [1].

Châhbâz-Garhi. — A tout seigneur, tout honneur : la première visite doit être pour la pierre vénérable qui porte encore, tels qu'ils y furent inscrits près de trois siècles avant notre ère, les charitables édits du bon roi Açoka. Elle est située près de Châhbâz-Garhi, à deux lieues de Mardân, dans un petit triangle de collines qui marque, selon toute apparence, l'emplacement d'une cité ancienne (la *Po-lou-cha* des pèlerins chinois) et dont le bourg moderne n'occupe plus que l'angle Nord-Ouest. Vous trouverez la pierre inscrite juste à l'opposé du village, accrochée aux flancs du dernier monticule rocheux. C'est merveille qu'elle n'ait pas déjà roulé, et il est presque plus merveilleux encore qu'elle n'ait pas disparu pêle-mêle avec les roches d'alentour : car la colline est exploitée comme carrière. C'est sur ce sommet que se dressait jadis la *ziarat* de Châhbâz-Kalendar, qui a donné son nom au village et qui jouissait d'une grande réputation locale à la fin du xv[e] siècle. Cet ivrogne de Bâber nous raconte dans ses *Mémoires* qu'ayant conçu des doutes véhéments sur l'orthodoxie de Châhbâz, il ne put souffrir la pensée qu'un hérétique continuât après sa mort à commander ainsi le paysage, et qu'il fit détruire le tombeau.

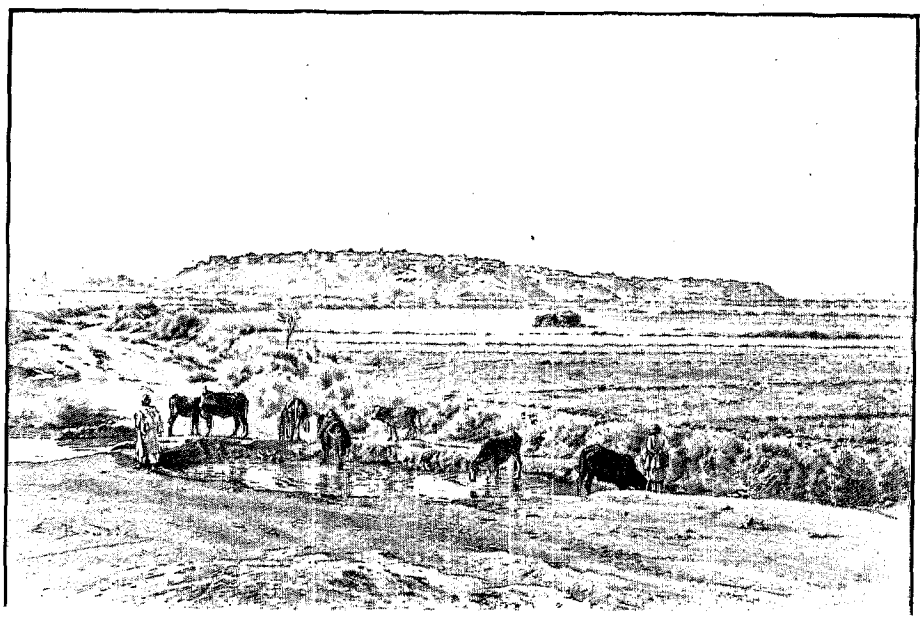
Cependant il nous faut utiliser les belles connaissances que nous nous étions faites dans le bourg, lors de notre premier passage. C'est d'abord l'excellent Piro, de son métier *chaukidar* ou veilleur de nuit. C'est encore un ex-cipaye, sorte de réserviste, qui va bientôt être rappelé à son régiment, nous allions dire « pour ses vingt-huit jours » ; en attendant il touche trois roupies par mois et dix le mois d'exercice, et cela fait un excellent mercenaire, bien en main, et pas cher. Tous deux se laissent, de fort bonne grâce, interviewer, photographier même, et ils se font fort de nous mener à un site d'où les Sâhebs n'ont pas déjà emporté moins de « trois charretées » de sculptures... L'histoire est assurément édifiante, mais elle ne vaut pas encore celle du colonel qui déménagea, sur douze chameaux, les statues de Jamâl-Garhi.

Il paraît que c'est là-bas, sur une arête de la colline de Mekha-Sandha, « du buffle mâle et femelle », rameau de la chaîne de Karamâr et qui domine au Nord-Est Châhbâz-Garhi. De leur pas agile et infatigable nos gens grimpent à travers les roches dénudées. A mi-côte, près de vestiges d'anciens chemins, nous trouvons un de ces cairns, comme nous en avons déjà rencontré au Svât et qui marquent la place d'un meurtre : pieusement, selon le rite, nous ajoutons chacun une pierre au monceau. A cet endroit avait été assassiné, sept ans auparavant, le fils d'un des khâns de Châhbâz-Garhi. On nous conte, à ce propos, une curieuse his-

1. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui subvenait aux frais de la mission, a, depuis, fait don de cette collection au musée du Louvre.

toire de télépathie. La mère, mystérieusement avertie, se serait réveillée en sursaut au milieu de la nuit en criant : « On tue mon enfant ! » Mais le père ne fit que rire de ces terreurs vaines. Le lendemain matin, un des petits bergers qui, dès l'aube, mènent leurs chèvres dans les broussailles de la colline revint, hors d'haleine, le prévenir qu'il avait trouvé le cadavre de son fils. L'histoire a eu son écho dans l'imagination populaire. Le tombeau de l'infortuné jeune homme, en bas, dans le cimetière de Bout-Sahri (car le cairn ne fait que marquer la place où le sang a coulé), est devenu un lieu de pèlerinage. Canonisé sans autre forme de procès, le fils du khân est un « Pîr » en voie de formation, sous le nom de Goujar-Chahîd (tout fidèle qui périt de mort violente est par définition un *Chahîd*, c'est-à-dire un martyr), et le voici déjà qui commence à faire des miracles, sept ans à peine après sa mort.

Aussi bien la colline où il trouva le trépas est-elle, de longtemps, réputée miraculeuse. Dans les fouilles auxquelles on nous conduit nous reconnaissons aussitôt les restes du couvent signalé par les pèlerins chinois au sud-est de la crête de cette même colline, et qui gardait, au dire de ses moines, le souvenir de l'avant-dernière existence terrestre du Bouddha. En ce temps-là, étant né comme héritier présomptif du royaume, le futur prophète, sous le nom de Viçvântara, accomplit ce miracle de charité de donner successivement en aumône ses biens, l'éléphant royal, le char et les chevaux qui lui restaient, ses deux enfants, sa femme même. Cette légende, probablement originaire de l'Inde centrale, les missionnaires bouddhistes l'avaient importée avec eux en Gandhâra et bravement localisée à cette place. Les années aidant, ils avaient fini par montrer, sans rire, aux pèlerins, tout à côté de leur couvent, là même où on la voit encore, — et elle est vraiment bien commode pour recevoir, en cas de pluie, vêtements et appareils, — la roche percée de deux abris où le prince, durant son exil, mena avec la princesse la vie d'anachorète : car il faut savoir qu'il avait été banni pour n'avoir pas su refuser aux brahmanes étrangers l'éléphant blanc qui produisait la pluie à volonté et assurait ainsi la prospérité exclusive du royaume. Tout près se trouvait la pierre carrée où il aimait à s'asseoir pour contempler, à ses pieds, sa ville ingrate et chérie : remarquer le joli panorama. Deux cents pas plus loin, à la tête du ravin, ses enfants, qui se refusaient à le quitter, avaient été cruellement battus de verges ; il ne tiendrait qu'à vous de croire que c'est leur sang qui teinte encore les rochers, surtout après qu'il a plu, de cette sinistre couleur rougeâtre. Les pieux *cicerons* avaient ainsi une place pour chaque épisode de la légende, et, sans doute, avec les yeux de la foi, on les pourrait toutes retrouver. Seulement on chercherait en vain aux flancs desséchés de la colline ces frais ombrages, peuplés d'oiseaux et de papillons, où, disaient-ils, le prince promenait jadis sa rêverie, et dont, il y aura bientôt quatorze cents ans, le charme printanier noya l'âme du pèlerin Song Yun d'une telle langueur nostalgique qu'il en faillit mourir.

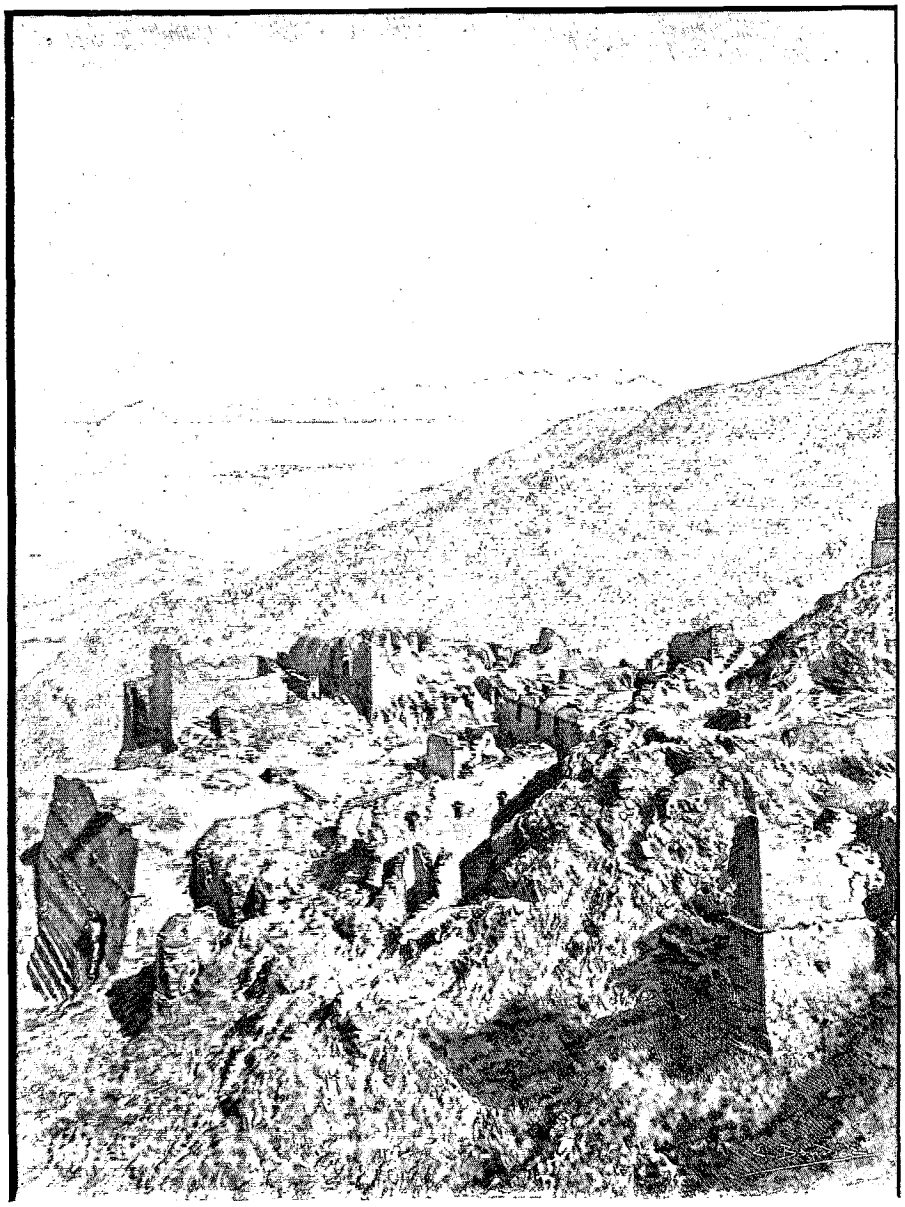


VILLAGE DE SAHRI-BAHLOL. — DESSIN DE BOUDIER.

Jamâl-Garhi et Takht-i-Bahai. — Non moins dénuées d'eau et de verdure, mais encore plus fertiles en ruines bouddhiques, sont les deux autres collines qui, au nord-est et au nord-ouest de Mardân, portent, à présent, les noms barbares de Jamâl-Garhi et de Takht-i-Bahai. Nous avons déjà rencontré la première sur le chemin de Kachmir Smats et de Sanghao. La grande route du Svât contourne à l'Ouest le pied de l'autre ; mais d'en bas, l'on n'aperçoit autant dire rien. Il faut l'aborder par le versant méridional et suivre les crochets savants de l'ancien sentier, jusqu'à ce que, tout à coup, d'en haut, se révèlent à la vue, au creux d'un vallon ouvert au Nord, les restes les plus imposants — et les moins maltraités par les fouilles — des vieux couvents bouddhiques du Gandhâra.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier l'origine et le développement architectural de ces établissements, déjà pour la plupart ruinés dès le VII[e] siècle de notre ère. Tout ce qu'il importe de remarquer, c'est qu'en dépit

d'une opinion courante, il n'y a jamais eu sur ces collines qu'une fondation religieuse avec ses lieux de culte, *stoûpas* à reliques et chapelles à images, et ses dépendances régulières, habitations pour les moines, celliers pour les réserves, abris pour les pèlerins, etc. De ville, à proprement parler, il n'y en avait point et il ne pouvait y en avoir, faute de place. La cité, dont la piété avait fondé le monastère et continuait à en faire vivre les hôtes, s'étendait au pied, dans la plaine. C'est ce que nous avons déjà vu à Châhbâz-Garhi. Au nord de Jamâl-Garhi, près de Chiehar, des monticules et de véritables champs de pierres marquent également l'emplacement de la vieille ville. Celle dont dépendait Takht-i-Bahai se trouvait, selon toute apparence, au bourg de Sahri-Bahlol, qui a fourni de belles statues au musée de Lahore, et dont l'immense tertre, surélevé par le lent amoncellement des poussières du passé, s'entoure encore d'une superbe muraille aujourd'hui enfouie. Du moins les gens du pays continuent-ils à établir une relation entre le village, qui fut la capitale du roi, et la colline, qui était à la fois son fort et son couvent, pour son salut en ce monde et dans l'autre, et aussi son *Takht*, son « trône », où monter respirer la brise par les brûlants soirs d'été.



VUE DU GRAND COUVENT DE TAKHT-I-BAHAI. — DESSIN DE BOUDIER.

Une autre légende encore nous fut contée, quelques jours plus tard, tandis que nous chevauchions ensemble à travers la plaine de Gandhairi, par un vieux gendarme pendjâbi qui riait dans sa barbe grise. C'était à propos de ce fameux puits de Takht-i-Bahai, qui serait relié souterrainement, à cinq lieues de distance, avec la rivière du Svât, si bien que, à ce qu'on prétend, l'eau dans tous les deux monte ou descend, se trouble ou s'éclaircit aux mêmes époques. Donc il y avait une fois un rajah qui régnait à Takht-i-Bahai et qui avait douze fils : c'est justement celui qui fit creuser le tunnel entre son puits et la rivière. Or, en ce temps-là, il n'y avait pas de coulis ; les fils du roi travaillaient pour leur père, et c'était plaisir de voir comment leur travail avançait, jour par jour, année par année. Cependant le vieux roi avait un chagrin : il ne lui naissait aucun petit-fils ! Il finit un beau matin par convoquer ses douze brus et leur reprocher leur indolence en cette matière. « Hélas, répondirent-elles, seigneur, ce n'est pas de notre faute... » Vous savez qu'une bru de bonne famille ne se présente devant son beau-père que dûment voilée, et ainsi il ne vit pas leur rougeur. Mais le vieux patriarche, confiant dans la vigueur de ses fils, demeurait incrédule. En fin de compte, après qu'elles se furent un peu concertées tout bas entre elles, la femme de l'aîné s'enhardit à lui proposer ce simple stratagème : « Ce soir, dit-elle, quand vos fils, au retour de leur travail, seront endormis, posez sur leur poitrine une

*

lota pleine ; si de toute la nuit l'eau n'en est point renversée, vous verrez bien que les coupables, ce n'est pas nous... » Ainsi fut fait : le lendemain, à l'aube, les vases de cuivre étaient toujours à la même place sur la poitrine des dormeurs. Tout s'expliqua. Les douze fils du roi travaillaient si dur au souterrain que, le soir venu, rentrant harassés de fatigue, ils n'avaient plus de cœur qu'au sommeil. Si l'on en croit l'histoire, leur père leur recommanda d'apporter un peu moins d'ardeur à la besogne de la journée et de songer davantage à l'avenir de leur maison.

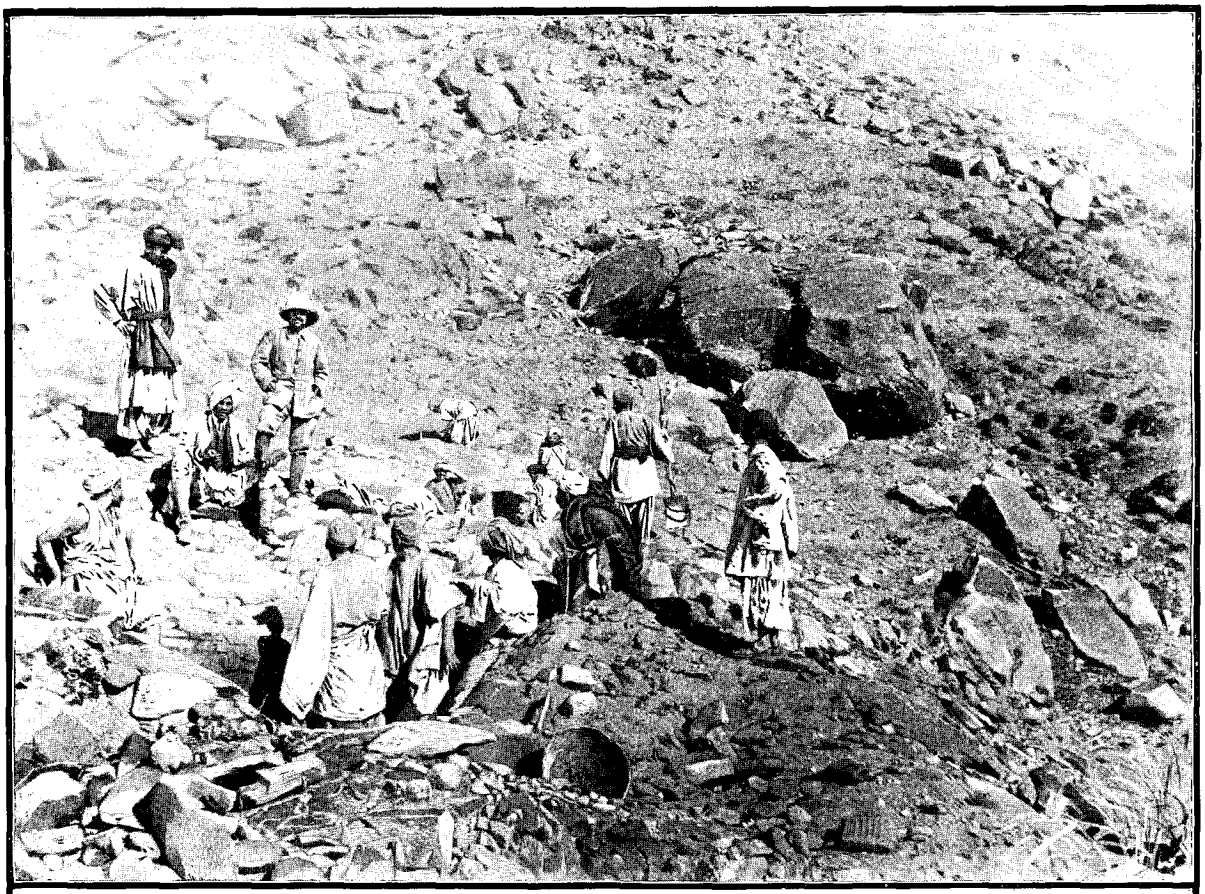
On ne s'étonnera pas que la question vitale de l'eau continue à tenir une grande place dans les préoccupations du pays. A défaut de témoignages historiques, la seule présence de ruines considérables au sommet des collines suffirait à prouver qu'il y coulait autrefois nombre de sources aujourd'hui taries. Les Pathâns s'en rendent bien compte. « Point d'eau, point d'habitations », nous disait sentencieusement le Khân de Palo-Dhêrî. La véritable raison de la disparition des fontaines est d'ailleurs assez apparente dans le déboisement presque total du pays, fruit accoutumé de l'imprévoyance et de l'indolence musulmanes. Les arbres que respectaient les anciens habitants hindous, dont le combustible favori est de la bouse séchée, les mahométans les ont coupés et brûlés à tort et à travers, sans en replanter jamais. Peu à peu les sources sont venues sourdre de plus en plus bas sur le flanc des collines, puis se sont évanouies ; la plupart des rivières se sont changées en d'éphémères torrents, et enfin ce fut le règne de la sécheresse, comme partout où a passé le souffle de l'islam. Mais il va de soi que les habitants actuels ne veulent pas convenir qu'il y ait en rien de leur faute. A toute question sur le desséchement du district, ils ont cette réponse prête que c'est à cause des méchants Kâfirs qui ont bouché les sources lors de la venue des Musulmans. Chose curieuse, on a découvert, en fait, dans la vallée du Svât, au pied de la chaîne de Larâm, une vérification inattendue de ce conte à dormir debout. Là, pour une fois, la source avait été bel et bien bouchée, et c'est par hasard, en suivant ses infiltrations, qu'on l'a retrouvée et dégagée. La pierre qui avait servi de couvercle, un petit dôme de *stoûpa* votif, fut retrouvée près d'une mosquée et expédiée à Lahore, non pas au musée, mais à l'hôtel du lieutenant-gouverneur. « Vous comprenez, envoyer quelque chose à un musée, autant l'enterrer tout de suite... » Il y a du vrai là dedans : pendant les trois mois que nous avons travaillé dans la galerie archéologique du musée de Lahore, nous ne nous rappelons pas d'avoir été dérangés par aucun visiteur européen. Le plus piquant de l'affaire est qu'il se soit trouvé un ingénieur du *Public Works Department* (les Ponts et Chaussées de là-bas) pour demander au conservateur du musée s'il n'avait pas quelques sculptures gréco-bouddhiques « de trop » (*to spare*), pour en faire un piédestal à cette coupole : car on a décidé de la retourner sens dessus dessous et de la transformer en un vase à fleurs. Les Anglais se sont d'ailleurs préoccupés de rouvrir les canaux de l'époque hindoue que les Pathâns avaient laissés se perdre et de rendre ainsi au pays son antique prospérité.



TUMULI DE SHAHAR-I-NÂPARSÂN, PRÈS DE RÂJAR (PAGE 550). — DESSIN DE BOUDIER.

Il faut dire que c'est pour l'administration une excellente affaire que ces canaux. Non seulement sur tout leur parcours ils sauvent les récoltes et assurent ainsi la rentrée de l'impôt foncier, qui est le principal revenu du budget de l'Inde, mais les cultivateurs favorisés payent, en outre, des droits particuliers pour l'usage de l'eau. Tel canal du Penjâb rapporte au gouvernement plus de 20 0/0 du capital employé à le construire. Ceux du district de Peshavar, bien qu'entrepris surtout dans le but politique de se concilier les populations, rendent déjà 5 0/0. Aussi le brave ingénieur avec lequel nous avons dîné, un soir, au mess de Mardân, se réjouissait-il de sa bonne besogne, cependant que quelques officiers se refusaient à comprendre qu'on se donnât tant de peine pour amener de l'eau à ces « mendiants ».

En attendant, c'était un curieux spectacle du haut de la colline de Takht-i-Bahai que l'aspect de la plaine



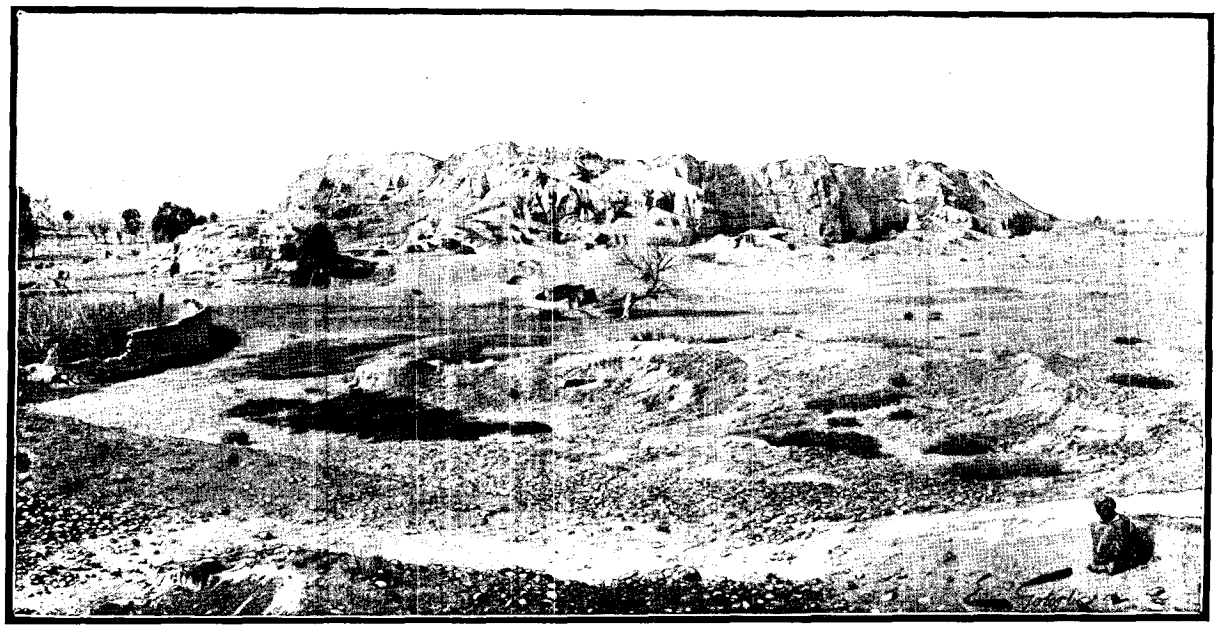


LE COUVENT ET LA GROTTE DU PRINCE VIÇVÀNTARA (PAGE 544). — HINDOUS ADORANT UNE PIERRE (PAGE 550). — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

sous son revêtement de deux couleurs, d'un jaune d'ocre à l'Est et, à l'Ouest, toute verdoyante de la vie magique qu'une goutte d'eau suffit pour réveiller dans cette poussière de mort. La longue sécheresse dont souffrait alors l'Inde entière rendait le contraste encore plus marqué. Il devait s'atténuer quelques jours plus tard avec l'arrivée des pluies d'hiver, d'autant plus violentes qu'elles avaient été plus longtemps attendues. Aussitôt, de tous les villages des Yousafzais on vit sortir quantité de petites charrues primitives et diligentes, attelées de bœufs effroyablement maigres, et qui se mirent à écorcher légèrement la plaine dans tous les sens. Un mois après, le désert fauve s'était changé en une verte Beauce où le blé pointait partout et sur laquelle les grands tertres jaunis s'arrondissaient, pareils à d'énormes meules basses. Là aussi la famine, d'ailleurs infiniment moins grave que dans la péninsule, allait finir.

Le pays de Hachtnagar. — La partie occidentale du district, celle qui nous reste encore à visiter, n'en demeure pas moins, en tout temps, la plus riche et la plus peuplée, arrosée qu'elle est par les deux rivières de Kâboul et du Svât. Là encore ce sont des Afghans, mais non plus du même clan, qui possèdent la majeure partie des terres. Lorsque la grande tribu des Khakhai Pathâns envahit au XV^e^ siècle le district, la plaine de l'Est devint la part des Yousafzais, qui, mécontents de leur lot, s'étendirent plus tard dans les vallées du Svât et du Bounêr. Les Mohamedzais obtinrent le pays de Hachtnagar ou « des huit villes », le long du cours inférieur du Svât, et les Gigianis le *Doab* ou Mésopotamie, entre cette même rivière et le Kâboul-roûd. Les Dilazâks, convertis musulmans, de race incertaine, qui occupaient le pays depuis la ruine du royaume hindou par Mahmoud de Ghazni au commencement du XI^e^ siècle, conservèrent encore la banlieue de Peshavar, qui ne leur fut enlevée que cinquante ans plus tard par les Ghorez-Khêls, en même temps que les Khattâks sortaient des collines du Sud et s'étendaient aux alentours de Naoshera. C'est cette distribution des clans qui subsiste encore à l'heure actuelle. En dépit de l'immigration des Hindkis, comme les Pathâns appellent les gens originaires de l'Inde, la moitié des six cent mille habitants du district est toujours de race afghane et 90 0/0 sont musulmans et parlent le pouchtou. Mais le vieil esprit de rebellion qui les souleva tant de fois contre les empereurs mogols a été, au début de ce siècle, presque entièrement brisé par la terreur des conquérants sikhs, dont le nom sert encore à faire taire les enfants qui pleurent. Par le fer et le feu ceux-ci soumirent le pays jusqu'à la lisière des collines et tirèrent une terrible vengeance de tout ce que leurs ancêtres avaient eu eux-mêmes à souffrir aux mains des envahisseurs afghans. Quand, en 1849, les Sikhs durent, à leur tour, reconnaître la suprématie britannique, c'est déjà dressé à la servitude que le district de Peshavar passa aux mains des Anglais avec le reste du Penjâb. Une fois de plus la liberté s'était réfugiée dans les montagnes, où, du moins du côté de l'Ouest, les armes anglaises n'ont pas encore réussi à la forcer.

De Hoti-Mardân à Peshavar nous connaissons deux itinéraires. Le plus confortable est de descendre jusqu'au cantonnement anglais de Naoshera la route qui monte au Svât. C'est en effet une belle route *paka* (« cuite », entendez ici « empierrée ») et, par suite, à l'épreuve des averses qui changent instantanément les chemins « crus » (*katcha*) en d'infranchissables bourbiers. A Naoshera, elle franchit le Landai sur un pont de bateaux à péage où le privilège du Seigneur Européen est de ne point payer. De là jusqu'à Peshavar on peut continuer à



VUE DE BÂLÂ-HISÂR (STOÛPA DES YEUX ARRACHÉS) PRÈS DE CHARSADDA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

suivre en *tam-tam* (une sorte de char à bancs) la grande route de l'Inde ; ou bien, si l'on est pressé, on a le choix de se faire traîner en chemin de fer par le curieux animal « qui hennit comme un âne et qui, sans pieds ni mains, marche à volonté en arrière ou en avant », ainsi qu'un poète du cru a imaginé de décrire une locomotive. Mais cet itinéraire est visiblement trop artificiel pour satisfaire un amateur d'antiquités. De Hoti-Mardân à Naoshera, surtout après la moitié route (à laquelle s'arrêtera infailliblement le conducteur de votre *tam-tam*, selon l'universelle coutume des voituriers), ce ne sont plus que champs stériles où s'étalent de lépreuses plaques de nitre pareilles à des taches de gelée blanche, que marécages où traînent des eaux crayeuses, que collines pierreuses entre lesquelles la rivière se fraye péniblement un chemin. Plus loin, à voir jusqu'à Peshavar les deux routes anglaises, celle de macadam et celle de fer, courir côte à côte, tantôt enjambant, à chaque pas, le lit rocailleux d'un torrent et tantôt bâties en chaussées sur des marais, on sent encore mieux combien le choix de ce tracé est un tour de force des ingénieurs modernes. La route ancienne, suivant la voie naturelle, décrivait, plus au Nord, un grand arc de cercle par les parties les plus planes, les plus fertiles et les plus peuplées du pays, des bacs d'Oudabhânda (Und) à Po-lou-cha (Châhbâz-Garhi), de là à Pouchkarâvatî (Charsadda) et enfin, après avoir passé les deux rivières, à Pouroushapoura, c'est-à-dire Peshavar. Libre à nous, s'il ne pleut pas, d'en suivre les vestiges.



STATUE GRÉCO-BOUDDHIQUE TROUVÉE À SAHRI-BAHLOL (MUSÉE DE LAHORE).

Un fleuve aux eaux claires coupées de blonds bancs de sable, des murs crépis à la chaux mêlés à une profusion de dattiers, des formes vêtues de blanc errant sous des profondeurs de palmes, tout un tableau charmant dans son orientalisme un peu convenu de paysage biblique, ainsi nous apparaît Charsadda. Comme contraste nous y rencontrons un *tahsildâr* afghan tout à fait nouveau jeu, qui sait un peu d'anglais, disserte sur la politique étrangère et soupire en songeant que chez les Russes un indigène peut devenir colonel ou même général, ce que les Anglais ne sauraient encore se résigner à admettre.

Des anciennes capitales du pays, la bourgade de Charsadda est la seule, avec Peshavar, dont la vie ne se soit pas retirée et qui ait encore un bazar assez actif. Ce n'est rien moins, en effet, que l'héritière de la ville indienne de Pouchkarâvatî, — la *Peukelaôtis* d'Alexandre. Aux premiers siècles de notre ère, elle se glorifiait de toute une ceinture de fondations religieuses dont les ruines subsistent encore aujourd'hui. Les plus considérables de toutes sont situées deux kilomètres plus au Nord, à la place même où l'on croyait que le Bouddha, dans une de ses existences passées, avait fait cette chose assurément sublime, encore que parfaitement déraisonnable, de donner en aumône ses propres yeux. La piété émerveillée des fidèles avait élevé là un *stoûpa* commémoratif de proportions colossales, sorte de petite colline artificielle bâtie de couches alternées de terre et de gros galets ronds ramassés au lit voisin du Svât. Il y a douze cents ans, au temps de la visite du pèlerin Hiouen-Tsang, les restes croulants du monument avaient encore « plusieurs centaines de pieds » de hauteur ; bien qu'exploités depuis comme carrière, ils occupent toujours une superficie de 6 hectares et dressent à près de 30 mètres leurs falaises taillées à pic. Aussi les a-t-on, à diverses reprises, utilisés en guise de forteresse pour surveiller tout le plat pays : longtemps les Sikhs et les Sardârs Douranis se les disputèrent, et de là leur vient le nom de Bâlâ-Hisâr, qui veut dire « le grand fort ». Seuls aujourd'hui les pigeons bleus, hôtes fidèles des ruines, y cherchent pour leurs nids un abri contre les serpents et les gamins des villages. Immédiatement à l'Est, un autre tertre, beaucoup moins haut, mais plus étendu (il ne mesure pas moins de

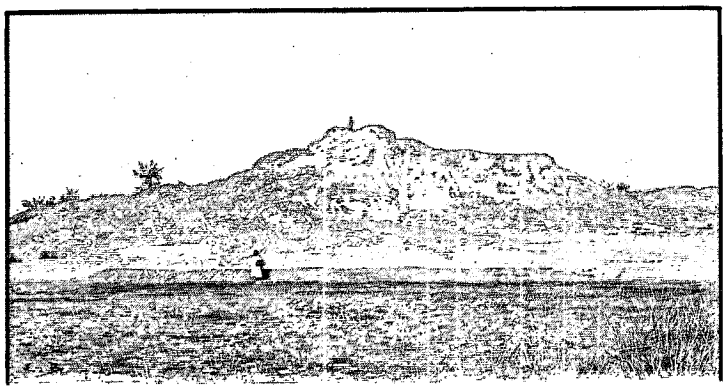
300 mètres sur 400) dessine encore sur le terrain le plan du bâtiment rectangulaire, construit à la mode indienne autour d'une cour centrale et renforcé aux angles par des tours, qui était le monastère chargé de desservir le *stoûpa*. Nous avons ici, sous les yeux, un remarquable spécimen des fondations religieuses de la basse vallée, constructions immenses où la terre et la brique jouent le principal rôle et, par là même, si différentes de celles que nous avons déjà rencontrées sur les collines, où, au contraire, la pierre était abondante et l'espace des plus restreints.

Du haut de Bâlâ-Hisâr la vue est, d'ailleurs, magnifique sur la riche plaine, le vaste cirque de montagnes neigeuses et les calmes eaux d'hiver. Au pied, c'est le pays de Hacht-Nagar : on aperçoit les « huit villes » qui s'égrènent, le long de la rivière, dans la direction du Nord-Ouest, depuis Prang et Charsadda jusqu'à Tangi en passant par Râjar, Outmanzai, Tourangzai, Oumarzai et Sherpao. Une bonne route les relie et nous les visiterons tour à tour, car toutes ont également à nous montrer leurs titres d'antiquité qui font, échelonnés sur une distance de 20 kilomètres, comme une avenue de ruines.

Et, tout d'abord, parcourons, près de Râjar, cette vaste étendue stérile et mamelonnée, toute jonchée de débris de poteries, de briques et de pierres, que les Pathâns appelent *Charh-i-Nâparsân*, la ville maudite, dont il ne faut même pas demander le nom. Naturellement, ici encore, les entrepreneurs de démolitions sont à l'ouvrage, très affairés à charger sur leurs bœufs ou leurs ânes tout ce qu'ils peuvent ramasser de matériaux de construction pour aller les vendre au bazar. De tous côtés ils creusent au hasard leurs petites tranchées, et il n'est pas rare qu'ils mettent au jour quelque sculpture, le plus souvent pour la détruire religieusement. Mais leur bonheur est de rencontrer une muraille. On la leur voit suivre alors avec le même soin méticuleux que pourrait apporter à ses fouilles le plus diligent des archéologues : seulement, au lieu de déblayer la terre, ce sont les pierres qu'ils enlèvent, et c'est en creux qu'ils marquent sur le sol la trace, vite effacée, des édifices d'autrefois.

Comme nous cherchons à nous orienter au milieu de ce chaos, debout sur le sommet du monticule, voici que s'approchent quatre Banyas hindous qui bientôt se mettent en devoir de quitter leurs babouches et, se prosternant, offrent leurs hommages, avec quelques sucreries, à deux vulgaires moellons qui se trouvaient là. Nous foulons, en effet, un lieu traditionnellement sacré et depuis plus longtemps que ces bons idolâtres ne le pensent. Pour eux cette place aurait été sanctifiée, il y a environ trois cents ans, par la présence d'un certain Rathanâth, un de ces curieux saints si fréquents dans le nord-ouest de l'Inde, moitié *pîr* et moitié *sâdhou*, vénéré à la fois des hindous et des musulmans, qui, à sa mort, se partagèrent équitablement, en manière de relique, son unique couverture. C'est sans doute la raison qui a, jusqu'ici, préservé ces deux pierres du sort commun. L'une d'elles figurerait le saint, l'autre ne serait rien moins qu'une forme de Siva, l'un des personnages de la trinité indienne : un peu plus et nous allions marcher sur un dieu!

Cependant nos Hindous se prennent de querelle avec les spoliateurs musulmans, et, comme nous faisons naturellement chorus avec eux contre ces iconoclastes, nous nous trouvons aussitôt grands amis. Ils nous offrent de nous faire voir le temple où ils ont mis en sûreté quelques idoles découvertes dans les ruines et qu'ils n'ont pu sauver des mains des Pathâns qu'en les menaçant de la police indigène, cette terreur des honnêtes gens et même des coquins. Nous les suivons à travers les rues du village, où il n'est pas une maison dont les pierres ne proviennent des tumuli voisins ; et, à côté du bazar, dans une courette, on nous ouvre une sorte de petite crèche où s'abrite, entre autres débris, un Bouddha assez bien conservé. Seulement, par-dessus les plis de sa robe de pierre on lui a passé un jupon rouge et un voile : sous ces étranges oripeaux la statue a même changé de sexe, et nous apprenons avec stupeur que c'est à présent une image de la grande déesse Dévî!

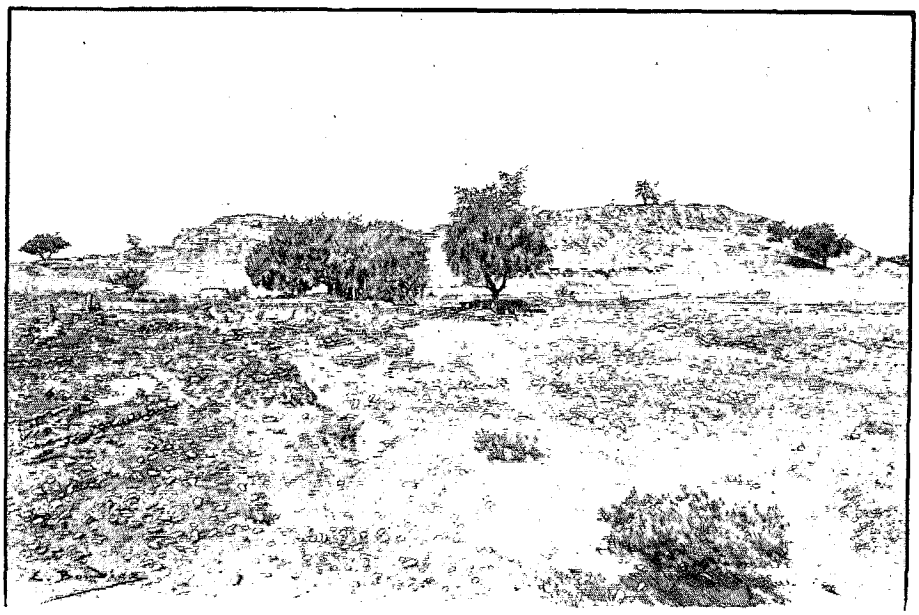


LE TUMULUS DE LA VARIOLE. — DESSIN DE BOUDIER.

Nous repartons en tam-tam sur la route bordée de tamaris au feuillage léger, à l'ombre froide ; les gens nous saluent au passage d'un : « Ne soyez pas fatigués! » à la mode pathâne, souhait qui s'adresserait beaucoup mieux au cheval. Et c'est un défilé constant de nouveaux tumuli, uniformément composés de terre et de galets, et dont nous vous faisons grâce. Tout au plus vous demanderons-nous un regard, en passant, pour la *dhêrî* gigantesque, au delà d'Oumarzai, qui porte à plus de cent pieds de haut la *ziarat* d'un autre original canonisé sous le nom de *Zahr-tor-Bâbâ*, « le père nu-tête ».

Nous sommes d'ailleurs à la recherche d'un sanctuaire de Hâritî, que les pèlerins chinois signalent dans

cette direction. Cette Hâritî n'était autre que la déesse de la variole, épouvante des mères; le Bouddha, en lui dérobant pour quelques heures le plus aimé de ses cinq cents fils, avait su, disait-on, lui apprendre à respecter les enfants des autres femmes: et, selon l'usage, un *stoûpa* perpétuait le souvenir de l'événement. Ne serait-ce pas celui dont le bizarre profil domine, sur notre gauche, la campagne? Ici le plus heureux des quiproquos nous favorise. Tandis que nous réclamons aux échos la Dhêrî-Kâfirân (le tumulus des infidèles) marquée sur la carte anglaise, les villageois jurent leurs grands dieux que le nom réel est *Sara-makh* (mot à mot « la rouge face »), c'est-à-dire justement la variole. Et toute l'histoire suit : on amène là les petits enfants atteints de cette maladie ; on met dans leur bouche innocente une pincée de cette terre, on en glisse un peu dans leur *taviz* (le porte-amulette qui pend à leur cou), et ils sont guéris d'emblée...



TUMULUS PRÈS D'OUMARZAI, PORTANT LA ZIARAT DE ZAHR-TOR-BÀBÀ. — DESSIN DE BOUDIER.

C'est plaisir de trouver, pour une fois, encore vivante parmi ces mahométans, une légende hindoue et même bouddhique ; sans doute nous en sommes redevables au peu d'orthodoxie des mères, à qui tout moyen est bon quand il s'agit de sauver leur enfant. Du même coup l'identification du tertre devient sûre et nous nous amusons à embarrasser de nos questions nos guides musulmans, qui ne se savent point si hérétiques. D'où vient la merveilleuse vertu de cette terre? Comment se fait-il qu'elle soit aussi bonne pour les enfants des Hindous que pour ceux des Mahométans, à telles enseignes qu'ils en veulent bourrer les poches de mon brahmane, sous prétexte qu'en ménage cela peut toujours servir? Pourquoi leurs femmes y viennent-elles offrir du blé, la vieille offrande bouddhique? Pourquoi eux-mêmes en ramassent-ils quelques grains pour les manger dévotement?... Il va de soi qu'ils sont absolument incapables de rendre compte de leurs rites comme de leurs croyances. — La raison en est ici écrite dans cette traduction anglaise du grand voyageur Hiouen-Tsang, qui passa par là, il y a douze siècles, et coucha sans doute dans le couvent dont l'on aperçoit encore les ruines, au sud-ouest du *stoûpa*. Du moins ses informants croyaient-ils encore savoir l'origine du pèlerinage : ceux-ci ne s'en doutent pas, mais cela ne les empêche pas de venir toujours demander des miracles à une divinité dont ils ne connaissent même plus le nom...

Le temps n'est plus où le métier d'archéologue consistait à rêver sur des ruines. On a changé tout cela. Ce qu'on leur demande à présent, ce sont des plans et des photographies. Comme nous revenons d'en prendre le nécessaire, nous surprenons notre babou en train de faire un grand discours en hindoustani : le scélérat, qui lit un peu l'anglais, s'est sournoisement emparé du livre, et c'est l'histoire de Hâritî qu'il raconte... Arrête, malheureux! — Mais il est déjà trop tard, le mal est fait. Et voilà pourtant comment les traditions se rafraîchissent! Bien naïf qui s'y laissera prendre. C'est ainsi qu'à Kala-Séraï, entre Attok et Rawal-Pindi, quand vous descendez de wagon, le chef de gare indigène s'informe aussitôt si vous ne venez pas visiter les ruines de la Taxile d'Alexandre. Il est vrai que, cinq stations plus loin, si vous vous arrêtez pour admirer le magnifique *stoûpa* bouddhique de Manikyala, son collègue vous demandera avec le même sérieux si vous ne désirez pas qu'on vous conduise au tombeau de Bucéphale! Cette fois l'histoire a été rajeunie de travers.

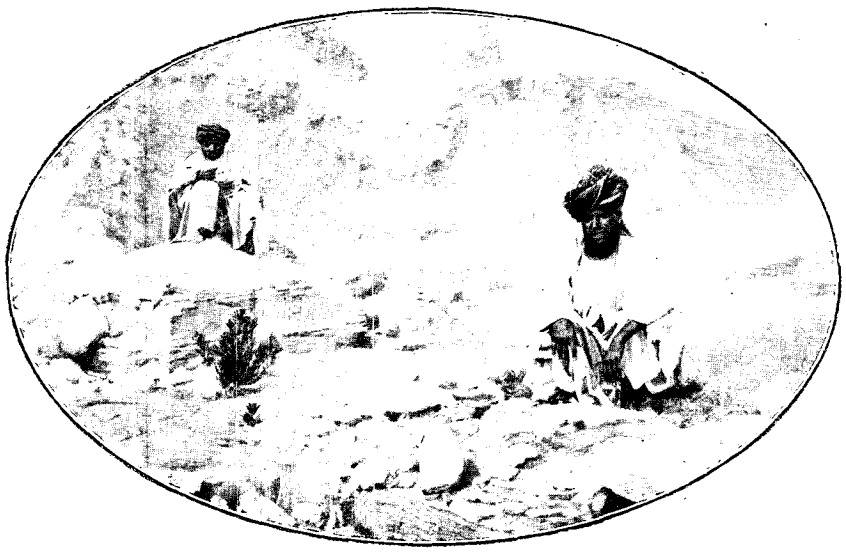
Nous couchâmes, ce soir-là — bien entendu, en qualité d'hôte volontaire, — au poste de police de Tangi, la huitième des huit villes, et nous pûmes encore le lendemain visiter quelques ruines bouddhiques, tout en parcourant, au delà de la branche principale du canal, la plaine, de nouveau stérile et ravinée, où des lauriers nains, à fleurettes blanches, ont donné leur nom au vieux bourg de Gandhairi. Quant aux montagnes prochaines, le *thanadâr* nous a fait bien promettre de ne point pousser vers elles, « car les gens y sont méchants et n'aiment pas le *Sarkâr* (le gouvernement) ».

Les Mohmands. — Quelques mois plus tard, les Mohmands vérifiaient une fois de plus ces paroles en descendant

brusquement de leurs montagnes, le 7 août 1897, alors que le Svât venait à peine d'être pacifié. Entraînés au nombre de quatre ou cinq mille par le moulla de Hadda, Najib-oud-Din, que la gloire du Mad Fakir empêchait sans doute de dormir, ils pillèrent et brûlèrent à fond le bazar hindou de Chankargarh, sur le territoire britannique. Les représailles ne se firent pas attendre longtemps. Le même soir, le général commandant à Peshavar dépêchait de cette ville, qu'il serait de la dernière imprudence de dégarnir complètement, tout ce dont il pouvait disposer en fait de troupes. Le 9 août au matin, une petite bataille rangée entre les Mohmands et la colonne anglaise menaçait de tourner assez mal : l'arrivée de deux escadrons du 13e *Bengal Lancers*, qui chargèrent de bout en bout les Pathâns, trop aventurés dans la plaine, suffit à rétablir les affaires. En somme, il restait sur le terrain trois à quatre cents montagnards, tandis que les troupes indiennes avaient douze morts et cinquante-deux blessés, dont quatre officiers anglais.

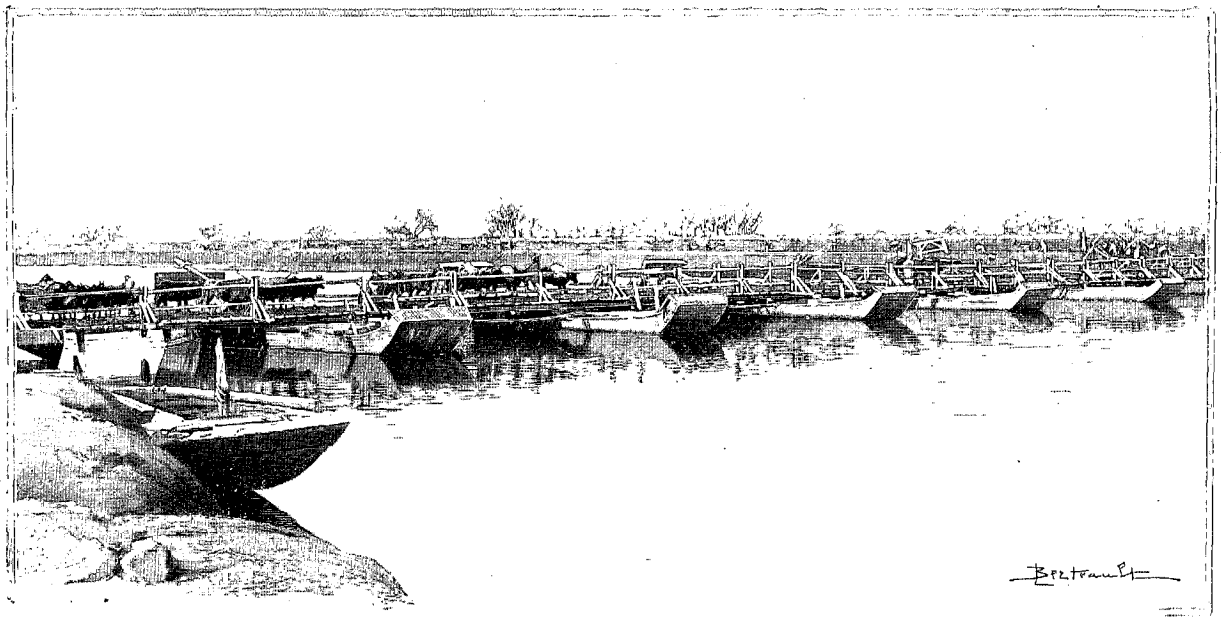
Cependant les choses ne pouvaient pas en rester là, et l'on résolut de relancer les rebelles jusque dans leur repaire. Le soulèvement des Afridis et des Orakzais, survenu sur ces entrefaites, retarda quelque peu les préparatifs. Mais dans la première semaine de septembre le gouvernement de l'Inde sanctionnait une grande expédition et élaborait, sur le papier, un magnifique plan de campagne. Deux brigades, soit 5,000 hommes, devaient opérer du côté du Nord, par la vallée du Svât, pendant qu'une division d'égale force pénétrerait dans le pays par les passes méridionales. L'affaire des Mohmands, ainsi pris entre deux feux, ne serait pas longue à régler, d'autant qu'ils ne comptent guère que 17,000 hommes en état de porter les armes et que, pauvres, ils n'ont que de mauvais fusils. On prévoyait que cela prendrait tout juste une semaine : il y fallut plus d'un mois. Les officiers de la frontière, si passionnés pour les plaisirs de la guerre, — ce premier des sports ! — en eurent, cette fois, au moins ceux de la première colonne, autant et plus qu'ils pouvaient désirer. L'une des brigades, tombée, comme dans un nid de guêpes, au milieu du clan belliqueux des Mohmands, eut, en quinze jours de *guerilla* acharnée, un cinquième de l'effectif engagé mis hors de combat, soit 245 hommes, dont, selon la proportion ordinaire, un officier anglais pour dix soldats indiens. La marche de la division du Sud ne rencontra, en revanche, aucun obstacle. Comme dans toutes les expéditions « punitives », les villages furent brûlés, les tours démolies et le pays ruiné. Il est permis d'espérer que cette dure leçon décidera, pour quelque temps, les Mohmands à se tenir sages : mais il est douteux qu'ils en aiment davantage le *Sarkâr*.

(A suivre.) A. FOUCHER.



RUINES BOUDDHIQUES ET VILLAGEOIS PRÈS DE GANDHAIRI (PAGE 551). — DESSIN D'OULEVAY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



PONT DE BATEAUX DE CHARSADDA. — DESSIN DE BERTEAULT.

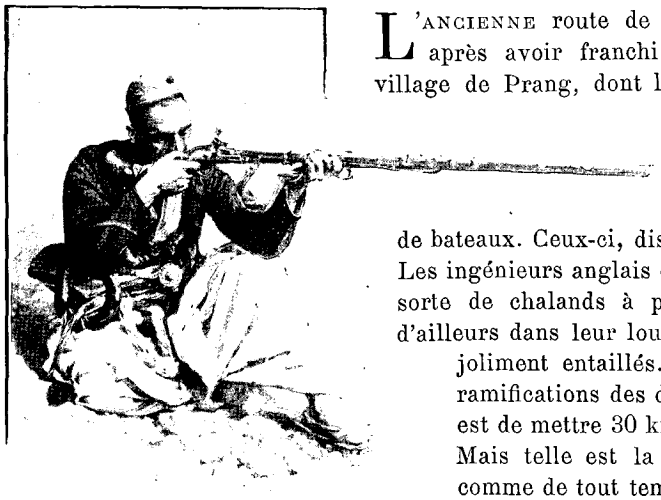
SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE [1]

(PESHAVAR)

PAR M. A. FOUCHER.

V

Peshavar. — La ville indigène. — Le *ghazi*. — La passe du Khaïber. — Le soulèvement des Afridis et des Orakzais. — La campagne du Tirah. — Le problème de la frontière.



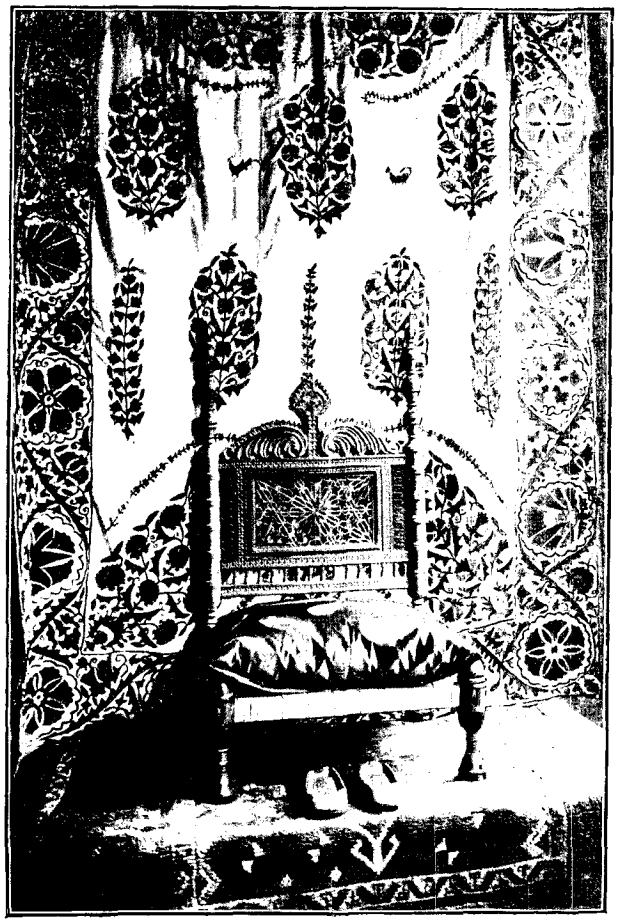
TYPE D'AFRIDI (PAGE 557). — DESSIN D'OULEVAY. D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE BURKE, À LAHORE.

L'ANCIENNE route de Charsadda à Peshavar filait droit au Sud-Ouest, après avoir franchi en bac la « grande rivière » juste au-dessous du village de Prang, dont le nom indique encore le « confluent », aujourd'hui bien en aval, du Svât et du Kâboul-Roûd. Le trafic actuel, toujours assez actif, tourne franchement le dos au bac et préfère suivre, même au prix d'un long détour, la ligne nouvelle des ponts de bateaux. Ceux-ci, disons-le en passant, ne manquent pas de pittoresque. Les ingénieurs anglais ont utilisé pour les construire les barques du pays, sorte de chalands à proue carrée et à poupe recourbée, assez élégants d'ailleurs dans leur lourdeur massive, et décorés de dessins géométriques joliment entaillés. On n'en traverse pas moins de cinq sur autant de ramifications des deux rivières. Le seul inconvénient de cette route est de mettre 30 kilomètres au lieu de 20 entre Charsadda et Peshavar. Mais telle est la force de la sacro-sainte coutume qu'on continue, comme de tout temps, à ne compter qu'une seule étape : bêtes et gens ont simplement à se persuader, le tarif des transports restant le même, que la distance non plus n'a pas changé. Peshavar, bien que chef-lieu de district et même de province, terminus de la grande ligne du North-Western Railway, et peuplé de 80 000 habitants, n'a toujours pas d'hôtel. Le *dâk bangla* (la maison de poste) en tient lieu, fréquenté pendant la saison froide par les quelques « globe-trotters » qui dépassent Lahore et ne veulent pas quitter l'Inde sans avoir « fait le Khaïber », — en d'autres termes, sans avoir visité la fameuse passe de ce nom sur la grande route de Kâboul. On n'imagine pas, d'ailleurs, qu'à moins d'y être forcés vous puissiez venir à Peshavar pour une autre cause.

1. *Suite. Voyez pages* 469, 481, 493 *et* 541.

Nous prendrons pourtant le temps de visiter la ville indigène, ou, comme on dit ici, la cité. Un mur de pisé l'entoure, que dominent au Nord-Ouest les bastions de terre de Bâlâ-Hisâr, «le grand fort». Nous entrons par la porte occidentale, celle de Kâboul, à laquelle les Anglais ont donné le nom de Sir H. Edwards. Devant nous s'allonge une large rue bordée de boutiques et fort animée : tous les types et tous les produits de la haute Asie s'y donnent rendez-vous. Vous pourrez à volonté soit regarder défiler une curieuse variété de faces humaines allant du caucasique le plus pur au mongolique le plus accentué, ou, si vous préférez, faire déballer sous vos yeux quantité de belles marchandises, tapis de Perse, soies de Samarkand, broderies de Bokhara, pelisses de peaux de mouton de Kâboul, et aussi ces poteries vernissées, ces bois travaillés, ces peintures à la cire sur étoffes qui sont des spécialités de Peshavar. Surtout nous nous promènerons dans le bazar et nous y ferons nos emplettes sans plus de cérémonies, laissant, si vous le voulez bien, aux touristes naïfs leur escorte de *policemen*... Car on trouve ici le pendant de ces bonnes âmes qui s'imaginent qu'on ne saurait traverser à Londres le quartier de Whitechapel sans être accompagné d'un détective. Et qui vous dit, en effet, que vous ne rencontrerez pas au prochain coin de rue, là-bas, quelque Jack l'éventreur et ici quelque *ghazi* ?

Par « ghazi » vous entendez, si vous êtes musulman et patriote, un soldat de la guerre sainte, un héros, un martyr (*chahid*), à qui le paradis de Mahomet réserve ses plus multiples joies : car il a fait cette œuvre pie de tuer au moins un chien de chrétien. Dans la bouche d'un Anglais le même mot désigne un scélérat fanatique à qui les moullas ont monté la tête et mis le poignard à la main pour le plus aveugle et le plus lâche des assassinats. Quelle que soit la définition adoptée, une chose est certaine, c'est que la victime de hasard choisie par les Harmodius — ou les Ravaillacs — afghans n'en échappe autant dire jamais : car ils n'ignorent pas que le couteau est la plus sûre des armes. Il est juste d'ajouter que de son côté le ghazi est aussitôt pendu que pris, en vertu du *Ghazi Act* : mais, comme dans son idée la corde est le plus court moyen de gagner le ciel, l'exemple n'est pas fait pour décourager les autres. Certaines mesures dont on essaya jadis, la pendaison avec une impure lanière de peau de porc, ou encore la crémation du cadavre, pratique en horreur aux musulmans, n'ont pas donné à l'épreuve de meilleurs résultats. Aussi, tandis que des esprits arriérés voudraient voir se dresser aux portes de Peshavar, en manière d'avis au passant, une potence monumentale, quelque chose comme notre ancien gibet de Montfaucon, un psychologue ingénieux soutenait dernièrement que la meilleure façon de dégoûter les ghazis de leurs entreprises serait, au contraire, de ne pas les pendre, pour les faire enrager, puisqu'ils en ont envie, et de leur refuser l'auréole de *chahid* en les condamnant sans bruit à la déportation. Il se pourrait que la terreur des lointaines îles Andaman et d'un ignominieux oubli fît réfléchir ces enragés amateurs de gloire et de martyre.



CHAISE DE PESHAVAR ET BRODERIE DE BOKHARA.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En attendant, le ghazi continue à opérer sur n'importe qui, n'importe quand, n'importe où. Quelque temps auparavant, un officier avait été tué à la gare de Peshavar, tandis qu'il surveillait paisiblement l'embarquement de son poney. A ce moment même, un ghazi, descendu jusqu'à Lahore, gâtait toutes ses chances de paradis en ne tuant qu'une femme, ce qui ne compte pas devant Allah. Depuis lors les journaux de l'Inde nous ont apporté le récit d'une demi-douzaine d'attentats ; mais, à tout prendre, ce sont là des accidents isolés et qui se comptent. Les Sâhebs du Pendjâb ne courent guère plus de danger de la part des ghazis que les souverains européens de la part des anarchistes, analogie qui ne laisse pas d'être flatteuse pour leur vanité. Et puis quelles précautions prendre, et, à moins de se résigner à ne jamais sortir de chez soi, comment échapper à un homme qui a fait de son côté le sacrifice de sa vie ? Les Anglo-Indiens de la frontière ne savent jamais si le grand diable d'Afghan qui les coudoie n'a pas son couteau de boucher tout prêt dans sa large

manche pour faire son salut à leurs dépens : à cela rien à faire, ou plutôt il y a beau temps qu'ils ont trouvé le seul remède, qui est de n'y point penser. Nous ferons comme eux.

Au bout de la grande rue se dresse un arbre gigantesque, un de ces « figuiers religieux » sous lesquels, dès le temps du Bouddha, les moines mendiants aimaient à s'asseoir. Un vieux changeur hindou, accroupi à son ombre, se souvient encore que les Yogis avaient jadis coutume de s'y arrêter. Quant au marché, à présent établi à ses pieds et qui lui doit son nom de Pipal Mandi, il est moderne, tracé il y a une soixantaine d'années sur l'ordre de ce « Français » au service de Ranjit Singh qui était l'Italien Avitabile... Décidément ils y tiennent ! Lors du passage de M. J. Darmesteter au printemps de 1887, lui aussi eut beau s'en défendre, on lui fit de même les honneurs de la nationalité de ce féroce condottiere, resté fameux dans le pays pour sa froide cruauté...



BIBELOTS DU BAZAR DE PESHAWAR. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nous nous en voudrions de ne pas rappeler ici cette visite de notre illustre et regretté compatriote, voyage de philologue et de lettré dont il rapporta ses intéressantes *Lettres de l'Inde* et son bel ouvrage sur les *Chants populaires des Afghans*. Il nous a été donné de recueillir, après dix ans, un écho de sa venue. Nous le tenons d'un officier qui eut pour professeur de pouchtou le même *mounchi* ou précepteur indigène auquel s'était adressé M. Darmesteter. On sait comment fonctionne cette petite industrie : des récompenses pécuniaires invitent les officiers de la frontière en même temps que des règlements les contraignent à passer une série d'examens dans la langue dominante du pays. L'affaire se traite à forfait avec le mounchi ; si le candidat est heureux, il partage la prime avec son maître ; sinon tous deux en sont pour leurs peines : système assurément qui n'a rien d'inhumain. Or les succès d'Ibrahim ne se comptaient plus, et c'est ce qui le fit choisir par l'éminent linguiste. Dans une de ses plus amusantes lettres, le professeur au Collège de France nous présente le *fellow* de l'Université du Pendjâb, lui fait conter son histoire et même nous entretenir de ses chagrins domestiques. Ces lettres, aussitôt réunies en volume, furent là-bas dans toutes les mains. Mais la vérité nous force d'avouer que le brave mounchi n'apprécia pas comme il convenait l'honneur d'une publicité aussi brillante. Il faut dire que ses nouveaux élèves se faisaient un malin plaisir de le taquiner sur ce sujet particulièrement délicat. On savait qu'il suffisait, pour mettre le bonhomme en colère, de lui demander d'un air innocent « si c'était vrai les histoires qu'il avait racontées au Sâheb français... ».

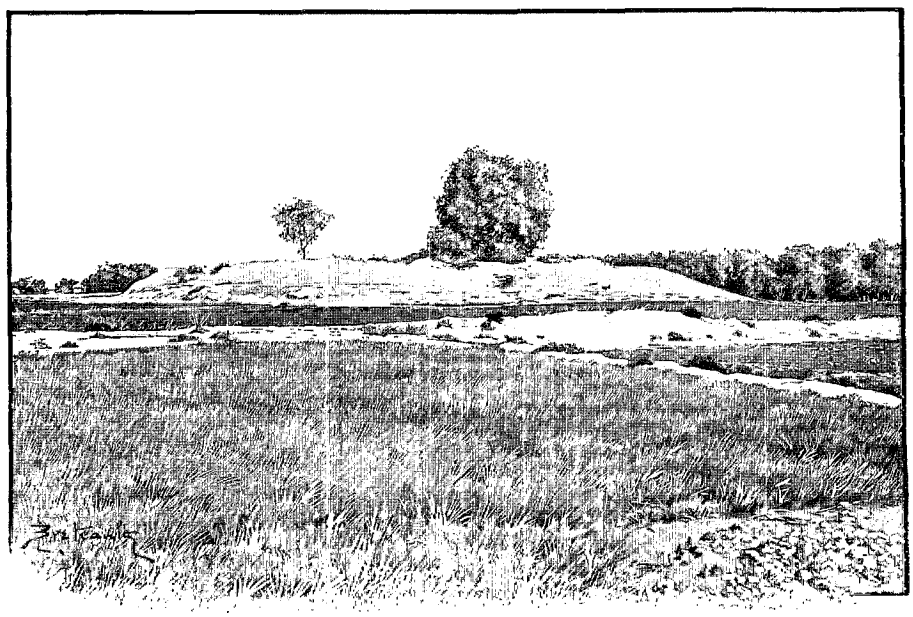
Nous voici cependant arrivés, tout en causant, par des ruelles tortueuses et montantes, au Gor Khattri, un des sites le plus anciennement révérés et le plus diversement transformés de la ville. C'est à présent la *tahsili :* les bureaux et les cours de justice du sous-préfet indigène sont établis dans les deux portes monumentales d'un caravansérail bâti au XVI^e^ siècle par Akbar. Cent ans plus tôt, Bâber, envahissant l'Inde, fut attiré par la renommée de cette place et la voulut voir : mais tel était le prestige qu'elle exerçait sur l'esprit même des musulmans que son guide n'osa l'y conduire ; il ne la vit qu'à sa seconde invasion et fut d'ailleurs déçu. D'après la description qu'il nous a laissée de ses galeries et cellules souterraines, encombrées d'un énorme amas de poils de barbe et de cheveux (on sait que les Hindous se rasent la tête à l'occasion des sacrifices funèbres en l'honneur de leurs ancêtres), il semble que ce fût un sanctuaire hindou plutôt que bouddhique. C'est le souvenir d'un certain ascète Goraknâth que Sikhs et Hindous y vénèrent aujourd'hui. En tout cas, l'idée communément répandue que c'était là le site de la fameuse pagode du roi Kanichka nous paraît être l'invention d'un mounchi honteux de rester à court ou désireux de plaire. Pour retrouver les ruines de ce monument jadis si célèbre, le mieux, à notre avis, est de suivre à la lettre les indications topographiques, toujours si exactes, des pèlerins chinois : or, à la distance et dans la direction spécifiées par eux, à 2 kilomètres au sud-est de la ville, sur la route de Hazar Khani, des tertres encore considérables, bien que depuis

longtemps en exploitation réglée, marquent en relief sur les champs environnants le plan caractéristique des fondations bouddhiques et portent le nom significatif de Châh-Jî-Kî-Dhêrî, le tumulus du roi.

Du haut des grandes portes du caravansérail, nous pouvons nous orienter à l'aise. Tout de suite les yeux se tournent à l'Ouest, par delà les cantonnements anglais perdus dans le feuillage des jardins, vers la muraille des montagnes afghanes que ne rompt même pas la brèche tortueuse du Khaïber. A nos pieds c'est une pittoresque bousculade de terrasses jalousement treillissées ; des femmes vaguement entrevues (les étages supérieurs sont le domaine particulier des femmes) s'y reposent en fumant ou se livrent à de petits travaux de ménage, cousant, filant, triant des graines. Quelle vie peut-on bien mener dans ces mystérieuses maisons ? Inutile de dire que toutes sont rigoureusement fermées aux étrangers et, qui pis est, aux infidèles que nous sommes. C'est tout au plus si quelques portes consentent à s'ouvrir devant les dames missionnaires qui dirigent, tout près du Gor Khattri, la *Zenana mission*.

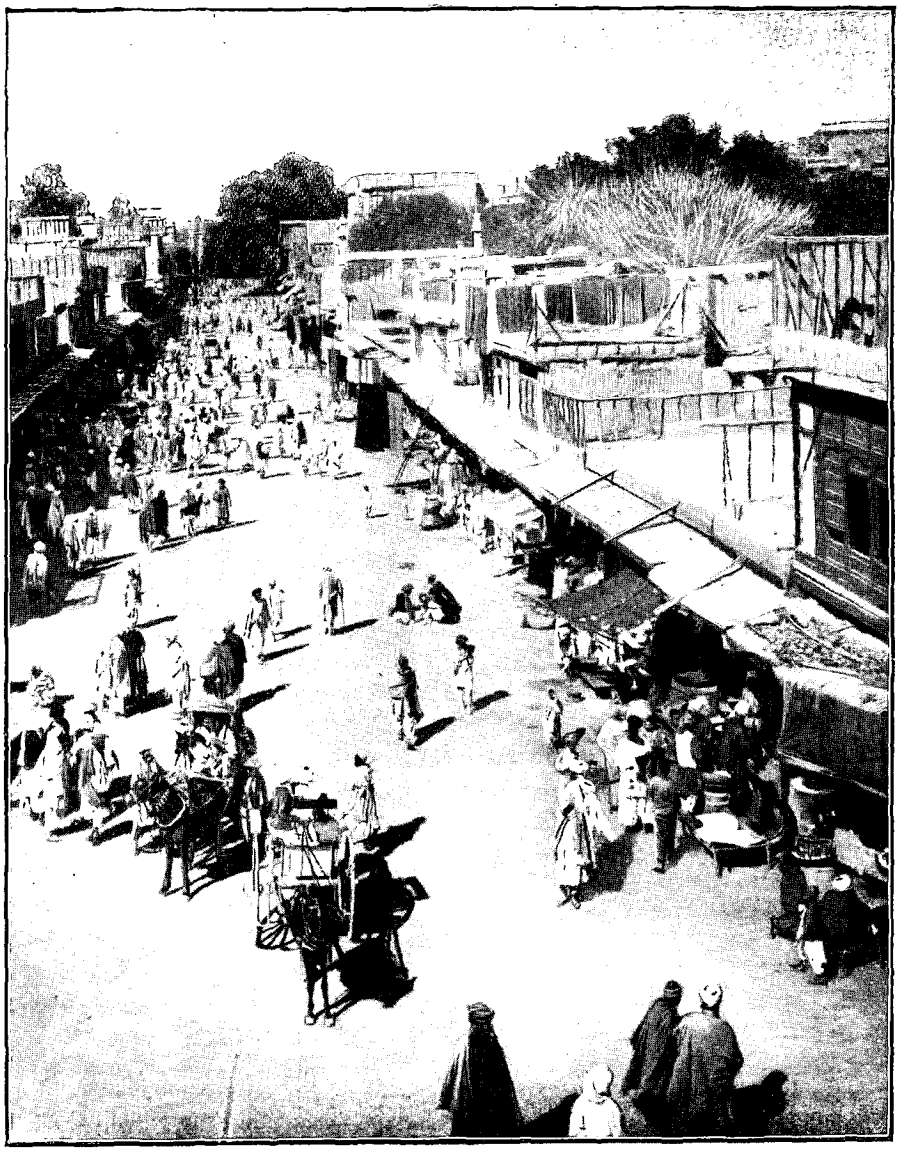
Zenana est le nom donné dans l'Inde à l'appartement des femmes. On sait que les musulmanes, celles du moins qui se piquent d'appartenir à la bonne société et, par contagion, beaucoup d'Hindoues sont « assises sous le rideau » (*parda-nachin*), c'est-à-dire qu'aucun homme, sauf leur père, leurs frères, leur mari et ses frères cadets, ne doit les apercevoir à visage découvert. Cette règle, consacrée par la coutume, complique singulièrement le moindre déplacement et finit par condamner les plus grandes dames — et par suite les plus pointilleuses — à une demi-reclusion. Pourtant ne vous hâtez point trop de les plaindre. Elles se résignent sans trop de peine à cette contrainte, y mettant même une sorte de point d'honneur. L'épouse du gros marchand qui a fait fortune acceptera avec allégresse d'être élevée à l'état de *parda-nachin*. S'il lui plaît d'être enfermée comme à celle de Sganarelle d'être battue, vous seriez mal venus à le trouver mauvais. Le plus grand inconvénient de ces préjugés d'un autre monde est qu'il devient impossible aux femmes, si elles tombent malades, de se faire examiner par un médecin. Tout au plus peuvent-elles lui tendre leur pouls à tâter par la fente d'un rideau. Comme élément de diagnostic ce n'est guère, et si les praticiens indigènes feignent de s'en contenter, c'est qu'ils n'ont pas la science bien exigeante ni non plus la conscience. D'intervention chirurgicale, il ne saurait en être question, et l'on ne peut songer sans frémir aux souffrances de ces infortunées, abandonnées sans remède à leur mal. Ce sont ces soins médicaux, dont elles étaient jusqu'ici privées, que sont venues leur apporter les dames de la *Zenana mission*, pour la plupart excellentes doctoresses, en même temps que des hôpitaux féminins se sont fondés en maints endroits, par souscription publique, sur l'initiative de lady Dufferin.

De toutes ces missionnaires, aucunes assurément n'ont plus de mérite que celles qui se sont établies dans la cité de Peshavar, car aucunes ne résident dans un milieu plus fanatiquement hostile. Il n'est pas rare qu'en récompense de leur dévouement elles soient insultées dans les rues et qu'on leur jette de la boue et des pierres. Même les gens éclairés, tout en ayant recours à leurs talents, gardent à leur endroit une certaine méfiance. Les Pendjâbis de vieille roche sont intimement persuadés que, si leurs femmes savaient toutes les facilités que leur fournissent les lois anglaises, il n'y aurait plus moyen de les tenir : par bonheur elles ne s'en doutent pas, mais le danger, c'est que les « Miss Sâhebs » ne dissipent par leurs conversations cette bienheureuse ignorance. Il ne faut, d'ailleurs, pas croire que le système du *parda*, s'il est détestable pour la santé des femmes, soit de toute sécurité pour l'honneur des maris. Telle est leur malice, soupiraient nos amis indigènes, que dans leurs intrigues amoureuses elles savent rendre inutiles toutes les précautions ; mais du moins, ajoutaient-ils, si quelque accident de ce genre nous arrive, il nous reste la conviction d'avoir tout fait pour l'éviter, tandis qu'en vérité les Sâhebs semblent prendre à tâche de faciliter à leurs femmes les aventures.



EMPLACEMENT PROBABLE DE LA PAGODE DU ROI KANICHKA, À CHÂH-JÎ-KÎ-DHÊRÎ. — DESSINDE BERTEAULT.

Jamais ils ne voulurent convenir qu'une confiance réciproque pût être la meilleure des garanties. Surtout ils trouvaient amer de ne plus pouvoir régler à leur gré leurs affaires de famille et couper le nez ou le cou d'une de leurs femmes sans être exposés aux curiosités indiscrètes d'un juge anglais. Il est dur d'être traité en criminel alors que l'on n'a fait qu'user de ses droits de propriétaire. C'est encore un des griefs constants des tribus au delà de la frontière qu'on ne s'empresse plus de leur renvoyer, pour être traitées selon leurs mérites, celles de leurs femmes qui se sont sauvées sur le territoire britannique. Car l'Oriental est poli, mais il n'est pas galant.



LA GRANDE RUE DE PESHAVAR (PAGE 554). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE BOURNE ET SHEPHERD, À CALCUTTA.

* * *

Il nous faut cependant suivre les précédents établis et, comme c'est le devoir de tout bon touriste, faire l'excursion du Khaïber jusqu'à Ali-Masjid et retour. Si nous voulions même nous conformer jusqu'au bout aux usages, il faudrait encore en écrire de beaux récits, pleins de tableaux mouvementés et d'évocations historiques. Mais outre qu'il est à peu près certain que, pas plus que l'Indus à Attok, le fameux défilé n'a jamais vu passer Alexandre, — le conquérant macédonien ayant pris plus au Nord, — nous pensons qu'à défaut d'imagination, une stricte exactitude fera mieux l'affaire des lecteurs.

C'est mardi, seul jour de la semaine avec le vendredi où la passe soit gardée et où par suite marchandises et voyageurs soient autorisés à s'y risquer et puissent le faire impunément. Le premier soin du *khansamah* qui nous sert de maître d'hôtel a été de nous faire signer, dès notre arrivée, la demande d'autorisation nécessaire ; le colonel Warburton nous l'a naturellement accordée, comme à tout le monde, et la voiture nous attend : ce n'est pas plus compliqué que cela.

Au trot des chevaux, vers l'Ouest, à travers la plaine rocailleuse, nous longeons successivement les ruines bouddhiques de Taïkal, la tour du grand général sikh Hari Singh et le fort anglais de Jam-Roûd, dressé à la porte de la passe comme une grosse tourelle de navire cuirassé. La route pénètre à présent dans les collines ; d'abord côtoyant le lit du torrent, puis grimpant le long des pentes, elle suit les longues sinuosités de la gorge. Le paysage est sans grandeur, mais non sans désolation, et d'une stérilité sauvage. Rien ne pousse dans ces schistes, et on comprend que les pauvres Afridis se soient faits brigands de leur métier. Un vent terrible et froid nous assaille à l'improviste, tombant du haut des crêtes neigeuses, tandis que le soleil dévore : c'est le temps caractéristique de la passe en cette saison, et on ne sait des deux maux quel est le pire, de ce soleil brûlant ou de ce vent glacé. Nous sommes heureux de trouver un abri dans le petit séraï de la moitié route, au pied de la colline d'Ali-Masjid, que couronne un fortin de terre et qui, debout au beau milieu de la passe, la

barrerait à volonté. Au total l'excursion serait l'une des moins intéressantes du pays, s'il n'y avait les caravanes. Dès l'aube les deux *kafilas*, celle de l'Inde et celle de l'Afghanistan, s'ébranlent en sens contraire des deux extrémités de la passe, l'une de Jam-Roûd et l'autre de Landi-Kotal : à mi-chemin, sous Ali-Masjid, elles échangent leurs escortes et continuent. Nous rattrapons celle qui s'en va avant de rencontrer celle qui vient. De lourds chars à bœufs traînent jusqu'à Kâboul les produits de notre civilisation de fer, des outils, des machines, surtout des armes perfectionnées dont l'émir est avide et que ses propres ateliers ne lui fournissent pas assez vite à son gré. Voici venir au contraire de braves pèlerins yarkandis, en route pour les ports de l'Inde, d'où ils s'embarquent pour la Mecque ; on les reconnaît aisément tant à leurs pelisses et à leurs bottes de feutre qu'aux longs poils de leur barbe rare et à leurs petits yeux bridés dans leur face plate de Mogols ; ils vont, se laissant bercer doucement à l'amble de leurs poneys qui disparaissent à demi sous des monceaux de couvertures. Et dans les deux sens c'est la même cohue pittoresque des ânes et des chevaux de charge, et surtout d'interminables files de chameaux — de superbes chameaux de l'Asie centrale, robes sombres, crinières de lion, barbes de patriarche, balançant sur leur dos mille chargements divers, ballots de cotonnades de Bombay ou caisses de fruits de Kâboul, ou encore, sous des housses de drap rouge, des sortes de cages de bois où des femmes en voyage rient et caquettent.

Eux écoulés, la passe est vide, et nous ne rencontrons pas un chat, sauf les sentinelles égrenées tous les cinq cents pas pour surveiller la route, et encore, à l'entrée de la plaine, un berger gardant ses moutons, un long pistolet à la ceinture. Les Afridis ne se montrent pas ce jour-là. Sans doute ils estiment inutile de se torturer le cœur à regarder passer toutes ces richesses, puisqu'il est entendu qu'on ne les pillera pas. Aussi se tiennent-ils sagement enfermés dans leurs villages, qui sont presque tous situés sur les versants opposés des collines. Ils peuvent s'offrir cette consolation, pour calmer leurs convoitises, de compter le tribut que leur paye la reine-impératrice sous le nom de subvention et qui leur sert à acheter la poudre qu'ils se plaisent à brûler entre eux quand ce n'est pas contre elle. Car, à défaut de la *jihad*, la guerre sainte contre les infidèles, leur occupation favorite est la vendetta, qu'ils appellent *badal*. Encore nous a-t-on assuré qu'ils commencent à se dégoûter de cette dernière. Certes il n'est pas de plaisir comparable à celui de tenir son ennemi enfermé dans sa maison au bout d'un fusil dont la hausse est bien réglée et de loger une balle dans sa porte à chaque fois qu'il fait mine de l'ouvrir : il y a dans cette situation une humour irrésistible et dont un cœur bien placé ne peut manquer de goûter le sel. Libre à votre adversaire de guetter de son côté, par une meurtrière savamment dissimulée, si votre tête ne dépasse pas imprudemment le rebord de votre terrasse : c'est dans les conventions du jeu. Jadis avec les vieux *jezails* à pierre, le sport était à peu près inoffensif : on tiraillait beaucoup, mais on touchait si rarement qu'on avait lieu d'être d'autant plus fier de son adresse ; et cela faisait durer le plaisir. Avec les martini-henry et les lee-metford, c'est tout le contraire : même un médiocre tireur peut avoir ses chances, et l'unique cercueil déposé en permanence à la mosquée du village (c'est le même qui sert à mener tous les morts en terre) est trop souvent mis à réquisition. Bref, la fréquence et la brusquerie des dénouements tragiques a ôté beaucoup de son agrément au passe-temps national. Il est assurément curieux de constater que l'introduction des fusils dernier modèle ait inspiré aux petites factions afridies à peu près les mêmes sentiments qu'aux grandes nations européennes : la perfection même de leur armement les dissuade de s'en servir entre soi. D'ailleurs, les jours de caravane, il y a trêve, de peur que les balles ne s'égarent, et le touriste n'a même pas la distraction d'entendre parler la poudre ni de voir un seul Afridi en liberté.



STATUE GRÉCO-BOUDDHIQUE TROUVÉE À TAÏKAL (PAGE 557).
MUSÉE DE LAHORE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A la vérité on en a disposé pour lui tout le long du chemin, mais à l'état domestiqué et de voleurs devenus



AFRIDIS EN TENUE DE CAMPAGNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE BURKE, À LAHORE.

gendarmes. Il en a même un derrière sa voiture, un pseudo-cipaye des *Khaïber Rifles* qu'il a dû embarquer comme escorte au caravansérail de Jam-Roûd en même temps qu'il acquittait son droit de péage de quelques roupies. Le brave garçon, paisiblement assis, son fusil entre les jambes, a veillé sur ses jours tout en fumant le narghileh du cocher. Soyez sûr qu'il le ramènera sain et sauf, après quoi, n'étant plus de service, il ira rendre son arme pour qu'un sergent européen la mette soigneusement sous clef jusqu'à la prochaine garde. Les *Khaïber Rifles* sont des hommes de confiance : seulement on ne peut tout de même pas leur laisser jour et nuit un fusil entre les mains si près de la frontière. Car vous savez qu'il est écrit : Ne nous induisez pas en tentation.

M. J. Darmesteter a trop spirituellement conté, pour que nous recommencions après lui, comment à la suite de la dernière campagne de Kâboul les Anglais eurent l'ingénieuse idée de proposer aux Afridis de faire la police de la passe en échange d'une honnête compensation. Nous voudrions simplement reprendre l'histoire où il l'a laissée. La politique anglaise était au fond celle du grand propriétaire qui fait venir ses pires braconniers pour les élever à la dignité de gardes : elle réussit fort bien. Non seulement les Afridis renoncèrent à leur droit de pillage, mais le corps des *Jezailchis* ou « mousquetaires », levé parmi eux pour assurer la sécurité des caravanes, se transforma insensiblement, sous le nom de *Khaïber Rifles*, en une sorte de régiment indigène fort de 1 000 hommes et commandé en fait par un officier européen. L'entretien de ces troupes de police revenait à environ deux lâkhs de roupies par an (un lâkh vaut 100 000) et un autre lâkh était distribué comme subside entre les *maliks* de la tribu : les douanes et les péages de Jam-Roûd subvenaient d'ailleurs en grande partie à ces dépenses. Depuis seize ans l'arrangement n'avait subi aucun accroc. Aussi, quand le colonel Warburton prit sa retraite au commencement d'août 1897, le gouvernement du Pendjâb lui témoigna-t-il à juste titre sa satisfaction pour l'habileté avec laquelle, depuis 1882, il avait su mettre la dernière main au système dont le colonel Hastings avait été l'initiateur. Et le communiqué officiel insistait particulièrement sur ce fait que « le Khaïber, un jour de *kafila*, est aussi sûr qu'une grande route de l'Inde... ».

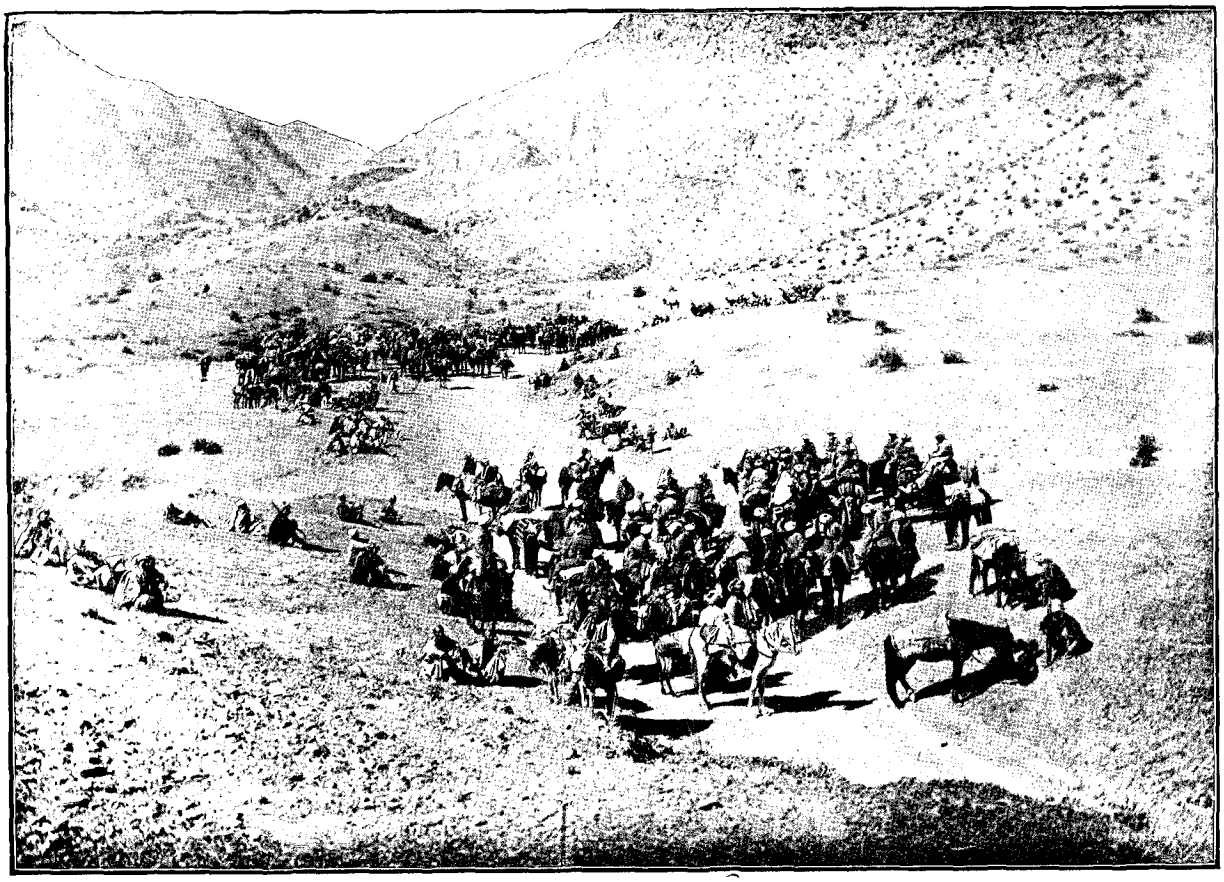


DEVANT JAM-ROÛD : SIKH PORTANT UN FAUCON. — DESSIN D'OULEVAY, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMTE LANCKORONSKI.

*
* *

Le 23 du même mois, 10 000 Afridis, appartenant à six des huit clans qui composent la tribu, descendaient en armes dans la passe. Presque sans coup férir ils s'emparaient du poste d'Ali-Masjid, gardé par leurs compatriotes (car enfin les loups ne se mangent guère entre eux), et, enivrés de leur victoire, s'en venaient jusqu'à l'orée de la plaine insulter le fort de Jam-Roûd. On conte même à ce propos une anecdote assez plaisante. Une batterie solidement escortée sortit à leur rencontre, mais n'osa s'engager dans la passe, et ouvrit le feu à 3 000 mètres contre les groupes les plus aventurés. Le premier obus était à peine tiré que, sur la hauteur visée, un drapeau blanc signalait, comme au polygone : « Plus haut et à gauche ! » C'était un ex-cipaye qui se divertissait aux dépens de ses anciens officiers instructeurs. On rectifia d'ailleurs le tir selon ses indications, et les Afridis s'empressèrent de disparaître derrière la crête de la colline.

Ils s'étaient trouvé de l'occupation ailleurs : le 24, ils se jetaient tous ensemble sur le caravansérail fortifié de Landi-Kotal, gardé, comme Ali-Masjid, par un détachement des *Khaïber Rifles :* mais ici ils rencontrèrent plus de résistance qu'ils ne pouvaient attendre de la part de gens de même sang. Un *soubadâr* qui fut tué en conduisant la défense avait avec lui l'un de ses trois fils et les deux autres parmi les assaillants. Ceux-ci ne purent pénétrer dans la place que le lendemain au matin : mais ils y trouvèrent un trésor pour eux inestimable, 50 000 cartouches que l'*Ass. Pol. Officer*, croyant que la passe serait défendue, avait eu juste le temps de faire venir de Jam-Roûd avant d'être rappelé « par ordre supérieur ». Ces munitions approvisionnèrent gratis les Afridis pour le reste de la campagne : dans le nombre il y avait même de ces meurtrières balles « dum-dum »



CARAVANE DANS LA PASSE DE KHAÏBER (PAGE 558) — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE BOURNE ET SHEPHERD, À CALCUTTA.

fabriquées tout exprès à leur intention et qu'ils expérimentèrent à leur tour avec succès sur les troupes anglaises [1]. Cet heureux coup de main eut un retentissement considérable, et un an plus tard, à Simla, dans une conférence publique, un fonctionnaire civil a pu, à la face du vice-roi et aux applaudissements de l'assemblée, traiter ce 24 août 1897 de « jour de douleur et de honte pour la domination anglaise dans l'Inde ».

Cependant les Orakzais, encouragés par les exploits de leurs voisins, menaçaient à leur tour les confins sud-ouest du district de Peshavar, et, après quinze jours de marches et de contremarches, s'attaquaient aux forts de la chaîne de Samana, qui gardent les communications entre la vallée de Kohat et celle du Kouram, cette autre route de Kâboul. Ce fut la réédition, dans une autre direction et à deux mois de distance, de l'affaire de Chakdarra et de Malakand. Il va de soi qu'ici aussi les forts étaient considérés comme imprenables sans artillerie : encore faillirent-ils être pris. On découvrit à l'épreuve que tous avaient un « coin mort », c'est-à-dire un angle où l'ennemi pouvait s'installer à couvert du tir des défenseurs et démolir à son aise la muraille. Les troupes de secours arrivèrent juste à temps, le 15 septembre, pour sauver le fort Cavagnari ou Goulistân, dont la petite garnison était aux abois. Mais il était déjà trop tard pour le fortin de Saraghari : ce n'était plus depuis le 12 qu'un amas de décombres, sur lequel gisaient les corps dépouillés et mutilés des vingt et un soldats sikhs qui l'avaient vaillamment défendu jusqu'au bout, sans que les forts voisins pussent leur prêter aucune assistance. Là-dessus les experts arrivèrent et décrétèrent que le poste était mal situé, mal construit et gardé par une troupe insuffisante : les vingt et un Sikhs devaient périr. Il y a mieux : la seule raison qu'on put donner et qu'on donna pour avoir exposé ces braves gens dans une telle souricière était l'impérieuse nécessité de maintenir les communications héliographiques entre les forts Lockhart et Cavagnari. Or, on s'aperçut par la même occasion que le poste était absolument inutile et qu'il suffisait, pour se voir d'un fort à l'autre, soit de surélever le parapet de chacun d'eux de $1^{m},50$, soit d'abattre un arbre et de faire sauter un rocher. Cette constatation un peu tardive économisera la dépense de rebâtir Saraghari ; quant aux « héros sikhs », on leur paye un monument commémoratif sur la différence.

1. C'est ainsi que la balle qui brisa, deux mois plus tard, la jambe du fameux joueur de cornemuse Findlater, des Gordon Highlanders, en qui tous les cafés-concerts de Londres ont salué « le héros de Dargai », était une « dum-dum ».

En attendant, l'affaire devenait sérieuse, car les Afridis et les Orakzais sont deux puissantes tribus, capables de mettre chacune sur pied 25 000 hommes, pour la plupart bien armés. On décida de les poursuivre en force jusqu'au cœur de leur pays encore inexploré, un nœud de hautes vallées montagneuses dominé au Nord par la grande chaîne de Safed Koh ou Montagnes Blanches, et qui a donné son nom à la « Campagne du Tirah ». C'est de là que leur seraient dictés les termes de leur soumission. Plus de 20 000 hommes, dont un tiers de troupes européennes, se concentrèrent à Chinavari, au pied du Samana, sous les ordres de sir William Lockhart, le présent généralissime de l'Inde. Bien que l'émir, appelé à leur aide par les tribus, eût refusé de bouger, on mobilisa encore une réserve de 10 000 hommes et, pour plus de sûreté, on dispensa de l'expédition les cipayes afridis, dont près de 2 000 servent dans les régiments indigènes du Pendjâb.

Le 17 octobre seulement tout fut prêt pour la marche.

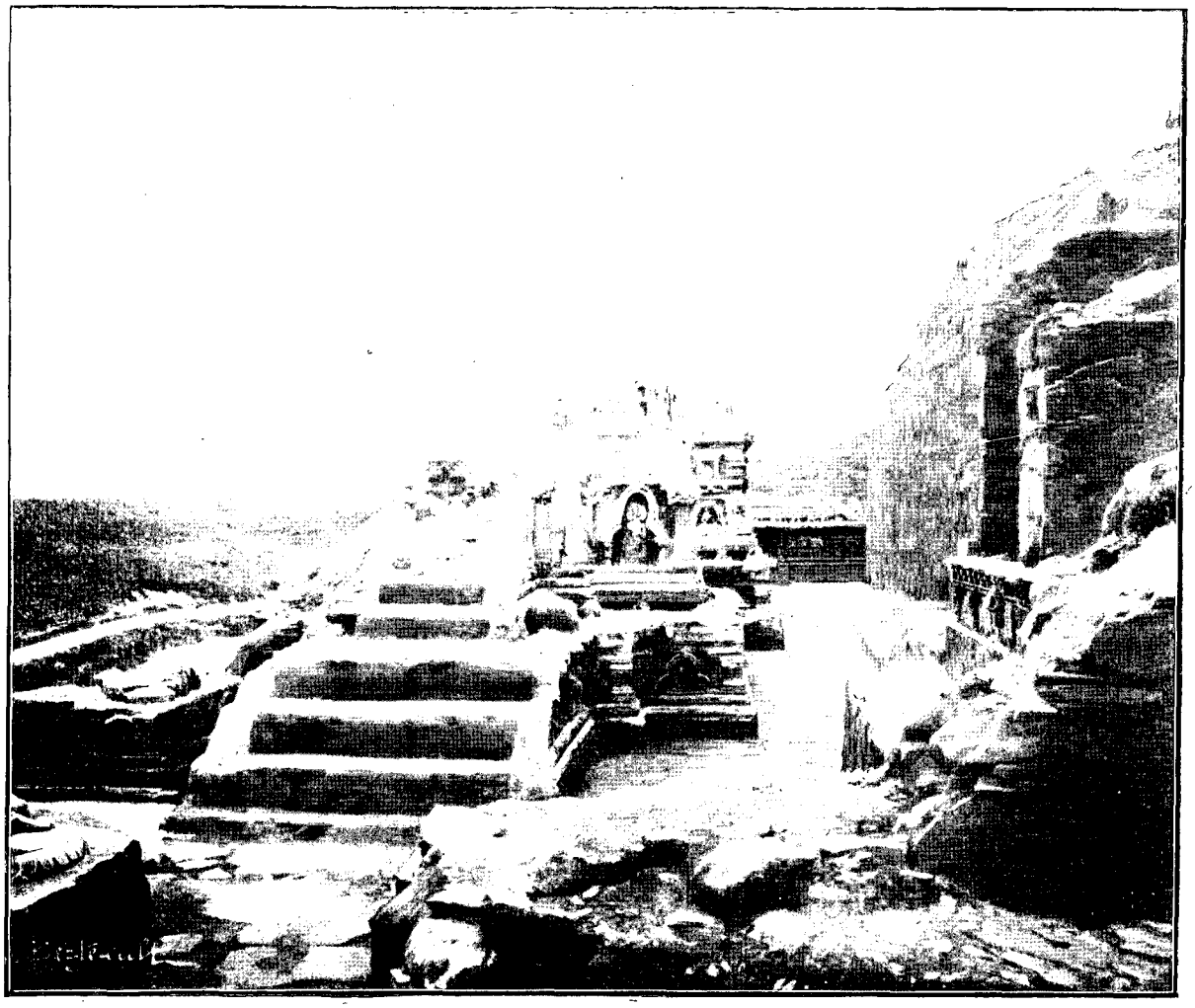
Le premier pas à franchir était la chaîne du Samana. Les pionniers que l'on avait envoyés à l'avance pour aplanir la route avaient été molestés sur leur gauche du haut des falaises abruptes où se tient le village de Dargai[1] : il fallait punir ces vexations. Le 18, on enleva assez aisément cette position presque inaccessible, grâce à un habile mouvement tournant exécuté en même temps que l'attaque directe : mais les troupes, en arrivant au haut, se trouvaient si épuisées et si dénuées de tout, qu'il fallut l'abandonner aussitôt que conquise. Elle fut réoccupée de plus belle par les habitants, renforcés de nouveaux contingents que le bruit de la fusillade avait fait monter des vallées. Aussi, le 20, quand on crut devoir se saisir de nouveau de ces mêmes hauteurs, la tâche était-elle devenue infiniment plus difficile : pour comble, on eut l'imprudence de ne les aborder cette fois que de front. Il y avait à gravir sous le feu plongeant de l'ennemi, à 300 mètres de distance et sur une étendue d'environ 100 mètres, une pente complètement découverte avant de gagner un nouvel abri. Les Gourkhas passèrent, non sans laisser derrière eux le terrain jonché de leurs morts et de leurs blessés. A quelques exceptions près, les soldats anglais des Dorsets et des Derbys n'osèrent courir le risque de les rejoindre. De leur côté, les vaillants petits Népâlais, trop faibles pour donner l'assaut final, ne pouvaient plus ni avancer ni revenir sur leurs pas à travers la zone mortelle. Trois heures durant, la colonne assaillante demeura ainsi coupée en deux et arrêtée dans son élan. Comme dans la chanson d'Ambêla, « les balles pleuvaient en pluie fine et le cœur des Firangis était plein de douleur ». La situation devenait de plus en plus critique. Enfin l'on fit avancer les Gordon Highlanders qui formaient l'arrière-garde, en même temps qu'on concentrait le feu de l'artillerie sur le plateau. A un signal donné, les 24 canons firent rage pendant trois minutes, puis se turent. Alors le colonel écossais se tourna vers ses hommes : « Le général dit que la position doit être emportée à tout prix : les Gordon Highlanders vont la prendre! » Sans une hésitation, au son de ses cornemuses, le bataillon se lança en masse sur la pente fatale : l'ennemi ne l'attendit pas. Ce beau fait d'armes, qui provoqua dans le monde anglo-saxon un immense enthousiasme, coûta 12 officiers et 193 soldats tués ou blessés. Ce fut l'action la plus chèrement disputée et la plus glorieuse de la campagne ; il est dommage que dans ses dépêches le général en chef ait dû reconnaître depuis que c'était aussi la plus inutile et la plus maladroitement conduite ; « mais cela, c'est une autre histoire », comme dit Rudyard Kipling.



DEUX PASSANTS : MUSULMAN ET HINDOU.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMTE LANCKORONSKI.

Il serait trop long de suivre par monts et par vaux l'expédition, d'abord sur la rivière de Khankhi, puis, le 29, par la passe de Sampagha dans la vallée de Mastoura, le quartier général des Orakzais, qui se soumirent, et enfin, le 31, par la passe d'Arhanga, dans le Maidan, le séjour d'été des Afridis, qui tinrent bon. Le trait le plus intéressant à

1. Ne pas confondre ce Dargai avec le village du même nom situé au pied du Malakand.



STOUPAS RUINÉS SUR LA ROUTE DE KABOUL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

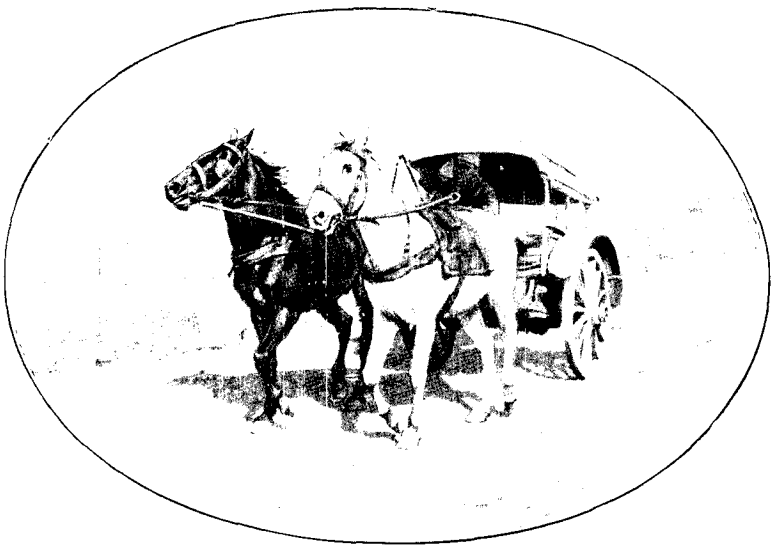
relever est la curieuse composition des armées indiennes, aussi bien modernes qu'anciennes, c'est cette prodigieuse multitude de « suiveurs de camp », marchands, valets, palefreniers, muletiers, chameliers, porteurs, etc., qui les encombre tout comme à l'époque mogole : — il y en avait encore cette fois 18 000, autant que de combattants! — C'est, enfin, cette énorme quantité de bagages qu'elles traînent après elles, et que, dans l'espèce, 24 000 bêtes de somme suffisaient à peine à transporter. Imaginez à présent cette extraordinaire cohue se déroulant en marche, sur une file interminable, tantôt trébuchant dans les rocailles des montagnes, tantôt embourbée dans les rizières des vallées ; sachez-la à tout instant exposée aux embuscades et aux coups de main d'un ennemi acharné et insaisissable, qui toujours recule quand on avance, toujours attaque quand on se replie et suit, dans une *guerilla* incessante, la tactique la mieux appropriée à son tempérament et à la nature du pays ; voyez-la s'entassant à l'étroit et pêle-mêle pour la nuit dans ces camps où, dès le soir tombé, les balles commencent à pleuvoir aveuglément, et où tout sommeil devient impossible au milieu des malades qui toussent, des blessés qui gémissent, des bêtes qui crient et s'affolent; ajoutez la difficulté des approvisionnements, les Afridis ayant préféré brûler leurs granges plutôt que de les laisser piller par l'ennemi; n'oubliez pas encore, en raison de la saison tardive, le froid, déjà piquant à cette altitude pour les troupes européennes, mais terrible pour les cipayes et surtout pour ces misérables coulis, mal couverts et mal nourris, qu'il abrutit et paralyse, et vous commencerez à prendre une petite idée des difficultés de cette laborieuse campagne du Tirah, dont les officiers anglo-indiens comparent amèrement les fatigues sans gloire avec la renommée surfaite de la facile expédition de Khartoum.

Quand la colonne se retrouva le 17 décembre dans le district de Peshavar et qu'il lui fut enfin permis de reprendre haleine, on ne put se dissimuler qu'elle n'avait pas rempli tout son objet. On était bien entré pour la première fois dans le Tirah, non sans peine ; on y était même resté plus d'un mois, non sans privations et déconfort; on était trop heureux d'en être sorti en n'y laissant qu'un millier d'hommes et une partie des bagages. Même le « retirement » des troupes, le long de la rivière Bara, avec les irréconciliables Zakka Khêls exultant

à leurs trousses, ressemblait bien plus, sous la pluie glacée, à une miniature de la retraite de Russie qu'au retour de vainqueurs qui ont pu voir, parler et châtier en maîtres. A la vérité, on réoccupa le Khaïber sans combat, juste six mois après son abandon, le 23 décembre ; mais il fallut y maintenir une garnison anglaise jusqu'à travers les lourdes et malsaines chaleurs de l'été. Cependant la suppression de leurs subsides faisait plus que toutes les expéditions de représailles pour amener les Afridis à composition et décider leurs *jirgas* à négocier avec les autorités anglaises. Sous la pression de la majorité de la tribu, les clans les plus récalcitrants finirent par céder. Le 24 octobre 1898, un millier de *maliks* afridis se réunirent, munis de sauf-conduits, sous le fort de Jam-Roûd, et après trois mois de pourparlers on convint d'en revenir tout bonnement à l'ancien système d'avant la guerre...

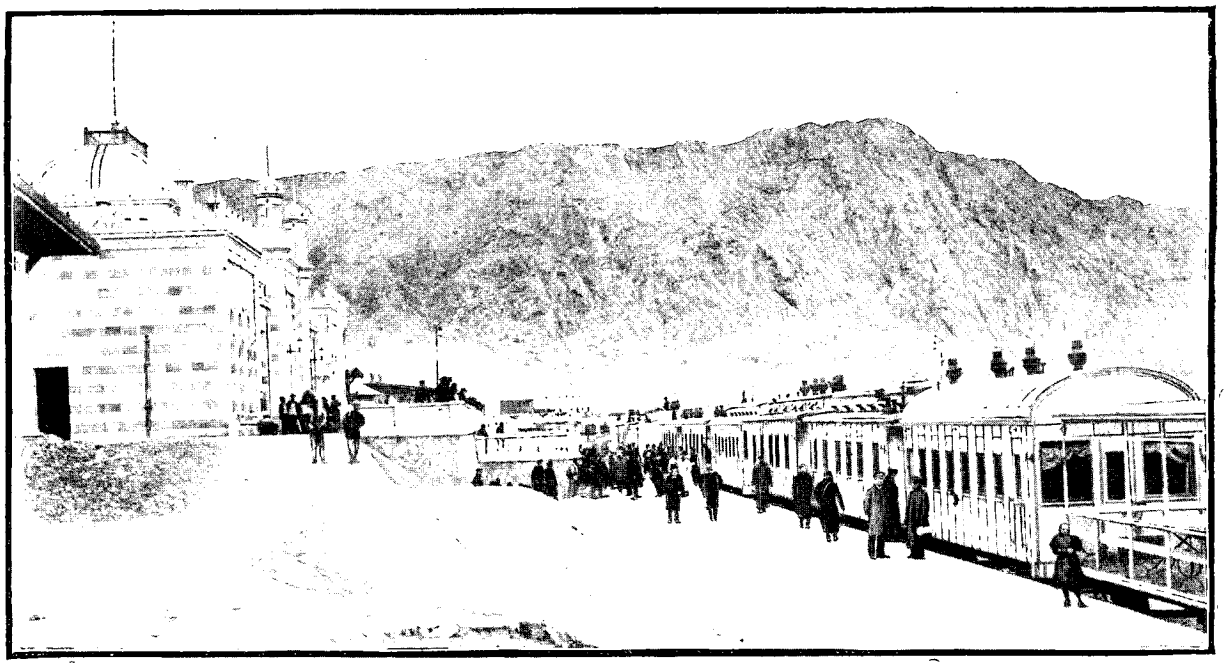
Ce qui complique la question des frontières, c'est qu'en fait il n'y en a pas *une*, mais deux. La première et la véritable marque, comme nous l'avons vu, la limite effective de la juridiction britannique et s'arrête à la lisière des districts de Hazara, Peshavar, Kohat, etc., qu'on a quelquefois proposé d'enlever au lieutenant-gouverneur du Pendjâb pour les mettre directement sous la main du vice-roi de l'Inde. L'autre, purement théorique, mais infiniment plus ample, n'est rien moins, au Nord, que la ligne de démarcation convenue entre les commissions anglaise et russe des Pamirs, et, à l'Ouest, que celle imposée par sir Mortimer Durand à l'émir d'Afghanistan. Entre les deux s'étend, sous le contrôle britannique, une zone montagneuse de plus de 50 000 kilomètres carrés, peuplée de 1 250 000 habitants, et capable, d'après les dernières estimations, de lever pour sa défense 250 000 hommes aguerris. C'est l'existence simultanée de ces deux frontières qui a donné naissance dans les cercles officiels anglo-indiens à deux politiques opposées, l'une qui veut absorber toute la marche indépendante et reporter la frontière véritable jusqu'à la frontière théorique, et l'autre qui recule devant les difficultés et les frais d'une telle occupation. Le système de la « non-intervention » est, on le devine, celui des gens d'esprit rassis, des *political officers* et de la plupart des fonctionnaires civils, soucieux avant tout d'avoir la paix et de bonnes finances ; le parti militaire tient naturellement pour le système radicalement opposé, celui de la « marche en avant », au nom des intérêts supérieurs de la défense impériale contre le péril russe. Nous n'avons pas, il va de soi, à choisir entre les politiques en présence, d'autant que le gouvernement de l'Inde, qui est après tout le principal intéressé, n'a jamais su mieux faire jusqu'ici qu'hésiter entre les deux ou plutôt flotter de l'une à l'autre. Ce qu'il y a de plus clair, c'est que la question de la « frontière du Nord-Ouest » est encore loin d'être réglée, et que le million d'Afghans qui la bordent donne infiniment plus de fil à retordre aux Anglais que les centaines de millions d'Indiens de la péninsule.

A. FOUCHER.



TONGA OU VOITURE DE POSTE SUR LA ROUTE DU KHAÏBER.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU COMTE LANCKORONSKI.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



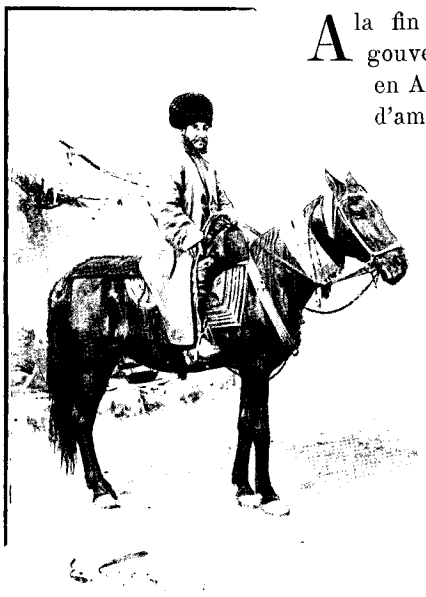
NOTRE TRAIN EN GARE DE KRASNOVODSK (PAGE 566). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

EN CHEMIN DE FER DE LA CASPIENNE A SAMARKAND[1]

PAR M. LE COMTE W. DE ROTTERMUND.

I

Merv. — Le Kara-Koum. — Tchardjoui. — L'Amou-Daria



CAVALIER MERVIEN. — DESSIN DE GOTORBE.

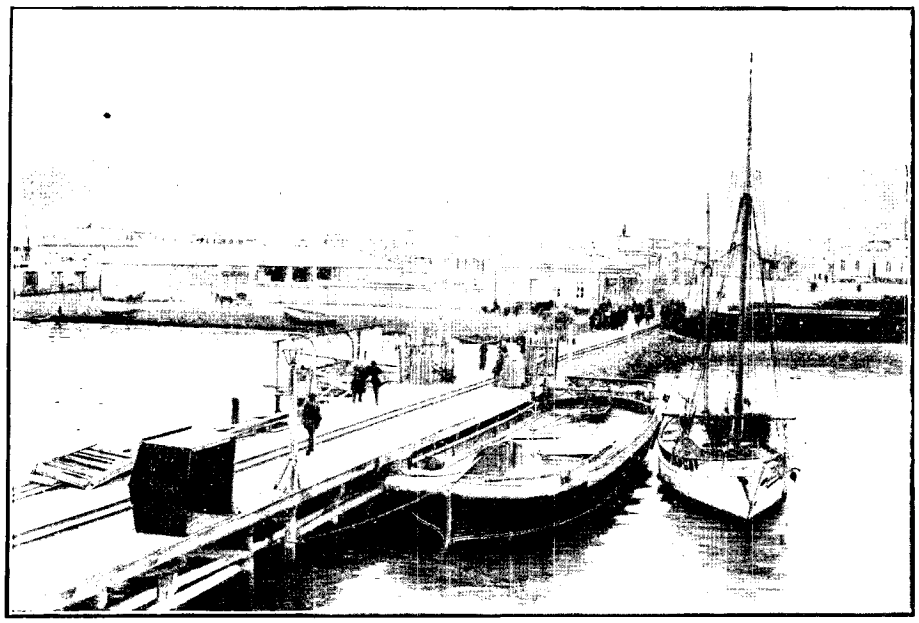
A la fin de l'année 1897, grâce à l'obligeance du général Kouropatkine, gouverneur d'Askhabad, j'avais organisé, avec quelques amis, une excursion en Asie centrale sur le chemin de fer transcaspien. A notre petit groupe d'amis s'était joint un correspondant du *Times*, dont la personnalité avait été déclarée par nous, car pour voyager en Asie il est nécessaire d'avoir une permission spéciale et personnelle du ministre de la guerre. Nous avions le plus grand plaisir de voyager avec ce compagnon fort aimable, mais comme le général nous avait promis de nous faire assister à des manœuvres à Askhabad, il se cachait en dedans de nous, peut-être à notre insu, quelque malin plaisir à pouvoir montrer à ce sujet de la gracieuse reine Victoria, impératrice des Indes, que sur chaque point de la frontière nous avions 20 000 hommes de bonnes troupes formant de petites armées qui, grâce au chemin de fer, pouvaient être concentrées sur un point donné en trois ou quatre fois vingt-quatre heures.

Donc, le 11/23 novembre, à 10 heures du matin, le vapeur l'*Amiral Korniloff*, sur lequel nous étions embarqués, entrait dans la rade de Krasnovodsk. Comme toujours, la Caspienne avait été capricieuse et de mauvaise humeur; ses vagues courtes et heurtées nous avaient rudement secoués, et c'est avec un véritable soulagement que nous nous sentîmes abrités par les hautes montagnes qui forment la rade de Krasnovodsk et qui dessinent en lignes noires leurs contours fantastiques sur un ciel d'Italie. M. de Klemm, agent diplomatique, et le colonel Brunelli, chef de la ligne transcaspienne, nous attendaient au débarcadère pour nous recevoir au nom du général Kouropatkine.

1. *Voyage exécuté en* 1897. — *Texte inédit.* — *Illustrations d'après des photographies.*

Un train de luxe avec wagons-salons, wagon-terrasse, cuisine, restaurant, nous attendait à la gare. C'était la première surprise de ce voyage qui ne devait être qu'une longue suite de surprises.

Lors de la construction du chemin de fer transcaspien par le général Annenkof, la tête de ligne était Ouzoun-Ada et non Krasnovodsk, mais la Caspienne, toujours capricieuse et sujette à des perturbations volcaniques sous-marines, se retira d'Ouzoun-Ada, n'y laissant que quelques pieds d'eau ; en 1896, on fut obligé de prolonger la ligne de 70 verstes et d'aboutir à Krasnovodsk, où la profondeur de la mer permet aux plus grands navires de se ranger le long des quais. Krasnovodsk est devenue une ville ; elle est désormais l'entrée et l'entrepôt de l'Asie centrale.

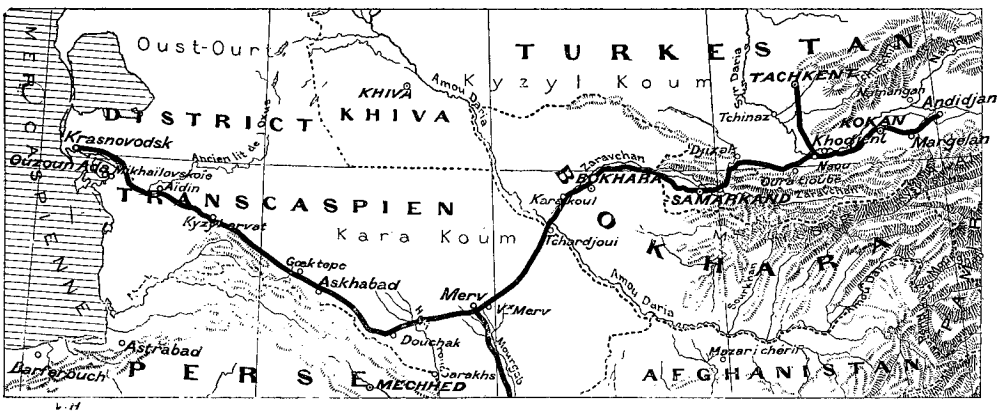


KRASNOVODSK. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

C'est ici que viennent s'entasser les unes sur les autres ces milliers de balles de coton qui vont être dirigées sur Petrovsk et l'intérieur de la Russie. C'est à Krasnovodsk que sont installés ces appareils distillatoires aux dimensions colossales qui fournissent de l'eau à toutes les stations de la ligne sur un parcours de près de 800 kilomètres. Entre Krasnovodsk et le Mourgab (qui passe à Merv) il n'y a pas d'eau ou presque pas d'eau. Les stations sont approvisionnées par des trains spéciaux composés de plates-formes portant d'énormes cuves contenant chacune environ 600 seaux d'eau potable.

Ce manque d'eau a été l'une des plus grandes difficultés à vaincre par les premières expéditions militaires et ensuite pour la construction de la ligne ; les puits artésiens n'ont donné que des résultats négatifs, et pourtant la question pouvait être résolue d'une manière plus simple et plus certaine ; elle le sera probablement dans l'avenir.

Entre Krasnovodsk et Merv, la frontière entre la Russie et la Perse est une frontière naturelle formée par une chaîne de montagnes qui semble être la continuation de la grande chaîne caucasienne ; dans plusieurs endroits c'est un mur de granit de plusieurs centaines de pieds qui surgit perpendiculairement de la plaine. C'est bien plus sérieux que la fameuse grande muraille de la Chine. La ligne du chemin de fer longe ces montagnes à une distance variant de 1 à 3 kilomètres. En Russie, c'est la plaine et les sables du désert de Kara-Koum.



LE CHEMIN DE FER TRANSCASPIEN.

Entre ces rochers il serait facile de construire des bassins-réservoirs pour récolter les sources et les eaux de pluie et les distribuer ensuite aux stations et aux terrains cultivés, qui ne demandent que de l'eau pour devenir d'une fertilité phénoménale, ainsi que le prouve l'oasis de Merv arrosée par le Mourgab. Mais autant ces terrains peuvent être appropriés aux cultures annuelles, autant ils sont impropres à toute création forestière ; à environ 1 mètre de profondeur on y rencontre de l'eau saumâtre



LES TURKOMANS VENUS À NOTRE RENCONTRE À GÉOK-TEPÉ

et très salée, et sous l'action du soleil, si puissant dans ces contrées, le sel vient se cristalliser à la surface du sol. Dès que les racines, après avoir traversé la couche végétale, rencontrent l'eau concentrée de sel, l'arbre dépérit, son écorce prend une teinte brune et il faut le remplacer par de jeunes sujets.

A 3 heures nous quittons Krasnovodsk pour arriver à 9 heures du matin à Géok-Tepé (ou Gœk-Tépé).

Une centaine de Turkomans, leur chef en tête, tous en grand costume, sont rangés sur le quai de la gare.

Un colonel d'état-major, le colonel Folbaum, envoyé par le général gouverneur, vient s'offrir pour nous expliquer, cartes en mains, toutes les phases du siège et de la prise de Géok-Tepé, qui doit être considérée comme un fait historique de la plus haute importance, puisqu'à lui seul il représente la soumission de toute l'Asie centrale au pouvoir de la Russie.

Géok-Tepé était une forteresse dont les hautes murailles en terre glaise avaient un pourtour de 8 kilomètres ; commandée par le célèbre Tokma-Serdar, sa garnison se composait d'environ 40 000 guerriers et de 7 000 cavaliers. En 1880, le général Skobeleff investit cette place avec 58 bouches à feu et une armée de 8 000 hommes.

On a beaucoup écrit, on a beaucoup discuté, et pour ternir ce fait d'armes incomparable dans les fastes militaires, on a reproché à Skobeleff sa cruauté et le nombre effrayant des victimes ensevelies sous les ruines de Géok-Tepé! Mais que l'on se rappelle donc que Skobeleff n'avait que 8 000 hommes, que dans cette héroïque folie il risquait son armée et le prestige de la Russie, que les boulets de ses canons entraient dans les murs de terre glaise sans les ébranler et sans pouvoir faire brèche, et qu'il fallut l'héroïsme de l'enseigne Meyer pour fixer une mine aux pieds de ces remparts inexpugnables ; il eut la mâchoire fracassée, mais l'explosion de la mine ouvrit une brèche, et quand le colonel Kouropatkine s'élança à la tête de son régiment, il se heurta à la résistance désespérée des Tekkés, dont la bravoure est proverbiale en Asie et qui manient l'arme blanche comme les héros de l'antiquité.

Oui, il y eut du sang versé, des hécatombes de victimes, mais pour vaincre ces héros il fallait que le soldat russe fût lui-même plus qu'un héros, car il était dans la proportion d'un contre six, et il fallait enlever d'assaut une place fortifiée ; il fallait non seulement vaincre, il fallait, pour toujours, frapper de stupeur et d'épouvante ces populations sauvages réputées invincibles ; il fallait que de cette lutte homérique le nom russe sortît tellement éclatant que jamais même l'idée d'une révolte ne pût se faire jour à l'avenir.

En prenant Géok-Tepé, Skobeleff a donné l'Asie à la Russie, et quand le général Kouropatkine m'a montré la croix de Saint-Georges que Skobeleff lui a léguée, je me suis incliné comme devant une relique.

Les 8 kilomètres de murailles de Géok-Tepé sont presque intacts ; la brèche de Meyer seule présente un éboulement qui a comblé le fossé ; c'est par là que Kouropatkine est entré. A l'intérieur, rien, mais absolument rien, pas une cabane, pas même une ruine ; des trous, quelques monticules de briques, des éclats d'obus, un silence de mort ; la grande cité a vécu et les fières murailles ne défendent plus qu'un sol imprégné du sang de ses défenseurs et de ses habitants.

A une centaine de mètres devant la brèche, il y a un monument élevé à la mémoire des soldats russes tombés pendant le siège ; un peu à droite, un cimetière où vainqueurs et vaincus dorment côte à côte.

Mais il est temps de partir, le train nous attend pour nous conduire à Askhabad, où nous arrivons à midi. Nous nous rendons immédiatement chez le général Kouropatkine, auquel j'ai l'honneur de présenter les touristes anglais, mes compagnons de voyage. Le général nous accueille avec sa belle franchise de soldat. « Messieurs, dit-il, je suis charmé de vous voir dans notre pays. Amusez-vous, regardez, écrivez, et, sachez-le bien, ici il n'y a de secret pour personne, soyez de tout cœur les bienvenus. »

Le soir, vers 9 heures, présentation des dames. Toute la société d'Askhabad est réunie chez le général gouverneur ; la connaissance est bientôt faite, et au souper on se croirait déjà des amis de longue date. Vers minuit, les membres du Club nous font prier de venir terminer notre soirée chez eux; nous nous y rendons, nous y sommes reçus à bras ouverts.

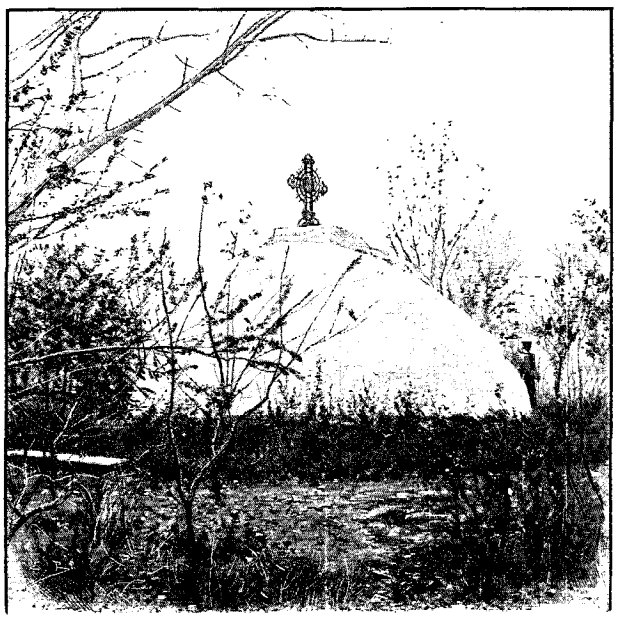
Le lendemain nous assistons à d'intéressantes manœuvres de la garnison ; le surlendemain nous circulons dans la ville, que nous quittons à 2 heures du soir.

Nous arrivons à Merv vers 2 heures du matin. Tout le monde dormait et notre train est rangé sur une voie de garage. A 10 heures, nous montons en voiture pour visiter les aouls (villages), où tout est préparé pour nous recevoir. Les hommes sont en grand costume, les femmes font du feutre, tissent des tapis ; on nous laisse pénétrer dans l'intérieur des kibitkas, ou tentes circulaires en feutre, dont les parois sont tendues de tapis et d'étoffes aux merveilleux dessins, dont les couleurs les plus vives et les plus opposées se marient entre elles avec harmonie.

Dans la journée nous assistons encore à des manœuvres de garnison qui nous semblent fort intéressantes. Les honneurs nous en sont faits avec une extrême amabilité par les officiers. Vers 5 heures, il fallait regagner le train pour changer de toilette ; à 8 heures et demie, grand bal au Club des officiers ; à minuit, souper. Ce bal de Merv fut une des plus charmantes soirées qui puissent se décrire ; un entrain qui dérida les plus rébarbatifs. Le cotillon était enlevé comme un tourbillon par le lieutenant de dragons Spokojski-Frantzewitch (le fils du général).

Les Anglais, les officiers surtout, ne connaissant ni les mœurs ni le caractère de notre armée, ne dissimulaient pas leur étonnement et même leur admiration à la vue de la cordialité, de la confraternité existant chez nous entre tous les officiers, quelle que soit la différence des grades. Au salon, ils sont tous égaux, ils causent, ils boivent ensemble comme des amis, comme des frères ; il n'y a ni morgue, ni raideur, ni respect outré et obséquieux, et pourtant au premier son du clairon tout le monde est à sa place, prêt à obéir passivement.

Le lendemain à 10 heures du matin, le général nous donna le spectacle d'une fantasia cosaque (djigitowka). C'était un plaisir inédit pour les Anglais. Là, ils étaient dans leur élément; presque tous bons cavaliers, ils surent apprécier l'adresse, l'agilité réellement prodigieuse avec laquelle les cosaques exécutent à une allure endiablée les tours de force les plus périlleux. Les charges à fond furent surtout remarquables.



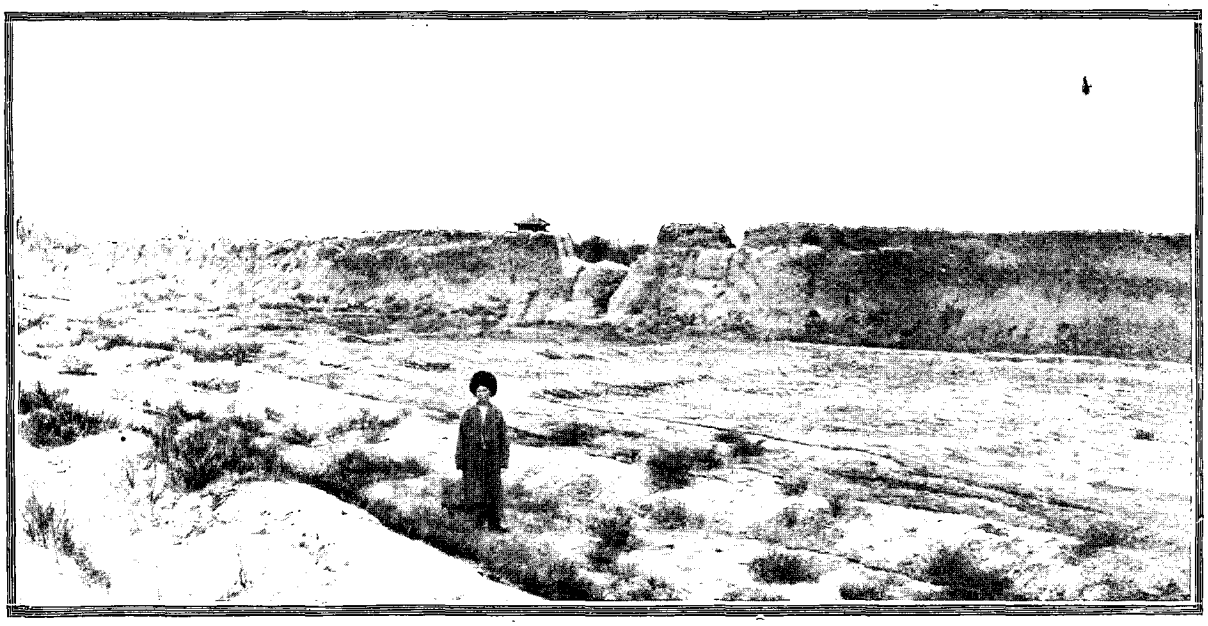
GÉOK-TEPÉ.
MONUMENT DES SOLDATS RUSSES TOMBÉS À L'ASSAUT DE LA VILLE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

A 2 heures, nous quittons Merv pour nous rendre à Bairam-Ali et de là au vieux Merv, dont les ruines couvrent toute la plaine à une distance qu'il est même difficile d'apprécier.

Il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, d'être fixé, ou même d'avoir quelques renseignements sur l'histoire de Merv et sur la date de sa fondation.

Toutes les légendes indigènes se rapportent à Iskander (Alexandre le Grand) et à Gengis-Khan ; ces deux noms représentent pour eux toute l'antiquité; c'est à ces deux héros qu'ils attribuent la fondation de toutes les villes, et pourtant il est certain que Merv, Mérou, Maour ou March, est une des plus anciennes villes du monde, puisqu'il en est question dans le *Zend-Avesta*. Le nom de Merv n'appartient cependant pas à la ville seule, ni même à une agglomération de villes. Ce nom désignait anciennement l'oasis ou la contrée fabuleusement fertile traversée par le Mourgab, qui prend sa source dans le Paropamisos, au nord de Hérat. L'oasis de Merv est donc bornée au Nord par le Kara-Koum (désert de la Faim) et se trouve à 130 verstes à l'est de Sarakhs, à 250 verstes de Hérat, à 400 de Khiva et à 180 de Tchardjoui.

Nous entrons dans le vieux Merv du côté de Bairam-Ali, où notre train s'est arrêté. La première enceinte



GÉOK-TEPÉ. — INTÉRIEUR DE LA VILLE.

dans laquelle nous pénétrons (Koutchouk-Khan-Kala) doit être de construction relativement récente. Les murailles, bien conservées, ont quatre verstes de tour. Elles renferment un amas de ruines, mais dans lesquelles, pourtant, on retrouve le tracé des constructions : l'imagination aidant, il est facile de reconstituer par la pensée certains de ces édifices.

Dans ces portes flanquées de tours, construites en briques et recouvertes de terre glaise, dans ces bastions saillants, dans ces murailles reliant les points principaux de défense, on retrouve un souvenir des anciennes forteresses féodales.

En sortant de cette première enceinte, on pénètre par une porte en ruine et de construction très ancienne dans un espace immense dont l'œil ne peut mesurer l'étendue; les murailles se perdent au loin, pour reparaître plus loin encore ; à l'intérieur, rien : des monceaux de briques indiquent que jadis tout cela a été habité, et maintenant pas un arbrisseau, pas un brin d'herbe, plus de traces ni de rues, ni de routes ; c'est la désolation et le silence de la mort, et pourtant c'est Merv la merveilleuse, Merv la reine du monde.

Pendant quelques verstes, nous traversons ces amas de décombres et nous atteignons enfin le seul monument resté debout. C'est un mur d'environ 20 mètres de large, formant trois arcs dont les deux côtés sont pleins et fermés; les briques en majoliques bleues et blanches forment des dessins admirables. Devant les arcs pleins, il y a deux tombeaux parfaitement conservés que les indigènes appellent *Sahababouridal* (décapités), ce qui veut dire « ayant souffert pour sa foi ». Ce sont des sarcophages en pierre grise couverts d'inscriptions arabes. Tout autour on remarque les traces de nombreuses sépultures, car, d'après la croyance des indigènes, on peut entrer dans le Paradis si l'on parvient à saisir un pan du vêtement d'un saint ; mais pour cela il faut être enterré à ses côtés.

Du haut de cette éminence, considérée anciennement comme un lieu sacré, on découvre presque tout le pourtour de cette ville immense. Il n'en reste plus que les murailles d'argile, qui jadis protégeaient une cité florissante de près de deux millions d'habitants et qui, aujourd'hui, restent encore debout pour garder leurs cendres et leur souvenir.

L'origine de Merv se perd dans la nuit des temps. On sait seulement que c'était déjà une ville importante quand elle tomba au pouvoir des Perses et quand elle fit partie de l'empire d'Alexandre. Du v[e] au viii[e] siècle, Merv fut chrétienne ; elle fut même érigée en archevêché par les Nestoriens. Deux siècles plus tard, elle fut prise par les Arabes et devint la capitale du Khorassan. Mais ce fut au xi[e] siècle qu'elle atteignit l'apogée de sa grandeur sous la domination des Turcs. C'est à cette époque qu'elle fut surnommée la « Reine du monde ». C'était le centre intellectuel et commercial de l'Asie ; la ville possédait des bibliothèques, des palais, des mosquées, des hôpitaux, et près de deux millions d'habitants. Gengis-Khan épargna Merv, mais son fils Touli-Khan, voulant venger la mort d'un de ses fils tué dans un combat contre les Merviens, jura de détruire la ville de fond en comble et d'en exterminer tous les habitants. Il ne tint que trop bien parole. On nous a montré la porte par laquelle il fit sortir les victimes et l'endroit de la plaine où ses soldats les égorgèrent par groupes.

L'armée de Touli-Khan ne comptait que 80 000 hommes. Les Merviens, énervés par la mollesse et la

prospérité, ne surent pas se défendre, et ces 80 000 hommes massacrèrent 800 000 personnes (d'autres portent ce chiffre à 1 300 000) sans distinction d'âge ni de sexe. Il fallut deux semaines pour achever cet horrible carnage; on n'épargna que 400 jeunes filles choisies parmi les plus belles et 400 artisans qui furent traînés à la suite du vainqueur à Tchingizow, capitale du Kara-Koroum.

Après la chute des Timourides (1505), Merv fut prise par les Euzbegs : en 1510, elle retomba au pouvoir des Persans, puis en 1790 fut occupée par les Saryks, qui eurent à se défendre contre les Persans conduits par Chah-Mourad. Ne pouvant enlever Merv de vive force, il détruisit la digue du Mourgab (1795). Ce fut l'arrêt de mort de la malheureuse cité.

Cette digue formait un lac artificiel alimenté par le Mourgab, et de ce lac rayonnaient les canaux qui fertilisaient l'oasis et fournissaient l'eau nécessaire à la consommation de la ville.

Merv avait survécu aux plus épouvantables catastrophes, au massacre de tous ses habitants, à la destruction, au pillage, aux sièges, aux guerres, et chaque fois, grâce à sa position géographique, grâce à l'extrême fertilité du sol, elle se relevait de ses cendres. Privée d'eau, elle succomba, étouffée par les sables du désert, et ne présenta bientôt plus que cet amas informe de débris qui se déroule à perte de vue sous nos yeux.

Assis sur un tombeau, nous contemplons avec recueillement ce qui fut jadis la « Reine du monde ». Ces tas de briques qui seuls font onduler la plaine immense, cette couleur grise uniforme font songer à un linceul qui recouvre des millions d'êtres disparus. Ici on a vécu, on a aimé, on a souffert, et plus un souffle de vie ne vibre dans l'air; l'histoire elle-même s'est ensevelie dans ces décombres; il ne reste plus que des légendes. Là, pendant des semaines, on a égorgé un million d'êtres humains; le sable a bu le sang, et le sable l'a recouvert !

Nous nous arrachons à cette contemplation pour aller, à quelques verstes plus loin, visiter le mausolée du sultan Sandjar (ou *Sindjar*, comme le prononcent les indigènes).

Ce monument n'impose par ses proportions que lorsqu'on est tout près. Il a 42 mètres de haut de la base au cintre de la coupole et occupe une superficie de 215 mètres carrés. Les quatre murs qui forment les trois quarts de la hauteur totale sont un carré sur lequel repose un octogone qui coupe les angles par des voûtes suspendues dans le vide; sur cet octogone repose la coupole circulaire, dont les contreforts sont taillés en tranches de melon; le tout recouvert des plus merveilleuses broderies en majolique bleue, jaune et blanche. Mais l'édifice est percé à jour, lézardé, menaçant de s'écrouler à la moindre secousse du sol. D'en bas, on aperçoit bien haut, au second étage, des galeries aux parois richement sculptées, d'admirables colonnettes, tout cela suspendu sur le vide et retenu à la masse par la seule cohésion du ciment; et ce monument date du XI^e^ siècle ! Dans l'intérieur de ce mausolée aux dimensions colossales, un seul tombeau très simple en briques, une perche avec une queue de cheval et un lambeau d'étoffe.



MUSICIENS DANS LES AOULS DE MERV. — DESSIN DE MIGNON.

Les Turkomans honorent ce tombeau comme celui d'un saint et prétendent que là repose le célèbre sultan Sandjar. Mais il est bien peu probable qu'il en soit ainsi, car depuis cette époque Merv a été trop souvent ravagée, et les vainqueurs ont dû certainement profaner une sépulture aussi célèbre pour en enlever les trésors.



FEMMES DES AOULS LAVANT LE FEUTRE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le poète arabe Obéidal Jakout, qui habitait Merv à l'époque de la mort de Sandjar, prétend que ce mausolée lui a été élevé par sa veuve qui, dans un moment de désespoir, arracha le peigne qui retenait ses beaux cheveux et ordonna de le fixer au sommet de la coupole. On dit qu'il y est encore.

A quelque distance du mausolée on remarque de gros tas de pierres. Les Turkomans prétendent que là sont enterrés les ennemis du sultan et que chaque passant doit les maudire en y jetant une pierre.

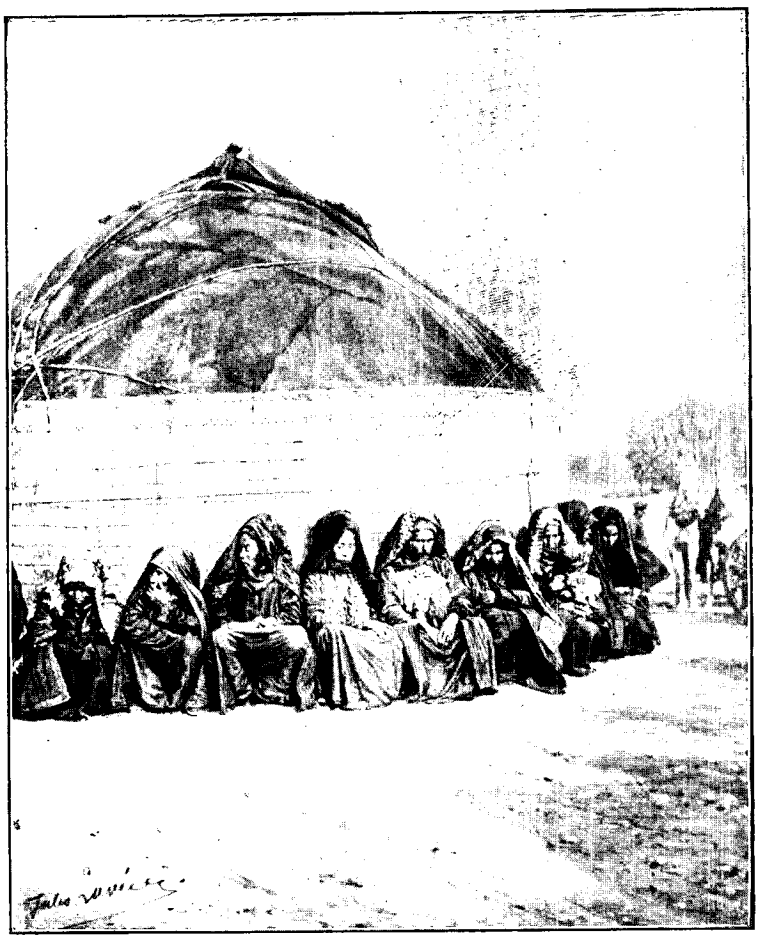
Plus au Sud, aux bords du Mourgab, il y a un endroit nommé Tal-Lchanane-Baba, où une inscription témoigne que là reposent les enfants du sultan Sandjar.

Nous visitâmes encore le tombeau d'un médecin célèbre du XVIe siècle, Iousouf Hamadani, dont le cercueil abrité par un pavillon est recouvert d'un tapis. C'est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage.

Dans la cour, fixé entre deux piliers très bas, il y a un cintre en bois; tout malade qui passe sous ce joug et y laisse un lambeau d'étoffe est infailliblement guéri. C'est le comble de l'art médical posthume.

Mais il est tard, nous remontons en voiture pour regagner Bairam-Ali. Nous retraversons les ruines du vieux Merv par le plus admirable coucher de soleil. C'était la joie et la splendeur du ciel éclairant le deuil et les misères de la terre. Ces mêmes rayons d'or et de pourpre ont éclairé Merv la belle; ces mêmes soirées délicieuses ont inspiré la poésie et l'amour, mais ne rendent que plus triste aujourd'hui cet immense ossuaire d'une ville qui n'est plus.

Merv « la Reine du monde », le vieux Merv d'aujourd'hui, ne renaîtra probablement jamais de ses cendres et son antique splendeur restera enfouie sous ses ruines, mais l'oasis de Merv, ce paradis terrestre sillonné par le Mourgab, va redevenir une des contrées les plus fertiles du monde. L'oasis, qui comprend environ 400 000 hectares, appartient en propre à S. M. l'Empereur, qui fait rétablir la canalisation du Mourgab d'après les plans des irrigations antérieures à Tamerlan. C'est le colonel Kachtalinski qui est chargé de la direction de ces travaux qui, pour être peu connus en Europe, n'en sont pas moins remarquables. La science moderne, malgré l'envie bien naturelle qu'elle peut avoir de critiquer la science ancienne, n'a rien trouvé à ajouter ni à retrancher aux tracés tant de fois séculaires des irrigations primitives. Pour donner une idée des travaux gigantesques exécutés par les Seldjoucides, la grande digue (détruite ensuite par les Bokhariotes) qui porte encore aujourd'hui le nom de « Sultan-Bend », forçait les eaux du Mourgab à se déverser dans le grand canal de « Sultan-Iab », qui avait 3 mètres de profondeur, 18 mètres de large et 120 kilomètres de longueur. C'était l'artère principale qui alimentait des milliers de petits canaux qui portaient en tous sens la vie et la fertilité.



MERV : FEMMES TURKOMANES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le Mourgab, qui est un grand fleuve, coule du Sud au Nord, et au delà de Merv se perd, absorbé par les sables du Kara-Koum.

Le nouveau Merv est appelé à devenir un des points les plus importants de cette partie de l'Asie. La nouvelle ligne construite par le bataillon du colonel Brunelli et inaugurée dernièrement part de la station de Merv, se dirige droit vers le Sud, et aboutit à Kouchka, situé sur l'extrême frontière de l'Afghanistan, à quelques kilomètres de Hérat. C'est le premier tronçon d'une ligne qui ira de Hérat à Kaboul et de Kaboul à Peshavar.

C'est le futur chemin des Indes, et le pauvre émir Abdurachman doit se trouver bien serré entre ces deux tampons qui finiront pourtant par se rejoindre, avec ou sans choc.

Il est aussi question d'une nouvelle ligne partant d'Askhabad, de Kaachto ou de Douchak, pour traverser les



MERV : UNE ÉCOLE DANS L'AOUL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

montagnes frontières et aboutir à Meched ou Mach-Had [1], capitale de la belle province du Khorassan, si riche en céréales : mais ceci n'est encore qu'un projet ; il est vrai qu'avec nos bataillons de chemins de fer on apprend ordinairement qu'une nouvelle ligne est construite, inaugurée et livrée à la circulation avant même de savoir qu'elle était projetée. La grande ligne transcaspienne, aboutissant actuellement à Tachkent, représente, avec ses embranchements sur Kouchka, Andidjan, Kokan, un parcours de plus de 3 000 kilomètres. Cette ligne va se continuer vers le Nord et rejoindre la grande ligne de la Sibérie, contournant, par conséquent, toute l'Asie centrale et la reliant directement à l'Empire.

Si l'on veut tenir compte des difficultés vaincues et des résultats obtenus, c'est l'œuvre la plus grandiose et la plus utile de la fin de ce siècle. Sur tout ce parcours qui traverse des contrées, sinon inconnues, mais certainement sauvages et fermées à toute influence européenne, les villes surgissent comme par enchantement. Krasnovodsk, Kyzyl-Arvat avec ses grands ateliers de construction, Askhabad, le nouveau Merv, le nouveau Tchardjoui, le nouveau Bokhara, Samarkand, Tachkent, etc. Toutes ces nouvelles villes sont situées sur la ligne même ; ce sont des villes européennes avec leurs banques, leurs comptoirs, leurs magasins, différentes fabriques, des usines, des hôtels, des clubs, etc. Les villes anciennes restent à l'écart (à une distance variant entre 5 et 14 kilomètres), conservant leur type, leur cachet original, leurs mœurs et leurs coutumes.

C'est l'éclat primitif placé à côté de la civilisation moderne, c'est le contraste le plus saisissant, le plus frappant que l'on puisse rêver. De toutes ces villes, Bokhara est la seule qui ait conservé pur et sans altération aucune son aspect des temps les plus reculés : quand on pénètre dans son enceinte, on est brusquement rejeté de quatre ou cinq siècles en arrière. Il y a pourtant une fausse note dans cet ensemble si merveilleusement conservé : ce sont les soldats de Son Altesse, qui sont affublés d'un uniforme quasi européen et chevauchent à âne avec leurs longs fusils sur l'épaule.

Le Kara-Koum et le Kyzyl-Koum (les sables noirs et les sables rouges) sont séparés par l'Amou-Daria.

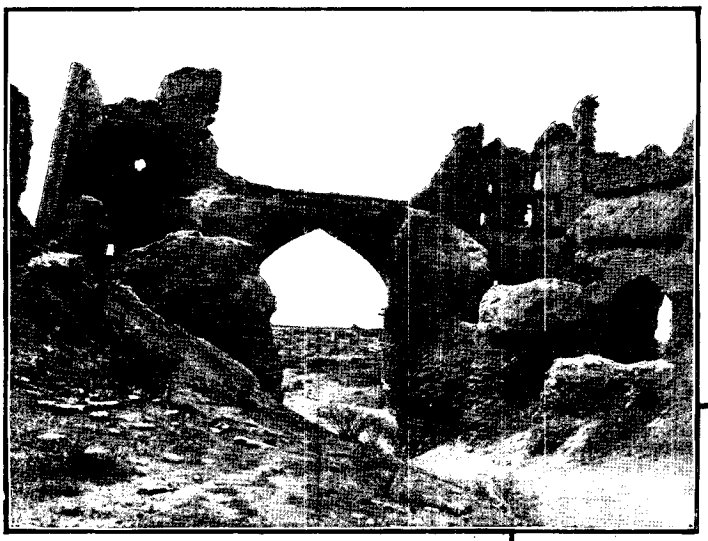
1. Meched fut bâtie sur les ruines de Thous, où se trouvaient les tombeaux d'Ali, fils de Mouça-er-Rydha, et de Rechid, fils d'El-Mehdi. — C'est une ville sainte et un lieu de pèlerinage très fréquenté. — La population est de 35 000 à 40 000 âmes. — Point stratégique très important. — Un chemin plus ou moins praticable relie actuellement Meched à Askhabad. — C'est l'unique coupure par laquelle on puisse pénétrer de la Perse en Asie centrale.

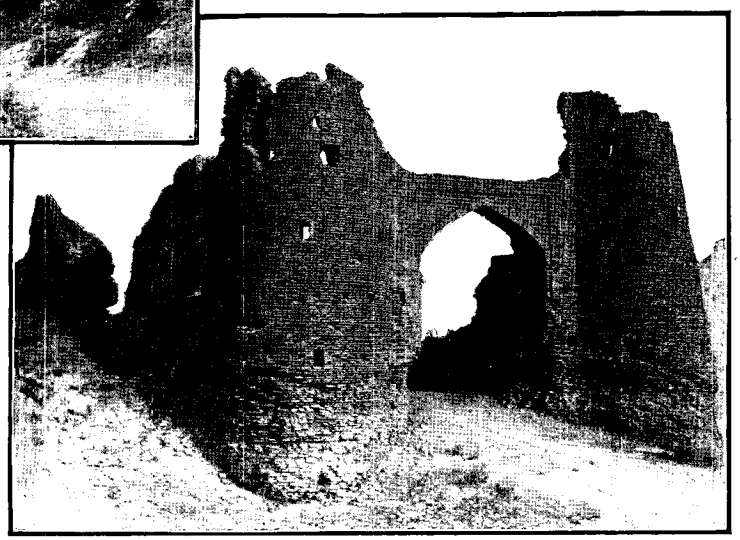
Ces deux déserts occupent une bonne partie de l'Asie centrale. Sauf quelques oasis, on pourrait dire qu'ils sont compris entre le 37° et le 44° de latitude et le 55° et le 67° de longitude. Le Kara-Koum s'étend des frontières de la Perse à l'Amou-Daria, et le Kyzyl-Koum de l'Amou-Daria au Syr-Daria.

Le Kara-Koum, appelé aussi le « Désert de la Faim », n'est pas une plaine de sable, c'est une mer soulevée par une tempête furieuse qu'un coup de baguette magique vient d'immobiliser; les vagues énormes sont des collines de sable qui semblent encore se poursuivre et s'écraser, le vent déchire les crêtes dentelées et enlève de légers tourbillons qui ressemblent à l'écume de la mer démontée; l'illusion est parfois complète, on s'étonne que le wagon ne balance pas comme un navire ballotté par les flots. Si le vent est fort, la voie disparaît souvent sous le sable, et chaque train transporte une équipe d'ouvriers pour déblayer le chemin. Comment Tamerlan, Gengis-Khan et tant d'autres ont-ils pu traverser ces déserts avec leurs armées? Il n'y a ni eau, ni chemins, pas un arbre, pas un brin d'herbe. Sous l'influence des vents du Nord-Est, ces collines marchent, et elles rétrogradent quand viennent à souffler les vents du Sud-Ouest; les déplacements sont évalués à 30 ou 40 mètres. C'est l'horreur de la désolation dans la plus large acception de ce mot. Que de larmes, que de souffrances, que de cris d'agonie, que de centaines de milliers de victimes étouffées, enfouies dans ces sables, qui tout comme les vagues de l'Océan engloutissent leur proie sans laisser la moindre trace! Oser avoir l'idée de tracer un chemin de fer de 1 500 kilomètres dans ces conditions est déjà un trait de génie; l'avoir exécuté, c'est bien prouver que l'impossible n'existe pas.

Le chemin de fer transcaspien traverse quatre oasis: celle d'Akhal-Teké, de Tedchen, de Merv et du Zaravchan. L'embranchement de Kouchka relie les oasis de Pendjeh ou Pendjdekh et de Youletan.

La protection de la voie contre l'ensablement est l'objet d'études et d'essais continuels. On plante des saxaouls, espèce de buisson qui a de faux airs de reptile et dont les racines s'accrochent au sol comme les tentacules d'une pieuvre. Le saxaoul croît très lentement : on ne l'employait que comme bois de chauffage; en ce moment on le respecte, on le soigne, on en plante tout le long de la voie; on sème aussi une espèce d'avoine sauvage qui se propage très rapidement en lançant ses semences à une très grande distance. Dans d'autres endroits on garnit les crêtes des vagues avec de la paille et des roseaux couchés. Tous ces moyens ne donnent pas encore de résultats bien positifs, mais le plus fort est fait, la ligne est construite et fonctionne régulièrement, et peu à peu on forcera le Kara-Koum à nous livrer ses richesses minérales. A Napta-Dagh il y a du pétrole et de l'ozokérite; près de Géok-Tepé, du soufre; à Akhal, de l'alun; à Merv, du sel Glauber; à Askhabad, du salpêtre; à Kara-Kala, du plomb; des sources chaudes sulfureuses et ferrugineuses à Buja-Dagh et à Artchma. Et tout cela, ce n'est encore que des trouvailles accidentelles.





VIEUX MERV : PORTE DES REMPARTS. — LA PREMIÈRE ENCEINTE. D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Les grandes émotions de Merv ne nous ont pas ôté l'appétit: nous dînons gaiement dans notre wagon table d'hôte et nous sommes encore à table quand notre train quitte Bairam-Ali pour nous conduire à Tchardjoui, où nous arrivons pendant la nuit. Nous sommes sur le territoire de l'émir de Bokhara.

A 9 heures du matin, le beg de Tchardjoui vient nous rendre sa visite et nous inviter à déjeuner dans la

plaine, où il veut nous offrir le spectacle des jeux et des danses. Il est admirablement beau ; son costume oriental lui sied à ravir, et nous devons lui paraître bien chétifs et bien étriqués. Il faut avouer que la civilisation n'a rien fait pour nous embellir, et qu'en Asie, un Européen n'a l'air que d'un pauvre sire.

Il y a deux Tchardjoui, comme il y a deux Merv et deux Bokhara : la nouvelle ville russe et la vieille ville indigène. Le Tchardjoui russe doit sa naissance au chemin de fer et au pont sur l'Amou-Daria. Cette ville a été créée par le général Annenkof, qui en avait fait son quartier général, et par le prince Hilkoff, aujourd'hui ministre des voies et communications. Le vieux Tchardjoui est situé à 10 kilomètres du nouveau, sur la rive gauche du fleuve. Je n'ai pu obtenir aucun renseignement précis sur son origine. M. de Klemm lui-même, dont la connaisance de l'Asie n'a d'égale que son inépuisable amabilité, n'a pu me fixer une date. On sait seulement que Tchardjoui s'appelait Amouyé, Amoulyé ou Amol. On en parle déjà au x^e^ siècle. Cette ville est située sur un des rares points où l'Amou-Daria peut être traversé, et c'est là, dit-on, qu'Alexandre le Grand effectua son passage avec toute son armée. On voit encore, sur les rives du fleuve, des espèces de tumulus sur lesquels il faisait allumer de grands feux pour servir de signaux de ralliement aux traînards.



VIEUX MERV : RUINES DE LA PREMIÈRE ENCEINTE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

Grâce à sa position géographique, Tchardjoui fut constamment pris et repris, saccagé, reconstruit. On le considérait comme la clef de Bokhara et le seul point où l'on pût tenter de traverser l'antique Oxus. En 1740, le chah Nadyr-Chah l'enleva aux Bokhariotes.

Depuis le chemin de fer et surtout depuis le pont, le vieux Tchardjoui est fatalement condamné à devenir une bourgade sans importance, tandis que le nouveau aura un brillant avenir commercial.

Mais il est temps de se rendre à l'invitation du beg. Les voitures traversent la nouvelle ville et nous déposent au pied d'un tertre sur lequel se dressent des tentes. Le beg a revêtu un costume d'apparat, longue robe en velours bleu somptueusement brodée d'or, le turban blanc et or ; il est encore plus beau que ce matin. Il serre gracieusement la main aux dames en montrant ses dents blanches et en faisant sourire ses yeux de velours. Il me semble que nos Anglaises sont moins disposées à se moquer de la vie du harem.

Devant la tente, dans la plaine, sont groupés environ 200 cavaliers turkomans. Sur un signe du beg, une chèvre ou un mouton tué est lancé dans l'espace libre devant nous ; aussitôt cette masse de cavaliers se précipite pour saisir l'animal. C'est quelque chose d'inouï : tout en restant en selle, ces enragés se penchent jusqu'à terre pour saisir la proie, les chevaux se cabrent, grimpent sur le dos d'autres chevaux ; ceux qui sont encore en dehors s'efforcent d'entrer comme un coin dans cette masse mouvante ; on frappe les chevaux et les hommes à coups de *nagaïka*, on crie, on hurle, c'est un fouillis inextricable ; on ne distingue rien, on ne voit qu'une masse compacte qui avance, qui recule, qui ondule dans tous les sens ; le chevreau a disparu, le plus fort ou le plus habile l'a saisi, mais on le lui dispute, chacun tire de son côté jusqu'à ce que l'heureux vainqueur parvienne à fuir en emportant sa proie. Selon moi, c'est à ce moment-là que le spectacle devient intéressant : le gagnant fuit avec l'animal en travers de sa selle, mais pour mériter la prime il faut qu'il parvienne à le jeter aux pieds du beg. Or, toute la troupe le suit à un galop effréné, on cherche à le joindre, à lui arracher le butin, ou du moins à lui couper tous les chemins qui peuvent le rapprocher du beg ; il faut gagner de vitesse, ruser, faire quelquefois des voltes invraisemblables, changer de direction, franchir tous les obstacles et enfin atteindre le but. Cela s'appelle la *baïga*.

Après cela vient la *batcha*, l'amusement préféré, la grande jouissance de tout musulman. Trois musiciens à barbe blanche s'accroupissent sur un tapis. Ils hurlent un chant impossible en frappant sur un tambourin. Deux *batchas* se mettent à danser. Ce sont des garçons d'une quinzaine d'années, habillés en filles,

avec deux longues boucles de cheveux tombant de leur calotte brodée d'or. Ils sont beaux, car il est dans leur profession de l'être, mais leurs figures efféminées font mal à voir. Je consens encore à comprendre une femme habillée en homme, mais un homme costumé en femme ne peut être que risible ou dégoûtant. Ces gestes, ces sourires, ces déhanchements qui rappellent la « danse du ventre », ces culbutes, ces pirouettes, ont quelque chose de cyniquement grotesque.

Après ces deux représentations si différentes, on nous sert un excellent déjeuner, mais un déjeuner sec : pas de vin, pas d'eau-de-vie, rien que du thé sucré pour avaler le *ploff* (mouton au riz) et tous les moutons qui se succèdent l'un après l'autre. Encore une grande lacune de la vie musulmane.

A 6 heures du soir nous quittons Tchardjoui, et lentement notre train s'engage sur le pont provisoire qui traverse l'Amou-Daria ou l'antique Oxus.

Ce pont est, dit-on, le plus long qui existe au monde : il a près de 7 kilomètres. Quoique le fleuve n'ait réellement que 2 kilomètres et demi de largeur, il forme plusieurs bras, et les îlots aujourd'hui à sec étant couverts pendant les crues, ces 7 kilomètres ne forment qu'une nappe d'eau de Tchardjoui à Farab, première station sur la rive droite.

On ne peut pas traverser l'Oxus sans éprouver une certaine émotion. Ce nom évoque tous les souvenirs de l'antiquité. Notre Nil asiatique, comme le nomme le prince Esper Ouchtimski, est aussi, selon la légende, un fleuve d'origine divine. Il prend sa source au Paradis. C'est sur ses rives qu'Adam et Ève se rencontrèrent après leur chute et leur séparation. Dans les chants aryens, ce fleuve est nommé, tout comme le Syr-Daria, Rasa ou Arang, Arg, Arvand (le rapide), Wakchou, Tambounadi, puis Ikchou (le sucré). Il est même à présumer que l'Oxus n'est que l'Araxe d'Hérodote. Les cartes de 1375 le nomment Ogus ; celles de 1501 et de 1504, Oksia. Mais, comme le fait observer le prince Ouchtimski, ces noms désignaient aussi l'Indus et le Tigre; c'est ce qui rend tellement difficile toute étude géographique de l'Asie.

Quoi qu'il en soit, nous traversons l'Amou-Daria ou l'Oxus dans des wagons-salons, à 10 verstes en aval de l'endroit où Alexandre le Grand le traversa avec son armée, 330 ans avant Jésus-Christ, à 228 mètres d'altitude.

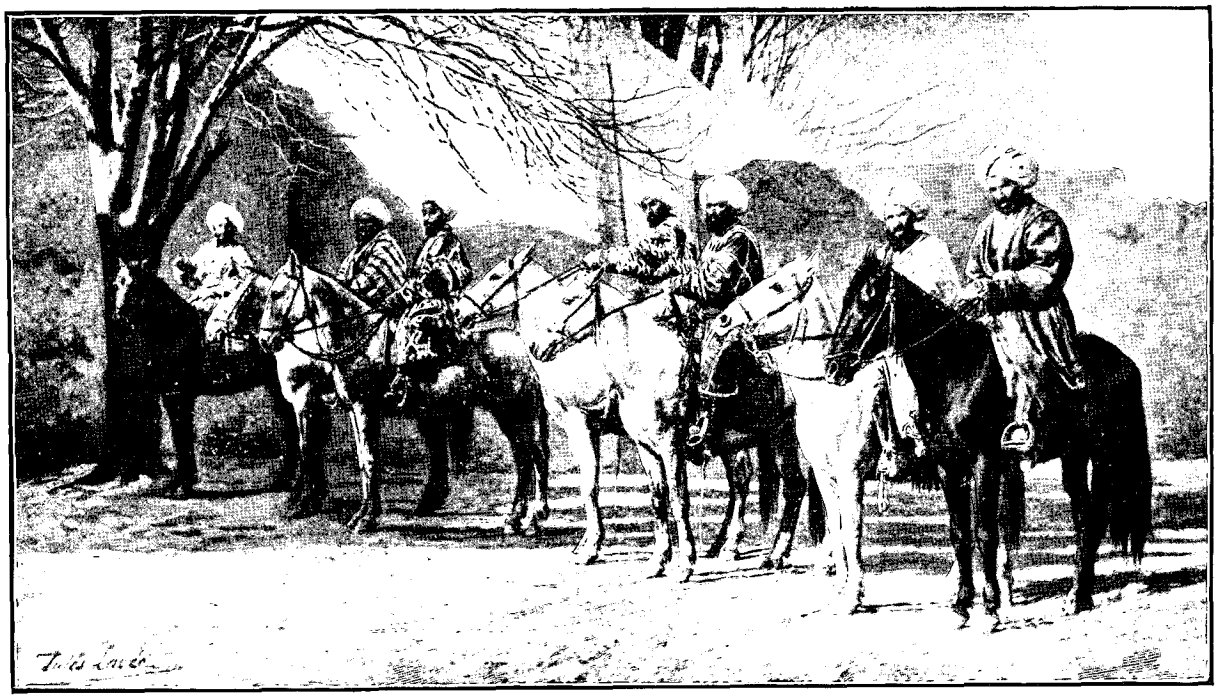
(A suivre.)

Comte W. DE ROTTERMUND.



L'ARMÉE DE S. A. L'ÉMIR DE BOKHARA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



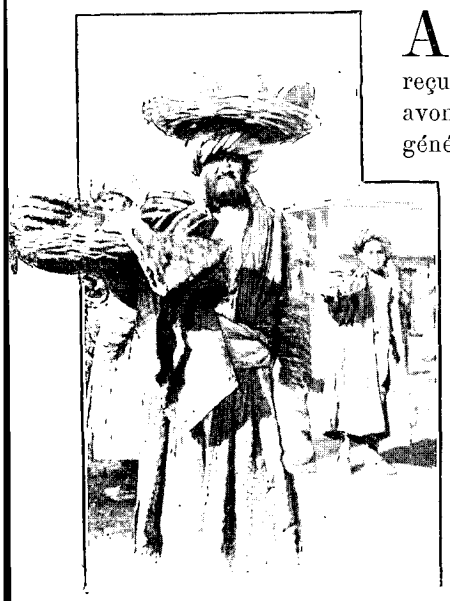
DJIGITES, CAVALIERS DE L'ÉMIR DE BOKHARA (PAGE 580). — DESSIN DE J. LAVÉE.

EN CHEMIN DE FER DE LA CASPIENNE A SAMARKAND[1]

PAR M. LE COMTE W. DE ROTTERMUND.

II

Bokhara. — Samarkand.



MARCHAND DE PAIN À BOKHARA. DESSIN DE MIGNON.

A 11 heures du matin, nous rendons visite à M. Ignatiev, agent politique à Bokhara. C'est M. de Klemm qui fait les présentations. Nous sommes reçus avec courtoisie, mais il y a une nuance qui nous fait sentir que nous avons dépassé la frontière du pays soumis directement à la juridiction du général Kouropatkine.

Après avoir changé de costume, nous nous empressons de partir pour le vieux, le véritable Bokhara, qui se trouve à 12 verstes de la station et du nouveau Bokhara, qui va devenir la ville européenne. Nos voitures sont précédées par une escorte de Djigites et par le maître de police. Le temps est splendide, les voitures sont bonnes; les chevaux vont comme le vent; c'est une promenade délicieuse.

Nous passons au pied d'une haute et longue muraille en argile que dépasse toute une forêt de beaux arbres, malheureusement dépouillés en ce moment de leur feuillage, qui est remplacé par des milliers de corbeaux. C'est Cher-Bourdine, une des résidences de l'émir, qu'il n'habite pas actuellement; il est à Kermineh. — Voilà enfin Bokhara, Bokhara la Noble, Bokhara-Chérif, la ville mystérieuse, dont l'histoire est écrite avec du sang, où les tortures les plus atroces et les rugissements de douleur étaient la plus douce distraction de ses souverains. Mais la Russie est intervenue; les supplices officiels et publics ont cessé. Tout en reconnaissant la souveraineté de l'émir, elle lui adjoint des conseillers qui le gênent dans ses caprices de tigre qui s'amuse. Il y a bien encore quelques têtes tranchées derrière les murs des palais, mais, comme on dit en Russie, il faut pourtant lui laisser quelque chose.

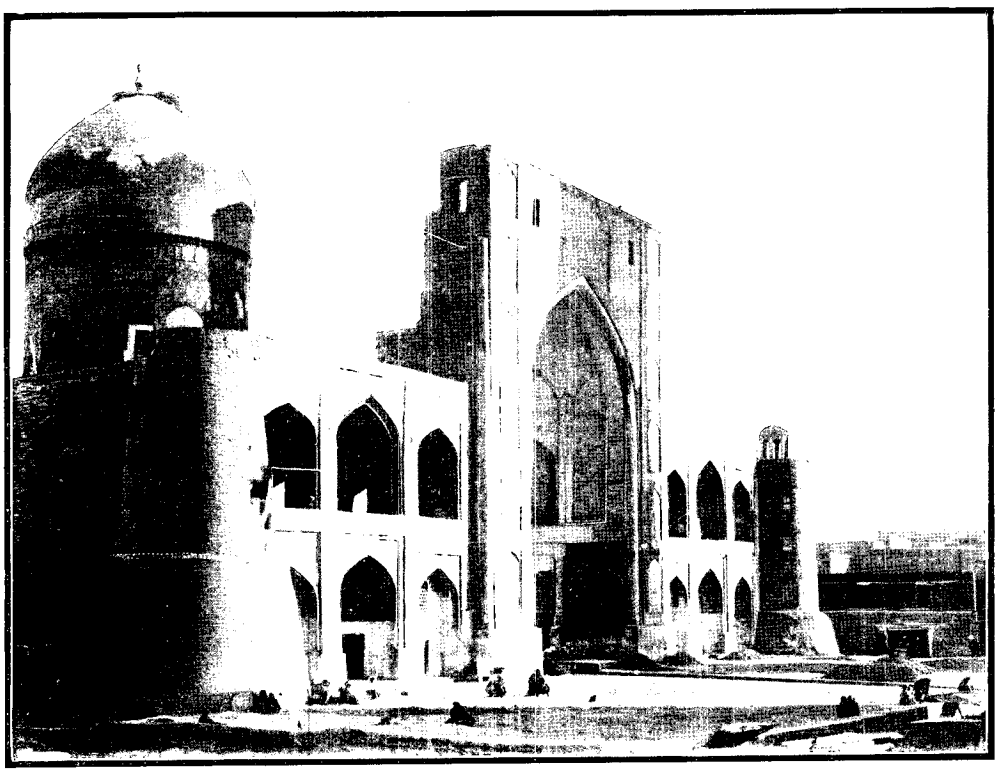
1. *Suite. Voyez p.* 565.

Nous sommes arrivés au *Tchime*, mur d'enceinte de Bokhara, percé de onze portes ou *dervazehs*, et nous pénétrons en voiture jusqu'au milieu du bazar; il y a seulement quelques années que le privilège de traverser la ville en voiture n'appartenait qu'à l'émir. Mais les vieilles coutumes disparaissent, Bokhara se civilise.

Se trouver tout à coup au milieu du bazar de Bokhara, c'est croire qu'un coup de baguette magique vous a fait traverser des espaces immenses pour vous déposer dans un monde nouveau.

Ces rues étroites, tortueuses, recouvertes d'un toit qui ne tamise que peu de lumière, ces échoppes sans portes ni fenêtres, où toutes les marchandises, tous les métiers se coudoient, ce mouvement incroyable d'une population qui ne vit que dans la rue, ce va-et-vient des chameaux, des ânes, des chevaux, des arbas, des moutons, des chèvres, ces cris de *Pocht* des conducteurs, ces hommes aux turbans blancs, aux halats de couleurs éclatantes, ces femmes mystérieuses voilées de noir, tout cela est d'un effet indescriptible et de la plus admirable couleur locale. Il faut une grande habitude pour s'orienter dans ce labyrinthe, et sans nos Djigites nous pourrions nous croire égarés avant d'avoir fait un pas. La foule des hommes et des animaux de tout genre qui circulent dans ces ruelles étroites est à la fois si compacte et d'allures si rapides qu'on se croit enlevé avec elle. Les boutiques sont des trous ou des enfoncements où trône un Bokhariote impassible, les jambes croisées sur un tapis; si ce n'était ce mouvement de la rue, on se croirait dans une galerie de figures de cire; et quel tableau pour un amateur de contrastes! Ici on vend des soieries; à côté on rôtit des morceaux de viande de mouton enfilés sur de longues aiguilles, et le cuisinier active son feu avec un éventail; plus loin on fait du pain dans un four en forme de chaudron qui brûle à grand feu dans la rue; puis une boutique de changeur avec ses tas de monnaie bokhariote, dont il faut 300 pièces pour faire un rouble; les tas sont préparés, on ne compte pas; puis des marchands de tapis admirables, des collections de *kounganes* (aiguières en cuivre ciselé), des selles, des harnachements, des éventaires de ces délicieux melons de Bokhara, des pyramides de bonnets, des étoffes brodées d'or et d'argent, des poteries, des quartiers de viande crue d'aspect repoussant, des monceaux de légumes, puis des pierres précieuses, des turquoises et les plus ravissants objets d'orfèvrerie. C'est la tour de Babel des marchandises, un brouhaha, un tohu-bohu qui vous grise.

Après trois heures de bousculades et de ballottages entre les chameaux, les chevaux et les ânes, nous découvrons tous en même temps que nous mourons de faim. Une collation, un *dastarkhan*, nous est préparé par ordre de l'émir à la maison de l'ambassade, mais il paraît que c'est bien loin, et le maître de police nous propose de déjeuner dans un restaurant du bazar. Nous ne sommes plus que dix; les autres sont quelque part perdus dans la foule. Nous entrons dans une cour; le restaurant est, dit-on, au premier étage. On nous montre un trou; dans ce trou il y a un escalier dont les marches ont près d'un mètre; c'est une échelle en pierre, où il faut grimper à quatre pattes; si celui qui me précède s'arrête, il s'assied sur ma tête et ainsi de suite! mais la faim nous donne des ailes et l'appétit nécessaire pour avaler des choses très problématiques.



MÉDRESSÉ À BOKHARA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Pendant ce déjeuner nous décidons d'aller visiter les prisons et de profiter de la présence du maître de



MARCHANDS DE MELONS DEVANT LE PALAIS DE L'ÉMIR, À BOKHARA. — DESSIN DE GOTORBE.

police, qui seul peut nous y introduire et surtout nous en faire sortir. Nous passons par le Righistan pour acheter du pain, des raisins secs et du tabac vert, puis nous enfilons un dédale de ruelles de moins de 2 mètres de largeur, formées par des murs en terre glaise percés de portes, mais sans fenêtres, et enfin nous arrivons à un monticule surmonté d'une construction grossière également en terre glaise.

Il faut grimper un raidillon, escalader des marches d'un mètre pour entrer dans un petit corps de garde de 4 mètres carrés, où il y a de bien belles armes. De là on passe dans une petite cour où les soldats sont rangés pour nous recevoir. Je les salue à la russe, mais ils ne connaissent pas cette coutume.

On ouvre une porte dans le fond à gauche; nous entrons dans un cachot sombre où grouillent une trentaine de prisonniers; à droite, une ouverture basse et étroite nous conduit dans un cachot plus éclairé, car la lumière vient d'un grand trou circulaire dans la voûte du plafond. C'est le cachot des grands criminels, qui doivent y rester à perpétuité ou qui attendent leur exécution. Tous enchaînés les uns aux autres par une seule et même chaîne attachée à un carcan rivé autour du cou, ils sont tous solidaires du moindre mouvement; il y en a vingt entassés dans un espace d'environ 12 mètres carrés. Jamais ils ne peuvent sortir de ce trou, à moins que ce ne soit pour marcher au supplice. On me dit qu'il y en a un qui est là depuis 25 ans !

Ma pauvre petite Wanda est toute perdue, elle est aussi blanche que sa bourka blanche, c'est elle qui distribue à chacun les provisions apportées. Dans le premier cachot, à la lueur de la torche, elle m'apparaît comme l'ange de la consolation, au milieu de toutes ces mains qui se tendent vers elle et de ces figures hâves, qui sourient pour la première fois peut-être depuis de longues années.

Ces prisons sont horribles, mais que sont-elles donc en comparaison de celles qui existaient il n'y a que quelques années ? Le *Siah Tchah* (puits noir), où l'on jetait les prisonniers condamnés à une mort lente,

pêle-mêle avec les cadavres en putréfaction de ceux qui les avaient précédés, et le *Kenne Hane* (trou aux punaises), où ces animaux étaient nourris avec de la viande crue, quand la prison était libre, et où les malheureux étaient enfermés pieds et poings liés pour être dévorés par ces affreux insectes. On me dit que ces horribles cachots ont été comblés par ordre du gouvernement russe; on me montre même l'escalier qui y conduisait, et l'endroit où se trouvait le trou dans lequel deux officiers anglais furent martyrisés en 1840; mais, pour être convaincu, j'aurais désiré obtenir des renseignements plus sérieux que ceux que pouvaient ou voulaient me donner nos Djigites.

Nous grimpons sur le dôme qui recouvre le cachot des grands criminels. De là, la vue sur Bokhara est réellement originale: à gauche, les grandes murailles dentelées du Kremlin, ou palais de l'émir; à droite, tout un horizon de toits plats variés par des tours, des minarets, des mosquées; le mur d'enceinte ferme le tableau.

Cette première journée est terminée, la visite aux prisons nous a laissé une bien triste impression, et nous avons 12 verstes à faire pour regagner le train.

Le lendemain nous sommes sur pied de bonne heure et nous partons pour Bokhara par petits groupes séparés. Je suis avec Mme Hedrick et Wanda. Notre première visite est pour les prisonniers, auxquels nous portons du pain ; puis nous redescendons aux bazars pour faire des emplettes.

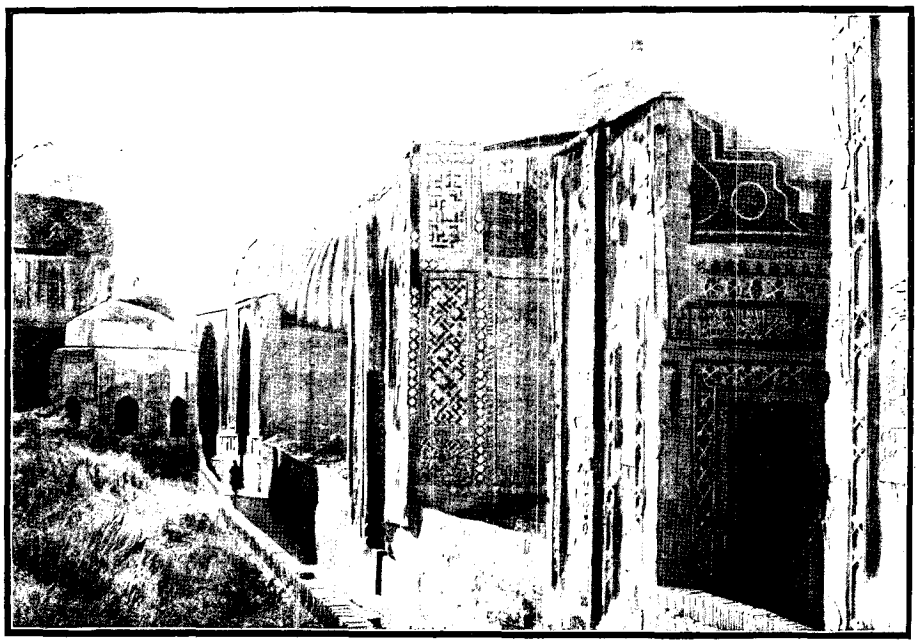
Drôles de marchands qui sont pourtant là pour vendre, mais qui ne paraissent pas s'en douter : accroupis sur leurs tapis, ils ne se dérangeront pas pour vous montrer la moindre chose; mais, sans sortir de leur impassibilité, ils vous laisseront bouleverser toute leur boutique, déplier tous leurs coupons de soieries, étendre leurs étoffes brochées ou leurs tapis. — Si vous n'achetez rien, ils ne feront pas un signe de mauvaise humeur. Pendant que mes compagnes de voyage chiffonnent les soies, je cause tant bien que mal avec nos Djigites, et nous en avons cinq aujourd'hui. Ils sont tous remarquablement beaux avec leurs turbans blancs et leurs riches kchalats serrés à la taille par une ceinture ornée de grosses plaques en argent.

Au Caucase, le mot *Djigites* s'employait pour désigner les plus braves, les plus alertes, les meilleurs cavaliers de la tribu ; de là vient le mot *Djigitowka* donné aux *fantasias* des cosaques. Ici aussi, ces Djigites sont des hommes d'élite (physiquement parlant) et sont au service particulier de l'émir.

Ils nous font parcourir tous les coins et les recoins de ces immenses bazars, qui sont un véritable labyrinthe, où l'on peut errer pendant des journées entières sans parvenir à retrouver son chemin. Mais le Djigite :

Nourri dans le sérail, en connaît les détours.

Il nous fait passer partout, écarte la foule et ne s'arrête que devant les chameaux qui souvent nous barrent la route quand ils passent en longues files, reliés l'un à l'autre par une corde attachée à un morceau de bois qui leur traverse le cartilage du nez. Dans ces ruelles sombres, étroites et basses, le chameau prend un aspect fantastique; à lui seul il remplit tout l'espace. Il fend la foule, comme un navire les eaux, en rejetant à droite et à gauche tout ce qui s'oppose à son passage.



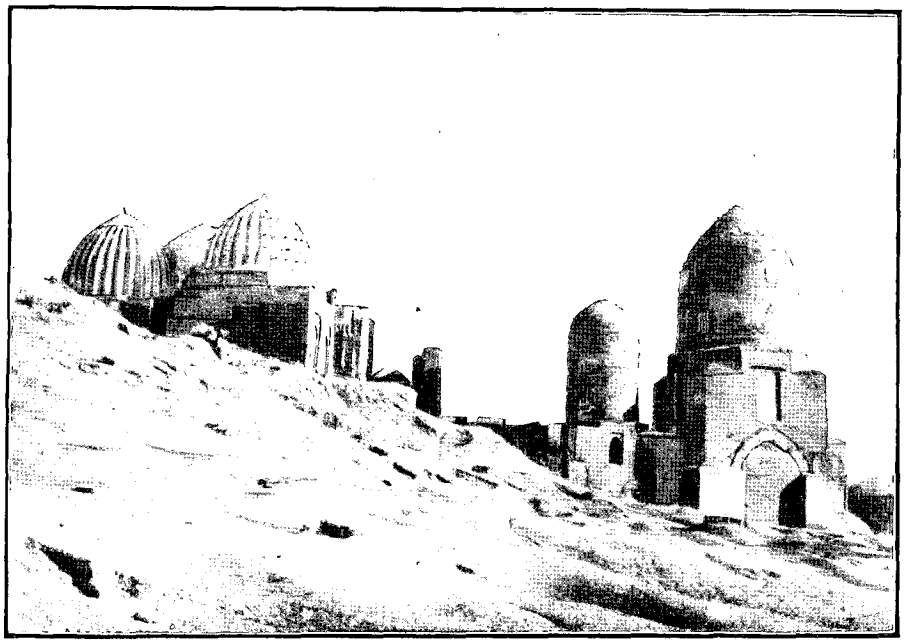
SAMARKAND : MOSQUÉE DE CHAH-ZINDEH (PAGE 586). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Vers midi on nous ramène à la « maison de l'ambassade », où une collation ou dastarkhan nous a été préparée par ordre de l'émir, et notre appétit de touristes y fait le plus grand honneur.

Cet hôtel de l'ambassade a été, dit-on, jadis confisqué par l'émir à un de ses grands fonctionnaires, lequel a été muré dans une niche de cette même maison pour y mourir de faim. Je sonde tous les murs du regard; il me semble que par une cruelle dérision son ombre doit présider à notre repas.

Nous retournons en ville pour visiter la grande mosquée en ruine, l'université ou « Médressé » qui lui

fait face, et la grande tour d'où, les vendredis, on précipitait les condamnés à mort qui venaient s'écraser et se transformer en une masse de chair et de sang en tombant de cette hauteur immense sur le sol du marché. Il n'y a que quelques années (six ans, je crois) que le gouvernement russe a formellement interdit à l'émir ce genre d'amusement hebdomadaire. Cette tour d'environ 80 mètres de hauteur est extrêmement curieuse par les admirables arabesques en terre cuite dont elle est recouverte depuis la base jusqu'au sommet, et que la photographie seule peut entreprendre de reproduire. C'est un des rares monuments et peut-être même le seul qui, depuis plus de cinq siècles, n'ait pas dévié de la verticale et qui ait résisté aux tremblements de terre qui ont presque entièrement détruit les chefs-d'œuvre de Tamerlan à Samarkand.



SAMARKAND : AUTRE VUE DE CHAH-ZINDEH. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Elle est terminée en haut par une espèce de lanterne semblable à celles des phares : ce sont de grandes fenêtres en ogive, séparées par des colonnes. Le condamné devait se présenter à chacune de ces ouvertures et faire un grand salut à la ville, au monde (*urbi et orbi*), et ensuite à la foule qui l'attendait en bas; après quoi il était placé sur une planche que l'on sortait par la fenêtre donnant sur le marché; la planche s'inclinait, et le malheureux était lancé dans le vide pour venir se broyer sur le sol, aux trépignements de joie d'une foule hurlante.

Impossible d'obtenir l'autorisation de visiter l'intérieur de cette tour, parce que du sommet on pourrait voir les femmes musulmanes sur les toits plats de leurs maisons.

« Bokhara-Chérif », le centre de la science et de la lumière, mérite certainement ce titre pompeux pour le monde musulman. On y compte environ une centaine de « Médressés » (écoles supérieures) et un millier d'écoles primaires; les illettrés sont très rares.

Le « médressé » de Kalane, situé sur le marché, est le plus remarquable ; il renferme de superbes cellules, des oratoires ornés de ces majoliques si admirables dont l'Asie semble posséder le secret. Ces émaux bravent le temps sans altérer leurs couleurs, les briques de ciment se brisent, et l'émail reste adhérent aux débris.

L'enseignement des médressés (universitaire) consiste principalement dans l'étude du Coran ; il faut vingt ans de travail pour être théologien et obtenir le grade d'iman.

Il y a au moins 365 mosquées ou mesdjet à Bokhara, puisque les Bokhariotes se vantent avec orgueil de pouvoir prier Dieu chaque jour, pendant toute une année, dans une autre mesdjet.

Environ 200 ans avant Jésus-Christ, Bokhara s'appelait *Djemouket* et était une ville iranienne, tandis que Bokhara est un nom touranien, qui, dans les langues mongoles, signifie : temple, monastère[1]. De tous temps, Bokhara s'est distingué par son caractère essentiellement conservateur et son attachement aux souvenirs et aux traditions.

Avant de quitter Bokhara, je dois mentionner le dastarkhan qui nous fut offert par l'ordre de l'émir dans sa résidence de « Cher-Bourdine ». Je ne puis accepter la description enthousiaste de M. Moser; il est vrai que, le 20 novembre/2 décembre :

> De la dépouille de nos bois
> L'automne avait jonché la terre.

Les bassins étaient sans eau, les parterres sans fleurs, mais l'extérieur du palais n'a ni genre ni style: c'est un bariolage de couleurs très éclatantes; rien de fini, rien d'artistique; c'est un décor de théâtre plaqué pour être

1. Vambéry.

vu de loin. L'intérieur est plus intéressant ; il y a de belles chambres, mais elles sont tapissées de papiers les plus rouges ou les plus bleus. Quelques plafonds sont seuls réellement beaux, et dans cette multitude de chambres grandes ou petites, pas un meuble, pas une chaise, sauf le trône de l'émir dans la grande salle du bas. Des tapis, il y en a partout, et de fort beaux.

On nous fait remarquer une chambre représentant exactement l'intérieur d'un wagon de chemin de fer. Lors de son premier voyage à Saint-Pétersbourg, Son Altesse s'est trouvée si bien dans le wagon mis à sa disposition que, dès son retour dans ses États, ordre a été donné de transformer une chambre du palais en wagon.

Très curieuse aussi la grande chambre à colonnes où les femmes de l'émir viennent prendre leurs ébats ; il y a là tout un magasin de joujoux, des poupées, des polichinelles, des chevaux mécaniques, etc.

L'entrée de ce sanctuaire est interdite aux hommes ; on nous le montre par une fenêtre-balcon du premier étage, tandis que nos compagnes sont seules admises à s'approcher des joujoux des femmes de Son Altesse. Je vois nos Anglaises fureter partout ; elles aspirent l'air du harem, comme pour en surprendre les secrets. Je crois qu'elles seraient bien attrapées si on les y enfermait.

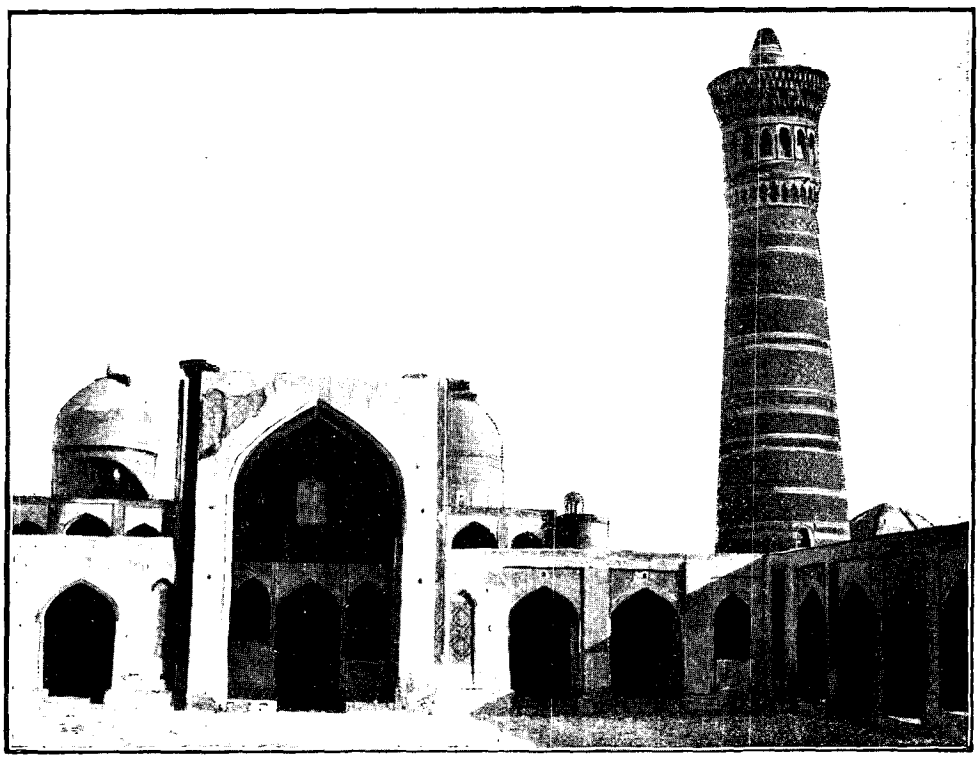
Nous sommes à Samarkand ! Ce nom seul nous cause une certaine impression. Il nous semble que dans l'air il y a encore quelque chose de ce Tamerlan qui fit trembler le monde.

La station est à 5 verstes de la ville ; notre première visite est pour le tombeau de Tamerlan, le « Gour Emir » ; et sans nous arrêter à admirer le mausolée, nous descendons dans la crypte, où une grande pierre recouverte de caractères koufiques désigne l'endroit où repose cet homme qui a rempli la terre de ce nom qui nous impressionne encore aujourd'hui.

Timour (dont nous avons fait Tamerlan) est né un mardi, le 5 Cha'ban 736 (1333 de notre ère), à Kech, dans un faubourg nommé « Shegri-Zebs » (la ville verte). Il était issu de la branche « Kereken » de la famille de « Berlas ».

Il est mort en 1405, à l'âge de soixante-douze ans.

Il a conquis et ravagé une grande partie du monde, qui a failli ne pas être assez grand pour le porter. La pierre qui scelle son tombeau est presque au niveau du sol, il faut s'agenouiller pour la toucher. Elle occupe le milieu du caveau souterrain ; à côté se trouve le tombeau du professeur de Tamerlan, Mir-Saïd-Barakat.



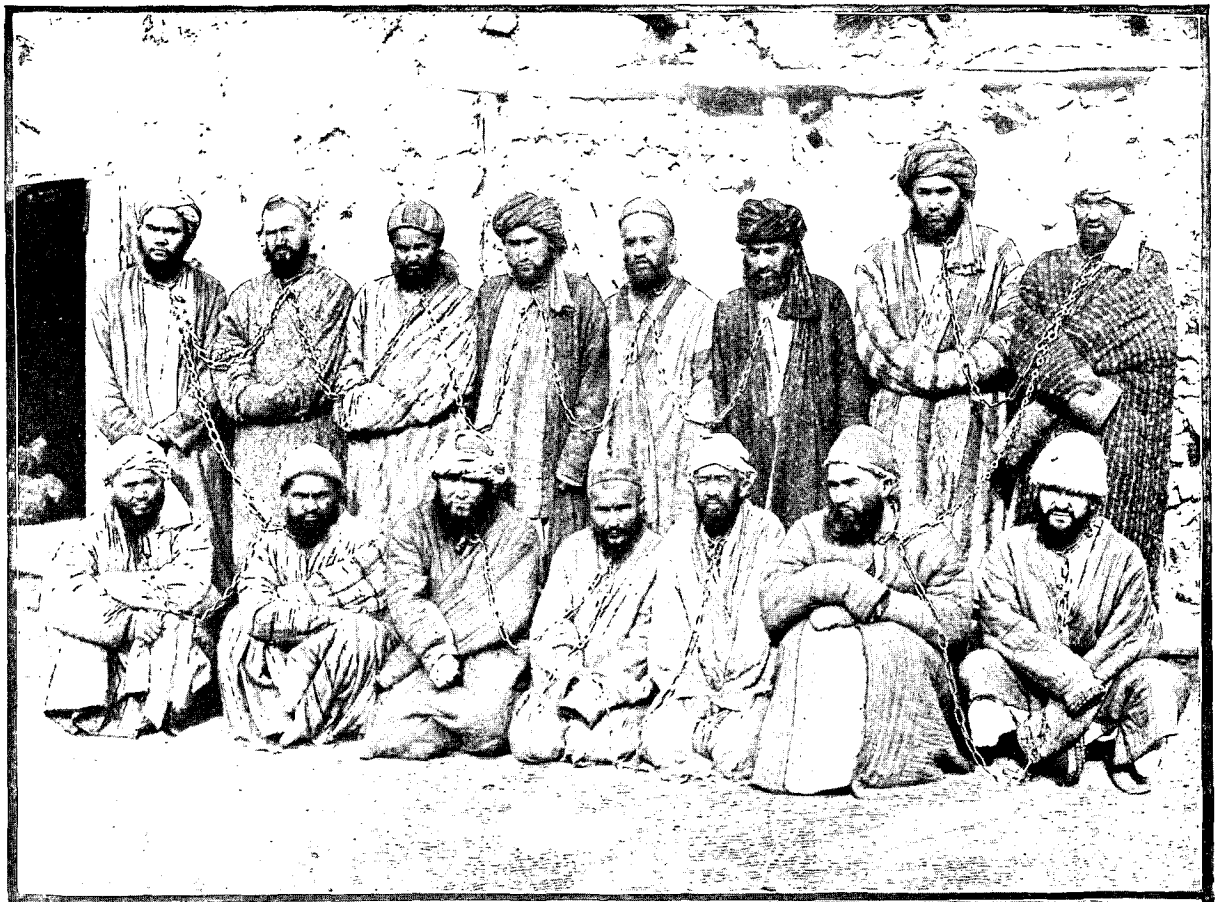
LA MOSQUÉE ET LA TOUR DES SUPPLICES, À BOKHARA (PAGE 581). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

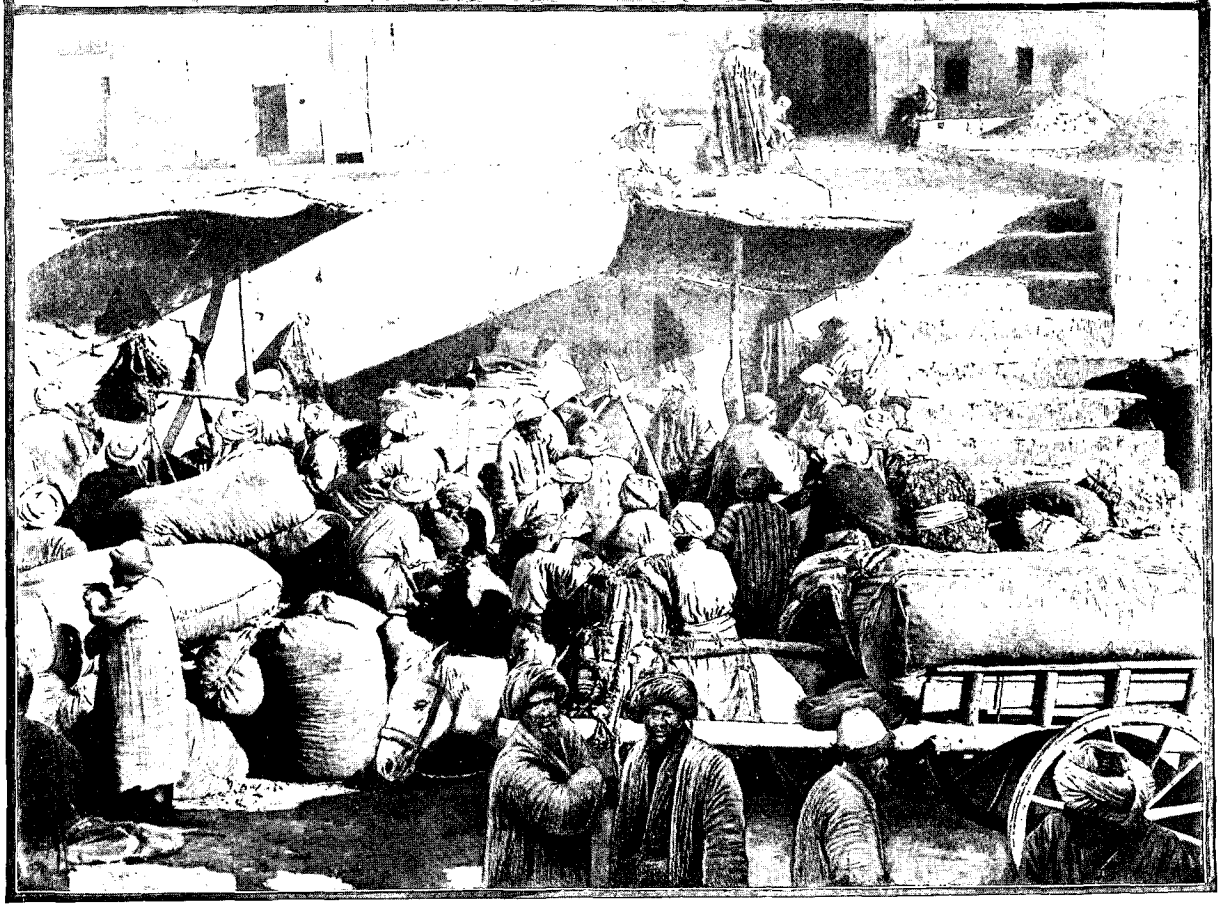
Nous remontons au premier étage ; là se trouvent les sarcophages des tombeaux qui sont dans le caveau souterrain. Celui de Tamerlan est composé d'une pierre noire en néphrite d'un seul morceau, que l'on prétend d'une valeur incalculable.

Tous les tombeaux sont entourés d'une grille en marbre ou en albâtre, travaillée à jour.

C'est dans le Gour Emir que l'on conservait l'exemplaire du Coran écrit de la main d'Osman, le troisième khalife des croyants, beau volume en parchemin sur lequel on prétendait retrouver encore les traces du sang du khalife, tué au moment où il était plongé dans la lecture du livre sacré. Cet exemplaire remarquable se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg.

Le mausolée est un bâtiment octogone surmonté d'une magnifique coupole de cinquante-deux côtes sail-





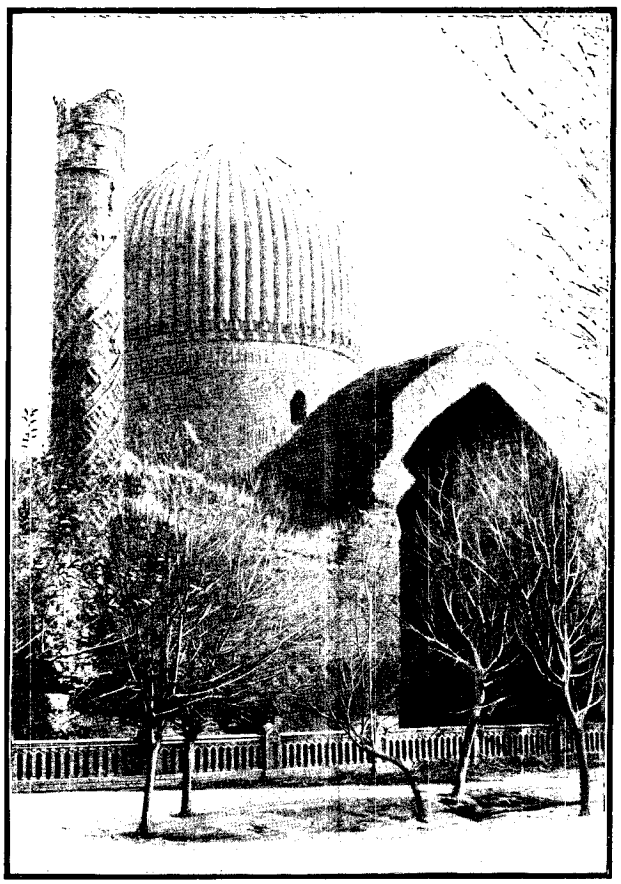
BOKHARA : LES PRISONNIERS DE L'ÉMIR (PAGE 579). — LE MARCHÉ AU COTON (PAGE 580). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

lantes en briques émaillées du plus beau bleu ; les cintres de la base de cette coupole sont couverts d'inscriptions koufiques en relief. L'architecture du bâtiment est simple, mais elle est relevée par les admirables dessins formés par ces briques émaillées de toutes couleurs et par les inimitables arabesques en relief.

De là nous allons au « Righistan » ou grand marché de la ville ; cette place est bordée par les universités d'Ouloug-Beg, de Chir-Dar et de Tilla-Kari.

L'Ouloug-Beg est d'un effet saisissant ; les deux grandes tours rondes, entièrement recouvertes de dessins en briques émaillées, qui s'élèvent des deux côtés du grand portique, sont fortement inclinées en *sens inverse* et non, comme on le prétend, dans le *même sens*.

Ce n'est donc pas l'effet du soleil qui en aurait désséché trop vite un des côtés, comme le disent les indigènes ; ce n'est pas non plus un effet de tremblement de terre, car l'inclinaison est rigoureusement la même pour toutes les tours du Righistan. Il faut donc conclure à un calcul de l'architecte, qui a incliné ses *Manars* ou minarets pour produire un chef-d'œuvre ou, pour mieux dire, un tour de force, car ces tours penchées gâtent l'harmonie des lignes de ces admirables monuments, les mieux conservés de Samarkand. Je ne puis assez admirer cette architecture si nouvelle pour moi : ces voûtes, ces arcs, ces portiques d'une hardiesse vertigineuse ; ces énormes pans de murs, qui devraient être lourds et qui deviennent légers par la profusion d'ornements dont ils sont chargés depuis la base jusqu'au sommet. Ce qui est réellement stupéfiant, c'est la justesse du calcul de la grandeur des dessins par rapport à la hauteur où ils sont placés. Pour bien s'en convaincre, il suffit de ramasser des fragments d'émaux tombés du faîte et de les comparer à ceux qui sont à la hauteur du rayon visuel horizontal. On va jusqu'à prétendre ici que pour construire ces voûtes de près de 30 mètres d'ouverture, on ne connaissait pas l'usage des cintres et qu'on ne les emploie pas encore aujourd'hui. Nous suivons le bazar pour nous rendre à Bibi-Khanine, mais ce n'est plus le bazar oriental de Bokhara, les rues sont larges, presque droites, les magasins, les boutiques sont installés dans des maisons ; on sent que le caractère oriental disparaît peu à peu, refoulé, absorbé par la civilisation. Samarkand est déjà une ville russe où l'élément indigène commence à se sentir dépaysé. Ce qui faisait ma joie et mon admiration à Bokhara semble déplacé ici : les femmes voilées de noir sont presque ridicules, les masures en terre glaise font tache. Nous rencontrons une troupe de derviches qui doivent être des derviches hurleurs, car ils hurlent d'une manière atroce ; ils sont une vingtaine ; coiffés d'un haut bonnet pointu, sales, déguenillés, la poitrine nue, hâlés, bronzés, armés d'un long bâton, ils s'avancent lentement en se dandinant d'une jambe sur l'autre. A Bokhara, ils eussent été splendides ; ici ils me font l'effet d'une mascarade.



SAMARKAND : MAUSOLÉE DE TAMERLAN (PAGE 582).
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Mais nous sommes à Bibi-Khanine.

Construit par Tamerlan sur le tombeau d'une femme qu'il adorait et dont il voulait immortaliser la mémoire, Bibi-Khanine est sans contredit un des plus admirables monuments qui existent, quoiqu'il soit difficile maintenant de le reconstruire en imagination pour se faire une idée de sa splendeur première ; mais on reste écrasé à l'aspect de ces ruines gigantesques, de cette coupole lézardée, éventrée, dont il ne subsiste plus que quelques nervures et qui reste suspendue dans les airs comme un dernier effort de la puissance de volonté de celui qui a osé la faire construire, et cet arc de 70 mètres de hauteur et de plus de 30 d'envergure qui a résisté aux tremblements de terre, tandis que celui qui lui faisait face s'est écroulé l'année dernière et ne présente plus qu'un amas de décombres.

Quel dommage de voir disparaître ainsi chaque année les derniers vestiges de ces admirables spécimens d'architecture, qui ont bravé cinq siècles pour nous donner une faible idée de la splendeur du règne de Tamerlan !

J'admets que la reconstruction de ces colosses serait impossible de nos jours, mais on pourrait, au moins,

par de savantes réparations, conserver ce qui en reste, étayer ces ruines qui vont s'effondrer au premier des tremblements de terre si fréquents dans ces contrées.

Un édit très sévère du gouverneur (général Feodoroff) défend d'emporter la moindre parcelle d'une brique ; mieux vaudrait l'empêcher de tomber. Tout le monde ici est unanime à regretter le général comte Rostofsteff, prédécesseur de Feodoroff, qui, homme instruit, savant archéologue, aimant d'instinct le beau, comme tout homme du monde, savait apprécier ces inappréciables richesses de goût et de style.



SAMARKAND : COIN DE MARCHÉ DEVANT LA MOSQUÉE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Samarkand est d'origine très ancienne : les annales de l'Orient musulman en rapportent la fondation, sous le nom de *Sogdo*, à l'époque héroïque de l'histoire persane. Ce qui est certain, c'est qu'il existait dans la Transoxiane une ville dont le nom, transcrit en grec, était *Maracanda*, et qui fut prise par Alexandre en 329 avant Jésus-Christ. Depuis ce temps, sous les princes gréco-bactriens, sous les Arsacides, les Sassanides, les khalifes arabes, les Samanides, les Ghaznérides, les Seldjoucides, etc., c'est-à-dire sous treize dynasties différentes, Samarkand n'a pas cessé d'être importante.

La cité actuelle est bâtie, sinon au point où s'élevait *Maracanda*, du moins dans le voisinage ; le nom qu'elle porte aujourd'hui est à peine modifié, bien qu'on l'attribue d'ordinaire à l'Arabe Samar, qui s'empara de la ville en 643 après l'ère chrétienne et y introduisit l'islamisme. Cependant la domination arabe ne fut fondée définitivement qu'en 711.

Résidence de la dynastie des Samanides, de 833 à 1000, elle devint l'asile de la paix et de la science, l'une des cités du monde qui travaillaient le plus au développement des connaissances humaines. Elle prospéra au XII^e^ siècle sous les Seldjoucides. Elle fut aussi, sous les princes kharezniens, l'une des plus grandes villes de l'Asie ; lorsque ses murs furent renversés par Djenghiz-Khan, en 1221, elle était défendue par une armée de 40 000, même, dit-on, de 110 000 hommes. Après le passage du conquérant, il ne lui restait plus que le quart de sa population. Mais elle se releva peu à peu, et devint le centre de l'immense empire de Tamerlan (1369), qui y transporta plus de 150 000 habitants.

En 1504, la ville tomba aux mains des Euzbegs de Bokhara. Dès lors elle fut, à maintes reprises, dévastée par les nomades, au point qu'au commencement du XVIII^e^ siècle il n'y restait, au dire des annales chinoises, qu'un seul habitant. Les Russes s'en emparèrent le 16 mai 1868, et la ville leur fut définitivement cédée par le traité du 30 juillet de la même année.

Si Samarkand est russe, les monuments de cette ville appartiennent à l'art, à l'histoire, au monde. En occupant le pays, la Russie a contracté l'obligation morale de les conserver, de les sauver d'une destruction

imminente et complète. C'est que rien de pareil n'existe nulle part; ce sont des spécimens uniques, des modèles de goût, de style, d'architecture. Il y a là des secrets de hardiesse de construction, des secrets d'ornementation qui nous sont inconnus et qu'on devrait étudier.

Bibi-Khanine occupe une superficie d'environ 20 000 mètres carrés; la grande voûte qui vient de s'écrouler préparait l'œil à la perspective de la voûte colossale, formant l'entrée de la mosquée ; celle-ci est surmontée elle-même par une admirable coupole en tranches de melon, aujourd'hui percée à jour, lézardée, et qui ne se maintient que par un prodige de cohésion.

Au milieu de la grande cour il y a une pierre miraculeuse en forme de gouttière, placée sur d'autres pierres; à droite et à gauche, deux grosses tours carrées ; au fond la grande mosquée. L'ensemble ne peut se décrire : on se sent écrasé par ces dimensions colossales.

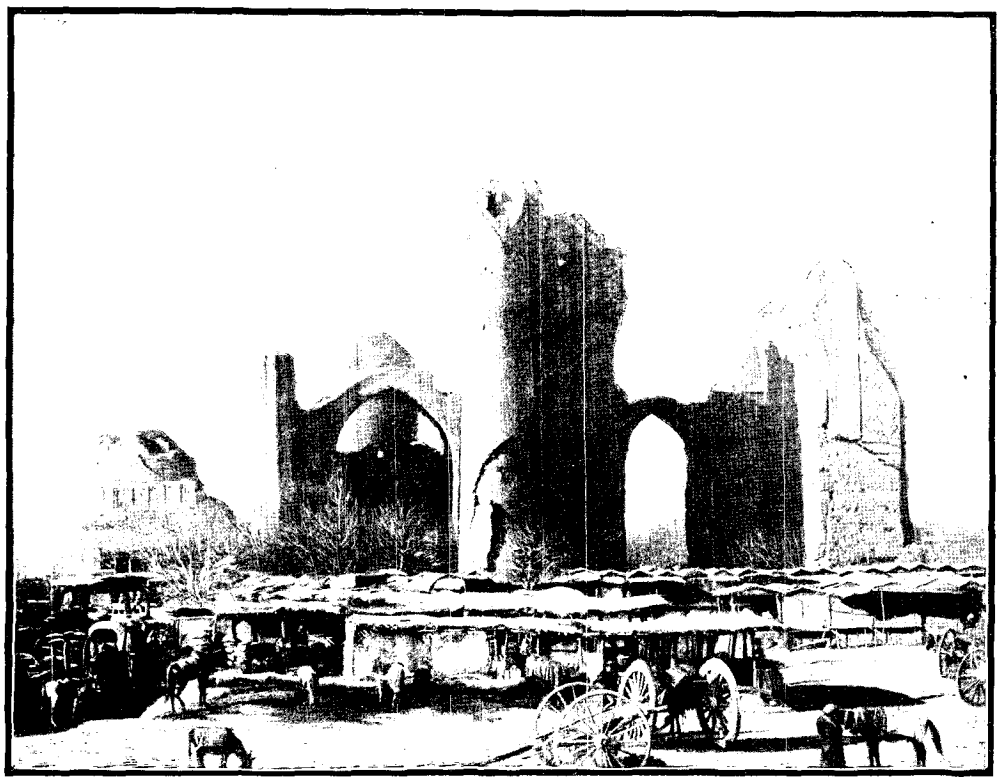
C'est à regret que nous quittons Bibi-Khanine ; mais aujourd'hui il faut encore visiter Chah-Zindeh, que nous apercevons dans le lointain, bâti en espalier sur le versant d'une montagne aride et inculte qui n'est qu'un immense cimetière.

Nous traversons le marché aux chevaux, dont l'animation et les cris contrastent avec tous ces monuments voués au souvenir des morts ; nous descendons dans un chemin creux dont les bords laissent entrevoir des sépultures éventrées ; le long du chemin, des lépreuses sans voile réclament à grands cris l'aumône en vous présentant des sébilles en bois. Toutes lépreuses qu'elles soient, il y en a de bien jolies.

Nous arrivons au pied d'un escalier qui nous conduit sous un porche où plusieurs mollahs sont accroupis. Trois d'entre eux se lèvent et nous invitent à entrer.

Une petite cour étroite, puis un escalier monumental en briques nous amènent au porche qui forme l'entrée de la « rue des Tombeaux ».

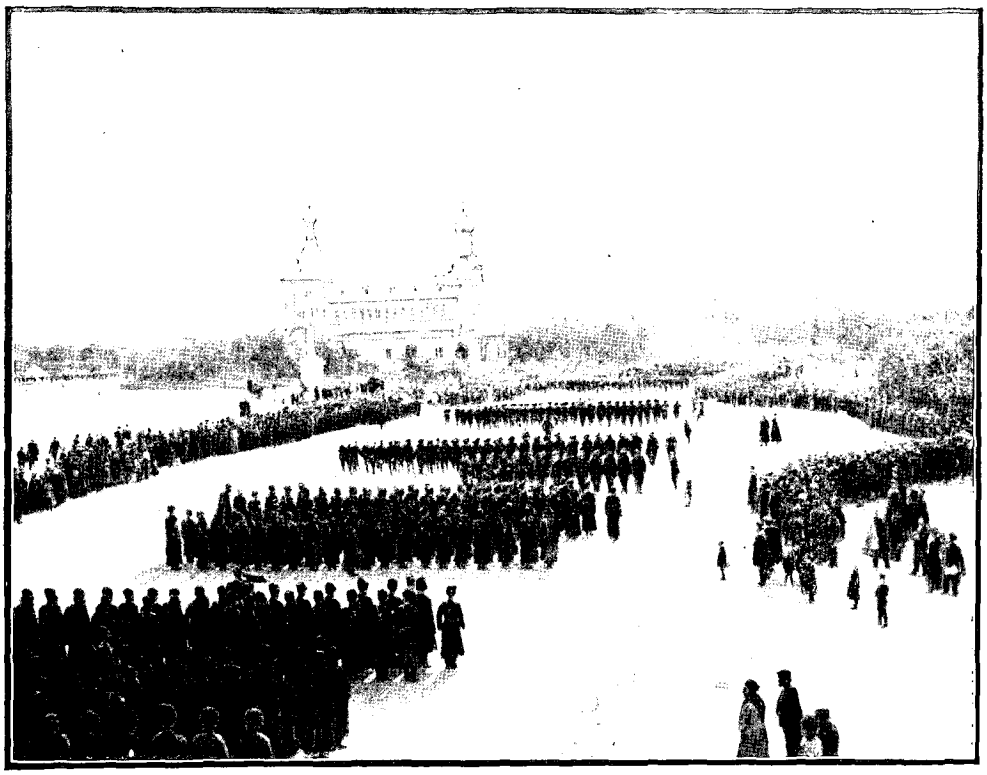
A droite et à gauche, deux chapelles se faisant face, l'une contenant le tombeau de la fille de Tamerlan, l'autre ceux de sa nourrice, de son beau-fils et de ses enfants. L'intérieur de ces chapelles est blanc uni. Le sarcophage est en ciment blanc ; pas le moindre ornement, mais l'extérieur est tout ce qu'on peut rêver d'admirable comme richesse de dessin et de couleur. Les colonnes surtout sont des bijoux de sculpture. Le relief des arabesques pressées dans le ciment est de 3 centimètres ; les nervures sont recouvertes d'un émail bleu, vert, jaune et blanc; l'or n'apparaît que rarement. Il y a des parties du plus pur style Renaissance alternant avec d'autres parties dont les lignes, se coupant à angle droit, viennent aboutir à des fleurs de trèfle appartenant au style gothique.



SAMARKAND : MOSQUÉE DE BIBI-KHANINE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les portes sont entourées d'une guirlande de 40 centimètres de large, dont les ornements sont des caractères koufiques, makhah et soulzes d'un effet merveilleux et qui se marient si bien avec l'ornementation qu'on les prendrait pour des arabesques bizarres. Ces deux petits monuments sont admirablement conservés; c'est à peine si quelques nervures sont brisées. Il faut s'arracher à cette contemplation pour continuer la visite. Chah-Zindeh a été construit par Tamerlan sur le tombeau de Koussan, cousin de

Mahomet, et la chapelle qui contient ces reliques si vénérées des musulmans est située tout au bout de la mesdjet. On y entre par une porte qui seule ferait la richesse d'un musée, sculptée dans l'épaisseur du bois; c'est une merveille de finesse et de dessin. Malheureusement des mains profanes y ont cloué de grossiers verrous, en repliant à coups de marteau les gros clous trop longs. C'est d'un vandalisme sans nom, car jamais on ne produira plus rien de semblable.



DÉFILÉ DES TROUPES À ASKHABAD (PAGE 588). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Le tombeau de Koussan est placé dans un caveau à niveau du sol et fermé par une porte grillée qui ne permet de distinguer que très imparfaitement le cercueil recouvert de tapis. A gauche de cette porte se trouvent le drapeau vert et le *toug* (queue de cheval) du Prophète. Plus à gauche, une porte fermée par une carpe en fer doré formant cadenas et que les mollahs me signalent comme une relique. Malheureusement, je ne les comprends pas bien; à droite du tombeau, une cellule qui ne contient que la hampe de l'étendard de Koussan; les femmes stériles viennent y attacher un lambeau d'étoffe.

Nous ressortons par la magnifique porte sculptée, et, montant quelques marches à droite, nous passons par une toute petite porte qui donne sur le cimetière commun; c'est la crête de la montagne, qui est entièrement couverte de petits mamelons qui seuls indiquent les sépultures.

De là la vue est splendide : à gauche Samarkand, à droite les hautes montagnes dont les neiges prennent des teintes rosées, aux derniers rayons du soleil couchant. C'est la chaîne du Pendjikent, qui sépare la plaine de Samarkand du Kohistan, l'admirable pays des Galtchas, avec ses défilés, ses cascades, ses alpes neigeuses, où se voit comme un résumé de l'Asie centrale avec tout ce qu'elle peut offrir de pittoresque et de grandiose.

Le lendemain nous visitons le tombeau de Hazret-Khizr, et de nouveau nous allons passer quelques instants à Chah-Zindeh. Nous allons ensuite à Euphroziab, qui n'est plus qu'un vaste cimetière : on nous montre un tas de pierres, seuls restes du palais du roi Euphroziab. Selon la légende, ce roi l'habitait en l'an 1000 ou 1100 avant Jésus-Christ.

Samarkand possède encore une quantité de monuments qui tombent en poussière, mais qui sont là comme les jalons de l'histoire des siècles passés. Que de richesses enfouies sous ces amas de décombres ! Que de trésors historiques et archéologiques ! Chaque coup de pioche livrerait des documents inappréciables pour reconstruire l'histoire des temps fabuleux ou préhistoriques, ou pour combler les lacunes de celle que nous croyons connaître.

Si notre Société archéologique ne veut pas s'en charger, on devrait, au moins, permettre aux savants étrangers de faire des recherches purement scientifiques. Dans les fouilles trop rares qui ont été faites, on a retiré quantité de monnaies, de poteries. Nul doute qu'on trouverait encore une abondante moisson d'objets propres à éclairer l'histoire de ces régions si curieuses. Le chemin de fer a rendu facile le voyage à Samarkand. Ce n'est plus, à vrai dire, qu'une excursion. Elle devrait tenter les historiens et les archéologues... à une condition, c'est que les travaux leur fussent rendus commodes.

Il faut regagner la station en toute hâte, on nous fait l'aimable surprise de nous faire inaugurer un petit

tronçon de la ligne de Samarkand à Tachkent, et notre train nous conduit jusqu'au pont monumental construit par Tamerlan sur le Zaravchan. Cette arche unique, d'une hardiesse inouïe, avait, dit-on, pour but de diviser les eaux du Zaravchan, dont un bras devait se diriger sur Samarkand et l'autre sur Bokhara.

Le soir même nous quittons Samarkand ; nous n'avons pas une heure à perdre pour arriver à Askhabad le 26 novembre/8 décembre; c'est la fête de saint Georges, patron des militaires, dont le général Kouropatkine porte la croix au cou, et tous nous serons heureux de lui offrir nos félicitations.

A 9 heures du matin nous arrivons à Askhabad ; à 10 heures nous sommes tous à l'église en grande toilette ; à 11 heures, service et prières au pied du monument élevé sur la place en mémoire des soldats tués pendant les campagnes. C'est une cérémonie touchante qui fait grande impression sur nous.

Le général porte la santé de S. A. I. le grand-duc Michel, seul grand cordon de Saint-Georges, puis félicite les chevaliers présents, par quelques mots chaleureux et bien sentis. Ensuite parade, défilé et grand déjeuner chez le général, où nous sommes heureux d'être admis à nous associer aux félicitations qui sont présentées au général.

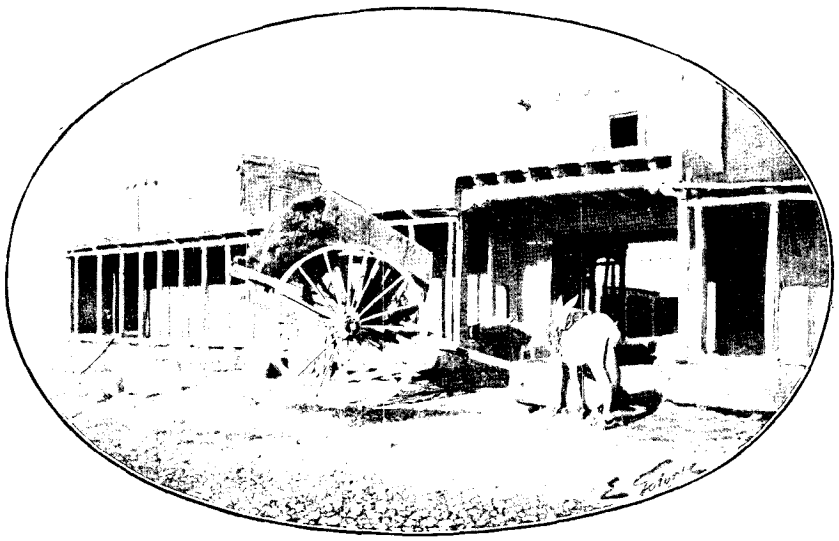
Le soir, bal; c'est notre dernière bonne soirée en Asie. Nous avons été reçus avec tant d'amabilité, de cordialité, je dirai même tant de flatteuses marques de distinction, que ce voyage restera pour tous comme le souvenir le plus précieux.

Chacun de nous sent ce qu'il devrait dire, et personne ne sait l'exprimer autrement que par le désir de revenir le plus tôt possible.

Le 27 à 2 heures nous quittons Askhabad; notre départ donne lieu à une véritable ovation. On vient nous accompagner en grand nombre et, quand le train s'ébranle, on nous crie : « Au revoir » ; c'est notre plus cher désir. Le colonel Brunelli et M. de Klemm nous accompagnent jusqu'à Krasnovodsk, où nous arrivons le 29 novembre/11 décembre.

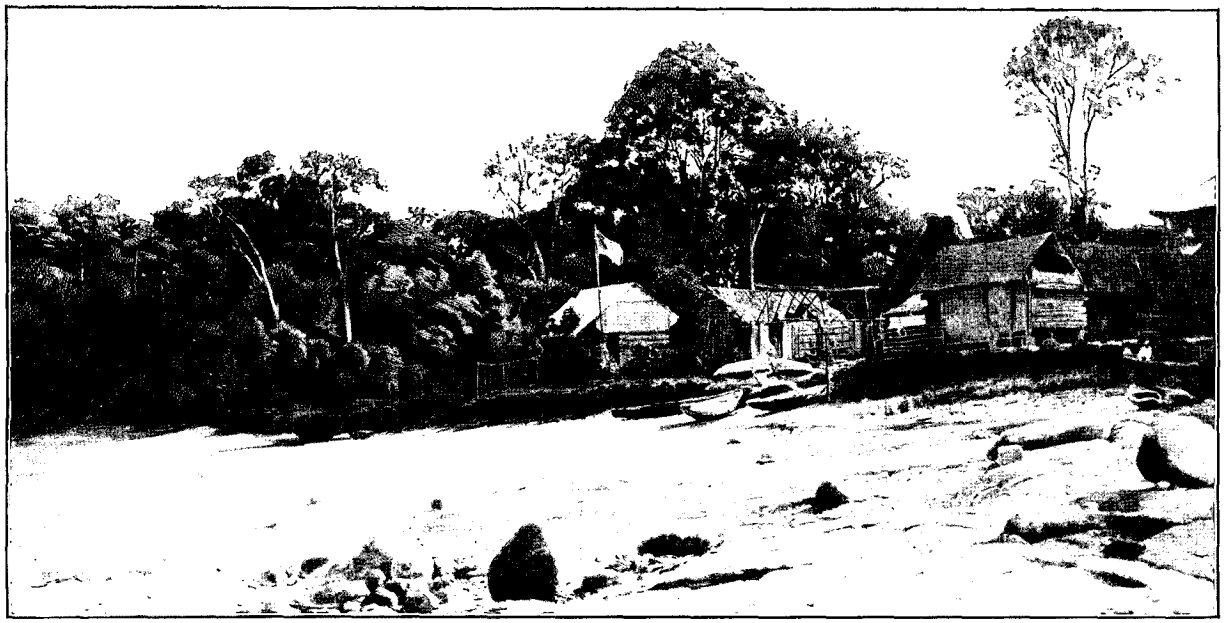
Comment exprimer à ces messieurs nos remerciements et notre reconnaissance? Pendant vingt jours ils ont voyagé avec nous; pendant vingt jours ils ont fait les programmes de nos excursions, nous montrant tout, nous expliquant tout, se faisant nos interprètes et nos ciceroni. C'est le comble de l'amabilité; aussi, au nom de tous, je ne puis que leur dire : « Merci de tout cœur. »

C^te^ W. DE ROTTERMUND.



ABREUVOIR SUR LA ROUTE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE PREMIER POSTE FRANÇAIS À CARSEVENNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LE TERRITOIRE CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN[1]

PAR M. GEORGES BROUSSEAU



UN PONT DANS LA FORÊT VIERGE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Nul n'ignore le différent que soulève entre les gouvernements français et brésilien, la question de délimitation des frontières de la Guyane française.

Tout un vaste territoire est revendiqué par les deux pays.

Le dernier protocole du 10 avril 1897, signé entre la France et le Brésil, détermine d'une façon à peu près précise les limites de ce Territoire contesté.

Au Nord, les Guyanes anglaise et hollandaise, le Tumuc Humac et l'Oyapoc; à l'Est, l'océan Atlantique; au Sud, l'Araguary (Aouari, Oyari) jusqu'à sa source, et de cette source une ligne parallèle à l'Amazone jusqu'au rio Branco; à l'Ouest, le rio Branco.

Dans ces conditions, il est inutile de retracer ici l'histoire de la question, il suffit de rappeler sommairement la cause de la contestation.

Elle remonte au traité d'Utrecht, lequel dit en substance (art. 8):

« Que la navigation de l'Amazone, ainsi que les deux rives du fleuve, appartiendront au Portugal, et que la rivière de Japoc ou Vincent Pinson servira de limite aux deux colonies. »

Malheureusement :

1° Pour les Portugais ou les Brésiliens, la rivière de Japoc ou Vincent Pinson, c'est l'Oyapock; pour les Français, l'Araguary. Voilà pour la limite à la côte;

2° Pour ce qui est de l'intérieur, les Brésiliens disent que la rive nord de l'Amazone signifie tout le bassin nord de ce fleuve; les Français disent que la rive seule est brésilienne et que l'intérieur est français.

En sorte qu'un arbitrage est devenu indispensable pour résoudre un litige qui remonte à près de deux cents ans. Le Brésil nous a déjà offert, en 1856, de partager le Territoire contesté en prenant pour limite le fleuve Carsevenne ou Calsoène. Mais la France a refusé ce partage non justifié, en maintenant ses droits jusqu'à l'Araguary.

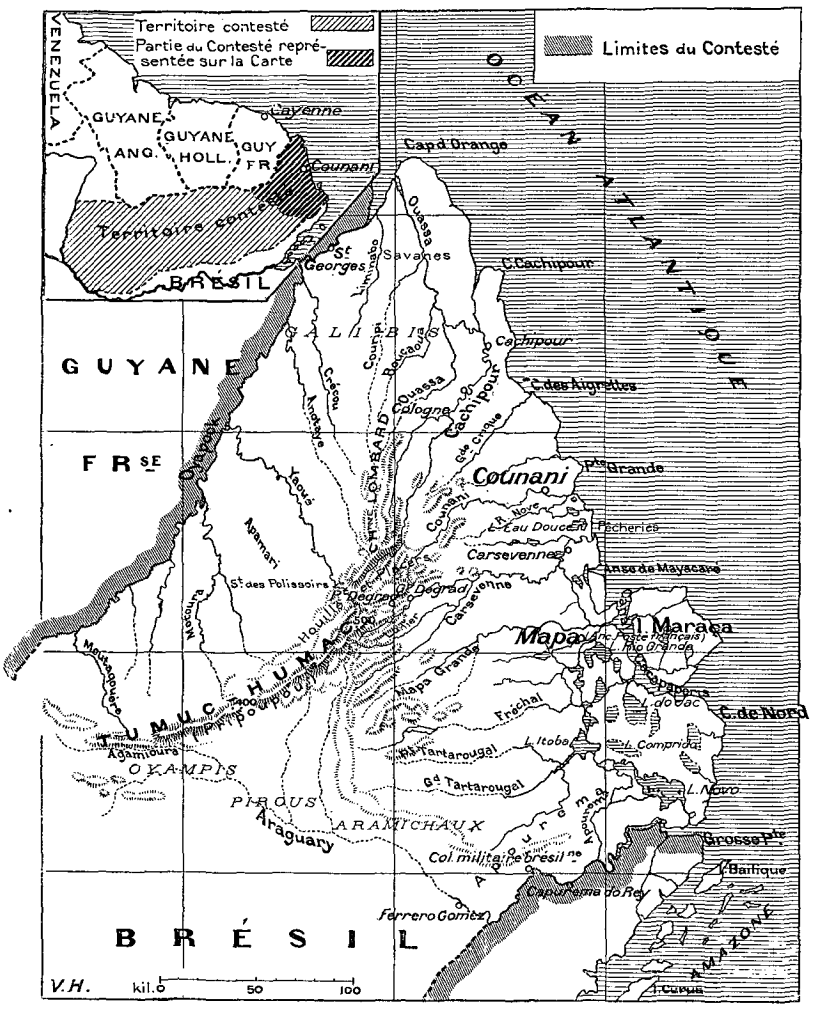
Il est facile de réduire à néant les prétentions du Brésil en lui prouvant que les mots *Oyac*, *Oyapoc* et

1. *Voyage exécuté en* 1898. — *Texte inédit.* — *Illustrations d'après des photographies.*

Oyari sont, en langue indienne, des appellations géographiques communes à toutes les rivières. *Oyac* veut dire rivière; *Oyacqui*, petite rivière; *Oyapoc*, la grosse rivière ; *Oyassa*, dont on a fait *Ouassa* et *Ouessa*, veut dire rivière à droite ; *Oyari* dont les explorateurs ont fait le Yari, le Jari et Aouari, d'où Araguary, veut dire, indifféremment avec *Oyapoc*, la grande rivière, la grosse rivière; en conséquence, on ne peut pas en inférer que l'Oyapoc actuel soit précisément le *Yapoc* ou le Japoc du traité d'Utrecht. Il faut donc placer la question sur un autre terrain.

Par exemple, pour la limite à l'intérieur, il n'est pas possible qu'il soit jamais entré dans l'intention des négociateurs du traité d'Utrecht de vouloir choisir comme limite le cours complet d'un *oyapoc* quelconque jusqu'à sa source, les rives de ces rivières peuplées d'Indiens rebelles et redoutables étant complètement inconnues en 1713. Ensuite, il tombe sous le bon sens que l'Araguary, dont le cours inférieur connu se dirige de l'Est à l'Ouest, a été pris comme ligne de prolongation d'une limite parallèle à l'Amazone, tandis qu'au contraire l'Oyapoc, qui, lui, a un cours sensiblement perpendiculaire au grand fleuve amazonien, a dû naturellement être écarté de la question. D'un autre côté, jamais Vincent Pinson n'a pu avoir de navire coulé par le *prororoca* au nord de l'île de Maraca, où ce prororoca n'existe pas; et, de toutes façons, laissant le cap du Nord à sa droite, il n'a pu rentrer que dans le canal du nord de l'Amazone, la seule issue qui fût ouverte alors dans cette région.

Depuis l'an 1600 environ, commencement de la contestation avec le Portugal, jusqu'à présent, l'intérieur de cette vaste étendue de territoire est resté à peu près blanc sur les cartes. Les tracés les plus fantaisistes ont été donnés par les explorateurs aux rivières du Contesté, et il a fallu l'importante découverte des mines d'or de Carsevenne-Cachipour pour remettre à l'ordre du jour cette contestation, et donner à la question une importance qu'elle n'avait jamais eue. Cette découverte a eu aussi d'autres résultats en corrigeant le cours et en déterminant la source de certains fleuves, tels que le Cachipour, le Counani, le Carsevenne et le Mapa Grande.



LE CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN.

Elle nous apprend également que les sources du Cachipour, que l'explorateur Coudreau croyait avoir découvertes, dans ses derniers voyages, dans le voisinage de celles de l'Oyapoc, ne peuvent être aujourd'hui que les sources de l'Araguary, le seul fleuve important existant entre le Yari et l'Oyapoc. D'un autre côté, des renseignements dignes de foi, des relevés récents même, nous autorisent à dire que le cours de l'Araguary, aussi inconnu des diplomates d'aujourd'hui que de ceux de 1713, se dirige Est-Ouest en partant de l'embouchure, puis tourne ensuite sensiblement vers le Nord. De plus, l'Araguary, dans son cours supérieur, se divise en deux branches, et comme l'on ne sait pas encore laquelle des deux est la plus importante, on peut s'attendre de ce fait à une nouvelle contestation. Le Brésil ne manquera pas d'affirmer : c'est la branche de gauche qui est le fleuve; et la France soutiendra que la branche de droite est la continuation naturelle du fleuve l'Araguary. Ne serait-il pas préférable de faire, s'il en est temps encore, quelques modifications à l'arrangement du 10 avril 1897, modifications qui correspondraient mieux à l'esprit de l'ancien traité, qui, lui, n'indique que le point de départ à la côte de la frontière et *n'indique pas l'attribution des terres de l'intérieur* et dit seulement que les deux rives de l'Amazone appartiennent au Portugal?



INDIENS GALIBIS DE L OUASSA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Il était facile, par exemple, de limiter la frontière inférieure. L'Araguary depuis son embouchure; une ligne à 200 kilomètres environ de l'Amazone jusqu'au rio Branco.

A notre humble avis, si cela avait été possible, il eût mieux valu se réserver sur ce point du cours supérieur et de la source de l'Araguary encore inconnus. On comprendra l'importance de cette réserve en jetant les yeux sur une carte et en tirant une ligne de l'embouchure de l'Araguary, suivant son cours, puis le quittant lorsque ce fleuve tourne au Nord, et allant rejoindre le rio Branco parallèlement au cours de l'Amazone. Nous restions ainsi dans l'esprit du traité d'Utrecht, et, cependant, de vastes et riches régions peuplées d'Indiens et les vastes savanes du rio Branco, où pullulent les bœufs, nous échapperont certainement *si on limite à l'Araguary jusqu'à sa source.*

La partie littorale d'entre Oyapoc et Araguary compte environ 60 000 kilomètres carrés, avec près de 450 kilomètres de côte.

Les territoires de l'intérieur, de l'Araguary au rio Branco, mesurent environ 200 000 kilomètres carrés, soit 260 000 kilomètres carrés pour les territoires que nous conteste le Brésil, superficie deux fois et demie plus importante que la Guyane française actuelle.

L'embouchure de l'Araguary nous met aux portes de l'Amazone, et l'île de Macara, possédant des abris sûrs en eau profonde, commande, dans une certaine mesure, l'entrée du grand fleuve.

Tout le pays est merveilleusement arrosé par un grand nombre de fleuves et de rivières. Le littoral sur l'Atlantique reçoit constamment les vents alisés du Sud-Est ou du Nord-Est qui apportent la fraîcheur et les pluies jusque sur les plateaux de l'intérieur. Depuis deux ans le vent n'a pas soufflé une seule fois de la partie Ouest.

Deux saisons se partagent l'année : la saison pluvieuse, du 15 février au 15 août, et la saison sèche, du 15 août au 15 février. La température moyenne de la journée est de 26 à 27 degrés à la côte, 22 degrés dans les appartements et les montagnes de l'intérieur. La nuit, il n'est pas rare de voir le thermomètre à 15 degrés, même à 12 degrés dans les montagnes. Ces données ne concernent que la région entre l'Oyapoc et l'Araguary.

L'état sanitaire du Contesté est excellent. Aucune des épidémies qui sévissent au Para et dans l'Amazone, fièvre jaune et variole, n'ont encore apparu dans le pays. Les vents du large préservent toute la côte. Les

maladies les plus communes sont la fièvre paludéenne et la dysenterie, et encore n'atteignent-elles que les chercheurs d'or qui vivent de fatigues et de privations dans les forêts de l'intérieur.

Les maisons doivent être aérées le plus possible et leur façade principale exposée à l'Est, de préférence au bord d'une rivière ou d'un lac. Même en forêt vierge, partout où existe un déboisement suffisant d'un ou deux hectares, la vie est très possible aux Européens, et avec quelques travaux de drainage et d'assainissement, les accidents paludéens ne sont pas à craindre.

Notamment il faut éviter, en forêt vierge de l'intérieur, de s'établir sur des montagnes ou des mornes. Plusieurs propriétaires de placers on ont fait l'expérience. Les ouvriers couchant sur un point élevé étaient toujours atteints de fièvres, tandis que ceux des ravins ou des plaines demeuraient indemnes. Porter des vêtements légers, s'abstenir de boissons alcooliques, boire de l'eau filtrée et faire bouillir son filtre au moins une fois la semaine sont des précautions hygiéniques indispensables. Avec cela, bien logé et bien nourri, on n'a pas à craindre l'anémie et les maladies.

Sur le littoral, on est plus exposé, par suite de la présence d'une couche de limons provenant en majeure partie du dépôt des vases de l'Amazone, dont le courant, comme on sait, longe les Guyanes.

Ceux qui ont vu, comme moi, avec quelle abondance se font ces dépôts, à chaque marée, pendant la saison sèche, ne doivent point s'étonner de trouver les cartes anciennes en désaccord complet avec la position des côtes actuelles, qui ne cessent de s'exhausser et de gagner sans cesse sur l'Océan par les apports successifs de chaque année. Les fleuves sont obstrués; les lagunes, séparées de la mer, deviennent en peu de temps des lacs d'eau douce dans l'intérieur.

C'est ainsi que s'est formée la région des lacs, de Mapa à l'Araguary.

Le voyageur qui, partant de l'Oyapoc, veut traverser le Contesté du Nord au Sud, doit s'enquérir de canotiers, qui pourront aussi être des porteurs, et se munir de vivres suffisants pour plusieurs mois. Il doit partir au commencement de la saison sèche, c'est-à-dire fin juillet ou commencement d'août. Cinq jours de canotage en remontant le Ouassa, où l'on trouve quelques rares habitations, l'amènent à la rivière Couripi, l'affluent de gauche le plus important de ce fleuve.

Nous sommes ici en pays indien : les rivières ont presque toutes une lisière de forêts, épaisse quelquefois d'un kilomètre et plus, interrompue de temps à autre par une échappée qui donne vue sur d'immenses savanes propres à l'élevage du bétail. Le pays, en grande partie noyé pendant la saison des pluies, est sec et brûlé à la saison sèche.

Au milieu de ces immenses lacs qu'on appelle savanes se trouvent des îlots de terre ferme et fertile; c'est là que l'Indien construit sa case et fait ses plantations. En hiver, il peut entrer dans sa cuisine avec sa pirogue; mais il n'en est pas de même en été : ces immenses lacs se vident et se dessèchent en grande partie, et la moindre étincelle tombée dans ces herbes sèches allume des incendies qui durent quelquefois des mois entiers. S'il arrive que l'on soit surpris par un de ces incendies poussé par un vent violent, pour éviter d'être brûlé et quasi asphyxié il faut immédiatement allumer soi-même à ses pieds un nouvel incendie qui, dévorant de suite un certain espace, vite refroidi, permet de se garer de l'ouragan de flamme et de fumée qui passe à droite et à gauche. Pendant l'été, l'Indien quitte sa case de la savane et vient habiter sous les frais ombrages bordant la rivière. Il y construit le plus souvent un petit carbet avec des feuilles de palmier pour se mettre à l'abri de la fraîcheur des nuits. Le plus souvent, il ne se donne même pas cette peine; il dort en famille sur des feuilles de pinot (palmier de marais), sous une grande moustiquaire carrée soutenue aux quatre coins par



UNE RUE DU PETIT-DÉGRAD. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



LE QUAI DE CARSEVENNE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

des piquets. En cette saison, la vie est douce pour lui : dormir, manger et boire, se baigner, pêcher, chasser, chanter le soir au clair de la lune en buvant du cachiri, sont ses occupations favorites.

Après deux nouveaux jours de navigation on arrive, toujours sur le Ouassa, aux premières habitations des Indiens Palicours de la rivière Roucawa. Sur la rive gauche, se trouve un petit système montagneux où l'on remarque la montagne *Soussouris*, nom créole qui veut dire chauve-souris. Comme ce nom l'indique, c'est le repaire préféré des vampires.

Les bords de la rivière sont très fréquentés par les caïmans, et il n'est pas rare de les rencontrer par bandes tellement nombreuses qu'elles arrêtent les canots qui vont à la pêche ou à la chasse dans les petits affluents de droite et de gauche.

Un peu plus haut, c'est, toujours sur la rive gauche, la montagne Typock et, après la montagne, la rivière de même nom. Tout le long de la rivière, sur une étendue de 60 kilomètres environ, sont disséminées, par petits groupes de trois ou quatre, les cases des Indiens Galibis. Cette tribu, autrefois très puissante, occupait tout le littoral depuis Surinam jusqu'au Carapaporis, mais il n'en reste plus aujourd'hui que quelques débris au Maroni, Mana, Sinnamary, l'Oyapoc et Ouassa.

Sur la rive droite de l'Ouassa, un peu avant le confluent avec la rivière Typock, on trouve la crique Macaouane, qui draine les eaux de grands marécages où pullulent les caïmans et toutes les espèces de gibier d'eau du pays. Par cette voie, à la saison des pluies, on peut aller en canot du Ouassa au Cachipour.

Enfin, en remontant toujours le fleuve, à 130 kilomètres environ de son embouchure, on arrive à la montagne Pelade (pelée), gigantesque monolithe granitique avec minerai de fer dépourvu de végétation, qui se dresse sur la rive droite. De ce point, en marchant au Sud pendant trois ou quatre heures, on peut atteindre le Cachipour en traversant la fameuse savane de Pomme, l'ancien député de la Guyane française à la Convention. Ici se trouvaient autrefois des établissements prospères, et les bœufs pullulaient dans ces riches savanes où le bétail trouvait, en toute saison de gros pâturages et de l'eau. On aperçoit encore au bord de la rivière les ruines de ces habitations qui furent pillées et ruinées par les Portugais pendant les guerres de la Révolution.

A Cachipour, l'aspect change; les habitants sont, en majorité, des Brésiliens et métis. Les habitations sont séparées le long du fleuve par de vastes espaces. Peu de savanes, et d'ailleurs impropres à l'élevage;

*

aussi peu ou point de bétail. Cependant, on peut trouver à s'y approvisionner de couac (farine de manioc), bananes et poisson sec. La population a été considérablement augmentée en ces derniers temps par les soi-disant colons et travailleurs de colonisation qu'une compagnie brésilienne subventionnée y a introduits. Cette compagnie a fondé un établissement nommé Cologne, sur un plateau de la rive gauche du fleuve.

La région du Cachipour est très riche en or; des découvertes récentes viennent d'y être faites, et on peut prévoir et prédire l'avenir prospère et certain qui s'y prépare.

De Cachipour, un petit sentier à travers la forêt conduit en deux jours à Counani. Counani est un bourg florissant de 350 habitants, situé sur la rive gauche du fleuve de ce nom, à 22 kilomètres environ de son embouchure. Il y a un quai ombragé de beaux manguiers avec appontement au débarcadère. Une église assez bien entretenue et quelques maisons à planchers couvertes en tôle métallique ont un aspect assez confortable. Quelques-unes sont de véritables magasins de commerce où l'on trouve un peu de tout, comme à Cayenne.

Dans la rivière, à un et deux jours de canotage, on trouve d'assez belles habitations où l'on fabrique du couac, voire un peu de caoutchouc. On exploite aussi des bois de construction et d'ébénisterie ; on y peut acheter du machoiran salé et du poisson sec en abondance. L'élevage du bétail n'y réussit pas, parce que les savanes de Counani ne sont pas doubles, comme on dit dans le pays; elles sont trop sèches ou trop noyées.

Quant à la fameuse cacaoyère des Pères Jésuites, dont M. Coudreau a fait une description exagérée, elle est située à deux heures de canot en amont du village sur la rive droite. Il en reste encore pas mal de pieds sur une longueur de 400 à 500 mètres et une moyenne de 60 à 70 mètres de largeur. Les plants, énormes et très vieux, portent encore des fruits, malgré les lianes et les plantes parasites qui les dévorent.

Deux fois par mois, à chaque quartier de lune, un vapeur brésilien subventionné vient directement du Para à Counani, faisant escale au retour à Carsevenne et à Mapa, et une fois par mois, à l'aller, à l'Araguary. A partir d'ici, le voyage est facile et l'on est presque en pays civilisé.

Plus au Sud, entre Counani et Carsevenne, se trouvent les belles savanes de la Nouvelle Rivière (rio Novo), dont une branche se jette dans un vaste lac d'eau douce et une autre se perd dans les sables et les marais avant d'arriver à la mer. On peut, à la rigueur, à la belle saison, traverser à pied cet espace de 45 à 50 kilomètres qui sépare les deux fleuves en deux ou trois jours de marche; mais il y a peu de guides qui connaissent cette route, et les plus malins se perdent, même avec une boussole, dans ces plaines herbeuses toutes pareilles, coupées de toutes parts par des bouquets de verdure, également pareils, et par des rivières aux sinueux contours.

Le voyage par mer de Counani à Carsevenne avec un grand canot peut, s'il y a bon vent, se faire en une seule journée. Le Carsevenne est un fleuve un peu plus fort que notre Charente. Son embouchure est large et spacieuse, mais tortueuse et complètement cachée à la vue du large. De plus, elle est obstruée par des bancs de sable et de vase rendant la navigation difficile. Heureux pays de chasse et de pêche où pullulent les palmipèdes et les échassiers, côte à côte sur le même banc de vase ou le même tronc d'arbre mort, où on les voit perchés pêle-mêle depuis la petite alouette de mer, la bécassine et le chevalier, jusqu'au grand jacobin au bec énorme.



UNE HABITATION CONFORTABLE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Comme dans toutes les autres rivières du Contesté, ce sont d'abord des rives marécageuses couvertes de palétuviers, puis des palmiers en grand nombre avec des carapas, des palétuviers rouges et des bois plus durs, précieux pour les constructions et l'ébénisterie. Les aras bleus et rouges, les perroquets verts et bleus, les perruches, les toucans, les ibis éclatants couleur de pourpre et les aigrettes plus blanches que l'hermine remplissent de bruit, de mouvement et de poésie les rives du fleuve enchanté qui conduit aux mines d'or.

Avant la découverte de l'or, Carsevenne n'avait que 45 à 50 habitants disséminés dans cinq ou six habitations situées sur la rive du fleuve, auprès de vastes savanes propres à l'élevage sur un espace de 45 kilomètres



CASES DE MINEURS. — GROUPE DE PORTEURS. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

environ. Aujourd'hui, depuis 1894, cela a bien changé : le bourg principal, situé à 24 kilomètres de l'embouchure, en face de la seconde chute, possède plus de 100 cases, presque toutes rebâties à neuf après l'incendie du 28 septembre 1897 qui le dévora presque en entier. Quelques-unes de ces cases sont à étage, et presque toutes sont habitées par des commerçants français et quelques Anglais.

Il est bien malheureux de constater ici qu'aucune autorité, sinon le caprice plus ou moins fantasque des habitants, n'ait présidé à l'établissement de ce bourg important, pour faire au moins aligner les rues et les places et laisser entre elles un espace suffisant. Les maisons de bois, disparates, en désordre, ont l'air de se pousser et de se bousculer le long de petites rues tortueuses et trop étroites, dans le voisinage immédiat du débarcadère. Il en résulte de graves inconvénients pour l'état sanitaire de la population, sans compter qu'une simple étincelle, comme en 1897, a pu embraser en quelques heures tout le groupe central du village.

Les vapeurs et navires ne calant pas plus de 2m,80 à 3 mètres peuvent venir mouiller en face du bourg, où le transbordement et le débarquement se font facilement à l'aide d'embarcations.

Le village de Firmine, en face, rive gauche, compte une vingtaine de cases où habitent principalement les métis du pays et les Brésiliens, 60 environ. La population totale des deux rives atteint 500 habitants. A 50 kilomètres de l'embouchure on ne trouve plus de savanes; la forêt vierge règne en maîtresse avec ses hôtes mystérieux, couvrant de sa ténébreuse humidité des débris organiques de toutes sortes où grouillent des milliers de mondes d'animalcules vivant de la putréfaction.

A 100 kilomètres à vol d'oiseau, à 150 au moins par la rivière, se trouve le Grand-Dégrad, village assez important, où se fait le transbordement des marchandises pour le Petit-Dégrad, distant de 13 kilomètres.

Le Petit-Dégrad est le point le plus peuplé de l'intérieur; on y compte encore aujourd'hui 250 à 300 cases et de 600 à 700 habitants, suivant la saison. C'est, dans le bois à peine éclairci, sous les grands arbres au bord d'une petite rivière (ici on dit crique) de 7 à 8 mètres de large, encore navigable pour les petits canots et les pirogues, des cases disséminées, sans ordre, de ci de là, parfois agglomérées par 4 ou 5 avec un embryon de rue. Quelques coins de ce campement cosmopolite sont tenus avec soin par leurs propriétaires premiers occupants. Nous sommes heureux de constater que ce sont pour la plupart des Français.

Du Petit-Dégrad part l'unique sentier qui conduit aux placers. Il s'enfonce à l'ouest de la forêt vierge sur une longueur de 35 à 40 kilomètres et franchit ou contourne 32 montagnes peu hautes : 250, 300 et 400 mètres d'altitude, mais quelques-unes presque à pic. Quand le sol de glaise rouge sur les pentes est détrempé par les pluies, on redescend souvent sans le vouloir la montée gluante et glissante que l'on a eu tant de peine à gravir. Autre agrément : il y a entre deux montagnes des marécages où l'on enfonce jusqu'au ventre.



DÉPART POUR LE PLACER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Malgré tout, les ravitaillements de 1 500 à 2 000 mineurs se font par cet unique sentier à dos d'hommes, et une charge de 20 à 25 kilos coûte encore 6 grammes et 8 grammes d'or, pour *aller au fond*, disent les mineurs. Au beau temps du *rush*, le transport d'une charge du Petit-Dégrad aux placers se payait 60 grammes d'or, une boîte de sardines coûtait 10 grammes, une boîte de lait 20 grammes, et j'ai acheté au mois d'août 1894, au Grand Placer, un quart de bouillon gras en bouteille, 15 grammes d'or. Le reste était à

l'avenant. Aujourd'hui les prix sont à peu près raisonnables : une boîte de lait coûte un gramme, un pain d'une livre un gramme, deux boîtes de sardines un gramme, etc.

Le voyage du bourg de Carsevenne au Grand-Dégrad se fait en cinq ou six jours, au moyen de pirogues ou de canots créoles pouvant porter chacun de une à deux tonnes de marchandises, suivant la saison. Ce voyage d'aller coûte 35 francs par 100 kilos et par passager ayant droit d'apporter avec lui son *pagara* ou une petite malle. Le voyage de retour ne coûte que 15 ou 20 francs par passager et peut se faire en deux jours et demi, trois jours au plus. Au sud de Carsevenne se trouve la plus belle et la plus importante région du Contesté. C'est ici qu'est l'avenir. Cette région peut nourrir plus d'un million de colons : pêcheurs, agriculteurs, éleveurs et mineurs.



LE SENTIER DU PLACER. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Là, en effet, tout est préparé pour recevoir des habitants ; pas de routes à faire, elles existent ; les lacs pullulent de gibier et de poisson ainsi que les mille canaux qui les relient ; pas de défrichement ou presque pas ; les savanes sont immenses et fertiles et nourrissent déjà une race de bœufs très appréciés au Brésil et à Cayenne. Les chevaux et les moutons s'y acclimatent très facilement.

De Carsevenne on peut aller à Mapa par les savanes de Trapide, situées à quelques lieues en amont du village, mais il vaut mieux aller par mer. Si le vent est favorable, en douze heures on arrive au mouillage des vapeurs, à la Croix de Mapa (8 mètres d'eau à marée basse). On nomme ainsi l'intersection de quatre branches d'une rivière.

Au Nord de la Croix de Mapa se trouve le Mapa Grande, qui mêle ses eaux à son embouchure avec toutes ces rivières. C'est dans le Mapa Grande, rive gauche, en face de la première chute, à un kilomètre de l'habitation de Pedro de Freitas, qu'on voit un monticule surmonté des ruines d'un tombeau construit en pierres granitiques colossales et taillées. On y a trouvé des urnes remplies de cendres analogues à celles trouvées dans les sépultures indiennes.

De la Croix de Mapa on arrive au chef-lieu en une heure de canotage. Mapa est un village d'une cinquantaine de cases, avec une église et un blockhaus construit par Cabral. Une vingtaine de maisons sont planchéiées et fermées sur les côtés. Il y a deux grandes rues principales, larges de plus de 10 mètres, et les cases sont séparées les unes des autres. L'une de ces rues est parallèle à la rivière et l'autre perpendiculaire à la première. Toutes deux sont situées sur deux langues de terre rouge, entourées de tous côtés par la vase et les palétuviers, excepté sur un seul point où passe le sentier qui rejoint, 15 kilomètres plus loin, la branche du Maragnan à l'habitation Thomé.

En partant de Mapa, de quelque côté que se dirige le voyageur, il trouvera partout des habitations prospères, et la pêche et la chasse ne le laisseront jamais manquer du nécessaire.

Plusieurs sentiers traversent le pays depuis Mapa, et, en remontant vers les *campos grandos*, savanes à bœufs de l'intérieur, on peut aller en cinq jours par terre jusqu'à l'Apuréma. Par l'Apuréma, la région la plus riche en savanes et en bétail, nous touchons à l'Araguary. C'est aussi la partie la plus prospère sinon la plus peuplée du Contesté. Dans les campos coupés de petits cours d'eau aux rives boisées de ci de

là, le voyageur qui suit un des nombreux sentiers du pays aperçoit, au milieu de la savane, un petit morne ombragé de grands arbres et d'autres plus petits, arbres fruitiers pour la plupart : manguiers, orangers, citronniers, goyaviers, bananiers, etc., au milieu desquels se dissimule l'habitation ou *fazenda* du *fazendeiro* ou éleveur du campo. Le voyageur inconnu y trouvera toujours la plus franche et la plus cordiale hospitalité.

En dehors du lait frais, du fromage, des volailles et des œufs, des cochons vivant en liberté, des moutons dont le fazendeiro peut user à volonté, ses *vaqueros* à cheval, qui surveillent le jour les grands troupeaux de bœufs, lui apportent à leur rentrée, chaque soir, un approvisionnement de gibier suffisant qu'ils ont eu le loisir de tuer dans leurs longues courses de la journée. A la tombée de la nuit, les vaches nourrices et leurs petits rentrent au parc près de l'habitation, où elles sont plus à l'abri des attaques des jaguars.

Après le repas du soir et la prière qui se fait en commun, dans la nuit douce et parfumée, au clair de lune, commencent les réjouissances : les danses et les chants accompagnés du violon, du rebec, de la mandoline et de la clarinette. Nombreux sont les saints du calendrier ainsi fêtés, jusque bien avant dans la nuit. Les soirs moroses, de pluie ou d'orage, assis en cercle dans la salle commune, les fazendeiros, leurs vaqueros et leurs femmes aiment à conter leurs aventures de chasse ou de pêche, ou des histoires plus tragiques sur les *Indios bravos*, le diable et les sorciers.

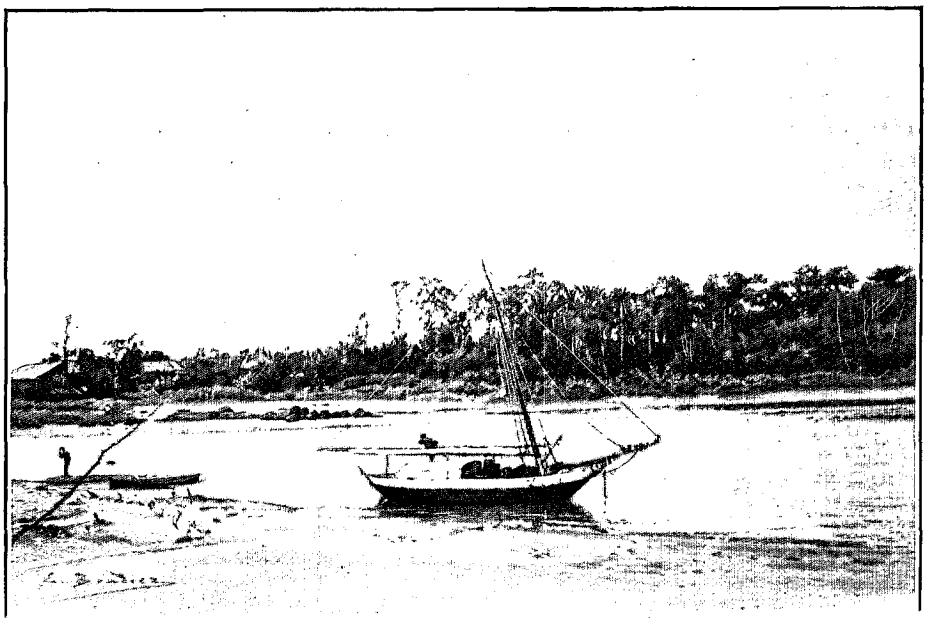
Tel est, dans ses grandes lignes, l'aspect général du pays compris entre l'Oyapoc et l'Araguary. Ce dernier fleuve est de beaucoup le plus important des Guyanes ; son débit est bien supérieur à celui du Maroni et les vapeurs y remontent à plus de 200 kilomètres dans l'intérieur jusqu'à Ferrero Gomez, village situé sur la rive droite, de formation récente et d'avenir certain, où se centralise le caoutchouc, de plus en plus exploité, de plus en plus abondant, que l'on récolte dans le bassin de l'Araguary.

La population d'entre Oyapoc et Araguary peut s'évaluer à 7 650 âmes.

Fuyant les conquistadores et après eux les cruautés des Portugais, toutes les tribus indiennes de l'Amazone se sont réfugiées vers les montagnes centrales, entre les sources de l'Oyapoc et de l'Araguary et le haut rio Branco. Je ne crains pas d'évaluer au moins à 120 000 le nombre total des indigènes du Territoire contesté.

Si l'on ajoute à cela que de puissantes compagnies, auxquelles le Brésil a concédé entièrement, au mépris des traités, le Jari, le Parou, le Jamunda, le Trumbettas, etc., exploitent avec de nombreux ouvriers les arbres à caoutchouc très abondants dans les forêts avoisinant ces grandes rivières et leurs affluents; ensuite les éleveurs des vastes prairies du rio Branco, on aura une idée de l'importance de cet immense territoire encore vierge où dorment tant de richesses naturelles, comme le caoutchouc et l'or.

Comme partout ailleurs, il est nécessaire que le colon dispose d'un petit capital. Il arrivera dans la Nouvelle-Guyane avec un stock de marchandises, parmi lesquelles il faut mettre au premier rang : le tafia, le vin, la farine, les tissus (toile bleue, toile blanche, cotonnades, indiennes, mouchoirs, paliacas, broderies à bon marché), saindoux en boîtes de 5 kilos, 1 kilo et 1/2 kilo, beurre, sucre en boîtes, huile d'olive, savon, lait concentré, biscuits en caisses, chapeaux de laine et de paille, quelques outils, pioches, pelles, houes, sabres d'abatis, haches américaines, fusils de chasse, poudre, plomb et cartouches, quinine et médicaments, etc.



UN BATEAU DE PÊCHE. — DESSIN DE BOUDIER.

Avec cela, la vie du colon sera douce ; dès son arrivée il réalisera de beaux bénéfices, et en toute sécurité il pourra procéder, tout en pêchant et en chassant, à une plus importante installation dans l'avenir.

En tête des principales productions se trouve l'or. La seule région jusqu'ici exploitée et connue de Carsevenne-Cachipour (30 kilomètres carrés environ) donne une moyenne de 100 kilos par mois.

L'approvisionnement des commerçants et chercheurs d'or de Carsevenne nécessite une consommation mensuelle d'environ 200 tonneaux de provisions de toute nature, qui arrivent de Cayenne tous les mois ou en transit des autres pays. Ce tonnage tend tous les jours à augmenter, car les autres centres du Contesté viennent de plus en plus échanger leurs produits et s'approvisionner à Carsevenne. En outre des caboteurs, deux vapeurs font le service entre Cayenne et Carsevenne, et un autre vapeur brésilien, *subventionné celui-là*, fait la ligne du Para, Araguary, Counani, Carsevenne, Mapa, deux fois par mois à chaque quartier de lune, pour éviter le *prororoca* du cap du Nord, très dangereux au temps des fortes marées. Aucun navire ne se risque, à la pleine ou à la nouvelle lune, dans les parages de l'embouchure de l'Araguary au Carapaporis.



UNE BATTÉE DE PROSPECTION. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Ensuite viennent : le caoutchouc, très abondant et reconnu de première qualité, au Para ; les bœufs et les moutons, dont nous avons déjà parlé ; les chevaux et les cochons ; la pêche sur la côte, qui fait vivre plus de 2 000 pêcheurs et occupe 200 à 250 bateaux tapouyes, revenant après chaque saison au Para avec 1 000 tonnes de poisson sec ; la pêche dans les lacs, très productive avec une espèce de morue acclimatée dans l'eau douce et qu'on nomme *acry* et *piraroucou* ; les bois de construction et d'ébénisterie et surtout le *wapa* (ouapa), bois résineux qui ne pourrit ni dans la terre, ni dans l'eau, et qui servirait avantageusement pour le pavage en bois de nos rues ; la farine de manioc ou couac, les bananes, le café, le cacao, qui ne demande même pas une grosse main d'œuvre, le maïs, le tabac, la canne à sucre, etc. ; pour l'avenir, les *carapas* et les *calatas* qui poussent au bord des rivières, servant de bordure aux savanes, sinon en familles, mais assez rapprochés pour être facilement exploités.

Le Territoire contesté possède environ 90 000 kilomètres carrés de savanes et de prairies, à peu près 40 000 sur la rive gauche du rio Branco et 10 000 dans la région intermédiaire. Les savanes et les prairies de l'intérieur sont saines ; leur climat tempéré et sec, un peu semblable au climat de l'Algérie, convient à la colonisation européenne.

La région de Mapa et des lacs surtout semble plus particulièrement désignée pour devenir une région de peuplement, pouvant nourrir plus d'un million d'habitants. Ici, en effet, peu ou point de routes à construire, elles existent ; dans les lacs et les nombreux canaux qui les relient, point de travaux préparatoires pénibles et malsains, desséchements ou défrichements. Le colon des prairies sera avant tout un éleveur, ce qui le dispensera de remuer la terre. Ensuite, la plupart de ses cultures industrielles, café, cacao, roucou, tabac, coton, se contentant des terres légères du pays, pourront être faites en savane. Avec un petit capital, il pourra s'installer et trouvera tout de suite en abondance, pour son alimentation, poisson et viande de bœuf à bon marché. La région possède aujourd'hui 40 000 têtes de bétail, sans compter les chevaux et les moutons. Le kilo de viande y coûte 0 fr. 50 au détail. Sur pied, avec marchandises d'échange, tafia, vin, farine, tissus, etc., le kilo de viande y revient à 20 ou 25 centimes.

En résumé, établissement facile, climat relativement tempéré, pêche et chasse abondantes, nourriture confortable, voilà réunis les éléments nécessaires, indispensables à la prospérité de toute colonisation.

Des prospections anciennes ont signalé la présence de l'or un peu partout dans le Territoire contesté, et des prospections récentes ont donné des résultats satisfaisants qui permettent d'espérer mieux pour l'avenir.

Visible ou invisible dans le quartz, l'or natif est à peu près pur mélangé à un peu d'argent, mais jamais ce dernier métal n'a dépassé la proportion de 7 % dans les Guyanes, et à Carsevenne-Cachipour 3 à 4 %.

Quoiqu'il n'y ait eu encore aucune étude sérieuse en profondeur, la richesse des filons est incontestable pour les endroits où, comme à Carsevenne, les alluvions ont une telle richesse uniforme et résultent de la destruction presque sur place d'une infime partie de ces filons.

Les criques Tamba, Laurens, Sannemougou, Onémark et leurs branches forment ou comprennent une région de plusieurs kilomètres carrés de surface où la richesse de la couche alluvionnaire se maintient à peu près égale partout. Et, de cette richesse, nous pouvons en inférer sans crainte que les sept à huit montagnes, qui composent ce que nous appelons le Grand Placer, portent dans leurs flancs des richesses incalculables.

En effet, quelle étude de géologue, quel travail d'ingénieur secondé par des milliers d'ouvriers, quelle analyse de chimiste auraient pu, mieux que l'érosion des eaux et de l'atmosphère aidant à la décomposition des roches pendant des milliers de siècles, mettre à jour la preuve palpable de tant de richesses.

Le critérium de la richesse filonnienne est là tout entier, et nous n'avons pas besoin d'autre preuves pour affirmer l'existence de ces richesses ?

En somme, comme on le voit, le Contesté vaut qu'on s'en occupe sérieusement, et vouloir l'abandonner ou s'en désintéresser serait une faute grave.

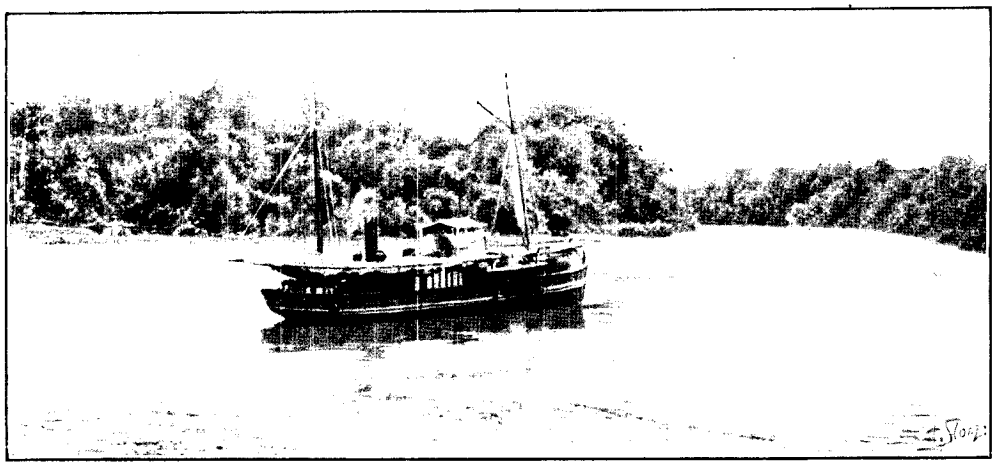
Depuis longtemps ses richesses ont excité les convoitises du Brésil et avant lui du Portugal. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner, en lisant les protocoles résumant l'histoire des négociations échangées avec la France à propos du Contesté, de voir nos adversaires éluder presque toujours la question, espérant à la longue occuper pied à pied la région en litige.

Espérons que, cette fois, la dernière commission militaire dirigée par le commandant Drugeon, commissaire du gouvernement, pourra s'entendre avec une commission brésilienne pareille à la nôtre, ayant les mêmes instructions sur le territoire même du litige.

Le Territoire contesté offre à la colonisation, au commerce et à l'industrie françaises des débouchés et des garanties plus que suffisants au point de vue des conditions climatologiques, de la richesse de ses mines, de ses pêcheries et de la facilité avec laquelle prospèrent déjà l'élevage des bestiaux et les quelques cultures que l'on y a essayées, pour que dès le début, immédiatement, nous puissions en retirer de beaux bénéfices.

Pour nous, nous croyons fermement à l'avenir de la nouvelle Guyane, et nous attendons avec confiance la décision de l'arbitre qui doit rétablir nos droits incontestables à la possession de ce pays si riche que d'anciens gouvernants trop pessimistes ou mal renseignés avaient pour ainsi dire laissé déchoir.

Georges BROUSSEAU.



LE VAPEUR « SAINT-PIERRE ». — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



PÊCHEURS DE L'ÎLE DE BÉRING (PAGE 604). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LA CHASSE AUX OURS MARINS DE LA MER DE BÉRING[1],

Résumé du rapport inédit d'une mission officielle russe, par B. DE ZENZINOFF.



OURS MARINS.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Les ours marins appartiennent à la famille des phoques, avec lesquels ils ont une grande ressemblance, tout en présentant en même temps quelques particularités.

Le corps d'un ours marin, dont la longueur varie de 1 à 7 pieds, selon l'âge, rappelle vaguement par sa forme et sa couleur un cigare; à l'une des extrémités de ce corps est attachée la tête, ayant une bouche moyenne, de toutes petites oreilles et de grands et beaux yeux; à l'autre extrémité du corps se rattachent deux membres ressemblant à une paire de gants de peau noirs avec des doigts cousus ensemble, et faisant l'office d'un gouvernail dans l'eau et d'un éventail sur la terre. Deux autres membres sont attachés aux flancs, au tiers à peu près de la longueur du corps en partant de la tête; ce sont des nageoires remplissant le rôle des rames dans l'eau et des pattes sur la terre. Ces quatre membres de devant et de derrière sont appropriés plutôt à la vie dans l'eau; ils sont recouverts d'une peau épaisse et noire, sans poils. Le corps d'un ours marin est excessivement souple; en nageant et en plongeant il a des mouvements d'une élasticité surprenante. Assis sur la terre, cet amphibie s'appuie sur les deux extrémités molles et écartées en dehors de ses pattes de devant et sur l'extrémité du bas de son corps, dont la partie supérieure se redresse alors presque perpendiculairement.

Pour se mouvoir sur la terre l'ours marin déplace d'abord ses pattes de devant l'une après l'autre, et ensuite il ramène la partie postérieure de son corps. Si cette manœuvre se fait rapidement, alors l'animal s'avance en sautant au galop, et sur une distance de 10 à 20 pas un mâle adulte ne se laissera pas dépasser par un homme marchant au pas accéléré. Tous les déplacements de longue distance sur terre sont peu aisés pour ces bêtes et elles ne les font que par petites étapes, lentement et avec des arrêts très fréquents pour se reposer. En revanche, bien à l'aise dans l'eau, les ours marins nagent rapidement, adroitement, et sont infatigables. Il est assez difficile de déterminer exactement la vitesse moyenne de cet animal dans l'eau, mais il est certain qu'elle doit être très grande, étant donné qu'un bateau à vapeur filant environ

1. *Texte inédit. — Illustrations d'après des photographies.*

20 kilomètres à l'heure ne peut pas laisser en arrière un ours marin, qui le suit aisément tout en s'amusant en route à faire des plongeons et des évolutions savantes autour de lui.

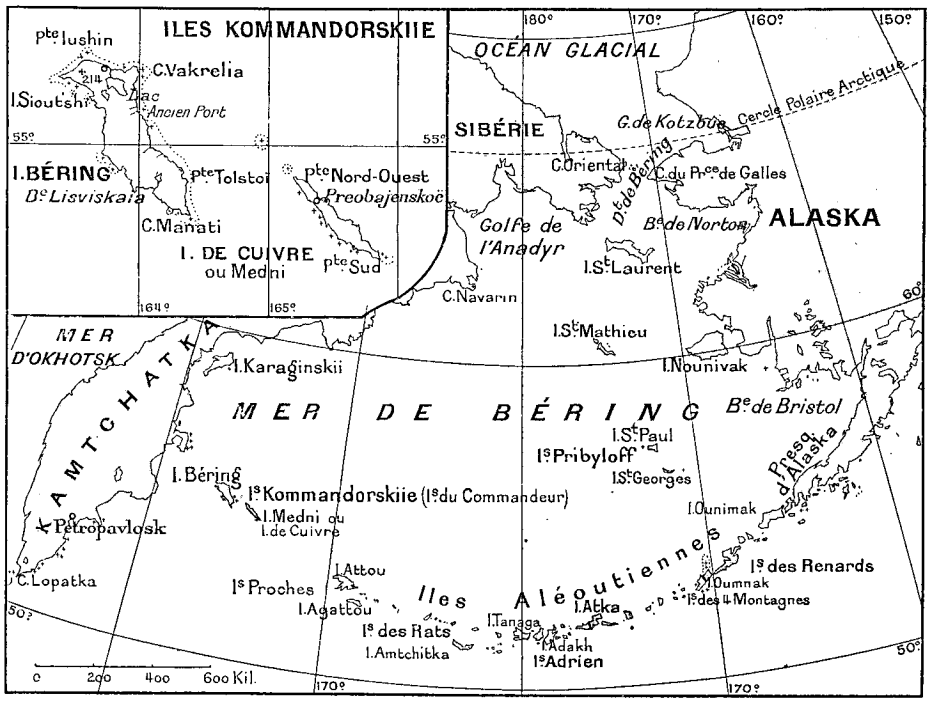
Pour se reposer et pour dormir, les ours marins n'ont point besoin de sortir sur la terre ; ils se livrent tranquillement aux douceurs de la sieste ou du sommeil dans l'eau, ayant préalablement plié d'une manière particulière leurs pattes-nageoires et le bout du nez au-dessus de la surface.

A l'instar de certains oiseaux, les ours marins pratiquent la migration, en quittant à l'approche de l'été les contrées situées près de l'équateur pour se rapprocher des pôles. Cette migration a été observée depuis longtemps déjà. Le père Veniaminoff, dans ses mémoires concernant les îles de ces régions, raconte que les habitants des îles Aléoutes remarquaient tous les ans le passage dans les détroits des ours marins se dirigeant au printemps vers le Nord et revenant en automne au Sud.

Les îles Komandorski, au moment de leur découverte en 1741, ont été trouvées inhabitées, mais leurs rivages étaient fréquentés en été par une multitude d'ours marins. C'est ainsi qu'on a découvert par hasard un des endroits qui leur servaient de séjour au Nord, mais il était évident cependant qu'en outre des îles Komandorski, il devait exister, dans le détroit de Béring, d'autres îles où passaient, en été, les ours marins, qui se dirigent au Nord par les détroits d'est des îles Aléoutes.

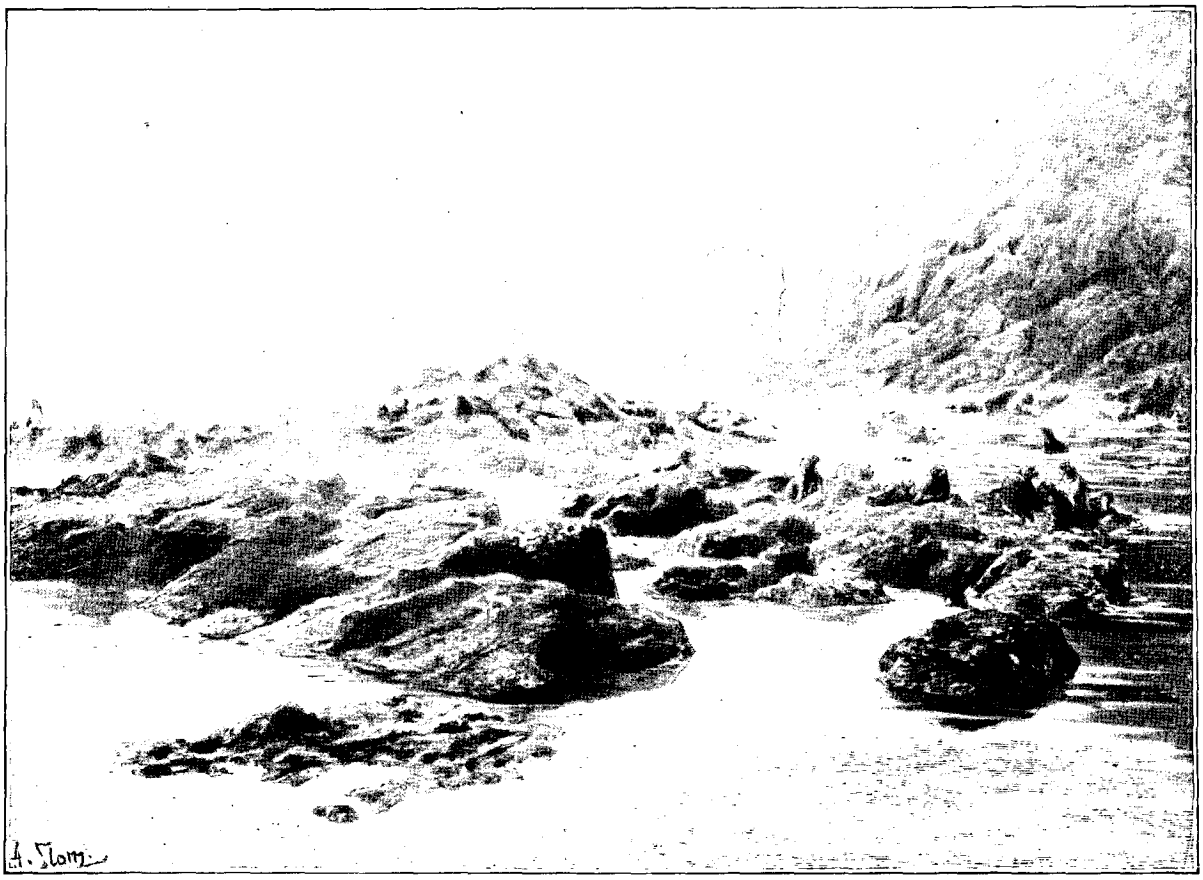
La question de savoir où se trouvaient ces îles inconnues intéressait énormément les industriels russes s'occupant de la chasse et du commerce dans les contrées du Pacifique Nord au milieu du XVIII[e] siècle. Un de ces industriels nommé Pribyloff, capitaine d'un petit voilier marchand, *Saint-Georges*, s'est acharné pendant deux ans à croiser dans la mer de Béring à la recherche de ces îles qui, selon la légende des peuplades de cette contrée, étaient situées loin, loin, au nord du groupe des îles Aléoutes.

A la troisième année de ses recherches opiniâtres l'intrépide Pribyloff arriva enfin à découvrir les îles qui portent maintenant son nom, et dont les rivages étaient littéralement couverts par des bandes innombrables d'ours marins. C'est ainsi que la question de savoir où ces animaux passent l'été a été résolue, mais on ignore encore aujourd'hui où ils passent l'hiver, de même que l'on n'a jamais su où s'en vont, en hiver, les bandes de millions d'oiseaux marins qui passent l'été dans les îles Komandorski et dans les îles Pribyloff. Plusieurs vaines tentatives ont été faites récemment dans le but de découvrir les îles inconnues où les ours marins passent l'hiver. Plusieurs hypothèses ont été émises à ce sujet ; les uns supposaient que pendant l'hiver les ours marins descendent au fond de la mer pour s'y livrer à une somnolence pareille à celle de l'ours ordinaire ; les autres affirmaient qu'ils émigrent dans l'hémisphère du Sud, etc. La meilleure de toutes les hypothèses possibles doit être celle qui suppose que les ours marins ne quittent jamais les limites du courant chaud. Après avoir passé l'hiver aux latitudes rapprochées de l'équateur, ils émigrent en été dans les contrées polaires.



CARTE DES ÎLES ALÉOUTES.

En admettant cela pour les ours marins de la mer de Béring on doit supposer qu'ils séjournent pendant l'hiver dans l'Océan, entre les îles Mariannes, Philippines et les îles du Japon et qu'à l'approche de l'été, en aspirant toujours à regagner le Nord, ils suivent le groupe des îles Kouriles et tombent dans le courant du Kamtchatka, distinct du courant du Japon. Le courant de Kamtchatka est faible et superficiel. Tous les vents de l'Ouest et du Nord diminuent, semble-t-il, sa force et son influence près des îles Komandorski ; en revanche, tous les vents contraires font devenir son influence plus manifeste.



VUE DE L'ÎLE DE CUIVRE. — DESSIN DE SLOM.

On dit que le nombre des ours marins arrivant vers les côtes des îles dépend des vents du printemps et du commencement de l'été ; si le courant est fort, une quantité considérable s'approche des rivages ; au contraire, si le courant est faible, une partie minime de ces bêtes vient dans le voisinage des îles, tandis que la majorité passe même l'été dans l'Océan, au sud des îles. Ce que nous voyons près des îles Komandorski se reproduit également dans les parages des îles Pribyloff.

Les ours marins se montrent maintenant en été sur les points de la terre suivants :

Dans la mer de Béring : près des îles Pribyloff, 5 000 000 d'ours marins environ, selon l'évaluation de M. Elliot, qui a consacré plusieurs années de sa vie à l'étude de la chasse à ces animaux et qui a passé deux ans dans les îles; près des îles Komandorski, 2 000 000 d'ours marins environ, d'après l'évaluation de M. Grebnitzky.

Dans la mer d'Okhotsk : près des îles Srednewski, du groupe des îles Kouriles, de 5 à 10 000 bêtes environ. Dans l'île des Phoques, près les côtes est de l'île Sakhalin, 10 000 environ. Dans les parages de la République Argentine, près du cap Corrientes, 10 000 ours marins environ.

On trouve en outre des ours marins en petit nombre là où ils existaient autrefois par millions.

Les contrées de l'hémisphère du Sud où il y en avait beaucoup jadis sont les suivantes :

1° Les îles Galapagos ; 2° les îles Saint-Félix et Fernandez, près des côtes du Chili, Juan ; 3° les côtes occidentales de la Patagonie et une partie de la Terre de Feu ; 4° les îles Falkland ; 5° les îles Saint-Georges, le groupe des îles Sandwich, les îles Auckland, les îles Esmeralda, ainsi que quelques petites îles situées au sud de la Nouvelle-Zélande ; 6° les îles de Disappointement, les îles de Royal Company, situées au sud du cap de Bonne Espérance, et plusieurs autres petites îles de cette partie de l'océan Antarctique.

Toutes ces îles, écrit Elliot, ont été autrefois les centres d'une longue et active boucherie. Le résultat n'a pas manqué de se produire, et les chasses qui se font encore aujourd'hui méritent peu de considération, parce que, d'une part, elles reviennent trop cher, ne donnent tous les ans qu'une petite récolte de peaux d'ours marins de qualité inférieure, de dimensions dissemblables et de mauvaise préparation, et que, d'autre part, l'organisation défectueuse caractérisée par l'absence de mesures de protection et de prévoyance aboutira infailliblement, dans un prochain avenir, à la destruction complète des ours marins dans ces parages, où il

abondaient jadis. Les *gisements* (nous nous servirons ici de ce terme *gisements*, traduction exacte du mot russe *lejbitché*, qui a l'avantage de représenter parfaitement des réunions de multitudes compactes de ces bêtes couchées par tas comme des amas de pierres, formant des îlots sur une grande étendue) des ours marins sur les côtes de la mer de Béring méritent une plus sérieuse considération.

Les îles Pribyloff sont situées par 57° de latitude Nord et par 160° de longitude Est.

Tout le groupe se compose de deux îles et de deux îlots d'origine volcanique. La plus grande s'appelle Saint-Paul. Son étendue est de 16 kilomètres environ de l'Ouest à l'Est et de 11 kilomètres du Nord au Sud. Elle se compose de sortes de petits îlots-monticules reliés entre eux par un sol d'une formation postérieure. Une couche épaisse de sable qui la recouvre y rend les communications fort difficiles.

Plus de 25 kilomètres de rivages, sur 68, sont occupés par les *gisements* des ours marins, et le nombre de ces bêtes tuées ici chaque année atteint 75 000.

La deuxième île, un peu moins grande, se nomme Saint-Georges ; elle représente un plateau aux rivages escarpés traversé par une vallée et en trois endroits seulement descendant en pente douce vers la mer. La longueur maxima de cette île est de 18 kilomètres et sa largeur de 8 kilomètres. Plus de 3 kilomètres de ses rivages sont occupés par les ours marins, dont la prise est de 25 000 par an.

Le climat de ces îles ressemble beaucoup à celui des îles Komandorski, tout en étant cependant plus rigoureux. La population a été formée par les ouvriers envoyés par la Compagnie russo-américaine et se compose d'Aléoutes, de Russes et de leur croisement. Les habitants parlent les langues russe et aléoute et ils aiment beaucoup tout ce qui est russe. Saint-Paul compte 300 âmes et Saint-Georges 100 environ.

Les îles Komandorski sont situées à 480 kilomètres au nord-est de la ville de Petropavlosk, dans le Kamtchatka, par 55° de latitude Nord, c'est-à-dire à 5° plus au Sud que Saint-Pétersbourg. Le groupe de ces îles se compose également de deux petites et de deux grandes ; ces dernières s'appellent l'île de Béring et l'île Medni ou de Cuivre et s'étendent dans la direction du Nord-Ouest au Sud-Est.

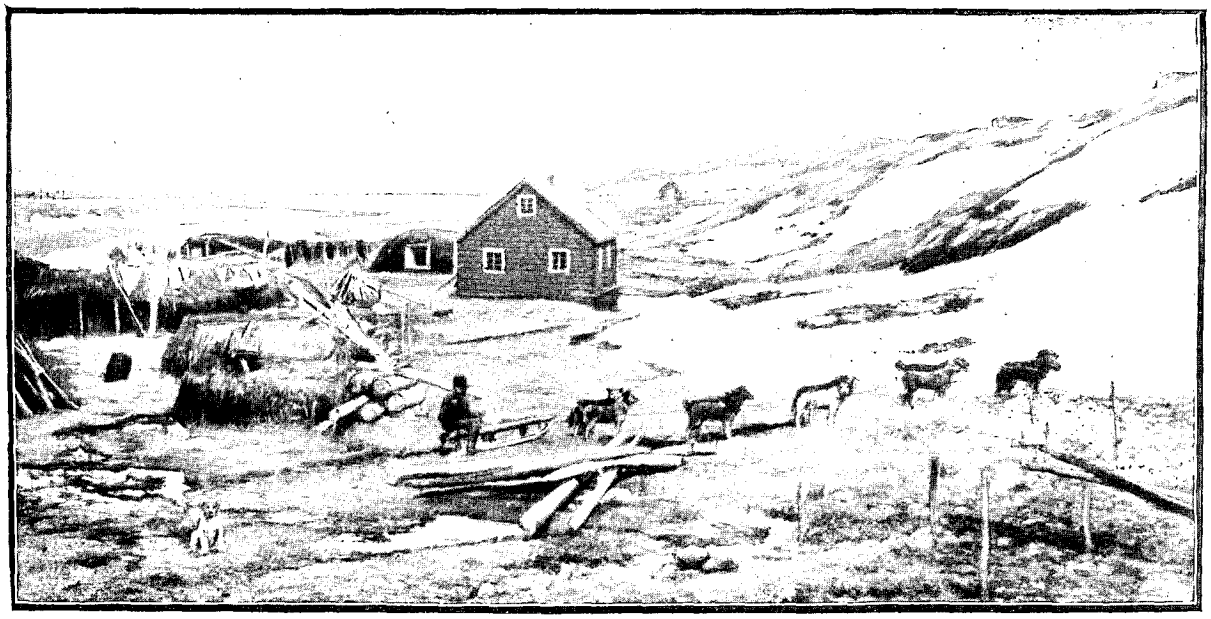


FEMME ALÉOUTE DE L'ÎLE DE BÉRING. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

La longueur de l'île de Béring est de 86 kilomètres et sa longueur de 32 kilomètres au Nord et de 11 kilomètres au Sud et dans la partie du milieu. Toute la partie Nord de cette île n'est pas très élevée au-dessus du niveau de la mer ; elle est recouverte de marais (remplis de tourbes et de taupinières), ainsi que des lacs occupant des cavités plates, formées par les massifs de montagnes disséminés. Le plus grand de ces lacs s'appelle en russe *Saranado* et mesure 10 kilomètres de longueur sur 5 kilomètres de largeur. La partie méridionale et celle du milieu de l'île sont occupées par une chaîne de montagnes qui suit la plus grande longueur de l'île, jusqu'au cap Monati, formant l'extrémité méridionale de la chaîne. L'intérieur de ces parties de l'île n'est jamais visité par les indigènes ; ils croient même qu'il est peuplé d'anthropophages.

Les communications dans l'île de Béring se font à pied ou en traîneaux attelés de chiens. Dans le premier cas on est obligé de traverser des rivières à gué, en s'enfonçant jusqu'à la ceinture et même au-dessus, de marcher dans des marais bourbeux, de descendre ou de monter des pentes très rapides, etc. Dans la marche au bord de la mer, sur la partie basse des rivages qui est nommée la *laïda*, on rencontre encore de grandes difficultés, comme, par exemple, l'obligation de se mettre à gué dans l'Océan pour contourner des rochers descendant verticalement dans l'eau et barrant le passage, ou de marcher en enfonçant péniblement ses pieds dans une couche épaisse de sable, ou d'avancer enfin, en sautant d'une pierre sur l'autre, dans un amas continu couvrant quelquefois une étendue de plusieurs kilomètres.

Les marches de ce genre et dans un air extrêmement humide et imprégné de sel peuvent mener vite à



ATTELAGE DE CHIENS DANS L'ÎLE DE BÉRING. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

l'épuisement complet un homme qui n'y est pas habitué. Une promenade dans les sables de l'île Saint-Paul a occasionné la mort d'un Américain, par suite d'un extrême et subit épuisement.

Le meilleur moyen de voyager dans l'île de Béring est dû au concours précieux des chiens que l'on attelle à des traîneaux appelés *narta,* et servant en été comme en hiver. En hiver, sur la neige, une meute de sept à onze chiens peut traîner une *narta* avec une charge de 150 à 200 kilos ; en été, les mêmes chiens traînent une *narta* avec un voyageur, sur le sable des rivages ou sur le sol argileux et pierreux des montagnes. A force de passer et de repasser dans les mêmes sillons, les traîneaux finissent par creuser dans le sol des sortes de couloirs étroits et profonds souvent d'un mètre. En traversant les marais en été, neuf chiens traînent au trot une *narta* avec deux personnes dedans. Sur les rivages de l'île de Béring les gisements des ours marins occupent une bande de terrain de 2 kilomètres. Le produit de la chasse est tous les ans de 20 000 bêtes environ.



VILLAGE D'ÉTÉ DANS LES ÎLES ALÉOUTES. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

L'île Medni ou de Cuivre s'étend en une bande étroite de 3 à 6 kilomètres de largeur sur une distance de 50 kilomètres dans la même direction que l'île de Béring.

Le comte Litké, dans son *Voyage autour du Monde,* compare très justement l'île de Cuivre à une chaîne de montagnes dont les pics nombreux sortiraient seuls de l'eau qui les entoure. Les communications par la terre sont rares. Même les indigènes habitués à cette contrée préfèrent un chemin plus long en chaloupe au passage difficile et dangereux dans les montagnes à pentes rapides et pierreuses.

La distance minima qui sépare les îles de Béring et de Cuivre est de 48 kilomètres, et par un temps clair

on voit l'une de l'autre. Les rives des îles ne possèdent aucun port pour le refuge des vaisseaux. Les petits bateaux peuvent hiverner au besoin dans une petite baie de l'île de Cuivre, près de laquelle est situé le village de Préobrajenskoë.

Le climat des îles Komandorski est peu favorable à l'homme. Le docteur Dibowski le caractérise ainsi : « On dirait qu'il règne là-bas un automne perpétuel. » Toutefois il convient de distinguer deux saisons : un temps plus chaud de mai à octobre et plus froid d'octobre à mai.

La flore des îles Komandorski leur donne un aspect d'une tristesse infinie. Point de bois, ni de forêts du tout. Quelques arbrisseaux malingres et pitoyables, bouleaux ou sorbiers, croissent par ci par là, sans jamais pouvoir s'élever au-dessus du sol et n'ayant aucune apparence d'arbre. Il n'y a que les herbages qui soient variés et exubérants. En quelques endroits on rencontre des fougères s'élevant à plus d'un mètre au-dessus du sol, de sorte qu'une *narta* attelée de chiens disparaît complètement en y entrant.

Cependant toutes les plantes qui poussent dans ces îles sont dures et trop juteuses, de sorte qu'il est difficile d'en faire du foin, étant donnée l'humidité extrême du climat. Comme fruits on y trouve des *chikcha* (fruits noirs de bruyères), et des *marochka* (framboises jaunes).

Le docteur Dibowski affirme que le sol et le climat de ce pays sont favorables au boisement et à la culture du blé ; mais en attendant on n'y trouve pas un arbre et on n'y cultive que des pommes de terre, des navets et des radis, sans trop de succès d'ailleurs.

Les espèces animales qui forment la faune permanente de ces îles sont peu nombreuses ; ce sont : des renards bleus et blancs, des loutres, des veaux marins ou des phoques. En outre, les îles possèdent une quinzaine de bêtes domestiques à cornes et quelques rennes, 600 chiens d'attelage, deux chevaux, un bouc et quelques porcs.

Au commencement de la belle saison, les îles ressuscitent pour ainsi dire, après la léthargie de l'hiver. Dès le printemps arrivent ici des bandes d'oiseaux marins en nombre incalculable qui, en certains endroits, recouvrent entièrement les rochers des rivages sur une grande étendue, en les colorant en blanc ou en noir ; certains oiseaux appelés *toporki*, et vivant dans les terriers, fouillent à tel point toute la superficie d'un petit îlot, qu'il devient impossible d'y faire un pas sans s'enfoncer profondément.

L'île de Béring, riche en lacs et marais, est fréquentée également par une multitude de canards sauvages, oies, bécasses, etc. Au milieu du mois de mai des poissons rouges arrivent aux embouchures des rivières qui sortent des lacs ; ils remplissent littéralement les baies et les rivières, en masses serrées. On a constaté dans la baie Sarannaïa la présence d'une telle quantité de ces poissons qu'il n'y avait plus de place pour les contenir ; ils se repoussaient littéralement en dehors, les nageoires du dos apparaissant malgré eux à la surface de l'eau.



LES PREMIERS ARRIVANTS. — DESSIN DE J. LAVÉE.

La pêche se fait d'une manière irrationnelle, avec une grande perte de temps et en portant le plus grand préjudice à cette industrie. Malgré cela, le produit de la pêche dans une seule rivière (appelée en russe *Saranovskaïa*) a été, en 1884, de 100000 poissons rouges, longs d'un mètre environ. On trouve également dans le voisinage des îles beaucoup de morues, de turbots, de truites et une espèce de petite sole que les gamins s'amusent à attraper, uniquement pour le plaisir de s'en servir comme d'un disque qu'ils lancent en ricochet sur l'eau.

La faune et la flore des îles Pribyloff sont, à peu de chose près, les mêmes que celles des îles Komandorski, avec cette différence seulement que le climat plus rigoureux des premières est encore moins favorable à la culture forestière, à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux. Les ours marins fréquentant toutes ces îles



UNE TUERIE D'OURS MARINS (PAGE 612). — DESSIN DE J. LAVÉE.

constituent leur principale richesse. Le Père Weniaminof dit que les ours marins peuvent être considérés comme des animaux domestiques, avec cette seule différence que ces pauvres bêtes ne demandent ni la nourriture, ni l'entretien, ni la surveillance, et donnent à l'homme tous les ans un revenu sûr et facile dont l'importance dépend du chasseur lui-même, car il sait bien que moins les ours marins seront dérangés avant l'époque de la chasse, moins ils seront effrayés et martyrisés pendant le massacre et plus sera grand le produit annuel de cette chasse.

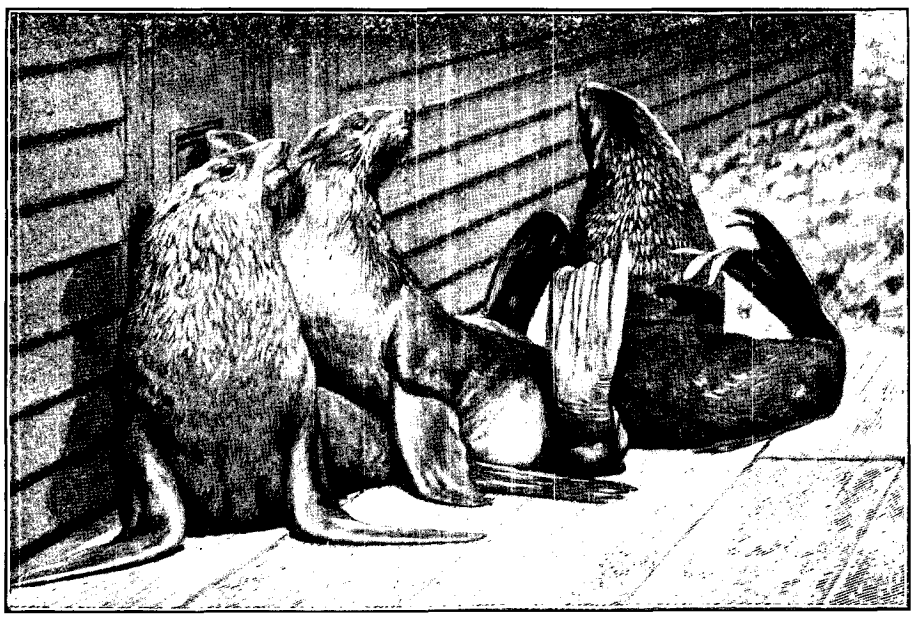
On peut affirmer avec certitude que ces îles, d'un aspect si morne, si peu hospitalier, seraient encore inhabitées, si leurs rivages n'étaient fréquentés tous les ans par ces bonnes bêtes utiles et sans défense.

Depuis la découverte des îles, la capture des ours marins a toujours servi de but aux diverses sociétés privées russes ayant existé déjà au XVIII[e] siècle dans l'océan Pacifique. Ensuite, après la fondation de la Compagnie russo-américaine en 1799, les îles sont passées sous sa direction, et les administrateurs de cette société ont aussitôt commencé à y envoyer leurs ouvriers.

Pour se faire une idée de ces premiers essais tentés dans les îles, il suffit de lire quelques fragments de l'ouvrage de Golownik intitulé *le Voyage autour du Monde*, etc., dans lequel est contenu le journal de bord du pilote Wassilieff, chargé, en 1812, de la recherche de onze ouvriers de la Compagnie débarqués aux îles Komandorski par le pilote Potanine, en 1805, c'est-à-dire sept ans auparavant. Pendant ces sept années, les pauvres ouvriers sont restés complètement isolés du monde entier et privés de tout, même du strict nécessaire. L'ouvrier Manikof avait passé ce temps absolument seul dans l'île de Béring, sans aucun secours et manquant de tout.

Après plusieurs tentatives de ce genre, la Société s'était pourvue enfin de quelques ouvriers habitant les îles à demeure ou s'y installant pour longtemps avec leurs familles; ces premiers colons étaient composés de Russes et d'Aléoutes. Le mauvais climat, la médiocrité du gain et l'indifférence de la Société au bien-être de ses ouvriers, qu'elle considérait comme esclaves, ont déterminé parmi eux une grande mortalité, surtout dans les îles Pribyloff.

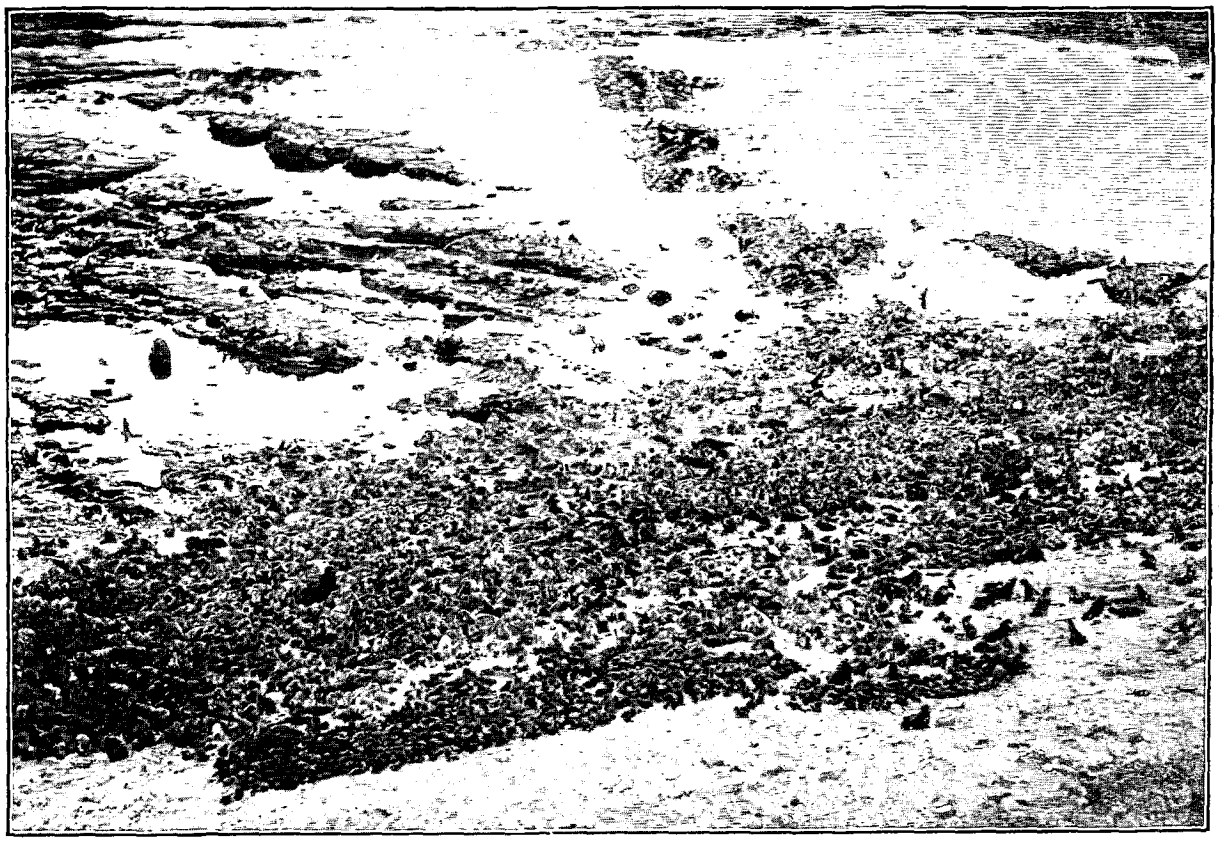
La Compagnie russo-américaine était ruinée en 1868, à l'expiration de son privilège; elle avait ruiné en même temps la population et tué toute industrie privée dans le pays. Ses ouvriers, devenus libres, sont restés comme rivés sur les lieux où ils devaient passer un certain temps seulement. La population actuelle des îles est composée de leurs descendants et compte en chiffres ronds 300 âmes dans l'île de Béring et 200 âmes dans l'île de Cuivre. Cette population chasse les ours marins, les loutres et les renards bleus, s'occupe de la pêche, de la capture d'oiseaux dont elle ramasse aussi les œufs, du jardinage et du ramassage du bois rejeté sur les rivages. Leur état actuel ne saurait être comparé avec ce qui se voyait du temps de la Compagnie russo-américaine. Les maladies et la mortalité ont sensiblement diminué, et, malgré l'absence complète de tout secours médical, la population augmente tous les ans de plus de 2 0/0.



QUATRE « CÉLIBATAIRES ». — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le gain moyen annuel de la population, en sept ans, de juin 1878 à juillet 1885, a été de 69 000 roubles, dont 54 000 fournis par les ours marins. Tout cet argent retournait jadis à la Société russo-américaine en paiement de marchandises qu'elle vendait elle-même à ses ouvriers.

Les ours marins font leur apparition dans le voisinage des îles de la mer de Béring dans la première quinzaine du mois de mai. Les vieux mâles sont toujours les premiers arrivés. Un mâle atteint son développement physique complet entre la sixième et la septième année de sa vie, et à cet âge les indigènes lui donnent le nom de *sékatche*. Son poids est de 130 à 250 kilos et sa longueur de 6 à 7 pieds. Par son apparence et ses dimensions un sékatche diffère beaucoup des autres ours marins, son corps



LIEU DE RÉUNION DES OURS MARINS DIT PLOUDENNOÏE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

est entouré d'une couche très épaisse de graisse et ressemble à un sac bouffant; son poil devient plus rude, est profondément planté dans la peau et ne pousse pas également, étant sur le cou plus long que sur les autres parties du corps. Le poil long du cou s'appelle en russe *zagrivok* (garrot).

La forme de la tête d'un mâle se modifie. La tête d'un jeune ours marin vue de profil rappelle celle d'un rat, tandis que chez un vieux mâle tout le museau devient plus court; le front est plus bombé et la lèvre supérieure est garnie de longues et dures moustaches clairsemées, qui se dressent de haut en bas en rudes pointes isolées. Les dents et surtout les défenses deviennent plus longues et se déchaussent. En même temps que se modifie l'aspect extérieur, la voix change aussi, devient plus forte et plus grave. Les cris des ours marins rappellent singulièrement les bêlements d'un troupeau de moutons. On raconte que quelques moutons importés à l'île de Saint-Paul étaient tellement stupéfaits par les cris des ours marins qu'ils restaient des heures entières en place comme magnétisés, en oubliant même de brouter.

Ces cris sont entendus à une grande distance et aident souvent les marins à s'orienter dans le brouillard, s'ils connaissent toutefois la situation exacte des gisements de ces amphibies dans les îles.

En s'approchant des îles, les vieux mâles sortent sur les rivages, tous les ans, aux mêmes endroits appelés « gisements » et s'emparent immédiatement de lots isolés de terrain, destinés à l'installation future de leurs harems. Ces terrains sont généralement sablonneux, ou couverts de menus fragments de coquillages. Tout le long des rivages s'étendent des récifs, ou des bancs de coquillages sur lesquels les ours marins s'installent également, en réservant pour leurs familles ceux de ces bancs qui ne sont jamais recouverts d'eau au moment de la marée haute, et ne se servant des autres que pour la sieste, la promenade et les parties de plaisir à marée basse.

Une propreté remarquable règne toujours et dans tous les gisements des ours marins.

En même temps que les sékatches arrivent sur les îles les *polu-sékatches*, c'est-à-dire les demi-sékatches, ainsi que les *holostiaki* et *holostiatchki*, c'est-à-dire les célibataires et les petits célibataires.

On appelle demi-sékatche un jeune sékatche moins grand, moins lourd et moins fort qu'un vieux, mais ayant déjà comme lui un zagrivok.

Une partie de demi-sékatches s'empare également de quelques emplacements sur les rivages et prend part dans la vie de famille des ours marins.

On appelle célibataire un mâle âgé de deux à quatre ans. La longueur de son corps est de 4 pieds

environ, son poids est de 30 à 40 kilos. Conformément aux conventions actuelles de la chasse et du trafic, on ne tue ici que les « célibataires », pour les trois raisons suivantes :

1° Leur poil est d'une égale longueur sur tout le corps, il est planté peu profondément et les dessous de ce poil, c'est-à-dire le poil follet ou le duvet, est touffu et très doux ; 2° par leur apparence les célibataires diffèrent beaucoup des femelles, ce qui permet d'épargner ces dernières pendant la tuerie et d'assurer ainsi la multiplication du gibier ; 3° la chasse aux « célibataires » dérange moins les ours marins et leur est moins préjudiciable, comme nous le verrons plus loin.

On appelle « petit célibataire » un célibataire âgé de moins de deux ans, dont la taille ne dépasse guère 2 pieds et qui pèse 15 kilos environ. A cet âge il est fort difficile de distinguer un célibataire d'une jeune femelle. Mais à partir de deux ans la différence dans l'aspect extérieur entre un mâle et une femelle s'accentue de plus en plus. Tandis que la croissance du mâle à la troisième et la quatrième année continue à augmenter rapidement, celle de la femelle se ralentit beaucoup, et à la fin de la troisième année la femelle arrive à son développement physique presque complet ; la couleur de son poil sur la poitrine devient en outre, à cet âge, plus claire, prenant alors une teinte marron clair. Le corps de cette femelle mesure 4 pieds et son poids est de 25 kilos.

Les femelles s'approchent des îles un mois plus tard, après les « sékatches ». La plupart d'entre elles arrivent pleines et ne sortent sur les rivages occupés par les mâles que quelques jours, sinon quelques heures, avant de mettre bas.

Les sékatches rivalisent alors de zèle pour attirer et entraîner chacun dans son quartier le plus grand nombre possible de femelles. En cas exceptionnels, les mâles les plus forts et les plus actifs possèdent des harems de 50 à 100 femelles, mais ordinairement chaque sékatche dispose de 5 à 30.

Aussitôt sorties de la terre, les femelles mettent bas presque toujours un seul petit.

Les nouveau-nés ont des poils noirs, qui se changent en gris à la fin du troisième mois de leur existence, époque où ils commencent à apprendre à nager. La longueur d'un petit ours marin à poil gris est de 2 pieds et son poids de 15 kilos environ.

On chassait jadis exclusivement des ours marins à poil gris ; leur massacre se pratiquait en septembre, et on tuait indifféremment les mâles et les femelles, à cause de l'impossibilité de reconnaître à cet âge, par l'apparence extérieure, le sexe de l'animal.

La durée du séjour des ours marins près des îles peut être divisée en plusieurs périodes, à savoir : 1° l'arrivée et la prise de possession des terrains, du 15 mai au 15 juin ; 2° la formation des familles, accouchement et fécondation, jusqu'au 30 juillet ; 3° la période des promenades jusqu'au 15 août ; 4° la période de la mue jusqu'au 30 septembre ; 5° la période des ours marins à poil gris et le départ.

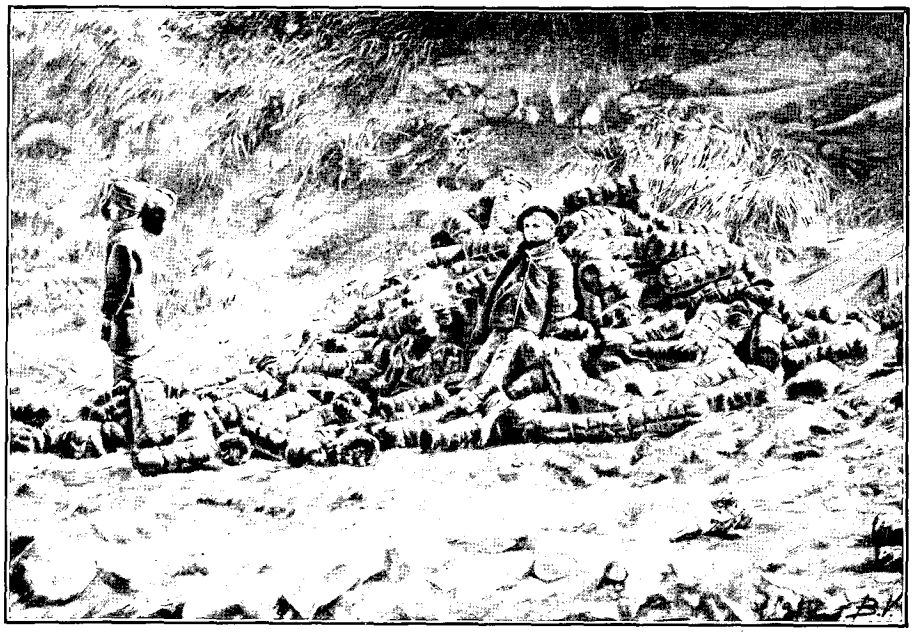


DÉPOUILLEMENT DES OURS MARINS (PAGE 612). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Dans la première période, les lots qui constituent les gisements sont couverts d'abord de sékatches, paraissant de loin comme autant de points noirs isolés et disposés à une distance de 10 à 15 pas l'un de l'autre, en deux et rarement en trois rangs parallèles au rivage. Quelques sékatches sont couchés, se confondant d'une manière frappante avec les pierres dispersées tout autour ; les autres sont assis ou se battent entre eux, défendant les limites de leurs possessions. Quelques rares « célibataires » et « petits célibataires » se mêlent aux sékatches. A part, non loin des emplacements occupés par ces derniers, sont couchés ou assis les vieux, les malades et les blessés.

Pendant la deuxième période, les terrains dont se sont préalablement emparés les sékatches se recouvrent presque entièrement de femelles, couchées étroitement serrées l'une contre l'autre.

Parmi les femelles on discerne très bien les sékatches, tandis que derrière elles, c'est-à-dire du côté de la terre ferme, sont couchés, se dessinant en une raie noire, les nouveau-nés, chacun en arrière du terrain sur lequel il est venu au monde. A part, à quelque distance de ces « gisements » de famille touffus et symétriques, on aperçoit d'autres groupes plus ou moins importants et très variés d'aspect et de compacité. Ce sont les quartiers occupés par les « célibataires », les « petits célibataires » et par les jeunes femelles ; ces dernières, à cette époque, restent dans l'eau plus volontiers que les « célibataires ».



EMBALLAGE DES PEAUX DE PHOQUE. — DESSIN DE BIGOT-VALENTIN.

Pendant la période de la mue, l'aspect des « gisements » est à peu près le même: les ours marins perdent leurs poils, ce qui rend momentanément leurs peaux absolument impropres à toute préparation.

Enfin, pendant la période des ours marins à poil gris, c'est-à-dire du 30 septembre jusqu'au moment du départ des îles, le brouillement des sexes et des âges est toujours le même, mais le nombre des bêtes diminue de plus en plus sur les rivages. La chasse aux ours marins se fait maintenant presque exclusivement pendant la deuxième période, lorsque leurs peaux réunissent toutes les qualités requises et lorsque le cernement des « célibataires » n'inquiète pas les autres ours marins, à l'exception des petits célibataires et des jeunes femelles qui s'amusaient avec eux.

Voici comment on chasse les ours marins. Ayant dépisté un endroit occupé par une bande de « célibataires » et après avoir attendu un moment favorable, les indigènes se lèvent avant l'aube.

La plupart sont armés d'un bâton ; ils se mettent en marche et, en tenant compte de la direction du vent, s'approchent dans un silence complet de l'emplacement où se trouve le troupeau ; hâtant toujours le pas et se courbant pour rester inaperçus le plus longtemps possible, ils se précipitent en avant aussitôt que les ours marins montrent les premiers signes d'inquiétude, exécutent un mouvement tournant et, se développant en cordon vivant, leur coupent la retraite vers la mer. Effrayées, les pauvres bêtes, dont le premier mouvement a été naturellement de se jeter dans l'eau, ne savent plus maintenant que faire, poussent des cris, se tassent affolées et commencent enfin à se reculer devant les chasseurs en s'éloignant graduellement et de plus en plus de la mer. Les hommes, en criant et en brandissant leurs bâtons, en lançant de l'herbe et en avançant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, poussent ce tas grouillant dans la direction de l'endroit où se fait habituellement le massacre. Cet endroit est éloigné parfois de quelques kilomètres du point de départ, et plusieurs jours sont nécessaires alors pour y amener les ours marins. Si le troupeau pris sur le rivage est trop grand, on le divise en plusieurs bandes pour la commodité de la marche des animaux. Pour conduire un troupeau de 1 000 à 5 000 ours marins il faut de 10 à 15 hommes.

Une fois arrivés à destination, les chasseurs laissent se reposer les malheureuses bêtes pour qu'elles ne soient pas échauffées au moment du massacre, car on prétend que la peau d'un animal fatigué et échauffé s'imprègne mal de sel et se détériore ensuite facilement. Pour la surveillance d'un troupeau de 2 000 à 4 000 « célibataires », 1 ou 2 hommes suffisent. Si le temps est clair et chaud, ou très pluvieux, le massacre est remis au lendemain, quelquefois même au surlendemain. Si, au contraire, le temps est favorable, on commence la tuerie après une heure de repos.

En s'approchant brusquement de deux côtés opposés on fait peur au gibier, qui se jette à droite et à gauche ; on profite de ce désarroi pour séparer du tas une bande de 20 ou 30 bêtes que l'on éloigne. 5 ou 6 hommes spécialement choisis pour l'abatage, s'armant chacun d'une longue massue, entourent ce petit groupe isolé. Les animaux, ainsi séparés du troupeau principal, ne tentent même pas de fuir ; quelques-uns seulement, faisant le simulacre de menacer les hommes, essayent deux ou trois bonds timides en avant. Fatigués, terrorisés, sentant

leur faiblesse, sans aucun moyen de défense, les malheureux se serrent les uns contre les autres, se tassent, les têtes tournées du côté de leurs ennemis, et crient tout le temps en secouant nerveusement la tête et en montrant les dents.

Pendant ce temps les hommes les examinent très attentivement, et, aussitôt qu'ils aperçoivent dans le tas une proie leur convenant à tous les points de vue (âge, sexe, qualité de la peau), il lui portent un coup mortel à la tête. Râlant et étouffant dans son sang, le « célibataire », assommé, roule par terre le crâne fracassé, les yeux sortant de leurs orbites. Les coups se succèdent rapidement, les « célibataires » tombent les uns après les autres, et au bout de deux à quatre minutes les 30 bêtes forment un tas commun de cadavres. Sur ce tas sont couchés aussi ceux des « célibataires » qui ont été laissés vivants grâce à leur âge, ou à leur sexe, ou à cause de la mauvaise qualité de leurs peaux.

Harassés, affaiblis par les secousses nerveuses supportées, ils couvrent de leur corps, avec une sollicitude touchante, les cadavres des camarades déjà morts et ne veulent pas s'en séparer. La conscience d'un grand malheur irréparable se lit dans leurs bons et beaux yeux tristes et remplis de larmes amères.

Leurs meurtriers impitoyables ne connaissent pas le remords et vous diront tranquillement qu'ils massacrent les ours marins depuis bien longtemps déjà et que ces pauvres bêtes y sont habituées!

Ayant fini avec un groupe d'animaux, on en isole un second, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tout le troupeau capturé y passe.

Pendant cette tuerie, les autres indigènes dépouillent les bêtes abattues et portent leurs peaux dans un hangar où des hommes spécialement désignés sont occupés à les saler.

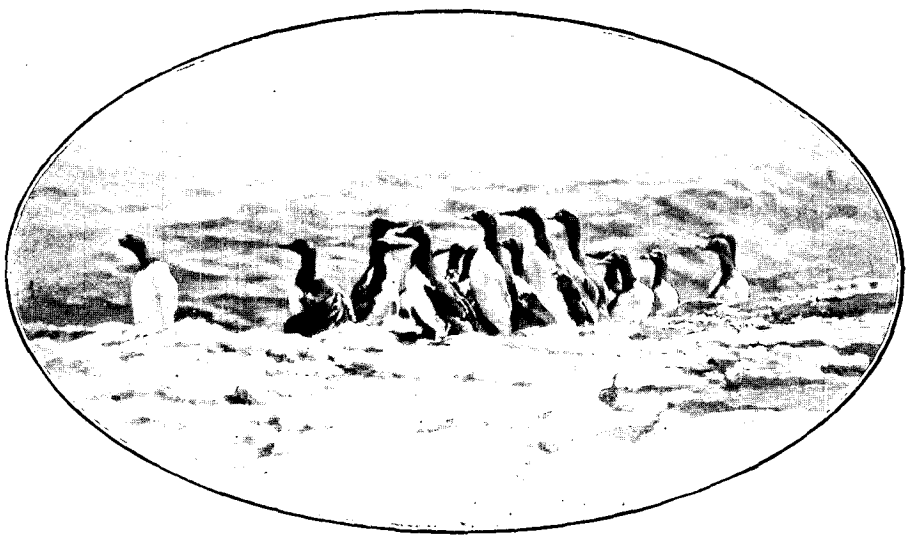
La peau d'un ours de mer tué est immédiatement enlevée. On fait d'abord sur le ventre une entaille en longueur à partir du bout des pattes de derrière jusqu'au bout du museau; ensuite d'autres entailles sont pratiquées autour du museau, immédiatement derrière les yeux et autour des pattes de devant et de derrière, immédiatement au delà de l'endroit où leur cuir se change en peau couverte de poils. Après avoir fait de cette manière une entaille en longueur et quatre entailles circulaires, et après avoir en passant transpercé le cœur afin d'éviter des atteintes convulsives de la queue, on commence à dépouiller en entamant avec un couteau la graisse qui attache la peau au tronc, de manière à laisser adhérente à la peau une couche égale de graisse d'une certaine épaisseur.

Cette opération exige une grande expérience.

Les peaux sont portées dans un hangar, où se fait la salaison.

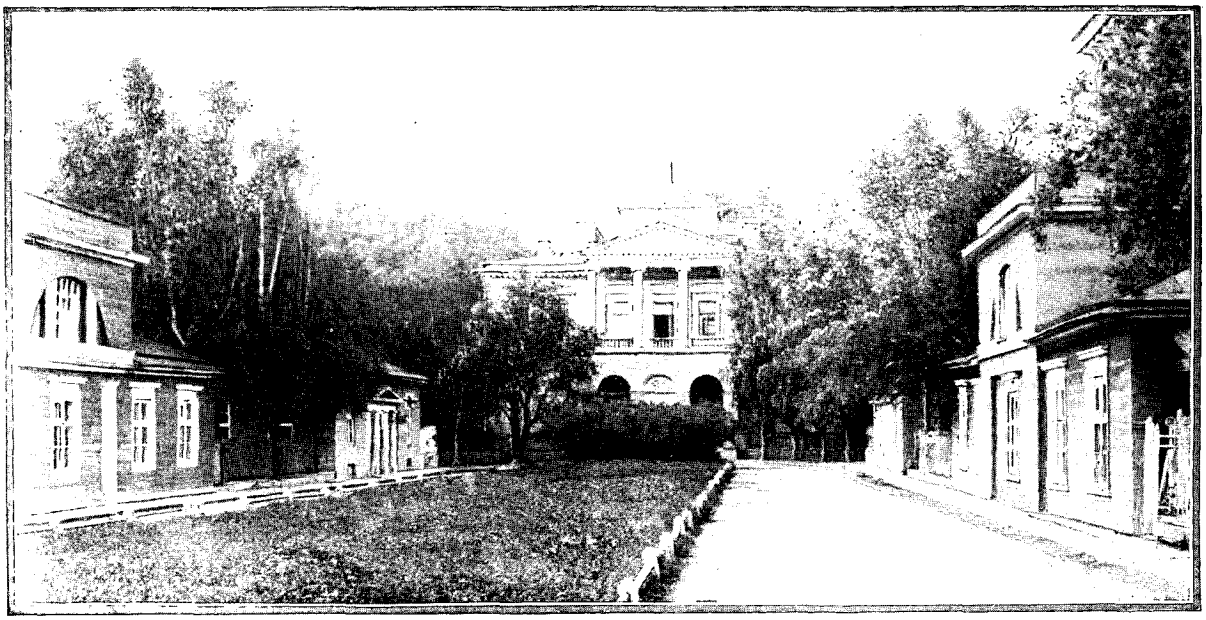
On répand d'abord sur le plancher une couche de sel d'égale épaisseur que l'on recouvre d'une rangée de peaux étendues l'une contre l'autre, le poil en bas et les bords bien égalisés. Ensuite on répand sur ces peaux une autre couche de sel que l'on recouvre d'une seconde rangée de peaux étendues de la même manière, et ainsi de suite, en superposant toujours les peaux de la même façon entre le plancher et le plafond et en remplissant le hangar de peaux salées qui y restent ainsi disposées de huit à douze jours: après quoi on les examine avec soin et on les sale de nouveau. Après une nouvelle salaison de quatre à sept jours, on les roule par deux en paquets de forme cylindrique. Ces cylindres sont ficelés et rangés dans la cale du navire qui les transporte à Londres, où les peaux sont, après un classement minutieux, vendues aux enchères publiques.

B. DE ZENZINOFF.



OISEAUX DE MER DES ÎLES ALÉOUTES — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.



LE CHÂTEAU DE GRONSINO — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. KOLPAKOWSKY.

VISITE A NOVGOROD LA GRANDE[1]

(UNE ANCIENNE CAPITALE DE LA RUSSIE)

PAR M. LE MARQUIS DEGLI ALBIZZI.



PAYSAN RUSSE.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Un voile sombre s'étend sur l'origine de Novgorod, qui fut habitée par les Slaves; dans la suite elle devient la capitale de l'État aux limites indécises que le prince varègue Rurik avait été appelé à gouverner. Bientôt abandonnée pour Kiev, la ville de Novgorod ne devint importante qu'à partir du jour où Iaroslav Ier (père de la reine Anne, femme du roi de France Henri Ier) lui eut octroyé le privilège de se gouverner par elle-même. Ce gouvernement consistait en une assemblée populaire appelée « Vétché », présidée par le « possadnik » ou chef élu du peuple, assisté d'un chef militaire et, plus tard, de l'évêque qui recevait l'imposition des mains du métropolite de Kiev. De plus, comme chef suprême, Novgorod, qui se donnait le titre de « seigneur Novgorod le Grand », nommait un « prince » dont les attributions étaient minutieusement réglées et qui n'agissait que de concert avec l'assemblée et le possadnik. L'élection du prince se faisait par le Vétché, avec la condition expresse que s'il ne convenait pas aux citoyens « il pouvait être invité à aller où bon lui semblait ». Une des plus grandes illustrations de ce poste fut saint Alexandre Newsky, célèbre par ses victoires sur les Suédois et les chevaliers teutoniques.

Une antique cloche, vénérée des Novgorodiens, appelait les citoyens au conseil et sonnait chaque fois que la république était en danger; on l'appelait « la cloche du Vétché ».

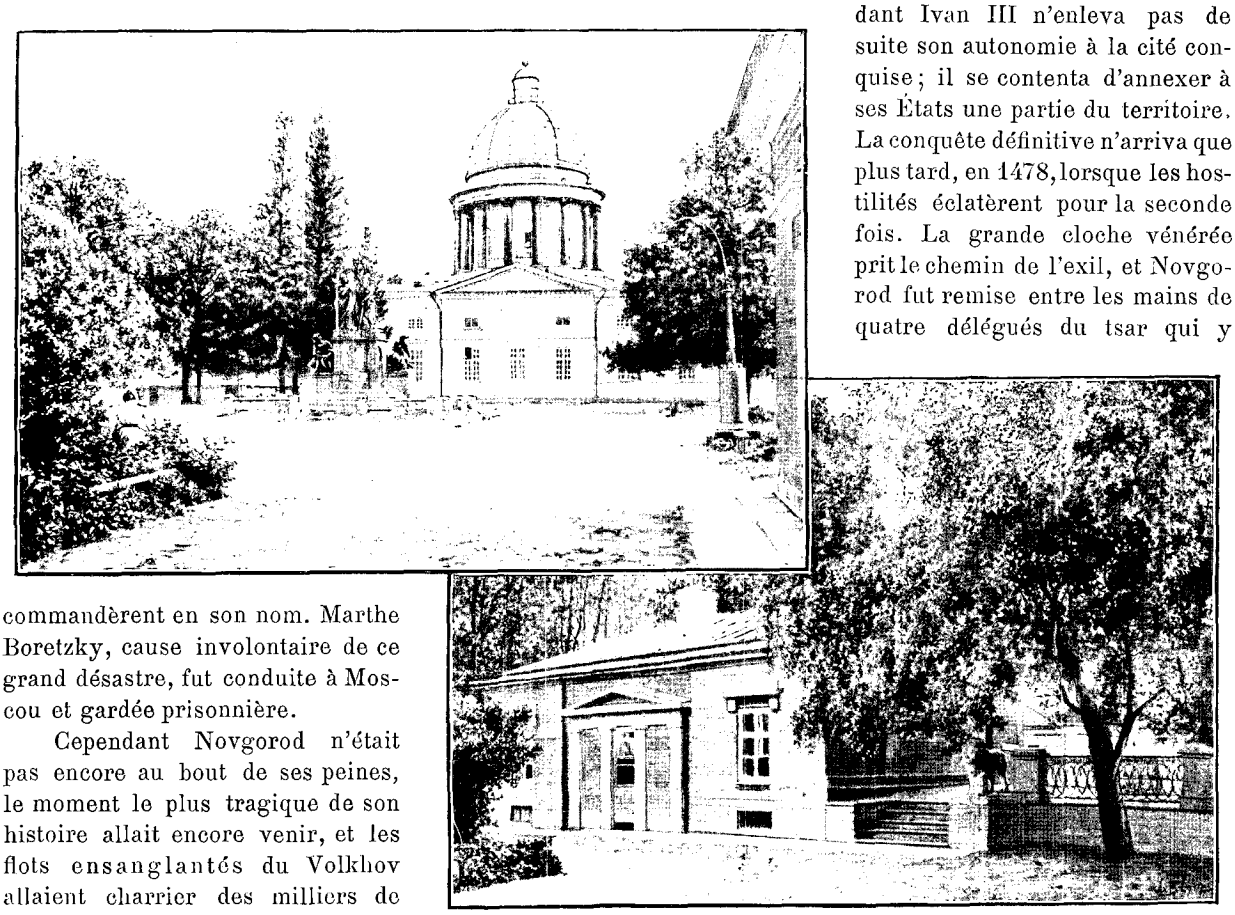
Ainsi, grâce à son immense territoire, s'étendant du golfe de Finlande à la mer Blanche et à la Dvina du Nord, grâce aussi à ses richesses et à ses armées triomphantes, Novgorod avait atteint le faîte de la toute-puissance. Ses plus beaux moments furent aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Son commerce florissant, ses relations continuelles avec les villes hanséatiques, dont elle faisait partie, élevèrent Novgorod à un point de prospérité qui en faisait une cité sans rivales, le boulevard du trafic entre l'Occident et l'Orient, la porte par laquelle les produits de l'Allemagne et du reste de l'Europe parvenaient au centre de la Russie.

1. *Voyage exécuté en* 1898. — *Texte inédit.* — *Illustrations d'après les photographies de l'auteur.*

Les villes hanséatiques allemandes y avaient leurs comptoirs dans le quartier marchand, et une église catholique n'avait pas tardé à y être élevée. Novgorod battait monnaie; c'étaient des monnaies sans millésime, portant en exergue « Novgorod la Grande », et sur l'une des faces l'effigie du prince, la couronne en tête et un homme devant lui.

Cependant, au xv^e^ siècle l'astre de Novgorod, par suite de querelles intestines et de troubles constants entre les différentes factions des familles au pouvoir, commença sensiblement à décliner. Les grands-ducs de Moscou, depuis longtemps en expectative, voyaient enfin approcher l'heure où ils pourraient frapper le coup qui ferait ployer sous leur sceptre cette turbulente voisine. Ce fut à Ivan III qu'échut en partage d'annexer à sa couronne la vieille république, et ceci eut lieu en 1478.

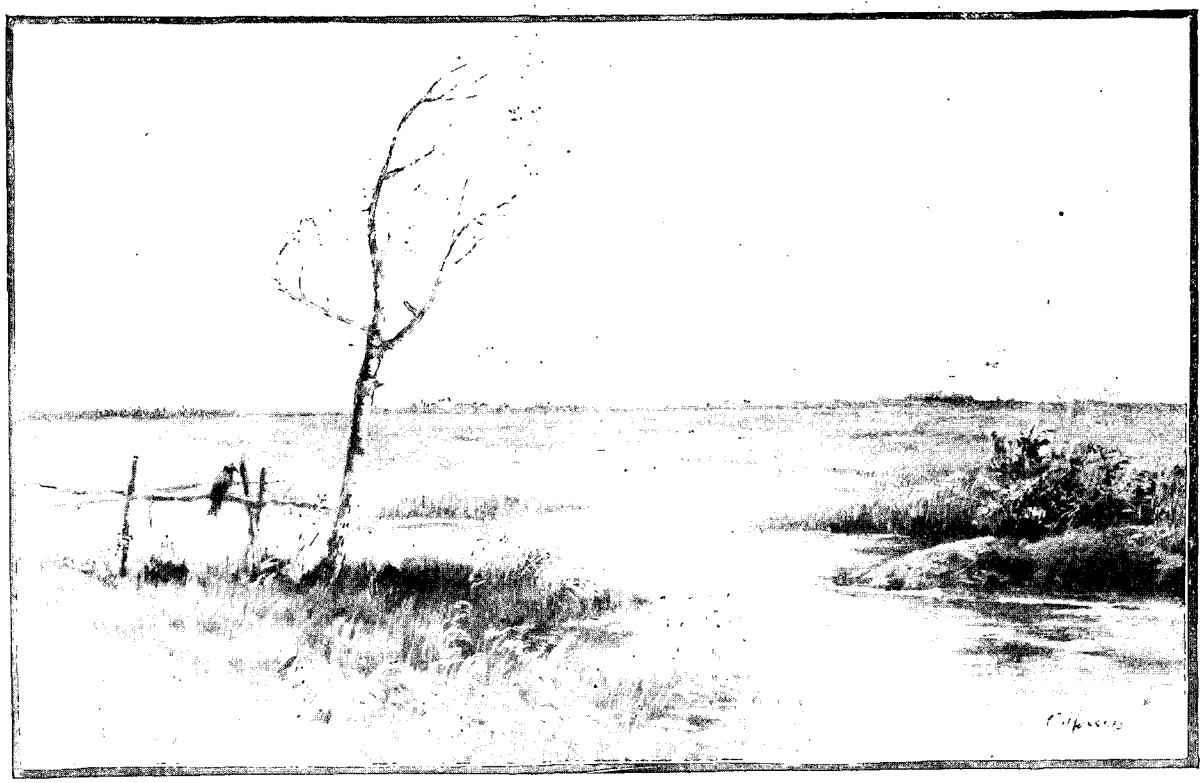
Ivan III était le premier grand-duc de Moscou qui prit le titre de Tsar russe et qui introduisit comme emblème de l'empire l'aigle à deux têtes, que son épouse Sophie Paléologue lui apporta en dot avec le cérémonial de la cour byzantine. Sous le règne de ce prince, beaucoup de Novgorodiens des classes moyennes s'étaient réfugiés à Moscou; ils fuyaient leur patrie en proie aux discordes des grands et où ils ne trouvaient plus de sécurité ni pour leurs personnes, ni pour leurs biens. Les classes dirigeantes, de leur côté, qui avaient tout intérêt à voir continuer l'ancien état de choses, en prirent ombrage et, petit à petit, d'anciennes rancunes y aidant, avaient fini par se montrer ouvertement hostiles à Moscou. C'est à cette époque de l'histoire de Novgorod que paraît Marthe Boretzky, précipitant par son patriotisme ou son ambition la chute de la vieille république. Veuve du dernier « possadnik », Marthe la « possadnitza », comme on a coutume de l'appeler, était une femme d'une énergie toute virile, disposant d'immenses richesses et d'une grande influence sur l'assemblée dirigeante. Sous sa pression cette assemblée conclut une alliance contre Moscou avec le roi de Pologne. Forte de ce nouvel appui, Novgorod n'eut plus aucun égard pour le grand-duc, dont les représentants ne tardèrent pas à être publiquement outragés. La guerre fut donc déclarée et les troupes de la république défaites. Cependant Ivan III n'enleva pas de suite son autonomie à la cité conquise; il se contenta d'annexer à ses États une partie du territoire. La conquête définitive n'arriva que plus tard, en 1478, lorsque les hostilités éclatèrent pour la seconde fois. La grande cloche vénérée prit le chemin de l'exil, et Novgorod fut remise entre les mains de quatre délégués du tsar qui y commandèrent en son nom. Marthe Boretzky, cause involontaire de ce grand désastre, fut conduite à Moscou et gardée prisonnière.



L'ÉGLISE DE GRONSINO. — MAISON D'ANASTASIE MINKINE. D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Cependant Novgorod n'était pas encore au bout de ses peines, le moment le plus tragique de son histoire allait encore venir, et les flots ensanglantés du Volkhov allaient charrier des milliers de cadavres.

En 1570, Ivan le Terrible apprenait par une délation que les principaux citoyens de Novgorod et leur archevêque avaient adressé une pétition au roi de Pologne, le suppliant de les prendre sous sa protection et de réunir leur ville à ses États. La lettre, disait le délateur, n'attendait pour être envoyée que l'instant propice et était, en attendant, cachée derrière une image dans la cathédrale. Des émissaires envoyés à cet effet par le tsar découvrirent effectivement le document dans la



PAYSAGE DES ENVIRONS DE NOVGOROD. — DESSIN DE MASSIAS.

cachette désignée ; il était cependant apocryphe et l'œuvre habile d'un faussaire ; néanmoins la colère du tsar se déchaîna aussitôt, une de ces célèbres colères qui touchaient à la folie, et prêtres et laïques furent mis à mort. Afin que ses ordres fussent exécutés dans toute leur rigueur, le tsar se rendit en personne à Novgorod accompagné de nombreuses troupes. Des milliers de personnes périrent dans ce massacre qui dura pendant des semaines.

En 1611, pendant l'interrègne qui désola la Russie, Novgorod fut mise à sac et à sang par les Suédois et manqua même de tomber entièrement en leur pouvoir, mais, Michel Romanoff étant monté sur le trône, Novgorod resta russe comme par le passé. Le dernier épisode tumultueux de l'histoire de Novgorod fut une émeute assez sérieuse qui éclata en 1650. Cette émeute était occasionnée par la cherté des denrées qui venait, croyait le peuple, de ce que les édiles les vendaient à l'étranger. Le peuple attaqua le Détinetz en proférant des menaces de mort contre le prince de Hilkoff, qui y gouvernait au nom du tsar. Le prince réussit à se sauver et l'émeute fut bientôt apaisée par le métropolite Nikon, célèbre par la revision qu'il fit des livres sacrés, ce qui causa le « roskol » ou « schisme des vieux croyants ».

Depuis lors Novgorod commença à mener la vie végétative qu'elle mène encore aujourd'hui, son importance commerciale diminua d'année en année et la construction du chemin de fer Nicolas finit par l'isoler complètement. Située à 69 verstes de Tchoudova, Novgorod est actuellement desservie par une ligne à voie étroite dont les trains mettent près de quatre heures à faire ce trajet ; ce petit chemin de fer continue ensuite vers Staraia-Roussa, qui est une ville d'eau très fréquentée.

La maison hospitalière où j'avais été invité à passer les quelques jours que je consacrais à Novgorod était située dans la ville marchande, comme s'appelle la partie s'étendant sur la rive droite du Volkhov, en opposition au Détinetz, qui se dresse sur la rive gauche. Vis-à-vis de mes fenêtres étaient les bâtiments de la poste, et tout à côté deux vénérables églises dont l'une, la *Znamenskaia,* me charma tout particulièrement. J'y pénétrai le soir de mon arrivée, et à la lueur vacillante d'un tronçon de cierge je montai les marches d'un large escalier de pierre. Tout au haut, une galerie voûtée forme, comme à Saint-Marc de Venise, un vestibule très long, une sorte de promenoir qui court autour de l'église de trois côtés. L'église proprement dite est haute, mais relativement petite, et ses murailles sont couvertes de fresques naïves d'un dessin primitif datant probablement du XIV^e^ siècle, qui est l'époque de la construction de l'église ; deux piliers trapus soutiennent les voûtes, et chacune de leurs faces porte de grandes images sombres, habillées de plaques d'argent et d'or, appelées en russe *riza.*

Le lendemain je retournai encore une fois dans cette intéressante église, si parfaitement harmonieuse

dans son style, où le XIVe siècle russe avait si heureusement empreint son cachet; seule l'iconostase détonne quelque peu sur le reste par ses motifs qui trahissent une origine tardive inspirée par la renaissance occidentale. Ma première course fut pour le Détinetz, la partie la plus intéressante de Novgorod, celle où est rassemblé tout ce qui se trouve de remarquable en fait d'art et de souvenirs historiques, car c'est dans son enceinte que se déroulèrent les principaux actes de la vie politique du vieil État libre. Le nom de Détinetz provient de *ditia*, « enfant », car l'antique acropole de Novgorod servait en même temps de refuge aux enfants des citoyens en temps de siège et de calamité publique.

C'est un grand espace à peu près circulaire, entouré d'eau, d'un côté par le Volkhov et des autres par de profonds fossés. De hautes murailles crénelées défendent le Détinetz; elles sont flanquées de neuf tours qui font saillie sur les fossés, et dont la plus haute et surtout la plus pittoresque est la *Koukouiewskaia bachinia*, tour Koukoueff, qui servait de prison d'État.

Deux arcs se faisant face donnent accès au Détinetz, dont le centre, formant une place très vaste, est décoré d'un côté par le monument du millénaire de la Russie et de l'autre par la vénérable cathédrale de Sainte-Sophie. L'architecture de cette église, datant du milieu du XIIe siècle, est celle de la généralité des vieilles cathédrales russes : un grand carré blanchi à la chaux couvert d'un toit presque horizontal d'où partent six coupoles coiffées de toits dorés. Ces coupoles percées d'étoites meurtrières sont ornées à leurs frises de nervures en arcades; seule la coupole centrale reçoit la lumière de fenêtres plus larges, mais écrasées et de style très archaïque. Comme aussi la plupart des églises russes, Sainte-Sophie est plutôt petite et sombre, et d'immenses contreforts donnent à son aspect extérieur quelque chose de lourd et de peu gracieux. Son entrée principale, celle qui fait face à l'autel, est surmontée d'une ancienne fresque représentant la Trinité, la Sagesse et le saint Suaire ; cette fresque est protégée par un toit en auvent. Les portes d'entrée connues sous le nom de Korsonnsky Vorota sont en bronze, ornées de figures en relief d'un travail assez grossier: la provenance de ces portes est allemande et date du XIIe siècle.

A mon profond regret, il m'a été impossible de me rendre compte de l'intérieur de la cathédrale, vu qu'elle est en plein travail de restauration. Il m'a toutefois été donné de monter sur les échafaudages qui l'encombrent et de m'approcher des nouvelles peintures murales, dont une grande partie est déjà terminée. Ce sont d'abord de grandes figures d'apôtres auquels Jésus donne la communion, ensuite une grande rangée de saints dans les poses prescrites par l'iconographie byzantine, convergeant vers la figure colossale de la Mère de Dieu qui occupe tout le fond de l'abside au-dessus du siège de l'archevêque.

Beaucoup de ces figures sont entièrement neuves; d'autres sont les vieilles peintures primitives que d'habiles artistes restaurent à la lueur de petites lampes électriques qui percent de leur lumière immobile l'éternel demi-jour de ces lieux.



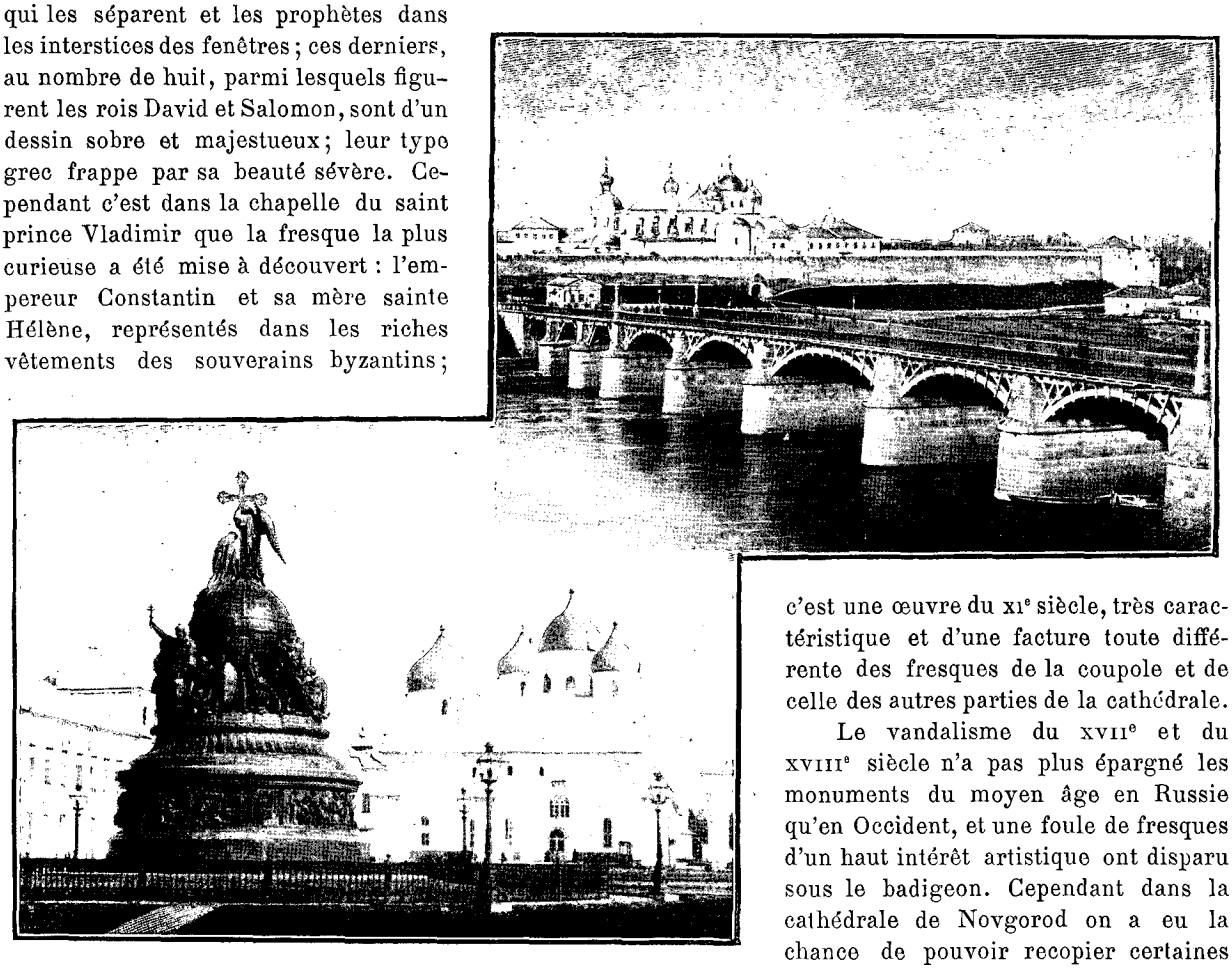
MONASTÈRE HOUTINSKY. — DESSIN DE BERTEAULT.

Les travaux de restauration de Sainte-Sophie se poursuivent depuis bientôt deux ans avec un zèle infatigable, sous la haute initiative de l'archevêque de Novgorod, Mgr Théognose. C'est un prélat éclairé et un connaisseur délicat en tout ce qui concerne l'art et l'iconographie sacrée; le but qu'il poursuit est de rendre à sa cathédrale sa magnificence d'autrefois et d'en faire un monument parfait dans ses moindres détails.

Je n'ai pas pu voir les peintures de la coupole centrale, mais l'on m'a dit qu'elle est décorée d'un Christ immense. Ce Christ a sa légende : malgré tout ce que les peintres chargés de la décoration de l'église faisaient pour lui donner le geste de la bénédiction, chaque matin ils retrouvaient l'image avec les doigts repliés; ce prodige se répéta par trois fois, jusqu'à ce qu'enfin une voix céleste leur commanda

de ne plus toucher à la main, annonçant qu'elle se rouvrirait d'elle-même lorsque le dernier jour de la ville de Novgorod serait venu.

Il faut encore citer parmi les vieilles fresques les mieux conservées les quatre anges tenant des sphères qui ornent le tambour de la coupole principale, au-dessous de la figure du Christ, les séraphins six fois ailés qui les séparent et les prophètes dans les interstices des fenêtres ; ces derniers, au nombre de huit, parmi lesquels figurent les rois David et Salomon, sont d'un dessin sobre et majestueux ; leur type grec frappe par sa beauté sévère. Cependant c'est dans la chapelle du saint prince Vladimir que la fresque la plus curieuse a été mise à découvert : l'empereur Constantin et sa mère sainte Hélène, représentés dans les riches vêtements des souverains byzantins ; c'est une œuvre du XI^e^ siècle, très caractéristique et d'une facture toute différente des fresques de la coupole et de celle des autres parties de la cathédrale.



LE DÉTINETZ : LE MONUMENT DU MILLÉNAIRE ET LA CATHÉDRALE DE SAINTE-SOPHIE. D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

Le vandalisme du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle n'a pas plus épargné les monuments du moyen âge en Russie qu'en Occident, et une foule de fresques d'un haut intérêt artistique ont disparu sous le badigeon. Cependant dans la cathédrale de Novgorod on a eu la chance de pouvoir recopier certaines vieilles fresques qui avaient, hélas ! trop longtemps sommeillé sous la chaux. En les mouillant à l'instant où elles sortent de leur enveloppe de plâtre, elles sont encore assez fraîches pour pouvoir être copiées, mais c'est une besogne qui demande une très grande agilité d'exécution, car en séchant la vieille fresque commence à pâlir et s'évanouit enfin pour ne plus jamais reparaître.

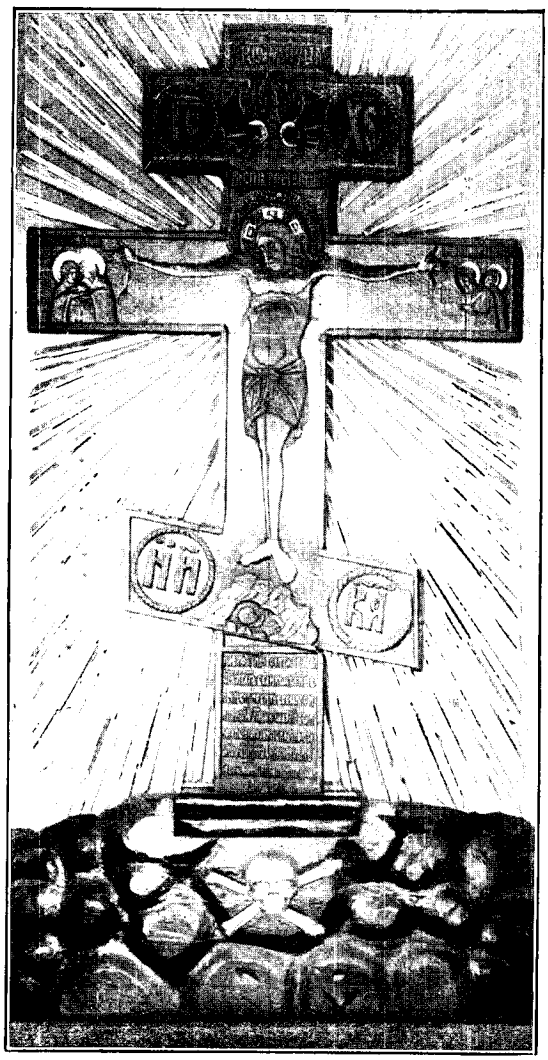
L'iconographie russe descend en ligne directe de l'iconographie byzantine ; saint Vladimir, en puisant la foi chrétienne en Grèce, en fit également venir les peintres qui décorèrent les nouveaux temples de la Russie. Quelques noms de ces peintres passèrent à la postérité, comme Pétrovitch, 1196, Isaie, 1338, Théophane, 1378. Ils furent les fondateurs de l'école de peinture sacrée russe, qui, à quelques variantes près, conserva intact le style byzantin primitif. Pour ne parler que des images transportables, des icones, elles sont exécutées jusqu'à la moitié du XV^e^ « à tempera » ou dans un genre très approchant, vu que beaucoup de peintres en préparant leurs couleurs les délayaient dans du *kvass* auquel ils ajoutaient une certaine quantité de jaunes d'œufs. Les peintres de la toute ancienne école russe procédaient de la façon suivante : ils prenaient une planchette de bois qu'ils renforçaient de deux bâtonnets horizontaux, afin que ni la chaleur ni l'humidité ne pussent la tordre, puis, étendant un morceau de toile sur la surface sur laquelle ils se proposaient de peindre, ils la couvraient d'une mince couche d'albâtre délayée dans de la colle. Souvent ils se passaient de la toile et peignaient sur le bois. Ces peintres ne commençaient jamais par le visage du saint ; ils doraient d'abord les parties qui devaient être dorées, peignaient les accessoires et le paysage, et c'est seulement en dernier lieu qu'ils s'occupaient du visage. Ils le couvraient d'une couleur sombre, le *sankir*, ton composé de plusieurs couleurs, et rendaient le visage de plus en plus clair en y étendant successivement des couches répétées de l'une ou l'autre couleur contenues dans le ton primitif. Une fois terminée, le peintre recouvrait son œuvre de vernis.

Chez les Russes, de même que chez les Grecs, il était rare qu'un seul et même individu exécutât l'icone en entier. Il y avait des peintres spéciaux pour les figures, d'autres pour les accessoires, d'autres encore pour les paysages et les dorures, de façon qu'avant d'être terminée l'icone passait par plusieurs mains, et tandis que les artistes italiens de la même époque donnaient à la peinture sacrée tout le développement inspiré par leur génie, les Russes étaient liés par des règles que de sévères préceptes leur interdisaient d'outrepasser, partant du point de vue que l'image sacrée, qui doit agir sur l'imagination de peuples encore à demi barbares, doit avoir des formes différentes de celles des humains et moins matérielles.

La plus ancienne école d'iconographie est celle de Novgorod, et sa plus belle époque s'étend de 1227 à la fin du xv[e] siècle. Elle se distingue des autres écoles russes par l'expression tranquille de ses personnages et par leurs traits nobles et réguliers. Le dessin du paysage, des accessoires et principalement des constructions est incorrect ; souvent de grandes lignes noires ou blanches indiquent les plis des vêtements ; le mot « saint » figure toujours en grec.

L'autel de Sainte-Sophie est tout en argent ; il s'élève sur une marche derrière l'iconostase, dans l'hémicycle de l'abside, dont les murs sont revêtus, jusqu'à hauteur d'appui, d'anciennes mosaïques en verre de travail byzantin.

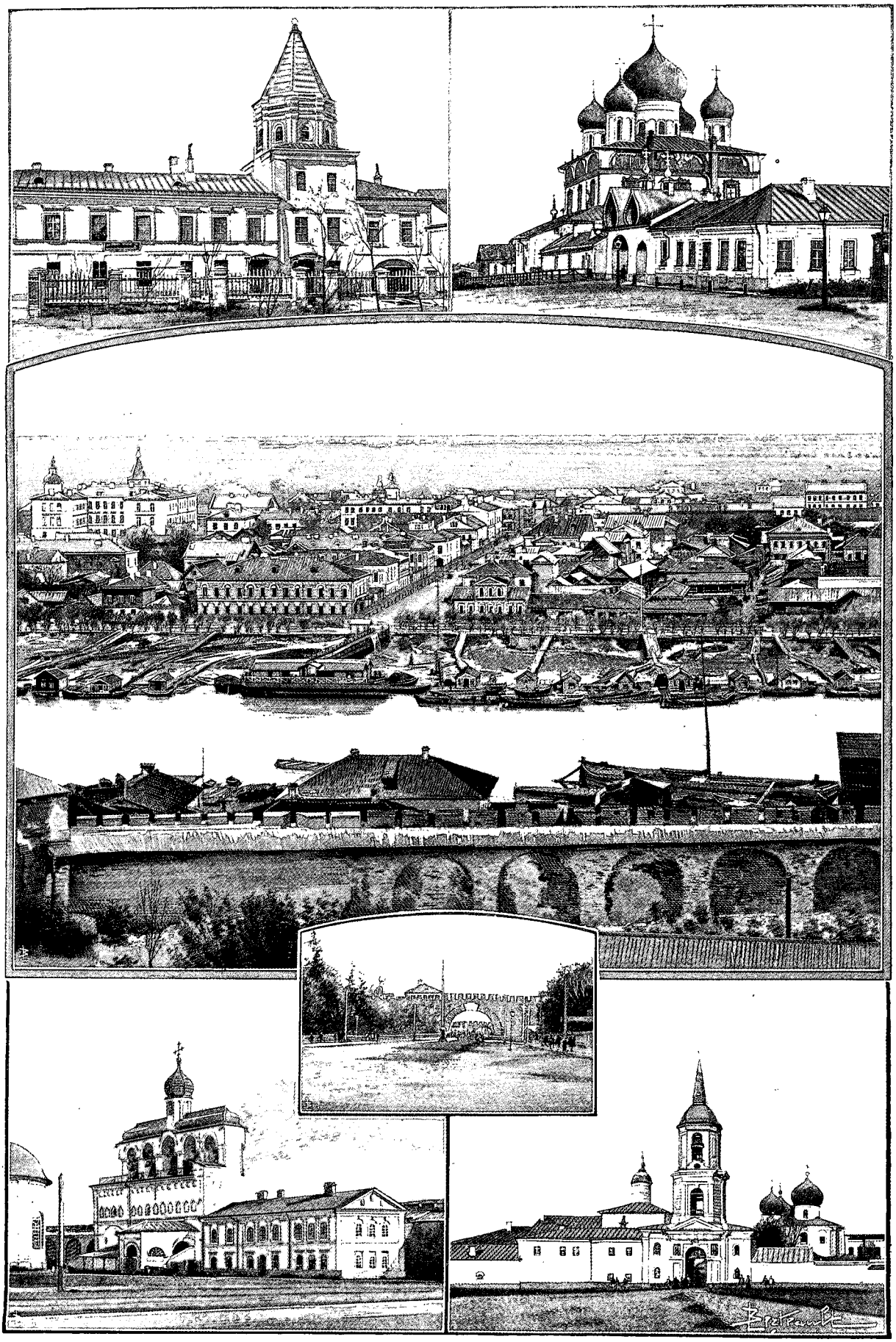
Parmi les choses curieuses que certainement on verra difficilement autre part, il faut mentionner les amphores en terre cuite murées dans les parois de Sainte-Sophie afin d'augmenter la résonnance du chant. Ces amphores nommées *golossniki*, dont le diamètre atteint 25 centimètres, sont placées horizontalement dans des niches pratiquées à cet effet dans la muraille. On ne les rencontre nulle autre part que dans les églises de Novgorod, mais il est peu propable que leur origine soit proprement novgorodienne ; leur provenance est probablement byzantine. Cependant, ni à Constantinophe, ni en Grèce, on n'en trouve trace, mais plus d'un architecte, dit M. Gnéditch, pense qu'il n'est pas impossible qu'un jour ou l'autre la chute ou l'éloignement d'une couche de plâtre ne mette à découvert quelque exemplaire du même genre.



CROIX RUSSE À SAINTE-SOPHIE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans l'éternelle pénombre, augmentée encore par les échafaudages des peintres, c'est à peine si je distingue les vastes chœurs qui s'étendent de trois côtés de l'église ; quant aux lieux de sépulture des vieux grands-ducs morts en odeur de sainteté et dont les corps béatifiés reposent ici depuis sept siècles, je dois abandonner toute idée de m'en approcher, ainsi que des éblouissements du trésor. Ce trésor est, paraît-il, d'une grande richesse et contient des merveilles d'orfèvrerie et une foule de reliques, des calices et des patènes, des mitres et des crosses d'évêques avec une infinité de croix pectorales, de panaguyas et d'objets mystérieux servant aux offices pontificaux ; tout un passé naïf et magnifique, étincelant de pierreries et d'émaux précieux.

En sortant de la cathédrale on se trouve dans une cour égayée de pelouses vertes ; c'est un dédale de constructions hétérogènes, blanches, à toits verts, les unes aux fenêtres rococo, les autres aux vulgaires croisées modernes. Une haute tour ancienne se dresse près d'un bâtiment à deux étages qui est la résidence de l'évêque coadjuteur, et tout à côté sont situées les cellules où vécut l'archevêque Jonas (xvii[e] siècle) qui, par ses prières et un miracle de la sainte Vierge, sauva Novgorod du pillage. Ici se trouve une petite chapelle, basse et irrégulière, actuellement la chapelle particulière du coadjuteur ; tout à côté sont les deux cellules qu'habita le saint. Dans l'une d'elles se trouve encore le lavabo à fontaine de métal où le malin esprit avait, selon la légende, élu domicile afin de tenter Jonas. Ayant, cependant, réussi à l'exorciser, le saint archevêque obligea le diable à le servir en prenant la forme d'un cheval qui le transporta en une nuit à Jérusalem au tombeau du Sauveur et le ramena à Novgorod avant l'aube.



LA TOUR DE IAROSLAV. — L'ÉGLISE ZNAMENSKAIA. — VUE SUR LE VOLKHOV ET LA VILLE MARCHANDE. — ENTRÉE DU DÉTINETZ. — LE CARILLON DE SAINTE-SOPHIE. — COUVENT DE SAINT ANTOINE LE ROMAIN. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

On sort de cette cour sur la grande place par une arcade qui réunit Sainte-Sophie à l'archevêché, et là, comme incrustée dans le vieux mur, près de la porte en bronze de l'église, est une antique croix de pierre.

De vieilles peintures recouvrent les sculptures qui entourent l'image de Jésus crucifié; au centre, ce sont la Nativité, la Descente aux Enfers et l'Ascension avec une inscription attestant son origine et son ancienneté.

La grande place du Détinetz, devant Sainte-Sophie, où avec l'archevêché et le palais de justice se groupent le musée et deux ou trois églises, est l'endroit le plus animé de Novgorod. Elle sert de passage à tout ce qui se rend de la rive droite à la rive gauche du Volkhov; la gare, le théâtre, « l'Assemblée de la Noblesse » et le Jardin d'été sont situés du côté du Détinetz; là aussi, dans une des rues latérales, est la nouvelle église catholique. Des piétons, « des izvochtchiki » (fiacres) et des files interminables de chariots passent incessamment sur la place du Détinetz, au pied du monument du millénaire de la Russie qui y dresse sa masse de bronze encerclée de statues caractéristiques.

Inauguré le 8 septembre 1862, le monument représente un immense globe impérial surmonté d'un ange tenant une croix devant la statue agenouillée de la Russie. Une inscription commémorative court autour du globe, tandis que sa base, reposant sur un socle de granit poli, est entourée de six groupes représentant les différentes époques du développement de la Russie, commençant par Rurik et finissant par Pierre le Grand. Plus bas, sur le socle même, est une large bande de bronze rehaussée de figures en relief, représentant les princes et les hommes illustres qui contribuèrent à la fondation et à la gloire de la Russie.

Sur cette même place, mais au-dessus des remparts surplombant le Volkhov, est un gracieux monument d'un autre âge, le carillon de la cathédrale. C'est une construction de forme longue, percée de cinq hautes fenêtres en arcades, sortes de loges à jour où pendent les cloches, petites et grandes, et où pendait jadis la fameuse cloche de « l'Assemblée souveraine ». Le faîte de cet édifice est terminé par une tourelle à la croix d'or qui, vue du Volkhov, fait le plus merveilleux effet.



PORTES DE BRONZE DE LA CATHÉDRALE DE SAINTE-SOPHIE (PAGE 616). D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

En sortant du Détinetz dans la direction de la gare, on retombe dans la banalité d'une ville russe de province. De larges rues interminables tirées au cordeau, bordées de maisons basses en bois; par-ci par-là une palissade, puis une église blanche à toit vert entourée d'un jardinet, ensuite, de nouveau, une palissade et un cabaret! En été, lorsque le vent souffle, tout ceci disparaît sous des soulèvements de poussière, et ce type se répète dans presque toute la Russie, au Nord, au centre, au Sud.

Sur une place immense se dresse un modeste obélisque surmonté de l'aigle impériale, érigé en mémoire de 1812. Sur cette même place, en face de l'obélisque, est « l'Assemblée de la Noblesse », une grande bâtisse jaune presque brune, qui sert de lieu de réunion pour les conseils régionaux ou *zemstva*.

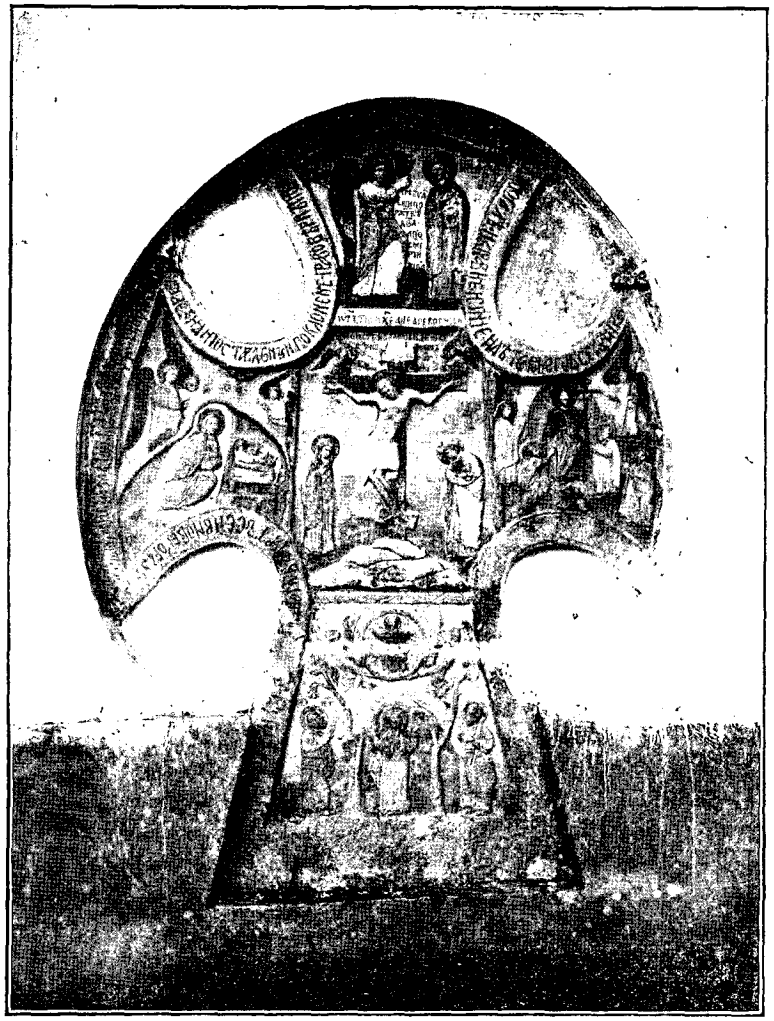
Dans les parages de l'Assemblée de la Noblesse, où se donnent pendant l'hiver les quelques bals et concerts qui animent le beau monde de Novgorod, se trouvent le théâtre et le « Jardin d'été ». Ce Jardin d'été est un petit parc s'étendant tout en longueur, dans le sens des fossés du Détinetz qu'il suit. Ses arbres, grands, beaux et touffus, furent plantés par les prisonniers français de la campagne de 1812. On y marche en pleine ombre jusqu'à un mamelon découvert qui commande une belle vue sur le Volkhov et la ville marchande qui s'étend sur l'autre rive. Des bancs y sont disposés auprès d'un restaurant d'été qui occupe l'emplacement du palais de la fameuse possadnitza Marthe Boretzky.

Avant de retraverser le pont, je visitai, dans un quartier écarté, la barque qui servit à l'impératrice Catherine II, lors de son voyage sur le Volkhov, en 1785. Elle en fit cadeau, dans la suite, à la noblesse de Novgorod, qui la conserve dans un édicule de style néo-grec aujourd'hui très détérioré.

Cette barque pontée est immense; elle doit mesurer une quarantaine de mètres de long et possède à l'arrière un ou deux salons et la chambre à coucher de l'impératrice; l'avant était aménagé pour la suite. A en juger par les deux fauteuils que l'on conserve au musée de Novgorod, ces pièces devaient être magnifiquement meublées. Cependant, telle qu'elle est actuellement, entièrement dépouillée de ses ornements, cette barque ne fait aucun effet et n'impressionne pas plus que celles que l'on voit sur le Volkhov chargées de bois de chauffage.

En quittant le tertre, j'aperçois à ma gauche, dans le lointain, une vieille tour ronde que l'on nomme la « Tour blanche ». C'est une ruine datant de la grande époque de Novgorod, qui s'effrite, maintenant, isolée et mélancolique au bord d'un chemin poussiérieux. Puis nous atteignons le pont du Volkhov, qui date de 1830.

Ici, dans une chapelle placée en tête du pont, l'on vénère une antique croix en bois de tilleul dont on ne connaît pas l'origine. On sait seulement, par une inscription, qu'elle fut placée en 1547 à l'endroit où elle se trouve actuellement. C'est une relique du XII[e] ou du XIII[e] siècle, étonnamment conservée, mais gâtée par son encadrement qui date du siècle dernier et dont les ors et les mièvreries jurent terriblement avec son archaïsme presque barbare.



ANCIENNE CROIX EN BOIS DE TILLEUL. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Dans la pénombre mystique de cette chapelle, éclairée par les lampes qui descendent du plafond, toute une foule pieuse, se renouvelant sans cesse, vient embrasser les pieds du Sauveur et mettre un cierge devant son image crucifiée, tandis qu'une vague odeur d'encens flotte, mêlée aux émanations de la cire chauffée et de l'huile des lampes éternelles. A la porte, des mendiants attendent l'aumône dans le recueillement, et, à côté, quelques religieuses immobiles, à la coiffure conique, tendent de petits plateaux carrés recouverts de drap noir et marqués d'une croix; elles y recueillent les offrandes qu'elles sont venues de bien loin quêter pour la construction de couvents et d'églises.

C'est ici, dans cette petite chapelle basse, que l'on peut constater une fois de plus combien le peuple russe est encore attaché à ses croyances religieuses, comme sa foi est sincère et comme elle a poussé de profondes racines dans toutes les classes de la société. Car dans cette foule prosternée on compte presque autant de personnes des classes élevées que de paysans ou ouvriers, et il est bien certain que, malgré le souffle d'irréligion qui, dans la vieille Europe, balaye les antiques croyances des époques naïves, la Russie gardera encore longtemps sa foi intacte, quoique son clergé s'agite moins pour la conserver que celui de l'Occident, qu'il soit catholique ou protestant.

Le pont une fois franchi, on est dans la ville marchande, sur une place carrée que les bâtiments de l'état-major, datant en partie du siècle passé, bordent à gauche. De cette place, en prenant à droite, j'arrivai en quelques minutes à la fameuse tour de Iaroslav, qui se dresse dans un groupe de vieilles maisons basses vis-à-vis de l'église Saint-Nicolas. Cette église, qui occupe l'emplacement du palais de Iaroslav, fut construite en 1136. Quant à la tour, c'était la chancellerie où se rédigeaient les édits du Vétché et les ordonnances du possadnik. Comme église de palais, Saint-Nicolas jouissait de certains privilèges, entre autres celui de droit d'asile pour les personnes frappées par la sentence du Vétché.

La ville marchande n'offre rien de bien intéressant au voyageur, si ce n'est quelques vieilles églises

toutes plus ou moins dans le même style. Les rues sont larges, toutes à angle droit, et divisent la ville en une sorte de damier, ce qui rend toute promenade très monotone.

Les deux tiers des maisons de Novgorod sont en bois. La population atteint 25 000 habitants. Le commerce qui s'y fait est de peu d'importance et consiste principalement dans l'exportation à Pétersbourg de poisson et de foin pressé; mais comme le gouvernement de Novgorod est une des provinces les plus boisées de la Russie, l'on est frappé de l'immense quantité de bois de construction et de chauffage que l'on voit sur les barques du Volkhov et alignée le long de la ligne du chemin de fer. Près des 62 pour cent de la superficie du gouvernement de Novgorod sont couverts de forêts et, comme cette superficie mesure 122 337 kilomètres carrés, on peut bien s'imaginer de quelle importance y est le commerce du bois et comme les forêts sont profondes. Ces immenses forêts, pareilles dans leur étendue à celles qui couvraient jadis les grands espaces aujourd'hui cultivés de l'Occident, sont de riches terrains de chasse où le gibier abonde; seulement la chasse n'y est pas toujours commode, même pour les plus aguerris, car le terrain est généralement très marécageux. Là, sous bois et dans les grandes clairières, vivent l'élan, l'ours, le loup et une infinité de menu gibier, poil et plume, comme lièvres, renards, lynx, coqs de bois, gélinottes et perdrix blanches (*tetrao urogallus*, *tetrao bonasia* et *tetrao lagopus*).

On chasse l'élan avec des rabatteurs en automne et en hiver. On encercle les élans le jour même de la chasse, on entoure le cercle de crieurs, quelques rabatteurs entrent dans le cercle et poussent les élans sur la ligne des chasseurs. On remplace souvent les crieurs par des drapeaux rouges suspendus à une corde et espacés d'environ 3 mètres les uns des autres.

Quant à la chasse à l'ours, elle se pratique de préférence en hiver, soit au gîte, soit avec des rabatteurs.

La première de ces chasses est de beaucoup la plus dangereuse, car le chasseur est obligé d'affonter la bête, souvent furieuse, seul à seul et dans des conditions ordinairement très gênantes pour le tir.



LAÏKA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

On sait que, pendant l'automne, l'ours s'arrange une espèce de tanière au plus épais des fourrés, le plus souvent sous un arbre renversé, où il vient se caser dès la première neige pour ne plus en sortir jusqu'au printemps. Alors les chasseurs s'en vont à la recherche de ses traces; la piste une fois trouvée, le chasseur la suit jusqu'au premier fourré où elle s'engage; alors, l'abandonnant, il fait le tour du fourré et s'il ne trouve pas la trace de sortie de la bête, c'est que l'ours s'y trouve et qu'il y restera. Si, cependant, l'animal n'a fait que traverser le fourré, le chasseur reprend aussitôt la piste et continue ses recherches jusqu'à ce qu'il ait réussi à « cercler » son ours. La bête une fois trouvée, on la laisse tranquille jusqu'au mois de janvier ou de février, époque de l'année où la fourrure est la plus belle.

Si malgré ses efforts le chasseur n'a pas eu de chance et n'a pas réussi à trouver d'ours à la première neige, il reprend ses recherches quand l'hiver est bientôt établi. Alors, monté sur ses longs patins de neige et suivi d'un ou deux chiens d'une race particulière appelés en russe *laïki*, c'est-à-dire aboyeurs, le chasseur parcourt la forêt un peu au hasard, précédé des chiens qui furettent de tous côtés. S'ils découvrent un ours, ils donnent aussitôt de la voix; mais l'ours ne se dérange pas pour si peu, et le chasseur peut s'approcher et tuer l'animal après l'avoir fait lever, ou bien rappeler ses chiens et organiser la chasse quand bon lui semblera.

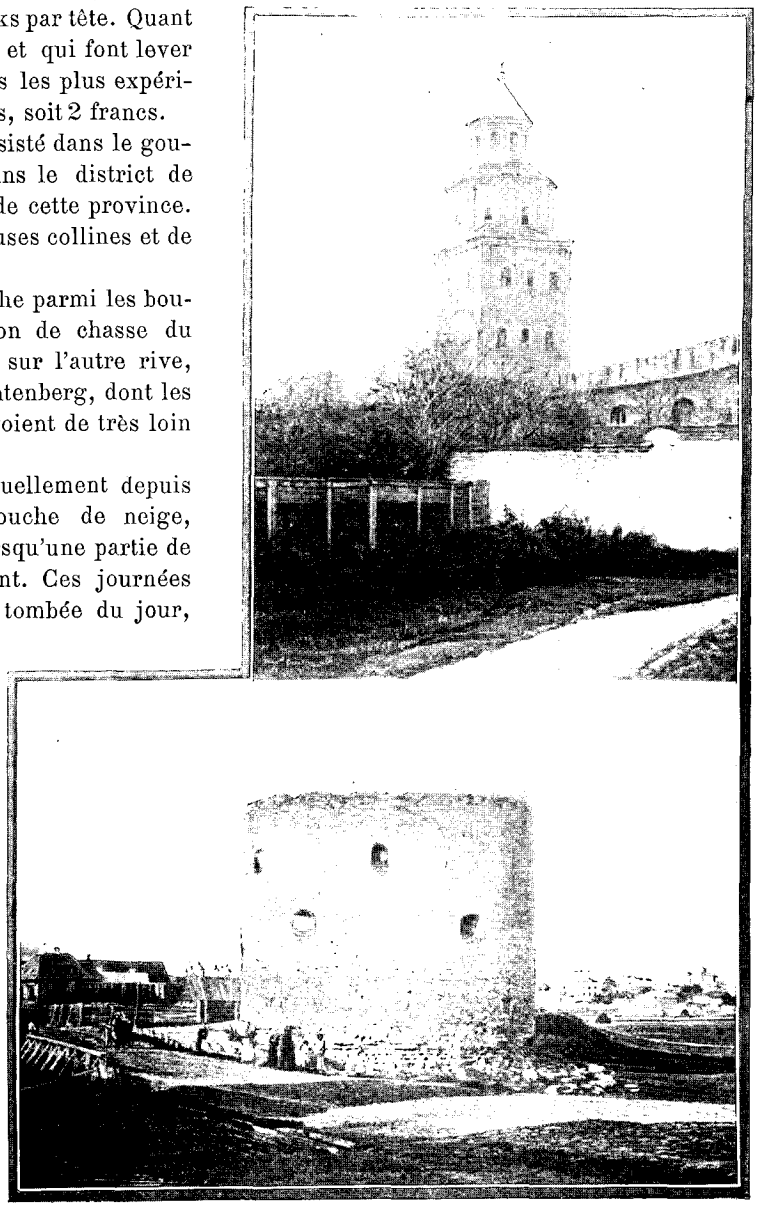
Cependant la chasse la plus usitée est celle des rabatteurs. On entoure alors le fourré où se trouve l'ours de rabatteurs ou plutôt de « crieurs », comme on les appelle, espacés d'une vingtaine de mètres et ne laissant inoccupé que l'espace nécessaire pour la ligne des chasseurs, qui ne sont en général qu'au nombre de trois ou quatre, armés de carabines express ou de très gros calibre. A un signal donné, tous les crieurs se mettent à pousser des cris, à faire un tapage assourdissant, sans toutefois quitter leurs places, pendant qu'une dizaine de rabatteurs entrent dans le fourré, quelquefois accompagnés de chiens, et font lever l'ours. Celui-ci, effrayé par le

bruit qui se fait autour de lui, cherche à s'échapper par le seul côté muet du cercle, la ligne des chasseurs, où il est le plus souvent, facilement abattu ; ce n'est que dans des cas exceptionnels que l'ours blessé ou dont on a enlevé les petits se jette sur le chasseur et parfois le met à mal. Rabatteurs et crieurs se recrutent parmi les habitants du village le plus voisin du lieu de la chasse. Une chasse à l'ours ou à l'élan est une aubaine, une vraie fête pour ces gens, qui s'y rendent, hommes, femmes et enfants, au prix d'environ 30 à 50 kopecks par tête. Quant aux rabatteurs qui entrent dans le cercle et qui font lever l'ours, ils se recrutent parmi les paysans les plus expérimentés et se font payer jusqu'à 80 kopecks, soit 2 francs.

Toutes les chasses auxquelles j'ai assisté dans le gouvernement de Novgorod avaient lieu dans le district de Waldaï, qui est un des plus pittoresques de cette province. Le terrain y est ondulé, égayé de nombreuses collines et de grands lacs aux rives escarpées.

Là, au bord d'un de ces lacs, se cache parmi les bouleaux et les sapins la minuscule habitation de chasse du prince d'Oldenbourg, et presque en face, sur l'autre rive, Gori, la propriété du duc Nicolas de Leuchtenberg, dont les bâtiments blancs et les pignons aigus se voient de très loin au-dessus des bois.

En hiver, ces lieux qui végètent habituellement depuis l'automne, comme oubliés sous leur couche de neige, s'éveillent tout à coup de leur torpeur lorsqu'une partie de chasse est organisée, s'animent, s'éclairent. Ces journées courtes se passent bien vite, et c'est à la tombée du jour, dans ce crépuscule si vite transformé en nuit épaisse, que l'on attend le retour des chasseurs. Généralement on voit d'abord apparaître le traîneau qui rapporte l'ours abattu, en tache sombre sur les blancheurs ambiantes ; puis en petit groupe ou égrenés le long du sentier à peine marqué arrivent les chasseurs dans leurs costumes gris, dans leurs fourrures grises.



LA TOUR BLANCHE ET LA TOUR DE IAROSLAV (PAGE 621). — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES.

C'est aussi là que j'ai vu les laïki, ces jolis chiens au poil touffu et à l'œil intelligent qui tiennent à la fois du spitz et du chien polaire. Plus petits que ces derniers, leur taille mesure 50 centimètres environ. La couleur de leur poil varie entre le gris foncé et le fauve, mais leur robe est quelquefois mêlée de grandes taches blanches ; les oreilles, qu'ils dressent quand leur attention est en éveil, mesurent 5 à 6 centimètres. Ces chiens sont extrêmement courageux ; ils attaquent l'ours sans crainte et supportent les fatigues et les privations avec une sérénité tout à fait étonnante.

En fait d'arbres, c'est le sapin et le bouleau qui dominent.

Comme je viens de parler du gouvernement de Novgorod, de sa superficie et de ses grands bois, je dirai encore qu'un des principaux revenus des propriétaires de ce gouvernement provient de la vente du lait, dont s'occupent principalement ceux dont les biens sont voisins du chemin de fer Nicolas. Ce lait, dans de grands vases en fer-blanc, s'en va chaque jour à Pétersbourg, et en été comme en hiver c'est un des principaux sujets de conversation et surtout de souci pour les gentilshommes campagnards, leurs épouses et leurs filles.

Très différentes les unes des autres sont les habitations de ces gentilshommes campagnards et surtout leur façon de vivre. Quelques-uns d'entre eux sont excessivement pauvres et habitent de vieilles masures branlantes ; d'autres, sans la moindre prétention à l'élégance, mènent une vie large et hospitalière : beaucoup de serviteurs, beaucoup de chevaux, une table toujours abondante et une maison toujours pleine d'amis. C'est

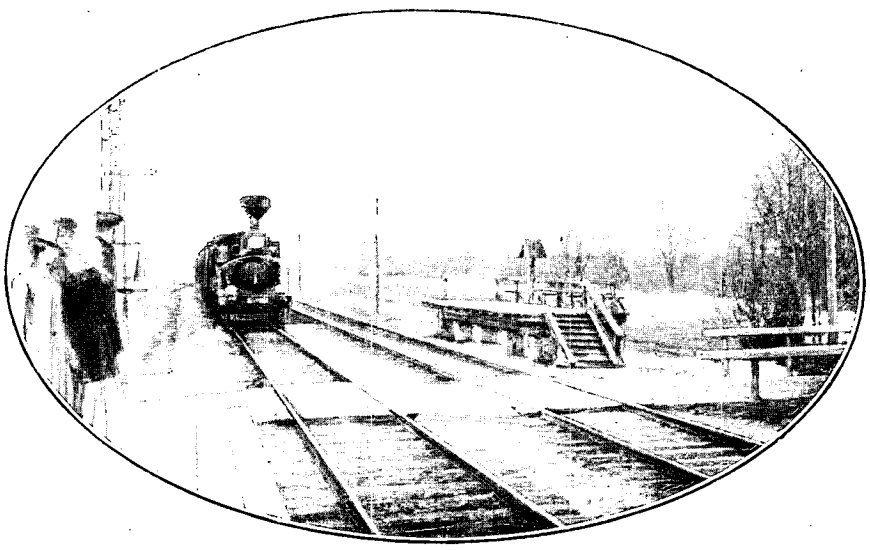
le type le plus répandu, le vrai type russe, qui varie selon la fortune. A côté, on trouve une troisième catégorie de propriétaires, ceux qui sont, pour ainsi dire, dans le train, et dont la maison est montée sur le pied des châteaux français ou anglais.

La plupart des maisons seigneuriales sont en bois, entourées d'un parc plus ou moins grand ; une avenue toute droite, plantée de grands sapins ou de bouleaux séculaires conduit vers la maison, dont l'entrée principale est souvent décorée d'un fronton grec soutenu par des colonnes cannelées. La coupole centrale se rencontre aussi fréquemment, mais cela seulement dans les vieilles constructions du siècle dernier. Les maisons plus modernes sont pour la plupart dans le style russe ; elles sont flanquées d'un belvédère et décorées de force dentelures et ornements découpés en bois.

Avant de quitter Novgorod, je visitai longuement le musée installé dans une des vieilles tours du Détinetz, aménagée tout exprès pour le recevoir. Rien ne pouvait être plus heureux que cette idée de donner comme cadre aux antiquités de Novgorod ces mêmes vieux murs témoins de ses gloires. Ce qui frappe, c'est l'admirable groupement des objets. Je m'arrêtai le plus longuement possible dans la salle des antiquités chrétiennes, qui est empreinte d'un certain cachet d'église : on y a placé contre le mur du fond de vieilles portes provenant d'une iconostase du XV^e^ siècle et d'antiques images, ce qui donne l'illusion d'un sanctuaire très ancien. Là aussi je remarquai deux têtes de chérubins, dorées, entièrement en relief, pareilles à celles que l'on rencontre dans les églises catholiques. Ces chérubins tiennent des *ripidi*, ce qui prouve leur origine orthodoxe, vu que les ripidi sont des sortes de chasse-mouches en métal que, pendant les offices pontificaux, deux clercs ou diacres agitent au-dessus du calice. Autrefois les ripidi étaient en plumes, probablement dans le genre des *flabelli* du pape; aujourd'hui elles sont en vermeil et leur apparence est celle de grandes assiettes fixées au bout de longues hampes. Dans cette même salle se trouve un Christ, presque de grandeur naturelle, entièrement plastique, sculpté en bois, un *Ecce homo*, le front ceint de la couronne d'épines, assis dans un grand tabernacle. Cette statue, qui date du XVII^e^ siècle, est un des très rares exemplaires de ce genre existant encore en Russie. Celle-ci, ainsi que quelques autres sculptures du même genre, comme par exemple les chérubins que je viens de mentionner, sont les restes d'une ancienne tendance de « l'École officielle de Moscou » pour se rapprocher de l'art sacré de l'Europe occidentale. Pierre le Grand mit fin à toute velléité d'introduire l'art statuaire dans l'Église de Russie par un édit de l'année 1721, interdisant toutes autres images que celles peintes dans « l'esprit de l'Église orthodoxe ». Les objets du culte sont disposés dans des vitrines le long des murs et au milieu de la salle : d'anciennes croix et d'anciens calices, dont l'un en plomb, datant du XVII^e^ siècle, extrêmement curieux par sa forme et ses ornementations bizarres; des *discos* ou patènes sur un pied, des *zvezditzi*, des *ljitz* ou cuillers avec lesquelles les fidèles reçoivent la communion. Là aussi sont réunis les ornements sacerdotaux, remarquables par leur simplicité et la grossièreté des étoffes; on y voit, par exemple, une chasuble avec son étole en toile grise, ornées de croix en étoffe rouge. Une autre salle est remplie d'objets historiques.

Dans l'après-midi, je quittai Novgorod par chemin de fer et me trouvai bientôt roulant dans la grande plaine monotone semée d'antiques églises isolées et de nombreux couvents.

M^quis^ DEGLI ALBIZZI.



UNE STATION DE CAMPAGNE EN RUSSIE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

TABLE DES GRAVURES ET CARTES

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI AUTOUR DE MADAGASCAR

PAR *M. X****

DÉPART DE TANANARIVE. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 301
UN BOURJANE. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 301
VUE D'AMBOHIDRATRIMO. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 302
LE LABOURAGE DANS L'IMERINA. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 303
MAISON NATALE DE RANAVALO. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 304
MONSIEUR PAUL. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 304
VALLÉE DE MORIANDRO. (Dessin de Boudier). 305
LE GÉNÉRAL GALLIENI ET SON ÉTAT-MAJOR. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 306
GROUPE DE SAKALAVES. (Dessin de J. Lavée) 307
UN BAZAR MALGACHE À FIOHANANA. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 308
L'ARRIVÉE À ANKAZOBÉ. (Dessin de Mignon, d'après une photographie de M. L. Nevière) 309
VUES D'ANKAZOBÉ. (Dessins de Boudier, d'après des photographies de M. L. Nevière) 310
FERME-ÉCOLE D'ANKAZOBÉ. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 311
ÉCOLE DE FIOHANANA : LA RÉCRÉATION 312
SOLDATS HOVAS MANŒUVRANT (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière). 313
RABEZAVANA. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière) 313
CONSTRUCTION D'UN POSTE. (Dessin de Massias, d'après une photographie de M. L. Nevière). 314
MOUTONS DE L'IMERINA. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière). 315
ITINÉRAIRE DU GÉNÉRAL GALLIENI. 315
LE POSTE DE MAHATSINJO. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière). 316
UN GOUVERNEUR HOVA ET SES SUBORDONNÉS. (Dessin de Massias, d'après une photographie de M. L. Nevière). . . . 317
TIRAILLEURS MILICIENS. (Dessin de Mignon, d'après une photographie de M. L. Nevière) 318
SOLDATS HOVAS. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie) 319
LE PIC D'ANDRIBA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière) 320
LES CHUTES DU MAMOKOMITA. (Dessins de Boudier, d'après des photographies de M. L. Nevière). 321
LE GOUVERNEUR D'ANDRIBA ET SA FEMME. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 322
VOITURES LEFEBVRE ABANDONNÉES SUR LA ROUTE DE MAJUNGA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière. 323
LE BŒUF DE MADAGASCAR. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 324
ARRIVÉE À SUBERBIEVILLE : LES FEMMES OFFRANT DES FLEURS AU GÉNÉRAL. (D'après une photographie de M. L. Nevière . 325
FEMME BETSIMISARAKA. (Dessin de Mignon, d'après une photographie de M. L. Nevière). 325
MAISON DE M. SUBERBIE, À SUBERBIEVILLE. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 326
JARDIN DE L'HABITATION SUBERBIE. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 327
VUE DE SUBERBIEVILLE. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière) 328
INDIGÈNES EMPLOYÉS AUX MINES. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 329
UN FILON. (Dessin de Massias, d'après une photographie de M. L. Nevière) 330
RECHERCHE D'UN FILON. (Dessin de Massias, d'après une photographie de M. L. Nevière). 330
DANSE DES FEMMES SAKALAVES À SUBERBIEVILLE. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de M. L. Nevière). . 331
CAMPEMENT DE CHERCHEURS D'OR. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 332
LAVAGE DE L'OR À LA BATTÉE. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière). 333
TRAVAIL À LA BATTÉE. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 334
LE CHENAL DE L'IKOPA, À SUBERBIEVILLE. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière) 335
MEVATANANA : ARRIVÉE DU GOUVERNEUR. (D'après une photographiede M. L. Nevière 336
CHASSE AU CAÏMAN À BORD DU « BOÉNI ». (Dessin de Mignon, d'après une photographie de M. L. Nevière). 337
UN ANTALAOTRA. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 337
PIROGUE TRANSPORTANT DES MARCHANDISES SUR L'IKOPA. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière). 338
LA BETSIBOKA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière). 339
VUE DE MAROVOAY. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de M. L. Nevière) 340
LE « BOÉNI », VAPEUR FAISANT LE SERVICE DE SUBERBIEVILLE À MAJUNGA. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de M. L. Nevière). 341
UN SAKALAVE. (D'après une photographie de M. L. Nevière). 342
LES RIVES DE LA BETSIBOKA. — CAÏMAN ENDORMI. (D'après des photographies de M. L. Nevière) 343
UNE NOSSI-BÉENNE. (Dessin de Mignon, d'après une photographie de M. L. Nevière) 344
UNE NOSSI-BÉENNE. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 345
VUE GÉNÉRALE DE MAJUNGA. (Dessin de Boudier, photographie de M. L. Nevière). 346
LE WHARF ET LA RADE DE MAJUNGA. (Photographie de M. L. Nevière) 347
BAOBAB À MAJUNGA. (D'après une photographie de M. L. Nevière) 348

VOYAGE EN SYRIE ET EN MÉSOPOTAMIE

(De Damas à Bagdad)

PAR *M. LE BARON MAX D'OPPENHEIM*

Traduit de l'allemand et résumé par M. HENRI JACOTTET

CONSTRUCTIONS SABÉENNES DU HAOURAN. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 349
DRUSE DU LIBAN. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie) . . . 349
PORTE DE PIERRE DANS LE HAOURAN. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . . 350
RUINES D'ATILS DANS LE HAOURAN. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 351
ITINÉRAIRE DE M. D'OPPENHEIM ET RÉGION DU HAOURAN. . . 352
TYPES DRUSES DU LIBAN. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie) . . . 353
PIERRE AVEC INSCRIPTION NABATÉENNE. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 354
FEMMES DRUSES DU LIBAN. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie) . . . 355
RUINES D'ATILS DANS LE HAOURAN. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 356
RUINES DANS LE HAOURAN. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 357
LE CHEIK DRUSE IL ATRACH. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie) . . . 358
RUINES DE TELL IL ASFÛR, À L'EST DE LA PEGA. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . . 359
CHÂTEAU DRUSE DE SALINA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 360
ARABES SLEB. (D'après une photographie) . . . 361
MINARET DE SALKHAD. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 361
RUINES DE DOUBESEH, PRÈS DE SOUVEDA. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 362
TEMPLE DE KANAVAT. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 363
CHÂTEAU DE SALKHAD. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 364
BÉDOUINS RIAT RECUEILLANT LA LAINE DE LEURS CHAMEAUX. Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une gravure de l'édition allemande) . . . 365
DANS LES RUINES DE BOSRA. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 366
RUINES D'UN TEMPLE À BOSRA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 367
UN REPAS DRUSE. (Dessin de Mignon, d'après une photographie) . . . 368
L'OASIS DE LA ROUHBEH. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 369
LES RUINES DU CHÂTEAU BLANC. (Dessin de Massias, d'après une photographie) . . . 370
RUINES DANS LA ROUHBEH. (Dessin de Massias, d'après une photographie) . . . 371
PIERRE SCULPTÉE À SOUVEDA. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 372
VILLAGEOIS SYRIENS DE DOÛMER. (Dessin de Bigot-Valentin, d'après une photographie) . . . 373
BAS-RELIEF PALMYRÉNIEN. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 373
PUITS DE BIR ZOUBEDEH. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie) . . . 374
KARIETEÏN. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . . 375
OUADI EL KOUBOUR. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . . 376
STEPPE DE KARIETEÏN. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 377
SCULPTURES PALMYRÉNIENNES. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 378
SCULPTURES PALMYRÉNIENNES. (Dessin de Faucher-Gudin, d'après une photographie) . . . 378
VUES DES RUINES DE PALMYRE. (Dessins de Boudier, d'après une photographie) . . . 379
PALMYRE : LA COLONNADE. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 380
PALMYRE. — ENTRÉE DU TEMPLE DU SOLEIL. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 381
LE TEMPLE DU SOLEIL À PALMYRE. (Dessin de Berteault, d'après une photographie) . . . 382
HABITANTS DE PALMYRE. (Dessin de Massias, d'après une photographie) . . . 383
ROUES ÉLÉVATOIRES. (Dessin de Taylor, d'après une photographie) . . . 384

VOYAGE AU KILIMA NDJARO

PAR *M. JOSEPH CHANEL*

DISTRIBUTION DU « POCHO » (CALICOT SERVANT DE MONNAIE). (Dessin de Massias, d'après une photographie de l'auteur). 385
CASE AU MILIEU DES COCOTIERS, À ZANZIBAR. (Dessin de Boudier) . . . 385
ITINÉRAIRE DE MM. CHANEL ET GAUTIER, DE ZANZIBAR AU KILIMA NDJARO . . . 386
ZANZIBAR, VUE PRISE DE LA CAMPAGNE. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 386
PLANTATION DE GIROFLIERS. (D'après une photographie) . . . 387
PANORAMA DE MOMBAZ. (Dessin de Boudier) . . . 388
PETITES NÉGRESSES ÉLEVÉES PAR LES « FILLES DE MARIE ». (D'après une photographie) . . . 389
LA VIEILLE FORTERESSE PORTUGAISE DE MOMBAZ. (Dessin de Boudier, d'après une photographie) . . . 390
EUPHORBE CANDÉLABRE. (Dessin de Gotorbe, d'après une photographie) . . . 391
PORTE D'ENTRÉE DE LA VIEILLE FORTERESSE DE MOMBAZ. (D'après une photographie) . . . 392
UN TROU D'EAU. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 393
CASES À REBAÏ. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur) . . . 394
TYPES DE TAÏTA. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 395
MISSION CATHOLIQUE DE MOMBAZ. (Dessin de Boudier) . . . 396
CARAVANE DE TAÏTA DEVANT LA MISSION DE BOURA. (Dessin de Mignon, d'après une photographie) . . . 397
RETOUR DE CHASSE. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de l'auteur) . . . 397
LE CLOCHER DE LA MISSION DE BOURA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur) . . . 398
MISSION DE BOURA. (Dessin de Boudier, d'après une photographie de l'auteur) . . . 399
FEMME TAÏTA. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 400
SORCIER TAÏTA APPELÉ POUR SOIGNER UNE JEUNE FILLE. (Dessin de Bigot-Valentin) . . . 401
FEMME TAÏTA. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 402
PETITE ESCLAVE MASSAÏE BROYANT DU GRAIN. (Dessin de J. Lavée, d'après une photographie) . . . 403
HOMME TAÏTA. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 404
HOMME TAÏTA. (D'après une photographie de l'auteur) . . . 405
UN M'KOUAFI DANS LA FORÊT. (Dessin de Massias, d'après une photographie) . . . 406
FEMME TAÏTA ET SON ENFANT. (D'après une photographie) . . . 407
LA FORÊT DE TAVETA. (Dessin de Massias, d'après une photographie) . . . 408
LE REPAS DES PORTEURS, UN SOIR DE BONNE CHASSE. (Dessin de Mignon) . . . 409
TYPE TAVETA. (Dessin d'Oulevay) . . . 409
MISSION DE KILEMA. (Dessin de Boudier) . . . 410
KIMAMA. (Dessin de Gotorbe) . . . 411
FORTIN ALLEMAND DE MARANGU. (Dessin de Boudier) . . . 412
M'BAGARI, TYPE TCHAGA. (D'après une photographie) . . . 413
FEMMES TCHAGA. (D'après une photographie) . . . 414
FOUMBA, SULTAN DE KILEMA. (Dessin de Bigot-Valentin) . . . 415
KILEMA, UNE CASE TCHAGA. (Dessin d'Oulevay) . . . 416
UNE FORGE TCHAGA. (Dessin de Mignon) . . . 417
PORTE DES ÉTATS DE FOUMBA. (Dessin de Gotorbe) . . . 418
JEUNES FILLES TCHAGA. (Dessin de Mignon) . . . 419
PORTE D'UNE BANANERAIE. (Dessin de Gotorbe) . . . 420
LA SALLE DE RÉCEPTION DE FOUMBA. (D'après une photographie) . . . 421
TCHACOULA, LE CUISINIER DE LA MISSION, TYPE MYSSAÏ. (Dessin d'Oulevay) . . . 421
LE PERSONNEL DE LA MISSION DE KILEMA. (D'après une photographie) . . . 422
LE MARCHÉ DE KILEMA. (D'après une photographie) . . . 423
PONT EN NERVURES DE RAPHIA SUR LE LOUMÉ. (D'après une photographie) . . . 424
FOUMBA ET BOÏAMLAKÉ. (D'après une photographie) . . . 425

Chapelle de la mission protestante, à Taveta. (Dessin de Boudier). 426
Le grand sorcier. — Le chasseur affamé. (D'après des photographies). 427
La caravane dans la grande forêt. (D'après une photographie) 428
Le Kibo vu à 3 000 et à 4 000 mètres d'altitude. (Dessins de Boudier) 429
La première messe dite en Afrique à 4 500 mètres d'altitude. (D'après une photographie) 430
Le Kibo à 5 200 mètres d'altitude. (Dessin de Boudier). . 431
La « Marseillaise » au Kilima Ndjaro. 432
La mission de Kibocho. (D'après une photographie) . . 433
Type massaï. (Dessin de Bigot-Valentin). 433
Femme et jeune fille massaï. (Dessin de Bigot-Valentin). . 434
Le fils de Sina. (Dessin de Bigot-Valentin) 435
Cascade dans la forêt. (D'après une photographie). . . . 436
Guerriers, jeunes filles et case massaï. (Dessin de Mignon). 437
Guerriers massaï en tenue d'expédition. (Dessin d'Oulevay). 438
Sina entouré de ses guerriers. (Dessin de J. Lavée). 439
Arbre étouffé par des lianes. (D'après une photographie). 440
Un kraal massaï en forme de cercle. (Dessin de Boudier). 441
Jeunes filles tchaga en costume de circoncision. (Dessin d'Oulevay) 442
Gorge du Ouérou-Ouérou. (D'après une photographie) . . 443
M. Gautier venant de tuer un jeune rhinocéros. (Dessin de Bigot-Valentin) 444

L'ILE MAURICE

par *M. G. VERSCHUUR*

Indiens sur une plantation de sucre. (D'après une photographie). 445
Un Indien de Maurice. (Dessin de Mignon). 445
Far Quhar-street, à Port-Louis. (D'après une photographie). 446
Le Pieter Booth. (Dessin de Gotorbe). 447
Effets du cyclone du 29 avril 1892 à Port-Louis. (Dessin de Gotorbe). 448
Les trois Mamelles. (Dessin de Boudier) 449
Le ficus de poivre au réduit. (D'après une photographie). 450
Port-Louis : le Champ de Mars et la place Labourdonnais. (Dessins de Boudier). 451
Cascade des Tamarins. (Dessin de Boudier). 452
Ancien tombeau de Paul et Virginie, actuellement détruit, dans le jardin de Pamplemousses. (D'après une photographie) 453
Une femme indienne à Maurice. (Dessin de Mignon). . . . 454
La sucrerie de Riche-en-Eau. (Dessin de Boudier). . . . 455
Rade de Port-Louis. (Dessin de Slom) 456

L'ILE DE LA RÉUNION

par *M. G. VERSCHUUR*

Vue à vol d'oiseau de Saint-Denis de la Réunion (page 458). (Dessin de Boudier). 457
Nègre mendiant. (D'après une photographie). 457
Coulées de lave du grand volcan. (D'après une photographie) 458
La route de Salazie. (D'après une photographie) 459
La plaine des Cafres. (Dessin de Boudier). 460
Plateau et villages de Cilaos. (Dessin de Boudier). 461
La mare à poules d'eau. (Dessin de Boudier). 462
Blocs de trachyte à Cilaos. (Dessin de Boudier). 463
Vue générale des bains de Cilaos. (D'après une photographie). 464
Vue de Cilaos. (D'après une photographie). 465
Le village de Hellbourg. (D'après une photographie) . . 466
Saïd-Ali, sultan de la Grande Comore, interné à la Réunion. (D'après une photographie) 467
Saint-Paul de la Réunion. (Dessin de Boudier). 468

SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE

(Extrait du Journal de route d'un Archéologue)

par *M. A. FOUCHER*

Attok, vue prise de la rive droite de l'Indus. (D'après une photographie). 469
Le Babou en tenue de voyage. (Dessin de J. Lavée). . . . 469
Vieilles murailles dans les berges de l'Indus, à Und. (D'après une photographie). 470
Tête de Bouddha trouvée à Und. (D'après une photographie). 471
Village de Lahore, type de village afghan du district de Peshavar. (D'après une photographie). 472
Villageois de Saval-Dhèr. — Types d'Afghans yousafzais. (D'après une photographie). 473
Couvent-forteresse de Rânigat. — Façade méridionale et intérieur des ruines. (Dessins de Boudier). 474
Députation de Bounèrvâls et de Svâtis et fonctionnaires indigènes. (Photographie de Burke, à Lahore). 475
Dans les ruines de Rânigat. (D'après une photographie). 476
La colline de Karamâr et la vieille route, vue prise d'un ancien cimetière musulman près de Châhbâz-Garhi. (Dessin de Boudier) 477
Spécimens de sculptures gréco-bouddhiques trouvées à Karamâr. (Musée de Lahore) 478
Site de Tarelli. (Dessin de Boudier) 479
Arrivée à Jamâl-Garhi. (D'après une photographie). . . . 480
Vue panoramique prise de Jamâl-Garhi vers l'Ouest. (Dessin de Boudier) 481
Svâti à l'affût. (Dessin de Bigot-Valentin). 481
La frontière indo-afghane. 482
Kachmir Smats, vu du contrefort de l'Est. (Dessin de Boudier) 483
Profil des collines de Pâja, vue prise au village de Mata. (D'après une photographie). 484
Entrée de la grotte de Kachmir Smats, vue prise de l'intérieur. (D'après une photographie de M. Al. E. Caddy) 485
Vue de Sanghao. (D'après une photographie). 486
Ruines près de Kachmir Smats. — Vue prise de l'entrée de la caverne. (Photographie de M. Al. E. Caddy) . 487
Naissance du Bouddha, bas-relief trouvé à Sanghao (Musée de Lahore). (D'après une photographie). . . . 488
Site de Nattou, vue prise vers le Sud. (Dessin de Boudier) 489
Nirvâna du Bouddha, bas-relief trouvé à Nattou (Musée de Lahore). (D'après une photographie). 490
Tour ruinée dans la passe de Dîgar. (D'après une photographie de M. Al. E. Caddy) 491
La passe de Malakand et les deux routes. (D'après une photographie de M. Al. E. Caddy). 492
Statues provenant des fouilles du Stoûpâ de Loriyân Tangai. (D'après une photographie de M. Al. E. Caddy). . 493
Les gens de l'escorte au pied d'une tour de défense (passe de Chérat). (D'après une photographie) 493
Ruines dans la vallée intérieure du Svât. (Dessin de Boudier) 494
Vallée du Svât, vue d'ensemble et route du Tchitral. (D'après une photographie de M. Al. E. Caddy). 495
Panorama de la vallée moyenne du Svât, le pont de Chakdarra. (Dessin de Boudier, photographie de M. Al. E. Caddy). 496
Stoûpâ de Chakpat. (Dessins de Boudier) 497
Panorama de la vallée supérieure du Svât, le fort de Chakdarra. (Dessin de Boudier, photographie de M. Al. E. Caddy). 498
Vue de Gouniyar et versant septentrional de la passe de Shakhote. (D'après des photographies de M. Al. E. Caddy). 499
Stoûpâ ruiné dans la vallée d'Adinzai. (D'après une photographie) 500
Stoûpâ de Top-Darra. (D'après une photographie). . . . 501
Base déblayée du stoûpâ de Loriyân Tangai. (D'après une photographie). 502
Visiteurs dans les ruines de la passe de Morah. (D'après une photographie). 503
Le Takht dans la passe de Shakhote. (D'après une photographie) 540
Cheminée de la salle à manger du mess des guides, à Hotli-Mardân. (Dessin de Massias) 541

Nos connaissances de Châhbâz-Garhi. (Dessin d'Oulevay). 541
Vues prises des ruines du grand et du petit couvent de Jamâl-Garhi. (Dessins de Gotorbe). 542
Vue panoramique de Châhbaz-Garhi. (Dessin de Boudier) . 543
Village de Sahr-Bahlol. (Dessin de Boudier) 544
Vue du grand couvent de Takht-i-Bahai. (Dessin de Boudier). 545
Tumuli de Charh-i-Naparsan, près de Rajar. (Dessin de Boudier) 546
Hindous adorant une pierre. — Le couvent et la grotte du prince Viçvantara. (D'après des photographies) . . . 547
Vue de Bala-Hisar (stoûpâ des Yeux arrachés) près de Charsadda. (D'après une photographie). 548
Statue gréco-bouddhique trouvée à Sahri-Bahlol. (Musée de Lahore) 549
Le tumulus de la Variole. (Dessin de Boudier). 550
Tumulus près d'Oumarzai, portant le ziarat de Zahr-tor-Baba. (Dessin de Boudier) 551
Ruines bouddhiques et villageois près de Gandhairi (Dessin d'Oulevay) 552
Pont de bateaux de Charsadda. (Dessin de Berteault). . . 553
Type d'Afridi. (Dessin d'Oulevay, d'après une photographie de Burke, à Lahore). 553
Bibelots du bazar de Peshavar. (D'après une photographie). 554
Bibelots du bazar de Peshavar. (D'après une photographie). 555
Emplacement probable de la pagode du roi Kanichka, à Shah-jî-kî-Dhêrî. (Dessin de Berteault). 556
La grande rue de Peshavar. (D'après une photographie de Bourne et Shepherd, à Calcutta). 557
Statue gréco-bouddhique trouvée à Taïkal. (D'après une photographie). 558
Afridis en tenue de campagne. (D'après une photographie de Burke, à Lahore). 559
Devant Jam-Roûd : sikh portant un faucon. (Dessin d'Oulevay) 560
Caravane dans la passe de Khaïber. (D'après une photographie de Bourne et Shepherd, à Calcutta) 561
Deux passants : Musulman et Hindou. (D'après une photographie). 562
Stoûpàs ruinés sur la route de Kaboul. (D'après une photographie) 563
Tonga ou voiture de poste sur la route du Khaïber. (D'après une photographie). 564

CHEZ LES MAGICIENS ET LES SORCIERS DE LA CORRÈZE

par *M. GASTON VUILLIER*

Les brumes se prirent tout à coup à onduler comme les vagues de la mer 505
Entrée du bourg de Gimel. 505
Traitement de « l'érysipèle ». 507
L'éternelle rumeur des eaux. 508
L'invocation au firmament. 509
Le metze Chazal 510
Le martelage de la rate. 511
Le metze Pélissier 513
L'étang toujours sommeille... 514
Type de Liguroïde. 515
La nuit lui parle. 516
« L'enclavèlement » du loup. 517
Paysan corrézien 517
Le beuglement lamentable 519
Le château de Pebeyre. 520
« L'Ame de la Lande », air chanté par les bergers corréziens. 521
C'est la paillasse d'un mort livrée aux flammes. 522
L'envoûtement par l'image reflétée. 523
Le collier de pervenches pour guérir la bête des maux d'yeux 524
Un de mes conteurs du soir 525
L'envoûtement par le coeur de boeuf 526
Le meneur de loups 527
Terrasse du château de Pebeyre. 528
Le plateau de Millevache 529
Quelque tour à poivrière. 529
L'obole. 530
Le sorcier Vauzanges dit Nouné 531
La consultation de la braise. 532
L'invocation des saints 533
Fontaine sacrée à Bugeat 534
La « Naudze » 535
Ils s'étalent dans la bruyère, froids et clairs. 536
Favars 537
Fontaine sacrée à Fournols. 538
Une immersion dans la fontaine sacrée de Saint-Pierre. . 539
Ils s'en vont par la brume. 540

EN CHEMIN DE FER DE LA CASPIENNE A SAMARKAND

par *M. LE COMTE W. DE ROTTERMUND*

Notre train en gare de Krasnovodsk. (D'après une photographie) 565
Cavalier mervien. (Dessin de Gotorbe). 565
Krasnovodsk. (D'après une photographie) 566
Le chemin de fer transcaspien 566
Les Turkomans venus à notre rencontre à Géok-Tepé . . 567
Géok-Tépé : monument des soldats russes tombés à l'assaut de la ville. (D'après une photographie). 568
Géok-Tépé : Intérieur de la ville 569
Musiciens dans les aouls de Merv. (Dessin de Mignon). . 570
Femmes des aouls lavant le feutre. (D'après une photographie) 571
Merv : femmes turkomanes. (Dessin de J. Lavée) 572
Merv : une école dans l'aoul. (D'après une photographie). 573
Vieux Merv : Porte des Remparts. — La première enceinte. (D'après des photographies) 574
Vieux Merv : ruines de la première enceinte. (D'après une photographie) 575
L'armée de S. A. l'émir de Bokhara. (D'après une photographie). 576
Djigites, cavaliers de l'émir de Bokhara. (Dessin de J. Lavée) 577
Marchand de pain à Bokhara. (Dessin de Mignon) 577
Médressé à Bokhara. (D'après une photographie). 578
Marchands de melons devant le palais de l'émir, à Bokhara. (Dessin de Gotorbe) 579
Samarkand : mosquée de Chah-Zindeh. (D'après une photographie). 580
Samarkand : autre vue de Chah-Zindeh. (D'après une photographie). 581
La Mosquée et la Tour des Supplices, à Bokhara. (D'après une photographie). 582
Bokhara : les prisonniers de l'émir. — Le marché au coton. (D'après des photographies) 583
Samarkand : mausolée de Tamerlan. (D'après une photographie). 584
Samarkand : coin de marché devant la mosquée. (D'après une photographie) 585
Samarkand : mosquée de Bibi-Khanime. (D'après une photographie). 586
Défilé des troupes, à Askhabad. (D'après une photographie). 587
Abreuvoir sur la route. (D'après une photographie). . . 588

LE TERRITOIRE CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN

par *M. GEORGES BROUSSEAU*

Le premier poste français à Carsevenne. (D'après une photographie). 589
Un pont dans la forêt vierge. (D'après une photographie). 589
Le contesté franco-brésilien. 590
Indiens Galibis de l'Ouassa. (D'après une photographie) . 591
Une rue du Petit Dégrad. (D'après une photographie). . . 592
Le quai de Carsevenne. (D'après une photographie). . . . 593
Une habitation confortable. (D'après une photographie). 594
Cases de mineurs. — Groupe de porteurs. (D'après des photographies) 595

Départ pour le placer. (D'après une photographie). . . . 596
Le sentier du placer. (D'après une photographie). . . . 597
Un bateau de pêche. (Dessin de Boudier) 598
Une battée de prospection. (D'après une photographie). . 599
Le vapeur « Saint-Pierre ». (D'après une photographie) . 600

LA CHASSE AUX OURS MARINS DE LA MER DE BÉRING

Résumé du rapport inédit d'une mission officielle russe,

par B. de ZENZINOFF

Pêcheurs de l'île de Béring. (D'après une photographie) 601
Ours marin. (D'après une photographie). 601
Carte des îles Aléoutes. 602
Vue de l'île de Cuivre. (Dessin de Slom) 603
Femme aléoute de l'île de Béring. (Dessin de Bigot-Valentin). 604
Attelage de chiens dans l'île de Béring. (D'après une photographie) 605
Village d'été dans les îles Aléoutes. (D'après une photographie). 605
Les premiers arrivants. (Dessin de J. Lavée) 606
Une tuerie d'ours marins. (Dessin de J. Lavée) 607
Quatre « célibataires ». (Dessin de J. Lavée) 608
Lieu de réunion des ours marins, dit Ploudennoïe. (D'après une photographie). 609
Dépouillement des ours marins. (Dessin de J. Lavée). . 610
Emballage des peaux de phoque. (Dessin de Bigot-Valentin). 611
Oiseaux de mer des îles Aléoutes. (D'après une photographie) 612

VISITE A NOVGOROD LA GRANDE

(Une ancienne capitale de la Russie)

par *M. LE MARQUIS DEGLI ALBIZZI*

Le château de Gronsino. (D'après une photographie de M. Kolpakowsky) 613
Paysan russe. (D'après une photographie). 613
L'église de Gronsino. — Maison d'Anastasie Minkine. (D'après des photographies). 614
Paysage des environs de Novgorod. (Dessin de Massias). . 615
Monastère Houtinsky. (Dessin de Berteault). 616
Le Détinetz : le monument du Millénaire et la cathédrale de Sainte-Sophie. (D'après des photographies) . . 617
Croix russe à Sainte-Sophie. (D'après une photographie). 618
Vues de Novgorod. (D'après des photographies). 619
Portes de bronze de la cathédrale de Sainte-Sophie (D'après une photographie). 620
Ancienne croix en bois de tilleul. (D'après une photographie). 621
Laïka. (D'après une photographie). 622
La Tour Blanche et la Tour de Iaroslav. (D'après des photographies) 623
Une station de campagne en Russie. (D'après une photographie). 624

TABLE DES MATIÈRES

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIENI AUTOUR DE MADAGASCAR

PAR *M. X****

I. De Tananarive à Ankazobé. — Départ de Tananarive. — Les bourjanes et le filanzane. — Les Fahavalos. — Ranavalo III. — Le 4e territoire militaire. — Arrivée à Fihaonana. — L'École de Fihaonana. — Une fête de nuit à Fihaonana. — Sambaïna. — La vallée de l'Andranobe. — Arrivée à Ankazobé. — Ankazobé et ses constructions, son école professionnelle, sa ferme-école. Le zèle religieux de Rakotomanga 301

II. D'Ankazobé à Suberbieville. — Le plateau du Manankazo. — Les villages militaires. — Le village militaire de Manerinerina. — Le déserteur d'Ankarabe. — Les mokafohys. — Le pont du Mamokomita. — Nous entrons dans le Boéni. — Andriba. — Le Marokolohy. — Antsibositra. — Combats de Tsarasaotra et du Beritzoka 313

III. A Suberbieville. — Fêtes en l'honneur du général Gallieni à Suberbieville. — Histoire de la Société Suberbie. — État actuel de l'exploitation des mines. 325

IV. De Suberbieville à Majunga. — Le départ de Suberbieville. — La Betsiboka. — La descente de la rivière. — Les caïmans. — Marovoay. — Arrivée à Majunga. — La situation à Majunga. 337

VOYAGE EN SYRIE ET EN MÉSOPOTAMIE

(De Damas à Bagdad)

PAR *M. LE BARON MAX D'OPPENHEIM*

Traduit de l'allemand et résumé par M. Henri JACOTTET

I. Départ de Damas. — Organisation de la caravane. — Le chemin de fer du Haouran. — Bours el Harriri. — Le Haouran et ses constructions. — Caractère et origine du Haouran. — Les Druses, leur histoire et leur religion. 349

II. Bours el Harriri. — Dans le Haouran. — Souveda. — Excursion à Kanavat. — Ancienne route romaine. — Bosra. — Salkhad. — La traversée de la Harra. — Les Bédouins du Haouran. — La Rouhbeh. — La Safa. — Arrivée à Doûmer . . . 361

III. Doûmer. — La poste turque. — Le puits de Zoubedeh. — Karieteïn. — Une tempête de sable. — Palmyre et ses ruines. — La traversée du Hamad. — Arrivée à Der ez Zor 373

VOYAGE AU KILIMA NDJARO

PAR *M. JOSEPH CHANEL*

I. De Marseille à Zanzibar. — Zanzibar. — Mombaz. — Départ de la caravane. — Dans la brousse. . . 385

II. La Mission du Boura. — Les Taïta. — Le pori de Serengetee. — Le lac Djipé. — La forêt de Taveta. 397

III. Campement de chasse de Loutchoro. — Le lac Chala. — Etablissement des Allemands au Kilima Ndjaro. — La Mission de Kilema. — Les Tchaga. 409

IV. La vie du Missionnaire. — Le Marché de Kilema. — Chasses au marais du Rhombo. — Réception chez Foumba. — Ascension du Kilima Ndjaro. 421

V. Réception chez Sina. — Les Massaï. — Retour à la côte. — Bagamoyo 433

L'ILE MAURICE

PAR *M. G. VERSCHUUR*

I. 443

L'ILE DE LA RÉUNION

PAR *M. G. VERSCHUUR*

I. 457

SUR LA FRONTIÈRE INDO-AFGHANE

(Extrait du Journal de route d'un Archéologue)

PAR *M. A. FOUCHER*

I. Les bords de l'Indus. — Des deux côtés de la frontière : Types, paysages et ruines. — Les Bounêrvâls et l'expédition de 1898. — En longeant les montagnes du Bounêr 469

II. La caverne de Kachmir. — Toujours des ruines. — Villages et villageois. — Au delà de la frontière. — Routes et forts d'autrefois et d'aujourd'hui. — Sur le Malakand. 481

III. De Malakand à Chakdarra. — Le Svât supérieur. — La route du Tchitral. — Les passes méridionales. — Le soulèvement de 1897. 493

IV. Autour de Hoti-Mardân : Ruines et Légendes. — Le pays de Hachtnagar et la dernière expédition contre les Mohmands. 541

V. Peshavar. — La ville indigène. — Le *ghazi*. — La passe du Khaïber. — Le soulèvement des Afridis et des Orakzais. — La campagne du Tirah. — Le problème de la frontière 553

CHEZ LES MAGICIENS ET LES SORCIERS DE LA CORRÈZE

PAR *M. GASTON VUILLIER*

I. Les races antiques des monts corréziens. — Atavisme. — Sortilèges et médications. — Les « metzes ». — Traitement de l'œdème. — Traitement des fièvres. — Le « martelage de la rate ». 505

I. Traitements divers de la fièvre. — Transplantation des maladies. — L'envoûtement par « l'image reflétée » et par le « cœur de bœuf ». — L'âme de la lande. — Au château de Pebeyre. — L'oraison du loup. — « L'enclavèlement ». 517

III. Sur les hauteurs. — Les fontaines sacrées. — Fournols. — Au plateau de Millevache. — Bergers et fantômes. — Une nuit chez un sorcier. — L'arrêt des hémorragies. — Les charmeurs du feu. — La « naudze ». — Favars. — A la fontaine sacrée de Saint-Paul 529

EN CHEMIN DE FER DE LA CASPIENNE A SAMARKAND

PAR *M. LE COMTE W. DE ROTTERMUND*

I. Merv. — Le Kara-Koum. — Tchardjoui. — L'Amou-Daria 565

II. Bokhara. — Samarkand 577

LE TERRITOIRE CONTESTÉ FRANCO-BRÉSILIEN

PAR *M. GEORGES BROUSSEAU*

I. 589

LA CHASSE AUX OURS MARINS DE LA MER DE BÉRING

Résumé du rapport inédit d'une mission officielle russe, par M. DE ZENZINOFF

I. 601

VISITE A NOVGOROD LA GRANDE

(Une ancienne capitale de la Russie)

PAR *M. LE MARQUIS DEGLI ALBIZZI*

I. 613

TABLE DES GRAVURES ET CARTES I

Levallois-Perret. — Imp. CRÉTÉ DE L'ARBRE, 55, rue FROMENT.